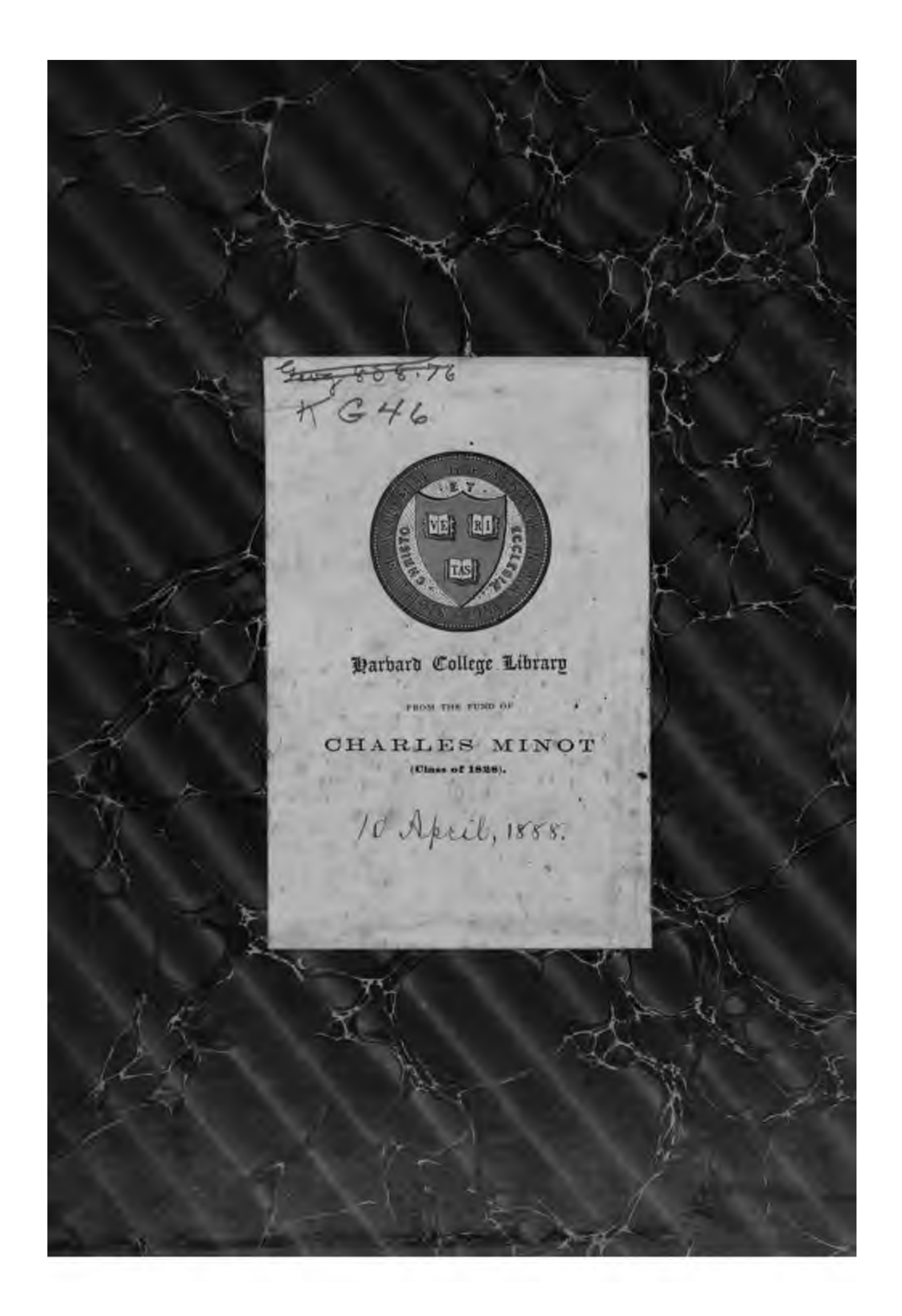

NEDL TRANSFER
HN 6KFD 8



Ger 808.76
KG46
VE RI TAS
Harvard College Library
FROM THE FUND OF
CHARLES MINOT
(Class of 1828).
10 April, 1888.



NOUVELLE

GÉOGRAPHIE

UNIVERSELLE

Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris

NOUVELLE

GÉOGRAPHIE

UNIVERSELLE

LA TERRE ET LES HOMMES

PAR

ÉLISÉE RECLUS

XI

L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE

Deuxième partie.

TRIPOLITAINE, TUNISIE, ALGÉRIE, MAROC, SAHARA

CONTENANT

4 CARTES EN COULEUR TIRÉES A PART

160 CARTES INTERCALÉES DANS LE TEXTE

ET 83 VUES OU TYPES GRAVÉS SUR BOIS

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

—

1886

NOUVELLE

GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE

LIVRE XI

L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE

DEUXIÈME PARTIE :

LITTORAL ET DÉSERT

CHAPITRE PREMIER

TRIPOLITAINE

La partie du continent africain désignée sur les cartes sous le nom de Tripolitaine est un territoire sans unité géographique : vaste région de plus d'un million de kilomètres carrés[1], elle se compose de pays distincts, séparés les uns des autres par des solitudes inhabitées ou même inhabitables. On peut dire que, sinon le désert, du moins les steppes qui le précèdent atteignent le littoral de la Grande Syrte. L'espace compris entre la Cyrénaïque à l'est et les montagnes de Ghourian, voisines du Tripoli, est une terre indivise entre la zone méditerranéenne et celle du Sahara; même toute la Tripolitaine méridionale appartient au désert; là tout est roches, cailloux, argile ou sable, à l'exception de quelques fonds où jaillit un peu

[1] Superficie et population de la Tripolitaine, y compris Koufra, d'après Behm et Wagner :
1 213 400 kilomètres carrés. 1 010 000 habitants, soit 0,8 hab. par kilomètre carré.

d'eau pour abreuver l'homme et ses palmiers. C'est donc par une fiction politique, et non grâce à ses conditions naturelles, que la Tripolitaine est considérée comme un ensemble : encore tout l'espace que l'on comprend d'ordinaire sous ce nom n'est-il pas soumis au gouvernement de la Sublime Porte. Ainsi l'oasis de Koufra, quoique comptée parmi les possessions de la Turquie, est restée complètement indépendante, et dans plusieurs oasis plus rapprochées de la côte l'autorité des Ottomans est purement nominale.

PAYS DE BARKA.

A l'ouest de l'Égypte et des oasis septentrionales qui en dépendent se prolonge le plateau de Barka, souvent désigné sous le nom de Cyrénaïque, d'après la cité somptueuse de Cyrène, qu'y avaient bâtie les Hellènes. Politiquement ce plateau fait partie de la régence de Tripoli et se trouve par conséquent, du moins en apparence, sous le pouvoir direct du sultan de Constantinople; mais au point de vue géographique le pays est parfaitement distinct du reste de la Tripolitaine et les événements contemporains nous montrent combien l'équilibre politique actuel est instable. Il ne serait pas étonnant que dans un avenir prochain le partage de l'Afrique, auquel procèdent maintenant les puissances européennes, ne donne le pays de Cyrène et la Tripolitaine à d'autres possesseurs que la Turquie, peut-être aux Italiens. D'ailleurs les maîtres qui le gouvernent réellement ne sont pas ceux qui ont reçu de Stamboul le firman officiel d'investiture : l'ordre religieux des Senoûsiya, qui s'est constitué d'abord en Algérie et dont la capitale est à Djaraboûb, dans l'oasis de Farêdgha, est l'autorité par excellence dans tout le territoire compris entre la frontière égyptienne et la Syrte orientale; les employés turcs ne sont tolérés dans le pays qu'à la condition de se conformer aux invitations qui leur sont adressées par les représentants du grand chef de l'ordre et tous les personnages investis de fonctions judiciaires ou municipales appartiennent à la communauté; à l'appel du mahdi de Djaraboûb, toute une armée de fantassins et de cavaliers, organisée en dehors du gouvernement turc, se lèverait aussitôt[1].

[1] Louis Rinn, *Marabouts et Khouan*; — Henri Duveyrier, *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, 1884.

La région du littoral africain comprise entre l'Égypte et la Tripolitaine proprement dite est actuellement la contrée méditerranéenne la plus négligée par les commerçants européens et la moins populeuse de tout le bassin de la mer Intérieure. Trois cent mille personnes au plus, peut-être deux cent cinquante mille seulement, vivent dans l'espace limité par la frontière d'Égypte et la dépression qui, de l'oasis de Farêdgha, se dirige vers le golfe de la grande Syrte[1]. Les bateaux à vapeur qui parcourent la Méditerranée dans tous les sens ne font que rarement escale dans les ports du Barka; pour les relations du grand commerce, la côte, d'environ 2000 kilomètres de développement, qui s'étend d'Alexandrie à Tripoli, est presque comme si elle n'existait pas. Mais la puissance d'expansion du monde européen a des conséquences inévitables : nul doute que la Cyrénaïque ne redevienne une colonie où se porteront de nouveau, comme il y a vingt-cinq siècles, des émigrants industrieux de la Grèce et de l'Italie. Le littoral avancé de Barka est à moins de 400 kilomètres au sud du cap Matapan : en ces parages où passe la zone de séparation entre le bassin oriental et le bassin central de la Méditerranée, l'Afrique semble venir au-devant de l'Europe et l'on s'étonne que le mouvement de reflux de la civilisation occidentale ne se soit pas encore propagé latéralement dans cette partie rapprochée du continent « noir ». Tandis que l'influence européenne, suivant autour de la Terre les grandes voies maritimes, est devenue prépondérante jusque dans les régions des Antipodes, elle a été presque nulle dans cette contrée de la Libye qui, pendant plus d'un millier d'années, appartint au monde hellénique, le foyer de la science et des arts. Sous les Romains, la Cyrénaïque était considérée comme une partie de la Grèce : elle constituait une même province avec l'île de Crête.

Sur le front septentrional de l'Afrique, le massif arrondi du plateau de Cyrène correspond aux rivages qui limitent à l'ouest le golfe des Syrtes et s'avancent vers la Sicile par les promontoires de Carthage. Les deux contrées se ressemblent par la situation géographique, par le climat et les productions; elles eurent aussi leur part dans l'histoire du monde ancien, l'une par ses colonies grecques, l'autre par sa république tyrienne. On a comparé Cyrène et Carthage en signalant les avantages de la première et en s'étonnant qu'elle n'ait pas égalé la prospérité commerciale de la seconde[2]. Il est certain toutefois que pour le grand trafic Carthage occu-

[1] Superficie et population approximatives du pays de Barka, sans les oasis du midi, d'après Camperio :

50 000 kilomètres carrés. 246 000 habitants. 5 habitants par kilomètre carré.

[2] James Hamilton, *Wanderings in North Africa.*

pait une position bien supérieure à celle des cités maritimes de la Cyrénaïque. N'appartenant point au monde grec, elle n'atteignit point à la même hauteur en civilisation générale et, quoiqu'elle n'ait point manqué d'hommes grands par la pensée, elle n'exerça pas la même influence sur le développement des sciences et des arts; mais elle eut un rôle tout autrement considérable dans le mouvement des échanges. De toutes parts entouré de déserts, le plateau de Cyrène ne pouvait recevoir de l'intérieur qu'un petit nombre de denrées par la pénible voie des oasis, et toutes ses relations naturelles étaient avec les îles et les péninsules helléniques situées en face, de l'autre côté de la Méditerranée. Carthage, plus favorisée, était le port d'une vaste contrée populeuse s'étendant au loin dans l'intérieur du continent. Presque en vue de la Sicile, au bord de ce grand détroit de la Méditerranée où viennent se croiser les principales voies de navigation de la Grèce à l'Espagne, elle occupait le poste central de tout le bassin maritime; en outre, elle avait sur les villes grecques l'avantage d'être plus rapprochée des Colonnes d'Hercule et ses navires furent les premiers à conquérir l'Océan sans bornes.

Ruinés par les Arabes, surtout lors de la deuxième invasion, au milieu du onzième siècle, les habitants de Barka perdirent leur commerce et leur culture; le pays retomba dans la barbarie, les villes dévastées et les nécropoles devinrent le refuge des bêtes sauvages. Le mythe d'Hercule et d'Antée nous raconte les luttes des colons grecs contre les aborigènes de la Cyrénaïque, puisant après chaque défaite une nouvelle force dans l'amour de la terre natale; en dépit de la fable, qui célèbre la victoire d'Hercule, c'est bien Antée qui finit par triompher. Toutefois il ne semble plus que le type de l'ancienne population berbère prédomine encore; diversement modifié par les croisements avec Grecs, nègres et Turcs, le fond berbère a été remplacé ou s'est presque complètement transformé par le mélange des Arabes. De prochaines immigrations donneront la prépondérance politique à des Européens, mais il est probable que l'ancienne race l'emportera toujours par le nombre, comme dans le reste de l'Afrique septentrionale.

La future annexion de la Cyrénaïque au monde policé est déjà suffisamment préparée par les recherches des explorateurs. Dès le commencement du dix-huitième siècle, un voyageur français, Lemaire, étudiait les ruines des cités grecques. Paul Lucas, Shaw, Bruce, Granger virent quelques parties du littoral. Les Italiens Cervelli et della Cella, pénétrant dans l'intérieur en 1811 et en 1817, en rapportèrent les premiers des observations suivies sur le sol, le climat, les productions, les antiquités

La région du littoral africain comprise entre l'Égypte et la Tripolitaine proprement dite est actuellement la contrée méditerranéenne la plus négligée par les commerçants européens et la moins populeuse de tout le bassin de la mer Intérieure. Trois cent mille personnes au plus, peut-être deux cent cinquante mille seulement, vivent dans l'espace limité par la frontière d'Égypte et la dépression qui, de l'oasis de Farèdgha, se dirige vers le golfe de la grande Syrte[1]. Les bateaux à vapeur qui parcourent la Méditerranée dans tous les sens ne font que rarement escale dans les ports du Barka; pour les relations du grand commerce, la côte, d'environ 2000 kilomètres de développement, qui s'étend d'Alexandrie à Tripoli, est presque comme si elle n'existait pas. Mais la puissance d'expansion du monde européen a des conséquences inévitables : nul doute que la Cyrénaïque ne redevienne une colonie où se porteront de nouveau, comme il y a vingt-cinq siècles, des émigrants industrieux de la Grèce et de l'Italie. Le littoral avancé de Barka est à moins de 400 kilomètres au sud du cap Matapan : en ces parages où passe la zone de séparation entre le bassin oriental et le bassin central de la Méditerranée, l'Afrique semble venir au-devant de l'Europe et l'on s'étonne que le mouvement de reflux de la civilisation occidentale ne se soit pas encore propagé latéralement dans cette partie rapprochée du continent « noir ». Tandis que l'influence européenne, suivant autour de la Terre les grandes voies maritimes, est devenue prépondérante jusque dans les régions des Antipodes, elle a été presque nulle dans cette contrée de la Libye qui, pendant plus d'un millier d'années, appartint au monde hellénique, le foyer de la science et des arts. Sous les Romains, la Cyrénaïque était considérée comme une partie de la Grèce : elle constituait une même province avec l'île de Crête.

Sur le front septentrional de l'Afrique, le massif arrondi du plateau de Cyrène correspond aux rivages qui limitent à l'ouest le golfe des Syrtes et s'avancent vers la Sicile par les promontoires de Carthage. Les deux contrées se ressemblent par la situation géographique, par le climat et les productions; elles eurent aussi leur part dans l'histoire du monde ancien, l'une par ses colonies grecques, l'autre par sa république tyrienne. On a comparé Cyrène et Carthage en signalant les avantages de la première et en s'étonnant qu'elle n'ait pas égalé la prospérité commerciale de la seconde[2]. Il est certain toutefois que pour le grand trafic Carthage occu-

[1] Superficie et population approximatives du pays de Barka, sans les oasis du midi, d'après Camperio :

50 000 kilomètres carrés. 246 000 habitants. 5 habitants par kilomètre carré.

[2] James Hamilton, *Wanderings in North Africa.*

eux comme appartenant au continent oriental[1]. En cet endroit, les saillies les plus hautes du plateau dépassent 300 mètres et le chemin du littoral doit escalader une crête avancée par un sentier taillé en gradins qui avait valu à tout le promontoire, jusqu'au Ras el-Melah ou « Cap du Sel », le nom grec de Katabathmos Megas ou « Grande Descente » ; les Arabes, venus d'Égypte, lui donnent actuellement l'appellation d'Akabet el-Kebir ou « Grande Montée ». Pour El-Edrisi c'était la « Montée des Gradins, » Akabah el-Soloûm, d'où le nom que porte maintenant le golfe voisin. On comprend que ces hauteurs abruptes et la profonde échancrure du littoral formée par le golfe de Soloûm aient été de tout temps considérées comme une limite naturelle par les marins et les caravaniers, quoique dans l'intérieur du pays le plateau se continue de part et d'autre sans de fortes différences de niveau.

Du golfe de Soloûm à la grande courbe dont Benghazi occupe l'extrémité occidentale, le littoral est coupé en deux parties presque égales par le golfe dit de Bomba, que domine à l'ouest le promontoire appelé Ras et-Tin ou « Cap des Figuiers ». A l'est de cette baie profonde, que l'on désigne d'avance comme devant servir à l'établissement d'un port de guerre analogue à celui de la Spezia, la côte est celle de l'ancienne Marmarique ou Marmaride ; à l'ouest s'arrondit en un arc de cercle élégant le rivage de la Cyrénaïque proprement dite. Une rivière, le ouâdi Temmîm, limite nettement les deux contrées, sinon par son eau, car elle est à sec pendant plusieurs mois de l'année, du moins par les sables de son lit : longue d'environ 100 kilomètres, elle est le seul torrent du Barka qui ne soit pas une simple ravine, desséchée quelques heures après la pluie. De chaque côté de cette dépression intermédiaire, les hauteurs offrent un caractère différent. Le plateau miocène de la Marmarique est en moyenne deux fois moins élevé que celui de la Cyrénaïque, et ses cavités, presque toutes parallèles au rivage, sont plutôt des plis de la surface rocheuse que de véritables vallées. A l'ouest, dans la Cyrénaïque, les collines se redressent de manière à former un véritable massif montagneux, le Djebel Akhdar ou « Mont Vert », dont quelques sommets dépassent 1000 mètres d'altitude[2]; mais dans son acception spéciale ce nom n'est réservé qu'à la partie occidentale du massif. Ce groupe de hauteurs, qui pourtant sont toutes de formes arrondies, est celui des contrées africaines qui ressemble le plus aux Apennins. Les mêmes arbres ombragent les mêmes plantes

[1] H. Barth, *Wanderungen durch die Küstenländer des Mittelmeeres*

[2] G. Rohlfs, *Von Tripolis nach Alexandrien.*

basses; une température moyenne peu différente de celle d'Italie baigne les coteaux et les vallées; l'air, en passant sur les mâquis, se charge des mêmes parfums, et les mêmes eaux bleues brillent au pied des escarpements. En parcourant le pays de Barka, les Italiens croient revoir leur patrie. On sait aussi ce qu'il fut pour les Hellènes, qui en avaient fait une Grèce africaine. Dans leur enthousiasme, ils y placèrent le premier de ces « jardins des Hespérides » que les explorations de plus en plus hardies de leurs marins semèrent, pour ainsi dire, de la Cyrénaïque jusqu'aux régions de l'extrême Occident[1]. Quant aux Arabes, le nom même de « Montagne Verte » qu'ils ont donné au djebel de Barka témoigne de leur admiration pour ce pays. Qu'ils soient venus du sud, de l'est ou de l'ouest, ils ont toujours eu à traverser des solitudes nues et sans eau : le contraste de la verdure et des eaux courantes leur fait apparaître collines et vallons comme des lieux de délices.

Le plateau de la Cyrénaïque doit en grande partie la beauté de son aspect au profil élégant de ses monts arrondissant précisément leurs plus hautes croupes dans le voisinage du littoral. La plage, en quelques endroits toute rose d'innombrables débris de coraux[2], qui forment environ le tiers de la masse, est bordée de terres qui s'élèvent graduellement jusqu'à la base des falaises verticales ou des roches abruptes, séparées les unes des autres par d'étroits ravins dans lesquels se glissent les sentiers pour gravir obliquement les pentes. Au-dessus de ce rebord découpé du piédestal calcaire se montrent les croupes du Djebel Akhdar, et dès qu'on les a dépassées, on se trouve déjà sur le versant du désert; des lits de ouâdi s'ouvrent dans la direction du sud ; aux collines boisées succèdent des *serir*, vastes étendues pierreuses, ou bien des plaines revêtues d'une maigre végétation d'armoises et d'alfa. La couleur du sol change en même temps que le relief : les monts de Barka sont couverts d'un humus rougeâtre qui a fait donner par les Arabes à cette contrée le nom de Barka el-Hamra ou de « Barka le Rouge » ; mais, vers le sud, les teintes grises et la blancheur du sable ou de la roche nue remplacent peu à peu les fécondes argiles rouges de la haute Cyrénaïque : on entre dans Barka el-Beïda ou « Barka le Blanc ». Plus au sud encore, là où le sol aride ne nourrit plus de végétation, l'espace désert n'a plus de nom géographique : c'est la dune mouvante, la pierre ou l'argile dure, que traversent péniblement les caravanes, ne trouvant de puits d'eau saumâtre qu'à de grandes distances les uns des autres.

[1] Ch. Tissot, *Géographie comparée de la Province romaine d'Afrique.*
[2] P. della Cella, *Viaggio da Tripoli di Barberia alle frontiere dell' Egitto, fatto nel* 1817.

La partie septentrionale de Barka, au nord des serir et des dunes de la région « blanche », jouît d'un climat « italien ». Au niveau de la mer, la température normale de l'année est, suivant les latitudes, de 21 et 22 degrés centigrades, moyenne isothermale de plusieurs degrés supérieure à celle de l'Italie méridionale; mais sur les hauteurs, baignées d'un air plus raréfié, la température s'abaisse et devient celle de la Sicile et du Napolitain ; en outre, les brises marines, qui soufflent avec régularité, rafraîchissent l'atmosphère. Sur le plateau de Cyrène, à 500 mètres d'altitude, la chaleur des jours, tempérée par le vent de mer, oscille de 12 degrés centigrades en hiver[1] à 29 degrés en été[2]. La nuit, le rayonnement du sol dans le ciel clair abaisse notablement la température, mais il est très rare qu'elle descende jusqu'au point de glace; peu de climats peuvent se comparer à celui de la Cyrénaïque pour l'égalité et la douceur. Le voyageur n'a pas souvent à souffrir des extrêmes de chaleur ou de froid; en outre il peut facilement changer de zone, puisque la plaine, le plateau, la montagne sont également revêtus de ce riche humus rouge où prospèrent toutes les cultures de la région tempérée. Ainsi que le raconte Hérodote, « le territoire de Cyrène a trois saisons admirables. Les côtes abondent en fruits qui les premiers arrivent à leur grosseur : on moissonne et on vendange ; à peine les récoltes sont-elles rentrées, que dans les collines les fruits sont assez mûrs pour qu'il faille les recueillir. Puis ceux de la région culminante viennent à maturité, de sorte que la première récolte est bue et mangée quand vient la dernière : ainsi pendant huit mois les Cyrénéens sont toujours à récolter[3] ».

Le Barka « rouge » appartient à la zone méditerranéenne des pluies d'hiver, quoique souvent des averses y tombent aussi en automne : la position presque insulaire de la Cyrénaïque fait que tous les vents, à l'exception de ceux du sud et du sud-est, lui apportent un air humide, et souvent cette humidité, retenue par les sommets des monts, descend en pluies abondantes. Parfois les abats d'eau qui se précipitent des ravines vers les villes du littoral, ont réduit en boue et emporté dans la mer de nombreuses masures, et les maisons qui résistaient à l'inondation ont eu leurs terrasses effondrées, la mince couche de pisé, revêtue de nattes et d'herbes marines, se fondant sous l'averse[4]. Toutefois la quantité annuelle de pluie est moindre que dans la plupart des contrées européennes; d'après

[1] Pacho, *Voyage dans la Marmarique et la Cyrénaïque.*
[2] Hamilton, *Wanderings in North Africa.*
[3] Livre IV, 199, traduction Giguet.
[4] Hamilton, ouvrage cité.

Fischer[1], elle serait en moyenne de 350 à 500 millimètres, soit de la moitié aux deux tiers de celle qui tombe sur la France. D'Alexandrie à Cyrène, elle s'accroît graduellement dans la direction de l'ouest[2]. D'ailleurs une part considérable de l'eau pluviale disparaît aussitôt dans les fissures du sol calcaire et se trouve ainsi perdue pour la région des plateaux; elle ne reparaît que dans les plaines, en abondantes sources qui jaillissent à la base des falaises; en beaucoup d'endroits, notamment à l'ouest du Djebel Akhdar, dans le voisinage de Benghazi, les eaux souterraines rejoindraient la mer par des galeries cachées, si les anciens n'avaient réussi à les capter et à les ramener à la surface[3]. Malgré les pluies qui se déversent sur les montagnes, la Cyrénaïque n'a pas un seul ruisseau permanent; quant au Barka le « Blanc », dans la région des sables et des roches nues, il n'a que ses ouâdi sans eau, et, de distance en distance, des puits au fond desquels suinte un liquide saumâtre.

La végétation se mesure à la quantité d'eau pluviale, soit reçue directement sur le sol, soit distillée par les fontaines, et par conséquent elle augmente en richesse dans la direction de l'est à l'ouest. Tandis que Schweinfurth, explorant avec soin les alentours du port de Tobrouk, dans la Marmarique, recueillit 220 espèces de plantes, Ascherson énumère 493 espèces pour la Cyrénaïque occidentale[4]. La partie haute du plateau, de laquelle l'eau de pluie, bue par les entonnoirs, disparaît aussitôt, n'offre guère que des espaces grisâtres, dont l'herbe rare est brûlée par le soleil en été : çà et là un acacia rabougri, un lentisque, un térébinthe, interrompent l'uniformité de la roche infertile. Mais sur toutes les pentes et dans tous les fonds où le sol garde longtemps l'humidité pluviale, arbousiers, lauriers, sureaux, lentisques, myrtes, églantiers s'entremêlent autour des chênes verts, des thuyas, des grands cyprès, beaucoup plus libres de formes que ceux de l'Italie et se dressant jusqu'à 50 mètres de hauteur : dans ces fourrés d'arbres et d'arbustes toujours verts, on s'explique le nom de Djebel Akhdar donné au massif suprême de Barka. Les arbres forestiers de la contrée ne fournissent plus guère maintenant que des poutres pour les maisons des villes côtières et du bois à brûler; jadis les thuyas de la Cyrénaïque servaient à fabriquer ces tables précieuses aux veines « tigrines » ou « panthérines », qui avaient une si grande valeur aux yeux des Romains, et l'on appréciait l'odeur exquise de son bois, que

[1] *Das Klima der Mittelmeerländer, Ergänzungsheft zu Petermann's Mittheilungen*, n° 58.
[2] Schweinfurth, *Esplorazione*, vol. VII, 1883.
[3] G. Rohlfs, *Von Tripolis nach Alexandrien.*
[4] Gerhard Rohlfs, *Kufra.*

Circé employait, dit-on, pour ses enchantements. Sur les pentes plus rapprochées de la mer croissent en forêts des oliviers sauvages, dont on secoue les branches pour en faire tomber les baies, recherchées des chèvres et des brebis. Des caroubiers, laissés à l'état libre, s'entourent de tant de rejetons, qu'ils semblent former un vaste dôme de verdure et que des familles de Bédouins, cachées à tous les yeux, peuvent s'installer pour leur résidence d'été dans un de ces massifs de pousses nouvelles[1]. Comme les ruisseaux de la Grèce, les ouâdi de Barka sont bordés de lauriers roses. Les palmiers nains se montrent en touffes au bord de la mer; les jardins bien arrosés qu'entourent des « figuiers de Barbarie », ces immigrants du Nouveau Monde devenus si communs dans la flore méditerranéenne, sont emplis des arbres fruitiers de la zone italienne, dominés çà et là par les hampes et les palmes des dattiers : telle vallée fertile qui s'ouvre sur la mer n'a pas moins d'espèces d'arbres entrelaçant leurs branches que l'ancien « Jardin des Hespérides » décrit dans le *Périple* de Scylax. Où se trouvait ce lieu de merveilles? Près de Bérénice, suivant le témoignage de Pline, ou bien, comme le dit Scylax, dans le voisinage du râs Sem, le Phycus des anciens, le promontoire le plus septentrional de la terre de Barka[2]. D'après la description de l'auteur grec, le jardin des Hespérides emplissait un ravin naturel ou une ancienne carrière comme les *latomie* de Syracuse; les frères Beechey[3] ont cru en retrouver l'emplacement dans les précipices maintenant emplis d'eau qui se trouvent à l'est de Benghazi; mais aucun d'eux n'a les dimensions du jardin décrit par Scylax. On peut s'imaginer ce que fut cet admirable jardin en visitant, près de la cité sicilienne, les gouffres pleins de verdure qui s'ouvrent brusquement dans le plateau pierreux : orangers, citronniers, néfliers du Japon, pêchers, arbres de Judée, aspirant à l'air libre et montant vers la lumière du ciel, s'élèvent à 15 et 20 mètres de hauteur; des arbustes en massifs entourent les troncs des arbres; des guirlandes de lianes s'entremêlent aux branches; des fleurs et des fruits jonchent les allées et les oiseaux chantent dans le feuillage : au-dessus de cet élysée d'arbres odorants et fleuris se dressent les roches grises, çà et là revêtues de lierre ou portant des arbustes sur chacune de leurs saillies.

La plante qui faisait jadis la richesse de la Cyrénaïque, et dont le nom était passé en proverbe avec le sens du plus précieux trésor, le *silphium* ou *laserpitium*, n'existe plus qu'à l'état sauvage sur les coteaux, si toute-

[1] Hamilton, ouvrage cité.
[2] Paolo della Cella, ouvrage cité.
[3] *Northern Coast of Africa.*

fois c'est bien la même. Des écrivains de l'antiquité disent qu'elle avait fini par disparaître, et parmi les modernes, Schroff, Oersted, Ascherson et d'autres auteurs ont émis l'opinion que le végétal tant estimé des Grecs et des Romains pour ses vertus curatives était une espèce d'assa fœtida; cependant la plupart des naturalistes ne doutent pas que l'hypothèse du premier explorateur de la contrée, della Cella, ne soit la vraie : le silphium serait le *drias* ou *adrias* des indigènes, la *thapsia garganica* des botanistes. Les monnaies cyrénéennes représentent cette ombellifère d'une manière exacte, quoique la forme en soit quelque peu grossie et que le fruit soit représenté avec des contours trop cordiformes[1]; comme la sève durcie du silphium antique, dont la valeur, à poids égal, était celle de l'argent, et que l'on conservait dans les trésors de l'État, le liquide extrait du drias actuel est considéré par les indigènes comme une panacée et s'emploie surtout pour le traitement des plaies d'animaux; en Europe, les recherches de Heinzmann ont aussi prouvé que cette plante devrait entrer dans la pharmacopée moderne pour ses qualités dépuratives. On ne constate aucune différence apparente entre la thapsia garganica de l'Algérie et celle de la Cyrénaïque, et cependant il doit y avoir quelque caractère spécial, puisque l'espèce algérienne n'a guère de vertus curatives; d'autre part, les chameaux peuvent la brouter sans danger, tandis que le drias du Barka est mortel pour eux, comme l'était jadis le silphium[2].

Actuellement, le pays de Barka ne contribue par ses cultures que pour une bien faible part à l'accroissement des richesses du monde. Il n'exporte plus ni les drogues médicales, ni l'essence de roses, ni les truffes blanches qui faisaient autrefois sa célébrité : l'orge, le froment, les concombres, quelques légumes, le tabac, sont, avec les fruits des vergers, les seuls produits de l'agriculture cyrénéenne. Les abeilles des rochers recueillent un miel exquis dans les fleurs des arbustes et des herbes. Le mode de culture est tout rudimentaire, et il ne semble point que les prodigieuses récoltes de blé dont parlent les auteurs anciens, comme donnant le centuple et même trois fois le centuple de la semence, se soient renouvelées dans les temps modernes; parfois même règne la disette : en moyenne une année sur cinq est inféconde[3]. C'est à la culture de l'olivier que se prêtent le mieux les pentes du Djebel Akhdar : l'huile que fournissent les quelques olivettes entretenues par les Italiens est excellente.

Si riche en plantes, la « Montagne Verte » est très pauvre en espèces

[1] Thrige; — Falbe, Lindberg, Müller, *Numismatique de l'ancienne Afrique.*
[2] G. Rohlfs, *Von Tripolis nach Alexandrien.*
[3] Mamoli, *l'Esploratore*, vol. V, 1881.

animales. On n'y voit d'autres bêtes féroces que la hyène et le chacal; le sanglier gîte dans les fourrés des bas-fonds; des gazelles, des lièvres, des lapins parcourent le plateau. Reptiles, oiseaux, insectes appartiennent presque tous aux mêmes formes que ceux de la Maurétanie. La sauterelle dévore parfois les jeunes pousses et l'abeille dépose son miel dans les fissures des rochers. Vers le sud, la faune, déjà si pauvrement représentée dans la région des hauteurs, diminue peu à peu; elle disparaît complètement en deçà des oasis : après avoir franchi le Ouâdi Fareg, le voyageur s'aperçoit que la puce ne l'a pas accompagné[1]; il ne voit plus de coquilles sur le sol et pas un oiseau dans l'air. Dans les villages et les campements du Barka les animaux domestiques ne diffèrent point de ceux de la Maurétanie : ce sont aussi des mulets et des ânes, des moutons et des chèvres, des bêtes à cornes. Les chevaux ne sont plus de cette admirable race que célébrait Pindare en parlant de la Cyrénaïque « aux beaux coursiers » : petits, lourds et disgracieux, ils ont du moins le pied solide et résistent bravement à la fatigue.

Le pays de Barka est en entier peuplé d'Arabes plus ou moins mélangés, mais se disant de race pure et parlant la langue du prophète, suivant les formes égyptiennes, nuancées de maugrabin. Aucun trait dans l'apparence physique des habitants ne semble indiquer la trace de filiation hellénique ou romaine, et quant au type berbère, il est dans cette région assez rapproché de celui des Arabes pour qu'il soit difficile de faire la part des sangs dans une population mêlée. Dans les villes, Derna, Benghazi, où prévaut l'influence du commerce, les mœurs diffèrent peu de celles des Arabes égyptiens et les femmes ne sortent que voilées; les habitants s'y groupent d'après leurs métiers et professions et non d'après la tribu d'origine. Mais dans la campagne les *aïlet*, nom sous lequel sont connues les tribus de la Cyrénaïque, occupent des territoires distincts. Les Aoulad-Ali de la Libye égyptienne empiètent à l'ouest sur les montagnes de Barka et y possèdent de vastes terrains de pâturages; ils remplacent les anciens Marmarides qui donnèrent leur nom au pays sous les Ptolémées et qui, plus tard, suivirent le mouvement général de migrations et de conquêtes dans le sens de l'orient à l'occident[2]. Les Zouiya parcourent les parties du plateau voisines de Derna et redescendent au sud

[1] G. Rohlfs, ouvrage cité; — *Kufra*.
[2] Tauxier, *Revue Africaine*, 1877.

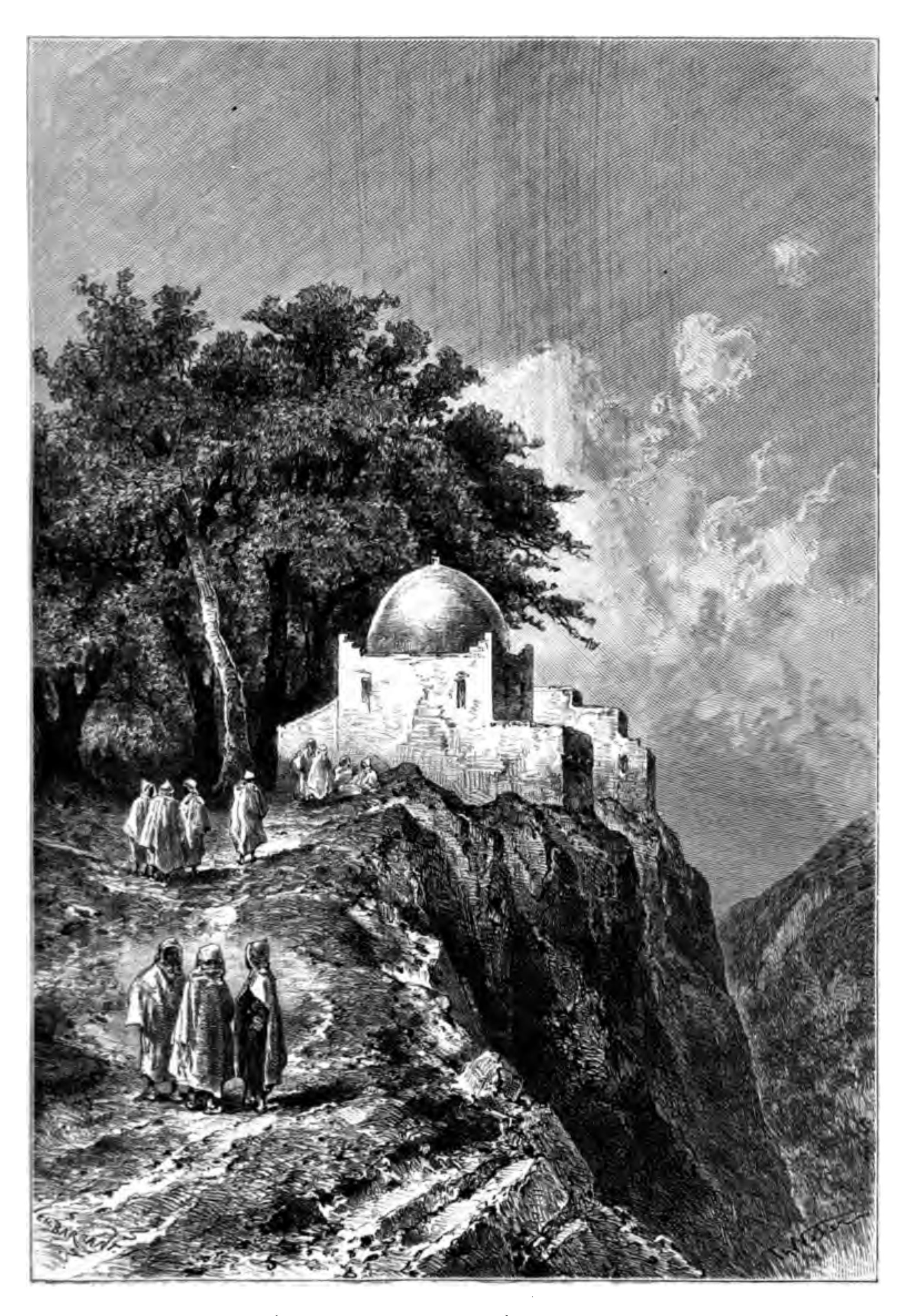
jusque dans Barka le Blanc au sud de Benghazi; les Abeïdat, plus nombreux, peuplent, à côté des Berâsa, des Hassa, des Dorsa, les régions du Djebel Akhdar situées à l'est et à l'ouest des ruines de Cyrène; les Echteh vivent dans la partie occidentale de la chaîne, au-dessus de Benghazi, tandis qu'immédiatement au nord et au sud sont établis les campements des Bragta et d'autres fractions des Aouaghir, la plus puissante de toutes les tribus : 10 000 fantassins, 1000 cavaliers, telle serait la force armée que les divers clans de cet aïlet pourraient mettre en campagne en temps de guerre. Les Harabi, les Mogharba et d'autres tribus moins importantes habitent les terrasses inférieures comprises entre les montagnes de Barka et le désert. Tous ces Arabes de Libye aiment à se peindre d'antimoine la poitrine, les mains, la figure; les femmes, qui ne sortent jamais voilées, se teignent toujours en noir la lèvre inférieure et cerclent leurs yeux du même enduit de koheul; hommes et femmes s'enveloppent du *haouli*, espèce de toge désignée par les Européens sous le nom de « barakan ». Les filles de la Cyrénaïque sont belles dans leur jeunesse, mais en proportion elles sont beaucoup plus petites que les hommes. Le mets national est la basina, espèce de bouillie d'orge. C'est parmi les Arabes de Merdj, l'ancienne Barcé, qu'éclata la peste de 1874 : la Cyrénaïque serait, avec les montagnes de la Perse occidentale et celles de l'Assir en Arabie, une des trois contrées où naît la peste bubonique [1].

Depuis le milieu du siècle, par suite de l'établissement de l'ordre des Senoûsiya dans cette partie de la Tripolitaine, les Arabes de Barka ont certainement gagné en culture matérielle et en cohésion morale; les mœurs ont changé [2], et l'on ne pratique plus cette coutume d'hospitalité primitive, décrite par les voyageurs, depuis Hérodote jusqu'à Barth [3], qui obligeait l'époux à céder ses droits à son hôte. Mais d'autre part les indigènes ont perdu en bienveillance et en cordialité; ils sont devenus moroses et revêches. En 1843, le cheikh algérien Senoûsi el-Medjahiri, obligé de quitter la Mecque, où les actions de sa vie et la rigidité de ses principes lui avaient fait de puissants ennemis, était venu chercher un refuge à Benghazi, puis il fondait à el-Beïda, à l'ouest de Cyrène, une première zaouya, à la fois monastère, mosquée, école, hôpital, place de guerre et centre de culture. D'autres fugitifs, Algériens en majorité, comme le saint qui les appelait à suivre la « voie du salut », accoururent et furent également bien accueillis; de nouveaux monastères s'établirent

[1] Mahé, *Notes manuscrites.*
[2] H. Duveyrier, *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, 1884.
[3] *Wanderungen durch die Küstenländer des Mittelmeeres.*

en d'autres parties de la contrée et bientôt ils cessèrent d'être des hôtes, pour devenir des maîtres; en 1851 déjà, le voyageur Hamilton eut à se défendre contre ces fanatiques. Actuellement le principal personnage du pays de Barka, même à Benghazi, où flottent les pavillons consulaires de l'Europe, ce n'est pas le moutessarif nommé par le sultan, c'est le procureur ou l'*oukil* du cheikh des Senoûsiya, auquel le gouvernement a concédé jusqu'au droit d'exercer la justice; dans le district, plus de 25 000 hommes, fantassins et cavaliers, sont à la disposition du chef de l'ordre, en dehors des *khouan* ou frères et de leurs serviteurs qui vivent dans les vingt zaouya[1]; partout on rencontre des esclaves et des animaux marqués au fer rouge du nom d'Allah, avec le cachet de la confrérie. Et pourtant le cheikh ne réside plus dans la contrée; dès 1855 il s'était retiré prudemment, loin de la surveillance de l'Europe, dans l'oasis de Farêdgha, qui, tout en appartenant officiellement à l'Égypte, se trouve réellement en dehors de l'atteinte du gouvernement khédivial, dans une marche entourée de déserts où ne commande ni sultan, ni khédive. Sa première demeure y fut une nécropole creusée dans le roc; mais il possède maintenant à Djaraboûb, sa capitale, de vastes constructions, couvents, casernes, arsenaux, entrepôts, qui se mirent dans les eaux salées du lac de Farêdgha. Là est le centre de l'empire religieux qui, d'un côté, s'étend jusqu'au Sénégal, de l'autre jusqu'à la Mésopotamie[2], comprenant au moins 1 500 000 sujets, tous « entre les mains de leur cheikh comme le cadavre entre les mains du laveur des morts ». Le fils du fondateur, qui lui succéda en 1859, est devenu le maître incontesté, promptement obéi, de tous les khouan du monde, qui voient en lui le mahdi, le « Guide » ou plutôt le « Bien Guidé »[3], destiné à rétablir la puissance de l'Islam. Il est vrai que les Senoûsiya ne poursuivent en apparence aucun but politique; leur idéal est de confédérer tous les ordres religieux orthodoxes en un corps théocratique indépendant de toute autorité séculière; ils réprouvent la violence et conseillent à leurs frères persécutés, non la révolte, mais l'exil volontaire des pays soumis aux chrétiens dans les zaouya indépendantes. Tout en condamnant l'agitation politique, les Senoûsiya n'en poursuivent pas moins l'indépendance, et leur solide organisation en fait des ennemis beaucoup plus redoutables que ne le sont bien des tribus remuantes, toujours prêtes à l'insurrection. La solidarité musulmane leur a valu plus de conquêtes que les armes. C'est ainsi qu'ils se sont

[1] Louis Rinn, *Marabouts et Khouan.*
[2] Henri Duveyrier, *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, 1884.
[3] James Darmesteter, *Revue politique et littéraire*, 1885.



ZAOUYA DE MAZOÛNA, DANS LE DAHRA ALGÉRIEN, BERCEAU DES SENOÛSIYA

Dessin de Th. Weber, d'après un croquis de M. Ch. Féraud.

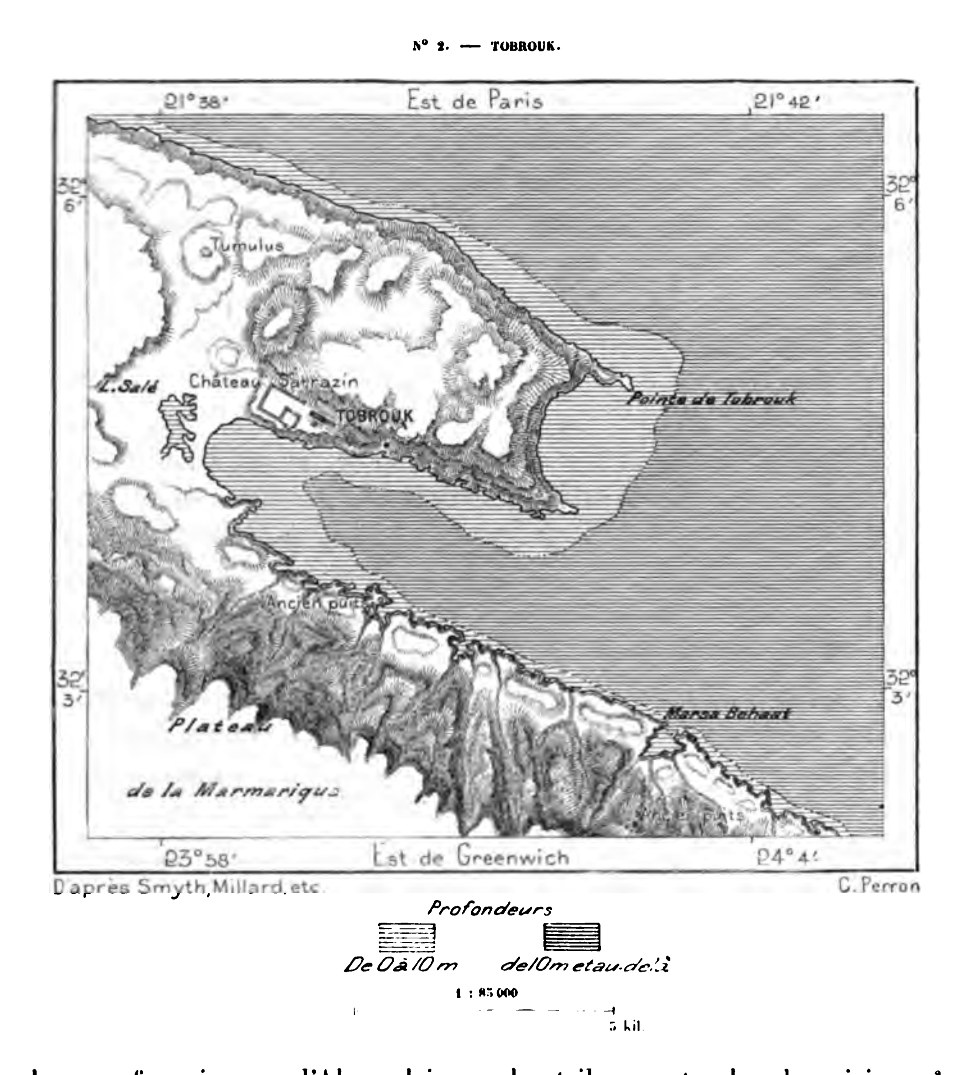
emparés du Ouadaï en rachetant une chiourme d'esclaves que des négriers conduisaient en Égypte et en les renvoyant dans leur patrie comme missionnaires de la cause ; maintenant le sultan du Ouadaï n'est plus qu'un lieutenant du Mahdi de Djaraboûb et tous ses sujets sont affiliés à l'ordre[1]. Il est probable que les temps difficiles commenceront bientôt pour ces zélés panislamistes, lorsque l'influence de l'Europe interviendra directement, par l'annexion franche ou déguisée du pays de Barka. Pouvoir apparent des Turcs et gouvernement occulte des Senoûsiya courent le risque d'être renversés en même temps. On dit que pendant ces dernières années les fidèles de l'ordre, surtout les citadins de Benghazi, se sont notablement relâchés de la rigueur des observances; il n'est pas rare de voir des khouan fumant le tabac et portant des vêtements de soie, ornés de broderies d'or et d'argent[2].

L'attention des puissances d'Europe se dirige principalement sur les ports de la contrée, que nulle force indigène n'est capable de défendre et d'où il leur serait facile de commander les routes de l'intérieur. A l'est, dans la Marmarique, le port ou Marsa Tobrouk, appelé aussi Tabarka, est celui de tous qui semble offrir le plus d'avantages pour la sécurité des navires et l'établissement d'entrepôts. En cet endroit, un massif péninsulaire, parallèle à la côte, dont la direction générale est du nord-ouest au sud-est, se termine à son extrémité orientale par deux pointes aiguës et se rattache de l'autre côté à la terre ferme par un isthme peu élevé. Une baie d'environ 3 kilomètres de longueur est limitée au nord par cette péninsule et au sud par les berges et les falaises d'un plateau, coupé de ravins où l'on voit quelquefois briller des cascades de 150 mètres de hauteur : les navires ayant plus de 10 mètres de tirant d'eau peuvent ancrer en toute sécurité dans ce grand port naturel, abrités de tous les vents, à l'exception de ceux de l'est et du sud-est ; un brise-lames se recourbant à l'entrée de la baie pourrait arrêter la houle venue de l'orient et transformer ainsi le port de Tobrouk en un des meilleurs et en même temps un des plus vastes lieux d'abri de la Méditerranée. Quelques ruines, celles d'Antipyrgos ou de telle autre ville grecque, à la racine de la péninsule, et les débris d'un château sarrazin sur la rive septentrionale du port, prouvent que ce havre précieux ne fut jamais perdu de vue, bien que les

[1] Louis Rinn, ouvrage cité ; — Henri Duveyrier, ouvrage cité.
[2] Pasqua, *Revue de Géographie*, avril 1880.

régions limitrophes soient presque désertes. Il est probable que dans l'antiquité Tobrouk était l'escale des pèlerins qui se rendaient à l'oasis de Jupiter Ammon[1]; les navires qui cinglaient de Rome vers Alexandrie s'arrêtaient dans ce port. Actuellement il sert à l'expédition des bestiaux ven-

N° 2. — TOBROUK.



dus aux fournisseurs d'Alexandrie par les tribus pastorales du voisinage[2] et surtout à l'approvisionnement de Djarâboub et des autres zaouya des khouan de Senoûsi par le commerce de contrebande[3]. Schweinfurth a reconnu sur le pourtour de la baie de Tobrouk les traces d'un soulèvement local : on trouve jusqu'à 50 mètres de hauteur et à 700 mètres du rivage

[1] H. Barth, *Wanderungen durch die Küstenländer des Mittelmeeres.*
[2] Exportation de bestiaux de la Cyrénaïque à Alexandrie en 1882 : 14 000 têtes.
[3] Henri Duveyrier, mémoire cité.

des coquillages de mers voisines, ayant toujours conservé leur couleur[1]. Plus à l'ouest, près de Cyrène et à Benghazi, Hamilton croyait avoir vu des indices d'un phénomène opposé, l'affaissement du littoral[2].

Le golfe de Bomba, plus fréquenté que la baie de Tobrouk par les petits caboteurs du littoral, a l'avantage d'être situé, immédiatement à l'orient de la Cyrénaïque proprement dite, dans le voisinage d'une contrée fertile et relativement peuplée; mais elle est beaucoup plus ouverte que Tobrouk aux vents du large et les gros navires ne peuvent y pénétrer qu'en restant à une grande distance de la côte : seuls les bâtiments de faible calaison vont chercher un abri sûr derrière les îles placées à l'entrée du golfe. Le lieu d'ancrage, dit le « port de Ménélas », est situé dans la partie septentrionale de la rade; mais à peine quelques cabanes se montrent sur la rive. Les villes helléniques de la contrée ont disparu presque sans laisser de vestiges, et la grande insalubrité du littoral, où le ouâdi Temmim perd ses eaux en des flaques nauséabondes, rendrait très périlleux l'établissement d'une colonie européenne, souvent proposé dans les journaux italiens. Dans ces parages le courant littoral, qui se porte de l'ouest à l'est quand il n'est pas contrarié par les vents, se meut avec une vitesse moyenne de près de 2 kilomètres et demi par heure[3].

Il faut contourner au nord les escarpements rougeâtres du Râs et-Tin et suivre la côte au nord-ouest jusqu'à une cinquantaine de kilomètres avant d'arriver en vue d'une ville, la première que possède le territoire de Barka sur la côte orientale. Derna, l'antique Darnis, peuplée au seizième siècle de Maures andalous, se compose de cinq villages ou quartiers distincts dont l'un n'est plus qu'un amas de décombres, et qui sont partagés en deux groupes par le lit d'un torrent. Chaque maison de Derna est entourée d'une treille, chacune a son palmier, au pied duquel se rassemblent les habitants après le travail du jour. De tous les jardins de la Cyrénaïque ceux de Derna méritent le plus par leurs ombrages et l'abondance de leurs fruits de reprendre le nom de « Jardins des Hespérides » : arrosés par deux sources qui jaillissent à quelques kilomètres de distance dans la montagne et qui se ramifient en mille canaux, ils contrastent singulièrement par les massifs touffus de leurs arbres verts avec les roches grises et nues du ravin : on y récolte figues, raisins, dattes, oranges, citrons, et des bananes exquises qui contribuent, avec les laines, les blés, la cire, le miel apportés des plateaux, les éponges pêchées

[1] Schweinfurth, *Esplorazione*, vol. VII, 1883.
[2] Hamilton, *Wanderings in North Africa.*
[3] Schweinfurth, mémoire cité; — *Sailing Directions.*

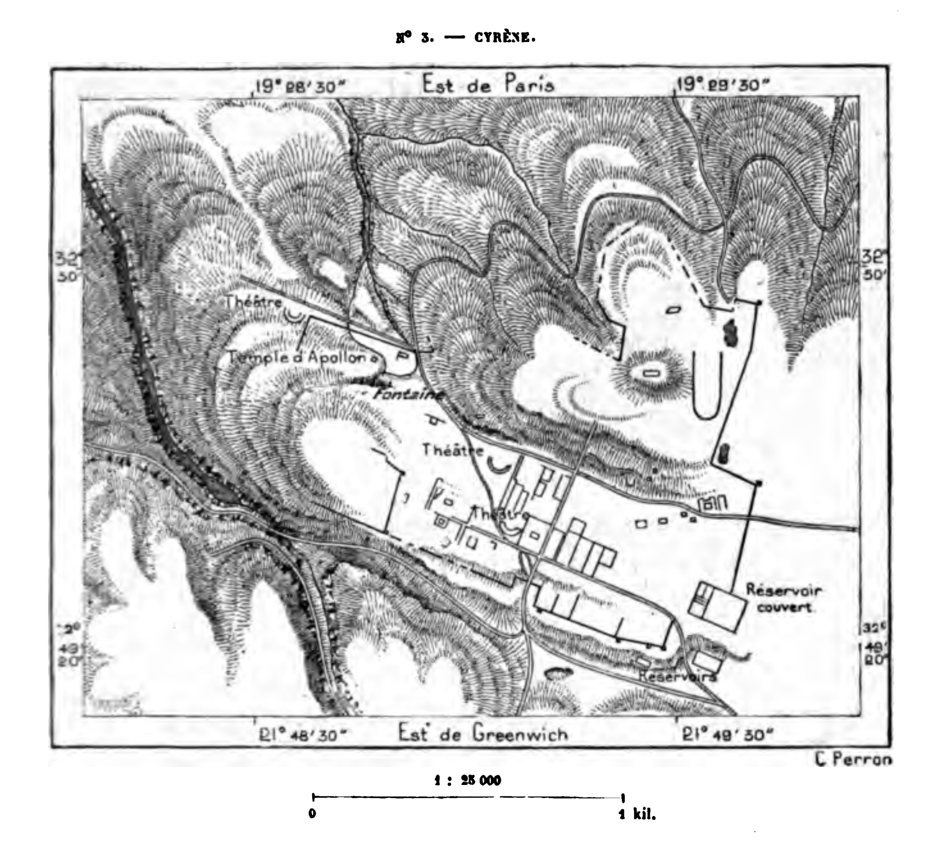
dans les fonds voisins et quelques étoffes fabriquées dans le pays, à entretenir un petit commerce d'exportation. Des bois d'oliviers qui se sont maintenus dans les alentours depuis l'époque romaine ne donnent plus aucune espèce de produits ; il faudrait en remplacer tous les arbres[1]. Les commerçants de Derna ont quelques relations avec Benghazi, Malte, la Canée, Alexandrie et se servent de bâtiments d'un faible tonnage, qui mouillent à quelque distance de la ville dans une rade ouverte à tous les vents, excepté ceux de l'ouest et du sud ; pendant la mauvaise saison d'hiver, les embarcations vont chercher un abri dans le golfe de Bomba. En 1815, lorsque les États-Unis envoyèrent une expédition contre Tripoli pour réprimer la piraterie, un détachement de marins s'empara de Derna et y dressa une batterie, dont on voit encore des restes, à l'ouest de la ville ; les Américains commencèrent aussi le creusement d'un port à l'issue du ravin, mais leur séjour sur la terre d'Afrique ne fut pas de longue durée, et depuis aucun travail d'amélioration n'a été repris. D'ailleurs la ville a beaucoup perdu depuis cette époque : en 1821, la peste aurait réduit de 7000 à 500 le nombre des habitants[2] ; une grande partie de Derna fut abandonnée et maintenant elle aurait à peine les deux tiers de la population qu'elle avait au commencement du siècle.

A l'ouest de Derna, le premier port qui s'ouvre sur la côte a gardé, sous une forme légèrement modifiée, le nom de « Port Sauveur » que lui donnent quelques auteurs grecs : c'est le Marsa Sousa, l'Apollonia des Ptolémées. Grâce à son petit havre bien abrité de la houle par une chaîne d'îlots et d'écueils, cette ville maritime était devenue assez importante, ainsi que le montrent les débris de monuments qui se voient dans l'enceinte des vieux murs et même en dehors, sur une étroite chaîne de rochers se prolongeant dans la direction de l'est. Mais le port a disparu en grande partie, peut-être par l'effet d'un abaissement du sol qui a modifié le contour des rivages, car des tombeaux et des excavations de carrières se trouvent maintenant au-dessous du niveau de la Méditerranée, comme les prétendus « bains de Cléopâtre » près d'Alexandrie[3]. D'ailleurs Apollonia n'avait point d'existence indépendante : elle n'était que la « marine » d'une cité bien autrement considérable, la fière Cyrène, qui s'élevait à 16 kilomètres au sud-ouest, sur le rebord même du plateau, d'où l'on voit à ses pieds s'étendre les plaines et les coteaux du littoral. Il est facile de s'expliquer pourquoi les Doriens de Théra qui fondèrent

[1] Mamoli, *Esplorazione*, vol. V, 1881.
[2] Paolo della Cella, ouvrage cité.
[3] Beechey, *Northern coast of Africa* ; — Hamilton, *Wanderings in North Africa*.

Cyrene « au trône d'or », il y a plus de vingt-cinq siècles, abandonnèrent leurs colonies de la côte pour faire choix de cette position élevée, éloignée de la mer, quoiqu'ils n'eussent pas alors à craindre les incursions de pirates. C'est parce qu'ils voulaient régner sur les populations des hautes terres qui leur fournissaient les denrées de consommation et de commerce, et que cette forte position stratégique leur offrait des forêts, un sol

N° 3. — CYRÈNE.



fertile, surtout une admirable fontaine, d'où la ville même tira son nom et qui fut consacrée à Apollon comme l'escale maritime. Aux yeux des Arabes de la contrée, la gloire de la cité ruinée est aussi la source d'eau vive qui jaillit du rocher. Le nom de Krennah est peu usité : ils donnent à Cyrène celui d'Aïn ech-Chehad, « la Fontaine éternelle » ou « intarissable »[1], et le district environnant est désigné par la même appellation[2]. Toutefois la quantité d'eau de la source « intarissable » a diminué, non seulement depuis l'antiquité, mais depuis le commence-

[1] Falbe; — Müller; — H. Barth, ouvrage cité.
[2] Murdoch Smith et Porcher, *Recent discoveries at Cyrene.*

ment du siècle : des marques laissées sur le rocher au-dessus du niveau actuel de l'eau ne laissent aucun doute à cet égard. La roche, de laquelle s'élance le flot pour s'épancher parmi les bouquets de lentisques et les cytises, a été taillée en muraille, et l'on voit sur la paroi blanche, dessinées en forme de fronton, les traces d'un faîte, toit du temple qui abritait la fontaine à la sortie de la montagne. La galerie d'où elle s'échappe a été taillée de main d'homme jusqu'à la distance d'environ 400 mètres; mais longtemps les indigènes empêchèrent les Européens d'y entrer, prétendant qu'elle aboutissait à une roue armée de couteaux tournant sans cesse au-devant d'un trésor[1]. Outre la grande fontaine, associée au mythe de Cyré, la fille du roi des Lapithes, Cyrène possédait d'autres sources, notamment celle que les Arabes appellent aujourd'hui Bou-Gadir ou « Père de la Verdure » et qui s'écoule au nord-ouest par un vallon boisé. Sur le plateau avait été creusée une citerne, l'une des plus grandes et des mieux construites qui soient restées des temps anciens. Au sud-est des ruines, sur une terrasse encore plus élevée, la citerne de Safsaf, en forme de canal, a 265 mètres de longueur : elle est revêtue de dalles énormes, qui la recouvrent sur toute sa largeur, de près de 6 mètres[2].

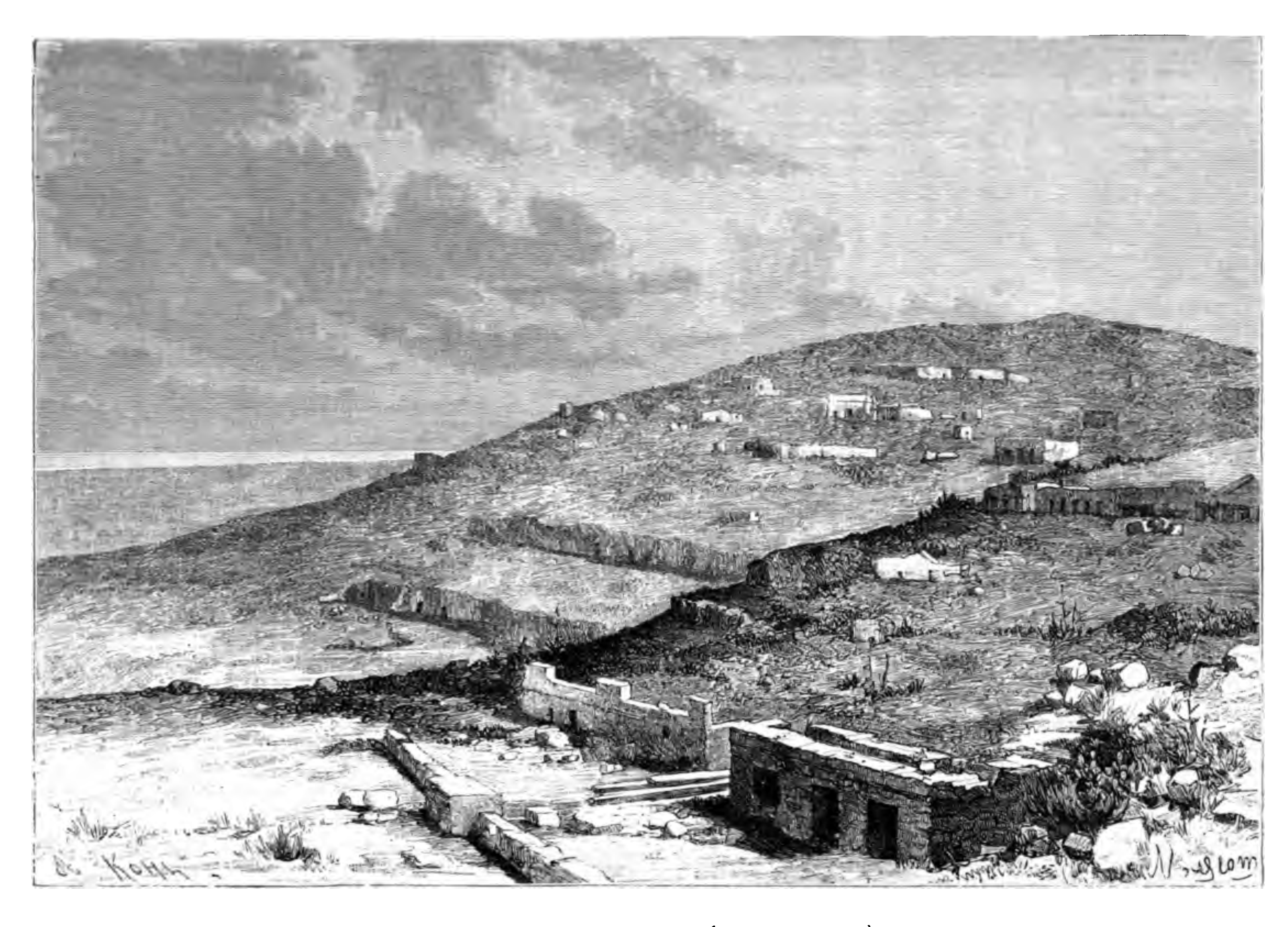
Cyrène, dont le nom est devenu celui de la contrée tout entière, a gardé quelques débris des monuments qui s'élevèrent à l'époque de sa gloire, lorsqu'elle refoulait les Libyens, tenait tête à l'Égypte et répandait au loin dans le continent africain la civilisation grecque : Aristote en écrivait l'histoire, maintenant perdue, et parmi ses enfants étaient des hommes tels que le philosophe Aristippe, le poète Callimaque et l'astronome Eratosthènes. Depuis que Pacho, le premier parmi les voyageurs européens du siècle, visita ces ruines, elles sont devenues moins distinctes et mainte sculpture en a été enlevée; mais on reconnaît encore des temples, des théâtres, le stade, des colonnades et les murs d'enceinte, qui limitaient une partie du plateau, d'environ 5 kilomètres de tour; du côté de la plaine l'emplacement de la cité se termine par des promontoires, que séparent de brusques et profonds ravins. En maints endroits, le rocher a été égalisé, raboté pour ainsi dire, et les fissures intermédiaires ont été comblées, pour offrir aux édifices une assiette plus commode; des routes traversent le plateau, encore sillonnées par les ornières des chars. Mais ce qui étonne le plus les voyageurs, c'est l'immense ville des morts qui entoure ce qui fut la ville des vivants, à l'ouest, à l'est, au sud, à des kilomètres de

[1] Augustin Cervelli, *Extrait du journal d'une Expédition de Tripoli à Derna.*
[2] Heinrich Barth, *Wanderungen durch die Küstenländer des Mittelmeeres.*

distance; il semble que Cyrène ait été surtout une vaste nécropole; à cet égard, aucune autre ville hellénique ne pourrait lui être comparée. Le voisinage, puis la domination des Égyptiens, avaient évidemment influencé les Grecs de Cyrène : au lieu de brûler leurs morts, ils les enterraient dans les grottes ou sous des tombeaux. Dans tel ravin, c'est par milliers que l'on voit s'ouvrir les bouches béantes des cavernes sépulcrales; tel promontoire se termine par dix, douze terrasses en gradins portant chacune sa rangée de tombes, les unes massives en style presque égyptien, les autres ornées de sculptures, entourées de colonnades comme de petits temples grecs; çà et là même on y distingue des traces de l'ancienne décoration polychrome. La plupart des tombeaux reposent sur des cryptes taillées dans la roche calcaire : la facilité du travail dans ces falaises poreuses a permis de creuser ainsi toute une ville souterraine : un couvent des Senoûsiya s'est établi dans un des grands mausolées de Krennah. Sur la route d'Apollonia, à la base des promontoires de Cyrène, de grands entrepôts de denrées, qui peut-être servirent de tombes, furent aussi taillés dans le roc[1]. On ne voit plus que des vestiges de cette ancienne voie grecque. Smith et Porcher la firent restaurer ou plutôt en ouvrirent une nouvelle afin de transporter les précieuses statues qu'ils avaient recueillies pour le Musée Britannique; mais les indigènes les virent de très mauvais gré accomplir ce travail : ils savent qu'une route facilite la marche aux soldats et aux percepteurs d'impôts.

A une centaine de kilomètres au sud-ouest, sur le plateau, une dépression du sol, longue de 30 kilomètres et large de 10 à 12, est connue par les Arabes sous le nom de Merdj : on n'y voit qu'un seul arbre, un palmier, guide du voyageur[2]. Sur l'ancien fond lacustre est l'emplacement de l'antique cité de Barcé, qui fut la rivale hellénique de Cyrène, puis la première en rang parmi les « cinq villes » qui valurent à la contrée l'appellation de Pentapole; c'est le point extrême du continent où s'avancèrent les Perses, sous Darius, il y a vingt-quatre siècles. La Barcé grecque devint ensuite la Barka des Arabes, et de même que Cyrène, elle donna son nom à tout le pays, des frontières égyptiennes au golfe des Syrtes. Elle n'a pas, comme sa rivale, de ruines imposantes datant des âges helléniques, mais elle eut une grande importance au moyen âge comme lieu d'étape principal pour les armées arabes entre Alexandrie et Tunis; elle était alors un centre de commerce et d'approvisionnements. De ces temps

[1] Pacho; — Beechey; — Barth; — Hamilton; — Smith et Porcher.
[2] Camperio, Mamoli, Haimann, *Esploratore; — Petermann's Mittheilungen*, 1881.



VUE PRISE SUR UNE PARTIE DE LA NÉCROPOLE DE CYRÈNE

Dessin de A. Slom, d'après Smith et Porcher

distance; il semble que Cyrène ait été surtout une vaste nécropole; à cet égard, aucune autre ville hellénique ne pourrait lui être comparée. Le voisinage, puis la domination des Égyptiens, avaient évidemment influencé les Grecs de Cyrène : au lieu de brûler leurs morts, ils les enterraient dans les grottes ou sous des tombeaux. Dans tel ravin, c'est par milliers que l'on voit s'ouvrir les bouches béantes des cavernes sépulcrales; tel promontoire se termine par dix, douze terrasses en gradins portant chacune sa rangée de tombes, les unes massives en style presque égyptien, les autres ornées de sculptures, entourées de colonnades comme de petits temples grecs; çà et là même on y distingue des traces de l'ancienne décoration polychrome. La plupart des tombeaux reposent sur des cryptes taillées dans la roche calcaire : la facilité du travail dans ces falaises poreuses a permis de creuser ainsi toute une ville souterraine : un couvent des Senoûsiya s'est établi dans un des grands mausolées de Krennah. Sur la route d'Apollonia, à la base des promontoires de Cyrène, de grands entrepôts de denrées, qui peut-être servirent de tombes, furent aussi taillés dans le roc[1]. On ne voit plus que des vestiges de cette ancienne voie grecque. Smith et Porcher la firent restaurer ou plutôt en ouvrirent une nouvelle afin de transporter les précieuses statues qu'ils avaient recueillies pour le Musée Britannique; mais les indigènes les virent de très mauvais gré accomplir ce travail : ils savent qu'une route facilite la marche aux soldats et aux percepteurs d'impôts.

A une centaine de kilomètres au sud-ouest, sur le plateau, une dépression du sol, longue de 30 kilomètres et large de 10 à 12, est connue par les Arabes sous le nom de Merdj : on n'y voit qu'un seul arbre, un palmier, guide du voyageur[2]. Sur l'ancien fond lacustre est l'emplacement de l'antique cité de Barcé, qui fut la rivale hellénique de Cyrène, puis la première en rang parmi les « cinq villes » qui valurent à la contrée l'appellation de Pentapole; c'est le point extrême du continent où s'avancèrent les Perses, sous Darius, il y a vingt-quatre siècles. La Barcé grecque devint ensuite la Barka des Arabes, et de même que Cyrène, elle donna son nom à tout le pays, des frontières égyptiennes au golfe des Syrtes. Elle n'a pas, comme sa rivale, de ruines imposantes datant des âges helléniques, mais elle eut une grande importance au moyen âge comme lieu d'étape principal pour les armées arabes entre Alexandrie et Tunis; elle était alors un centre de commerce et d'approvisionnements. De ces temps

[1] Pacho; — Beechey; — Barth; — Hamilton; — Smith et Porcher.
[2] Camperio, Mamoli, Haimann, *Esploratore*; — *Petermann's Mittheilungen*, 1881.

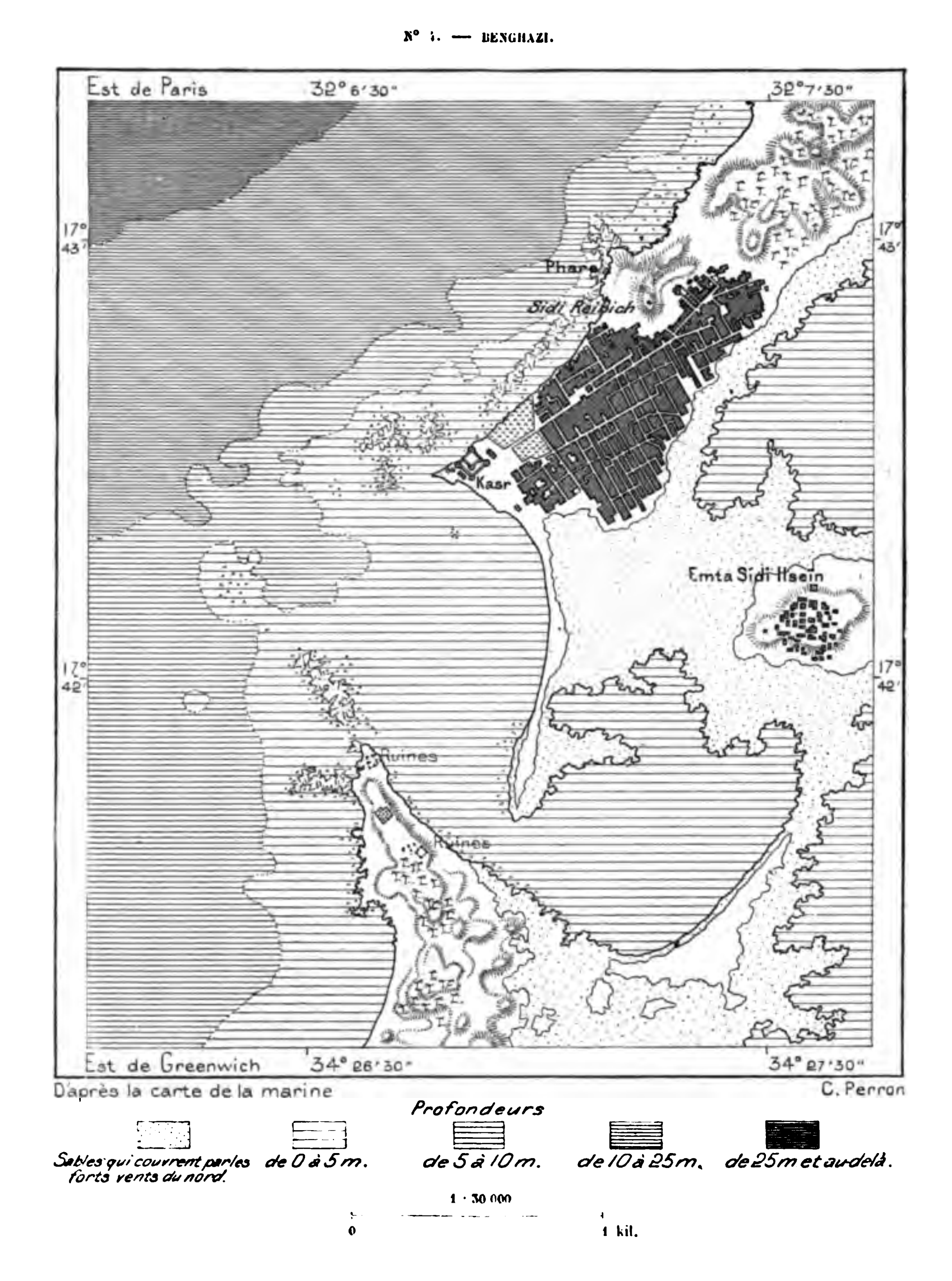
de prospérité, Barka n'a gardé que les ruines d'un château et de vastes citernes, car elle n'avait point, comme Cyrène, de sources toujours jaillissantes. Sous les Ptolémées, elle fut remplacée comme grande cité par son escale maritime, Ptolémaïs, dont le nom est à peine modifié. Tolmitah n'est plus une ville, mais on voit les restes de son enceinte, qui n'avait pas moins de 7 kilomètres en circonférence, et les fondations de plusieurs édifices; des ruines sont occupées par la tribu des marabouts Agaïl, qui, par jalousie de métier, résista longtemps à la propagande des Senoûsiya, mais qui a dû se convertir à son tour[1]. Le port, quoique presque entièrement comblé par les sables, offre un abri sûr aux petites embarcations: jusqu'à Benghazi, qui se trouve à plus de 100 kilomètres au sud-ouest, aucune autre indentation du littoral ne présente autant de facilité pour le débarquement. L'antique Teuchera, autre cité maritime qui fut l'une des « cinq villes » avec Cyrène, Apollonia, Barcé et Hespéridès, a gardé son nom comme Ptolémaïs : les Arabes l'appellent Tokra; c'est en vain qu'elle fut officiellement nommée Arsinoë, puis Cleopatris. Tokra n'a ni temple ni port, et seulement quelques cabanes et des tombeaux dont les Arabes font leurs demeures en été, mais les murailles sont parmi les remparts les mieux conservés que nous ait légués l'antiquité. Quoique rebâtis par Justinien, ils reposent sur des fondations plus anciennes et plusieurs fragments datent de l'époque macédonienne : vingt-quatre tours carrées flanquent ce magnifique rempart[2].

Euhespéridès, Hespéridès ou Hespérie, à laquelle on donna probablement ce nom parce qu'elle était située à l'occident de la région cyrénéenne, et qui fut désignée plus tard sous le nom de Bérénice, en l'honneur de la Cyrénéenne qui épousa Ptolémée Évergète, est devenue de nos jours la cité de Benghazi : un saint, dont le tombeau s'élève à une petite distance au nord, sur le bord de la mer, a valu à la ville son appellation moderne. La capitale du pays de Barka et de toute la Tripolitaine orientale, qui est en même temps la ville la plus populeuse de la contrée, occupe l'emplacement de l'ancienne Hespéridès, si ce n'est qu'une partie du promontoire, sur lequel se trouve maintenant le château, a été démolie par les vagues et que les débris de ce cap ont contribué à combler le port. La ville est située à l'extrémité méridionale du promontoire rocheux, baigné à l'ouest et au sud par la mer; à l'est s'étend un lac salé, qui fit aussi partie de la Méditerranée, même pendant la période historique, et

[1] Henri Duveyrier, *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, 1884.
[2] H. Barth, ouvrage cité.

qui parfois, lors des tempêtes, est encore envahi par les vagues; en été, il n'offre plus qu'une dépression boueuse, couverte d'efflorescences salines.

N° 4. — BENGHAZI.



Un monticule, que l'on croit être l'île dont parlent les auteurs anciens comme s'élevant au milieu du port et qui portait un temple de Vénus, remplacé maintenant par le tombeau d'un marabout, domine le milieu de l'isthme entre le lac et la mer; d'autres lacs, ou plutôt des marais, se

prolongent au nord et au sud, séparés de la Méditerranée par le cordon littoral. Pourtant Benghazi est moins insalubre que la plupart des villes de la côte, grâce à la brise qui emporte les effluves de ces réservoirs marécageux. Mais dans les demeures fourmillent les insectes : Benghazi est désignée proverbialement sous le nom de « royaume des Mouches ».

La capitale de Barka étant en relations constantes avec les oasis du désert par des caravanes, qui naguère traînaient après elles des chiourmes d'esclaves, la population de Benghazi est très mélangée : l'élément nigritien est fortement représenté parmi tous ces descendants de Berbères et d'Arabes. Les juifs, remarquables par leur beauté, sont aussi fort nombreux parmi les habitants de Benghazi : établis dans le pays depuis une époque antérieure à leurs propres traditions, ils descendent probablement de ces juifs qui émigrèrent à Bérénice du temps des Ptolémées, avec leur constitution propre et leurs archontes, et qui devinrent assez puissants pour se soulever contre les Grecs et les massacrer. Les immigrants de la Maurétanie forment aussi une part considérable de la population de Benghazi, depuis que l'ordre religieux des Senoûsiya a fait la conquête morale du pays et le gouverne par l'intermédiaire des chefs de tribus et des fonctionnaires turcs. Enfin, la colonie européenne, représentée surtout par des Maltais, des Italiens et des Grecs, prend d'année en année une plus grande importance ; elle serait d'environ 1000 individus sur 15 000 habitants.

Benghazi n'est plus cette agglomération de masures en pisé et en nattes que virent les rares voyageurs européens au commencement du siècle ; elle a maintenant de solides maisons en pierre, à un et deux étages, un phare, des édifices religieux, mosquées, synagogues, églises ; mais elle n'a plus un seul monument de son passé : à peine quelques pierres indiquent-elles les débris de môles et de quais. Toutefois on a trouvé dans le sol de précieuses sculptures, des vases, des inscriptions, des médailles, et le Louvre en a reçu une bonne part, grâce aux fouilles de Vattier de Bourville. Récemment quelques travaux d'amélioration ont été faits dans le port ; mais depuis deux mille ans il a beaucoup perdu en étendue, en profondeur et en sécurité : les bâtiments d'un tirant de plus de 2 mètres et demi ne peuvent entrer dans le havre et doivent mouiller au large ; en hiver, les parages de Benghazi sont presque complètement abandonnés par les navires. Malgré ces inconvénients, la ville fait un commerce grandissant, surtout avec la France ; elle importe des cotonnades, des sucres, du vin, des bois de construction ; mais elle n'exporte plus guère d'ivoire, d'or, de plumes d'autruche ; elle expédie sur-

tout du bétail vivant et des céréales dans l'île de Malte, des laines, du beurre, des peaux, du sel qu'elle recueille dans les lacs environnants, des éponges pêchées sur les fonds de la côte cyrénéenne[1]. C'est au moyen de scaphandres que les marins grecs et italiens recueillent maintenant la plus forte partie des éponges; peu de plongeurs se jettent nus dans les flots[2].

La campagne de Benghazi est très fertile dans une partie considérable de son étendue, notamment sur les côtes septentrionales qui se recourbent vers Tokra; mais le sol est encore trop vaste pour la culture et chacun peut s'y choisir un champ : à celui qui sème appartient la récolte. Un bosquet de palmiers, le seul que l'on rencontre sur la côte de la Cyrénaïque, à l'ouest de Derna, occupe une partie de la péninsule au nord de la ville et quelques jardins bordent les lacs, mais il a fallu les cultiver d'une manière spéciale pour obtenir de bonnes récoltes en fruits et en légumes. On enlève la couche superficielle du sol et sur le fond on étend des nattes avant de remplir de nouveau les fosses de terreau mêlé à l'engrais : les nattes empêchent, dit-on, les matières salines de remonter dans la terre végétale et retiennent le fumier. A l'est, d'anciennes carrières et des cavités naturelles ont été utilisées par des jardiniers qui en cultivent le fond : c'étaient aussi des « jardins des Hespérides » comme celui dont parle Scylax et comme ceux qui existent encore autour de Syracuse. Quelques-uns de ces gouffres sont remplis d'eau, soit temporairement, après les pluies, soit d'une manière permanente, par les infiltrations des sources. A 8 kilomètres à l'est de la ville, un ruisseau souterrain coule dans une galerie profonde où l'on descend par un puisard et que l'on peut suivre jusqu'à une certaine distance : ce cours d'eau mystérieux est le Lathon ou le Léthé, le « fleuve de l'Oubli » que l'on voit un instant et qui disparaît aussitôt : cependant un filet de ces eaux cachées s'élance d'une fissure de la roche pour entrer dans le lac qui baigne à l'est la ville de Benghazi[3]. Cette nappe marécageuse est elle-même fameuse dans l'histoire des mythes : d'après Pindare, Strabon, Lucain et les auteurs inconnus[4] de la « Table de Peutinger », c'est un lac Triton ou Tritonis, comme celui qui se trouvait à l'occident des Syrtes.

[1] Commerce de Benghazi :

En 1862, 1 026 000 francs. En 1871, 2 500 000 francs. En 1879, 11 685 100 francs.

Mouvement total de la navigation en 1878 :

511 bateaux à vapeur et 891 voiliers, d'un port total de 300 417 tonnes.

[2] Pêche annuelle des éponges : 2 000 000 francs. (Rossoni, *Esplorazione*, vol. IV, 1880.)

[3] G. Rohlfs, ouvrage cité.

[4] Ernest Desjardins, *Notes manuscrites*.

Au delà de Benghazi, la côte continue d'abord de se diriger vers le sud-ouest, puis elle se replie vers le sud et le sud-est, avant de décrire cette longue courbe en demi-cercle qui forme le golfe de la Grande Syrte. Aucune ville, seulement quelques groupes de masures et des campements de Bédouins se succèdent sur le pourtour immense de ce vaste bassin méridional de la Méditerranée; la cité d'Adjabia, qui fut populeuse et commerçante au moyen âge comme escale des oasis, n'a plus même laissé de ruines. Assez nombreux dans le voisinage de Benghazi et plus clairsemés dans la direction du sud, des fortins défendent la côte, les uns simples tours de construction arabe, les autres bastions antiques en pierres cyclopéennes. Ce sont des enceintes quadrangulaires, aux angles arrondis et presque remplis de terre à l'intérieur, en sorte que le haut de la muraille forme parapet pour les défenseurs; en dehors un fossé profond, avec contrescarpe saillante, est taillé dans le roc[1] : certainement ces ouvrages de défense ont été élevés par des populations civilisées antérieures aux Arabes. Quelques champs cultivés, de plus en plus rares à mesure qu'on s'éloigne de la capitale de Barka, alternent avec des steppes herbeuses, ou des étangs salins aux bords marécageux. Des collines peu élevées, rayées de ravins où gîtent les chacals et les hyènes, s'avancent en promontoires vers la mer, et des écueils bordent le flot, tandis qu'ailleurs se prolongent des plages bordées de dunes. Pas un seul palmier ne dresse sa hampe feuillue au-dessus de l'estran sablonneux, redouté des marins et presque toujours battu par la houle que poussent les vents du nord. Un seul havre, formé par une chaîne de récifs, s'ouvre dans cette partie du littoral : c'est Braïga, où quelques chaloupes viennent charger un peu de soufre recueilli à une certaine distance dans l'intérieur, au sud de l'extrême concavité méridionale du golfe, appelé quelquefois, à cause de ces gisements miniers, « golfe du Soufre » ; près de là se trouve un lac salé, réduit par l'évaporation à un niveau moins élevé que celui de la Méditerranée[2].

A Moukhtar, l'endroit où le chemin des mines aboutit à la plage, des monceaux de pierre indiquent la frontière entre le territoire de Benghazi et la Tripolitaine proprement dite. C'est près de là, pensent les commentateurs, qu'eut lieu, si elle n'est pas une fable des auteurs anciens, la mémorable rencontre des jeunes coureurs de Cyrène et de Carthage, qui, partis le même jour de leurs territoires respectifs, devaient fixer la

[1] Beechey, Barth, ouvrages cités.
[2] Élie de la Primaudaie, *Littoral de la Tripolitaine*

frontière à l'endroit où ils arriveraient ensemble. Mais les deux frères Philœni, qui couraient pour Carthage, avaient par quelque fraude acquis une grande avance; ayant le choix entre la mort sur place et une nouvelle épreuve mieux contrôlée, ils préférèrent se laisser enterrer vivants sous le monument qui désormais marqua la limite commune entre les deux États : l'autel des Philœni fut désormais un lieu sacré pour les Carthaginois.

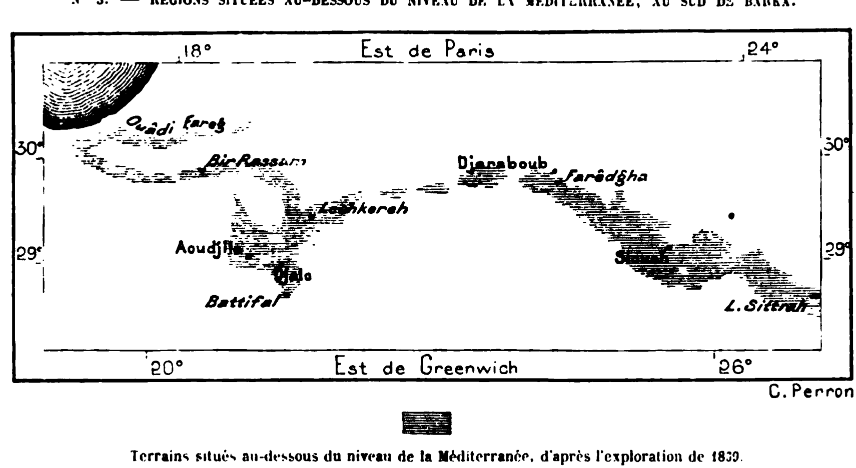
II

OASIS D'AOUDJILA

De la crête du Djebel Akhdar, la pente du sol s'abaisse dans la direction du sud, non par une pente graduelle, mais plutôt par une succession de terrasses et de vastes plaines étagées, coupées de ouâdi, dont les lits furent creusés par des eaux courantes à une époque où le climat était plus humide qu'il ne l'est de nos jours. Mais on ne voit pas seulement les traces d'anciennes rivières, on retrouve aussi celles d'un bras de mer, que l'on peut considérer comme la limite naturelle du pays de Barka, dans la direction du désert libyque. A l'ouest de l'oasis de Siouah et de son prolongement de Farèdgha, parsemés de « lacs amers », qui furent des baies marines, la vallée se maintient probablement au-dessous du niveau de la Méditerranée; les fossiles d'oursins, de pecten, d'ostræa y couvrent le sol par milliards : çà et là des buttes insulaires, entourées de sable, indiquent l'ancien niveau de la plaine érodée par les eaux. Les hautes dunes de Rhart interrompent cette dépression, connue par les Arabes sous le nom de Gerdoba; mais, si les mesures provisoires dues à Rohlfs et à ses compagnons sont exactes, elle recommence à l'ouest sous la forme d'un ouâdi serpentin qui se rattache aux oasis de Djalo et d'Aoudjila : le niveau de ces fonds varierait, d'après Rohlfs, de 30 à 51 mètres au-dessous de la mer. A l'est du groupe des oasis, la plus large vallée, connue spécialement sous le nom de « Ouâdi », offre une direction générale du sud au nord et au nord-ouest et va probablement rejoindre un autre lit marin, le Bir Rassam, que Rohlfs trouva de 100 à 107 mètres en contrebas du golfe des Syrtes : là des troncs d'arbres silicifiés, surtout des palmiers et des lentisques, sont épars sur le sol en abondance, formant de grandes « forêts pétrifiées » comme celles de l'Égypte. A l'endroit où le voyageur allemand traversa la dépression du Bir Rassam, elle se dirige vers le nord-ouest, pour s'unir probablement près de son ancienne embou-

chure avec le Ouâdi Fareg, autre lit abandonné par les eaux, que les Arabes disent avoir en longueur cinq journées de marche : sa bouche, fermée par des dunes, peut-être par des collines rocheuses[1], est à l'endroit dit Aïn Kebrit, à près de 200 kilomètres au sud de Benghazi. Le Ouâdi Fareg est considéré d'ordinaire comme la limite de la terre habitable et du désert : les voyageurs qui en gravissent pour la première fois la berge méridionale sont tenus de payer à leurs compagnons le « repas de la vallée » ; sinon, les gens de la caravane ramassent les pierres environnantes pour dresser d'avance le tombeau de l'avare ; c'est un « anathème » comme

N° 3. — RÉGIONS SITUÉES AU-DESSOUS DU NIVEAU DE LA MÉDITERRANÉE, AU SUD DE BARKA.



Terrains situés au-dessous du niveau de la Méditerranée, d'après l'exploration de 1879.

0 200 kil.

celui que bâtissent les paysans grecs contre les collecteurs d'impôts.

Ainsi le plateau calcaire de la Cyrénaïque et de la Marmarique, limité au sud par le Ouâdi Fareg, le Bir Rassam, le Ouâdi des oasis d'Aoudjila, le Gerdoba et les lacs de Jupiter Ammon, formerait une grande île tenant à peine au reste du continent. Il n'est pas douteux que les eaux de la mer n'aient rempli jadis cette dépression des ouâdi et des oasis. Après avoir été séparées du bassin principal de la Méditerranée par des cordons littoraux, les cavités se sont graduellement desséchées sous l'ardent soleil de l'Afrique ; mais elles ont laissé des traces évidentes de leur séjour par des bancs de coquillages modernes, des couches de sel, de gypse, de salpêtre, de magnésie et de nombreux « lacs amers ». Ainsi, de l'une à l'autre extrémité du golfe des Syrtes, se correspondent des régions ana-

[1] G. Rohlfs, *Esplorazione*, 1880, vol. IV.

logues par l'aspect, le relief et les phénomènes dont elles ont été le théâtre; des deux côtés se prolongent au loin dans l'intérieur des terrains bas, dont une partie se trouve au-dessous du niveau de la mer et que l'on considère comme ayant été des fonds marins à une période plus ou moins ancienne. Pour l'un et l'autre bassin on a également proposé, ou du moins exposé comme possible, la formation d'une « mer intérieure » qui ferait pénétrer les eaux de la Méditerranée dans l'intérieur du continent. Lors de son premier voyage dans les oasis libyennes, M. Rohlfs croyait même qu'un percement du seuil riverain, sur le golfe des Syrtes, aurait pour résultat d'inonder une grande partie du continent jusqu'au 22e degré de latitude, au sud de l'oasis de Koufra et permettrait aux « plus grands navires de cingler jusqu'au Fezzân, peut-être jusqu'à l'oasis de Wadjanga[1] » ! Des explorations ultérieures ont démontré que les changements géographiques produits par l'inondation auraient une importance beaucoup moindre, et d'ailleurs il faut encore attendre, avant de parler d'une « mer intérieure », un travail de nivellement précis.

Dans la partie du territoire située au sud des plateaux de Barka, il n'y a ni villes, ni villages permanents, si ce n'est dans le groupe des oasis qui occupent les dépressions du désert, en contre-bas du niveau méditerranéen : à vol d'oiseau, il n'y a pas moins de 220 kilomètres entre l'oasis d'Aoudjila et le littoral de la Grande Syrte, là où se trouvait Adjabia, l'ancienne escale maritime des caravanes ; c'est encore au même endroit que la piste ordinairement suivie vient rejoindre la côte. En moyenne, les voyageurs emploient une dizaine de jours à parcourir l'espace qui sépare Aoudjila de la plage marine, et dans ce trajet ils ont à franchir de vastes étendues désertes « où la puce abandonne même le pèlerin » et où l'on ne trouve d'autre eau qu'un liquide nauséabond et saumâtre souvent refusé par le chameau ; en maints endroits, le sable recouvre les traces laissées par les caravanes précédentes et l'on ne reconnaît la direction à suivre que par les *allem* ou massifs de pierres élevés de distance en distance. A l'est, sur la route de l'oasis de Farêdgha, les sables gardent quarante cadavres desséchés de voyageurs, qui moururent de soif, abandonnés de leur guide[2].

L'oasis orientale d'Aoudjila, qui du temps des Grecs donnait son nom à tout l'archipel, n'est ni la plus étendue ni la plus populeuse. Longue d'une vingtaine de kilomètres et n'ayant guère qu'un kilomètre de largeur

[1] G. Rohlfs, *Von Tripolis nach Alexandrien*, 2e Band, s. 68 ; — *Land and Volk in Afrika.*
[2] G. Rohlfs, ouvrage cité.

moyenne, elle se développe en forme de croissant tournant sa convexité vers l'est; une seule fontaine, ainsi que le vieil Hérodote le savait déjà, jaillit dans cette dépression, que de toutes parts entourent les terrasses pierreuses des serir. L'oasis de Djalo, au centre du groupe, est peut-être dix fois plus étendue que celle d'Aoudjila : elle a la même longueur et sa largeur est en maints endroits de 10 à 12 kilomètres; mais elle n'a pas une seule fontaine d'eau douce : on n'y trouve qu'un liquide salin, qui sert à l'arrosement des palmiers, et c'est dans l'oasis à peine habitée du Ouâdi, à l'est, qu'il faut aller chercher l'eau nécessaire à la boisson. La partie occidentale du groupe d'oasis est celle où la population est en plus grand nombre : en proportion de son étendue, Aoudjila est l'une des régions populeuses de la Terre. Djalo présente de vastes espaces déserts et des rangées de dunes interrompent ses palmeraies; au sud-est, Batofl ou Battifal, formant l'extrémité méridionale du Ouâdi, est une cavité aux sources avares, bordée de joncs que broutent les chameaux et semée de quelques campements; mais au delà, vers l'est, toute la zone des bas-fonds est abandonnée, à l'exception d'une petite oasis, Lechkerreh, entourée de sables mouvants. Des légumes, que fournissent les jardins des oasis, des céréales et des dattes, telle est la nourriture des habitants; cependant ils ont quelques troupeaux de chèvres et de brebis, des poules et des pigeons. Ils ne possèdent ni ânes, ni bœufs, et toute leur cavalerie se compose de trois ou quatre chevaux. Le chien, très rare, n'est pourtant pas un animal inconnu dans la contrée[1].

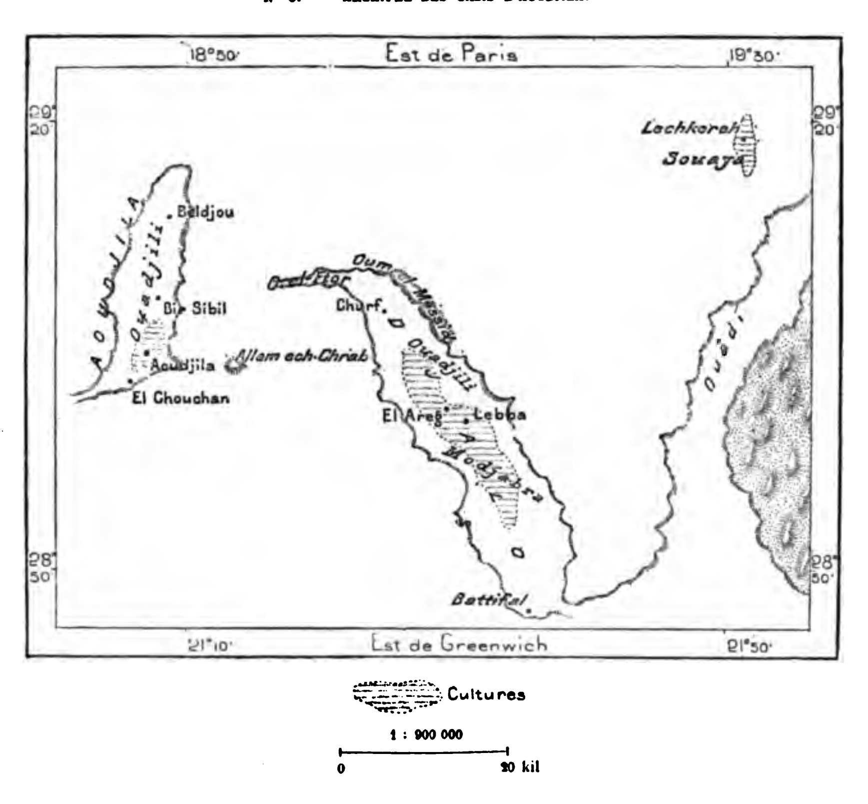
Les tribus qui peuplent les oasis d'Aoudjila n'appartiennent point à la même race. Ceux qui se disent aborigènes et qui descendent peut-être des Nasamons dont parle Hérodote sont les Ouadjili; ils parlent encore un idiome berbère, très rapproché du tamasirht des Touareg. Habitant l'oasis occidentale et la partie de l'oasis de Djalo qui entoure la capitale, Lebba, ils s'occupent principalement d'agriculture; tous sont jardiniers; ils exploitent aussi les salines des alentours, car dans ces anciens fonds marins le sel se trouve partout associé au gypse; enfin ils louent aux caravanes leurs excellents chameaux et les conduisent sur toutes les routes du désert jusqu'à Benghazi, Mourzouk, Siouah et Koufra. Les Modjabra, qui se disent aussi d'origine berbère, quoiqu'ils parlent

[1] Oasis du groupe d'Aoudjila .

Aoudjila	20 (?)	kil. carrés.	4000	hab.	40 000	palmiers.
Djalo.	200 (?)	» »	6 000	»	100 000	»
Ouàdi	200 (?)	» »	1 080	»	40 000 (?)	»
Lechkerreh.	10 (?)	» »	500	»	20 000 (?)	»

arabe, habitent la partie orientale des oasis, notamment le district qui entoure el-Areg, dans l'oasis de Djalo : ils négligent la culture du sol, mais ce sont des commerçants-nés comme les gens de Ghadâmès, et comme eux ils ont des colonies de marchands dans toutes les oasis de la Libye. On vante leur courage, leur sobriété, leur honnêteté parfaite : c'est à eux que serait due, d'après Burckhart, la découverte du chemin à suivre entre le littoral et le Ouadaï par le Koufra et le Wadjanga. Quant à l'oasis de Lechkerreh, elle est habitée par une tribu de provenance arabe, celle

N° 6. — ARCHIPEL DES OASIS D'AOUDJILA.



des Zouiya (Souaya). Ouadjili, Modjabra et Zouiya, quelle que soit leur différence de langue et d'origine, se ressemblent beaucoup au point de vue physique, et la nuance presque noire de leur peau témoigne de l'importance qu'a prise l'élément nigritien dans les croisements. Le lien du mariage est très peu solide chez les habitants d'Aoudjila ; d'après Hamilton, il ne serait pas rare de rencontrer des hommes ayant contracté successivement de vingt à trente mariages, le prix d'une épouse variant en moyenne de 30 à 40 francs ; mais l'établissement des rigides Senoûsiya dans la contrée aura certainement eu pour conséquence de modifier les



mœurs en rendant les divorces plus rares et en diminuant la consommation du vin de palme[1]. Le commerce de l'archipel d'Aoudjila avec les États de l'intérieur, notamment avec le Ouadaï et le Darfour, paraît avoir pris une importance considérable depuis que la voie du Nil est fermée par la guerre. En 1855, le trafic sur la route d'Aoudjila au Ouadaï fut complètement arrêté pour quelques années à la suite d'une agression de marchands maltais qui, autorisés, dit-on, par le pacha de Tripoli, attaquèrent près d'Aoudjila une caravane, tuèrent plusieurs individus et firent une trentaine de captifs. C'est pour se venger de cet attentat que le sultan du Ouadaï fit tomber la tête de Vogel et qu'il jura de tuer tous les voyageurs chrétiens qui tomberaient en son pouvoir[2].

L'ordre religieux des Senoûsiya commande dans les oasis, mais le représentant officiel du pouvoir est un moudir, qui réside dans l'oasis de Djalo et qui rend des arrêts au nom du gouverneur de Benghazi. Son autorité se borne à prélever l'impôt, les diverses tribus des Ouadjili, des Modjabra, des Zouiya, au nombre d'une vingtaine, s'administrant elles-mêmes pour toutes les affaires communales. Lorsque Pacho visita l'oasis de Djalo, le pouvoir appartenait à un ancien tambour français, réchappé de l'expédition d'Égypte, et qui, d'aventure en aventure, avait fini, complètement ignoré de ses compatriotes, par gouverner un royaume dans le désert.

III

OASIS DE KOUFRA

L'archipel des îles verdoyantes de Koufra perdu au milieu des sables et des rochers du désert libyen est une des régions les plus difficiles d'accès qu'il y ait dans le continent d'Afrique. Aussi est-il resté inconnu des modernes jusqu'à la fin du siècle dernier et l'on ne peut affirmer avec certitude qu'il ait fait partie du monde des anciens, quoiqu'il ait été sans nul doute habité par des populations relativement policées. Hornemann le premier entendit parler de ces oasis lors de son passage à Aoudjila; mais ni Hamilton, ni Beurmann, qui tentèrent de visiter ces pays mystérieux, ne purent trouver de guide qui consentît à les accompagner, et lorsque Rohlfs, Zittel, Jordan partirent en 1874 de l'oasis de Dakhel pour se rendre directement à Koufra, guidés par la boussole, ils durent abandonner leur

[1] G. Rohlfs, ouvrage cité.
[2] Moritz von Beurmann, *Ergänzungsheft*, n° 8, *zu Petermann's Mittheilungen*.

projet après six journées de marche : quoique suivis de tout un convoi de chameaux chargés de caisses en fer pleines d'eau, ils furent obligés de se rejeter au nord vers Siouah pour cheminer entre les rangées de dunes sur un sol relativement facile, tandis que dans la direction de Koufra ils auraient eu à franchir successivement, sur un espace de 400 kilomètres, des sables mouvants redressant leurs crêtes aiguës à 100 et même 150 mètres de hauteur. En 1879, Rohlfs, venant du nord, c'est-à-dire de l'oasis d'Aoudjila, réussit enfin à gagner Koufra, où d'ailleurs il courut grand risque d'être massacré avec ses compagnons. Du dernier campement de l'oasis de Djalo, c'est-à-dire des puits de Battifal jusqu'à la première source de l'oasis de Koufra, il n'y a pas moins de 350 kilomètres de distance ; mais la piste n'est pas en droite ligne, et surtout la nuit les caravanes se détournent fréquemment de la direction précise : la route parcourue par Rohlfs est évaluée par lui à 400 kilomètres et c'est en 106 heures de marche non interrompue que fut traversée cette région du désert. Il est vrai que le sol du plateau compris entre les deux groupes d'oasis n'offre qu'une étroite zone de dunes à son extrémité méridionale, et vers le milieu il est coupé par une dépression dépourvue de verdure, par un behar belâ-mâ ou « fleuve sans eau », si peu marqué d'ailleurs que Rohlfs le traversa sans le remarquer et le mentionne seulement d'après le rapport des indigènes. Presque tout l'espace à parcourir se compose de serir, plateaux caillouteux, d'une régularité parfaite en apparence et revêtus d'un gravier si fin, que l'on croirait marcher sur des lentilles pétrifiées : en quelques endroits les cailloux ont les dimensions d'une noisette ou même d'une petite noix. Pas un seul puits ne permet aux caravanes de s'arrêter dans le désert, et les habitants de l'oasis de Koufra veillent à ce qu'on n'en creuse point : ils tiennent à ce que leur pays reste isolé du monde, car ils sont très peu nombreux, — moins d'un millier peut-être, — et depuis longtemps ils auraient perdu leur indépendance si les troupes turques avaient pu facilement atteindre Koufra d'étape en étape. Mais si les oasis de Koufra sont à tort indiquées sur mainte carte comme faisant partie du gouvernement de la Tripolitaine, elles n'en ont pas moins été conquises par une puissance étrangère, la confrérie des Senoûsiya[1]. Par la propagande religieuse, les khouan algériens sont devenus les véritables maîtres de l'archipel d'oasis, et si la maison-mère de Djaraboûb, encore trop rapprochée du littoral, était menacée par quelque conquérant, chrétien ou osmanli, c'est plus avant au désert, dans leur grande zaouya d'el-Istat, qu'ils chercheraient à

[1] Gerhard Rohlfs, *Kufra* ; — Henri Duveyrier, *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, 1884.

établir le centre de leur puissance. Lors de son voyage, Rohlfs put reconnaître pleinement combien puissants étaient les khouan. Menacé par eux, il ne put échapper au massacre que par la fuite; mais dès qu'il se trouva protégé par un ordre formel du mahdi de Farèdgha, les hommages de tous l'accompagnèrent et son avoir fut strictement respecté.

Les oasis de Koufra ne sont point au-dessous du niveau de la mer, ainsi que l'hypothèse en avait été faite quand on eut découvert la série de dépressions qui s'étend des oasis égyptiennes au golfe de la Grande Syrte. De l'oasis d'Aoudjila, située en contre-bas de la Méditerranée, le sol s'élève par une pente insensible, et déjà l'oasis de Taïserbo, la plus septentrionale de l'archipel de Koufra, offre une altitude de 250 mètres. L'oasis méridionale du groupe, Kababo, est à 400 mètres, et très probablement le sol continue de s'élever dans le désert du sud jusqu'à l'oasis de Wadjanga. Tandis qu'à l'est et au nord-est un océan de sables déroule ses hautes vagues, les dunes sont assez peu nombreuses dans le pays de Koufra, si ce n'est vers le centre, où elles entourent l'oasis de Bouseïma; à l'ouest et au sud, elles disparaissent complètement et partout se montre la roche unie ou l'arène marneuse qui constitue le fond des oasis. Les « montagnes » qui se dressent brusquement au-dessus des palmeraies et des steppes sont des massifs de grès nubien et de calcaire surmontés de laves. Séparés les uns des autres, ces djebel semblent être le reste d'un plateau jadis continu que les eaux ou le vent ont en grande partie déblayé, ne laissant que des témoins épars : ils ont une hauteur presque uniforme, si ce n'est que le plan idéal, réunissant tous les sommets et coïncidant probablement avec l'ancienne surface du plateau, se relève graduellement dans la direction du nord au sud. Nulle part Rohlfs n'a découvert de roches fossilifères; mais le sable renferme un grand nombre de tubes vitrifiés, produits soit par la foudre, soit par des sécrétions organiques[1]. Çà et là aussi le sol est couvert de globes de grès, grands et petits, qui font ressembler la plaine à une cour d'arsenal parsemée d'obus, de boulets et de balles. Parmi ces concrétions, les unes sont vides, les autres ont un noyau solide ou bien sont remplies de sable.

L'eau est en surabondance dans les oasis de Koufra et il suffit de creuser à une profondeur variable d'un à trois mètres pour trouver la nappe humide : à cet égard Koufra se distingue de la plupart des oasis libyennes; partout on peut sans peine s'y procurer de bonne eau. Cette richesse liquide paraît étonnante dans un pays où les pluies ne tombent pas chaque année;

[1] Gerhard Rohlfs, *Kufra*.





OASIS DE KOUFRA. — GROUPE DE PALMIERS

Dessin de P. Langlois, d'après une photographie de M. Neurdein.

mais on peut en conclure que les montagnes situées au sud de cette région du plateau sont assez élevées pour arrêter les nuées pluvieuses au passage. Chacune des oasis, si ce n'est peut-être à l'exception de celle de Sirhen (Zighen), située au nord-est de l'archipel, offre dans sa partie centrale soit un lac, soit au moins une sebkha marécageuse où s'amasse l'excédent des eaux de fond. Le lac de Bouseïma, au milieu de l'oasis du même nom, présente même de loin l'aspect d'un lac des montagnes. Dominé par les escarpements à pic d'une falaise et baignant de ses eaux bleues une roche isolée en forme de pyramide, il se prolonge entre les palmiers sur un espace d'environ 10 kilomètres et les efflorescences salines de ses bords, sur lesquelles vibrent et tournoient incessamment les colonnes d'air échauffées, ressemblent à des crêtes écumeuses de flots se brisant sur le rivage. A côté de tous les lacs et marécages salins de Koufra, on peut creuser des puits qui donnent de l'eau douce et partout le sol se recouvre de végétation, arborescente et herbacée, au moins suffisante pour que les chameaux puissent y pâturer.

Quoique les oasis de Koufra se distinguent de la plupart de ces îles verdoyantes du désert par la richesse de leur végétation, elles ne présentent qu'un petit nombre de formes : une même espèce, par exemple l'alfa, le tamaris, l'acacia ou talha, occupe un espace qui s'étend à perte de vue sur plusieurs dizaines de kilomètres carrés. L'exploration de Rohlfs, qui d'ailleurs a été trop brusquement interrompue pour avoir pu donner tous les résultats qu'on pouvait en attendre, n'a rapporté que 39 espèces, dont 26 cultivées. Un des traits caractéristiques de la flore de Koufra est la multitude de figuiers sauvages qui s'étalent en fourrés, retraites d'innombrables serpents. Ces ophidiens non venimeux ont l'habitude de s'enrouler autour des branches de figuiers ou des palmes de dattiers, et là, dressant la tête, ils attendent les petits oiseaux qui viennent se poser à leur portée. Mais d'autres oiseaux, qui semblent appartenir à la faune spéciale de Koufra, font à ces serpents une chasse incessante. Sur les marais, les canards et les oies sauvages nagent par myriades : quelques cigognes se montrent aussi dans le voisinage des eaux et les oasis sont visitées par les hirondelles voyageuses. Les gazelles sont rares, si ce n'est dans l'oasis d'Erbehna, au sud-ouest de l'archipel; mais on rencontre en multitude de petits rongeurs, de même que certaines espèces de lézards, d'araignées, de fourmis. Comme dans les oasis du groupe d'Aoudjila, les escargots manquent complètement dans celles de Koufra[1].

[1] Rohlfs; Ascherson; Peters, *Kufra.*

Le nom de Koufra, dérivé de Kafir, a le sens de « pays des Infidèles ». Toutefois l'archipel d'oasis ne mérite plus ce nom depuis la première moitié du dix-huitième siècle, les Tibbou païens ayant été chassés à cette époque par les Zouiya mahométans, venus pour la plupart de l'oasis de Lechkerreh et se trouvant encore en rapport avec leurs compatriotes du groupe d'Aoudjila. Ceux qu'on voit actuellement dans la contrée n'y sont que tolérés et peut-être qu'il n'existe plus, si ce n'est dans l'oasis méridionale, un seul hameau où ils résident en groupe distinct. Toutefois des constructions nombreuses rappellent le séjour de ces anciens habitants, de même que celui de leurs ancêtres ou prédécesseurs, les Garamantes. Des silex taillés témoignent dans cette région de la Libye d'une période préhistorique analogue à celle de l'Europe. Sur la crête du Djebel Bouseïma, un village d'autrefois est en si parfait état de conservation, qu'il suffirait d'étendre une toiture de palmes au-dessus du mur circulaire des cabanes pour les rendre habitables de nouveau; les poternes, les tours de défense et le rempart extérieur sont tels que l'architecte les avait construits. Le haut rocher qui s'élève au milieu du lac de Bouseïma porte une citadelle du même genre qu'habitèrent les anciens possesseurs du pays. Il reste aussi d'antiques cimetières, que les mahométans laissent profaner sans protestation, les squelettes assis qu'on y trouve étant ceux de kafir réprouvés. Les Arabes Zouiya, devenus les maîtres du pays par droit de conquête, ont la prétention d'être parmi les plus fidèles disciples du Prophète depuis qu'ils reçoivent les enseignements de la confrérie des Senoûsiya. Un cheikh zouiya ne se montrera jamais devant les gens de sa tribu autrement qu'à cheval, ombragé d'un parasol, portant un faucon sur un petit coussin placé derrière son dos, et suivi d'un lévrier; il est toujours armé d'un long fusil à pierre muni d'une baïonnette rouillée. Les Zouiya laissent aux Tibbou méprisés des villages méridionaux l'usage des armes primitives, telles que le changermanger, étroite massue de fer pesante et acérée qui tourbillonne dans l'air avant d'atteindre le but.

L'archipel de Koufra se compose de cinq oasis principales. Au nord-ouest est Taïserbo, dont l'ancienne capitale, Djrangedi, où résidaient les sultans tibbou, est encore dominée par un reste de château construit en blocs de sel. Le nom de Koufra, appliqué maintenant à l'ensemble des oasis, paraît avoir désigné d'abord le seul Taïserbo, mais la prééminence politique de cette oasis fit donner son appellation spéciale à toutes les autres îles de verdure de l'archipel, quoique en moyenne elles se trouvent à 100 kilomètres de distance les unes des autres. Au nord-est, Sirhen est presque inhabitée et les Zouiya n'y ont même pas planté de dattiers, quoique l'on

pût sans difficulté y obtenir bientôt par la culture de vastes palmeraies; néanmoins l'oasis est très importante comme lieu d'étape pour les caravanes, grâce à l'excellent pâturage qu'y trouvent les chameaux. Bouseïma, au centre de l'archipel, est remarquable par son lac et par les montagnes qui lui font enceinte, au nord Djebel Bouseïma, au nord-est Djebel Sirhen, au sud Djebel Nari; celui-ci, sous divers noms, développe sa crête ébré-

N° 7. — OASIS DE KOUFRA.



chée de l'est à l'ouest, sur une longueur d'environ 200 kilomètres. Au sud-ouest, Erbehna offre à peu près les mêmes dimensions que l'oasis de Bouseïma et présente un aspect analogue. C'est aussi une zone circulaire de palmiers entourant un lac que dominent au nord les brusques escarpements d'une montagne. Enfin, au sud-est, s'étend l'oasis la plus considérable de Koufra, le croissant verdoyant de Kebabo, qui n'a pas moins de 200 kilomètres de l'une à l'autre extrémité. C'est là que s'est groupée presque toute la population de Koufra : là, vers le milieu de l'oasis, s'est fondé le village de Djof ou du « Creux », qui est maintenant la plus forte

agglomération de cabanes que possède cette partie de l'Afrique; là aussi s'élève le couvent où résident les maîtres de la contrée. La zaouya el-Istat ou « Couvent de la Pureté » ressemble à une forteresse : au-dessus de ses hautes murailles blanches, qui pourraient soutenir un siège, on ne voit que le haut des maisons à terrasses. Mais, ne craignant plus d'attaques, les frères Senoûsiya, qui vivent dans l'enceinte de la zaouya au nombre d'environ deux cent cinquante et qui occupent à peu près autant d'esclaves, ont depuis longtemps établi des jardins en dehors des murs; dans le voisinage même du couvent, ils ont un verger de plusieurs hectares où l'on voit presque tous les arbres fruitiers des oasis de la Tripolitaine. Sur le million de palmiers que possèdent les terres de Koufra, ils en ont reçu près du tiers de la piété des fidèles[1].

IV

RIVAGES DE LA GRANDE SYRTE ET TRIPOLI.

La région du littoral tripolitain que bornent à l'est l'extrême concavité de la Grande Syrte, à l'ouest les promontoires méridionaux des côtes tunisiennes, forme un territoire distinct au point de vue administratif, et d'ailleurs nettement délimité par le relief du sol. La zone de largeur inégale dont les ouâdi, avec leurs mille tributaires presque toujours à sec, s'inclinent vers la Méditerranée, est dominée au sud et au sud-ouest soit par des chaînes de rochers et de montagnes, soit par les bords ravinés d'un plateau qui, dans l'ensemble, se développe presque parallèlement au rivage des Syrtes. Cette zone est la Tripolitaine proprement dite. Le vilayet du même nom comprend en outre la partie du plateau qui s'étend au sud-ouest par Ghadâmès jusqu'à la frontière algérienne; mais c'est là une région distincte, la pente du sol s'inclinant dans la direction de l'ouest, vers le Sahara. Au sud, les oasis dispersées du Fezzân, séparées du versant méditerranéen par des montagnes, des plateaux, de vastes espaces déserts, constituent une autre région naturelle. Sans y comprendre

[1] Superficie des oasis de Koufra, d'après Behm :

Taïserbo	6 345	kilomètres carrés.
Sirhen	2 054	» »
Bouseïma	314	» »
Erbehna	314	» »
Kebabo	8 795	» »
Ensemble	17 818	kilomètres carrés.

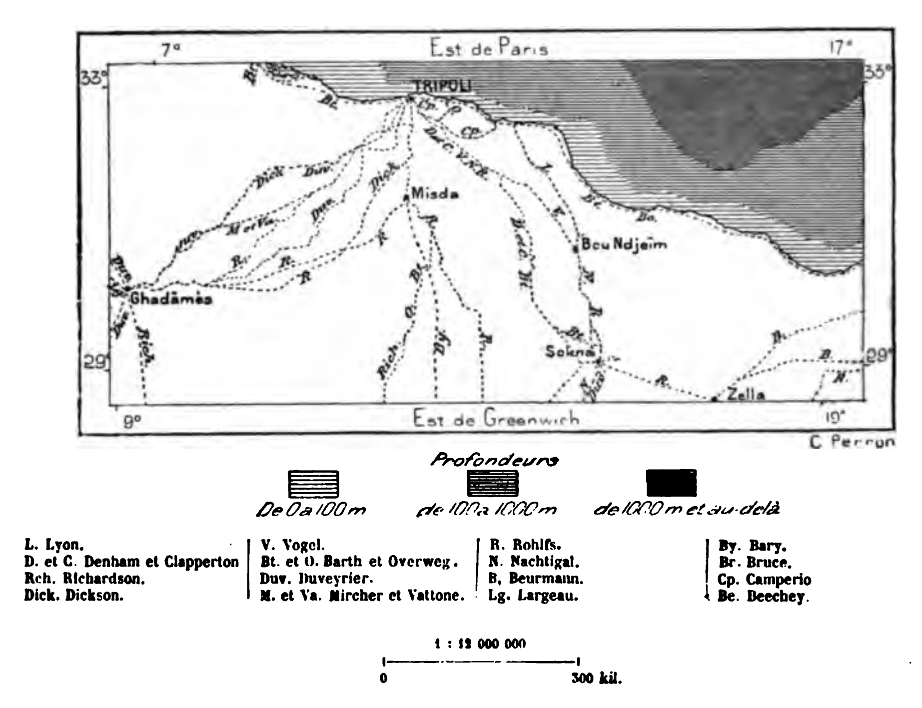
la Cyrénaïque, le Fezzân, Ghadâmès et Rhât, mais en négligeant les délimitations administratives pour ne tenir compte que des faîtes de partage entre les bassins, la surface de la Tripolitaine peut être évaluée approximativement à 270 000 kilomètres carrés, et la population totale de cette vaste contrée serait d'environ 650 000 habitants, soit de 2 à 3 personnes par kilomètre carré.

Plus éloignées de l'Europe que la Maurétanie, et n'ayant dans le voisinage qu'une faible étendue de terrains cultivables, les côtes de la Tripolitaine ont dû être relativement délaissées par le commerce pendant toute la période historique; les navires qui doublaient les caps avancés de la Numidie ou de la Cyrénaïque et qui s'aventuraient dans la direction du sud, trouvaient en maints endroits le désert contigu aux eaux marines; sur plusieurs centaines de kilomètres de distance, les rivages sont bas et sablonneux; d'autres parties du littoral sont bordées d'écueils, et dans l'intérieur, séparés de la mer par d'étroits cordons littoraux, se prolongent des marais et des lagunes; même en approchant de la côte, on la distingue difficilement de la nappe marine. Les anciens navigateurs redoutaient singulièrement le golfe des Syrtes, à cause de ses brisants, de l'infertilité de ses rivages, des exhalaisons de ses marais et de la sauvagerie des tribus riveraines. La faible population de la Tripolitaine, l'insignifiance de son commerce dans l'ensemble des échanges de la Méditerranée, la modicité des revenus qu'en retirent ses maîtres politiques prouvent que depuis deux mille années l'importance de la contrée s'est à peine accrue; cette importance a certainement diminué sur le littoral, où s'élevaient de grandes cités, et sur les régions que suivaient les voies maîtresses. Il reste maintenant à terminer l'exploration, — la découverte, pourrait-on dire, — de la Tripolitaine. Quoique, depuis le voyage de Hornemann, au dernier siècle, le pays ait été visité par des hommes tels que Lyon et Ritchie, Denham, Oudney et Clapperton, Laing, Richardson, Barth, Vogel, Beurmann, Duveyrier, Mircher et Vattone, Rohlfs, Nachtigal, von Bary, Krafft, cependant les itinéraires, partant pour la plupart de Tripoli, ont négligé plusieurs régions curieuses de l'intérieur, et l'étude géologique, météorologique, ethnologique, archéologique de la contrée reste encore à faire.

De nos jours la Terre est devenue petite sous le réseau de routes qui l'enserre, et certaines conditions géographiques dont les anciens, obligés de suivre les routes de la mer, n'avaient pas à s'occuper, ont pris une signification toute nouvelle. Précisément cette profonde découpure des côtes qui éloigne de l'Europe les plaines de Tripoli est un avantage

pour les communications avec l'intérieur. Si médiocres qu'ils soient, les havres de la Tripolitaine sont les points de départ naturels des caravanes pour le Soudan occidental. Grâce au golfe des Syrtes, qui forme dans la masse du continent africain une échancrure dont la largeur moyenne est d'environ 500 kilomètres, le voyage à travers le désert jusqu'aux régions fertiles de l'intérieur est abrégé d'un quart; en outre, la route de Tripoli au lac Tzâdé, qui se trouve directement au sud, est relativement facile,

N° 8. — ITINÉRAIRES DES PRINCIPAUX VOYAGEURS DANS LA TRIPOLITAINE.

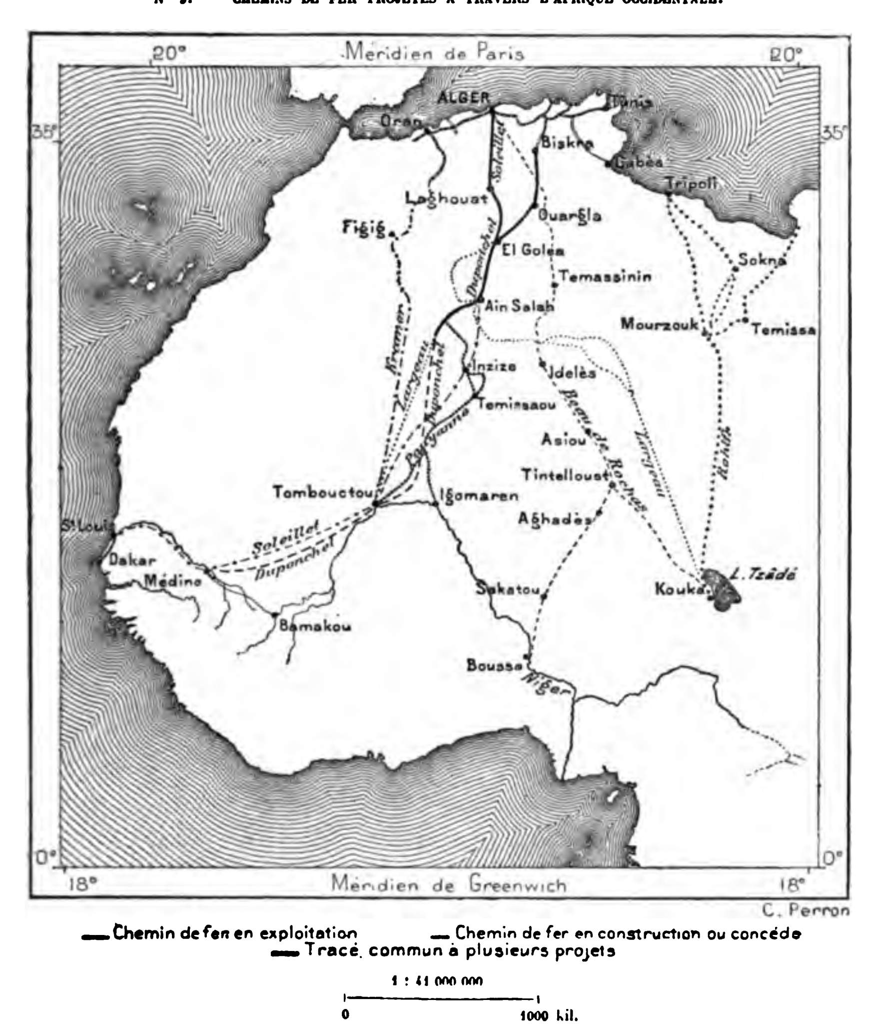


puisque les oasis du Fezzân et d'autres encore jalonnent de distance en distance le chemin des caravanes; ni les montagnes ni les dunes ne présentent aux ingénieurs des obstacles difficiles à surmonter et, depuis longtemps visitées par des explorateurs étrangers, les populations clairsemées des oasis ne s'opposeraient certainement pas à des travaux de construction[1]. « A qui possédera Tripoli appartient le Soudan! » s'écrie le voyageur Rohlfs en conseillant à l'Italie de faire la conquête de la Tripolitaine[2]. C'est du port de Tripoli ou du fond de la Grande Syrte, au havre de Braïga, qu'il propose de diriger la voie ferrée vers Kouka, près

[1] G. Rohlfs, *Petermann's Mittheilungen*, 1877, n° II.
[2] *Esploratore*, 1885, fasc. I.

de la rive occidentale du lac Tzâdé. Peut-être même, si l'on se décidait à construire un port en eau profonde sur la côte occidentale de la grande Syrte, par exemple près de la crique de Zafran (Marsa-Zafran), pourrait-on encore diminuer ce chemin de fer d'une longueur de 200 kilomètres. Et non seulement ce tracé est le plus court que l'on puisse dessiner pour

N° 9. — CHEMINS DE FER PROJETÉS A TRAVERS L'AFRIQUE OCCIDENTALE.



la voie de pénétration qui rattachera un jour le bassin de la Méditerranée à celui du grand lac intérieur, il est également celui qui semble indiqué pour la voie transcontinentale qui rejoindra l'extrême concavité du golfe de Guinée, entre le Niger et le Congo. Il est donc incontestable que la ligne de chemin de fer qui se dirigera de la Tripolitaine vers le sud sera tôt ou tard l'une des voies maîtresses pour le commerce du monde ; mais

il ne paraît pas qu'elle puisse primer en importance la voie ferrée plus occidentale qui, partant du réseau déjà fort actif du littoral algérien, rejoindra par l'oued Messaoura la grande courbe que le Niger décrit en aval de Tombouctou. De ce côté l'avantage est immense aux deux points de départ pour le nombre des habitants, l'abondance des produits et l'activité commerciale. D'ailleurs il ne s'agit, au sud de l'Algérie, que de continuer des lignes déjà ouvertes ou concédées jusqu'à une latitude plus méridionale que Tripoli.

Les montagnes de la Tripolitaine commencent à l'orient, dans une région inexplorée du désert, par une chaîne d'origine volcanique dont la direction moyenne est celle du sud-est au nord-ouest : c'est le Hâroûdj el-Asouad ou Hâroûdj Noir, ainsi nommé à cause de ses laves ; jusqu'à maintenant un seul voyageur, Hornemann, a traversé cette chaîne dans sa partie orientale, et près d'un siècle s'est écoulé depuis sa visite ; les explorateurs plus récents ont seulement vu ces montagnes de loin ou ne les connurent que par les récits des indigènes. Le Hâroûdj Noir, que recouvrent aussi beaucoup de scories rougeâtres, plus légères que les laves noires, se compose de petites chaînes basses et de cimes isolées, aux escarpements rapides, coupées de fentes profondes et de crevasses : ces monts abrupts, d'une hauteur moyenne de 200 mètres au-dessus du plateau qui les porte et qui se trouve lui-même à 600 mètres d'élévation moyenne au-dessus du niveau de la mer, sont peut-être les volcans qui brûlaient autrefois sur les bords de la Méditerranée ou des lacs étendus à leur base ; mais les formations gréyeuses et calcaires, que les laves ont percées par des crevasses d'éruption, constituent aussi une partie considérable du système[1]. Au sud du Hâroûdj Noir se prolonge au loin une hamâda calcaire, plateau qui se termine au nord-est de la dépression de Mourzouk par des falaises et des collines appelées « Hâroûdj Blanc », Hâroûdj el-Abiod : les Arabes disent qu'on y trouve des squelettes entiers de grands animaux marins[2].

Le prolongement occidental du Hâroûdj Noir, au delà du col qui met en communication l'oasis de Zella, sur le versant du nord, avec celle de Fogha, sur le versant du midi, est le Djebel es-Soda, ou la « Montagne Noire », déjà désignée par Pline sous le nom de *Mons Ater*. Suivant

[1] G. Rohlfs, *Kufra*.
[2] H. Duveyrier, *Exploration du Sahara, Les Touareg du nord*.

l'explication de l'encyclopédiste romain, cette appellation, qui s'est maintenue depuis au moins deux mille ans, provient de ce que les monts semblent noircis par le feu; mais, éclairés par les rayons du soleil, ils paraissent jeter des flammes. La Montagne Noire, la plus haute chaîne de la Tripolitaine méridionale, développe sa crète dans la direction générale de l'est à l'ouest, de manière à décrire une légère convexité vers le nord. Elle est divisée en deux parties d'aspect différent par une large brèche ou plutôt, dit Duveyrier, par une « série successive de ravins » où passe la route[1] suivie par les marchands entre Mourzouk et l'oasis de Djofra : les noms mêmes donnés à chacune des deux moitiés de la chaîne, Soda Cherkiyah et Soda Gharbiyah, indiquent leur position respective à l'est et à l'ouest de la route. La Soda Cherkiyah ou « Soda Orientale » ne forme qu'une faible saillie au-dessus du plateau calcaire, tandis que la Soda « Occidentale » se redresse en hauteurs considérables; un sommet, le Kalb-Warkaou, s'élève à 900 mètres[2]; à l'extrémité occidentale de la crête, là où elle s'enracine dans la grande hamâda pierreuse dite Hamâda el-Homra ou « Plateau Rouge », une autre cime, le Naber el-Djroug, atteindrait 1300 mètres; d'après Rohlfs, qui d'ailleurs n'a point fait de mesures précises dans le Djebel es-Soda, il y aurait aussi dans la partie orientale de la chaîne des sommets d'un kilomètre et demi. Ainsi que Hornemann l'avait déjà reconnu et que l'a confirmé Duveyrier, le Djebel es-Soda est en grande partie d'origine volcanique : ce dernier voyageur en a rapporté des fragments de lave basaltique, considérée par M. Descloizeaux comme provenant très probablement d'une éruption sous-marine.

Divers rameaux se détachent au nord de la chaîne principale et vont se perdre dans les plaines du littoral. Plusieurs avant-monts se présentent aussi complètement isolés : tels sont, par exemple, ceux qui avoisinent l'oasis de Djofra, se dressant à 200 et à 250 mètres au-dessus du ouâdi, dont l'altitude moyenne est d'environ 200 mètres : une de ces roches isolées, le Lokhmani, est ombragée de palmiers jusqu'à la moitié de sa hauteur. Au nord de l'oasis, un massif montagneux complètement distinct du Soda s'élève dans la plaine : c'est le Djebel Tar, ensemble de roches tertiaires enfermant d'épaisses couches de fossiles. La hauteur du Djebel Tar, de 400 mètres seulement, n'est pas suffisante pour que les nuages viennent y déposer leur fardeau d'humidité ; aussi ne trouve-t-on dans la montagne que des sources amères. Pour rappeler le nom de son ami Nachtigal, l'ex-

[1] 736 mètres d'après Duveyrier ; 750 d'après Nachtigal.
[2] Nachtigal, *Sahara und Sudan*.

plorateur qui a tant fait pour l'étude du Sahara et du Soudan, Rohlfs a donné à la plus haute pointe du Tar l'appellation de Djebel Bulbul ou « mont du Rossignol ».

A l'ouest et au nord-ouest de la Montagne Noire s'étend l'interminable « Plateau Rouge », dont la superficie est évaluée à près de 100 000 kilomètres carrés : du nord au sud, là où le traversa Barth en 1850, sur la rive déserte de Tripoli à Mourzouk, il a plus de 200 kilomètres, e' de l'est à l'ouest il se prolonge, par le plateau de Tinghert, jusqu'à près de 700 kilomètres, au sud de l'oasis de Ghadâmès et de la région des dunes d'Algérie. La Hamâda Rouge est, parmi toutes celles de l'Afrique, la « hamâda » par excellence, la région « brûlée », que redoutent le plus les caravanes à cause du manque d'eau; sur le bord de la falaise par lequel on l'aborde, chaque homme dépose religieusement sa pierre sur le boû-saffar ou « père du voyage », pyramide de propitiation exhaussée de siècle en siècle par des générations de marchands[1]. Herbes, broussailles et bêtes sont rares sur ce plateau désolé; les oiseaux même l'évitent, craignant d'en traverser les solitudes redoutables comme celles de l'Océan[2]. Cependant les chameaux trouvent çà et là à se nourrir; quelques cavités offrant une légère verdure se montrent au bord de la piste sur la hamâda; Barth aperçut même dans un fond des palmiers rabougris; l'eau qu'apportent les rares orages s'amasse dans ces fonds, mais, bientôt évaporée, ne laisse à sa place qu'une légère croûte de sel. Des ravins de ouâdi se sont formés en maints endroits, cependant l'eau n'a pas suffi pour creuser dans la roche tout un lit fluvial et au delà d'un dernier cirque d'érosion la dépression se referme. Dans l'ensemble, le plateau est singulièrement uni, libre de pierres et de dunes; son altitude ne varie que faiblement, de 450 à 500 mètres; le point le plus élevé de la route suivie par Barth est à 511 mètres, signalé de loin par un tas de pierres. A première vue on croirait que le sol de la hamâda est formé de nappes basaltiques, tant il apparaît noir et brûlé; mais il consiste en strates de grès, revêtues d'argile et de gypse, plus fréquemment encore de marnes, de calcaires, de couches siliceuses : de nombreux coquillages fossiles y ont été recueillis. Du côté du sud, le sol s'abaisse par une succession de terrasses et par des falaises coupées de cluses profondes; l'abondante source du Hassi et d'autres fontaines, jaillissant à 230 mètres au-dessous du plateau, marquent la limite du désert septentrional; au sud commence la région des oasis

[1] H. Barth, *Reisen und Entdeckungen in Nord und Central Afrika*.
[2] H. Duveyrier, ouvrage cité.

habitées par les races « éthiopiennes ». On se demande avec étonnement comment des armées romaines, qui ne disposaient pas de chameaux comme les caravanes de nos jours, ont pu traverser la hamâda Rouge, ainsi qu'en témoignent les auteurs anciens et que le prouvent les tombeaux richement sculptés qui s'élèvent de distance en distance le long de la route, surtout sur les croupes ou les falaises dominant au loin l'étendue : quelques-uns de ces monuments funéraires, les *sânem* des Arabes, sont des édicules du style le plus élégant et démontrent que les architectes et les statuaires de ces régions écartées n'étaient guère inférieurs à ceux de la mère patrie. Parmi les voyageurs modernes, Barth, Overweg, Richardson, explorèrent les premiers le passage direct par la hamâda; les autres voyageurs européens avaient suivi le chemin plus oriental qui traverse la chaîne de la montagne Noire. On ne saurait douter que la région ne se soit asséchée depuis deux mille années[1] : ainsi s'expliquerait la facilité relative d'accès que présentait jadis la route occidentale, *præter caput saxi*, par-dessus le faîte du rocher[2].

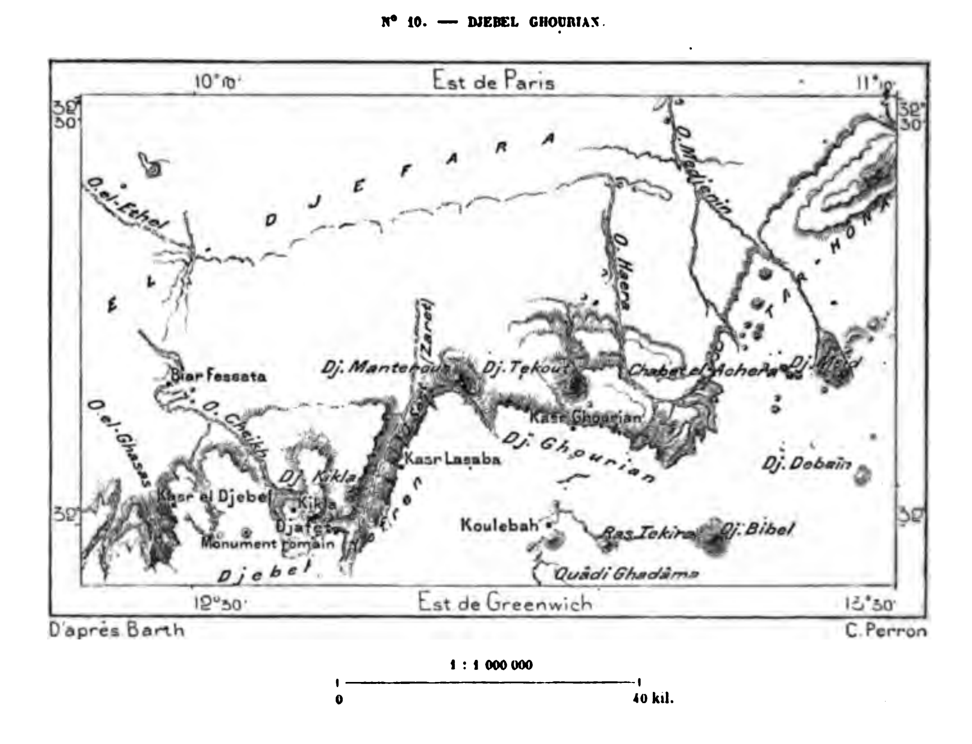
Au nord-est, le plateau Rouge, raviné par les ouâdi, s'effrange en d'étroits promontoires, découpés en caps secondaires. Même quelques-uns de ces fragments de la grande table rocheuse ont été complètement séparés de la hamâda et forment ainsi de petits chaînons distincts, limités de chaque côté par des ouâdi. Tels sont le Kaf Mougelad, le Djebel Khadamia, le Djebel Ergenn, dont la hauteur moyenne est à peu près la même que celle du plateau. Du haut des cols qui les traversent la vue s'étend au loin sur le réseau des larges ravins s'inclinant à l'est et au nord-est vers la Méditerranée; chaque promontoire de cette région montagneuse porte, comme les croupes de la hamâda, des ruines de tombeaux et d'autres édifices romains, ornés de colonnes et de sculptures. Il serait urgent, dit Rohlfs, d'explorer méthodiquement toute cette partie de la Tripolitaine pour étudier les inscriptions précieuses qui s'y trouvent et recueillir les plus beaux bas-reliefs. La fondation d'un musée d'antiquités à Tripoli pourrait conserver des monuments curieux qui risquent de n'être bientôt plus que des amas de pierres, comme les *allem* ou massifs indicateurs dressés par les Arabes au milieu des sables.

Au nord de la hamâda Rouge se succèdent plusieurs chaînes ou plutôt des saillies du plateau, ayant pour la plupart une orientation de l'est à l'ouest, à la fois parallèle au rebord de la hamâda et au littoral. Ce sont

[1] Barth; — Duveyrier; — Rohlfs, *Land und Volk in Afrika*.
[2] Pline, livre V, chap. 5.

ces rangées de hauteurs, plus élevées en moyenne que la grande table de grès, qui arrêtent au passage les nuées apportées par les vents pluvieux et privent d'humidité la vaste surface du plateau qui s'étend au midi. Dans son ensemble toute cette région montueuse du nord, connue sous le nom général de « Djebel », le Cilius Mons des anciens, doit être considérée comme une terrasse de niveau supérieur à la Hamâda el-Homra, mais beaucoup plus inégale et découpée dans toute son épaisseur par de profonds ouâdi. L'altitude moyenne de cette terrasse septentrionale serait

N° 10. — DJEBEL GHOURIAN.



1 : 1 000 000

0 — 40 kil.

d'environ 600 mètres. Le Djebel Ghourian, le massif qui forme le bastion nord-oriental de la contrée montagneuse, et dont on voit de Tripoli les cimes bleues apparaissant au-dessus des palmes, a des pointes de 675 mètres et Barth y signale une « très haute montagne », le Bibel, dont il ne donne point l'élévation approximative. Du côté des collines et des terres basses qui s'inclinent vers la mer et que l'on appelle en effet El-Djefârah ou les « Bas », la terrasse de Ghourian est en maints endroits coupée brusquement de falaises; les ravins de la base, emplis de la verdure des arbres fruitiers, sont de part et d'autre dominés de parois nues, ici de calcaire blanc, là de sombre basalte. Sur le bord de l'un de ces précipices, presque vertical, se montre la citadelle ou Kasr Ghourian, flanquée



CIRQUE DU KASR EL-DJEBEL

Dessin de Slom, d'après M. Vatonne (mission de Ghadâmès).

de tours rondes aux quatre angles. De cette aire d'aigle la garnison turque peut contempler une étendue considérable du pays dont la garde lui est confiée.

A l'ouest du Djebel Ghourian, le rebord de la grande terrasse, que Barth appelle la vraie « rive continentale », se continue en offrant dans presque toute son étendue la même chute soudaine : au bord du Ouâdi Sert, dans le Djebel Yefren, une falaise se dresse verticalement à la hauteur de 500 mètres. Un des sommets qui s'élèvent sur l'arête extérieure de la terrasse porte à son point culminant, à 655 mètres, une citadelle, plus formidable encore que celle de Ghourian et à laquelle on donne par excellence le nom de Kasr el-Djebel, « Château de la Montagne »; les parois du cirque ouvert à la base de la citadelle offrent une régularité d'assises étonnante; les couches diversement colorées du gypse et du calcaire, celles-ci formant des corniches saillantes entre les strates molles de gypse, qu'ont rongées les intempéries, alternent du haut en bas de la falaise avec un ordre parfait, comme d'après le plan d'un architecte[1]. La pointe la plus élevée de la région dépasse 850 mètres, signalée de loin par la ruine d'un tombeau romain. A l'ouest du Djebel Yefren se succèdent d'autres djebel encore bien peu connus[2], le Nefoûsa, puis le Douirat, qui continue de se développer parallèlement au rivage marin, à la distance d'environ 100 kilomètres, puis, se rapprochant de la côte, va mourir en Tunisie, près du golfe de Gabès. Presque partout les monts avancés de la Tripolitaine sont revêtus de terre végétale comme les hauteurs de la Kabylie algérienne, et les arbres fruitiers, que les Berbères de l'un et l'autre pays cultivent avec le même amour, y prospèrent également : pas un village qui n'ait ses bouquets de dattiers, ses bois d'oliviers et d'autres arbres à fruit, grenadiers, figuiers, abricotiers.

Au devant du Djebel proprement dit, c'est-à-dire du rebord déchiqueté des plateaux, s'élèvent, isolés, quelques volcans éteints; même au milieu des hautes terres, les roches calcaires sont percées de crevasses par lesquelles se sont épanchées des laves basaltiques. Quelques-uns de ces cônes se seraient fait jour à travers les roches sédimentaires du Djebel Douirat[3]. Au nord-ouest du Djebel Ghourian se dresse le volcan Manterous, à la double cime; plus à l'est, le mont Tekout, peut-être le plus haut de la Tripolitaine septentrionale (855 mètres), incline dans la direction du sud son cratère ébréché. Au nord-est du bastion terminal que forme

[1] Barth ; — Vatonne, *Mission de Ghadâmès*.
[2] G. Rohlfs, *Esplorazione*, 1883.
[3] Nachtigal, *Sahara und Sudan*

le Ghourian, s'étend une terrasse inférieure parsemée de *chaba* ou *chabat*, c'est-à-dire de gouffres d'éruption entourés de coulées de laves que recouvrent maintenant les touffes d'alfa. Plus loin, une montagne sainte, le Djebel Msid, portant à la cime un castel arabe du treizième siècle, arrondit son dôme gazonné bien au-dessus de toutes les collines des alentours. Au delà, vers la mer, s'étend la haute plaine de Tar-hôna (300 mètres), dont la surface argileuse offre çà et là quelques pustules volcaniques, mais qui n'est point une chaîne de montagnes, comme on la représente d'ordinaire sur les cartes. Au nord-est, un autre Djebel Msid, également réputé comme montagne sacrée et couronné par une zaouya ou monastère musulman, limite d'un côté la plaine de Tar-hôna, de l'autre les collines de Bondara et de Mesellâta, dont les massifs se prolongent jusqu'au bord de la Méditerranée. Dans une de ces hauteurs avancées dont le sommet se partage en trois croupes, le voyageur Barth croit avoir reconnu la montagne des Trois-Grâces dont parle Hérodote; toutefois l'historien grec la place beaucoup plus avant dans l'intérieur des terres.

Plus grande que la moitié de la France, la Tripolitaine proprement dite n'a pas un seul fleuve permanent; mais, pendant la saison des pluies, on voit d'imposantes cascades plonger du haut des falaises du Ghourian et du Yefren dans les ravins inférieurs, et souvent les eaux boueuses se frayent à travers les sables amassés dans leur lit un chemin jusqu'à la mer. Barth rapporte d'après le dire des indigènes qu'en l'année 1806 le Ouâdi el-Ghasas, descendu du Djebel Yefren, s'unit aux autres torrents de la vallée en un fleuve puissant qui s'ouvrit une embouchure à travers les palmeraies de Zenzour, à l'ouest de Tripoli, et rougit la mer de ses alluvions jusqu'à l'île de Djerba, à 200 kilomètres de distance. La plupart des ouîdan ou lits de ouâdi ont une grande largeur et leurs berges sont élevées, ce qui prouve l'abondance momentanée des eaux; néanmoins il est rare que les voyageurs ne prennent pas pour chemin le fond sinueux des torrents quand leur direction est la même que celle de la vallée et, si ce n'est pendant la saison des pluies, ils n'ont guère lieu de regretter la ruine des ponts romains que l'on rencontre çà et là sur les routes les plus fréquentées.

Encore plus utile que la restauration des ponts serait celle des barrages qui retiennent, à la sortie des hautes vallées, l'eau passagère des averses. A la base du Djebel Ghourian, Barth vit un de ces réservoirs, de construction arabe, dont les brèches sont traversées par le sentier des caravanes. Les seuls bassins de retenue que connaissent maintenant les Tripolitains sont des citernes en pierre ou *mayen* dont la porte est soi-

gneusement fermée à clef pour les jours de sécheresse. En plusieurs districts de la contrée on sait aussi creuser des *fogarat*, c'est-à-dire des galeries souterraines, dans lesquelles s'amassent les eaux et qui communiquent avec la surface du sol par des puits creusés de distance en distance : ce sont les *kanat* du plateau d'Iran[1]. Parmi les fleuves « éteints » qui roulaient autrefois des masses d'eau considérables et dont il faut aujourd'hui, pendant la plus grande partie de l'année, creuser le lit pour y voir suinter un peu de liquide, souvent saumâtre, il existe plusieurs ouâdi qui s'oblitèrent complètement avant d'atteindre le versant maritime. Tels sont tous les lits de torrents qui naissent dans la région occidentale des plateaux et qui serpentent dans la direction de l'ouest.

Sur le versant méditerranéen de la Tripolitaine, tous les ouâdi, quel que soit le volume d'eau qui s'épanche dans leur lit après les averses ou les longues pluies, se développent jusqu'à la mer ou du moins jusqu'aux sebkha du littoral, et quelques-uns d'entre eux ont un bassin très étendu, en comparaison desquels ceux des fleuves italiens qui coulent en face, de l'autre côté de la Méditerranée, seraient de faible importance. Ainsi le ouâdi qui débouche à Moukhtar, c'est-à-dire à la frontière du territoire de Barka et de la Tripolitaine proprement dite, a, sur les pentes septentrionales du Haroudj et de la Montagne Noire, toute une ramure de ouâdi secondaires, égouttant un espace d'une largeur de 200 kilomètres; plus à l'ouest, le Ouâdi ech-Chegga reçoit aussi les eaux d'un vaste territoire dans lequel est comprise l'oasis de Djofra; le Ouâdi Oum ech-Cheïl prend son origine dans le cœur même des plateaux entre la Montagne Noire et la Hamâda Rouge et débouche dans l'anse occidentale de la Grande Syrte après un cours d'au moins 500 kilomètres. Moins long, le Ouâdi Zemzem est plus célèbre, ainsi que le prouve déjà son nom, qui est celui de la fontaine sacrée du temple de la Kaaba; l'eau que fournissent les cavités creusées dans son lit est tellement appréciée, qu'on croit devoir la comparer à celle de la source de la Mecque, d'ailleurs bien inférieure à sa réputation. Le Soufadjîn (Souf el-Djin), dont le flot est plus abondant que celui des autres ouâdi, est alimenté par tous les ravins du plateau compris entre le Djebel Ghourian et le Djebel Khadamia : son bassin est, dans la direction de l'ouest, le dernier de la Tripolitaine qui ait une superficie considérable, d'environ 20 000 kilomètres carrés. Le Ouâdi el-Kaan, que l'on traverse dans le voisinage des mines de Leptis, a seulement quelques kilomètres de cours, mais c'est le Cynips, si fameux du temps des

[1] Nachtigal, Rohlfs, ouvrages cités.

anciens par la fertilité du territoire qu'il arrosait : on l'appelle aussi Ouâdi el-Mghar el-Grin ou la « rivière aux Gouffres ». Son eau, qui jadis était très bonne et qu'un aqueduc apportait aux habitants de Leptis, est devenue mauvaise, on ne sait pour quelle raison, et les voyageurs se gardent d'en boire[1]. A l'ouest de Tripoli, les seuls ouâdi de quelque étendue sont le Ouâdi Haera, le Ouâdi el-Ethel, le Beïdha, le Segsao, tous descendus des montagnes de la « rive continentale ».

Une très grande partie du littoral tripolitain, à l'est et à l'ouest de la région accidentée qui se termine au cap Misrata, l'angle de séparation entre la Grande Syrte et la côte de Khoms, est occupée par des sebkha, dépressions à fond plat dans lesquelles se perdent les eaux des ouâdi : parfois aussi les flots de la mer entrent dans ces cavités par-dessus le cordon littoral ou par des canaux temporaires ouverts pendant les tempêtes ; mais la plupart des sebkha ne sont durant la plus grande partie de l'année que des salines naturelles; des rives boueuses, où croissent les salsolées, entourent les nappes de sel qui occupent le centre de la cavité. La plus longue de ces sebkha du littoral commence au cap Misrata et se prolonge au sud-est et à l'est parallèlement au rivage de la Syrte, dont il est séparé par un cordon de dunes : c'est la sebkha de Taouagha, dans laquelle viennent, pendant la saison des pluies, se déverser les ouâdi de l'intérieur ; cet étang, jadis en communication avec la mer, était navigable, ainsi qu'en témoignent les restes d'un canal, celui de la « Romaine »[2]. En certains endroits, les contours des sebkha, de même que ceux des terrains cultivés et des oasis, sont modifiés par le sable des plages que le vent de la mer pousse à quelque distance dans l'intérieur et qui se succèdent en rangées de dunes : tels sont les sables qui entourent la forêt de palmiers de Tripoli et que les voyageurs disent souvent appartenir déjà au « grand désert », qui se trouve pourtant à des centaines de kilomètres, par delà le Djebel Ghourian. Les marées sont peu considérables sur les bords de la Grande Syrte et de la Tripolitaine occidentale; plusieurs voyageurs, della Cella, Pezant, même le marin Beechey, en ont nié l'existence; en temps de syzygie, le flux s'élève à 60 centimètres environ, mais parfois, quand l'eau est soulevée par la violence des vents du nord, elle marne d'un mètre et demi[3]. Il est difficile de se faire une idée de la force prodigieuse exercée par les vagues sur les plages et les grèves du croissant de la Grande Syrte, de tout temps si redouté des marins et

[1] Barth, *Wanderungen durch die Küstenländer des Mittelmeeres.*
[2] Ch. Tissot, *Géographie comparée de la Province romaine d'Afrique.*
[3] *The Mediterranean Pilot.*

considéré par eux comme exerçant une sorte d'attraction sur les navires pour les mener à la perte. D'après Salluste, le nom de Syrte indiquerait précisément cet appel des flots; peut-être même la terrible Lamia, ce monstre dévorant que les Grecs disaient habiter une caverne des bords de la Syrte, n'était-il à leurs yeux que le génie des tourbillons et des tempêtes. A Zafran, près de l'antique Medinet es-Soultan, le littoral est comme bordé d'énormes blocs que les flots ont redressés et empilés en forme de brise-lames. On croirait en effet au premier abord avoir sous les yeux les restes de quais gigantesques, mais le long développement de ce formidable perré prouve que l'on se trouve en face d'une œuvre de la nature[1]; toutefois la jetée naturelle avait été utilisée pour servir de point d'appui à un môle artificiel abritant le port de Zafran[2]. La côte tripolitaine est de celles où l'on croit, à tort ou à raison, avoir observé un lent abaissement du sol, ou bien un exhaussement de la mer. A Tripoli, le mouvement aurait été pendant le dernier demi-siècle d'environ 1 centimètre par an. Ainsi la Méditerranée travaillerait à reconquérir peu à peu ses anciens golfes desséchés, situés maintenant en contre-bas de son niveau[3].

Le climat de la Tripolitaine est celui des autres contrées qui occupent le front septentrional de l'Afrique, si ce n'est que le recul de la côte dans la direction du sud lui donne une température moyenne plus élevée et dans l'ensemble un caractère plus continental. La région du littoral est comprise entre les isothermes de 20 et 22 degrés centigrades, tandis que dans l'intérieur la chaleur est plus élevée dans les fonds, moindre sur les hauteurs; sur les sables, au grand soleil, elle dépasse 50 et 60 degrés; le chien de Rohlfs ne pouvant le suivre sur le sol brûlant, il fut obligé de lui mettre des sandales. D'après le même voyageur, c'est à près de 30 degrés qu'atteindrait la température normale de l'année dans l'oasis de Djofra, au pied de la Montagne Noire; mais il faut dire que ces grandes chaleurs sont beaucoup moins difficiles à supporter dans les régions sèches de l'intérieur qu'elles ne le seraient au bord de la mer, où l'abondante humidité de l'air empêche la transpiration; l'impression que font éprouver les chaleurs sur le littoral est comparable à celle qu'on éprouve dans un bain turc. Entre les chaleurs extrêmes, qui dépassent 40 et 45 degrés centigrades, et les grands froids, l'écart est énorme, pusqu'il gèle sou-

[1] F. W. et H. W. Beechey, *Northern coast of Africa*.
[2] Ch. Tissot, *Géographie comparée de la province romaine d'Afrique*.
[3] Gerhard Rohlfs, *Land und Volk in Afrika*.

vent sur les plateaux; on dit même qu'il a neigé dans l'oasis de Djofra aussi bien que sur les montagnes voisines.

Sur le littoral, l'ardeur et la sécheresse de l'air sont tempérées journellement, du moins d'avril en octobre, par la brise marine qui souffle régulièrement du nord-est, dans le même sens que le vent normal des alizés. Elle tourne peu à peu vers l'est, puis, après une période de calme, naît la brise de terre qui persiste pendant toute la nuit et change un peu de direction vers le matin; elle paraît alors souffler de l'ouest. Quelquefois des tempêtes se produisent dans cette saison, mais alors le vent n'est autre que la brise marine ayant doublé ou triplé sa force : par ces mauvais temps, la navigation est dangereuse dans le voisinage des côtes, où les vagues viennent se briser avec violence. Durant les mois d'hiver, qui sont aussi ceux de la pluie, les vents soufflent d'ordinaire de l'ouest, du nord-ouest ou du nord, apportant les tempêtes; mais les soudaines sautes de vent qui se produisent du nord-est au sud-ouest et qui sont généralement accompagnées de tonnerre et de pluie, sont beaucoup plus dangereuses à cause de leur brusque apparition. Les calmes sont fréquents et les vapeurs s'accumulent alors dans l'air en si grande abondance que le soleil en est obscurci; un voile blanc cache partout le ciel. Sur le pourtour de la Méditerranée il est peu de contrées où la teinte grise soit plus communément celle de l'atmosphère : pour revoir le bleu des espaces aériens, il faut pénétrer au loin dans les régions de l'intérieur. Là les vapeurs, au lieu de s'étendre sur le ciel en un voile uniforme, se condensent en strates, en rouleaux, en nuelles pommelées; toutefois la pureté de l'azur n'égale jamais dans la Tripolitaine celle qu'on admire dans les régions tempérées d'Europe; la poussière que le vent du désert, parfois sous la forme du simoun, a soulevée et dispersée dans l'air se maintient pendant des semaines et des mois et donne toujours au ciel une teinte légèrement plombée[1]. Souvent les navires ancrés dans le port de Tripoli ont leur pont sablé par la tempête; la plage et la ville sont alors cachées comme par un brouillard, nuage qui dessèche au lieu de mouiller. Sous le souffle du vent de poussière, appelé ordinairement gebli ou « vent du midi », l'électricité se dégage en abondance. Caché dans sa tente, le voyageur Stecker put un jour écrire son nom en traits de feu sur les parois de toile.

La quantité annuelle de pluie qui tombe en moyenne dans la région de Tripoli est évaluée à moins de 20 centimètres : c'est là une propor-

[1] Gerhard Rohlfs, *Kufra*.

tion très inférieure à celle des pluies dans la Maurétanie et la Cyrénaïque, c'est-à-dire dans les deux contrées qui s'avancent vers le nord, à droite et à gauche de la dépression des Syrtes : par ses conditions pluviométriques, la Tripolitaine appartient plus à la zone du désert qu'à celle du littoral. Les districts où les averses tombent le plus fréquemment et en plus grande abondance sont les versants septentrionaux du Djebel Ghourian et des autres chaînes qui forment le rebord du plateau : aussi la richesse de la végétation en fait-elle une autre Kabylie et des centaines de milliers d'habitants pourraient y trouver facilement leur existence. Mais dans les oasis de la plaine il arrive que les labours sont suspendus pendant des années à cause du manque de pluies. Quant aux brouillards humides, ils sont rares; néanmoins ils se forment çà et là sur les plateaux en culture, avant le lever du soleil, et quelquefois on les a vus ramper sur les oasis, tendant leurs voiles aux cimes des palmiers. D'ailleurs, si grande que soit d'ordinaire la sécheresse de l'air, les plantes peuvent toujours absorber une part de l'humidité latente, puisqu'elles vivent même pendant des années sans avoir reçu de pluies. C'est ainsi qu'une espèce de crucifère, le gelgelan (*mathiola livida*), offre presque toujours le matin quelques gouttelettes à la pointe de ses feuilles, quoique nulle part aux alentours on n'aperçoive de rosée[1]. Et les roches elles-mêmes n'attirent-elles pas l'humidité de l'air? S'il n'en était pas ainsi, comment des sources pérennes, telles que l'intarissable fontaine de Ghadâmès, pourraient-elles continuer de verser leur flot limpide dans les oasis, puisque dix ou même vingt années se passent sans qu'une seule pluie ait humecté la roche où se condense l'eau jaillissante?

•

Quoique l'exploration botanique de la Tripolitaine soit loin d'être terminée, on peut affirmer que sa flore est relativement très pauvre, à cause du faible relief de la contrée et de la rareté des pluies. A l'exception de treize espèces ou variétés nouvelles[2], toutes les plantes du littoral des Syrtes et des régions de l'intérieur jusqu'au Fezzân appartiennent à la flore de la Maurétanie, à celles de l'Égypte ou de la Sicile : quelques végétaux de l'aire italienne, que l'on ne revoit pas en Tunisie, se rencontrent dans la Tripolitaine, pays de transition entre le désert et le bassin de la Méditerranée. Presque tous les arbres fruitiers de l'Europe tem-

[1] Gerhard Rohlfs, *Quer durch Afrika.*

[2] Cosson, note à la *Végétation du Globe*, par Griesebach, trad. de Tchihatcheff.

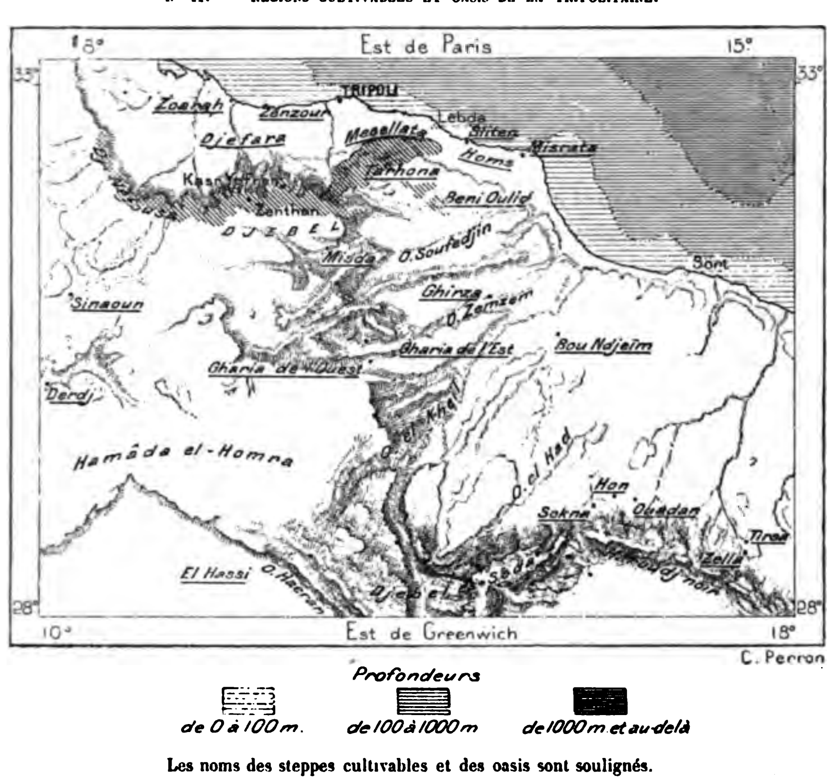
pérée croissent dans la Tripolitaine, mais tous n'y donnent pas de bons fruits. Les amandiers s'y développent admirablement, et même à Ghadâmès, sur les confins du désert, ils forment de magnifiques vergers ; cognassiers, grenadiers, figuiers prospèrent aussi dans les oasis, et partout la vigne donne d'excellents fruits, qui d'ailleurs ne sont point utilisés pour faire du vin. Les abricotiers prennent des proportions superbes, mais ils ne donnent que de médiocres produits dans les régions du sud ; de même pêchers, pruniers, pommiers, vivant dans les oasis sous l'ombre protectrice des dattiers, ne sont plus guère que des arbres d'ornement ; les pommes recueillies dans les oasis ne sont pas plus grosses que des noix et n'ont aucune saveur. Sous ces chaudes latitudes, l'orange est aussi un fruit des plus médiocres, quoique l'idée des « pommes d'or » se trouve associée par la légende à celle de ces « jardins des Hespérides », dont plusieurs furent placés par les anciens dans le voisinage de la Tripolitaine proprement dite. Quant au citronnier, il s'acclimate difficilement loin du littoral ; dans l'oasis de Ghadâmès il n'en existe qu'un seul[1].

Les arbres fruitiers par excellence de la Tripolitaine sont l'olivier et le dattier. Pour le premier de ces arbres, les campagnes riveraines des Syrtes appartiennent à la même zone que la Sicile et l'Italie méridionale, tandis que pour le dattier elles font partie de l'aire des oasis. Sur la côte, autour de maint village, palmiers et oliviers s'entremêlent en bosquets formant les tableaux les plus gracieux par la variété du groupement, les mille détails des arbustes et des herbes du sous-bois et l'aspect des maisonnettes ou des ruines éparses dans la verdure. Mais les Tripolitains sont peu habiles à extraire l'huile de leurs olives, et dans l'ensemble de leur commerce ces fruits n'ont qu'une minime importance. Ce sont les dattes qui font surtout la richesse des habitants ; toutefois certaines oasis, au sud de la Grande Syrte, n'ont que des dattiers sauvages qui croissent en buissons de palmes et ne produisent que des fruits médiocres, mangés surtout par les animaux ; dans ces régions on voit aussi quelques dattiers à tronc bifurqué comme celui des palmiers doum[2], arbres qui sont aussi représentés dans la flore de la Tripolitaine méridionale. Les meilleures dattes de la contrée seraient, dit-on, celles que produisent les palmeraies de Gharia, dans la haute vallée du Ouâdi Zemzem, mais elles ne valent pas celles du Soûf en Algérie, ni celles

[1] H. Duveyrier, *Exploration du Sahara, les Touareg du nord.*
[2] Gerhard Rohlfs, *Kufra.*

de l'Ouâdi Draa au sud du Maroc. On peut évaluer à près de deux millions le nombre des dattiers cultivés de la Tripolitaine[1]. Soit dans les oasis voisines de la Montagne Noire ou de la Hamâda Rouge, soit dans

N° 11. — RÉGIONS CULTIVABLES ET OASIS DE LA TRIPOLITAINE.



Les noms des steppes cultivables et des oasis sont soulignés.

1 : 7 800 000

0 — 200 kil.

les steppes qui bordent le littoral de la Méditerranée, les plantations de dattiers sont partout formées d'arbres rapprochés les uns des autres et donnant à l'ensemble de la forêt l'aspect d'un îlot de verdure : les nécessités de l'arrosement, celles de la fécondation des dattiers femelles

[1] Palmeraies de la Tripolitaine :

Mechiya de Tripoli	1 000 000	d'après	Barth.
Plantations de Zaouya	130 000	»	»
» Zenzour	100 000	»	Rohlfs.
» Tadjoura	200 000	»	»
Oasis de Zella	100 000	»	»
» Djofra	15 000	»	»
» Misda et Gharia	1 000	»	Barth.
Autres plantations	100 000 (?)	»	

par le pollen des dattiers mâles, en mains endroits aussi les besoins de la défense contre les tribus de rôdeurs ont fait grouper tous les dattiers d'un district en un massif compact : en sortant de tel bois de dattiers où se pressent cent mille arbres, on n'en voit plus un seul pendant une marche de plusieurs heures ou même de plusieurs jours. Lors du voyage des frères Beechey, il n'existait qu'un seul palmier sur le littoral de la Grande Syrte, non loin du cap Misrata; quand Barth parcourut les mêmes rivages, quinze ans après, l'arbre avait été abattu.

La Tripolitaine possède aussi, surtout dans les fonds de ses ouâdi, de vastes forêts de talha ou acacias d'Arabie, qui croissent toujours très clairsemés, mais n'en offrent pas moins un spectacle des plus agréables aux voyageurs qui viennent de traverser les hamâda pierreuses et nues. Quelques talha atteignent la grosseur des amandiers, mais sur le pourtour des forêts, et principalement à l'exposition du nord, les plantes s'étalent en buissons; la gomme que distillent les talha est excellente, de qualité au moins égale à celle de la Sénégambie, mais elle n'est guère utilisée dans le pays. Le sodr ou zizyphus lotus, si commun qu'il a valu le nom de Sodriya à tout un district de la Tripolitaine occidentale[1], le lentisque, le batoum ou pistachier et la plupart des arbustes qu'offrent les maquis de l'Italie méridionale, appartiennent aussi à la flore spontanée de la Tripolitaine et recouvrent en fourrés les pentes des collines. Le tamaris et le rtem ou retama croissent dans les terres basses, un peu salées; les armoises ou *chi*, l'une des plantes préférées des chameaux, poussent en touffes dans les steppes pierreuses; un lichen comestible, le *lecanora desertorum*, recouvre çà et là les plateaux du désert. Les plateaux ont leur végétation de bechna, espèce qui ne diffère point de l'alfa d'Algérie et que l'on commence aussi à exploiter pour la fabrication du papier. Les indigènes s'imaginent pouvoir se débarrasser de leurs maladies en les faisant passer dans une tige d'alfa : on voit parfois les chameliers descendre de leur monture pour s'agenouiller au pied d'une touffe d'alfa, qu'ils nouent avec soin, espérant y attacher leurs maux.

La faune de la Tripolitaine ne diffère point de celle des contrées limitrophes, si ce n'est qu'elle est moins riche : animaux sauvages et domestiques y sont moins nombreux que dans la Maurétanie. Ni lions ni panthères ne parcourent les montagnes de la contrée; le manque de rivières permanentes a fait disparaître le crocodile, de même que dans l'intérieur du pays le déboisement a été fatal à l'éléphant. Les steppes conviendraient

[1] Gerhard Rohlfs, *Quer durch Afrika*.

admirablement à l'élève de l'autruche, mais il n'est pas sûr que cet animal existe encore dans la contrée, et si quelques individus se sont maintenus, ce ne peut être que dans les régions les moins accessibles de la Hamâda Rouge. Récemment quelques autruches ont été importées du Bournou à Tripoli, et des Italiens se sont occupés, mais sans grand succès, de l'élève de cet oiseau coureur, qui ne pourrait nulle part mieux réussir que dans les vastes plaines de Djefâra[1]. Dans quelques districts, notamment dans l'oasis de Djofra et sur les bords de la Grande Syrte, les carnassiers ne sont représentés ni par la hyène, ni même par le chacal : les seules bêtes sauvages de cette classe sont le fennec et le renard. Des lièvres, des lapins, des gerboises qui sautillent hors de leur trou, laissant traîner sur le sol leur longue queue à houppe blanche, quelques espèces de gazelles et d'antilopes, enfin le moufflon d'Afrique, tel est le gibier que rencontrent les chasseurs dans la Tripolitaine ; les hamâda pierreuses sont traversées dans tous les sens par les chemins des gazelles, pistes beaucoup plus étroites que les sentiers pratiqués par l'homme et complètement débarrassées, grâce à l'incessant va-et-vient, des pierres qui pourraient blesser les pieds délicats des gracieux animaux[2]. Quelques reptiles sont communs : tels le gecko des sables, que les indigènes poursuivent avec acharnement, le croyant non seulement venimeux, mais aussi doué d'un pouvoir magique. La vipère cornue ou céraste est aussi très redoutée, quoiqu'elle ne soit jamais dangereuse en hiver et lorsque le soleil n'est pas dans toute sa force : c'est un animal très craintif, qui se blottit dans le sable, auquel il ressemble par la couleur, et qui s'engourdit au moindre abaissement de la température. Des scorpions se cachent sous les pierres. On ne rencontre que peu d'oiseaux dans les bosquets de la Tripolitaine, si ce n'est pendant quelques jours du printemps et de l'automne, lors du passage des bandes émigrantes.

Parmi les animaux domestiques, les plus utilisés sont les bêtes de somme, chameaux et ânes : les bœufs, d'ailleurs très petits, sont rares, de même que les chevaux ; dans quelques oasis on voit à peine deux ou trois coursiers, que les chefs montrent avec orgueil ; cette rareté des chevaux provient en grande partie de ce que les pachas turcs ont pris soin d'enlever leur cavalerie aux tribus indociles de l'intérieur : c'était pour eux un moyen sûr de leur « couper les ailes » et de les contraindre au repos[3]. Les chiens, non plus que les chevaux, ne sont nombreux dans la contrée ; si

[1] Eugenio Arbib, *Esplorazione*, 1881.
[2] Gerhard Rohlfs, ouvrages cités.
[3] H. von Maltzan, *Reisen in den Regentschaften Tunis und Tripolis.*

ce n'est dans les villes de la côte, on ne voit guère d'autres chiens que les sloughi, les lévriers des Arabes. Les brebis à grosse queue, seule espèce de la Tripolitaine, sont encore revêtues de laine, malgré la chaleur; elles ne prennent le poil ras que dans le Fezzân, au sud de la Montagne Noire. Les chèvres, qui trouvent facilement leur nourriture dans les broussailles, sont beaucoup plus communes que les brebis : d'après le dire des indigènes, les chèvres qui broutent les branchilles de retama donnent un lait de nature enivrante.

De même que dans les autres États appelés autrefois « barbaresques », la population de la Tripolitaine se compose de Berbères et d'Arabes, nom sous lequel on comprend tous les descendants des envahisseurs, qui s'établirent dans le pays à l'époque de la première conquête musulmane et lors de la grande immigration hilalienne, au onzième siècle. Les Berbères sont très probablement les plus nombreux, car ils représentent les anciens habitants du pays; mais en plusieurs districts ils ont cessé de parler leurs dialectes primitifs et se servent désormais de l'idiome de leurs vainqueurs : « arabisés » par la religion, ils s'arabisent aussi par la langue et par les mœurs. Mainte tribu dont le fond primitif est certainement berbère passe néanmoins pour arabe : Ibn-Khaldoun, au quatorzième siècle, signalait déjà ce travail continuel d'assimilation. D'ailleurs, dans la plupart des oasis et des campagnes où Berbères et Arabes sont distinctement séparés en groupes ayant chacun son nom et son organisation spéciale, les uns et les autres ont été tellement mélangés par les croisements de famille à famille, qu'on ne peut remarquer en eux la moindre différence physique : dans toutes les tribus on voit des hommes à figure négroïde, sémitique, ou caucasienne; mais presque sans exception la nuance de la peau est jaunâtre ou bronzée, les cheveux sont noirs et crépus, le corps est maigre et les membres ont des attaches d'une grande finesse. Comme chez tous les peuples de l'Afrique septentrionale, les femmes ont, relativement aux hommes, une taille très petite : l'écart de stature entre les deux sexes est beaucoup plus grand qu'en Europe[1]

Les Berbères de la Tripolitaine proprement dite qui paraissent avoir le mieux conservé le caractère primitif sont les habitants des montagnes de Ghourian et de Yefren : ce sont aussi les indigènes qui ont le plus bravement défendu leur indépendance. C'est dans le Djebel Yefren que

[1] Gerhard Rohlfs, *Kufra*; — *Quer durch Afrika*

commencent toutes les insurrections; les gens du pays citent toujours avec orgueil les actions héroïques de leurs ancêtres, notamment celles de leur dernier héros, Rhouma, qui pendant des années guerroya contre les Turcs. Par l'énergie militaire, aussi bien que par l'amour du travail, le soin qu'ils donnent à la culture de leurs champs et de leurs vergers, leur intelligence et leur vivacité naturelle, ce sont les « Kabyles » de la Tripolitaine : ils contrastent singulièrement avec les gens apathiques de la plaine. Au nord-ouest du Djebel Yefren, le Djebel Nefousa est également habité par des tribus berbères, dont quelques-unes parlent encore un dialecte assez rapproché de celui des Touareg; mais il est probable que la plupart des indigènes sont les descendants de ces Louata ou Liouâta, les anciens Libou ou Libyens[1], qui furent les maîtres du pays avant les Arabes, et qui vinrent comme eux de l'Orient pour gagner, pendant une marche de plusieurs siècles, les régions de l'Occident[2]. Chez une des tribus du Djebel Nefousa, les jeunes filles, comme celles des Aoulad Naïl en Algérie, ont l'habitude d'émigrer dans les oasis et les villes des alentours pour gagner leur dot par la prostitution. Tarik, le conquérant de l'Espagne, était un Nefesi, un Berbère du Djebel Nefousa, et peut-être appartenait-il à l'une de ces tribus qui, mêlées aux populations chrétiennes, professaient le judaïsme : ainsi s'expliquerait la faveur qu'il témoignait aux juifs lors de la conquête[3]. De nos jours, les habitants du Djebel Nefousa, quoique devenus musulmans, appartiennent à la « cinquième secte » ; ils sont ibadhites comme les Beni-Mzab[4]. Parmi les montagnards berbères, quelques tribus vivent encore en des villages souterrains, et d'après M. Duveyrier c'est aux demeures de ces troglodytes que le Djebel Garian ou « mont des Grottes », — communément, mais à tort, appelé Djebel Ghourian, — devrait son nom. Un espace quadrangulaire de 8 à 10 mètres de profondeur, d'une longueur et d'une largeur égales, est creusé dans la roche sableuse ou calcaire, et de chaque côté de cette cour en puisard s'ouvrent les chambres voûtées où résident les habitants; un puits creusé au milieu de la cour descend jusqu'à la nappe d'eau, qui se trouve en général à quelques mètres de profondeur seulement. Un couloir tortueux, défendu à ses deux extrémités par une porte solide, fait communiquer la cour avec le dehors, et tous les soirs les gens rentrent avec bêtes et volailles dans leur réduit[5].

[1] Carette; — Tissot; — Rohlfs.
[2] Tauxier, *Revue Africaine*, 1877.
[3] Henri Fournel, *Étude sur la conquête de l'Afrique par les Arabes.*
[4] Henri Duveyrier, *La Tunisie.*
[5] Lyon, *A Narrative of travels in Northern Africa;* — Mircher, *Expédition de Ghadamès.*

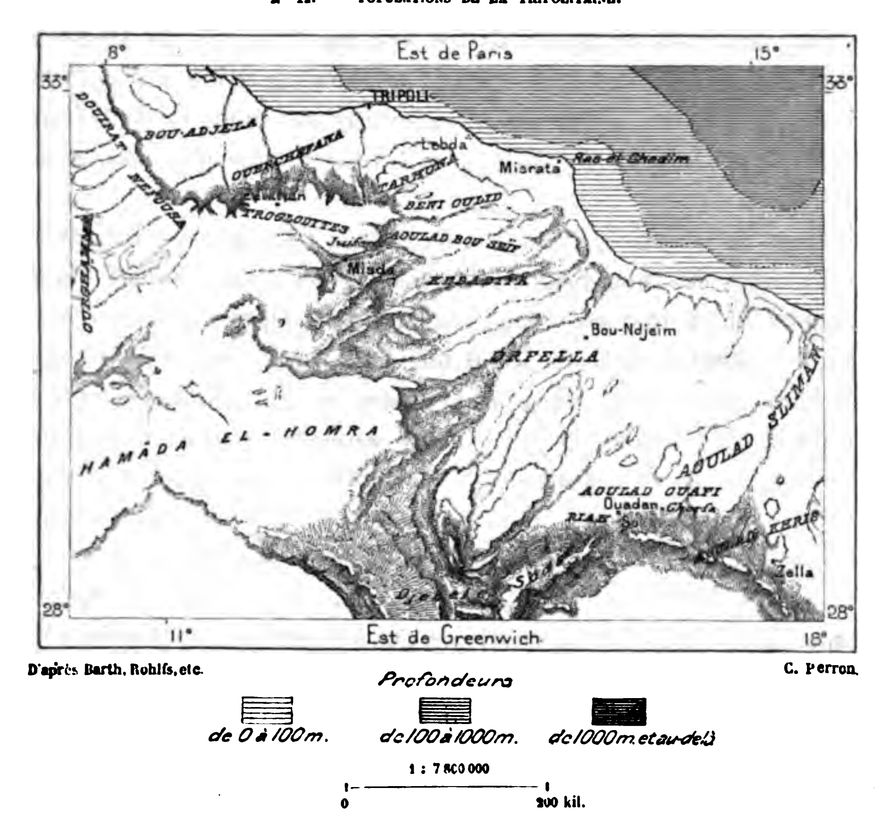
Avant de s'arabiser et de se convertir au mahométisme, les Troglodytes dressaient des autels aux dieux. Dans le voisinage des monts et principalement autour du Msid, sur les hautes plaines de Tar-hôna, se sont conservés des monuments religieux qui datent certainement de l'époque antérieure aux Arabes et que l'on attribue aux ancêtres des Berbères. Ce sont des mégalithes qui ressemblent à ceux de la Bretagne, de l'Andalousie, de l'Algérie méridionale; cependant ils offrent quelques caractères distinctifs. Les monuments berbères de la Tripolitaine sont des portiques de 3 mètres de hauteur moyenne, formés de deux piliers carrés reposant sur un piédestal commun et portant un bloc quadrangulaire qui dépasse de chaque côté les pierres verticales : entre celles-ci l'ouverture serait trop étroite, dit Barth, pour qu'un individu puisse s'y glisser, à moins qu'il ne soit d'une extrême maigreur. A la base occidentale du Msid de Mesellâta, on voit six de ces cromlechs, les uns encore debout, les autres tombés, près des ruines d'un temple; le style de l'édifice, presque romain, permet de supposer que les constructeurs des mégalithes vivaient à l'époque où la contrée était déjà sous la domination des conquérants italiens, et sur l'un des portiques un animal sculpté rappelle la louve romaine[1]. Il est toutefois des auteurs qui, loin de voir des monuments religieux dans les « bilithes » et les « trilithes » de la Tripolitaine, les considèrent simplement comme des encadrements de portes, construits, suivant l'habitude, en matériaux beaucoup plus solides que les parois des maisons. Tandis que le pisé des demeures tombait et s'égalisait avec le sol, les portes restaient debout et se maintenaient sous forme de cromlech[2].

Si l'élément berbère domine dans la montagne et sur les plateaux, les Arabes, de race plus ou moins mélangée, l'ont emporté dans la plaine. Nomades, ils aiment les vastes étendues où l'on pousse les troupeaux devant soi, changeant de résidence à son gré, suivant l'abondance de l'herbe et de l'eau, la salubrité du sol et les relations de voisinage. L'Arabe n'aime point la forêt; il y met le feu pour que l'herbe remplace le bois et que sa vue ne soit pas gênée par le branchage : c'est ainsi qu'entre les monts Ghourian et les collines de Mesellâta le plateau de Tar-hôna a été complètement dévasté; il n'y reste pas un arbre. Comme toutes les autres populations nomades qui, par leur dispersion même, finissent par se scinder en une multitude de groupes distincts par les

[1] H. Barth, *Reisen und Entdeckungen in Nord- und Central Afrika.*
[2] G. Rohlfs, *Kufra;* — von Bary, *Jahresbericht der Leipziger Geogr. Gesellschaft*, XV.

traditions, les mœurs, les intérêts, les Arabes de la Tripolitaine se divisent en tribus différentes les unes des autres, quoique la mémoire de la parenté originaire se maintienne pendant de longues générations. Quelques-unes de ces peuplades se distinguent par le nombre, la puissance ou la noblesse de l'origine. A l'est, une des tribus les plus considérables est celle des Aoulad Slimân, ardents Senoûsiya qui parcourent les steppes du littoral de la Grande Syrte et que leurs incursions guerrières ont menés jusqu'au

N° 12. — POPULATIONS DE LA TRIPOLITAINE.



delà du désert, dans le bassin du Tzâdé, comme les voyageurs nasamons dont parle Hérodote. Plus au sud, les Aoulad Khris se sont en partie fixés sur le sol comme possesseurs de l'oasis de Zella, et dans le voisinage les ravins du Haroudj noir ont servi de refuge à des tribus qui échappèrent ainsi aux exacteurs envoyés par le pacha. Les Ourfila ou Orfella, qui habitent les régions accidentées situées à la base orientale du grand plateau, sont les plus batailleurs et les plus redoutés des Arabes de la Tripolitaine; naguère on allait jusqu'à les accuser de voler des enfants pour les manger; ils se disent Arabes et parlent arabe, mais le mode de con-

struction de leurs demeures, leurs pratiques agricoles, les noms des sous-tribus et des villages prouvent que le fond primitif de la population est berbère[1]. Au nord-ouest, dans la direction de la capitale, se succèdent des tribus moins nombreuses et plus pacifiques : Kedadifa, Aoulad Bou-Seïf, Sfradna, Aoulad Yousef, Hamadât, Tar-hôna. De tous ces groupes de familles, le plus respecté est celui des Bou-Seïf, qui vit principalement dans les fonds du Ouâdi-Soufedjin et de ses tributaires. Pour sauvegarder la pureté de leurs mœurs, les Bou-Seïf ne permettent pas à l'étranger de séjourner dans leurs campements, mais ils lui assignent dans le voisinage une tente, où d'ailleurs ils ne manquent pas de le traiter avec une hospitalité parfaite. Les Aoulad Bou-Seïf, la tribu du « Père de l'Épée », élèvent les plus beaux chameaux de toute la Tripolitaine; dans chaque tente les chamelons sont traités comme des enfants de la famille.

A l'ouest de Tripoli, vers les frontières de la Tunisie, les principales tribus sont celles des Ouèrchefana, des Ben-Adjela et des Nouaïl. Naguère les conflits étaient fréquents dans la marche qui sépare les deux États, et, suivant le résultat de la lutte, les tribus, victorieuses ou fugitives, déplaçaient leurs campements. Quoique l'écriture se soit perdue chez les Berbères de la Tripolitaine, la plupart des peuplades sont désignées sur le sable ou sur les parois des rochers par des traits ou des signes compliqués, dans lesquels il faut voir soit des noms abrégés, soit des marques symboliques, analogues aux *totem* indiens de l'Amérique du Nord[2].

Il est aussi des tribus entières d'Arabes qui jouissent de la vénération publique, non à cause de la pureté de leurs mœurs ou d'un mérite quelconque, mais grâce à la sainteté prétendue de leur origine. Ces tribus se composent de « chorfâ », c'est-à-dire de descendants du Prophète, mais il est rare que cette généalogie soit authentique chez ceux qui s'en réclament : pourvu qu'une femme ait été épousée par un chérif, dût-elle même avoir été bientôt après répudiée par son mari, cela suffit pour que chacun de ses fils et des fils de ses fils puisse prendre le nom respecté[3]. Les familles « maraboutiques » de la Tripolitaine, de même que les Chorfâ, disent être venues de l'Occident. Il est en effet certain qu'un très grand nombre de tribus arabes s'avancèrent jusqu'à l'océan Atlantique dans les premiers temps de la conquête. Depuis cette époque un mouvement général de reflux s'est accompli et les tribus considérées comme

[1] Lyon, *Narrative of Travels in Northern Afrika.*
[2] F. et H. W. Beechey, ouvrage cité.
[3] Henri Duveyrier, ouvrage cité.

les plus nobles sont celles qui dans leurs migrations ont accompli deux fois, en sens inverse, le voyage de la Maurétanie : on les respecte plus que si elles venaient des villes saintes de l'Arabie. D'ailleurs ce mouvement de retour est plus actif que jamais. C'est par milliers que des Chorfâ d'Algérie ont immigré en Tripolitaine avec femmes, enfants et bestiaux, afin de n'avoir plus à subir le joug des infidèles. Et les khouan de l'ordre religieux des Senoûsiya, qui sont devenus si nombreux dans les oasis de Tripoli, ne sont-ils pas aussi des émigrants algériens? Après l'occupation de la Tunisie par les troupes françaises, plusieurs tribus insoumises cherchèrent un refuge dans les plaines de Djefâra, à l'ouest de Tripoli.

Après les éléments berbère et arabe, la plus forte part dans la population tripolitaine est certainement celle de la race nègre. Parmi ceux qui se disent Arabes ou même Chorfâ il en est des milliers qui, par la nuance de la peau et la chevelure, sont véritablement des noirs : seule la forme des traits témoigne du mélange avec les blancs Sémites. Les relations de commerce sont si fréquentes et si régulières entre Tripoli et l'intérieur du continent africain, que la présence de nombreux Nigritiens sur le littoral n'a rien qui puisse étonner; toutefois la grande majorité de ceux qui vivent actuellement dans la Tripolitaine y ont été menés de force, comme esclaves. Jadis il n'arrivait pas une seule caravane du Soudân qui ne traînât avec elle une chiourme de captifs : c'est par centaines de milliers qu'il faudrait évaluer le nombre des noirs qui furent ainsi importés à Tripoli, soit pour rester dans le pays, soit pour être réexpédiés en Égypte ou en Turquie. De nos jours, le commerce des esclaves ne se fait plus ouvertement dans la capitale du vilayet, mais il n'a point complètement cessé : dès que les traitants sont avisés de l'arrivée d'une caravane dans les oasis méridionales, ils mandent à leurs correspondants de négocier au meilleur prix leurs denrées vivantes, et celles-ci trouvent toujours un acheteur. Du reste, nègres et négresses, du moins dans la capitale, peuvent réclamer, quand il leur plaît, une lettre de liberté et ce diplôme d'affranchissement ne leur est jamais refusé. Nombre d'affranchis restent dans les maisons de leurs anciens maîtres, et ceux qui s'éloignent pour vivre indépendants les considèrent toujours comme des patrons et des protecteurs; lors des fêtes, ils viennent partager la joie de la famille.

Le gros de la population nègre n'habite ni Tripoli ni les autres villes de la contrée. Fidèles à leurs instincts de race, ils se sont groupés en petits villages composés de cabanes en branchages, en palmes et en roseaux : ni les maisons des Turcs policés, ni les tentes de l'Arabe nomade ne leur con-

viennent : ils vivent comme leurs compatriotes des bords du Niger ou du lac Tzâdé. La plupart, quoique comprenant l'arabe, parlent encore les dialectes de leurs ancêtres : du pays des Niam-Niam à celui des Foulah, toutes les contrées de l'Afrique centrale sont représentées dans la Tripolitaine par leurs langues respectives, mais celle qui est employée par la majorité des noirs, environ les deux tiers, est la langue « soudanienne » des habitants du Haoussa; en maints quartiers un étranger pourrait croire que cet idiome est le langage dominant du pays, tant les nègres se distinguent des Arabes par leur bavardage incessant. Il n'est pas probable toutefois que le dialecte du Haoussa se maintienne dans la Tripolitaine pendant plusieurs générations, car si pure que soit d'ordinaire la vie de famille des nègres de Tripoli, si touchante que soit l'affection qu'ils témoignent à leurs enfants, il est rare que les femmes des immigrants soient fécondes, et les chances de mortalité sont très grandes pour les nouveau-nés. Les négresses, paraît-il, résistent mieux au climat que leurs maris; plusieurs même atteignent un âge avancé[1].

Les Turcs, qui depuis 1835 ont non seulement la suzeraineté, mais aussi le pouvoir effectif, sont en minorité, même dans la capitale; cependant leur langue a fini par l'emporter dans l'usage courant chez la plupart des Taraboulsîyé : l'influence prépondérante de l'administration a fait prévaloir sur l'arabe le langage officiel. Pourtant les Turcs sont encore des étrangers, se tenant à l'écart des autres habitants : déjà le rite les distingue un peu des indigènes, puisqu'ils sont malékites, au milieu de populations hanéfites; en outre, ils prennent soin de suivre les modes de Constantinople, et par leur affectation de dignité ils cherchent à se distinguer de la foule à laquelle ils vendent la justice et la protection comme juges et administrateurs; mais si nobles qu'ils cherchent à paraître, ce sont eux qui s'avilissent le plus en se livrant à l'ivrognerie : rarement un Turc de Tripoli s'assied à son repas la tête libre des vapeurs du raki. Plus dignes sont les Koulougli, c'est-à-dire les descendants de Turcs et de Mauresques ou d'autres femmes, noires ou blanches, prises dans le pays; ils ne payent aucun impôt, mais ils sont tenus de servir comme soldats irréguliers à la première réquisition. Depuis que de nombreuses familles algériennes, fuyant la domination française, se sont établies dans la Tripolitaine, les Turcs choisissent ordinairement leurs épouses parmi les filles de ces immigrants, qui se distinguent en général des autres habitants de Tripoli par la probité, la sobriété, la pureté de

[1] H. von Maltzan, *Reisen in den Regentschaften Tunis und Tripolis*



TYPES DE LA TRIPOLITAINE. — ARABES, NÈGRE DU SOUDAN ET NÉGRESSE CHILLOUK ESCLAVE

Dessin de Pranishnikof, d'après des photographies de MM. Neurdein, Lagraine et R. Buchta.

mœurs. En outre, nombre de jeunes Algériennes ont la beauté des traits et le charme de la physionomie ; à cet égard elles contrastent avec les Taraboulsîyé ou Mauresques de Tripoli, qui du reste ont une si mauvaise réputation, qu'un mariage avec une de ces femmes est presque tenu à déshonneur. Mais si respectées que soient les épouses des fonctionnaires turcs, leurs fils sont rarement destinés à remplir des fonctions honorifiques; après avoir servi dans la gendarmerie ou en d'autres corps de troupes, la plupart de ces Koulougli se retirent dans les campagnes qui entourent la cité et là se mêlent graduellement au reste de la population.

Dans la Tripolitaine comme dans les autres pays « barbaresques », les Juifs sont, par excellence, la race méprisée. Pourtant ils sont parmi les plus anciens habitants de la contrée, puisqu'ils vinrent à l'époque des Ptolémées : aux premiers temps de la domination romaine, ils avaient obtenu la protection spéciale de l'empereur Auguste. A l'ouest de Moukhtar, sur le littoral de la Grande Syrte, un campement porte le nom de Yehoudia ou « Juiverie », en mémoire d'Israélites qui peuplaient cette contrée avant l'invasion des Arabes. Dans le Djebel Ghourian, les Juifs occupent, à côté des Berbères, des villages souterrains, où, d'après Lyon, leurs demeures seraient plus propres et mieux taillées que celles de leurs voisins : ces Juifs troglodytes, les seuls artisans du pays, n'ont pas à souffrir de mauvais traitements comme leurs coreligionnaires des autres districts de la Tripolitaine. Dans la capitale, où ils sont au nombre d'environ 8000, ils habitent un quartier séparé, que gouverne un « rabbin politique », ignorant du Pentateuque et du Talmud, mais armé du droit de répartir les impôts, de distribuer les amendes et la bastonnade, même de lancer l'interdit sur telle ou telle famille. Deux fois asservis, les Juifs de Tripoli sont très inférieurs à ceux de la Maurétanie pour l'instruction et s'en tiennent beaucoup plus fidèlement aux anciennes pratiques orthodoxes et aux mœurs héréditaires.

Quelques familles coptes venues avec les Arabes se sont maintenues en groupes distincts dans la Tripolitaine, mais trop peu nombreuses pour exercer la moindre influence. Plus actifs, quoique ne formant, eux aussi, qu'une faible communauté, sont les Berbères Djerâba, immigrants de l'île tunisienne de Djerba : ce sont eux qui possèdent les plus riches boutiques dans le bazar de Tripoli ; mais ils ont à soutenir la concurrence de quatre mille Maltais, qui sont aussi des Arabes, quoique chrétiens par les pratiques, anglais par la juridiction, italiens par la langue maternelle, en grande partie francisés par l'école. Cette colonie semi-

européenne se renforce chaque année de vrais Européens du continent, Italiens pour la plupart, hôtes qui espèrent être bientôt des conquérants, et qui, eux aussi, s'empressent de fonder des écoles, pour répandre l'usage de leur langue. En 1884, ils étaient au nombre de 800, sur 1000 continentaux d'Europe[1].

A l'ouest de Moukhtar, sur les côtes tripolitaines de la Grande Syrte, il n'y a point une seule ville, pas même un seul village permanent comprenant quelques centaines de huttes : sur un espace de 500 kilomètres, on ne voit que des groupes de tentes, de rares cabanes et des ruines informes. Mais au moins une « grande ville » se trouvait sur le littoral, celle qu'Aboû Obeïd Bekri désigne au moyen âge sous le nom de Sort et dont les débris sont aujourd'hui connus par les Arabes sous l'appellation de Medinet es-Soultan ou « Cité du Sultan » ; Sort ou Sirt fut autrefois le point de départ des caravanes qui se rendaient dans l'intérieur de l'Afrique par les oasis de Ouadan et de Mourzouk; mais les marchands, n'ayant pu se défendre contre les attaques des Bédouins nomades, durent choisir une autre route, celle qui, à l'est des plateaux, a pour étapes des oasis habitées par des agriculteurs résidants. Quelques-unes des ruines de Sort offrent des restes de constructions romaines; des conduites d'eau, des réservoirs, sont encore parfaitement conservés[2].

Toute la région des steppes, au sud du littoral de la Grande Syrte, est, comme la côte elle-même, dépourvue de villes, quoique les puits et les fonds des ouâdi où l'eau s'amasse avec le plus d'abondance servent de points naturels de ralliement aux pasteurs dispersés. Les villes proprement dites ne se trouvent qu'à la base du Haroudj et de la Montagne Noire, là où les eaux coulent en quantités assez considérables pour alimenter des palmeraies et subvenir à l'irrigation des champs de céréales. Même les oasis naturelles qui se succèdent de l'est à l'ouest, sous la même latitude que les oasis d'Aoudjila et de Djalo, sont inhabitées. Djibbena à l'orient, Maradé au milieu, Aboû Naïm à l'occident, sont les trois principales dépressions, parsemées de bouquets verdoyants, qui sollicitent, semble-t-il, des colonies d'agriculteurs. Ces cavités se trouvent au-dessus du niveau de la mer, mais à une faible altitude, à une cinquantaine de mètres seulement; du côté du nord, vers la Grande Syrte, aussi bien

[1] Paul Melon, séance de *l'Alliance française*, 17 janvier 1885.
[2] Barth, *Wanderungen durch die Küstenländer des Mittelmeeres.*

qu'au sud, vers les contreforts du Haroudj, se dressent des rochers calcaires, « témoins » d'un ancien plateau, que les intempéries, peut-être le travail des eaux, ont découpés dans tous les sens en colonnes et en édifices bizarres. Ces rochers sont remplis de fossiles, constituant en maints endroits toute la masse de la pierre, et le sable de l'oasis est parsemé d'innombrables coquillages et foraminifères. A l'est, du côté de l'oasis d'Aoudjila, s'élèvent des dunes qui sont parmi les plus hautes de toute la région saharienne : il en est qui atteignent 160 mètres. Les trois oasis sont très riches en palmiers, mais, à l'exception de quelques milliers, ce sont des arbres sauvages ou redevenus tels, ne croissant qu'en broussailles, et ne portant que des fruits médiocres et sans noyaux; il n'existe probablement pas de dattiers mâles dans l'oasis d'Abou Naïm et les dattiers femelles n'y sont point fécondés. Dans les trois oasis sont parsemés des pommiers sauvages donnant des fruits de la grosseur d'une noix.

Les tribus du voisinage, ou les bandes de pillards qui parcourent les steppes, viennent de temps en temps recueillir les dattes des oasis et faire paître leurs chameaux dans les fonds herbeux. Djibbena et Maradé étaient encore habitées au milieu du siècle; en 1862, il n'y avait plus qu'un seul individu, un esclave, dans l'oasis de Maradé, chargé de veiller sur les maraudeurs et de les signaler à ses maîtres, lors de leur visite annuelle. Ce qui empêche l'établissement d'une colonie autour des fontaines d'Aboû Naïm est la qualité de l'eau, très sulfureuse ou chargée de sulfate de magnésie. Sans doute le jour viendra, dit Rohlfs, où une visite à ces bains sulfureux de la Tripolitaine orientale sera recommandée par les médecins d'Europe comme très efficace. Les gisements de soufre sont nombreux dans cette région : c'est non loin de l'oasis, au nord, que se trouvent les mines exploitées dont le minerai est exporté par le petit havre de Braïga.

L'oasis de Zella, ou Zalla, dans un cirque de rochers situé à la base septentrionale du Haroudj noir, est l'une des mieux peuplées de la Tripolitaine; en 1879, elle contenait environ 1200 personnes, appartenant pour la plupart à la tribu arabe des Aoulad Khris. Le cirque de l'oasis, formé de roches déchiquetées, a 12 kilomètres de l'est à l'ouest, et 5 kilomètres du sud au nord; avec l'oasis de Tirsa, plus au nord, elle contient environ cent mille palmiers en rapport. En 1862, lors du voyage de Beurmann, Tirsa était habitée; elle ne l'est plus, probablement à cause du dangereux voisinage des Arabes Orfella[1]. Venus d'Égypte, il y a dix siècles, disent

[1] Gerhard Rohlfs, *Kufra*.

les Aoulad Khris, ils auraient chassé des tribus chrétiennes et servi de convoyeurs aux caravanes de l'Afrique centrale[1]. Edrisi rapporte que leur ville était le principal lieu d'étape entre Sort et l'oasis de Zouila, dans le Fezzân. Mais la « Cité du Sultan » n'existe plus et la principale escale du commerce maritime est maintenant beaucoup plus à l'ouest, au port de Tripoli. Les gens de Zella ne prennent part au trafic que par des voies détournées. Lors du passage de Rohlfs, en 1879, ils avaient même dû, depuis plusieurs années, s'abstenir d'aller directement à Tripoli, par crainte de la vendette des Orfella, auxquels ils avaient tué une cinquantaine d'hommes dans une rencontre, et dont ils auraient eu à traverser le territoire. En revanche, ils ne craignent pas de s'aventurer au loin dans les déserts du sud et même on leur doit dans les derniers temps une véritable découverte géographique, celle de l'oasis inhabitée Waou el-Namous, que nul Européen n'a encore visitée. Les habitants de Zella sont, de tous les Arabes tripolitains, les plus riches en chameaux. Ce sont aussi les seuls qui pratiquent encore l'élève de l'autruche ; mais depuis le voyage de Hamilton cette industrie est en décadence. En 1879, deux de ces animaux, qu'on nourrissait de dattes, donnaient à leur propriétaire un profit net de 150 à 200 francs.

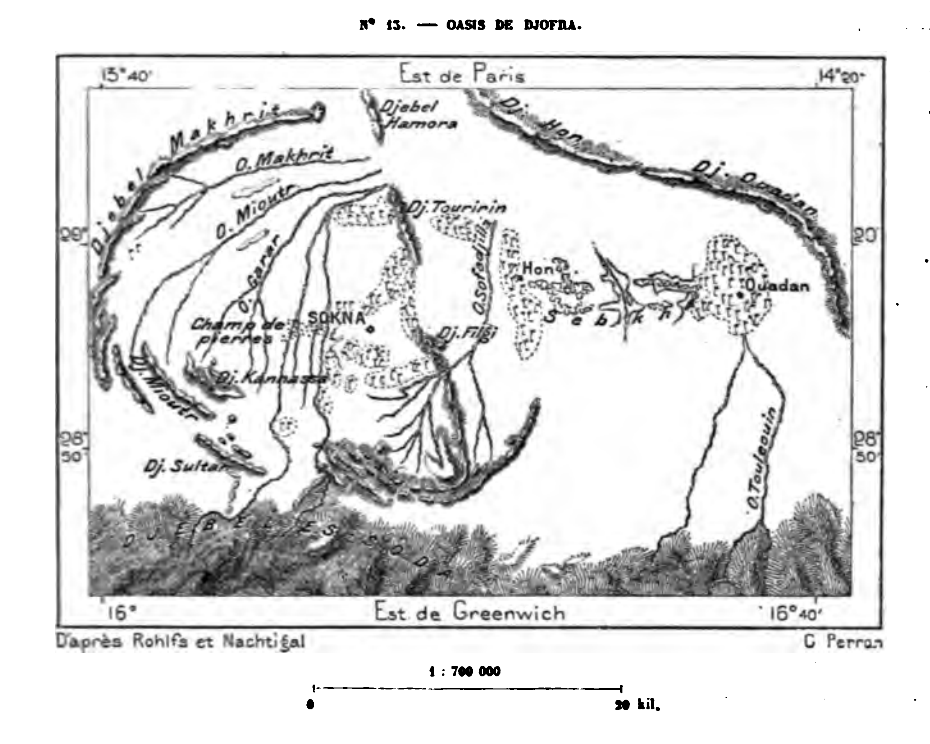
L'oasis de Djofra, plus vaste et plus populeuse que celle de Zella, est beaucoup moins riche en palmiers cultivés : un vingtième à peine des 2000 kilomètres carrés que comprend l'oasis est en rapport, par ses palmeraies, ses champs ou ses jardins. Le nom même de Djofra, dérivé de Djof, « Ventre », indique la forme de l'oasis : elle occupe un cirque allongé dans le sens de l'est à l'ouest et dominé sur tout son pourtour par des montagnes qui s'élèvent à 200 mètres au-dessus de la plaine ; seulement au sud, se dressent, au delà des avant-monts, les hauts escarpements du Haroudj. Du nord au sud, formant pour ainsi dire le petit axe du cirque, une rangée de collines, interrompue de distance en distance, partage l'oasis en deux parties égales, ayant chacune jardins, forêts de palmiers, steppes, étendues pierreuses et lacs salins ; des ravins sableux, dans lesquels l'eau se montre rarement à la surface du sol, convergent au nord de la double oasis dans le Ouâdi Missifer, qui, sous un autre nom, serpente dans la plaine jusqu'à la Grande Syrte. Quoique située sur le versant de la Méditerranée, l'oasis de Djofra appartient administrativement à la circonscription du Fezzân. Pendant longtemps ses habitants restèrent indépendants, ne payant d'impôts ni à Tripoli, ni à Mourzouk ;

[1] Von Beurmann, *Ergänzungsheft zu Petermann's Mittheilungen*, n° 8.

alors ils constituaient une petite république assez puissante et de toutes parts les opprimés venaient lui demander asile; la population, évaluée actuellement à 6000 individus, était alors beaucoup plus considérable[1].

Dans quelques-unes des palmeraies de Djofra l'eau est exquise; néanmoins les villes se sont fondées à côté de sources amères. Malgré ce désavantage, l'oasis est l'une des plus salubres de la région du désert, on n'y connaît pas les fièvres intermittentes; les ophtalmies sont rares; d'autres maladies, communes dans les oasis du Fezzân, ne pénètrent pas

N° 13. — OASIS DE DJOFRA.



dans celle de Djofra; mais quoique sains et vigoureux, les indigènes, Berbères ou Arabes, ont un aspect maladif, la peau jaune et parcheminée: rarement trouve-t-on parmi eux un homme se distinguant par la régularité des traits. Bien que les Arabes, en leur qualité de race élue et de disciples du Prophète, se croient supérieurs aux Berbères, ils reconnaissent cependant les droits qu'ont ceux-ci comme premiers possesseurs du sol. La propriété du terrain a été maintenue aux Berbères; les Arabes ne peuvent acquérir que les arbres : de là parfois des conflits et des batailles, qui occasionnent l'intervention des garnisons turques du Fezzân. Les races

[1] Lyon, *Travels in Northern Africa.*

sont bien mélangées, il est vrai, et il est difficile maintenant de distinguer entre Arabes et Berbères de Djofra; cependant une convention traditionnelle permet de sauvegarder le droit primitif de propriété; le fils. quelle que soit l'origine de sa mère, est toujours considéré comme appartenant à la nation du père. Les jardins qui entourent les villes de l'oasis sont admirablement tenus et produisent en abondance des céréales, des tomates, des aubergines, de l'ail, des oignons et autres légumes; lors de la récolte, les bras des jardiniers et de leurs esclaves ne suffisent pas et, à certaines époques, des émigrants du Fezzân viennent se louer pour quelques semaines dans le Djofra. Enrichis par l'agriculture, les habitants de l'oasis ne se livrent pas au commerce comme les gens de Mourzouk, de Ghadâmès et de Ghât : ce sont des Arabes d'autres tribus qui servent d'intermédiaires à leur trafic. L'élève des autruches, qui se pratiquait avec succès au commencement du siècle, est maintenant abandonnée.

La capitale actuelle de l'oasis, qui renferme environ le tiers de la population totale, est la ville murée de Sokna, dont le nom est parfois donné à toute la contrée. Les habitants appartiennent presque tous à la race berbère et parlent l'ancienne langue, d'ailleurs mélangée de beaucoup de mots arabes. Hon, située à peu près au centre du Djofra, dans la moitié orientale de l'oasis, est partagée entre Berbères et Arabes : c'est la ville la plus populeuse du pays, celle aussi qui possède le plus de terres cultivées. A l'est, la ville de Ouadan, à la base des montagnes du même nom, est une cité « sainte », grâce aux Chorfà qui l'habitent et qui jouissent de la double noblesse attachée aux descendants du Prophète et aux familles émigrées du Maroc. Bâtie en amphithéâtre sur un rocher, Ouadan offre un aspect très pittoresque : c'est une ville antique, déjà mentionnée depuis des siècles par les géographes arabes; elle donna jadis son nom à toute l'oasis. D'après Rohlfs, ses murailles reposeraient sur des fondations romaines.

En suivant la route qui, de l'oasis de Djofra, se dirige vers Tripoli en contournant la base orientale des avant-monts du plateau, les caravanes ont choisi pour lieu principal d'étape le village de Boû-Ndjeïm, habité par quelques familles d'Arabes Orfella vivant de leur commerce avec les marchands de passage et les bergers des alentours. Les puits de Boû-Ndjeïm, situés dans une profonde dépression de la steppe, à une hauteur peu considérable au-dessus du niveau de la mer, sont visités par les chameaux des pâturages environnants, à 100 kilomètres à la ronde. Les bêtes connaissent bien le chemin de l'aiguade : tous les mois, ou plus fréquemment pendant la saison des chaleurs, elles se rendent en longues processions aux

puits de Boû-Ndjeïm, et si personne ne se présente pour tirer l'eau et les abreuver, ils attendent patiemment des heures ou des jours l'arrivée des pasteurs. Tous les autres puits de la contrée, jusqu'à l'oasis de Beni Oulid, appartiennent également aux Orfella. Dans cette vaste oasis, une cinquantaine de hameaux et de villages, épars au milieu des oliviers et d'autres arbres à fruits, sont habités d'une manière permanente. Vue de haut, la vallée du ouâdi, que dominent des berges de 130 à 150 mètres, parois calcaires revêtues de laves, apparaît comme un fleuve de verdure, large d'un kilomètre environ et se prolongeant de l'ouest à l'est jusqu'à l'extrême horizon. La forêt d'oliviers est divisée en d'innombrables enclos par des digues de grosses pierres qui arrêtent les eaux d'inondation et retiennent en même temps la couche de terre végétale. Les puits du Ouâdi Beni Oulid sont creusés jusqu'à plus de 40 mètres[1].

Quelques agglomérations de masures situées au pied de la hamâda, dans les découpures du plateau, méritent le nom de villes. Telles sont les deux Gharia, Gharia el Cherkiya ou « l'Orientale » et Gharia el Gharbiya ou « l'Occidentale », qui se trouvent dans le fond d'un ouâdi tributaire du Zemzem. Ces deux villes, bâties à une vingtaine de kilomètres l'une de l'autre, à plus de 500 mètres d'altitude, furent jadis fortifiées, ainsi que le dit leur nom, qui a le sens de « forteresse ». La Gharia de l'ouest offre encore une superbe porte romaine à plein cintre, de l'époque des Antonins, qui contraste singulièrement avec les misérables huttes arabes appuyées sur la muraille; la Gharia de l'est se vante d'avoir les meilleures dattes, produites par des arbres que l'on arrose d'eau saumâtre recueillie dans les galeries souterraines des fogarat. Plus au nord, dans la haute vallée du Ouâdi Sofedjin, Misda, quoique n'ayant au plus que 500 habitants, est néanmoins une ville d'importance supérieure à l'une et l'autre des Gharia, grâce au passage fréquent des caravanes. En cet endroit la route de Tripoli se bifurque : d'un côté, vers le sud-ouest, le chemin de Ghadâmès gravit la hamâda; de l'autre, vers le sud, le chemin de Mourzouk franchit successivement les arêtes de hauteurs qui frangent le rebord oriental du plateau de la Hamâda Rouge. La population de Misda, d'origine berbère, mais fortement arabisée, quoique des traces de l'ancienne langue se maintiennent encore, appartient en entier à l'ordre religieux des Senoûsiya[2]; lors du voyage de Barth, en 1850, le couvent n'avait en toute propriété que deux pigeons; il possède aujourd'hui

[1] Henri Duveyrier, mémoire cité.
[2] Gerhard Rohlfs, *Kufra.*

de vastes domaines. Aux alentours se voient de nombreuses ruines de tombeaux et autres monuments romains.

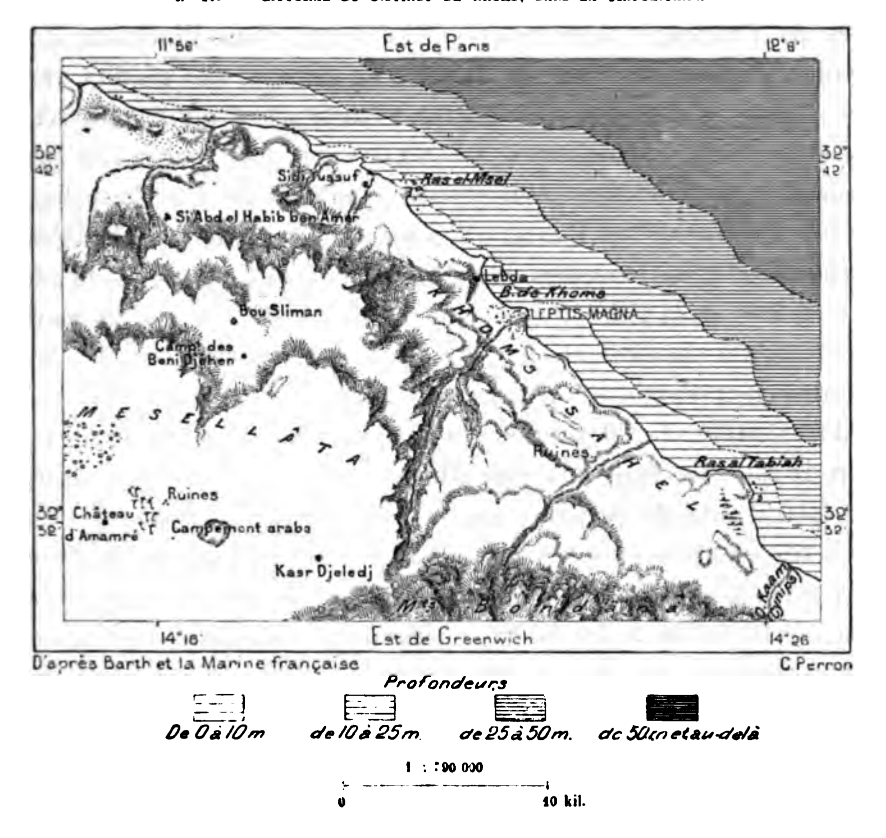
Relativement peuplés, le Djebel Ghourian et les montagnes qui le continuent à l'ouest n'ont point de villes proprement dites, à moins qu'on ne classe comme telle les galeries souterraines de Zenthan. En cet endroit, le plateau est découpé dans tous les sens par des ravins d'une faible profondeur qui forment autant de rues. De chaque côté les habitations sont creusées de main d'homme dans la masse rocheuse, où le calcaire blanc alterne avec la marne jaune; les parties les moins dures sont enlevées de manière à donner à l'ensemble des cavernes les dispositions d'une maison moresque avec cour et chambres latérales, mais les différentes pièces de l'étage communiquent par une corniche extérieure, saillie d'un banc de rochers, à laquelle on atteint, soit par les anfractuosités de la pierre, soit par un escalier formé de dalles superposées. Les habitations souterraines de Zenthan sont au nombre de mille à douze cents, ce qui permet d'évaluer à 6000 individus la population totale de cette ville cachée. Autour et au-dessus des grottes croissent des oliviers, qui sont la principale source de richesse des habitants, car les terres de labour sont rares dans cette partie du plateau[1]; des murs retiennent autour des arbres les marnes fertiles que les pluies pourraient entraîner. Pendant les saisons du labour et de la récolte, les troglodytes quittent leurs demeures et vont camper sous la tente, ce qui les guérit souvent des maladies contractées dans la roche humide. Après Zenthan, les deux agglomérations d'habitants les plus importantes de la « montagne » sont les bourgs groupés à la base des châteaux turcs, Kasr Ghourian et Kasr el-Djebel. L'ensemble du pays est relativement assez populeux : il n'aurait pas moins de « cent et un » villages[2].

Il faut descendre jusqu'à la côte avant de trouver une véritable ville, Tripoli, la seule d'ailleurs qui existe entre la Tunisie et la Cyrénaïque. Même les hautes plaines de Tar-hôna, dont le sol fertile nourrissait autrefois des habitants sans nombre, n'a plus aujourd'hui que des hameaux clairsemés et des campements d'Arabes, et le chef-lieu de la région du littoral, Misrata, situé près du cap qui limite à l'occident le golfe de la Grande Syrte, n'est qu'une humble bourgade, quoique désignée comme chef-lieu de quarante-quatre villages. Une maison de pierre, un phare moderne, deux ou trois ruelles inégales bordées de masures, des cabanes

[1] Mircher, *Mission de Ghadamès.*
[2] Richardson, *Narrative of a Mission to Central Africa.*

éparses sous les oliviers et les palmiers, telle est cette capitale, qui d'ailleurs est assez importante comme lieu d'échanges pour les tribus des environs. Des tapis, des nattes, des sacs en poil de chèvre et de chameau sont des produits très appréciés de l'industrie locale. Misrata possède la maison mère de l'ordre fameux de Sidi el-Madani, dont le fondateur émigra de Médine en 1833[1]. Au seizième siècle, Misrata était une ville riche, trafi-

N° 14. — LITTORAL DU DISTRICT DE KHOMS, DANS LA TRIPOLITAINE.



quant avec Venise : c'est de là que partaient la plupart des caravanes pour le Fezzân, et récemment encore les kafilah de Tripoli suivaient le littoral jusqu'à Misrata pour éviter les montagnes du Ghourian, dont les habitants étaient fort redoutés[2].

A l'ouest de Misrata, Sliten est un bourg ou plutôt un groupe de villages perdus sous les palmiers et en partie peuplés de marabouts et de juifs. Puis vient le village de Khoms ou de Lebda, pauvre héritière de l'antique

[1] Henri Duveyrier, *Tunisie.*
[2] Pezant, *Voyage en Afrique.*

Leptis, qui mérita jadis le surnom de Magna par sa grandeur et sa magnificence. L'emplacement de la première Leptis, que fondèrent des Sidoniens fugitifs, est un promontoire élevé qu'un ruisseau limite à l'est : la butte péninsulaire, défendue du côté de la terre par trois rangées de fortifications, était l'acropole de la cité. Les brise-lames qui protégeaient la pointe contre la force des vagues sont construits en blocs énormes, quadrangulaires comme ceux de l'îlot de Ruad, sur la côte de Syrie : on retrouve en cette partie de l'Afrique des restes encore parfaitement conservés de l'ancienne architecture phénicienne. Dans l'intérieur de ces murailles de quai s'ouvrent de distance en distance des réduits voûtés, d'une longueur d'environ 30 mètres : Barth pense qu'ils ont servi à remiser les barques sidoniennes. Au sud de la citadelle, sur la rive gauche du ruisseau, se développa graduellement une nouvelle cité, Neapolis, qui finit par devenir un des centres de population les plus considérables de l'Ancien Monde; des centaines de milliers d'habitants s'y trouvaient réunis et les édifices de la ville africaine, en partie construits avec les marbres des environs, ne le cédaient en richesse et en beauté qu'à ceux de Rome. Les sables ont envahi les ruines; les monuments sont enfouis sous des dunes hautes de 20 mètres. Un arc de triomphe, sur lequel on voit encore la date, fut bâti sous Marc-Aurèle[1]; mais la plupart des constructions dont il subsiste quelques restes, basilique et mausolées, s'élevèrent sous le règne de Septime Sévère, qui était né à Leptis et qui assura de nombreux privilèges à sa ville. Quelques colonnes gisent aussi sur le sol; toutefois la plupart de celles qu'on a découvertes au milieu des ruines ont été transportées en Angleterre ou en France : l'église Saint-Germain des Prés à Paris en possède plusieurs. On a trouvé dans les fouilles de Leptis de très beaux camées, ainsi qu'une inscription trilingue, punique, grecque et latine, monument qui témoigne de la multitude des étrangers qui se pressaient dans la ville africaine[2]. Sur la rive orientale du ruisseau s'étendait aussi un quartier de Leptis et sur la pointe basse qui bordait l'embouchure se dresse un fort souvent reconstruit, d'où l'on voit à ses pieds tout le champ des ruines et, par delà ces débris, les bouquets de palmiers, les olivettes et le cirque des collines de Mesellata, couronnées de fortifications dans le voisinage de la mer; l'ensemble de la cité occupait un espace cinq fois plus considérable que celui de la Tripoli de nos jours[3]. Le port de Leptis est presque complètement envasé; cependant des

[1] Ernest Desjardins, *Notes manuscrites.*
[2] Fulgence Fresnel, *Journal Asiatique*, 1846.
[3] Gerhard Rohlfs, *Petermann's Mittheilungen*, 1865.

bâtiments de faible tonnage, presque tous anglais, viennent dans la belle saison y prendre des chargements d'alfa recueilli dans les steppes voisines[1]. D'après les indigènes, la culture des oliviers aurait été introduite dans le pays par les Égyptiens : une olivette du Mesellata, composée de troncs énormes, est appelée le « Bois de Pharaon »[2]. Une route carrossable, qui unit à Tripoli le district de Mesellata, passe en maints endroits à côté d'une ancienne voie, reconnaissable aux ornières qu'ont laissées dans la roche dure les chars des Carthaginois, des Grecs et des Romains. Sur la route, le groupe de villages le plus populeux est celui de Tadjourah, peuplé de gens industrieux, à la fois agriculteurs, tisserands et teinturiers; Tadjourah fut jadis une ville guerrière, toujours en lutte avec les chevaliers de Malte[3].

La capitale actuelle de la Tripolitaine est loin de pouvoir se comparer en population et en richesse à l'ancienne Leptis Magna. Tripoli n'est qu'une ville de troisième ordre parmi les cités du littoral méditerranéen, quoique dans ces dernières années elle se soit à la fois embellie et peuplée. Comme Leptis, elle est d'origine phénicienne : sous le nom de Ouayat, latinisé en Oea, elle fut consacrée au dieu Melkart, la plus haute divinité tyrienne, et devint une cité considérable; on ne sait à quelle époque elle prit l'appellation de Tripoli, qui fut d'abord celle de la province entière : des trois villes, Leptis, Sabratha et Oea, la dernière, choisie comme capitale, finit par recevoir la dénomination générale de la contrée[4]. Les Turcs ont conservé le mot grec de Tripoli sous la forme de Tarabolos, mais ils distinguent la Tripoli africaine de celle de la Syrie par le surnom d'el-Gharb : c'est la « Tripoli de l'Occident ». Quelques restes de l'Oea romaine existent encore : des citernes profondes, des fondations de remparts datent de cette époque; même un bel édifice s'est parfaitement maintenu, un arc de triomphe, dédié à Marc-Aurèle et à Lucius Aurelius Verus. Il serait facile de dégager ce monument du sable qui l'enfouit jusqu'à mi-hauteur et des constructions sordides qui s'appuient sur ses piliers, formés d'énormes blocs de marbre.

Vue de la mer, la ville de Tripoli paraît charmante. Une chaîne d'écueils, en partie émergée, s'avance dans l'eau bleue à 3 kilomètres du rivage et porte, à sa racine, du côté de la terre ferme, une grosse tour et

[1] *Yacht-Reise in den Syrten*, 1873.
[2] Gerhards Rohlfs, *Kufra*.
[3] Elie de la Primaudaie, *Le littoral de la Tripolitaine*.
[4] Vivien de Saint-Martin, *Les anciens sites de la Tripolitaine*; — Heinrich Kiepert, *Lehrbuch der alten Geographie*.

des fortifications. A l'ouest s'arrondit le croissant de la cité, séparé de la plage par une ligne de remparts que domine une rangée de maisons blanches à terrasses, et que limite, à l'extrémité orientale du port, le palais massif du gouverneur général, entouré de jardins et de palmiers. Des minarets, aussi élancés que ceux des mosquées de la Turquie, et les mâts de pavillons où flottent les drapeaux consulaires, apparaissent au-dessus des mosquées et des maisons voisines du littoral, et au delà, commandant la ville, se montrent la citadelle et le « phare français », inauguré en 1880. Léon l'Africain, qui écrivait au commencement du seizième siècle, rapporte une tradition d'après laquelle Tripoli aurait été jadis bâtie plus au nord, et de son temps on aurait encore aperçu sous les flots les fondements d'édifices disparus; mais ce prétendu effondrement du littoral se réduit sans doute à un simple phénomène d'érosion locale, car les remparts actuels reposent en partie sur les fondations des murailles de l'ancienne Oea[1].

Dans la Tripoli moderne, qu'entourent des remparts lézardés, construits du temps de Charles-Quint, se mêlent des styles d'architecture bien divers. A l'intérieur, dans le dédale des rues étroites et tortueuses, la plupart des maisons, çà et là unies au-dessus de la voie par des passages en voûte, ont gardé leur physionomie arabe, avec leurs murs blancs et nus, et leurs cours entourées de galeries. Presque tous les édifices construits par le gouvernement, casernes, prisons, hôpitaux, magasins, rappellent les énormes bâtisses turques de Stamboul, tandis que le quartier maltais ressemble à un faubourg de petite ville italienne et que sur la rue de la Marine s'élèvent de somptueuses maisons comme celles des cités commerciales d'Europe. Même l'architecture des bords du Niger est représentée dans la ville méditerranéenne. Dans mainte ruine de Tripoli se groupent des cabanes à dômes de branchage semblables à celles du Soudan occidental : les esclaves nègres ont enseigné aux Bédouins de Tripolitaine ce mode de construction. Quoique très sale encore, tour à tour fangeuse et poudreuse, ou l'une et l'autre à la fois, Tripoli s'est très embellie depuis le milieu du siècle. Le *hara* ou quartier juif est toujours un labyrinthe de ruelles immondes, mais un boulevard central traverse tout le massif de l'ancienne ville, le marché où règnent les négociants de Malte et de Djerba s'est agrandi, de nouveaux faubourgs se sont formés au milieu des jardins. On a même creusé des puits artésiens pour subvenir au manque d'eau potable, le contenu des citernes ne suffisant d'ordinaire

[1] H. von Maltzan, *Reise durch die Regentschaften Tunis und Tripolis.*

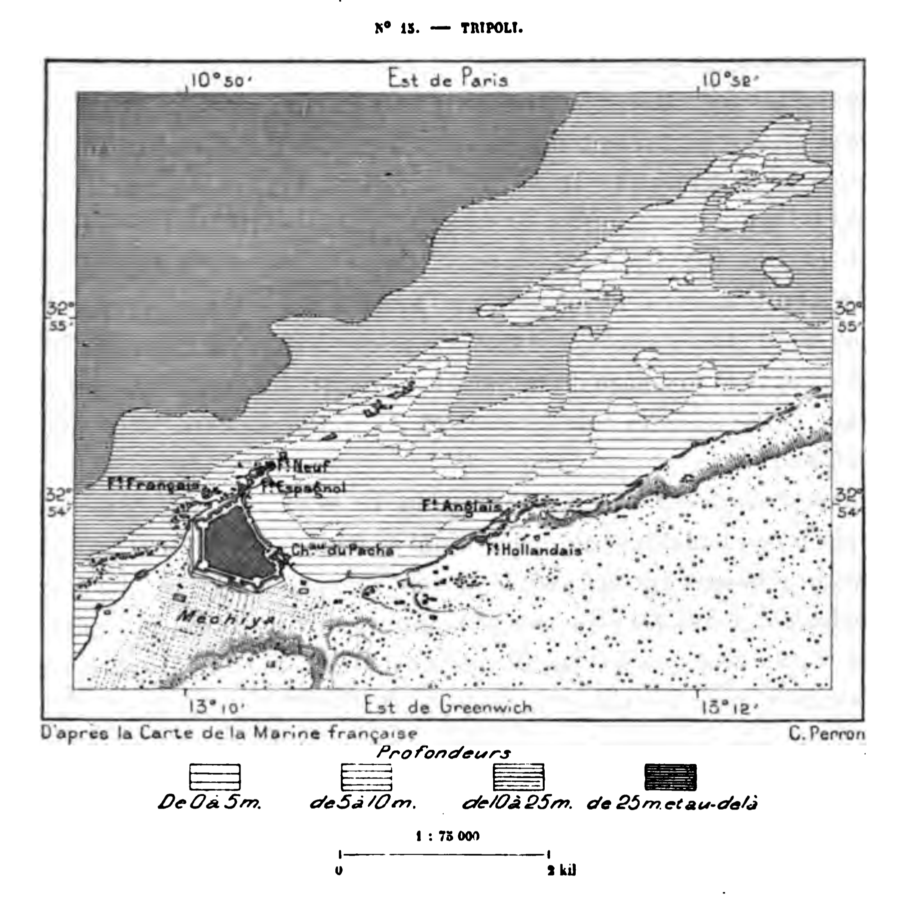


TRIPOLI. — VUE GÉNÉRALE, PRISE DU LARGE

Dessin de Th. Weber, d'après une photographie de A. de Bérard.

que pour six ou sept mois de l'année; mais jusqu'à maintenant les forages n'ont donné qu'un liquide saumâtre. La population urbaine a considérablement augmenté; elle est d'environ 30 000 personnes, parmi lesquelles on compte de quatre à cinq mille Européens, presque tous Italiens et Maltais. Les indigènes, hommes et femmes, ont à peu près le même costume; seu-

N° 15. — TRIPOLI.



lement ils drapent leur toge ou *haouli* d'une manière différente. Les femmes ont trois haouli superposés, de gaze, de soie, de laine[1].

La zone de palmeraies, dite la Mechiya, qui entoure la ville de Tripoli, sur une largeur moyenne d'une quinzaine de kilomètres, est une banlieue populeuse; elle contient, d'après Krafft, environ 30 000 habitants : nègres du Bornou et des États du Niger qui, redevenus libres, ont repris le même genre de vie que dans les hameaux natals; Arabes de passage qui plantent leurs tentes sous les palmiers, près d'une sainte koubba; mercanti mal-

[1] Krafft, *Tour du Monde*, 1861.

tais qui placent leur échoppe ou leur auberge au carrefour des chemins; Européens ou Turcs retirés dans une gracieuse maison de campagne au milieu des massifs verdoyants et fleuris. Mais en certains endroits la Mechiya est menacée par les sables, que laissa jadis la mer dans un golfe desséché; maint jardin est recouvert par une dune de 30 ou 40 mètres; on voit des arbres dont le tronc est complètement enseveli et dont la cime balaye le sable de ses hautes branches. Les habitants de Tripoli donnent improprement le nom de « désert » à cette ceinture de dunes, une sorte de vanité les portant à se croire voisins du Sahara, alors qu'ils en restent séparés par toute la région des steppes et par les montagnes de Ghourian. Il est vrai toutefois que Tripoli et sa banlieue offrent à maints égards l'aspect d'une oasis et qu'au sortir même des jardins les caravanes ont à mesurer leur route par les aiguades. Dans la Mechiya même, d'innombrables puits descendent jusqu'à une nappe d'eau que les pompes d'irrigation n'ont jamais épuisée, et que l'on trouve à moins d'un mètre de profondeur dans le voisinage de la mer. L'eau jaillit spontanément des sables lorsque de très basses marées mettent à sec les plages presque toujours inondées.

Pour le commerce avec les bassins du Tzâdé et du Niger, Tripoli a sur les cités occidentales, telles que Tunis, Bône, Alger, Oran, l'avantage d'être en relations directes avec le versant du golfe de Guinée. Deux routes principales, l'une par Mourzouk, l'autre par Ghadâmès, se rattachant l'une à l'autre par des chemins intermédiaires, mettent Tripoli en communication avec les villes du Bornou et du Haoussa. Avant 1873, les caravaniers de Ghadâmès avaient le monopole du commerce avec ces contrées, mais les négociants juifs de Tripoli organisent maintenant les caravanes à la porte même de leurs magasins, en intéressant pour moitié à toutes leurs opérations les chefs auxquels est remise la conduite de la kafilah et qui d'ailleurs rendent toujours un compte fidèle de leurs opérations. En moyenne, il part chaque année de Tripoli six ou huit grandes caravanes, ayant de mille à trois mille chameaux et toujours escortées par des centaines d'Arabes armés qui se hasarderont sans crainte en territoire hostile : le voyage dure ordinairement de deux à trois mois jusqu'aux premières villes du Soudan. Plusieurs négociants sont associés chacun pour une part différente dans la spéculation commune; mais ils ne peuvent guère réaliser avant deux années leur part de bénéfice proportionnel, car les opérations d'un troc fructueux entre les cotonnades, les écus de Marie-Thérèse et autres objets d'Europe et les plumes d'autruche, l'ivoire, la poudre d'or, les esclaves, durent longtemps et les caravaniers

tripolitains ont à promener souvent leurs marchandises en de nombreux marchés. Quand ils reviennent, ils se font annoncer de Sokna ou de Ghadâmès par des courriers montés sur des mehari, et de nouvelles spéculations se nouent avec les marchands d'Europe, en prévision de la prochaine arrivée du convoi; d'ordinaire les marchandises se vendent aux enchères à l'arrivée. Depuis que le Ouadaï s'est volontairement fermé au commerce de l'Égypte et surtout depuis que les provinces du haut Nil se sont révoltées contre la domination du khédive, un nouveau courant commercial s'est établi à travers l'Afrique nord-orientale par le Fôr et le Ouadaï; Tripoli, non plus Alexandrie, est le havre d'importation pour les approvisionnements et les munitions qu'achète le Kordofân. Toutefois, dans les dernières années, la principale cause de prospérité pour Tripoli a été l'exportation de l'alfa[1].

C'est un grand avantage pour Tripoli de posséder le monopole des échanges directs avec l'intérieur du continent; en outre, cette ville occupe une heureuse situation géographique, à peu près au milieu de la côte africaine sur le rivage de la Méditerranée, à proximité de Malte, de la Sicile et de l'Italie méridionale. Pourtant son commerce, quoique sextuple de celui qui se faisait en 1825 pour la Tripolitaine tout entière[2], est beaucoup moindre que celui de Tunis et d'Alger, villes qui ont à desservir par leur trafic une population locale plus forte et où le nombre des Européens est beaucoup plus élevé. La Grande-Bretagne, maîtresse de Malte, avec laquelle les rapports de Tripoli sont presque journaliers, a pour sa part plus de la moitié des échanges dans le commerce total; c'est elle qui fournit presque toutes les cotonnades, dites *maltese*, du nom de l'entrepôt insulaire, et qui prend en payement presque tout l'alfa de la contrée[3]. Les Italiens, représentés dans la ville par la presque totalité des immigrants européens, occupent le deuxième rang dans le mouvement des échanges; quant à la France, elle venait même après la Turquie dans le mouvement de navigation à Tripoli, mais la prise de possession de la Tunisie, limitrophe de la Tripolitaine, a notablement augmenté sa part

[1] Exportation de l'alfa, du port de Tripoli :

1870 : 1 022 tonnes d'une valeur de. . . . 40 000 francs;
1875 : 33 590 » » . . . . 2 572 680 »

[2] *Voyages* de Graberg de Hemsö.

[3] Commerce de Tripoli en 1880 :

Importations	17 954 964 francs.
Exportations.	15 097 635 »
Ensemble.	33 052 599 francs.

de trafic[1]. Toutefois l'importance de Tripoli comme grand marché restera toujours précaire tant que le port n'aura pas été approfondi et abrité des vents dangereux. Au mois de janvier surtout, les marins redoutent les approches du port : dans cette saison, il est arrivé fréquemment que des navires ont été jetés à la côte par les tempêtes du nord-ouest. Il serait urgent d'exhausser la jetée naturelle des écueils pour arrêter les vagues de houle et d'enlever les écueils qui obstruent l'entrée. Le chenal a seulement de 5 à 6 mètres de profondeur à marée basse, un peu plus de 6 mètres à marée haute, mais un bâtiment ayant plus de 4 mètres au-dessous de la ligne de flottaison ne se hasarde pas sans danger à franchir la barre.

A l'ouest de Tripoli se succèdent au bord de la Méditerranée de charmantes campagnes, où s'élèvent des villages permanents, tandis que dans l'intérieur les plaines de la Djefâra, quoique naturellement fertiles et abondamment arrosées par des ouâdi, ne sont guère habitées que par des nomades : on pourrait les transformer, dit Rohlfs, en une autre Mitidja, plus riche que celle d'Alger. La route du littoral traverse Zenzour, puis Zaouya, chef-lieu du district oriental de la Tripolitaine, et bientôt après apparaissent les ruines de l'antique Sabratha des Phéniciens, c'est-à-dire le « Marché », l'une des trois villes qui prirent le nom collectif de Tripolis; sa décadence et sa chute définitive datent probablement du huitième siècle de l'ère vulgaire[2]. Les marins italiens ont donné aux ruines de Sabratha et à l'humble village qui avoisine les restes des murailles le nom de Tripoli Vecchio, qui n'est point justifié par l'histoire et n'a point de dénomination correspondante en arabe. Au delà vient le petit port de Zoarah, dont les palmiers sont, comme ceux de Tripoli, menacés par des sables envahissants : c'est la dernière ville de la Tripolitaine. Une langue de sable voisine, le Ras el-Makhbas, est devenue fameuse par les vastes salines qu'elle protège. Au treizième siècle, les Vénitiens obtinrent de l'émir de Tripoli le privilège exclusif d'exploiter la sebkha du Ras el-Makhbas, appelée aussi de Zoarah, et l'importance de cette industrie devint si grande,

[1] Mouvement de la navigation à vapeur dans le port de Tripoli, en 1880, à l'entrée et à la sortie :

Navires anglais . .	192 vapeurs,	121 voiliers.	Jauge totale :	251 653	tonnes.
» italiens . .	142 »	115 »	»	98 042	»
» ottomans. .	66 »	1134 »	»	49 772	»
» français . .	112 »	» »	»	46 953	»
» divers. . .	4 »	44 »	»	7 005	»
Ensemble	516 vapeurs,	1414 voiliers.	Jauge totale :	453 405	tonnes.

[2] Vivien de Saint-Martin, *Les anciens sites de la Tripolitaine.*

que la République nomma des magistrats spéciaux pour la surveiller. Tous les ans, à la même époque, une flotte vénitienne jetait l'ancre dans la baie de Ras el-Makhbas et chargeait le sel pour les marchés de toute l'Italie septentrionale, de la Suisse, du Tirol, de la Dalmatie. Au dix-huitième siècle, les Vénitiens furent évincés par les Génois comme fermiers des salines[1].

Au sud et au sud-ouest s'étend la zone de la frontière, qui fut longtemps une sorte de marche abandonnée à des tribus de pillards. Lors de la prise de possession de la Tunisie par les Français, environ 75 000 Arabes des tribus méridionales se réfugièrent dans cette région presque déserte et, ne trouvant point à vivre sur le sol inculte, ils se livrèrent à de continuelles razzias sur les territoires des alentours. Maintenant la plupart de ces fugitifs sont rentrés dans leur patrie et la steppe, naguère parsemée de tentes, n'a plus que les rares campements des Nouaïl et d'autres tribus nomades.

V

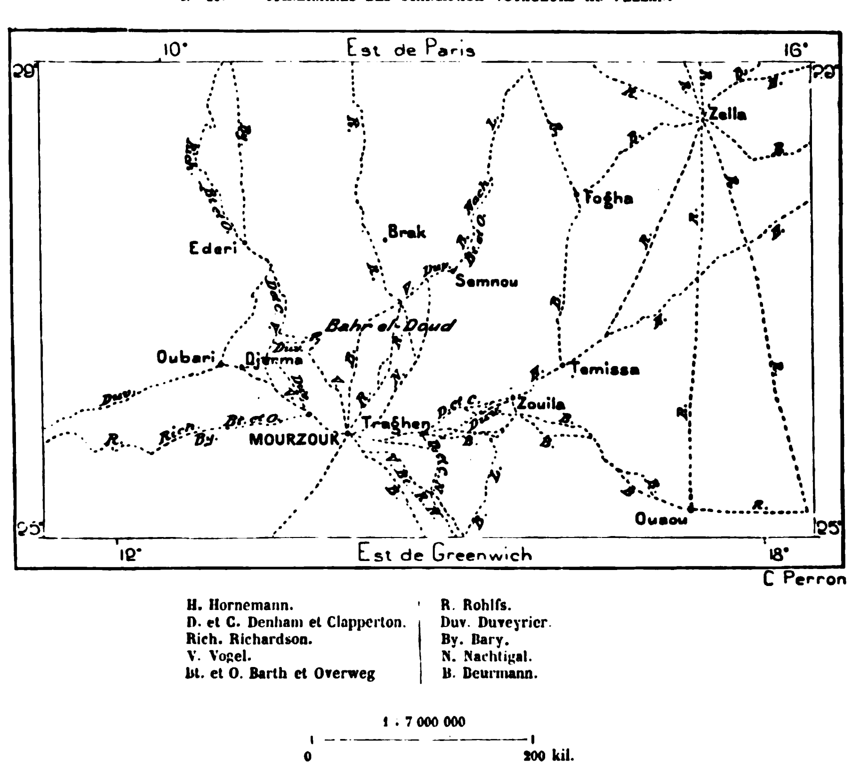
FEZZAN

Politiquement, le Fezzân appartient à la province turque de la Tripolitaine; par sa position au sud de la Montagne Noire, aussi bien que par son climat, il fait partie de la zone saharienne; par sa population nigritienne, il dépend même plus de la région du Soudan que de l'Afrique septentrionale. Toutefois l'étendue relativement considérable de ses oasis et leur facilité d'accès par les routes de Tripoli en font une région intermédiaire entre le littoral et le Sahara. Jadis la conquête romaine avait rattaché la contrée de « Phazania » au monde méditerranéen; les Arabes y pénétrèrent en vainqueurs dès le premier demi-siècle de l'hégire, et l'autorité des Turcs, héritiers de Rome par Constantinople, s'y est établie définitivement dans les premières années de ce siècle, après une longue série de guerres qui provenaient, non de l'esprit d'indépendance des habitants, mais des ambitions rivales de familles prétendant au pouvoir. De nos jours, c'est en grande partie par le Fezzân que les marchandises d'Europe sont introduites au centre même du continent et que par conséquent se fait de proche en proche le travail d'assimilation entre les hommes. D'ailleurs, si grande que soit l'importance historique du Fezzân comme porte d'entrée

[1] Élie de la Primaudaie, *Le Littoral de la Tripolitaine.*

de l'Afrique centrale, elle compte pour bien peu de chose par le nombre des habitants : d'après la statistique détaillée du voyageur Nachtigal, la population totale de ce pays serait au plus de 43 000 personnes, de 37 000 seulement en défalquant les habitants des oasis situées au nord de la chaîne de partage[1]. La population s'élevât-elle à 200 000 personnes, ainsi que l'admet le voyageur Rohlfs, elle ne serait pas même d'un individu par kilomètre carré, car dans ses limites naturelles, entre la Montagne Noire

N° 16. — ITINÉRAIRES DES PRINCIPAUX VOYAGEURS AU FEZZAN.



au nord, les contreforts du Djebbel Ahaggar à l'ouest, les plateaux avancés du Tibesti au sud, et les solitudes libyennes à l'est, la superficie du Fezzân est au moins de 300 000 kilomètres. La circonscription administrative du Fezzân est beaucoup plus étendue, puisqu'elle comprend, au nord de la Montagne Noire, les oasis du Zella, de Djofra et tout le versant de la Méditerranée jusqu'à Boû-Ndjeïm.

Depuis un siècle, le Fezzân a été visité par de nombreux voyageurs. En 1798, Hornemann, un des missionnaires envoyés par la Société d'explora-

[1] *Sahara und Sudan*; — Behm und Wagner, *Bevölkerung der Erde*, VI.

tion de l'Afrique, traversa le Haroudj Noir et le Haroudj Blanc par un itinéraire que nul Européen ne suivit après lui. Vingt années plus tard, Lyon étudiait la principale route de commerce de Tripoli à Mourzouk par l'oasis de Djofra et y fixait quelques points astronomiques, auxquels se rattachèrent plus tard les itinéraires d'Oudney, Denham et Clapperton. Le voyage de Barth, Overweg et Richardson, en 1850, se fit par la route directe qui traverse la grande Hamâda Rouge. Puis se succédèrent les importantes explorations de Vogel, de Duveyrier, de Beurmann, de Rohlfs, de von Bary, de Nachtigal, qui non seulement ont tracé sur la carte le réseau de leurs routes, mais y ont encore ajouté celles de nombreux informateurs arabes : c'est ainsi que Rohlfs a fait connaître en Europe la découverte d'une des oasis de Waou par un Arabe de Zella, Mohammed el-Tarhôni.

Dans son ensemble, le Fezzân est disposé en forme d'amphithéâtre, de trois côtés des plateaux l'entourent et le fond en est incliné graduellement vers l'est. Son altitude moyenne est d'environ 500 mètres et les points les plus bas des oasis ne descendent probablement pas au-dessous de 200 mètres. D'après Barth, la cavité la plus profonde serait au puits de Charaba, à l'est de Mourzouk ; un lac se maintient pendant des mois entiers dans ce creux où descendent les eaux de pluie d'un vaste bassin. L'intérieur du cirque fezzânais est assez accidenté et l'apparence du relief, aussi bien que l'altitude de la contrée, témoignent que le bassin ne fut certainement pas couvert par les eaux marines dans une période géologique récente, ainsi que des géographes en avaient naguère émis l'hypothèse, non seulement pour le Fezzân, mais pour le Sahara tout entier. Toutefois on remarque en maints endroits les traces d'un séjour antérieur de l'eau salée et les vagues de sables errants qui se pourchassent sur les plateaux de l'ouest, de même que les mosaïques de cailloux polis et multicolores qui pavent la surface des serir orientaux, témoignent en faveur d'une ancienne immersion du sol[1]. Entre les rebords montagneux du pourtour, l'ensemble du Fezzân se compose de terrasses secondaires dont le grand axe se dirige de l'ouest à l'est et que séparent les unes des autres des crevasses d'une profondeur moyenne d'environ 50 mètres. Ces dépressions intermédiaires, étroites et serpentines, sont appelées « ouâdi » comme les lits des torrents temporaires de la Tripolitaine du nord ; mais jamais un courant régulier ne s'y forme : il serait plus juste de leur donner le nom de *hofra* ou « fosse » que porte une de ces dépressions, celle de Mourzouk. Parmi ces ouâdi, les unes sont des vallées de sable ou d'argile nue, les autres des fonds verdoyants om-

[1] Gerhard Rohlfs, *Quer durch Afrika*.

bragés de palmiers. Quoique ne formant pas une ramure fluviale proprement dite, les fosses convergent en général les unes vers les autres, mais toutes n'atteignent pas le lit commun vers l'est de la contrée; des sables, des rochers interrompent à l'orient les vaux inachevés.

Le versant méridional du Djebel es-Soda et du Haroudj Noir ne présente qu'une faible déclivité; il se prolonge au sud par des contreforts et les terrasses du serir Ben-Afien, bas plateaux couverts de pierrailles qui rendent la marche difficile : au sud de la crête du Soda, il faut parcourir un espace de 130 kilomètres avant d'arriver à la falaise au pied de laquelle commence le Fezzân proprement dit; dans cet espace presque entièrement désert, il ne se trouve qu'un seul entonnoir verdoyant, l'oasis de Fogha. Le premier ouâdi du Fezzân limite brusquement la base du Plateau Rouge : c'est le ouâdi Heran, où quelques arbres se voient çà et là près des puits, dans les fonds humides; mais il n'offre dans presque toute son étendue que des sables mobiles parsemés de blocs gréyeux noircis par la chaleur. Toutefois à son confluent avec un ouâdi plus large, que dominent au nord les escarpements des contreforts de la Montagne Noire, l'aspect de la vallée change : une couche d'humus recouvre le fond du ouâdi ech-Chiâti et les racines des palmiers rencontrent le sable humide à une profondeur moyenne de 3 mètres. Les mesures prises par les voyageurs sur l'altitude du ouâdi varient de 350 à 500 mètres et ne permettent pas de se rendre compte de la véritable pente de la vallée : on pense qu'elle s'incline de l'ouest à l'est comme les autres ouâdi; il est possible toutefois qu'elle soit plus haute vers le centre qu'à ses deux extrémités[1].

Au sud de la fosse d'ech-Chiâti, qui va se perdre à l'est au milieu des rochers du Haroudj Blanc, s'élève une terrasse offrant en certains endroits une largeur d'une centaine de kilomètres, quoique de petits bassins de verdure, inhabités pour la plupart, et d'étroits ouâdi s'ouvrent çà et là dans sa puissante masse. Un de ces ouâdi est le Zelaf, étrange fissure du sol, emplie d'une forêt de palmiers dont les fruits exquis appartiennent aux passants : cependant l'usage leur interdit d'en emporter des approvisionnements; ce qui reste de dattes après le passage des caravanes est récolté par les habitants d'ech-Chiâti. Le plateau dans lequel s'ouvre la fosse verdoyante du ouâdi Zelaf est entièrement occupé à l'ouest par la mer des sables; les *edeyen*, c'est-à-dire les « monts de sable » dans le dialecte temâhaq des Touareg orientaux, s'étendraient, d'après M. Henri Duveyrier, qui les a traversés en deux endroits, sur une longueur de 800 kilomètres, de

[1] Nachtigal, *Sahara und Sudan*.

l'ouest à l'est, et une largeur moyenne de 80 kilomètres : c'est à peu près vers la partie du plateau où passe la route principale des caravanes entre Tripoli et Mourzouk que la masse sableuse cesse de se dérouler en une mer continue et se décompose en archipels distincts et en monticules. Les rangées de dunes ne se succèdent pas avec une régularité parfaite; quelques-unes de ces hauteurs se dressent même en pitons complètement isolés. Au nord de Djerma la caravane de Barth trouva les remparts serpentins des sables si difficiles à franchir, que les hommes furent obligés d'en aplanir les crêtes de leurs mains afin que les chameaux pussent y prendre pied. Et pourtant ce n'est pas là que les dunes atteignent la plus grande élévation : plus à l'est, Vogel mesura trigonométriquement la hauteur d'un mont de sable : sa hauteur était de 162 mètres au-dessus d'un petit lac qui emplit une dépression du plateau[1].

On s'étonne que dans cette région où les pluies sont si rares, des lacs permanents ou périodiques se maintiennent au milieu des dunes. En un seul groupe, au nord de la hamâda de Mourzouk, il s'en trouve une dizaine, d'ailleurs presque tous difficiles d'accès, à cause des buttes de sable fin qui les entourent et dans lesquelles on enfonce à chaque pas. Deux de ces lacs renferment du chlorure de sodium et du carbonate de soude, comme les lacs de Natron du désert égyptien; de là le nom de Bahr el-Trounia ou « mer de Natron » sous lequel est connu l'un des lacs du Fezzân. Plusieurs autres lacs sont peuplés de vers très appréciés des gourmets de la contrée. Celui qui en fournit la plus grande quantité est spécialement désigné par l'appellation de Bahr el-Doud ou « mer des Vers » et les pêcheurs riverains sont les « Gens des Vers », les Douwâda. Le lac, bordé de palmiers, est à peu près circulaire, d'une circonférence de 1000 mètres environ, et à l'endroit le plus creux, sondé par Vogel, il a près de 8 mètres, quoique les indigènes le disent « insondable » et que ses eaux noires, de consistance presque sirupeuse, tant elles sont salées, le fassent en effet paraître très profond. Les malades du Fezzân viennent s'y baigner en foule, puis ils se plongent à côté du lac dans des puisards d'eau douce où se dissout la couche de sel qui les recouvre. Le « ver », que les naturalistes appellent *artemia oudneyi*, est la larve d'un diptère qui se meut avec une extrême rapidité : son corps serpentin, d'un rouge doré comme celui des cyprins de Chine, passe et repasse comme un trait de feu au milieu des animalcules qui l'entourent, couvrant la surface du lac; sa longueur est d'environ 8 millimètres. Au moyen de filets on capture les larves du « ver », mêlées à d'au-

[1] *Petermann's Mittheilungen*, sept. 1855.

tres larves qui les poursuivent et à des fucus qui leur servent d'aliment; le tout est pétri et transformé en une espèce de pâte dont le goût rappelle celui de crevettes « un peu faisandées ». On l'emploie le plus souvent en sauce, avec d'autres aliments[1].

Le plateau des dunes est brusquement limité au sud par la dépression du ouâdi Lajâl, dont la direction générale est de l'ouest-sud-ouest à l'est-nord-est. Prise dans son ensemble, la fosse a près de 500 kilomètres de long, entre les déserts qui séparent Rhât du Fezzân, et ceux qui s'étendent vers le Haroudj Blanc, mais les oasis n'occupent les fonds de ce ouâdi que sur un espace de 200 kilomètres environ, avec une largeur moyenne de 8 kilomètres; vers son origine occidentale, le ouâdi Lajâl est à 600 mètres d'élévation, et à 400 mètres seulement dans les déserts avec lesquels il se confond à l'orient. Les deux rives du ouâdi contrastent singulièrement : au nord, elles sont formées de mamelons sablonneux, aux contours arrondis, tandis qu'au sud se dressent d'abruptes falaises, prolongement d'une chaîne, en partie dévonienne, l'Amsak, qui domine l'entrée occidentale du ouâdi. Vers le milieu de la fosse du Lajâl, deux promontoires, l'un de sable, l'autre de pierre, qui viennent au-devant l'un de l'autre, divisent la dépression en deux moitiés, désignées, d'après leur position géographique, par les noms de ouâdi el-Gharbi et de ouâdi ech-Cherki. Ce dernier, le ouâdi « Oriental », est le plus considérable : il se réunit à l'est aux palmeraies de Sebha, puis, interrompu par le désert, reparaît aux petites oasis de Temenhint, de Semnou, de Zighen, dont la position semble indiquer l'existence d'un ancien confluent entre le ouâdi Lajâl et le ouâdi ech-Chiâti; des sables obstruent aujourd'hui la vallée.

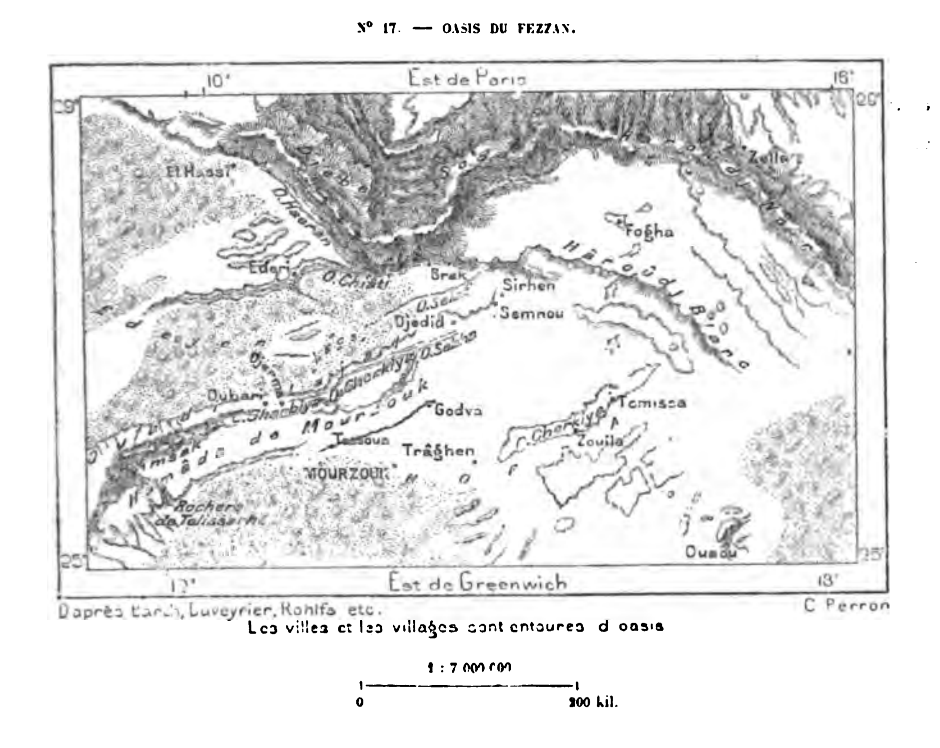
Le sol du ouâdi Lajâl est, comme celui des autres dépressions du Fezzân, formé de *heïcha*, c'est-à-dire d'un humus très léger, saturé de sel et boursouflé par l'action combinée des eaux profondes et de la chaleur; des efflorescences de sel forment en beaucoup d'endroits une zone médiane, bordée de part et d'autre de cultures ménagées à la base des dunes et des falaises. La profondeur moyenne de l'eau dans le ouâdi Lajâl est de 3m,60 : il est donc inutile d'arroser les palmiers, qui s'alimentent eux-mêmes par leurs racines de l'humidité nécessaire; mais pour la culture des légumes et des céréales on obtient l'eau d'arrosement au moyen de puits dans lesquels plongent des appareils en bois de dattier qui de loin rappellent les machines à mâter et les grues des villes maritimes. Quoi qu'en dise le voyageur Rohlfs, il existe dans le Fezzân des systèmes de puits à galeries

[1] Vogel, *Petermann's Mittheilungen*, sept. 1855; — Henri Duveyrier, *Les Touareg du Nord*.

ou fogarat : M. Duveyrier en a visité un sur le versant des falaises méridionales du ouâdi, non loin de Djerma.

La hamâda de Mourzouk, qui sépare le ouâdi Lajâl de la dépression à laquelle on donne spécialement le nom de Hofra ou de « Fosse », est un plateau presque uniformément plat, si ce n'est qu'une partie de son rebord septentrional forme l'âpre saillie dite chaîne de l'Amsak, et qu'elle est sillonnée de crevasses, dans lesquelles on a creusé des puits ou qui même sont occupées par des oasis : telle est celle de Godva, où passent la plupart des caravanes entre Mourzouk et la Tripolitaine. Assez étroite à l'ouest,

N° 17. — OASIS DU FEZZAN.



Les villes et les villages sont entourés d'oasis

1 : 7 000 000

0 — 200 kil.

puisqu'on peut la traverser en une journée de marche, cette hamâda de Mourzouk s'élargit vers l'orient et finit par se confondre avec les serir pierreux et les déserts inexplorés que dominent au nord les terrasses calcaires du Haroudj Blanc. Dans sa partie occidentale, la hamâda de Mourzouk est limitée au sud par une très étroite vallée, le ouâdi Aberdjouch, au delà duquel recommencent les plateaux pierreux qui se continuent indéfiniment au sud jusqu'au pays tibbou, n'offrant d'autre végétation dans leurs cavités que de rares gommiers; mais à l'est s'ouvre en demi-cercle la vaste dépression de la Hofra, le creux du Fezzân dans lequel se trouve Mourzouk, la capitale actuelle de la contrée. Ce bas-fond est divisé par des espaces

incultes et pierreux en deux parts bien distinctes, à l'ouest l'oasis de Mourzouk, à l'est une longue et étroite série d'oasis dite ech-Cherkiya, « Orientale », qui se subdivise en de nombreuses cavités secondaires cloisonnées par des arêtes sableuses et ne présente dans son développement aucune pente régulière. L'altitude des diverses oasis varie de 300 à 500 mètres. La dernière du côté de l'orient, Temissa, est de toutes parts environnée de solitudes. Le fond de la Hofra, de même que celui des autres cavités du Fezzân, se compose de heïcha, si ce n'est qu'il contient en moyenne un peu plus d'argile; mais cette argile est tellement saturée de sel, que les briques battues des maisons, toutes formées de glaise, fondent sous une forte pluie[1]. L'eau ramenée du fond par les appareils est saumâtre et les étrangers s'y habituent difficilement; en plusieurs endroits elle atteint la surface et s'étale en marais ou en sebkha, bordées d'une zone de sel cristallin.

La Hofra, avec son prolongement oriental la Cherkiya, est au sud la dernière grande oasis du Fezzân; en cheminant vers le plateau de 750 mètres qui sépare le Fezzân du pays des Tibbou, les caravanes ne rencontrent que des puits et les deux petites oasis de Gatroûn et de Tedjerri. A l'est, dans la direction de Koufra, le désert est encore plus âpre que vers le sud : serir, dunes, fonds salins se succèdent sur un espace de plus de 200 kilomètres avant que l'on rencontre une première oasis, celle de Waou el-Kebir ou de la « grande Waou » (Ouaou)[2], inconnue aux géographes avant le voyage de Beurmann, en 1862. Elle fut possédée et habitée jusqu'en l'année 1841 par des nègres tibbou; mais des pillards arabes les en chassèrent à cette époque et en firent le centre de leurs déprédations. Les Tibbou essayèrent vainement de reconquérir cette oasis; mais la tribu des conquérants a cédé la place à son tour, et, lors du voyage de Beurmann, Waou était occupée par des khouan de la confrérie des Senousìya, tous célibataires : aucune femme n'avait le droit de séjour dans l'oasis. Beurmann apprit qu'à trois jours de distance vers l'ouest se trouve une autre oasis désignée sous le nom de Waou es-Serir, la « petite Waou » ou de Waou-Namous, le « Waou des Moustiques »; mais personne dans le pays ne put lui indiquer la route à suivre : le seul individu qui la connût était mort récemment à un âge avancé[3]. Cette oasis perdue est celle qu'a retrouvée en 1876 l'Arabe Mohammed Tarhôni, aidé de quelques explorateurs volontaires de Zella. Elle n'est pas habitée

[1] H. Duveyrier, ouvrage cité.
[2] Ce nom serait-il le mot égyptien de Wah, dont les Grecs ont fait oasis?
[3] Moritz von Beurmann, *Ergänzungsheft*, n° 8, *zu Petermann's Mittheilungen*.

comme la grande Waou; mais de nombreux tessons de poteries et les forêts de palmiers, débarrassées de leur sous-bois, témoignent qu'elle eut naguère une certaine population, probablement composée de Tibbou; outre les palmiers, les acacias et les tamaris, ainsi que des arbustes moins élevés, constituent la flore de la Waou des Moustiques[1]; dans les roches on trouve de « beau soufre jaune ». Un petit lac, au milieu de l'oasis, explique la multitude d'insectes qui ont valu son nom à l'oasis; les anciens habitants s'étaient établis sur une « très haute montagne » au-dessus du lac et des nuées de moustiques[2]. D'après les traditions, il existerait au sud-est une autre oasis, Waou Harir, vallée riche en végétation et peuplée d'un grand nombre d'animaux, moufflons, gazelles et antilopes, ne se méfiant pas encore de l'homme : ils se laissent attaquer et percer à coups de lance. Des chameaux redevenus sauvages vivraient aussi à l'ombrage des palmiers, sur les bords des « ruisseaux » qui coulent dans la mystérieuse oasis.

Sous une latitude plus méridionale que la Tripolitaine proprement dite, le Fezzân offre naturellement une température moyenne plus élevée, de 27 à 28 degrés centigrades; cependant les froids y sont plus vifs, à la fois à cause du plus grand éloignement de la mer, qui exerce toujours une influence modératrice sur les climats, et par suite de la plus grande pureté de l'air, qui pendant les nuits permet le libre rayonnement du calorique dans les espaces. Cependant il est rare que le ciel soit tout à fait pur; il n'a pas l'admirable azur des zones tempérées, mais il offre plutôt un blanc laiteux et les nuages qu'on y voit sont presque toujours des nuages pommelés, striés ou guillochés, les cirrus des hautes régions atmosphériques. En décembre et pendant la première moitié de janvier, le thermomètre, observé au lever du soleil, ne dépasse pas d'ordinaire 5 à 6 degrés et sur maints endroits du plateau on a vu l'eau geler pendant la nuit[3]; on aurait même aperçu de la neige sur les monts qui entourent la contrée. Quant aux extrêmes de chaleur, ils sont presque intolérables pour les étrangers. Si la moyenne estivale, d'après Lyon, est déjà de 32°,5 à Mourzouk, M. Duveyrier y constata deux fois en juillet la température de 44°,6 à l'ombre, et fréquemment, dans le désert proprement dit, la colonne thermométrique s'est élevée à plus de 50 degrés centigrades. Au soleil, les chaleurs dépassent 60 degrés, atteignent même 70. Pour le climat, le Fezzân appartient à la zone du Sahara, où les écarts de température suf-

[1] Gerhard Rohlfs, *Kufra.*
[2] Beurmann, mémoire cité.
[3] Vogel, *Petermann's Mittheilungen*, sept. 1855.

fisent, ainsi que l'a dit Hérodote, pour consumer « le fond même de la contrée[1] ». Quelles sont les roches qui résistent aux dilatations et aux resserrements produits par des extrêmes de température dont l'écart annuel s'élève à 75, peut-être à 80 degrés[2]?

Quant aux pluies, elles sont d'autant plus rares dans le Fezzân que le Djebel es-Soda et le Haroudj Noir les arrêtent au passage. Même la rosée manque presque complètement, à cause de la sécheresse de l'air. D'ailleurs, chose étonnante, la pluie n'est pas désirée dans les oasis du Fezzân, non seulement parce qu'elle délaye les cabanes en pisé, mais aussi parce qu'elle porte tort aux arbres, en modifiant le régime normal de leur alimentation par les eaux profondes. « L'eau des pluies est morte, l'eau du sol est vivante, » disent les indigènes[3]. Les averses tombent généralement en hiver et au printemps, c'est-à-dire de décembre en avril, quand les vents du nord disputent la prépondérance à ceux du midi.

Les écarts de froid et de chaleur ont pour conséquence nécessaire un grand appauvrissement de la flore : les plantes qui ne peuvent s'accommoder des froids rigoureux et celles qui redoutent les chaleurs extrêmes périssent sous ce climat. Il n'y a presque pas de flore spontanée dans le Fezzân : des acacias talha au rare feuillage, de pâles tamaris, des alhagi épineux, nourriture des chameaux, la coloquinte des sables, l'alfa, quelques broussailles, une salsolée, deux ou trois herbes, voilà tout ce que produit le désert dans ses fonds abrités. Les plantes de culture sont peut-être plus nombreuses que les végétaux sauvages, quoique dans mainte oasis les jardins soient très pauvres en espèces. Le Fezzân possède, dans tel ou tel ouâdi, le froment, l'orge et plusieurs autres sortes de céréales, le gombo, dont le fruit mucilagineux est très apprécié des Arabes, une trentaine de légumes, énumérés par Nachtigal, et dans le nombre presque tous ceux qui se trouvent dans nos jardins ; le figuier, l'amandier portent d'excellents fruits, mais la plupart des autres arbres fruitiers provenant des climats tempérés sont rares ou même représentés dans le pays seulement par quelques plants souffreteux ; les derniers oliviers, au sud, se voient dans le ouâdi Otba, à l'ouest de Mourzouk[4]. Le tabac, le cotonnier, l'indigotier prospèrent dans les jardins du Fezzân, mais la production en est très limitée. Le gommier, notamment dans le ouâdi Lajal, autour de l'oasis d'Oubari, donne une gomme excellente, que ne dédaigne point le Targui

[1] Livre IV, chapitre 184 ; — H. Duveyrier, *les Touareg du Nord*.
[2] H. Duveyrier, ouvrage cité.
[3] Nachtigal, *Sahara und Sudan*.
[4] H. Duveyrier, ouvrage cité.

pour sa nourriture, quand il manque des vivres ordinaires. Les plantes de fourrage, luzerne, trèfle, mélilot de diverses variétés, ont une plus grande importance dans l'économie de la contrée.

Le dattier est au Fezzân dans sa véritable patrie : d'après les indigènes, c'est dans la Hofra, surtout dans l'oasis dont la ville de Trâghen occupe le centre, que se trouverait le milieu de son aire de végétation ; nulle part on ne le voit en forêts mieux fournies, avec des touffes de palmes plus épaisses : on ne compte pas moins de trois cents variétés de dattiers dans le Fezzân, et plus de trente dans la seule oasis de Mourzouk ; nombre de forêts nées de graines se développent en broussailles dont les fruits sont abandonnés aux gazelles[1]. C'est par millions que se pressent les palmiers dans les oasis ; dans celle de Mourzouk, le gouvernement turc s'en est attribué déjà un million et en d'autres plantations il n'est pas moins riche. On comprend de quelle utilité est l'arbre merveilleux dans un pays si pauvre en autres plantes : fruits, tronc, branches, tigelles, fibres, moelle, sève, tout est utilisé. Les dattes sont, avec les céréales, l'aliment par excellence des Fezzâni sédentaires ; pour les nomades, ces fruits et le lait de chamelle constituent la nourriture parfaite ; les animaux domestiques, même les chiens, mangent aussi les dattes, soit comme aliment principal, soit à la place des rations ordinaires. On a remarqué que les habitants du Fezzân ont presque tous les dents atteintes de carie et l'on attribue cette maladie à l'usage trop exclusif qu'ils font de ces fruits, d'ailleurs moins bons que les dattes de l'Égypte et du Soûf algérien, mais très supérieurs à ceux du littoral tripolitain.

Le manque de pâturages empêche les gens des oasis d'élever beaucoup d'animaux domestiques : ceux-ci sont d'une extrême petitesse et en proportion aussi peu nombreux que les animaux sauvages, privés d'herbes et d'eau. Le « lion du désert » ne rôde point dans les solitudes du Fezzân ; on n'y rencontre ni panthères, ni hyènes, le chacal même ne jappe point autour des villages et des campements : c'est le subtil renard fennec, aux énormes oreilles toujours frémissantes, qui guette près des masures et des tentes ; les gazelles et antilopes, que Lyon décrit sous le nom de « buffles »[2], doivent être assez rares, puisqu'on ne voit nulle part ce gibier sur les marchés. Quelques vautours, des faucons de muraille et des corbeaux, des hirondelles et des moineaux, fidèles commensaux de l'homme, tels sont les seuls oiseaux du Fezzân, si ce n'est en été, où des palombes et des canards arri-

[1] H Duveyrier, ouvrage cité.
[2] *Narrative of Travels in Northern Africa.*

vent en foule, revenant des contrées plus méridionales où ils ont passé l'hiver[1].

Dans les basses-cours on ne voit que des poulets et des pigeons; chèvres et brebis dégénèrent et presque toutes celles qui se maintiennent sont des animaux à forte charpente osseuse, à cou tendu, à petite tête et à pelage fin; les bœufs, introduits du nord, sont tous de petite taille et résistent difficilement au climat. Quant aux chevaux, on ne les trouve que dans les écuries des grands personnages; à peine en existerait-il une cinquantaine dans toute la contrée. Le seul quadrupède sérieusement associé au travail de l'homme dans le Fezzân est le chameau, appartenant à l'espèce arabe, peu différente de celle du pays des Touareg. C'est dans la Montagne Noire et dans le Haroudj que vivent les chameaux qui se distinguent par la plus haute taille et la plus forte membrure; ils se revêtent en hiver d'une toison de poils très épaisse, que l'on coupe tous les ans pour en tisser des tapis et les étoffes des tentes. On sait que, d'après la plupart des historiens, le chameau ne fut introduit d'Égypte dans les régions plus occidentales de la Libye que dans les premiers siècles de l'ère vulgaire : les Garamantes se servaient de bœufs, de chevaux et de chars pour leurs voyages et leurs transports à travers les dunes et les serir. Ce fait témoigne d'un grand changement de climat pendant les vingt derniers siècles, car de nos jours il serait impossible de traverser le désert sans l'aide du chameau. Les sculptures rupestres que l'on voit à Telissarhé, dans la partie sud-occidentale du Fezzân, représentent avec une vérité frappante des bœufs qui se rendent à l'abreuvoir; on a reconnu aussi sur ces rochers des traits qui figurent un cheval et un âne[2].

Les habitants du Fezzân appartiennent à toutes les races de l'Afrique du nord et constituent un peuple absolument mélangé, dont les Éthiopiens noirs, les plus anciens habitants du pays, et les Berbères blancs forment les éléments primitifs. Dans les derniers temps, les Arabes, surtout les Aoulad Slimân de l'Égypte et de la Cyrénaïque, ont aussi contribué pour une forte part au renouvellement de la population locale, et jadis, quand les pirates barbaresques écumaient encore la Méditerranée, nombre de captives italiennes entraient dans les harems des cheikhs de Mourzouk, fournissant ainsi un élément ethnique nouveau, ayant sa valeur dans une

[1] Gerhard Rohlfs, *Quer durch Afrika.*
[2] H. Barth, *Reisen und Skizzen.*

population d'une si faible importance numérique. Du noir profond au blanc pur on trouve toutes les nuances de peau parmi les indigènes du Fezzân. Il arrive même assez fréquemment, nous dit Rohlfs, que, par un phénomène dont les populations de l'Amérique espagnole offrent beaucoup d'exemples, des individus ont la peau bigarrée, de blanc sur un fond noir, ou de noir sur un fond blanc. De même on voit souvent des noirs du Fezzân avec une chevelure longue et unie, tandis que des blancs ont les cheveux courts et laineux. On peut dire qu'en moyenne la couleur prédominante est le teint jaune des Malais, mais que traits et chevelures appartiennent à la race nègre. Plusieurs langues, sans compter celle des Touareg, se parlent dans ce pays où se sont mélangées tant de races. Le kanouri, idiome du Bornou, est celui que l'on parle le plus, et plusieurs noms de lieux, villages et puits témoignent du séjour des nègres de langue kanouri, descendants probables des Garamantes[1]; tous les hommes faits comprennent l'arabe, langue du commerce; les dialectes du Haoussa et d'autres parties de l'Afrique résonnent aussi dans les cabanes des nègres du Fezzân. Les Touareg du Fezzân, moins grands et moins forts que ceux du Djebel Ahaggar, au sud de l'Algérie, errent pour la plupart dans la région sud-orientale de la contrée, entre Mourzouk et Rhât : ce sont les Tizilkoum, hommes libres qui méprisent l'Arabe, vil « payeur de tribut ». Ils appartiennent à la confrérie de Mohammed el-Madâni, dont la maison mère est à Misrata[2] et parlent généralement l'arabe; d'après Richardson, ils seraient au nombre d'un millier.

L'esclavage, qui a contribué pour une si forte part à croiser la population du pays, n'a guère diminué, quoique, pour la forme, les édits contre la traite aient été publiés dans le Fezzân par ordre des fonctionnaires osmanli. L'exportation s'est amoindrie, il est vrai, mais les esclaves qui ne sont pas expédiés sur les ports de la Tripolitaine ou qu'on ne dirige pas sur l'Égypte par la voie des oasis d'Aoudjila et de Siouah restent dans le pays, accroissant d'autant le nombre des asservis. D'après Nachtigal, de cinq à huit mille esclaves traversaient le Fezzân chaque année, vers le milieu du siècle; en 1870, l'importance numérique des chiourmes de passage avait diminué des deux tiers. Les noirs qui restent dans le pays ont rarement lieu de maudire leur destinée; ils sont considérés absolument comme des membres de la famille qui les achète, et ceux d'entre eux qui retournent dans leur patrie y rentrent d'ordinaire, non comme fugi-

[1] H. Duveyrier, ouvrage cité.
[2] Heinrich Barth, ouvrage cité.

tifs, mais comme mandataires des intérêts commerciaux de leurs maîtres. Les mœurs des Fezzâniens sont d'une douceur remarquable, mais elles sont fort relâchées et beaucoup d'enfants périssent abandonnés sur le seuil des mosquées et des monastères. Celui qui se baisse pour recueillir un nouveau-né devient son père adoptif et ne manque jamais de le traiter comme ses autres enfants.

Le commerce des esclaves n'a été remplacé pour les gens du Fezzân par aucun autre trafic. Le seul produit d'exportation de la contrée ayant un peu d'importance consiste en quelques centaines de tonneaux de soude provenant des « lacs de Natron » et vendus sur le marché de Tripoli. Le temps n'est plus où la poudre d'or, l'ivoire, les plumes d'autruche, contribuaient, avec les esclaves, à enrichir les traitants fezzânais. Du reste, ceux-ci n'ont jamais pu soutenir la concurrence commerciale avec les gens de Ghadâmès, de Djofra, d'Aoudjila, et quoique les denrées expédiées entre le littoral et le Soudan passent sur leur territoire, ils n'en tirent qu'un très faible profit; les Modjabra de l'oasis de Djalo sont les principaux marchands de Mourzouk. L'immensité des distances à parcourir entre les oasis oblige les Fezzâni à ne compter que sur les ressources locales. Le mouvement normal d'échanges qui se fait dans la Maurétanie entre les populations du Tell et celles des oasis, les premières achetant des laines et des dattes et donnant en retour leurs céréales, existe à peine entre les tribus des oasis tripolitaines et les gens du Fezzân; cependant quelques palmeraies du ouâdi Chiâti, au sud de la Montagne Noire, appartiennent à des Arabes tripolitains, qui traversent chaque année les monts et les plateaux pour venir faire leur récolte de dattes[1]. En général la terre est assez également partagée entre les habitants, et chacun possède son champ, son bouquet de palmiers; mais les impôts sont trop lourds pour que les habitants soient à leur aise. Ne pouvant s'enrichir par l'élève du bétail à cause de la sécheresse du pays et ne possédant non plus qu'une industrie rudimentaire, à peine suffisante à leurs besoins, les résidents du Fezzân n'ont pas assez de ressources pour acheter quoi que ce soit à l'étranger. Depuis le milieu du siècle, ils se sont même appauvris, les jeunes gens les plus énergiques ayant émigré en grand nombre vers la Nigritie pour éviter le service militaire, qui tantôt n'est réclamé de personne, tantôt pèse indistinctement sur toute la population valide de telle ou telle oasis. D'après Richardson, les hommes seraient beaucoup moins nombreux que les femmes dans le Fezzân : sur un total qu'il évaluait seulement à 26 000

[1] Gerhard Rohlfs, *Quer durch Afrika.*

habitants, on n'aurait compté que 11 000 mâles. La cause en serait d'une part à l'esclavage, qui introduit dans le pays beaucoup de Soudanaises, et à l'émigration, qui entraîne à l'étranger des jeunes Fezzânais fuyant les impôts ou le service militaire ou bien allant chercher fortune dans les villes du littoral. Dans certains villages visités par Duveyrier, il ne restait que douze hommes valides sur une centaine d'habitants. Là aussi la domination de l'étranger a eu pour conséquence la dépopulation et la barbarie.

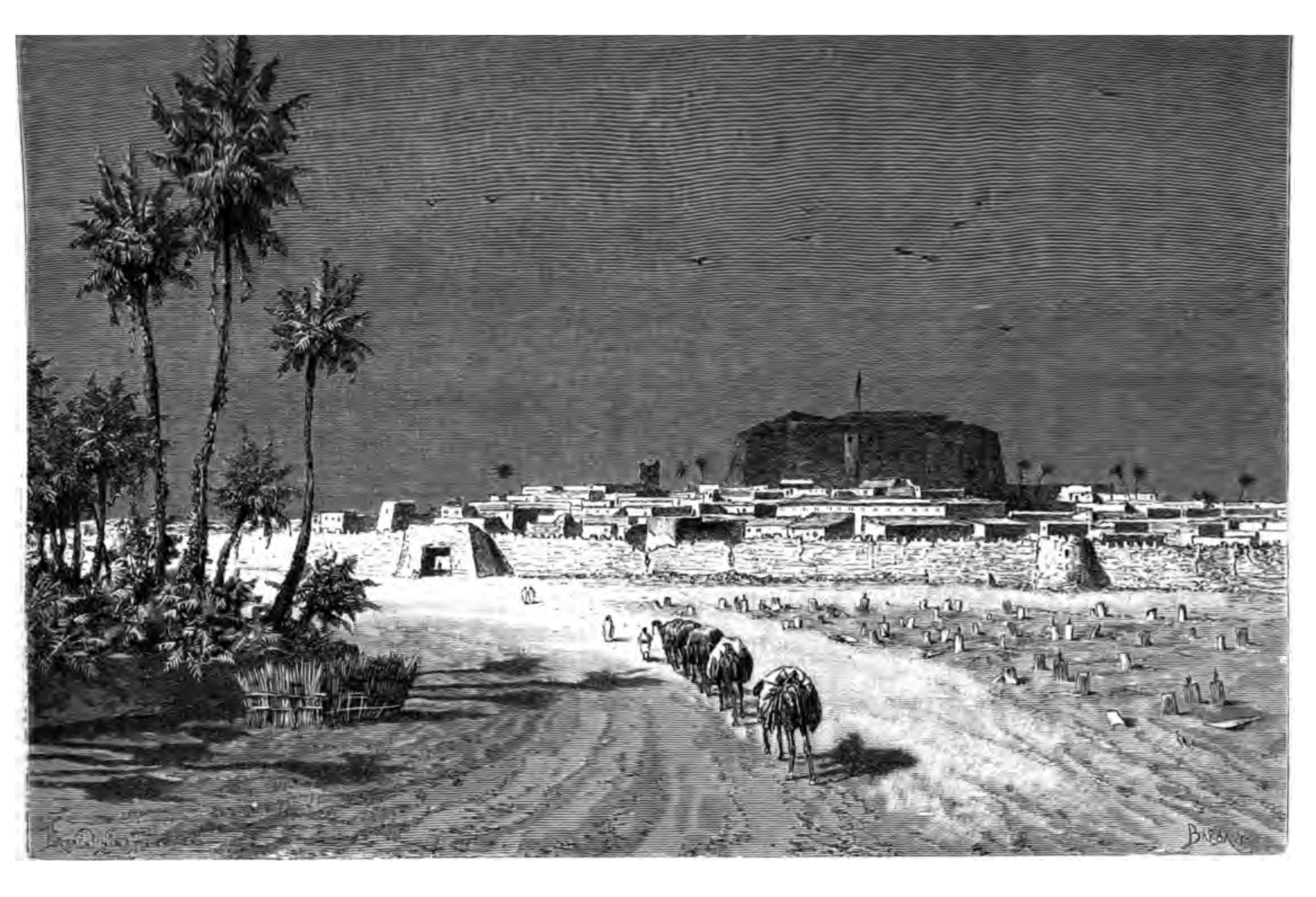
La principale oasis du Fezzân septentrional, le ouâdi Chiâti, a deux groupes d'habitations qui méritent le nom de villes par le rang administratif ou la position militaire : à l'est, Brak est habitée par le moudir ou gouverneur de la contrée; à l'ouest, Ederi, ceinte d'une muraille, s'élève sur une haute butte, au milieu de la large vallée du ouâdi; les grottes creusées dans la roche qui porte la ville ne sont plus habitées. Au sud de Brak, dans l'oasis de Sebha, Djedid, c'est-à-dire la « Neuve », est cependant une ville d'environ trois siècles d'existence, entourée de murailles à tours d'angle et dressant quelques minarets au-dessus de ses maisons en pierre ou en pisé; d'après Nachtigal, elle aurait un peu plus d'un millier d'habitants. Jadis elle était peuplée, comme sa voisine Karda, d'Arabes appartenant à la tribu des Aoulad Slimân, mais ceux-ci ont été chassés par les Turcs et dispersés dans toutes les contrées voisines, jusque dans le Ouadaï : la population de l'oasis est maintenant trop peu nombreuse pour récolter toutes les dattes des palmeraies, qui comprennent plusieurs millions d'arbres. Au nord-est se succèdent, dans les oasis du même nom, les trois villes de Temenhint, Semnou, Zighen. Temenhint est la moins considérable, Semnou la plus importante. Dédale de rues assez propres, mais trop étroites pour que des chameaux chargés puissent y passer, elle est habitée de gens de races diverses, parmi lesquels de nombreuses familles réputées saintes. Zighen, groupe de masures entourant un château, est entièrement peuplé de marabouts, tous venus de l'oasis de Fogha, dans le voisinage du Haroudj.

Dans le ouâdi Lajâl proprement dit, au sud-ouest de Djedid, les plus gros bourgs, Tekertiba, Ougraéfé, Oubari, et les plantations les mieux soignées se trouvent vers l'extrémité occidentale de la vallée. C'est là aussi que l'on voit le petit et misérable village de Djerma la « Neuve », situé près des ruines qui furent, il y a vingt-cinq siècles, la cité de Garama, capitale de la puissante nation des Garamantes, dominant dans les oasis de la Libye

jusqu'aux confins de la contrée appelée aujourd'hui le Maroc. Djerma Kadim, ou la « Vieille Djerma », est depuis longtemps déserte, mais il en reste des murs d'enceinte de plus de 4 kilomètres en circonférence, flanqués de larges tours d'argile. Non loin des palmeraies de Djerma, dans un golfe de la vallée qu'entourent les falaises du plateau méridional, se voit un monument bien conservé, la construction romaine située le plus avant dans l'intérieur du continent. C'est jusque-là que pénétra, sous le règne d'Auguste, Cornelius Balbus le Gaditain, conquérant de Cydamus ou Ghadâmès et de Garama : telle est la cause qui donne un si grand intérêt historique à ce tombeau carré en forme d'autel, décoré aux quatre angles de pilastres à chapiteau corinthien[1]. Dans les roches qui entourent Djerma, on ne trouve point de ces « escarboucles » qui faisaient la réputation de l'antique Garama, et qui sans doute étaient apportées par les marchands de pays éloignés.

Mourzouk, la capitale actuelle du Fezzân, a l'avantage d'être située dans la plus vaste oasis du Fezzân, dans la « Fosse » méridionale, mais on se demande pourquoi, dans ces régions salubres, les souverains de la contrée ont précisément fait choix d'une plaine marécageuse, dont les exhalaisons sont des plus dangereuses en été. En cette saison, presque tous les étrangers, même les nègres, sont atteints de la malaria, et naguère il était interdit aux blancs de séjourner dans la ville, si ce n'est durant les trois mois d'hiver, non par sollicitude pour leur santé, mais dans l'idée bizarre que leur corps élaborait et rendait plus fatal le poison miasmatique. Le tombeau d'un voyageur européen, celui de Ritchie, se voit dans le cimetière, à l'est de la ville. Malgré son insalubrité et la pauvreté relative de ses vergers et de ses jardins, Mourzouk doit au choix qui en a été fait comme résidence et à sa position sur la route maitresse des caravanes, à l'entrée des chemins qui traversent les plateaux du sud vers le Soudan, d'être devenue la cité la plus populeuse de tout le Fezzân; d'après Nachtigal, elle aurait 6500 habitants dans l'intérieur des murs et dans les palmeraies environnantes; Rohlfs lui donne même une population plus considérable. Située à une altitude que les voyageurs évaluent diversement de 456 à 510 mètres, Mourzouk occupe un espace d'environ 3 kilomètres carrés, que limite un mur d'argile bastionné et flanqué de tours. Une zone de sables et de marais salins, où jaillissent quelques filets d'eau douce, entoure l'enceinte, et par delà s'étendent les jardins et les groupes clairsemés des palmiers. A l'intérieur les rues se coupent pour la plupart à angle droit

[1] H. Barth, ouvrage cité.



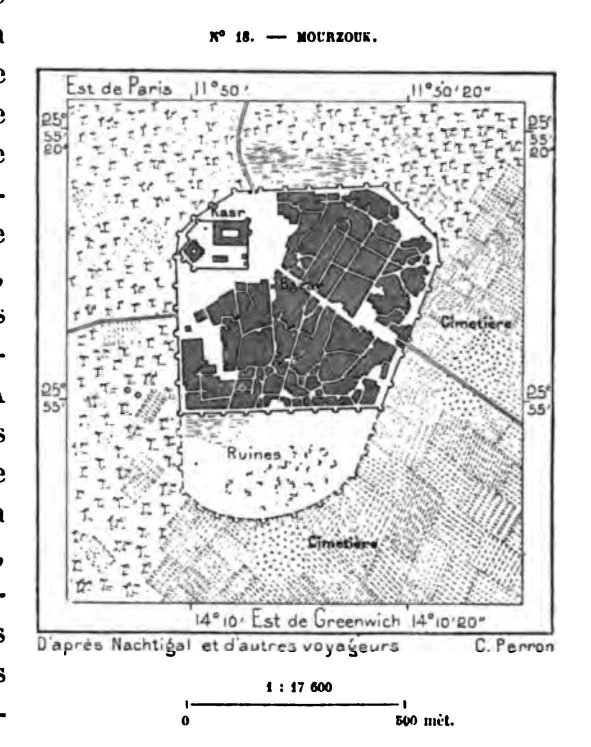
MOURZOUK. — VUE GÉNÉRALE

Dessin de Pranishnikof, d'après le Dr G. Nachtigal.

et un *dendal* ou large boulevard, qui se prolonge d'une porte à l'autre, du nord-ouest au sud-est, partage la ville en deux moitiés. Au nord-ouest, la citadelle dresse à 25 mètres de hauteur ses murailles épaisses, graduellement amincies vers le sommet, et dans le milieu de la ville des portiques réguliers forment l'entrée du bazar, où l'on entend résonner toutes les langues de l'Afrique septentrionale. La valeur moyenne des échanges dans le bazar de Mourzouk est évaluée à un demi-million de francs.

A l'ouest de la capitale, sur la route de Rhât, l'oasis d'Otba ou de Tessaoua, l'ancienne colonie des nègres du Haoussa, est la seule qui ait un centre de population; au delà on ne trouve que des puits, tels que celui de Charaba, près duquel, en 1869, fut assassinée Mlle Tinné, la « Fille du Roi », ainsi que l'appelaient les Touareg et les Arabes en admiration de ses richesses. A l'est de Mourzouk, l'oasis centrale de la Hofra est celle de Trâghen, occupée par la ville déchue du même nom, entourée de murailles n'enfermant maintenant que des ruines, au milieu desquelles se blottissent quelques cabanes; mais, en dehors des remparts d'argile, des huttes de branchages sont parsemées par centaines au-dessous des palmiers. Pendant des siècles Trâghen fut la capitale du Fezzân, la résidence de rois venus de la Nigritie, et l'on montre encore leurs buttes tumulaires près de la ville. Le manque de population a fait des admirables palmeraies de Trâghen une vaste forêt presque inutile : du seul produit des dattiers qui appartiennent au gouvernement, celui-ci pourrait tirer un revenu bien supérieur à l'ensemble de tout son budget du Fezzân, mais un grand nombre d'arbres sont morts faute d'irrigation, et ceux qu'on utilise ne servent guère qu'à la fabrication du lakbi, la liqueur produite par la fermentation de la sève. La fontaine jaillissante la plus riche de tout le Fezzân coule près des murs de Trâghen; mais elle a été en

N° 18. — MOURZOUK.



grande partie obstruée pendant une guerre civile et se perd en suintements marécageux : c'est la fontaine de Ganderma.

Zouila, Temissa, celle-là gouvernée par des Chorfâ ou « descendants de Mahomet », celle-ci peuplée de Berbères qui parlent encore leur langue[1], et situées l'une et l'autre dans l'oasis « Orientale », sont comme Trâghen des villes où viennent parfois se former des caravanes pour se rendre au nord et au nord-est vers les oasis de Fogha, de Djofra, de Zella. Zouila fut la capitale de tout le Fezzân, et c'est par son nom que les Tibbou désignent encore toute la contrée des oasis[2]. Duveyrier y fut très mal accueilli par les habitants fanatiques. Au sud du Fezzân, une autre oasis sert de point de départ, celle qui entoure la ville « sainte » de Gatroûn. Les marabouts lettrés et récitateurs du Coran qui gouvernent la contrée et qui monopolisent le commerce avec les montagnes de Tibesti, se disent venus du Maroc, il y a trois ou quatre siècles; mais ils ne sont point des « fils du Prophète » de pure généalogie, comme ils le prétendent; leurs traits témoignent du mélange des races qui s'est opéré dans cette partie du Fezzân : les marabouts prennent généralement des femmes du Tibesti pour épouses et les Tibbou nigritiens habitent, dans les alentours, des groupes de cabanes en feuilles de palmier. Gatroûn est située dans une hattiya ou dépression humide entourée de tous les côtés par des dunes et des falaises de rochers. Son immense forêt de palmiers, plongeant ses racines dans un sol où la nappe liquide est en moyenne de 3 à 5 mètres en profondeur, produit, dit-on, les meilleurs dattes du Fezzân. Les femmes de Gatroûn ont une certaine industrie, et leurs corbeilles sont exportées dans toutes les oasis environnantes. Gatroûn est à l'extrémité septentrionale d'une chaîne d'oasis qui se continue jusqu'à Tedjerri, dernière ville du Fezzân sur les confins du désert : là se voient les derniers dattiers[3] et les premiers palmiers doum dans la direction du Sahara. Les indigènes ne sont pas d'accord sur la pente du ouâdi et Rohlfs lui-même ne put s'en rendre compte; ce n'est peut-être qu'une simple dépression dans un ancien fond lacustre.

Au sud de Tedjerri, où déjà la population nègre dépasse de beaucoup celle des Fezzânais proprement dits, il n'existe plus qu'un puits sur la route des caravanes du Soudan et ce puits, le « Bir Mechrou », a été fréquemment comblé par les sables; des squelettes d'hommes et d'aninaux, encore revêtus de chairs desséchées, sont épars sur le sol. Lacérés par le fouet ou le bâton, épuisés par la marche à travers les plateaux, brûlés par

[1] Nachtigal, *Sahara und Sudan*.
[2] Richardson, *Narrative of a Mission to Central Africa*.
[3] H. Duveyrier, ouvrage cité.

l'air torride et poudreux d'un climat étranger, si différent de l'atmosphère humide de leur patrie[1], les esclaves tombent en route; ils se relèvent pour se traîner jusqu'au bord du puits, mais souvent ne peuvent plus continuer leur chemin; la caravane les abandonne, le soleil et la faim les achèvent[2].

VI

GHADAMÈS

Quoique faisant partie du territoire turc par la délimitation des frontières politiques et administratives, cette ville et les oasis groupées autour d'elle forment une région distincte par la population, l'histoire, les mœurs, les relations commerciales. Au point de vue géographique, Ghadâmès appartient aussi à un domaine bien différent de la Tripolitaine proprement dite. Tandis que celle-ci fait partie de la zone du littoral et que ses pentes s'inclinent vers la Méditerranée, le pays de Ghadâmès se trouve sur le versant du désert, dans un bassin dont les eaux n'atteignent jamais la mer Intérieure. La rivière temporaire qui prend son origine au nord-ouest de la Hamâda Rouge et qui, sous divers noms, finit par atteindre l'oasis de Ghadâmès après un développement total d'environ 250 kilomètres, n'a plus de lit visible dans la région des dunes qui s'étendent au delà jusqu'au bassin de l'Igharghar. De même, les autres ouâdi parallèles qui coulent plus au nord, descendant des ravins méridionaux du Djebel Nefousa, vont se perdre dans la zone des sables sans que l'on ait pu reconnaître encore quel fut leur cours lorsqu'ils étaient de véritables rivières. Probablement ils s'unissaient en un vaste bassin fluvial, tributaire des grandes sebkha méridionales de la Tunisie.

[1] Lyon, ouvrage cité.

[2] Villes du Fezzân, avec leur population approximative :

OUADI CHATI.		Zighen, d'après Nachtigal	1000 hab.
Brak	1000 hab.	HOFRA.	
Ederi	800 »	Mourzouk et banlieue, d'après Nachtigal	6500 hab.
OUADI LAJAL.		Trâghen	1500 »
Tekertiba	1000 hab.	Zouila	1000 »
Ougraéfé	800 »	Temissa	600 »
Oubari	1200 »	AUTRES OASIS.	
Djedid, d'après Nachtigal	1500 »	Fogha	1000 »
Karda » »	1000 »	Gatroûn, d'après Nachtigal	1500 »
Temenhint »	800 »	Tedjerri » »	800 »
Semnou » »	1500 »		

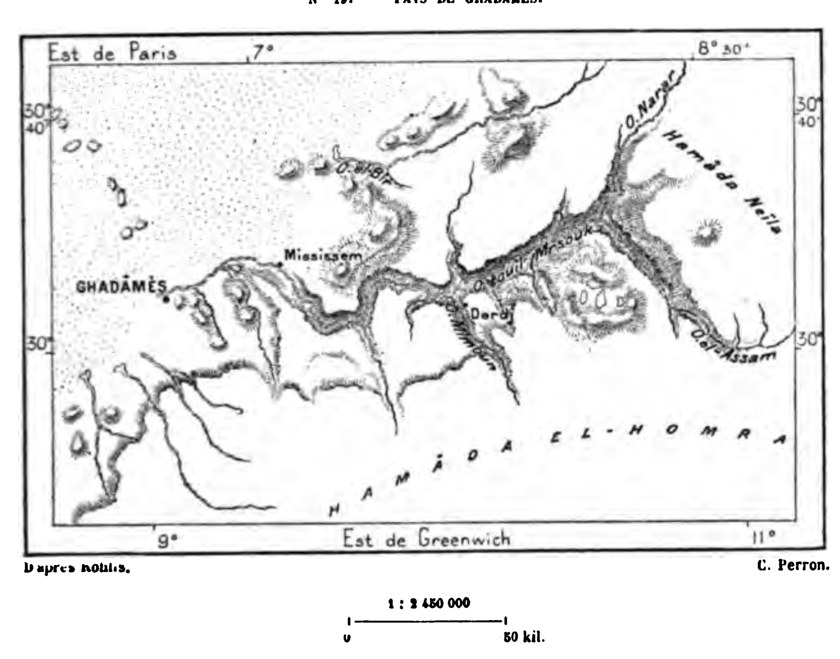
Dans cette région du versant saharien, Ghadâmès n'est pas la seule oasis et même elle est loin d'être la plus importante par l'abondance de l'eau nourricière et l'étendue des palmeraies. Mais ce n'est point à l'agriculture ni à l'industrie que Ghadâmès doit son importance particulière, c'est à l'initiative commerciale de ses habitants, qui sont les principaux intermédiaires des échanges entre les ports de la Méditerranée et les marchés de la Nigritie. Ghadâmès, l'ancien Cydamus des Romains, est depuis un temps immémorial le port d'armement des convois qui ont à traverser l'océan des sables pour atteindre les bords du lac Tzâdé et du Niger. Quelle est la raison de cette prééminence commerciale de la petite oasis? Ses avantages locaux n'ont rien d'exceptionnel, mais elle est située précisément au point de convergence des routes de Gabès et de Tripoli, sur la limite même du désert, entre deux régions inhospitalières et presque inaccessibles qui ne permettent pas aux caravanes de s'écarter de côté ou d'autre : à l'ouest les dunes mouvantes, à l'est les terrasses pierreuses de la Hamâda Rouge. Ce poste avancé, sorte de défilé pénétrant dans le désert[1], est devenu le point de départ nécessaire pour les caravanes qui se dirigent de la Tripolitaine vers le pays des Touareg, vers les oasis du Touat et de l'Oued-Draa, et grâce à l'étape intermédiaire de Rhât, sur la route de la Nigritie, il a pu entrer en concurrence avec Sokna et les villes du Fezzân pour les échanges avec l'Afrique centrale. Depuis la conquête de l'Algérie par les Français, la plus grande partie du trafic transsaharien qui se portait vers Ouargla et les autres oasis du Sahara algérien s'est détournée de sa voie naturelle pour éviter le territoire des Roumi ; elle a pris le chemin de Ghadâmès, située à 25 kilomètres à peine de la frontière idéale qui sépare les possessions de la France et celles de la Turquie : si l'itinéraire a changé, du moins la routine ordinaire des caravanes et les pratiques usuelles des intermédiaires berbères ou arabes n'ont pas été troublées, comme elles l'auraient été dans les postes français. D'autres changements d'équilibre politique et surtout la construction de voies ferrées auront certainement pour conséquence de déplacer encore le courant commercial.

Ghadâmès est à 500 kilomètres seulement de Tripoli, et jusqu'au point le plus rapproché de la mer, vers la frontière commune de la Tripolitaine et de la Tunisie, la distance ne dépasse guère 400 kilomètres : pour une caravane ordinaire c'est un voyage de dix ou douze journées de marche. D'ailleurs la route, très fréquentée par les marchands, est, dans presque toute son étendue, d'un parcours facile, et les pillards Ourghamma de

[1] Duveyrier, *Les Touareg du Nord.*

la marche tunisienne ne s'y hasardent point contre des caravanes bien armées. Aussi de nombreux Européens ont-ils visité la ville des négociants berbères depuis que Laing, en 1826, y pénétra le premier. Richardson, Dickson, Bonnemain s'y succédèrent vers le milieu du siècle ; Duveyrier y séjourna en 1860, et deux années après une mission française, dirigée par Mircher, vint faire l'étude du pays, surtout pour la géologie et les relations commerciales. Lors de son grand voyage dans la Nigritie centrale, en 1865, Rohlfs fit un détour par Ghadâmès, et depuis, M. Largeau, ainsi que plusieurs autres explorateurs français, ont traversé la frontière voi-

N° 19. — PAYS DE GHADAMÈS.



D'après Rohlfs. C. Perron.

1 : 2 450 000

0 50 kil.

sine pour étudier le marché du désert. Bientôt Ghadâmès sera sur le chemin des touristes : la récente annexion de la Tunisie à la France l'a encore rapprochée du monde européen.

La plaine de gypse sableux dans laquelle se trouve Ghadâmès, à 351 mètres d'altitude d'après Duveyrier, à 425 mètres d'après Vatonne, serait du plus triste aspect si le rideau de palmiers qui masque la ville en partie ne contrastait par sa verdure avec l'étendue jaune, striée de bandes grises ou rougeâtres. Le sol farineux, où s'enfoncent les pieds des chameaux, est parsemé de blocs de sulfate de chaux, formant çà et là des groupes polyédriques, mélanges de gypse et de sable quartzeux, unis en proportions variables, à peu près par moitié en moyenne. Au milieu de la plaine

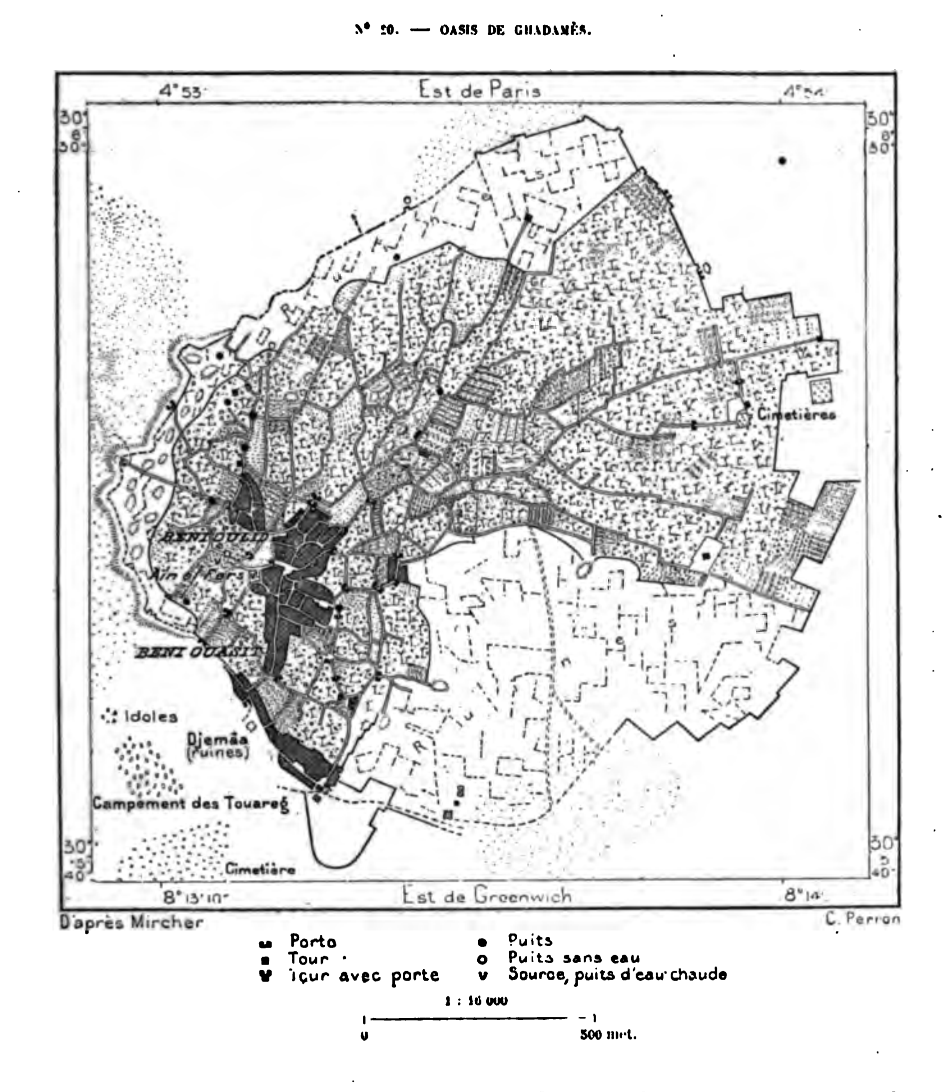
se dressent isolément, à 40 ou 50 mètres de hauteur, des *gour* ou *kef*, buttes revêtues au sommet d'une dalle de craie blanche, restes de la strate supérieure d'un plateau qui recouvrait autrefois toute la contrée et que les agents physiques intérieurs ou extérieurs, toujours à l'œuvre, ont graduellement détruite : en certains endroits il ne reste de cette couche qu'une pierre semblable au couvercle d'un tombeau; ailleurs quelques blocs déjetés offrent l'apparence d'un château fort en ruines, ou bien on ne voit qu'une tour, un dé cubique; mainte butte, ayant déjà perdu son couronnement, est entamée dans les strates inférieures, qui opposent moins de résistance aux extrêmes de chaleur et de froid; bientôt le monticule aura été complètement déblayé et le sol égalisé comme sur le reste du plateau gypseux. Il est facile de prendre sur le fait, pour ainsi dire, le travail de destruction. Les groupes superposées de grès, de carbonate de chaux, de gypse, de marne, d'argile subissent diversement l'influence de la chaleur et du froid, dont l'écart est si considérable dans ces régions du désert; il en résulte des mouvements d'expansion et de retrait qui disloquent les strates; en outre, l'eau qui pénètre dans les pores du sol fait gonfler certaines roches et les désagrège : sous la pression intérieure, les dalles supérieures sont brisées. Sur tout le plateau de Ghadâmès cette action est évidente : le sol est couvert de petits cônes de soulèvement produits par la poussée des roches sous-jacentes; entre ces buttes inégales, dont les blocs sont bizarrement redressés, on voit encore les assises régulièrement superposées; la pierre se présente sous les aspects les plus divers, de l'état solide et compact à la désagrégation la plus complète. Certaines collines, qui ont encore conservé leur table supérieure et dont les assises se succèdent régulièrement comme celles d'une pyramide à degrés, se sont ouvertes sur une de leurs faces, et comme des sacs fendus d'où s'échappe la farine, déversent sur leur pente un flot de sable, formé de roches graduellement menuisées par les alternatives de température[1]. C'est ainsi que le plateau, d'abord découpé en collines distinctes, se transforme peu à peu en dunes, dont les unes se maintiennent pendant des siècles autour d'un noyau solide, tandis que d'autres, dont la roche s'est complètement usée, se déplacent en entier sous le souffle du vent pour aller rejoindre les traînées de dunes qui recouvrent de leurs vagues allongées certaines parties du désert. Les roches qui résistent le plus à la morsure du temps sont les assises de grès ferrugineux : en maints endroits, le sol, d'où calcaires et gypses ont disparu, est couvert de blocs durs et noirâtres

[1] Vatonne, *Mission de Ghadamès*.

qui rendent sous les pas un son métallique : ce sont les restes d'un ancien revêtement de grès[1].

Une muraille, d'environ 6 kilomètres de tour, environne l'oasis de Ghadâmès ; mais cet ancien rempart, élevé jadis contre les coureurs du désert,

N° 20. — OASIS DE GHADAMÈS.

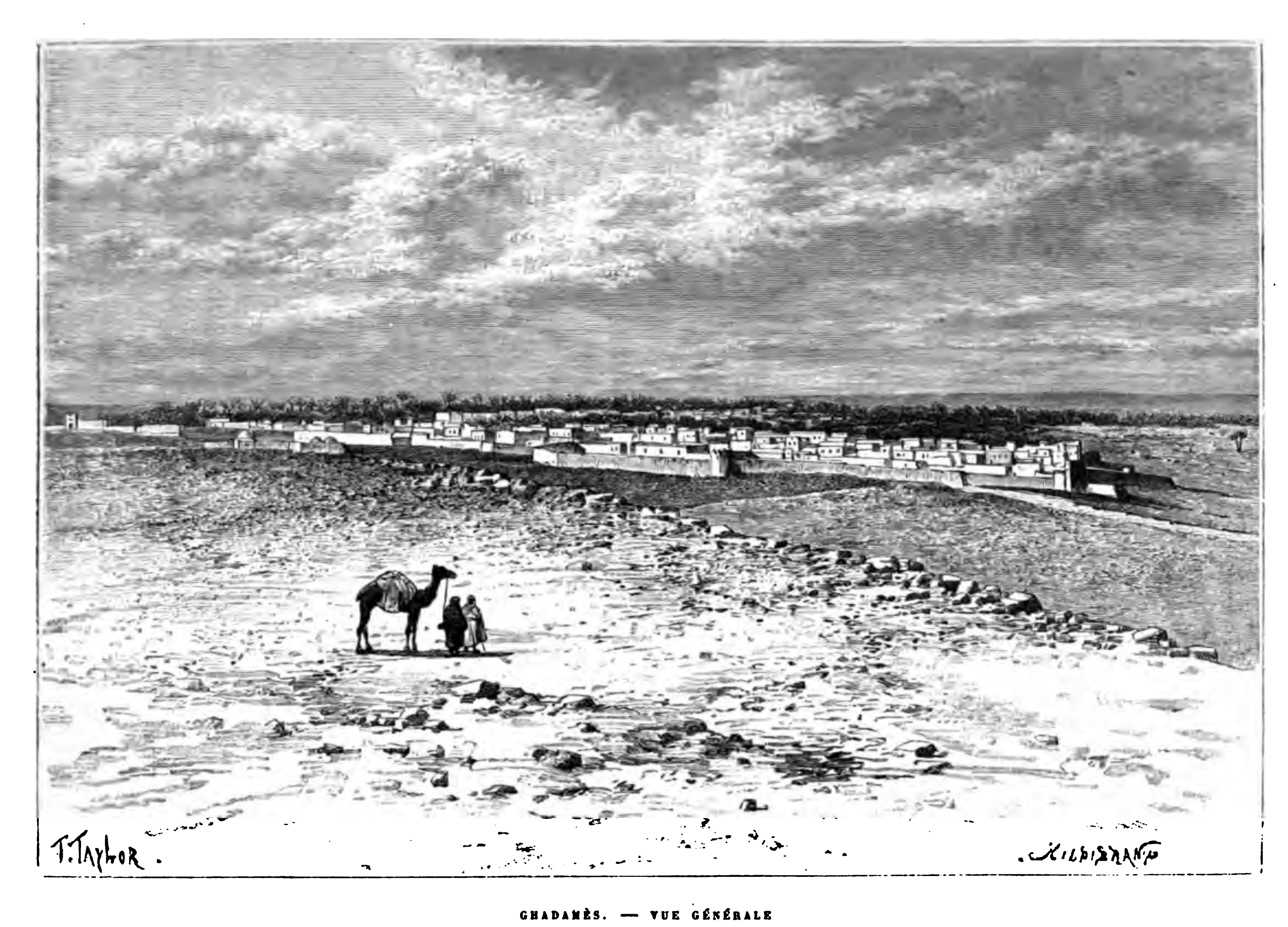


n'a plus aucune valeur défensive ; de larges brèches interrompent ses assises de pisé, et dans quelques endroits du pourtour, notamment à l'ouest, il sert de point d'appui à des amas de sable que le vent écrête pour emplir de poussière les rues et les jardins. La ville, divisée en plusieurs quartiers, est située dans la partie sud-occidentale de l'oasis, là où sont creusés les

[1] Victor Largeau, *Le Sahara, premier voyage d'exploration.*

puits dont l'eau alimente les habitants et leurs cultures. La fontaine principale, « créatrice de l'oasis », emplit, à sa sortie de terre, un vaste bassin de construction romaine[1] : désignée d'ordinaire, comme l'eau par excellence, sous les noms d'*aïn* en arabe et de *tit* en berbère, elle est appelée spécialement Aïn el-Fers, « Source de la Jument », et Archechouf, c'est-à-dire, dans la langue temâhaq du pays, « Source du Crocodile ». L'eau de la source, légèrement thermale (de 29 à 30°,15), puisqu'elle dépasse d'environ 7 degrés la température moyenne de Ghadâmès, provient d'une nappe d'eau que les sondages retrouveraient probablement à 140 mètres de profondeur, car l'expérience déjà très longue des ingénieurs préposés au forage des puits artésiens a démontré qu'en Algérie la chaleur augmente en moyenne d'un degré par 20 mètres; quoique l'eau de la source contienne près de 3 grammes de sel par litre, elle n'a cependant pas de goût désagréable quand on la laisse refroidir[2]. Des sangsues vivent en multitude sur les bords du bassin, au milieu des plantes aquatiques. Outre la grande source et les autres puits artésiens, sept ou huit puits ordinaires, profonds d'une vingtaine de mètres, donnent de l'eau dont la température est de 18 degrés seulement, mais elle est tellement chargée de sels qu'on ne peut la boire. Les habitants de l'oasis se servent aussi pour l'arrosement d'une grande mare qui se remplit par infiltration vers le mois de décembre et se maintient jusqu'en mai; enfin ils ont aussi creusé des fogarat ou galeries souterraines pour recueillir jusqu'aux gouttes qui suintent dans le sol. Avarement mesurée, l'eau de la source et des puits suffit à peine pour l'irrigation d'environ 75 hectares, où se pressent 63 000 palmiers et où l'on cultive en outre divers arbres fruitiers et des légumes, du reste assez médiocres, à l'exception des melons et des pastèques; l'engrais humain, les composts sont soigneusement appliqués à la fumure des terres. Jadis l'oasis était plus considérable : l'espace enfermé dans l'enceinte murée comprend 160 hectares et cette étendue était tout entière en culture. Le débit de la fontaine aurait-il diminué pendant le cours des siècles, ou bien les gens de Ghadâmès, las de lutter contre les sables qui empiètent sur leurs cultures, auraient-ils molli dans leurs efforts? Il est peu de contrées au monde où la propriété soit plus divisée que dans l'oasis de Ghadâmès : chacun possède un jardin, n'eût-il qu'un seul palmier ou que la toise carrée du sol sur laquelle croît cet arbre, propriété d'un autre maître; aussi la terre arrosable ne se vend-elle qu'à un prix très supérieur à sa valeur productive.

[1] Gerhard Rohlfs, *Quer durch Afrika.*
[2] Vatonne, Hoffmann, ouvrage cité.



GHADAMÈS. — VUE GÉNÉRALE

Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Largeau.

La ville de Ghadâmès offre le même genre de construction que Siouah et les anciennes cités berbères que l'on retrouve jusqu'en Nubie. Les rues sont des corridors voûtés où la lumière ne pénètre que par de rares puits ménagés dans l'épaisseur des maisons : dans ces corridors ne passent que les hommes et les femmes esclaves, mais l'obscurité y est telle, qu'il faut s'avertir pour éviter les chocs ; les hommes frappent du pied et les femmes poussent une espèce de grognement plaintif[1]; les gens aisés ne sortent que munis d'une lanterne. Les maisons, construites en pierres et en briques séchées au soleil, se composent pour la plupart d'un rez-de-chaussée, qui sert de magasin, et d'un étage, formé d'une pièce centrale et de chambrettes sur le pourtour : la disposition générale est la même que celle des maisons moresques, mais, au lieu d'être ouvertes à l'air libre, les habitations de Ghadâmès ne reçoivent la lumière que par un trou pratiqué dans le plafond. Toutes les terrasses, quoique limitées par de petits murs, communiquent entre elles, de sorte que les femmes, auxquelles l'usage en est exclusivement réservé, peuvent se promener d'une extrémité à l'autre du quartier; de véritables rues sont même tracées entre les maisons au-dessus des tunnels où cheminent les hommes et les esclaves. Un marché spécial où se brocantent des bijoux et des étoffes se tient journellement sur les terrasses, mais aucun homme n'a le droit d'y porter ses marchandises. Les enfants adultes ne passent pas la nuit dans la maison paternelle : les garçons vont coucher dans les jardins, sur les bancs des carrefours ou dans les maisons inoccupées; les jeunes filles reçoivent l'hospitalité chez une parente ou une amie dont le mari est absent[2].

Le fond de la population de Ghadâmès se compose de Berbères, et la langue usuelle est un dialecte qui se rapproche beaucoup de ceux que parlent les Touareg et les habitants des oasis de Siouah, d'Aoudjila, de Djofra. Toutefois la race est très mélangée et les traits, de même que la couleur de la peau, témoignent des croisements qui se sont faits avec les Arabes et les nègres. En général, les gens de Ghadâmès, qui sortent, comme les Touareg, la figure en entier ou partiellement voilée, ont un visage régulier, mais ils n'ont ni la force ni la souplesse des indigènes algériens ; la plupart sont lymphatiques ou nerveux : on est frappé de rencontrer un si grand nombre de gens à peau luisante, aux chairs flasques et bouffies, aux yeux sans éclair, aux lèvres épaisses, aux muqueuses décolorées, à la voix faible[3]. Pourtant les femmes se distinguent par un type de

[1] Victor Largeau, ouvrage cité.
[2] Mircher, *Mission de Ghadamès.*
[3] Hoffmann, *Mission de Ghadamès.*

figure vraiment noble, aussi bien que par une grande élégance de formes, que rehausse un costume gracieux : leur robe consiste en une pièce d'étoffe rouge ou bleue, rayée de blanc, qui laisse le bras droit libre et se rattache à l'épaule gauche; une ceinture rouge marque leur taille et un mantelet de laine blanche flotte autour d'elles; leur coiffure est un mouchoir de soie à franges d'or, et sur leur front pend toujours un pompon rouge; leurs souliers, également rouges, sont brodés, et des bijoux de toute espèce, corail, perles, pièces de monnaie, ornements en or et en argent brillent au cou, sur la poitrine, aux poignets, aux chevilles. Les femmes moins riches, qui sont parfois obligées de descendre de leurs terrasses pour vaquer à leurs occupations de ménage, sont coiffées d'une sorte de casque en forme de bonnet phrygien, mais elles portent toutes le pompon rouge, indice de liberté : l'usage en est interdit aux esclaves[1].

De même que dans la plupart des villes berbères et que dans les républiques italiennes d'autrefois, la population de Ghadâmès se divise en partis hostiles dont l'antagonisme ne paraît avoir que très partiellement pour origine une différence de races : les Beni-Ouasit, partagés eux-mêmes en quatre *chouera* ou groupes secondaires, occupent les parties méridionale et orientale de la ville; les Beni-Oulid ou Tescou, formés de deux chouera, habitent les quartiers du nord et du nord-ouest : ce sont eux qui se livrent le plus activement au commerce, tandis que les Beni-Ouasit ont un plus grand nombre de maisons et de jardins. Avant que les Turcs ne se fussent emparés de Ghadâmès, Beni-Ouasit et Beni-Oulid se livraient de fréquentes batailles; deux châtelets, affrontés sur la place publique, défendaient les communications intérieures de chacun des deux bourgs ennemis; maintenant les deux groupes vivent en paix, mais telle est la puissance de la tradition, qu'ils restent cantonnés dans leurs domaines respectifs et ne se visitent même pas de l'une à l'autre moitié de la ville; on n'a pas d'exemples de mariages entre leurs enfants. Les seuls endroits où se rencontrent Beni-Ouasit et Beni-Oulid est le marché; ils peuvent aussi se trouver ensemble, en dehors de la ville, dans les zaouya ou couvents de confréries; mais nombre d'habitants de Ghadâmès appartenant aux deux groupes hostiles n'arrivent à se connaître qu'à des centaines ou des milliers de kilomètres de leur pays, à Tripoli, à Kano, à Tombouctou, dans les cités lointaines où les amènent les intérêts de leur commerce : c'est là seulement qu'ils se donnent la main comme enfants de la même patrie[2].

[1] Largeau, ouvrage cité.
[2] Mircher; Largeau; Rohlfs.

Outre les Berbères policés, la population de Ghadâmès comprend des Arabes des tribus voisines, des Souâfa ou immigrants du Soûf d'Algérie, des nègres du Soudan occidental, même des Foullah du haut Niger. La descendance des esclaves noirs constitue toute une classe, celle des Atriya, parmi lesquels l'idiome du Haoussa est d'un usage très commun : ils ne jouissent point de la plénitude des droits civiques. Des Touareg Azdjar campent en grand nombre sur le plateau voisin de la cité qui s'élève au sud-ouest des murailles : ce sont les plus fidèles alliés des Ghadâmésiens et les protecteurs de leur commerce; sans leur appui toutes les relations de l'oasis avec les bassins du Tzâdé et du Niger seraient interrompues; à certains égards même, la ville se reconnaît comme faisant partie de la confédération des Touareg. Un chef targui tombé dans la misère est invité à Ghadâmès et nourri aux frais des habitants; tout Targui, libre ou serf, reçoit l'hospitalité pendant toute la durée de son séjour[1]. Mais l'influence dominante parmi tous ces éléments divers est celle de la civilisation arabe, quoique le peuple qui parle la langue de Mahomet soit très faiblement représenté dans Ghadâmès. Les négociants de la ville, tous polyglottes, tous maîtres de la lecture et de l'écriture, se servent de l'arabe pour leur correspondance et l'idiome berbère se mélange fortement de mots et de tournures empruntés au Coran. Il ne reste point dans le pays de traces de l'ancien alphabet berbère; toutefois les négociants de l'endroit possèdent un système de numération particulière, de cinq en cinq unités, qui leur sert à garder le secret de leurs transactions avec les marchands des autres villes[2].

Le produit des jardins de Ghadâmès suffirait à peine à l'entretien de sept mille résidents pendant un mois : l'industrie locale, consistant dans la préparation des cuirs et dans la fabrication des souliers et des ceintures de guerre, ne contribue que pour une très faible part à grossir les revenus de la cité. C'est donc au commerce que les gens de Ghadâmès doivent avoir recours pour compléter leurs ressources. Grâce à leurs relations avec la plupart des marchés de l'Afrique occidentale, leurs négociants avaient conquis non seulement l'aisance, mais aussi la richesse, lorsque le gouvernement turc est venu en prendre sa part et gêner l'initiative locale par ses règlements et ses prescriptions. Ghadâmès, comme Mourzouk et les autres marchés intermédiaires du Soudan et de Tripoli, a notablement perdu de son importance commerciale depuis que la traite des noirs a diminué et que le gouvernement de Tripoli a interdit les échanges directs avec l'Algérie

[1] H. Duveyrier, ouvrage cité.
[2] G. Rohlfs, ouvrage cité.

et la Tunisie, quoique l'ancienne Cydamus se trouve par sa position géographique en rapport naturel d'intérêts avec la Numidie, province dont elle faisait partie à l'époque romaine. Cependant le trafic est toujours très considérable, bien que les marchés de la ville soient assez mal fournis : c'est pour l'exportation lointaine et non pour la consommation locale que s'emplissent les entrepôts : ni douanes, ni octrois ne grèvent du moindre droit marchandises ou denrées, quelle qu'en soit la provenance ou la destination[1]; mais les marchands ont à payer au gouvernement turc un impôt annuel d'environ 250 000 francs. Les négociants de Ghadâmès ont une haute réputation de probité commerciale : leur parole suffit et l'on n'a pas d'exemples qu'ils aient manqué à leurs engagements, quoique des années se passent avant que les opérations, toujours commencées à crédit, soient terminées. Quand une caravane perd un ou plusieurs chameaux par la maladie ou la fatigue sur l'une des routes habituelles, surveillées par des tribus d'Adzjar amis, les marchandises sont déposées à côté de la piste, et, dussent-elles y rester une année ou davantage, aucun des voyageurs qui suivront ne s'en emparera : le possesseur trouvera son bien au retour[2].

Mais pour la fierté du caractère les Ghadâmésiens ne ressemblent point à leurs frères de race, les vaillants Touareg : on les dit d'une insigne lâcheté. Leurs caravanes sont toujours accompagnées de mercenaires, comme celles des anciens Carthaginois; en 1878, lors du second voyage de M. Largeau, il suffisait de dix soldats turcs, éclopés et malades, pour faire respecter l'autorité de la Sublime Porte, quoique les gens de Ghadâmès se rappellent pourtant avec vanité leur ancienne indépendance et détestent le maître étranger. Obligés dans leurs voyages de traiter avec des hommes de toutes croyances, musulmans de sectes diverses, chrétiens, juifs et païens, ils ont en général un grand esprit de tolérance, bien qu'ils observent rigoureusement les prescriptions du rite malékite; cependant ils ne souffrent point de Juifs parmi eux, peut-être par jalousie de métier. Les frères de l'envahissante corporation d'es-Senoûsi[3] n'ont fondé de zaouya dans leur ville qu'à une époque récente, en 1876. Les cas de polygamie sont rares à Ghadâmès même; cependant la plupart des négociants ont pris femme dans les diverses villes où leurs affaires les appellent à séjourner longtemps. Les mariages se distinguent par des cérémonies spéciales : c'est ainsi que

[1] Valeur annuelle du commerce de Ghadâmès avec le Soudan, d'après Mircher :

Avec Tombouctou	1 000 000 francs.
» Kano.	2 000 000 »

[2] Bou-Derba; — Bonnemain; — Duveyrier.

[3] H. Duveyrier, *La Confrérie musulmane de Sidi es-Senoûsi.*

pendant les sept premiers jours de l'union la femme est condamnée à un mutisme absolu[1].

La ville même n'a d'autres antiquités que le bassin de la fontaine, un bas-relief dans lequel M. Duveyrier croit avoir reconnu l'influence du style égyptien, quelques colonnes, des blocs taillés, et dans les ruines d'une tour de l'enceinte une inscription en caractères grecs et en lettres inconnues, « peut-être de la langue garamantique, » précieux détail qui témoigne de relations commerciales existant il y a deux mille ans ou davantage entre Cydamus et le monde héllénique. En dehors de la ville, M. Duveyrier découvrit une inscription romaine du temps d'Alexandre Sévère : c'est là un monument de grande importance historique, puisqu'on peut en inférer, avec Léon Rénier, que Cydamus, alors rattachée à l'administration de Lambessa, resta au moins deux siècles et demi au pouvoir des Romains, après la conquête qu'en avait faite Cornelius Balbus, sous le règne d'Auguste. Sur le plateau qui s'élève au sud-ouest de Ghadâmès et où campent d'ordinaire les Touareg Adzjar, se dressent des piliers informes que les indigènes appellent El-Esnâmen, « les Idoles » : d'après M. Duveyrier, ces ruines, antérieures à l'époque romaine, seraient les débris de monuments garamantiques, peut-être de tombeaux : c'est dans le voisinage que s'étend, sur un espace de plusieurs kilomètres carrés, le cimetière de Ghadâmès, agrandi d'année en année; les anciennes tombes sont toujours respectées et il est possible qu'on y découvre encore des inscriptions tumulaires romaines. Çà et là, dans les alentours, se voient quelques débris de tours et de murailles. Au nord, les ruines d'un village dont les habitants se sont enfuis en Algérie, à la suite de dissensions avec leurs voisins, couronnent le sommet de Toukout, cône dolomitique complètement isolé.

L'oasis de Derdj, située à plus d'une centaine de kilomètres à l'est de Ghadâmès en droite ligne, dans le même bassin d'écoulement, aurait mérité d'être devenue le centre commercial de la contrée, si le trafic avait dû se mesurer à l'abondance de l'eau et de la verdure. Derdj, c'est-à-dire le « Degré », ainsi nommée parce que l'oasis occupe la première marche de la Hamâda Rouge, est entourée de jardins comprenant environ 500 000 palmiers, et fournissant en dattes, en autres fruits et en légumes beaucoup plus de produits que les habitants n'en ont besoin pour eux-mêmes : aussi les Ghadâmésiens viennent-ils s'approvisionner à Derdj, mais non pas en qualité d'acheteurs; depuis un temps immémorial ils se sont approprié plus de la moitié des arbres de l'oasis. C'est là une richesse

[1] Largeau, ouvrage cité.

considérable, puisqu'un beau palmier en plein rapport, donnant chaque année assez de dattes pour la charge d'un chameau, représente une valeur de 500 francs[1]. Les habitants de l'oasis, groupés en quatre villages, se disent, les uns Berbères, les autres Arabes, mais ils sont tellement mélangés par les croisements avec les esclaves, qu'ils semblent plutôt des Nigritiens que des « Caucasiens » ou des Sémites. Dans chaque maison, une salle d'apparat est décorée de vases de cuivre qui représentent le prix d'achat des femmes : l'épouse met son orgueil à montrer toute cette batterie reluisante.

Une autre oasis, au nord-est de Ghadâmès, est située sur le versant du plateau qui s'incline vers le désert : ce sont les palmeraies de Sinaoun, à l'ombre desquelles s'arrêtent les caravanes sur la route de Ghadâmès à Tripoli. Mais cette oasis est en plein dépérissement : les bouquets de palmiers, assiégés par les sables, diminuent peu à peu, les jardins disparaissent, les fossés se comblent et les murailles de défense qui entouraient autrefois les deux villages de l'oasis et leurs cultures tombent en ruines. C'est le même phénomène qu'à Ghadâmès, mais quelle en est la cause? l'appauvrissement des fontaines ou le manque d'énergie des habitants, las de leur lutte incessante contre une nature avare? Un grand nombre d'émigrés de Sinaoun vivent à Ghadâmès : ce sont les Aoulad-Bellil, population noble, très fière de son origine.

VII

RHAT

Cité commerçante comme Ghadâmès, Rhât (Ghât) est également, depuis 1874, une communauté berbère soumise officiellement au pouvoir de la Turquie, et si une puissance européenne s'emparait de la Tripolitaine, nul doute qu'elle ne revendiquât l'oasis de Rhât comme partie intégrante de sa nouvelle conquête. Beaucoup plus éloignée que Ghadâmès du littoral tripolitain, puisque la distance en droite ligne dépasse 900 kilomètres, elle est en outre séparée de la région côtière par la Hamâda Rouge, la hamâda de Tinghert ou de la « Pierre à Chaux » et d'autres plateaux, ainsi que par l'océan des grandes dunes. Plus encore que par la nature, Rhât était défendue contre l'indiscrète curiosité des blancs par le fanatisme et la jalousie

[1] Gerhard Rohlfs, *Quer durch Afrika*.

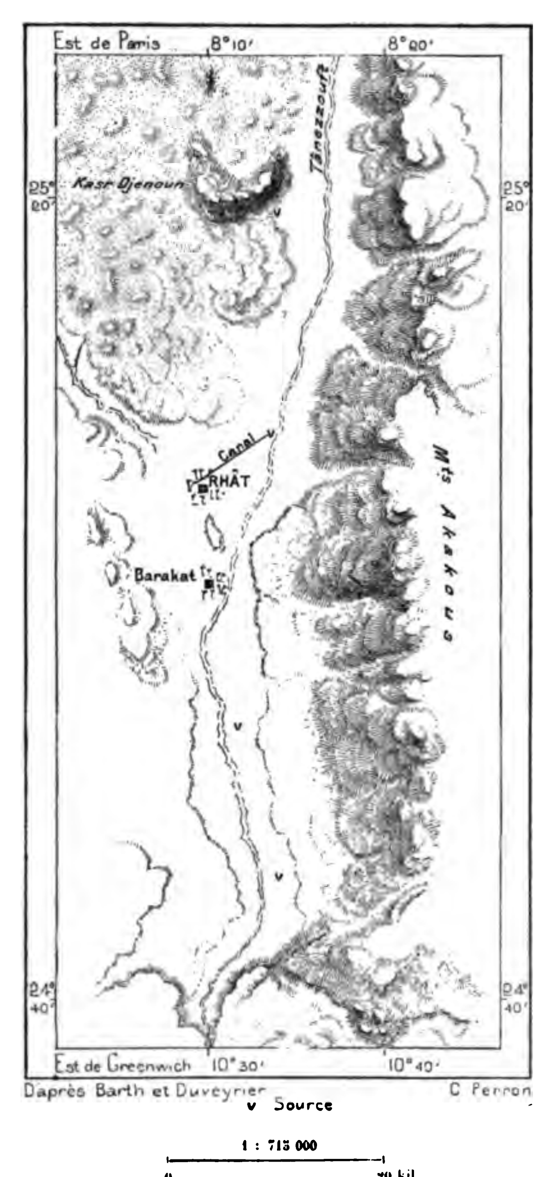
commerciale des habitants. Ismaïl Bou-Derba, le premier explorateur proprement dit qui la visita, en 1858, avait été choisi pour cette mission en sa qualité d'Arabe; mais, après lui, Richardson, Overweg, Barth, Duveyrier, von Bary, Csillagh, ont pu voir à leur tour la célèbre cité, et ces deux derniers y moururent. En 1869, Mlle de Tinné fut assassinée avant de pouvoir l'atteindre, et en 1874 Dournaux-Duperré et Joubert périrent sur la route de Ghadâmès à Rhât, à une ou deux journées de marche au nord du puits d'en-Azhâr : on ne sait quel fut le mobile du meurtre. Furent-ils égorgés par de simples voleurs ou par quelques sicaires fanatiques de Sidi es-Senoûsi, ou bien, comme on l'a dit, les Ahaggar et les Chaamba qui les tuèrent voulaient-ils venger la mort de compatriotes massacrés par des spahis français? En 1881, les trois missionnaires catholiques Richard, Morat et Pouplard ne purent pas même pénétrer si avant dans le désert : des Touareg et des Chaamba les massacrèrent à une journée de marche au sud de Ghadâmès.

Située à une altitude approximative de 400 mètres, Rhât est, comme Ghadâmès, sur le versant du bassin que parcourait l'ancien fleuve Igharghar, mais la vallée dont elle occupe le fond et qui serpente dans la direction du nord est fermée par les sables : les eaux qui s'écoulent bien rarement par son ouâdi vont se perdre sous les dunes. De même que Ghadâmès, Rhât doit à sa position géographique le rôle commercial qui lui est échu. Son étroite vallée offre le chemin le plus commode entre les montagnes et les plateaux qui, dans cette partie du continent, constituent le faîte entre l'Océan et la Méditerranée. A l'ouest s'élèvent les massifs volcaniques de Tasîli, à la base duquel serpente l'Aghelâd, c'est-à-dire le « Passage », sorte de couloir qu'emprunte la route principale des caravanes entre Rhât et Ghadâmès et qui se continue au nord-ouest par la vallée de Tîterhsîn et celle des Igharghâren, tributaire de l'Igharghar. A l'est se dresse un rempart crénelé, l'Akakous, dont les schistes et les grès sont presque inaccessibles : c'est à peine si, dans l'espace d'une génération, deux ou trois Touareg sont assez adroits pour gravir directement cette muraille, en se retenant de leurs mains aux saillies du rocher[1]; le sentier ordinaire qui mène au Fezzân contourne cette chaîne à son extrémité septentrionale en suivant la vallée déserte de Tânezzouft et gagne le plateau de Mourzouk par la brèche de Rhallé et les solitudes de Taïta, plaine de roches et de gravier, privée de toute végétation. Enfin au sud, la vallée de Rhât se relève peu à peu vers un col d'environ 1200 mètres d'altitude, la porte du Sahara soudanien.

[1] H. Duveyrier, *Les Touareg du Nord.*

C'est là, entre des blocs et des piliers de grès, en vue de coupoles et de pyramides de granit, que se termine le long corridor dans lequel les marchands ont établi leur entrepôt principal entre Ghadâmès et le Soudan. Barth a donné à ces montagnes du faîte le nom de « hautes terres des Adzjar » : ce serait, d'après lui, le Djebel Tantana des auteurs arabes du moyen âge.

N° 21. — RHAT.



Rhât est bâtie sur un léger renflement du sol, à la base nord-occidentale d'une colline rocheuse. Protégée par une enceinte, elle est divisée presque géométriquement en six quartiers par des rues aboutissant à six portes. Ses maisons, construites dans le même style que celles de Ghadâmès, mais plus petites en général, sont aussi moins nombreuses. Au plus 4000 habitants se sont établis dans l'espace limité par les remparts, mais, en dehors de la ville, quelques villages font partie du même groupe de population, et le grand marché annuel, qui donne à Rhât sa prospérité, se tient au centre de l'espace enfermé par ces agglomérations diverses. Çà et là dans la plaine se voient des bouquets de palmiers et d'autres arbres ; mais l'oasis ne présente point, comme celle de Ghadâmès, un massif continu de verdure. Il serait pourtant facile d'accroître l'étendue des cultures, car l'eau se trouve en abondance à une faible profondeur ; en plusieurs endroits, on a creusé des puits artésiens d'où s'élancent des eaux servant à l'irrigation des terres

environnantes. M. Duveyrier dut s'arrêter à 800 mètres des murs de Rhât, les habitants ayant juré sa mort, s'il eût tenté de pénétrer dans la ville; néanmoins il put dresser un croquis de Rhât d'après ses propres observations et les renseignements que lui donnèrent quelques indigènes. Ce plan, le seul qu'un géographe ait dessiné sur le terrain, n'a pas encore paru.

D'après la tradition, Rhât serait une ville relativement moderne : douze ou quinze générations seulement se seraient écoulées depuis que les Berbères Ihâdjenen en auraient posé les fondements avec d'autres tribus voisines; mais parmi ces peuplades l'une portait le nom de Kêl-Rhâfsa, et M. Duveyrier voit en eux les descendants de ceux qui, à l'époque romaine, habitaient l'oppidum de Rapsa : c'est au même endroit sans doute, à l'entrée du défilé qui fait communiquer les deux versants sahariens, que devait s'élever la cité militaire et commerçante. Quoi qu'il en soit, les Ihâdjenen et d'autres Touareg des alentours sont restés longtemps les maîtres ou du moins les protecteurs de Rhât; mais les nomades, se perpétuant difficilement dans l'enceinte d'une ville, ont été graduellement remplacés par les descendants des marchands immigrés des autres oasis de l'Afrique du nord; toutefois la famille est considérée comme appartenant à l'ancienne race aussi longtemps que, de mère en mère, s'est maintenue la filiation des Ihâdjenen, car ceux-ci sont Beni-Oummia ou « Fils de la mère », c'est-à-dire que chez eux la transmission du pouvoir et de la fortune se fait, non du père au fils, mais de l'oncle au neveu. A Rhât le droit berbère réserve aux femmes, représentants des anciens maîtres du sol, l'administration de l'héritage : elles seules disposent des maisons, sources et jardins, et pour le talent d'administration, de même que pour l'initiative commerciale, elles ne paraissent nullement les inférieures des hommes[1]. Dans quelques familles, les enfants héritent des biens meubles et immeubles, mais c'est au fils aîné de la sœur que reviennent les droits de commandement sur les serfs et les redevances traditionnelles payées par les voyageurs[2].

La plupart des habitants non Touareg sont des gens de Ghadâmès et de Touât, et surtout des hartenès, enfants de négresses abandonnées par leurs époux de passage; mais la population de toute provenance et de toute couleur qui se presse sur le marché de Rhât et à laquelle sont venus se mêler

[1] H. Duveyrier, ouvrage cité.
[2] Bouderba, *Revue algérienne et coloniale*, déc. 1859.

récemment les Turcs de la garnison, subit assez l'influence de la tradition locale pour avoir conservé le dialecte berbère de la contrée. Le costume de la plupart des habitants est également celui des Touareg : les pantalons, la blouse, le voile. Les anciennes traditions commerciales n'ont guère changé non plus : depuis des siècles on suit régulièrement les mêmes itinéraires, fixés par les coutumes et par les exigences des tribus auxquelles les marchands payent les droits de transit et de protection : c'est ainsi que, pour se rendre à Tombouctou, les gens de Rhât sont encore obligés de faire un énorme détour par l'oasis de Touât[1]; en outre, le commerce direct avec les possessions françaises de l'Algérie leur est interdit par les Turcs aussi bien que par le fanatisme des « frères » Senoûsiya, très puissants à Rhât depuis le milieu du siècle. La ville en est donc réduite pour son entretien aux profits que lui rapporte son trafic avec les marchés lointains de la contrée comprise entre le Niger et le lac Tzâdé : son agriculture, son industrie, moindres encore que celles de Ghadâmès, ne lui donnent qu'une bien faible part des ressources qui lui seraient nécessaires. Les jardins environnants renferment au plus 3000 palmiers; c'est entre les bouquets de dattiers que les Touareg ont dressé leurs maisonnettes de pierre ou de terre battue, leurs huttes de branchages et leurs tentes en cuir.

En dehors de Rhât, il n'existe plus qu'une autre ville dans la vallée, celle d'El-Barkat (Barakat, Iberke), peuplée de Touareg et située à une dizaine de kilomètres plus au sud : petite, propre, gracieuse, mieux arrosée, plus riche en verdure que Rhât, elle offre au voyageur un tableau gracieux qu'il ne reverra plus qu'à des centaines ou même à plus d'un millier de kilomètres. Quel contraste font avec cette oasis les âpres montagnes des alentours, noires, déchiquetées, en maints endroits inaccessibles! Pourtant il existe çà et là des ruines qui prouvent que cette âpre contrée eut aussi ses habitants. Même dans le Djebel Akakous, les indigènes signalent l'existence d'une ancienne ville, Tederart, où l'on remarque encore des buissons de myrtes, nécessairement introduits par un peuple de cultivateurs, et des sculptures taillées sur les flancs des rochers[2]. Quelques zébus domestiques dans l'oasis de Rhât sont les seuls restes d'une espèce animale représentée jadis dans toute la Tripolitaine, lorsque les pluies étaient plus abondantes et que les oued, aujourd'hui desséchés, étaient de véritables rivières[3].

Au nord de Rhât, un massif de rochers, disposé en forme de croissant

[1] H. Barth, *Reisen und Entdeckungen in Nord- und Central-Africa.*
[2] H. Duveyrier, ouvrage cité.
[3] Tissot, *Géographie comparée de l'ancienne province d'Afrique.*

et tournant sa convexité vers le sud, élève sa crête dentelée entre l'étroite coupure de l'Aghelâd et la vallée qui longe la base occidentale de l'Akakous. Ce massif isolé est l'Idenen, appelé aussi Kasr Djenoun ou « Château des Esprits » ; les djinn s'y réunissent, dit-on, de mille lieues à la ronde pour y préparer leurs maléfices[1]. Richardson, qui en fit l'escalade, faillit y périr ; Barth, qui tenta aussi l'ascension, ne put atteindre le sommet, et son insuccès, comme celui de Richardson, justifia, aux yeux des indigènes, la terreur qu'ils éprouvent à s'approcher de la montagne : épuisé de fatigue, rongé de fièvre, le vaillant explorateur tomba au pied d'un arbre et y resta pendant vingt-sept heures avant que ses compagnons pussent le découvrir. La hauteur moyenne de l'arête serait d'environ 700 mètres, et des tours de grès se dressent de 50 à 100 mètres plus haut, isolées ou groupées en citadelles.

VIII

GOUVERNEMENT ET ADMINISTRATION DE LA TRIPOLITAINE

La partie de la Tripolitaine annexée à l'empire turc est constituée en vilayet comme les provinces ottomanes de l'Europe et de l'Asie. Le gouvernement de la Sublime Porte ne s'y exerce pas indirectement par l'intermédiaire d'un souverain vassal, comme il s'exerçait naguère dans la Tunisie et comme une fiction diplomatique en représente encore le fonctionnement sur les bords du Nil. Le vali qui gouverne le vilayet de Tripoli est en général choisi parmi les officiers supérieurs de l'armée : d'ordinaire il a rang de mouchir ou maréchal et commande à une armée, qui parfois n'a pas dépassé le chiffre de 5000 hommes, mais que l'on évalue actuellement à une force trois fois plus considérable. Au-dessous du pacha, qui dispose en même temps de l'autorité civile et militaire, des moutaserif ou des kaïmakan administrent les provinces secondaires et les cantons ou kaza obéissent à des moudir, qui remplacent les anciens kaïd. Mais chaque tribu, chaque commune arabe a toujours à sa tête un cheikh, appelé cheikh el-beled dans les villes et les villages. Ces fonctions, réputées gratuites, sont celles qui coûtent le plus au pauvre peuple, car ce sont les cheikh qui rendent et, pour la plupart, vendent la justice. Tandis qu'à Constantinople les employés des finances évaluent le revenu du vilayet à trois ou quatre millions de

[1] Richardson, *Narrative of a mission in Central Afrika* ; — Bouderba, *Revue algérienne et coloniale*, déc. 1859.

francs[1], c'est peut-être au décuple que s'élèvent les sommes payées sous forme d'impôts ou d'amendes. Le « prix des souliers », que le fonctionnaire use à cheminer dans la voie de la justice, s'élève en quelques endroits au quart des taxes ordinaires[2].

Dans les communautés berbères, où l'instinct démocratique est beaucoup plus développé que chez les Arabes, la direction des intérêts généraux appartient à une assemblée, la djemâa, aux délibérations de laquelle tous assistent librement. C'est elle qui répartit l'impôt, qui juge les délits et les crimes, fixe les amendes et prononce l'exil dans les circonstances graves. Mais dans les villes importantes, telles que Ghadâmès et Rhât, le gouvernement a modifié à son profit les constitutions locales. Il a nommé un moudir, qui n'a guère d'autre mission que de se faire remettre la contribution régulière. Ce personnage est assisté d'un conseil ou medjelès qui se compose d'un mufti, du cheikh el-beled et de quatre habitants notables, choisis par leurs pairs et confirmés par le pacha, sur la présentation du moudir. L'assemblée s'occupe principalement des affaires commerciales, et ses décisions sont exécutoires même quand un seul de ses membres siège avec le gouverneur. Les intérêts spécialement communaux sont réglés par la djemâa, que nomment les habitants des différents quartiers. Un cadi, ou plutôt un naïb (lieutenant) du cadi de Tripoli, prononce dans les affaires de succession, de mariage et de divorce. Des gendarmes ou zaptié, armés de bâtons, sont chargés de maintenir l'ordre dans les rues et d'amener les délinquants devant les chefs de police : eux-mêmes sont en général des gens condamnés à l'exil par les tribunaux de Constantinople. Du reste, la plupart des hauts fonctionnaires de Tripoli et des provinces ne doivent qu'au déplaisir du sultan d'être relégués sur la terre africaine.

Dans la Tripolitaine orientale, les populations sont presque toutes régies par des chefs de l'ordre religieux des Senoûsiya. Ce sont eux qui commandent, soit directement, comme dans ces oasis de Koufra, inviolées des soldats turcs, soit par l'intermédiaire des employés officiels, qui se bornent à toucher leur part des revenus locaux.

Au Fezzân, les employés supérieurs sont tous de nationalité turque, de même que les officiers de la garnison. Seulement le cheikh el-beled, originaire du pays, est toujours choisi dans un même clan. L'ancienne famille royale, qui était composée d'environ deux cents membres, a été complètement exterminée.

[1] Von Maltzan, *Reise in den Regentschaften Tunis und Tripolis.*
[2] H. Duveyrier, *La Tunisie.*

Le tableau suivant donne les noms des principales divisions et subdivisions de la Tripolitaine, qui du reste ont très fréquemment changé de dimensions et d'importance administrative :

PROVINCES.	DIVISIONS PRINCIPALES.	CAPITALES.
Barka.	Djebel el-Akabah.	Derna.
	Djebel el-Akhdar.	Benghazi.
	Oasis d'Aoudjila.	Aoudjila.
	» de Djalo.	Lebba.
	» de Lechkerreh.	
Tripolitaine.	Tripoli.	Tripoli.
	Zaouya.	Zaouya.
	Khoms.	Lebda.
	Djebel.	Kasr el-Djebel.
	Ghadâmès.	Ghadâmès.
Fezzan.	Bou-Ndjeïm.	Bou-Ndjeïm.
	Djofra.	Sokna.
	Zella.	Zella.
	Ouàdi Chiàti.	Brak.
	Fogha.	Fogha.
	Ouàdi Lajal (Sebha).	Djedid.
	Hofra.	Mourzouk.
Rhat.		Rhât.

CHAPITRE II

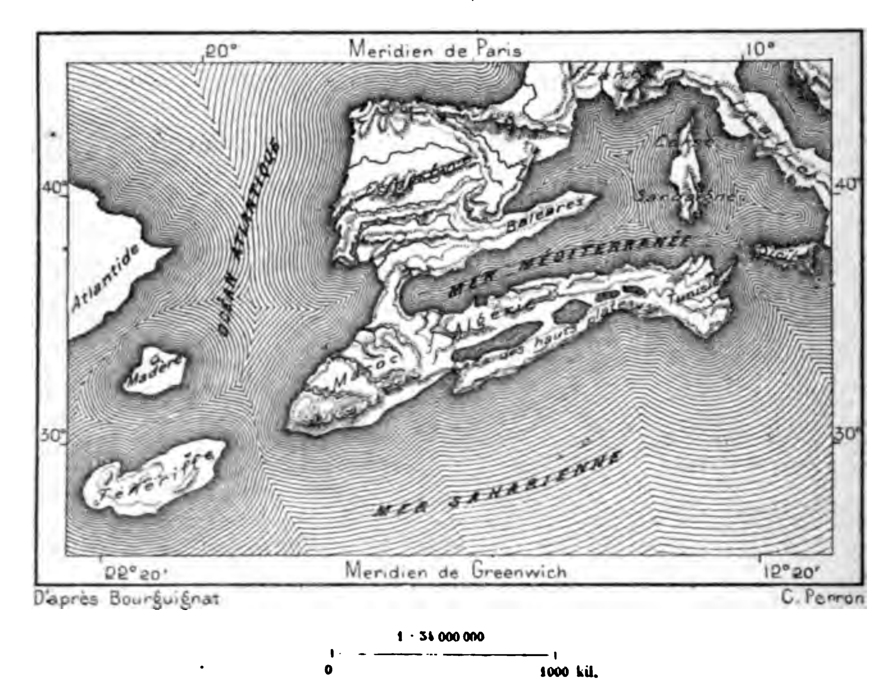
TUNISIE

Dans ses limites actuelles, la Tunisie ne constitue point un tout géographique distinct du reste du Maghreb : ses montagnes appartiennent au même système que celles de l'Algérie, ses rivières principales prennent leur source en dehors des frontières; d'ailleurs celles-ci se sont fréquemment déplacées et la prise de possession du territoire par les Français ne leur a plus laissé qu'une valeur purement conventionnelle. Il est donc impossible d'étudier la Tunisie sans la rattacher par ses traits généraux à l'ensemble des régions de l'Atlas. Elle n'en forme qu'une province spéciale, ayant du reste, sinon pour limites naturelles, du moins pour massifs de bornage, quelques groupes de montagnes âpres et presque dépeuplées. A maints égards, elle se distingue de l'Algérie par son histoire, et ses habitants se trouvent encore sous une législation et une administration différentes.

La Maurétanie, prise dans le sens le plus général, et non dans son acception historique, limitée à une partie du territoire, forme un tout bien distinct, une des régions naturelles les mieux délimitées : c'est la partie de l'Afrique septentrionale qui comprend la Tunisie, l'Algérie, le Maroc et qui était désignée par les Arabes sous les noms de Gharb ou de Maghreb, comme « Occident » par excellence; ils l'appelaient aussi « Ile de l'Occident », Djezirat el-Maghreb. Appartenant à l'aire méditerranéenne comme les pays du midi de l'Europe, Espagne, Languedoc, Provence, Italie, elle est bien autrement compacte que ces diverses contrées, disposées en demi-cercle autour de la mer des Baléares et de la mer Tyrrhénienne; au lieu d'être creusée de golfes, découpée en péninsules, elle est d'une étonnante simplicité de contours. C'est un quadrilatère presque régulier, limité au nord par la Méditerranée occidentale, à l'est et à l'ouest par le

golfe de Gabès et par l'Atlantique, au sud par un autre océan, celui des sables, des argiles, des cailloux et des rochers. D'ailleurs une grande partie de cet espace désert, peut-être même une zone occupant toute la largeur du Sahara, fut-elle un fond de mer à une époque géologique antérieure, ainsi qu'a tenté de le prouver M. Bourguignat dans ses recherches sur la faune malacologique de la Maurétanie et que l'ont répété depuis un très grand nombre d'écrivains; mais cette mer saharienne, depuis longtemps asséchée, au moins depuis les premiers temps de la période mio-

N° 22. — ANCIENNE FORME DE LA MAURÉTANIE, D'APRÈS L'HYPOTHÈSE DE BOURGUIGNAT.



D'après Bourguignat — C. Perron

cène[1], n'a pas laissé de fossiles qui témoignent de son ancien séjour et l'on sait que les projets d'inondation faits en vue d'une « mer intérieure » auraient seulement pour résultat d'aboutir à la formation d'un chapelet de lacs, occupant les bas-fonds des chott inférieurs au niveau du golfe de Gabès. Quoi qu'il en soit, le Maghreb est bien un massif insulaire au point de vue géographique; il n'a point de fleuve, point de grande voie commerciale, naturelle ou artificielle, qui le rattache aux régions fertiles et populeuses de l'Afrique centrale. Il restera simple dépendance de l'Europe méditerranéenne tant qu'il ne se reliera pas aux bassins du Sénégal et du

[1] Pomel, *Bulletin de la Société de Géographie d'Oran*, n° 8, 1881.

Niger par des routes comme sait en créer l'industrie moderne, tant que l'immense obstacle du désert n'aura pas été supprimé.

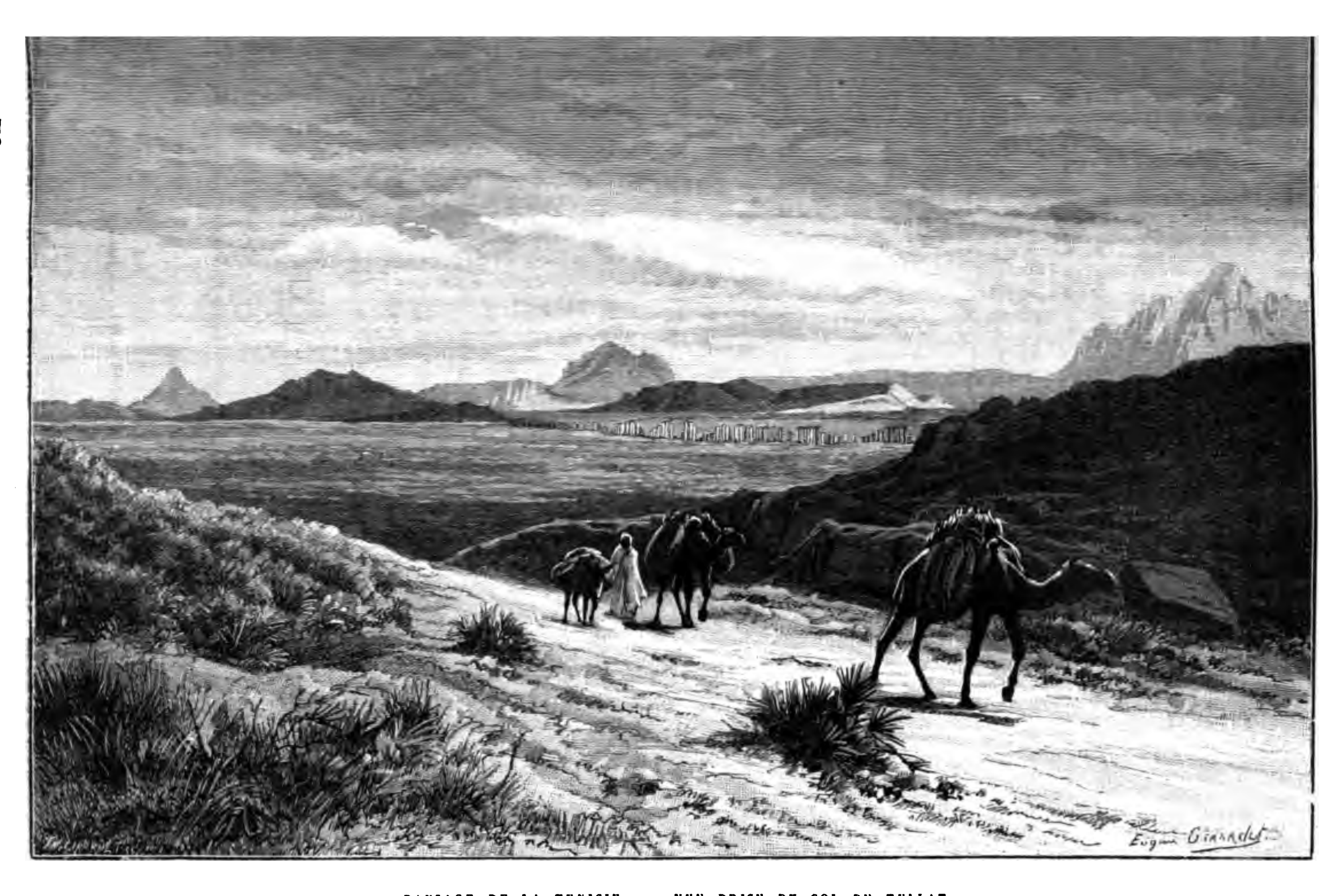
Les montagnes de l'Atlas, qui constituent l'ossature de la Maurétanie et qui devraient la faire désigner sous le nom d'Atlantide [1], sous lequel on comprenait probablement la région marocaine [2] vers l'aurore de l'histoire écrite, appartiennent au même système, de l'Atlantique à la mer de Sicile. Elles ne forment point une chaîne unique, telle qu'on la représentait jadis sur les cartes, mais elles s'élèvent en saillies distinctes, arêtes ou massifs, et en maints endroits elles sont remplacées par des plateaux à peine ondulés. La partie occidentale du système, celle à laquelle on donne plus spécialement le nom d'Atlas, est la seule qui constitue une chaîne vraiment alpestre par la hauteur des cimes, ses pointes suprêmes se dressant probablement à plus de 4000 mètres : aussi les premiers navigateurs, Phéniciens et Grecs, qui en apercevaient les crêtes, tantôt blanches, tantôt bleues, sur le fond gris ou azuré du ciel, les décrivirent-ils comme les monts les plus élevés de la Terre. Hérodote dit que le mont Atlas est la « colonne des cieux », nom qui fut également donné au mont Etna, et l'on comprend que les hauts sommets aient été ainsi désignés, puisque les nuées et les vapeurs, c'est-à-dire ce qui pour nos regards forme le véritable ciel, s'enroulent souvent à mi-hauteur des pentes et cachent les têtes de la montagne. La légende n'eut qu'à reproduire les récits des voyageurs, mais en personnifiant l'Atlas et en donnant aux mots une signification détournée du sens primitif. Le mont porte en effet le ciel sur ses épaules chenues : on lui fit soutenir le monde et les sculpteurs le représentèrent comme un géant raidissant son large torse sous la masse énorme du globe terrestre. D'après la plupart des écrivains, le nom d'Atlas serait une forme adoucie du mot Adrar qui, en berbère, a le sens de « montagne [3] ». L'Atlas marocain est encore désigné par l'appellation d'Idraren, les « monts », ou plus communément Deren : depuis deux mille ans bientôt, c'est-à-dire depuis Strabon [4], le nom n'a donc pas changé, sans doute parce que les mêmes populations berbères vivent à la base de l'Atlas.

Les montagnes du Maroc, quoique séparées actuellement de l'Espagne par le détroit de Gibraltar, n'en appartiennent pas moins au même système de saillies que la Sierra Nevada et les autres sierras de la péninsule Ibé-

[1] Ch. Tissot, *Géographie comparée de la province romaine d'Afrique.*
[2] Berlioux, *La Terre habitable vers l'Équateur, par Polybe.*
[3] Carl Ritter, *Erdkunde;* — Castiglioni, *Recherches sur les Berbères atlantiques;* — Vivien de Saint-Martin, *Nord de l'Afrique dans l'Antiquité;* — de Foucauld, *Voyage au Maroc.*
[4] Livre XVII, chap. III, § 2, trad. Tardieu.

rique. Elles sont plus hautes et, avec la chaîne méridionale de l'Anti-Atlas, avec les contreforts, les massifs et les chaînons secondaires, elles occupent une superficie plus considérable, mais elles se composent des mêmes roches, disposées dans le même ordre, et leur orientation générale, de l'ouest-sud-ouest à l'est-nord-est, se maintient presque parallèle d'un continent à l'autre. Comme celles de l'Espagne, les chaînes de Maurétanie se continuent aussi dans une partie de leur développement par des plateaux d'une grande élévation. A l'est du Maroc, c'est dans le prolongement même du Deren que s'étend, d'une extrémité à l'autre de l'Algérie et jusqu'en pays tunisien, la zone des grands plateaux, d'une hauteur moyenne de plus d'un millier de mètres. Les chaînes de montagnes de l'Algérie ne sont pour la plupart que des chaînes bordières, au nord et au sud des plateaux. Les monts du littoral occupent la plus grande largeur, environ 80 kilomètres en moyenne; ceux du sud, qui s'inclinent vers le Sahara, n'ont qu'une cinquantaine de kilomètres, du bord des plateaux à la marge du désert; mais vers l'est, sur les frontières de la Tunisie, les deux zones montagneuses se rejoignent et forment de nouvelles chaînes qui maintiennent la direction normale de tout le système orographique; même la péninsule extrême, la Dakhla el-Mahouin, qui sépare le golfe de Tunis et celui de Hammamet, se développe du sud-ouest au nord-est, comme pour aller rejoindre la Sicile. Entre la frontière du Maroc et l'Algérie centrale, aucune cime n'atteint 2000 mètres, mais à l'ouest d'Alger les pics suprêmes dépassent 2300 mètres dans le Djurjura et dans le Djebel Aurès. Au delà, les montagnes s'abaissent peu à peu : les plus hauts sommets de la Tunisie s'élèvent à 1500 mètres seulement. D'une extrémité à l'autre, le système de l'Atlas n'a pas moins de 2300 kilomètres en longueur.

La disposition parallèle des montagnes, des plateaux et des plaines dans le long quadrilatère de la Maurétanie a pour conséquence de partager toute la contrée, de l'Atlantique au golfe de Gabès, en bandes étroites, différant par l'aspect, le climat, les produits et les hommes. Dans les vallées fertiles du littoral vivent les agriculteurs, tandis que les hautes steppes sont peuplées par les pasteurs nomades et leurs troupeaux; au sud, dans les oasis du désert, ce sont encore les cultivateurs du sol qui forment le gros de la population. Ainsi se prolongent parallèlement les unes aux autres des zones distinctes, dont les habitants diffèrent par le genre de vie, le caractère, les traditions et souvent aussi par l'origine. Des échanges s'établissent de versant à versant pour les denrées nécessaires à la vie, mais les relations ne sont pas toujours pacifiques et fréquemment les tribus se disputent les territoires limitrophes. Ce partage naturel de la



PAYSAGE DE LA TUNISIE. — VUE PRISE DU COL DE TELLAT

Dessin de H. Girardet, d'après une aquarelle de Ch. Tissot.

Maurétanie en longues bandes ayant chacune des conditions ethnologiques distinctes est certainement une des principales causes du morcellement politique de la contrée. La zone du littoral qui s'étend du cap Bon au cap Spartel était beaucoup trop longue pour sa faible largeur : elle s'est divisée en plusieurs fragments. C'est un phénomène historique du même genre qui brisa l'unité de l'Italie; toutefois la forme et les contours des terres ont une influence de moins en moins grande sur la destinée des nations : en réagissant sur la nature brute par ses inventions de toute espèce, l'œuvre de l'homme est intervenue pour réduire la valeur des distances, amoindrir les oppositions de versant et de climat. Tunis est aujourd'hui plus rapprochée de Tanger qu'elle ne l'était jadis de ses voisines Bône ou Gabès, séparées du golfe de la Goulette par des caps dangereux.

Pour l'écoulement des eaux, Tunisie, Algérie, Maroc offrent des conditions analogues. Le versant septentrional de l'Atlas, tourné vers l'Atlantique et la Méditerranée, n'a pas assez de largeur pour que les rivières puissent fournir un long voyage et s'unir en vastes bassins fluviaux; seulement un petit nombre de cours d'eau, nés sur les hauts plateaux des steppes, ou du moins alimentés par des affluents qui viennent de cette région, ont pu s'ouvrir un passage à travers les chaînes bordières du nord et présenter un développement comparable à ceux des fleuves d'Europe qui se jettent dans la Méditerranée occidentale. Ainsi la Malouya du Maroc, le Chelif de l'Algérie, la Medjerda de Tunis, ne sont dépassés en longueur de lit, dans le même bassin d'écoulement, que par le Rhône et l'Èbre. Sur le versant du Sahara, ce n'est pas l'espace qui manquerait aux eaux courantes pour se creuser de longues vallées vers l'Atlantique, le Niger ou le golfe des Syrtes; mais les nuées n'apportent pas une quantité de pluies suffisante, et les fleuves ne sont grands que par les dimensions de leurs bassins. A l'exception du Draa, qui naît sur le versant méridional de l'Atlas marocain et qui même ne réussit pas à atteindre l'Atlantique, en face de l'archipel des Canaries, il n'est pas un seul cours d'eau de la région saharienne qui coule librement à la surface du sol, développant ses méandres des montagnes à la mer. Du moins les lits creusés à une époque antérieure, lorsque les pluies tombaient avec plus d'abondance, sont-ils encore reconnaissables malgré les alluvions et les dunes, et l'on voit encore qu'ils furent parcourus par des fleuves dont l'aire d'écoulement rivalisait en dimensions avec celle de l'Euphrate. Un de ces fleuves anciens, né de l'Atlas, descendait au sud vers le Niger; un autre, l'Igharghar, à la vaste ramure d'affluents qui se forment dans le Djebel Ahaggar et le Djebel Tasili, coulait au nord vers la dépression des chott algériens; mais dans la période géologique actuelle

il n'a pas eu d'émissaire de sortie vers le golfe de Gabès. La surface de son bassin, dépassant probablement 800 000 kilomètres carrés, n'est guère inférieure à celui du Danube.

Le milieu offert par le sol, les eaux et les airs ne différant que faiblement de l'une à l'autre extrémité de la Maurétanie, la flore et la faune doivent aussi se ressembler du Maroc à la Tunisie, quoique pourtant les nombreux obstacles de la route aient en maints endroits retardé ou même arrêté le mouvement de migration et causé ainsi des modifications graduelles dans l'ensemble des espèces. Pour les hommes, les phénomènes sont analogues : du cap Bon au cap Noun on trouve des représentants des mêmes races, dont la répartition diffère, suivant l'infinie variété des traits géographiques et l'incessant remous des évènements. Partout dans la Maurétanie l'élément berbère, dont l'origine première est d'ailleurs inconnue, constitue le fond de la population : sur les dix millions d'habitants qui vivent dans la contrée, entre la mer et le désert, au moins les trois quarts, d'après Faidherbe[1], appartiendraient à cette race; mais, quoique formant la majorité, ils ont été de toutes parts repoussés des plaines vers les hauteurs : cultivateurs pacifiques, trop lourds à se mouvoir, trop lents à s'unir, ils ont dû céder devant les Arabes groupés en tribus guerrières. Ceux-ci, qui ne formeraient pas même la sixième partie de la population maurétanienne, se rencontrent en communautés résidentes ou nomades jusqu'aux bords de l'Atlantique : cependant ils sont beaucoup plus nombreux dans les régions orientales; ils diminuent graduellement de l'est à l'ouest, à mesure qu'ils s'éloignent de la péninsule asiatique. Les noirs, qui par leurs croisements ont eu aussi une part très notable d'influence sur les autres éléments ethniques, ont été introduits comme esclaves ou comme soldats dans toutes les parties de la contrée; mais ils sont d'autant plus nombreux dans les diverses régions que les relations sont plus fréquentes avec leur pays d'origine : c'est dans le Maroc, toujours en rapports de commerce avec le haut Niger, qu'ils sont le plus fortement représentés; la famille impériale est même plutôt nègre qu'arabe, quoiqu'elle prétende descendre du Prophète. Enfin toutes les villes de la contrée sont en grande partie peuplées de « Maures », c'est-à-dire des gens de race croisée à l'infini, où s'est confondu le sang de Romains et de Vandales, d'Arabes et de Berbères, d'Italiens, d'Espagnols, de Français et de Méditerranéens de toute provenance. Si les Maures offrent un type analogue de l'une à l'autre extrémité du pays qu'ils habi-

[1] *Instructions sur l'Anthropologie de l'Algérie.*

tent, ce n'est pas à la race qu'ils le doivent, car les éléments divers qui les ont produits se sont certainement mêlés dans chaque ville en proportions différentes; ils se ressemblent, grâce à leur histoire commune de citadins policés, grâce aux mêmes conditions séculaires d'hygiène et de genre de vie. D'ailleurs le nom de Maures est une de ces expressions vagues qui ont fréquemment changé de sens. Peut-être, conformément à l'hypothèse de Tissot, les Maures sont-ils les « Occidentaux ». Peut-être, ainsi que le croit M. Sabatier, s'appliqua-t-il d'abord aux gens des montagnes : la Maurétanie aurait été le « pays des monts », comme permet de le supposer le radical *maur*, *mour* (Amour), qui se retrouve encore dans toutes les parties de la contrée. Les Espagnols, et après eux les chrétiens d'Europe, ont donné au nom de Maures ou Moros un sens bien autrement large : il embrassait tous les mahométans, et même, dans le langage ordinaire, tous les païens ; jusque dans le Nouveau Monde la nomenclature géographique nous rappelle ce terme de mépris par lequel les conquérants désignaient les indigènes. Actuellement le terme de Maures est réservé aux mahométans des villes « barbaresques » : la résidence fixe et les mœurs policées les distinguent des Arabes de la campagne, purs ou mélangés. C'est dans la Tunisie que les Maures sont le plus nombreux, en proportion des autres habitants.

Quoique étrangers, restés en minorité dans le pays des Berbères, les Arabes de la Maurétanie furent longtemps les maîtres de la contrée et ce sont eux surtout qui disputèrent aux Français l'empire de l'Algérie. C'est un fait remarquable que cet élément ethnique se soit répandu d'une manière assez uniforme dans toutes les plaines ouvertes, sur tous les plateaux peu accidentés. La cause en est aux migrations successives qui ont pressé les tribus les unes contre les autres, produisant ainsi à diverses époques un déplacement général d'orient en occident. Déjà bien avant l'hégire, des peuplades venues de la péninsule Arabique s'étaient mises en marche vers la Maurétanie : tels les Louata ou Rouadites, qui s'établirent dans la Cyrénaïque aux premiers siècles de l'ère vulgaire et qui, d'étape en étape, finirent par occuper sous divers noms les régions orientales de la Maurétanie[1]. Puis vint la période de la conquête et de la conversion, qui laissa aussi dans la contrée un certain nombre de tribus arabes, et quatre siècles après s'accomplit le grand mouvement d'immigration qui amena la plupart des Arabes campés maintenant dans les pays barbaresques. Ce n'est pas tout. En sens inverse de ce flux qui se portait dans la direction de l'ouest, le reflux ramenait quelques populations vers l'est. Comme par

[1] Tauxier, *Revue Africaine.*

un phénomène d'incidence et de réflexion, les tribus arrivées à l'extrémité du Maroc, sur les bords de l'Atlantique, revenaient sur leurs pas, en marche vers leur pays d'origine : dans toute la Maurétanie, ainsi que dans la Tripolitaine et dans les oasis orientales, les tribus qui font remonter leur généalogie le plus loin dans les siècles et prétendent au titre de chorfa ou « descendants du Prophète », sont précisément celles qui ont séjourné dans le Maroc avant de retourner vers l'orient[1]. Un autre mouvement de retour a ramené dans la Maurétanie les « Arabes » qui s'étaient emparés de la péninsule Ibérique, mais ces Arabes espagnols étaient certainement en majorité des Berbères qu'un long séjour dans la péninsule européenne avait mélangés avec toutes les populations locales, liguriennes, ibériques, celtiques ou visigothes : d'ailleurs la plupart de ces fugitifs, connus en Maurétanie sous le nom d'Andalous, vinrent s'établir dans les villes, où ils se fondirent avec les autres Maures, ajoutant ainsi de nouveaux nœuds à l'inextricable entrecroisement des origines ethniques. C'est en Tunisie, paraît-il, que ces Maures d'Espagne sont le plus fortement représentés.

En un pays si souvent envahi et peuplé d'éléments si divers non encore fondus en corps de nation, il ne saurait y avoir de patriotisme comme dans les contrées de l'Europe où la longue communauté des intérêts et de la bonne ou mauvaise fortune a fini par donner à la nation tout entière une personnalité d'ordre supérieur. Le Berbère, l'Arabe n'ont le sentiment de leur solidarité qu'à l'égard de la famille ou de la tribu ; ils n'ont nullement conscience qu'ils puissent faire partie d'un peuple. C'est comme musulman et non comme frère de race que l'Arabe de la Maurétanie s'unissait à d'autres Arabes pour combattre le chrétien, et d'ailleurs celui-ci a toujours pu compter sur les dissensions et les guerres intestines de tribus à tribus pour hâter l'œuvre de la conquête. Elle fut cependant très longue en Algérie, non seulement à cause des fautes, des incertitudes et des contradictions qu'offrirent les premières opérations de guerre, mais surtout parce que le pays resta longtemps ouvert aux invasions des tribus méridionales. Une fois soumise, la région du littoral n'en était pas moins menacée par les populations des montagnes voisines, puis quand celles-ci furent occupées, on eut à craindre les incursions des habitants du plateau : tant que les longues zones parallèles qui constituent le territoire algérien ne furent pas toutes défendues à la fois par des villes, des colonies agricoles et des postes fortifiés, la nouvelle conquête, dépourvue au midi d'une frontière solide, pouvait être attaquée soudain en mille points sensibles.

[1] Gerhard Rohlfs, *Kufra*.

Mais pour la Tunisie il devait en être autrement. Baigné de deux côtés par la mer, confinant d'un troisième côté à une chaîne de postes fortifiés, enfin borné au sud par le désert et des lagunes, le pays se trouvait ainsi enfermé d'avance par terre et par mer, assiégé comme une citadelle; en outre il était déjà traversé de l'est à l'ouest par une voie ferrée; nulle part une résistance prolongée n'eût été possible, quand même la différence de l'armement n'aurait pas été aussi considérable. Du reste, la défaite est inévitable quand elle est prévue depuis de longues années, presque désirée, par ceux que le sort appellerait à combattre, mais qui, de génération en génération, se sont habitués à la servitude.

II

La superficie du sol tunisien, dont les limites ne sont encore fixées avec précision ni du côté de la Tripolitaine, ni même du côté de l'Algérie, ne saurait être évaluée que d'une manière approximative : d'après les calculs planimétriques faits par divers géographes dans les dix dernières années, c'est entre 116 000 et 118 000 kilomètres carrés que se trouvera la mesure exacte du territoire, en y comprenant les lagunes et les sebkha qui occupent une grande partie de la Tunisie du centre et du midi. Bientôt la triangulation précise à laquelle on procède réduira notablement l'écart qui existe encore entre les évaluations extrêmes. Comparée à l'ensemble du Maghreb, la Tunisie ne représente donc qu'un treizième ou un quatorzième de la contrée, mais la densité relative de sa population lui donne une importance bien supérieure à celle qui devrait lui revenir, proportionnellement à son étendue. Il est vrai qu'on devra rester dans le doute au sujet du nombre approximatif des habitants aussi longtemps qu'un recensement, sommaire ou détaillé, n'aura pas remplacé les évaluations générales par des chiffres précis. Récemment, c'est du simple au double, de 1 à 2 millions, que variaient les statistiques; mais depuis l'occupation française on s'accorde à présenter un million et demi d'individus comme la donnée la plus probable. Toutefois, dût même le chiffre d'un million être plus rapproché de la vérité, il n'en résulterait pas moins que la Tunisie est très supérieure à l'Algérie et au Maroc par le nombre proportionnel des habitants[1].

[1] Superficie de la Tunisie, d'après Behm et Wagner, et population probable :

116 348 kilomètres carrés ; 1 500 000 habitants ; 13 habitants par kilomètre carré.

D'ailleurs, on s'étonne que, même sous le régime du pouvoir le plus capricieux et malgré le déplacement du grand courant de l'histoire, une contrée aussi heureusement située que la Tunisie soit réduite à si peu de chose en importance relative et que son rôle dans l'histoire des contrées méditerranéennes ait pu être presque entièrement annulé. Placée au centre même de la mer Intérieure, à l'angle de la Maurétanie et en face de la Sicile, au seuil de communication entre les deux moitiés de la mer Intérieure, disposant d'une très longue ligne de côtes où s'ouvrent de meilleurs ports et des golfes plus propices que ceux de l'Algérie et du Maroc, possédant en outre des terres fertiles et salubres, la Tunisie a des avantages immenses qui lui valurent jadis un rôle prépondérant dans l'histoire. La forme du relief à l'intérieur n'est pas moins heureuse que le dessin des contours. Les zones longitudinales dans lesquelles se partage la Maurétanie du nord au sud, et qui forment autant de régions distinctes, perdent leurs brusques contrastes vers leur extrémité orientale. La large ouverture du golfe de Tunis permet de tourner la zone montueuse du littoral et de pénétrer au loin dans celle des plateaux par les vallées de la Medjerda et de l'oued Melleg. De même la côte orientale, au sud du golfe de Hammamet, ouvre toutes larges les issues de la région centrale en Algérie, et la grande route du désert commence au golfe de Gabès. C'est par ces brèches que s'est maintes fois constituée l'unité politique de l'Afrique du nord, qui semblait destinée à n'être habitée que par des tribus hostiles ou du moins étrangères les unes aux autres. Les golfes, les plaines de l'est ont livré passage aux Phéniciens, aux Romains, aux Byzantins, aux Arabes : l'influence de l'Asie, celle de l'Europe, ont pénétré par ces portes orientales de la Maurétanie[1]. Sur la côte même du golfe de Tunis, dominant à la fois le passage central de la Méditerranée et l'entrée naturelle du continent libyen, se dressa Carthage, qui devint le principal marché de l'Ancien Monde et qui balança longtemps la fortune de Rome. Même après la perte de son indépendance, la province d'Afrique, devenue colonie de l'Europe, mérita par son activité commerciale, industrielle et scientifique de donner son nom au continent tout entier. Enfin, au moyen âge, la Tunisie eut aussi sa période de civilisation et de prospérité. A un avenir prochain de lui rendre la valeur qui lui appartient naturellement, grâce à sa position géographique. Pour le commerce de la Méditerranée elle est mieux située qu'Alger, mieux que Naples ou que Messine, et pour les communications avec le bassin du Niger, la Petite Syrte offre plus d'avan-

[1] Ch. Tissot, ouvrage cité.

tages que la Grande par sa proximité relative et une navigation moins périlleuse.

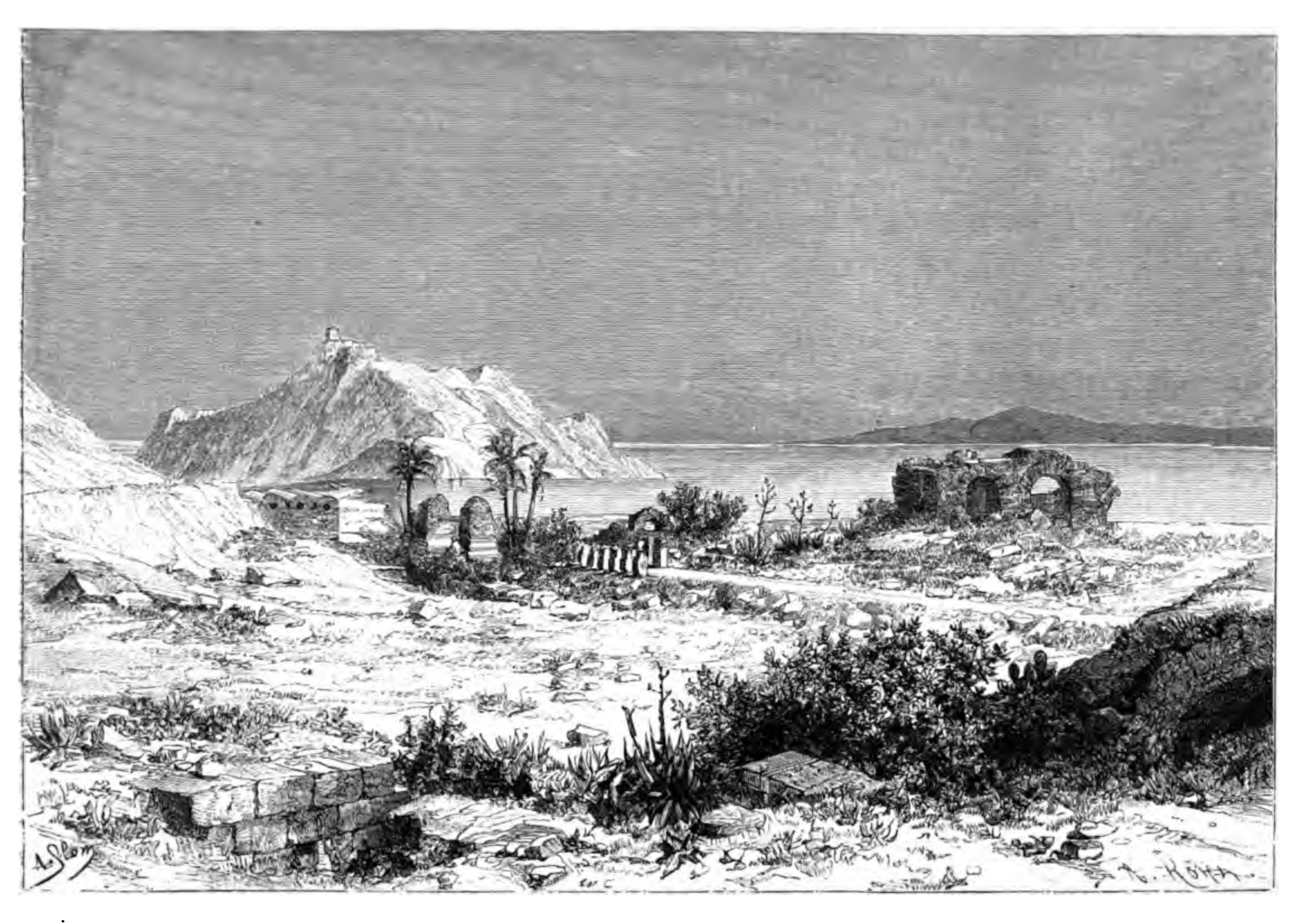
L'altitude moyenne de la Tunisie diminue graduellement dans la direction de l'ouest à l'est : néanmoins les massifs les plus élevés, hauts de 1200 à 1500 mètres, sont épars en diverses parties de la contrée. Un des plus considérables occupe l'angle nord-occidental du pays, sur les frontières de l'Algérie. Ce massif tourmenté, dont il est difficile au premier abord de reconnaître l'ordonnance, aligne son faîte du sud-ouest au nord-est : on peut lui donner le nom de « montagne des Khoumir », d'après le groupe fameux de tribus qui en habite les clairières, cultivées en orge, en maïs, en tabac. Au sud-ouest, ces hauteurs se continuent par les montagnes des Ouchtetta, à peine moins élevées, et par celles des Beni Salah, limitées au sud par les âpres gorges que traverse la haute Medjerda, dans le département de Constantine. Les sommets, désignés par le terme général de *kef* ou « rocher », sont pour la plupart de longues croupes, mais quelques-uns se terminent par des masses pyramidales ou par des crêtes dentelées, dont les assises de grès noir ou rouge se redressent en formes bizarres. Des forêts de grands arbres feuillus recouvrent presque toutes les pentes et, de mainte cime, on ne voit autour de soi dans le cercle immense de l'horizon que l'océan sans fin de la verdure. De brusques ravins, d'étroites vallées s'ouvrent en labyrinthes dans ces montagnes, parcourues de ruisseaux qui descendent soit au sud vers la Medjerda, soit à l'ouest vers l'oued el-Kebir, soit au nord vers les criques de la Méditerranée. De hauts promontoires s'avancent au loin dans les flots ; tel le cap Roux, qui marque la frontière commune de Tunis et d'Alger par ses escarpements et ses fortifications en ruines. Plus loin, vers l'est, le djebel Mermal projette un autre cap, au pied duquel se montre l'îlot de Tabarka, encore hérissé de fortifications génoises, et jadis rattaché à la côte par une digue, que remplace maintenant un isthme de sable à fleur d'eau.

A l'est des contreforts du massif des Khoumir s'étend la région moins élevée, mais toujours montueuse qu'on appelle Mogod et qui se termine au nord-ouest et au nord de Bizerte par plusieurs caps, le ras Doukkara, le ras el-Keroun, le ras Engela et le ras el-Abiod ou cap Blanc. Ces promontoires, les plus septentrionaux du continent africain, dépassent d'une vingtaine de minutes au nord le 37e degré de latitude : ils sont d'environ 150 kilomètres plus rapprochés du pôle que la pointe de Ceuta, pilier méridional de la Porte d'Hercule. Quelques îles tunisiennes parsèment la mer au-devant de la côte ; tels les écueils des « Frères » ou « Fratelli », que les Romains appelaient les « Autels de Neptune ». Plus au large, sur le même

alignement que les écueils des « Sœurs » ou « Sorelle », se dressent à 300 et même à 393 mètres de hauteur les montagnes de la Galite, terre africaine encore plus septentrionale que le ras el-Abiod. On peut se demander toutefois si ce massif insulaire, entouré de quelques « Galitons » et d'écueils, se relie géologiquement au continent voisin, car il en est séparé par des abîmes de 300 mètres et se compose de trachytes ayant une grande analogie avec les andésites de l'Ecuador et les porphyres bleus de l'Esterel. Ces laves ont jailli du lit profond de la mer, souvent secoué par des tremblements volcaniques : il est arrivé, dans ces parages, que les navires ont été brusquement ébranlés comme s'ils avaient talonné sur un écueil. La Galite forme un petit monde à part ; elle n'a d'autre végétation que celle d'herbes basses, de fougères, de quelques broussailles et d'un figuier, l'arbre unique de l'archipel[1]. On dit que des chèvres sauvages bondissent encore sur les rochers, faisant crouler sous leurs pieds des blocs qui, de courbe en courbe, descendent jusqu'à la mer. Un gardien de phare, deux ou trois colons napolitains venus du port de la Calle, des troupeaux de brebis, parfois quelques pêcheurs italiens habitent cette île sans maître ; leurs barques, où s'amassent des cargaisons de langoustes, se balancent près du rivage, tout percé de grottes dans lesquelles s'engouffre le flot. Pline affirmait que le sol de la Galite tue le scorpion ; les marins qui fréquentent cette île répètent la même fable sous une autre forme, en disant que nul animal venimeux ne saurait vivre sur ces rochers de laves[2]. Ce manque de reptiles dans la Galite serait un indice de plus que l'île n'est point un fragment détaché de la rive continentale. Toutefois on trouve sur les roches volcaniques de l'île des dépôts arénacés contenant des coquilles terrestres des mêmes espèces que celles de la terre ferme[3].

Au sud de la Medjerda, la région de la frontière algérienne n'offre point de système orographique distinct. Découpées en massifs par l'oued Melleg et ses affluents, les montagnes et les collines se succèdent du sud-ouest au nord-est, suivant l'axe général de l'Atlas, laissant entre elles de nombreuses brèches, où passent des chemins presque toujours praticables aux chars, sans que l'homme se donne la peine de niveler ou d'empierrer le sol. En réalité, cette zone est le prolongement oriental du plateau des steppes qui sépare les deux chaînes bordières de l'Algérie, l'une inclinée vers le littoral, l'autre regardant le Sahara. Prolongement de l'Aurès, la région des steppes tunisiennes est parsemée de hauteurs isolées qui se

[1] O. Niel, *Tunisie*.
[2] Ch. Tissot, *Géographie comparée de la province romaine d'Afrique*.
[3] Vélain, *Comptes rendus de l'Académie des Sciences*, 1879, vol. LXXVIII, p. 70.



ILE DE TABARKA. — VUE PRISE DE LA COTE

Dessin de Slom, d'après une aquarelle de Ch. Tissot.

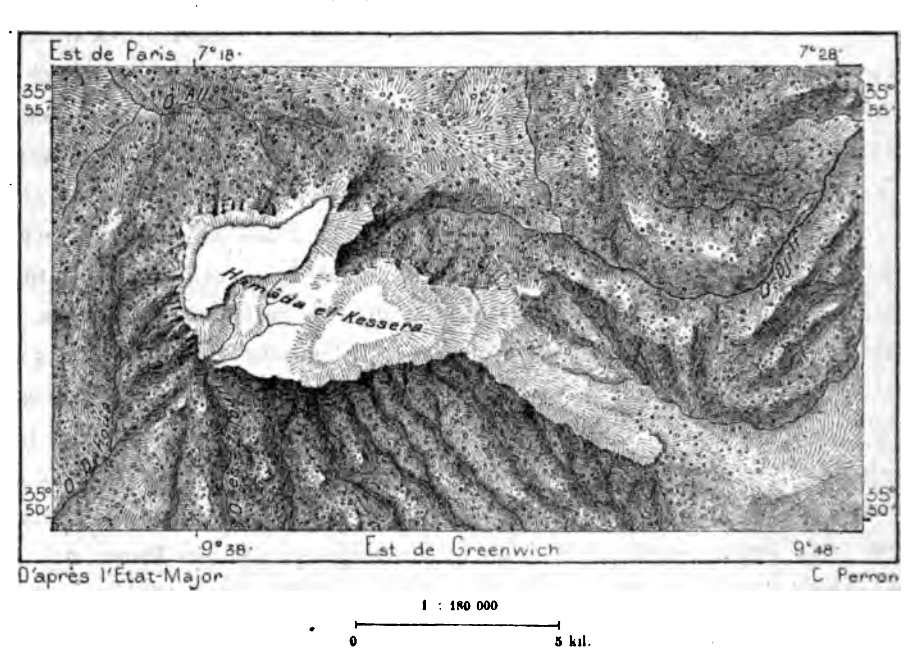
terminent au sommet par des plateaux en forme de tables, restes d'assises déblayées par les eaux. Plusieurs de ces plates-formes, entourées de falaises abruptes et par conséquent très faciles à défendre, ont fréquemment servi de refuge à des tribus entières et à leurs troupeaux[1] : tel est, au nord-est de Tebessa, le grand rocher appelé Kalaa es-Senam, « Château des Idoles »[2], probablement à cause de quelques constructions ou de tours naturelles que les conquérants arabes crurent être des lieux d'adoration pour les indigènes. Un sentier périlleux mène au village, où la tribu des Hanencha gardait ses approvisionnements et ses trésors : groupe d'habitations le plus haut de la Tunisie, cette acropole arabe, bâtie sur les restes d'une forteresse plus ancienne, s'élève à 1452 mètres. Un autre « témoin » des anciens plateaux, se dressant maintenant au-dessus de la plaine abaissée, à l'est de l'oued Melleg, est la colline qui porte spécialement le nom de Kef : c'est le « Rocher » par excellence, à cause de la ville qui en occupe le sommet (735 mètres). Plus à l'est, à peu près au centre géographique de la Tunisie, les fragments du plateau sont assez vastes et d'altitude assez uniforme pour qu'on ait pu leur donner le nom de hamâda, comme aux champs pierreux du désert. C'est dans cette région des hamâda tunisiennes, la partie la moins usée du plateau, que se voient les cimes les plus hautes de tout le pays, le djebel Berberou (1480 mètres), le ras Si Ali bou-Moussin (1520 mètres), le djebel Halouk (1445 mètres). La plus régulière des hamâda, celle de Kessera, dont l'assise supérieure est une énorme dalle de 25 kilomètres carrés, limitée de tous les côtés par une brusque falaise, porte une petite sebkha dans une de ses dépressions; ses talus, qui se prolongent à une grande distance, sont boisés sur presque tout leur penchant. Le village de Kessera, qui a donné son nom au plateau, est placé au bord d'un escarpement coupé de ravins où bruissent des torrents lors de la fonte des neiges[3].

Au nord-est des hamâda de la Tunisie centrale, les massifs de montagnes se succèdent de manière à former une véritable chaîne. Le djebel Djougar, qui verse son eau pure dans l'aqueduc de Tunis, et le superbe Zaghouan, qui, à l'époque romaine, donna le nom de Zeugitane à la contrée, appartiennent à cette rangée de monts. De tous les sommets de la Tunisie, nul n'est plus fameux que celui de Zaghouan : non qu'il soit le plus élevé (1343 mètres), mais, vu de Tunis, il domine l'horizon de sa pyramide bleue, et, comme le Djougar, il alimentait Carthage de ses

[1] E. Masqueray, *Revue Africaine*, 1878.
[2] Kalaa es-Senân, « Château des Dents », d'après O. Mac Carthy. (*Notes manuscrites.*)
[3] Pellissier, *Description de la régence de Tunis.*

sources, utilisées maintenant pour la capitale nouvelle : c'était le « mont du Seigneur ». Son point culminant était probablement consacré à Baal-Khamon, le « Seigneur » par excellence du culte punique; là, il y a vingt-deux siècles, le sicilien Agathocle alluma dans les herbes et les broussailles ce grand incendie que l'on vit à la fois de Tunis et d'Hadrumète, la moderne Soûsa, et qui jeta la terreur dans les deux armées ennemies, les assiégés d'Hadrumète et les assiégeants de Tunis[1]. Le djebel Ressas ou « la montagne du Plomb », au sud-est de Tunis, dont il est séparé par la vallée

N° 23. — HAMADA EL-KESSERA.

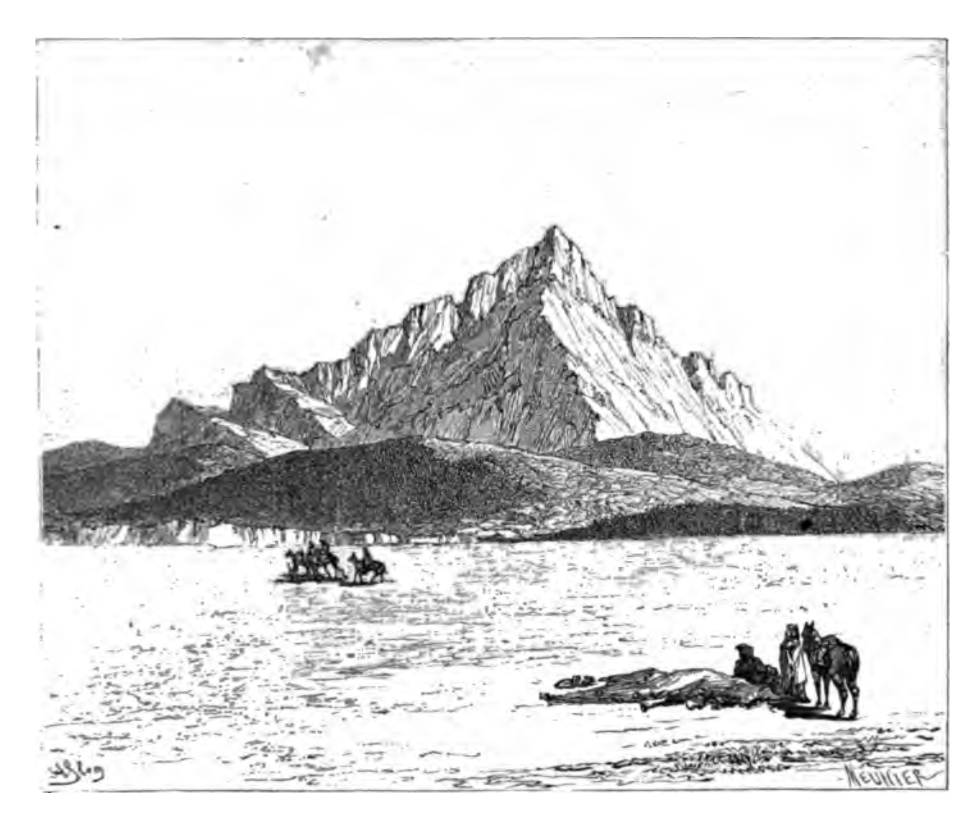


de l'oued Melian, est aussi l'une des cimes les mieux connues de l'Afrique septentrionale, grâce à son voisinage de la grande cité et à la vue admirable que l'on a du rocher terminal, haut de 700 mètres, sur les deux golfes de Tunis et de Hammamet et sur la péninsule qui se prolonge au nord-est vers le ras Addar. Une autre montagne escarpée, le Boû-Kourneïn ou « Père des Deux Cornes », se dresse immédiatement au-dessus de la plage méridionale du golfe de Tunis : on la reconnaît de loin à sa double pointe posée sur le massif rougeâtre des rochers.

A l'est de ces montagnes, le sol s'abaisse de manière à former une large dépression dans laquelle passe la route et passera peut-être bientôt le

[1] Ch. Tissot, ouvrage cité.

chemin de fer de jonction entre les bords des deux golfes, de Tunis et de Hammamet. Au delà reprennent les hauteurs : la presqu'île de Dakhelat el-Mahouin, île véritable au point de vue de la structure orographique, élève quelques croupes et les falaises de ses promontoires à plus de 300 mètres. Le ras Fortas fait face au cap Carthage, de l'autre côté de la baie de Tunis proprement dite, et, tout à fait à l'extrémité de la péninsule, les diverses pointes du ras Addar ou cap Bon bornent de leurs



LE DJEBEL ZAGHOUAN.
Dessin de Slom, d'après une aquarelle de M. Ch. Tissot.

coteaux, verts de broussailles, l'entrée orientale du grand golfe. L'entrée occidentale, à 70 kilomètres de distance, est marquée par le ras el-Khaïr ou « cap du Bien », plus généralement désigné sous le nom de ras Sidi-Ali el-Mekki; sa forme, comme celle du rocher de Gibraltar, rappelle la pose d'un lion couché. Les deux promontoires opposés, celui de l'ouest, consacré jadis à Apollon, et celui de l'est, où s'élevait un autel de Mercure, sont accompagnés d'îles et d'écueils. Le cap occidental se prolonge en mer par l'île Plane ou el-Kamala et près de là se montre un autre îlot, le Pilau, ainsi nommé parce qu'il rappelle par sa forme le plat de riz

que l'on sert sur les tables des Turcs[1]. A l'ouest du ras Addar s'élèvent les deux îles de Zembra et Zembretta (Simbolo et Simboletto), Djamour el-Kebir et Djamour es-Serir, les Ægimures des anciens, toutes les deux inhabitées. Les rochers de Zembra, coupés de falaises, plongeant verticalement dans l'eau profonde, dressent leurs pointes à plus de 400 mètres de hauteur. A 40 kilomètres à l'est de la côte tunisienne, s'élève une autre île montagneuse, Pantellaria ; mais cette terre, de formation volcanique, appartient à l'Europe, à en juger par la disposition des fosses dans le lit sous-marin. Politiquement, elle dépend de l'Italie.

Au sud des fragments de plateaux démolis qui occupent le centre de la Tunisie, les massifs montagneux sont d'une hauteur moindre, séparés les uns des autres par des vallées plus larges et limités à l'est par de vastes plaines où se sont amassées les eaux saumâtres des sebkha. Mais au delà de ces dépressions, la région du Sahel ou « Littoral », qui s'avance en demi-cercle dans la mer entre les deux golfes de Hammamet et de Gabès, est terminée par un plateau accidenté, que terminent de vastes plaines et des caps aigus. A l'ouest de la sebkha, la Tunisie méridionale garde son aspect de pays montueux, et djebel y succède à djebel jusqu'à la grande dépression des chott qui forme la limite naturelle entre l'île maurétanienne et le désert. Presque tous ces chaînons sont disposés régulièrement du sud-ouest au nord-est, dans le même sens que la partie du rivage de la petite Syrte comprise entre Gabès et Sfakès. Un des massifs les plus remarquables de la contrée est le djebel Boû-Hedma, qui domine la nappe saline de la sebkha Manzouna ou sebkha en-Nouaïl, au nord-ouest du golfe de Gabès : ses crêtes, presque aussi hautes que celles des montagnes du centre, atteignent 1500 mètres d'altitude et présentent un aspect d'autant plus grandiose qu'à la base s'étendent de larges steppes ressemblant au désert ; dans les parois des gorges s'ouvrent des galeries de mines romaines où l'ingénieur Fuchs a découvert du minerai d'or. Plus à l'ouest, dans le voisinage de Gafsa, se dresse un massif presque aussi élevé, le djebel Arbet, dont la croupe suprême, haute de 1100 mètres, commande l'immense panorama des montagnes, de la mer, des oasis et des sables. Une brèche soudaine, où doit passer un jour le chemin de fer de Constantine à Gabès, limite au sud ce massif de montagnes, mais au delà le plateau se reforme, offrant une succession de gradins qui s'abaissent vers la sebkha Faraoun. Les assises de marnes et de grès multicolores sont coupées de cluses profondes, noires fissures alter-

[1] O. Mac Carthy, *Notes manuscrites.*

nant avec les roches éclatantes. Le soir, quand le soleil vient de disparaître sous l'horizon, les hautes falaises semblent encore renvoyer les flammes, tandis que le gris uniforme du crépuscule recouvre déjà la plaine immense[1].

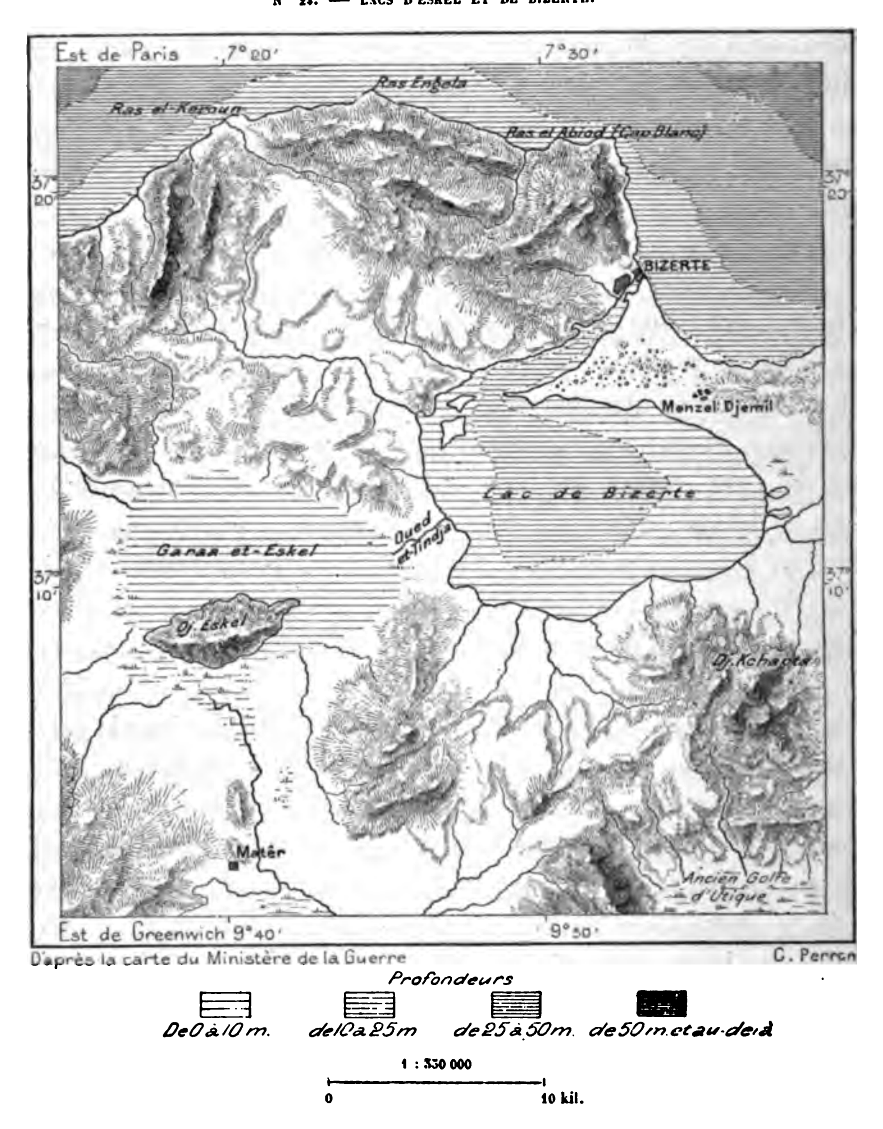
Au sud de la grande dépression des sebkha se montrent quelques collines, premières saillies de la chaîne qui se continue au sud-est par le Metmâta et les montagnes des Ourghamma, vers le djebel Nefouza et le djebel Yefren, ossature de la Tripolitaine. La crête des Ourghamma est fort étroite, et du sommet on voit à la fois les deux mers, du sable et des flots. Des steppes séparent ces hauteurs des dunes et des protubérances rocheuses du littoral.

L'hydrographie tunisienne s'explique par le relief du sol. Sur la « côte de fer » qui se prolonge du cap Roux au cap Blanc, il ne peut y avoir que des torrents d'une faible longueur, descendus des montagnes voisines, tandis que sur le littoral de l'est, malgré la moindre quantité d'eau pluviale qui tombe dans ces régions, des rivières d'une assez grande longueur de cours ont pu se former, grâce aux larges issues qui de ce côté s'ouvrent entre les chaînes et sur les plateaux de la Maurétanie. Quoique ayant aussi, près de Tabarka, son oued el-Kebir ou « Grand Fleuve », plus communément désigné sous le nom de oued Ahmor, le versant septentrional de la Tunisie n'est pas arrosé par un seul cours d'eau dont la longueur dépasse 100 kilomètres : le plus abondant est l'oued et-Tin, qui se déverse dans la *garaa* ou vasque d'Echköl ou Eskel, ainsi nommée d'un mont abrupt, haut de 520 mètres, que l'eau du lac entoure complètement lors des inondations. Suivant l'abondance des pluies et l'activité de l'évaporation, le niveau et la salinité du bassin varient beaucoup : en moyenne il a de 60 centimètres à 2 mètres et demi de profondeur ; des écueils, qui se montrent sur la rive orientale, tout remplis de *cardium edule* fossiles, prouvent que le lac fut jadis un réservoir d'eau saumâtre ou salée, probablement un golfe de la mer, que l'exhaussement de la côte aura séparé de la Méditerranée[2]. Lors des grandes crues, l'Eskel a plus de 200 kilomètres carrés, et son canal d'écoulement, l'oued et-Tindja ou « rivière de la Lagune », roule une quantité d'eau considérable, grossissant à son tour un autre bassin, le Tindja Benzert ; c'est le lac de Bizerte, qu'un long chenal met en communication avec la

[1] Ch. Tissot, *Géographie comparée de la province romaine d'Afrique.*
[2] J. de Crozals, *Revue de Géographie*, octobre 1881.

mer. S'étendant sur un espace d'environ 150 kilomètres carrés, il est beaucoup plus profond que celui d'Eskel; même près des bords, l'épaisseur d'eau varie de 3 à 5 mètres et dans les fonds du milieu la sonde descend jusqu'à 12 et 13 mètres : s'il était réuni à la haute mer par un che-

N° 24. — LACS D'ESKEL ET DE BIZERTE.



nal de grande navigation, creusé directement à travers la flèche sablonneuse du littoral, le lac de Bizerte offrirait un mouillage à tous les navires de la Méditerranée. Tandis que l'eau du lac Eskel est presque douce pendant la saison des pluies, celle du lac de Bizerte est à peine moins salée que le flot de la mer, et les poissons qu'on y pêche en grande quantité appar-

tiennent à la faune marine. Pline signale déjà le mouvement alternatif du courant dans le chenal de Bizerte : tantôt le flot se porte du lac vers la mer, tantôt l'eau reflue vers le bassin. La cause en est à la rupture d'équilibre provenant des pluies, des courants ou des vents. Quand les torrents apportent une grande quantité d'eau, le chenal se change en fleuve pour déverser dans la mer l'excédent du bassin; quand l'évaporation dépasse les apports, c'est à l'eau de mer de combler le déficit du liquide. D'ordinaire les vents d'ouest coïncident avec l'entrée du flot marin, les vents d'est avec la sortie du courant lacustre.

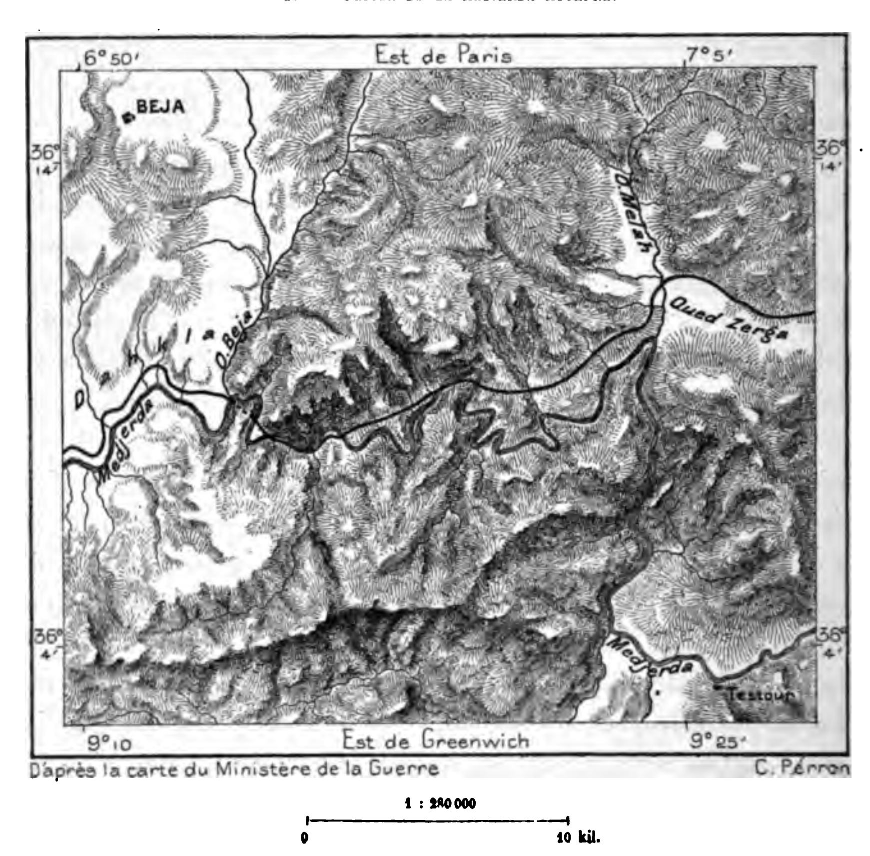
L'embouchure du grand fleuve tunisien, la Medjerda, n'est séparée du lac de Bizerte que par le massif des hautes collines qui se termine en mer à la pointe aiguë de Sidi-Ali el-Mekki. La Medjerda, le Bagrada des Romains, le Makarath des Carthaginois, naît en Algérie, dans le même massif montagneux qui verse au nord les eaux de la Seybouse; en ses mille sinuosités elle prend une direction moyenne parallèle à la côte tunisienne. Au sud du plateau de Souk-Ahras, elle pénètre dans une tortueuse cluse, qu'empruntent maintenant un chemin de fer et une route, celle-ci traversant vingt-sept fois le torrent; mais trop difficile était autrefois la gorge périlleuse pour que les armées s'y engageassent : les deux voies stratégiques des Romains passaient à distance de la cluse, l'une au nord, l'autre au sud du Bagrada[1]. A Ghardimaou, en territoire tunisien, la rivière, grossie par de nombreux torrents, entre dans un bassin de pente uniforme qui fut un lac et que ferment à demi, à une vingtaine de kilomètres en aval, les promontoires opposés des deux massifs de montagnes. A l'issue de cette gorge, dans laquelle la rivière s'est creusé un lit profond, la plaine recommence; c'est le bassin de la Dakhla, nappe d'alluvions d'au moins 750 kilomètres carrés de superficie, que les eaux de la Medjerda, de l'oued Melleg et d'autres affluents ont déposées dans l'ancien lac. Jusqu'à 22 mètres d'altitude au-dessus du niveau actuel de la plaine on retrouve les dépôts lacustres, datant de l'époque où l'émissaire du bassin n'avait pas encore entamé au-dessus du lit supérieur le seuil rocheux qui retenait les eaux. C'est dans cette plaine de la Dakhla que le plus grand des oued[2] tributaires, le Melleg, plus long que le fleuve principal d'au moins une centaine de kilomètres, vient rejoindre la Medjerda. L'oued Melleg, dont la haute vallée est d'un accès beaucoup plus facile que celle de la Medjerda,

[1] Ch. Tissot, ouvrage cité; — *Mémoire sur le Bagrada.*

[2] Dans tout le Maghreb, on emploie la forme *oued* au lieu de *ouâdi* (au pluriel *ouidân*) pour désigner soit les lits presque toujours à sec où passent les eaux torrentielles, soit les cours d'eau permanents.

naît également sur le territoire algérien, non loin de Tebessa, et garde la direction normale du nord-ouest au sud-est; une partie de son courant s'évapore en route : de là la salinité de ses eaux, qui lui a valu peut-être son nom de Melleg. Il ne semble pas, dit M. Tissot, que le cours des deux rivières se soit sensiblement modifié dans la traversée de la plaine depuis les temps historiques. L'ancienne voie des Romains coupe directement la Dakhla, en rasant de distance en distance les méandres de la rive gauche.

N° 23. — DÉFILÉ DE LA MEDJERDA MOYENNE.



D'après la carte du Ministère de la Guerre — C. Perron

1 : 280 000

0 — 10 kil.

Au confluent de l'oued Beja, venu du nord, commence la série de défilés par lesquels le fleuve a percé le seuil de roches crétacées qui s'opposaient à sa marche. L'eau se courbe et se recourbe en méandres d'un très court rayon et le lit se creuse profondément entre deux berges rapides. Dans une partie de la gorge on remarque, même quand on fuit emporté par la locomotive, les détours d'anciens lits que le courant a délaissés en les emplissant à demi d'alluvions; les rivières mortes accompagnent à droite et à gauche la rivière vivante. Mais, au confluent de l'oued Zerga, la Med-

jerda vient se heurter contre des roches qu'elle n'a pu entamer; elle se rejette brusquement vers le sud jusqu'à sa rencontre avec l'oued Siliana, où elle trouve une brèche favorable pour reprendre sa marche vers le nord-est. Elle franchit sa dernière porte de rochers, puis, à son entrée dans la plaine, le barrage de Tebourba, construit en 1622 par des ingénieurs hollandais. Des vingt-quatre pertuis de la chaussée, sept sont maintenant fermés, et la largeur du fleuve se trouve réduite à 80 mètres; mais il serait facile de rétablir l'ouvrage pour le service des irrigations. D'après les calculs de M. Caillat, des inondations successives obtenues en hiver auraient pour effet de décupler la récolte. La crue la plus importante, et qu'il serait nécessaire d'utiliser avec le plus grand soin, est celle du mois d'octobre : elle ferait grossir les olives et préparerait les terres labourables à recevoir les premiers labours[1].

En aval du barrage, la Medjerda, laissant à droite le djebel Ahmor, entre dans la plaine alluviale qu'elle a formée des boues qui jaunissent toujours ses eaux. Elle ne se jette pas directement dans la Méditerranée, mais dans un étang sans profondeur, el-Bahira ou Ghar el-Melah, qui communique avec la mer par un grau où ne se hasardent que les barques de pêche. Comblé graduellement par les apports, cet estuaire, qui était au dix-septième siècle « le plus beau port de la Berbérie », ne cesse de s'amoindrir : pendant les cent dernières années sa profondeur aurait diminué de 10 mètres; nulle part un homme de taille moyenne n'y serait complètement immergé. En 1819, une flotte du bey avait encore pu s'y réfugier, en faisant déblayer préalablement une partie de la barre, mais elle dut bientôt reprendre la mer, en laissant derrière elle une frégate ensablée. Le lac disparaîtra bientôt, peut-être avant la fin du siècle, comme a disparu précédemment un autre lac du delta, l'ancien golfe d'Utique, devenu depuis seize siècles une simple dépression marécageuse, la garaa Mabtouha, dans laquelle, lors des crues, se déverse le trop-plein du courant fluvial. La sebkha er-Rouan et d'autres lacs de la région, sans être entièrement comblés, diminuent d'année en année, et la courbe de la plage, entre le cap Sidi-Ali el-Mekki et les collines de Carthage, s'avance toujours plus dans la mer. D'après Tissot, la superficie du terrain qui s'est formé aux dépens de la mer depuis vingt et un siècles peut être évaluée à 250 kilomètres carrés. Pendant la période historique, le fleuve

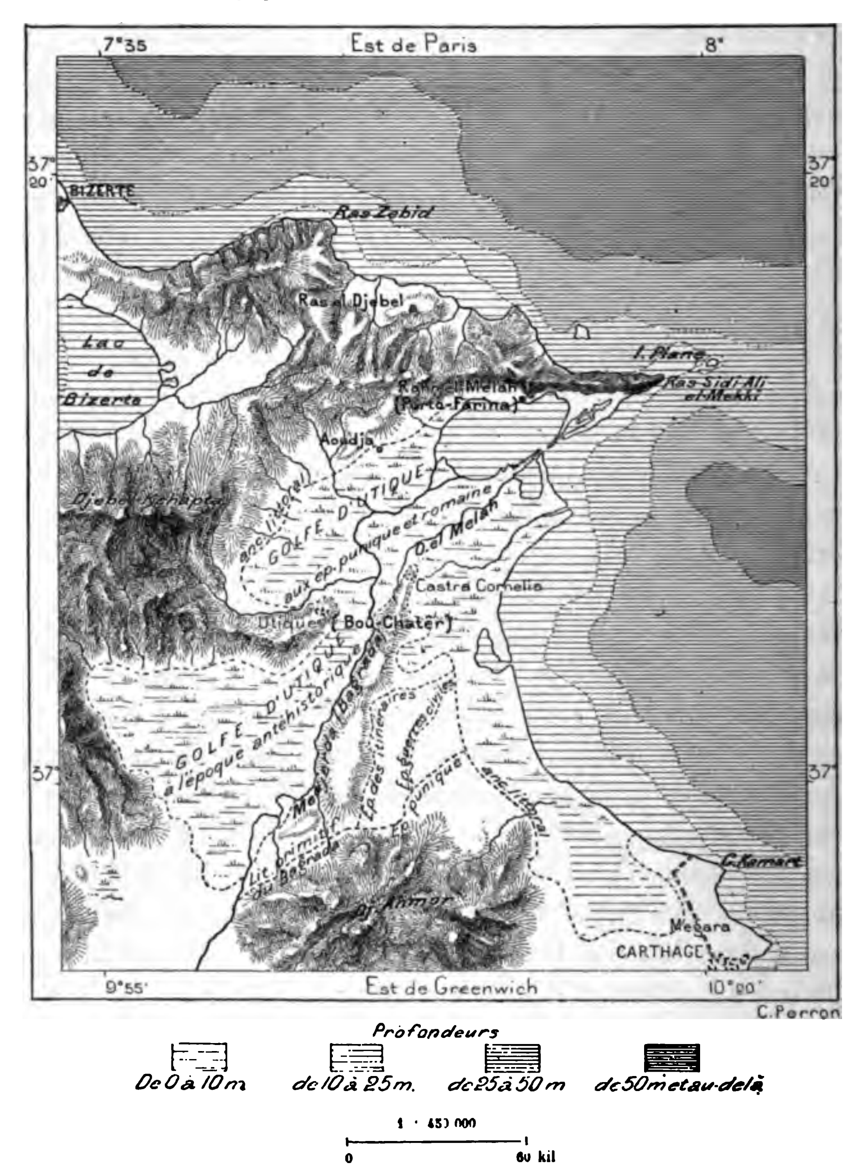
[1] Débit de la Medjerda au barrage de Tebourba :

Débit extrême en hiver, pendant onze jours de crue. .	987 mètres par seconde.
Étiage.	1m,861 »

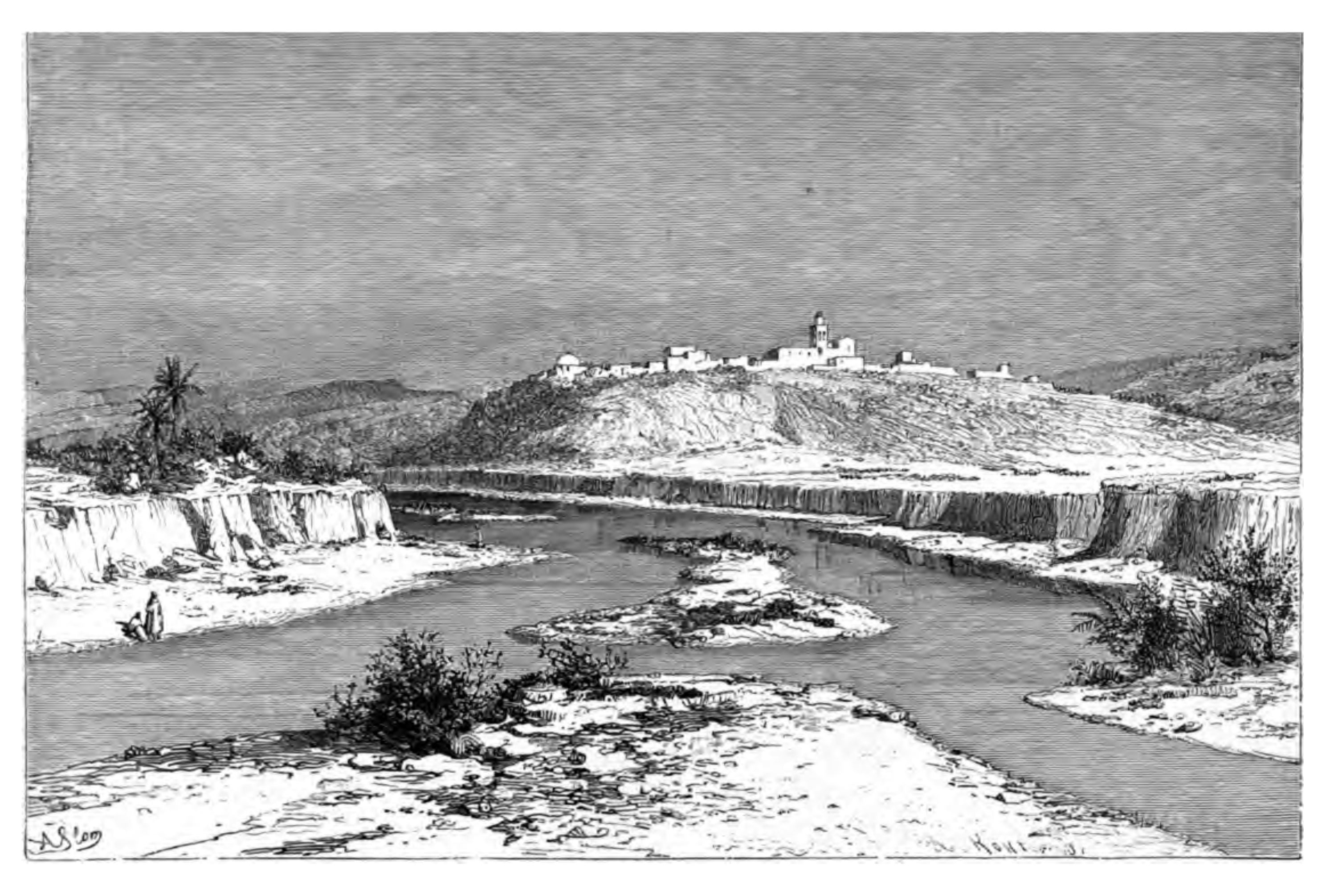
(Caillat, *Notes manuscrites*.)

a souvent changé de lit, et, par le témoignage des anciens auteurs aussi bien que par l'examen du sol, on peut tenter de reconstituer la carte du delta à différentes époques. Aux temps puniques, le Makarath ou Bagrada

N° 26. — ANCIENS LITS DE LA BASSE MEDJERDA.



contournait au nord le djebel Ahmor et, laissant à gauche un chaînon de roches insulaires dont le point culminant ne dépasse pas 50 mètres, allait se jeter dans la partie du golfe qui baigne au nord le promontoire de Carthage; on reconnaît encore l'ancien lit à ses graviers et aux sables



LA MEDJERDA A SLOUGIA, EN AMONT DE MEDJEZ EL-BAB

Dessin de A. Slom, d'après un croquis de Ch. Tissot.

dans lesquels croissent quelques touffes de lauriers-roses. Successivement deux autres lits se creusèrent plus au nord, mais l'un et l'autre prenaient également leur origine dans la cluse ouverte à la base septentrionale du Djebel Ahmor. Le lit actuel, au contraire, se rejette directement vers le nord et longe la dépression de l'ancien lac d'Utique, pour aller se terminer immédiatement au sud du promontoire qui limite le golfe de Tunis[1].

Au sud de la Medjerda, il n'y a point de rivières permanentes; au moins pendant plusieurs mois de l'année, toutes sont fermées à leur bouche par un banc de sable. Mais il est encore une lagune qui communique avec la mer : c'est le lac de Tunis, une autre Bahira, comme celle dans laquelle se jette la Medjerda; elle occupe une étendue un peu plus considérable et ses eaux sont un peu plus profondes, soit de 1m,70 dans les endroits les plus creux; sa « goulette », mieux entretenue, canal creusé de main d'homme qui remplace un grau naturel ouvert jadis un peu plus au sud, laisse passer des embarcations de plus d'un mètre de calaison; mais son flot, sali par les égouts de Tunis, est impur et déferle sur des plages infectes. Ce lac, où se heurtèrent les flottes des Romains et des Carthaginois, s'est amoindri comme ceux du delta de la Medjerda, et tout son pourtour est bordé d'anciens fonds émergés, devenus des vasières ou des plages sablonneuses. L'oued Melian, dont le nom a peut-être le sens, aujourd'hui peu mérité, de « rivière Pleine », descend des montagnes de Zaghouan, qui lui versaient l'eau recueillie maintenant par l'aqueduc de Tunis; cette rivière n'est pas tributaire de la Bahira : elle contourne au midi un léger renflement du sol, limite de la dépression lacustre.

Sur la rive orientale de la Tunisie, de nombreuses sebkha bordent le littoral, séparées de la Méditerranée par des flèches de sable. Mais il est aussi, à une assez grande distance dans l'intérieur, des dépressions dans lesquelles viennent se perdre les ruisseaux, évaporant leurs eaux sur un fond d'argile saturée de sel : telles sont les sebkha qui se succèdent à l'ouest, au sud-ouest et au sud de Soûsa et qui sont alternativement d'immenses nappes d'eau et des plaines salines. Il est arrivé, en hiver, que Kaïrouan a été coupée par ces fondrières du reste de la Tunisie. Dès les premières pluies, une grande partie de la contrée est transformée en bourbier, et les caravanes ne peuvent plus suivre que les crêtes intermédiaires entre les cuvettes. La plus vaste lagune est la sebkha Sidi-el-Hani, ou lac de Kaïrouan, dont la surface, lors des inondations, est d'au moins 500 kilo-

[1] Daux, *Étude sur Utique et ses environs* (*Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, avril 1868); — Tissot, *Géographie comparée de la province romaine d'Afrique;* — Partsch, *Petermann's Mittheilungen*, 1883, n° V.

mètres carrés, et qui, dans les années pluvieuses, garde un peu d'eau dans sa cavité centrale ; elle est complètement séparée de la région côtière par les massifs de collines du Sahel, tandis qu'un véritable lac, le Kelbia, moins étendu, mais toujours empli d'eau et portant même des barques, épanche parfois son trop-plein dans les terres basses, par un seuil d'une vingtaine de mètres d'altitude ; l'émissaire appelé oued Menfès atteint, lors des averses abondantes, c'est-à-dire tous les huit ans en moyenne, un marigot du littoral, la sebkha de Djeriba, communiquant avec la mer par le Halk el-Mengel. En cet endroit de la côte, le passage est dangereux à franchir à cause de la mobilité du terrain, et récemment, avant la construction d'une chaussée, il ne se passait pas d'hiver sans que les caravanes ne perdissent des hommes ou des animaux[1].

D'après MM. de Campou et Rouire, le lac Kelbia, dont la superficie varie de 8000 à 13 000 hectares, suivant les saisons, serait le bassin récepteur d'un système fluvial aussi vaste et même plus considérable que celui de la Medjerda[2] ; l'oued Bagla, qui s'y déverse et qui reçoit l'oued Fekka, le Marguelil et d'autres rivières descendues des hauteurs de la Tunisie centrale, n'offre cependant sur les cartes récentes levées avec précision qu'une aire d'écoulement inférieure à celle du fleuve septentrional[3]. En de nombreuses publications[4], M. Rouire a tenté également de démontrer l'identité du Bagla et du fleuve Triton des auteurs anciens ; mais où placer avec certitude un fleuve qui, d'après Pline, n'est autre que l'origine du Nil et qui par une de ses branches se confond avec le Niger ? Et le lac du même nom, que M. Rouire identifie avec le lac Kelbia, n'est-il pas ce bassin mystérieux que divers écrivains font voyager, pour ainsi dire, sur tous les rivages méridionaux de la Méditerranée, Strabon le plaçant à Bérénice, à l'orient de la Grande Syrte, et Diodore le cherchant dans le voisinage de « l'Océan qui entoure la Terre » ? Certes, il serait inutile de vouloir faire accorder toutes les assertions qu'ont émises les écrivains de l'antiquité sur le fleuve et le lac Triton, et d'ailleurs il n'en est pas une seule que l'on puisse concilier avec la topographie actuelle : toutes les identifications proposées sont contredites par tel ou tel passage des auteurs, et sans nul doute des changements considérables ont eu lieu dans la géographie physique de la contrée, effaçant tel ou tel détail topographique vainement cherché par

[1] Rouire, *Revue de Géographie*, janvier 1884.

[2] *Comptes rendus de l'Académie des Sciences*, janvier 1884 ; *Notes manuscrites*.

[3] Superficie du bassin de la Medjerda . . . . 22 540 kilomètres carrés.
» » du lac Kelbia . . . . . . 21 130 » »

[4] *Nouvelle Revue*, 15 juillet 1883 ; — *Revue de Géographie*, septembre 1884.

les commentateurs. Il suffit de dire que, peu acceptable à d'autres egards, l'hypothèse de M. Rouire sur l'identité de l'oued Bagla et du fleuve Triton s'accorde du moins en ceci avec le texte de Ptolémée, que le cours d'eau naît bien dans les ravins du mont Oussalet, l'Oussaleton du géographe alexandrin. En outre, l'oued Bagla est bien le seul de toute la côte orientale de la Tunisie qui, provenant d'une assez grande distance dans l'intérieur de la contrée, se continue par un lit reconnaissable, sinon jusqu'à la Petite Syrte, du moins, suivant l'interprétation de M. Rouire, jusqu'à « une petite Syrte », et lui apporte parfois une certaine quantité d'eau. Quant au lac Kelbia, il offre à peu près exactement le pourtour de mille stades ou 185 kilomètres que Scylax donnait au lac Triton : d'ailleurs ce pourtour du lac peut sembler beaucoup trop considérable, s'il est vrai, comme le dit Hérodote, que les vierges libyennes, après s'être livré un combat en l'honneur d'Athéné, « pourmenaient la plus vaillante entour le palus[1] ». Le cri prolongé que poussaient les femmes aux fêtes de la déesse n'est autre que le *zagrit*, *toulouil* ou *you-you* que de nos jours les Libyennes de toutes les tribus font retentir, en frappant leurs lèvres pour saccader le son, lors des fêtes, des noces, des processions funèbres, des expéditions de guerre[2].

Au nord-ouest de Sfakès, une autre dépression du sol contient le lac salé appelé Mta el-Grarra, et plus au sud, dans le voisinage de la courbe régulière décrite par le golfe de Gabès, se voit encore une cavité emplie d'une eau ou d'une poussière saline, la Manzouna ou Sebkha en-Nouaïl; mais ces restes de lacs sont peu de chose en comparaison de la plaine partiellement inondée qui forme la limite naturelle entre « l'île du Maghreb » et le Sahara : sur un espace de plus de 400 kilomètres de l'est à l'ouest, une succession de nappes d'eau, de fonds salins, de vasières, de cavités argileuses se développe au sud de la Tunisie et de l'Algérie orientale. C'est probablement dans quelque partie de cette cavité, si curieuse à tous égards, que la plupart des géographes anciens plaçaient l'eau sacrée près de laquelle naquirent Minerve et Bacchus. Shaw, vers la fin du dix-huitième siècle, émit le premier l'hypothèse de l'identité du lac Triton avec l'une des sebkha tunisiennes[3]. Comme zone de séparation entre deux régions naturelles, entre deux faunes et deux races, et comme ensemble hydrographique, frappant l'imagination à la fois par la grandeur de ses dimensions et la diversité de ses phénomènes, cette région devait intéresser

[1] *Histoires d'Hérodote*, traduction de Pierre Saliat, livre IV, 180.
[2] Tissot. ouvrage cité.
[3] Shaw; Virlet d'Aoust; Desor, Charles Martins, Roudaire, etc.

beaucoup plus les géographes que le petit lac de la côte orientale au nord des îles[1]. Le vaste bassin de l'Igharghar, dont les eaux se déversaient autrefois dans la chaîne des lacs « tritoniques », offre une superficie d'au moins 800 000 kilomètres, quarante fois supérieure à celle des oued tunisiens qui alimentent le lac Kelbia. Il est vrai que ce bassin est complètement séparé de la Méditerranée, depuis des temps géologiques antérieurs à l'histoire. A en juger par les coquillages fossiles, c'est à l'époque postpliocène que le grau marin ou le lit fluvial entre la Méditerranée et le bassin lacustre du Sahara s'est définitivement fermé[2]; toutefois les riverains des chott, frappés de l'aspect de golfes desséchés que présentent ces bassins, répètent à l'envi que la communication existait jadis entre la mer et les sebkha, mais qu'Alexandre « aux Deux Cornes » ferma cette porte par ses enchantements[3].

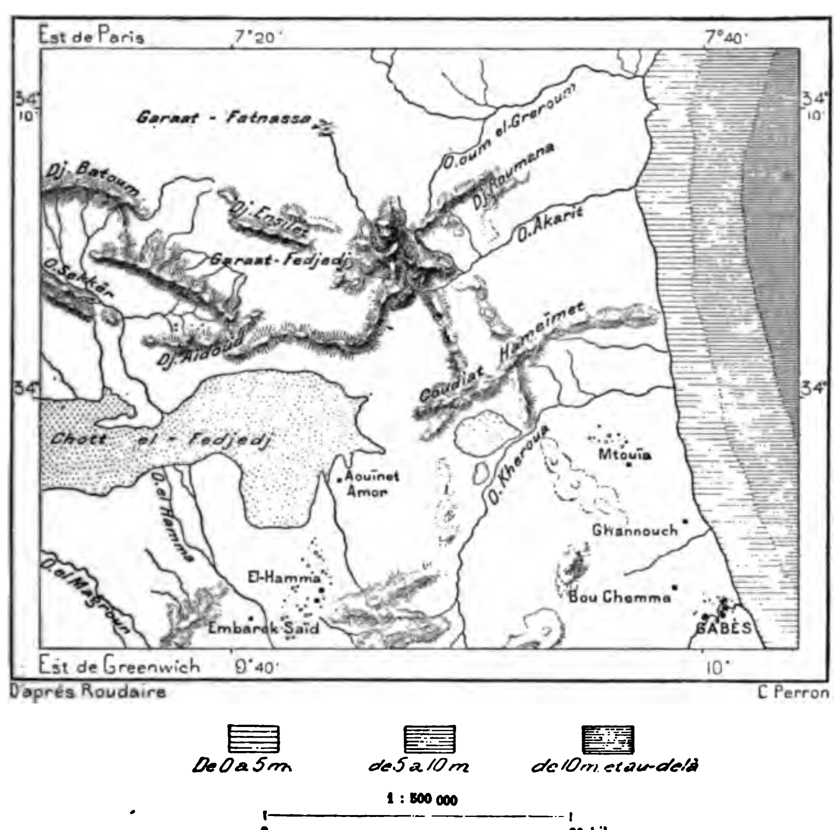
Avant que l'exploration géologique de la contrée eût été faite, on était porté à ne voir dans l'isthme de Gabès, entre les sebkha et la mer, qu'une de ces plages sablonneuses comme il s'en forme sur toutes les côtes, au-devant des fleuves dont le courant, aidé du flux et du reflux maritime, n'a pas la force de nettoyer la passe. Des dunes, pensait-on, avaient graduellement exhaussé le seuil et peut-être celui-ci s'était-il en outre légèrement soulevé au-dessus du niveau marin par l'effet d'une poussée intérieure[4]. M. Fuchs, mesurant la hauteur du seuil au baromètre, reconnut enfin quelles étaient en les véritables conditions : d'une élévation de 100 mètres en moyenne, la petite chaîne de collines lui offrit deux brèches de 57 à 61 mètres, et il en signala l'ossature comme formée de grès et de calcaires éocènes. L'expédition italienne qui visita les bords du golfe de Gabès en 1875, sous la direction d'Antinori, constata aussi que le seuil se compose partiellement d'assises rocheuses et non pas seulement de sables apportés par le vent; le point le plus bas qu'elle trouva sur le faîte de partage entre les eaux qui descendent vers la mer et celles qui s'écoulent à l'ouest vers la sebkha, est à 53 mètres au-dessus du niveau marin[5]. Depuis, l'officier Roudaire, dressant avec précision la carte détaillée de toute la région comprise entre le golfe de Gabès et les chott d'Algérie, a définitivement écarté toute incertitude. Le seuil de Gabès offre encore au point le moins élevé une saillie de plus de 47 mètres; les sebkha qu'il

[1] Ch. Tissot, *De Tritonide Lacu*; — Dupaty de Clam, *Comptes rendus de la Société de Géographie*, 1885.
[2] Fuchs; — Antinori; — Pomel; — Cosson, etc.
[3] Ch. Tissot, *Expédition scientifique de la Tunisie*.
[4] *Bulletin de la Société de Géographie*, sept. 1877.
[5] *Bolletino della Società geografica italiana*, agosto, sett. 1875.

sépare de la Méditerranée sont elles-mêmes situées de 15 à 26 mètres au-dessus du niveau marin et se terminent à l'ouest par un autre seuil de plus de 91 mètres d'élévation : c'est au delà seulement que commencent les dépressions creusées en contre-bas de la Méditerranée : la largeur totale des terres à traverser pour réunir le bassin des chott immergeables à la Méditerranée serait de 175 kilomètres[1].

Si tout le système de chott et de ouâdi, — ou, suivant la forme régu-

N° 27. — SEUIL DE GABÈS.

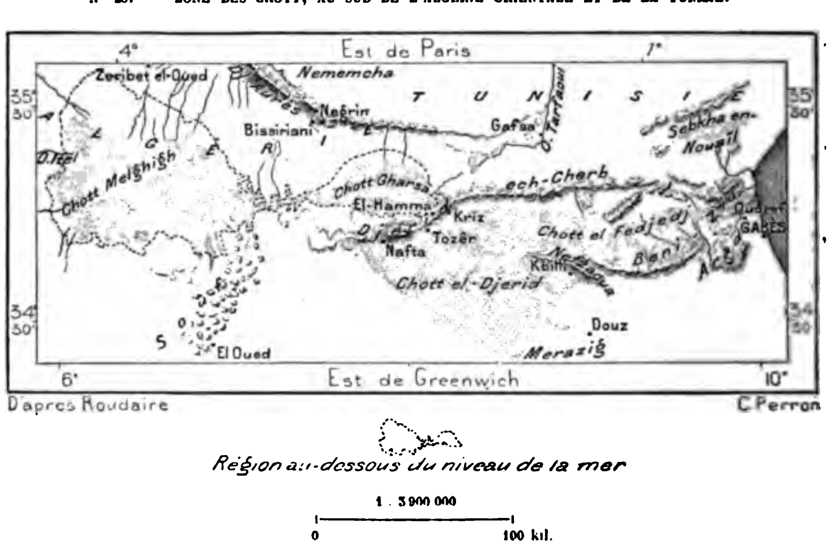


lière arabe, de chtout et de ouîdan, — que l'on peut appeler le système « tritonique », d'après l'hypothèse de la plupart des archéologues, fut jadis, comme il est très probable, un bassin fluvial commençant aux sources de l'Igharghar, cet ensemble hydrographique est depuis longtemps rompu, le lit du fleuve est en maints endroits obstrué par les dunes, et des seuils de rochers émergés ont séparé les dépressions secondaires. Celle de l'est,

[1] Roudaire, *Archives des Missions scientifiques et littéraires*, tome VII, 1881.

notamment, de toutes la plus étendue, est bien limitée par des seuils montueux qui se rattachent aux chaînes méridionales de la Tunisie : du seuil de Gabès au seuil de Kriz on voit se succéder au nord du bassin une série de falaises abruptes, dites « les Lèvres » (ech-Cherb), comme si la plaine de l'ancien lac était comparée à une bouche immense. Étroite d'abord, la sebkha, connue à l'est sous le nom de chott el-Fedjedj, s'élargit graduellement dans la direction de l'ouest, puis au delà d'un promontoire de la rive méridionale, long rocher continué par des dunes, le bassin, appelé en cet endroit le chott Faràoun, devient soudain trois fois plus large et forme le chott el-Djerid ou chott « des Palmes »; à l'extrémité

N° 28. — ZONE DES CHOTT, AU SUD DE L'ALGÉRIE ORIENTALE ET DE LA TUNISIE.



occidentale, d'autres noms désignent la grande plaine lacustre. Elle n'a pas moins de 200 kilomètres de l'est à l'ouest, et sa largeur, du nord au sud, entre les deux rives les plus éloignées, est de 75 kilomètres. Il ne reste d'eau permanente, disent les riverains, que dans la partie centrale du chott el-Djerid, mais cette nappe liquide ne se voit point; elle est recouverte d'une croûte saline qui a fait comparer le lac par les auteurs arabes à une feuille d'argent, à une glace de cristal, à un lit de camphre[1], et sur laquelle les pas résonnent comme sur les pierres d'une voûte. Outre l'eau profonde du lac proprement dit, qui reste cachée sous les dalles salines, des eaux superficielles occupent d'ordinaire les parties les plus basses de la dépression lacustre, et, suivant la direction du vent, se déplacent tantôt

[1] Ch. Tissot, ouvrage cité.

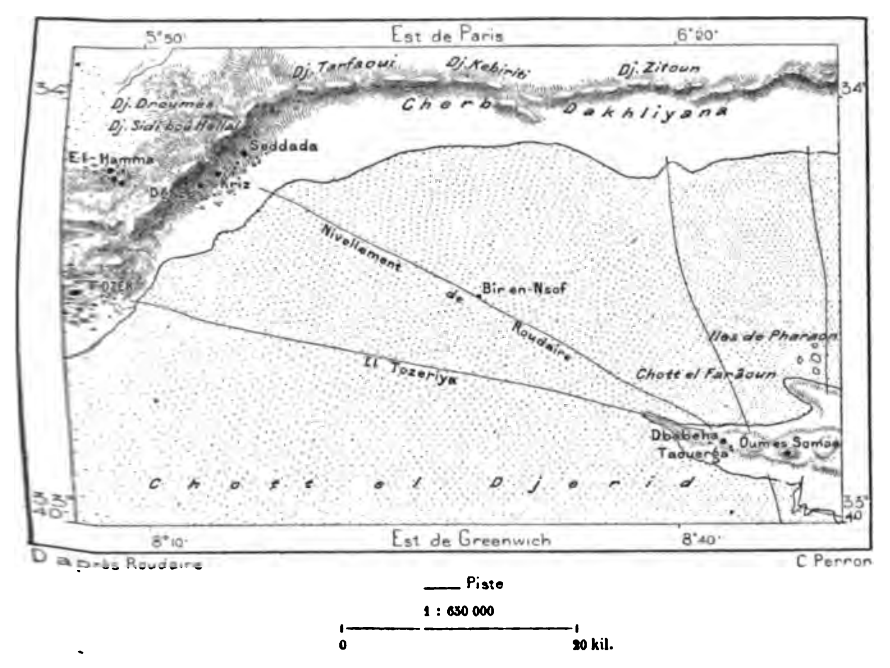


NAFTA ET LE CHOTT EL-DJERID

Dessin de G. Vuillier, d'après une aquarelle de Ch. Tissot.

d'un côté, tantôt de l'autre, assez profondes parfois pour monter jusqu'au poitrail des chevaux qui traversent la sebkha : quand ces masses liquides sont amenées sur la croûte saline au-dessus des eaux cachées, elles dissolvent partiellement la couche intermédiaire, et des changements de niveau se produisent dans la surface du chott. Il arrive aussi que la dalle de sel, pressée par l'eau profonde, boursoufflée par les gaz qui s'y produisent, se soulève en forme de cône comme si un volcan sous-lacustre s'était ouvert dans les profondeurs. Ainsi naissent des îles qui, de loin, par l'effet du

N° 29. — PISTES DES VOYAGEURS DANS LE CHOTT EL-DJERID.



mirage, apparaissent comme de véritables collines et qui sont appelées de ce nom par les riverains. L'une des plus grandes îles, dite djebel el-Melah, la « montagne de Sel », n'a guère qu'une vingtaine de pas en diamètre et ne s'élève pas même d'un mètre au-dessus du niveau de la sebkha ; au milieu de la plate-forme se trouve un ancien puits, maintenant comblé, qui a valu à l'îlot son autre nom, Bir en-Nsof ou « Puits du Milieu[1] ». Plusieurs sources jaillissent ainsi dans les terrains affermis qui occupent diverses parties de la sebkha, et l'eau qu'elles donnent n'est pas plus saumâtre que celle des fontaines dans les oasis environnantes. Quatre îlots situés près de la rive méridionale du chott Faràoun portent le nom collectif

[1] Ch. Tissot, *Bulletin de la Société de Géographie*, juillet 1879.

de Nkhâl Farâoun, « Palmiers de Pharaon », en vertu d'une légende qui raconte le passage d'une armée égyptienne dans ce fond lacustre, plus ou moins confondu par les traditions locales avec la mer Rouge[1]. Les dattiers des quatre îlots auraient été plantés par le roi Pharaon à la place des oliviers qui couvraient la plaine maintenant inondée[2] : ils n'appartiennent à aucune des variétés connues dans le Djerid et leurs fruits ne parviennent jamais à une complète maturité.

La grande sebkha tunisienne est traversée par plusieurs routes de caravanes qui rejoignent les oasis des deux rives : Tissot énumère neuf de ces passages, et il en existe d'autres moins fréquentés, surtout dans la partie orientale du bassin, dite précisément chott el-Fedjedj ou « des Passages », à cause des chemins qui la franchissent. Quelques-unes de ces pistes ne présentent aucun danger, mais d'autres sont redoutables : il faut les suivre avec précaution, de crainte des vasières dans lesquelles on pourrait s'enlizer, des gouffres où l'on disparaîtrait soudain ; au départ, le guide recommande toujours aux voyageurs de le suivre « les pas dans les pas ». Plus inégale que le Rann de l'Inde anglaise, puisqu'elle offre une pente de dix à onze mètres de l'est à l'ouest, la sebkha tunisienne est aussi beaucoup plus périlleuse à franchir : un nuage de poussière, un mirage, qui cachent ou défigurent les balises, une erreur du guide, un effarement des animaux peuvent entraîner la caravane à la mort. En vertu des conventions traditionnelles entre tribus, la route à suivre doit être indiquée d'un côté par des pierres, de l'autre par des troncs de dattiers, placés à une distance de quelques centaines de mètres les uns des autres; mais cette règle est mal observée : la plupart des signaux réglementaires ou *gmaïr* ne sont plus à leur place ou bien ont été remplacés par des ossements de chameaux. A côté de la route qui rejoint l'oasis de Kriz à celles du promontoire méridional s'ouvrent des abîmes, emplis d'une eau verte, « plus amère que celle de l'Océan, » et tellement profonds qu'une sonde, formée d'un objet lourd attaché aux cordes de la caravane, ajustées bout à bout, n'en touche pas le fond. Des légendes et d'anciens récits arabes parlent d'effondrements soudains qui se seraient produits sous le poids des hommes et des animaux : le gouffre aurait tout englouti et ses lèvres se seraient aussitôt refermées au-dessus des victimes. Au sud du lac, dans la région voisine de Nefzaoua, où jaillissent de nombreuses sources thermales, se trouve aussi un puits naturel, de profondeur inconnue, auquel on donne le nom

[1] H. von Maltzan, *Reise in den Regentschaften Tunis und Tripoli.*
[2] Grenville Temple, *Algiers and Tunis.*

berbère de Taouerga : il exige chaque année une victime humaine, disent les gens des tribus voisines. D'après une tradition locale, ce gouffre se serait déplacé, il y a quelques siècles, à la suite d'un tremblement de terre[1].

Au nord-ouest de la grande sebkha tunisienne, les falaises des « Lèvres » se prolongent par un mur inégal qui se redresse pour former une dernière colline, haute de 171 mètres, puis se perd dans les sables en ondulations à peine visibles. Cette chaîne, dont les dépressions enferment les gracieuses oasis du Djerid, est le seuil de séparation qui sépare le chott el-Djerid du chott Gharsa, bassin analogue à la sebkha orientale, mais de dimension beaucoup moindre. Le chott Gharsa, en forme de demi-lune dont la convexité est tournée vers le nord, est plus bas que le chott el-Djerid; il se trouve en entier au-dessous du niveau de la mer, et si jamais un canal établissait la communication de cette cavité avec la Méditerranée, ses plages seraient inondées jusqu'à 8 ou 10 kilomètres au delà du littoral actuel. Par son extrémité occidentale, le chott Gharsa pénètre sur le territoire algérien et se continue comme un large bras de mer au devant d'un dédale de chott beaucoup plus étendus, dont l'ensemble est connu sous le nom de Melghigh (Melr'ir). Des seuils peu élevés, des cavités intermédiaires séparent les deux bassins. C'est le chott Melghigh qui, d'après le projet auquel s'est attaché le nom de Roudaire, serait destiné, avec toutes les plages adjacentes, à former au sud de l'Algérie cette « mer intérieure », qui, dans l'imagination de ses créateurs, devra changer un jour le climat des contrées voisines en formant des amas de nuages sur les montagnes de l'Aurès, en accroissant la proportion des pluies, en emplissant d'une manière permanente les lits des torrents aujourd'hui desséchés, en suscitant du sol des sources qui n'existent plus[2]. Mais s'il est difficile de s'imaginer le creusement d'une voie navigable se dirigeant du seuil de Gabès vers les oasis du désert algérien, on comprendra du moins combien il serait utile de restaurer l'ancienne route qui longeait la face méridionale de l'île du Maghreb, entre la Petite Syrte et la vallée du Draa[3].

Le littoral du Sahara tunisien n'a, comme la côte orientale de la Tunisie proprement dite, que des oued presque toujours sans eau : les plus importants, non par la longueur du cours, mais par la masse liquide, sont l'oued Akarit, l'oued Melah, l'oued Gabès : ce dernier n'a guère qu'une dizaine de kilomètres, bien que les caboteurs puissent, à marée haute, le

[1] Ch. Tissot, ouvrage et mémoire cités.

[2] *Rapport sur la dernière expédition des Chotts* (*Archives des Missions scientifiques et littéraires*, tome VII, 1881).

[3] Berlioux, *La Terre habitable vers l'Équateur, par Polybe.*

remonter jusqu'à l'oasis de la ville[1]. On a émis l'hypothèse que le faible courant de l'Akarit ou du Gabès serait le « fleuve Triton » des anciens; cette supposition n'est point dépourvue de toute probabilité, les Libyens, ainsi qu'en témoigne l'hydrographie légendaire de l'Afrique, croyant volontiers au cours souterrain des fleuves dans la région des sables[2]. Il est certain d'ailleurs que le bassin de réception des oued Akarit et Gabès est très considérable en amont des sources, puisque l'eau jaillit en grande abondance, et l'on se demande si quelque fissure de la roche ne laisse pas échapper par les émissaires du versant maritime les eaux profondes cachées sous la croûte saline du chott el-Fedjedj.

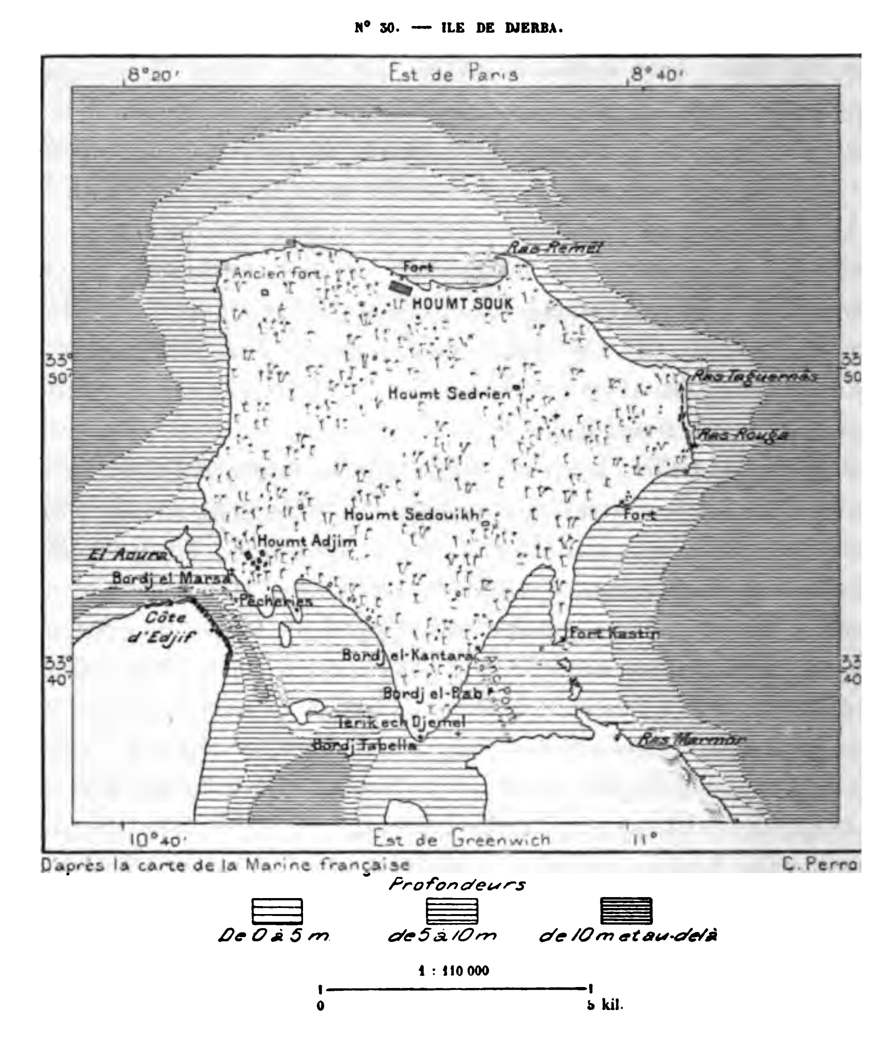
Quoique les montagnes qui prolongent le « Djebel » tripolitain se rapprochent de la côte dans la Tunisie méridionale, cependant il reste encore assez d'espace pour que des sebkha aient pu s'y former : la sebkha el-Melah ou « lagune Salée », le Boû-Guerara et le Bahiret el-Bibân ou « lac des Portes ». Ce dernier étang littoral, d'une formation absolument semblable à celle des étangs du Languedoc, est séparé de la mer par une étroite flèche, dite le « Museau de Chien »; dans la partie la plus mince du lido s'ouvrent deux graus, dont l'un est assez profond pour que les chevaux des caravanes ne puissent le traverser qu'à la nage[3]. L'îlot du cordon littoral situé entre les deux passages est occupé par le fortin des Bibân ou « des Portes », ainsi nommé des ouvertures marines qu'il défend; en outre, il est aussi la porte de la Tunisie, sur la frontière tripolitaine. Cette partie de la côte paraît avoir subi de grands changements depuis les temps historiques. Edrisi place à un mille du rivage des Bibân une île de Zirou, qui n'existe plus aujourd'hui, à moins qu'il ne faille y voir, comme plusieurs écrivains, le cordon littoral du lac[4]; mais dans ce cas elle aurait changé de forme et la mer l'aurait graduellement rongée, car du temps d'Edrisi, au douzième siècle, elle était couverte de villages, qu'entouraient des vignes et des palmiers. Longue de 40 milles, large d'un demi-mille, cette île devait être en tous cas une flèche sablonneuse ayant été rattachée à la côte. L'emplacement de cette terre disparue est indiqué probablement par les écueils et le banc de sable de Zera : en cet endroit une « sèche » émergeait encore au seizième siècle[5]; la flotte du duc de Medina-Coeli, dirigée contre l'île de Djerba, y prit rendez-vous en 1560.

[1] Ch. Tissot, *Géographie comparée de la province romaine d'Afrique.*
[2] H. Barth, *Küstenländer des Mittelmeeres.*
[3] Barth, ouvrage cité; — Élie de la Primaudaie, *Littoral de la Tripolitaine.*
[4] D'Avezac, *Univers illustré, Iles de l'Afrique.*
[5] Ch. Tissot, ouvrage cité.

Les îles de la Tunisie méridionale ne sont point des terres d'origine indépendante, comme le massif volcanique de Pantellaria, au large du cap Bon : ce sont de simples fragments détachés de la côte voisine par l'érosion du flot ou l'abaissement du littoral. Les îles Kerkennah surtout, la Cercina et la Cercinitis de Strabon, qui forment, au large de Sfakès, la limite septentrionale de la Petite Syrte ou golfe de Gabès, offrent cet aspect d'un débris de terre incessamment rongé par les vagues. Il est même très probable que depuis les temps historiques l'archipel des deux îles et des écueils adjacents s'est amoindri. Scylax ne parle que de l'existence d'une seule île, dont les deux terres actuelles ne sont peut-être qu'un lambeau et les mesures qu'Hérodote et Pline donnent de Cercina (Cyraunis) et de Cercinitis ont cessé d'être vraies. Elles se sont rapetissées ; la partie septentrionale a été partiellement démolie par le flot, mais le détroit qui sépare les deux îles ne s'est guère modifié depuis deux mille années. On voit encore les piles d'un pont d'environ 1000 mètres qui unissait les rivages opposés : il serait facile de le reconstruire. A l'extrémité méridionale du golfe de Gabès, la grande île de Djerba, l'ancienne Meninx, dont la tradition faisait la « terre des Lotophages », paraît avoir mieux conservé les contours qu'elle avait aux premiers temps historiques. Du reste, elle est à peine séparée du continent, puisque un piéton peut sans peine s'y rendre à travers le détroit. L'île se termine au sud par deux pointes vers lesquelles se dirigent deux promontoires de la grande terre, et de part et d'autre la rive se creuse entre ces caps de manière à former une espèce de lac d'un aspect peu différent de celui des deux lacs voisins, la sebkha el-Melah et le Bahiret el-Bibân ; d'après Wood, ce lac marin serait le Triton tant cherché sur les côtes voisines. La manche occidentale du détroit, large d'environ 2500 mètres et dominée par des hautes berges et des falaises, est la seule qui laisse passer les navires ; elle a de 3 à 17 mètres dans le chenal qu'y ont creusé les courants de flux et de reflux. La manche orientale, plus large en moyenne, est partiellement obstruée d'îlots, d'écueils, de bancs de sable, et lors de la marée basse, il ne reste guère plus de 60 centimètres à l'endroit le plus profond de la passe. Le gué que pratiquent les caravanes et qui porte le nom de Trik ech-Djemel ou « Chemin des Chameaux » serpente à l'ouest d'un pont romain que mentionnent les itinéraires antiques et dont il existe encore quelques débris. Deux châteaux, le Bordj el-Kantara ou « Château du Pont », sur la rive insulaire, et le Bordj el-Bab ou « Château de la Porte », au centre même du détroit, rappellent l'ancien viaduc, digne d'être comparé aux œuvres des ingénieurs modernes, sinon pour la hardiesse de la construction, du moins pour la longueur ;

un autre château insulaire défend le Chemin des Chameaux. A l'ép
punique, la manche orientale du détroit était navigable, ainsi qu
constate un ancien itinéraire[1]. Vue de loin, l'île de Djerba semble c
nuer la terre ferme en s'avançant dans la mer en une longue pointe b

N° 30. — ILE DE DJERBA.



couverte de palmiers, bordée de châteaux forts, élevés jadis contre les E
gnols ou les chevaliers de Malte. Les plus hauts renflements du so
centre de l'île, ont seulement quelques mètres d'élévation. Aucun rui
ne coule dans les campagnes de Djerba, et les indigènes n'ont d'autr
que celle des puits; cependant l'île est une grande forêt, les olivi
atteignent des dimensions inconnues même dans le Sahel.

[1] Ch. Tissot, ouvrage cité.

Le golfe de Gabès, qui s'arrondit en demi-cercle entre le groupe de Kerkennah et l'île des Lotophages, n'était pas moins redouté par les anciens que le golfe de la Grande Syrte. Aussi longtemps que les Carthaginois eurent le monopole du commerce sur les bords de la Petite Syrte, ils ne manquèrent pas de décrire la navigation de ces parages comme l'une des plus périlleuses, afin d'effrayer les marins des autres nations, et ceux d'entre les étrangers qui se hasardèrent les premiers sur ce golfe inconnu purent croire d'abord que la jalouse Carthage ne les avait point trompés, lorsqu'ils furent surpris par ces grands écarts de marées qui distinguent la Petite Syrte entre toutes les autres mers du réservoir méditerranéen. La première flotte romaine qui pénétra dans ce golfe, il y a plus de vingt et un siècles, échoua sur les fonds à marée basse, et, quand le flux vint la remettre à flot, elle s'était allégée déjà en jetant par-dessus bord approvisionnements et marchandises ; dépourvue de vivres, elle dut regagner immédiatement les côtes de la Sicile[1]. Devant l'embouchure de l'oued Gabès, à la courbure extrême de la Petite Syrte, l'eau monte et descend alternativement de plus de 2 mètres; sur les côtes de l'île Djerba, l'amplitude moyenne de la marée n'est pas moindre de 3 mètres. A l'autre extrémité du golfe, dans le port de Sfakès, l'écart moyen des marées est d'environ 1 mètre et demi, mais à l'époque des équinoxes cet écart atteint 2^{m},60. Ce phénomène de marées considérables dans les parages de Gabès s'explique par la disposition du golfe en forme d'entonnoir et par le relèvement graduel du fond : la masse d'eau venue du large s'accumule dans la Petite Syrte plus facilement que dans les mers presque fermées comme l'Adriatique ou dans les baies trop largement ouvertes comme la Grande Syrte. Mais, bien connues maintenant par les matelots, les marées de Gabès ont perdu leurs terreurs, et pour les petits navires ces parages sont loin de présenter les dangers qu'on y redoutait autrefois. Armés du plomb de sonde, les caboteurs qui parcourent le golfe cheminent avec prudence, afin de ne pas échouer, et tiennent leur ancre prête pour la faire mordre dans le sable, dès qu'ils trouvent une trop faible épaisseur d'eau sous la quille. D'ailleurs, même en cas de naufrage, on court peu de danger; jusqu'à 10 kilomètres de la côte, la mer est si basse, qu'un homme peut y trouver pied. Les vagues ne sont jamais très élevées dans ces parages. Sur les bancs immenses de vase molle qui entourent les îles de Kerkennah, la surface de la mer s'aplanit, quelle que soit la fureur des vents qui fouettent les eaux du large; les navires y sont en sûreté,

[1] Polybe, tome I, p. 39 ; — Ch. Tissot, ouvrage cité.



grâce à ce phénomène de l'affaissement des lames, produit par le manque de résistance des fonds [1]. La Petite Syrte est désignée par les marins italiens sous le nom de *mare morto*, en contraste avec les eaux profondes du *mare vivo* [2].

Les grands changements qui se sont accomplis dans les contours des îles et des rives continentales de la Tunisie ont été attribués par quelques voyageurs à des oscillations locales; de même que les côtes de la Tripolitaine, celles de Djerba et de Kerkennah se seraient affaissées et par suite auraient diminué d'étendue. Grenville Temple cherche à démontrer qu'à l'époque historique les îles Kouriateïn faisaient partie de la côte entre Monastir et le cap Dimas. D'autre part, la formation du seuil de Gabès serait, d'après Roudaire et les géologues de son expédition, le produit d'un soulèvement qui aurait en même temps exhaussé le chott el-Djerid au-dessus du niveau de la mer et en aurait renversé la pente dans le sens de l'est à l'ouest [3]. Il est certain que la côte de la Tunisie offre en maints endroits, bien au-dessus du niveau de la mer, des restes d'anciennes plages et de cordons littoraux encore reconnaissables. Ainsi, sur le seuil de Gabès et sur toutes les sinuosités de la côte jusqu'à Sfakès, puis de l'autre côté des caps, sur le littoral de Soûsa, M. Fuchs a reconnu en 1874 une grève marine située maintenant à une hauteur constante de 12 à 15 mètres, quoiqu'elle contienne des espèces encore vivantes dans la Méditerranée [4]. Mais l'existence de ces hautes plages, tout en témoignant d'un changement incontestable dans la hauteur relative de la terre et de la mer, ne prouve nullement que la poussée se continue sous le rivage, ainsi que de nombreux voyageurs ont cru pouvoir l'affirmer [5]. On a signalé l'ensablement des ports de Mahdiya, de Carthage, d'Utique, de Porto-Farina, comme des preuves d'un soulèvement du littoral; mais il n'est pas un seul de ces exemples qui ne puisse s'expliquer par le dépôt des sables marins ou les apports d'alluvions fluviales. D'ailleurs il faut tenir compte de ce fait, que tel port où pénétraient les galères des anciens, grâce à leur faible tirant d'eau, de 1^{m},30, serait inaccessible aujourd'hui aux navires ordinaires, quand même il n'aurait pas été ensablé [6]. Nulle part sur la côte tunisienne on n'a trouvé de construction, maintenant éloignée de la mer,

[1] Le Gras; — Sevestre, *Annales hydrographiques*, 1874.
[2] H. von Maltzan, *Reisen in den Regentschaften Tunis und Tripoli.*
[3] Dru, *Archives des missions scientifiques et littéraires*, tome VII, 1881.
[4] *Comptes rendus de l'Académie des Sciences*, 1874, 2e semestre.
[5] V. Guérin, *Voyage archéologique dans la régence de Tunis*; — Fischer, *Beiträge zur physischen Geographie der Mittelmeerländer.*
[6] Beulé, *Fouilles à Carthage.*

qui portât sur ses pierres les traces d'un ancien affleurement des eaux. En revanche, maints îlots ou écueils signalés par les géographes grecs, romains, arabes, émergent encore à peine, comme aux siècles passés : les ports de Carthage, déblayés par Beulé jusqu'au niveau des eaux marines d'infiltration, se sont trouvés précisément à la même hauteur qu'il y a deux mille années[1].

La situation de la Tunisie à l'angle oriental de l'île de Maghreb, entre les deux bassins de la Méditerranée et à l'une des portes du Sahara, donne au climat de la contrée des caractères spéciaux. Baignée par la mer à l'est et au sud-est de même qu'au nord et au nord-ouest, la Tunisie offre naturellement un climat plus égal que celui de l'Algérie; du reste, n'ayant pas de montagnes aussi élevées, de plateaux aussi continus, et ses régions montueuses se terminant par des vallées largement ouvertes vers la brise marine, elle jouit au loin dans l'intérieur d'une température plus douce que les régions centrales du Maghreb. Les observations météorologiques précises manquent encore pour les parties de la Tunisie éloignées du littoral; toutefois la nature de la végétation permet de reconnaître les caractères généraux du climat et de noter les contrastes qu'il présente avec les pays limitrophes. C'est ainsi que les vents d'est, âpres et secs dans le Sahara algérien, portent avec eux une certaine part d'humidité dans le Sahara de Tunisie et y font naître des plantes qu'on ne voit pas dans les solitudes occidentales[2]. Quoique plus élevée en moyenne que la température de l'Algérie, celle de l'ancienne province d'Afrique est en même temps plus humide et plus égale. Toutefois la Tunisie du nord et du littoral est plus exposée que le Tell algérien aux vents brûlants du sud, et parfois il arrive, sous le souffle du simoûn, que le thermomètre s'élève à 45, même à 48 degrés dans les rues de Tunis. D'autre part, des remous de vent, apportant en hiver l'air froid des Apennins, ont causé dans cette ville des froidures qui rappellent celles de l'Europe : au mois de février 1854, rapporte Ferrini, on a vu tomber la neige à Tunis pendant une journée entière[3].

Les saisons se succèdent dans la Tunisie avec une grande régularite. L'hiver, qui se confond avec la saison des pluies et qui est désigné par le

1. Partsch, *Petermann's Mittheilungen*, 1883, n° V.
2. Henri Duveyrier, *La Tunisie*.
3. Température moyenne à Tunis. . . . . 20°,44
» » Soûsa. . . . . 21°

même nom, *ech-chta*[1], commence généralement en janvier et ne dure guère que deux mois. Puis vient le temps de la « verdure », également fort court, tandis que l'été dure six mois, de mai en octobre. L'automne est indiqué par le retour normal des pluies, quoique nulle saison de l'année ne soit absolument privée d'averses; en moyenne, on compte 90 jours de pluie par année à Tunis. D'ordinaire, les vents soufflent du côté de la mer, c'est-à-dire du nord-est au nord-ouest. Le courant du nord-est, qui est le vent normal polaire, domine en général pendant les mois d'été, tandis que durant le reste de l'année le vent du nord-ouest, prolongement du bienfaisant mistral, a la prépondérance. Ces vents de la mer, les plus salubres, sont ceux qui apportent les pluies, mais ils n'ont point une régularité comparable à celle des alizés, et les brusques changements ne sont pas rares. Lors des équinoxes, l'air est souvent entraîné en de violents remous; presque toujours, vers le milieu de septembre, le golfe de Tunis est bouleversé par un coup de vent furieux, que les chrétiens des premiers siècles appelaient la « Cyprienne », parce qu'il se produisait fréquemment au jour anniversaire de la mort de l'évêque Cyprien. C'est autour du cap Bon que le conflit des vents est d'ordinaire le plus redoutable; à cet angle du continent, des courants divers se rencontrent et luttent pour la suprématie : de là le nom de « Bon » ou « Beau » Promontoire, que lui avaient donné les Carthaginois par antiphrase, flattant le génie du cap pour obtenir sa bienveillance : les Arabes l'appellent souvent râs Ghaddâr, le « Promontoire trompeur », au lieu de râs Addâr ou « cap Bon ». Les courants maritimes s'entre-heurtent autour du cap aussi bien que les courants atmosphériques : la violence du flot qui se porte de la mer Occidentale dans la mer des Syrtes est si grande, si compliquée de remous, que les voiliers cinglant vers l'ouest ne peuvent en triompher sans l'aide des vents du sud-est, qui d'ordinaire soufflent des Syrtes vers l'archipel de Malte et les aident à doubler la redoutable pointe[2]. Quand le ciel est complètement balayé de vapeurs, on aperçoit quelquefois les côtes de Sicile du haut du cap et souvent on a vu de ces parages l'horizon flamboyer au-dessus des éruptions de l'Etna[3]. Il est à remarquer que, sur les côtes de la Tunisie, les orages sont rarement accompagnés d'éclairs. La foudre ne se décharge guère que sur les montagnes, et, d'après Ferrini, il n'y aurait point d'exemple qu'elle soit tombée dans la plaine; à Tunis et dans les environs on n'a point senti l'utilité de protéger les édifices au moyen de paraton-

[1] Ch. Tissot, *Géographie comparée de la province romaine d'Afrique.*
[2] H. Barth, *Wanderungen durch die Küstenländer des Mittelmeeres.*
[3] Shaw; — O. Mac Carthy, etc.

nerres. A Sfakès du moins il en est autrement : M. Guérin mentionne une tour de cette ville qui fut foudroyée plusieurs fois en 1882. Dans son

N° 31. — CAP BON ET ZEMBRA.



ensemble, le climat de la Tunisie est un des meilleurs du littoral méditerranéen. Une statistique militaire établie du mois d'août 1883 au mois de mars 1884 prouve que les entrées des soldats à l'hôpital ont été moindres en Tunisie que dans l'une ou l'autre des provinces d'Algérie ou même

qu'en France[1]. M. Bertholon compare le littoral tunisien à l'Australie pour l'excellence du climat, mais dans celles des vallées de l'intérieur dont l'air n'est pas renouvelé par les vents du nord les fièvres endémiques sont justement redoutées.

Appartenant à la zone méditerranéenne par la nature de ses roches et par son climat, la Tunisie est comprise dans la même aire géographique par sa flore et sa faune. Comme l'Algérie, le littoral ibérique, le bas Languedoc et la basse Provence, l'Italie et la Grèce, Tunis fait partie de la région des oliviers, « le premier de tous les arbres », disait Columelle. Par ses traits spéciaux, la flore tunisienne est presque identique à celle de l'Algérie, ainsi que l'ont démontré les recherches des botanistes; toutefois les différences que présentent le relief du sol et le climat ont eu pour résultat de mélanger beaucoup plus les espèces dans la région orientale. Tandis qu'en Algérie les lignes de démarcation sont nettes entre la flore du littoral et celle des montagnes, des plateaux et du Sahara, elles s'entrecroisent sans régularité dans la région tunisienne. Les espèces du Sahara, remontant la côte le long des golfes de Gabès et de Hammamet, finissent par atteindre les dunes du littoral jusque dans le voisinage de Tunis et de Bizerte; partout où se trouvent des sables, le botaniste est certain de rencontrer dix à douze espèces qu'il a vues dans les *erg* sahariens[2], entre autres le *drin* (*arthraterum pungens*). D'autre part, on reconnaît au sud du chott el-Djerid, sous la même latitude que l'oasis la plus septentrionale du Soûf algérien, quelques plantes des hauts plateaux de Sétif[3]. Gabès est le point de rencontre des flores les plus diverses, celles des sables maritimes et des dunes du désert, des lits argileux des oued et de leurs alluvions, de la plaine argilo-calcaire qui longe le pied de la montagne, des oasis à végétation méditerranéenne et presque européenne[4]. Grâce à sa position en face de la Sicile, la Tunisie possède aussi un certain nombre d'espèces siciliennes et italiennes qui manquent à l'Algérie; le cap Bon, limite des deux bassins de la Méditerranée occidentale et de la Méditerranée orientale, sépare deux régions ayant dans leur flore une physionomie quelque peu différente. L'ensemble de la végétation tunisienne, qui était évalué à 300 espèces par Desfontaines au siècle dernier, se compose, d'après M. Cosson, de 1780 plantes, dont quelques-unes seulement particulières à la contrée : de l'ouest à l'est, du Maroc à la Tunisie, le nombre

[1] Bertholon, *Revue de Géographie*, octobre 1881.
[2] Letourneux, *Notes manuscrites*.
[3] Cosson; H. Duveyrier, etc.
[4] Cosson et Kralik, *Sertulum tunetanum*.

des plantes spéciales à la flore du pays diminue graduellement, à cause de l'altitude décroissante du sol ; sur 565 espèces trouvées à Gabès, on ne compte que 25 formes manquant au Sahara d'Algérie. Certaines plantes sont tellement nombreuses, qu'elles donnent aux campagnes une teinte qui frappe à des kilomètres de distance : des nappes de fleurs d'un bleu pâle, des statices, des liserons, paraissent de loin des étendues lacustres[1].

Les montagnes du bassin de la Medjerda et celles qui dominent le versant méditerranéen entre Bizerte et la Calle ont encore de vastes forêts : grâce à l'humidité relative du climat, on y voit des chênes énormes, notamment le zéen (*quèrcus mirbeckii*), et le houx y pousse parmi les broussailles, le merisier parmi les arbrisseaux. Si la Medjerda a de l'eau en toute saison, c'est aux bois de son versant qu'elle le doit. Mais dans la Tunisie centrale et dans le voisinage de la mer des Syrtes le pays est presque complètement déboisé : les seuls arbres y sont les oliviers, et les figuiers qui croissent autour des villes, dominant les haies de nopals ; sur les plateaux on ne voit, comme en Algérie, que des armoises et des tiges d'alfa, utilisées pour la fabrication du papier ; en certains endroits le sol est complètement nu et n'a plus même sa pellicule d'humus : partout le tuf rocheux résonne sous les pas. Pourtant dans ces régions dénudées, à la base méridionale du massif de Boû-Hedma, on parcourt une forêt d'acacias à gomme occupant un espace d'environ 30 kilomètres de long sur une douzaine de kilomètres de largeur. C'est en Afrique la région la plus septentrionale où se rencontre une espèce d'acacia gummifère ; mais le nombre de ces gommiers, l'*acacia sayal*, s'élèverait à peine à 40 000, tant les arbres sont espacés ; ils ne servent guère que pour la préparation des aliments, et les gommes se perdent sans emploi ou servent de nourriture aux animaux sauvages[2]. La gomme qui suinte de certaines variétés de lentisques, comme dans l'île de Chio, n'est pas utilisée pour la fabrication du mastic et autres liqueurs parfumées.

Les grands chott, qui ne sont séparés de la Petite Syrte que par un isthme étroit, ont sur leurs rives les admirables « bocages » — c'est le nom que leur donnent les indigènes — du Beled el-Djerid ou « Pays des Dattes », qui comprennent plus d'un million d'arbres, appartenant à plus de cent cinquante variétés. La saveur des fruits varie d'une manière étonnante suivant les conditions du climat. Tandis qu'à Sfakès et dans l'île de Djerba les palmiers ne sont guère que des arbres d'ornement, et que les fruits

[1] Pellissier, *Description de la Régence de Tunis.*
[2] Rabatel et Tirant, *Tour du Monde*, 1875, 1er semestre.

sont en grande partie distribués aux animaux, à Gabès ces dattes ont déjà un goût plus fin; dans l'oasis d'el-Hamma elles sont bonnes, exquises dans le Djerid et le Soûf. La cause en est sans doute, non à un contraste de température, mais à la proportion différente de l'humidité. Entre les variétés de dattes, on observe aussi une grande différence de saveur dans les diverses oasis : dans le Djerid c'est le *deglet-nour*, la « datte-lumière », ainsi nommée à cause de la transparence de sa chair, qui est la meilleure; dans le Soûf il en est qui lui sont préférables[1]. Les gens des oasis aiment leurs arbres comme des compagnons domestiques : ils ne « tuent » un palmier en le taillant à mort pour la production du lakbi, le caryptis des anciens[2], que lors d'événements considérables, la naissance d'un enfant, la célébration d'un mariage, l'arrivée d'un hôte respecté[3].

Jadis Djerba, l'antique Meninx, « l'île des Lotophages », était fameuse par une plante, le lotus, que l'on n'est pas encore sûr d'avoir retrouvée. Quel était ce fruit, si doux à manger, que les étrangers, après en avoi goûté, oubliaient leur patrie? Ce récit d'Homère se rapporte-t-il à quelqu produit mystérieux symbolisant la paix et le bonheur, ou bien s'applique-t- à un véritable aliment qui paraissait exquis aux marins hellènes? La des cription que font du lotus les anciens auteurs paraît convenir surtout à un espèce de jujubier (*zizyphus lotus*), le *seder* ou *sidra* que l'on trou encore dans l'île de Djerba, ainsi que sur le littoral voisin, et même loin dans l'intérieur, jusque dans le pays des Touareg[4]. On fait de cet baie une boisson acidulée très agréable; toutefois le fruit même, d'un go sucré et fade, n'est guère apprécié : Mahomet parle du zizyphus lot comme d'un arbuste maudit ayant remplacé dans le pays de Saba les arbr à fruits délicieux qui peuplaient les jardins. Peut-être les premiers na gateurs hellènes qui racontaient à leurs compatriotes les merveilles pays lointains avaient-ils savouré, sans en avoir vu l'arbre, les dat exquises du Beled el-Djerid, et ce fruit aurait été attribué par eux jujubier, ou bien les goûts ont-ils changé, comme on en voit un exem en Égypte pour le fruit du sycomore. El-Bekri raconte que les pommi de Djerba étaient sans rivaux pour la beauté et l'excellence des frui mais les plantations en furent détruites, parce que les chrétiens prenai les pommes sans indemniser les habitants de l'île.

[1] Letourneux, *Notes manuscrites.*
[2] E. Desjardins, *Notes manuscrites.*
[3] Tissot, ouvrage cité.
[4] Peyssonnel et Desfontaines, *Voyage dans la Régence de Tunis et d'Alger;* — H. Duveyrier, *Les Touareg du nord.*

La faune de la Tunisie, comme sa flore, se distingue de celle de l'Algérie et de la Tripolitaine par un bien petit nombre d'espèces : un peu plus riche en formes animales que les pays voisins du désert, qui bordent la Grande Syrte, elle l'est un peu moins que la Maurétanie occidentale. Un accroissement graduel des espèces a lieu dans le sens de l'est à l'ouest. Mais en Tunisie, comme dans les régions limitrophes, les grands changements accomplis depuis les temps historiques ont modifié la faune. La destruction des forêts a eu pour résultat de supprimer certaines espèces ou de réduire l'étendue de leur zone d'habitation; d'autre part les hommes ont introduit des animaux domestiques, peut-être aussi des bêtes sauvages, telles que le cerf[1], car, d'après les anciens, ce gibier n'existait pas dans la province d'Afrique, et les Carthaginois, qui l'avaient amené avec eux, le tenaient dans un état de demi-domesticité pour l'offrir en holocauste à Baal-Hammon[2]. Maintenant on rencontre quelques cerfs dans les montagnes occidentales du pays, notamment au sud de Tabarka, dans le massif des Khoumir et des Ouchtetta; l'ours, que l'on croit avoir été commun, à en juger par la fréquence des appellations de lieux où se trouve son nom, paraît avoir disparu au commencement de ce siècle[3]. Le singe magot ne se voit plus que dans l'angle de la Tunisie rapproché des chott méridionaux. Les lions rôdent encore dans quelques massifs voisins de la frontière algérienne : il en reste surtout en Khoumirie, chez les Ouchtetta, et dans le djebel Boû-Ghanem, mais ils sont beaucoup moins nombreux qu'à l'époque carthaginoise, alors qu'ils guettaient les paysans et les voyageurs autour des cités, et que le long des routes se dressaient des gibets auxquels on crucifiait les félins[4]. D'après la tradition, le territoire de Boû-Ghanem nourrissait encore des milliers de ces animaux, il y a quelques siècles, lorsqu'un souverain concéda le pays à la tribu, sous la condition qu'elle ne mangerait d'autre chair que celle du lion[5]. Quant aux éléphants, que de nombreux témoignages représentent comme ayant existé dans la contrée aux premiers âges de l'histoire locale, ils disparurent avec les forêts dans lesquelles ils gîtaient : c'est probablement sous la domination romaine que le dernier fut abattu; déjà du temps de Pline on les amenait des régions situées « par delà les solitudes des Syrtes »[6]; cependant un auteur espagnol répète, par ouï-dire, qu'à la fin du seizième siècle on en

[1] Ch. Tissot, ouvrage cité; — Judas, *Société archéologique de Constantine*, 1865.
[2] Clermont-Ganneau, *Comptes rendus de l'Académie des Sciences*, 1814.
[3] L. Playfair, *In the footsteps of Bruce*; — Tissot, ouvrage cité.
[4] Polybe; — Pline; — Gustave Flaubert, *Salâmmbo*.
[5] Pellissier, ouvrage cité.
[6] E. Desjardins, *Notes manuscrites*.

rencontrait encore en Tunisie. Le buffle n'a pas été entièrement exterminé comme l'éléphant, il en reste quelques troupeaux autour du lac de Bizerte et même dans l'îlot d'Echkel, au milieu du lac du même nom; mais on ne le voit plus en aucune autre partie de la contrée. Quelques représentants des moufflons à manchettes habitent les montagnes méridionales de la Tunisie, tandis qu'ils ont cessé de peupler tous les autres massifs. Mais, comme dans le reste de l'Afrique occidentale, l'acquisition d'un précieux animal a enrichi la faune domestique de la Tunisie : d'après Tissot, il y a quinze siècles au plus que le chameau est devenu pour les Occidentaux de l'Afrique la bête de somme presque indispensable qu'elle est aujourd'hui.

On connaît les récits des auteurs anciens sur la lutte que l'armée de Régulus aurait eu à soutenir sur les bords du Bagrada contre un serpent de plus de 35 mètres de longueur : de nos jours aucun reptile tunisien n'atteint au cinquième de ces dimensions. Le nombre des espèces d'ophidiens a également diminué, quoiqu'il y ait peut-être encore des découvertes à faire dans le pays, et que d'autre part il faille ranger parmi les animaux fabuleux plusieurs des reptiles décrits par les écrivains antiques comme étant nés du sang de la Gorgone. Une des régions les plus infestées de serpents est celle des montagnes qui bordent le Sahara tunisien : les indigènes ont dû même abandonner le djebel Teldja, au nord-est du chott el-Gharsa, à cause de la multitude des reptiles de l'espèce *tagarga* qu'on y rencontre. Plus à l'est, vers Sfakès, les nomades des steppes redoutent surtout le *zorreïg* (*echis carinata*), qui, près des sources, s'enroule autour des branches de tamaris, et qui de là s'élance d'un jet sur sa proie : c'est probablement le *jaculus*, le « serpent ailé » des auteurs latins[1]; une expédition récente, dirigée par M. Doûmet Adanson, a aussi découvert un serpent « à coiffe », le *boû f'tira*, la naja des naturalistes[2]. Un autre reptile de la Tunisie, le scorpion, est tout particulièrement dangereux, beaucoup plus que celui de l'Algérie et du Maroc : sa piqûre est souvent mortelle. D'après les indigènes, il suffirait de placer sur le seuil de la porte une certaine espèce de grès coquillier pour en interdire l'entrée aux scorpions; ils ne pénétreraient jamais dans l'amphithéâtre d'el-Djem, parce qu'il est bâti de ces pierres. Parfois les sauterelles visitent en nuages le Tell tunisien et en dévorent les récoltes : celles qui ravagèrent l'Algérie en 1845 étaient nées, dit Pellissier, dans le voisinage du Djerid tunisien. Quant aux papillons d'espèces diverses, ils sont rares en Tunisie; ce

[1] Ch. Tissot, ouvrage cité.
[2] *Tunis-Journal*, n° 26, 6 juillet 1884.

charme de nos campagnes manque à celles de l'Afrique du nord, si ce n'est pourtant sur les pelouses fleuries des monts; la rareté des lépidoptères provient du grand nombre des oiseaux qui détruisent les chenilles. La Tunisie a quelques espèces particulières d'oiseaux, entre autres un moineau du Djerid, le boû-habîbi ou « père de l'amitié », qui vole au milieu des palmes en poussant un chant plaintif comme le canari. Ce gracieux animal, célébré dans les chansons du pays, est considéré comme une sorte de bon génie et les indigènes le protègent avec zèle contre les étrangers; on a vainement essayé de l'acclimater à Tunis[1]. Sur les lacs salés, des bandes de flamants bleus et roses ressemblent de loin à des soldats en uniformes éclatants; au-dessus des champs des nuées d'étourneaux tournoient en obscurcissant le ciel.

Les mers qui baignent les côtes de Tunis sont très poissonneuses. Autour de Djerba et de l'archipel de Kerkenna, que les textes anciens décrivent déjà comme « environné de pieux », l'eau, peu profonde, est divisée en compartiments irréguliers formés de palmes qui ondulent au gré de la vague et limitent des avenues et des chambres dans lesquelles le poisson s'engage à la marée montante et desquelles il ne peut sortir au reflux. Les insulaires capturent ainsi une grande quantité de poisson, qu'ils salent pour l'expédier aux villes de la côte voisine et même en Italie; les poulpes, que l'on prend principalement sur un fond situé entre Sfakès et les îles, sont desséchés au soleil et presque tous exportés en Grèce. Les insulaires de Djerba et de Kerkenna pêchent aussi des éponges, soit pendant la saison d'hiver, au moyen de longues perches à crochet qu'ils promènent sur les roches, soit en été, en cheminant sur les bas-fonds et en les fouillant du pied[2]. Les parages du cap Bon, moins riches en vie animale que ceux de Kerkenna, sont visités par des bandes de poissons qui se rendent de l'un à l'autre bassin de la Méditerranée; des madragues établies de distance en distance le long de la côte emprisonnent les thons, les plus appréciés de ces poissons voyageurs. Le lac de Bizerte, qui, suivant une légende rapportée par el-Edrisi, fournirait exactement douze espèces de poissons, une chaque mois, est également un grand lieu de pêche, principalement pour les mulets, que l'on capture au moyen d'un ingénieux procédé, datant peut-être de l'époque punique. D'un bord à l'autre du chenal on tend une corde sur laquelle glisse un anneau qui retient une femelle nageant au milieu des flots; les mâles s'assemblent autour de cet appât vivant et sont recueillis

[1] Grenville Temple, *Algiers and Tunis.*
[2] *Tunis-Journal*, 13 mars 1884.

en multitude par les filets[1]; on place aussi au milieu du courant des palissades de jonc et d'osier, garnies de chambres dans lesquelles pénètrent les poissons et d'où ils ne peuvent plus sortir[2]. Enfin, sur la côte occidentale de la Tunisie, vers le cap Serrat et le cap Negro, dans la baie de Tabarka, commencent les bancs de corail, maintenant appauvris, qui se prolongent à l'ouest, le long du littoral algérien, et qui attiraient naguère par centaines les embarcations de Torre del Greco. La pêche des coquillages qui fournissaient la pourpre est abandonnée depuis l'époque romaine. Sur les côtes de Djerba et sur les plages du lac des Bibân d'énormes amas de *murex* et de *purpura*, comparables à ceux qu'on voit sur les grèves de Sidon, témoignent de l'importance qu'eut autrefois l'industrie de la pourpre dans les colonies phéniciennes de l'Afrique[3].

Au delà des régions de la Tripolitaine, en grande partie désertes et n'offrant, le long du littoral, que de médiocres ports et une étroite zone de cultures ou même des oasis clairsemées, la Tunisie devait être pour tous les envahisseurs, venus par terre ou abordant par mer, une contrée désirable par excellence. Son bassin fluvial, le premier que l'on rencontre en Afrique à l'ouest du Nil égyptien dont le séparent de si vastes étendues, ses campagnes fertiles, ses lacs et ses golfes poissonneux, ses ports si bien situés à la fois pour le commerce et pour la domination militaire du bassin de la Méditerranée, sont là des avantages qui devaient attirer vers ce pays les nations conquérantes et en faire un champ de bataille entre les armées. Des stations où sont épars des instruments et des armes de pierre taillée[4], des mégalithes, menhirs, dolmens, cromlechs, pierres à écuelles, rares en certaines régions de la Tunisie, très communes en d'autres, rappellent le séjour de populations ayant soit la même origine, soit la même religion que les habitants des Bretagnes et de l'Andalousie. Aux origines de l'histoire écrite on voit déjà les Phéniciens s'établissant à l'angle même du continent, de manière à surveiller d'un côté les mers de la Sardaigne, de l'autre celles de la Crète. Puis les Romains, devenus puissants, voulurent à leur tour conquérir cette terre avancée de l'Afrique, sans laquelle aucune de leurs possessions méditerranéennes, ni la Sicile, ni la Sardaigne, ni l'Italie elle-même, n'aurait été sûre entre leurs

[1] Ch. Tissot, ouvrage cité.
[2] J. de Crozals, *Revue de Géographie*, décembre 1881.
[3] H. Barth, *Wanderungen durch die Küstenländer des Mittelmeeres*
[4] Doûmet Adanson, *Tunis-Journal*, n° 20, 6 juillet 1884.

mains, et pendant plus d'un siècle le monde connu fut ébranlé par le choc des deux puissances rivales; enfin la cité phénicienne fut rasée, mais pour renaître cité romaine. Les Vandales, les Byzantins se disputèrent ensuite la Tunisie, et plusieurs invasions successives des Arabes en firent entrer les habitants dans le cercle de l'Islam. Quant aux Turcs, leur œuvre fut seulement de donner des gouvernants au pays, et les invasions des chrétiens d'Europe, sous Louis IX et Charles-Quint, eurent trop peu de durée pour avoir la moindre influence visible sur la civilisation tunisienne; il est vrai que la piraterie, introduisant fréquemment des esclaves dans le pays, dut contribuer pour une assez forte part au croisement de la population dans les villes.

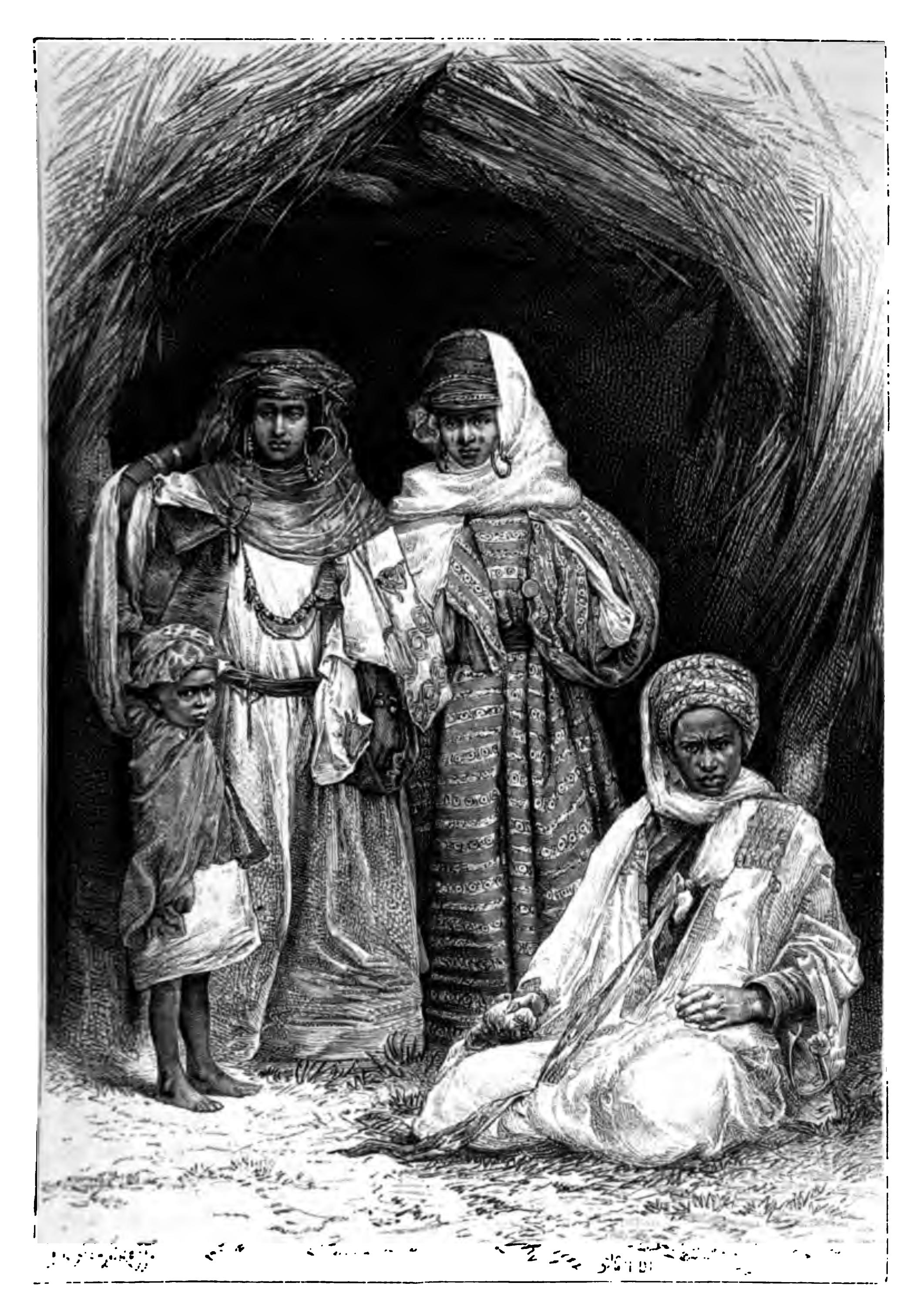
Les anciens dominateurs du pays, Carthaginois et Romains, qui les uns et les autres régnèrent pendant plusieurs siècles sur la contrée et qui la couvrirent de villes, de forteresses, de monuments, n'ont pas laissé dans la physionomie des habitants de traces que l'on puisse reconnaître avec certitude, et nulle tradition ne rattache la moindre tribu à ces maîtres d'autrefois. Rien non plus, dans les traits physiques, la langue ou les mœurs ne rappelle Grecs ou Vandales. Les deux seuls éléments ethniques représentés dans le pays, à l'exception des Juifs et des étrangers récemment immigrés, sont les divers groupes compris à tort ou à raison sous le nom de Berbères et les descendants des immigrants arabes. Ceux-ci, à en juger par la langue et par l'ascendant que leur donnent les traditions de la conquête et leur rôle de convertisseurs, forment en apparence la part la plus considérable de la nation; mais en réalité les peuplades qui, à l'époque carthaginoise, constituaient, sous divers noms, le fond même de la population, sont encore de beaucoup les plus nombreuses, si mélangées qu'elles soient avec les autres éléments qui se sont croisés et graduellement fondus dans le type indigène. L'ancien langage n'a pas complètement disparu. Les habitants de l'île Djerba parlent un idiome berbère, et même ils l'écrivaient jadis : il existerait encore dans l'un des villages de l'île un livre écrit en berbère, probablement avec les anciens caractères libyques, car les Djerâba, ainsi qu'on appelle les insulaires, reconnaissent les lettres de leur propre alphabet dans les inscriptions libyques dont on leur montre les copies[1]. La puissante tribu des Ourghamma, qui parcourt les régions de la Tunisie voisines de la frontière tripolitaine, parle aussi un dialecte berbère assez rapproché de celui des insulaires; les montagnards du djebel Douirât et du djebel Metmâta, qui appartiennent au même groupe « kabyle » que

[1] Henri Duveyrier, *La Tunisie*.

les Berbères tripolitains du djebel Yefren, se servent aussi de cet idiome; mais il n'est pas exact, comme on le croyait naguère, que dans le nord de la contrée, des deux côtés de la Medjerda, les Drid ou Derid, conservent encore l'usage d'un parler berbère. Toutes les tribus tunisiennes du centre et du nord, même celles qui ont intégralement gardé leurs traditions et leur généalogie berbères, sont arabisées par le langage. D'ailleurs, les deux éléments ethniques se sont si bien rapprochés, depuis mille ans et plus, que mainte tribu portant un nom collectif se compose de fractions distinctes, les unes de descendance berbère, les autres de provenance arabe. Ainsi les Khoumir, que l'on considère ordinairement comme formant un groupe homogène, se divisent en tribus secondaires dont l'une est purement berbère d'origine, tandis que trois autres seraient arabes; mais toutes parlent également le dialecte maugrabin. Toutefois la filiation traditionnelle d'une tribu n'est pas un sûr indice de sa pureté d'origine, car de génération en génération les mariages peuvent avoir notablement modifié la race. On reconnaît que dans la Tunisie du nord et du centre les croisements ont à peu près confondu les deux races : les Arabes se sont berbérisés et les Berbères se sont arabisés. La faible hauteur relative des massifs et la largeur des vallées qui se ramifient au loin dans l'intérieur du pays ont facilité le mélange ethnique, et les brusques contrastes que l'on voit en Algérie et au Maroc entre Kabyles et Arabes différents de traits et de mœurs ne se reproduisent guère en Tunisie. Le type berbère dans sa pureté ne se rencontre que chez les montagnards du sud et dans l'île de Djerba. Là, comme dans le Djurdjura d'Algérie, on constate que la plupart des aborigènes ont, comparés à l'Arabe, la figure plus large et plus courte, le crâne et l'ovale du visage moins réguliers, les cheveux moins noirs, l'œil plus vif, le sourire plus franc, plus de gaieté, d'élan et d'entreprise[1].

Bien plus tranchée que la division des races est celle qui provient du genre de vie. Citadins et nomades, quelle que soit leur origine, présentent les uns avec les autres l'opposition la plus nette et se traitent mutuellement comme s'ils appartenaient à deux nations différentes. D'après les recensements approximatifs, la population de la Tunisie se partagerait à peu près par moitiés entre les « hommes de la maison » et les « hommes de la tente ». Dans les régions du nord, les tribus nomades, entourées de tous les côtés par des villes, des villages et des cultures, n'ont qu'un faible terrain de parcours, tandis que dans le sud elles ont l'étendue des steppes pour établir leurs campements; d'ailleurs dans toutes les parties de la

[1] P. Topinard, *Instructions sur l'Anthropologie de l'Algérie.*



TYPES ET COSTUMES. — HOMME, FEMMES ET ENFANT KHOUMIR

Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après une photographie.

Tunisie vivent des familles qui ne sont errantes que pour un temps, tantôt cultivant leur champ dans un fond, tantôt suivant leurs troupeaux aux pâturages des hauteurs. Les famines, les dissensions civiles, les guerres partagent souvent les tribus et en dispersent les groupes à des centaines de kilomètres les uns des autres. Il ne se passe pas de génération qu'on ne voie de ces exodes, analogues à ceux que nous racontent l'histoire et les traditions locales. C'est ainsi que les Drid ou Derîd, qui accompagnaient partout le « bey du camp » comme collecteurs d'impôts, se sont disséminés en diverses parties de la Tunisie, des deux côtés de la Medjerda, et que les Oulad Sidi-Abid, voisins de Bedja, dans le nord, ont envoyé un de leurs essaims dans l'oasis de Nafta, près du chott el-Djerid. Les Dedmaka ou Tâdemakka, l'une des tribus du groupe des Khoumir, sont, d'après M. Duveyrier, les frères des Kèl-Tâdemekket, incorporés aujourd'hui dans la confédération des Touâreg Aouélimmiden sur les bord du Niger[1], et tous les autres Khoumir, même ceux qui se disent Arabes, sont venus du sud et de l'ouest il y a quelques siècles[2]. Enfin, que sont les agriculteurs Tarabelsi des environs de Tunis, sinon les descendants d'émigrés de la Tripolitaine, ainsi que l'indique leur nom? D'autre part, c'est une tradition générale dans la Tunisie que les Maltais, ces Arabes insulaires devenus si fervents catholiques, sont les frères des Oulad Saïd qui parcourent les environs de Soûsa[3].

A une époque encore récente, nombre de nomades vivaient de guerre et de pillage, soit comme soldats du bey, soit comme brigands. Les Ourghamma de la frontière tripolitaine, au nombre d'environ 30 000 individus, ce qui représente une force armée d'au moins quatre ou cinq mille hommes, étaient dispensés de tout tribut, par la bonne raison qu'ils n'eussent pas consenti à le payer; mais ils étaient officiellement chargés de défendre la marche de séparation contre les pillards étrangers et, sous prétexte de remplir ce devoir de confiance envers le bey, ils pénétraient à leur gré dans le territoire de parcours des tribus limitrophes, tuaient les hommes, s'emparaient des femmes, des enfants, des animaux, des provisions de bouche. Les guerriers ourghamma, fiers de leurs exploits sanglants, avaient l'habitude de faire une encoche au canon de leur fusil pour chaque ennemi qu'ils avaient abattu : on montre de ces armes qui sont garnies d'entailles de la batterie jusqu'à la bouche de l'arme[4]. Les Hanencha de Kalaa es-Senam,

1. Henri Duveyrier, *La Tunisie*.
2. Letourneux, *Notes manuscrites;* — Playfair, *Travels in the footsteps of Bruce*.
3. Pellissier, ouvrage cité; — O. Mac Carthy, *Notes manuscrites*.
4. Henri Duveyrier, ouvrage cité; — P. Zaccone, *Notes sur la Régence de Tunis*.

retranchés dans leur haute forteresse, avaient un tel mépris pour les soldats du bey, que, lorsque ceux-ci se présentaient pour réclamer l'impôt, on leur jetait un chien mort du haut des roches : « Voilà notre tribut au souverain, » s'écriaient-ils avec des rires ironiques[1]. Les Hamâmma, qui parcourent les steppes des environs de Gafsa, se disaient les fidèles sujets du bey, mais pour aller piller en son nom. Le jour même de sa naissance, chaque enfant mâle était posé par son père sur un cheval tout harnaché et salué par deux vers traditionnels :

« La selle et la bride ; — Et la vie sur l'Islam ! »

C'était dire que l'enfant n'aurait pour tout héritage qu'un cheval et des armes : à lui de se conquérir la vie de chaque jour par la maraude sur ses frères les musulmans, peuplant le vaste monde de l'Islam[2]. Actuellement, les fils des bandits, ne trouvant plus à gagner leur vie par le pillage, émigrent dans les cités, notamment vers Bône et Tunis, où ils travaillent comme portefaix. On s'étonne, en parcourant le pays des Ourghamma, de rencontrer sous la tente des indigènes qui parlent français : ce sont des émigrants enrichis revenus dans leur patrie.

Naguère, avant que l'occupation du pays par les troupes françaises eût puissamment modifié la constitution des partis, les indigènes de toute la Tunisie se partageaient, comme les indigènes eux-mêmes, en deux *sof* ou ligues ennemies, qui d'ailleurs changeaient fréquemment suivant la répartition des impôts et les exactions des cadis[3]. De ces deux grands partis, l'un, celui des Ahsimîya, disait être celui du bey : dans la Tunisie centrale il était représenté surtout par la grande tribu des Hamâmma, tandis que les Beni-Zid étaient à la tête du parti des Bachîya ou Arabes indépendants ; ils prétendent être issus d'un renégat français et, à ce titre, il accueillirent le voyageur Pellissier en lui donnant le titre de « cousin ». Oulad-Ayar du Kef, Zlas de Kaïrouan, Nefet du Boû-Hedma, Ourghamma, Akkara de la marche tripolitaine étaient confédérés avec les Hammâma, tandis que les Métalit de Sfakès, les Souâs de Soûsa, les Madjer, les Frachich de la frontière algérienne, les Hazem de Gabès étaient au nombre des Bédouins qui ne reconnaissaient point de maîtres. Il y a quelques années, les Beni-Zid s'emparèrent, par un hardi coup de main, de la kasbah de Sfakès, et ne l'évacuèrent qu'après avoir mis en liberté tous les prisonniers de leur sof que le gouvernement beylical avait enfermés dans cette citadelle. Les

[1] O. Mac Carthy, *Notes manuscrites*.
[2] Henri Duveyrier, ouvrage cité.
[3] Rabatel et Tirant, *Tour du Monde*, 1875, 1er semestre ; — P. Zaccone, ouvrage cité.

Tunisie vivent des familles qui ne sont errantes que pour un temps, tantôt cultivant leur champ dans un fond, tantôt suivant leurs troupeaux aux pâturages des hauteurs. Les famines, les dissensions civiles, les guerres partagent souvent les tribus et en dispersent les groupes à des centaines de kilomètres les uns des autres. Il ne se passe pas de génération qu'on ne voie de ces exodes, analogues à ceux que nous racontent l'histoire et les traditions locales. C'est ainsi que les Drid ou Derid, qui accompagnaient partout le « bey du camp » comme collecteurs d'impôts, se sont disséminés en diverses parties de la Tunisie, des deux côtés de la Medjerda, et que les Oulad Sidi-Abid, voisins de Bedja, dans le nord, ont envoyé un de leurs essaims dans l'oasis de Nafta, près du chott el-Djerid. Les Dedmaka ou Tâdemakka, l'une des tribus du groupe des Khoumir, sont, d'après M. Duveyrier, les frères des Kèl-Tâdemekket, incorporés aujourd'hui dans la confédération des Touâreg Aouélimmiden sur les bord du Niger[1], et tous les autres Khoumir, même ceux qui se disent Arabes, sont venus du sud et de l'ouest il y a quelques siècles[2]. Enfin, que sont les agriculteurs Tarabelsî des environs de Tunis, sinon les descendants d'émigrés de la Tripolitaine, ainsi que l'indique leur nom? D'autre part, c'est une tradition générale dans la Tunisie que les Maltais, ces Arabes insulaires devenus si fervents catholiques, sont les frères des Oulad Saïd qui parcourent les environs de Soûsa[3].

A une époque encore récente, nombre de nomades vivaient de guerre et de pillage, soit comme soldats du bey, soit comme brigands. Les Ourghamma de la frontière tripolitaine, au nombre d'environ 30 000 individus, ce qui représente une force armée d'au moins quatre ou cinq mille hommes, étaient dispensés de tout tribut, par la bonne raison qu'ils n'eussent pas consenti à le payer; mais ils étaient officiellement chargés de défendre la marche de séparation contre les pillards étrangers et, sous prétexte de remplir ce devoir de confiance envers le bey, ils pénétraient à leur gré dans le territoire de parcours des tribus limitrophes, tuaient les hommes, s'emparaient des femmes, des enfants, des animaux, des provisions de bouche. Les guerriers ourghamma, fiers de leurs exploits sanglants, avaient l'habitude de faire une encoche au canon de leur fusil pour chaque ennemi qu'ils avaient abattu : on montre de ces armes qui sont garnies d'entailles de la batterie jusqu'à la bouche de l'arme[4]. Les Hanencha de Kalaa es-Senam,

[1] Henri Duveyrier, *La Tunisie.*
[2] Letourneux, *Notes manuscrites;* — Playfair, *Travels in the footsteps of Bruce.*
[3] Pellissier, ouvrage cité; — O. Mac Carthy, *Notes manuscrites.*
[4] Henri Duveyrier, ouvrage cité; — P. Zaccone, *Notes sur la Régence de Tunis.*

au sof indépendant essayèrent de résister aux Français, mais elles livrèrent à peine quelques escarmouches et s'enfuirent sur le territoire tripolitain. Les fugitifs, évalués à plus de trente mille, trouvèrent difficilement à se nourrir chez les tribus du sud, et la plupart sont revenus demander la paix. Le chef de l'insurrection était de la peuplade des Nefet.

Chez les Arabes des villes, très souvent désignés sous le nom de Maures, comme leurs frères des cités de l'Algérie et du Maroc, les éléments ethniques très divers qui les ont formés se sont fondus si intimement, qu'il est impossible de les reconnaître. Même les Maures qui furent chassés d'Espagne, les uns au quinzième siècle, les autres au commencement du dix-septième, et auxquels on assigna des quartiers spéciaux, des terres de culture bien délimitées dans le voisinage des villes, n'ont laissé qu'en peu de villes ou de quartiers une descendance que l'on puisse distinguer des autres citadins arabes[1]. Seulement quelques familles nobles ayant conservé soigneusement leur généalogie, ou même gardé les clefs de leur maison de Séville ou de Grenade, sont désignés comme Andoulos ou Andalos, c'est-à-dire « Andalous ». En outre, on cite un petit nombre de villes et de villages où des ouvriers originaires d'Espagne exercent une industrie spéciale et où les traditions du métier leur ont permis de garder le souvenir de leur origine : les habiles jardiniers de Testoûr et de Tebourba, sur la basse Medjerda, savent que leurs pères habitaient sur les bords du Jenil et du Guadalquivir; à Nebel, sur la côte orientale, ce sont des potiers qui ont gardé le nom d'Andalous et qui, de père en fils, se transmettent religieusement des vases, apportés de Malaga par leurs aïeux fugitifs. Lors du voyage de Peyssonnel, cent ans après leur expulsion de la péninsule ibérique, ils parlaient encore espagnol et s'habillaient à l'ancienne mode andalouse. Dans la population « maure » de la Tunisie entrent aussi pour une certaine part les renégats de toute nation importés comme esclaves à l'époque de la traite.

Les habitants des villes, et notamment ceux qu'on appelle les Tounsî ou les Oulad Tounés, les « Enfants de Tunis », ont le teint beaucoup moins foncé que les gens des tribus nomades; un petit nombre seulement ont la couleur olivâtre; par la nuance de la peau ils ressemblent aux Espagnols et aux Italiens du sud. Ils ont en général la figure ovale, le nez long, les sourcils épais, la barbe très noire et peu fournie; ils sont de stature moyenne, bien pris de taille, gracieux et nobles dans leurs mouvements; on ne remarque pas chez eux cette maigreur du mollet qui frappe chez les

[1] H. von Maltzan. *Reise in den Regentschaften Tunis und Tripolis.*

Sémites de la péninsule arabe, de même que chez les Hindous, et l'on n'en voit guère qui ressemblent par l'obésité à leurs concitoyens, les Juifs espagnols. La plupart des Tunisiens sont religieux, mais sans aucun fanatisme; leur naturel est grave, digne, bienveillant, et si corrompus qu'ils puissent être par les pratiques du commerce, ils sont en moyenne plus honnêtes que leurs rivaux israélites et chrétiens; aux temps de la piraterie et de l'esclavage, les maîtres tunisiens étaient réputés pour leur douceur envers les captifs[1]; il est probable que les « pucelles captives de Tunis et de Bizerte » qui filaient la laine dans les demeures des pirates chrétiens étaient moins heureuses que les prisonnières chrétiennes tombées aux mains des Tounsî[2]. Peu nombreux, si ce n'est parmi les marchands, sont les Tunisiens qui s'autorisent de l'exemple de Mahomet pour avoir plus d'une épouse à la fois. Par leur industrie, leur goût, leur intelligence commerciale, enfin par leur instruction relative et leur culture littéraire, mais non par leur moralité, les Tunisiens sont considérés comme supérieurs à tous les autres Maures. Avant la domination turque, lorsque les tribus du sud, campées sur les routes de commerce, ne se livraient pas au brigandage, Tunis était le grand marché d'expédition pour les populations du Soudan; les nègres du Niger et du Tzâdé ne trouvaient aucune marchandise digne de leur admiration si elle n'avait été fabriquée par un Tounsî. « Tunis invente, Alger arrange, Oran gâte, » dit un proverbe arabe cité par Théophile Gautier; mais pour l'énergie physique et l'entrain au travail c'est dans un ordre inverse que se rangent les populations. Les Africains de Tripoli sont les pires ouvriers; ceux de Tunis sont préférables quoique inférieurs aux Algériens, qui, à leur tour, le cèdent aux Marocains[3].

Depuis longtemps l'élément turc, représenté jadis par les beys et les janissaires, a cessé de s'accroître en Tunisie par de nouvelles recrues et maintenant on ne voit pas dans le pays de Turcs proprement dits : par les croisements, les Osmanli, et parmi eux la famille souveraine, sont tous devenus Koulougli et se fondent peu à peu dans la race dominante des « Maures » arabes; le rite malékite, auquel ils appartenaient, est peu à peu remplacé par les pratiques hanéfites, celles de la grande majorité des musulmans maugrabins. L'hérésie religieuse a pourtant de nombreux disciples dans les villes tunisiennes. Les Beni-Mzab, qui émigrent régulièrement à Tunis comme marchands de charbon et chauffeurs de bains, sont tous des Kharedjites ou « Dissidents »; on les appelle aussi Khamsîya, ou

[1] Peyssonnel et Desfontaines, *Voyages dans les régences de Tunis et d'Alger.*
[2] Malherbe; — *Revue de Géographie*, janvier 1883.
[3] Beulé, Barth, Maltzan, etc.

« Gens de la Cinquième », c'est-à-dire qu'ils ne se trouvent dans le giroı d'aucune des quatre sectes orthodoxes. Les Djerâba sont aussi de la « Cin quième » et de confession ibadhite, comme les Beni-Mzab et les Berbère du djebel Nefoûsa, dont ils ont toutes les pratiques : ils portent la chechia la gandoura de laine brodée comme un tapis de couleurs éclatantes tiennent le chat pour impur et redoutent le caméléon. Les prescriptions d culte les obligent à se défaire de leurs pantalons quand ils se prosternen en prières[1]. Les confréries religieuses orthodoxes sont représentées e Tunisie surtout par les Tidjanîya, les Madanîya, les Aïssaoua, et dans plu sieurs tribus vivent des familles vénérées, composées de Chôrfa ou « fil du Prophète ». On trouve en général plus de fanatisme dans les ville que dans les campagnes, chez les résidents que chez les nomades. L cause en est, dit Pellissier, au genre d'instruction qui a prévalu dans l monde musulman : « Ce sont les plus lettrés qui sont le plus abrutis. D'ailleurs mainte pratique antérieure à l'Islam s'est maintenue dans l pays. Les gens des tribus suspendent encore des lambeaux de laine à cer tains arbres désignés par la tradition ; ils craignent beaucoup le mauva œil et protègent leurs demeures par la marque des cinq doigts, le nomb cinq, — symbole du poisson, — étant considéré comme particulièreme favorable. Le père d'une très nombreuse famille se borne à dire : « J' cinq enfants ! » afin de n'avoir pas à citer d'autres nombres d'u influence moins heureuse ou même funeste. Lors des sécheresses, l indigènes ont recours aux conjurations et aux maléfices pour ouvrir l « portes des nuées » ; parfois les indigènes, quand la pluie tarde trop lon temps à venir et que leurs semailles ou leurs moissons sont compromise se saisissent de leur kaïd et le trempent dans une fontaine en prena bien soin de faire ruisseler l'eau sur sa barbe : « c'est leur manière c célébrer les rogations, » dit Beulé.

Proportionnellement à la population mahométane, les Juifs sont pl nombreux dans la régence de Tunis qu'en Algérie. Ils sont groupés e communautés importantes, non seulement dans la cité de Tunis, ma aussi dans les autres villes du littoral et dans l'île de Djerba. Parmi c Israélites, beaucoup descendent de Juifs établis dans le pays avant la co quête arabe, et l'on peut même se demander si quelques restes des ancie maîtres du pays, les Carthaginois, ne se retrouveraient pas dans c familles naguère méprisées. Les Juifs expulsés d'Espagne et du Portuga ainsi que tous ceux qui ont immigré pendant ces derniers siècles, so

[1] Maltzan ; — Bordier, *Notes manuscrites.*

généralement désignés sous le nom de Grana, — c'est-à-dire Livournais, — Gourna ou Livourne ayant été le principal marché des Juifs chassés de l'Ibérie[1]. Les Grana, qui s'étaient mis pour la plupart sous la protection du consul d'Italie ou d'autres représentants des puissances étrangères, avaient rarement à se plaindre des Tunisiens, tandis que les « vieux Juifs » étaient privés de tout recours contre les injustices ou les avanies qui leur étaient faites. Un très grand nombre de familles avaient dû abjurer leur foi pour éviter la persécution, et quoiqu'elles s'associent volontiers avec leurs anciens coreligionnaires, elles sont restées musulmanes. Il est aussi des Juifs tunisiens dont le culte s'est modifié : tels sont les israélites de Djerba, qui adorent des saints et vénèrent les marabouts musulmans. Encore en 1868, dix-sept Juifs tunisiens furent tués impunément sans que personne osât proposer des poursuites contre les meurtriers. Une coiffure spéciale distinguait les Israélites sans droits de ceux qu'on n'eût osé toucher qu'avec la permission des consuls. Par un singulier retour des choses, la plupart des Juifs espagnols de Tunis, se rappelant que leurs ancêtres habitaient la péninsule ibérique, se sont réclamés de leur origine pour se faire protéger par le pays de leurs anciens persécuteurs. De même, avant l'annexion



JUIVE DE TUNIS.
Gravure de Thiriat, d'après une photographie communiquée par M. S. Reinach.

[1] H. von Maltzan, ouvrage cité; — Ernest Desjardins, *Notes manuscrites*.

de la Tunisie à la France, nombre de réfugiés qui avaient quitté l'Algéri pour ne pas se soumettre aux conquérants détestés, se disaient Algériens pour trouver un appui auprès du consul français contre le gouvernemen du bey.

Tous les Juifs tunisiens, originaires du pays ou venus du dehors, suiven le rite espagnol, lisent le Pentateuque et font leurs prières en hébreu; ce pendant une de leurs invocations est en arabe, et c'est précisément, di Maltzan, la plus souvent prononcée et même la seule que répètent le femmes : cette ancienne prière du peuple opprimé demande au Seigneu de « répandre sa colère sur l'Espagne, ainsi que sur Ismaël, sur Keda et sur Edom », trois noms qui ont pour sens figuré les Arabes, les musu mans de toute race et les chrétiens. En dépit de ces objurgations adressée au Dieu Vengeur, les Juifs tunisiens sont doux, très pacifiques; ils n paraissent pas non plus mériter complètement la réputation d'avidité qu leur est donnée comme à tous leurs coreligionnaires, mais ils sont fo habiles à profiter des occasions qui s'offrent à eux de pratiquer de nou velles industries. Leur nombre s'accroît rapidement par l'excédent de naissances sur les décès : depuis longtemps ils ont franchi les limites d hara ou *ghetto* de Tunis dans lequel ils étaient internés et maintenant i se répandent dans tous les quartiers de la ville : certaines parties du baza ont été complètement conquises par eux sur les Arabes, boutique à bou tique. On ne les reconnaît plus toujours au costume, puisque les lois qu leur interdisaient de se vêtir à la musulmane n'existent plus et qu nombre d'entre eux s'habillent à l'européenne; mais on les distingu à la physionomie, à la démarche et souvent aussi à l'obésité, les Juifs espa gnols de Tunis ayant une singulière tendance à grossir. Naguère les jeune filles étaient soumises à un traitement spécial d'engraissement; l'art aidai la nature à les appesantir. Avant d'être considérées comme ayant un embon point suffisant, les jambes et les bras des jeunes filles devaient être asse gros pour retenir les anneaux et les bracelets qu'avaient portés leurs mères[1] Tandis que dans presque tous les pays du monde les Israélites se distin guent favorablement des autres éléments ethniques par la pureté relati de leurs mœurs, ceux de Tunis contrastent avec les autres habitants pa une plus grande immoralité : c'est parmi les juives que se recrute surtou la prostitution locale[2].

Comme les Juifs, les Européens de Tunisie forment deux classes dis

[1] Maggill; — de Flaux, etc.

[2] H. von Maltzan, *Sittenbilder aus Tunis und Algerien.*

tinctes, les familles de négociants établis de père en fils dans le pays, et les immigrants de fraîche date, qui se considèrent encore comme des étrangers. La classe des « vieux Tunisiens », qui comprend quelques centaines de familles françaises et italiennes, constituait naguère une sorte de nation dans la nation, comme les Levantins de Constantinople et de Smyrne. Leur nationalité leur conférait des privilèges dont ils étaient fiers; groupés autour de leurs consuls respectifs, ils échappaient aux avanies qui frappaient les indigènes et devaient en ressentir un orgueil collectif qui les rattachait à la patrie; mais par l'esprit et les mœurs ils diffèrent notablement de leurs compatriotes d'outre-mer. Au-dessous de ces familles de marchands patriciens s'agite la foule des simples protégés, les immigrants prolétaires. Le consul anglais pourrait en grouper autour de lui de quoi former une véritable armée, car les Maltais sont de beaucoup les plus nombreux parmi les Européens domiciliés en Tunisie, si toutefois on peut donner le nom d'Européens à des Arabes catholiques. Le voisinage de l'archipel, situé à une vingtaine d'heures du port de Tunis, permet aux plus pauvres d'aller tenter la fortune sur le continent, où ils s'installent comme portefaix, bateliers, marchands, aubergistes, jardiniers : certaines rues de Tunis ne sont occupées que par des Maltais et jusque sur les routes les plus éloignées de la capitale, sur les chemins périlleux des montagnes, on rencontre des mercanti d'origine insulaire, cheminant à pied avec femme et enfants, et poussant devant eux un cheval chargé d'étoffes ou d'autres marchandises. Les Siciliens, les Calabrais forment aussi un groupe de population considérable, auquel s'ajoute la colonie grandissante des Italiens du nord.

Naguère très inférieurs en nombre aux Anglo-Maltais et aux Italiens, les Français occupaient le premier rang par la foule de leurs protégés, les Beni-Mzab et autres Algériens[1]. L'annexion de la Tunisie à la France a eu naturellement pour résultat d'accroître dans une forte proportion le nombre des immigrants français et ce n'est plus seulement à Tunis et dans les autres villes commerçantes du littoral qu'ils s'établissent : le chemin de fer qui traverse toute la contrée de l'est à l'ouest, les stations télégraphiques éparses sur le territoire, les camps et les fortins occupant les points stratégiques, les terrains qu'on achète pour la culture de la vigne et de l'olivier, appellent dans l'intérieur du pays un nombre croissant de Fran-

[1] Colonie étrangère de la Tunisie, au 31 décembre 1881 : 35 987 individus :

Italiens	10 249 hab.	Français.	3 395 hab.
Anglo-Maltais.	8 979 »	» (protégés).	11 562 »

Autres étrangers. . . . . 1 803 hab.

çais, employés, marchands, spéculateurs ou travailleurs de toute espèce, et ce sont aussi des « Français », les Kabyles, qui viennent faucher les herbes et scier les moissons. La prise de possession économique de la Tunisie est bien autrement rapide que ne le fut celle de l'Algérie : c'est à vue d'œil que la contrée, après avoir été si longtemps séparée de l'Europe et rattachée par son histoire au monde asiatique, reprend dans le bassin de la Méditerranée occidentale la place qui lui est indiquée par la nature et le relief du sol, les productions et le climat.

IV

El-Bibân, le bourg de la frontière, près de la côte tripolitaine, pourrait avoir quelque importance stratégique ou commerciale, si les deux détroits qu'il commande, à l'entrée du « lac des Portes », Bahiret el-Bibân, laissaient pénétrer les grands navires dans le vaste bassin; mais à peine quelques barques de pêche mouillent-elles devant le fort; le mouvement des échanges, d'ailleurs très faible, s'est porté au nord-ouest vers la rade de Zarzis ou Djerdjis, ville qui se compose de cinq villages distincts épars au milieu des palmiers, des oliviers et des blés. La région était autrefois tellement féconde que, d'après une légende locale, un canal, creusé dans les campagnes de Zian ou Medinet-Zian, ville de l'intérieur maintenant ruinée, apportait au port de Zarzis des flots d'huile d'olive que les indigènes recueillaient en des barils pour charger les navires[1]; mais les Bédouins pillards des alentours, les Akkara et les Ourghamma, ont depuis longtemps fait tarir ce fleuve d'huile en abattant les forêts. Des statues, des inscriptions romaines et d'autres objets précieux ont été récemment trouvés à Zian. D'après Barth, les colons coptes étaient autrefois très nombreux sur cette partie de la côte, entre Tripoli et l'île de Djerba[2].

A l'ouest, les villes de Metamèr et de Kasr el-Moudenin, habitées par des fractions des Ourghamma, s'élèvent au milieu de la plaine sur des buttes fortifiées : avant l'occupation de la Tunisie par les Français, le kasr ou château d'el-Moudenin soutint un siège contre l'armée du bey. Dans ces villes s'observe la transition de l'architecture des cavernes à celle des maisons proprement dites. Les constructions sont faites de manière à ressembler à des falaises, dans lesquelles des trous ovales, ménagés à des

[1] V. Guérin, *Voyage archéologique dans la régence de Tunis.*
[2] *Wanderungen durch die Küstenländer des Mittelmeeres.*

hauteurs diverses, figurent des entrées de grottes. Au moyen d'échelles ou d'escaliers extérieurs grossièrement taillés les résidents atteignent ces antres artificiels ayant jusqu'à cinq et même six étages. Dans les montagnes voisines, principalement dans celles de Metmâta, de nombreuses habitations, creusées dans les assises de calcaire tendre, rappellent les demeures des troglodytes de la Tripolitaine. Les antres qui servent de logements aux



HABITATIONS A KASR EL-MOUDENIN.
Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Lassave.

hommes et de parcs aux animaux sont creusés latéralement au fond d'une sorte de puits à ciel ouvert et à parois verticales, mais un couloir en pente douce, fermé par une porte de défense, monte de la cour à la surface du sol extérieur. Dans les plaines des alentours, on voit aussi de grandes excavations, des « mardelles » analogues à celles que creusaient les Gaulois et qui sont encore en usage dans le pays des Galla septentrionaux : là sans doute se cachaient les indigènes pour échapper à la vue d'ennemis parcourant la contrée[1]. On a trouvé dans la même région de la Tunisie des monuments

[1] Ch. Tissot, ouvrage cité.

funéraires en forme de pyramides tronquées : une enceinte de pieux, un cercle de menhirs ou d'autres mégalithes les entourent.

L'île de Djerba, d'une superficie d'environ 64 000 hectares, est la terre la plus populeuse de la Tunisie; en proportion elle l'était presque autant que la France; mais, il y quelques années, de nombreuses familles furent décimées par le choléra. Ses 40 000 habitants considèrent l'île comme une sorte de grande ville, puisque toutes les agglomérations considérables de maisons, protégées par des forts de construction espagnole, sont désignées sous le nom de *houmt* ou « quartier ». La plupart des Djerâba vivent en de petits hameaux ou bien dans les maisonnettes isolées qui occupent le milieu des enclos. L'île entière est cultivée, et quoique toute l'eau d'irrigation provienne de puits et de citernes, elle est d'une extrême fertilité, grâce au travail acharné des patients Berbères qui en labourent le sol. C'est dans l'île de Djerba que l'on voit les plus beaux oliviers de la Tunisie et l'huile en est beaucoup plus appréciée que celle de la côte ferme. Les autres fruits des vergers, abricots, grenades, figues, amandes, sont exquis, et la vigne, cultivée principalement par des Juifs, donne un vin doré que l'on compare à ceux de Samos et de Santorin. Des bouquets de palmiers, épars au milieu des jardins, sont chargés de régimes dont les dattes, préférables à celles de Kerkenna, sont bien inférieures à celles du Beled el-Djerid : aussi emploie-t-on souvent ces arbres à la production du vin de palme, obtenu au moyen d'incisions faites à l'extrémité de la tige. L'agriculture, si bien pratiquée qu'elle soit par les Djerâba, ne suffit pas à l'entretien de tous les habitants; les riverains s'occupent de la pêche des poissons, des poulpes, des éponges; en outre, les potiers façonnent une vaisselle spéciale, dont le ton blanc est obtenu par l'immersion dans l'eau de mer; de nombreux tisserands, travaillant chacun dans sa cabane, fabriquent des couvertures et des étoffes en soie, en laine, en coton, que l'on admire au bazar de Tunis, et qui s'expédient au loin, jusque sur les marchés du Bornou[1]. Les jeunes gens de Djerba émigrent en foule vers les grandes villes de la Tunisie et de la Tripolitaine, comme leurs frères en hérésie, les Beni-Mzab; on les rencontre partout, jusque dans les marchés lointains de l'intérieur du continent, ainsi qu'à Constantinople et en Égypte. Toutefois les Maltais viennent leur faire concurrence dans l'île : dès 1860, on en comptait déjà trois cents dans la bourgade principale de Djerba.

L'ancienne capitale, qui portait le nom de Meninx, comme l'île entière,

[1] G. Nachtigal, *Sahara and Sudan*; — Mohammed Abou Rasse Ahmed en-Naceur, *Description de Djerba*, trad. par Exiga.



ILE DE DJERBA. — CHÂTEAU, PRÈS DU HOUMT SOUK

Dessin de Taylor, d'après une photographie communiquée par M. S. Reinach.

était située au bord du détroit oriental, en face de la terre ferme : c'est de là que partait le pont qui rejoignait l'île à la côte d'Afrique. Les remparts de cette grande ville, encore reconnaissables, ont cinq kilomètres de tour. Dans toutes les parties de l'île, qui était à l'époque romaine un lieu de villégiature pour les riches marchands de la Byzacène, on trouve d'autres ruines de villes et de villas, mais nulle part ne se sont conservés les débris d'edifices remarquables par leur architecture. A la place de Meninx on ne voit plus maintenant qu'un de ces bordj ou vieux châteaux forts, à demi ruinés, comme il s'en élève sur tout le pourtour de l'île ; le seul houmt de la côte méridionale qui mérite le nom de ville est le houmt Adjim, bâti non loin du détroit occidental, praticable aux navires. La capitale actuelle de Djerba est située sur la rive septentrionale, dans un endroit d'ailleurs peu favorable pour les échanges, puisque les gros navires ne peuvent y aborder et mouillent à plusieurs kilomètres du rivage. Cette ville, ou plutôt cet ensemble d'habitations éparses, rendez-vous de tous les marchands de Djerba, n'a d'autre nom que celui de « Marché » : c'est le houmt Souk ou Souk el-Kebir. Les Juifs, fort nombreux, les seuls habitants qui soient groupés en un quartier compact, occupent des maisons sales, nauséabondes, tendues de loques ; ils prétendent être venus dans l'île lors de la captivité de Babylone. Au centre du cimetière catholique, une colonne rappelle l'ancien bordj Rious ou « Château des Têtes », pyramide d'ossements que les Turcs avaient dressée en 1560, en entassant les crânes des Espagnols vaincus. Vers 1850, le gouvernement tunisien fit démolir cet ossuaire en témoignage de courtoisie internationale.

Sur la rive continentale de la Petite Syrte, le groupe le plus considérable d'habitants est celui auquel on a donné le nom de Gabès. Ce n'est point une ville, mais un ensemble de bourgades et de hameaux épars au milieu des palmiers : vue de la mer, l'oasis se montre comme une île de verdure, où brillent çà et là des murs blancs ; un ruisseau, dont le lit majeur est parfois à sec et presque toujours barré par des sables à son embouchure lors de la marée basse, serpente entre les villages, se ramifiant dans tous les sens en canaux d'irrigation. Près de l'entrée du oued se dresse le bordj Djedid ou « fort Neuf », entouré des huttes en planches d'un bourg de mercanti, que les soldats désignent sous le nom de « Coquinville » : c'est par de pareils commencements que débuta mainte cité. Plus haut, sur les deux rives, se groupent les maisons de Djara, la principale agglomération de l'oasis : au tracé même des rigoles d'arrosement, se développant en ligne brisée, comme autour d'une place de guerre, on reconnaît que là s'élevait une cité fortifiée. Ce fut sans doute la citadelle

de la ville carthaginoise, puis romaine, byzantine, arabe, dont l'ancien nom, Ta-Capa, persiste sous la forme de Gabès, Gâbs ou Kabès. Les débris des édifices romains ont été employés à construire le bourg de Djara et celui de Menzel, situé à un millier de mètres plus au sud, sur la rive droite de l'oued, au lieu central de l'oasis où se tient le marché. Au delà, vers l'ouest, plusieurs autres villages sont parsemés dans les jardins. Ensemble, les divers groupes d'habitations de l'oasis ont environ 10 000 résidents, parmi lesquels on compte quelques centaines de Juifs : la petite colonie européenne s'est accrue d'une faible garnison française, Gabès ayant été désigné comme chef-lieu d'un cercle militaire; une école franco-arabe y a[illegible] été récemment fondée. Avant l'arrivée des Français, les querelles étaien[illegible] incessantes entre Djara et Menzel : de là, disait-on plaisamment, le no[illegible] de la province, Arad, qui signifie « Discorde »[1].

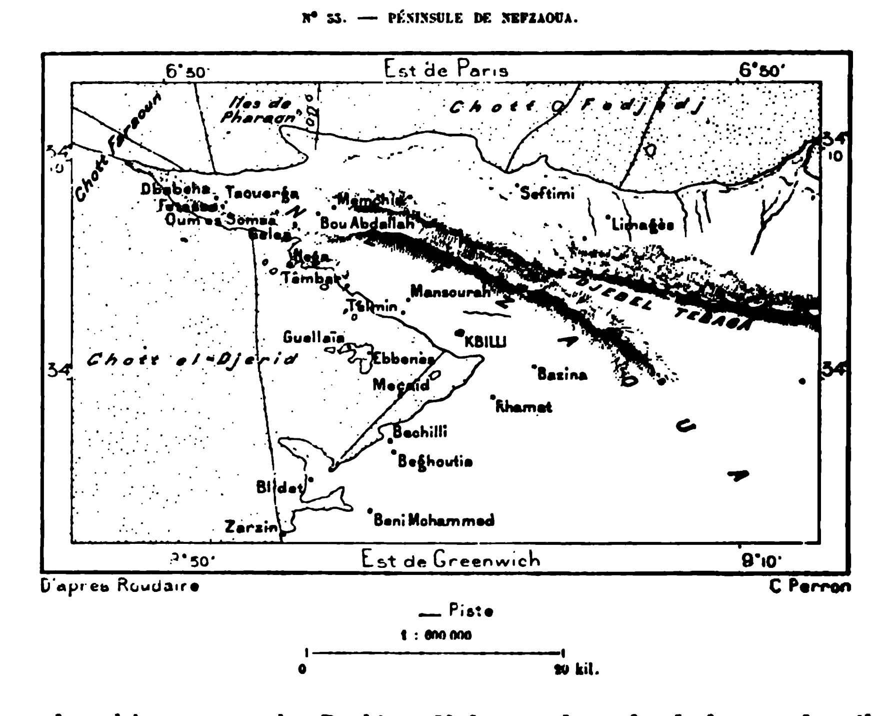
Grâce à leurs vergers et à leurs champs, les habitants de Gabès so[illegible]t parmi les plus fortunés de la Tunisie. La terre, fécondée par l'eau d'irr[illegible]-gation, se divise en d'innombrables enclos, séparés par des haies d[illegible]e cactus, des murs de terre, des palmes entrelacées; des figuiers, des ama[illegible]n-diers, des orangers et d'autres arbres à fruit se mêlent au-dessous d[illegible]es éventails réguliers que les hauts dattiers déploient dans l'air; les vign[illegible]es enroulent leurs pampres autour des branches d'arbres, et l'orge mûrit [illegible] à l'ombre du feuillage. Mais ni les bananiers, ni les cannes à sucre, q[illegible]ui faisaient la richesse de Gabès au onzième siècle, n'y sont plus cultivés [illegible] et des anciennes forêts de mûriers il reste à peine quelques arbres. La fer[illegible]ti-lité du sol environnant a fait de Gabès l'escale la plus importante de ce[illegible]tte partie du littoral; elle exporte aussi des alfa provenant de la Tunisie ce[illegible]n-trale; en outre, sa valeur stratégique est considérable. Située à l'[illegible]ex-trémité orientale de la dépression qui, par le chott el-Djerid, pénètre [illegible] au loin dans l'intérieur du continent, Gabès permet à des expéditions [illegible] de contourner au sud, d'oasis en oasis, les montagnes et les plateaux de Tu[illegible]nis et d'Alger : c'est par là que, pendant tous les soulèvements algérie[illegible]ns, étaient introduites les armes de guerre; un grand commerce de co[illegible]n-trebande, très dangereux pour la sécurité du pouvoir de la France [illegible]sur sa frontière saharienne, suivait cette voie détournée. En prenant poss[illegible]es-sion de Gabès, les Français se sont donc assuré l'une des portes [illegible]de l'Algérie. Malheureusement Gabès manque de port. L'ancienne crique [illegible]de Tacapa, où ne pouvaient d'ailleurs entrer que les petits navires, a été comblée par les sables, et les profondeurs suffisantes pour les gros bâti—

[1] Pellissier, ouvrage cité; — O. Mac Carthy, *Notes manuscrites*.

ments sont éloignées du rivage. On étudie actuellement la création d'un port artificiel obtenu au moyen de jetées et de dragages; la place probable est déjà désignée près de la bouche de l'oued Melah ou « ravin Salé », dans lequel se déversent les eaux thermales d'Aïn Oudref: un puits artésien récemment creusé près de l'oued Melah, à un kilomètre de la Méditerranée, descend à 91 mètres de profondeur et fournit une masse liquide abondante qui jaillit à 4 mètres au-dessus du sol. Le projet de havre se complète par celui d'un chemin de fer qui se rattacherait au réseau de l'Algérie par Gafsa, Tebessa et Souk-Ahras: Bône et Gabès deviendraient ainsi deux ports correspondants, entre lesquels le trafic se ferait directement par terre : les commerçants n'auraient plus besoin de contourner au nord les promontoires tunisiens. Lorsque Gabès pourra recevoir les navires d'un fort tirant d'eau, nulle ville des possessions françaises n'offrira plus d'avantages pour devenir le point de départ d'une voie ferrée transsaharienne vers le lac Tzàdé: de là aussi partira la voie longitudinale se dirigeant de mer à mer au sud de l'île du Maghreb. Le commerce de la nouvelle ville est assez considérable déjà : de l'alfa, des dattes, du henné, sont exportés par les bateaux à vapeur.

A l'ouest de Gabès et près de la rive méridionale du chott el-Fedjedj, plusieurs villages, épars, comme ceux de Gabès, au milieu des bouquets d'arbres, constituent un ensemble désigné sous le nom d'el-Hamma ou des « Thermes » : ce sont les Aquæ Tacapitanæ des anciens. Les quatre sources d'eau chaude qui ont donné son nom à l'oasis et dont la température est assez élevée, de 34 à 45 degrés centigrades, sont encore utilisées par les indigènes dans un établissement rebâti sur les anciens thermes. Au delà des oasis d'el-Hamma, qu'environnent les sables et les steppes parcourues par les Berbères Beni-Zid, il faut cheminer entre les escarpements du djebel Tebâga et les rives de la grande sebkha avant d'atteindre, à une soixantaine de kilomètres, les palmeraies du Nefzaoua. Au nombre d'environ quarante, elles occupent, au milieu des sables ou dans les cirques des rochers, les parties basses de la péninsule triangulaire qui s'avance vers le nord-ouest, entre le chott el-Fedjedj et le chott el-Djerid. Les plus nombreuses se succèdent sur le revers méridional de la chaîne de collines et de dunes, le long de la rive du grand chott; en maints endroits elles forment une forêt continue de palmiers, fort gracieuse d'aspect, mais parfois dangereuse à habiter, à cause des miasmes qui s'élèvent des étangs. Dans le Nefzaoua, il n'est pas rare de voir jusqu'à dix ou douze troncs de dattiers s'élancer obliquement d'une même racine, de manière à dessiner une immense corbeille de verdure, d'où retombe extérieurement une garniture circulaire de fruits.

La plupart des villages ont une enceinte de murs et de fossés qui pourraient les défendre contre une attaque des Bédouins, mais qui n'offrent aucune protection contre des forces organisées. Kebilli, près de l'extrémité nord-orientale du chott el-Djerid, est le bourg principal du Nefzaoua, et dans un village voisin, vers l'ouest, se voient quelques inscriptions qui permettent de penser qu'à l'époque d'Hadrien le principal établissement romain se trouvait en cet endroit. Les habitants sédentaires de l'oasis de Nefzaoua, arabisés par la langue et la religion, appartiennent à deux races primitives, maintenant unies en un corps de population métisse : une race



N° 33. — PÉNINSULE DE NEFZAOUA.

noire de cultivateurs, et les Berbères Nefzaoua, branche de la grande tribu des Louâta, venue de la Marmaride. Autour de ces résidents des oasis campent des tribus arabes, pacifiques pour la plupart. Tels sont les Merâzig, qui paissent leurs troupeaux au sud du Nefzaoua et qui fréquentent le marché de Douz ; parfois ils poussent leurs expéditions de trafic jusqu'à Ghadamès. Plus au sud, dans les rares oasis et autour des puits qui bordent la partie méridionale du chott el-Djerid, est la puissante tribu des Ghorîb, alliée aux peuplades algériennes de l'oued Soûf, dont elle est séparée par la région des dunes. Une tribu plus faible, et néanmoins très dangereuse à cause de ses habitudes de pillage, est celle des Oulâd Yakoûb ou « Fils de Jacob », distincte d'une autre tribu du même nom, qui campe sur les mon-

tagnes au sud de la Medjerda. Les Oulâd Yakoûb du désert errent au sud-est du Nefzaoua, sur de hautes steppes d'où ils commandent les routes entre la Tunisie et Ghadâmès. Ce sont ces nomades qui ont arrêté le commerce direct des caravanes entre Tunis et la Nigritie[1]. Les indigènes des oasis, nomades et sédentaires, portent comme les Touareg le voile ou litzam, qui cache la figure au-dessous de la racine du nez. M. Teisserenc de Bort a trouvé dans le Nefzaoua de nombreux objets en silex taillé.

A l'ouest de la péninsule de Nefzaoua, de l'autre côté de la sebkha el-Faraoun, s'élèvent les collines de l'isthme étroit auquel on a spécialement donné le nom de Beled el-Djerid, « Pays des Palmes » ou simplement de Djerid, la « Palmeraie », étendu souvent à toute la région des oasis méridionales. En effet, le Djerid est par excellence le pays des dattiers. Entouré de chott et de sables, garanti de l'aquilon par des montagnes qui s'élèvent au nord-est, le Djerid a bien cet « air de feu » qui convient au feuillage des palmiers ; il possède également dans ses sources abondantes l'eau que demandent les racines, et cette eau, d'une température moyenne supérieure à celle de l'air, forme de véritables rivières thermales qui hâtent le développement des arbres. Les oasis du Djerid sont, d'après l'expression de M. Duveyrier, des « serres naturelles » où l'on pourrait cultiver les plantes des régions tropicales qui prospèrent dans les Antilles et les îles de la Sonde; mais leurs dattes exquises, dont le choix était jadis réservé à la table du bey, les oranges, non moins appréciées, les fruits de toute espèce, les légumes et les céréales, suffisent aux indigènes : l'aisance serait générale si de lourds impôts ne pesaient sur eux. Le Djerid a près d'un million de palmiers sur une superficie de jardins qui ne dépasse pas deux mille hectares[2]; vingt mille chameaux viennent chaque année y prendre des chargements de fruits[3]. En outre, les femmes s'occupent du tissage des étoffes et fabriquent des burnous, des haïk, des couvertures, appréciés dans tout le Maghreb. Mais les habitants du Djerid n'ont plus, comme au moyen âge, alors qu'ils étaient les pourvoyeurs d'esclaves de la Tunisie, les profits d'un commerce direct avec les ports de mer et les villes du Sahara. Ce sont des intermédiaires établis dans leur pays, surtout des Juifs et des Mzabites, qui expédient au loin les produits des oasis. L'oasis de Nafta a été surnommée Marsat es-Sahara ou le « Port du Désert » :

[1] Henri Duveyrier, *La Tunisie.*

[2]

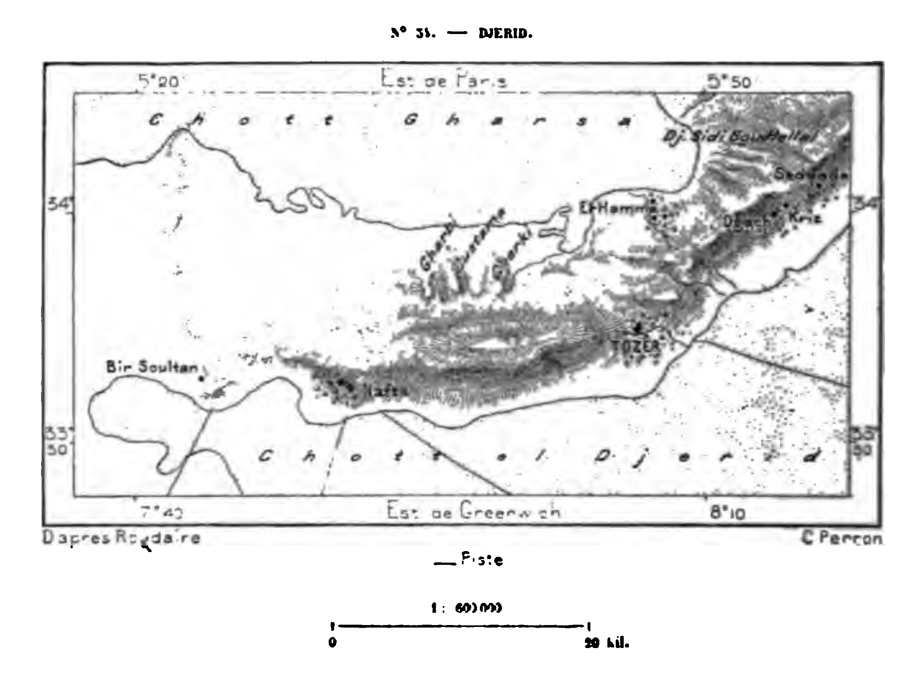
Oasis de Tozèr	313 000	palmiers,	d'après	Duveyrier.
» Nafta.	240 000	»	»	»
» el-Oudiân	188 000	»	»	»
» el-Hamma	80 000	»	»	Teisserenc de Bort.

[3] Playfair, *Travels in the footsteps of Bruce.*

on montre l'endroit d'où seraient partis les navires, et où même aurait été trouvée une carcasse d'embarcation[1].

Des villes romaines ont précédé les villes arabes dans tout le « Pays des Palmes » et l'on en voit encore maint débris, quoique la plupart des matériaux aient été utilisés pour la construction des zaouya, des mosquées, des ouvrages de défense : dans l'oasis de Tozèr, ce sont des digues romaines qui règlent la distribution des eaux. De même que dans la plupart des autres oasis, les agglomérations urbaines ne forment pas de cités compactes, mais elles se composent de quartiers épars dans

N° 34. — DJERID.



les jardins. Nafta, l'oasis occidentale, qui jouit d'une sorte de prééminence religieuse, un certain nombre de ses habitants étant « fils du Prophète », comprend neuf villages distincts et quatre couvents; Tozèr, la plus grande oasis, celle qui a le plus d'habitants et qui sert de chef-lieu politique à tout le Djerid, se divise en neuf quartiers; El-Oudiân, le groupe oriental des oasis, répartit sa population entre plusieurs villages, tels que Dgach, Kriz, Seddada, assez éloignés les uns des autres; enfin une oasis appelée el-Hamma ou des « Thermes », comme celle qui se trouve dans le voisinage de Gabès, ombrage sous ses palmiers quatre groupes de maisonnettes : la source abondante (36°) qui lui a donné son nom, et que reçoit un bassin

[1] Tissot, *Géographie comparée de la province romaine d'Afrique.*

de construction romaine, est légèrement sulfureuse et les indigènes lui attribuent d'étonnantes vertus, dues aux mérites d'un saint enterré sous une coupole voisine. Un rocher qui s'élève au nord de Kriz, dans l'oasis d'el-Oudiân, est percé d'anciennes carrières et d'une caverne, dite la grotte des « Sept Dormants ». Le sommet de cette butte, dominant la partie de l'isthme la plus étroite entre le chott el-Djerid et le chott Gharsa, offre un observatoire admirable sur l'archipel d'oasis et sur les deux vastes étendues, jadis lacustres, qui vont se perdre derrière la rondeur terrestre à l'orient et à l'occident. Au nord s'élèvent d'autres montagnes, celles de la « Moustache des Plaines », d'où les espions des Hamâmma signalaient dans l'espace environnant les caravanes ou les voyageurs isolés aux pillards blottis en embuscade à côté de la route. Non loin de Kriz, sur la rive septentrionale du chott el-Djerid, se voit, tracée sur le rocher, une figure ronde surmontée d'un croissant : d'après Tissot, cette image, représentant la lune, serait un monument du vieux culte libyen. Les habitants du Djerid ont des mœurs un peu différentes de celles des tribus voisines : celles-ci leur reprochent de se nourrir de viande de chien.

Dans la vallée de l'oued qui, sous le nom de Tarfaoui ou « ruisseau des Tamaris », finit par se perdre dans les sables, à l'extrémité orientale du chott Gharsa, se succèdent quelques oasis, séparées les unes des autres par d'âpres solitudes. Vers l'origine de l'oued, appelé en cet endroit Boû-Haya, se voit une première oasis, celle de Feriana, dont les deux hameaux distincts constituent une zaouya ou fondation religieuse : les nomades des environs, appartenant à la tribu des Oulâd Sidi-Abîd, forment une espèce de confrérie. Les pauvres constructions de Feriana sont bien peu de chose en comparaison de la ville romaine, probablement Thelepte, qui s'élevait jadis dans le voisinage. Les ruines parcourues par M. Guérin occupent un espace d'au moins cinq kilomètres en circonférence et presque tous les blocs dont on s'est servi pour les édifices publics, les bains, le théâtre, ainsi que pour les maisons particulières, sont d'énormes dimensions. La montagne d'où l'on a retiré les matériaux de construction est entaillée sur une grande profondeur; des assises entières ont disparu : un vieux château couronne ce mont des carrières. Outre les ruines de Medinet el-Kadimah ou la « Vieille Cité », on remarque sur les deux bords de l'oued, maintenant presque inhabités, de nombreux débris romains, notamment des sépultures. Au sud de Feriana se voit un rocher noirci et comme calciné : d'où son nom de Hadjar Soda ou « Rocher Noir »; dans le Djerid, près de l'oasis d'el-Hamma, M. Guérin a découvert un autre bloc de même aspect. D'après ce voyageur, ces « Rochers Noirs » seraient des aérolithes.

L'oasis de Gafsa, considérée parfois comme appartenant au Djerid, quoique séparée de l'isthme de Kriz par une zone déserte et sans eau d'une longue journée de marche, est située sur le coude principal de l'oued Beyâch, qui continue le Boû-Haya de la haute vallée et devient le Tarfaoui de l'aval. La ville, celle de toute la Tunisie méridionale qui a le plus d'habitants réunis dans un groupe compact de maisons, s'élève sur une terrasse qu'entoure, à la distance de quelques kilomètres, un cirque de rochers et de montagnes : l'une d'elles est percée de profondes carrières se ramifiant en labyrinthe. Fondée par Melkart ou l'Hercule Libyen, la Kafaz des Phéniciens, c'est-à-dire la « Murée », la romaine Capsa, dont le nom s'est à peine modifié pendant le cours des siècles, serait peut-être, d'après Mannert, la cité d'Hécatompyle où Hannon remporta sa victoire fameuse pendant la deuxième guerre punique. De tout temps on dut apprécier l'importance stratégique d'une oasis située à l'extrême limite de la région cultivable, au sortir de la région des montagnes, entre la plaine sablonneuse d'Aamra et les portes du désert : là confinent deux zones distinctes par l'aspect et les habitants. Une kasbah, armée de canons, défend cette ville frontière contre les incursions des Hamâmma; maintenant les soldats tunisiens y sont remplacés par des Français; Gafsa est devenue un chef-lieu de subdivision militaire. C'est une ville lettrée, où l'on parle, comme dans le Djerid, une langue beaucoup plus pure que sur le littoral[1]. Des colonnes, des inscriptions, des murailles rappellent la Capsa des Romains et dans mainte construction nouvelle on reconnaît les blocs détachés d'anciens édifices. Au sud de la ville s'étend une forêt de plus de cent mille palmiers, abritant sous leur ombrage une seconde forêt d'arbres fruitiers. Plus hauts encore qu'à Nafta, les dattiers y donnent des drupes non moins exquis. L'eau qui alimente la palmeraie coule toujours en abondance, baignant les racines de son tiède courant ; les gens de l'oasis n'ont point à se disputer son flot précieux. Les trois sources principales, d'une température de 29 à 32 degrés centigrades, emplissent des bassins de construction romaine, désignés encore sous le nom de *termil;* les Arabes viennent s'y baigner, en utilisant les cellules ménagées dans les murailles du pourtour. Dans ces eaux chaudes vivent de nombreux poissons du genre *chromis*, qui semblent se rapprocher par leurs caractères de formes exclusivement marines[2]; des tortues émydes, des serpents noirs de l'espèce nouvelle *tropidonotus* nagent aussi dans les bassins et les ruis-

[1] Pellissier, *Description de la Régence de Tunis.*
[2] Tristram; — Rebatel et Tirant, *Tour du Monde,* 1875, 1er semestre.

seaux de Gafsa. De même que les autres oasis du midi tunisien, celle-ci est un centre industriel pour le tissage des étoffes, et ses haïk de laine et de soie, qu'expédient les Juifs de Gafsa, sont justement admirés dans le souk de Tunis; les troupeaux des Hamâmma fournissent aux habitants de l'oasis la matière première pour la fabrication des couvertures et des burnous.

Une voie romaine, retrouvée par MM. Rebatel et Tirant, rattache Gafsa au littoral de la Petite Syrte en passant par les fontaines et la petite oasis d'El-Guettar, le pays des gommiers, et les sources minérales de Boû-Hedma. Le long de la côte, au nord de Gabès, les campements et les hameaux se succèdent à de longues distances dans le territoire des Mehâdeba, « pacifiques descendants d'un marabout vénéré »; le bourg le plus important du littoral est le petit port déchu de Mahrez, qui n'a pas même un millier d'habitants, s'occupant pour la plupart d'ouvrages de sparterie. Plus loin, le village de Bograra s'élève au milieu des ruines de la cité punico-romaine de Giethis[1].

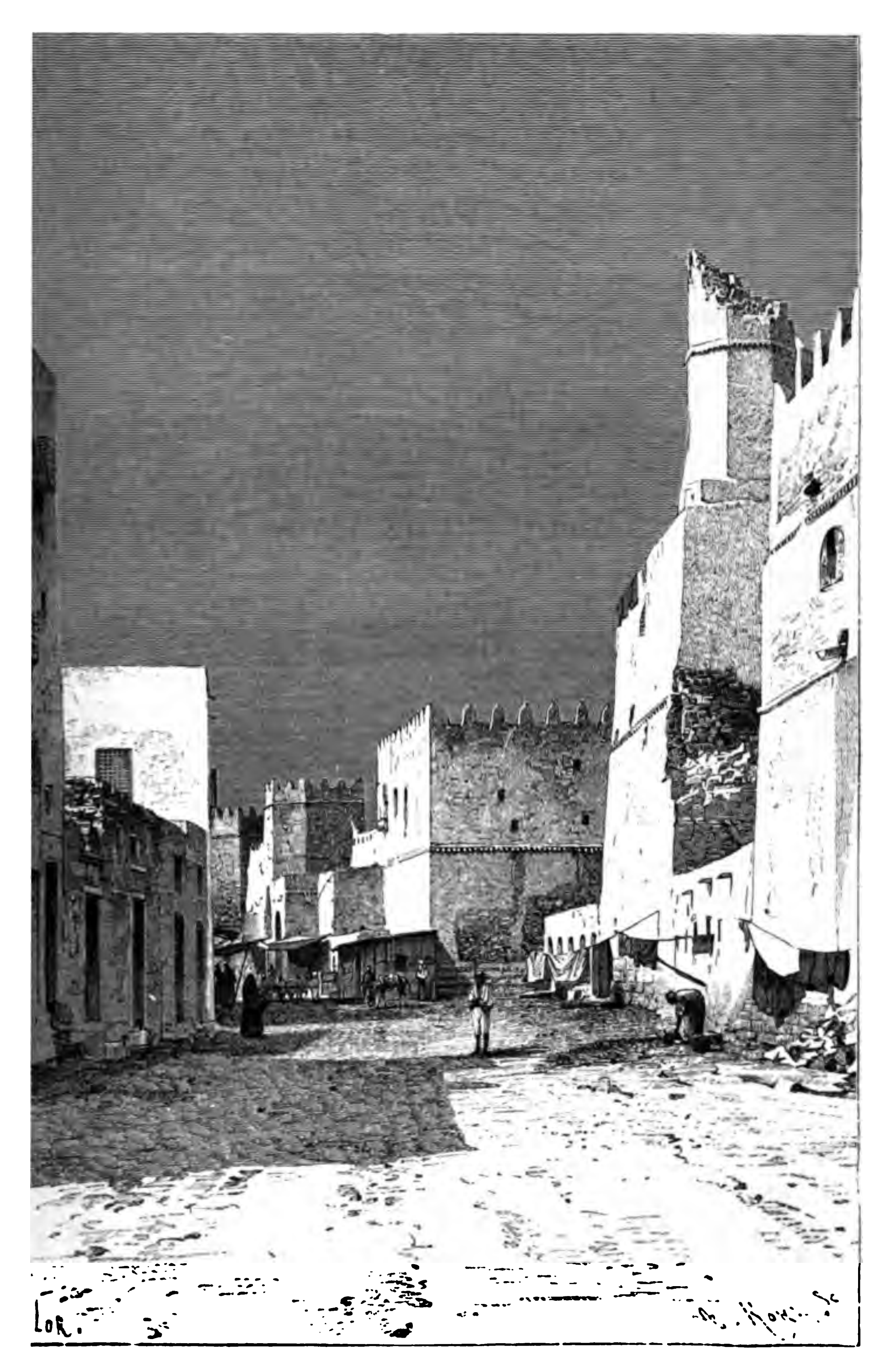
Sfakès (Sfaks, Sfax), située au bord du détroit d'environ 50 kilomètres de largeur qui sépare l'archipel de Kerkenna de la terre ferme, est la deuxième ville de la Tunisie par le nombre de ses habitants : sa population, que Pellissier évaluait à 8000 personnes en 1848, aurait plus que triplé depuis cette époque : les habitants se pressent dans les hautes maisons qui, de part et d'autre, bordent les étroites rues de la cité, et dans le nouveau quartier qui s'est bâti en dehors du rempart sud-occcidental, le long de la plage. Vue de loin, Sfakès ne montre que les murs blancs de son enceinte quadrangulaire et les hauts minarets de ses mosquées; les tours, les créneaux, les bastions d'angle donnent à l'ensemble un aspect médiéval que n'ont pas au même degré les autres villes fortifiées de la Tunisie; à l'angle méridional de l'enceinte se dresse une citadelle, construite, dit-on, par des esclaves chrétiens. Assez haut située sur un terrain en pente, Sfakès n'a point de cours d'eau permanents ni même de sources ou de puits; toute l'eau qui l'alimente provient de citernes situées, les unes dans la ville, les autres en dehors des murs. Quelques débris romains se voient dans les alentours, mais on n'a point trouvé d'inscription qui permette d'identifier la ville avec une station romaine mentionnée par les anciens auteurs; il est probable que ce fut Taphrura. A une vingtaine de kilomètres au sud-ouest, sur la plage du golfe, les ruines de Thiné sont évidemment les restes de la Thinæ romaine, point extrême

[1] Massonet, *Expédition du Jaguar*, en 1883.

du fossé que Scipion le Jeune avait fait creuser au sud du territoire romain pour le séparer du pays des Numides.

Des Juifs et des Européens, Maltais, Italiens et Français, au nombre de deux ou trois mille, vivent à Sfakès, presque tous dans la basse ville, le Rabat, où les appellent les affaires du commerce et qu'un boulevard, récemment planté, rattache au camp situé au nord de la ville; les musulmans habitent la haute ville, dans l'enceinte des murs. Les gens de Sfakès ou Sfâksîka se distinguent de leurs coreligionnaires de la Tunisie. On les reconnaît déjà à une certaine différence de costume, car ils ne tiennent pas à être confondus avec les Tunisiens, mais c'est par le caractère surtout qu'ils diffèrent des autres citadins : ils ont une plus grande initiative, plus d'ardeur au travail, un esprit plus ingénieux; en toutes choses, ils sont plus actifs et plus sérieux que leurs voisins. On les dit musulmans zélés : les enfants même fréquentent les mosquées, et les femmes ne négligent pas de faire leurs prières. Lors de l'occupation de la Tunisie par les troupes françaises en 1881, les Sfâksîka ont aussi donné des preuves de leur patriotisme; presque seuls ils résistèrent à l'invasion et se battirent en désespérés lors du bombardement, qu'il eût été d'ailleurs facile d'éviter. Mainte institution de Sfakès témoigne de l'esprit public des habitants : non seulement ils ont fondé des mosquées et des zaouya, mais aussi un hôpital, qui est fort bien entretenu : en dehors des murs, un bassin central, dit de « Secours », est dû à la munificence d'un seul citoyen; « trois cent soixante-cinq » citernes secondaires qui l'entourent, disposées comme les cryptes d'une nécropole, rappellent aussi l'esprit de solidarité des riches habitants envers leurs frères musulmans. D'autres grands réservoirs ont été construits dans les environs de la ville, et des maisons sont pourvues d'un appareil qui permet aux passants d'étancher leur soif en aspirant par un tube extérieur l'eau d'un réservoir caché; on songe maintenant à construire un aqueduc de 60 kilomètres, qui amènerait dans la ville les eaux du massif de Boû-Hedma. Les habitants de Sfakès témoignent de leur amour du travail par leurs cultures, qui, en dehors d'une zone sablonneuse, sorte de chemin de ronde ménagé autour de la ville, s'étendent sur un espace évalué de sept à vingt kilomètres de largeur; depuis quelques années on a planté autour de Sfakès plus d'un million d'oliviers[1]; en 1874, la production totale de l'huile dans la campagne de Sfakès était évaluée à 27 millions de litres. Il existerait dans la banlieue de huit à dix mille enclos, tous séparés les uns des autres par

[1] Melon, *De Tunis à Palerme*.



SFAKÈS. — VUE PRISE DANS LA RUE LEONEC

Dessin de Taylor, d'après une photographie.

des haies de cactus, tous ombragés d'arbres fruitiers et dominés par un bordj, tour carrée dans laquelle le propriétaire met ses instruments de travail et qui pourrait au besoin soutenir un siège contre une bande de pillards. La campagne, hérissée de ces mille fortins, ressemble aux champs cultivés du nord de la Perse, mis en état de défense contre les attaques des Turcomans. En été, presque tous les habitants propriétaires d'un enclos vont y séjourner; la ville se trouve alors comme abandonnée. Sfakès est située sur la limite naturelle entre la région des oliviers et celle des palmiers; ces deux espèces n'y sont pas représentées en aussi grand nombre qu'elles le sont respectivement au nord et au sud : on y voit en proportion plus d'autres arbres à fruits, amandiers, figuiers, abricotiers, pêchers, pistachiers et ceps de vigne; mais depuis quelques années la culture des oliviers, plus lucrative que les autres, a pris un grand accroissement. Chaque année la zone des olivettes s'accroît de plusieurs centaines de mètres; si le progrès agricole continue dans la même proportion, les Sfâksîka auront bientôt englobé dans leurs jardins tous les bouquets isolés d'oliviers, dits « oliviers du bey », parce qu'ils n'ont pas de propriétaires reconnus, et leurs domaines s'étendront jusqu'à El-Djem[1]. Quant aux palmiers, leurs fruits, mûrissant mal à cause des pluies fréquentes, ne servent guère qu'à la nourriture des animaux. Un des légumes que l'on cultive le plus dans les jardins de Sfakès est le concombre ou *fakous*, mot d'où l'on a voulu dériver le nom de la ville : d'après Shaw, Sfakès serait la « Cité des Concombres ».

En dehors de la culture, les Sfâksîka s'occupent aussi très activement d'industrie et de commerce. Ils ne dédaignent aucun genre de travail, comme les musulmans de tant d'autres cités. Le marché de Sfakès est aussi bien approvisionné que celui de Tunis. La ville importe des laines, des cuirs, des marchandises d'Europe et vend en échange des huiles, plus pour les usages industriels que pour l'alimentation, des fruits de toute espèce, raisins, figues, amandes, des éponges et des poissons secs apportés par les pêcheurs de Kerkenna; dans ces derniers temps les navires anglais viennent aussi prendre des cargaisons d'alfa, que l'on recueille à l'ouest dans les plaines et les vallées parcourues par les pacifiques Arabes Metâlit et Nefet. Malheureusement Sfakès n'a point de port pour recevoir les grands navires : les bâtiments d'un fort tirant d'eau mouillent à plus de 3 kilomètres de la plage; les sandals, les mistics et autres petites embarcations viennent jusque devant la ville, grâce à la marée, mais pour s'échouer

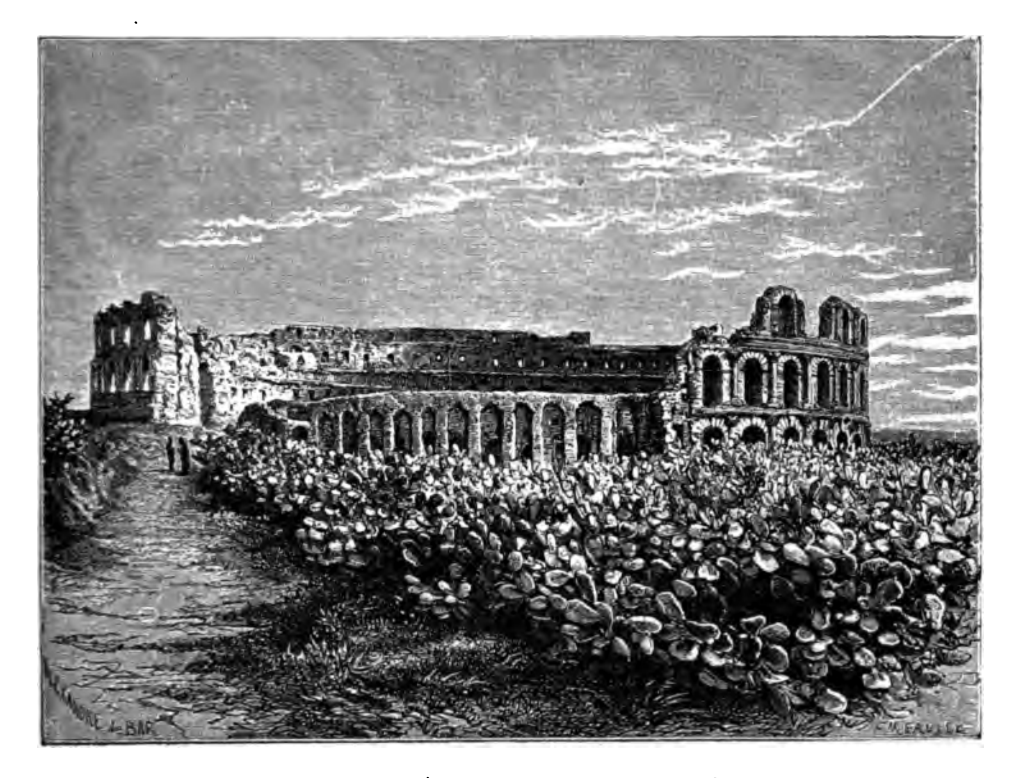
[1] Rouire, *Revue de Géographie*, mai 1882.

dans la vase aux heures du reflux; du moins, la rade, protégée à l'est par des bas-fonds et par l'archipel de Kerkenna, est-elle parfaitement sûre. Ces îles de pêcheurs[1] n'ont point de ville, mais seulement des villages et des hameaux. Hannibal, Marius y trouvèrent un refuge : lieux d'exil sous les Romains, elles l'étaient encore récemment, sous le gouvernement des beys; c'est là qu'on internait les femmes adultères. Depuis longtemps, les habitants de Kerkenna ont des vignobles; ils ne voient aucun péché dans l'usage du vin[2].

Tandis que la route du littoral se développe vers le nord-est pour contourner le ras Kapoudiah, promontoire le plus oriental de la Tunisie, la route de Sfakès à Soûsa, qui n'est autre que l'ancienne voie romaine, suit la direction du nord à travers le territoire des Metâlit. Vers le milieu de la route se succédaient deux cités importantes, Bararus et Thysdrus, devenues aujourd'hui le henchir ou la « ferme » de Rouga et le misérable village d'el-Djem. Les ruines de Bararus occupent un espace d'environ 5 kilomètres de pourtour et comprennent les restes reconnaissables d'un théâtre, d'une porte triomphale et d'autres édifices, tandis que Thysdrus possède encore l'un des plus beaux monuments d'Afrique, l'amphithéâtre le mieux conservé qui nous reste du monde ancien, sans en excepter celui de Pompéi[3]. Lorsque cette région de la Tunisie, de nos jours presque déserte, nourrissait une population nombreuse, Thysdrus, grâce à sa position centrale, était un endroit des mieux choisis pour la célébration des fêtes : de toutes parts on accourait à son amphithéâtre, que l'on croit avoir été sinon bâti, du moins fondé par Gordien l'Ancien, en reconnaissance de ce qu'il avait été proclamé empereur dans la ville de Thysdrus. C'est là aussi, dans l'amphithéâtre d'el-Djem, que les chefs et les délégués des tribus méridionales de la Tunisie décidèrent en 1881 le soulèvement général contre les Français[4]. De plus de 10 kilomètres à la ronde, on aperçoit la masse énorme se dressant au-dessus d'un large renflement du sol d'une altitude de 185 mètres : on dirait une colline de pierre; mais quand on approche, on la voit disparaître derrière les fourrés de gigantesques figuiers de Barbarie entre lesquels serpente le sentier. D'après les mesures de M. Pascal Coste, le colisée de Thysdrus, l'un des plus vastes du monde romain, a 150 mètres de longueur pour le grand axe, 130 mètres pour le petit axe, dirigé à peu près du nord au sud; il eut probablement pour

[1] Valeur annuelle de la pêche dans les îles Kerkenna, d'après Chauvey : 100 000 francs.
[2] Nachtigal, *Sahara and Sudan*.
[3] Ernest Desjardins, *Notes manuscrites*.
[4] G. Rouire, *Revue de Géographie*, mai 1882.

modèle l'amphithéâtre flavien de Rome. La façade elliptique, jadis formée de 68 arcades, portant trois étages à colonnades corinthiennes, offre une grande unité de style, mais elle n'est plus complète : en 1710, à la suite d'une révolte des Arabes, un bey de Tunis, Mohammed, fit sauter cinq arcades sur la face orientale, et depuis cette époque la brèche a été incessamment agrandie par les Metâlit d'el-Djem, qui se servent des matériaux de l'amphithéâtre pour construire leurs masures et qui en vendent



AMPHITHÉÂTRE D'EL-DJEM, VUE PRISE DU COTÉ RUINÉ.
Dessin de A. de Bar, d'après une photographie du docteur Rebatel.

aux bâtisseurs des alentours. A l'intérieur, la plupart des rangs de gradins ont disparu et leurs débris se sont écroulés en talus : on attribue cette ruine à la transformation que la fameuse Kahina ou « Prêtresse » fit subir à l'amphithéâtre quand elle s'y défendit contre les envahisseurs arabes, en l'an 689. La tradition des tribus environnantes, qui glorifie la Prêtresse, quoiqu'elle fût une ennemie des Arabes, raconte que cette guerrière, probablement juive[1], comme un grand nombre de Berbères à cette époque, se mit à la tête de ses compatriotes et des Grecs, leurs

[1] H. Barth, *Wanderungen durch die Küstenländer des Mittelmeeres.*

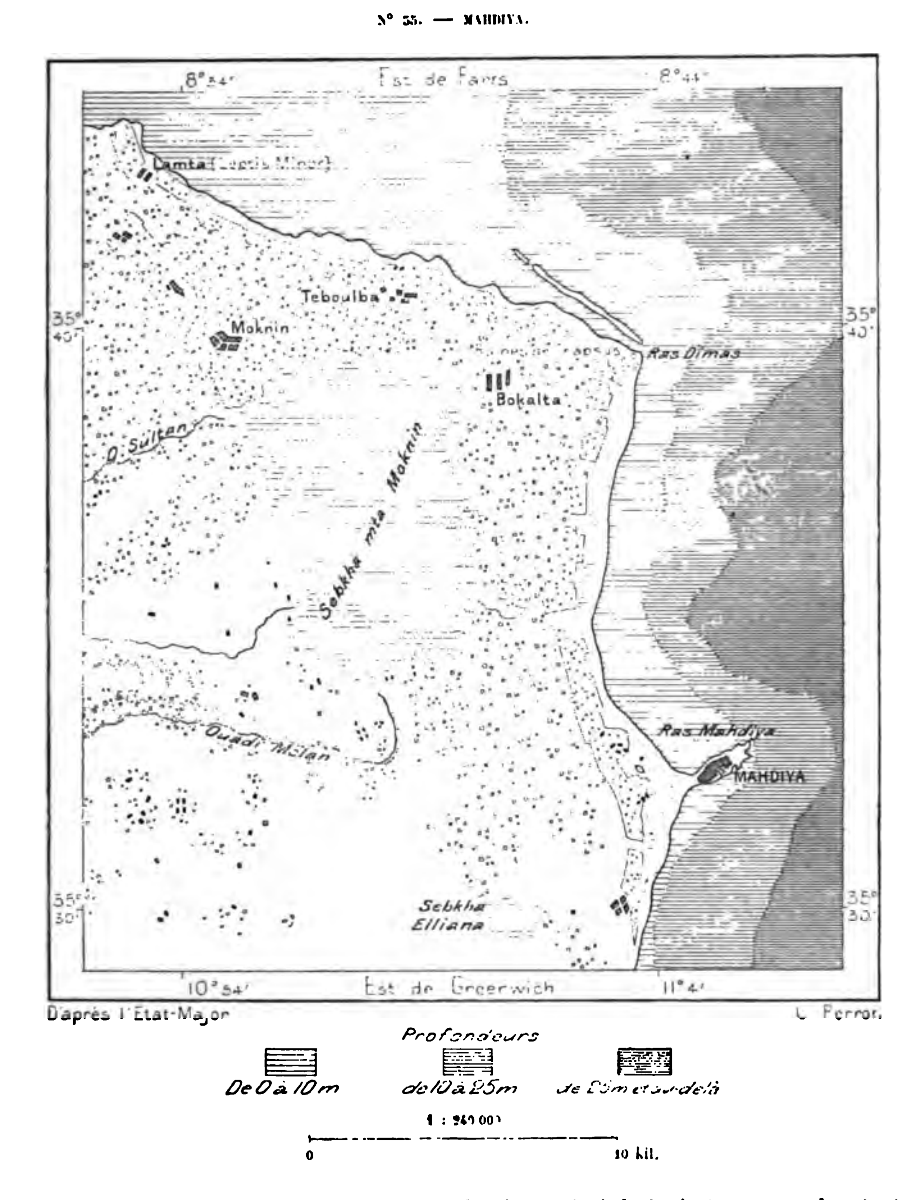
alliés. Obligée de s'enfermer dans l'amphithéâtre, appelé d'après elle Kasr el-Kahina, elle y soutint un siège de trois années; un souterrain, qui servait sans doute à l'alimentation de la naumachie, est signalé par les Arabes comme le reste d'un chemin caché par lequel la garnison communiquait avec le littoral et recevait ses approvisionnements. La ville même n'a laissé que peu de ruines, mais les fouilles y ont mis au jour des colonnes d'énormes dimensions et des citernes profondes. D'après M. Rouire, les nomades de cette région déplacent graduellement les populations sédentaires; chaque village abandonné par ses habitants est immédiatement envahi par des indigènes errants, qui en font leur marché principal et y placent les tombeaux de leurs saints.

D'après les Metâlit, la pierre de grès qui a servi à la construction de l'amphithéâtre d'el-Djem a été retirée des carrières de Boû-Redjid, situées sur le littoral marin, à une petite distance au sud de Mahdîya (Mahdia, Mehedia), la « Cité du Mahdi ». Ainsi nommée d'après son fondateur ou restaurateur Obeïd Allah, en l'an 912, Mahdîya devint aussitôt une ville importante, grâce à sa forte position militaire : les navigateurs chrétiens de la Méditerranée la désignèrent longtemps par l'appellation d'Afrika, voyant en elle la place forte par excellence de tout le continent[1]. Aussi fut-elle fréquemment attaquée. En 1147, le Normand Roger de Sicile s'en empara, mais les mahométans la reprirent treize années plus tard. En 1557, Charles-Quint finit par y établir ses troupes, après de sanglants assauts, et fit démanteler les remparts. Depuis cette époque, les murs n'ont pas été réparés et les brèches se sont agrandies : le fort qui gardait l'isthme étroit par lequel la péninsule de la ville se rattachait au continent n'est plus qu'une ruine : jadis, dit-on, un canal unissait les deux golfes. L'ancien port, creusé de main d'homme comme les cothons d'Utique et de Carthage, est maintenant comblé par les débris, et les navires qui viennent charger des huiles, des fruits, des éponges, doivent mouiller en rade. Une colonie étrangère, composée, comme dans toutes les autres villes du littoral, de Maltais, d'Italiens et de Français, s'est établie à Mahdîya pour le commerce d'exportation et pour la pêche de la sardine; au lieu d'une douzaine de barques, on en compte maintenant plus de deux cents dans le port; de mai en juillet, les eaux de ces parages sont tellement poissonneuses, que chaque barque prend en moyenne de 200 à 300 kilogrammes de sardines en une seule nuit. Pour pêcher le jour, les marins de ces parages étendent sur l'eau des nattes d'alfa qui forment de

[1] V. Guérin, *Voyage archéologique dans la régence de Tunis.*

grands carrés d'ombre au-dessous desquels se réfugient les poissons. Les pêcheurs s'approchent alors avec précaution, entourant de leurs filets tout

N° 55. — MAHDIYA.



l'espace occupé par la natte et par le fretin qui s'abritait à son ombre[1]. Au sud-ouest, dans un bassin de cultures éloigné de la mer, se trouve le bourg de Kour es-Sef, plus peuplé que Mahdiya : c'est de là que viennent presque toutes les denrées expédiées par les marchands de l'ancienne Afrika.

[1] Cagnat et Saladin, *Tour du Monde*, 1885, premier semestre.

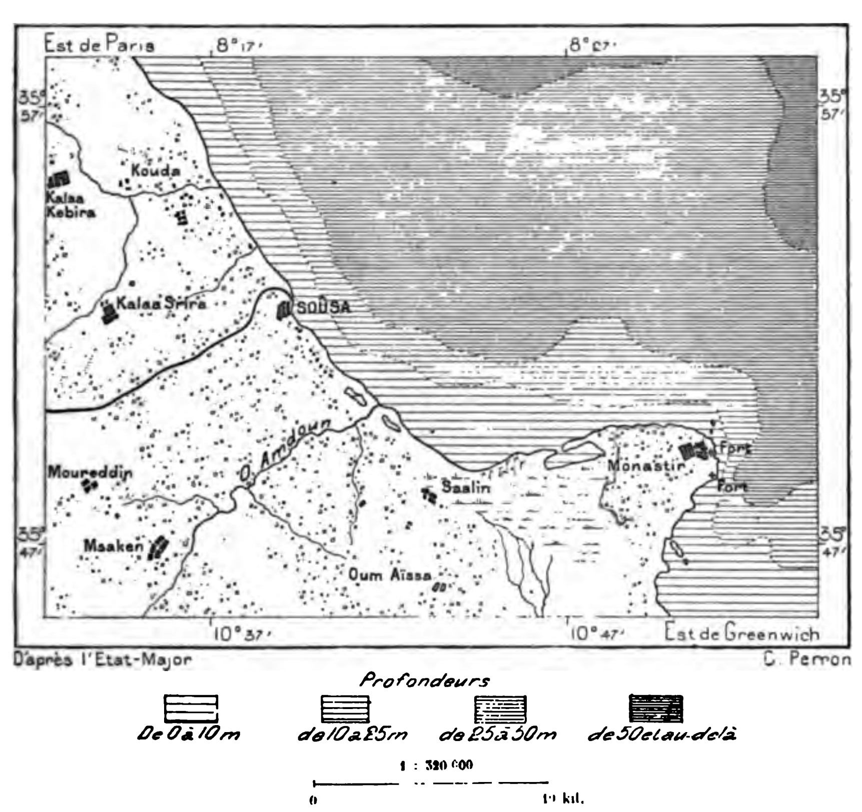
A quelques kilomètres à l'ouest de Mahdiya, couvrant une superficie de plusieurs kilomètres carrés, se voit une nécropole antique, dont les tombes creusées dans le roc ont été assimilées par M. Renan à celles d'Arad, en Syrie : il est certain qu'une ville phénicienne s'élevait en cet endroit[1]. La région environnante est une de celles où se pressent le plus de cités ruinées. A une vingtaine de kilomètres au sud, le henchir Selekta occupe l'emplacement de Syllectum, et plus loin, près du ras Kapoudiah, le Caput Vada des Romains, un bordj remplace la cité byzantine de Justinianopolis. Au nord, sur le promontoire aigu de ras Dimas, où se trouve un port qu'abrite un reste de jetée, des enclos formés de pierres antiques, des citernes, le mur elliptique d'un amphithéâtre dont l'arène est cultivée, indiquent, près de Bokalta, l'endroit où se trouvait la ville carthaginoise de Thapsus, célèbre par la victoire qu'y remporta César sur Scipion et le roi Juba. Au delà, sur la partie du littoral qui fait face aux îles Kouriateïn, les bourgades de Teboulba et de Moknîn, entourées de gros oliviers, occupent aussi les sites des villes antiques. Puis la route côtière passe à Lemta, village qui succéda à Leptis Minor, ou la « Petite Leptis », ainsi nommée par comparaison avec la « Grande Leptis » de la Tripolitaine. Néanmoins la « Petite Leptis » était une cité considérable : ses ruines s'étendent au bord de la mer sur un espace d'environ 4 kilomètres, et l'on y voit encore les vestiges d'un aqueduc, d'un amphithéâtre, de quais et de jetées. L'ancien port n'est plus qu'un oued, l'oued es-Soûk ou « Vallon du Marché ». La ville la plus populeuse du district est actuellement Djemâl, bâtie dans l'intérieur des terres, au sud-ouest de Lemta.

Monastir ou Mistir rappelle peut-être par son nom qu'elle fut un monastère chrétien, mais elle avait été aussi ville carthaginoise et romaine, probablement Ruspina, c'est-à-dire la « Tête du Promontoire »[2]. Comme Sfakès, elle est entourée d'un mur crénelé et flanqué de tours, au-dessus duquel apparaissent les dômes et les minarets de nombreuses mosquées et qu'environne un magnifique bois d'oliviers, large zone d'ombre et de fraîcheur. Naguère aussi, elle était peuplée de musulmans fanatiques ne tolérant dans leur ville aucun autre culte que le leur; mais, visitée maintenant par des bateaux à vapeur à service régulier, elle voit grandir peu à peu sa colonie d'Européens : c'est la ville la plus propre, la mieux entretenue de la Tunisie. Non loin du promontoire dont Monastir occupe l'angle sud-oriental se trouve un petit groupe d'îles dont l'une est percée d'une cin-

[1] Melon, ouvrage cité.
[2] Ch. Tissot, *Géographie comparée de la province romaine d'Afrique.*

quantaine de grottes artificielles, probablement d'origine phénicienne; elles servaient récemment de retraite à des pêcheurs de thon et quelquefois on les a utilisées comme lieu de quarantaine pour les matelots et les voyageurs. Plus à l'est, le groupe des îles Kouriateïn, qui se rattache au massif du cap Dimas par un isthme de hauts-fonds, serait, d'après Tissot, le reste d'une terre considérable qui aurait existé à l'époque punique;

N° 36. — MONASTIR ET SOUSA.

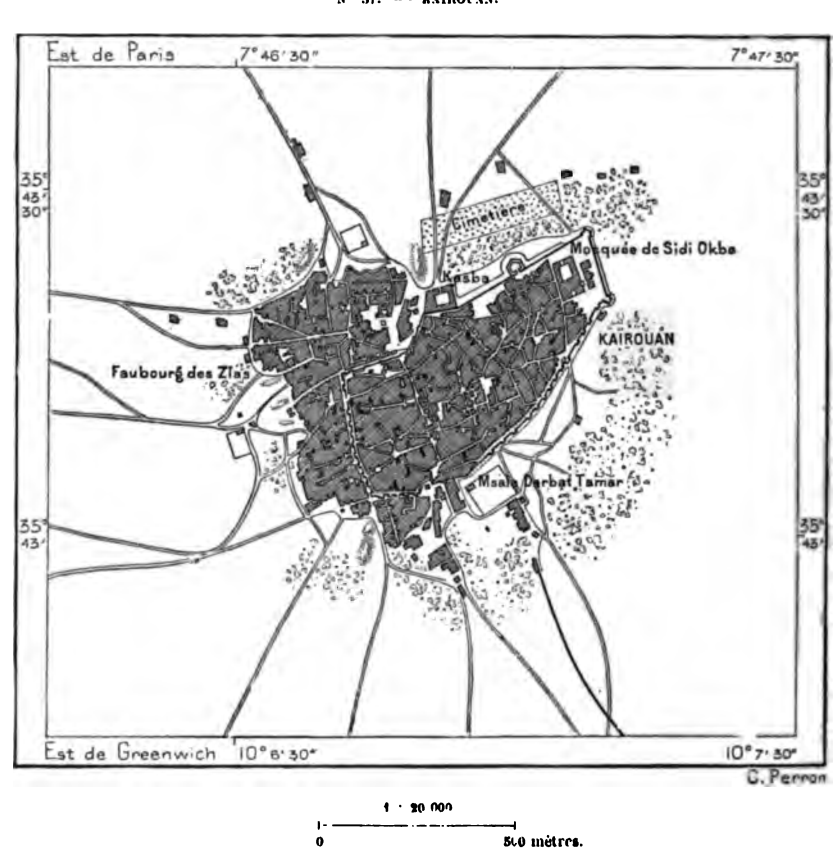


toutefois les documents sur lesquels se fonde cette hypothèse ne sont pas assez précis pour lui donner une grande valeur.

Soûsa, la cité principale du Sahel tunisien, est considérée comme étant la seconde ville de la Tunisie, sinon pour le nombre de ses habitants, car à cet égard elle est dépassée par Sfakès, du moins pour l'importance stratégique. Une grande partie du territoire environnant est en culture et presque tous les habitants vivent en des demeures fixes. Soûsa est le port de Kaïrouan, la principale cité et le centre militaire de l'intérieur. De fondation phénicienne, elle fut également une cité capitale. Sous le nom de Hadrumetum, elle était à l'époque romaine le chef-lieu de la province

de Byzacène, et ses richesses, sa position militaire lui valurent de fréquent assauts : Vandales, Arabes, Espagnols et Français l'attaquèrent, la détrui sirent ou la bombardèrent; les ruines de diverses époques se sont entassée en buttes; des débris avec sculptures et inscriptions ont servi à construir des maisons modernes, mais il ne reste rien des grands édifices don

N° 37. — KAÏROUAN.



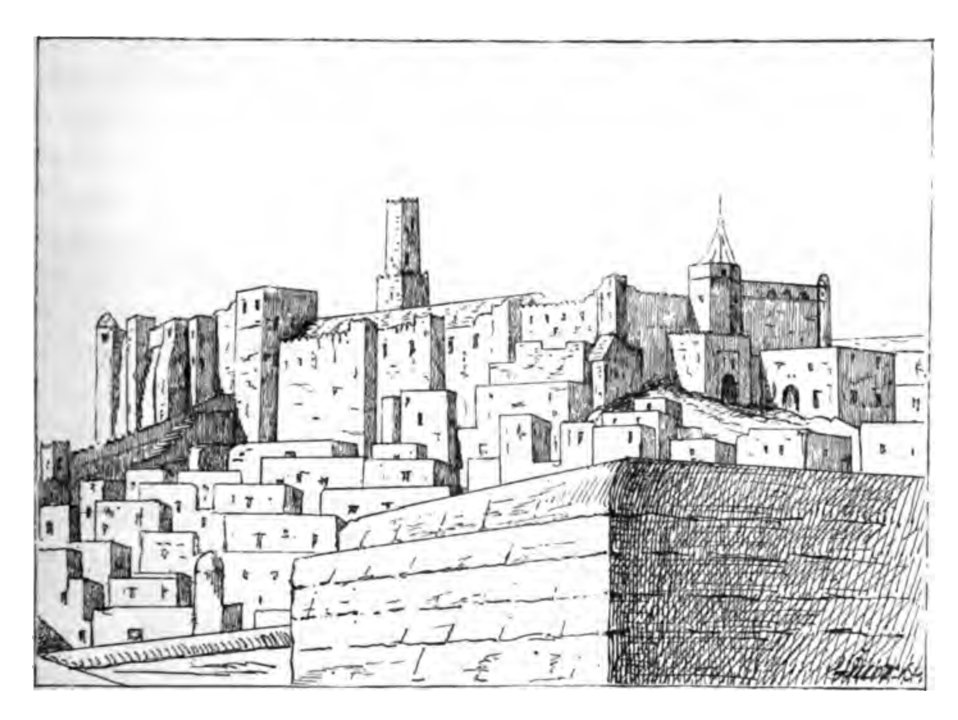
1 : 20 000

0 500 mètres.

parlent les auteurs arabes du moyen âge, tel que l'amphithéâtre. Ce qu fut un temple n'est plus qu'un amas de décombres, Hadjar Makloubah ou la « Pierre renversée[1] », et le port circulaire des Carthaginois, « cothon » qui ressemblait à ceux de Carthage et d'Utique, n'est reconnaissable qu' ses deux musoirs extrêmes[2], blocs de maçonnerie que l'on confond de loi avec des roches; la plus grande partie a été comblée et transformée e esplanade. De même que dans presque toutes les anciennes villes de l

[1] H. Barth, *Wanderungen durch die Küstenländer des Mittelmeeres.*
[2] Victor Guérin, ouvrage cité; — Daux, *Année géographique*, 1869.

Tunisie, les citernes, plus précieuses que toutes les autres constructions, ont été soit entretenues, soit réparées sous tous les régimes. Quant aux nécropoles des divers âges, elles forment un cercle presque complet autour de la ville : les plus anciennes, dans lesquelles se voient encore des chambres sépulcrales taillées dans un calcaire tendre, rappellent par les dispositions intérieures de leurs galeries les caveaux funéraires de la Phénicie et de la Palestine. Une citerne romaine alimente la cité.



KASBAH DE SOUZA. — VUE PRISE DU CONSULAT DE FRANCE.
D'après un dessin communiqué par M. S. Reinach.

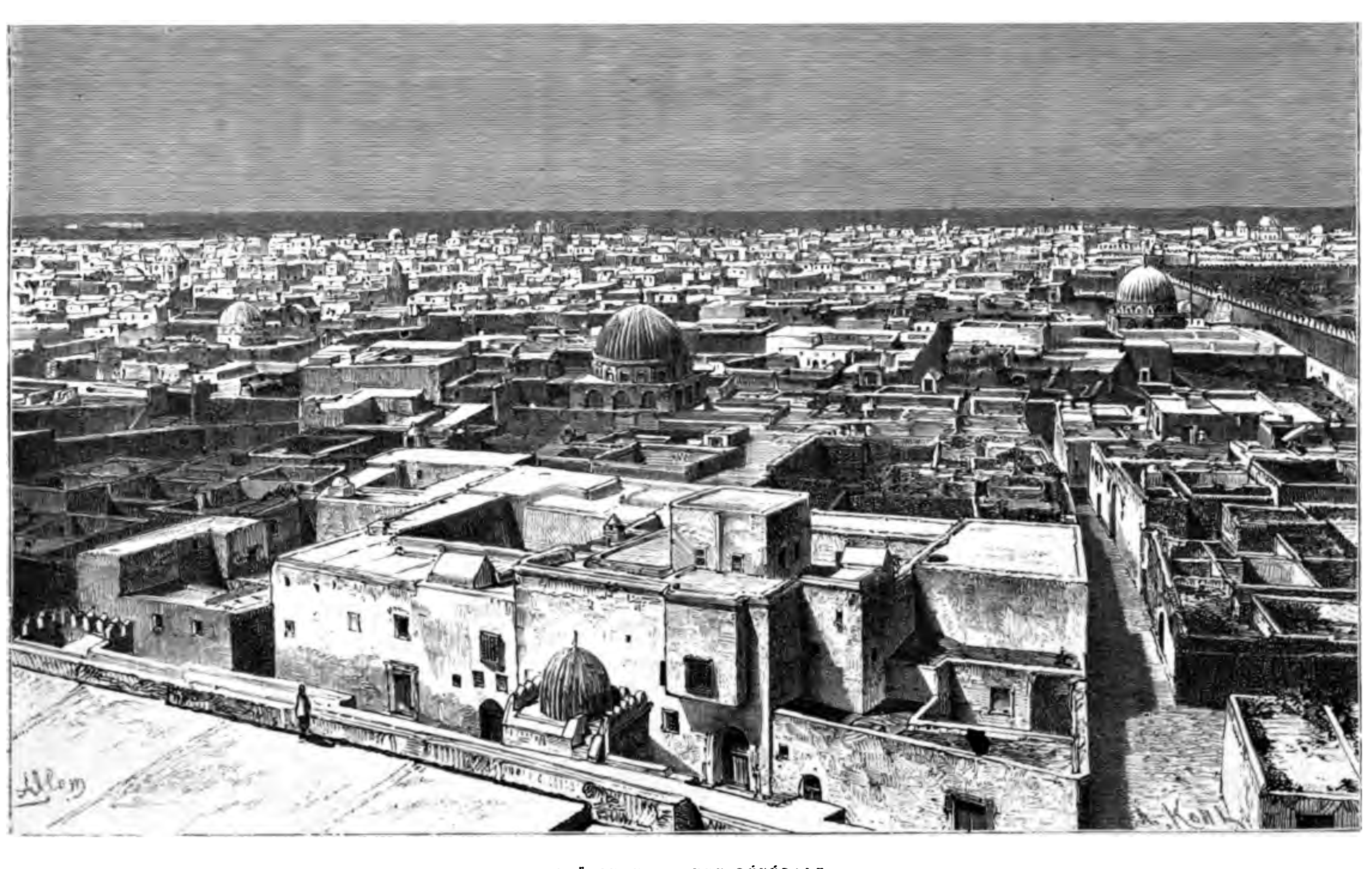
La Soûsa moderne est, comme les autres villes de la Tunisie orientale, entourée d'un grand quadrilatère de remparts, flanqué de tours et dominé à l'un de ses angles par une kasbah. L'ensemble de la place offre un pourtour d'environ trois kilomètres; mais en dehors de cette enceinte, enfermant un dédale de rues sinueuses, une nouvelle ville ouverte, qui n'a rien du pittoresque de la vieille cité, s'établit au nord-est dans le voisinage de la plage. C'est là que se trouvent les entrepôts des marchands juifs et européens, avec leurs citernes à huile dont le contenu est expédié à Marseille pour la fabrication des savons[1]. C'est par millions que l'on compte les

[1] Exportation moyenne d'huile du port de Soûsa : 40 000 hectolitres, d'une valeur de 4 millions de francs. Valeur totale du commerce de Soûsa : 10 000 000 francs.

oliviers dans le sahel de Soûsa, et les plantations pourraient s'étendre encore, quoique en certains endroits on laisse les sables empiéter sur les cultures. Naguère les fûts d'huile que les marchands de Soûsa expédiaient aux navires en rade étaient mis à flot et remorqués par des chalands en longs convois : au retour des paquebots, les barils étaient jetés par-dessus bord et portés par le ressac jusqu'au rivage, où les propriétaires reconnaissaient leur bien ; maintenant une petite jetée reçoit les voyageurs et les marchandises, amenées à terre par des chalands ou des barques. Des chaloupes siciliennes pêchent la sardine dans les parages de Soûsa, non moins riches que ceux de Mahdiya, et leurs produits sont expédiés en Grèce et en Dalmatie[1]. Italiens et Maltais, très nombreux à Soûsa, constituaient naguère presque toute la population européenne de la ville ; mais la majorité des non-musulmans se composait de juifs ; ils étaient environ deux mille et presque tout le commerce intérieur se trouvait en leurs mains. Des centaines de nègres, fils d'anciens esclaves, exercent les métiers de maçons, de terrassiers, de blanchisseurs de maisons, et depuis l'occupation française d'anciens tirailleurs algériens, Kabyles et Arabes, sont venus chercher fortune à Soûsa : grâce à leur connaissance du français, ils servent généralement d'interprètes et de contre-maîtres. Les musulmans de Soûsa, chez qui les blonds aux yeux bleus ne sont pas rares, se défendent vivement d'être Arabes : « Nous sommes de Soûsa, » disent-ils avec fierté[2]. Parmi les riches bourgades des environs, il en est qui, dans leurs quartiers dispersés, ont une population égale ou à peine inférieure à celle de la ville. Un de ces bourgs est Kelaa Kebira, à 15 kilomètres au nord-ouest ; un autre, entouré d'une épaisse forêt d'oliviers, est Msàken, à 11 kilomètres au sud-ouest : c'était naguère un lieu saint, dont l'entrée était interdite aux juifs et aux chrétiens.

Des rails Decauville, posés sur le sol inégal, à travers coteaux, vallées et sebkha, rejoignent la plage de Soûsa à la terrasse qui porte la ville de Kaïrouan, capitale religieuse de la Tunisie, dominant au loin de sa masse blanche de vastes étendues légèrement ondulées, mais sans ombrages. Fondée par le conquérant Okbah en l'an 671, à l'époque de la première invasion des Arabes dans le Maghreb, la cité de la « Double Victoire » a gardé un grand prestige aux yeux des musulmans, et les pèlerinages faits au prétendu tombeau du fondateur sont tenus comme ayant une vertu spéciale pour purifier les âmes des fidèles : « Kaïrouan est une des quatre

[1] Paul Melon, *De Palerme à Tunis*.
[2] Berthelon, *Revue de Géographie*, 1882.



KAÏROUAN. — VUE GÉNÉRALE

Dessin de A. Siom, d'après une photographie.

portes du paradis » ; « sept jours à Kaïrouan valent un jour à la Mecque » et donnent droit au titre de hadj[1]. La légende raconte qu'avant de fonder la ville, Sidi el-Okbah proclama à toutes les bêtes des champs qu'en cet endroit s'élèverait une cité consacrée, et pendant trois jours, lions, panthères, sangliers et autres animaux sauvages, grands et petits, défilèrent en bandes, laissant la place libre aux sectateurs du Prophète. Les hommes



KAÏROUAN. — LA MOSQUÉE DES SABRES.
Dessin de Slom, d'après une photographie.

impurs ne pouvaient non plus, dit la légende, vivre dans la ville sainte : les esprits des bienheureux les eussent fait périr s'ils s'étaient aventurés près des mosquées. Il était interdit aux juifs de résider dans la ville; leur hara était à 2 kilomètres des remparts. Quant aux chrétiens, il en est un certain nombre, voyageurs que protégeait une lettre du bey, qui furent introduits à Kaïrouan et reçus avec politesse par les cheikhs, mais ils n'étaient point admis dans les édifices religieux. Tandis que toutes les cités du littoral tunisien avaient été successivement visitées par de victorieuses

[1] Ed. Rae, *The Country of the Moors.*

armées étrangères, Kaïrouan fut envahie pour la première fois en 1881, lorsque les Français s'en emparèrent, et c'est alors que le premier chrétien entra dans leurs mosquées : d'ailleurs la ville ouvrit ses portes sans tenter une résistance inutile. Depuis cette époque, elle est le chef-lieu d'un commandement militaire, et son enceinte, dominée par une kasbah, a été complétée par de nouveaux bastions.

Kaïrouan, entourée de décombres, de terres nues, de dépressions salines, est, parmi les cités tunisiennes, une de celles que la nature a le moins favorisées; elle n'a point d'eaux courantes ni de fontaines, et l'eau qui l'alimente provient uniquement de citernes, dont quelques-unes sont emplies, lors des pluies continues, par l'oued Merg el-Lil, clarifiant son courant de bassin en bassin[1]. La cité n'a point encore de jardins ombreux; autour d'elle s'étendent plus de cimetières que de cultures. La ville ne plaît à première vue, grâce à sa position centrale, que par la majesté de son aspect : de loin elle domine l'espace par ses hautes murailles, les nombreuses coupoles de ses mosquées, le superbe minaret à trois étages qui se dresse au nord-est de la ville, au-dessus de la mosquée de Sidi-Okbah. Tunis même est loin d'égaler Kaïrouan par la richesse de ses mosquées et de ses zaouya : la ville sainte possède plus de quatre-vingts de ces édifices religieux, temples ou couvents, et l'un d'eux, la Djemâa el-Kebir, n'a pas moins de dix-sept doubles nefs parallèles et plus de quatre cents colonnes de matériaux rares, onyx, porphyre et marbres. Plus fameuse encore que la grande mosquée est celle du « Compagnon », ainsi nommée de ce qu'elle renferme, dans un réduit orné de merveilleuses arabesques, la tombe d'un compagnon du Prophète, son barbier, et, relique plus précieuse encore, trois poils de la barbe de Mahomet. Les confréries les plus puissantes à Kaïrouan sont celles des Aïssaoua, des Tidjanîya, des Ghilanîya. Comme tant d'autres villes, Kaïrouan est aussi l'une des plus corrompues et la classe des danseuses tunisiennes se recrute en grande partie dans cette ville de mosquées et de confréries. Les habitants de la cité d'Okbah se glorifient de vivre en parasites, aux dépens des fidèles; aussi sont-ils fort dégénérés, et pour la plupart ont-ils le sang impur : les cancers, les scrofules, les infirmités de toute espèce donnent à la population une apparence répulsive; ils sont sans force pour le travail, de même qu'ils furent sans énergie pour la résistance. Cependant la ville a quelques industries de luxe, surtout des fabriques de selles brodées, de vases en cuivre repoussé, d'essence de roses : ses bazars sont parmi les plus riches de la Tunisie. Quant aux

[1] Guérin, ouvrage cité ; — R. Cagnat et H. Saladin, *Tour du Monde*, année 1885, n. 1272.

vivres, ils viennent d'une grande distance : c'est de Hammamet, éloignée d'une centaine de kilomètres, que l'on apporte les légumes et les grains.

Dans le district de Kaïrouan il n'y a point d'autres villes, et l'antique Sabra, qui s'élevait à un ou deux kilomètres au sud, n'a laissé que deux colonnes roses, qui « répandirent le sang » sous la scie des ouvriers. Sans transition, on passe du spectacle de la vie urbaine à celui de la vie pastorale[1]. Toutes les populations environnantes sont partiellement ou complètement nomades, Arabes ou Berbères. Ceux qui constituent la tribu la plus puissante, les Zlas, au sud et à l'ouest de Kaïrouan, appartiennent à la race aborigène; ils seraient près de trente mille; le faubourg occidental de Kaïrouan leur appartient. Les Arabes Souâsa vivent à l'est, autour des fonds où se sont amassées les eaux de la sebkha Sidi el-Hâni et ils savent en extraire le sel, qu'ils empilent en monticules; sur ces buttes ils brûlent des broussailles, afin de former, par la décrépitation des cristaux supérieurs, une couche solide qui empêche le sel de se dissoudre sous l'action des pluies[2]. Au nord-ouest campent les Oulâd Yahiya, tandis qu'à l'ouest, vers les sources des rivières qui se déversent dans le lac Kelbia, campent les Mâdjer.

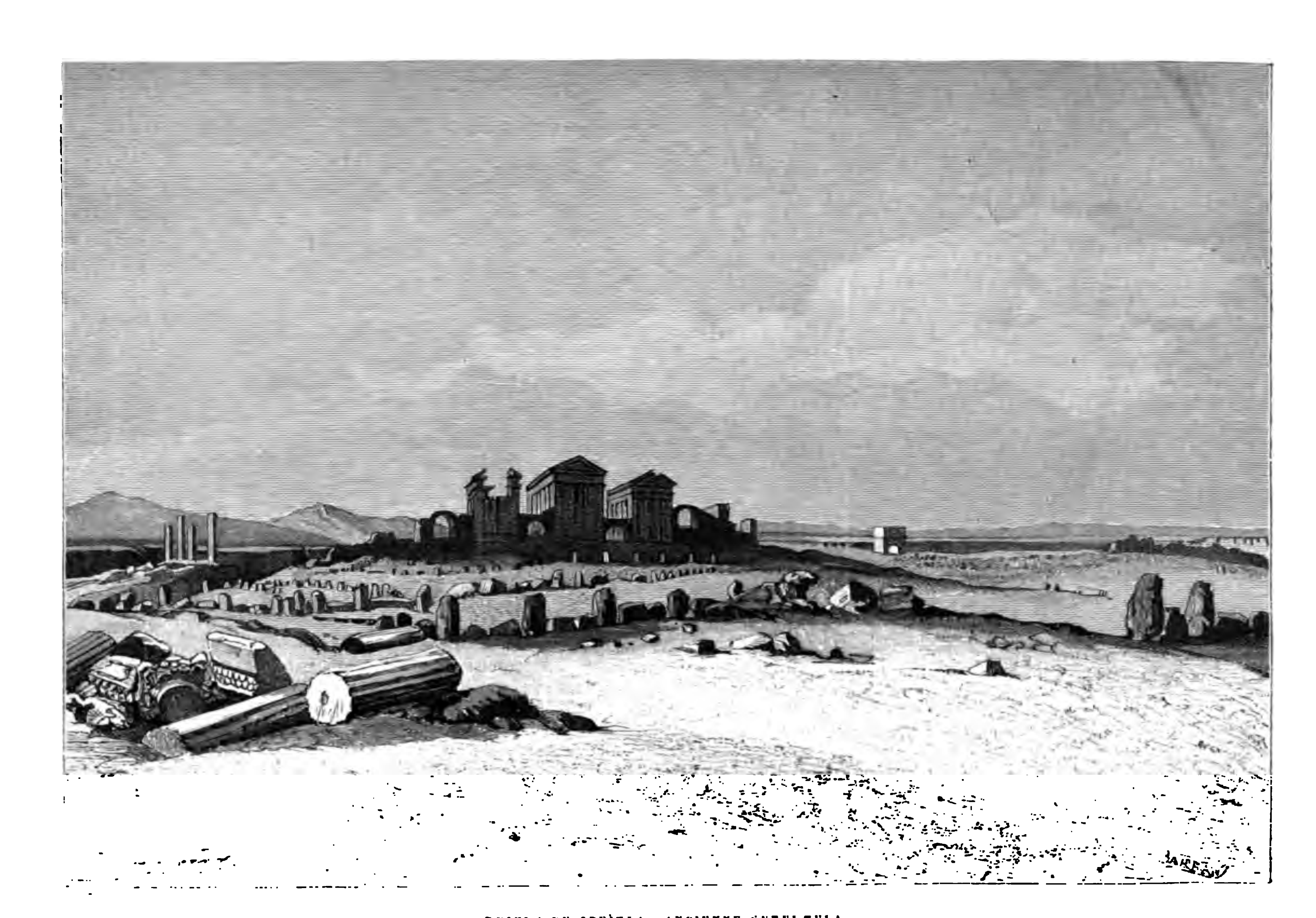
La région que parcourent ces Berbères arabisés est une de celles où, il y a deux mille ans, vivaient en plus grand nombre les résidents fixes. Le haut bassin de l'oued el-Fekka, cours d'eau qui change d'appellation à chaque confluent, est le district de la Tunisie où l'on rencontre le plus de restes de l'antiquité romaine. Les vastes cités et leurs monuments somptueux ont laissé partout des ruines, appelées henchir dans tout le Maghreb oriental, du même nom que les domaines en culture. Kasrin, l'ancien Scyllium, qui recouvre de ses débris plusieurs collines, offre encore un mausolée à trois étages et à pilastres corinthiens, un arc de triomphe et de nombreux édifices moins bien conservés. Près de là, le chemin de fer de Gabès à Tébessa passera sous deux arcs de triomphe[3]. A l'est de Kasrin, le henchir Sbeïtla, que domine le djebel du même nom et que traverse l'oued Menasser, affluent de l'el-Fekka, a gardé des monuments grandioses de l'époque romaine : lorsque M. Guérin visita ce henchir, il n'était habité que par un marabout, et quelle fut la surprise du voyageur lorsqu'il découvrit que cet homme était un Français! Plusieurs fontaines thermales qui jaillissent dans un lit desséché près de Sbeïtla sont assez abondantes pour former un ruisseau clair, aussi abondant que les sources de Zaghouan; son eau devait suffire pour une population considérable, et tout prouve en

[1] Rouire, *Revue de Géographie*, 1882.
[2] Pellissier, *Description de la Régence de Tunis.*
[3] Henri Duportal, *Notes manuscrites.*

effet que cette région, presque déserte aujourd'hui, était très peuplée il y a deux mille et trois mille ans[1]. L'ancienne Suffetula, c'est-à-dire, pour les Carthaginois, la « Ville des Suffètes », se maintint comme importante cité et comme siège du gouvernement de la province jusqu'aux invasions arabes; des temples, des colonnades, des arcs triomphaux, des remparts et des tours, des tombeaux avec inscriptions ont permis aux archéologues de retrouver le plan de la ville. Un temple, avec deux ailes avancées qu'entourent d'élégantes colonnes, se dresse superbement au sommet de la colline : on pénétrait dans le parvis du triple sanctuaire par une porte triomphale, décorée, comme le temple, de sculptures d'un beau caractère, qui rappellent la décoration des temples de Baalbek. Toute cette région couverte de ruines romaines paraît avoir été une immense forêt d'oliviers : à côté de la plus petite ruine on rencontre les traces de pressoirs à huile; près de chaque édifice se voient aussi des citernes et des fortins, où les colons se réfugiaient en cas d'alerte[2]. Actuellement ce pays des oliviers, parcouru par les Frachich, ne donne plus d'autres produits que les laines de ses troupeaux, d'ailleurs les plus estimées de la Tunisie.

Au nord de Soûsa, la route du littoral, resserrée entre les étangs et la mer, traverse le bourg de Hergla, qui n'a conservé des siècles romains que son ancien nom, Horrea Caelia, et d'informes décombres; dans une plaine voisine, le sol est parsemé de dolmens sur un espace d'environ 2 kilomètres carrés. Au delà, dans le voisinage du piton de Takrouna, qui porte le village du même nom, se trouve la ferme de Dar el-Bey ou « Palais beylical », centre du vaste domaine de l'Enfida des Oulâd-Saïd, que se disputèrent longtemps des compagnies de spéculateurs, défendues par leurs gouvernements respectifs : l'annexion de la Tunisie à la France termina la lutte au profit d'une société de Marseille, à laquelle d'autres domaines ont été également concédés. L'immense étendue, non encore mesurée, mais n'ayant certainement pas moins de 120 000 hectares, offre des terrains de nature très inégale, arides ou fertiles, dont l'ensemble constitue l'une des régions favorisées de la Tunisie : sous la domination romaine, cette partie de la Byzacène n'aurait pas eu moins de dix-sept villes, dont on rencontre les ruines éparses sous les broussailles; maintenant trois villages, peuplés de cultivateurs berbères, s'élèvent sur les collines et un village maltais a été récemment fondé à 10 kilomètres au nord de Dar el-Bey. Certaines parties sont plantées d'oliviers à perte de vue;

[1] L. Playfair, *Travels in the footsteps of Bruce.*
[2] R. Cagnat et H. Saladin, *Journal officiel*, 20 juillet 1883.

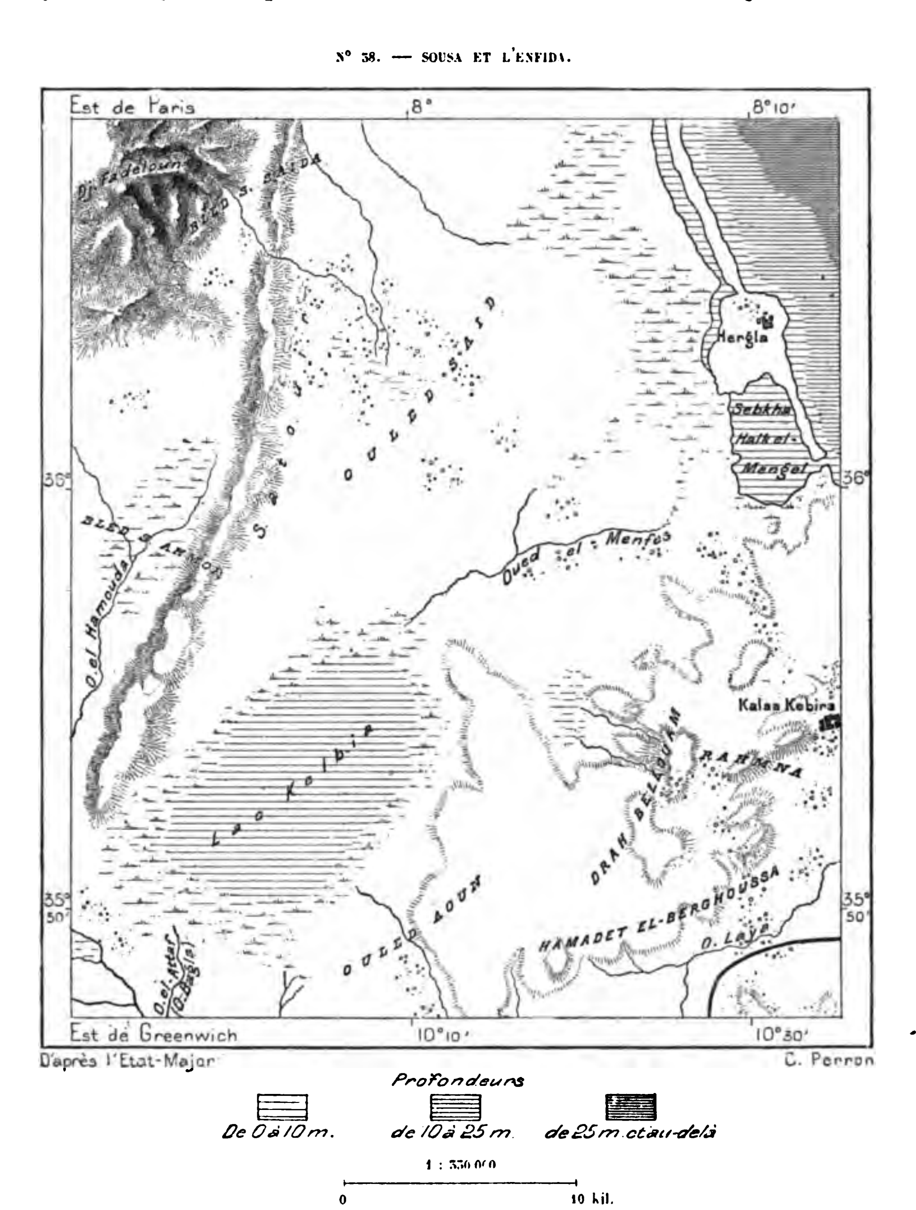


RUINES DE SBEÏTLA, ANCIENNE SUFFETULA

Dessin de Ph. Benoist, d'après une aquarelle de Ch. Tissot.

d'autres, abondamment arrosées, pourraient être utilisées pour le jardinage; des plaines y sont couvertes de céréales; des bois de pins et de thuya ombragent les pentes sur les contreforts du mont Zaghouan, et les

N° 38. — SOUSA ET L'ENFIDA.



terrains de pâture se prêtent admirablement à l'élève des brebis. C'est vers cette industrie spéciale, par l'introduction de troupeaux algériens, et vers la plantation des vignobles, que se sont portés les plus grands efforts; mais les vices de l'exploitation par l'entremise de gérants et pour le compte de capitalistes éloignés n'ont pas manqué de se produire dans ce domaine

de la Tunisie comme dans tous les autres *latifundia*. Les intérêts servis aux prêteurs, les frais de commission, l'emploi d'intermédiaires inutiles, la cherté de la main-d'œuvre, l'hostilité des indigènes lésés, ruinent toujours de pareilles entreprises ou du moins empêchent qu'elles ne produisent dans une proportion analogue à celle des petites propriétés cultivées par le possesseur lui-même. Pour éviter l'insuccès de leur spéculation, les concessionnaires de l'Enfida ont dû renoncer à diriger eux-mêmes les cultures : ils se bornent, comme les suzerains arabes, à louer leurs terres aux laboureurs et aux bergers des alentours[1] : le prix de location est d'un peu plus de deux francs par hectare, déduction faite du terrain occupé par les buissons[2]. Signer des baux, en toucher le montant, à cela se borne l'œuvre que l'on avait célébrée comme le point de départ d'une ère nouvelle dans la civilisation de la Tunisie. Des sources abondantes, thermales et minérales, jaillissent dans l'Enfida.

La petite ville de Hammamet, appelée la « Cité des Pigeons » à cause des innombrables palombes qui nichent dans les roches des montagnes voisines, a donné son nom au golfe très largement évasé qui s'ouvre entre la péninsule du cap Bon et la pointe de Monastir. Elle ne doit cet honneur ni à son antiquité, puisqu'elle n'a été fondée qu'au quinzième siècle, ni à sa richesse, car elle est faiblement peuplée et ses alentours sont mal cultivés, mais elle a quelque apparence, grâce à ses blanches murailles, flanquées de tours carrées à demi engagées dans la maçonnerie, et sa position, précisément à l'extrémité méridionale du chemin qui coupe à sa racine la péninsule nord-orientale de la Tunisie, en a fait un point d'une certaine importance stratégique en même temps qu'un lieu d'étape nécessaire : c'est là que les voyageurs venus de Tunis atteignent le rivage de la mer orientale, et tout naturellement ils donnèrent à l'anse du littoral le nom de l'endroit où vient aboutir la route de l'intérieur. Mais la vie industrielle et commerciale s'est portée plus à l'est, dans la ville de Nabel, d'origine antérieure aux Arabes, ainsi que le dit son nom grec de Neapolis, à peine modifié. Malgré cette appellation de « Nouvelle Ville », elle est d'une immémoriale antiquité : dans les restes de Nabel el-Kedim ou « Nabel l'Ancienne », on trouve encore quelques traces de constructions carthaginoises; le *Périple* de Scylax mentionne déjà cette Naples africaine. Le sol de la plaine où

[1] Population de l'Enfida au 31 décembre 1882 :

Européens	40
Indigènes.	6850

Population au 31 décembre 1884 : 12 000 habitants.

[2] R. Cagnat et H. Saladin. *Voyage en Tunisie*, Tour du Monde, XLVII, 7 juin 1884.

s'élevèrent successivement les « villes nouvelles », remplaçant les anciennes, est couvert de tessons, de vases brisés, et de nos jours encore d'innombrables ateliers s'entourent de rebuts de vaisselle, pareils à ceux que rejetaient les potiers de Neapolis, il y a deux mille années : l'industrie locale n'a pas changé. C'est de Nabel surtout que viennent les gargoulettes, les cruches, les jarres, les vases à fleurs, les cassolettes à parfums, les lampes en terre qui se vendent sur les marchés de la Tunisie et jusqu'en Algérie et dans la Tripolitaine. Nabel fabrique aussi des étoffes et les fleurs de ses jardins servent à la préparation des essences. Dans ces dernières années, Nabel a pris une certaine célébrité comme « ville d'hiver » pour les phtisiques. Bien abritée au nord par les collines de la péninsule nord-orientale, elle regarde les eaux du golfe de Hammamet, rarement bouleversées comme celles des parages du nord ; le vent ne souffle pas en tempête dans ses rues, comme sur les routes de Tunis, soulevant des tourbillons de poussière. Au nord de Hammamet les rois vandales avaient un « Paradis », c'est-à-dire un palais de plaisance ; mais là où se trouvaient ces merveilleux jardins on voit à peine un arbre. Le sable envahit chaque jour davantage les jardins et les cimetières[1].

La Dakhelat el-Mahouin, ainsi qu'on désigne la presqu'île qui se termine au ras Addar, est une des régions populeuses de la Tunisie. De petites villes et de gros villages entourés de jardins, de vergers, d'olivettes se succèdent sur les hautes berges, à quelque distance de la côte orientale. La route du littoral traverse Beni-Khriar, Kourba, Kourchin, Menzel-Temin, Kelibia, celle-ci l'héritière de l'antique Clypæa, en grec Aspis, ainsi nommée de la colline en forme de « bouclier » qui portait l'acropole ; placée près d'un cap, à l'endroit où la côte se recourbe vers le sud-ouest, offrant ainsi un refuge aux navires contre les vents du nord, la ville du « Bouclier » eut toujours une certaine importance maritime, et, quoique ses deux ports soient comblés, des balancelles surprises par la tempête viennent encore y chercher un abri. La côte septentrionale de la péninsule, baignée par les eaux du golfe de Tunis, est moins peuplée que le littoral opposé, à cause de la faible largeur de la zone cultivable comprise entre les collines et la mer. Les groupes de population les plus considérables, Soliman et le menzel ou « lieu d'étape » dit Menzel Boû-Zalfa, sont situés dans la partie septentrionale de la plaine qui fait communiquer la rive du golfe de Tunis et celle du golfe de Hammamet. Les habitants de Soliman sont d'origine andalouse, comme ceux de plusieurs autres bourgs de la

[1] R. Cagnat et H. Saladin, ouvrage cité.

Dakhelat el-Mahouin et, d'après Grenville Temple, plusieurs auraient encore des noms de famille espagnols : la peste de 1819 fit périr plus des deux tiers de la population de Soliman.

Sur la côte, les sept sources thermales de Hammam Kourbès (Gorbous), celles de la Tunisie qui ont la température la plus élevée, de 25 à 59 degrés centigrades, jaillissent non loin du promontoire dit ras Fortas, précisément en face du cap Carthage; en outre, une douzaine de sources bouillonnantes, parfaitement reconnaissables à la colonne de vapeurs qui s'en échappe, s'élancent de la mer à une petite distance de l'estran[1]. Sur la plage qui forme l'extrême concavité du golfe, à la base des escarpements de la montagne des Deux Cornes, coulent d'autres eaux chaudes (40 degrés), celles de Hammam Lif ou Hammam el-Enf, utilisées dans un ancien palais du bey, que l'on doit remplacer prochainement par un établissement moderne, pourvu de toutes les recherches du luxe et du confort; c'est en automne surtout que les étrangers, principalement israélites, visitent les eaux. Hammam Lif fait déjà partie de la grande banlieue de Tunis; un chemin de fer, destiné à se prolonger plus tard vers Hammamet, le rattache à la capitale; un petit port doit y être prochainement construit. La montagne des Deux Cornes renferme des gisements de plomb argentifère, que l'on n'exploite point; mais le djebel Ressas ou la « montagne du Plomb », qui s'élève à une petite distance au sud, est fouillé par des centaines de mineurs, presque tous italiens.

Le bassin de l'oued Melian débouche dans le golfe de Tunis près de Radès, village antique, qui regarde Carthage du haut de sa colline. Il n'existe qu'une seule ville dans ce bassin, Zaghouan, que l'on peut considérer aussi comme une dépendance de la grande cité voisine. Située directement au sud de Tunis, entre les altitudes de 196 et 256 mètres, Zaghouan est un lieu de villégiature pour les Tunisiens, grâce à son air pur, à ses jardins, à ses massifs d'arbres où se voient les essences d'Europe, à ses eaux courantes; c'est elle aussi qui alimente la capitale de son flot pur; dans un avenir prochain, elle deviendra l'avant-poste de Tunis, au point de vue stratégique et commercial, par un chemin de fer qui commandera les villes de l'est et du sud, Soûsa, Kaïrouan, Gafsa. Déjà les routes nouvellement ouvertes ont fait de Zaghouan un centre de trafic et de ravitaillement. Un arc de triomphe bien conservé, des inscriptions prouvent que la ville était occupée par les Romains. Lors de l'immigration des Maures Andalous, une colonie de ces fugitifs s'établit à Zaghouan, et ce sont en-

[1] Lafitte, *Notes manuscrites*; — Guyon, *Eaux thermales de la Tunisie*.

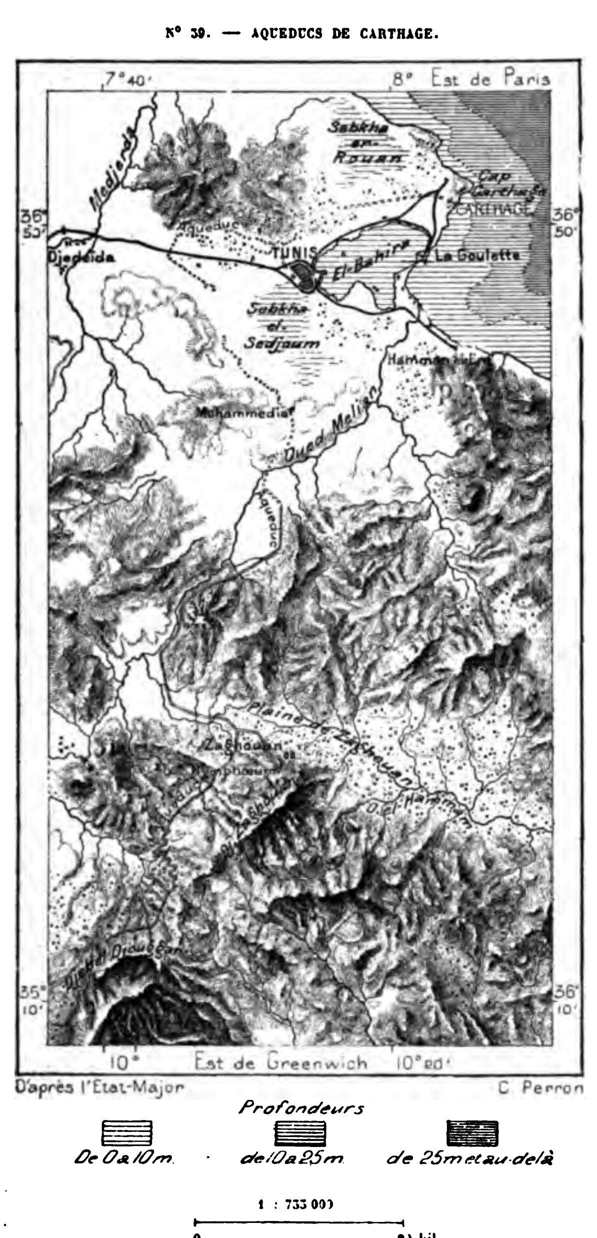
core les descendants de ces industrieux artisans qui peuplent la ville; ils s'occupent surtout de la culture des jardins, de la teinture des calottes ou chechia, de la préparation des peaux; l'eau de Zaghouan a des propriétés particulières, dit-on, pour resserrer les tissus et les rendre propres à recevoir la couleur : aussi les bonnets de Tunis sont-ils préférés dans tout le Levant à ceux de France et des autres contrées[1]. Les sommets de la montagne ravinée qui dominent Zaghouan offrent une vue admirable sur toute la Tunisie nord-orientale, de la plage de Soùsa aux promontoires de Carthage. Sur un des contreforts du massif, MM. Rebatel et Tirant ont découvert une nécropole préhistorique comprenant près de trois cents dolmens, tous orientés de l'est à l'ouest. C'est dans un défilé voisin du mont Zaghouan que se trouve le défilé de la « Scie », où furent massacrés les mercenaires, à la fin de cette guerre atroce qui menaça l'existence de Carthage.

Les sites grandioses ou gracieux se succèdent sur tout le pourtour du massif montagneux, mais le paysage le plus charmant est celui qui entoure le nymphæum de la grande source, griffon principal de l'aqueduc de Carthage. Ce temple, dressé sur une terrasse, à plus de 2 kilomètres au sud de Zaghouan et à mi-pente de la montagne, est bâti sur le roc vif et se complète par des péristyles, des escaliers, des bassins dont la blancheur contraste avec la verdure des arbres et les couleurs variées des rocs éboulés sur le penchant du mont. La conduite d'eau de Zaghouan va rejoindre celle du djebel Djoughar, qui porte une moindre quantité d'eau, et les deux courants s'unissent dans l'aqueduc romain, maintenant restauré, qui se développe au nord vers Tunis et la Goulette, sur une longueur totale, avec ses embranchements, de 131 kilomètres. Les parties souterraines de l'aqueduc ont été en grande partie utilisées pour le nouveau canal, mais là où les dépressions du sol étaient franchies par de longues rangées d'arcades, celles-ci sont remplacées par des tubes qui passent en siphon dans la terre. Au sud de la traversée de l'oued Melian, un tronçon de l'ancien aqueduc se poursuit sans interruption sur une longueur de plus de 2 kilomètres, dressant quelques-unes de ses arcades à 25 mètres de hauteur; mais presque partout les ruines de l'aqueduc ne présentent plus que de courts fragments, exploités en carrières par les bâtisseurs des alentours et dépouillés de leur revêtement de blocs à facettes. Même les ingénieurs qui ont réparé l'aqueduc ont détruit la plus belle ruine qui restait du monument élevé par Hadrien et Septime Sévère; ils ont abattu le pont de l'oued Melian pour asseoir sur les fondements leur viaduc mo-

[1] Alphonse Devoulx, *Revue Africaine*, 1874

derne, qu'il eût été facile de faire passer ailleurs sans accroissement de dépense; les débris de l'aqueduc, de même que ceux de l'antique cité romaine d'Udna (Oudina), ont servi à bâtir des murs de ferme, des masures et les palais, maintenant abandonnés, de Mohammedia : de grands mégalithes sont épars autour des ruines d'Oudina, et les citernes sont devenues des maisons et des étables souterraines. Le débit moyen des sources utilisées est en 1885 de 7000 mètres cubes par jour; grâce à de nouveaux captages, il sera prochainement augmenté de moitié[1] : on espère que le plus fort débit atteindra journellement 17 000 mètres et que la moyenne oscillera entre 10 000 et 11 000 mètres.

N° 39. — AQUEDUCS DE CARTHAGE.



Tunis, la capitale de la Régence et l'une des cités les plus populeuses du continent, ne le cédait au commencement du siècle qu'à une seule ville africaine, le Caire, pour le nombre des habitants; elle est dépassée maintenant par Alexandrie et peut-être aussi par Alger, si l'on tient compte de la population totale, au dedans et au dehors des remparts : quoique beaucoup mieux située à maints égards que la capitale de

[1] Caillat, *Notes manuscrites*.

l'Algérie, elle a été sinon distancée, du moins égalée par suite de la centralisation politique, militaire, administrative, économique qu'a donnée à la ville d'Alger plus d'un demi-siècle d'occupation française. Au point de vue général des conditions géographiques, Tunis a quelques-uns des avantages de premier ordre qui appartenaient à Carthage; elle est située dans le voisinage de l'angle saillant du Maghreb, entre les deux bassins de la Méditerranée, et se trouve aussi près du débouché de la grande vallée de la Medjerda, qui, par ses ramifications nombreuses, pénètre dans le cœur des montagnes et des plateaux de la Maurétanie; en outre, elle est parmi les villes qui jouissent d'un climat salubre, grâce à la libre circulation des vents du nord. Il y a trois mille ans, ou plus lointainement encore, lorsque se fonda Tunis, certains traits du relief local offrant des facilités commerciales et assurant la défense durent influer d'une manière décisive sur le choix des bâtisseurs. En cet endroit, un chaînon de collines calcaires peu élevées interrompt la grande plaine ouverte à l'ouest vers la Medjerda, et cette position stratégique est d'autant plus forte, que des deux côtés de l'arête rocheuse s'étendent de vastes dépressions lacustres : au sud-ouest, la sebkha el-Seldjoum, qui croît et décroît avec les pluies et les sécheresses; au nord-est la Bahira ou « Petite Mer », dont le niveau ne change pas, grâce à la « goulette » qui fait entrer les eaux de la mer dans la lagune. Ainsi la ville de l'isthme tunisien était à peu près inattaquable sur deux de ses faces; elle commandait le chemin qui fait communiquer les deux vallées de la Medjerda et de l'oued Melian. En outre, la « Petite Mer », quoique bien peu profonde, l'était cependant assez pour recevoir les navires de faible calaison; à l'abri des tempêtes, ils venaient décharger leurs denrées sur la plage de Tunis. Il est vrai que, pendant le cours des siècles, telle condition qui fut propice finit par devenir funeste : la lagune basse de la Bahira, dans laquelle ne pénètrent point les gros bâtiments employés de nos jours, s'est changée en un immense bassin d'égout, aux eaux nauséabondes. Tunis n'a plus qu'une faible part des avantages que donne une situation maritime : c'est une ville de l'intérieur qui tâche de reconquérir par un port artificiel le privilège donné autrefois par la nature.

Probablement antérieure à Carthage, Tunis ou Tounès eut ses époques de grande prospérité. Lorsqu'il en est fait mention pour la première fois, elle était dans l'orbite de sa puissante voisine, Carthage; mais, quand celle-ci eut été rasée, Tunis devint, pour un temps assez court, la cité la plus populeuse de la région; Carthage, rebâtie par les Romains, reprit son rang comme souveraine de la contrée. A la fin du septième siècle de l'ère vulgaire, Carthage, de nouveau renversée, cessa d'exister, et,

depuis cette époque, Tunis, l'un des foyers de la puissance musulmane, est restée capitale, malgré les dissensions civiles et les guerres étrangères. Une seule fois, pendant une période de douze siècles, elle tomba au pouvoir des chrétiens; car, en 1270, Louis IX ne put s'emparer que du « chastel » de Carthage, et mourut sur un lit de cendres avant que le roi de Tunis, Aboû Mohammed, eût été obligé de demander la paix. C'est en 1535 que Charles-Quint, aidé par vingt mille esclaves qui se révoltèrent contre Kheïr ed-Din, entra dans Tunis, donnée par lui à un prince vassal, et qu'il bâtit le fort de la Goulette pour commander les communications de la capitale avec la mer. Mais l'année ne s'était pas écoulée que la ville était déjà reprise par Kheïr ed-Din, et depuis cette époque elle resta sous le gouvernement de princes vassaux des Turcs, jusqu'à 1881 : alors la suzeraineté officielle, cessant d'appartenir à la Porte, fut prise par la France. Avant la domination turque, Tunis, « la blanche, l'odorante, la fleurie, la fiancée de l'Occident », était considérée dans le monde musulman comme une cité sans pareille. Elle était « le rendez-vous des voyageurs de l'Orient et de l'Occident et l'on y trouvait tous les avantages que peut désirer l'homme. Quel que fût le caprice créé par l'imagination, on avait le bonheur de le satisfaire à Tunis. Sa puissance et sa gloire la plaçaient comme une souveraine au-dessus de ses rivales, les capitales du Levant et du Couchant.... » Tunis eût pu dire : « .... Je suis l'échelle du temple par où l'on monte jusqu'à la route des cieux[1] ! » Encore de nos jours, Tunis est pour les musulmans du nord de l'Afrique, à l'exception de ceux du Maroc et de l'Égypte, la ville du goût, des lettres et de la mode, une sorte de « Paris libyen[2] ».

D'une superficie de plus de trois kilomètres carrés, qui s'accroît d'année en année[3], Tunis s'incline vers l'est sur la pente douce des collines qui dominent la rive occidentale de la Bahira. Du nord au sud, elle a deux kilomètres et demi, tandis que de l'est à l'ouest sa largeur est presque partout moindre d'un kilomètre. Le quartier central, encore désigné par les habitants sous le nom de Medina, la « Ville » par excellence, forme un ovale irrégulier, dont le grand axe est également dirigé dans le sens du nord au sud, et qui conserve sur presque tout son pourtour une ancienne

[1] *Mokarrab*, traité de rhétorique, cité par Auguste Cherbonneau, *Revue de Géographie*, 1880

[2] H. Duveyrier, *La Tunisie*.

[3] Superficie de Tunis en août 1883 :

Ville proprement dite.	92 hectares.
Faubourgs	175 »
Ville nouvelle.	40 »

(Caillat, *Notes manuscrites*.)

l'Algérie, elle a été sinon distancée, du moins égalée par suite de la centralisation politique, militaire, administrative, économique qu'a donnée à la ville d'Alger plus d'un demi-siècle d'occupation française. Au point de vue général des conditions géographiques, Tunis a quelques-uns des avantages de premier ordre qui appartenaient à Carthage; elle est située dans le voisinage de l'angle saillant du Maghreb, entre les deux bassins de la Méditerranée, et se trouve aussi près du débouché de la grande vallée de la Medjerda, qui, par ses ramifications nombreuses, pénètre dans le cœur des montagnes et des plateaux de la Maurétanie; en outre, elle est parmi les villes qui jouissent d'un climat salubre, grâce à la libre circulation des vents du nord. Il y a trois mille ans, ou plus lointainement encore, lorsque se fonda Tunis, certains traits du relief local offrant des facilités commerciales et assurant la défense durent influer d'une manière décisive sur le choix des bâtisseurs. En cet endroit, un chaînon de collines calcaires peu élevées interrompt la grande plaine ouverte à l'ouest vers la Medjerda, et cette position stratégique est d'autant plus forte, que des deux côtés de l'arête rocheuse s'étendent de vastes dépressions lacustres : au sud-ouest, la sebkha el-Seldjoum, qui croît et décroît avec les pluies et les sécheresses; au nord-est la Bahira ou « Petite Mer », dont le niveau ne change pas, grâce à la « goulette » qui fait entrer les eaux de la mer dans la lagune. Ainsi la ville de l'isthme tunisien était à peu près inattaquable sur deux de ses faces; elle commandait le chemin qui fait communiquer les deux vallées de la Medjerda et de l'oued Melian. En outre, la « Petite Mer », quoique bien peu profonde, l'était cependant assez pour recevoir les navires de faible calaison; à l'abri des tempêtes, ils venaient décharger leurs denrées sur la plage de Tunis. Il est vrai que, pendant le cours des siècles, telle condition qui fut propice finit par devenir funeste : la lagune basse de la Bahira, dans laquelle ne pénètrent point les gros bâtiments employés de nos jours, s'est changée en un immense bassin d'égout, aux eaux nauséabondes. Tunis n'a plus qu'une faible part des avantages que donne une situation maritime : c'est une ville de l'intérieur qui tâche de reconquérir par un port artificiel le privilège donné autrefois par la nature.

Probablement antérieure à Carthage, Tunis ou Tounès eut ses époques de grande prospérité. Lorsqu'il en est fait mention pour la première fois, elle était dans l'orbite de sa puissante voisine, Carthage; mais, quand celle-ci eut été rasée, Tunis devint, pour un temps assez court, la cité la plus populeuse de la région; Carthage, rebâtie par les Romains, reprit son rang comme souveraine de la contrée. A la fin du septième siècle de l'ère vulgaire, Carthage, de nouveau renversée, cessa d'exister, et,

muraille rattachée aux fortifications de la kasbah. Le faubourg septentrional ou Bab es-Souika et le faubourg méridional ou Bab el-Djezira (Bab ez-Zirah) sont aussi environnés d'une enceinte, formée d'une ligne brisée de remparts qui, du quadrilatère de la kasbah, dressé sur la colline, se développe de bastion à bastion; mais à l'est, du côté de la Bahira, les murailles ont disparu, cédant, pour ainsi dire, à la poussée de la population qui déborde, et tout un nouveau quartier se forme des deux côtés de l'avenue centrale, dite de la Marine, qui se dirige vers le terre-plein bordé de jetées où commence le chenal navigable de la lagune. Depuis les premières années du siècle, la zone bordière de la Bahira s'est accrue d'au moins 700 mètres; elle s'élargit tous les jours, par suite des alluvions qu'apportent les égouts et les déblais enlevés dans les terrains de construction. Le bas niveau du sol fait de cette « nouvelle Tunis » le quartier le moins salubre de la ville; mais cet endroit, où se trouvent les deux gares de chemins de fer et le port, où se bâtiront un jour l'hôtel de ville, le palais de justice, le théâtre, la bourse, a l'avantage d'offrir aux bâtisseurs un espace illimité et déjà de longues perspectives rectilignes s'ouvrent à angle droit entre les maisons blanches du « quartier franc ». Ces perspectives se prolongeront-elles un jour à travers le dédale des treize cents rues de l'ancienne ville? On n'en saurait douter. Dans le voisinage de la kasbah, des avenues ouvertes entre des monuments publics ont commencé le travail d'éviscération et le boulevard circulaire que l'on établit maintenant autour de la Medina proprement dite servira d'amorce à des rues percées à l'européenne. Comme en tant d'autres villes, ce changement s'accomplira d'une manière brutale : peu nombreuses seront les maisons moresques auxquelles on donnera plus d'air, de lumière et de confort sans en détruire les arcades et les arabesques pour les transformer en de laids cubes de pierres! Pourtant l'art admirable des guillocheurs d'architecture ne s'est point encore perdu : il serait honteux de le laisser périr.

Les rues de la vieille Tunis ont sur les avenues régulières de la ville franque l'avantage du pittoresque et de l'imprévu. Aucune n'est droite : partout des angles et des saillies, des courbes de rayon différent. Des voûtes de hauteur inégale passent au-dessus de la rue, les unes simples arcades unissant les deux maisons qui se font face, les autres portant un ou deux étages sur leurs nervures entrecroisées. Quelques-unes de ces voûtes sont assez longues pour former de véritables galeries comme celles des villes berbères dans les oasis. Des colonnes de marbre, apportées de Carthage, soutiennent la naissance des arcades ou bien encadrent les portes des demeures avec leurs chapiteaux bariolés. Des herbes folles

croissent dans les lézardes des voûtes; dans les coins se penchent des arbres abritant quelque échoppe ou les bancs d'un café. Vers le haut de la ville, au-dessous de la kasbah et du Dar el-Bey ou « Palais beylical », se ramifie le labyrinthe des *soûk*, dont chaque rue, voûtée ou surmontée de charpentes, est habitée par des gens d'une même corporation, selliers, vendeurs d'étoffes, chaudronniers, joailliers, parfumeurs. Dans mainte ruelle l'atelier est à côté de la boutique; on tisse la toile, on dévide la laine, on teint les chechias, on martelle le cuivre à côté de la foule des acheteurs et des passants qui se presse dans le couloir étroit; çà et là on aperçoit une volée d'escaliers et par une porte entr'ouverte se montre une cour presque déserte entre des arcades : c'est une école religieuse ou une mosquée, tranquille retraite environnée de bruit. Peu d'animaux, à peine quelques ânes, se voient dans le quartier des marchés; mais, dans les faubourgs, les rues qui mènent aux portes de la ville sont encombrées de chevaux, de mulets, de chameaux, entre lesquels passent à grand'peine des voitures cahotées sur les pierres et dans les bourbiers.

Suivant les quartiers, prédominent les types de nationalités différentes. Dans le haut de la ville vivent les Tunisiens proprement dits, auxquels se mêlent, dans le faubourg Bab es-Souika, les descendants des Maures Andalous. Fiers de leur antique réputation comme directeurs du goût dans le Maghreb, les élégants Tunisiens excellent dans le choix des étoffes qui composent leur vêtement, toujours de nuances claires : bleu doux, rose tendre, couleur pêche ou crème; jamais le haïk ne se drape sans grâce sur leur épaule. Mais les Tunisiennes, chez lesquelles l'embonpoint est trop en honneur, ne se distinguent point comme leurs maris par le charme du costume : il est difficile, malgré la beauté des soies rayées, de ne pas être choqué à la vue de ces masses qui se balancent lourdement dans leurs larges blouses trop courtes, montrant les étroits caleçons et les bas mal tirés; le voile noir, ne laissant qu'une fente pour le regard, fait ressembler de loin ces femmes à des négresses; mais celles-ci du moins ont le lustre de la peau et la blancheur des dents. A côté des Maures richement vêtus, se pressent, plus nombreux, les musulmans pauvres, revêtus de leur simple burnous de laine grise ou de grossiers cabans bruns à broderies blanches : seulement de longues observations permettent de reconnaître parmi tous ces types les Djerâba ou marchands de l'île de Djerba, les Souâfa ou émigrants du Soûf, les Mzabites, les Algériens du nord, les Marocains, devenus très nombreux depuis l'arrivée des Français. Quant aux Juifs, qui se groupent surtout dans la partie orientale du quartier de Bab es-Souika, ils se divisent en deux classes, suivant leur origine : les Juifs italiens ou

Grana, — c'est-à-dire les gens de Gourna ou Livourne, — ont le costume européen, tandis que les autres ont à peu de chose près l'habillement des Maures; mais leurs femmes, non moins grosses que les Mauresques, ont la figure dévoilée et le bonnet pointu brodé d'or. Les Maltais, qui ont donné leur nom à l'une des rues les plus commerçantes de la cité, longeant le mur oriental de Bab es-Souika, forment, à la fois par le langage et les mœurs, la transition entre les Arabes et les Siciliens, qui représentent une grande partie du prolétariat italien de Tunis. Les Toscans ne sont représentés que par des Juifs, quoique Livourne ait autrefois disputé à Marseille le premier rang pour le commerce de Tunis[1], et que même la Méditerranée tout entière ait été désignée par les Tunisiens sous le nom de mer de Gourna[2]. Les Français, dont le nombre a plus que triplé depuis les événements de 1881, habitent presque exclusivement la nouvelle ville, aux alentours de la « Porte marine », carrefour où l'on voit se croiser incessamment les gens de toute nation et de tout costume, même des musulmans à chapeau et des chrétiens à turban, êtres hybrides produits par le contact de deux civilisations[3].

La transformation de Tunis en cité européenne est encore moins avancée pour la canalisation souterraine que pour la viabilité. La plupart des rues sont dépourvues d'égouts et les immondices des maisons s'amassent en des fosses sans issue que des ouvriers ont à vider de temps en temps : avant l'année 1856, des Israélites étaient chargés de ce travail répugnant; mais depuis l'émancipation des Juifs les vidangeurs sont des immigrants du Djerid, que l'on exempte de tout impôt, en échange des services qu'ils rendent à la communauté et qui d'ailleurs leur sont payés au taux usuel des salaires[4] : il arrive souvent que pendant plusieurs jours les rues soient obstruées par des amas de terre et de sable, au milieu desquels on a déversé les matières fécales pour les faire sécher et

[1] Marchandises importées de Marseille à Tunis en 1783 : 1 326 559 livres.
» » Livourne » » 907 524 »
(Peyssonnel et Desfontaines, *Voyages dans les Régences de Tunis et d'Alger.*)

[2] Ernest Desjardins, *Notes manuscrites.*

[3] Population approximative de Tunis, par nations :

Musulmans	Tunisiens proprement dits.	40 000
	Algériens, Mzâbites, ou Souâfa. . . .	4 200
	Autres.	2 000
Chrétiens .	Maltais.	7 000
	Italiens	6 000
	Français	2 500
	Autres.	500
Juifs		25 000

[4] Caillat, *Notes manuscrites.*

durcir au grand air et les transporter ensuite plus facilement. Les égouts de la ville, descendant vers la Bahira suivant la pente du sol, se réunissent en sept *kandak* ou canaux à ciel ouvert qui traversent en serpentant les terrains maraîchers et vont s'unir aux eaux du lac. Une odeur insupportable, à laquelle les indigènes attribuaient autrefois la grande salubrité de Tunis, due probablement aux vents du nord, s'échappe de ces fosses, qui ne sont jamais nettoyées et qui se sont changées en ruisseaux serpentins. Or, c'est précisément dans les terrains arrosés par ces eaux nauséabondes que se construiront les nouveaux quartiers. Il est urgent de reprendre tout ce travail de canalisation en dirigeant les fosses sur un grand égout collecteur, qui portera les immondices de la cité dans un lieu écarté de la banlieue où les matières seront traitées par les procédés chimiques. Quoique Tunis ne reçoive pas encore en suffisance l'eau nécessaire à la propreté de ses maisons et de ses rues, elle en a néanmoins assez pour qu'on puisse faire perdre à la ville ces émanations abominables qui, non moins que les parfums des fleurs, justifient le surnom de Tunis « l'odorante ».

La question de l'assainissement de Tunis, et tout spécialement du quartier franc, se rattache à celle du creusement d'un nouveau port, car c'est dans le voisinage de la « Marine » actuelle, où se trouve déjà l'aménagement nécessaire au petit commerce de cabotage utilisant les eaux de la Bahira, que seront excavés les bassins pour les gros bâtiments. De la solution donnée au problème de Tunis maritime dépend la prospérité ou la décadence de la ville. On sait que les grands navires mouillent au large de la Goulette à plus d'un kilomètre du rivage et que passagers et marchandises sont débarqués dans des chaloupes à vapeur ou des chalands, qui pénètrent dans l'étroit canal, soit pour déposer leur chargement sur les quais de la Goulette, soit pour continuer leur navigation vers Tunis à travers les bas-fonds du lac : suivant leur nature et leur valeur, les marchandises ont à payer de 3 à 60 francs par tonne de la Goulette à Tunis[1]. Quand le temps est mauvais, et que les vagues courtes, chargées de vase, viennent se heurter contre les embarcations, ce n'est pas sans danger

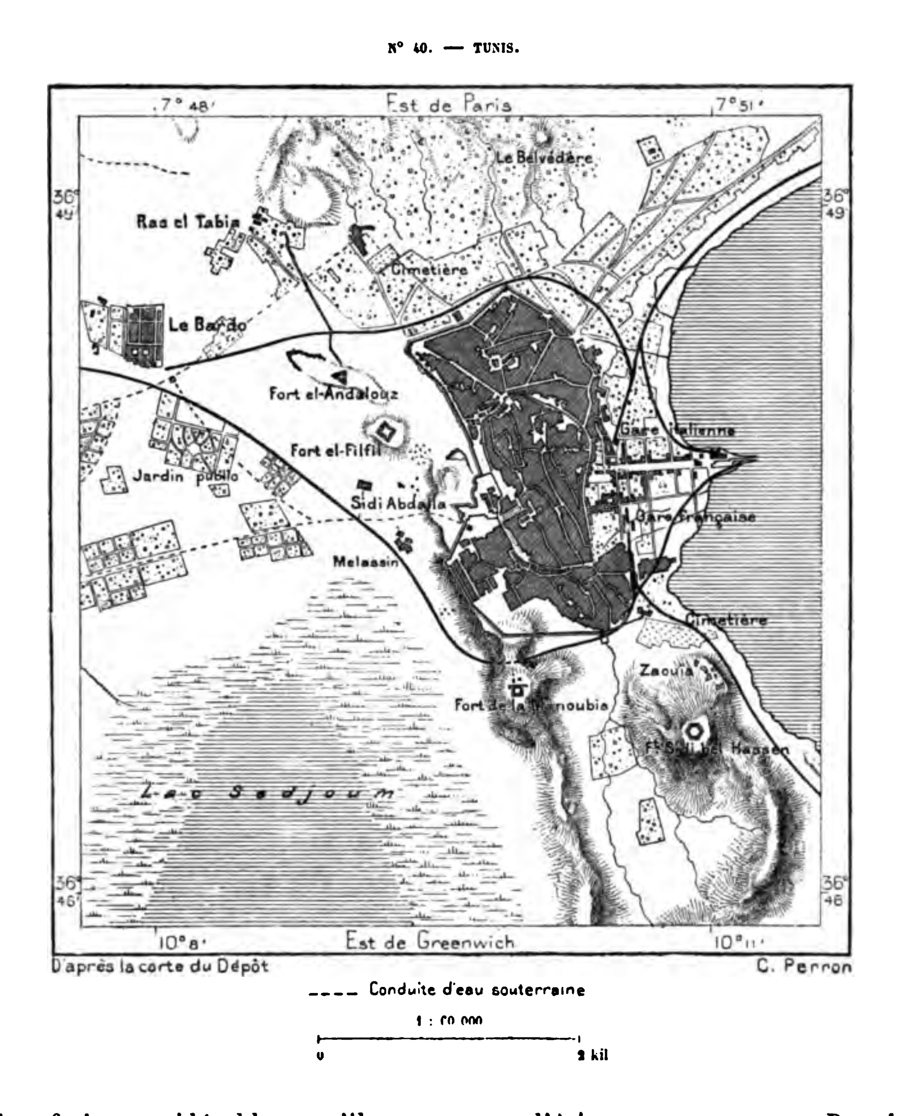
[1] Mouvement de la rade de la Goulette en 1884 . 1 000 000 tonnes.

Entrées : 264 navires à vapeur	français,	jaugeant	240 000	tonnes.
140 »	italiens	»	52 000	»
28 »	divers	»	13 000	»
Entrées des voiliers : 336 bâtiments,		jaugeant	25 000	»
Cabotage : Entrées : 104 navires à vapeur,		jaugeant	156 000	»
Mouvement des passagers en 1882 :			54 723	personnes.

(Pouzenerra, *Notes manuscrites*.)

que l'on s'expose à la courte traversée, du navire à la plage, et très souvent les cargaisons sont avariées par les paquets de mer : des mâts se dressant au-dessus de l'eau signalent les bâtiments brisés dont les carènes forment écueil aux abords de la rive. Les voyages, de même que les importations et les exportations, se trouvent donc grevés, de la rade à Tunis, par

N° 40. — TUNIS.



D'après la carte du Dépôt — C. Perron

---- Conduite d'eau souterraine

1 : 50 000

0 — 2 kil

des frais considérables, qu'il est urgent d'éviter au commerce. Depuis qu'une ligne directe de chemin de fer rejoint Tunis et Bône, et qu'un double courant d'échange s'est établi dans l'intérieur des terres par la station douanière de Ghardimaou, c'est vers l'Algérie surtout que se porte le trafic : le point d'équilibre entre les forces d'appel exercées respectivement par Tunis et par Bône n'est pas à moitié chemin ; la plus grande

zone d'attraction appartient à Bône, cette dernière ville ayant l'avantage inappréciable de posséder un port bien abrité où les marchandises peuvent être chargées à quai; même de la banlieue tunisienne en Europe des expéditions directes ont eu lieu par le port de Bône.

On comprend combien il importe aux Tunisiens de rétablir la balance naturelle en se donnant un port artificiel bien garanti des vents et d'une profondeur suffisante. Le projet consiste à ménager dans la rade une entrée profonde au moyen de jetées et de continuer ce chenal par une coupure pratiquée dans le cordon littoral de la Goulette, au sud de la ville et de la passe étroite que suivent actuellement les barques, et qui est elle-même probablement une coupure faite de main d'homme, remplaçant un ancien grau. Au milieu de la Bahira, la voie navigable serait draguée dans la vase molle et dans la roche calcaire du lit jusqu'à la profondeur de six mètres et demi, suffisante pour les navires qui fréquentent de nos jours le port de la Goulette; la superficie attribuée au bassin futur serait d'une dizaine d'hectares. La pêche est assez fructueuse dans le Bahira de Tunis; elle occupe une trentaine de barques, montées chacune par quatre marins, et fournit une quantité de poissons évaluée à 1500 tonnes par an[1]. Quelques spéculateurs ont proposé d'assécher complètement la Bahira de Tunis, en dehors du chenal; mais il ne paraît pas que cette œuvre, d'ailleurs facile, vaille la peine d'être entreprise, le sol calcaire du fond ne pouvant être mis en culture sans de grands frais d'aménagement. Mais il serait nécessaire de vider la sebkha de Seldjoum, au sud-est de Tunis : une simple coupure au sud de la ville drainerait ce marais insalubre, occupant, lors des hautes eaux, près de 2500 hectares : son niveau est d'environ 6 mètres plus élevé que la mer[2]. On en retire actuellement une petite quantité de sel.

Comme « ville savante », Tunis est nulle; elle a tout à faire avant qu'elle puisse mériter de nouveau les éloges qu'on lui donnait au moyen âge, alors que le surnom de el-Tounsi, « le Tunisien », équivalait presque à celui d'homme de science et de lettré. Il est vrai qu'elle n'a pas moins de 115 écoles « koraniques » sur les 500 qui existent dans la Régence, et que les grandes écoles ou medressé, attachées aux mosquées, sont toujours fréquentées par des étudiants venus de près et de loin qui récitent par cœur le Coran, apprennent la « science des traditions » et répètent, comme les élèves de l'université du Caire, d'el-Ahzar, des règles de grammaire, des formules médicales, des recettes d'astrologie, des incantations magiques.

[1] *Journal officiel de la République française*, 28 nov. 1881.
[2] *Tunis-Journal*, 25 février 1885.

La Djemâa Zitouna, la « Mosquée des Oliviers », le plus bel édifice religieux qui s'élève dans Tunis, est fréquentée par 600 élèves, Tunisiens ou étrangers; les jeunes Algériens y sont représentés par une forte colonie. Ceux qui viennent de l'intérieur de la Régence se font presque tous étudiants pour échapper au service militaire et n'avoir pas, en qualité de tolba, à payer l'impôt de capitation. Les élèves de Tunis étudient surtout le droit et la grammaire, pour obtenir un diplôme qui leur permettra de devenir professeurs ou notaires. La mosquée possède deux bibliothèques d'anciens commentaires arabes, ouvrages vénérés que l'on ne peut emprunter qu'avec l'autorisation du cheikh el-islam, chef de l'université[1].

Mais c'est du dehors maintenant que doit venir l'impulsion pour que la science se renouvelle. Elle vient en effet : outre les écoles primaires, italiennes et françaises, et les établissements de fondation religieuse, tels que les écoles israélites et le collège catholique Saint-Charles, fréquenté par 240 élèves, il existe des institutions où les musulmans peuvent étudier la langue française et les rudiments de la science. Le collège Sadiki, fondé sous le règne de Sadok, a plus de 150 élèves, et déjà plusieurs de ceux-ci ont pu émigrer dans un institut supérieur, de fondation récente, le collège Alaoui, école normale où l'on forme des instituteurs pour les écoles futures de la Régence et où les jeunes gens musulmans et européens sont assis sur les mêmes bancs. En 1885, on évalue à six cents le nombre des enfants de culte islamite qui reçoivent une éducation française; même des étudiants des mosquées vont aux cours du soir, établis pour les adultes, compléter leur éducation, avec l'agrément de leurs maîtres spirituels. Quant aux écoles franco-juives fondées par l'Alliance israélite, elles enseignent le français à plus de douze cents enfants[2]. Par l'assimilation d'idées que donne l'étude en commun des mêmes sujets et dans la même langue, Tunis est déjà supérieure à sa rivale Alger, bien que celle-ci se trouve depuis plus d'un demi-siècle sous la domination française[3]. Mais, quoique possédant de précieuses collections particulières, Tunis n'offre encore à ses visiteurs ni bibliothèque publique ni musée; elle n'a trouvé (1885) d'autre local que des caisses pour les ouvrages qui lui ont

[1] Machuel, *l'Enseignement public en Tunisie.*

[2] Écoles primaires de Tunis :

19	écoles	juives pour les garçons :	969	élèves.
18	»	françaises et autres	580	»
4	»	juives pour les filles	278	»
15	»	françaises et autres	660	»
Ensemble : 56	écoles		2487	élèves.

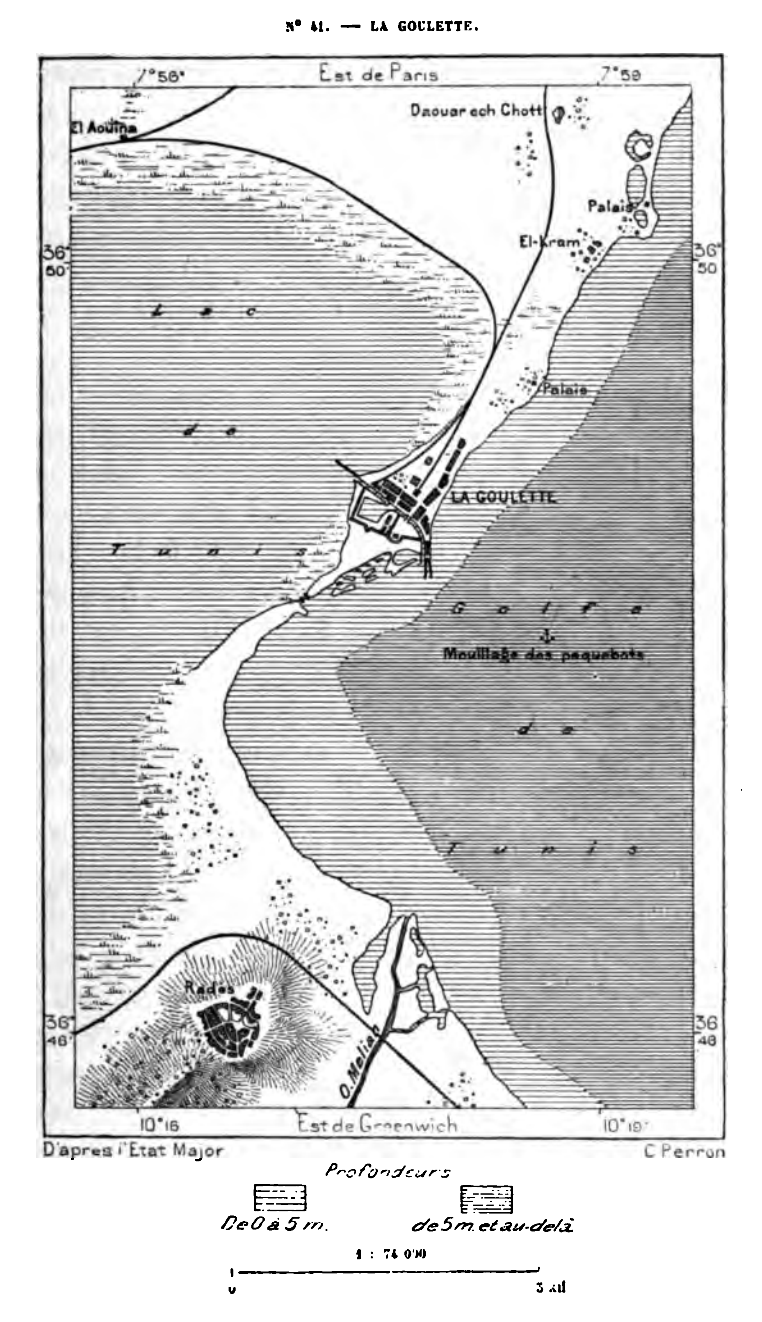
[3] Delmas, *Notes manuscrites.*

été présentés en cadeau ou qu'on lui a légués en héritage. L'historien Ibn-Khaldoun naquit à Tunis.

En dehors des fortifications on ne voit point, comme autour des villes de France, de faubourgs alignant leurs maisons le long des routes : la solitude commence aux portes mêmes de la ville : seulement les buttes du chaînon qui sépare la Bahira du lac Seldjoum portent quelques forts en mauvais état et deux zaouya. Le château du Bardo, qui s'élève dans la plaine, au nord de la dépression du Seldjoum, n'est point un édifice isolé, mais bien une ville distincte, avec remparts et tours d'angle, destinée à loger non seulement le prince, mais aussi une cour, une garnison, et toute une population de fournisseurs et d'artisans : avant d'atteindre le palais proprement dit, il faut même suivre une rue circulaire qui est un véritable bazar comme les soûk de Tunis; mais on n'y voit ni belles étoffes, ni bijoux précieux, ni cuirs artistement travaillés. Les appartements princiers eux-mêmes, chamarrés d'ornements, tentures, broderies, arabesques, fleurs peintes, albâtres, marbres, filets et lames d'or, attristent le regard par le mélange incohérent des formes et des couleurs, et tout ce faux luxe paraît d'autant plus laid que les déchirures des tapisseries, les lézardes des murs, le gauchissement des planchers et des meubles révèlent la pauvreté des constructions. Sans avoir les prétentions fastueuses du Bardo, quelques maisons de campagne qui se trouvent plus à l'ouest, dans les olivettes de la Manouba, ou bien au nord de Tunis, à l'Ariana et au Belvédère, ainsi qu'au bord de la mer, dans le vallon de la Marsa, sont bien autrement belles que le Bardo, à la fois par le goût de l'architecture, la grâce du décor, l'abondance des fleurs, l'épaisseur des ombrages. La résidence ordinaire du bey est à la Marsa et près de son palais se groupent ceux du ministre de France, du consul anglais et d'autres dignitaires. En été, la foule des baigneurs tunisiens se porte vers la plage de la Marsa.

Ce lieu de villégiature, situé dans le vallon qui sépare le massif des collines de Carthage et le plateau des nécropoles, le djebel Khaoui, qui se termine au cap Kamrat, est rattaché directement à Tunis et à la Goulette par un chemin de fer, « dernière hypothèque de l'Italie sur Tunis et Carthage » : malgré la distance, la ville, le lieu de plaisance, le port, sont étroitement unis en un même organisme. Mais, on le sait, la partie maritime de cet ensemble n'a maintenant qu'une faible importance. La Goulette, ou Halk el-Oued, c'est-à-dire le « Gosier du Fleuve », n'est qu'une petite ville, d'apparence italienne, occupant, autour d'une citadelle en mauvais état, la rive occidentale du canal par lequel les navires entrent dans le lac de Tunis; sur la rive orientale, une caserne, une mosquée, une fabrique, et la porte

qui donne passage à la route de Radès, sont les seules constructions de la Goulette : c'est à l'ouest, dans la partie la plus étroite de la flèche de sable,



N° 41. — LA GOULETTE.

la *ligula* des anciens, que se bâtissent les maisons neuves, formant déjà tout un quartier. Plus loin, au pied des collines de Carthage, l'hôpital militaire du Kram ou « des Figuiers » sert de noyau à un nouveau village de



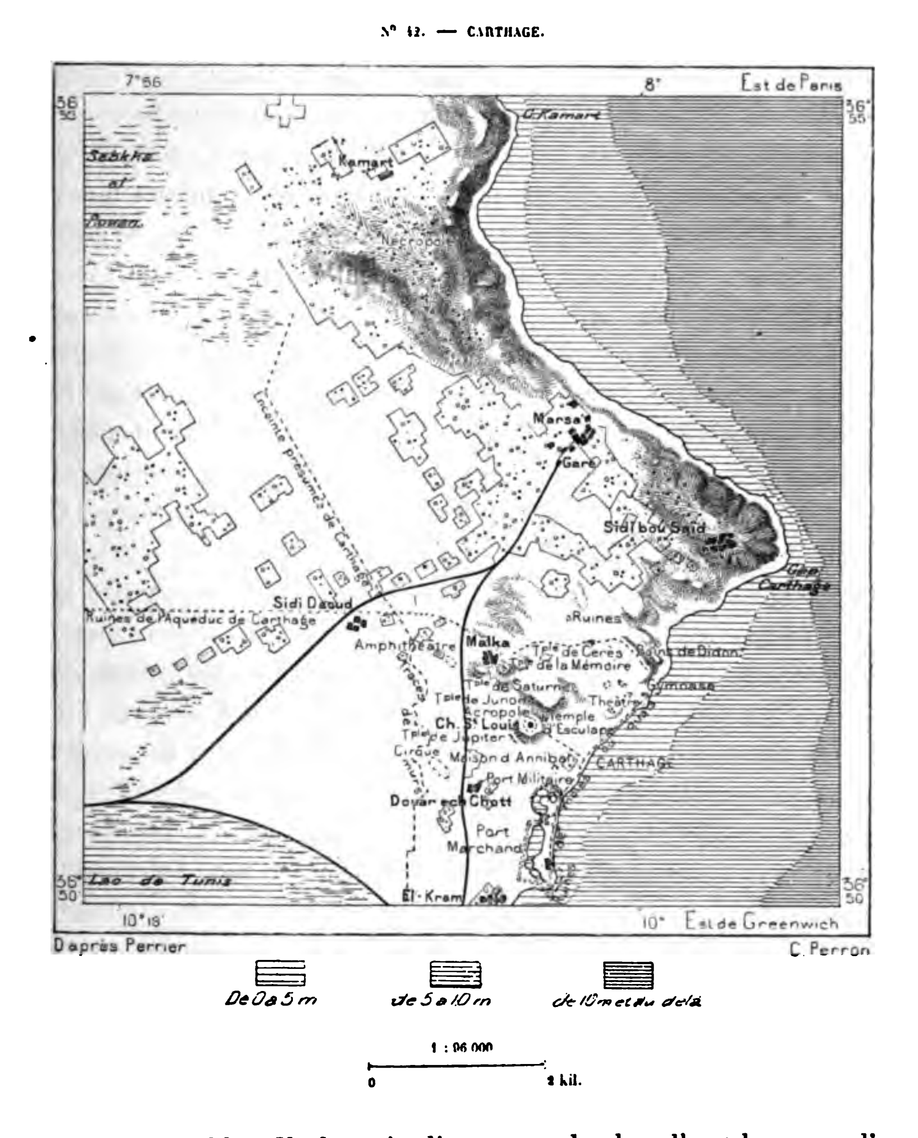
forgerons, d'aubergistes, de jardiniers. Sur les hauteurs, Malka occupe l'emplacement même du faubourg de ce nom dans l'antique Carthage, et ce sont les débris de citernes, de remparts, de l'amphithéâtre, du cirque, qui ont servi à construire ses masures, de même que celles de Sidi Daoud et de Douar ech-Chot. Enfin, sur la pointe la plus élevée du promontoire de Carthage, les maisons blanches de Sidi Boû-Saïd, comparables à un éboulis de marbre, se montrent au milieu des oliviers : ce fut jadis un lieu sacré, dont l'entrée était interdite aux chrétiens. Maintenant le village, que domine, à près de 130 mètres d'altitude, un phare éclairant la rade, est très fréquenté par les Tunisiens ; pendant la saison des chaleurs une brise fraîche y souffle de la mer au-dessus de l'atmosphère dormante de la plaine.

Il est probable que la première colonie phénicienne fut bâtie à l'extrémité du cap, entre la mer et le lac, à l'endroit où se trouvent aujourd'hui le Kram et les bassins à demi comblés des ports ; mais Kombé, Kambi ou Kaccabi (?), la ville des immigrants sidoniens, la plus ancienne colonie de la côte avec Hippone, ne paraît pas avoir prospéré. La fortune ne vint qu'avec l'immigration tyrienne, lorsqu'une « cité nouvelle », Kiryath-Hadechat ou Kartadach, — d'où le nom romain de Carthago, — eut été fondée[1]. Le plateau sur lequel les premiers colons tyriens creusèrent leurs tombeaux, en dehors de la cité, et où ils dressèrent ensuite la citadelle de Byrsa, a été identifié d'une manière certaine par les archéologues. Situé au sud dans le massif des collines carthaginoises, il n'est pas aussi élevé que le promontoire de Sidi Boû-Saïd, mais il a l'avantage d'offrir pour de vastes constructions une assiette plus régulière : il est probable d'ailleurs que l'homme a complété en cet endroit l'œuvre de la nature, non pas au moyen de terres rapportées, comme l'avait pensé Barth[2], mais au contraire par un travail de nivellement analogue à celui que les Athéniens firent pour la cime de l'Acropole[3]. Le centre du terre-plein était occupé par le temple d'Echmoun, et, sous la domination romaine, on y adorait Esculape, représentant, sous un autre nom, la même force divine ; depuis 1842, ce terrain, donné à la France, est dominé par une chapelle consacrée par Louis-Philippe à saint Louis. D'après la légende locale, le roi de France se serait converti à l'Islam avant de mourir et c'est lui que les Arabes vénéreraient encore sous le nom du « Père-Seigneur », Boû-Saïd. Une autre légende, qui s'est formée chez les chrétiens de Tunisie, prétend que le lit

[1] Fr. Lenormant, *Histoire ancienne de l'Orient.*
[2] *Wanderungen durch die Küstenländer des Mittelmeeres.*
[3] Tissot, ouvrage cité.

de cendres sur lequel mourut saint Louis se trouvait sur le plateau de Byrsa, là où s'élève aujourd'hui la chapelle, mais aucun document historique ne prouve qu'il en fut ainsi : il ne faut voir dans cette tradition qu'un effet du désir naturel de donner des lieux augustes pour théâtre aux évé-

N° 42. — CARTHAGE.



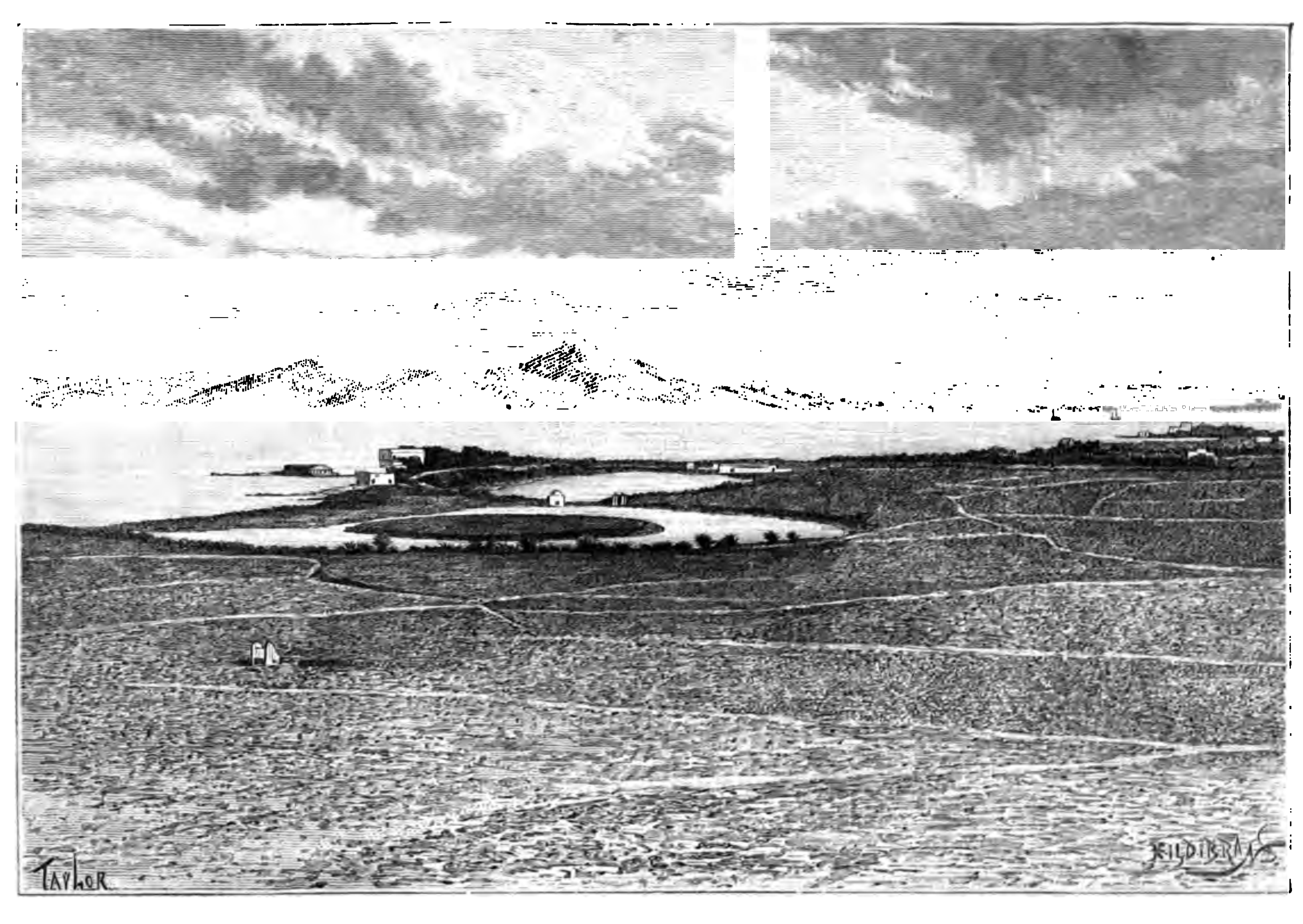
nements mémorables. Un beau jardin entoure la chapelle et les murs d'enceinte renferment dans leur maçonnerie des milliers de pierres anciennes, inscriptions puniques, romaines et chrétiennes, bustes, bas-reliefs, fragments de sculptures, idoles, images de saints et de martyrs, autels et cippes funéraires. Les constructions du grand séminaire qui borde un des côtés du quadrilatère de Byrsa contiennent, au rez-de-chaussée, les inscrip-

tions les plus précieuses de la collection, les urnes, les pierres gravées, les objets en verre et en métaux. Ce qui donne plus de prix encore à ce musée, en grande partie d'origine locale, c'est le panorama merveilleux que l'on voit se dérouler du haut de la terrasse de Byrsa : le lac et la rade, la flèche de la Goulette, la montagne de Boû Kourneïn, qui rappelle le Vésuve, le pic lointain de Zaghouan, et, dans le voisinage immédiat du plateau, les eaux brillantes et sinueuses des anciens ports de Carthage.

Du côté le plus escarpé de la roche de Byrsa, aujourd'hui recouverte de terre végétale, Beulé a mis au jour des murailles ayant çà et là jusqu'à 5 mètres de hauteur, et de construction analogue à celle des murs dits cyclopéens. Un lit de cendres, rempli de fragments de métaux, de débris de verre, de poteries en menus tessons, est peut-être un reste de l'incendie qui précéda la capitulation de Byrsa, lors du siège qu'en firent les soldats de Scipion. Le mur révélé par les fouilles n'a pas moins de 10 mètres de largeur, ce qui eût permis à cinq ou six chars de passer de front sur la terrasse du sommet : dans l'épaisseur de la construction étaient ménagées des salles qui servaient sans doute de magasins et de réduits pour la garnison. Le tout est de la dureté des roches les plus résistantes. Quant aux murs romains bâtis sur les substructions puniques, ils ont beaucoup moins de solidité et la poudre les démolit sans peine. Les autres monuments, même ceux que recouvrent les amas de ruines postérieures, sont également détruits ou changés en débris informes. En effet, « Tunis et les environs n'ont point d'autre carrière que Carthage. Les Arabes ont l'industrie de la taupe pour miner le sol ; ils s'y glissent par des boyaux souterrains et suivent les murs en les démolissant; ils emportent les débris sans même savoir ce qu'ils détruisent ». Il existait encore récemment une corporation de « chercheurs de pierres ». Au moyen âge, les républiques italiennes faisaient exploiter méthodiquement les ruines de Carthage pour la construction de leurs propres édifices : d'après la tradition, la cité de Pise aurait été bâtie tout entière avec des marbres de la cité punique[1]. Maintenant c'est par sa grande briqueterie, établie au pied de la colline de Boû-Saïd, que Carthage fournit des matériaux à la construction des villes et des villages environnants.

A l'est de la terrasse de Byrsa, sur la pente douce de la colline, se voient les citernes les mieux conservées de toutes celles qui recevaient les eaux versées par l'aqueduc d'Hadrien. Malheureusement déblayées à leur extrémité orientale de la couche de terre qui les protégeait contre les intempé-

[1] Beulé, *Fouilles à Carthage;* — Tissot, ouvrage cité

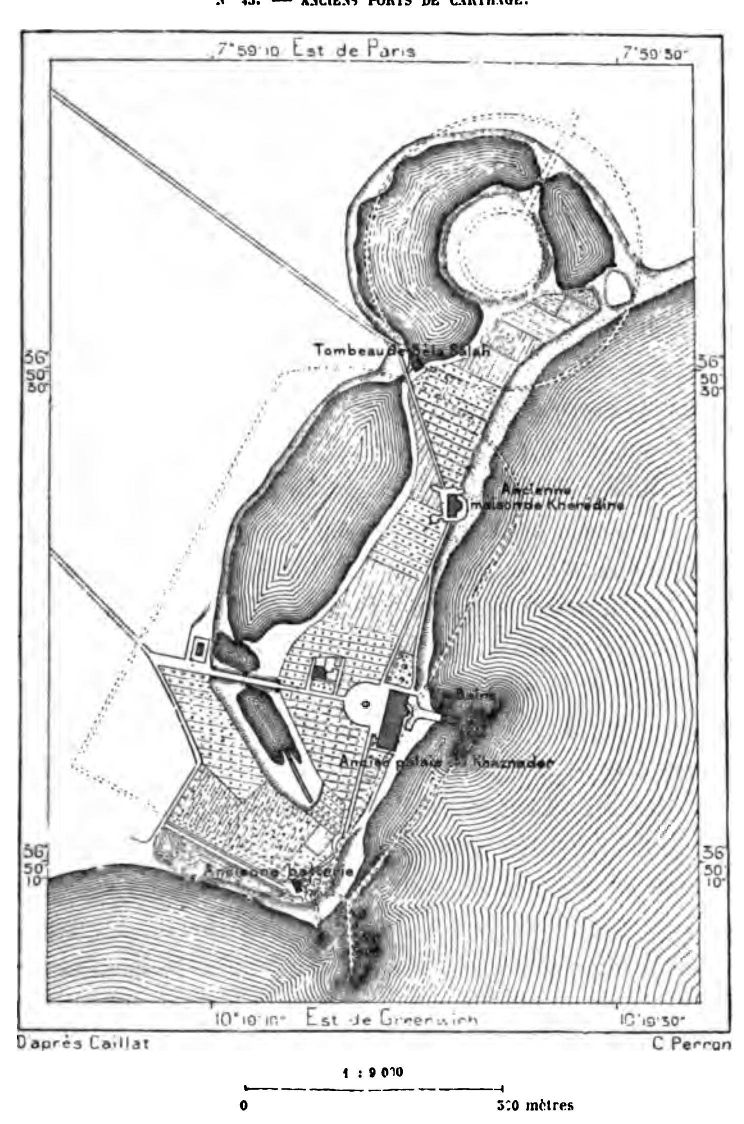


ANCIENS PORTS DE CARTHAGE

Dessin de Taylor, d'après une photographie communiquée par M. D. Héron.

ries, elles sont en partie comblées de ce côté par les débris des voûtes, mais à l'est elles sont encore en parfait état; les eaux de pluie qui suintent à travers le sol s'y maintiennent pures et les Arabes viennent y remplir leurs barils au moyen de seaux dont le ruissellement emplit les cavernes de longs

N° 45. — ANCIENS PORTS DE CARTHAGE.



échos. Il a été souvent question de réparer les citernes de Carthage pour l'alimentation de la Goulette et de la Marsa, et dans un avenir prochain ce travail urgent sera certainement accompli. L'ensemble des citernes de Byrsa offre une contenance de 30 000 mètres cubes, supérieure à celle de tous les autres réservoirs situés sur le parcours de l'aqueduc de

Zaghouan. Quant aux citernes de Malka, elles ont été changées en habitations et en caves par les Arabes troglodytes.

Les anciens ports de Carthage, creusés à l'endroit où s'était fondée la première colonie punique, sont aussi parfaitement reconnaissables, mais l'entrée en est oblitérée et le port militaire ne communique plus avec les bassins du commerce. Les archéologues ont retrouvé dans la terre d'alluvion des murs et des quais qui servent de point de repère pour la reconnaissance de l'état primitif, et l'île où résidait l'amiral se voit toujours au milieu du bassin septentrional; il ne reste plus de doutes que sur quelques points de détail. D'ailleurs il serait inutile d'essayer un nouveau creusement du port de Carthage, les navires actuels ayant besoin pour leurs évolutions et leur mouillage de bassins à large entrée et à grande profondeur. Si Carthage était reconstruite, comme il a été souvent proposé, le port nouveau devrait être établi, non dans l'intérieur des terres, mais en pleine mer. Une jetée, s'appuyant sur la dernière racine des collines rocheuses, à la naissance de la flèche de la Goulette, s'avancerait directement au sud jusqu'aux profondeurs de 10 mètres, de manière à séparer de la haute mer un vaste espace d'eau presque toujours tranquille, même sans abri artificiel, grâce à la protection que le promontoire de Boû-Saïd offre à cette partie de la rade contre les vents de l'ouest et du nord. Lors de l'annexion de la Tunisie à la France, il eût été peut-être possible, par un coup hardi, de déplacer la capitale et de la reporter à Carthage; ainsi que le montre le plan de la ville romaine, les rues, se coupant à angles droits, sont toutes tracées et les fondations des maisons modernes n'auraient qu'à s'appuyer sur les substructions antiques. Par la salubrité, la beauté pittoresque, les facilités commerciales, non moins que par la gloire de son nom, la nouvelle Carthage eût été bien supérieure à Tunis, mais on n'a point osé toucher aux droits établis ni modifier les routines du trafic. D'ailleurs la plus grande partie du sol de Carthage, devenue, comme la colline de Byrsa, propriété ecclésiastique, eût été difficilement reconquise par le négoce. Le périmètre total de l'enceinte dépassait 28 kilomètres; il embrassait au nord la colline de Kamart ou djebel Khaoui, à la fois carrière et nécropole de Carthage : le calcaire tendre en est percé, par centaines de milliers, de sépultures puniques, romaines et chrétiennes. Au pied de la colline s'étendent les lagunes de Soukhara, ancien mouillage de la flotte punique; assez mal exploitées, les salines de Soukhara sont cependant celles qui donnent le plus de sel dans toute la Régence.

Quoique la capitale actuelle, Tunis, de même que l'antique Carthage, soit à l'issue géographique des plaines et des hautes vallées de la Medjerda,

le bassin proprement dit de ce fleuve ne contient point de villes comparables pour la population aux cités du littoral maritime, telles que Sfakès et Soûsa. Sur les bords des tributaires de l'oued Melleg, qui par la longueur du cours est la rivière maîtresse du bassin, on ne voit que des campements d'Arabes au milieu des ruines de vastes cités. A l'époque romaine, cette région, que l'on croirait complètement déserte au premier abord, car les demeures des habitants se confondent presque avec le sol qui les porte, était une des contrées les plus populeuses de l'Afrique civilisée; de même que sur les hauts affluents de l'oued Gafsa et des rivières qui se déversent à l'est dans le lac Kelbia, le voyageur y rencontre chaque jour des ruines imposantes dominant de grandes étendues de décombres. Une de ces anciennes villes, située près de la frontière algérienne, à une quarantaine de kilomètres au nord-est de Tebessa, serait, d'après Temple, Pellissier, Guérin, l'Ammædara de Ptolémée : les Arabes donnent aux ruines le nom d'Haïdra. Elles ont environ six kilomètres de tour et renferment une citadelle, un arc de triomphe dressé du temps de Septime Sévère, un théâtre, plusieurs basiliques chrétiennes. A 20 kilomètres au nord-est, également au bord d'un oued, sous-affluent du Melleg, la bourgade de Thala, encore habitée, est comme perdue dans le champ de débris qui, sous le même nom de Thala, fut autrefois l'opulente cité dans laquelle Jugurtha avait essayé, mais en vain, de mettre sa famille et ses trésors en sûreté; après quarante jours d'assauts répétés, la ville succomba, mais ses défenseurs, réfugiés dans le palais royal, s'y brûlèrent avec tous les objets précieux, bravant ainsi la fureur des Romains et trompant leur cupidité. Non loin de Thala se voient les restes d'une autre ville dont les thermes sont encore fréquentés par les Arabes du voisinage, appartenant à la tribu des Madjêr. El-Hammam ou le « Bain Chaud » est le nom qu'ils donnent à tout le groupe de constructions, démolies ou respectées par le temps.

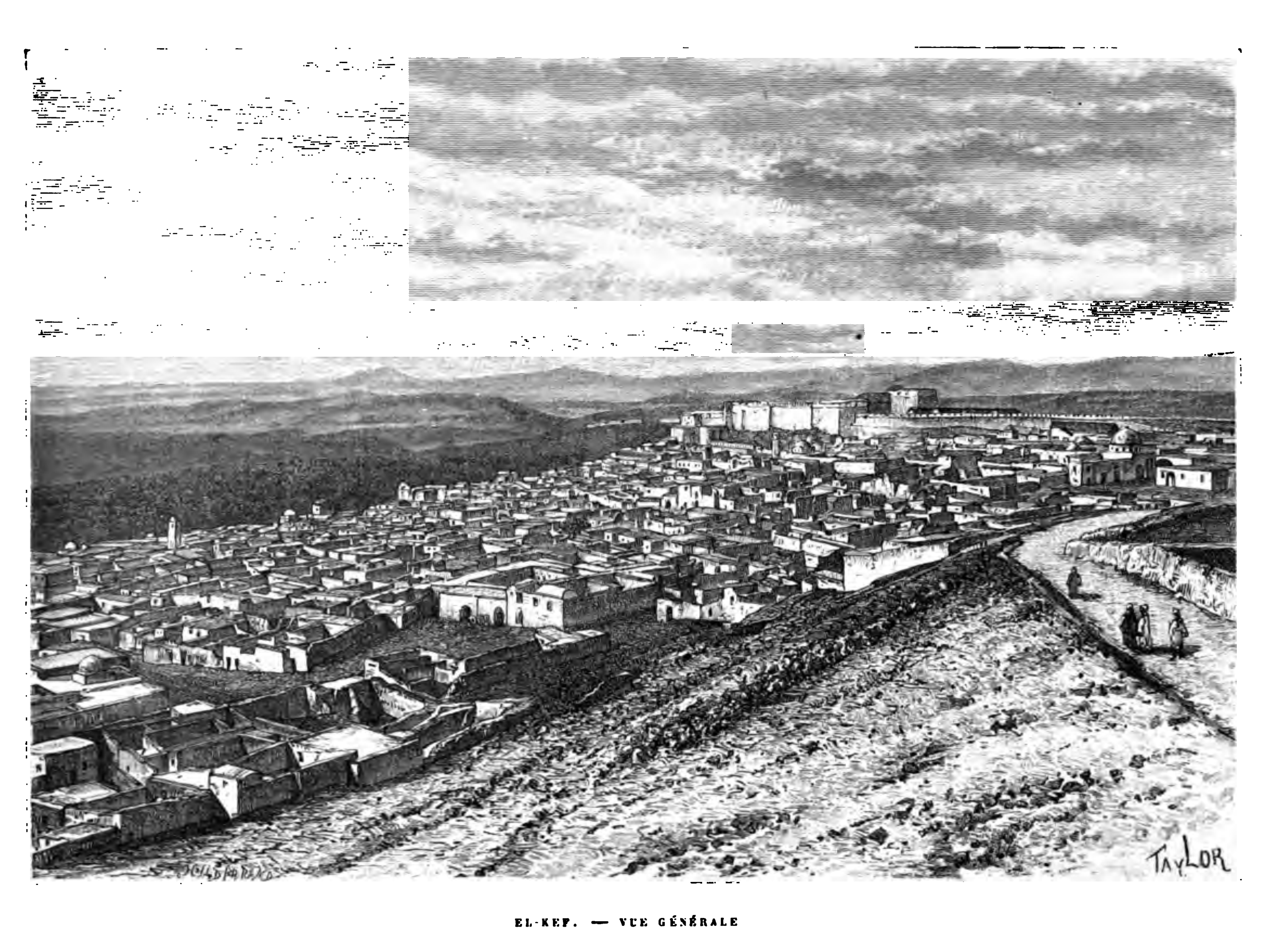
El-Kef, la ville principale de tout le bassin du Melleg et en même temps de la Tunisie occidentale, est aussi une cité d'antique origine. Déjà fameuse à l'époque phénicienne, elle avait un sanctuaire d'Astarté où l'on venait de toutes parts adorer la déesse; sous la domination romaine, ce culte se maintint, les pèlerins continuant d'accourir au temple de Vénus pendant des siècles, et les filles du pays, prêtresses d'Aphrodite, observant la coutume de se livrer aux passants pour gagner ainsi leur dot. L'appellation de la ville, Sicca Veneria[1], se conserva longtemps sous les formes de

[1] Victor Guérin, ouvrage cité.

Chikka Benaria ou de Chakbanaria : les Arabes en avaient fait Chok ben-Nahr ou « Épine de Feu », ce qui faisait croire, — bien à tort, — à l'existence de volcans dans la contrée[1]; on ne connaît plus aujourd'hui la ville que sous le nom d'El-Kef ou le « Rocher ». Bâtie en amphithéâtre sur l'escarpement et le sommet du djebel Dir, à une altitude moyenne de 800 mètres, El-Kef doit son importance à sa position stratégique et commerciale, au centre de convergence de presque toutes les grandes voies de la Tunisie occidentale qui rayonnent au sud de la Medjerda; elle possède un avantage de premier ordre dans cette région où les eaux sont peu abondantes, celui de la richesse en eaux jaillissantes : une de ses fontaines sort d'une caverne maçonnée à arcades romaines, que l'on peut suivre jusqu'à une certaine distance dans l'intérieur du rocher. De belles citernes romaines ont été conservées. Les Français ont fait choix de la position du Kef pour commander militairement toute la région comprise entre Kaïrouan, Tebessa et Souk-Ahras, et la garnison qu'ils y ont établie a contribué notablement à augmenter le commerce local. Deux routes de voitures, d'ailleurs très pénibles à suivre et parfois périlleuses, unissent El-Kef à la ligne du chemin de fer de Tunis : elles passent à Nebèr, petit bourg entouré de jardins et de grenadiers. Une société de géographie et d'archéologie, — exemple que pourraient suivre bien d'autres cités plus importantes, — a été récemment fondée au Kef.

Dans la vallée de la Medjerda, le poste militaire et douanier de la frontière est le village naissant de Ghardimaou; il occupe l'issue des gorges dans lesquelles serpente la rivière en descendant des plateaux algériens, et là commencent les admirables plaines du centre de la Tunisie. Malgré l'importance naturelle de cette position, que défend un fortin, Ghardimaou n'est encore qu'une agglomération de pauvres masures. Bien autrement considérable était la colonie romaine de Simittu, dont on aperçoit les ruines au nord-est de Ghardimaou, entre deux buttes rocheuses qui dominent la plaine. Simittu, appelée aujourd'hui Chemtou, était l'une des stations principales sur la route de Carthage à Hippone; on aperçoit de loin les ruines de son amphithéâtre et celles du pont qui traversait la Medjerda, livrant passage à la route de Sicca Veneria au port de Tabarca. Les rochers qui se dressent au-dessus de Chemtou consistent en un beau marbre à veines roses, jaunes, vertes, pourprées, que les empereurs romains faisaient exploiter pour la construction de leurs palais. Les travaux de la carrière ont été repris depuis quelques années, et toute une colonie d'ouvriers italiens

[1] Pellissier, *Description de la Régence de Tunis.*



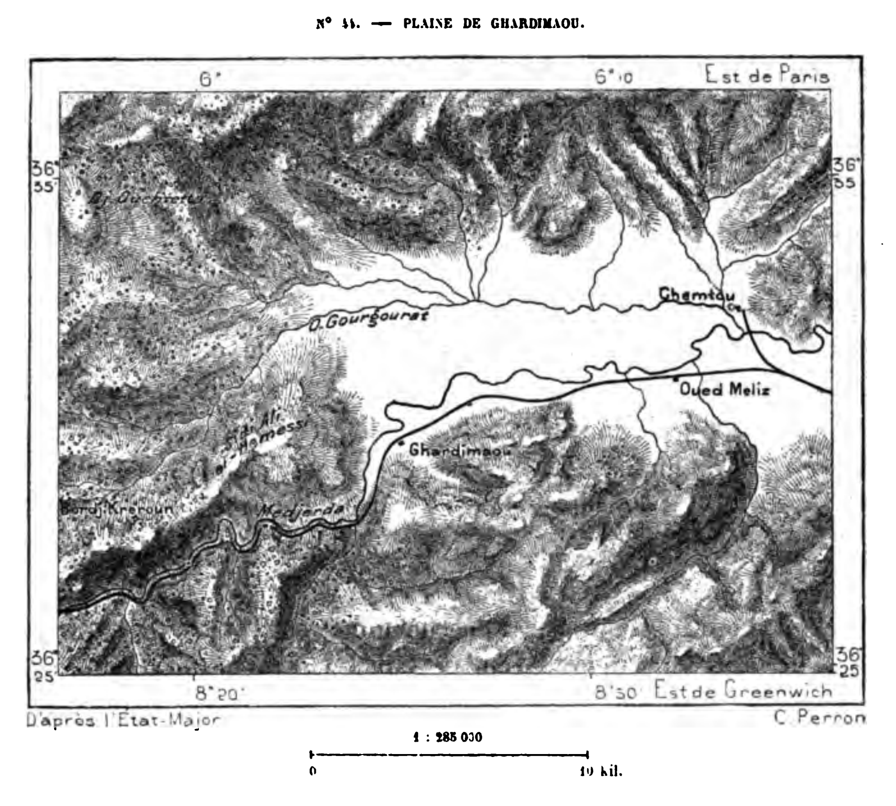
EL-KEF. — VUE GÉNÉRALE

Dessin de Taylor, d'après une photographie communiquée par M. Poinssot

s'est établie dans les ruines : on évalue à 25 millions de mètres cubes le massif exploitable des marbres qui sont en saillie au-dessus de la surface du sol[1]. Les blocs de marbre sont amenés par un embranchement à la voie ferrée qui longe le fleuve et transportés au port de Tunis : à l'époque romaine, on les transportait directement à Tabraca, à travers les montagnes de la Khoumirie.

En aval de Ghardimaou, une autre station du chemin de fer témoigne

N° 44. — PLAINE DE GHARDIMAOU.



du grand contraste que l'état actuel présente dans cette région de la Tunisie avec la civilisation du passé. Soûk el-Arbâ ou le « Marché du Mercredi » est situé sur la rive droite de la Medjerda, au milieu de la grande plaine de la Dakhla, immense nappe de céréales que le vent abaisse et relève en longues ondulations. La terre végétale, d'une épaisseur de plusieurs mètres, est d'une rare fécondité, et nul jardin de la Tunisie ne peut se comparer pour la beauté des produits à celui que l'on a récemment établi à côté de la gare. Au point de vue stratégique, Soûk el-Arbâ est aussi d'une importance capitale : c'est là que passe la route construite par le génie entre la

[1] Rénier-Malherbe, *Tunis-Journal*, 4 juillet 1885.

place d'El-Kef et celle d'Aïn Draham dans la Khoumirie : un petit camp fortifié a été construit en cet endroit, au bord du fleuve, pour commander le passage, encore dépourvu d'un pont ; d'ailleurs les Arabes Djendouba, qui possèdent la plaine, ont toujours conservé leurs armes comme alliés des Français. La valeur future de cette position est si bien comprise, que la compagnie du chemin de fer en a fait pour le service des trains la station centrale entre Tunis et Soûk-Ahras ; et pourtant Soûk el-Arbâ, dont les terrains, appartenant à un seul propriétaire, sont vendus à des prix exorbitants, n'est encore qu'un groupe de masures immondes. Il est vrai qu'aux alentours les douars sont parsemés en grand nombre, cachés par des fourrés de figuiers de Barbarie et de chardons, dans lesquels disparaîtraient des chevaux avec leurs cavaliers. Le mercredi, une foule immense d'acheteurs et de vendeurs se presse sur les chemins qui rayonnent autour de Soûk el-Arbâ, et, le jour suivant, le mouvement du commerce se reporte sur une autre station de la plaine, située au nord-est, Soûk el-Khmis ou « Marché du Jeudi. » L'antique cité romaine où se concentrait le trafic de cette fertile région de l'Afrique, était au nord-ouest de Soûk el-Arbâ, sur le promontoire occidental d'un chaînon de collines appelé aujourd'hui djebel Larbeah. Cette ville, Bulla Regia, n'a laissé que les ruines de ses forteresses, d'un arc de triomphe, d'un théâtre, d'un pont[1]. Ses thermes étaient alimentés par un ruisseau d'eau chaude fort abondant, que l'on a récemment capté pour le mener au camp de Soûk el-Arbâ.

Beja, la ville la plus considérable de l'intérieur dans la partie de la Tunisie que limite au sud le cours de la Medjerda, est d'origine antique. Son nom est dérivé de celui de Vacca ou Vaga, qu'elle portait à l'époque romaine ; mais dans la cité même on ne voit guère de débris anciens. Beja est bâtie en amphithéâtre sur la pente orientale d'une colline, au-dessus d'une vallée verdoyante dans laquelle serpente l'oued de son nom ; de toutes parts convergent vers les portes de la ville de larges chemins rouges, enfermant çà et là des îlots de verdure, et partout rayés d'ornières noires que séparent les pistes luisantes tracées par les pas des chevaux. Entourée de murs ébréchés, Beja est dominée par une kasbah grise et rouge, occupée maintenant par une petite garnison française ; la partie inférieure de la ville, dont l'aspect n'est encore modifié par aucune construction d'architecture européenne, n'offre, par les terrasses de ses maisons, qu'une

[1] Tissot, *Le bassin de Bagrada et la voie romaine de Carthage à Hippone par Bulla Regia*, mémoire présenté à l'Académie des Inscriptions, 1881.

succession de gradins blancs. La principale mosquée, consacrée à Sidi Aïssa, c'est-à-dire au « Seigneur Jésus », est une ancienne basilique, ainsi que le constate une inscription de la paroi, découverte par M. Guérin : d'après les indigènes, elle serait de toute la Tunisie le monument religieux le plus antique. A l'exception de quelques dizaines de Maltais, on ne voit guère d'étrangers dans les rues de Beja et les Européens visitent rarement le bazar. Néanmoins cette ville sera prochainement rattachée à la grande voie ferrée de la Tunisie par un embranchement, grâce à l'importance de son marché pour les céréales et autres denrées agricoles; à l'époque des foires, les marchands accourent de toutes parts et sa population est presque doublée. Le district environnant a gardé le nom spécial de Frikia, qui appartint jadis à toute la province romaine[1] : par un contraste bizarre, ce nom d'Afrique s'est, d'un côté, réduit à ne désigner qu'un district de faible étendue, et de l'autre il a pris une acception assez vaste pour s'appliquer au continent tout entier. De nombreuses mines situées dans les montagnes qui s'élèvent au nord de Beja seront prochainement desservies par les lignes de chemins de fer qui se dirigeront vers le cap Serrat et Tabarka. Il serait naturel que le trafic de cette région se portât directement vers la côte la plus voisine, au lieu de faire un long détour par Tunis et la Goulette.

Le bassin de l'oued Khallad, qui débouche dans la Medjerda à l'issue des cluses où serpente ce fleuve, est une des régions de la Tunisie les plus riches en belles ruines romaines. Dans la haute vallée du tributaire se succèdent Zenfour, l'ancienne Assuras, et Mest, autrefois Musti, avec leurs débris de temples, de théâtres, leurs portes triomphales et leurs mausolées. Dans la partie inférieure de la vallée, Dougga, l'antique Thugga phénicienne et romaine, est encore plus curieuse pour l'archéologue et l'on y reconnaît presque toute la série des monuments publics qui sous l'empire ornaient les grandes cités; mais on n'y voit plus l'inscription bilingue, punique et libyque, le texte le plus précieux légué par la Régence aux épigraphistes modernes : cette pierre, que découvrit le renégat français Thomas d'Arcos[2], en 1631, et dont l'étude a été le point de départ des recherches qui ont reconstitué l'alphabet berbère, a été détachée du mausolée superbe dont elle formait l'une des faces et transportée au Musée Britannique; les Arabes qu'employait M. Reade pour accomplir ce travail ont malheureusement démoli une grande partie de l'édifice, et l'entrée des chambres sépulcrales est obstruée par l'amas des blocs renversés. A

[1] Pellissier, *Description de la Régence de Tunis*.
[2] Carette, *Études sur la Kabilie*; — Barth, ouvrage cité.

cinq kilomètres au nord de Dougga, au milieu d'oliviers qui donnent la meilleure huile de la région, une petite ville moderne, Teboursouk, déroule sur une pente rapide son mur blanc, flanqué de tours carrées : là s'élevait aussi une cité phénicienne, rebâtie plus tard par les Romains, et l'on y voit maints débris antiques, notamment autour de la fontaine abondante qui vit naître la ville de Thibursicum Bure. A l'ouest de Teboursouk se dressent les escarpements du djebel Gorrha, que l'on dit des plus riches en veines de plomb argentifère; pourtant ces mines, percées de plusieurs centaines de trous d'attaque par les Carthaginois et les Romains, sont négligées, quoi qu'il ne fût pas difficile de les rattacher par un embranchement à la grande voie ferrée de la Tunisie.

Un autre bassin fluvial, celui de l'oued Siliana, qui débouche dans la vallée de la Medjerda au nord-est de Teboursouk, est à peine moins riche que celui de l'oued Khallad en restes de cités antiques; de même que dans le bassin de l'oued Khallad et dans celui du Melleg on y cherche l'emplacement que devait occuper jadis la « mystérieuse Zama »[1]. Non loin du plateau d'el-Kessera, où se voient de nombreux dolmens, sont les débris encore grandioses de l'oppidum Mactaritanum, le Maktêr d'aujourd'hui. Le camp de Souk el-Djemâa, établi sur un plateau voisin, a été choisi comme poste intermédiaire entre le Kef et Kaïrouan : là est le centre stratégique de toute la Tunisie au sud de la Medjerda.

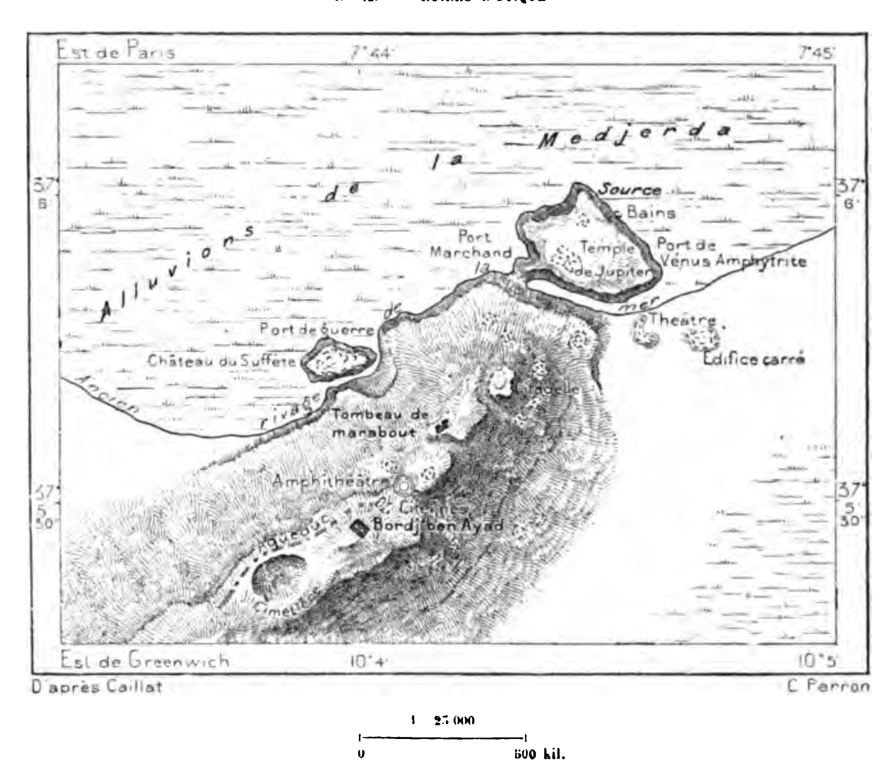
En aval du confluent de l'oued Siliana une petite ville d'origine antique, Testour, est bâtie sur la rive droite de la Medjerda; en grande partie peuplée de Maures « Andalous », elle doit à ces colons d'être entourée de jardins et de champs mieux entretenus que ceux des autres villes de l'intérieur. Plus bas, sur la même rive, le bourg de Sloughia est habité de marchands et de guides qui indiquent les gués du fleuve aux caravanes et leur facilitent le passage. En aval, Medjez el-Bab, également sur la rive droite, garde l'entrée de la vallée inférieure de la Medjerda; elle doit son nom, « Gué » ou « Passage de la Porte », à un arc de triomphe, bâti jadis à l'extrémité méridionale d'un pont romain, mais il n'en reste plus que des blocs épars, au milieu d'un ancien lit fluvial. Un pont moderne franchit le lit nouveau que s'est creusé la Medjerda. Les petites villes que l'on rencontre ensuite sur les bords de la rivière, Tebourba et Djedeïda, appartiennent déjà à la banlieue de Tunis, et leurs habitants, dont plusieurs se disent d'origine andalouse, approvisionnent la capitale de légumes et de fruits. L'une et l'autre ont un pont sur le fleuve, une station sur le

[1] Julien Poinssot, *Mission en Tunisie*.

chemin de fer et quelques petits établissements industriels : à Tebourba, on foule les chechias; à Djedeïda s'élève une grande minoterie. Tebourba a gardé le nom de la cité romaine Tuburbo minus et l'on y voit encore quelques restes d'un amphithéâtre dont l'arène est emplie de broussailles; mais la ville s'est déplacée : la colonie romaine se trouvait plus à l'ouest, sur les pentes d'une colline.

Au nord de Djedeïda, la Medjerda, qui serpente dans les terres basses et

N° 45. — RUINES D'UTIQUE.



1 : 25 000

0 — 500 kil.

les marais, n'a plus de villes sur ses bords. La cité qui en dominait l'embouchure, Utique, la sœur aînée de Carthage, n'est plus indiquée que par une koubba, le « marabout » de Boû-Chatèr; peut-être ce nom, qui signifie le « Père de l'Habileté », l'Homme sage, rappellerait-il le fameux Caton d'Utique, tant admiré pour ses hautes vertus et sa tranquillité devant la mort[1]. L'examen du sol et les fouilles ont permis de reconnaître l'acropole d'Utique, l'aqueduc, les citernes, l'amphithéâtre et le théâtre, les

[1] Grenville Temple, *Excursions in the Mediterranean;* — Victor Guérin, *Voyage archéologique dans la Régence de Tunis;* — Guyon, *Eaux thermales de la Tunisie.*

thermes, les quais, le cothon ou port militaire; on a pu même, en forçant un peu les traits du relief, refaire le plan de la ville, avec ses remparts et ses édifices[1], et dans les décombres on a découvert quelques objets précieux; mais il ne reste aucun monument dressant encore ses murailles au-dessus du sol. A l'extrémité du rocher d'Utique jaillit une source thermale dont les eaux sont d'une richesse exceptionnelle en sels arsenicaux. A l'est du promontoire, de l'autre côté de la plaine dans laquelle serpente de nos jours la Medjerda, un autre cap est celui dont Scipion fit choix, dans sa campagne contre Carthage, pour établir ses quartiers d'hiver : ce sont les Castra Cornelia. La ville de Rhar el-Melah, que les Italiens ont désignée sous le nom de Porto-Farina, a cessé d'être un port, depuis que les alluvions de la Medjerda ont presque complètement fermé le grau qui faisait communiquer son lac avec la haute mer; sa darse est vide, les chantiers d'où s'élançaient les navires de course sont délaissés.

Bizerte, ou plutôt Benzert, qui garde, sous une forme très corrompue, le nom de l'antique ville phénicienne Hippo-Zaryte (Hippo-Diarrhytus), est située principalement sur la rive occidentale du canal sans profondeur qui a valu à la ville son nom de Diarrhytus ou de « Percée » : un îlot séparant les deux bras du chenal porte les maisons du quartier européen; un château qui se dresse au sud de la rive est appelé Bordj el-Zenzela ou « de la Chaîne », parce que là était tendue la chaîne qui barrait le passage. Non aussi déchue que Porto-Farina, Bizerte a même un assez grand aspect avec sa muraille flanquée de tours et sa kasbah quadrangulaire qui s'élève à l'entrée même du chenal; si ses ambitions se réalisent un jour, elle deviendra cité considérable, comme le grand port militaire des possessions françaises en Afrique. Après le détroit de Messine, nul havre ne serait mieux situé que son lac pour abriter les flottes de guerre et pour surveiller la route du commerce la plus fréquentée de la mer Intérieure; des promontoires voisins de Bizerte, c'est en véritables convois que l'on voit souvent passer les navires. Maintenant les bâtiments de plus de vingt tonneaux sont obligés de mouiller au large de Bizerte. La pêche du corail, depuis longtemps concédée au gouvernement français avant l'annexion de la Tunisie, occupait autrefois une vingtaine de barques siciliennes naviguant sous pavillon français; elle n'emploie plus maintenant qu'une douzaine d'embarcations[2]; mais la pêche des poissons, notamment celle du mulet, et la préparation de la boutargue donnent aussi du travail à beaucoup de

[1] Daux, *Tour du Monde*, nº 590.
[2] Sombrun, *Bulletin de la Société de Géographie commerciale de Bordeaux*.



BIZERTE. — VUE PRISE DEVANT LA KASBAH

Dessin de Slom, d'après une photographie communiquée par M. D. Héron.

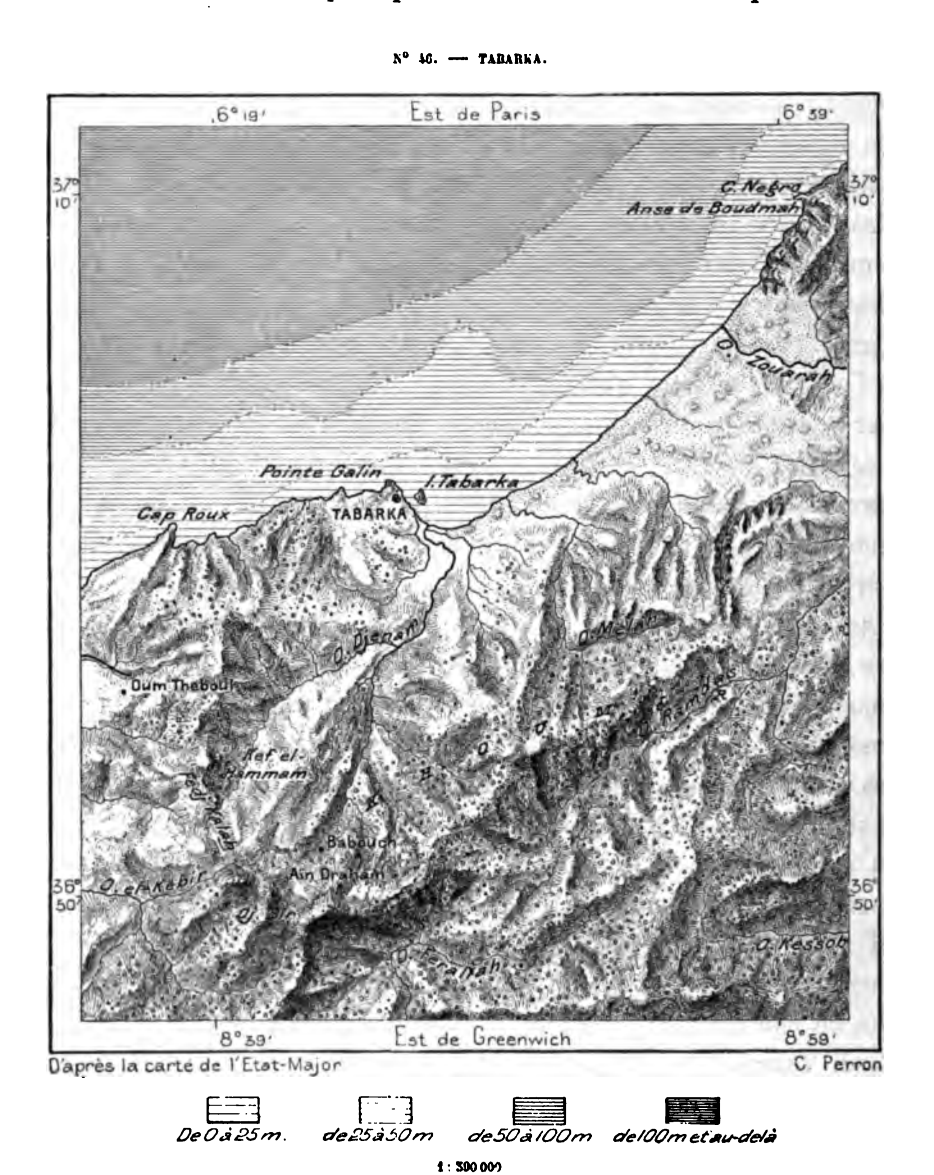
marins : une compagnie marseillaise jouit du monopole de la pêche, acheté par une rente annuelle[1]. Les Maures andalous, qui habitent un quartier séparé, en dehors des murs, et les immigrants maltais conservent à la ville une certaine animation par leurs diverses industries; toutefois l'importance réelle de Bizerte est trop faible pour que la France se hâte de faire construire la ligne de chemin de fer concédée dans la première année de la conquête. L'embranchement de la voie ferrée n'aurait actuellement d'utilité que de Tunis à la ville de Matêr, située dans une région fertile en grains et riche en bestiaux. Quelques villages des environs de Bizerte sont entourés de belles cultures : tel est, sur une colline escarpée qui s'élève au nord-ouest du lac, le gracieux village de Menzel el-Djemil ou « Beau Séjour ».

A l'ouest de Bizerte, le rivage tunisien de la Méditerranée est une « côte de fer », évitée par les navires : aucune ville ne s'est bâtie dans l'intérieur, à l'exception de Beja; les populations, Mogod, Amdoum, Nefza, étaient encore presque indépendantes il y a quelques années, et les Khoumir avaient fréquemment repoussé les troupes qui venaient recueillir l'impôt. Tabarka, la Tabraca romaine, à quelques kilomètres de la frontière algérienne, reçoit quelques caboteurs, et par sa position, à moitié chemin entre Bône et Bizerte, elle semble destinée à devenir un port assez animé, lorsque des jetées, des bassins et des quais lui auront donné l'outillage nécessaire et que les routes tracées vers l'intérieur se seront bordées de villes et de villages. C'est dans la rade de Tabarka que commencèrent les opérations de la flotte française, lors de l'invasion de la Khoumirie : le plan d'une ville nouvelle a été tracé dans le voisinage de la côte, à la base sud-orientale de la colline escarpée qui porte le Bordj Djedid ou « Fort neuf » et au sud de l'îlot où se dresse encore le château des Génois Lomellini, occupé pendant près de deux siècles, de 1540 à 1742; quelques restes de constructions romaines rappellent l'importance qu'eut la cité du littoral, Tabraca, lorsqu'elle était rattachée par de larges voies aux carrières de marbre de Simittu, et le long de la côte, à Hippone et Hippo-Zarytus. Maintenant deux routes modernes pénètrent dans l'intérieur : l'une de Tabarka à la Calle, par les mines d'Oum Teboul, l'autre au camp d'Aïn-Draham, au centre même de la Khoumirie; prochainement, une ligne de chemin de fer à voie étroite portera sur les quais de Tabarka le tannin, le liège, le bois des forêts avoisinantes et les minerais, fer, plomb,

[1] Produit annuel de la pêche dans le lac de Bizerte : 350 000 kilogrammes de poissons.
(*Journal officiel de la République française*, 28 novembre 1881.)

zinc, argent, recueillis dans les montagnes des Nefza ; une autre voie ferrée partant de la même région minière, l'une des plus riches de l'Ancien Monde, doit aboutir à un petit port abrité des vents d'ouest par les rochers

N° 46. — TABARKA.



du cap Serrat. D'anciens puits d'extraction et des amas de débris, appelés « Buttes de Fer », « Collines d'Acier », prouvent que plusieurs de ces mines furent exploitées, probablement à l'époque romaine. Un certain nombre de familles échappées à la captivité, lors de la prise de Tabarka par les Tunisiens, en 1742, s'établirent en divers endroits de la côte, où elles

sont encore désignées sous le nom de Tabarkains, et près de cinq cents fugitifs réussirent à gagner l'île de San-Pietro, près de la côte de Sardaigne. Environ neuf cents personnes furent réduites en esclavage, et jusqu'à une époque récente on aurait trafiqué en Tabarkains et Tabarkaines[1]. A Tunis, ces réfugiés restèrent pendant près d'un siècle privés des droits conférés aux Européens; enfin, en 1816, le consul de la Sardaigne les prit sous sa protection.

Au sud s'élèvent les montagnes boisées et métallifères dont les produits



CHÊNE-LIÈGE DE FERNANA.
Dessin de Langlois, d'après une photographie de M. Lassave.

doivent un jour enrichir Tabarka; mais déjà sur de vastes étendues les forêts ont été ravagées : il n'en reste même plus au sud de la Khoumirie. Sur la longue croupe de Fernana, très fréquentée les jours de marché, un admirable chêne-liège, géant isolé dont le branchage a 100 mètres de tour, indique de loin aux tribus des montagnes le lieu du rendez-vous; cet « arbre » de Fernana, à l'ombre duquel se réunissaient jadis les délégués des Khoumir pour délibérer de la paix et de la guerre, est le dernier témoin

[1] Playfair, *In the Footsteps of Bruce.*

d'une forêt disparue[1]. La capitale de cette région, Aïn-Draham, dont le nom peut être traduit par celui de Font-Argente, très commun dans la nomenclature géographique de la France, n'est une ville que grâce à l'occupation des troupes; elle augmente ou diminue en proportion des hommes de la garnison. Mais quand même les soldats seraient entièrement retirés comme inutiles à la surveillance de la contrée, il est probable qu'Aïn-Draham se maintiendrait au moins comme bourg sur cette haute croupe du djebel Bir, grâce aux routes qui viennent y converger et qui en font un centre de trafic : nul lieu commun de marché n'est mieux placé pour les tribus de la Tunisie nord-occidentale. C'est près de là, sur une colline verdoyante, limitée à l'est par une vallée profonde, qu'est le fameux marabout de Sidi Abdallah ben-Djemal, où de toutes parts accourent les Khoumir le jour de la fête patronale.

V

La Tunisie est dans un état de transition aiguë. Encore officiellement puissance mahométane, elle est en réalité une province de l'empire colonial français, et ceux qui dans le pays ont le titre de maîtres sont des serviteurs, sur lesquels pèse le plus lourdement le fardeau de la sujétion. Les décrets sont toujours datés de l'année de l'hégire et précédés d'anciennes formules orientales; mais une nouvelle ère a commencé, et c'est de l'Occident que viennent aujourd'hui la force vive et la volonté. Tout change à vue d'œil sous l'impulsion des éléments étrangers : population, aspect des villes et même des campagnes, viabilité, industrie, direction des courants commerciaux.

L'immigration qui se porte vers la Tunisie se compose presque uniquement de Méditerranéens, car les Français eux-mêmes qui se dirigent vers la Régence appartiennent pour la plupart au versant de la mer Intérieure. Avant l'établissement du protectorat français, les Italiens étaient de beaucoup les étrangers les plus nombreux dans la Régence; depuis, ils ont gardé et même accru leur supériorité numérique, grâce à la proximité de leur pays et aux avantages que donne aux nouveaux venus une routine commerciale bien connue; en 1885, on les évalue à une douzaine de milliers. Les travaux publics, la culture du sol, les petites industries des rues recrutent incessamment leur armée parmi les prolétaires italiens; les immigrants français demandent des occupations mieux rétribuées et par cela même

[1] Cosson, *Forêts de l'Algérie.*

plus rares. Quant aux Maltais, proportionnellement fort nombreux en Tunisie, ils se désagrègent bientôt pour se scinder en deux nationalités distinctes. Parmi eux, presque tous les pauvres sont des catholiques fervents, obéissant avec zèle aux ordres du prélat français de Tunisie, tandis que les Maltais de la classe bourgeoise, dont l'italien est le langage habituel, se rattachent naturellement à l'Italie par les mœurs et la sympathie politique. On ne peut se dissimuler qu'une réelle hostilité règne dans la Tunisie entre les deux groupes de colons, les Français et les Italiens. Ceux-ci n'ont pas encore accepté le fait accompli; ils se considèrent comme des héritiers naturels privés par captation d'un bien qui leur revenait de droit, en vertu de sa situation géographique et des intérêts qu'ils s'y étaient créés. Même dans la ville de Tunis, la lutte économique entre les deux colonies étrangères a pris un caractère d'animosité nationale : deux chemins de fer, la voie italienne de la Goulette, la voie française de Bône-Guelma, s'arrêtent chacun dans une moitié du quartier franc, sans même se raccorder vers la Marine par une voie latérale; les deux entreprises, ayant chacune des intérêts garantis par le budget national respectif, s'interdisent l'une à l'autre les abords de leur domaine.

Cependant la prise de possession de la Tunisie comme complément du territoire algérien a eu pour conséquence de modifier la situation au profit de l'élément français. Naguère la langue européenne dominante était l'italien; même dans les familles françaises, les enfants, habitués à converser avec des camarades venus de la Sicile ou du Napolitain, finissaient par négliger comme langue usuelle le parler de leur propre famille. Maintenant, par un phénomène inverse, c'est le français qui tend à prédominer dans le cercle européen et maltais. Dans les écoles proprement dites, civiles et congréganistes, aussi bien que dans la grande école de la rue, les juifs, les musulmans apprennent le français, devenu, après l'arabe, la langue du pays. Déjà des écoles régulières ont été fondées dans la plupart des grandes villes de la Tunisie, et les cités de Tunis, Gabès, Sfakès, Monastir, Soûsa, Kaïrouan, Bizerte, el-Kef possèdent des écoles normales où se forment des moniteurs indigènes[1]. La prépondérance du commerce marseillais contribue aussi à

[1] Établissements d'instruction publique de Tunisie où l'on enseigne le français en 1885 : 35.

Nombre des élèves :	Israélites	1879
»	Arabes	758
»	Maltais	804
»	Italiens	794
»	Français	387
»	Autres	51

(Machuel, *Rapport adressé au ministre résident à Tunis*, 2 février 1885)

la francisation de la contrée ; enfin, les garnisons et les groupes d'employés de toute sorte répartis sur le territoire répandent de proche en proche l'usage de la langue autour des centres militaires et administratifs, Aïn-Draham, el-Kef, Kaïrouan, Soûsa, Gabès. L'achat de terres se fait presque exclusivement au profit des spéculateurs français : il n'est pas douteux que, du côté des plateaux de l'Occident, un mouvement d'immigration considérable ne s'établisse de Souk-Ahras et de Tebessa, amenant en Tunisie des éléments complètement francisés comme ceux de cette région du territoire algérien.

De grands changements s'opèrent aussi dans le monde musulman de la Tunisie. Tandis que des tribus habituées à l'indépendance abandonnaient le pays pour ne pas se trouver sous la domination du Roumi détesté, des Algériens venaient en nombre, presque tous dans l'espoir d'utiliser leur expérience à la suite des nouveaux maîtres : dans toutes les villes on les rencontre en qualité de cochers, de portefaix, de serviteurs. Maintenant c'est par cargaisons de centaines d'individus que les navires amènent des Kabyles à l'époque des moissons, et ce sont eux qui ont enseigné aux Tunisiens l'art de faucher les prairies. Les Marocains, travailleurs beaucoup plus forts et plus persévérants que les Arabes de Tunisie, se sont aussi présentés en foule et, avec les Siciliens, ils défrichent le sol et plantent la vigne dans les propriétés que les Français ont récemment acquises. Il est probable que la population musulmane de la Tunisie, désormais soustraite aux guerres civiles, aux incursions des tribus pillardes, aux soudaines répétitions d'impôt, commencera par augmenter sous le nouveau régime ; mais l'exemple des villes d'Algérie, où, par une inflexible loi, la mortalité des Arabes l'emporte régulièrement sur leur natalité, fait craindre que dans les villes de la Tunisie ne se produise aussi à la longue le même résultat, par suite du contact intime des Européens avec les Maures. Cet état social si mélangé de vices, que nous appelons civilisation, agirait-il surtout par ses mauvais côtés, en apportant aux faibles des éléments de corruption, sans leur donner en même temps la force de résistance ?

Autour des villes et des stations de chemins de fer la propriété change graduellement de mains. Depuis 1861, nombre d'étrangers achètent des terres aux musulmans, malgré l'obscurité des titres et les risques de procès, et l'on s'attend à un grand mouvement d'achats pour l'époque, probablement rapprochée, où, par l'adoption de l'acte « Torrens », importé des colonies australiennes, les formalités seront abrégées et réglées définitivement par l'inscription sur un registre matricule. Les débuts de l'occupation française

en Tunisie contrastent singulièrement avec ceux de la conquête d'Alger par la rapidité avec laquelle les Français deviennent acquéreurs de domaines agricoles : même la superficie totale des terres qui, en Tunisie, passent chaque année dans les mains de propriétaires français est supérieure à l'ensemble des acquisitions faites sur le territoire algérien, pourtant trois fois plus considérable[1]. La cause de cette différence entre les deux contrées limitrophes provient de ce que, en Tunisie, les acquéreurs procèdent directement à l'achat de terres en s'adressant aux propriétaires indigènes, tandis qu'en Algérie les terres ont été transmises aux colons par concessions du gouvernement, faites à la suite de longues formalités administratives. Mais si la propriété française se constitue beaucoup plus rapidement en Tunisie qu'elle ne s'est formée en Algérie, elle est dans son essence de nature moins démocratique. L'Algérie a de véritables colons, c'est-à-dire des hommes qui labourent eux-mêmes le sol, qui élèvent leurs enfants dans le sillon, qui montent la garde autour de leurs récoltes. Ce sont eux, plus que les soldats, qui sont la véritable force de l'Algérie française, parce qu'ils y sont de par leur volonté et qu'ils en ont fait leur patrie. Mais la Tunisie n'a pas de ces colons, petits propriétaires, qui en plaçant la pierre angulaire de leur demeure se mettent eux-mêmes un pied dans le sol, pour ainsi dire : à l'exception des jardiniers maltais, dont l'industrie est d'ailleurs en très grand progrès[2], les acquéreurs européens sont les représentants de compagnies financières, les agents de capitalistes qui restent absents, ou bien, dans les circonstances les plus favorables, des hommes d'entreprise qui surveillent de vastes étendues cultivées par des mains étrangères. La colonisation proprement dite de la Tunisie par des travailleurs français n'a quelque chance de s'accomplir que sur les plateaux de l'ouest, où la ressemblance des conditions physiques, des deux côtés de la frontière, tend à produire des conditions sociales analogues. Les entreprises si importantes du reboisement n'ont été commencées que dans les dunes du Djerid et le long du chemin de fer de Bône à Guelma. Dans le Djerid on a eu surtout en vue la fixation des sables mouvants, tandis que la compagnie du chemin de fer s'occupe de l'acclimatement d'espèces nouvelles; sur les quatre cent mille arbres qu'elle a fait planter dans ses emprises, la plus grande part se compose d'acacias d'Australie, qui donnent un excellent tannin, et d'une espèce d'eucalyptus, le « gommier bleu ». Une nouvelle oasis naît près de l'oued Melah, sur le seuil de Gabès, grâce au puits artésien qu'y a

[1] Achat de terres par des Européens en Tunisie, en 1884 : 40 000 hectares.

[2] Exportation maraîchère de la Tunisie en 1885 :
2 460 900 kilogrammes, dont 2 250 400 kilogrammes des ports de Tunis et de Bizerte.

fait jaillir l'explorateur Landas. Mais d'autre part le déboisement se continue : l'œuvre de destruction l'emporte certainement sur les travaux de restauration. Des forêts entières de pins, près de la hamâda d'el-Kessera, ont été détruites uniquement pour la vente de l'écorce.

Le contraste entre les deux modes de propriété, en Tunisie et en Algérie, se reproduit dans le mode de culture. Tandis qu'aux premiers temps de la colonisation, et jusqu'à une époque récente, les cultivateurs algériens suivaient les mêmes errements que les paysans français, tâchant d'obtenir de leur terrain les diverses espèces de produits nécessaires à l'entretien des hommes et des bêtes, grains, racines, fruits et fourrages, les planteurs tunisiens ne s'occupent guère de ces cultures multiples; quoiqu'ils aient introduit des plantes nouvelles, telles que l'arachide et la ramie, ils ne spéculent que sur le rendement d'un seul produit, la vigne : l'agriculture a changé de caractère pour devenir principalement une exploitation industrielle. Ainsi l'évolution qui s'est accomplie dans le monde économique, par suite de la concentration des capitaux, se manifeste en Tunisie par une constitution de la propriété et par des méthodes agricoles différentes de celles du premier demi-siècle de l'occupation française en Algérie. L'esclavage est aboli depuis 1842, même avant qu'il l'eût été officiellement dans l'Algérie voisine; mais nombre de journaliers indigènes, les khammès ou colons au « cinquième » qui labourent les domaines de grands propriétaires, sont de véritables serfs, tenus, comme ils le sont, par les avances que leur font les maîtres et qu'ils payent à intérêts usuraires, sur la part de récolte qui leur est attribuée. La famine a souvent sévi sur les populations de la Tunisie, si grande que soit la fertilité naturelle de la contrée; pendant l'hiver de 1867 à 1868, les mosquées et les zaouya étaient emplies de faméliques et chaque matin on allait y ramasser les cadavres par charretées[1].

L'industrie proprement dite n'a guère été modifiée dans ses procédés depuis que la colonie étrangère a pris dans la contrée une si grande importance : le résultat de l'annexion commerciale a été surtout d'amoindrir le travail dans les ateliers de la Tunisie au profit de l'industrie étrangère : quoique les métiers à la Jacquard aient été introduits chez les tisserands de Tunis, la manufacture de Lyon tend à remplacer celle de Tunis sur les marchés de la Régence. De même, les grandes compagnies de bateaux à vapeur et principalement celle que subventionne l'État font longer régulièrement la côte par leurs paquebots, qui d'escale en escale chargent les denrées, débarquent les marchandises; il ne reste plus rien à faire pour les

[1] Gustav Nachtigal, *Sahara und Sudan*.

petites balancelles qui jadis cinglaient d'un port à l'autre, suivant les caprices du vent, du courant et de la marée[1]. Dans l'ensemble du commerce extérieur, qui du reste s'accroît rapidement, la part de la France est de beaucoup la plus considérable.

Les chemins de fer produisent dans l'intérieur même du pays une évolution analogue à celle qui a pour cause la substitution de la vapeur à la voile : ils suppriment les anciens modes de transport par caravanes et déplacent les courants commerciaux. Déjà la voie ferrée de Tunis à Bône et à Guelma, pénétrant dans les cluses de la haute Medjerda, évitée jadis par les chaussées romaines, a détourné vers Bône une partie du trafic tunisien, qui précédemment prenait toujours la direction de Tunis. De même le chemin de fer qui traversera la Tunisie septentrionale par Beja pour aboutir au port de Tabarka ouvrira au mouvement des échanges une voie qui n'avait pas encore été suivie. Une autre ligne plus importante, celle de Souk-Ahras à Gabès par Tebessa, permettra de contourner toute la région péninsulaire de la Tunisie et d'aller directement des ports algériens au Djerid et aux oasis de la Tripolitaine. Actuellement le travail de construction des chemins de fer en Tunisie ne se poursuit qu'avec lenteur et le trafic n'a qu'une faible importance, la société concessionnaire, à laquelle un revenu de 6 pour 100 est garanti par l'Etat, n'ayant aucun intérêt à développer un commerce local qui ne lui rapporterait rien[2]. Les voies ferrées qui paraissent devoir se construire le plus tôt sont la ligne du nord, qui de Djedeïda se dirigera vers Matêr et plus tard vers Bizerte, la ligne orientale, qui continuera celle de Hammam-Lif vers Hammamet, coupant ainsi la racine de la péninsule de Dakhelat el-Mahouin, et la ligne du sud, qui montera vers Zaghouan pour redescendre ensuite à Kaïrouan et se ramifier vers Soûsa, remplaçant la voie provisoire qui existe aujourd'hui entre ces deux villes pour le service de l'armée.

Bien avant d'être suzerain de Tunis, dès 1847, le gouvernement français y avait établi le service de la poste ; plus tard, il s'était aussi chargé de la transmission des télégrammes. Les villes principales de la

[1] Mouvement de la navigation dans les ports tunisiens en 1882 :
Bateaux à vapeur et voiliers : 3641, jaugeant ensemble 1 478 000 tonnes.

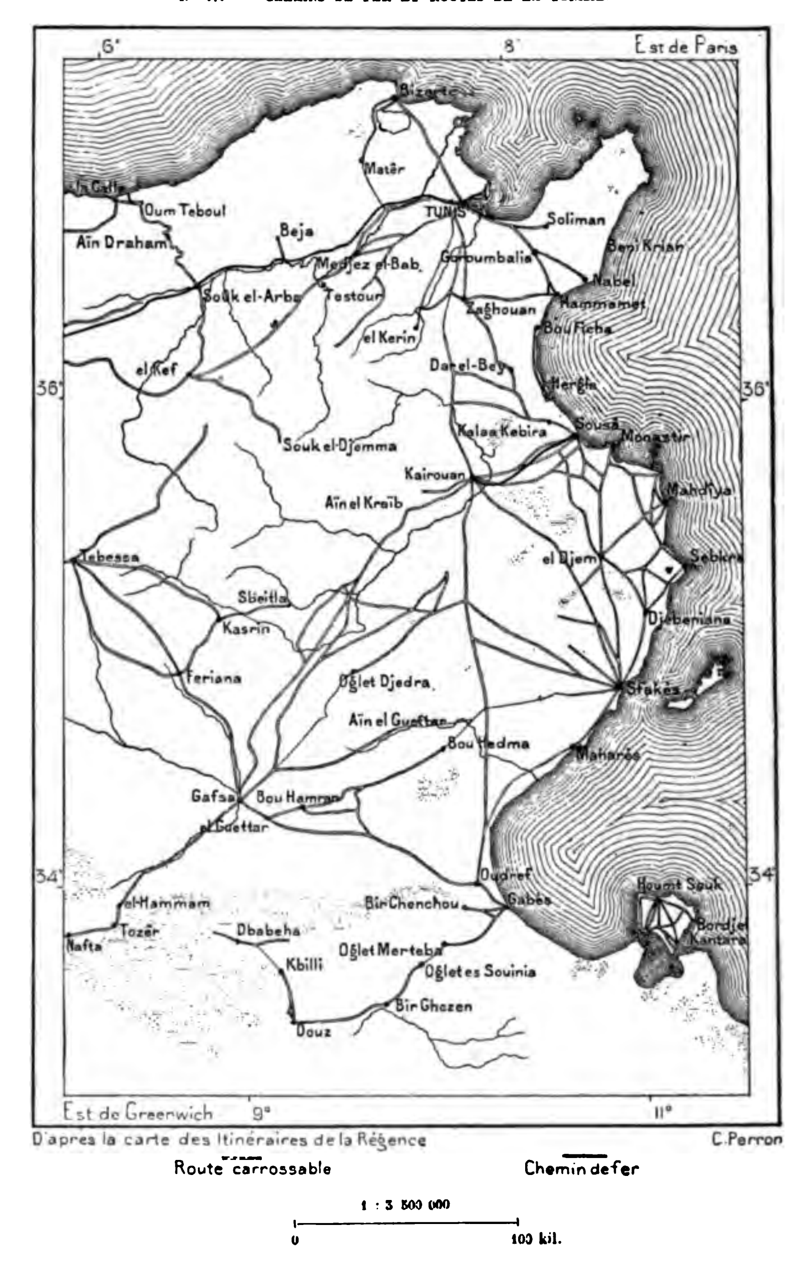
Valeur du commerce général de la Tunisie :

1881		1883	
Importations. . .	17 781 584 francs.	Importations. . .	21 223 617 francs.
Exportations. . .	13 410 529 »	Exportations. . .	13 116 175 »
Ensemble .	31 192 113 francs.	Ensemble. .	34 339 792 francs.

[2] Chemins de fer français de la Tunisie en 1884 : 212 kilomètres.
Recettes : 875 547 francs.

Tunisie sont desservies régulièrement par les facteurs de la poste et des lignes télégraphiques traversent la contrée dans tous les sens, rejoignant

N° 47. — CHEMINS DE FER ET ROUTES DE LA TUNISIE.



le réseau d'Algérie à la ligne de Tripoli. Les Arabes respectent religieusement les fils et les poteaux, qui leur servent d'indicateurs pour les pistes et les traverses.

VI

Le gouvernement de la Tunisie, — ainsi nommée pour la première fois par M. Mac-Carthy en 1847, — est à deux têtes, à la fois beylical et français. En vertu de la convention du Bardo, le bey règne, exerçant même un pouvoir absolu dans toutes les affaires intérieures; mais la France, devenue protectrice de la Tunisie, se charge d'en défendre la sécurité à l'extérieur et d'en administrer les finances par l'entremise d'un « résident-général », c'est-à-dire qu'elle dispose des ressources militaires et de l'argent du pays. C'est donc à elle qu'appartient réellement le pouvoir, dont l'apparence est abandonnée au bey et à ses agents. On peut dire toutefois qu'à certains égards la Tunisie est restée un État distinct, étranger à la France : c'est une individualité politique ayant son administration, sa législation spéciales et maintenant des intérêts opposés à ceux de l'Algérie limitrophe. Dans les petites villes, les rapports entre les Français et les indigènes sont réglés par l'intermédiaire des consuls et de « contrôleurs civils », comme entre des populations étrangères; on s'oppose même à ce que des « sujets du bey » se fassent naturaliser français; la douane examine les marchandises françaises et algériennes comme si elles venaient d'Italie ou d'Angleterre et leur fait payer un droit de 8 pour 100 sur la valeur. Même les poids et mesures diffèrent, et tandis que le système métrique proposé par la France est devenu celui d'un demi-milliard d'hommes dans les deux mondes, il n'a pas encore été introduit officiellement en Tunisie. Le tribunal civil de Tunis et les six justices de paix d'institution nouvelle, Tunis, la Goulette, Bizerte, Soûsa, Sfakès et el-Kef, jugent d'après les lois françaises les causes pendantes entre Européens et indigènes; même depuis 1885 les magistrats sont payés par le budget de la Tunisie comme fonctionnaires du gouvernement beylical, mais ils ressortissent à la cour d'appel d'Alger. Les tribunaux consulaires des diverses nations ont été supprimés; en dehors des villes, l'administration de la justice est confiée à des kaïd, ayant sous leurs ordres des khalifa et des cheikh, en nombre variable. La bastonnade, peine infamante qu'on faisait toujours appliquer par les mains d'Israélites méprisés, a cessé d'être appliquée. La presse, composée seulement de neuf journaux en 1885, est soumise à l'obligation du cautionnement.

Aucune forme de représentation parlementaire ne représente vis-à-vis du pouvoir les fictions constitutionnelles. Au pouvoir « absolu » du bey, limité maintenant par un budget strictement fixé, s'oppose le pouvoir

du résident-général, qui, pour n'être pas absolu en principe, ne s'en exerce pas moins par décrets, loi souveraine pour tous et pour le bey lui-même : c'est le résident-général, « dépositaire des pouvoirs de la République dans la Régence », qui seul a le droit de correspondre avec le gouvernement français, par l'intermédiaire du ministre des affaires étrangères. Il a sous ses ordres les commandants des troupes de terre et de mer et tous les hauts employés des services administratifs. Le général qui commande les troupes d'occupation et qui dispose ainsi du pouvoir matériel est par cela même un des chefs universellement reconnus de la principauté; l'archevêque, supérieur d'une petite armée de prêtres et de religieuses, et guide spirituel de toute la communauté maltaise, dispose d'une influence incontestée, quoique n'étant appuyée par aucune charte officielle. L'apparence de la direction est entre les mains d'un ministère tunisien, qui comprend les surintendants des finances, de la « plume », de la justice, des travaux publics, de la guerre, de la marine; mais c'est le résident français qui préside aux affaires étrangères comme représentant du pouvoir suzerain au sein du conseil. D'après les traditions, le pouvoir beylical se transmet de mâle en mâle à l'aîné de la famille, quel que soit d'ailleurs le degré de parenté. L'héritier présomptif actuel est le frère du bey : son titre officiel est celui de « bey du camp », et naguère il commandait en effet les forces envoyées de province en province pour le recouvrement de l'impôt.

Les embarras financiers du souverain de la Tunisie furent, on le sait, l'une des principales causes de l'occupation de la contrée par les troupes françaises. Les prêteurs qui s'étaient empressés de lui remettre à gros intérêts des fonds, dans lesquels la part des Français est des trois cinquièmes, et qui lui avaient fait hypothéquer ses biens en garantie de leurs créances, avaient fini par se substituer à lui pour la perception des impôts[1], mais il leur fallait un gage plus sûr, la possession indirecte du pouvoir politique, pour assurer leurs revenus : de là des intrigues et des luttes de toute espèce qui finirent, avec les complications politiques, par amener les événements de 1881. Aussi l'une des clauses principales du traité qui mit fin à l'indépendance de la Tunisie stipulait-elle une réorganisation financière de la Régence, « assurant le service de la dette publique et garantissant les droits des créanciers de la Tunisie. » Les revenus de la contrée furent divisés en deux parts, l'une consacrée aux dépenses ordinaires pour le payement de l'administration et la gérance de l'État, l'autre, plus

[1] Dette du bey de Tunis en 1859 : 20 000 000 francs.
» » » 1869 : 275 000 000 »

considérable, abandonnée aux créanciers à titre de gage; d'après la convention, une dette totale de 137 500 000 francs fut ainsi privilégiée et garantie par le budget de l'État. Une commission financière nommée pour représenter les créanciers touchait les revenus dont la perception est le plus facile et le produit assuré; en cas d'insuffisance, elle pouvait combler le déficit au moyen d'un prélèvement sur les revenus de l'État, dont elle surveillait le budget : il était même interdit au gouvernement de faire aucune réforme, de créer ou de modifier aucun impôt, d'émettre aucun emprunt, d'établir aucun service public sans l'assentiment de ses contrôleurs financiers. Cette commission n'existe plus, mais les intérêts des créanciers n'en sont pas moins bien sauvegardés. Les principaux revenus qu'on leur attribue sont ceux des douanes d'importation et d'exportation, les fermages du tabac, des pêcheries, du sel, les droits de marché et d'entrepôt dans la plupart des villes, les taxes sur les oliviers dans le Sahel et d'autres districts. L'impôt le plus impopulaire, la medjba ou taxe de capitation, est toujours perçu pour le compte de l'État : il consiste en un droit de 27 francs par tête, auquel s'ajoutent les frais de perception, d'autant plus forts que le contribuable est plus embarrassé pour les payer : d'ailleurs, cet impôt ne frappe guère que les pauvres, la plupart des habitants riches ayant trouvé moyen de s'y soustraire; tous les habitants de la capitale en sont exempts. Un autre impôt des plus lourds est le *kanoûn*, perçu sur les oliviers, en outre de la dîme : dans les mauvaises années, il est arrivé fréquemment que les cultivateurs ont coupé leurs arbres pour qu'on ne vînt pas leur réclamer une taxe qu'ils étaient incapables de payer[1]. L'accroissement considérable du commerce dans ces dernières années, la répression de la contrebande, le renvoi de plus de quatre mille fonctionnaires parasites et l'application stricte des taxes douanières ont permis d'introduire de l'ordre dans le chaos financier[2], et l'on va même jusqu'à prétendre que les recettes sont maintenant supérieures aux dépenses, comme s'il ne fallait pas compter aussi les frais d'entretien de l'armée d'occupation, et d'autres dépenses à la charge du budget fran-

[1] Antonin Dubost, *Documents parlementaires*, *Journal officiel de la République française*, août 1882, janvier 1884.

[2] Budget de l'État tunisien en 1884 :

Recettes.	10 566 900	francs;
Dépenses.	11 996 900	»

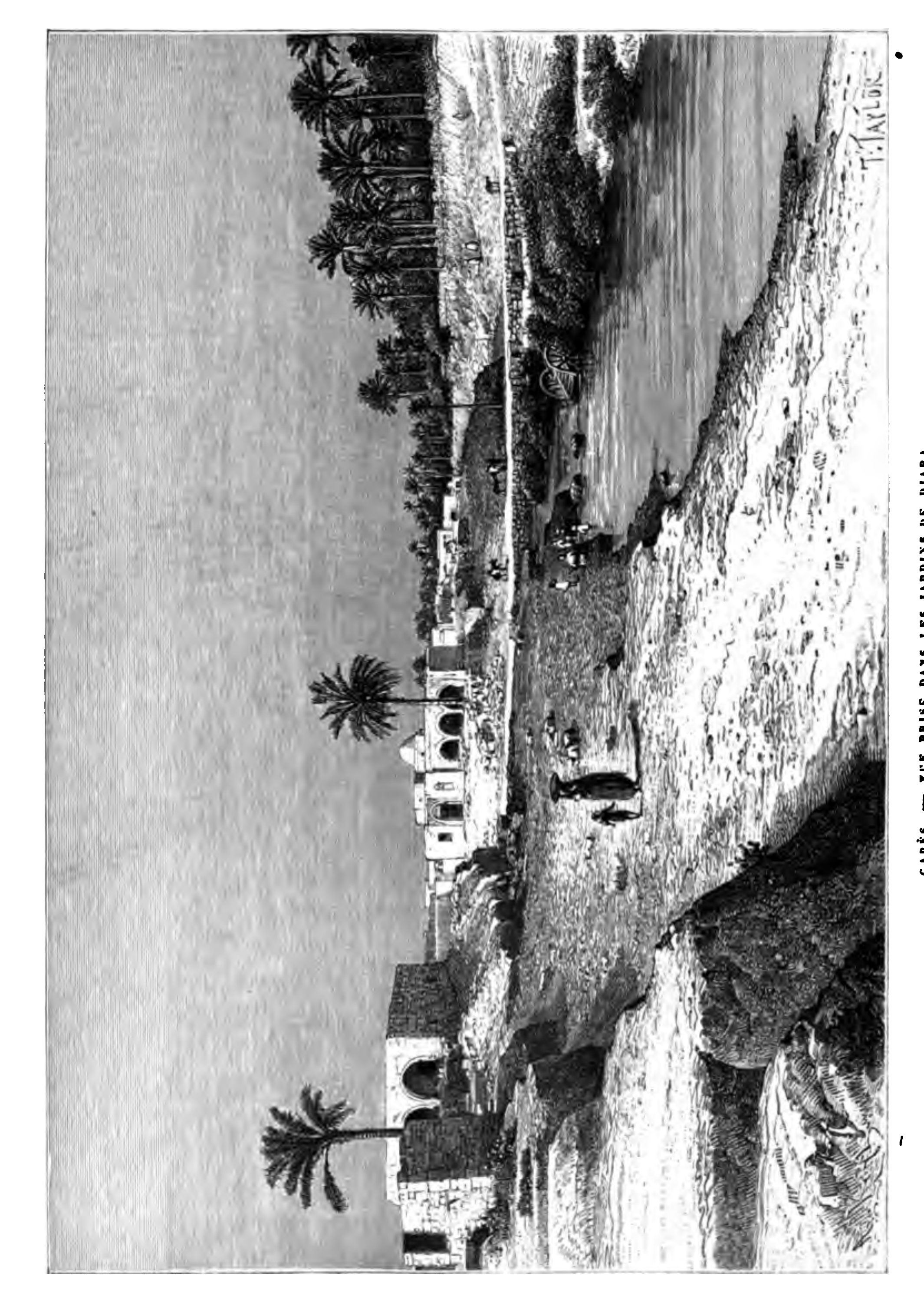
dont 8 000 000 francs pour le service de la dette. (Documents cités.)

Budget prévu pour 1886.	20 000 000	francs.
Service de la dette	6 500 000	»
Liste civile	1 200 000	»

çais, qui représentent à peu près la valeur totale de tout le budget tunisien[1]. Les *habbous*, c'est-à-dire les terres de mainmorte affectées à des fondations pieuses, sont restées en dehors des prévisions de l'impôt. Elles occupent, dit-on, un tiers du sol tunisien, et ne payent guère au trésor qu'une centaine de mille francs.

En 1885, l'armée d'occupation française, considérablement diminuée par les emprunts du Tongking, s'élevait à 11 000 hommes environ, distribués dans les postes stratégiques de la contrée : aux premiers temps de la conquête, elle atteignit le chiffre de 45 000 hommes. Les trois centres militaires sont les places de Tunis, de Soûsa et de Gabès, et dans l'intérieur se trouvent des chefs-lieux de cercle, Aïn-Draham, el-Kef, Kaïrouan, Gafsa, ayant leurs annexes où sont détachées quelques escouades. Les compagnies mixtes qui avaient été primitivement organisées se sont graduellement transformées en corps de spahis ou « tirailleurs algériens » comme ceux de la colonie voisine : dans la nomenclature officielle, ils n'ont même pas reçus le nom de « tunisiens » qui leur reviendrait de droit et qu'il eût été convenable de leur donner, une certaine rivalité nationale existant entre les deux nations limitrophes. La conscription fonctionne en Tunisie et recrute une petite armée beylicale, organisée sur le modèle de l'armée française, mais employée surtout à un service de parade aux trois résidences de la Marsa, du Bardo et de la Goulette, quoique, d'après la loi sur le recrutement publiée en 1860, elle soit encore « l'armée de la guerre sainte combattant dans la voie divine en rangs serrés comme une muraille ». Le soldat, recruté par la voie du sort, est tenu de servir pendant huit ans, à moins qu'il ne se fasse remplacer ou qu'il n'appartienne à la classe des imam, des professeurs ou des lettrés. En 1884, cette armée, forte de plusieurs milliers d'hommes sur le papier, ne comprenait en réalité que 500 hommes d'infanterie, 25 cavaliers et 100 artilleurs ; les officiers pensionnés sont plus nombreux que les soldats en service actif. Mais l'armée régulière se complète par les corps du *makhzen*, spahis et hambas, chargés de la police et de la répression sommaire. En 1884 on a licencié deux corps de troupes irrégulières, les Koulougli ou Hanefîya, d'origine turque, et les Zouaoua, Kabyles pour la plupart. Ce corps, organisé au seizième siècle, se recrutait constamment de nouveaux immigrants d'Algérie : les Zouaoua de race formaient la division de Mer Endfin, tandis que les Arabes étaient classés à part. Au nombre d'environ 4000 hommes, ces troupes étaient

[1] Crédits votés de 1881 à 1885 pour l'occupation de la Tunisie : 181 275 229 francs.
(*Débats parlementaires*, séance du 12 juillet 1885.)



GABÈS. — VUE PRISE DANS LES JARDINS DE DJARA

Dessin de Taylor, d'après une photographie communiquée par M. Poinssot.

chargées de la garde des forts. Leur dernier général appartenait à la tribu des Aït-Iraten, la plus guerrière du territoire kabyle[1].

Les divisions naturelles de la Tunisie sont assez nettement tracées pour qu'il ait été facile de désigner les places de commandement. Toute la basse vallée de la Medjerda, le bassin de l'oued Melian et la péninsule du Dakhelat el-Mahouin se trouvent dans le rayon militaire de Tunis. Le quadrilatère de monts et de collines que limite au sud le cours de la Medjerda a pour chef-lieu la ville de Beja, et pour surveiller spécialement le massif de la Khoumirie on a établi au centre de la région le camp d'Aïn-Draham. De même, les districts montueux qui séparent la Medjerda des affluents du lac Kelbia ont pour place centrale la ville d'el-Kef, et l'âpre contrée des hamâda est commandée par le camp de Soûk el-Djemâa. Kaïrouan était indiquée d'avance comme la capitale des vallées et des plaines qui s'inclinent vers le lac Kelbia, et le Sahel se divise au ras Kapoudiah en deux moitiés qui dépendent, l'une de Soûsa, l'autre de Sfakès. Quant aux steppes et aux massifs isolés de la Tunisie méridionale jusqu'à la dépression des chott, leur centre naturel est à Gafsa, et toute la région du sud, jusqu'à la frontière tripolitaine et au désert, forme le district militaire de Gabès, le plus important de tous à certains égards, puisqu'il commande l'entrée des régions sahariennes et permettrait à un ennemi de prendre à revers le territoire algérien par le front méridional des montagnes de l'Aurès.

La Régence est divisée administrativement en *outan*, circonscriptions d'étendue très diverse, chacune desquelles est gouvernée par un caïd, qu'assistent un ou plusieurs khalifa ou « lieutenants », suivant l'importance de la province; quant aux villes, aux villages, aux tribus nomades et aux fractions de tribus, elles sont régies par des cheikh, qui se font payer directement leurs honoraires par les administrés : ce casuel est désigné par l'expression euphémique de « prix des souliers », les chaussures usées au service de la clientèle justifiant aux yeux des fonctionnaires les extorsions dont ils se rendent coupables[2]. Des commissions municipales siégeant dans quelques villes érigées en communes, telles que la Goulette, el-Kef, Bizerte, Soûsa, Sfakès, sont composées de résidents européens nommés par le gouvernement et de musulmans élus par les notables. Le conseil municipal de Tunis fut créé en 1858 à la sollicitation du consul français Léon Roches; il ne comprenait alors que des notables indigènes à la nomination du bey.

[1] O. Mac Carthy, *Notes manuscrites*.
[2] Henri Duveyrier, *Tunisie*.

Le nombre des *outan* a fréquemment changé. Lors de l'annexion, on en comptait plus de vingt, non compris ceux des tribus spéciales, nomades ou à demi résidentes, qui étaient administrées à part.

OUTAN OU GOUVERNORATS.	VILLES PRINCIPALES.	POPULATION.
Tunis.	Tunis.	90 000
La Goulette.	La Goulette	3 500
Mohammedia et Mornak . . .		
Hammam-Lif.		
Bizerte	Bizerte	5 000
Matèr.	Matèr.	2 500
Tabarka.	Tabarka.	
Beja	Beja	4 500
El-Kef	El-Kef	5 000
Teboursouk	Teboursouk	2 500
Testour.		
Medjez el-Bab		
Tebourba	Tebourba	2 500
Zaghouan	Zaghouan	2 900
Soliman.	Nabèl.	4 800
	Kelibia	2 500
Sahel et Soûsa	Soûsa.	8 000
	Msaken.	10 000
	Kelaa-Kebira.	7 000
Monastir.	Monastir.	7 500
	Djemâl	6 000
	Moknin.	6 000
	Bokalta.	4 000
	Teboulba	3 000
Mahdiya.	Mahdiya.	6 000
Sfakès et Kerkennah.	Sfakès	30 000
Kaïrouan	Kaïrouan	12 000
Gafsa.	Gafsa.	4 500
Djerid.	Tozèr (oasis).	10 000
	Nafta »	8 000
	El-Oudian (oasis)	3 800
Arad	Gabès »	10 000
Outan Guebli.		
Djerba	Houmt-Soûk.	3 000

CHAPITRE III

ALGÉRIE

I

La partie centrale de la Maurétanie, de cette « île de l'Occident », qui par sa géologie, de même que par son climat et ses produits, appartenait jadis au continent du nord, a été politiquement reconquise sur l'Afrique et rattachée aux rivages opposés de la Méditerranée. D'ailleurs, depuis les commencements de l'histoire, les relations les plus suivies de cette contrée, pacifiques ou guerrières, ont toujours eu lieu, non avec les terres africaines dont la séparent les solitudes du Sahara, mais avec les régions d'outre-mer situées au nord ou à l'orient. Les archéologues nous montrent, avant l'histoire même, les constructeurs des dolmens cheminant des Gaules vers la Maurétanie à travers l'Espagne, puis, à l'aurore des âges racontés dans les plus anciennes annales, nous voyons les Sidoniens et les Tyriens fondant leurs marchés sur le littoral de la Maurétanie. A l'influence de la Phénicie succèdent celles de Rome et de Byzance; même pendant l'interrègne que produit la migration des peuples entre les deux empires, des conquérants venus des bords de la Baltique, les Vandales, s'égarent jusque dans ces pays du sud et finissent par s'y éteindre sans laisser de traces distinctes dans le mélange des nations d'Afrique. Puis les Arabes, mêlés aux Syriens et aux Égyptiens, se déversent sur le Maghreb en rapides inondations, et les Turcs viennent à leur tour, non pour occuper la contrée, mais pour la dominer et y établir le siège de leur puissance maritime.

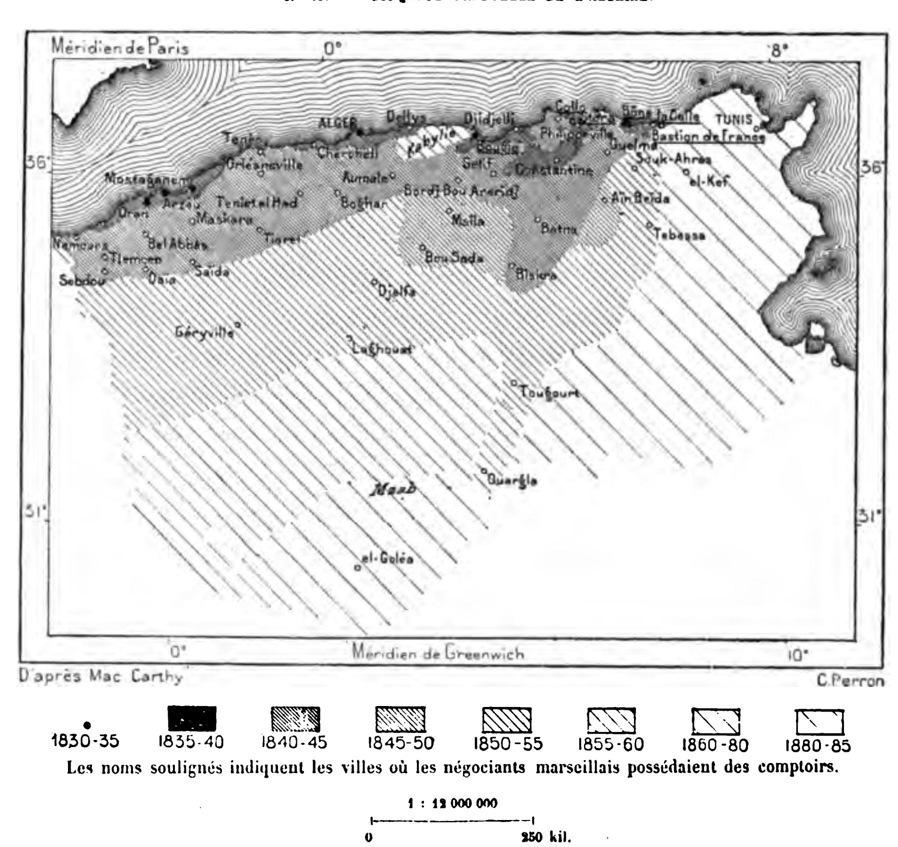
Mais lors même que le Maghreb recevait ses immigrants des régions orientales, c'est avec les côtes opposées de l'Europe méditerranéenne que s'établissaient ses relations pacifiques ou guerrières, et presque toujours ce fut l'état de guerre qui prévalut. Pendant plus de dix siècles, les pirates

du midi, d'abord connus sous le nom de Maures ou Sarrasins, puis appelés Barbaresques, furent en lutte contre toute l'Europe marchande et ils s'aventurèrent même dans l'Océan pour y capturer des navires. C'est pour éviter leurs attaques soudaines que les villes et les villages du littoral méditerranéen se bâtissaient sur les collines, à distance de la côte, et s'entouraient de murs. Dans la guerre qui se perpétua de siècle en siècle entre musulmans et chrétiens, les premiers eurent d'abord le dessus, puisqu'ils s'emparèrent de l'Espagne, de la Sicile, puisqu'ils occupèrent même longtemps les montagnes des Maures sur le littoral français, et que leurs expéditions pénétrèrent dans les vallées de la Garonne, de la Loire et du Rhône, jusque dans le cœur des Alpes. Pourtant, dès le moyen âge, la guerre avait été portée en Afrique, lors de la croisade de saint Louis; elle se termina par un échec pour les chrétiens, mais, peu de temps après la conquête de Grenade par les Castillans, ceux-ci, poursuivant leurs avantages sur la terre d'Afrique, s'emparèrent d'Oran, de Bougie, de Mostaganem, d'Alger; Tlemcen même, dans l'intérieur du pays, leur devint tributaire, et l'on put croire que l'Espagne, après avoir été asservie par les Arabes et les Berbères, allait les asservir à son tour. Toutefois cette poussée n'eut qu'un temps : malgré le titre d'*Africanus*, qu'il s'était donné comme le Romain Scipion, Charles-Quint fut moins heureux en Maurétanie que ne l'avait été son aïeul Ferdinand; sa flotte fut détruite par l'orage et depuis lors la « tempête de Charles-Quint » aida toujours les pirates à disperser leurs ennemis. La plupart des puissances européennes payaient impôt aux Turcs d'Alger pour sauvegarder leur commerce, et quand elles refusaient ce tribut honteux, il leur fallait bientôt après recourir au blocus et au bombardement des villes côtières de l'Algérie ou bien acquitter de fortes rançons pour libérer leurs nationaux captifs. Sous mille formes, la guerre était en permanence entre les États barbaresques, l'Europe et son avant-poste de Malte. Un certain avantage finit par rester aux nations européennes, puisque les Turcs ne conquirent pas un seul pouce de terre sur les rivages du nord, tandis que sur les côtes d'Afrique maint comptoir, comme Tabarque et la Calle, était affermé par des marchands du nord, et maint îlot, mainte péninsule fortifiée, comme les presidios de la côte marocaine, et même la ville d'Oran, jusqu'en 1791, étaient occupés par des garnisons espagnoles.

En 1830 fut porté le coup décisif : la ville d'Alger, où s'étaient entassés les trésors des corsaires, tomba au pouvoir des Français; puis d'autres points du littoral furent successivement occupés et, par la force même des choses, malgré les incertitudes de plan, les changements de politique,

les reculs temporaires, la conquête de l'intérieur se fit de proche en proche : après la région du Tell, celle des plateaux, puis les oasis du désert. Toute l'Algérie, plus grande que la France, a été graduellement annexée jusqu'aux limites tracées par le parcours des tribus et de leurs troupeaux et par les cultures des résidents. La Tunisie a subi le même sort que l'Algérie, et si le Maroc, séparé de la province d'Oran par une frontière mal définie, n'est pas encore devenu territoire européen, la cause en est aux rivalités des

N° 48. — CONQUÊTE GRADUELLE DE L'ALGÉRIE.



Les noms soulignés indiquent les villes où les négociants marseillais possédaient des comptoirs.

1 : 12 000 000

0 250 kil.

puissances jalouses qui s'interdisent mutuellement d'y toucher ; cependant l'Espagne, reprenant l'offensive longtemps interrompue, s'est fait céder une certaine étendue de côtes sur le versant océanique, et les troupes françaises, de leur côté, ont maintes fois franchi à Oudjda, au Chott Tigri, à Figuig, la ligne conventionnelle de la frontière marocaine pour cerner des tribus hostiles. D'avance, le Maroc peut être considéré comme annexé politiquement à l'Europe, et les habitants eux-mêmes sont les premiers à se rendre compte de cette inévitable destinée. L'Afrique entière, même dans

les régions tropicales où le blanc ne s'est pas encore acclimaté, n'est-elle pas graduellement envahie sur tout son pourtour?

Désormais rattachée à l'Europe, l'Afrique septentrionale a pris une importance considérable dans l'histoire contemporaine. L'Algérie notamment participe à la vie intense qui agite actuellement les sociétés civilisées. Après l'Égypte, c'est l'Algérie qui, parmi les terres africaines, a été le théâtre des événements dont l'influence s'est fait le plus sentir au loin; après la colonie anglaise du Cap, c'est l'Algérie qui est le plus grand centre de peuplement européen, et malgré trente années de guerres presque incessantes, l'Algérie s'est même, eu égard à la durée de la période de colonisation, beaucoup plus rapidement peuplée d'immigrants d'Europe que les possessions anglaises de l'Afrique méridionale. Ce n'est pas un territoire d'exploitation industrielle ou fiscale, une immense ferme de rapport comme Java, comme l'Inde anglaise, souvent désignées à tort sous le nom de colonies et trop souvent aussi données en exemple aux puissances militaires de l'Europe; elle est devenue, comme le Canada, quoique sous d'autres formes politiques, un territoire de peuplement, une extension de la France par delà les mers. Prise dans son ensemble, l'œuvre de la nation conquérante, mélangée de bien et de mal et très complexe dans ses effets comme toutes les œuvres humaines, n'a pas eu pour résultante générale la diminution et l'abaissement des indigènes. Sans doute il s'est trouvé des hommes pour demander que la loi du talion historique soit appliquée aux Arabes et qu'ils soient « refoulés » vers le désert, comme ils refoulèrent jadis les Berbères vers les montagnes. En beaucoup d'endroits du Tell et aux alentours des villes ces procédés de « refoulement » ont même été mis en pratique, d'une manière indirecte et légale, « par voie d'expropriation pour cause d'utilité publique »; mais la plupart des Arabes sont encore en possession de leurs terres, et la part qui leur est restée serait largement suffisante pour les nourrir si elle appartenait aux cultivateurs eux-mêmes, et non pas à de grands chefs, vrais possesseurs sous le nom de la tribu. En dépit des injustices et des cruautés qui accompagnent toute prise de possession violente, la situation des Arabes n'a point empiré; celle des Kabyles, des Biskri, des Mzabites s'est améliorée, grâce à l'extension qui a été donnée à leurs industries et à leur commerce. L'Algérie a beaucoup plus reçu de la France qu'elle ne lui a rendu, et les habitants du pays, quoique non traités en égaux, ont à maints égards gagné en liberté depuis l'époque où commandait le Turc. Si des colons européens sont venus prendre place sur le sol de l'Algérie à côté des Arabes et des Kabyles, c'est par leur travail que nombre d'entre eux cherchent à conquérir leur droit à l'oc-

cupation, et certes, s'il est une existence de labeur, de renoncement et de courage, c'est bien la vie du colon qui s'acharne à la culture d'un sol souvent aride, sous un climat hostile auquel il doit s'accommoder péniblement, au milieu de populations inquiètes, par fois haineuses, affolées même par les prédications de fanatiques. Maint village, mainte ville salubre, où l'on voit aujourd'hui de nombreux enfants blancs et roses s'amuser dans les rues, a dans son cimetière deux ou trois couches superposées de colons qui sont morts à la peine, après avoir ameubli et assaini le sol pour leurs successeurs. Souvent des cultivateurs de nationalités diverses s'y sont essayés les uns après les autres : Suisses, Alsaciens, Mahonais, Espagnols, Maltais, Provençaux ont pris chacun leur part de la tâche difficile. La terre a été conquise bien plus par la charrue que par l'épée.

Dans cette part de la conquête, pacifique mais non moins pénible que la part militaire de l'œuvre, les colons non français furent dans les commencements les plus nombreux à la besogne, et maintenant ils ne le cèdent guère aux colons français dans les travaux de la mise en culture. Ce n'est donc point sans injustice qu'on leur envierait le pain qu'ils ont gagné par un âpre labeur. Sans eux et sans les Français du midi, Provençaux et Languedociens, cette question si discutée de l'acclimatement des Européens dans la Berbérie n'aurait pas été résolue. Les immigrants de la France du nord et de l'Europe centrale ne résistent pas aussi énergiquement que les riverains de la Méditerranée aux causes de mortalité : chez eux, les décès l'emportent assez régulièrement sur les naissances. Si les colons s'étaient recrutés uniquement parmi ces éléments ethniques, l'œuvre de peuplement eût été sans cesse à recommencer, on eût pu craindre que la terre brûlante de l'Afrique ne dévorât successivement tous les hommes du nord, comme elle avait jadis dévoré les Vandales. Mais, en dépit du changement de latitude que les colons ont à subir en se portant du nord au sud de la mer Intérieure, dans le sens du méridien, la migration de Catalans, Provençaux et Génois se fait sans inconvénient. La flore, la faune se ressemblent de l'une à l'autre rive; maints éléments ethniques se ressemblent aussi et, comme aux temps des Ibères et des Ligures, des peuples de même origine s'établissent sur le bassin occidental de la Méditerranée; l'acclimatement des riverains du nord sur les rivages du midi est d'autant plus facile, qu'immédiatement au sud de la côte algérienne s'élèvent des collines et des plateaux, de sorte que les degrés d'altitude compensent approximativement les degrés de latitude. Ainsi l'immigration des colons de race méditerranéenne assure l'œuvre de transformation : c'est grâce à eux surtout que se maintiendra et s'étendra cette nouvelle Algérie, avec ses villes,

ses routes, ses jardins, ses champs à culture soignée, son outillage industriel et commercial.

Ce n'est point que l'annexion de l'Algérie à la France et à l'Europe méditerranéenne se soit faite d'une manière scientifique, avec méthode et sans complication d'abus de toute espèce. L'esprit de suite a manqué dans l'occupation de l'Algérie et dans la politique tenue à l'égard des colons et des indigènes. Pendant de longues années on se demanda même si les colonies naissantes seraient maintenues, et l'on s'étonne moins de ces hésitations quand on songe à la distance qui séparait la France de l'Algérie alors que les navires à voiles cinglaient lentement d'une rive à l'autre, voyageant de conserve ou s'attardant en route dans une rade des Baléares. Chaque ministère français qui se succédait au pouvoir avait un plan différent, que les gouverneurs d'Algérie se refusaient parfois à exécuter, et ceux-ci, à leur tour, étaient fréquemment désavoués par le gouvernement central. La terre africaine eût peut-être été évacuée, si, dès les premiers temps, la royauté menacée dans les rues de Paris par les républicains n'avait pris à tâche de s'en débarrasser en les expédiant en Algérie comme troupes d'avant-garde. Même avant la révolution de Juillet, la « conquête d'Alger parut ouvrir une carrière à des émigrations nécessaires au repos de la France, utiles à sa grandeur », et dès le commencement de 1831 la préfecture de police réussissait ingénieusement à enrôler 4500 Parisiens des plus énergiques, choisis parmi ceux « que le malheur des temps mettait en disponibilité permanente sous la main des agitateurs » et les expédiait en Algérie comme « volontaires »[1]. La nouvelle conquête fut un lieu d'exil avant d'être un territoire de colonisation. Jusque vers le milieu du siècle persistèrent chez quelques hommes politiques les idées d'évacuation de l'Algérie, et par suite des contradictions incessantes dans la conduite de la guerre et les entreprises de colonisation. Tantôt il s'agissait d'accroître le territoire colonial, tantôt au contraire de le réduire ; tantôt on songeait à faire de l'Algérie un groupe de départements français, tantôt à en constituer un « royaume arabe », et souvent les projets proposés se poursuivaient concurremment en diverses parties de la contrée. Les nombreux fonctionnaires, non toujours choisis parmi les meilleurs, allaient continuer en Algérie la routine à laquelle ils avaient été accoutumés en France ou cherchaient à la modifier suivant la politique du moment. Ainsi se passaient les années, amenant sans cesse de nouvelles incertitudes.

Et pourtant, malgré les irrésolutions d'en haut, la colonisation s'est

[1] Baude, *l'Algérie*, vol. III, p. 148 et suivantes.

faite par une poussée d'en bas. Mais dans une question semblable, qui tient à l'équilibre général du monde et à l'avenir de l'humanité, il faut tenir compte aussi des phénomènes qui se sont produits dans la mère patrie. L'annexion d'un territoire étendu au domaine de la civilisation occidentale ne pouvait s'accomplir sans que la nation conquérante eût à en subir le contre-coup dans son propre développement. Non seulement elle eut à faire les plus grands efforts pour assurer sa conquête, si pénible et si longue à cause des hésitations et des applications partielles de projets contradictoires, non seulement il lui fallut grever son budget annuel de dépenses supplémentaires dont le total s'élève au moins à six milliards, et sacrifier un trésor plus précieux que l'argent, c'est-à-dire des hommes, soldats ou colons, par centaines de milliers, à ces faits, d'ordre matériel, que l'on peut évaluer approximativement en chiffres, se sont ajoutées des conséquences indirectes dans la vie intime de la nation; il était impossible que les événements d'Algérie n'eussent pas maintes fois leur répercussion dans l'histoire de la France. Un des résultats naturels de la conquête d'Alger fut de détourner des frontières orientales les regards des Français et de les reporter au midi, vers les rives africaines, et la politique de l'Angleterre, celle des puissances du nord en devint d'autant plus libre de ses actes dans les questions litigieuses strictement européennes. Dès l'année 1830, au lendemain de la conquête, l'Algérie se plaça entre Paris et Bruxelles, entre la Seine et le Rhin[1]. Une armée toujours en lutte par delà la Méditerranée dégarnissait les régions du nord, jadis si souvent disputées sur les champs de bataille. Oubliant les pays limitrophes, l'attention publique se concentrait sur l'Algérie lointaine : c'est au sud que se portaient les efforts, en dehors des limites naturelles de la mère patrie, et la force de résistance diminuait en proportion du côté opposé. Et tandis que la rupture d'équilibre politique devenait imminente, par suite de l'inégalité d'accroissement des populations, beaucoup moins rapide en France que dans les pays germaniques, l'Algérie conquise attirait vers elle le centre de gravité de la métropole et l'éloignait des points menacés. On peut se demander si les changements de frontière au nord-est de la France ne sont pas dus indirectement à la grande annexion de territoire qui s'est faite dans le continent africain aux dépens de Turcs, d'Arabes et de Kabyles. Ces mouvements généraux de l'histoire sont difficiles à reconnaître dans le tumulte des mille petits faits journaliers, dans les alternatives bizarres de la politique courante : pourtant on peut les suivre de la

[1] Lamartine, *Séance de la Chambre des Députés*, 10 juin 1846.

pensée en les étudiant de loin et dans leur ensemble, comme du haut d'un promontoire, d'où l'on voit à ses pieds se balancer les courants du flux et du reflux.

En parlant de l'Algérie on lui donne souvent le nom de « France nouvelle » ou de « France africaine ». A maints égards cette expression est justifiée. Il est certain que les Français se sont très solidement établis dans le continent africain, apportant leur langue et leurs mœurs. Villes et villages de construction européenne se sont élevés non seulement dans la région du littoral, mais dans toutes les parties du territoire; des routes traversent le pays jusque sur les confins du désert. On a pu comparer l'œuvre accomplie par les Français en un demi-siècle à celle qui fut le résultat de sept siècles d'occupation romaine. Si leur civilisation est encore bien loin d'avoir aussi fortement assimilé la population indigène, si leurs colonies dans la région orientale des plateaux sont encore clairsemées en comparaison de celles des Romains, à d'autres égards ils ont fait davantage. La science leur a fourni un élément de puissance qui manquait aux anciens, la vitesse. Par le chemin de fer, par le télégraphe, par les signaux optiques, ils sont présents partout. Dans leurs mains le pays s'est réduit en étendue, pour ainsi dire; ils ont pénétré plus avant dans le désert, puisqu'on ne trouve plus de débris romains au sud de Djelfa[1], à 300 kilomètres au nord d'el-Goléa, la dernière oasis française; même la mer qui baigne les rivages algériens s'est rétrécie sous la quille de leurs navires, et les naufrages y sont moins à craindre, grâce aux jetées et aux môles qui abritent actuellement les ports; Alger, à moins de trente heures de Marseille, est plus rapprochée de la France que Toulon ne l'est de Brest. Quoiqu'on ait souvent répété le contraire, l'annexion politique de l'Algérie à l'Europe est un fait désormais acquis à l'histoire. Des révoltes d'indigènes, séparés les uns des autres par la distance, l'origine, les intérêts particuliers, ne sauraient l'emporter contre une population européenne, très inférieure en nombre, mais solidement unie pour la défense et disposant des villes, des arsenaux, des points stratégiques et de toutes les ressources que donne l'industrie moderne.

Quoi qu'il en soit, l'Algérie a de grands progrès à faire avant qu'elle puisse être en toute justice comparée à la France comme une « France nouvelle ». Il faut d'abord que son territoire, presque désert dans une grande partie de son étendue, se peuple ou se repeuple et que ses immenses ressources, minières, agricoles, industrielles, soient utilisées; il faut que

[1] Ch. Féraud, *Algérie, archéologie et histoire.*

le pays, maintenant suspendu dans le vide, pour ainsi dire, puisqu'il confine à des solitudes inexplorées, se rattache par des itinéraires suivis et des recherches scientifiques aux oasis du désert et aux régions populeuses du Sénégal et du Niger; il faut surtout que les éléments ethniques si divers de la contrée se fondent en une population homogène[1]. L'Algérie est encore loin d'avoir constitué son unité morale et politique : non seulement l'assimilation ne s'est point faite entre vainqueurs et vaincus, mais le monde arabe, en tant que musulman, est encore fermé, et la société kabyle n'a fait que s'entr'ouvrir aux idées modernes. C'est isolément, par individualités distinctes, non par grandes masses, que s'établit l'union. Des deux parts les foules se haïssent ou du moins se regardent encore obliquement, parce qu'elles ne se comprennent point, et l'injure est toujours ressentie doublement quand elle vient d'un étranger. Pourtant, quand on a vu les habitants de la Tunisie, ceux du Djerid ou « pays des Palmes » accepter si facilement la domination de la France, peut-on douter que la principale cause de l'acquiescement passif ou volontaire des indigènes algériens au régime européen augmente ou diminue avec les garanties de justice qu'il leur assure? D'ailleurs n'existe-t-il pas en Algérie des tribus, telles que les Douair et les Smela des environs d'Oran, qui de tout temps, même dans l'infortune, sont restées les fidèles alliés des Français, malgré cette invincible haine dont on a souvent parlé comme devant à jamais séparer les deux races? La conquête des Ksour du Sahara, dans les régions presque inabordables aux hommes du nord, eût-elle même été possible si les Français n'avaient pas été secondés par des *goum* de diverses tribus? Et n'a-t-on pas vu fréquemment, lorsque les conquérants pénétraient pour la première fois dans un territoire de l'intérieur, les pauvres, les colons partiaires, les nègres, les opprimés de toute race et de toute classe se précipiter avec joie au-devant de l'étranger, tandis que les grands chefs suivis de leurs bandes s'exilaient ou tâchaient de continuer la lutte? Suivant un proverbe arabe, le peuple ne demande que deux choses, « la pluie et la justice ». L'une donne le pain, l'autre assure la paix, le progrès social, l'assimilation graduelle des éléments naguère en lutte, et non pas cette assimilation qui consisterait à penser de la même manière, à ne parler

[1] Population de l'Algérie, y compris la force publique (46 775 hommes en 1881) :

Superficie approximative, sans le désert :	Population recensée en 1881.	Population probable en 1885.	Population par 10 kilomètres carrés.
440 000 kil. carrés.	3 310 412 habitants.	3 400 000 habitants.	77 habitants.
	2 850 866 musulmans.	2 900 000 musulmans.	
	35 665 juifs.	40 000 juifs.	
	425 881 Européens.	460 000 Européens, etc.	

qu'une seule langue, à se conformer aux mœurs et aux usages de la capitale, mais celle qui repose sur le respect mutuel et l'observation du droit à l'égard les uns des autres. Or, qu'on ne l'oublie pas, entre populations entremêlées que séparent les origines, les traditions, les mœurs, l'état social, il n'y a d'autres alternatives que l'assimilation graduelle, l'avilissement par la servitude ou le massacre

Au point de vue géographique, l'annexion de l'Algérie au monde connu est déjà très avancée. Les ouvrages de toute espèce relatifs à la colonie se comptent par milliers, et dans le nombre il en est qui ont une haute valeur scientifique, tandis que d'autres font partie du trésor littéraire de la France. Préparé depuis longtemps par des œuvres de détail, itinéraires, plans de villes, cartes partielles, le grand atlas topographique de l'Algérie, qui se publie feuille par feuille, peut se comparer aux travaux du même genre qui se font dans les divers pays d'Europe, quoiqu'il reste encore à utiliser maint document précieux, même des œuvres de grande importance, poursuivies pendant de longues années; des recherches de valeur sont oubliées dans les cartons militaires ou administratifs. Néanmoins l'exploration géographique se complète de jour en jour par l'étude profonde du sol et les cartes géologiques provisoires seront bientôt remplacées à leur tour par des feuilles plus détaillées où l'histoire du sol sera figurée par la série de ses roches. De même, on tâche de reconstituer l'histoire ancienne du pays en étudiant les inscriptions et les autres monuments que la pioche n'a pas détruits; mais il faut se hâter, car depuis un demi-siècle bien des groupes de mégalithes, bien des fragments de temples ont été rasés, bien des statues ont été changées en mortier! Quelques espaces blancs se voient encore sur la carte de l'Algérie, notamment aux alentours du Mzab; mais les itinéraires commencent à s'y croiser et bientôt l'on pourra continuer d'une manière méthodique l'œuvre d'exploration lointaine vers le Soudan, commencée par les Duveyrier, les Soleillet, les Largeau, les Flatters. C'est pour les géographes une question d'honneur que d'atteindre et de dépasser les monts Ahazgar, de franchir les grandes dunes et d'explorer les oued qui descendent vers le Niger : si on leur faisait appel, nombreux sont les vaillants qui s'offriraient à remplir cette mission!

II

Le relief de l'Algérie est d'une remarquable simplicité de formes : il est dans le monde peu de contrées où l'harmonie des traits se rapproche le plus de la régularité géométrique. Découpé dans le continent en un quadrilatère massif dont les côtés sont à peu près égaux, le territoire algérien contraste même avec les deux pays limitrophes, le Maroc et la Tunisie, par un mouvement du sol presque rythmique : on dirait des vagues qui se succèdent au bord d'une plage. Au Maroc le grand nœud central du Deren, où prend naissance tout le système de l'Atlas, en Tunisie l'abaissement du plateau et des chaînes bordières, interrompent la symétrie générale du relief de la Maurétanie.

La direction normale de la côte entre Nemours et Alger est du sud-ouest au nord-est, et c'est dans le même sens que s'alignent les montagnes, les vallées, et les plateaux dans tout l'espace, large de 300 kilomètres en moyenne, qui sépare le littoral des eaux de celui des sables. C'est par centaines que l'on compte les *djebel* formant une saillie distincte et connus par un nom particulier; suivant le travail d'érosion qui s'est accompli, ici épargnant une chaîne, ailleurs la déblayant en entier, les vagues terrestres se succèdent plus ou moins nombreuses de la côte vers l'intérieur; mais dans l'ensemble elles se groupent en zones distinctes bien caractérisées. Aux premiers temps qui suivirent la conquête d'Alger, lorsqu'on n'avait encore que des données incertaines sur le relief de la contrée, on imaginait l'existence de deux principales chaînes parallèles entre le littoral et le désert : au nord le Petit Atlas, au sud le Grand Atlas auraient aligné leurs crêtes au-dessus des vallées et des plaines. Mais ce double système orographique n'existe pas : on n'a point remarqué ce contraste d'altitudes entre les montagnes du nord et celles du midi; d'ailleurs, ce n'est point en chaînes continues, c'est en saillies parallèles, interrompues çà et là, que se présentent les inégalités du sol de l'Algérie.

Dans la partie occidentale de la contrée, une première rangée de hauteurs se dresse au voisinage immédiat de la mer, interrompue de distance en distance par les baies en demi-cercle que les vagues ont creusées. Mais vers l'est les érosions de la Méditerranée ont été plus considérables, et la côte, au lieu de se continuer dans la direction normale du sud-ouest au nord-est, parallèlement aux crêtes des montagnes, se maintient dans le sens presque uniforme de l'ouest à l'est, de sorte que les remparts parallèles

des monts viennent successivement se terminer dans la mer, formant des caps qui s'allongent en pointes vers le nord-est : il en est, tel celui de Dellys, qui ont la forme régulière du fer de lance; grâce à ces extrémités de chaînons dont les vallées intermédiaires ont été envahies par les eaux marines, la côte dangereuse de l'Algérie offre contre les vents du nord et du nord-ouest quelques abris naturels, au bord desquels ont pu se fonder les villes commerçantes, Dellys, Bougie, Djidjelli, Collo, Stora, Bône. L'ensemble des saillies montagneuses, coupées en biseau par les érosions de la mer, se rétrécit ainsi graduellement de l'ouest à l'est : ainsi, sous le méridien de Constantine, tout le bourrelet montagneux de la région côtière n'a pas plus de 225 kilomètres en droite ligne, du nord au sud, tandis que sous le méridien d'Oran sa largeur est de 355 kilomètres. Connues jadis sous le nom général de Sahel, les montagnes côtières de l'Algérie occidentale, dont les érosions ont mieux respecté l'architecture primitive, sont séparées des autres saillies du relief par une large dépression parallèle à la mer. Commençant au sud du massif d'Oran par un bassin où miroitent les plages salines d'une sebkha, cette dépression se continue au sud des montagnes d'Arzeu par les plaines du Sig, puis au sud du Dahra par la longue vallée du Chélif, parallèle à la mer jusqu'à la base des collines qui portent Miliana; seulement un étroit isthme de hauteurs, celui du Gantas, ayant 300 mètres d'altitude au seuil le plus bas, sépare la vallée du Chélif de la plaine de la Mitidja, qui se prolonge au sud du Sahel d'Alger. A peu de distance au delà, la plaine, de continentale qu'elle était, devient maritime, et se termine par une plage au pied d'un promontoire : après le système des montagnes côtières, la dépression qui en longeait la face méridionale disparaît à son tour. L'ensemble de la dépression fut désigné par le terme géographique de el-Outa, oublié maintenant[1].

Les remparts montagneux de l'Algérie présentant le plus de régularité sont les saillies bordières du plateau qui, du côté de l'ouest, se succèdent en murs parallèles au sud des terres basses du Sig, du Chélif, de la Mitidja, et qui, du côté de l'est, vont présenter successivement leurs extrémités aux flots de la mer. Ces monts, divisés en fragments par des cluses transversales, sont presque tous coupés abruptement du côté tourné vers le nord, tandis que le versant méridional est beaucoup plus doucement incliné. Un grand nombre de ces remparts parallèles sont bordés au sud, comme la chaîne côtière, par de larges plaines qui furent autrefois des lacs; telles sont les plaines d'Eghris, au sud de Mascara, des Beni-Sliman, entre Médéa et Au-

[1] A. Berbrugger; — O. Mac Carthy.



VUE PRISE SUR LA BAIE DE STORA

Dessin de Riou, d'après une photographie de M. Neurdein.

male, de l'oued Sahel, au sud du Djurdjura; d'autant plus élevées qu'elles sont plus éloignées de la mer, ces plaines sont comme les degrés extérieurs des hauts plateaux de l'Algérie centrale. Le Djebel, c'est-à-dire l'ensemble des chaînes bordières, ne dépassant la hauteur de 2000 mètres qu'en un seul massif, le Djurdjura, constitue avec la zone du littoral la région du Tell, c'est-à-dire le « pays des Collines »; mais c'est dans cette région montueuse que se trouvent les vallées fertiles et les pentes herbeuses : de là le rapprochement bizarre que l'on a fait entre le nom du Tell et le mot latin *tellus*, comme si la région était pour les habitants de la contrée la « Terre » par excellence. C'est dans le Tell que s'établissent les colons, labourant leurs champs pour y semer le grain ou pour y planter la vigne. Grâce aux pluies abondantes et à la fertilité du sol, les quinze millions d'hectares du Tell nourriraient facilement le même nombre d'habitants.

Au sud des saillies parallèles du Djebel s'étend la surface uniforme du plateau. Sur la frontière du Maroc, tracée au hasard, sans aucun rapport avec les traits physiques de la contrée, la plaine comprise entre les montagnes du nord et celles qui bordent le Sahara n'a pas moins de 200 kilomètres en largeur et son altitude moyenne est d'environ 1100 mètres. Parfaitement horizontale en apparence comme une nappe lacustre, elle est cependant disposée en forme de cuvette : sur les bords, au pied des montagnes, ses étendues de sable, d'argile ou de cailloux sont à 1150 mètres au-dessus du niveau de la mer, tandis que vers le milieu l'altitude est inférieure à 1000 mètres. C'est dans cette partie basse du plateau que s'amassent les eaux de pluie et de suintement, formant parfois d'immenses coulées qui se ramifient en golfes et en détroits, mais ne laissant d'ordinaire sur le sol que des plages salines, sur lesquelles frémit l'air échauffé, composant et décomposant ses mirages. Au-dessus de l'uniforme étendue se montrent en quelques endroits des collines et des buttes, les unes alignées comme les fragments d'un mur ébréché, les autres complètement isolées : ce sont évidemment les témoins d'un niveau du sol beaucoup plus élevé jadis. Dans la direction de l'est, la zone intermédiaire des hauts plateaux, qui se rétrécit graduellement, offre un plus grand nombre de ces saillies ayant résisté à la force d'érosion. Même sous le méridien d'Alger, la haute plaine est partagée en plusieurs bassins distincts par des parois mitoyennes, et dans l'est de la province de Constantine elle finit par perdre son caractère comme zone de séparation entre les montagnes du nord et celles du sud : des unes aux autres, l'espace est occupé par de nombreuses chaînes parallèles. Dans cette partie de l'Algérie, les zones se rapprochent, et de la mer au Sahara on ne voit, sauf quelques cavités inter-

médiaires, qu'une succession de monts s'alignant régulièrement dans la direction normale, du sud-ouest au nord-est : on comprend donc que toute cette région ait été comprise dans le Tell, jusqu'aux sables du désert.

Mais sur les trois quarts de son parcours, de la frontière marocaine aux environs de Batna, le système des chaînes bordières du Midi reste complètement distinct, formant saillie entre les hautes terres du plateau et la dépression du Sahara. C'est à ces montagnes de la Kibla ou du Côté de la Prière, — c'est-à-dire du sud-est[1], — que l'on donna jadis le nom de « Grand Atlas »; d'ailleurs leur altitude moyenne ne dépasse point celle du djebel septentrional, quoiqu'un des massifs, le djebel Aurès, forme par l'une de ses cimes le point culminant de l'Algérie. Soumis à ces mêmes forces d'érosion qui ont nivelé le plateau, les monts des chaînes bordières méridionales ont été fortement entamés et il n'en reste en maints endroits que des massifs étroits, séparés les uns des autres par des « bouches » qui donnent directement accès des hautes terres à la dépression du Sahara. Au devant du front des montagnes, quelques buttes isolées au milieu des sables ou des fonds caillouteux témoignent du travail de déblaiement qui s'est accompli. Ainsi le rivage du désert s'est déplacé comme se déplaçait au nord le rivage maritime : des deux côtés la région montueuse qui constitue l'île du Maghreb s'est rétrécie. Ensemble les diverses zones parallèles de l'Algérie accidentée, le Sahel, le Djebel, les hautes plaines et les montagnes de la Kibla occupent un espace à peu près égal au Sahara algérien avec ses dunes, ses dépressions et ses plateaux. Les vraies limites de l'Algérie française, telles qu'elles sont indiquées par la nature, devraient être le littoral même du désert, ou le faîte de partage entre les deux bassins de l'Igharghar et du Niger, ou bien encore les rives de ce dernier fleuve jusqu'au haut Sénégal. En ne considérant comme Algérie proprement dite que la région de forme quadrilatérale presque géométrique comprise entre la mer et le désert, la surface du territoire serait d'environ 300 000 kilomètres carrés, un peu moins de la moitié du territoire revendiqué virtuellement par les Français. Leurs avant-postes dépassent de beaucoup la limite naturelle des monts et du Sahara et se répartissent d'une manière inégale dans le désert, ici limités par la région des dunes, « pays de la Soif », trop pénible à parcourir, s'arrêtant ailleurs devant les zones de parcours des Touareg et des Chaamba. Quoique la région du désert soit restée jusqu'à nos jours bien autrement difficile à franchir que ne l'est la Méditerranée, elle n'en est pas moins, on le sait, en relations

[1] Ricot; — Lambert, *Notes manuscrites*.

nécessaires avec l'Algérie pour l'échange des dattes et des céréales : les vallées et les oasis se complètent. C'est à l'est et au centre, dans les bassins de l'Igharghar et de l'oued Miya, que la plus grande étendue des terres sahariennes a été annexée à l'Algérie proprement dite : el-Golea, qui paye régulièrement le tribut, est à 700 kilomètres en droite ligne au sud d'Alger, à 400 kilomètres des montagnes les plus voisines de Laghouat. Au sud de l'Algérie occidentale, des expéditions françaises ont souvent visité les ksour du Sahara, elles ont même pénétré dans le territoire de Figuig, mais elles ne l'ont point annexé, respectant la suzeraineté fictive de l'empereur du Maroc. Entre l'Algérie et le Maghreb occidental la frontière est fort mal définie : nulle ligne de démarcation naturelle n'a été choisie comme borne d'indication pour les confins politiques. Il eût été plus simple de prendre pour frontière le cours de la Molouya, qui de tout temps avait été considérée comme formant la séparation entre les deux parties du Maghreb; mais lors du traité de Tanger, en 1844, la ligne fut tracée à peu près au hasard, coupant en deux montagnes, vallées et chott, et le territoire de mainte tribu.

Dans leur ensemble, les bandes parallèles du territoire algérien ont une grande simplicité de structure, moindre cependant que celle du relief. A l'ouest, dans la province d'Oran, la voussure centrale de toute la région montueuse est occupée par des terrains jurassiques : ce sont les formations qui constituent les assises maîtresses de tout le plateau. De part et d'autre, au nord et au sud, des strates crétacées s'appuient sur les roches de l'âge du jura, et dans la partie orientale de l'Algérie, où le travail d'érosion n'a pas été aussi considérable, elles les recouvrent en entier. Sur le versant septentrional, des couches miocènes et pliocènes viennent à leur tour s'étendre sur la craie, puis çà et là sur la côte se montrent les dépôts modernes. Des alluvions de divers âges, disposées en couches énormes, occupent les vallées fluviales, et sur une grande partie du plateau cachent les assises jurassiques et crétacées. Les trias, les schistes anciens sont représentés par quelques massifs, et, dans le voisinage de la côte, des buttes ou des monts granitiques dominent les terrains miocènes des alentours; le grand massif du Djurdjura, au nord des arêtes calcaires de la crête majeure, est constitué de gneiss dans sa partie septentrionale. C'est également sur le littoral, et s'avançant presque partout en promontoires dans la Méditerranée, que se dressent les roches d'éruption, trachytes et basaltes. Des gisements de métaux, des marbres, des assises de gypse et de sel gemme, des sources thermales se rencontrent en maints endroits aux points de contact des diverses roches et constituent pour l'Algérie une réserve de

richesses très considérable. Les eaux profondes contenant presque toutes du sel marin, le sol environnant se recouvre d'une épaisse carapace formée de molécules calcaires que le chlorure de sodium entraîne avec lui, en s'élevant peu à peu vers la surface du sol[1]. D'ailleurs une grande partie des terres du Tell est recouverte d'une croûte rocheuse d'épaisseur variable, très dure et veinée de couleurs diverses par les argiles et les oxydes de fer. Cette croûte est probablement due à l'action des eaux qui filtrent dans le sol, chargées de carbonates et de sulfates de chaux[2]. Des concrétions pierreuses se forment aussi dans le sol des maquis, au-dessous des fourrés de lentisques, de jujubiers et de palmiers nains; les racines de ces plantes finissent par être emprisonnées comme en des chemises de pierre : c'est là une formation dont l'origine est analogue à celle de l'alios des landes, cimenté par le tannin des bruyères.

D'après M. Bourdon, le littoral voisin de la bouche du Chélif offrirait les indices d'un soulèvement du sol. Ainsi, dans le port de Mostaganem, des constructions romaines, que l'on croit avoir été une cale, sont émergées aujourd'hui : la mer n'y pénètre que lors des tempêtes. En cet endroit la côte se serait donc soulevée d'un mètre ou d'un mètre et demi depuis deux mille années. A Port-aux-Poules, près de la bouche de la Macta, le phénomène d'émersion aurait été un peu plus rapide. Près du village de la Karouba et sur d'autres points du littoral les falaises sont disposées en étages séparés par d'anciennes plages semées de coquilles des mêmes espèces que celles de la mer voisine et gardant toute la vivacité de leur coloris : évidemment la mer s'est retirée ou la terre s'est exhaussée en cette partie de la côte, mais aucun vestige du travail humain ne permet de mesurer ce mouvement séculaire. C'est aussi à un soulèvement du sol, agissant non par une pression uniforme, mais par poussées locales, que M. Bourdon attribuerait de petits accidents de terrain que l'on rencontre dans les basses plaines du Chélif et de la Mina, ainsi que dans les hauts plateaux de l'intérieur : ce sont comme des boursouflures du sol, de 3 à 12 mètres de hauteur, des « ampoules », des « cloches », dues à des actions locales, en rapport peut-être avec la perte des eaux de pluie dans les terrains perméables des talus supérieurs[3]. On sait que les tremblements de terre ne sont pas rares sur le littoral d'Algérie. Oran, Tenès, Alger, d'autres villes ont été fréquemment secouées par les vibrations du sol. En 1724, le navire *la Gazelle* ressentit successivement trois chocs sous-marins

[1] Pomel, *Congrès de l'Association française pour l'avancement des Sciences*, 1885.
[2] Ville; — Bourdon, *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, janvier-février 1871
[3] *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, juin 1869.

d'une grande violence au large du cap Seba Rous (des Sept Têtes), entre Djidjelli et Collo[1]. L'année suivante, un grand raz-de-marée paraît avoir eu également pour cause l'ébranlement des roches[2].

Dans son ensemble, la côte d'Algérie, de même que celle de tout le Maghreb, est découpée de petits golfes et de baies en hémicycle ou en quart de cercle qui rappellent les indentations de la côte d'Italie sur la mer Tyrrhénienne. Sur les deux littoraux opposés le sol s'abaisse brusquement en falaise vers la mer et les eaux sont très profondes à une faible distance du rivage. En outre, les promontoires de séparation entre les golfes sont de part et d'autre formés en grande partie de roches éruptives. Il semble probable que la côte du Maghreb, de même que celle de la Toscane et du Napolitain, longe une faille terrestre[3]. Mais, après sa formation, la face de rupture a été sculptée par l'action des vagues, qui ont graduellement érodé les roches friables comprises entre les massifs plus résistants. Ce travail de déblai est très fort de nos jours en certaines parties du littoral marin, notamment sur la côte oranaise, à l'ouest de la grande sebkha : là les berges sont constamment sapées par les vagues, et les débris, graduellement réduits en sable, vont et viennent avec le flot.

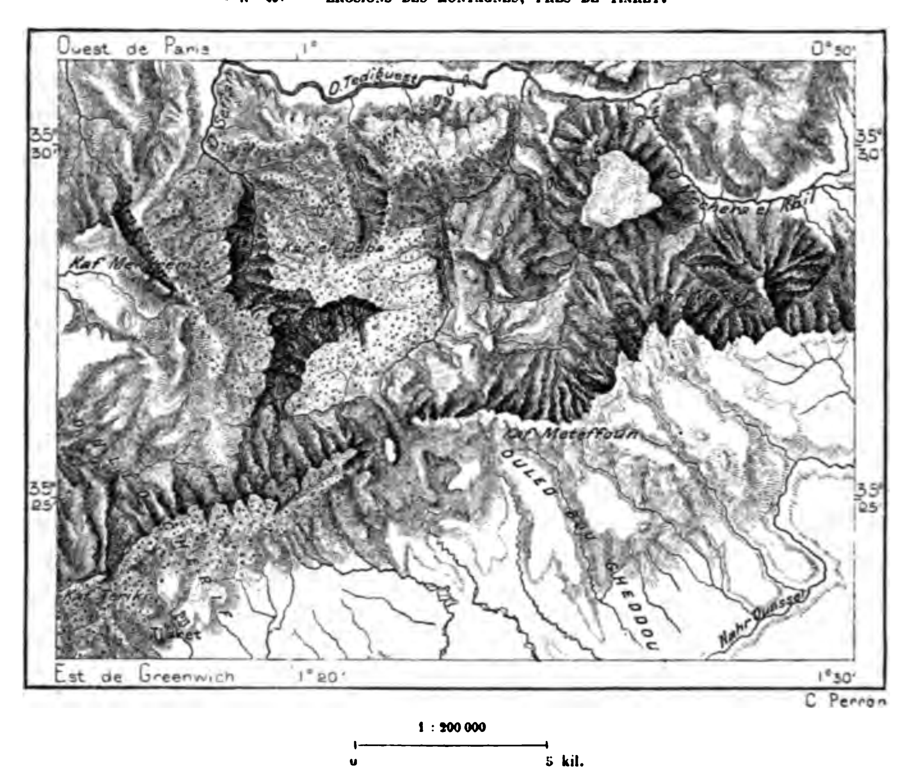
Il est peu de contrées où les traces de l'érosion soient aussi visibles qu'en Algérie : grâce à la forme du sol, on suit au passage, pour ainsi dire, les grands courants d'eau qui ont raviné les monts, nivelé les plateaux, apporté les lits de galets et les nappes d'alluvions. La carte d'Algérie dressée par M. Titre montre avec une netteté parfaite ce travail de destruction et de reconstruction dû à l'action des eaux : on dirait que l'œuvre vient à peine de s'accomplir. A quelle époque et de quelle manière les eaux ont-elles ainsi sculpté le relief du sol algérien? A cet égard, on a présenté diverses hypothèses, entre autres celle d'un déchaînement général des eaux venant du nord par suite d'un changement d'équilibre dans la planète[4]. Mais, sans avoir recours à ces révolutions pour expliquer l'aspect de l'Algérie, ne peut-on l'attribuer à l'action des glaces et des neiges, puis à celle des eaux qui, pendant la période lacustre, succédèrent à la période glaciaire? Il est certain que l'Algérie eut ses glaciers : on en voit encore les traces sur le versant septentrional du Djurdjura, et le Deren marocain, beaucoup plus élevé que les monts de la Kabylie, dut épancher des fleuves de glace bien autrement considérables dans les vallées et sur les plateaux

[1] Shaw, *Travels in Barbary.*
[2] Peyssonnel; — Dureau de la Malle.
[3] Ed. Süss, *Antlitz der Erde.*
[4] Adhémar, *Révolutions de la Mer.*

de sa base, notamment sur les hautes terres du sud oranais, qui tous les hivers reçoivent encore leur fardeau de neiges. L'action de ces glaciers pendant tout un cycle de l'histoire terrestre, le transport des moraines et des limons, la formation des lacs et des torrents glaciaires n'ont-ils pas suffi pour modifier peu à peu la surface de l'Algérie et lui donner son aspect de lit diluvial?

D'ailleurs, on voit se continuer incessamment l'œuvre d'érosion. Elle

N° 49. — ÉROSIONS DES MONTAGNES, PRÈS DE TIARET.



est très rapide dans le Dahra, où les collines sont formées d'une masse compacte de terre blanche très argileuse, sans aucune trace de stratifications; en peu d'années, les routes, quoique tracées sur les croupes les moins exposées à l'action des eaux, sont coupées de ravins. Les argiles délayées glissent souvent dans les vallées, qu'elles comblent à la façon des laves. En 1870, une de ces coulées, d'une contenance de 3 à 4 millions de mètres cubes, s'épancha soudain dans la mer, où elle forma un promontoire de plus de 100 mètres de flèche, que les eaux du courant côtier, se portant de l'ouest à l'est, eurent bientôt déblayé. Les phénomènes d'érosion sont aussi très actifs au sud de la vallée du Chélif, dans les montagnes

bordières du plateau, composées d'argiles et de marnes friables, s'éboulant facilement dans les ravins partout où les pentes ne sont pas protégées par un fourré de végétation. Seulement au sommet elles sont couronnées de couches gréyeuses, d'une épaisseur variable de 10 à 40 mètres, qui résistent longtemps aux agents atmosphériques. Mais, reposant sur des assises sans consistance, elles sont peu à peu déchaussées, elles s'avancent en surplomb, puis s'écroulent par blocs inégaux sur les talus inférieurs, et, diminuées par l'usure du temps, glissent jusque dans les vallées. Ainsi le front septentrional de la montagne recule graduellement vers le sud : promontoires et ravins, renouvelant leur aspect, se dépouillent annuellement de leur surface; tôt ou tard la saillie de la montagne, mangée par les éléments, disparaîtra, et les terres des hauts plateaux domineront la chaîne intermédiaire. C'est dans les grès supérieurs que naissent presque toutes les sources des rivières; au-dessous, le sol perméable boit les eaux; elles disparaissent avant d'atteindre la plaine[1]. Les buttes des hauts plateaux et les massifs des chaînes bordières méridionales se composent aussi en grande partie de roches gréyeuses qui se délitent facilement et se changent en sables sous l'action de la chaleur et des froidures, de la sécheresse et des pluies. Ces assises sont de formation analogue à celle de plusieurs groupes montagneux de la Syrie, de l'Arabie, des déserts égyptiens et, comme eux, elles donnent naissance à des coulées de sable qui se répandent au loin, stérilisant tout l'espace qu'elles recouvrent[2]. Les torrents qui naissent sur le plateau et qui s'échappent vers le Sahara par les larges ouvertures des Foûm ou « Bouches » entraînent tous ces débris, s'étalant dans le désert en longs talus d'éjection[3].

Au nord du Sahara, le grand quadrilatère de l'Algérie, presque entièrement composé de plateaux et de montagnes, n'a pas de massif dominateur dans sa vaste étendue. Les quatre groupes principaux, au nord l'Ouarsenis et le Djurdjura, au sud l'Amour et l'Aurès, se correspondent avec une sorte de symétrie; aucun ne constitue de centre montagneux autour duquel se ramifient régulièrement les eaux et se répartissent les populations. De même il n'existe point de bassin qui, par la fécondité du sol, par la convergence des rivières ou l'heureuse position commerciale des marchés, soit devenu un foyer d'attraction pour toute la contrée. Divisée en longues bandes inégales, dont les habitants échangent directement leurs produits, l'Algérie n'a pas de centre naturel : elle se partage en autant de terri-

[1] Bourdon, *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, juin 1869.
[2] Lartet; — Peron, *Annales des sciences géologiques*, 1883.
[3] Ch. Tissot, *Exploration scientifique de la Tunisie.*

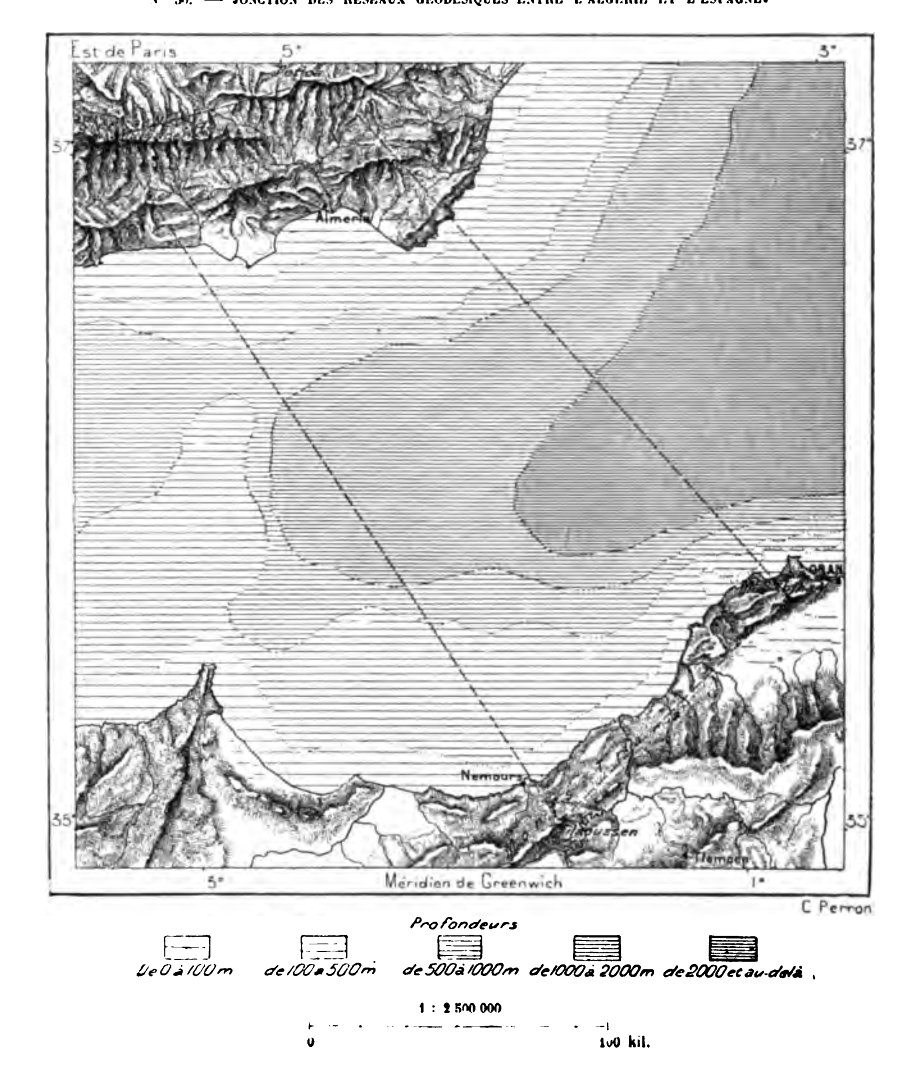
toires distincts qu'elle a de massifs bien limités par des cluses ou des vallées, de bassins bornés par un cercle de montagnes. Telle est la raison qui de tout temps rendit la conquête définitive de la contrée si difficile : les plus grandes victoires ne soumettaient qu'un groupe plus ou moins considérable de tribus, et l'œuvre devait être péniblement poursuivie en des régions diverses, parmi des peuplades différentes; il est vrai que celles-ci, malgré les obstacles du sol, étaient pour la plupart facilement réduites, l'isolement les empêchant de donner de l'unité à leur résistance[1]. Actuellement, le centre que la nature n'avait pas donné se crée peu à peu, augmentant de jour en jour sa force d'attraction, par la convergence des voies de communication et la prépondérance administrative. Ce centre est Alger: un port artificiel, des routes, des chemins de fer lui ont assuré des avantages qu'il ne possédait pas. D'ailleurs il jouissait déjà de quelques privilèges naturels : appuyé sur un solide massif de collines, il se trouvait en même temps près de l'issue de l'une des plus fertiles plaines de la contrée, qu'un seuil d'accès facile rattache à la vallée du plus long fleuve algérien.

Étudiés à part, les divers massifs montagneux de l'Algérie se distinguent très nettement par la structure et le relief. Au nord-ouest, le premier groupe de hauteurs, appartenant au système côtier, est le groupe des Trara, dont les gorges donnent passage à la Tafna; la hauteur moyenne de leurs cimes est moindre de 500 mètres, mais un mont isolé, qui se dresse à l'est de Nemours, au bord de la mer, élève la table carrée de son cône tronqué à 864 mètres : c'est le mont dit de Noé par les marins, d'après la ville ruinée de Honeïn, bâtie près d'un cap voisin. Dans l'intérieur, le pic le plus élevé, le Filhaousen, au sud-est de Nemours, atteint 1157 mètres. Ce piton calcaire, dominant des tables schisteuses, des croupes de granit, des nappes de basalte, a désormais un nom célèbre dans l'histoire de la science. Ainsi qu'on l'avait déjà constaté depuis longtemps, toutes les montagnes comprises entre le massif d'Oran et la frontière marocaine dépassent d'assez haut les brumes rampantes pour qu'on puisse apercevoir de leur cime, lorsque les circonstances atmosphériques sont favorables, les sommets des sierras méridionales de l'Espagne. C'est généralement en automne, vers le coucher du soleil, que se découvre, à 270 kilomètres de distance, cet admirable horizon. On comprit donc qu'il serait possible, dans cette saison, de rattacher les réseaux de triangulation de l'Espagne et de

[1] Niox, *Algérie, Géographie physique.*

l'Algérie sans passer par le Maroc. Les quatre points choisis pour le quadrilatère de jonction furent le Mulhacen, dans la sierra Nevada, la Tetica dans la sierra de los Filabres, à l'angle sud-oriental de la Péninsule, le Filhaousen, dans les monts Trara, et le Msabiha, dans le petit massif

N° 50. — JONCTION DES RÉSEAUX GÉODÉSIQUES ENTRE L'ALGÉRIE ET L'ESPAGNE.



voisin d'Oran. Pendant vingt nuits, les officiers français et espagnols campés sur les sommets cherchèrent vainement à voir les faisceaux de lumière électrique dardés par-dessus la Méditerranée ; la vingt et unième nuit, les étoiles de feu se montrèrent enfin : les deux réseaux étaient rattachés l'un à l'autre. La chaîne des triangles s'étend de l'île septentrionale des Shetland jusqu'au 34e degré de latitude en Algérie ; elle se prolongera bien-

nuant les chaînes des Beni-Chougran, est l'un des plus fiers de l'Algérie par la hauteur et la forme des sommets : de là son nom berbère, qui signifie « Rien de plus haut »[1]. La cime principale (1985 mètres), qui se termine par un double piton, est désignée par les soldats sous le nom de « Œil du Monde », à cause de l'immense horizon qu'on embrasse de la pyramide suprême : c'est le fragment d'un dôme jurassique entouré d'assises crétacées. L'ensemble du massif, que plusieurs torrents traversent du sud au nord et que contourne à l'est la profonde vallée du Chélif, a moins de symétrie dans son relief que les groupes occidentaux, et les hautes cimes y sont assez irrégulièrement distribuées, quoique pour la plupart elles s'élèvent dans la partie médiane de la chaîne, entre le piton de l'Ouarsenis et le promontoire qui porte la ville de Boghar, à l'extrémité orientale de la crête principale. Abd-el-Kader avait fait de cette région tourmentée sa grande place d'armes; puis, quand il fut chassé et que toutes ses forteresses eurent été rasées, les Français à leur tour y établirent des camps et des forts pour la surveillance des hauts plateaux et des passages qui mènent dans la région du Tell. Au sud des monts de l'Ouarsenis, la terrasse, de toutes parts limitée par des ravins, que l'on appelle « plateau du Sersou », forme comme un degré entre la montagne et la dépression, jadis lacustre, comprise entre les deux « Atlas »; mais elle en est séparée par quelques petits massifs très escarpés, dont le plus haut est le Fortas (1550 mètres).

C'est au sud de la Mitidja, sous le méridien d'Alger, que les chaînes bordières du « Petit Atlas » présentent le moins d'unité : des ravins, des plaines, de larges brèches transversales les séparent en de nombreux petits massifs distincts, dont l'orientation est d'ailleurs toujours parfaitement régulière, suivant l'axe de l'Atlas. M. Niox a proposé de donner à cet ensemble orographique le nom de « montagnes du Titteri », toute cette région ayant fait partie de l'ancienne province ainsi désignée avant l'occupation française. Les groupes les plus difficiles d'accès sont ceux qui dressent leurs escarpements au sud de la Mitidja, le Gontas, le Mouzaïa, les monts des Beni-Sala et des Beni-Mouça, le djebel Zima, le Boû-Zegza : les routes militaires n'ont pu les franchir qu'en pénétrant en d'étroites gorges comme celles de la Chiffa, ou bien en gravissant par de nombreux lacets les croupes élevées; la route d'Alger à Aumale atteint 1000 mètres au point culminant du passage dans le pays des Beni-Mouça; le fameux Tenia ou « Col » par excellence, qui fut le théâtre de tant de combats dans les pre-

[1] Lambert, *Notes manuscrites.*

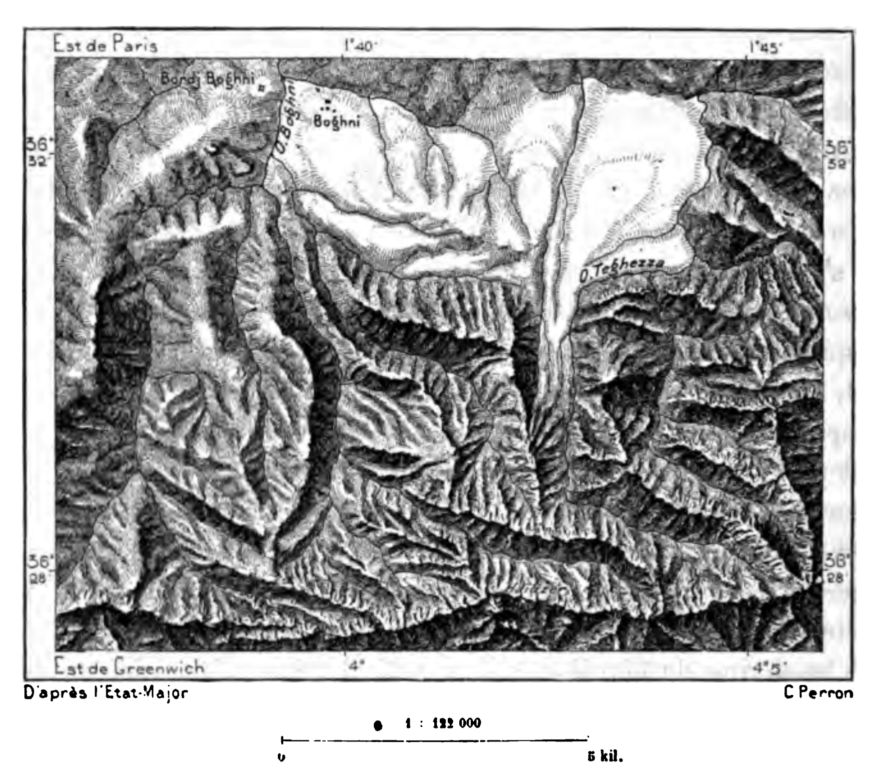
mières années de la conquête, traverse le massif de Mouzaïa à 1043 mètres. Se dressant sur la haute base des plateaux, les monts de l'intérieur, qui atteignent une altitude plus grande que la chaîne limitrophe de la Mitidja, sont néanmoins plus facilement accessibles. Le pic suprême est le djebel Dira (1810 mètres), dominant de son cône boisé la petite ville d'Aumale. De même que les monts de l'Ouarsenis, ceux du Titteri sont limités au sud par de hautes plaines, distinctes du plateau central proprement dit. La barrière de séparation entre les deux régions est un véritable mur de roches crétacées, l'Oukeït (1195 mètres), à la base enfouie dans les alluvions quaternaires. Une brèche, le Guelt-es-Stel ou la « Mare de la Gamelle », qu'emprunte la route d'Alger à Laghouat, s'ouvre entre l'Oukeït et son prolongement oriental, le Seba-Rous ou mont des « Sept Têtes ». M. Trumelet compare ce chaînon raviné aux remparts ébréchés d'une ville « portant sur ses créneaux les têtes de sept géants décapités[1] ».

Un des massifs les mieux délimités de l'Algérie est celui du Djurdjura, qui s'élève à l'est et au nord-est des montagnes du Titteri : c'est le *mons Ferratus* des Romains, ainsi nommé sans doute de leur impuissance à le conquérir. La profonde vallée de l'oued Sahel et celle de l'oued Isser entourent, avec la mer, un espace de forme ovale dont la partie méridionale est occupée par les monts de la haute Kabylie. Vues des campagnes tantôt verdoyantes, tantôt jaunâtres, que parcourt le Sahel, ces monts, flanqués à leur base de terrasses ravinées, apparaissent dans toute leur hauteur, avec leurs dégradations de lumière, du vert au violet et à l'azur, et les mille accidents de leur surface, ici couverte de brousses ou de forêts, ailleurs revêtue de pâturages, souvent aussi striée ou même drapée de neige. La plus haute cime du Djurdjura s'élève à 2308 mètres d'altitude, soit quelques mètres de moins que le Cheliya de l'Aurès; mais pour la hauteur relative au-dessus des plaines, c'est bien le mont le plus fier de l'Algérie. D'un jet, ses escarpements se dressent à plus de 2000 mètres : on lui donne le nom de Lalla-Khedridja en l'honneur d'une sainte musulmane, peut-être héritière de la déesse phénicienne Tanit; mais la koubba du sommet n'est qu'un ermitage, et la chapelle de la sainte se trouve sur une cime secondaire[2]. Vue du nord, la chaîne principale du Djurdjura présente aussi un aspect grandiose, car elle est bordée dans toute sa longueur par une profonde vallée de pâturages, de bois et de cultures au-dessus de laquelle se montre tout l'amphithéâtre des montagnes. De ce côté, tourné vers le

[1] *Les Français dans le désert.*
[2] C. Devaux, *les Kebaïles du Djerdjera.*

nord, les neiges sont plus abondantes que sur le versant opposé, et même dans les fonds, des amas de pierres et de terre rougeâtre indiquent les endroits où s'écroulent les avalanches. A une époque géologique antérieure, des glaciers s'épanchaient des pentes du « tamgout » Haïzer et du pic ou « tamgout » de Lalla-Khedridja : on en voit encore une puissante moraine terminale dans la haute vallée de l'oued Aïssi; blocs de granit, de schistes, de marbres, dont quelques-uns seraient assez gros pour être exploités en

N° 51. — ANCIENS GLACIERS DE L'HAÏZER.



carrière, sont là pressés contre un angle du rocher; cette descente graduelle des blocs erratiques, tel est peut-être le sens caché de la légende qui nous montre la prophétesse Khedridja descendant des monts, à cheval sur un rocher[1]. Ailleurs on remarque aussi, à leurs berges de débris terminées par des plages régulières, les anciens lacs qui se formèrent dans les dépressions et que l'action des torrents a fini par vider. Les montagnes du Djurdjura sont, de toute l'Algérie, celles qui, pour l'abondance des eaux courantes, la richesse de la verdure, la fraîcheur égale des vallées, abritées

[1] Mercier, *Notes manuscrites;* — C. Devaux, ouvrage cité.

à la fois des vents desséchants du midi et des vents froids du nord, ressemblent le plus, sinon aux grandes Alpes d'Europe, du moins à leurs avant-monts; elles ont en outre des éléments de beauté qu'on ne voit point ailleurs : leurs pentes escarpées revêtues d'oliviers et de cultures jusqu'aux sommets, leurs pitons aigus transformés en pyramides à degrés par les villages qui les couronnent.

Les chaînes de la haute Kabylie sont disposées de manière à former un hémicycle régulier sur le pourtour de la contrée. Découpées et en partie déblayées par les torrents dans leur partie médiane, elles se sont maintenues à leurs extrémités de l'est et de l'ouest, et se succèdent en échelons jusqu'à la mer, ne laissant que d'étroits passages entre leurs vallées parallèles. Des massifs côtiers, celui du cap basaltique de Djinet, la chaîne calcaire de Dellys, le « tamgout » d'Azeffoun complètent l'immense forteresse; elle n'a d'autres brèches que des cols difficiles et le passage ouvert au nord-ouest, entre les basses vallées du Sébaou et de l'Isser. Tandis que tout le massif de la grande Kabylie, de Bougie à Ménerville, est complètement entouré d'une route, qui sera prochainement doublée d'un chemin de fer, une seule voie carrossable pénètre en 1885 dans le cœur de la Kabylie; les autres chemins, celui qui doit franchir au sud le col de Tirourda et ceux qui passeront à l'est par les cols de Chellata et d'Akfadou, ne sont pas encore achevés pour le service des chars.

A l'est de la vallée du Sahel commence la longue chaîne des Babor, prolongement du Djurdjura; au milieu même de la vallée, un cône isolé, qui portait autrefois le nom d'Akbou, attribué maintenant à un village voisin, indique le passage de l'une à l'autre chaîne. Désignée sous d'autres noms à son extrémité orientale, la chaîne des Babor, en partie volcanique, a plus de 200 kilomètres en longueur, et quelques-unes de ses hautes croupes, neigeuses jusqu'au commencement de l'été, rivalisent en hauteur avec les cimes secondaires du Djurdjura. Le Tababor a 1965 mètres; le Grand Babor, point de départ d'une rangée parallèle au sud, a 1970 mètres; plus au nord, le djebel Adrar lève à 1994 mètres son point culminant. C'est immédiatement à l'ouest de ce mont dominateur que les eaux de l'oued Agrioun ont creusé la profonde cluse appelée chabet el-Akra, la « gorge de l'Éternité », dans le sens de « val d'Enfer ». De part et d'autre, au-dessus des cluses où gronde le torrent, les escarpements se dressent à des centaines de mètres de hauteur : suivant les brusques sinuosités de la fissure, on voit incessamment changer l'aspect du gouffre dans lequel on est enfermé sans issue apparente. Une des deux routes carrossables qui traversent la chaîne des Babor utilise cette cluse pour descendre vers la

mer; mais, à l'est de ce passage, la crête n'a pas encore été surmontée par les ingénieurs d'une manière définitive : la région montueuse qui s'étend au nord vers Djidjeli et Collo est l'une des moins accessibles de l'Algérie.

N° 52. — DÉFILÉ DE L'OUED AGRIOUN.



1 : [illegible]

0 5 kil.

La chaîne des Bibân ou des « Portes », au sud du Djurdjura et des Babor, continue le massif du djebel Dira. Elle doit son nom aux brèches qui s'ouvrent dans son épaisseur, laissant passer pendant la saison pluvieuse les eaux versées sur le plateau. Deux « portes », appelées souvent



VUE PRISE SUR LA ROUTE DU CHABET EL-AKRA

Dessin de Taylor, d'après une photographie communiquée par M. Poinssot

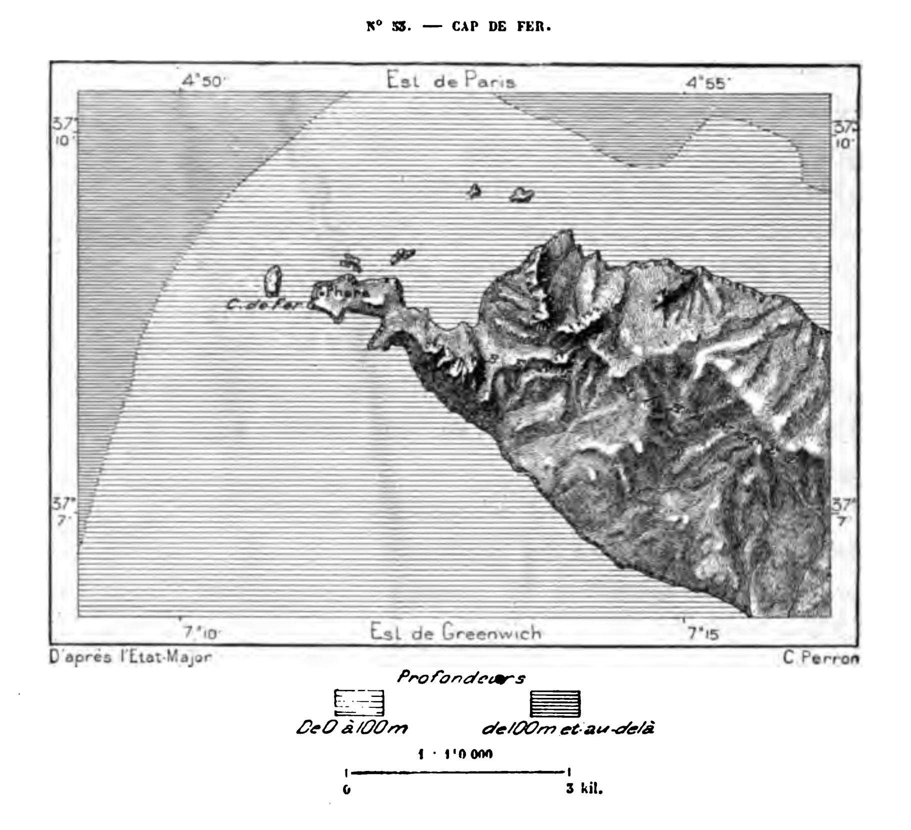
« Portes de Fer », comme tant d'autres passages de montagnes, jadis encore redoutés, n'ont plus rien qui puisse effrayer le voyageur, et depuis 1839 les armées ne s'arrêtent plus devant cet obstacle, comme le firent même les légions romaines et comme l'avaient fait les Turcs pendant toute la période de leur domination : les corps français d'occupation, qui auparavant ne pouvaient se transporter que par mer de l'une à l'autre province de Constantine et d'Alger, établirent pour la première fois leurs communications par l'intérieur en franchissant les Portes de Fer. Le seuil de la Grande Porte, qui est la brèche occidentale, est franchi maintenant par la route et le chemin de fer d'Alger à Constantine ; la Petite Porte, ouverte à 4 kilomètres plus à l'est, est aussi traversée par un chemin facile, et le géologue peut sans danger en étudier les assises de calcaire noir redressées, que l'érosion des couches argileuses intermédiaires fait ressembler ici à des orgues colossales, ailleurs à des contreforts de cathédrale. A l'orient des Portes de Fer, la chaîne des Bibân est coupée de plusieurs autres brèches, défendues militairement, comme celles du Babor, par le poste de Takitount, qui se dresse à 1051 mètres de hauteur, sur une crête isolée, entre les deux remparts montagneux. Un des sommets du Babor, le djebel Sattera, est un ancien volcan, au cratère débordant de scories et de pierres ponces.

Tandis que les Bibân et le Babor ont été simplement ébréchés par le passage des eaux, les monts qui se dressent au sud, entre la plaine de la Medjana et le grand bassin du Hodna, ont été partagés par les érosions en de très nombreux massifs distincts, entourés de dépressions presque horizontales : on dirait des îles au milieu de la mer. De tous ces monts, débris de saillies jadis beaucoup plus élevées, le djebel Maadhid (1840 mètres) est le plus considérable : plus à l'est, dans la direction de Constantine, les cimes s'abaissent graduellement, et les dépressions qui les séparent s'étendent en plaines : on se trouve dans une zone intermédiaire qui n'est plus celle des montagnes bordières et n'est pas encore celle du plateau central. Les chaînes proprement dites reprennent dans le voisinage de Constantine, mais seulement un petit nombre de sommets y atteignent une élévation de 1000 mètres. Les monts de cette région de l'Algérie sont remarquables non par leur hauteur, mais par les escarpements de leurs falaises, mises à nu par des éboulis ou des érosions. Au nord-est, l'ensemble du système orographique des chaînes bordières septentrionales se termine par la masse puissante de l'Edough (1008 mètres), portant la kasbah de Bône sur sa racine la plus avancée. Le cap de Garde, qui limite la rade, a la direction normale de tous les caps algériens, celle du sud-

ouest au nord-est, tandis qu'à l'ouest du massif le cap de Fer s'avance à contre-sens, pour ainsi dire; mais, comme les montagnes de Collo, il est formé de roches volcaniques n'appartenant pas à l'ossature générale de la contrée.

Tandis que dans la province de Constantine le système des chaînes bordières septentrionales finit à la mer, les rangées qui limitent au midi les hauts plateaux commencent sur la frontière marocaine à 350 kilomètres du

N° 33. — CAP DE FER.



littoral. Au nord de Figuig, le relief montagneux qui constitue la barrière entre le haut désert du plateau et le bas désert du Sahara consiste en une série de petits massifs qui, dans la direction du nord-est, ont un relief de moins en moins vigoureux au-dessus de leur socle de hautes terres. On donne à l'ensemble du système le nom de chaîne des Ksour, à cause des « bourgs fortifiés », en partie détruits, qui en occupent les passages ; mais chaque groupe de monts, appelé *kisn*, « fort », *kelaa*, « château » par les Arabes, a sa dénomination particulière. Bien séparés les uns des autres par des oued qui descendent des plateaux du nord pour aller se perdre dans le Sahara, plusieurs de ces massifs ont en réalité la forme

d'ouvrages militaires : ils présentent sur leur pourtour une sorte de rempart, et vers l'intérieur se creusent en bassins au lieu de se dresser en pyramides ou de s'arrondir en dômes. La hauteur des principaux massifs n'est guère inférieure à celle des groupes dominateurs de l'Algérie : le Maïz, au nord-ouest de Figuig, a 1850 mètres; au nord de la même oasis, le Beni-Smir atteint 2000 mètres; le djebel Mzi, au sud d'Aïn-Sfissifa, est de 200 mètres encore plus élevé. De ces observatoires, entourés de vallées verdoyantes et fleuries au printemps, le regard se perd dans l'infini du Sahara, argiles, sables et plateaux caillouteux.

Quelques arêtes ayant en moyenne 1500 mètres d'altitude, soit 500 mètres au-dessus du sol environnant, le djebel Aïssa, le Merghad, le Guettar, le rempart dolomitique de l'Antar, l'Amrag, parsèment au nord de la chaîne des Ksour la surface du plateau, toute coupée de déchirures, percée de trous, qui ont valu à cette région le nom de Mekanem, « pays des Embuscades »[1]. Vers l'est, les Ksour n'ont plus dans la plaine un seul avant-mont; la saillie montagneuse est réduite à un étroit pédoncule, et les passages en sont faciles; mais bientôt le bourrelet s'élargit de nouveau, présentant plusieurs chaînons parallèles, Bou-Derga, Ksel, Tarf, que l'on pourrait désigner sous le nom de massif de Géryville, d'après le poste qui est chargé d'en surveiller les chemins. Mais ces chaînons ne forment que l'extrémité occidentale d'un système orographique plus puissant, le djebel Amour, c'est-à-dire la Montagne par excellence, les deux noms unis ayant le même sens, le premier en arabe, le deuxième dans l'ancien idiome berber. L'Amour, en son ensemble, est un plateau découpé par les torrents qui, d'un côté se déversent vers les chott de l'intérieur, de l'autre vers ceux du Sahara. Au lieu d'être traversé de part en part comme presque tous les autres massifs des chaînes bordières, le djebel Amour forme la ligne de partage entre les eaux; même à son extrémité orientale, où naît le Chélif, il constitue le faîte entre le bassin de la Méditerranée et celui du Djeddi et de l'Igharghar. La région centrale du djebel Amour est occupée par les *gada*, grandes tables de pierre coupées brusquement de falaises verticales, flanquées de longs talus. Quelques-uns de ces fragments de plateau sont à peine accessibles, et ceux d'entre eux qui possèdent des puits ou des sources pourraient être transformés en citadelles. Autour de ces grandes masses crétacées, revêtues de leur dalle unie, serpentent des vallées profondes, communiquant les unes avec les autres par des échancrures du plateau. Aucune des saillies du massif n'atteint 2 kilo-

[1] Lambert, *Notes manuscrites*.

mètres d'altitude : le point culminant, la Touila Makna, qui rattache l'Amour aux montagnes de Géryville, a 1900 mètres de hauteur; le djebel Okbah, le djebel Gourou, qui dominent au sud la vallée du Chélif naissant, ont respectivement 1710 et 1708 mètres. Les sommets, sinon les plus hauts, du moins les plus grandioses d'apparence, sont ceux qui se dressent au sud du massif, sur la paroi terminale dite le Kef-Guebli ou « Rocher du Midi » ; le désert qui s'étend à leur pied contraste avec ce mur blanchâtre se dressant dans le ciel bleu. De distance en distance des portes s'ouvrent dans la pierre pour laisser passer les torrents : telle est celle qui livre passage à l'oued Melah (oued el-Maleh) ou « rivière Salée ». Ici la roche se compose de masses salines, rayées de violet, de rose et de vert par les corps chimiques mêlés à leurs cristaux. Sur tout le front méridional des monts qui dominent le Sahara se voient des couches salifères, ravinées par les eaux du ciel, évidées en bas par les eaux de source : il en est résulté des renversements d'assises et des effondrements en forme de cratère, qui donnent à l'ensemble un aspect chaotique.

A l'est du djebel Amour, les chaînes, interrompues par de très larges brèches, n'ont qu'une faible saillie relative au-dessus du plateau; la plupart ne dépassent les plaines de leurs bases que de 100 ou 200 mètres; la plus élevée, le djebel Senalba, dominant à l'ouest la route actuelle de Djelfa à Laghouat, destinée à être prochainement associée à un chemin de fer, atteint 1580 mètres. Vers l'est, le bourrelet montagneux s'abaisse encore; il se rétrécit en même temps, et au nord-ouest de Biskra il se trouve réduit à un étroit pédoncule séparant à peine la dépression du Hodna, au nord, de celle des Zibân au sud. Le chemin de fer de Batna à Biskra n'a même point à traverser la montagne en tunnel; il n'a qu'à suivre la cluse du oued el-Kantara pour descendre des hauts plateaux de l'intérieur à la « Bouche du Sahara », d'où l'on voit s'étendre à l'horizon du sud l'immensité du desert.

Mais si la voie ferrée passe facilement d'une zone dans l'autre, c'est qu'elle décrit une grande courbe autour de l'extrémité occidentale du massif le plus élevé de l'Algérie, le djebel Aurès. Déjà vers le nord, ce groupe de hautes montagnes est indiqué par une assemblée d'avant-monts qui, pour la hauteur, rivalise avec les sommets principaux de l'Algérie : ce sont les monts de Batna, qui s'élèvent au nord-ouest autour de la ville du même nom, dominés par le Tougueur (2100 mètres). L'Aurès proprement dit, alignant ses chaînons à l'est de la dépression dans laquelle passe l'oued el-Kantara, n'a pas dans sa formation la régularité parfaite de la plupart des autres massifs de l'Algérie. L'arête septentrionale la plus haute ne se

conforme pas exactement à la direction normale : elle se replie graduellement vers son extrémité orientale et finit par se profiler de l'ouest à l'est; au sud de cette première arête, les autres plissements de l'Aurès maintiennent plus régulièrement une direction parallèle à l'axe général des monts algériens, cependant ils s'infléchissent aussi légèrement vers le sud en se rapprochant de la frontière de Tunisie : dans leur ensemble, les monts de l'Aurès ont la forme d'un éventail légèrement entr'ouvert. C'est dans la chaîne du nord que se dresse le géant de toute l'Algérie, le mont Cheliya, dont le pic suprême, appelé Kelthoum (2328 mètres), dépasse de quelques mètres la cime de Lalla-Khedidja, dans le Djurdjura : de sa croupe, qu'il n'est point difficile d'atteindre, on voit au nord la surface immense des hauts plateaux et de leurs chott, entre Batna et Aïn-Beïda, tandis qu'au sud, par-dessus les alignements grisâtres des montagnes inférieures, on aperçoit une « ligne bleue, droite, immense », la mer du Sahara[1]. Au-dessus des plaines sablonneuses dont la cavité est occupée par le chott, les roches, comme brûlées par les rayons qui se reflètent du sol ardent, sont aussi dépourvues de végétation que les monts de granit et de porphyre qui s'avancent en promontoires dans la mer Rouge ; elles brillent de couleurs à peine moins éclatantes. C'est à cette lumière resplendissante des sommets que l'une des chaînes méridionales de l'Aurès, dominant de 1500 mètres la plaine basse de Biskra, doit son nom de « mont de la Joue Rouge », djebel Ahmar-Khaddou[2].

Les phénomènes d'érosion, si faciles à constater dans toute l'Algérie, se lisent plus clairement peut-être dans les montagnes de l'Aurès que dans tout autre massif de l'Afrique du Nord : on croirait que la roche s'est délayée, fondue, pour ainsi dire, dans un courant diluvial, et d'énormes amas de débris rejetés en dehors des gorges, dans la dépression saharienne, nous montrent les roches triturées de l'Aurès, déposées de nouveau sous forme de cailloux, de sables et d'argiles. En quelques endroits, des masses de rochers se sont écroulées d'un bloc comme des piliers minés à la base, et leurs décombres s'élèvent en barrage en travers des vallées. Ailleurs, il ne reste plus, de montagnes et de chaînes entières, qu'un témoin des anciennes assises, une table isolée, plus ou moins haute, d'ordinaire utilisée comme citadelle par les tribus de la contrée, grâce aux facilités de défense qu'offrent les strates supérieures, coupées de falaises, ceintes d'éboulis, offrant dans leurs dépressions un peu d'eau de puits ou de source. A l'est

[1] Valentin de Gorloff, *De Batna au djebel Cheliya* ; — Playfair, *Travels in the Footsteps of Bruce.*
[2] E. Masqueray, *Bulletin de la Société de Géographie*, nov. 1876.

de l'Aurès, le djebel Chechar ou « mont des Cailloux »[1] et les montagnes des Nememcha, de même que les chaînons isolés du plateau de Tebessa et de la frontière tunisienne, ont aussi leurs châteaux naturels, transformés en lieux d'asile par les indigènes. La hauteur moyenne de ces monts sud-orientaux de l'Algérie est de 1200 à 1400 mètres. Le sommet le plus élevé du Chechar, le kef Ali en-Nas, atteint 1878 mètres.

Au sud des chaînes bordières du plateau de l'Algérie, les hauteurs sont brusquement interrompues par de vastes plaines recouvertes d'alluvions quaternaires qui forment une sorte de détroit entre l'île de Maghreb et les massifs sahariens ; mais le sol se relève vers le sud par une pente presque insensible jusqu'aux longues croupes d'un faîte de hauteurs qui se développe du sud-ouest au nord-est, parallèlement au système de l'Atlas. Ce faîte, appelé le ras Chaab, atteint 850 mètres à son point culminant, moins d'une centaine de mètres au-dessus de l'oasis de Laghouat[2]. Au delà s'étend le Sahara, qui dans cette région consiste principalement en terres d'âge pliocène, déposées jadis en alluvions par des eaux courantes et sans doute aussi réparties par le vent, comme les terres jaunes de la Chine; en certains endroits, ces couches de terre meuble auraient, d'après M. Rolland, jusqu'à 300 mètres d'épaisseur. Cependant des roches crétacées s'élèvent en massifs insulaires au-dessus de ces étendues sahariennes et quelques-unes de ces îles occupent une surface considérable. Tel est, à l'ouest de l'oued Ghir, un faîte de hauteurs que limite au nord la vallée de l'oued Djeddi. Mais l'île crétacée la plus vaste de cette partie du Sahara est celle à laquelle on donne le nom de plateau du Mzab, d'après l'oued qui y prend son origine et les populations qui se sont groupées dans les cirques rocheux. Le massif du Mzab, quoique séparé des monts algériens par un détroit d'alluvions quaternaires, peut être considéré comme une sorte d'isthme rattachant les hauteurs du Maghreb aux plateaux dévoniens de l'intérieur du Sahara et aux montagnes cristallines du djebel Ahaggar.

Au nord des plateaux crétacés du Mzab, la transition ne se fait pas brusquement : elle est masquée par des concrétions calcaires; mais à mesure qu'on s'avance vers le sud, on voit des îlots de roches blanchâtres, de plus en plus fréquents, percer la croûte mamelonnée : ce sont les saillies du plateau crétacé qui finit par occuper tout l'espace et former une hamâda sans bornes visibles. En certains endroits, la surface rocheuse est parfaitement unie; elle a été complètement usée par les sables, et nulle herbe,

[1] E. Masqueray, *Revue Africaine*, 1878.
[2] G. Rolland, *Mission transsaharienne de Laghouat.*

nul lichen ne peut s'attacher à la pierre; en d'autres endroits, quelques dépressions renferment un peu de terre végétale. Du côté de l'ouest, la hamâda atteint sa plus grande altitude, 725 mètres; mais elle est brusquement coupée par une falaise de 100 ou 200 mètres de hauteur[1], au pied de laquelle serpente le lit sans eau de l'oued Loua et s'étendent jusqu'à perte de vue les alluvions quaternaires, limitées au nord par les montagnes du sud oranais, au sud par les sables mouvants de la grande mer des dunes. Ce rebord du plateau marque le faîte de séparation entre les deux versants du Sahara, qui s'inclinent, l'un vers l'Océan par le Niger, l'autre vers la Méditerranée par l'Igharghar et la série des chott. A partir du faîte, la hamâda offre une pente régulière dans la direction du sud-est, mais elle est bizarrement entaillée dans tous les sens par des ravins, des vallées étroites et profondes, se ramifiant en forme de crevasses : c'est à cette région difficile à parcourir, si ce n'est sous la conduite de guides expérimentés, que l'on donne le nom de chebka ou « filet », comme si l'ensemble des vallées formait un immense réseau. En dehors de la chebka du Mzab, quelques isthmes rocheux par lesquels on gagne les dépressions des oasis ont reçu le nom de kantara : ce sont autant de « ponts » qui facilitent les communications entre le massif central de la hamâda et les terres extérieures : des *gour* ou roches en témoin détachées du plateau s'élèvent à l'est, des deux côtés de l'oued Miya, les unes complètement isolées, les autres s'alignant en chaînes, mais toutes également remarquables par les éboulis de leurs pentes et les tables de leurs sommets, surplombant en quelques endroits. Vers le sud, le plateau du Mzab se rétrécit graduellement et finit même, dans la région d'el-Goléa, par laisser passer des courants de sable, bras de la vaste mer des dunes qui emplit le Sahara entre le Touat et les steppes des Oulâd Sidi-Cheikh. Ces petits détroits sablonneux forment la limite méridionale du plateau[2].

III

L'Algérie n'a pas de grands fleuves; quoiqu'elle reçoive des nuages pluvieux une quantité d'eau au moins égale à celle qui s'écoule par un courant comme celui du Nil, elle n'a même pas une seule rivière navigable : quelques bachots, deux ou trois esquifs à rames sur la Seybouse, voilà

[1] H. Duveyrier. *Bulletin de la Société de Géographie*, juin 1876.
[2] G. Rolland, *Bulletin de la Société Géologique de France*, 1881.

toute la flotte de navigation intérieure que possède l'Algérie. Le relief général du sol empêchait en effet qu'une ramure fluviale très étendue se développât dans la contrée. La zone côtière est très étroite et la Méditerranée ne pourrait recevoir de l'intérieur que de faibles ruisseaux, si les chaînes bordières n'offraient de distance en distance quelques brèches par lesquelles s'épanchent des courants nés sur les hauts plateaux. Mais ces cours d'eau seraient impuissants de nos jours à s'ouvrir un passage à travers les chaînes parallèles qui limitent au nord la zone des hautes terres ; à la vue des cluses on est ramené par la pensée à cette période « lacustre » pendant laquelle des masses liquides considérables occupaient tous les bassins des montagnes : les points bas d'où se déversait leur trop-plein ont été graduellement creusés et transformés en lits fluviaux beaucoup trop vastes pour le flot qui les parcourt aujourd'hui. Au sud des plateaux on observe un phénomène analogue à celui que présente le versant septentrional : la plupart des torrents qui descendent vers le Sahara prennent leur origine sur la face intérieure des montagnes bordières et gagnent la région des oasis par une succession de défilés.

L'ensemble du versant méditerranéen en Algérie peut être évalué approximativement à 200 000 kilomètres carrés : tout le reste de la contrée se divise en bassins fermés, dont l'eau s'évapore en des lagunes salées ou même avant d'avoir atteint la dépression centrale de la cavité. D'ailleurs presque tous les cours d'eau de l'Algérie sont à sec pendant une grande partie de l'année : leur lit n'offre, dans les régions hautes, que le roc nu, des grèves de cailloux, et, dans les régions basses, des nappes de sable où, comme sur les grandes routes, le vent soulève la poussière en tourbillons. Les rivières qui conservent un faible courant en été sont fermées à leur embouchure par une barre de sable ferme qui sert de chemin aux piétons et aux cavaliers. Toutefois les oued ne sont pas complètement taris comme ils le paraissent : au-dessous du lit superficiel desséché se trouve le lit souterrain ; les sables sont pénétrés d'eau qui suinte dans les profondeurs, et là où des barrages, tels que seuils de rochers, digues, terrains imperméables, arrêtent le cours souterrain des eaux, on les voit remonter à la surface, formant un petit lac en amont de l'obstacle. En quelques bassins de rivières, on peut évaluer le débit moyen du courant caché à une part considérable du débit total, y compris celui des périodes de crue : l'irrigation n'a pas encore utilisé ces eaux profondes[1]. Même sur les hauts plateaux, les ravins qui descendent vers les chott et qui, pendant presque

[1] Baills, *Bulletin de la Société de Géographie de la province d'Oran*, n° 15, 1882.

toute l'année, ne sont en apparence que des chemins arides, cachent des courants sous leurs roches et leurs sables. Ces eaux d'infiltration, qui imbibent le sol, pénètrent certaines roches et se combinent chimiquement avec elles de manière à en modifier le volume et à produire ainsi des mouvements de poussée dans les terres[1].

A l'extrémité nord-occidentale de l'Algérie, le petit oued Adjeroud marque la frontière marocaine; mais le premier cours d'eau qui soit vraiment une rivière par la longueur de la vallée et la ramure des affluents est la Tafna. Elle reçoit quelques tributaires du territoire marocain, notamment de la grande plaine d'Angad, à l'ouest d'Oudjda; cependant ses principales sources sont en Algérie : la plus haute est au djebel Tenouchfi, piton sud-occidental des monts de Tlemcen. Quoique d'une faible longueur de cours, — 150 kilomètres environ, — la Tafna est un de ces fleuves que Ritter avait appelés « héroïques », à cause de l'audace avec laquelle ils traversent montagne après montagne. La Tafna franchit ainsi par une succession de cluses les monts de Tlemcen, puis un autre groupe avancé et les chaînes des Traras. L'Isser, son principal affluent, né également sur le revers méridional des montagnes de Tlemcen, les perce aussi en tortueux défilés et va rejoindre la Tafna en décrivant une courbe symétrique à celle de la rivière principale.

Jadis toute la plaine basse limitée au nord par les monts côtiers d'Oran, la montagne des Lions et l'extrémité occidentale du Dahra, était inondée. Il reste encore de cet ancien lac la grande sebkha de Misserghin ou d'Oran, nappe d'eau salée de quelques centimètres d'épaisseur, d'autres cavités salines de moindre importance, et des étendues marécageuses dans lesquelles se déversaient le Sig et l'Habra à la moindre crue. Ces deux rivières, qui réunies, vont au golfe d'Arzeu sous le nom de Macta, naissent l'une et l'autre au bord septentrional du plateau médian de l'Algérie et descendent par brusques détours dans les fissures transversales des montagnes. Grâce à la perméabilité du sol dans le bassin de l'Habra et des autres rivières de la contrée, leur débit est beaucoup moins inconstant qu'on ne pourrait s'y attendre dans un pays où de violentes averses succèdent à de longues sécheresses : mais il reste aussi beaucoup plus faible. Tandis que l'Ardèche a des crues exceptionnelles de 5000 à 10 000 mètres cubes, l'Habra, dont le bassin est supérieur en étendue et reçoit une part presque aussi considérable de pluies, roule seulement, dans ses plus grandes inondations, un dixième du courant de la rivière française[2]. Dans l'Europe occidentale, le

[1] Bourdon, *Bulletin de la Société de Géographie*, janvier-février 1874.
[2] Bourdon, même recueil, juin 1867.

débit moyen des rivières est compris entre le quart et la moitié du volume des pluies ; en Algérie, sur le versant méditerranéen, il ne serait que le vingtième ou le trentième de l'humidité tombée ; l'eau des rivières, chargée de molécules argileuses, est presque toujours lente et sans courant. Les bœufs y passent des heures entières de la journée les pieds dans le flot boueux.

Le Chélif est, par la longueur du cours, la grande rivière de l'Algérie : son développement total, non compris les petits méandres, est d'au moins 700 kilomètres. Non seulement il naît au sud des chaînes bordières du nord, mais il prend même son origine par delà toute la zone des hautes terres, dans le djebel Amour, et, sous le nom de oued Namous, « ruisseau des Moustiques », coule d'abord dans une vallée longitudinale, parallèle à l'axe de ces montagnes. Puis il traverse le plateau, en perdant peu à peu de sa masse liquide par l'évaporation : il risque de disparaître en entier comme un de ses tributaires naturels, l'oued Sous Sellem, qui se perd dans le sol avant d'avoir atteint la vallée maîtresse. En arrivant au pied des montagnes du nord, le Chélif est tellement affaibli, que le Nahr Ouassel, venu de Tiaret en longeant la base des monts, passe pour le véritable fleuve, ainsi que l'indique l'appellation de Nahr qui précède son nom. Grâce à cet accroissement de volume, le Chélif peut franchir les chaînes bordières du nord par le défilé de Boghar ; il n'a plus ensuite qu'à suivre la longue dépression ménagée entre les montagnes de l'Ouarsenis et celles du Dahra, et, grossi de la Mina, qui vient de passer dans les cluses du sud, il mêle ses eaux jaunes aux flots de la mer à peu de distance au nord de Mostaganem. De même que le Sig et l'Habra, le Chélif et la Mina parcourent des terrains perméables qui leur donnent un débit relativement constant : toutefois leurs grandes crues sont redoutables, et, d'autre part, lors de l'étiage, cette longue rivière du Chélif, dont le cours dépasse celui de la Garonne, a moins d'eau que maint gave des Pyrénées.

Les petites rivières de la Mitidja, l'oued Mazafran, dont un affluent est la fameuse Chiffa, l'oued Harrach, l'oued Hamiz, ne sont que de faibles cours d'eau, devant toute leur renommée à leur voisinage d'Alger, aux combats qui se sont livrés sur leurs bords, aux villes, aux villages, aux cultures de leurs bassins. L'oued Isser, qui naît dans les montagnes au sud-est de Médéa et dont le cours inférieur forme la limite occidentale de la Grande Kabylie, est une rivière plus considérable, et l'oued Sébaou, alimenté par les neiges du haut Djurdjura, est un véritable fleuve : tous les gaves fougueux qui descendent du versant septentrional des monts, beaucoup plus humide que le versant opposé, viennent se réunir par une ra-

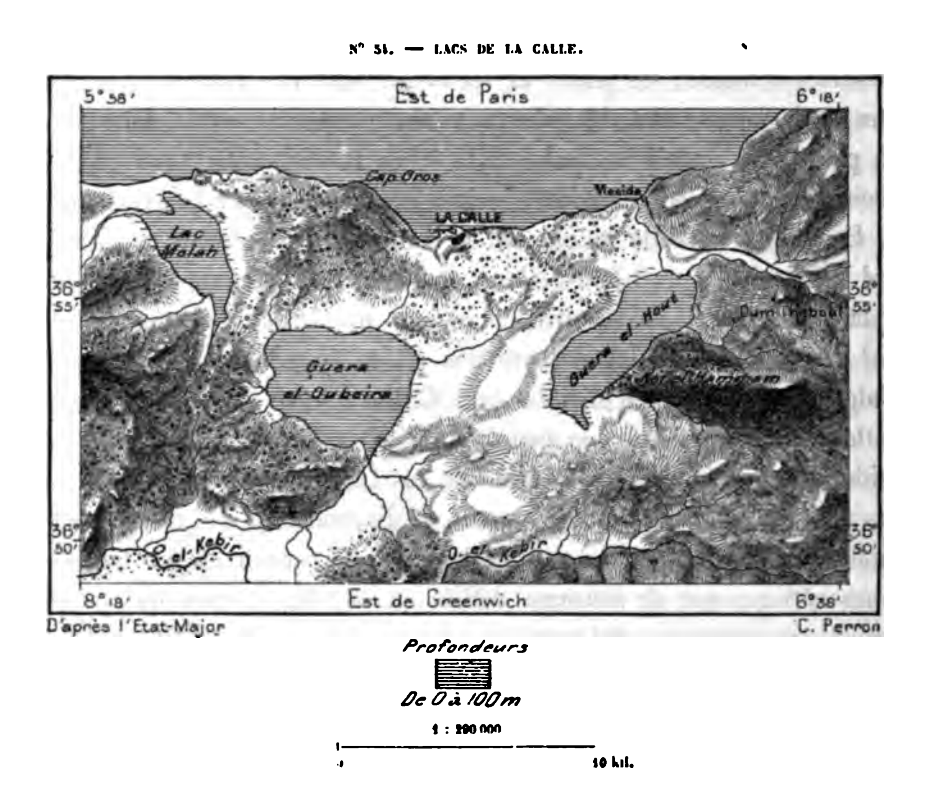
mure de vallées nombreuses à la vallée maîtresse du Sébaou, qui se développe parallèlement au rivage marin, parfaitement orienté en cet endroit suivant les degrés de latitude; pour atteindre la mer, le fleuve se replie au nord-ouest et au nord par une large vallée des monts; pendant plus de la moitié de l'année, le courant fluvial rejoint les flots marins par-dessus la barre. Moins considérable est l'oued Sahel ou Soumman, qui offre pourtant une plus grande longueur de cours, mais qui coule au sud des monts Djurdjura, formant, pour ainsi dire, le fossé de l'immense citadelle. Sur ce revers des monts, les pluies et les neiges sont relativement peu abondantes, et le maigre filet des ruisseaux, d'eau douce ou d'eau saline, grossit à peine le torrent principal, qui s'échappe au nord-est vers le golfe de Bougie, en passant entre le Djurdjura et le Babor, par la brèche d'Akbou. En amont de cette brèche est le confluent du Sahel et de son plus grand tributaire, l'oued Bou-Sellam, qui reçoit ses eaux de la Medjana et du plateau de Sétif, c'est-à-dire de régions que le double rempart transversal des Bibân et du Babor prive des pluies abondantes du littoral.

Malgré son nom d'oued el-Kebir ou « Grand Fleuve », le cours d'eau qui se jette dans la mer entre le cap de Djidjeli et le massif de Collo, n'est considérable que par comparaison avec les faibles ruisseaux côtiers : ses hauts affluents, Bou-Merzoug, Rummel, Endja, naissent à la limite septentrionale de la zone des plateaux et traversent successivement toutes les chaînes côtières par de sauvages défilés ou par des fissures de la roche, comme la gorge du Rummel entre le promontoire de Constantine et le plateau de Mansoura. C'est en amont de cette brèche que s'unissent le Rummel et le Bou-Merzoug, l'ancien Ampsagas, fixé longtemps par les Romains comme limite entre la province d'Afrique et la Maurétanie.

A l'est de l'oued el-Kebir de Constantine coulent deux autres « Grands Fleuves », un oued el-Kebir qui naît dans les collines de Guelma pour se déverser dans la Méditerranée au sud du cap de Fer, et l'oued el-Kebir dont les premières sources jaillissent dans les montagnes tunisiennes de la Khoumirie : ce même nom appliqué à des cours d'eau voisins témoigne de l'état d'isolement dans lequel vivaient les tribus; elles s'ignoraient mutuellement, formant autant de petits mondes à part. C'est entre les deux oued el-Kebir de l'Algérie orientale, dans le golfe de Bône, que se déverse la Seybouse, le dernier grand cours d'eau de la contrée, celui de tous qui roule le flot le plus constant et qui, dans son cours rapproché de la mer, a le plus l'apparence d'un véritable fleuve. L'ensemble de son bassin inférieur a la forme d'un vaste cirque disposé de manière à solliciter des nuages pluvieux une quantité d'eau considérable. Entre l'Edough

et le cap Rosa une grande plaine s'ouvre sur le littoral marin, et les montagnes qui la limitent au sud se succèdent par gradins de plus en plus élevés, en sorte que chacun reçoit sa part de pluies, sans en priver la chaîne plus éloignée. Les sources de l'oued Cherf, branche maîtresse de la Seybouse, s'entremêlent sur les plateaux d'Aïn-Beïda avec celles de la Medjerda tunisienne et de son affluent l'oued Melleg, appartenant aussi au bassin de

N° 54. — LACS DE LA CALLE.



la Méditerranée. A une époque géologique antérieure, la plaine que traverse la basse Seybouse fut inondée par les eaux marines : il reste de l'ancien golfe un marécage sans profondeur, le lac Fetzara, que l'on n'a pas encore réussi à dessécher complètement[1]. Entre la mer et le cours de l'oued el-Kebir oriental, appelé Mafrag à son embouchure, trois lacs forment une sorte de ceinture à la ville de la Calle; la vue de ces bassins lacustres est un spectacle rare en Algérie, qui ne possède guère que des étangs et

[1] Débit comparé des trois principales rivières de l'Algérie :

	Surface du bassin.	Débit de crue.	Débit de maigre.	Débit moyen.
Macta.	10 700 kil. carrés.	800 mèt. cubes.	2 mèt. cubes.	10 mèt. cubes.
Chélif.	38 200 »	1448 »	1,5 »	15 »
Seybouse . . .	10 000 »	1000 »	0,15 »	20 »

des salines. Un des lacs, celui de l'ouest, la Guera (Garaa) el-Melah ou « lagune du Sel », est en effet un réservoir d'eau salée, en communication avec la mer. Le lac du milieu, la Guera el-Oubeïra, dont l'eau est douce, est pourtant un bassin presque toujours fermé ; mais dans les crues, dont l'écart avec l'étiage est d'environ 5 mètres, le trop-plein du lac s'épanche au sud, dans la vallée de l'oued el-Kebir. Enfin le troisième lac, dit Guera el-Hout ou « lagune des Poissons », s'écoule dans la mer par la paresseuse Mesida, obstruée de joncs; on essaya d'assainir par des canaux d'écoulement les terres fécondes qui bordent ce lac, mais les fièvres enlevèrent un si grand nombre d'ouvriers qu'il fallut renoncer à l'entreprise.

Toute la zone des plateaux, à l'exception de l'étroite lande parcourue par le haut Chélif et de l'aire d'écoulement où se forment la Medjerda et l'oued Melleg, se divise en bassins fermés. Partout l'évaporation, enlevant l'humidité qu'ont apportée les pluies, finit par tarir les ruisseaux ou les vasques sans profondeur qui les reçoivent : ainsi le territoire se fractionne en mille petits bassins, jadis unis, et qui s'uniraient de nouveau si les pluies étaient plus abondantes ou la température moins élevée. Quand la dépression est assez étendue, elle reçoit le nom de *chott;* moins vaste, et s'emplissant d'eau douce ou saumâtre que boivent les racines de quelques arbustes, c'est une *dhaya;* simple mare boueuse, ce n'est plus qu'un *ghedir*. Égale en apparence à cause de la couleur grise du sol qui confond tous les plans, la haute plaine se redresse en longs soulèvements comme ceux des vagues marines sous les vents alizés : une armée se cacherait dans les *fid* et les *mader*, entre deux ondulations du sol, sans qu'on pût la deviner à 2 kilomètres de distance[1]. La plupart des chott ont sur leur pourtour de véritables berges comme des lacs, et même çà et là des falaises hautes de quinze à vingt mètres; mais l'eau ne bat plus la base des talus, la nappe liquide est remplacée dans les dépressions par des plages salines ou des zones de gypse pulvérulent mélangé au sable ; des dunes même déroulent leurs ondulations régulières à la place où frémissaient autrefois les flots[2]. Tel est l'aspect du chott Gharbi ou « chott Occidental », dont la ligne conventionnelle de la frontière attribue une partie au Maroc ; quelques petites nappes humides en occupent les cavités les plus basses. Le chott Chergui ou « chott Oriental » se développe dans la partie médiane du plateau, sur une longueur totale de près de 200 kilomètres et sur une largeur variable,

[1] Arnaud, *Revue africaine*, 1866 ; — Guy de Maupassant, *Au Soleil*.
[2] Marès, *Bulletin de la Société Géologique de France*, 15 nov. 1858.

atteignant vers l'ouest une trentaine de kilomètres. Le chott Chergui est divisé en deux bassins par l'isthme du Kheider, où s'élève un monticule laissant échapper une source de sa base : c'est ce « point d'eau » entre les deux dépressions salines que l'on a choisi pour l'établissement du chemin de fer qui se dirige vers les postes militaires du sud. A l'est du Kheider, la dépression du chott Chergui a la forme annulaire; c'est une fosse ovale assez étroite, enfermant un île de terres plus élevées.

A l'orient du Chélif, la zone des plateaux, déjà beaucoup moins large, n'a que de petits bassins où s'évaporent les eaux : tels sont la dhaya Dakhla, au nord du rempart de l'Oukaït, et au sud de cette chaîne les deux Zahrez, Gharbi et Chergui, « de l'Ouest » et « de l'Est », qui contiennent, d'après les calculs de MM. Fournel et Ville, une quantité de sel d'environ 600 millions de tonnes. Au nord-est de Bou-Sâda, le cirque qui interrompt tout à coup la série des rangées parallèles de montagnes reçoit une quantité assez considérable d'eau pour qu'il s'y forme un vaste chott, le Hodna, qui lors d'une période géologique antérieure fut certainement un lac alpin : après les pluies d'hiver, il arrive souvent qu'une grande nappe d'eau occupe la cavité centrale ; de tous les côtés de l'amphithéâtre immense accourent des torrents, que l'on pourrait dériver dans les campagnes cultivées du pourtour par des travaux hydrauliques. Au delà de ce bassin lacustre, sur les plateaux de Sétif et d'Aïn-Beïda, sont épars quelques petits sebkha (sbakh) : la plus considérable est le Tarf, où vont se perdre quelques ruisseaux descendus de l'Aurès; les eaux y atteignent le plus haut degré possible de saturation, soit 27 pour 100, sans avoir pu dissoudre tout le sel contenu dans le bassin[1].

Le versant des chaînes bordières du plateau qui regardent le Sahara épanche ses torrents dans le désert, mais la plupart des cours d'eau sont arrêtés, bus à leur sortie même des gorges de la montagne, par les cultures des oasis; toute l'humidité que versent les pluies séjourne dans les dhaya : au sud de Laghouat se voient çà et là, groupés en archipels, des bouquets de verdure qu'alimentent ces mares. Toutefois plusieurs de ces oued se continuent de palmeraie en palmeraie jusqu'à une assez grande distance des hautes terres, et là même où leur flot est complètement tari, le lit se reconnaît encore et se prolonge en méandres réguliers comme si l'eau venait à peine de les abandonner. La direction que suivent les oued révèle partiellement la forme du relief dans la région du désert. Du côté

[1] Ch. Féraud, *Revue Africaine*.

de l'ouest, dans la province d'Oran, les lits des rivières descendent franchement au sud, montrant que le niveau du sol s'abaisse peu à peu dans cette direction ; plus à l'est, dans la province d'Alger, le cours d'eau principal, au lieu de couler droit au sud, longe la base méridionale des monts suivant l'axe général de l'Algérie : il coule dans une espèce de sillon, entre des terres hautes se dressant des deux côtés de son parcours ; enfin, dans la province de Constantine, non loin de la frontière tunisienne, ce qui fut le grand fleuve de l'Igharghar et qui n'est plus aujourd'hui qu'une large vallée serpentine, s'incline du sud au nord vers la dépression du chott Melghigh ; des massifs élevés, s'élevant dans le désert à une grande distance au sud de l'Algérie proprement dite, donnent à toute la région intermédiaire un versant tourné au nord, en sens opposé à celui que présente la surface du désert au sud de la province d'Oran. C'est là un fait capital dans la géographie du désert ; tandis qu'à l'orient les eaux descendaient jadis soit vers une « mer intérieure », soit vers le golfe de Gabès, à l'occident elles coulaient au sud. Leurs rameaux unis finissaient-ils par atteindre le cours du Niger, ou bien le lit fluvial recevant les courants partiels se tournait-il vers l'ouest pour gagner directement l'Atlantique? Ce problème n'a pas encore été résolu par les explorations des voyageurs européens ; mais les renseignements apportés par les caravaniers indigènes rendent la première hypothèse très probable. L'angle sud-occidental de l'Algérie appartiendrait au bassin du Niger par les quelques oued de la région des Ksour qui se déversent vers l'oasis de Figuig.

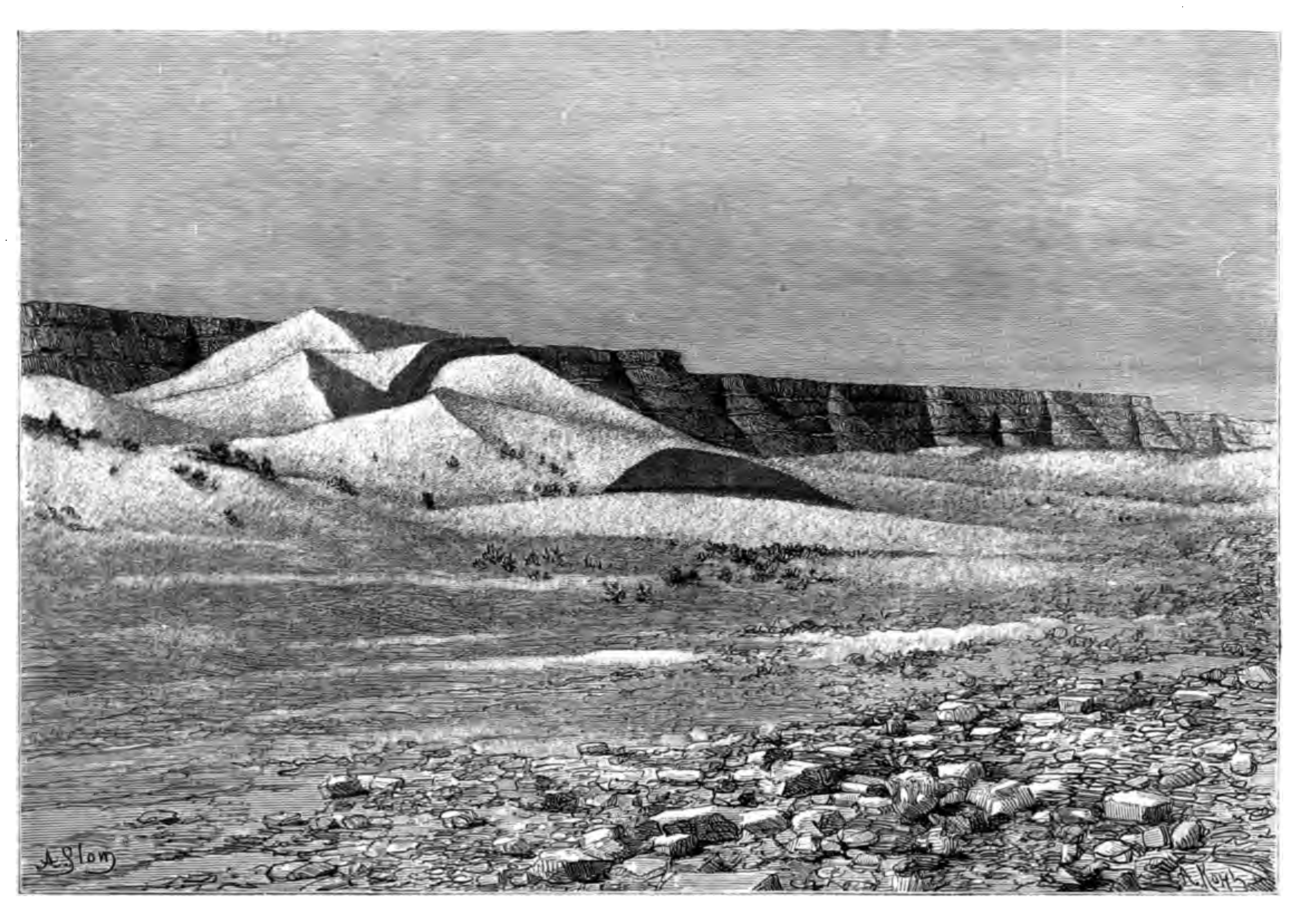
Dans les limites actuelles du territoire algérien, les autres cours d'eau nés dans les chaînes bordières des hauts plateaux vont se perdre sous les sables des dunes qui développent leur zone à une centaine de kilomètres au sud : ainsi disparaissent l'oued Namous ou « des Moustiques », né dans le voisinage de Tiout ; l'oued el-Gharbi ; l'oued es-Segguêr, qui vient de Brezina, au sud de Géryville ; l'oued Zergoûn, qui reçoit les gaves du djebel Amour ; l'oued Loua, qui limite à l'est le plateau du Mzab. Les autres torrents de ce massif vont rejoindre l'oued Mzi, la rivière de Laghouat ; c'est la branche maîtresse de l'oued Djeddi, qui coule d'abord à l'est, puis vers le nord-est, grossi dans sa marche, lors des pluies soudaines, par tous les ruisseaux que lui envoient les montagnes dont il longe la base, jusqu'aux Zibân de Biskra. Le Djeddi est peut-être l'Idjdi ou « rivière des Sables »[1] ; il forme en effet une limite géologique, par-

[1] Carette, *Exploration scientifique de l'Algérie*, tome II. — Le terme oued el-Djedi a le sens de « rivière du Chevreau ». (Lambert, *Notes manuscrites*.)

faitement nette en certains endroits, entre la racine des plateaux crétacés et les sables de la plaine quaternaire : sur la rive gauche, les terres et les rochers cessent brusquement aux berges du fleuve; sur la rive droite commencent les étendues alluviales[1]. Ce fait géologique est si frappant, que tous les riverains l'ont remarqué, ainsi qu'en témoigne la continuité du nom donné à l'oued dans presque tout son cours. Tandis qu'en Afrique la plupart des rivières changent d'appellation à chaque affluent qu'elles reçoivent, à chaque défilé qu'elles traversent, à chaque tribu dont elles arrosent la territoire, le Djeddi garde son nom, de Laghouat à son embouchure[2]. D'ailleurs le Djeddi n'a du fleuve que le large fond et les hautes berges et l'on n'y trouve d'eau que là où des seuils rocheux interrompent le lit. Au sud-est de Biskra, après un cours développé d'environ 500 kilomètres, ses rives s'égalisent avec le sol environnant, il se confond avec la vaste dépression du chott Melghigh. Le Djeddi et les autres rivières sahariennes qui coulent sur fond de roche ou de sable offrent beaucoup plus fréquemment que les rivières du Tell, coulant en des lits perméables, l'exemple d'inondations subites et redoutables. On a vu le Djeddi, à sec la veille, prendre au confluent de l'oued Biskra une largeur de 11 à 12 kilomètres. Dans le Hodna, l'oued Msif s'est donné soudain un lit de 5 kilomètres, et des douar, des troupeaux entiers ont été surpris et emportés par le déluge. Dans le pays de Mzab, lorsque le ciel s'assombrit vers le nord, des cavaliers se postent aux tournants des rivières, et quand une rumeur lointaine annonce le torrent, des coups de fusil tirés par les éclaireurs se succèdent de méandre en méandre le long des vallées[3].

D'autres oued, sortis des gorges des djebel Aurès et Chechar, ou nés dans le désert, au pied des escarpements rocheux, convergent vers la dépression du chott, mais tous ne l'atteignent pas. Le plus grand fleuve du bassin par le développement du cours et la largeur du lit est un de ces courants éteints dont on ne voit plus que des restes : ici des marais, ailleurs des puits, des fonds humides ou simplement des lits d'érosion complètement à sec avec leurs berges, leurs affouillements, leurs battures. Ce fleuve jadis puissant, qu'on reconnaît seulement à ses traces comme un serpent qui s'enfuit, laissant le sillage tortueux de ses anneaux dans le sable : c'est l'Igharghar. A mille kilomètres au sud du bassin auquel aboutit

[1] G. Rolland, *Bulletin de la Société Géologique de France*, 1881. Planche XIII.
[2] Carette, *Exploration scientifique de l'Algérie*; — Wolters, *Société de Géographie de Constantine*, 4e bulletin, 1er octobre 1883.
[3] Carette, *Exploration scientifique des vallées de l'Algérie*, tome II.



BERGES DE L'IGHARGHAR. — VUE PRISE AU NORD DE TEMASSININ
Dessin de A. Slom, d'après un croquis de M. Frédéric Bernard.

son lit desséché, des ruisseaux, que les explorateurs européens n'ont point encore vus, se précipitent des flancs du djebel Ahaggar, mais ces ruisseaux tarissent en avançant dans le désert et la ramure des lits fluviaux devient de plus en plus indistincte; ils s'unissent en un vaste chemin, de 2 à 10 kilomètres de largeur, suffisant pour recevoir un Nil ou un Mississippi. En certains endroits il est complètement oblitéré et l'on ne reconnaît même plus la pente générale du sol; des dunes se déroulent en travers de ce qui fut le chenal du grand fleuve; mais l'ancienne marche



VALLÉE DE L'OUED MIYA ENTRE LA GARAA EL-ONKSÈR ET LA GARAA T-EL-BEIDA.
D'après une photographie de M. Largeau.

de l'oued est connue par la tradition, et les indigènes qui remontent ou descendent le cours de l'Igharghar, transformé en chemin de caravanes, désignent le lieu où passait le fleuve, là même où l'on ne voit plus le moindre vestige d'érosion. Ce qui fut autrefois le principal affluent du fleuve disparu, l'oued Miya ou la rivière aux « Cent affluents »[1], ressemble à l'Igharghar et, comme lui, offre une succession de vasques, de terres basses, de petits chott, interrompus par des sables qu'apporte le vent. Mais les eaux souterraines qui coulent dans le Miya, sous le fond desséché de l'ancien lit visible, grossissent peu à peu leur flot caché; des filets de suintement descendent des rivières parallèles nées dans le plateau déchiqueté des

[1] Faidherbe; Parmentier, etc.

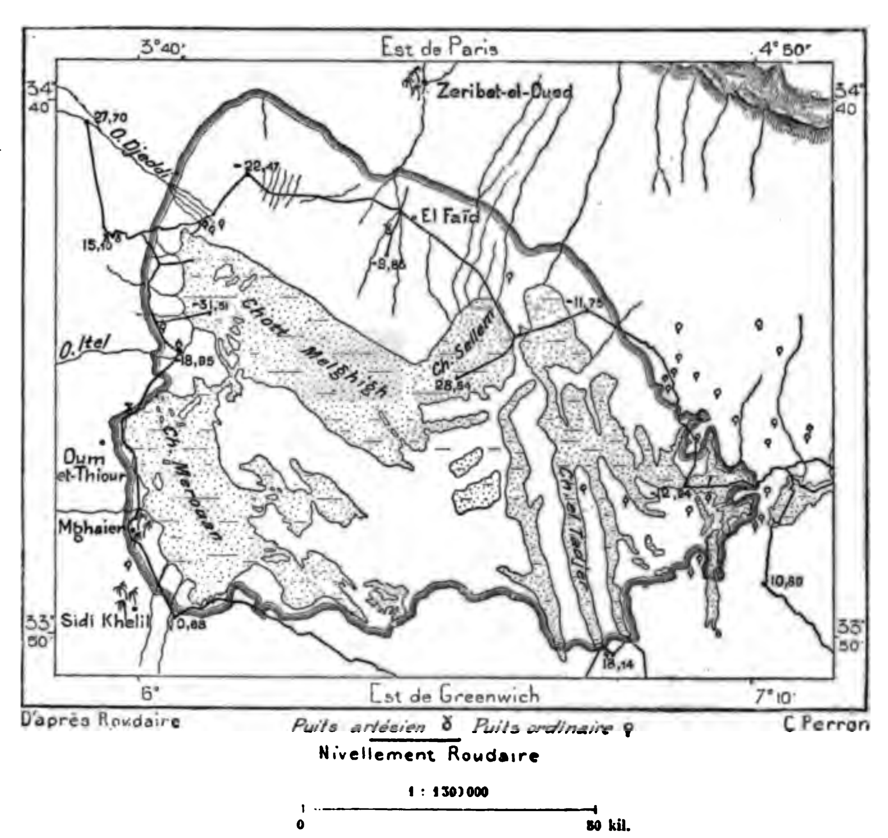
roches crétacées, au sud de Laghouat et du Mzab; l'humidité du sol devient plus considérable en aval de ces confluents souterrains, et à l'endroit où s'unissaient autrefois l'Igharghar et le Miya, commence une dépression bien marquée, dont les chott, les puits, les étangs, les sources forment comme un reste de fleuve : c'est la vallée que l'on désigne sous le nom d'oued Righ (Rhir). Le confluent même est marqué par des sebkha toujours inondées qu'entourent les palmeraies de Temacin. Ces eaux qui s'écoulent lentement dans les profondeurs doivent représenter une masse liquide considérable, à en juger par le nombre des palmiers compris dans toutes les oasis qui se succèdent sur le cours de l'Igharghar, du Miya et du Righ, et pourtant la plus forte part de l'eau souterraine reste sans emploi et va s'évaporer dans les bas-fonds. Dans l'oasis de Ouargla on a essayé de mesurer la part d'humidité que les racines des palmiers puisent dans le lit invisible de l'oued Miya; le débit de la rivière cachée serait d'un peu plus d'un mètre cube à la seconde[1]. Il arrive fréquemment que la pression intérieure des eaux brise le plafond de gravier qui recouvre le lit caché et s'étale en mares, à l'endroit même où l'on ne voyait auparavant que des sables. Ailleurs la couche de gravier s'effondre, et un puisard naturel se creuse soudain jusqu'à la nappe inférieure des eaux.

Le bassin de réception des anciens fleuves méridionaux a reçu le nom de chott Merouan. Il ne se rattache au chott Melghigh proprement dit que par un mince détroit et se ramifie vers l'est en sebkha secondaires, qui s'accroissent ou diminuent en surface suivant l'apport des eaux de pluie et l'activité de l'évaporation. Le chott Melghigh, bassin septentrional de la dépression, se termine à l'est par le chott Sellem, puis au delà se succèdent plusieurs autres chott alignés du nord au sud et séparés par un isthme de la nappe tunisienne du chott Gharsa. Celui-ci à son tour n'est séparé que par le Djerid des vastes sebkha qui s'étendent à l'est jusqu'à l'isthme de Gabès; sur le pourtour des chott, de longues dépressions, dites *chard* ou « rues », découpent en promontoires les terrain sableux[2]. Il semble tout naturel au premier abord de voir dans cette chaîne de dépressions qui se succèdent de l'ouest à l'est, entre le delta souterrain de l'oued Righ et le golfe de Gabès, le reste d'un ancien estuaire par lequel s'épanchaient les eaux du grand fleuve africain, et c'est l'idée que développaient la plupart des géographes[3] avant que la véritable forme du relief dans cette partie de l'Afrique septentrionale eût été révélée par les explo-

[1] Brosselard, *Voyage de la mission Flatters.*
[2] H. Duveyrier, *Bulletin de la Société de Géographie*, mars 1875.
[3] Vivien de Saint-Martin, *L'Afrique du Nord dans l'Antiquité.*

rateurs. On sait maintenant que ni dans les temps historiques, ni même dans la période géologique actuelle, les eaux de l'Igharghar n'ont coulé dans les chott tunisiens, séparés l'un de l'autre et de la mer par deux seuils rocheux où l'on ne voit nulle trace d'une ancienne action des eaux. D'ailleurs la pente générale du sol est précisément en sens inverse de celle qui serait nécessaire à l'écoulement d'un fleuve : l'inclinaison des

N° 55. — CHOTT MELGHIGH ET PROJET DE LA MER INTÉRIEURE.



terres s'est produite du littoral marin vers les lacs de l'intérieur, et pour qu'un cours d'eau descendît du chott Melghigh vers le golfe de Gabès, il faudrait que, par un mouvement de bascule, toute la région changeât de pente. Les sels des chott ont une composition très variable, qui diffère de celle des résidus d'eau marine; en certains endroits, on y rencontre plus de sulfate de soude que de sel marin[1]; mais il est aussi des bassins qui sont occupés par des croûtes de sel : le chott el-Gharsa surtout est

[1] H. Le Chatelier, *La mer Saharienne*, Revue Scientifique, 1878.

remarquable par ses belles dalles salines, que les Nememcha cassent et taillent comme la pierre. Les bassins sont d'anciens lacs dont les eaux se sont partiellement évaporées et dont un climat sec a concentré les sels; les terrains quaternaires qui les entourent contiennent seulement des fossiles terrestres et d'eaux saumâtres.

Le grand chott algérien et les autres dépressions salines qui l'entourent ont leur surface au-dessous du niveau de la mer, ainsi que l'établit le premier M. Virlet d'Aoust en 1845, et que le confirmèrent les observations barométriques de M. Dubocq en 1849; on retrouve dans cette partie de l'Afrique du nord, comme en Palestine, en Abyssinie, dans la Tripolitaine et même en France, au lac provençal de l'Estomac, ce phénomène d'évaporation qui fait baisser la nappe des bassins intérieurs à une cote négative, en contre-bas des mers avoisinantes. Après avoir constaté que le Melghigh et les plaines basses des alentours sont inférieurs à la surface méditerranéenne, les explorateurs du Sahara algérien crurent même que cette cavité, inondable par une brèche soudaine faite à l'isthme oriental, s'étendait en d'énormes espaces dans le désert : « Que le seuil de Gabès se rompe, disait M. Charles Martins, et le Sahara redevient une mer, une Baltique de la Méditerranée. » Des mesures barométriques faites à diverses époques donnèrent des résultats différents, et l'on resta dans le doute sur la superficie de la région basse; enfin Roudaire détermina d'une manière précise l'altitude du Melghigh, d'abord en rattachant cet étang à Biskra par un nivellement géodésique, puis en contrôlant ces mesures par un autre nivellement, comprenant toute la série des chott, depuis l'isthme de Gabès. Le point le plus bas de la dépression, vers la partie occidentale du chott Melghigh, est à la profondeur d'un peu plus de 31 mètres et le niveau moyen du fond est à 24 mètres. Le chott Gharsa est à une dizaine de mètres au-dessous du plan idéal qui continuerait la mer et un léger seuil le sépare du chott Melghigh. Quant à la surface totale de cette région qui s'étend en contre-bas de la Méditerranée, dans les deux chott, elle est seulement de 8200 kilomètres carrés, moindre que beaucoup de départements français. Bien minime est cette étendue, comparée à celle de toute la région du Sahara que l'on espérait transformer de nouveau en une mer intérieure.

Ce projet, qui naguère passionna l'opinion publique, fut exposé pour la première fois[2] d'une manière formelle par Georges Lavigne, en 1869,

[1] Pomel, *Le Sahara*; — Rolland, *Comptes rendus de l'Académie des Sciences*, 9 juin 1884.
[2] *Percement de l'isthme de Gabès*, Revue Moderne, 25 novembre 1869.

à une époque où le manque de nivellements précis permettait de croire qu'il serait facile de « noyer le Sahara ». Cette idée, bien accueillie, trouva dans la personne de Roudaire un champion d'une ardeur sans pareille, et le projet de la « mer Intérieure » fut bientôt présenté comme une œuvre comparable en importance au percement des isthmes de Suez et de Panama. On fit ressortir l'immense avantage qu'auraient la Tunisie et l'Algérie orientale à posséder un rivage marin sur leur frontière du désert, on vit dans l'avenir le lac et le canal parcourus de flottes et bordés de villes commerçantes, on prétendit même que le remplissage des anciens lacs aurait pour conséquence d'abaisser la température moyenne et que l'évaporation annuelle, évaluée de 6 à 10 milliards de mètres cubes, formerait des nuages qui retomberaient en pluies sur les flancs du djebel Aurès, gonfleraient de nouveau les torrents et féconderaient les campagnes stériles qui s'étendent autour des oasis. Mais rien n'est moins probable que la réalisation de pareilles espérances, et l'on peut se demander si les bords de la mer Intérieure algérienne seraient plus favorisés par les pluies que ne le sont les rivages de la mer Rouge, pourtant baignés d'une atmosphère presque constamment moite de vapeurs? Sans doute tout changement dans la répartition de la terre et des eaux doit amener une modification correspondante dans le climat local; mais on ignore quelle serait l'importance de cette modification et si parmi ses conséquences il n'y en aurait point de fâcheuses pour la prospérité des palmeraies et la salubrité de l'air[1]. Quoi qu'il en soit, le projet a dû être abandonné en raison des frais énormes qu'il aurait coûtés : c'est à plus d'un milliard de francs que la commission spéciale nommée en 1882 pour l'examen de cette entreprise évaluait la somme indispensable au creusement du canal d'amenée des eaux méditerranéennes, et l'on ne saurait songer à faire de pareilles dépenses pour une œuvre d'utilité plus que contestable. On a reculé devant ce travail prodigieux, qui consisterait à déblayer plusieurs centaines de millions de mètres cubes en creusant, à travers sables, argiles, boues et rochers, une voie de 180 kilomètres de longueur, de 14 mètres de profondeur et d'une largeur de 30 mètres au plafond, débitant pendant dix années, pour remplir les chott et compenser l'évaporation, plus de 700 mètres cubes à la seconde, soit près de deux fois le module de la Seine à son embouchure. Il reste de ces projets toute une littérature géologique et la connaissance beaucoup plus approfondie d'une des régions intéressantes de la planète.

[1] Cosson; — Doûmet-Adanson; — Rouire; — Rolland; — Letourneux, *Association française pour l'avancement des Sciences*, Congrès de Blois, 1884.

Il est du moins une œuvre de transformation du Sahara algérien po laquelle tous les géologues sont d'accord, et cette œuvre est depuis lon temps commencée avec les plus heureux résultats. Il s'agit de retrouv dans le sol les eaux perdues, de les ramener à la surface et de les utilis pour l'extension des oasis anciennes ou la création de nouvelles. Depuis temps immémorial, les Sahariens entretiennent leurs sources avec le pl grand soin, et quand l'eau en diminue, ils creusent le sol pour capter le fil empêcher qu'il ne s'en perde une goutte. Néanmoins il en est qui tarisse complètement, et nombre de lieux sont désignés sous le nom d'Aïn-Mita « Source Morte », qui rappelle la victoire des sables sur l'eau fécondan des oasis. Dans la lutte éternelle entre les éléments, qui modifie incessar ment la surface de la Terre, les solitudes n'ont cessé de s'étendre dans région saharienne; en maints endroits des cavités, que d'anciennes plag nous montrent avoir été remplies d'eau, sont dépourvues de toute hum dité visible; des sources jaillissantes, que trouvèrent les Beni-Mzab da leurs cirques rocheux, ont disparu[1]; des traces de culture, des restes constructions, des canaux ensablés se voient en des contrées où ne pous plus une herbe et où ne subsistent d'autres demeures que les tentes d nomades[2]; même de nos jours on a vu disparaître des étangs « vifs », les habitants riverains ont dû abandonner leurs palmiers, les livrant à dune qui les enfouit peu à peu sous ses flots jaunâtres[3]. La faune loca prouve que le climat s'est desséché : sous les pierres le naturaliste re contre les débris de ces petits organismes qui se développent dans la ter humide. La dessiccation graduelle du sol les a fait disparaître[4].

Mais de toute antiquité les Sahariens ont accepté la lutte contre climat et travaillent à « ressusciter la terre », à faire refleurir le sol arid Bien avant qu'on ne forât des puits artésiens en Artois, on en creus dans l'Afrique septentrionale. L'indigène attribue la création des sourc jaillissantes au souverain mythique des premiers âges, Dou'l Korneïn, prince aux « Deux Cornes », que la légende confond souvent av Alexandre, devenu le fils de Jupiter Ammon. Aux premiers âges, Do Korneïn perçait le roc avec une tarière pour faire surgir les sources no velles, car il connaît la « fontaine de la vie »; il est immortel, « toujou vert », comme l'oasis qu'il a fait naître. Mais il n'apparaît plus aux homm du désert, et son œuvre ne fut continuée que par les descendants de s

[1] A. Coyne, *Revue Africaine*, 1879.
[2] E. Masqueray, *Revue Africaine*, 1879.
[3] A. Berbrugger, *Les puits artésiens*; — Largeau.
[4] Letourneux, *Notes manuscrites*.

premiers disciples, formant la corporation spéciale des *ghethas* ou plongeurs. Aidés du concours volontaire et gratuit de la tribu, les foreurs de puits choisissaient l'endroit où ils prévoyaient le jaillissement de l'eau souterraine, puis, après avoir fait fumer un peu d'encens en l'honneur des génies de la mer inférieure, ils creusaient la vasque superficielle et le trou cylindrique où s'amassent les eaux corrompues du sous-sol. Attachés à des cordes en fibres de palmes, ils se faisaient descendre au fond du puits et remplissaient leurs couffins de terre et de sable, de débris rocheux, suivant la nature des assises, et boisaient en poutrelles de palmiers les parois ébouleuses ; ils arrivaient ainsi à une profondeur dépassant 50, 60 et même 75 mètres dans quelques puits, jusqu'à la dernière couche, généralement composée de pierre dure. Si l'eau qu'ils entendaient couler audessous d'eux brisait son couvercle de roche par quelque fissure latérale, ils pouvaient être engloutis soudain ; mais d'ordinaire ils prévoyaient le danger et se faisaient remonter à temps, après avoir brisé la pierre d'un dernier coup de pioche ou sous le poids d'une lourde masse qu'ils laissaient tomber de haut. Berbrugger affirme solennellement, « pour l'avoir vu plus d'une fois, » que les plongeurs sahariens peuvent rester sous l'eau plus de cinq minutes : deux fois même la durée de l'immersion fut de 5 minutes 55 secondes. A cet égard, les noirs fontainiers du Sahara l'emporteraient de beaucoup sur les pêcheurs de perles de Bahreïn, de Ceylan, de Panama : d'ailleurs il faut tenir compte de la différence de poids entre l'eau saline et l'eau douce. Les ghethas fument le chanvre et se chauffent fortement et avec grand soin tout le corps avant d'entreprendre leur descente ; ils se bouchent les oreilles avec du coton imprégné de graisse de chèvre ; quand ils remontent du fond, on les enveloppe dans une couverture pour les réchauffer ; d'ailleurs ils meurent tôt, et pour la plupart phtisiques[1].

Les puits artésiens creusés par les plongeurs indigènes ne « vivaient » pas longtemps. Quelques-uns « mouraient » après cinq années ; d'autres prolongeaient leur existence jusqu'à quatre-vingts ans ou un siècle, mais il fallait toujours procéder à une restauration ou même à un forage nouveau, à cause de la dégradation du cuvelage, de la chute des parois, du mélange des eaux vives avec les eaux corrompues. La science a modifié les procédés qu'avait enseignés le prince aux « Deux Cornes », et depuis 1856 les tarières et autres outils européens ont remplacé les couffins des plongeurs, si ce n'est dans la région soumise aux marabouts de Temacin ; là les ghethas continuent de travailler pour une faible rémunération, mais soutenus par

[1] Ch. Laurent, *Mémoires de la Société des Ingénieurs civils*, 20 juin 1856

l'espoir de participer aux joies du paradis[1]. Sans avoir à descendre dans le puits de forage, l'ingénieur Jus put atteindre, à 60 mètres de profondeur, le Bahr Tahtani ou la « mer Inférieure » qui coule sous le lit desséché de l'oued Righ, et les habitants de l'oasis de Tamerna, au nord de Tougourt, virent avec un étonnement joyeux une source vive, de 67 litres à la seconde, s'élancer en bouillonnant de l'orifice et se creuser aussitôt un lit dans le sable pour s'enfuir en rivière. Cette fontaine reçut des marabouts le nom de « Source de la Paix », en souvenir du traité d'amitié juré désormais entre les Sahariens et les Français, créateurs des eaux vives; les mères y baignèrent leurs enfants pour leur porter bonheur. Les Français, disaient les indigènes, avaient retrouvé « la tarière du prince aux Deux Cornes, la clef des eaux souterraines » cachée par les magiciens[2]. Leurs puits durent plus longtemps que ceux des ghethas; toutefois ils s'ensablent aussi et les ingénieurs ont dû se procurer un atelier de curage.

Depuis cette première évocation des eaux profondes, plus de cent puits artésiens ont été creusés dans le bassin hydrologique du Melghigh, et l'on en fore toujours de nouveaux[3]; l'un d'eux, à el-Faïd, dans les Zibân, descend à 156 mètres de la surface, mais l'eau qu'il donne n'atteint pas l'orifice. De tous les puits creusés jusqu'en 1884, celui d'où jaillit la plus grande quantité d'eau a été creusé dans l'oasis de Sidi Amran, dans l'oued Righ, au nord de Tougourt : il donne un hectolitre à la seconde. En moyenne, la profondeur des puits est de 70 mètres et la température des eaux jaillissantes varie de 18 à 26 degrés centigrades; elle est plus élevée d'un degré par 20 mètres de forage[4]. On a constaté parfois de brusques variations dans le débit, même des arrêts soudains. En 1862, dans le Hodna, une secousse souterraine qui se produisit à la suite d'une tempête, supprima l'écoulement de deux puits et réduisit de moitié celui d'un troisième.

[1] Lambert, *Notes manuscrites*.

[2] Malte-Brun, *Annales des Voyages*, 1856, n. XI.

[3] Puits forés de 1856 à 1885, dans la partie méridionale de la province de Constantine :
Profondeur totale : 24 190 mètres. Débit total : 3468 litres par seconde, environ 110 millions de mètres cubes par an. (Jus, *Rapport sur les travaux de sondage*.)

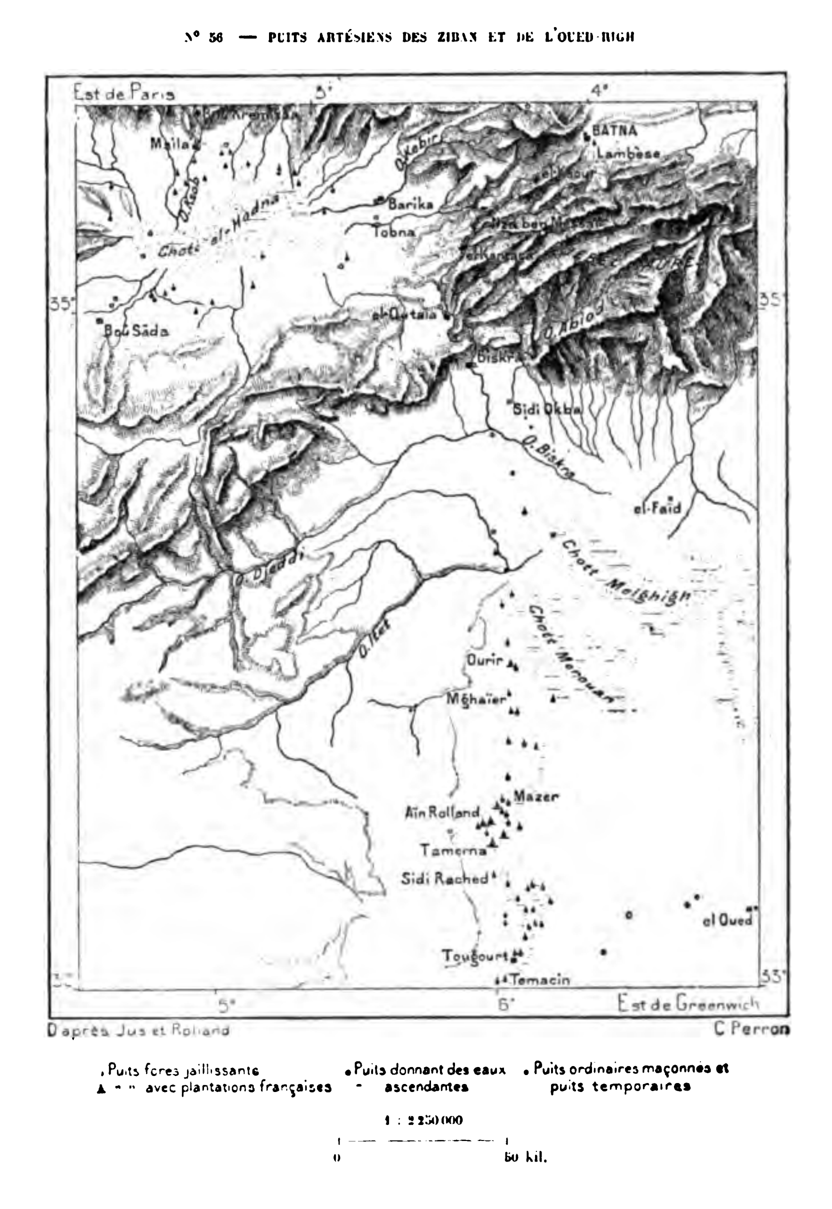
[4] Oued-Righ en 1856 et en 1880 :

	1856	1880
Nombre des oasis	31	38
» des puits	282	434
Débit en litres par seconde . .	883	1 200 (?)
Nombre de palmiers	360 000	518 000
» autres arbres fruitiers.	40 000	90 000
Valeur des cultures	1 660 000 francs.	5 500 500 francs.
Habitants	6 772	12 827

(Jus, *Les Oasis de l'oued Rir en* 1856 et en 1880.)

Grâce à l'accroissement de l'eau d'irrigation, le nombre des palmiers qui ont augmenté l'étendue des oasis a dépassé 250 000; M. Rolland en a planté 40 000 à lui seul autour des eaux vives qu'il a suscitées : les arbres

N° 56 — PUITS ARTÉSIENS DES ZIBAN ET DE L'OUED-RIGH



fruitiers d'autres espèces ont presque doublé; les autres cultures des oasis ont cru en proportion; même de nouvelles plantes ont été introduites dans les jardins; de nouveaux villages se sont élevés sous les palmes et la population des Rouara a doublé; des douar de tribus nomades se sont transformés en villages, désormais fixés près d'une source dans une oasis nou-

velle[1]. Le temps n'est pas éloigné où l'étude comparée des puits permettra de jauger le débit total du fleuve qui coule dans les profondeurs, d'en dessiner la carte précise avec les vallées affluentes et les rameaux divergents, et de calculer exactement la force productrice de la nappe fluviale en végétation et par conséquent en vies humaines[2]. Les procédés de forage pourront aussi être appliqués en maints endroits à la recherche des eaux thermales et minérales et augmenter ainsi la richesse si considérable de l'Algérie en fontaines efficaces pour la guérison des maladies. Bien plus, il n'est pas impossible que les eaux souterraines ne servent un jour à la pisciculture, car dans plusieurs puits se jouent un grand nombre de petits poissons, appartenant à cinq espèces des genres chromis, hemichromis et cyprinodon; les puits d'Ourlana, de Mazer et de Sidi Amran ont lancé du fond, avec leurs eaux jaillissantes, des poissons, des crustacés, des mollusques d'eau douce[3]. Pareil phénomène a été observé par Ayme dans les puits des oasis égyptiennes, de même qu'en France, dans une source jaillissante d'Elbeuf[4].

Sur les haux plateaux et sur le versant méditerranéen de l'Algérie, les puisatiers français ont aussi foré le sol en beaucoup d'endroits à la recherche des nappes artésiennes. Des puits ont été creusés près de Batna, dans les dépressions du Hodna, sur les hauts plateaux, notamment le long de la grande route entre Alger et Laghouat; mais la quantité des pluies est si minime dans ces régions et les cuvettes de réception ont si peu d'étendue, que les résultats économiques de ces forages ne peuvent avoir qu'une faible importance. Sur le versant méditerranéen du Tell les avantages seront plus considérables, à cause de l'abondance des eaux qui forment la nappe souterraine et glissent dans les couches profondes au-dessous du niveau de la Méditerranée. Dès 1844, un premier puits artésien était creusé, mais sans succès, dans la plaine d'Oran et poussé jusqu'à la profondeur de 595 mètres[5]; depuis on a été plus heureux dans le versant du Tell : on a évoqué les eaux du bassin de l'Harrach qui alimentent la ville d'Alger et celles qui se perdaient autrefois sans utilité dans le golfe par des sources sous-marines jaillissant à 70 mètres sous le flot; elles arrosent maintenant les jardins de Hussein-dey. Le bassin de la Seybouse, qui reçoit en moyenne une quantité d'eau supérieure à celle qui

[1] Jules Duval, *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, février 1867.
[2] Rolland, *Notes manuscrites;* — Fau et Poureau, *Paris-Biskra-Touggourt.*
[3] Jus; — Ville; — P. de Tchihatchef; — Rolland; — Lambert, etc.
[4] A. Berbrugger, *Les puits artésiens des oasis méridionales de l'Algérie.*
[5] Jules Duval, *Bulletin de la Société de Géographie*, fév. 1867.

tombe en territoire français. serait, d'après Tissot, la région la plus favorable pour le forage des puits artésiens.

Mais, tandis que l'on s'occupe de rechercher à grands frais les eaux profondes pour l'irrigation des terres, il serait bon qu'on ne laissât pas se perdre les eaux superficielles qui se déversent dans les ravins et les oued et s'enfuient dans les sables et les crevasses. Pour un bon aménagement hydraulique de la contrée, il serait nécessaire que l'eau fût utilisée presque aussitôt après sa chute, afin d'éviter que l'humidité ne s'en retourne dans l'espace par l'évaporation ou qu'elle ne disparaisse dans les fissures du sol. Il importe de retenir l'eau de pluie en des citernes maçonnées, partout où le relief du sol se prête à la construction de ces réservoirs, et employer l'eau des sources immédiatement au sortir des griffons et le long des ruisseaux d'origine. Les restes d'innombrables petits barrages de dérivation que l'on voit sur les hauts plateaux de l'est et dans le djebel Aurès prouvent que les colons romains utilisaient soigneusement les eaux dans les parties supérieures de chaque bassin, de manière à ne pas laisser se perdre une goutte du précieux élément : le sol se gazonnait et se raffermissait ainsi, il ne se formait pas de ravins, les rebords des plateaux n'étaient pas entamés. D'après quelques auteurs[1], l'Algérie recevrait actuellement la même quantité de pluies qu'il y a deux mille années, le climat ne se serait point asséché et l'aridité croissante du sol proviendrait seulement de ce qu'on permet aux eaux de s'enfuir inutilement du lieu de chute pour aller séjourner dans les fonds sous forme de marais, tandis qu'entre les bassins fluviaux s'étendent tant d'espaces qui méritent le nom de bled el-Ateuch ou « pays de la Soif ».

Cette hypothèse n'est pas justifiée par les changements de la flore et de la faune dans le Sahara d'Algérie : on ne saurait douter que les pluies n'aient réellement diminué dans le Maghreb, mais cet assèchement du climat est une raison de plus pour que l'eau soit bien employée. Elle ne l'est pas encore. Les colons français, venus d'un pays où les eaux fluviales sont presque partout en surabondance, pensèrent tout d'abord à retenir les eaux des courants au moyen de barrages; d'ailleurs ils commencèrent par s'établir dans la partie inférieure des vallées et dans les plaines, telles que la Mitidja, et ne s'occupèrent d'aucun travail d'ensemble pour l'aménagement des eaux. Dès l'année 1851, on construisit un premier barrage dans les gorges du Meurad, au-dessus de Marengo, dans la Mitidja occidentale, puis on éleva dans le bassin de la Macta les puissantes digues de retenue de

[1] Cosson, *Le projet de création d'une mer dite intérieure. Congrès de Blois*, 1884.

Saint-Denis du Sig et de l'Habra. Depuis de longues années on travaille à l'établissement d'un autre barrage, en travers de l'Hamiz, au sud-est d'Alger. Des œuvres du même genre sont en voie de construction dans le bassin du Chélif, sur ses affluents et sur d'autres rivières de l'Algérie; d'après les projets des ingénieurs, le jour viendra où toutes les rivières nées dans les montagnes seront arrêtées à leur issue dans la plaine par un rempart qui fera refluer leur courant dans les rigoles latérales. Parmi ces murs il en est qui sont des monuments admirables de l'industrie humaine, à la fois par leurs dimensions et par la masse d'eau qu'ils retiennent; mais on s'effraye à bon droit, à la vue de ces digues, longues de plusieurs centaines de mètres, hautes de 30 à 40 mètres, derrière lesquelles une masse liquide de 15, 20 ou même 36 millions de mètres cubes est suspendue au-dessus des campagnes, menaçant de les dévaster, si la moindre fissure s'ouvre dans la maçonnerie. Les deux grands réservoirs du Sig et de l'Habra ont l'un et l'autre détruit une première fois l'obstacle qu'on leur avait opposé et se sont déversés tumultueusement dans la plaine, en ravageant les cultures et en rasant les demeures. Un désastre de ce genre ne peut guère manquer d'arriver tôt ou tard lorsque le réservoir est établi, non dans un vallon latéral au cours d'eau, mais dans la vallée même

N° 37. — BARRAGE DE L'HAMIZ.



que traverse le courant; il devient alors impossible de calculer avec précision la force des eaux qui viennent affouiller les sables, déplacer les vases, creuser les fondations. Les malheurs causés par les ruptures de digues sont partiellement compensés par le renouvellement des terres alluviales qui forment la couche supérieure des campagnes. C'est par millions de tonnes que les inondations fluviales déposent sur leurs rives des alluvions terreuses.

IV

Les différences du climat correspondent à celles du relief, de l'exposition, de la latitude. Chacune des bandes du territoire, littoral, chaîne bordière, plateau, versant méridional, désert, a son climat particulier, entremêlant diversement les courbes changeantes des températures, de l'humidité et des autres phénomènes météorologiques.

Alger, situé vers le milieu de la côte septentrionale de l'Algérie, en face du littoral de la Provence, peut être considéré comme représentant toute la région côtière; c'est aussi la ville dont le climat a été le mieux étudié, grâce aux ressources des établissements scientifiques. Pris dans son ensemble, il est doux et tempéré comme celui de la plupart des régions maritimes, comparées aux pays de l'intérieur, mais il est assez variable, à cause du brusque changement des vents, différant les uns des autres par la température, la contenance en vapeur d'eau, la tension électrique. D'après les observations faites par M. Bulard, à 217 mètres au-dessus de la mer, la température moyenne d'Alger, calculée pour trois années, est de 18°,27 de l'échelle centigrade. Dans le mois le plus froid, janvier, elle ne descend pas au-dessous de 12°,20, tandis que dans le mois le plus chaud, août, elle atteint seulement 25°,54 : l'écart est donc d'un peu plus de 13 degrés. Les observations du service météorologique officiel établi dans quarante-quatre stations de l'Algérie donnent des chiffres quelque peu différents, calculés d'ailleurs pour une autre période.

La division usuelle de l'année en quatre saisons ne s'applique guère à l'Algérie : l'alternance annuelle ne comprend que deux périodes bien tranchées, la saison humide et tempérée, qui commence en septembre, généralement du 12 au 20, pour se terminer d'ordinaire vers la fin de mai, et la saison chaude et sèche, qui dure de trois à quatre mois seulement, de juin à septembre[1]. En juillet, les pluies sont si rares, qu'on peut les considérer

[1] Bulard, *Notice sur le climat d'Alger.*

comme un phénomène complètement anormal; la moyenne de vingt années d'observation ne donne pour ce mois qu'un millimètre de pluie; en août, il arrive parfois, mais très rarement, qu'un orage vienne interrompre la sérénité du temps, et vers le milieu de septembre recommencent les ondées régulières, rafraîchissant le sol. Alors les colons ont leur deuxième « printemps », le « printemps d'en bas », en prenant ce mot dans le sens du renouveau de la végétation : la terre, desséchée par la violente chaleur de l'été, reprend avec les pluies la verdure sombre des gazons, les nuances délicates des pousses nouvelles, les fleurs charmantes de l'arrière-saison. Le « printemps d'en haut » est celui qui succède aux froids peu rigoureux de l'hiver et qui revêt d'innombrables fleurs toute la broussaille, aubépines, genêts, cistes, coronilles[1].

La position d'Alger, sur une côte bien exposée aux vents du large, donne au régime anémométrique une influence capitale dans la distribution de la chaleur, de l'humidité, de la pression atmosphérique; l'air souffle librement de tous les côtés, même du côté de terre, où le massif du Sahel retarde sa marche sans modifier sensiblement la direction. Mais les effets des vents en sont atténués et leur force est rarement tempêtueuse. Les vents chauds du sud, désignés sous le nom de sirocco, sont rafraîchis par le voisinage de la mer et se chargent d'une part considérable de vapeur d'eau; pendant les huit ou neuf mois de la saison humide, la température moyenne pour les vents du sud ne dépasse pas 23 degrés et la teneur de l'air en humidité est de cinquante parties sur cent. D'autre part, les vents qui soufflent du nord, du nord-ouest, du nord-est, sont attiédis par leur passage sur la vaste nappe de la Méditerranée : ils ont en moyenne une température de 10 à 15 degrés; ils sont aussi chargés d'une grande quantité de vapeur d'eau, moins toutefois que le vent d'ouest, celui qui vient de l'Atlantique et pénètre dans le bassin méditerranéen par le détroit de Gibraltar[2]. Pendant les orages on entend souvent le tonnerre rouler dans le ciel, mais la foudre tombe rarement sur les villes du littoral; on dirait que les cimes de l'Atlas servent de paratonnerre aux villes de la côte.

L'Algérie tout entière se trouve en dehors de la zone des vents réglés; sur la côte, les courants atmosphériques, presque toujours en état d'équilibre instable, sembleraient n'obéir à aucune loi, tant est variable leur direction. Cependant on constate que les vents d'est et de sud-est sont relativement rares et ne forment guère que des mouvements de transi-

[1] Paul Blanc, *Vie des colons en Algérie.*
[2] Bulard, memoire cité.

tion entre les souffles aériens appartenant au régime normal des alizés et des contre-alizés. Quant aux vents qui se propagent de l'ouest à l'est, ils se produisent très fréquemment, causés par l'appel qu'exercent les régions relativement chaudes de l'Afrique septentrionale sur l'air plus frais des parages atlantiques. Mais dans l'ensemble, les vents sont comme indécis : c'est tantôt l'un, tantôt l'autre qui prévaut, et sans longue durée; souvent un calme complet s'établit dans l'atmosphère[1]; le phénomène de giration des vents, dans le sens de l'est à l'ouest par le sud et de l'ouest à l'est par le nord, est en Algérie beaucoup plus régulier que dans l'Europe occidentale[2]. Ordinairement le rythme aérien est indiqué moins par les vents généraux que par les brises alternantes. Durant toute la belle saison, et même en hiver, lorsque le ciel est libre de nuages, une légère brise marine, une brise terrestre non moins douce, se succèdent régulièrement : de jour, l'air frais de la mer se porte vers les terres que brûle le soleil; de nuit, les couches aériennes refroidies du continent refluent vers la mer : c'est d'ordinaire à dix heures du matin et à onze heures du soir que s'opère le renversement des courants, d'ailleurs très souvent séparés par des périodes de calme. Ces brises solaires ne se font pas sentir à une grande distance dans l'intérieur, si ce n'est là où des vallées s'ouvrent largement et avec une pente uniforme dans la direction du sud. Mais dans les plaines parallèles à la mer et séparées d'elle par des massifs de collines l'air reste stagnant, pour ainsi dire : ni brise marine, ni brise terrestre ne viennent le rafraîchir. On cite principalement les campagnes du Chélif comme une de ces régions dont l'atmosphère n'est pas renouvelée, et où, pendant l'été, le poids de la chaleur devient intolérable. A Orléansville, on a subi des températures de 43 degrés à l'ombre; dans quelques ravins de l'intérieur, entre Oran et Aïn-Temouchent, les troupes ne se sont jamais engagées sans perdre quelques hommes; on entre comme en des fournaises dans ces gorges sans ombre, où l'atmosphère embrasée fait monter le thermomètre à 55 degrés[3].

Du jour à la nuit les variations sont très considérables, par suite du rayonnement. Tandis que le thermomètre exposé directement aux rayons du soleil élève sa colonne de mercure pendant le jour à 56 degrés centigrades, il n'indique plus qu'une vingtaine de degrés pendant les nuits les plus chaudes : l'écart pendant les vingt-quatre heures est de 30 à 36 degrés.

[1] Aimé, *Recherches de physique générale sur la Méditerranée;* — Pauly, *Esquisses de climatologie comparée.*
[2] Ch. Simon, *Revue Africaine*, mars 1861, n° 26.
[3] A. Martin, *Manuel d'hygiène en Algérie.*

Il en résulte une condensation notable de la vapeur d'eau : les rosées sont très abondantes sur le littoral et les brouillards sont fréquents, quoique des étrangers peu matineux puissent habiter longtemps l'Algérie en ignorant le retour presque quotidien de ces brumes nocturnes; c'est généralement entre deux et quatre heures du matin que les vapeurs s'étendent sur le sol en épaisses couches, mais dès que paraît le soleil elles se déchirent, se roulent en nuages autour des promontoires, et disparaissent dans l'air attiédi[1]. Les pluies sont aussi plus abondantes qu'on ne pourrait le croire d'après certaines descriptions : tous les vents, même ceux du sud et de l'est, apportent des pluies; mais quoique le courant le plus humide soit celui qui souffle de l'occident, ce n'est pourtant pas celui qui verse sur le sol la quantité d'eau la plus considérable, car il se meut parallèlement à la côte, ne se heurtant qu'aux pointes avancées. Les plus violentes averses sont apportées par le vent du nord-ouest, qui continue le mistral de Provence et vient briser sa force sur les montagnes côtières; les tempêtes les plus redoutables viennent aussi du nord-ouest et du nord : le vent qui souffle des Baléares a mérité des marins d'Alger le nom de « charpentier mayorquin » à cause des épaves dont il parsème les flots. La quantité totale de pluie qui tombe sur les rivages orientaux de l'Algérie oscille, suivant les années, de 60 à 150 centimètres. A l'observatoire d'Alger, la moyenne annuelle, pour les onze années de 1862 à 1873, s'est élevée, en y comprenant les ondées fugitives et les gouttes éparses, à 935 millimètres, proportion d'humidité bien supérieure à celle de la France, prise dans son ensemble; la durée totale de la pluie sur la ville d'Alger est par année de 310 heures seulement, chaque heure de précipitation humide apportant 3 millimètres en moyenne[2]. Dans la direction de l'est, l'humidité de l'air s'accroît graduellement jusqu'aux frontières de la Tunisie; à Philippeville, à Bône, à la Calle, la moyenne annuelle des pluies est supérieure à celle de la France, mais elles y sont réparties d'une manière beaucoup plus inégale. Dans la province d'Oran, baignée par une mer trop étroite, où le vent, descendu des arides montagnes de Carthagène et de Murcie, n'a pas le temps de se saturer de vapeur d'eau, la part d'humidité est moindre, et dans les vallées que des collines séparent de la Méditerranée, arrêtant les nuées au passage, le versant éloigné de la mer manque presque complètement d'eau; cependant on aurait constaté que, par une sorte de balancement, les pluies auraient graduellement augmenté dans la

[1] Pauly, ouvrage cité; — Villète, *Topographie médicale de la Mitidja.*
[2] Bulard, *Observations pluviométriques.*

province d'Oran depuis le milieu du siècle, tandis qu'elles ont diminué dans la province d'Alger. Dans la basse vallée du Chélif, qui ne reçoit point l'air vivifiant des brises marines, les pluies sont aussi très rares : de grandes averses ne s'y abattent guère qu'une fois tous les sept ou huit ans[1]. Pour l'ensemble du Tell, au nord de la zone saharienne, la moyenne des pluies serait de 550 millimètres[2].

Dominant les cités du littoral, les collines et les montagnes qui se dressent au-dessus des flots ont un air plus frais et plus pur que celui des villes : chacune a son climat spécial, indiqué par la différence de végétation. Une infinie variété dans les phénomènes météorologiques, favorables ou défavorables à la salubrité, font de chaque endroit un petit monde à part, suivant la forme du relief, l'exposition des pentes, la perméabilité des roches. Un climat général, aux lois régulières, ne s'établit de nouveau que sur les hautes terres de l'intérieur, où des altitudes égales se maintiennent sur de vastes étendues, où la nature géologique du sol n'offre guère de diversité. Sur ces plateaux, les courants atmosphériques se propagent avec la même liberté que sur la mer et, suivant leur alternance, se succèdent les froidures et les chaleurs, les périodes d'humidité et de sécheresse. Dans ces hautes plaines, l'écart est beaucoup plus considérable que sur la côte entre les températures d'hiver et d'été. Les froids y sont souvent rigoureux et semblent d'autant plus vifs qu'ils sont propagés par des vents d'une grande violence. En hiver, les neiges tombent fréquemment, et l'étendue blanche occupe parfois une moitié du territoire algérien; dans les creux, le vent amasse les flocons en énormes remous de plusieurs mètres d'épaisseur; des compagnies de soldats, cheminant à travers les neiges, ont été plus que décimées par le froid. En été, la chaleur, répercutée par le sol gris et çà et là par des berges et des rochers, est très forte, quoiqu'on la supporte assez facilement à cause de la sécheresse de l'air. Quand souffle le sirocco, ce vent aride passe par les nombreuses brèches des montagnes bordières du sud et parcourt le plateau sans perdre de son énergie première. Mais les vents pluvieux du nord n'y arrivent que privés en très grande partie de l'humidité qu'ils portaient : les pentes et les

[1] Moyenne des températures et des pluies sur la côte algérienne :

	Mois le plus froid : Janvier.	Mois le plus chaud : Août.	Année.	Pluies.
Oran	11°,9	23°,7	16°,6	306mm
Alger.	14°	23°,7	17°,8	697
Philippeville (14 ans).			17°,7	846
La Calle.	13°,7	26°,5	18°,6	935

[2] Reynard, *La Question forestière en Algérie.*

cimes des chaînes septentrionales ont arrêté les nuées au passage[1]. Sur le littoral on peut voir presque chaque jour des nuages qui cheminent dans le ciel, apportés par le vent marin, et qui fondent et se dissolvent graduellement à mesure qu'ils pénètrent plus avant vers le sud.

Au delà des montagnes bordières qui limitent au sud les hauts plateaux on entre dans le Sahara, caractérisé par des phénomènes de climat particuliers. Là les vents ordinaires sont ceux qui tournent avec le soleil, décrivant chaque jour un circuit complet d'horizon. Entre ces petits courants locaux commence à se dessiner le mouvement régulier des alizés du nord-est; mais à ce courant normal succède un contre-courant secondaire, semblable au remous d'un fleuve, le souffle ardent du sirocco, qui se propage sur les plateaux et jusque sur le littoral[2]. Ainsi tout le climat de l'Algérie est en grande partie gouverné par les phénomènes des vents qui proviennent du Sahara, apportant leur air sec. Le refroidissement nocturne produit par le rayonnement est très considérable; c'est ainsi que dans l'oued Righ on a vu des températures de 3 degrés succéder pendant la nuit à des chaleurs diurnes de 45 à 46 degrés. D'après le dire des voyageurs, on aurait constaté un écart de 63 degrés dans la température de Tougourt, de — 7 à 56 degrés du thermomètre. Des rosées abondantes se produisent encore dans les régions septentrionales du Sahara sous l'influence de ce froid des nuits; mais les pluies sont très rares[3] : parfois elles ne sont représentées que par de larges gouttes, tellement chargées de gaz qu'elles attaquent la roche calcaire; les contractions et les dilatations thermiques, l'action des vents finissent par réduire en poussière les parties atteintes, et de là résultent des trous circulaires d'une régularité parfaite, que l'on disait avoir été forés de main d'homme[4]. Des années se passent sans qu'il tombe une seule pluie que se rappellent les indigènes; toutefois les observations

[1] Moyennes des températures et des pluies dans les montagnes bordières et sur les plateaux de l'Algérie :

		Température de janvier.	Température d'août.	Moyennes.	Pluies.
Montagnes :	Tlemcen	9°,2	26°	16°,8	524 mm
	Fort National. . . .	10°,1	27°	14°,2	982
	Constantine	8°,5	26°,9	15°,2	408
Plateaux :	Géryville	7°,2	25°,3	14°,1	126
	Djelfa.	7°,2	27°,6	15°,2	176
	Tébessa.	8°,1	27°,7	15°,9	251

[2] Grisebach, *Végétation du Globe*, traduction par Tchihatchef.

[3] Climat de Biskra, de 1878 à 1884, d'après les observations de Colombo :

Minimum extrême, en décembre 1879.	4°,7
Maximum » août 1879	42°,5
Moyenne annuelle	21°,9

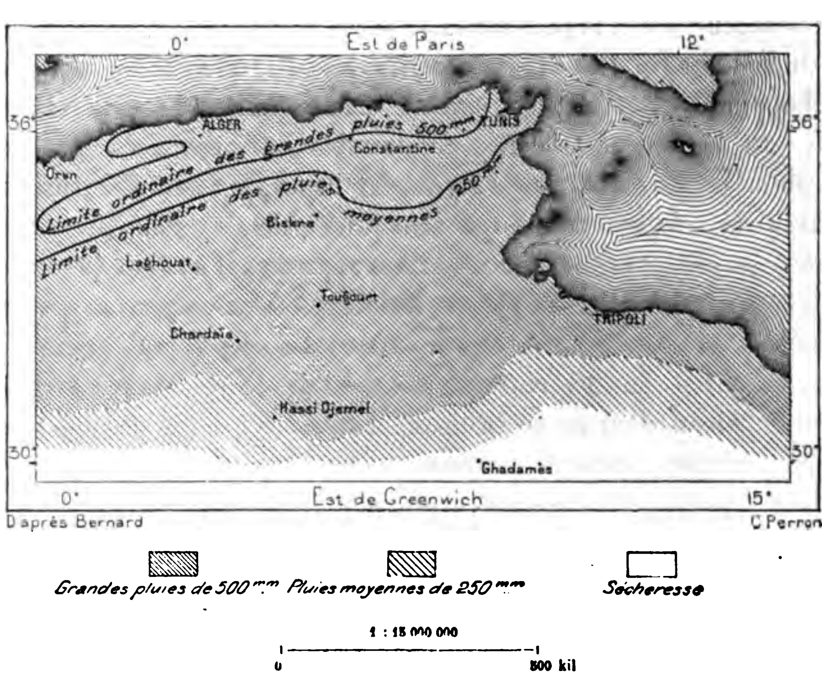
[4] Ch. Amat, *La Géologie du M'zab*.



PAYSAGE SAHARIEN. — CAMPEMENT DE NOMADES.
Dessin de Pranishnikof, d'après une photographie de M. Neurdein.

des météorologistes permettent de rectifier ce que le dire des habitants a d'absolu : de 1878 à 1883 la moyenne des pluies à Biskra, d'après M. Colombo, a été de 77 millimètres, et en 1884, année tout à fait exceptionnelle, la chute totale s'est élevée à 414 millimètres, six fois la quantité normale. Dans les années ordinaires, la sérénité du ciel est presque constante et jusqu'à l'extrême horizon les objets se révèlent avec une netteté parfaite : les taches noires des broussailles sur les dunes lointaines, les troupeaux, les groupes de tentes, les Arabes et les chameaux qui cheminent dans les

N° 38. — PLUIES DU SAHARA EN 1884.



sables, points noirs que l'on voit se déplacer lentement sur le fond gris de la plaine, tout se montre clairement au regard dans l'immense étendue. Les régions côtières de l'Algérie, quoique à un moindre degré, sont fréquemment baignées de cet air lumineux, d'une merveilleuse transparence, qui donne un si grand charme aux paysages et que le voyageur se rappelle avec désir quand il parcourt les brumeux pays du nord, aux horizons rétrécis. Que de Français, après avoir quitté l'Algérie sans idée de retour, y sont revenus pourtant, attirés par cette lumière douce qui, à leur insu, leur était devenue nécessaire[1].

[1] Pauly, ouvrage cité ; — Fromentin, *Un Été dans le Sahara* ; — Guy de Maupassant, *Au Soleil*.

V

La flore algérienne, peu différente de celle de la Tunisie occidentale, entre la frontière et le cap Bon, offre pourtant des divisions plus nettes dans ses diverses provinces, à cause des barrières qu'opposent les montagnes et les plateaux à la propagation des plantes. C'est dans la zone du littoral et sur le versant septentrional des montagnes bordières que les espèces, apportées par les eaux, les vents, les hommes, constituent la flore la plus nombreuse et la plus favorisée par la variété du sol, de l'exposition, des climats locaux. Il s'y trouve encore des forêts, quoique les incendies et l'exploitation barbare en aient singulièrement diminué l'étendue. Dans les fonds, sur le bord des rivières, des trembles, des peupliers, des frênes, unis en un même massif par le réseau des lianes, forment d'impénétrables fourrés; sur les pentes les forêts sont principalement composées de pins d'Halep, de genévriers et d'autres arbres appartenant à la famille des conifères. Les diverses espèces de chênes, le suber, le zéen ou *quercus mirbeckii*, constituent aussi de grandes forêts, surtout dans les parties orientales du littoral algérien. Sur les cimes se montrent des cèdres, simple variété des cèdres du Liban, dont ils ne se distinguent guère que par des aiguilles un peu plus courtes; mais ils ressemblent encore plus aux cèdres de Cypre[1]. Pendant sa jeunesse ou dans les ravins, le cèdre d'Algérie affecte souvent la forme pyramidale, tandis que sur les versants il étale largement son branchage en couronne : on dirait deux arbres différents[2]. Les botanistes ne signalent point d'espèces d'arbres particulières à l'Algérie, mais ils rencontrent çà et là des représentants égarés de flores lointaines. C'est ainsi que, dans les forêts voisines de la Calle, le sol humide qui borde le lac el-Hout nourrit des vergnes comme ceux des terrains humides de la France, et l'on y voit des bardennes (*rhamnus frangula*) comme celles de la Bretagne[3]. Dans les montagnes humides et boisées de Tlemcen, le botaniste Kremer a découvert une espèce d'arbre, le *populus euphratica*, qu'on retrouve seulement au Maroc et, en Asie, sur les bords du Jourdain et de l'Euphrate; les deux moitiés de l'aire sont séparées par l'immense étendue

[1] Joseph Hooker, *Journal of the Linnean Society*, vol. XVII, 1880; — William Mathews, *The Flora of Algeria*.

[2] Cosson, *Bulletin de la Société botanique de France*, séance du 28 mars 1856; — Tissot, ouvrage cité.

[3] Letourneux, *Notes manuscrites*.

de plaines, de rochers et de montagnes qui longe le littoral de la Méditerranée, du golfe de Suez à la baie d'Oran[1]. De même le chêne à feuilles de châtaignier (*quercus castanexfolia*), qui jusqu'ici n'était connu que dans le Caucase, est répandu entre la Calle et Bougie, dans les montagnes du Babor, où il forme des futaies aussi élevées que celles des plus belles forêts de France[2]. Le châtaignier ne se trouve à l'état sauvage que sur la montagne de l'Edough, près de Bône. L'intervention de l'homme a donné à la flore algérienne bien d'autres espèces provenant de régions lointaines : c'est ainsi que les bois et les rideaux d'eucalyptus ont déjà modifié l'aspect des campagnes dans presque toute l'Algérie septentrionale; malheureusement on ne s'est pas borné à planter ces arbres dans les terres humides qu'il importe d'assécher : on les plante aussi en maints endroits sur les terres arides, qu'ils altèrent davantage en les privant de l'humidité profonde.

La plupart des forêts algériennes sont parsemées de buissons affectant la forme de maquis, ces fourrés de broussailles qui caractérisent l'aire méditerranéenne. Ce furent autrefois des forêts et tous sont encore désignés comme telles : pour qu'ils reprissent leur nature forestière, il suffirait de les mettre à l'abri de la dépaissance et de l'incendie. La forêt tend partout à se reconstituer : autour de chaque cèdre on voit au printemps des centaines de pousses rougeâtres dressant leurs pointes; mais d'un seul coup de langue une vache qui passe supprime quelques arbres. Déjà dévastés par les Romains, qui détruisaient des forêts entières à la recherche du précieux *citrus*, le *thuya articulata*, dont les souches étaient si estimées à cause de leurs mouchetures et de leurs teintes moirées, les bois de l'Algérie qui s'étaient reconstitués sur les montagnes sont détruits de nouveau par les charbonniers et les chercheurs d'écorce : des ravageurs abattent des arbres pour faire des cannes avec leurs branches. Maintenant de vastes « forêts », s'étendant sur des centaines de kilomètres carrés, ne contiennent plus un seul arbre : elles n'offrent que des basses plantes ligneuses et des arbustes d'un à trois mètres de hauteur, lentisques, rhamnées, jujubiers, arbousiers, myrtes, bruyères; les légumineuses, telles que les genêts et les spartes, y sont aussi nombreuses que dans les maquis de l'Andalousie; on y voit aussi des touffes de cette *thapsia garganica*, si fameuse jadis en Cyrénaïque sous le nom de silphium, et très appréciée aussi par les Algériens, qui lui donnent le nom de *boû-nafa*, « père de

[1] Cosson, *Règne végétal en Algérie* (*Revue Scientifique*, 21 juin 1879).
[2] E. Cosson, *Itinéraire d'un voyage botanique en Algérie.*

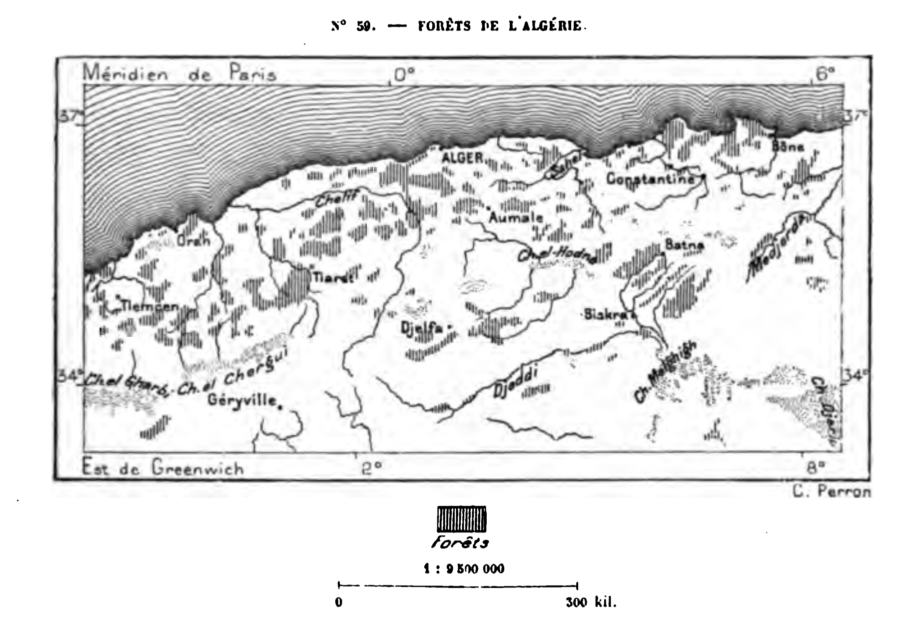
l'utile ». Les palmiers nains, qui font le désespoir des colons défricheurs, par leur ténacité et l'enchevêtrement de leurs racines, mais qui dans quelques endroits sont exploités pour leurs fibres, servant à faire des paniers, des cordages, du crin végétal, constituent presque en entier de vastes fourrés. D'ordinaire la brousse donne aux montagnes d'Algérie un aspect triste et monotone; elle cache sous sa végétation crépue le profil pur des collines, fait disparaître toute saillie, tout relief du sol sous son uniforme livrée; mais au printemps les montagnes, couvertes de genêts fleuris, semblent revêtues d'un manteau d'or. Les savanes sont aussi drapées de fleurs, éblouissant tapis, que remplace bientôt la teinte grise des plantes brûlées par le soleil : un très petit nombre d'espèces herbeuses résistent à la chaleur et gardent leur verdure pendant l'été.

Sur 2964 espèces que présente, d'après Cosson, la flore algérienne, réduite à 2933 par Mathews, 1537 sont spécialement méditerranéennes et 1316 font partie de la flore hispanique; 896 sont des plantes siciliennes. Des statistiques précises permettent de constater l'analogie de la végétation sur le littoral d'Algérie avec les parties correspondantes du littoral d'Europe. Ainsi la région méditerranéenne de la province de Constantine rappelle surtout par ses formes végétales la Sardaigne, la Sicile, l'Italie et Malte; la flore de la province d'Alger répond à la physionomie des plantes de l'Espagne nord-orientale, des Baléares, du midi de la France; celles d'Oran et de Murcie, à peine séparées par un bras de mer, se ressemblent beaucoup. Dans l'ensemble de la flore algérienne, les composées occupent le premier rang : elles constituent environ le huitième du total; les légumineuses et les graminées ne viennent qu'en deuxième et en troisième ligne[1].

Au-dessus de la région du littoral et par delà les montagnes bordières, la végétation change, moins par l'effet de l'altitude que par celui de l'exposition et de la teneur de l'air en vapeur d'eau. Les oliviers, l'arbre fruitier caractéristique de la région du littoral et des pentes tournées vers la Méditerranée, ne pénètrent guère dans la zone des hauts plateaux ou du moins ne s'y rencontrent qu'à l'état de buissons; cependant on les voit encore dans le djebel Aurès, sur le versant saharien de ces monts et dans les oasis de leurs bases. Le chêne liège et le pin d'Halep disparaissent à la même altitude que l'olivier; le chêne zéen cesse de se montrer sur tous les versants que ne baigne pas un air humide; au-dessus de 1600 mètres on ne voit plus de chênes verts. Dans le Djurdjura, le cèdre commence à constituer des forêts à des hauteurs variables, de 1050 à 1200 mètres,

[1] Cosson, *Règne végétal en Algérie*; — Mathews, *Flora of Algeria*.

et s'élève sur les pentes plus haut que les autres espèces; on voit, à mesure que l'on monte, les chênes disparaître sur le versant du nord, et les pins sur le versant du sud remplacés par des cèdres[1]. Dans le voisinage des montagnes bordières, la végétation des hauteurs se continue sur les plateaux par une sorte d'avant-garde d'arbres hardis, pins, genévriers et frênes; mais leur tronc rabougri, leur végétation chétive, témoignent de la difficulté de l'acclimatement : ils n'apparaissent que comme des étrangers sous un climat qui leur est hostile. Le seul arbre que l'on rencontre sur les plateaux loin des montagnes et qui se soit complètement accom-



N° 59. — FORÊTS DE L'ALGÉRIE.

modé à ce milieu des grands vents, de l'air sec et des températures extrêmes, est le betoum, espèce de térébinthe ou pistachier (*pistacia atlantica*), qui de loin prend l'aspect d'un chêne; seul dans l'espace, il rompt de son feuillage noir l'étendue uniformément grisâtre de la plaine. Quelques espèces de tamaris croissent dans les fonds, au bord des ravins que parcourent les eaux rapides de l'hiver après la fonte des neiges; au bord des rares dhaya dans lesquelles séjourne l'humidité pendant quelques mois se montrent diverses plantes à type européen. A l'exception des térébinthes, des tamaris, des rares espèces arborescentes qui vivent dans les fonds, et des espèces qui ont été plantées par le colon aux abords des stations militaires ou civiles, il n'y a ni arbres ni arbustes dans la région des hauts plateaux;

[1] C. Devaux, *Les Kebaïles du Djerdjera.*

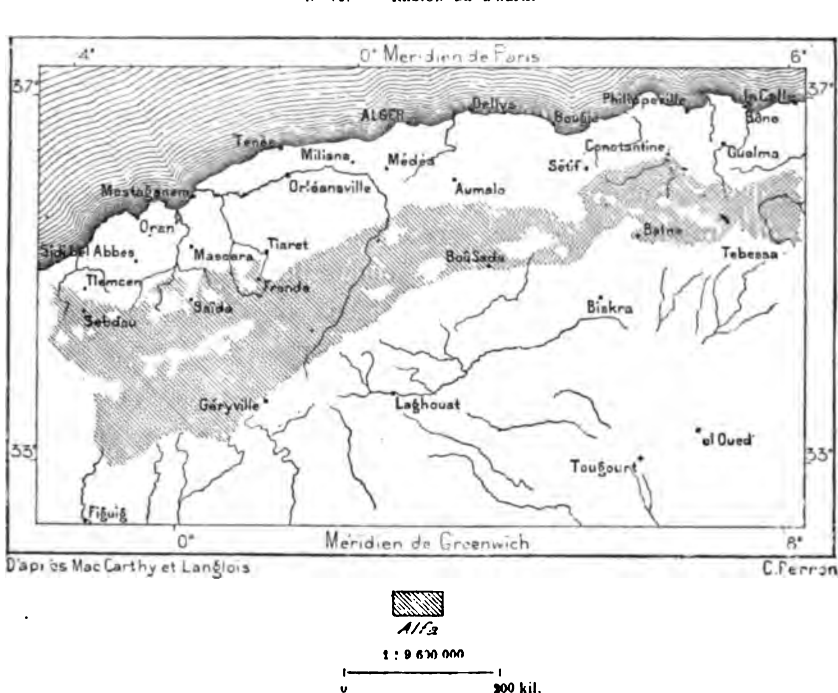
les grandes ombellifères que l'on voit çà et là sur les renflements du sol, comme découpées dans le ciel, semblent avoir des proportions gigantesques. La végétation caractéristique est celle des herbes dures. Les parties hautes du plateau, sur un espace d'environ 4 millions d'hectares, sont recouvertes de grandes graminées du genre stipa et surtout de l'espèce bien connue dans l'industrie sous le nom d'alfa, ou mieux halfa (*stipa tenacissima*) ; mais les dépressions offrent une autre plante, le chi (*artemisia herba alba*), cette espèce d'armoise dont les Arabes fument la feuille sèche et qui peuple de si vastes étendues de l'Afrique septentrionale, de l'Atlas marocain aux déserts voisins du Nil. Dans tout le sud oranais, le contraste entre les deux nappes de végétation, l'armoise et l'alfa, indique en même temps le contraste des altitudes dans le relief général du pays[1]. Sur les hauts plateaux de l'est, notamment dans les plaines que parcourent les Nememcha et les Haracta, la plante qui domine est le guethaf (*atriplex halimus*) ; de ses petites touffes, très appréciées des chameaux, elle recouvre le sol à perte de vue[2]. Le dis (*ampelodesmus tenax*), qui ressemble à l'alfa, est aussi l'une des plantes les plus communes des plateaux ; les Arabes s'en servent pour couvrir leurs huttes et tisser leurs cordages. Parmi les cryptogames, la truffe blanche ou *terfas* (*tuber niveum*) est assez répandue sur les hauts plateaux oranais et dans le Hodna pour qu'elle puisse constituer une part considérable de l'alimentation des habitants; peu de temps après les pluies, ce tubercule se révèle par une légère boursouflure du sol; pour le cueillir on n'a qu'à gratter la terre à une faible profondeur. Le lichen appelé « manne » par les soldats se forme çà et là sur la terre au pied des touffes d'herbes : c'est la *parmelia esculenta* (le *canora*) des botanistes.

La région saharienne n'est pas, comme on se l'imagine d'ordinaire, une contrée dépourvue de toute végétation ; en dehors des oasis où le sous-bois des palmiers se compose d'arbres fruitiers d'espèces diverses et d'herbes nombreuses, légumes et « mauvaises herbes », des centaines de plantes croissent sur les terrains argileux, rocheux, sableux ou marécageux du désert; comme sur les hauts plateaux, des betoum ou pistachiers à large ombelle, au tronc puissant, d'où s'écoule une résine semblable au mastic de Chio, se montrent çà et là, couvrant la terre grise d'une ombre noire, vers laquelle se dirigent les troupeaux; dans cette région un arbre est un objet plus frappant qu'une montagne. Mais les plantes à physionomie euro-

[1] E. Cosson, *Itinéraire d'un voyage botanique en Algérie.*
[2] Lambert, *Notes manuscrites.*

péenne sont assez rares dans le Sahara d'Algérie; les analogies de la flore saharienne avec la flore italienne sont presque nulles; les principales affinités se révèlent avec l'Égypte, la Palestine, l'Arabie, la Perse méridionale. Ainsi que l'exprime M. Cosson, exposant la loi de succession des espèces végétales du nord au sud de l'Algérie, à mesure qu'on s'éloigne du littoral dans le sens du méridien, on se rapproche moins de la zone tropicale que de l'Orient. Dans son ensemble, la flore saharienne, qui comprend 560 espèces, dont une centaine qui lui appartiennent en

N° 60. — RÉGION DE L'ALFA.



propre, se distingue par l'uniformité des espèces sur de grandes étendues. La plupart de ces plantes sont vivaces, grêles, armées d'aiguilles ou pourvues de feuilles étroites, et vivent à l'écart par touffes isolées. Les tamaris, les genêts sont presque les seuls végétaux arborescents, mais il serait facile d'en augmenter le nombre, et les Européens ont déjà fait de fructueuses plantations d'espèces diverses dans le voisinage des sources jaillissantes. Les sables eux-mêmes peuvent se recouvrir de végétation. Diverses plantes, croissant à l'état spontané, naissent sur les dunes et contribuent à en fixer, non la partie supérieure, qui se meut suivant la direction du vent, mais les pentes basses : la consolidation graduelle de la dune et sa transformation en colline permanente se

fait de la base au sommet. Les diverses espèces de genêts représentent seuls la végétation arborescente des dunes et forment dans les lèdes intermédiaires des buissons arrondis et clairsemés. Des plantes herbacées croissent aussi dans les sables mobiles, qu'ils aident à fixer par leurs racines : telle est la graminée appelée drìn (*arthratherum pungens*), dont la graine remplace celle de l'orge, en temps de famine, pour la nourriture de l'homme et des bestiaux : en moyenne, trois mesures de grains du drîn sont échangées pour une mesure d'orge[1].

La faune de l'Algérie, comme sa flore, fait partie d'une zone méditerranéenne témoignant de l'ancienne continuité des terres. Les animaux maurétaniens appartiennent non au continent d'Afrique, mais à l'Europe. Presque toutes les espèces sont ou du moins étaient communes aux deux contrées que séparent actuellement les eaux de la mer Intérieure. Toutefois, à mesure qu'on s'avance vers le sud, loin du littoral, l'analogie s'amoindrit et s'efface, d'abord pour les mammifères, puis pour les oiseaux; dans la région méridionale on remarque même entre les espèces algériennes et celles de la Nubie, de l'Abyssinie, du Senâar des similitudes de plus en plus frappantes[2]. Malgré l'existence du désert, qui d'ailleurs fut jadis moins large et plus riche en végétation, de nombreuses espèces animales ont pu immigrer de l'Afrique centrale vers la Maurétanie et donner ainsi une certaine ressemblance aux faunes locales; mais pour les coquillages, qui se déplacent lentement et ne peuvent traverser que d'étroits espaces défavorables à leur développement, la distribution normale des espèces s'est maintenue; le contraste entre la faune malacologique de l'Algérie et celle du Soudan est complet. Une seule espèce de coquille, commune dans le désert, la *melania tuberculata*, n'appartient à aucun des centres de nativité du système européen et provient du centre africain proprement dit; mais cette espèce est presque cosmopolite : on la retrouve en Égypte, dans l'Asie antérieure et jusqu'en Inde et dans les Mascareignes; elle constitue le seul lien qui rattache les faunes malacologiques du nord et du centre de l'Afrique. Il n'y a pas non plus de rapprochement à faire entre les coquillages de l'Algérie et ceux des îles de l'Atlantique, les Canaries et Madère : les seules espèces communes aux deux aires sont des formes littorales cosmopolites, se retrouvant partout où l'influence de la Méditerranée

[1] E. Cosson, *Itinéraire d'un voyage botanique en Algérie*; — H. Duveyrier, *Les Touareg du Nord*.
[2] J. R. Bourguignat, *Malacologie de l'Algérie*.

a pu se faire sentir à une période quelconque[1]. Ainsi, par l'origine de ses espèces, l'Algérie est parfaitement limitée au sud et à l'ouest; à l'intérieur elle se partage aussi en provinces nettement différenciées par le climat : d'après Bourguignat, six faunes parallèles se succèdent ainsi du nord au sud dans le territoire algérien, une faune littorale, une faune de montagnes, puis celle des hauts plateaux, à laquelle succèdent une deuxième faune des montagnes et une deuxième faune littorale, celle d'une mer disparue; plus loin vient la faune du désert. De ces faunes celle des montagnes embrasse le plus grand nombre d'espèces. Quelques-unes ont leur aire nettement limitée par des cours d'eau : c'est ainsi qu'un lézard est cantonné dans la région triangulaire bornée d'un côté par le Sig, de l'autre par le Chélif[2].

Pour les mêmes formes animales un certain contraste s'est établi entre l'Algérie et le littoral méditerranéen d'Europe. Les espèces congénères diffèrent par la taille, celles d'Algérie étant généralement plus petites, sans doute à cause de leur plus grande sobriété forcée : la nature est plus avare à les nourrir, mais elle leur donne une robe plus éclatante; la lumière plus vive se reflète jusque dans le pelage des animaux, excepté dans les régions où la bête, pour se confondre avec l'espace grisâtre qui l'entoure, a pris, par mimétisme, la teinte morne du désert. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, les mammifères de l'Algérie, de même que les oiseaux, sont plus lents que leurs congénères d'Europe pour les époques de la reproduction et de la mue : la cause en est aux dangers qu'offriraient les pluies du printemps pour les nouveau-nés et les animaux dévêtus de leur chaud pelage d'hiver[3].

Depuis que la faune algérienne est séparée de celle de l'Europe par l'étendue marine, l'une et l'autre se sont modifiées, moins par la formation de variétés nouvelles que par la disparition d'espèces anciennes. L'Europe, peuplée et défrichée dans une grande partie de son étendue depuis un plus grand nombre de siècles, est aussi, des deux moitiés de l'aire méditerranéenne, celle qui a perdu le plus d'espèces de sa faune primitive ; mais la Maurétanie a vu également diminuer ses tribus animales, même depuis les époques historiques. Il est certain que l'éléphant vivait il y a deux mille années dans les forêts de Numidie ; les chasseurs l'y traquaient pour l'amener à Rome et le faire combattre dans le cirque. On ne sait plus même à quelle variété appartenait ce pachyderme, mais il est probable qu'on doit

[1] Loche, *Exploration scientifique de l'Algérie.*
[2] M. Wagner; — Ratzel, *Schöpfungsgeschichte.*
[3] Loche, ouvrage cité.

y voir la même race que celle de Malte et d'Espagne, dont les ossements se trouvent encore dans les cavernes[1] : sur le rocher d'el-Khenga, entre Guelma et Oued-Zenati, des bas-reliefs grossiers représentent ces éléphants, ainsi qu'un animal informe, dans lequel on croit reconnaître l'autruche[2]. L'ours ne se rencontre plus en Algérie comme dans les hautes régions montagneuses de l'Europe, où il a pu se trouver un asile contre les chasseurs des plaines; mais de nombreuses légendes et des traditions d'origine récente prouvent que cet animal existait encore à l'époque de la conquête dans les massifs boisés où la Seybouse prend naissance; Shaw et Peyssonnel le mentionnent comme vivant de leur temps dans les forêts de l'Algérie; Horace Vernet a vu la peau fraîchement préparée d'un ours[3]; récemment on citait des chasseurs qui l'avaient poursuivi[4]. Le cerf, dont on ne sait pas avec certitude s'il appartient à l'antique faune maurétanienne, est très menacé de nos jours, et les chasseurs ne le signalent que dans la marche déserte qui sépare le pays des Khoumir de celui des Beni-Salah et autres tribus d'Algérie. La famille des singes n'est représentée en Maurétanie que par une seule espèce, celle du magot, *pithecus innuus*, que l'on retrouve en Europe, sur le rocher de Gibraltar. Sur le territoire africain, ce quadrumane n'est qu'un fugitif : il s'éloigne des habitations humaines et se cache dans les anfractuosités des rochers ou même dans le voisinage des neiges; il en existe encore des colonies sur les montagnes de la Grande Kabylie et dans les gorges resserrées entre des parois abruptes, mais dans combien de ravins et de rochers appelés « vallons » et « monts des Singes » les voyageurs s'efforcent-ils en vain d'apercevoir les magots dont leurs devanciers ont décrit les gambades! Les Kabyles du Djurdjura ne tuent point les singes, — que la tradition dit être frères des Guechtoula, c'est-à-dire des tribus aborigènes comme eux, — mais quand ils en prennent, ils les affublent d'une jaquette rouge ou leur attachent un grelot au cou, puis les lâchent dans la campagne : les camarades, effrayés à la vue de leur compagnon travesti, n'osent plus rôder aux abords des villages[5]. Les grands ennemis des singes en Kabylie sont les aigles et les panthères.

C'est aux animaux féroces que l'homme s'attaque avec le plus d'acharnement : aussi la plupart des fauves ont-ils disparu de l'Europe, tandis

[1] Winwood Reade, *The Martyrdom of Man.*
[2] De Vigneral, *Ruines romaines de l'Algérie.*
[3] Guyon, *Voyage d'Alger aux Ziban.*
[4] Reboud, *Notices et mémoires de la Société de Constantine.*
[5] C. Devaux, *Les Kebaïles du Djerdjera.*

qu'ils se sont maintenus dans l'Afrique moins peuplée. Ainsi le lion, la panthère, le serval, l'hyène, le chacal, le renard doré, la genette de Berbérie n'ont pas disparu du Maghreb, tandis que les paléontologistes recherchent leurs ossements dans les cavernes du midi de la France[1]. Dans la province de Constantine, où les fourrés sont épais, grâce à une humidité de l'air plus abondante, les lions et les panthères sont encore plus nombreux que dans les autres régions de l'Algérie : en certains endroits, ces redoutables animaux rôdent autour des villages, et des voyageurs ont été dévorés sur les grandes routes. Non loin de Bougie, sur le littoral, une forêt presque impénétrable, coupée de marais et de fondrières, est le repaire redouté des animaux féroces, et, vers le soir, les piétons se gardent de cheminer isolés dans la traversée des bois. De tous les fauves, la panthère est le plus redoutable; cependant on donne toujours au lion le titre de « roi », à cause de sa force, et sa peau est considérée comme le plus glorieux des trophées. C'est près des frontières de la Tunisie et dans la zone montueuse et boisée qui s'étend au sud du Chélif, autour du massif de l'Ouarsenis, que les lions sont encore le plus nombreux; mais on ne saurait douter qu'il disparaîtra bientôt de cette région et de l'Algérie entière, comme il a disparu de presque tous les districts du littoral, car il est poursuivi avec acharnement par les chasseurs, qu'attirent soit l'appât de la prime, soit les émotions du danger[2]. D'ailleurs les statistiques sont incomplètes, car les colons se débarrassent de beaucoup d'animaux dangereux sans demander la prime. Dans quelques districts l'extermination des grands fauves ne se fait pas sans entraîner après elle de graves inconvénients dans l'équilibre des espèces animales. Dans la région voisine de la frontière tunisienne, les lions et les panthères font surtout leur nourriture des sangliers et des marcassins qui pullulent dans les fourrés. Rarement ils attaquent les hommes et leurs troupeaux, le gibier sauvage suffisant à leur faim; mais depuis qu'une guerre à mort est faite par les chasseurs aux « rois de la forêt », les sangliers se sont multipliés et font dans les champs de terribles ravages : entre les deux ennemis, le cultivateur préfère les premiers, et il demande que la prime payée au tueur de lions soit reportée sur le destructeur de sangliers.

[1] Charles Martins, *Du Spitzberg au Sahara;* — Cosson, *Revue Scientifique*, 21 juin 1879.

[2] Destruction des bêtes féroces d'Algérie, en huit ans, de 1872 à 1880, d'après la statistique des primes :

Lions, lionnes et lionceaux	181
Panthères	988
Hyènes	1 483
Chacals	22 619



La faune des hauts plateaux diffère de celle du littoral et des montagnes bordières : c'est la région des animaux de course qui parcourent d'énormes distances à la recherche des pâturages et des eaux. Ce pays est encore celui des grandes chasses, quoique le gibier soit devenu beaucoup plus rare. Certaines espèces même ont disparu. Lorsque les Français firent leurs premières expéditions sur les hauts plateaux, les autruches sauvages y paissaient en troupeaux, et, non encore effrayées du voisinage de l'homme blanc, elles s'aventuraient près des tentes; maintenant on en cherche vainement : les chasseurs n'ont eu de repos qu'ils ne les aient exterminées jusqu'à la dernière[1]. On se demande même si par la domestication les éleveurs parviendront à maintenir la race, car l'autruche d'Algérie, plus précieuse que celle du Cap par la beauté des plumes, appartient à une variété beaucoup plus revêche : il est très difficile de la nourrir, et dans les basses-cours elle dépérit bientôt. L'outarde est devenue assez rare, quoiqu'on l'ait apprivoisée[2]. Le mouflon est aussi un animal peu commun et ne se rencontre guère que sur les massifs escarpés des monts qui dominent le socle déjà élevé du plateau. Les gazelles, appartenant à trois espèces différentes, cherchent à s'éloigner de l'homme et descendent des plateaux vers les solitudes sahariennes; mais parfois le manque d'eau les force à revenir vers les hauteurs. Naguère, lorsque les grandes chasses n'avaient pas encore dépeuplé les plateaux, on voyait parfois des troupeaux de deux ou trois cents gazelles, tellement rapprochées les unes des autres, qu'elles se gênaient parfois pour courir : on entendait leurs cornes s'entrechoquer, « produisant comme un roulement de coups de baguettes ». Les gerboises vivent encore par myriades dans les galeries du sol; sur les plateaux de l'est, aux alentours de Tébessa et de Khenchela, se voit un rongeur du même genre, qui ressemble beaucoup au lièvre des prairies : c'est le goundi[3].

Quoique les hauts plateaux ne soient plus comme autrefois un grand territoire de chasse, c'est encore dans ce pays que se maintiennent les traditions de la haute vénerie. Les familles féodales du pays possèdent des faucons de l'espèce des laniers, très braves et de haut vol, qu'ils lancent contre le gibier, et les noms des plus célèbres « gens d'oiseaux » se répètent de tribu en tribu, d'une extrémité à l'autre de l'Algérie. Les beaux lévriers ou slougui sont aussi des animaux très appréciés, ayant leurs flatteurs et leurs historiographes, tandis que les autres chiens, méprisés par les hommes, battus,

[1] Margueritte, *Chasses de l'Algérie*.
[2] Arnaud, *Revue Africaine*, janvier, mars 1863.
[3] Lambert, *Notes manuscrites*.

lapidés par les femmes, sont restés à demi sauvages : comme la plupart des chats, ils s'attachent au lieu, non à la personne[1], et rôdent autour des tentes, à bon droit redoutés des voyageurs. Mais, de tous les compagnons du chasseur algérien, il n'en est point qui soient aimés à l'égal des chevaux, et nulle part ceux-ci ne sont en effet plus admirables par la souplesse, la grâce, la fougue et la douceur, la sobriété, la résistance à la fatigue et aux changements de température.

La zoologie, de même que la botanique, indique clairement les affinités du sud de l'Algérie avec l'Orient. Les gazelles que l'on rencontre parfois sur les hauts plateaux appartiennent aux mêmes espèces que les gazelles de l'Arabie; le lièvre d'Égypte, *lepus isabellinus*, est également celui du Sahara; la meha, l'antilope *addax* de la Nubie, a été retrouvée dans les dunes algériennes; on y voit aussi l'*ouach* ou bubale, la « vache de Berbérie », dont les yeux sont placés de côté et comme en arrière de sa longue tête; le fennec, *canis zerda*, qui vient flairer les cabanes des oasis dans l'oued Righ, ne diffère point de ceux de la Nubie et des pentes abyssiniennes. La vipère cornue ou céraste et plusieurs espèces de reptiles sont communes à l'Égypte et au Sahara d'Algérie[2]. L'énorme lézard ouaran, appelé aussi le monitor d'Égypte, se voit fréquemment dans le Sahara et jusque dans les passages qui montent vers les plateaux : on en trouve qui ont un mètre de longueur et qui ressemblent à de petits crocodiles. Les indigènes les redoutent beaucoup à cause du pouvoir magique qu'ils leur attribuent : frappés de sa queue, la femme deviendrait stérile et l'homme impuissant; aussi ceux qui veulent s'en emparer usent-ils des plus grandes précautions. On raconte que le ouaran tète les chèvres ou les brebis en nouant sa queue autour de leurs jambes de derrière, et les secousses redoublées de ces animaux ne pourraient lui faire lâcher prise. De même que le caméléon, le ouaran serait l'ennemi acharné de la vipère à cornes, et quand ces reptiles se rencontrent, la lutte ne finit que par la mort de l'un des combattants[3]. Un autre curieux saurien est le dobb ou lézard des palmiers, dont la chair délicate est mangée par les gens du sud, qui en emploient la peau à fabriquer des sachets et des boîtes. D'après le dire des indigènes, il existerait aussi des multitudes de serpents dans la région brûlante qui sépare les oasis et les montagnes bordières du plateau. Une de ces espèces, décrite par les Arabes, mais non encore vue par les naturalistes, serait la naja des Hindous ou vipère à lunettes, à en juger par ce

[1] A. Berbrugger, *Voyage au camp d'Abd-el-Kader*; — Daumas, ***Les chevaux du Sahara.***
[2] Cosson, *Revue Scientifique*, 21 juin 1879.
[3] Arnaud, *Revue Africaine*, janvier, mars 1863.

que l'on dit du gonflement de son cou sous l'influence de la colère; les Arabes la désignent sous le nom de thama[1]. Les pythons seraient aussi très nombreux dans cette marche saharienne[2]. Quant au crocodile, que l'on croyait avoir complètement disparu de la Maurétanie depuis l'époque historique, il existe encore dans les eaux courantes et stagnantes du désert. Aucapitaine, le premier, découvrit cet animal dans le lit de l'oued Djeddi, et depuis on l'a trouvé dans les hauts tributaires de l'Igharghar.

Les oiseaux insectivores, que les chasseurs poursuivent seulement dans les environs des villes, sont extrêmement nombreux, et en quelques endroits leurs vols obscurcissent le ciel. C'est à la multitude de ces oiseaux qu'il faut attribuer la rareté des chenilles et des papillons[3]. Les sauterelles (*oedipoda cruciata*), ce grand fléau de l'Algérie, qui fut l'une des principales causes de la terrible famine de 1867, ne pullulent en myriades de myriades que dans les années exceptionnelles; d'ordinaire leur accroissement est contenu par les cigognes, « providence du cultivateur ». Sur les plateaux de Sétif, on a vu parfois des milliers de cigognes alignées en bataille et combattant à coups de bec un mur de sauterelles en mouvement[4].

VI

Les changements qui depuis les temps historiques se sont accomplis dans les populations humaines de l'Algérie sont encore bien plus considérables que ceux de la flore et de la faune, et d'ailleurs c'est à l'intervention de l'homme, comme destructeur ou comme créateur, que sont dues les principales modifications dans le monde ambiant des animaux et des plantes. L'histoire des migrations, des guerres, des substitutions de peuple à peuple s'est complétée par celle des espèces introduites ou expulsées, apprivoisées, domestiquées ou rejetées dans la sauvagerie.

La première question qui se pose relativement aux habitants de l'Algérie est celle-ci : Appartiennent-ils, comme les formes animales et végétales, à une aire commune embrassant, au nord et au sud, tous les rivages de la

[1] Bernard, *Comptes rendus des séances de la Société de Géographie*, 1844, n° 1.
[2] E. Masqueray, *Revue Africaine*, 1879.
[3] Sériziat, *Séances de l'Académie d'Hippone*, 1884.
[4] Guyon, ouvrage cité.

Méditerranée occidentale? Ce caractère d'unité que la vie organique nous présente dans son ensemble sur tout le pourtour de la mer d'Occident, de la Provence au Maghreb, se retrouve-t-il dans les hommes, sinon pour tous les éléments de la population, du moins pour ceux qui en constituent le fond? On ne peut répondre encore, mais on ne saurait douter qu'il n'y ait eu de puissantes migrations et des relations fréquentes de l'une à l'autre rive : il fut certainement une époque, antérieure à l'histoire, où des deux côtés de la mer des groupes de population vivaient d'une civilisation commune, quelle que fût d'ailleurs leur provenance, identique ou diverse. Dans tout le Maghreb, et notamment dans la province de Constantine, sur la frontière tunisienne, on rencontre des monuments mégalithiques pareils à ceux qui se voient dans l'Europe occidentale : c'est par dizaines de mille qu'ils ont été signalés et les explorateurs en trouvent toujours de nouveaux, que l'on détruit trop souvent, pour en utiliser les matériaux à la construction des maisons ou à l'empierrement des routes. Dans la plaine de la Medjana, à l'ouest de Sétif, M. Payen estime à une dizaine de milliers le nombre des menhirs épars ou groupés au milieu de la steppe : on dirait un peuple changé en pierre, la hauteur moyenne des blocs étant à peu près celle d'hommes de petite taille. Les dolmens ou *kbour el-djouhala*, c'est-à-dire les « tombeaux des païens », sont pour la plupart de dimensions moindres que les tables de même origine existant encore en Bretagne et dans la Vendée, et l'on a voulu en conclure, soit, avec M. Bertrand, que l'industrie mégalithique de l'Algérie en était à ses débuts[1], soit, avec M. Faidherbe, qu'elle se montre à nous dans son déclin[2]; toutefois les officiers d'état-major qui s'occupent de la triangulation de l'Algérie orientale entre la Calle et Souk-Ahras ont découvert des dalles funéraires de dimensions énormes, à peine moins grandes que les dolmens bretons de Gavr'innis et de Locmariaker. Outre les tables et les pierres levées, on retrouve en Algérie toutes les formes de constructions mégalithiques, le cromlech ou cercle en pierres, les amas de blocs, les tombelles ayant à leur cime un dolmen ou sur leurs pentes des enceintes concentriques, les terrasses entourées de perrons, les chambres souterraines taillées dans le roc, les pierres à écuelles, les autels pour les offrandes, les rangées de hanout ou « boutiques » des cryptes, les koucha ou tombeaux en forme de fours cylindriques recouverts d'une grosse dalle, les basina ou buttes formées d'assises concentriques s'élevant en forme de pyramides à degrés. Dans le

[1] *Revue Archéologique*, Paris, 1869.
[2] *Instructions sur l'Anthropologie de l'Algérie.*

Sahara algérien, MM. Teisserenc de Bort, Fau et Foureau ont découvert des jarres mises bout à bout qui servaient de cercueils : la tête et le tronc occupaient l'une de ces jarres, les jambes étaient placées dans l'autre.

Des restes de bois résineux que l'on trouve à côté des poteries, et, bien plus encore, les couches de silex taillés qui sont épars çà et là, non seulement sur les hauteurs qui bordent l'oued Righ, mais jusque sur les hamâda et même dans le désert, entre Tougourt et Ghadamès[1], sont de ces faits que citent les géologues pour mettre hors de doute les changements récents du climat africain. Près de Hammam el-Meskhoutin, les tombeaux de Roknia, qui appartiennent en partie à l'âge de bronze, renferment des milliers de mollusques distribués par couches superposées : d'après M. Bourguignat, plusieurs espèces de coquillages vivant alors dans le pays ont cessé d'y exister ou y sont devenues très rares ; fait non moins curieux, une espèce s'est graduellement modifiée pendant cette période des tombeaux de Roknia : de siècle en siècle elle tendait à s'aplatir. Depuis ces âges des silex taillés et des haches polies, dont se servirent des populations vivant jusque sous un climat plus humide, l'industrie mégalithique s'est continuée dans les périodes de l'histoire écrite et même jusqu'aux temps modernes. Dans mainte nécropole, on a trouvé les pierres brutes des indigènes mêlées aux stèles des Romains, aux fûts de colonnes, aux dalles revêtues d'inscriptions libyques ou bilingues. Des tribus berbères dressaient encore récemment des pierres dans leurs cimetières. Au commencement du dix-septième siècle, quelques djemâa kabyles érigeaient un menhir auprès du lieu de leurs séances, afin de rappeler aux générations futures les décisions de l'assemblée[2].

Sous les pierres des kbour el-djouhala et des koucha on a découvert de nombreux squelettes, presque toujours couchés sur le côté gauche et les genoux repliés sur la poitrine : le mode d'enterrement est le même, quels que soient les objets placés à côté du mort, des poteries grossières et des instruments en silex, ou des anneaux et des bracelets en argent, en cuivre, bronze ou fer. On n'a recueilli, il est vrai, qu'un petit nombre de crânes, mais ceux qu'on a mesurés et classés suffisent parfaitement pour démontrer qu'à cette époque préhistorique, avant l'arrivée des Romains, des Vandales, des Byzantins et des Arabes, il existait, parmi ceux que l'on confond aujourd'hui sous le nom d'aborigènes, deux types bien distincts par la forme du crâne, et l'on présume qu'ils étaient également distincts par

[1] Clavé ; — Rolland ; — Tarry ; — Teisserenc de Bort.
[2] Letourneux ; — Faidherbe et Topinard, *Instructions sur l'Anthropologie de l'Algérie.*

l'origine. Les uns et les autres étaient dolichocéphales, mais les hommes appartenant au type de grande taille avaient une tête dont le sommet était rejeté en arrière, au lieu de se trouver, comme chez les gens d'autre race, exactement au-dessus du conduit auditif; de même le diamètre de plus grande largeur, mesurant l'indice céphalique du crâne, était déplacé vers l'arrière de la tête; les arcades zygomatiques étaient très saillantes, ainsi que les apophyses du nez et les arêtes frontales. La même conformation du crâne se retrouve de nos jours chez la plupart des Biskri et des nomades qui entourent les oasis et en ont fréquemment asservi les habitants; on a remarqué en outre que ces individus ont la chevelure plantée de manière à former une pointe au milieu du front. Par la structure du squelette, ces hommes diffèrent aussi de leurs voisins : en s'adossant à une muraille, ils ne peuvent étendre les bras en les appliquant exactement à la paroi; un vide considérable reste toujours en arrière de l'humérus. Cette conformation spéciale des bras expliquerait peut-être l'habitude qu'ont les indigènes de placer leur bâton derrière leur cou et de le tenir en repliant les mains de chaque côté et en appuyant sur le milieu du bois la partie postérieure, qui est aussi la plus lourde, de leur crâne. Quant au deuxième type que l'on trouve dans les anciens tombeaux, il ressemble à celui des habitants actuels des oasis. Ceux-ci ont le crâne bien équilibré, la figure droite, les bras disposés comme ceux des Européens, mais ils sont grêles de corps et petits de stature; on voit aussi des gens de ce type dans les parties les plus élevées du Djurdjura, dans le voisinage des tribus fugitives de singes, comme si les uns et les autres avaient dû chercher un asile sur les monts inaccessibles[1].

Dans les premiers temps de l'occupation française, tous les indigènes de l'Algérie étaient confondus sous le nom d'Arabes, et maintenant encore il arrive fréquemment qu'on ne fasse aucune distinction entre les Arabes et les Berbères : des nouveaux venus d'Europe s'imaginent volontiers que tous les indigènes appartiennent à une seule et même race. Mais, après avoir reconnu combien grand est le contraste entre les descendants des aborigènes et ceux des conquérants arabes, ils se laisseraient encore aller facilement à l'erreur de croire que tous les non-Arabes, généralement désignés par l'appellation de Berbères, constituent un même groupe ethnique : ceux-ci présentent aussi des types distincts, et, quand on les étudie, on arrive bientôt à reconnaître que des éléments nombreux, de provenances diverses, ont contribué à former les tribus dites berbères par opposition aux groupes

[1] Camille Sabatier, *Notes manuscrites.*

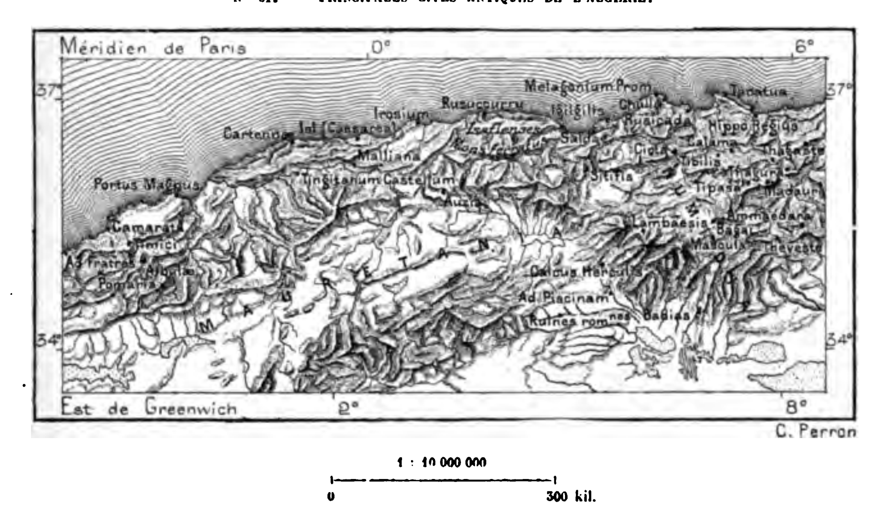
d'origine arabe. Outre le contraste que présentent parmi les « Berbères » les hommes différant par la taille, la disposition des membres, la forme du crâne, il en existe un autre, celui qu'offrent la nuance de la peau et la couleur des cheveux. L'Afrique du nord a des blonds et des roux, quoique la grande majorité de la population se compose de bruns. Dans toutes les tribus on rencontre de ces hommes aux cheveux peu foncés, quelques-uns ayant même les yeux bleus; depuis Shaw, tous les voyageurs parlent d'Africains blonds, pour les avoir vus eux-mêmes ou pour en avoir entendu parler, et, dans ces derniers temps, des observations précises ont permis de constater leur distribution géographique. Ils sont nombreux dans l'Aurès et surtout près de Khenchela et dans le djebel Chechar; dans l'ensemble de la province de Constantine, on pourrait les évaluer, d'après Faidherbe, à un dixième de la population totale. Les Denhadja, qui vivent dans un vallon tributaire du Safsaf, au sud-est de Philippeville, prétendent être issus d'ancêtres blonds, quoique les croisements avec leurs voisins aient donné des yeux et des cheveux de couleur foncée à la plupart d'entre eux: ils se disent eux-mêmes Oulad el-Djouhala, « Fils des Païens », et naguère ils élevaient encore sur les tombeaux de leurs morts des *suob* ou blocs massifs, autour desquels ils célébraient des cérémonies religieuses[1]. Ce fait donne quelque consistance à l'hypothèse des savants qui attribuent la construction des mégalithes algériens à des peuples blonds venus du nord par la péninsule ibérique et le détroit de Gibraltar; on a vu aussi dans ces blonds d'Afrique les descendants de mercenaires romains, et notamment de Gaulois, chargés par les Romains de défendre les frontières du sud. D'après quelques auteurs, les Vandales refoulés par Bélisaire dans les monts Aurès, en 533, n'auraient pas complètement disparu : grâce à l'altitude des vallées, ces immigrants du nord se seraient accommodés au climat africain, et ces frères des Scandinaves seraient classés maintenant parmi les Berbères de l'Algérie[2].

Les Romains n'ont pas non plus entièrement péri. On sait combien grande fut leur action pendant des siècles. C'est par centaines que l'on voit les débris de leurs villes et de leurs stations militaires, par dizaine de milliers que l'on a recueilli leurs inscriptions. Encore de nos jours, sur les plateaux de la province de Constantine, ils semblent être plus présents par leurs œuvres que ne le sont les colons français. Là les ruines de cités sont plus nombreuses et bien autrement vastes que les villes européennes de

[1] Sergent; — Henri Martin, *Bulletin de la Société d'Anthropologie*, 1870.
[2] Périer, *Mémoires de la Société d'Anthropologie*, 1873.

fondation moderne. Même de ce côté ils avaient occupé tout le massif montagneux de l'Aurasius et pénétré fort avant dans le désert. Au sud de la province d'Alger, on voit aussi de leurs ruines sur les confins du Sahara; dans les régions occidentales, ils ont du moins élevé des cités nombreuses sur le versant méditerranéen du Tell. Leurs colons, qui s'étaient établis pour la plupart sur les hauts plateaux de la Numidie et de la Maurétanie sitifienne[1], c'est-à-dire dans les régions dont le climat est le plus sain et devait le mieux convenir au maintien de leur race, ont certainement laissé de leurs descendants en Algérie. C'est ainsi que le type romain se serait

N° 61. — PRINCIPALES CITÉS ANTIQUES DE L'ALGÉRIE.



1 : 10 000 000

0 — 300 kil.

très bien conservé chez les Oulad el-Asker ou « Fils de soldats » de la Kabylie orientale[2]. Quoique bons musulmans, les habitants de Tébessa se disent « Romains » : pour eux le nom de Roumi ne se confond pas avec celui de chrétien, comme chez les autres mahométans d'Algérie. En 1842, lorsque les Français prirent possession de cette ville, les habitants se servaient encore de monnaies romaines[3]. Sur dix fractions de la tribu des Amamra, qui habite la partie septentrionale de l'Aurès, deux passent pour descendre des Romains, trois seraient d'origine chaouïa ou berbère, et les autres, fondées par des marabouts, se seraient formées postérieurement à l'invasion musulmane[4].

Quelle que soit, dans la population aborigène de l'Algérie, la part

[1] O. Mac Carthy, *Les Antiquités algériennes.*
[2] Brunon, *Recueil de la Société Archéologique de Constantine.*
[3] V. Maltzan, *Drei Jahre im Nordwesten von Afrika.*
[4] Justin Pont; — Faidherbe, *Instructions sur l'Anthropologie de l'Algérie.*

des conquérants ou des colons venus d'Europe, les traditions, ainsi que divers témoignages historiques, indiquent les régions orientales comme le lieu d'origine de la plupart des immigrants : c'est de l'Asie que sont arrivés successivement les envahisseurs, guerriers ou pacifiques, employant parfois de longs siècles à franchir les étapes qui séparent la vallée du Nil et l'île du Maghreb. C'est ainsi que vinrent les anciens Libou, c'est-à-dire les Libyens, qui donnèrent leur nom au continent tout entier, et dont on voit les représentants dans les Louâta ou Liouâta, l'une des puissantes tribus de la Berbérie aux temps de la conquête arabe[1]. Les armées mahométanes qui subjuguèrent les populations du Maghreb, puis les tribus hillaliennes qui se substituèrent dans les campagnes ouvertes aux anciens habitants, les refoulant dans les hautes vallées des monts, n'eurent qu'à suivre le mouvement de migration qui, de siècle en siècle, s'était porté dans la direction de l'ouest. D'ailleurs les changements de sol et de climat, les invasions et les refoulements ont eu pour conséquence de modifier en proportion les mœurs des habitants, quelle que fût leur origine, et d'accroître ou d'atténuer leurs contrastes. En arrivant dans le pays, les envahisseurs berbères ne doivent pas avoir grandement différé de leurs successeurs les conquérants arabes. La guerre, les invasions, le pillage leur donnaient des habitudes qui s'accommodaient de la vie nomade ; la défaite, le cantonnement, l'obligation du tribut régulier ont forcé mainte peuplade à se fixer sur le sol, à quitter la vie de la steppe pour celle des champs. Les occupations ne sont pas un indice certain de la provenance ethnique. Bien des siècles avant l'arrivée des Arabes, les Numides qui furent en partie les ancêtres de la population dite « berbère », n'étaient-ils pas aussi des « nomades », ainsi que le signifie probablement leur nom ? Pline nous dit qu'ils changeaient sans cesse de pâturages, emportant avec eux les pieux de leurs demeures : comme l'Arabe de nos jours, le Numide se construisait rapidement un gourbi à côté du parc de ses bestiaux. Actuellement la division entre les races est indiquée, non d'une manière exacte, mais avec une certaine approximation du vrai, par le genre de vie, nomade ou sédentaire. Les pâtres errants sont Arabes en majorité ; les agriculteurs à demeures fixes sont compris ordinairement sous le nom collectif de Berbères.

Une seule des tribus de l'Afrique septentrionale, habitant les vallées de l'Atlas marocain, porte spécialement cette ancienne appellation ethnique de Berbères, dont elle se fait d'ailleurs un titre de gloire[2] ; mais, appliqué à

[1] Ernest Mercier, *Histoire de l'établissement des Arabes dans l'Afrique septentrionale* ; — Carette ; — Tissot ; — Tauxier, etc.

[2] Carette, *Exploration de l'Algérie* ; — de Foucauld, *Notes manuscrites.*





TYPES ET COSTUMES. — ARABE MENDIANT, NÉGRESSE DE BISKRA ET FEMME D'EL-KANTARA

Dessin de G. Vuillier, d'après des photographies de M. Neurdein.



un ensemble de populations dont on recherche les origines multiples, à la fois dans l'île même de la Maurétanie, dans l'Europe occidentale et dans les régions asiatiques voisines de l'Égypte, ce mot n'a aucune valeur précise, et du Chaouïa au Rifain, du Kabyle au Targui, on constate les plus grandes différences de mœurs et d'usages, correspondant peut-être à des différences d'origine, maxye ou amazigh, louata, zenata, gétule ou guechtoula. Le nom de Berbère n'a de sens général qu'au point de vue glossologique, puisqu'il s'applique à tous ceux qui parlent ou qui parlaient pendant les temps historiques une des langues appartenant à la famille libyenne. Ce groupe de dialectes, en usage chez les Tamahou qui sont figurés sur les peintures égyptiennes, s'est maintenu pendant des milliers d'années sous son ancien nom : chez les Touareg et les diverses peuplades du Sahara on l'appelle encore tamahâq, tamahoug ou tamachek; des formes voisines de la langue targui sont parlées par un grand nombre d'autres peuplades de l'Afrique, des oasis occidentales de l'Égypte jusqu'aux rivages de l'Atlantique. La famille des langues berbères paraît se rapprocher des langues sémitiques, non par son vocabulaire, mais par les sons gutturaux, par la syntaxe, par la grammaire; quoique constituant avec le copte le groupe des parlers chamitiques[1], elle présente tous les caractères d'une origine orientale, et c'est principalement en s'appuyant sur cette parenté des langages que des écrivains ont voulu, à tort ou à raison, établir la parenté des races.

Mais, quoique toutes les transitions de types s'observent entre les Berbères et leurs voisins arabes, on constate de grandes dissemblances entre les deux principaux groupes de populations algériennes. Les vrais Sémites, représentés par les Arabes, et les diverses peuplades établies antérieurement dans la contrée contrastent d'une manière frappante. Les Kabyles du Djurdjura, pris comme des Berbères typiques, ont le crâne et le visage moins ovales que les Arabes, la face plus large et plus pleine, le front moins régulier et moins fuyant, les sourcils moins arqués ; le nez est rarement aquilin et souvent gros et court; le menton est énergique, la bouche assez grande et bordée de fortes lèvres. L'ensemble de la physionomie a rarement la finesse que l'on remarque chez les Arabes, mais l'expression est plus franche, l'œil est plus vif; les muscles sont très solidement attachés. Si le corps n'a pas la même souplesse que celui de l'Arabe, il est plus fort; d'après M. Duhousset, il serait aussi plus fermement planté sur le sol : le pied fortement cambré du kabyle dessinerait dans le sable humide les

[1] E. Renan, *Histoire générale et système comparé des langues sémitiques.*



orteils et le talon par une empreinte plus profonde que celle du pied ordinaire de l'Arabe ou de l'Européen. Les Kabyles sont en général un peu moins foncés que les Arabes, ce qui s'explique par leur vie plus sédentaire. En moyenne, ils ne diffèrent que peu des Européens du midi, et parmi eux on rencontre des milliers d'individus qui, en changeant de costume, pourraient être confondus avec des Auvergnats, des Cadurques, des Limousins. Les prétendus Arabes des environs de Saïda et de Frenda, Berbères presque purs en dépit de leur généalogie, sont de ceux qui rappellent la physionomie de paysans la plus commune dans le midi français[1].

Au point de vue moral, le contraste n'est pas moindre qu'au point de vue physique entre les Arabes et les gens des tribus dites berbères : d'ailleurs la différence des milieux et du genre de vie explique en grande partie ces contrastes. Quoiqu'on trouve parmi eux des peuples nomades par excellence, comme les Touareg, cependant ils aiment à prendre la vie sédentaire quand la nature le leur permet ou dès que l'occasion s'en présente. Montagnards agriculteurs pour la plupart, ils ne sauraient avoir des coutumes et des mœurs, des institutions politiques et sociales semblables à celles de gens des plaines, pâtres et guerriers. Les Kabyles se distinguent par leur âpreté au travail, leur esprit d'entreprise, leur sens pratique des choses ; ils sont curieux et rieurs, grands discuteurs, désireux de se rendre compte de tout ce qu'ils voient. Ils savent admirer et s'étonner, tandis que l'Arabe affecte de rester impassible. Ils ne se laissent point aller à la contemplation mystique; superstitieux comme tous les ignorants, ils ne donnent guère de prix à la religion dans la conduite de leur vie journalière et dans le gouvernement de leur société; ils n'ont pas le langage imagé des Sémites, et leurs trouvères n'ornent point le récit des élégances, des comparaisons subtiles, des grâces raffinées que chercherait un poète arabe. Fiers, ainsi qu'il convient à des gens qui se font respecter par le labeur, ils ont un haut sentiment de la valeur individuelle et demandent avant tout d'être traités avec justice; ceux pour lesquels l'autonomie communale a été maintenue par les Français se considèrent et se traitent réciproquement en égaux. Le Kabyle n'a pas le même esprit familial que l'Arabe des plaines, et pourtant les intérêts individuels et de parti sont équilibrés avec tant de précision dans l'ensemble de la commune, que la vie politique est chez lui plus régulière, moins interrompue de brusques révolutions que chez l'Arabe[2].

[1] R. de la Blanchère, *Voyage d'étude dans une partie de la Maurétanie Césarienne.*
[2] Faidherbe; Devaux; Letourneux et Hanoteau ; Topinard ; C. Sabatier, etc.

Quoique, dans l'ensemble, les Berbères de l'Algérie se soient, par l'agriculture, élevés à un degré de civilisation supérieur à celui de l'Arabe, et qu'ils soient probablement les frères de race de ces Maures d'Espagne qui, dans le moyen âge redevenu barbare, maintinrent le culte désintéressé de la science, cependant ils sont encore à maints égards soumis à l'influence prépondérante des Arabes. Ceux-ci sont les fils des conquérants et gardent encore un peu de ce prestige que la victoire leur donna jadis; en outre, ce sont eux qui apportèrent la religion de l'Islam et qui fournissent les marabouts et les lettrés. Ce sont les « gens du Livre » et c'est grâce à eux que les enfants kabyles épèlent et récitent des versets du Coran. Malgré leur vie nomade, les Arabes ont, de plus que les Berbères refoulés dans les montagnes, les avantages que procure une cohésion relative : en effet, ils habitent les plaines, ils sont constamment en rapport les uns avec les autres par l'intermédiaire des « frères » de tous ordres, et c'est à eux que profite l'influence des Maures civilisés dans les marchés de l'intérieur et les ports du littoral. Les Berbères, quoique les plus nombreux, ne se présentent pas en un corps de nation qui leur permette de résister à la pression du monde arabe qui les entoure, et dans toutes les parties de l'Algérie l'on signale des tribus de Berbères « arabisants » ayant perdu l'usage de leur idiome primitif et souvent jusqu'à leurs traditions de race : parfois même, ainsi que le remarquait déjà Ibn Khaldoun[1], la transformation va jusqu'à faire imaginer de fausses généalogies ; c'est par dizaines que l'on compte les peuplades kabyles prétendant à une origine arabe, tandis qu'on cite à peine un ou deux groupes primitivement arabes que des conditions particulières d'isolement aient forcés à se berbériser. Même les tribus qui ont gardé leurs divers idiomes, les Kabyles du Djurdjura, les Chaouïa de l'Aurès, quelques groupes du Dahra, les Berbères de la frontière marocaine, ont introduit dans leur parler un très grand nombre de mots et de tournures arabes; ils ont perdu l'usage de l'ancienne écriture *tefinagh*, dont on voit encore des inscriptions en diverses parties de l'Algérie[2]. Ceux d'entre eux qui s'instruisent le font par l'intermédiaire de l'arabe, qui est à la fois la langue religieuse, civile et littéraire, mais dont ils n'arrivent jamais à prononcer correctement tous les sons[3].

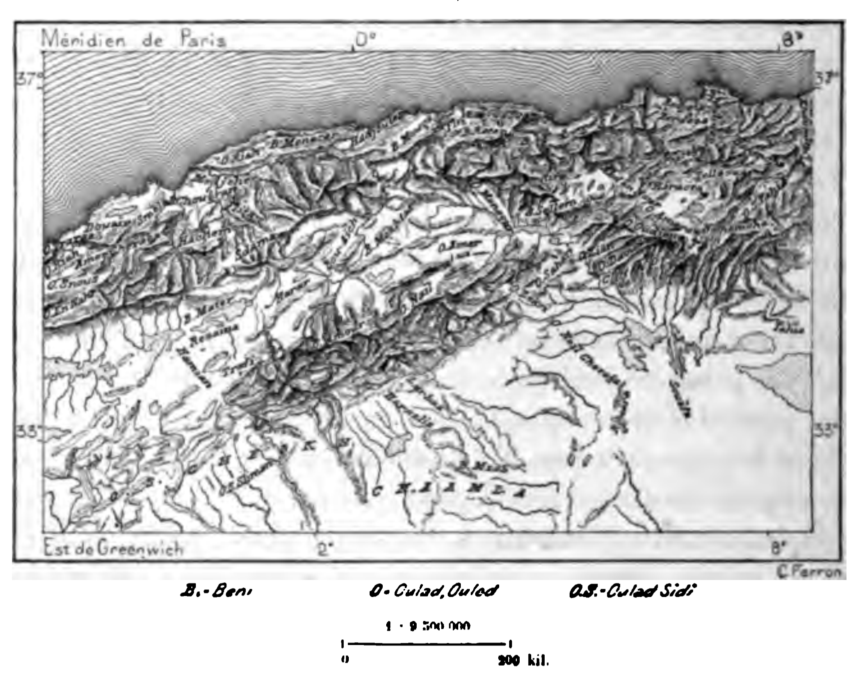
Le mot d'Aït, — Ida dans le Maroc méridional, — s'applique seulement à des Berbères. De même la plupart des tribus dont le nom est précédé du mot arabe Beni, indiquant la filiation, sont des peuplades berbères, tandis

[1] De Slane, *Notes sur la langue, la littérature et les origines du peuple berbère.*
[2] Faidherbe, Reboud, Judas, etc.
[3] L. Rinn, *Revue Africaine*, mars-avril 1882, n° 152.



que le mot Aoulâd — ou plus communément Oulâd, Ouled, dans le parler de l'Algérie — s'applique presque toujours à des peuplades d'origine arabe, qu'elles soient venues lors de la première conquête ou dans les migrations successives. Mais ce n'est point là une règle absolue et pour combien de groupes encore se demande-t-on si les Oulâd sont des Arabes ou des Berbères « arabisants »! Les Oulâd Abdi de l'Aurès sont certainement des Berbères[1]. Les incertitudes du classement font varier singulièrement les

N° 62. — PRINCIPALES TRIBUS DE L'ALGÉRIE.



B.- Beni   O- Oulad, Ouled   O.S.- Oulad Sidi

1 : 9 500 000

0 200 kil.

auteurs dans leurs évaluations relatives des races de l'Algérie. Tandis que Faidherbe[2], Warnier, Duval, Mac-Carthy comptent sur le territoire algérien plus de deux millions de Berbères, dont près de neuf cent mille parlant encore un idiome libyen, M. Pomel n'en trouve pas plus d'un million[3]. Les diversités et les contrastes produits par les langues et le genre de vie, les déplacements volontaires ou forcés, les exils ou les internements en masse empêchent même toute description d'ensemble : c'est à part, dans chaque district de plaines ou de montagnes, qu'il faut étudier les groupes ethniques. Telle ou telle des mille ou onze cents tribus qu'on énumère en Algérie

[1] E. Masqueray, *Revue Africaine*, 1878.
[2] *Instructions sur l'Anthropologie de l'Algérie.*
[3] *Les races indigènes de l'Algérie.*





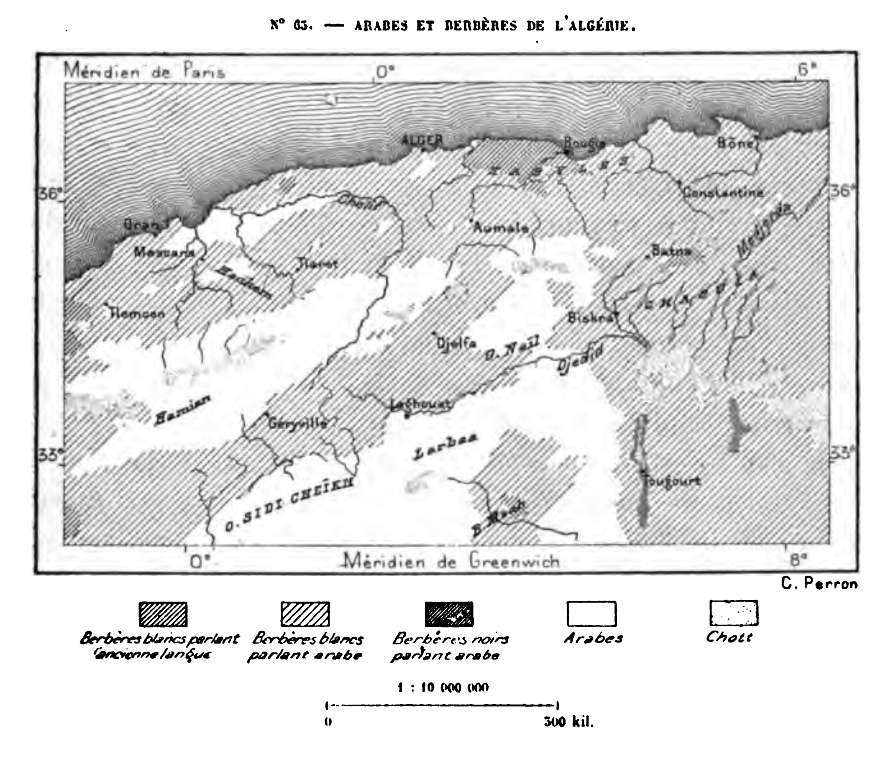
TYPES ET COSTUMES. — FAMILLE KABYLE

Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie communiquée par M. Poinssot.

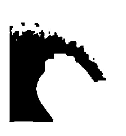
se compose d'éléments distincts par la race; il en est de même des groupements inférieurs, douar, dachera, ferka, arch : ils peuvent différer les uns des autres par la composition dans un même kbaïla ou ligue fédérale. Mainte peuplade n'est qu'une agglomération confuse de familles de toute couleur et de toute origine, venues de toutes les parties de la contrée : suivant l'expression française, ce sont des « Beni Ramassés ». Chaque ville a des tribus de ce genre dans ses faubourgs.

Le gros des Arabes de race peuple les régions occidentales de l'Algérie :

N° 65. — ARABES ET BERBÈRES DE L'ALGÉRIE.



Mascara est la ville qui peut être considérée comme leur capitale naturelle; Abd-el-Kader, lui-même un des types les plus parfaits de l'Arabe, en fit choix pour y placer le siège de son empire. Dans les plaines et les vallées avoisinantes, de même que sur les hauts plateaux du Sud Oranais, on ne voit d'autres maisons que les édifices de construction française : tous les indigènes, Arabes purs, vivent sous la tente. D'après Faidherbe, la population arabe de l'Algérie, en y comprenant les Maures des cités, s'élèverait au cinquième seulement, soit à 600 000 habitants. Cette évaluation, trop forte d'après M. Mac-Carthy, a paru trop faible à d'autres d'écrivains : elle serait en effet bien inférieure à la réalité si l'on comptait comme Arabes tous ceux qui se donnent comme tels en rattachant leur généalogie à quel-



que chérif ou descendant du Prophète ou bien à un personnage considérable de l'Islam ; mais ces prétentions à la noblesse de l'origine ne sont pas toujours justifiées. En Algérie les Arabes de race ont le teint mat ou brun, les cheveux noirs, la barbe peu fournie, les dents belles, le nez aquilin, les narines larges et mobiles, les yeux noirs enfoncés sous l'orbite, les arcades sourcilières proéminentes, les oreilles écartées, le crâne haut, le front découvert et bombé. En prenant pour type de beauté l'Apollon du Belvédère, on voit que les Arabes ont les jambes et le cou trop longs relativement au développement du torse, et la poitrine trop étroite pour leur taille[1]. Les femmes sont relativement très petites. En public, les Arabes savent se draper avec grâce et majesté ; ils semblent toujours dignes, graves, impassibles ; jamais on ne les entend chanter durant leur travail, mais dans la vie intime ils dépouillent facilement leur solennité d'emprunt, parlent et gesticulent avec véhémence. Les véritables Arabes sont de très médiocres agriculteurs : pour eux « la honte et le soc de charrue entrent en même temps dans la maison ». Ils n'aiment pas la vie calme du résident : l'existence du nomade leur convient, avec les grandes chevauchées à travers l'espace, les horizons fuyants, les mirages de la steppe, les groupes de tentes érigées sur l'herbe ou sur le sable. Pour les comprendre et pour les aimer, c'est là qu'il faut les voir, parce qu'ils sont alors dans le milieu qui leur plaît : c'est là qu'ils sont heureux, hospitaliers, magnanimes, et qu'ils racontent avec un enthousiasme communicatif leurs expéditions et leurs chasses[2]. Descendants de guerriers qui parcoururent tout le nord de l'Afrique, de l'Égypte au Maroc, contempteurs des gens vils qui demeurent sous le toit, ils s'expatrient volontiers ; dans toutes les parties du Maghreb, on rencontre des frères de tribus qui se sont séparés les uns des autres, cheminant par un vague besoin de changement. Malgré la nécessité qui les oblige à se faire agriculteurs ou du moins à gratter le sol pour en tirer une récolte fortuite, ces hommes à naturel errant ne s'attachent point à la terre ; ils ne respectent pas scrupuleusement la borne plantée par le colon et ne savent pas non plus défendre avec l'âpreté voulue le sillon qui leur appartient. Leurs idées sur la propriété sont loin d'avoir la précision qu'exige le code apporté par les nouveaux maîtres du pays : de là de fréquentes discussions et des conflits, aggravés parfois par les haines instinctives de race à race. D'ailleurs les Arabes sont rarement propriétaires : la terre, sans limites fixes, est revendiquée par la tribu tout entière, et

[1] Bodichon ; — Topinard.
[2] Daumas, *Le Grand Désert* ; — L. de Colomb, *Exploration des Ksour et du Sahara de la province d'Oran* ; — E. Fromentin, *Un été dans le Sahara.*



celle-ci est représentée par le chef, qui en devient le véritable maître. L'organisation de la société arabe est presque toujours féodale. « Dès que vous êtes trois, ayez un chef, » dit le Prophète[1]. Le fanatisme religieux main-



TYPE ARABE. — AGHA DE TOUGOURT.
Gravure de Thiriat, d'après une photographie de M. Neurdein.

tient aussi les Arabes en groupes hostiles, car ils sont beaucoup plus portés que les Kabyles au mysticisme : la plupart ont la foi et se soumettent aux prescriptions de Mahomet, se répétant à voix basse les passages du Livre qui recommandent l'extermination des infidèles.

Ainsi par sa manière de sentir et de penser, aussi bien que par

[1] Daumas, *Le Grand Désert.*

ses traditions et ses mœurs, l'Arabe des tribus s'accommode avec peine au milieu nouveau que forment autour de lui l'appropriation et la culture du sol, la fondation des villes et des villages, la construction des routes et des chemins de fer; il devient graduellement un étranger dans le pays conquis par ses ancêtres et dans maint district il dépérit et meurt, faisant la place nette pour les hommes d'une autre race. Un des problèmes les plus délicats de la démographie algérienne est de reconnaître dans quelles conditions du milieu géographique et social les Arabes résistent victorieusement aux influences contraires. On peut dire seulement d'une manière générale qu'ils prospèrent sur les hauts plateaux suffisamment arrosés où ils voient s'ouvrir devant eux des espaces de parcours presque sans bornes et où les Français n'ont encore fondé qu'un petit nombre de stations militaires et civiles, tandis qu'aux abords des villes ou dans les villes elles-mêmes ils sont graduellement éliminés : là ils ne sont plus qu'une race en décadence, tuée par la misère, le vice, le manque de confiance dans l'avenir, l'oppression que leur font subir les grands chefs. La même destinée frappe les Maures ou « Hadri », — les Résidents, — c'est-à-dire les musulmans policés qui habitent les cités du littoral, sous les yeux mêmes des dominateurs étrangers. Ils diminuent très rapidement en nombre, mais peut-être cette décroissance constante, de tous les jours, a-t-elle pour cause partielle l'instabilité d'une race trop mêlée, où la guerre, l'esclavage, la polygamie, les prises des corsaires ont introduit pêle-mêle trop d'éléments différents : Berbères, Syriens, Circassiens, Albanais, Espagnols et Mahonais, Italiens et Provençaux, Haoussa, Bambara, Peuls et Mandingues. Même des groupes de Tsiganes ou Gsani (Guezzâni) ont pénétré dans le Maghreb algérien, en même temps que les Maures andalous chassés d'Espagne[1]. Les Koulougli ou Kour-ôgli, fils de Tures et de femmes indigènes, étaient autrefois fort nombreux dans les villes du littoral et dans certains villages de l'intérieur que les beys avaient marqués pour lieux de déportation[2]. Ces métis ont été presque entièrement résorbés dans le reste des citadins musulmans.

Par le mélange des sangs, l'élément nègre est très important dans les populations d'Algérie, et des tribus entières, même parmi les Kabyles des montagnes, ont des traits qui témoignent de croisements évidents entre les aborigènes de la côte et les nègres du Soudan. Peut-être plus de la moitié des Algériens, qu'on les dise Arabes ou Berbères, sont de sang

[1] Paul Bataillard, *Notes et questions sur les Bohémiens en Algérie.*
[2] Pomel, *Races indigènes de l'Algerie.*

mêlé. Mais il est rare de rencontrer en Algérie des Nigritiens de race pure, les relations directes de la Méditerranée au Niger à travers le Sahara algérien ayant été presque complètement interrompues. Jadis de nombreuses caravanes venaient du pays des noirs, amenant avec elles des hommes libres et des esclaves qui peuplaient les casernes et les harems des souverains : par les mariages, que n'empêchait aucun préjugé de couleur, la population se modifiait dans tout le Maghreb. Mais depuis 1848 l'esclavage des nègres est aboli; les éléments nigritiens diminuent graduellement et chez les immigrants du Soudan, purs de tout mélange, il est rare que les enfants survivent : l'acclimatement de la race ne s'est point encore accompli. Les nègres qui restent en Algérie se distinguent tous par l'amour du travail; ils sont manœuvres, terrassiers, casseurs de pierres, badigeonneurs, vanniers, domestiques, gardiens, souvent aussi magiciens et rebouteurs. Dans un avenir prochain, lorsque l'Algérie, encore séparée du Soudan, lui sera rattachée par des voies rapides, nul doute que le mouvement d'immigration des nègres ne devienne de nouveau très considérable, car il est peu de races qui aient plus d'élan, un plus grand esprit d'entreprise et d'aventure que ces peuples de la haute région du Niger.

Beaucoup moins nombreux en Algérie qu'au Maroc, les Juifs n'ont d'importance dans l'ensemble de la population algérienne que par leur solide groupement dans les villes et l'art avec lequel ils savent attirer les épargnes du pays; en outre, ils prennent part au pouvoir politique, grâce à leur titre de citoyens français; mais numériquement ils restent bien inférieurs aux éléments ethniques introduits par la conquête. Les immigrants européens, qui constituent la septième partie des habitants, sont déjà, grâce aux ressources que leur donne une civilisation supérieure, la race prépondérante en Algérie; même sans tenir compte de la puissance spéciale que leur assurent l'exercice du pouvoir politique et l'organisation de la force armée, ils sont les dominateurs, puisqu'ils dirigent les entreprises, distribuent le travail et payent les salaires. Les Berbères aborigènes et les Arabes, fils des anciens conquérants, sont également obligés de regarder vers ces nouveaux venus comme vers leurs initiateurs, quand ils n'ont pas à les redouter comme des maîtres. Les Français recommencent l'œuvre des Romains, mais en des conditions que la marche de l'histoire a rendues bien différentes. Si ce n'est dans l'Europe occidentale et en Maurétanie, où il atteignait l'Océan, le monde romain était entouré de tous les côtés par des régions inconnues, peuplées d'ennemis; la pression extérieure se faisait sentir constamment sur les frontières, et le moindre relâ-

chement des forces dans l'organisme intérieur permettait à l'étau de rapprocher ses branches : il finit par se fermer complètement lors de la rupture d'équilibre politique produite par la migration des Barbares. Aujourd'hui le monde civilisé, que l'on peut, à défaut d'autre nom collectif, appeler le monde européen, n'est point environné par des populations barbares ; au contraire, il les entoure d'une zone incessamment agrandie, il les pénètre, les transforme, leur apporte une industrie nouvelle et de nouvelles mœurs. Les communications s'établissent par l'intérieur entre les rivages opposés des continents. Sinon l'assimilation des peuples, du moins leur participation à une même science, à une même culture est devenue certaine, et c'est aux colons du littoral de la Méditerranée, aux Français surtout, que revient, dans les régions du nord de l'Afrique, cette œuvre de propagande, consciente ou inconsciente. Le sang romain, on le sait, ne s'est point complètement perdu dans les anciennes provinces de la Numidie et de la Maurétanie ; l'influence des colons italiens persiste sous mille formes, mais il est impossible de la reconnaître avec précision dans ce croisement infini de races ; l'histoire du moyen âge dans le Maghreb est trop indistincte pour qu'il ait été possible de suivre rigoureusement la filiation des hommes et des idées. Maintenant une ère nouvelle a commencé, grâce à l'annexion graduelle du monde barbare au domaine européen, et la postérité pourra reconnaître sans peine la part de travail accomplie depuis 1830 par les colonisateurs français, espagnols, italiens. Elle est déjà fort considérable : d'année en année on voit changer l'aspect de l'Algérie par la naissance des villes, l'accroissement des cultures, l'extension du réseau des routes et des voies ferrées. Quoique les Européens de race ne soient encore que la minorité en Algérie, cependant c'est l'empreinte de leur travail qui se montre déjà presque partout, du littoral jusque sur les hauts plateaux et aux confins du désert.

VII

Le voyageur qui parcourt l'Algérie s'étonne de voir un si faible contraste entre les cités qu'il visite et celles de la France qu'il vient de quitter : sans les palmiers et les bambous qui ornent les jardins publics, sans les Arabes et les Maures qui travaillent ou se promènent sur les quais et dans les rues, il pourrait se demander s'il n'est pas le jouet d'une illusion et s'il a vraiment traversé la Méditerranée. Les quartiers qu'il visite, bâtis par des architectes français, semblent avoir été copiés sur ceux de Marseille ; presque



partout les pittoresques maisons arabes sont masquées par des rues à façades régulières et banales : l'étranger peut résider longtemps dans une ville de l'Algérie sans avoir une seule fois l'occasion de pénétrer dans ces labyrinthes d'habitations qui rappellent une période écoulée. Les villages des colons, également de construction française, quoique souvent bâtis sur l'emplacement de bourgs arabes dont on a la manie de changer les noms, ont sur ceux de la mère patrie l'avantage d'avoir des rues plus larges, des maisons plus propres, un aspect plus avenant, grâce à leurs jardins, à leurs allées d'arbres, à leurs places fleuries. Quant aux villages arabes, ils se voient à peine. Amas de tentes ou de baraques noirâtres, ils se confondent avec le sol environnant ou se perdent au milieu de la brousse; d'ailleurs les Arabes cherchaient en effet et cherchent encore à cacher leurs douars. Ils redoutent tous les « mangeurs » qui passent, employés ou militaires : ils se « terrent » pour se soustraire au coûteux honneur de recevoir leurs maîtres et de leur servir la dhifa (diffa) ou repas d'hommage. C'est ainsi que des pays très peuplés semblent complètement déserts. Les villages des Kabyles, qui couronnent les sommets, sont plus apparents que les douars des Arabes; toutefois, de couleur grisâtre comme les rochers, ils ressemblent à des saillies naturelles de la montagne. La société indigène ne révèle sa part de travail dans les constructions humaines que par les tombeaux de saints, coupoles à base carrée, dont la blancheur éclatante rayonne sous le pâle feuillage des oliviers.

Mais très vastes encore sont les régions de l'Algérie où l'on peut voyager de longues heures sans trouver d'habitations. Telle est, sur les plateaux de l'Algérie orientale, la contrée dont les eaux s'écoulent dans la Medjerda et dans son affluent l'oued Melleg. Cette région, dépendance naturelle de la Tunisie, comprend une superficie d'environ 7000 kilomètres carrés, de 10 000 kilomètres peut-être en comptant les espaces avoisinants à pente indécise : c'est une haute terre de 1000 à 1100 mètres d'altitude que limitent, au sud, les contreforts septentrionaux du djebel Aurès, au nord les monts boisés des Beni-Salah. Grâce à l'élévation du sol, à la salubrité du climat, à la fécondité naturelle des campagnes, à la convergence des routes de tout temps suivies par des caravanes entre le littoral de la Méditerranée, le désert et le golfe de Gabès, ce district du territoire algérien, actuellement presque désert, est un de ceux qui paraissent offrir le plus brillant avenir à la colonisation : nulle part en Afrique, si ce n'est dans la Byzacène, les colons romains ne se pressèrent en plus grand nombre et les ruines laissées par eux sont à peine moins nombreuses que celles de la région tunisienne limitrophe. Des immigrants

se dirigent chaque année vers ces hauteurs, quoiqu'une génération ne se soit pas même écoulée depuis qu'un Européen donna le premier coup de bêche sur ces plateaux. Une reconnaissance militaire y avait été faite en 1842, mais l'occupation définitive n'eut lieu qu'après le milieu du siècle et longtemps les résidents français restèrent timidement groupés autour des forts.

Trois tribus principales, subdivisées en de nombreux clans secondaires, occupent cette région du plateau : au sud les Nememcha, au centre les Oulâd Sidi Yahia ben-Thaleb, au nord les Hanencha, étendant les uns et les autres leur parcours sur le territoire tunisien : ce sont des Berbères d'origine chaouïa et zénatienne, plus ou moins mélangés avec des Arabes de l'invasion hillalienne du onzième siècle. Des Juifs agriculteurs vivent encore chez les Hanencha, et, d'après une opinion généralement répandue en Algérie, la tribu elle-même pratiquait jadis le culte de Moïse : pour les insulter, les voisins arabes ou berbères leur donnent fréquemment le nom de Yahoudi, de même que ceux de Ben-Habech ou « Fils d'Abyssins » et de Ben-Fellach ou Ben-Fennach, « Fils de Fellata » ; ainsi s'est maintenu un vague souvenir de la dispersion des Juifs : de proche en proche les Berbères d'Algérie ont appris l'existence de Felacha sur les plateaux éthiopiens[1]. Le bourg de Kalaa es-Senam, qui s'élève sur une table isolée du plateau, à quelques centaines de mètres au-dessus de la plaine érodée, est une forteresse des Hanencha, qui, sous la domination turque, était considérée comme dépendant du beylik de Constantine. En 1871, la tribu se révolta, mais depuis cette époque la paix est complète, et la colonisation se développe autour des villes que les Français ont rebâties sur les emplacements des cités romaines.

La principale de ces villes, Tébessa, grandit, sans pouvoir toutefois se comparer à la puissante Teveste qu'elle a remplacée et dont on contemple encore les monuments superbes. Située à 1088 mètres d'altitude, sous un climat qui rappelle celui de l'Europe méditerranéenne, à la base septentrionale du rempart que forme le djebel Doukkan, et protégée ainsi contre les vents desséchants du désert, abondamment pourvue d'eau, car sa principale fontaine lui donne 2000 litres par minute, possédant en outre de vastes forêts sur les monts avoisinants, des carrières de marbre et d'autres matériaux de construction, Tébessa est une des villes d'Algérie qui semblent avoir le plus grand avenir : elle est entourée déjà de jardins et de

[1] Ab. Cahen, *Mémoires de la Société archéologique de Constantine*, 1869 ; — Ch. Féraud, *Revue Africaine*, 1874 ; — Lambert, *Notes manuscrites*.

vergers qu'arrosent les eaux qui plus bas vont former l'oued Guelat, tributaire oriental du Melleg. Teveste n'est pas l'une des antiques cités de l'Afrique : elle ne date que du temps de Vespasien, mais son heureuse situation stratégique et commerciale en fit rapidement une importante cité, peuplée de près de quarante mille habitants; ruinée par les Vandales, puis occupée successivement par Byzantins, Arabes et Berbères, elle reçut plusieurs fois des habitants d'origine différente; avant l'occupation française, elle servait de marché et de place d'approvisionnement commune à toutes les tribus environnantes. Maintenant ville arabe et française, c'est encore par ses ruines romaines ou byzantines qu'elle impose, par sa fière enceinte, flanquée de treize tours, par son bel arc de triomphe « à quatre fronts », la plus élégante construction de ce genre que nous aient laissée les architectes romains, par ses nécropoles, son aqueduc qu'ont réparé les Français, et son temple dit de Minerve, dont on a fait une église, après l'avoir utilisé comme atelier, comme entrepôt et comme prison. La plupart des maisons modernes sont elles-mêmes construites de fragments romains; la kasbah française, occupant l'angle sud-occidental de l'enceinte primitive, est en entier bâtie de blocs taillés par les colons de Rome et de Byzance. Les routes mêmes qui convergent vers Tébessa ne sont encore en maints endroits que les voies romaines à peine restaurées : l'une d'elles, qui se dirigeait vers Sitifis, par Mascula, Thamgad, Lambèse, Diana, offrait tant de portiques, de temples, d'aqueducs, qu'elle nous semble encore aujourd'hui une « voie triomphale »[1]. Il importe beaucoup que tous ces chemins, praticables seulement pendant la belle saison, soient mis au plus tôt en état d'entretien, car Tébessa est l'intermédiaire naturel entre Bône et Gabès, entre Tougourt et Tunis. Dans un avenir prochain, elle doit être rattachée au réseau des chemins de fer d'Algérie par une voie ferrée qui traversera les plateaux en longeant la frontière tunisienne et franchira la Medjerda pour remonter à Souk-Ahras; sans nul doute aussi Tébessa communiquera directement avec Constantine par une autre ligne ferrée passant au nord-ouest par Aïn-Beïda : c'est le lieu de ravitaillement de toutes les stations militaires de la Tunisie méridionale.

Au nord de Tébessa, il n'y a point de centres de colonisation jusqu'à la Medjerda. Dans ces contrées, où se voient les vestiges de cent cinquante villes ou bourgades romaines, les seuls postes français sont des *bordj* construits à grands frais le long de la frontière tunisienne et devenus presque inutiles depuis que la surveillance militaire a été transférée à la

[1] E. Masqueray, *Coup d'œil sur l'histoire de l'Afrique septentrionale.*

place du Kef, sur le territoire de la Régence; ils ne sont pas même destinés à devenir des stations du futur chemin de fer de Souk-Ahras à Tébessa, et de longtemps peut-être les agriculteurs ne capteront pas les sources nombreuses qui se sont perdues dans les fonds du plateau. Sur le haut Melleg, qui roule un flot constant, grâce au voisinage des monts Aurès, la conquête agricole de la contrée a pour point de départ le village de Meskiana, étape de la route de Constantine à Tébessa. Entre Meskiana et Tébessa, le chemin s'engage dans le long défilé du djebel Halloufa, défendu jadis par une ville romaine. En cette région le sol est couvert de ruines préhistoriques et romaines : tout le pays était une immense forêt d'oliviers, ainsi qu'en témoignent les pressoirs à huile dont chaque débris de ferme romaine offre les restes.

Souk-Ahras, la ville principale du plateau de la frontière, s'élève à 700 mètres sur le versant des monts que limite au sud le cours serpentin de la haute Medjerda. Bâtie sur l'emplacement de l'antique Thagaste, où naquit Augustin, devenu fameux comme évêque d'Hippone, Souk-Ahras n'était encore en 1852 qu'un simple poste militaire, menacé par la puissante tribu des Hanencha, qui campait dans les pâturages des alentours. Le voisinage de la frontière tunisienne donnait à ce poste une certaine importance stratégique, mais la construction des routes et l'ouverture du chemin de fer ont transformé rapidement en une ville prospère l'humble village des montagnes. Souk-Ahras, devenue l'étape principale de l'intérieur entre les deux ports de Bône et de Tunis, est une des agglomérations urbaines que l'on peut le mieux comparer aux cités du Nouveau Monde pour la fièvre de progrès matériel qui s'est emparée des habitants : d'année en année, les rues se prolongent vers la gare et, sur les pentes du plateau, vers la vallée de la Medjerda; dès qu'ils sont concédés ou vendus par l'administration, les terrains des alentours sont mis en culture; les croupes des collines, naguère recouvertes de broussailles, sont labourées et plantées en vignes; de proche en proche, tout le district se peuple, et les immigrants y trouvent comme une autre France pour l'abondance des eaux, la salubrité du climat, la variété et l'excellence des denrées agricoles. Centre de peuplement pour les plateaux de l'Algérie orientale, Souk-Ahras est en outre l'initiatrice industrielle de la Tunisie occidentale : c'est de là que se fera peu à peu l'annexion de la vallée de la Medjerda au monde européen.

Ville neuve, Souk-Ahras n'a gardé de l'antiquité romaine que des inscriptions et des pierres informes; ce qu'elle offre de plus remarquable est une œuvre de l'industrie moderne, son chemin de fer qui s'élève obliquement des bords de la Medjerda pour franchir en tranchées et par le tunnel

de Fedj el-Moktha la crête des montagnes (778 mètres), au nord de la ville, et redescendre à travers les rochers et les bois par une longue série de courbes dans la vallée de la Seybouse : peu de sites en Algérie peuvent se comparer à ceux que l'on contemple dans cette escalade des monts, en passant d'un climat à un autre. Les grandes forêts qui s'étendent au nord de Souk-Ahras sur les hauteurs des Beni-Salah sont parmi les plus belles de l'Algérie, et dans les clairières de ces forêts jaillissent des

N° 64. — SOUK-AHRAS ET SES ENVIRONS.



D'après Karth — C. Perron

1 : 121 000

0 — 5 kil

sources thermales et sulfureuses, dont quelques-unes sont utilisées. Sur les plateaux du sud, par delà la dépression profonde dans laquelle coule la Medjerda, les arbres sont rares, les croupes sont revêtues d'herbes que paissent les troupeaux des Hanencha, mais les ruines romaines y sont éparses en grand nombre : au sud-est de Souk-Ahras, près d'Aïn-Guettar, le henchir de Taoura est l'ancienne Tagura, dont il reste un temple transformé en fort par les Arabes; au sud, dominée par une crête dentelée de rocs, un cercle de débris, Mdaourouch, rappelle Madaura, patrie du rhéteur Apulée, ville de lettrés où saint Augustin fit ses études avant de se rendre à Carthage; plus loin vers l'ouest, sur le même plateau raviné par les tor-

rents qui descendent vers la haute Medjerda, sont parsemées les ruines de Tifech, la Tipasa des Romains. Près des sources mêmes de la Medjerda, des buttes arrondies portent les ruines de Khemissa, qui fut à l'époque romaine le Thubursicum « des Numides » : parmi les inscriptions tumulaires trouvées au milieu des fragments de palais et de temples, il en est en effet plusieurs qui portent des noms libyens ou « numides », contrastant avec les prénoms romains[1].

Le revers septentrional des montagnes qui passent au nord de Souk-Ahras et qui vont rejoindre les massifs tunisiens de la Khoumirie donne naissance à plusieurs ruisseaux abondants, formant ensemble le bassin de la Mafrag. Des campements de Beni Ahmar et quelques petits villages français sont épars dans ce bassin encore en grande partie inhabité, mais destiné à devenir l'un des plus populeux de l'Algérie, si l'on en juge par l'abondance des pluies et la fécondité du sol. La seule ville de la contrée est en dehors du bassin de la Mafrag, au bord d'une crique de la Méditerranée, et séparée de l'intérieur par un amphithéâtre de collines aux pentes brusques. Cette ville est la Calle : des bois, en grande partie composés de chênes-lièges, recouvrent les hauteurs; à peine quelques jardins, quelques champs forment-ils une zone étroite autour des maisons. La Calle aurait plus d'une fois risqué de mourir de faim si elle n'avait les myriades de poissons qui vivent dans ses eaux; elle n'est rattachée aux autres villes de l'Afrique septentrionale que par la route de Bône, d'ailleurs assez difficile à parcourir en quelques parties de son tracé. On serait tenté de croire que le nom de la Calle fut attribué à l'ancienne Mers el-Kherraz des Arabes, à cause de la forme de son port, qui ressemble à une « cale » ou bassin de carénage; peut-être l'appellation est-elle dérivée de Kalaa ou « Château ». Le havre de cette forteresse fut longtemps un nid de corsaires; mais près d'un siècle et demi avant la conquête de l'Algérie la presqu'île rocheuse où s'élève la bourgade primitive devint terre française. Dès 1560, des négociants marseillais, constituant la Compagnie d'Afrique, avaient établi le « Bastion de France » non loin du canal qui déverse dans la mer le trop-plein du lac Melah, et les matelots provençaux attachés à ce comptoir pêchaient pour la compagnie le corail des côtes voisines. En 1694, l'établissement fut transféré à Mers el-Kherraz, devenu le port de la Calle, et une petite colonie de « frégataires », recrutés principalement dans les prisons de France, se maintint jusqu'à la fin du dix-huitième

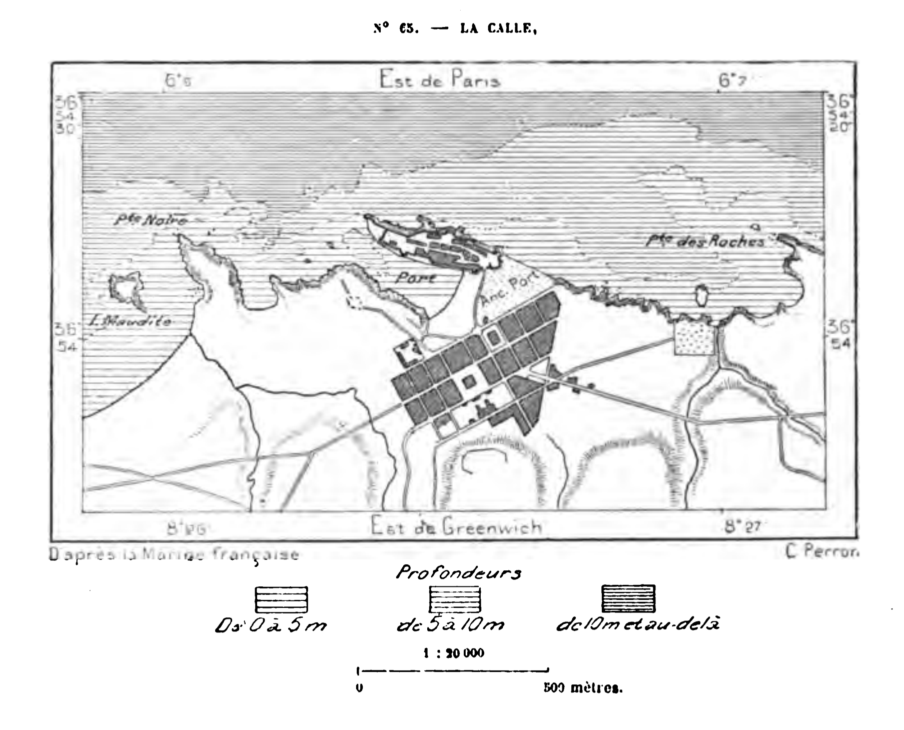
[1] Communes algériennes de plein exercice du bassin de la Medjerda, avec leur population en 1881 :

Souk-Ahras. . .	5 961 habitants	(3 740 Européens et Juifs);	4530 hab. agglomérés.
Tébessa	3 018 »	(1 009 »);	1878 » »

siècle sur ce rocher de la côte d'Afrique : l'accès de la station était complètement interdit aux femmes[1]. Pendant les guerres de l'Empire, les Anglais achetèrent aux indigènes le comptoir de la Calle, mais ils le rendirent aux Français en 1816. De nouveau, la petite garnison de la compagnie provençale dut quitter le port en 1827, lorsque la guerre éclata entre la France et le dey d'Alger : l'occupation des ruines n'eut lieu qu'en 1836. Une nouvelle ville s'établit sur la côte continentale, en face de l'ancienne bourgade.

Quoique de toutes les villes d'Algérie celle qui a été le plus longtemps

N° 65. — LA CALLE.



occupée par les Français, la Calle est précisément la moins française de toutes par la nationalité de ses habitants : parmi les Européens qui y résident, les trois quarts sont Italiens, principalement de Naples et de Sicile. La pêche du corail, la grande industrie de ces parages, était naguère pratiquée par les seuls Italiens; presque toutes les embarcations employées sur les bancs étaient montées par des marins de Torre del Greco. Depuis 1864, le monopole de la pêche a changé de mains, du moins officiellement; pour éviter de payer un droit de patente, nombre de pêcheurs napolitains se firent naturaliser Français, et, désormais fixés à la Calle, ils donnèrent

[1] Baude, *Algérie.*

une grande importance relative au commerce de cette ville algérienne : le nombre de bateaux corailleurs s'accrut rapidement; mais, les procédés de pêche ayant changé, la drague ayant remplacé les anciens instruments, les fonds se sont graduellement dépeuplés et la plupart des barques se sont trouvées sans emploi. La bonne exploitation des bancs de corail est aujourd'hui très compromise dans les parages de la Calle, comme dans ceux de Tabarka; la valeur des exportations a diminué de plus de moitié[1]. Heureusement une autre industrie, celle de la salaison des sardines, a remplacé en partie la pêche du corail : près de la ville sont établies trois sardineries, dont les produits sont expédiés à Naples et dans toute l'Italie méridionale. Les pêcheurs de la Calle alimentent aussi de poisson frais les villes du littoral d'Algérie; mais tant que la Calle n'aura pas un port accessible aux grands navires et ne sera pas rattachée au réseau des chemins de fer, elle sera sans importance aucune pour le commerce proprement dit. Actuellement le « havre » est fort dangereux d'accès; dès que la houle est un peu forte, elle s'engouffre en brisants écumeux dans l'étroit passage, et les bâtiments sont obligés de se tenir au large, exposés à la tempête : pendant des semaines et même des mois, le port est resté inabordable. Des travaux ont été entrepris pour la construction d'un havre, mais sans esprit de suite. L'anse de Saint-Martin, à l'est de la ville, a été creusée, puis comblée, et maintenant elle est remplie de blocs de béton qui n'ont pas servi : le projet actuel est de prolonger la pointe du phare au moyen d'une jetée curviligne et de protéger ainsi l'entrée contre le vent et la vague. Le rocher noir sur lequel doit s'enraciner la jetée est des plus curieux par les centaines de tubulures obliques, horizontales, verticales, que le tournoiement des pierres, apport du flot, a graduellement creusées. Les « marmites de géants » sont si nombreuses et si rapprochées, séparées par des parois tellement aiguës et déchiquetées, que l'on ne peut se hasarder sans danger sur ce roc percé dans tous les sens par les blocs en mouvement; en quelques endroits les marmites sont en communication avec la mer, et les vagues grondantes s'y élancent en fusées écumeuses. Dans l'intérieur des terres se voient des cavités du même genre que la mer creusa jadis.

A une dizaine de kilomètres à l'est de la Calle, sur la frontière tunisienne, le village d'Oum et-Teboul, défendu par un édifice fortifié, occupe les croupes inférieures d'une montagne rocheuse très riche en gisements de plomb argentifère; là est le commencement de la région minière qui se

[1] Pêche du corail dans les eaux de la Calle :

1821 :	241 bateaux;	2600 pêcheurs;	corail pêché :	37 950 kilogr.;	valeur : 1 983 000 francs.
1882 :	150 »	1054 »	»	19 720 »	» 983 000 »

continue en Tunisie dans le pays des Khoumir et des Nefza. Les mines d'Oum et-Teboul, « Mère des Scories », sont activement exploitées; environ trois cents ouvriers, Piémontais pour la plupart, extraient chaque année de 2500 à 3000 tonnes de minerai et les transportent par un petit chemin de fer à la plage de Mesida, où viennent les charger des balancelles. Le manque d'un port à la Calle a obligé les mineurs d'Oum et-Teboul de se construire leur propre embarcadère au pied de la montagne « Ronde », cône d'une régularité parfaite qui domine l'issue du canal sorti de la Garaa el-Ħout. La région de la Calle, d'Oum et-Teboul et de la frontière tunisienne est celle où l'on a trouvé dans les anciennes nécropoles les plus grands dolmens et le plus d'inscriptions bilingues, latines et berbères [1].

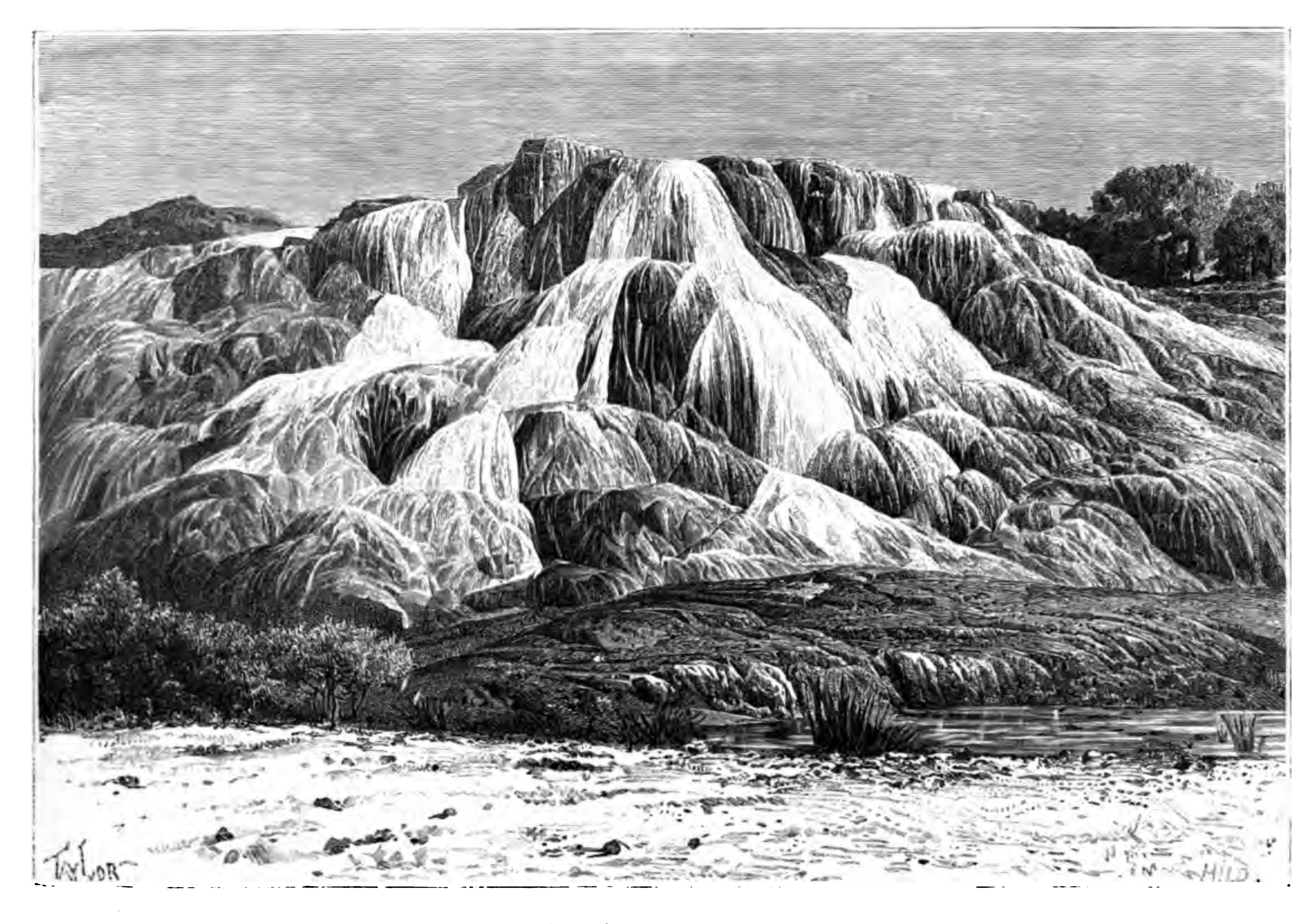
Le bassin de la Seybouse, l'un des principaux de l'Afrique septentrionale, a pour gardienne de son embouchure la cité de Bône, l'une des quatre premières cités de l'Algérie pour la population, et l'une de ses villes historiques fameuses; près de sa source, la rivière Cherf, branche maîtresse de la Seybouse, est également commandée par une ville, mais celle-ci de fondation récente, Aïn Beïda, la « Source Blanche » ou simplement Beïda; elle date seulement de 1848 et les ruines, mégalithiques et autres, qu'on trouve en cet endroit n'ont été identifiées avec aucun poste romain. Aïn Beïda, située sur le plateau, à peu près à moitié chemin de Constantine à Tébessa, possède les avantages de cette dernière ville, un climat salubre, des terres fertiles, des eaux abondantes. Les Juifs sont fort nombreux, plus même que les Français, dans ce marché où descendent les tribus de l'Aurès: ce sont eux qui fournissent d'objets manufacturés la puissante peuplade berbère des Haracta, jadis maîtresse de toute cette partie du plateau et de la dépression centrale dite Garaa et-Tarf, où se déversent pendant les pluies plusieurs torrents nés sur le plateau et dans les vallées de l'Aurès. Les Haracta, qui sont près de trente mille, ont fait de très grands progrès dans la culture : de nomades qu'elles étaient, de nombreuses familles sont devenues résidentes, et leurs chameaux ont été remplacés par des bœufs de labour. Au nord-ouest de la « Fontaine Blanche », Oum el-Bouagi est aussi un important marché des Haracta : on y fabrique des sébiles et d'autres objets en bois qui s'expédient au loin.

L'oued Zenati, appelé d'ordinaire Hamdan, forme la Seybouse avec la rivière du Cherf. Dans sa haute vallée, encore insalubre et périodiquement visitée par les fièvres, la commune principale est une ville du même nom que lui, Oued-Zenati. Ce gros bourg, qui s'agrandit rapidement, est en-

[1] Reboud, Judas, Letourneux, Mercier; — E. Renan, *Revue des Deux Mondes*, 1er sept. 1873.

touré de croupes gazonnées, dépourvues d'arbres, mais on en plante dans les fonds et sur les pentes autour de chaque demeure. Les terres d'Oued-Zenati, d'Aïn er-Regada, d'Aïn el-Abid et de tout le district environnant, ont été concédées à une compagnie financière et constituaient, avec quelques îlots épars, un immense domaine de 100 000 hectares; près de 75 000 hectares sont d'un seul tenant. Une petite partie de cet espace a été vendue, mais les terres utilisées sont presque toutes affermées ou louées à des colons partiaires. Autour de chaque village s'établissent des colons, dont les jardins et les champs contrastent avec les vastes étendues incultes encore soumises à la vaine pâture.

Quelques maisons, une gare de chemin de fer, s'élèvent au bord de l'oued Hamdan, à une petite distance en amont de son confluent avec le Cherf : ces maisons sont celles de Hammam el-Meskhouthin ou « Bains des Maudits ». En cet endroit, le lit d'un ruisseau est envahi par une cascade pétrifiée, haute d'une dizaine de mètres, qu'il est difficile de voir dans son ensemble, à cause de la forme convexe qu'a prise cette masse de concrétions calcaires. En s'épanchant par une série de cascatelles qui changent incessamment de place par suite de l'avancement continu de la roche, l'eau a déposé de vasque en vasque ses incrustations multicolores, rouges, violettes, bleuâtres, grises, et çà et là éblouissantes de blancheur comme la neige fraîchement tombée. Des marches taillées dans la pierre, à côté des nappes d'eau fumante, permettent d'atteindre le haut de l'escarpement, d'où s'élancent les sources, jaillissant à gros bouillons d'orifices ouverts en entonnoir dans la croûte calcaire, bleuâtre comme des crevasses de glaciers; des vapeurs que balance le vent s'échappent des sources, cachant et révélant tour à tour le paysage environnant, les oliviers de la vallée, les pentes herbeuses des coteaux et le profil onduleux des crêtes. Très abondantes, puisque leur débit est d'environ 1650 litres par seconde, plus que n'en verse aucune fontaine thermale de France, les sources de Hammam el-Meskhouthin ont aussi une température exceptionnellement élevée, de 90 à 95 degrés centigrades : les Arabes des alentours utilisent les griffons de ces fontaines à la préparation de leurs aliments et au rouissage du dìs, plante dont ils se servent pour fabriquer des cordes. Les concrétions, d'un grain un peu grossier, se déposent si rapidement que, pour le service des piscines établies sur les côtés de la cascade de pierre, il faut aménager sans cesse de nouvelles rigoles. En arrière de la cataracte, sur le plateau, se dressent les cônes grisâtres qui ont fait donner aux sources leur nom actuel de « Bains des Maudits ». Ces cônes, d'après la légende, sont les personnages d'une noce incestueuse changés soudainement en pierre :



CASCADE PÉTRIFIÉE DE HAMMAM EL-MESKHOUTHIN

Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Neurdein.

des broussailles, des saillies, des buttes figurent des bonnets, des voiles, des draperies, et permettent sans trop d'imagination de reconnaître une procession nuptiale de géants. Ces obélisques naturels témoignent d'un amoindrissement d'activité dans le jaillissement des sources : à l'époque où ils se formèrent, les eaux, plus abondantes, avaient une plus grande force ascensionnelle et pouvaient monter à 5 mètres au-dessus de leur niveau actuel de sortie. En arrière de ce front avancé de la nappe de travertin, la même roche déposée par l'eau thermale occupe une faille d'environ 2 kilomètres de longueur, dirigée du sud au nord, et sur cet espace on voit d'autres cônes de sédiment, d'autres cataractes figées, une voûte écroulée au fond de laquelle s'étend un lac souterrain; des sources nombreuses vont se perdre sans emploi dans les ravins. Les eaux thermales de Hammam el-Meskhouthin, salines et ferrugineuses, sont utilisées dans un hôpital militaire et dans un hôpital civil, fréquenté surtout par des Israélites; la station des Bains des Maudits est destinée à prendre tôt ou tard une importance de premier ordre dans la thérapeutique de l'Algérie. Son nom romain d'Aquæ Tibilitanæ lui vient de la ville de Tibili ou Announa, dont les ruines se trouvent à une dizaine de kilomètres au sud-ouest, sur la route qui réunit les villages de Clauzel et d'Oued-Zenati; non loin de là un rocher, le Hadjar el-Khenga, est couvert de sculptures bizarres, parmi lesquelles on reconnaît des hommes, des chiens, des bœufs et une autruche[1]. Au nord de Hammam el-Meskhouthin, de l'autre côté d'une chaîne de collines nues, est le site de Roknia, parsemé de monuments préhistoriques : les roches y sont couvertes de dolmens et percées de plus de trois mille sépultures, dont chacune est dite *hanout* ou « boutique » par les indigènes; on en a retiré des squelettes des plus curieux pour l'étude anthropologique des diverses races de l'Algérie.

Unies en amont de Medjez Ahmar, « Gué Rouge », les deux rivières Cherf et Zenati forment la Seybouse, qui serpente dans les prairies et les champs. Sur une des collines de la rive droite, une enceinte de murailles et des massifs de verdure cachent la ville de Guelma, héritière du nom, sinon du site de la Calama romaine, où l'on parlait encore « punique » au cinquième siècle[2]. Propre et bien construite, sur la frontière commune de territoires arabe et berbère, Guelma est, parmi les villes secondaires de l'Algérie, l'une des plus agréables, et les vignobles de ses pentes, les olivettes qui bordent la Seybouse, lui font une ceinture verdoyante. De beaux vil-

[1] Ch. de Vigneral, *Ruines romaines de l'Algérie.*
[2] Poulle, *Mémoires de la Société d'Archéologie de Constantine.*

lages, Aïn-Touta, Héliopolis, Millésimo, Petit, sont parsemés dans la vallée. Des sources minérales jaillissent dans les environs de Guelma; les plus abondantes et les mieux utilisées sont celles de Hammam el-Beïda, qui sourdent à 9 kilomètres au nord-est, dans un bassin qu'entourent des ruines romaines enguirlandées de feuillage.

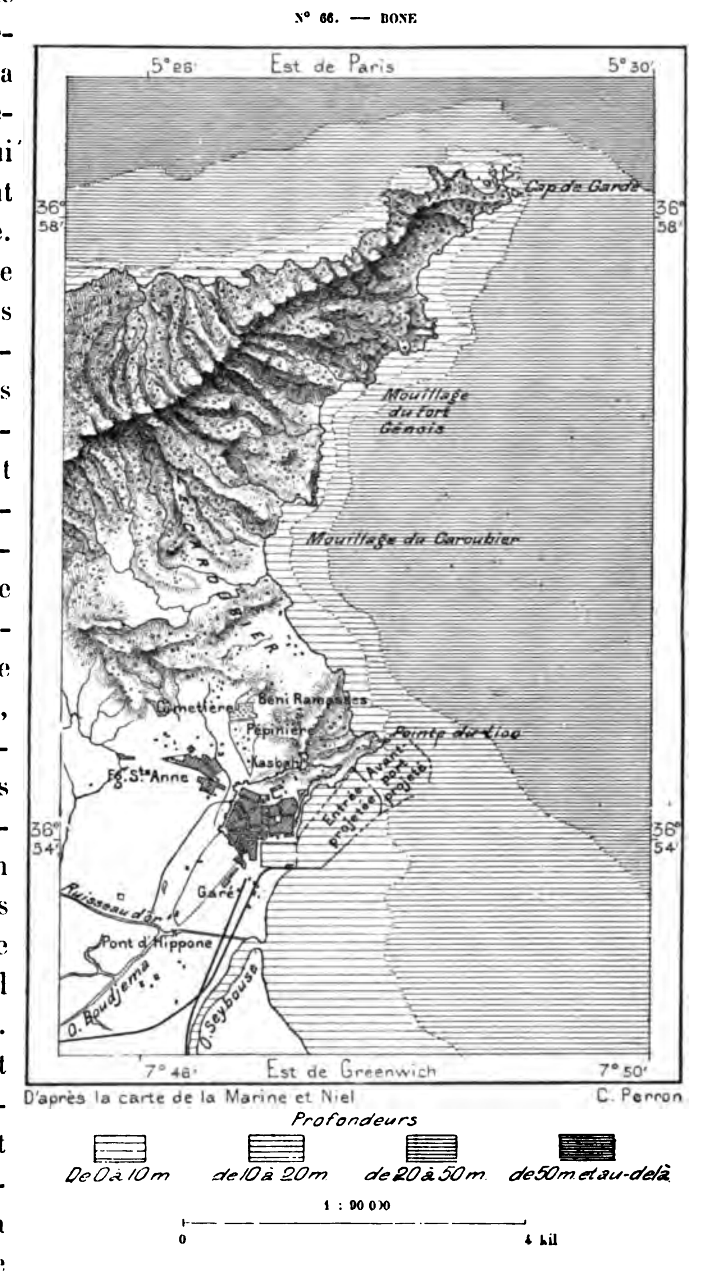
Le gracieux village de Duvivier domine la rive droite de la Seybouse, en face de la station où se bifurquent les deux chemins de fer d'Alger et de Tunis. Grâce à la facilité des communications et à la fécondité du sol, les villages européens se succèdent nombreux dans la vallée inférieure de la Seybouse. Barral, Mondovi, fameux pour ses tabacs, Duzerville, occupent le versant occidental; Oued-Besbès, Merdès ou Combes, Zerizer, Randon, Morris, Blandan, montrent leurs bouquets d'arbres dans la plaine orientale; à l'ouest, dans la vallée de la Meboudja, tributaire de la Seybouse, se voit le bourg de Penthièvre. Les habitations, les fermes sont de plus en plus nombreuses à mesure qu'on se rapproche de Bône : avant d'entrer dans la cité, on traverse tout un faubourg de banlieue. Un fait permet de se rendre compte des progrès accomplis par la colonisation et du changement d'aspect qui s'est produit dans le pays : de Bône à Constantine, sur un espace de 200 kilomètres, il n'existait en 1837, lors de l'expédition victorieuse entreprise par les Français, qu'une seule construction, le marabout de Sidi ibn-Temtâm, près de l'oued Zenati. Les autres édifices que l'on apercevait de la route, à quelques kilomètres de distance, étaient également des tombeaux[1].

Bône, qui a gardé le nom de l'Hippone romaine, l'Ubba des Carthaginois, ne se trouve pas sur l'emplacement de cette antique cité. Hippo Regius, où le fameux évêque Augustin résida pendant trente-cinq ans et qui fut renversée par les Vandales en 431, l'année qui suivit sa mort, s'élevait à 2 kilomètres de la ville actuelle, sur une colline d'où l'on voit à ses pieds l'admirable tableau de la plaine verdoyante, les rivières sinueuses qui la parcourent, bordées d'arbres et de jardins, et la mer bleue dominée par le cône puissant de l'Edough. Quelques ruines de ce qui fut la Glisia Roumi, « Église des Romains », sont encore éparses sur la pente du coteau d'Hippone, et, non loin de sa base, le pont qui traverse la Boudjema (Boû-Djemâa), affluent de la Seybouse, repose sur des fondations antiques. Ce sont les progrès incessants de la plaine alluviale formée par les alluvions de la Seybouse qui ont dû faire reconstruire la ville au nord des ruines d'Hippone : tandis que, il y a deux mille ans, le port se trouvait au pied de

[1] Falbe et Grenville Temple, *Excursion à Constantine, à la suite de l'armée française.*

la colline, il a été graduellement repoussé vers le nord, et les embarcations au lieu de pénétrer dans le havre naturel, mais sans profondeur, qu'offrait la bouche fluviale, ont dû jeter l'ancre dans la mer, à l'abri précaire du rocher qui porte actuellement la kasbah de Bône. La ville arabe se construisit sur les pentes de ce monticule, mais après la conquête française cet espace était insuffisant pour recevoir les immigrants venus de toutes parts; l'enceinte trop étroite des murs éclata, et toute une nouvelle ville, plus grande que l'ancienne, étendit en éventail ses larges rues dans la plaine basse qui s'étend vers la Seybouse. Entre les anciens et les nouveaux quartiers, un élégant boulevard se prolonge de la mer à une colline plantée d'arbres, qui bientôt sera partiellement déblayée pour que l'avenue puisse se continuer au loin dans la campagne. Grâce à la propreté de ses rues bien arrosées, à ses promenades ombreuses, à ses beaux jardins, Bône est une des villes les plus agréables de l'Algérie, une de celles qui ont le plus

N° 66. — BONE



d'initiative industrielle et politique. Siège de l'Académie d'Hippone, elle a même un certain mouvement scientifique et littéraire. Elle dispute à Constantine le premier rang dans l'Algérie orientale, et d'avance se décerne le titre de chef-lieu du département de la Seybouse[1]. Son nom arabe est Bled el-Huneb (Annaba), qui signifie « ville des Jujubiers » : ces arbrisseaux, remplacés maintenant par des orangers et d'autres arbres à fruits, entouraient les murailles d'une zone de verdure.

Comme port maritime, Bône a de très grands avantages : sa rade, bien abritée des vents de l'ouest et du nord-ouest par le cap de Garde, était connue des marins pendant le moyen âge, et, malgré les expéditions de piraterie qui se faisaient de part et d'autre, des conventions spéciales protégeaient les marins pisans, florentins, génois, catalans, marseillais, qui, à diverses époques successives ou concurremment, trafiquèrent avec les Maures de Bône : par deux fois même, en 1152 et en 1535, la ville tomba au pouvoir des chrétiens. Occupée par les Français en 1830, puis abandonnée et reprise définitivement en 1832, Bône devint l'une des principales rades d'attache des escadres sur la côte algérienne, mais on ne s'occupa d'y construire un port qu'après la tempête de 1835, qui jeta onze bâtiments à la côte. Le havre actuel, l'un des rares bassins l'Algérie où des navires d'un tirant d'eau de 5 à 6 mètres puissent se mettre à quai, occupe une surface de 10 hectares, et l'avant-port, protégé contre la houle du large par une jetée de 800 mètres, comprend 70 hectares; mais les besoins grandissants du commerce, qui se fait surtout avec Alger, Marseille, Tunis, exigent aussi l'agrandissement de la surface de mouillage. Les troubles qu'apportent les eaux de la Seybouse se déposent par milliers de mètres cubes dans les bassins et les bâtiments n'entrent pas toujours sans danger dans le port quand la mer est agitée : quelques grands navires qui embarquent le minerai de fer sont obligés de terminer leur chargement dans l'avant-port au moyen d'allèges et de chalands. On s'occupe maintenant de transformer une grande partie du port extérieur en un deuxième bassin et de le border de quais conquis sur la mer.

Le trafic de Bône ne peut manquer de s'accroître dans de fortes proportions à mesure que le réseau des routes s'étendra et que les chemins de fer pénétreront plus avant dans l'intérieur : point d'attache des lignes de l'Algérie orientale et de la Tunisie, Bône est plus importante que Tunis même pour le mouvement de sa gare et c'est par ses quais que s'expédie

[1] O. Niel, *Carte du futur département de la Seybouse.*

une forte part des denrées recueillies dans le bassin de la Medjerda. Lors de l'occupation de la Tunisie par les troupes françaises, des milliers de Bônois se dirigèrent vers Tunis pour y chercher fortune, et l'on put craindre un instant la dépopulation de la cité; mais la plupart des émigrants sont revenus et c'est de leur ville même qu'ils dirigent le mouvement des exportations tunisiennes[1]. La population de Bône est très mêlée; les Français y sont en majorité, mais ils ne forment guère plus du tiers des habitants; après eux viennent les Italiens; ce sont les Maltais surtout qui par le jardinage et le drainage assainissent graduellement la plaine et en font cet admirable « jardin de l'Algérie » qui se couvre peu à peu de maisonnettes et de villas. Dans la ville, à peu près un millier de Kabyles et de Mzabites font le métier de manœuvres et de portefaix. Les Espagnols sont peu nombreux à Bône, et les anciens maîtres mahométans ne constituent plus qu'un sixième de la population totale; plusieurs milliers d'entre eux, presque tous Kabyles, ayant leurs marabouts, leurs hommes de loi, leurs commerçants, leurs usuriers aussi, vivent en dehors de la ville en d'immondes et pittoresques gourbis enclos de figuiers de Berbérie, qui forment le village qualifié du nom de « Beni-Ramassés ». C'est ainsi que, sous la domination romaine, se formaient dans les Gaules des villages de Canabenses : c'était le nom générique donné à tous les habitants des agglomérations de *canabæ* ou cabanes qui se formaient aux abords des camps. Telle fut l'origine, aux frontières de l'empire, de villes qui devinrent plus tard des cités avec des magistrats : on peut citer entre autres Argentoratum et Aquincum, les villes qui sont Strasbourg et Bude[2].

Privilégiée à tant d'égards parmi les villes algériennes, Bône a aussi l'avantage de posséder un admirable sanatoire dans la montagne de l'Edough, qui la domine à l'ouest et dont les hautes pentes rappellent le sol de la France par leur végétation de châtaigniers, de noyers, de noisetiers; mais ce sont les chênes-lièges qui dominent et qu'exploitent le plus activement les forestiers. Le village de Bugeaud et plusieurs autres groupes de maisons, situés près de la crête et de la prise d'eau qui alimente les Bônois, reçoivent en été de nombreux visiteurs qui viennent restaurer leurs forces, diminuées par l'air amollissant de la plaine; on s'étonne pourtant que la station de l'Edough ne soit pas encore appréciée comme elle devrait l'être et que ses vallées si fertiles soient restées presque sans habitants. Du haut

[1] Mouvement commercial de Bône en 1883 :
Navigation : 1231 navires, jaugeant 512 709 tonnes.
Valeur annuelle des échanges : 60 000 000 francs.

[2] Ernest Desjardins, *Notes manuscrites.*

de la cime on ne voit que des arbres et des brousses dans le vaste massif de monts et de collines, qui s'abaisse par degrés, d'un côté vers la mer, de l'autre vers la dépression du lac Fetzara; sur la côte septentrionale, entre le cap de Garde et le cap de Fer, il n'existe qu'un seul groupe d'habitations, le petit port d'Herbillon (Takouch), où vivent quelques pêcheurs. Le versant méridional de l'Edough est plus habité, grâce aux mines de fer de Mokta el-Hadid, qui fournissent un excellent minerai, presque aussi apprécié que celui de la Dalécarlie et contenant 62 pour 100 de métal pur; plus de mille ouvriers travaillent à l'exploitation des galeries. L'extrac-

N° 67. — EDOUGH ET LAC FETZARA

D'après l'État-Major — C. Perron

1 : 205 000

0 — 5 kil.

tion annuelle, trop active pour les usines qui le mettent en œuvre, est d'environ 400 000 tonnes, d'une valeur de 7 millions de francs, et les produits en sont expédiés non seulement en France, mais aussi en Angleterre, aux Pays-Bas, au Nouveau Monde. En 1875, année de l'exploitation la plus active, les mines fournirent ensemble 845 000 tonnes de minerai. Quant aux gisements, fort riches, de cuivre et de zinc qui se trouvent à Aïn Barbar, dans le cœur même de l'Edough, ils ne sont plus exploités, à cause de l'extrême difficulté des charrois.

A moins d'un kilomètre au sud des carrières de Mokta el-Hadid s'élève l'important village d'Aïn Mokhra, malheureusement exposé aux émanations du Fetzara, lac ou plutôt marais dont la profondeur moyenne est seulement de 2 mètres. C'est évidemment le reste d'un ancien golfe qui continuait le golfe actuel de Bône par les plaines maintenant asséchées

de la Mafrag et de la Meboudja : les alluvions de la Seybouse et des autres rivières de la plaine ont graduellement accru la largeur de l'isthme qui sépare la mer et l'extrémité orientale de la baie primitive; mais le fond de la dépression lacustre a été peu à peu exhaussé par les apports, puisqu'il se trouve maintenant à 11 mètres au-dessus du niveau de la Méditerranée. Peut-être l'engorgement des canaux de décharge a-t-il retenu la masse liquide dans le lac Fetzara et en a-t-il relevé le niveau ou même lui a-t-il donné naissance; il ne saurait en être autrement, s'il est vrai qu'on ait trouvé des ruines dans la partie profonde du bassin. Quoi qu'il en soit, il a été fréquemment question de vider le lac Fetzara et de conquérir à l'agriculture et à une irrigation régulière les 12 700 hectares qu'il recouvre de ses eaux et de ses boues; même des ingénieurs ont pendant de longues années dirigé les travaux de desséchement; mais les pluies hivernales ont reconquis les terres mises à sec. Il serait pourtant facile de creuser le lit de la Meboudja à un niveau inférieur au fond du lac Fetzara et de rejeter celui-ci en entier dans la basse Seybouse. Du moins la zone marécageuse a-t-elle été rétrécie par un canal de ceinture qui fait le tour du lac et par des plantations d'eucalyptus et d'autres arbres; cependant ces plantations ont péri en maints endroits par la pourriture des racines. En été, presque toute la cuvette du lac est mise à sec et se fissure en un réseau infini de crevasses : de là le nom de Garaa el-Fetzara ou « lac Étang des Crevasses » qu'on a donné à la nappe d'eau[1].

Un chemin de fer unit les mines et le bourg d'Aïn-Mokhra au port de Bône, en passant par une brèche étroite qui sépare les deux massifs de l'Edough et du Bélélita : le seuil du passage est seulement à 55 mètres d'altitude. Ce chemin de fer se continuera bientôt à l'ouest vers la station de Saint-Charles, sur la voie ferrée de Constantine à Philippeville; on pourrait aussi le prolonger facilement vers la mer, Aïn Mokhra se trouvant sur un seuil d'une trentaine de mètres, entre le bassin du lac Fetzara et le versant de l'oued el-Kebir ou Sanhedja[2]. Pour atteindre Philippeville, ce chemin de fer aurait à contourner le promontoire de Filfila, très riche en

[1] O. Mac-Carthy, *Africa*, 1881, n° 4.

[2] Principales communes de plein exercice du nord-est et du bassin de la Seybouse en 1881 :

Bône.	28 536	hab.,	dont	20 515	Européens;	19 687	hab. agglom.
La Calle (avec Oum-Theboul).	6 495	»	»	4 826	»	3 616	»
Guelma (avec Aïn Touta). .	6 596	»	»	2 453	»	4 025	»
Oued-Zenati (avec Aïn Regada)	8 581	»	»	405	»	417	»
Randon (avec oued Besbès). .	5 478	»	»	505	»	100 (?)	»
Duzerville.	3 353	»	»	505	»	355	»
Aïn Mokhra	2 612	»	»	1 495	»	64	»

minerai de fer et dont les marbres fameux, qu'exploitèrent les Romains, offrent une très grande variété, du blanc statuaire au blanc fleuri. On attend la construction de la voie pour reprendre le travail des carrières.

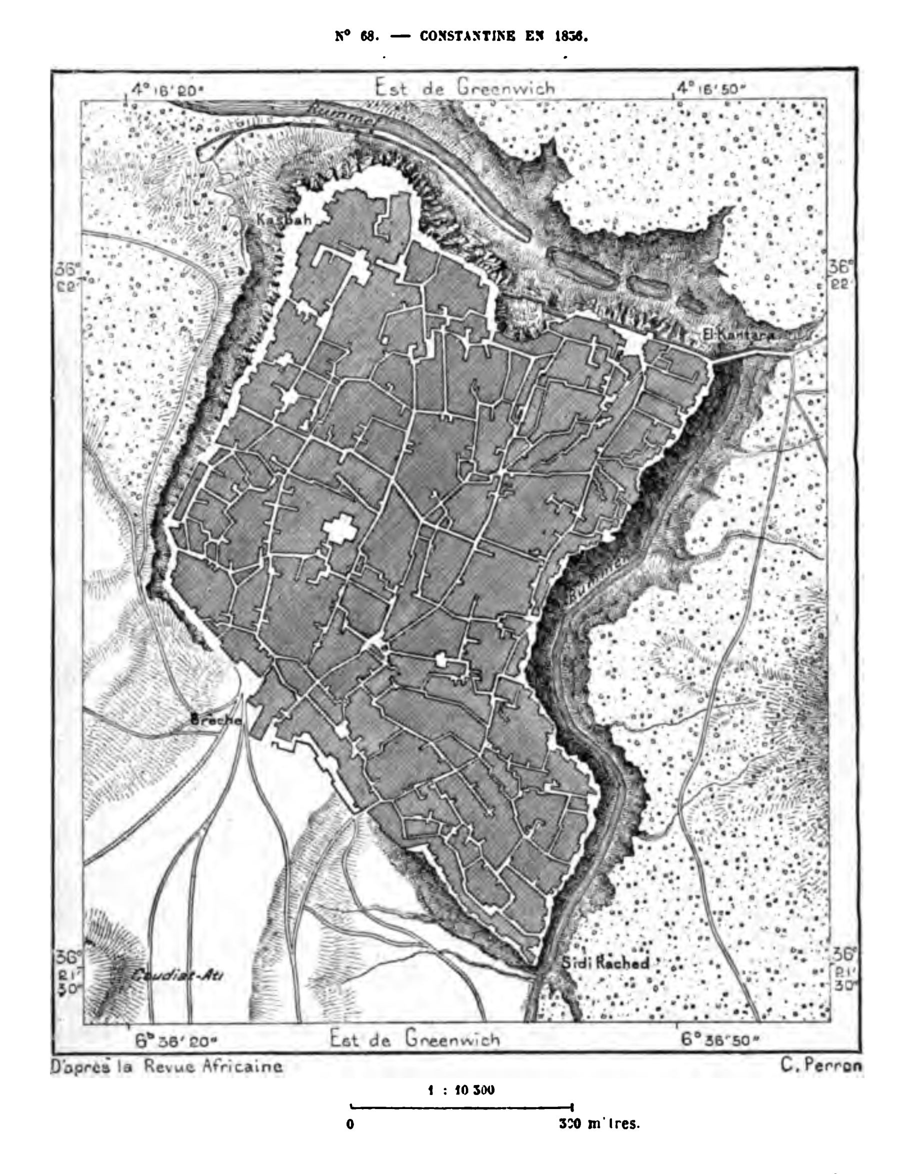
Le bassin de l'oued el-Kebir, qui comprend, à l'ouest du Fetzara, toute la région qu'habitent les tribus berbères des Zerdeza, des Redjata, des Sanhedja, et qui verse ses eaux dans le golfe abrité par le cap de Fer, n'a qu'une seule ville européenne de quelque importance : c'est Jemmapes, entourée de champs, de vignobles et de fermes. Il est peu de contrées en Algérie qui paraissent avoir un plus bel avenir agricole que les vallées fertiles et bien arrosées du district de Jemmapes. Les Sanhedja, qui ont donné leur nom à la petite rivière, ont conservé l'appellation portée jadis par la puissante nation des Zenaga. A 3500 kilomètres de là, le nom du fleuve Zanega ou Sénégal offre un autre témoignage de l'extension qu'avait prise autrefois la race berbère dispersée par les Arabes.

Au bassin du Sanhedja succèdent, à l'ouest, ceux du Safsaf et de l'oued Guebli; mais en cette région les versants naturels ne se confondent pas avec les bassins géographiques : le travail de l'homme est intervenu pour modifier l'économie première de la contrée; le chemin de fer de Constantine à Philippeville a rattaché le bassin du Safsaf à celui du Rummel, et désormais ils forment un ensemble compact, malgré les chaînes de montagnes qui constituent le faîte de partage. Philippeville est devenue la bouche de tout le courant commercial qui, des hauts plateaux où naissent le Rummel et le Bou Merzoug, afflue par les routes et les voies ferrées de Guelma, de Tébessa, de Batna, de Sétif. Les gens de Constantine appellent Haderat, « la Descente », tout le pays compris entre leur ville et la mer.

Constantine, le chef-lieu du département oriental et la troisième ville de l'Algérie, est une des cités fameuses de l'Afrique : sa forte position militaire a dû en faire une citadelle dès que les habitants de la contrée ont guerroyé les uns contre les autres, c'est-à-dire dès les origines mêmes de l'humanité. Aux premiers temps de l'histoire maurétanienne, elle nous apparaît sous le nom de Cirta, qui semble avoir eu le sens de « forteresse »; l'appellation de Constantine, qui s'est maintenue en arabe sous la forme de K'santhina, lui fut donnée en l'honneur de Constantin, au commencement du quatrième siècle; des ruines considérables sur le rocher de la ville et dans les alentours témoignent de l'importance que prit la capitale de la Numidie, centre de la domination romaine dans toute l'Afrique septentrionale. Mais une ville aussi forte devait être désirée par tous les conquérants : nulle guerre n'était décisive tant que la forteresse maîtresse n'avait pas été conquise; d'après la tradition, Constantine aurait été prise

quatre-vingts fois. On se rappelle les deux derniers sièges, de 1836 et de 1837. Le premier, entrepris au commencement de l'hiver, avec des forces insuffisantes, se termina par une retraite désastreuse; le second, par un assaut triomphant. Désormais les Français avaient un solide point

N° 68. — CONSTANTINE EN 1836.

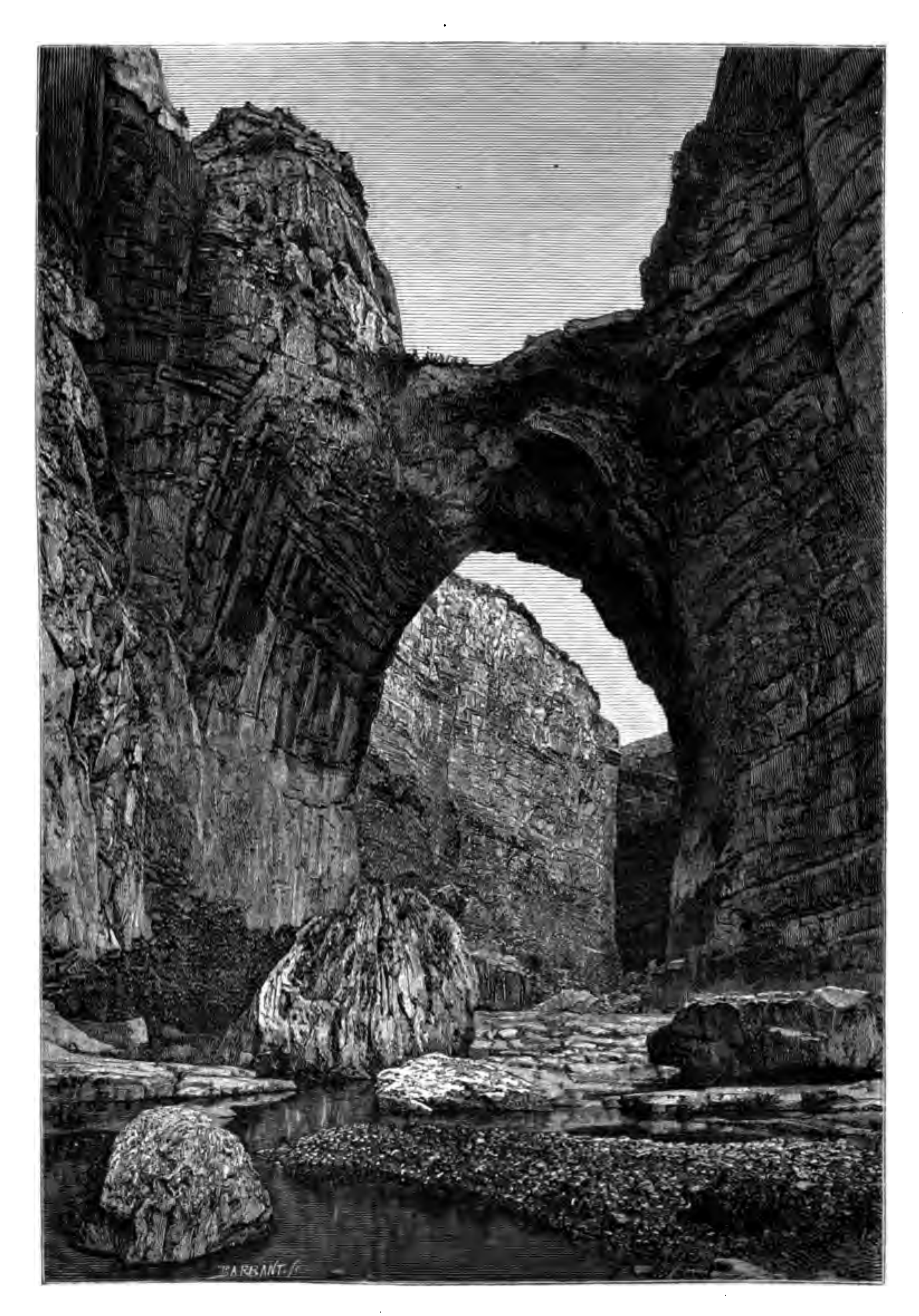


d'appui dans l'intérieur du Tell oriental, et toutes les révoltes locales, dépourvues d'un centre de résistance, étaient condamnées à l'insuccès. Réfugié dans le djebel Aurès après la perte de sa capitale, Ahmed bey, le pacha de Constantine, essaya vainement de tenir la campagne ; cerné de toutes parts, il fut obligé de faire sa soumission en 1848.

La ville proprement dite occupe une table de rochers doucement inclinée, dont le promontoire septentrional s'élève à 640 mètres de hauteur, tandis que la pointe méridionale est à 110 mètres plus bas. L'ensemble de cette terrasse forme un trapèze assez régulier, ayant un pourtour d'environ 5 kilomètres et présentant ses quatre faces au sud-est, au nord-est, au nord-ouest et au sud-ouest. Les deux premiers côtés sont coupés en falaises au-dessus du Rummel; la face du nord-ouest est également à pic sur une grande partie de sa longueur; seule la face du sud-ouest est rattachée au reste du plateau par un isthme d'environ trois cents mètres de large, que les soldats français utilisèrent en 1837 pour établir leurs batteries de siège et donner l'assaut. Immédiatement au sud de la brèche, la colline s'abaisse de manière à former un vaste cirque, au-dessus duquel le rocher de Constantine dresse sa paroi verticale. A l'angle même de la pointe rocheuse, à 70 mètres au-dessus de la cluse dans laquelle disparaît le Rummel, s'élève la petite coupole de Sidi Rached; c'est de là que les Arabes précipitaient jadis les femmes adultères.

Avant de s'engager dans l'étroite gorge qui a donné sa force militaire à la « cité aérienne », le Rummel ou « rivière des Sables » s'est uni au Bou-Merzoug, la « rivière qui féconde ». Le passage est soudain de la vallée lumineuse à la noire allée de roches. Le torrent, brusquement rétréci, passe à côté d'un établissement thermal niché dans une anfractuosité de la roche, puis sous l'arcade du « pont du Diable », et s'enfuit en rapides dans la gorge sinueuse. Des bords de l'abîme, on ne voit pas le courant d'eau, caché par les détours du ravin; les assises saillantes des rochers, qui se correspondent d'une falaise à l'autre et que des couloirs verticaux rayent de distance en distance, empêchent le regard de descendre jusqu'au fond du gouffre, où tournoient les hirondelles.

Cinq ponts unissaient autrefois les deux lèvres de l'abîme : de quatre d'entre eux li ne reste que des fragments informes; le cinquième, bâti à l'angle oriental du rocher de Constantine, a toujours été reconstruit, et, sous sa grande arcade de fer jetée à 105 mètres de hauteur par les ingénieurs français, se superposent des pans de murs de toutes les époques, depuis les temps d'Antonin le Pieux. Immédiatement au-dessous du pont, le Rummel disparaît sous une voûte de rochers; le ravin n'est plus qu'un val déchiré et percé de puisards, du fond desquels monte le murmure des cascades; à 300 mètres environ, le torrent émerge de ces noires galeries, et, de part et d'autre, les falaises descendent verticalement jusqu'au fond de la cluse; seule une arcade isolée, ogive naturelle d'une étonnante régularité de forme, unit encore les deux parois opposées. C'est



CONSTANTINE. — L'ARCADE NATURELLE

Gravure de Barbant, d'après une photographie de M. Neurdein.

là que la déchirure du sol offre son caractère le plus grandiose : les murailles, diversement colorées et çà et là surplombantes, se dressent à plus de 200 mètres de hauteur, portant quelques constructions au sommet; là haut se trouvaient jadis les « trois pierres » placées sur le kef Chekora ou « rocher du Sac », du haut duquel le pacha faisait précipiter, cousues dans un sac, les épouses ou les esclaves dont il voulait se défaire[1]. En bas, le torrent se divise en plusieurs bras entre les pierres, puis, arrivé à l'issue de la gorge, plonge par trois ressauts successifs dans la vallée inférieure, cirque immense de verdure, parsemé de moulins et de maisonnettes et rayé de routes blanches descendant en brusques lacets. Des cascades du Rummel on peut s'aventurer jusqu'à une certaine distance dans le défilé, mais l'odeur qui s'en échappe est méphitique. Ainsi qu'il est facile de se l'imaginer d'après un proverbe souvent cité : « Ailleurs, les corbeaux fientent sur les hommes; à Constantine, les hommes fientent sur les corbeaux », le ravin a été transformé en égout. Il est à désirer que la ville, par respect pour elle-même et pour les merveilles de la nature, prenne soin de nettoyer la gorge du Rummel et d'en faciliter l'accès aux visiteurs.

Les maisons se pressent sur le grand bloc de pierre au-dessus de la gorge profonde et silencieuse du Rummel. Au nord sont les constructions militaires, les casernes, l'hôpital, l'arsenal et la kasbah proprement dite. Lors de la prise de Constantine, les Arabes essayèrent de se laisser dévaler en grappes dans le gouffre ouvert à leurs pieds, mais les cordes se brisèrent et les cadavres s'entassèrent à la base du rocher en pyramides sanglantes : on sauva quelques enfants que les mères avaient eu l'instinct de soulever en tendant les bras. Au sud de la kasbah s'entrecroisent les rues régulières du quartier européen; les Juifs habitent, à l'est, un labyrinthe de rues inégales; vers le centre se groupent les Mzabites; au sud, dans la ville basse, grouillent les Arabes, dans un dédale de ruelles et de cours où les Européens ne s'aventurent d'ordinaire qu'accompagnés d'un guide. Trop à l'étroit dans leur quartier, les Arabes ont débordé de la ville et couvert de leurs cabanes pittoresques un talus situé près de la porte occidentale. L'animation n'est pas moins grande dans ce campement que dans les rues et sur les places de Constantine. Pressée dans un étroit espace, la population obstrue les ruelles et les places; presque toutes les industries, surtout celle du cuir, qui est la spécialité de Constantine, se pratiquent en plein air : c'est par centaines que se comptent les tanneurs, les selliers, les

[1] Ch. Féraud, *Tour du Monde*, 1877, 1er semestre.

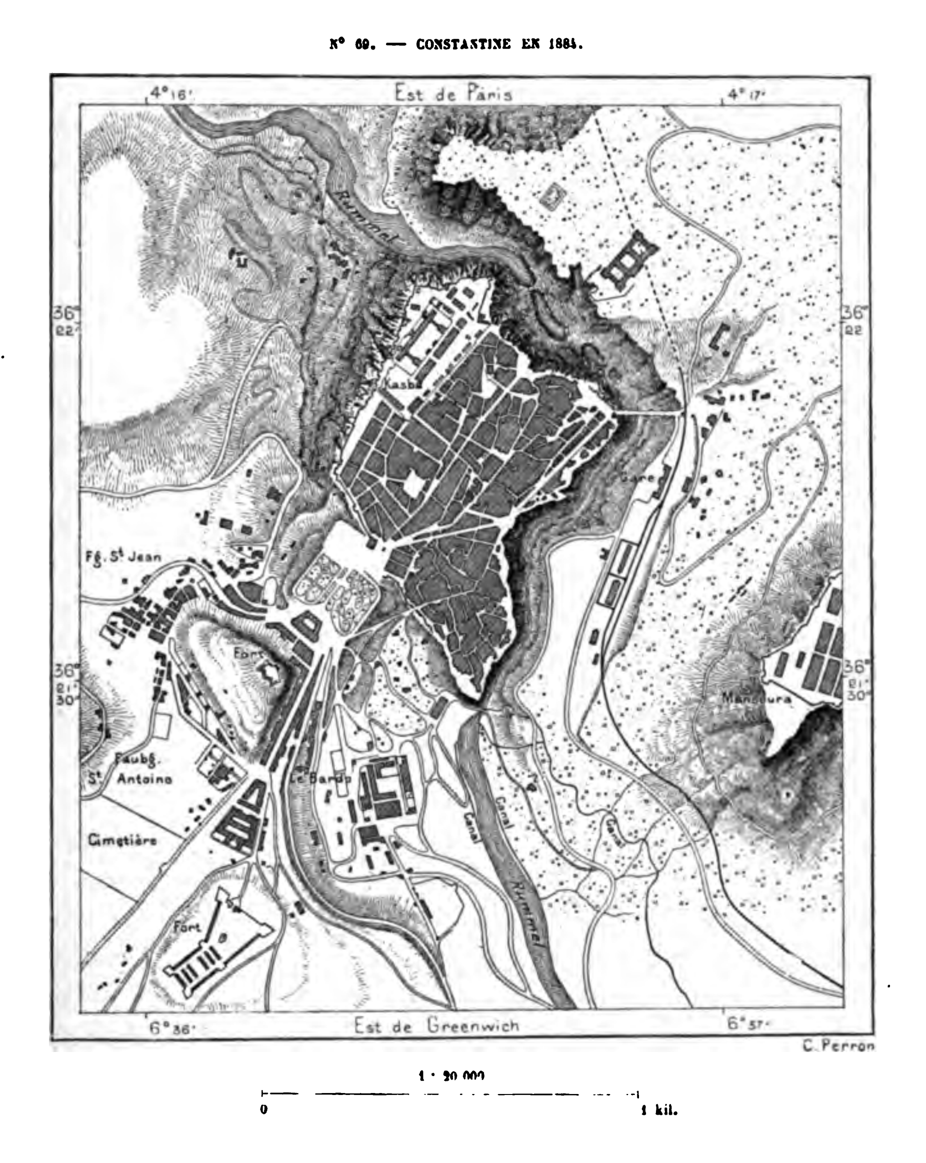
cordonniers. Ceux-ci occupent des rues entières; ils se partagent en deux corporations, les cordonniers pour hommes et les cordonniers pour femmes.

Moins nombreux aujourd'hui que les Européens, toujours renforcés par une garnison de plusieurs milliers d'hommes, les Arabes de Constantine forment pourtant des groupes assez compacts pour qu'on puisse étudier leurs mœurs nationales et religieuses mieux que dans toute autre grande ville de l'Algérie : diverses confréries, notamment celles des Aïssaoua, sont représentées chez eux par de nombreux adhérents. Mais il est peu de villes où la mort fauche plus rapidement la population indigène. Semaine après semaine, la mortalité est toujours plus forte que la natalité, et plusieurs fois par jour le trafic est interrompu par les convois d'enterrement : au-dessus de la foule uniformément vêtue de blanc oscille le cercueil drapé d'étoffes éclatantes; disputé par les porteurs, il passe successivement d'épaules en épaules, ballotté comme une barque sur la mer.

Constantine n'a guère de monuments remarquables. De ses quatre-vingt-quinze mosquées, quelques-unes seulement sont restées et l'architecte roumi en a modifié les proportions; la citadelle n'est plus qu'une ville de casernes, mais dans ses murailles extérieures sont encastrées de précieuses inscriptions. La ville, chef-lieu d'une province où l'on a recueilli près de dix mille pierres écrites, possède aussi des collections archéologiques, et sur la place Valée, située en dehors de la brèche, sont exposées des statues romaines, des bustes, des amphores, des pierres tombales ou votives. L'édifice le plus curieux de la ville, et l'une des demeures moresques les plus intéressantes de l'Algérie, est le palais du dernier bey, Ahmed, occupé maintenant par l'état-major de la garnison française : vu du dehors, c'est un ensemble de masures; mais à l'intérieur il a de riches colonnades ornées de sculptures, de faïences, même de fresques, et ses beaux jardins contrastent délicieusement avec le mouvement et le bruit des rues environnantes. Non loin de ce palais, dominant l'immense panorama de la basse vallée du Rummel, les nouvelles constructions municipales où se réunissent les conseils de la ville et du département, ainsi que la Société de Géographie et les autres compagnies savantes, se dressent au bord de la falaise du nord-ouest. Le percement de larges rues et la démolition des maisons particulières, remplacées par des édifices publics, diminue de plus en plus l'espace réservé sur le rocher de Constantine à la population civile, et celle-ci doit émigrer vers les faubourgs grandissants, qui recouvrent déjà les terrains occupés par les quartiers extérieurs de l'antique Cirta. Une zone continue de maisons entoure, au sud-ouest de la ville, la butte de Coudiat-Ati, ancienne nécropole. Pour se procurer des emplacements à bâtir, on

a décidé récemment de raser ce monticule et d'en jeter les déblais dans le ravin du midi, au bas de la ville arabe : l'isthme de la brèche sera ainsi considérablement agrandi, et une nouvelle Constantine, plus régulière que l'ancienne, pourra se construire en dehors des murs. On projette

N° 69. — CONSTANTINE EN 1884.



1 : 20 000

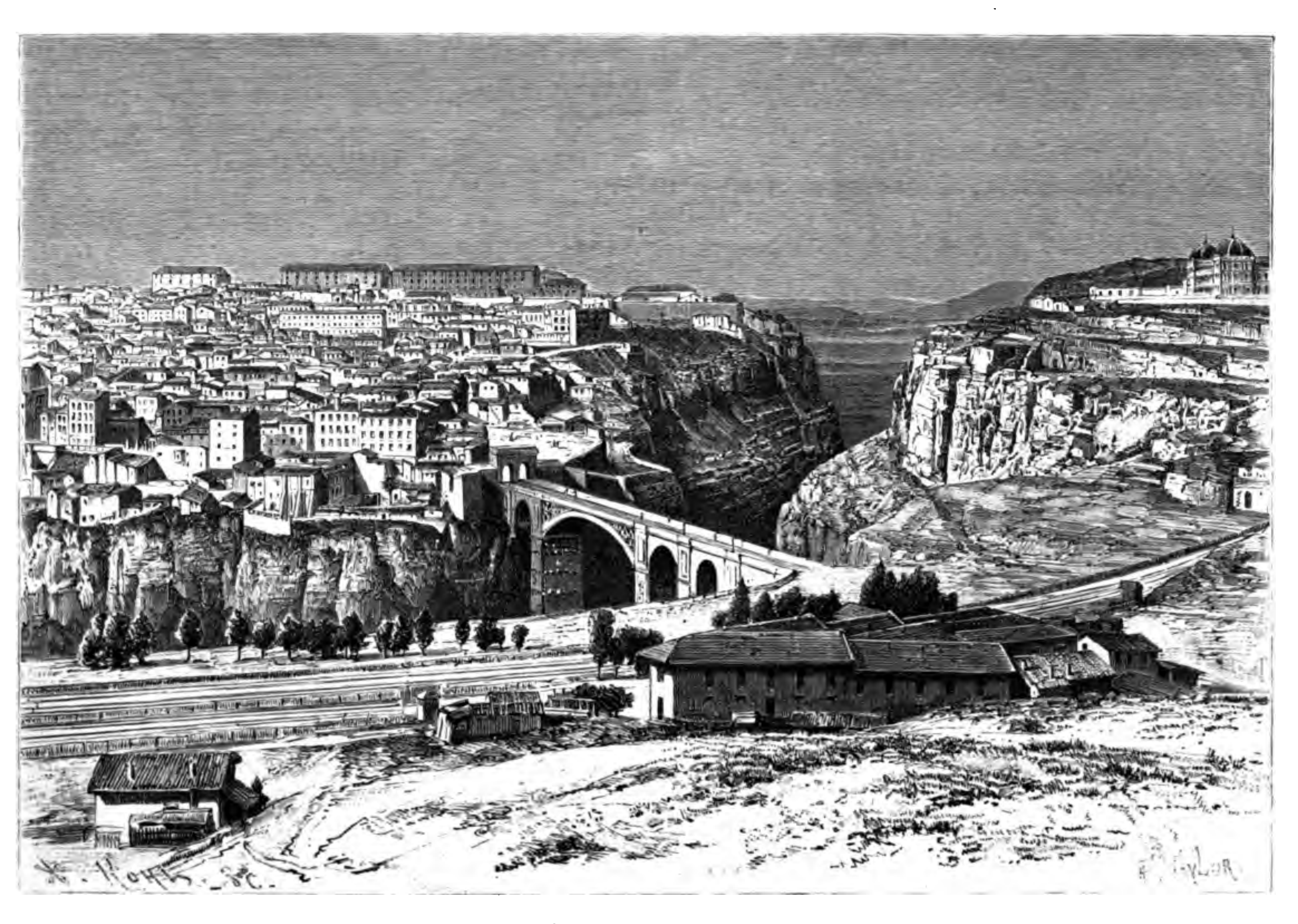
0 — 1 kil.

aussi la construction d'au moins un nouveau pont sur le ravin pour réunir la partie méridionale de la ville aux maisons de plaisance, aux jardins de Sidi-Mabrouk et au quartier industriel de la gare, qui s'étend sur la terrasse orientale, au pied de la haute colline fortifiée et des casernes de Mansoura. Au nord, le rocher de Sidi-Mesid est trop élevé pour que

la ville puisse l'envahir; on n'y voit qu'un seul édifice, le grand hôpital civil, malheureusement inachevé depuis des années; il est entouré de cimetières et de plantations.

Dans la banlieue, la population de Constantine se délasse en de charmants lieux de promenade. Au sud, de beaux arbres ombragent les bords du Rummel et du Bou-Merzoug, ainsi que leur confluent, près duquel se voient les cinq hautes arcades d'un aqueduc, élevé probablement sous le règne de Justinien et remplacé maintenant par des conduits souterrains. Au nord de Constantine, perdues dans un nid de verdure, à la base des âpres escarpements du Sidi-Mesid, jaillissent de grottes et de fissures quatre sources d'eau tiède, très fréquentées par les promeneurs; les femmes arabes et juives y vont le mercredi pour se baigner et faire des cérémonies qui rappellent le culte des fontaines; une fois par an, les nègres y célèbrent « la fête des vautours », en jetant, au son du tambourin, des quartiers de viande aux oiseaux rapaces qui nichent dans les rochers voisins. Plus bas, sur la rive droite du Rummel, sont éparses au milieu des arbres les maisons de campagne et les moulins du Hamma, parcouru par les eaux vivifiantes d'un abondant ruisseau thermal. En aval du village d'Aïn-Kerma, la vallée se rétrécit et forme le Kheneg ou « Défilé », âpre gorge qui ressemble à la déchirure de Constantine. Une petite place forte, à laquelle une inscription trouvée dans les fouilles a restitué son nom de Tiddi, se dressait au-dessus du passage sur un roc rattaché aux montagnes voisines par un isthme étroit; non loin de là, sur la rive droite du Smendou, affluent oriental du Rummel, s'élève un des plus beaux tombeaux romains de l'Algérie, le monument des Lollius. Enfin, à l'ouest de Constantine, se prolongent les crêtes du djebel Chellata, parsemées de ruines romaines, fortins, temples et tombeaux. Des colons alsaciens, ayant pour centres principaux les villages de Rouffach, Aïn-Kerma, Belfort, Altkirch, d'autres encore, ont en maints endroits utilisé les débris romains pour la construction de leurs demeures.

Centre d'un très grand commerce, non seulement pour la consommation locale, mais aussi pour l'exportation des blés et d'autres denrées, Constantine est maintenant, avec Perrégaux, la ville de l'Algérie vers laquelle convergent le plus de voies ferrées. Toutefois ce n'est pas dans sa gare même que se réunissent les rails de ces divers chemins : la bifurcation de la ligne de Guelma à Tunis se fait près du plus grand marché au bétail de l'Algérie orientale, au village du Khroub (Khoroub), c'est-à-dire « des Ruines », où se voient en effet quelques débris, moins importants que les fragments romains et les mégalithes de Sigus, situés au sud-est sur le pla-



CONSTANTINE. — VUE GÉNÉRALE, PRISE DE LA ROUTE DE MANSOURA

Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Neurdein.

teau; le chemin de fer d'Aïn-Beïda et Tébessa se détachera de la ligne principale au village d'Oulad-Rahmoun, non loin de la source du Bou-Merzoug, qui verse toujours plus de 500 litres à la seconde; enfin les deux lignes du désert et de Sétif se séparent à el-Guerra. A l'est de ce hameau, le chemin de fer d'Alger, se dirigeant vers l'ouest sans grandes inflexions, se rapproche de la haute vallée du Rummel, où se succèdent plusieurs centres de colonisation européenne : Aïn-Smara, Oued-Atmenia (Oued-Otmania), Châteaudun, Coulmiers, Sâadouna, dont un jeu de mots a fait Saint-Donat, Paladines, Saint-Arnaud. Le village de Seggan, dont le nom a été francisé en Seguin ou Oued-Seguin, est situé dans une vallée latérale du Rummel, entre le cours d'eau et le chemin de fer. Les Abd en-Nour, ou « Serviteurs de la Lumière », qui erraient dans la haute vallée du Rummel avant l'arrivée des colons français, sont devenus sédentaires pour la plupart. Leurs maisons s'entremêlent à celles des Européens, et parmi eux maint agriculteur a de belles cultures entourant une ferme pourvue d'instruments agricoles modernes. D'ailleurs, les Abd en-Nour sont en majorité d'origine berbère : c'est à tort qu'on les désigne sous le nom d'Arabes. Ils descendent principalement des Ketama, auxquels se sont mêlés des Chaouïa de l'Aurès, des Kabyles du Djurdjura, des Sahariens et quelques Arabes : un grand nombre d'entre eux ont la chevelure blonde et les yeux bleus. Au milieu du siècle, la plupart parlaient encore le berbère, que la population actuelle ne comprend plus[1]. Les Abd en-Nour eurent beaucoup à souffrir de la famine en 1868; au nombre d'une vingtaine de mille, ils repeuplent de nouveau leur vaste territoire, « tapis de quarante brasses de long », comparé aux petits « tapis » des tribus voisines.

La voie ferrée de Constantine à la mer s'éloigne de la vallée du Rummel pour serpenter sur le flanc des monts et gagner le col des Oliviers, dans la commune d'el-Kantour, et descendre de ces hauteurs dans les plaines du Safsaf, presque complètement inhabitées avant l'occupation française. De Constantine au seuil de partage se succèdent près de la voie les deux gros villages de Bizot et de Condé-Smendou, mais dans le voisinage du col les hautes croupes de pâturages sont presque désertes et les hameaux de la commune d'el-Kantour se cachent dans les fonds. La petite ville d'el-Harrouch, jadis redoutée pour son insalubrité, est également située loin du chemin de fer, au milieu des olivettes et des jardins arrosés par les eaux du Safsaf. Les villages avoisinants, Robertville, Gastonville, devenus

[1] Ch. Féraud, *Notices et mémoires de la Société archéologique de Constantine*, 1864.

maintenant des groupes d'habitations prospères, commencèrent en 1848 comme de véritables maladreries : des colons parisiens, déportés par persuasion, qu'on avait enivrés de discours et de fanfares à leur sortie de France, ne trouvèrent que la misère et la fièvre dans cette nouvelle patrie, dépeinte comme un Eldorado, et la plupart d'entre eux succombèrent. Le labeur des colons a fini par assainir le sol et accroître le rendement des terres. Les villages de la basse vallée, Saint-Charles, Saint-Antoine, Damrémont, Valée, sont parmi les plus riches de l'Algérie ; il est peu de régions où la culture de la vigne ait fait plus de progrès que sur les coteaux appartenant à ces villages.

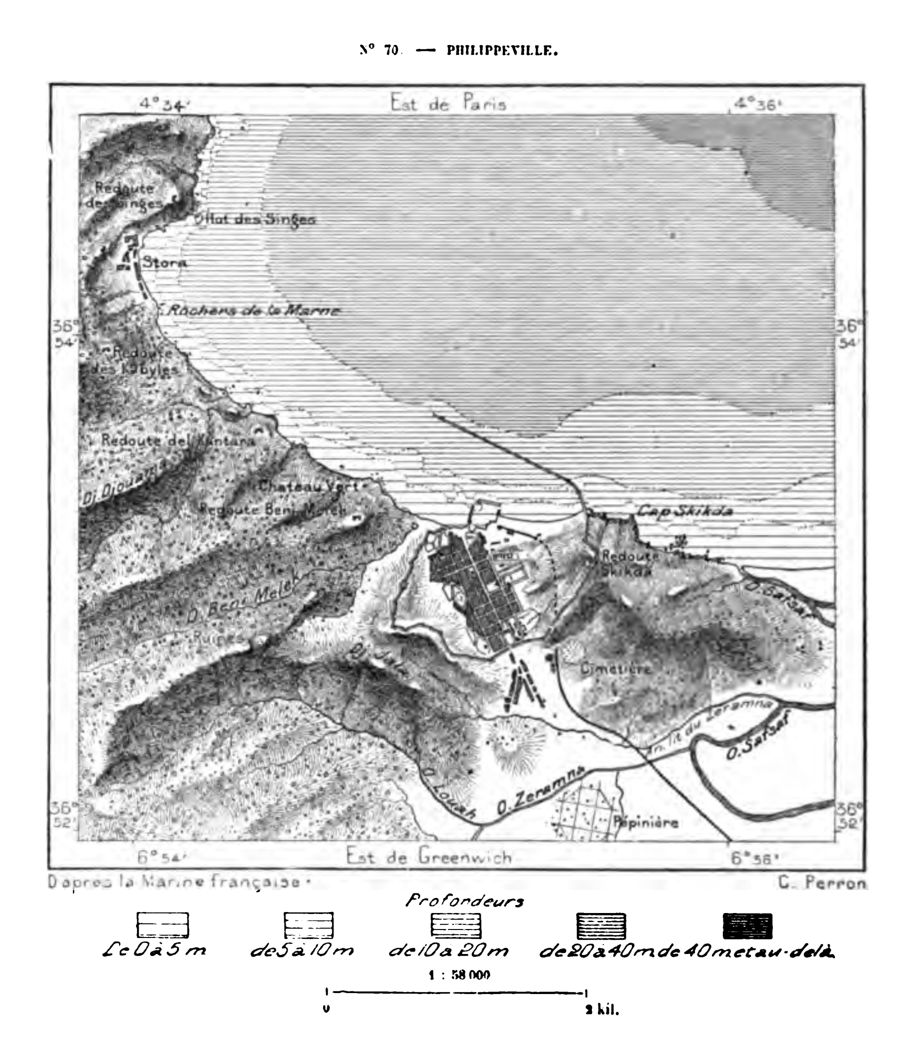
Philippeville, l'escale maritime de Constantine et l'un des ports les plus animés du littoral d'Algérie, n'est point une ville aussi moderne que pourrait le faire présumer son nom : c'était une cité phénicienne, Rus-Licar ou Cap de Feu[1], dont l'appellation fut modifiée en celle de Rusicada par les Romains, et reprise par les Arabes sous la forme de Ras-Skikda, — Tasikda, chez les Berbères, d'après el-Bekri. — Lorsque en 1838 les Français débarquèrent sur la plage de Rusicada pour y établir une escale de ravitaillement, trois fois plus rapprochée de Constantine que celle de Bône, employée jusqu'alors, ils ne trouvèrent en cet endroit que des masures blotties au pied de murailles délabrées : l'emplacement de la cité fut acheté aux indigènes pour la somme de 150 francs. Depuis cette époque la plupart des monuments ont disparu, méthodiquement détruits pour la construction de l'immense quadrilatère des remparts qui suit la crête des collines à l'est et à l'ouest de la ville, enfermant les maisons et de vastes terrains inhabités ; il ne reste que les ruines d'un théâtre en partie évidé dans le roc, de nombreuses citernes, de fort belles mosaïques et les divers monuments recueillis dans le musée, statues et bustes, urnes, inscriptions.

La ville est construite dans un ravin, entre deux crêtes de hauteurs, à l'ouest le Bou-Iala, à l'est le djebel Addoun. La rue maîtresse, bordée dans toute sa longueur de maisons à arcades, occupe la place de l'ancien oued et de part et d'autre les rues transversales montent à l'escalade des collines, soit par de fortes rampes, soit par des volées d'escaliers : par cette disposition des rues, Philippeville offre quelque ressemblance avec la partie centrale de La Valette, la capitale de Malte ; mais elle n'a ni la même propreté ni la même élégance d'architecture. Du côté de la mer, la ville se termine par une terrasse élevée d'où l'on voit à ses pieds l'esplanade de la gare,

[1] Ch. Féraud, *Revue Africaine*, 1875 ; — Gesenius : — von Maltzan, *Drei Jahre im Nord-Westen von Afrika*.

conquise sur les eaux, le grand bassin du port entouré de jetées : la darse intérieure comprend 19 hectares de superficie et l'avant-port, non encore suffisamment abrité, s'étend sur un espace plus considérable. Le port de Philippeville est très fréquenté, surtout par les caboteurs : pour le trafic du littoral il dispute la première place à Oran et à Alger parmi

N° 70. — PHILIPPEVILLE.



les ports d'attache du littoral. On sait combien le golfe de Philippeville était redouté des marins avant la construction des jetées qui défendent actuellement le bassin contre la houle du large. Alors les bâtiments devaient tenir la mer à 4 kilomètres vers le nord-ouest, dans la crique de Stora, l'ancien « port des Génois », assez bien protégée d'ordinaire contre les vents d'ouest et du nord. Mais lors des grandes tempêtes et des sautes de vent le mouillage de Stora devenait très dangereux et les navires étaient

jetés à la côte. Les marins de Stora se rappellent les ouragans de 1841 et de 1854, qui ne laissèrent dans la rade que des épaves et des pontons démâtés[1].

Le petit port de Collo, le Chullu des Romains, le Koullou des indigènes, occupe une position analogue à celle de Stora : son mouillage est également abrité des vents de l'ouest et du nord-ouest par un promontoire, et de tout temps ce fut un point de relâche fréquenté : la valeur du lieu de refuge offert par l'anse de Collo était doublée par le voisinage d'un cap souvent difficile à dépasser, le formidable cap Sebaa Rous ou des « Sept Têtes », appelé aussi Bou-Goroun ou le « Mont aux Cornes », le Bugiarone des marins. Les Romains établis à Chullu y possédaient des ateliers pour la teinture des étoffes en pourpre. Pendant tout le moyen âge, Collo fut un lieu de commerce où Pisans, Génois et Marseillais venaient charger des céréales, de la cire, du miel, de l'huile, des peaux et autres denrées apportées par les Kabyles : en 1282, Pierre d'Aragon s'en était emparé ; au dix-septième siècle, la Compagnie française d'Afrique y avait un de ses comptoirs les plus importants. Après la prise de Constantine, il fut question d'établir au port naturel de Collo l'escale maritime de la capitale, mais le choix de Rusicada, offrant un chemin plus court de quelques kilomètres, fit perdre toute valeur commerciale à la petite bourgade kabyle. Les Français n'occupèrent Collo qu'en 1843. Si la charmante ville se développe, elle le doit à l'exploitation des richesses naturelles de la contrée : les jardins et les olivettes s'étendent dans la plaine sur les bords de l'oued el-Guebli ; sur les pentes des montagnes, que domine le superbe djebel Goufi, haut de 1400 mètres, on exploite les forêts de chênes-lièges ; des gisements de plomb argentifère livrent leur minerai et les matelots napolitains du golfe pêchent par myriades des sardines et d'autres poissons qu'on sale dans les ateliers du rivage : par cette industrie Collo rivalise avec la Calle et Stora. Ce qui lui manque le plus pour qu'elle prenne l'importance que lui assure sa position à l'issue d'un vallée fertile, c'est la facilité des communications ; elle n'est guère rattachée au reste du monde que par les bateaux à vapeur du littoral et par les voitures qui suivent la côte jusqu'à Philippeville[2]. Une autre route dite carrossable l'unit à la station de Robertville, sur le chemin de fer de Constantine ; mais dans toutes les autres directions les seules voies sont les âpres sentiers des montagnes.

[1] Mouvement des ports de Philippeville et Stora en 1883 : 1581 navires, jaugeant 649 984 tonnes.
Valeur des marchandises échangées : 86 000 000 francs.

[2] Mouvement du port de Collo en 1883 : 709 navires, jaugeant 150 895 tonnes.

Une petite rivière, l'oued Zhour, la seule d'Algérie dans laquelle on pêche la truite, limite à l'ouest le massif du Bou-Goroun[1]. Plus loin s'épanche un cours d'eau plus abondant : cette rivière qui se déverse dans la Méditerranée à l'ouest des montagnes de Collo, quoique appelée oued el-Kebir ou le « Grand Fleuve », est la continuation du Rummel de Constantine. Il semblerait tout naturel que la basse vallée d'une rivière qui passe devant une ville populeuse, capitale de province, fût elle-même parsemée de villes; mais précisément ce cours d'eau traverse des régions presque désertes en aval de son confluent avec le Smendou, ou du moins ses riverains, presque tous Kabyles, n'ont pas de villages qui s'aperçoivent de loin; leurs masures se confondent avec les rochers ou se cachent dans les fourrés. Les résidents européens sont encore très peu nombreux : la vie a dû se porter vers les stations de la voie ferrée de Philippeville, devenue, en dépit des versants naturels, l'issue de la province. Pourtant il n'est pas douteux que le commerce des denrées agricoles ne change bientôt l'aspect de la vallée de l'oued el-Kebir et surtout des bords de son affluent occidental l'Endja, où de nombreuses ruines rappellent le long séjour des Romains.

Près des sources de cette rivière, el-Djemila ou « la Joliette », le Cuiculum des anciens, n'est plus qu'un amas de décombres, au milieu desquels se dressent encore quelques monuments, un arc de triomphe, un théâtre, un temple, une basilique chrétienne. C'est en aval, dans le voisinage du confluent de l'Endja et de l'oued el-Kebir, que se sont fondés les bourgs modernes les plus populeux, Zeraïa et Mila. Ce dernier, à qui l'on donne le titre de ville, est bâti à près de 500 mètres d'altitude sur un contrefort septentrional du mont Lakhala (el-Akhal ou le « Noir »); le quartier kabyle se compose de masures construites en grande partie de matériaux employés déjà par les Romains : le sol y est un conglomérat de ruines jusqu'à la profondeur de sept ou huit mètres[2]. Un des villages voisins de Mila, Sidi-Merouan, unique en Algérie par l'origine de ses habitants, est peuplé de Grecs, fils de ces Maïnotes qui émigrèrent à Carghese, en Corse, vers la fin du dix-septième siècle; ils se distinguent entre tous les autres colons par leur probité parfaite et leur haine des procès. Immédiatement au pied de la colline qui porte Sidi-Merouan s'unissent les deux rivières Endja et oued el-Kebir. En aval il n'y a point encore de villages français; el-Milia, sur une montagne escarpée de la rive droite, n'est qu'un poste

[1] *Bulletin de la Société de Géographie de Constantine*, déc. 1883.
[2] Cherbonneau, *Excursion dans les ruines de Mila.*

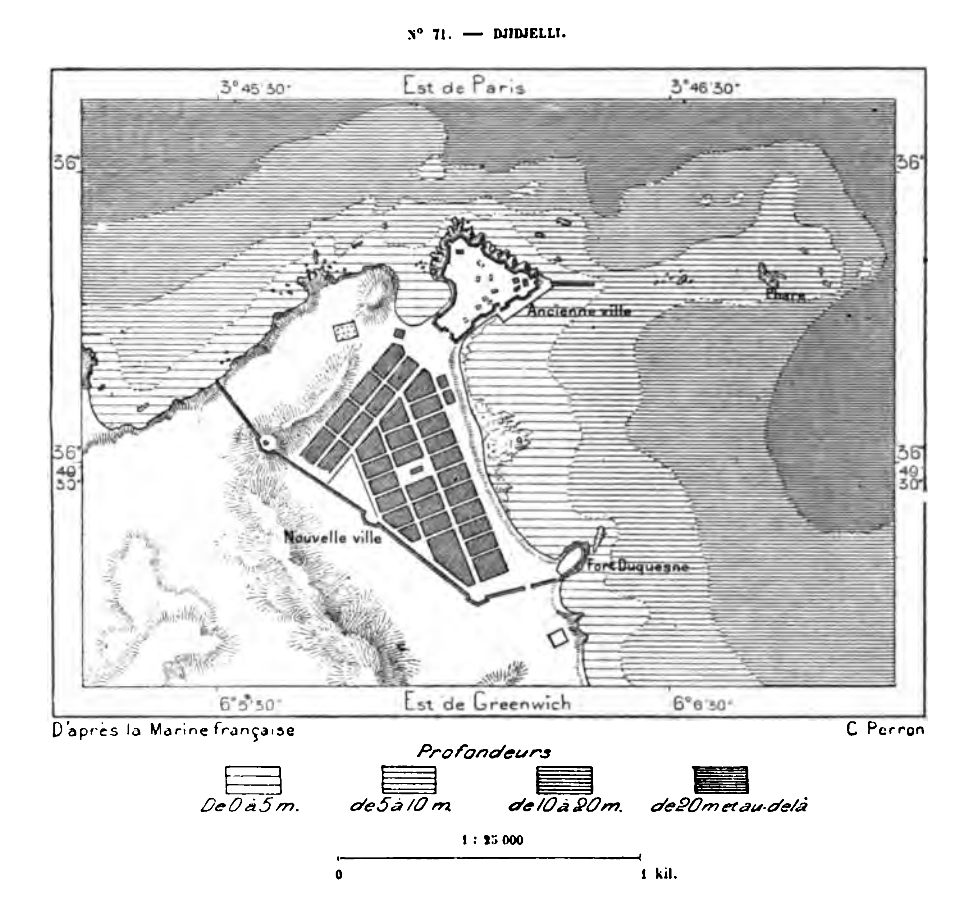
militaire, construit en 1858 pour contenir les populations kabyles de ce territoire boisé, propice aux embuscades. Toute la région du Babor, qui s'étend à l'ouest de l'oued el-Kebir jusqu'aux environs de Bougie, est généralement désignée sous le nom de Petite Kabylie : c'est un pays de montagnes et de forêts, l'un des plus riches de l'Algérie par ses beaux paysages, mais assez difficile d'accès pour tous autres voyageurs que les piétons. Il n'existe même pas dans la Petite Kabylie de route carrossable pour atteindre Djidjelli, l'escale de cette région pittoresque du littoral.

Djidjelli, qui porte encore le vieux nom libyen, à peine modifié, d'Igilgili, transmis par les inscriptions, date des premiers temps de l'histoire. Des tombeaux creusés dans le roc, le long du rivage, sont dus aux colons phéniciens, ainsi que le prouve leur ressemblance parfaite avec les cryptes des nécropoles de Syrie. Prospère à l'époque romaine, Djidjelli continua d'être un centre important de commerce sous les Byzantins et sous les Arabes ; puis, tombée au pouvoir des marchands chrétiens, elle fut longtemps le comptoir le plus animé de la côte. Déjà les Normands de Sicile s'en étaient emparés au douzième siècle ; après eux vinrent les Pisans, puis les Génois, délogés en 1514 par le fameux Barberousse. Depuis cette époque jusqu'à la conquête de l'Algérie par les Français, Djidjelli resta en la possession des Turcs, car les deux expéditions de Santa-Cruz en 1611 et du duc de Beaufort en 1664 n'aboutirent qu'à la destruction des quelques masures kabyles et à l'expulsion momentanée de la garnison mahométane ; mais le commerce de Djidjelli fut complètement ruiné et le village ne reprit une certaine importance, au commencement de ce siècle, que comme nid de corsaires. Djidjelli n'était plus qu'un misérable bourg lorsque les Français l'occupèrent en 1839, et la faible garnison qu'on y laissa resta bloquée jusqu'en 1852, époque à laquelle les tribus environnantes furent soumises, laissant enfin libres les communications de Djidjelli avec Sétif et Constantine à travers les montagnes du Babor. Les colons français ne s'établirent dans le voisinage qu'après l'insurrection de 1871, lorsque les terres de quelques tribus rebelles eurent été séquestrées.

L'ancienne Igilgili était située sur le littoral au sud de la ville actuelle ; la ville arabe au contraire occupait une étroite presqu'île rocheuse, rattachée à la terre ferme par un isthme sablonneux ; les fortifications turques de la place subsistent encore, enfermant les casernes et des amas de décombres, restes de masures renversées par le tremblement de terre de 1856. La ville française, aux rues droites ombragées de platanes, a été bâtie au sud de la presqu'île, dans la plaine ménagée au pied des collines ; une enceinte bastionnée l'entoure et se termine au sud-est par le fort

Duquesne, bâti sur un promontoire rocheux. Djidjelli est une des villes les plus salubres de la côte algérienne, grâce à l'absence des brumes matinales qui baignent Alger et les autres cités du littoral ; la cause de ce privilège est dû sans doute au libre parcours des vents marins, qui, au lieu de se heurter contre les collines de Djidjelli, en déposant leurs vapeurs, pénètrent au loin dans l'intérieur par la vallée de l'oued Djinden[1].

N° 71. — DJIDJELLI.



Djidjelli est entourée de beaux jardins, que cultivent des colons étrangers, Espagnols et Maltais, et dans le voisinage, sur la route non achevée de Constantine, se succèdent deux riches villages de fondation moderne, Duquesne et Strasbourg ou Djinden. Ces petits centres de colonisation, et bien plus encore les bourgades kabyles des montagnes voisines alimentent le commerce de Djidjelli en bois, laines, cuirs et céréales. Le port, déjà bien abrité des vents d'ouest, pourrait être très facilement garanti de la

[1] Camille Sabatier, *Notes manuscrites.*

houle du nord ; une traînée d'écueils, comparable à celle qui se prolonge au devant de la rade de Tripoli, se rattache aux rochers de la péninsule et se continue à un kilomètre en mer jusqu'aux fonds de 20 mètres[1]. Ainsi les plus grands navires pourraient trouver place dans la partie de la rade que protège cette jetée naturelle ; il ne reste qu'à en fermer les brèches par des enrochements et à la border de quais ; mais ce travail, déjà commencé, ne saurait avoir d'importance tant que les routes d'accès de Djidjelli vers les villes de l'intérieur ne seront pas terminées. Un phare se dresse sur un îlot, près de l'extrémité orientale de la rangée d'écueils[2].

La ville de Sétif, située à près de 1100 mètres, sur le long plateau parsemé de buttes qui sépare les montagnes côtières du massif du Hodna et de l'Aurès, appartient au bassin de l'oued Sahel, la rivière qui forme au sud et à l'est le fossé de circonvallation de la Grande Kabylie ; le Bou Sellam et d'autres affluents de l'oued Melh, qui lui-même est, par la longueur du cours, la maîtresse branche de l'oued Sahel, naissent aux alentours de Sétif, dans la terre rouge du plateau. Sitifis était une colonie romaine et, grâce à sa position centrale, au point de convergence de routes nombreuses, elle devint, au quatrième siècle, la capitale de l'une des Maurétanies. Quand les Français arrivèrent dans le pays, l'enceinte et le réduit de Sétif étaient en assez bon état pour que les nouveaux venus pussent s'y

[1] Mouvement de la navigation dans le port de Djidjelli en 1885 :
454 navires, jaugeant 178 372 tonnes.

[2] Principales communes « de plein exercice » des vallées du Safsaf, de l'oued el-Kebir et du littoral avoisinant, en 1881 :

Constantine. . .	42 721	hab.,	dont	24 820	Européens et Juifs;	33 450	hab. agglom.
Philippeville. . .	18 329	»	»	16 444	»	15 394	»
Condé-Smendou.	10 992	»	»	508	Européens	1 570	»
Bizot.	6 936	»	»	241	»	237	»
El-Khroub . . .	6 941	»	»	521	»	455	»
Mila.	6 685	»	»	336	»	2 188	»
Rouffach. . . .	6 533	»	»	418	»	235	»
Oued Atmenia. .	5 339	»	»	355	»	311	»
Robertville . . .	4 875	»	»	636	»	579	»
Djidjelli	4 648	»	»	1 268	»	3 021	»
Hamma.	4 431	»	»	257	»	201	»
Saint-Arnaud . .	3 952	»	»	366	»	1 191	»
El-Harrouch . .	3 352	»	»	620	»	2 218	»
Oulâd Rahmoun	3 389	»	»	299	»	108	»
Gastonville . . .	2 819	»	»	303	»	270	»
Duquesne. . . .	2 731	»	»	271	»	180	»
El-Kantour. . .	2 725	»	»	183	»	15	»
Sidi Merouan . .	2 531	»	»	437	»	893	»
Saint-Charles . .	2 481	»	»	276	»	147	»
Aïn-Smara . . .	2 234	»	»	156	»	72	»
Collo. . . .	2 106	»	»	660	»	1 269	»

retrancher sans crainte d'une attaque de la part des indigènes. Pendant dix années, de 1837 à 1847, Sétif ne fut qu'un poste militaire, puis une petite colonie civile s'établit à côté des casernes et la ville se développa rapidement, grâce à la salubrité de l'air et à la richesse du sol, du moins dans les fonds qui reçoivent une part d'humidité suffisante. C'est principalement comme marché agricole que Sétif a pris de l'importance et plusieurs villages prospères ont grandi dans le voisinage. Autrefois, ces immenses solitudes, où quelques rideaux de verdure annoncent l'existence de groupes d'habitations européennes, ne possédaient qu'un seul arbre, une aubépine, que les soldats appelaient le « chiffonnier de Sétif », à cause des haillons qu'y avaient suspendus en offrande les pèlerins indigènes[1]. Quelques-uns des villages du plateau doivent leur origine à une compagnie de colonisation genevoise qui a reçu du gouvernement français plus de 20 000 hectares de terres choisies. Cette société n'exploite plus directement le sol, comme elle tenta de le faire au début, mais elle le loue ou le donne en métayage à des Européens ou à des indigènes moyennant une rente ou une part annuelle sur les produits : elle se substitue à l'État comme possesseur éminent[2].

La commune la plus populeuse du district, après Sétif, est celle d'Aïn-Abessa, située sur les pentes du Maghris, entre les deux routes de montagnes qui mettent Sétif en communication directe avec le port de Bougie, l'une par Takitount, Kerrata et les gorges du Tababor, au chabet el-Akra, l'autre par Aïn-Roua et l'oued Guergour ; toutes les deux sont admirables comme travaux d'art et présentent à la descente des plateaux sur le littoral des sites d'une beauté grandiose. On ne sait encore à quel tracé on donnera la préférence pour la construction du chemin de fer qui exportera les denrées du pays, leur évitant ainsi le long détour par Alger ou Constantine. La vallée de l'Agrioun, que suivra probablement la nouvelle voie, est la limite naturelle entre la Kabylie de l'ouest, habitée par des Berbères policés qui demeurent en des maisons relativement propres, et les régions sauvages de l'est, où des Kabyles d'une extrême pauvreté vivent en des tanières immondes, couvertes de chaume et enduites de bouse de vache ; encore cet ornement grossier n'est-il appliqué qu'avec parcimonie et seulement à l'intérieur[3]. La gorge est aussi une frontière glossolo-

[1] Ch. Féraud, *Revue Africaine*, n° 76, janvier 1868.

[2] Situation de la Compagnie genevoise de colonisation à Sétif, au 31 décembre 1884 :
Domaine : 15 677 hectares, dont 14 576 hectares en culture et 1101 hectares en jachère.
Valeur du domaine : 5 500 000 francs. Revenu en 1884 : 439 617 francs.
Population : 2982 indigènes et 265 Européens.

[3] Carette, *Études sur la Kabylie proprement dite*.

gique : à l'est on parle l'arabe, à l'ouest le berbère. Les gisements de fer, de cuivre, de plomb, exploités par les Kabyles Beni-Sliman, sont très nombreux dans ces montagnes et des sources thermales jaillissent en plusieurs vallées.

Le bordj Bou-Arreridj, ville moderne, puisqu'elle ne fut érigée en commune qu'en 1870 et qu'il fallut la reconstruire en 1871 après l'insurrection, est aussi un centre agricole prospère, et ne manquera pas d'être un jour au nombre des villes considérables de l'Algérie, grâce à la fertilité de la plaine de la Medjana, dont elle occupe l'extrémité orientale, à 915 mètres, près du faîte qui sépare les affluents du oued Sahel de ceux du Hodna. Bou-Arreridj a de plus l'avantage d'être la station médiane du chemin de fer entre Constantine et Alger : ce sera la gare principale pour le croisement des trains. A 12 kilomètres à l'ouest, entre les deux stations d'el-Achir et de Mansoura, la voie ferrée franchit un seuil de montagne par la plus longue galerie souterraine qui existe actuellement en Afrique : c'est le souterrain des Palmiers; il a 3000 mètres de l'une à l'autre porte. Avant la pacification générale de l'Algérie, la position du bordj Bou-Arreridj était d'une valeur stratégique capitale. C'est près de là, en effet, que s'ouvrent les « Portes de Fer », ces défilés de la chaîne des Bibân qui font communiquer les plateaux avec la vallée du Sahel : là est la clef de tous les territoires au sud de la Grande Kabylie. Aussi les châteaux forts de la contrée étaient-ils jadis soigneusement gardés par les tribus. Lors de l'arrivée des Français, toutes reconnaissaient la suzeraineté de la puissante famille des Oulâd Mokran et lui payaient tribut ; les impôts levés par le grand chef, s'élevant, d'après les évaluations de Carette, à 700 000 francs par an, étaient placés dans le commerce de toute la Kabylie et lui procuraient de gros intérêts. Aussi les Oulâd-Mokran, désireux de maintenir leur liste civile et leur haute position, s'empressèrent-ils de reconnaître l'autorité française ; ils ne donnèrent le signal de la révolte qu'en 1871, lorsque leurs privilèges furent menacés.

A 25 kilomètres en droite ligne au nord-ouest de Bou-Arreridj, sur un rocher de la chaîne des Bibân, se dresse, à 1200 mètres d'altitude, la principale forteresse de la contrée, dite Kalaa (Gala ou Guela), le « Château » par excellence : c'est l'une des rares villes kabyles qui soient entourées d'un mur continu. Citadelle de la riche tribu des Beni-Abbès, Kalaa était aussi un lieu d'asile pour tous ceux qui fuyaient la colère des deys et de leurs vassaux. Lorsque le duc de Beaufort eut été obligé d'abandonner Djidjelli, au moins un des canons laissés par lui fut transporté à

Kalaa, où il fut repris avec trois autres par les Français, deux siècles plus tard, en 1871. Acropole de toute la contrée, marché des huiles de la Kabylie, Kalaa servait d'entrepôt général aux tribus pour les trésors et pour les grains : grâce à la pureté de l'air, le blé se conservait pendant de longues années en de vastes paniers d'alfa tressés en forme de couffes. Jouissant d'une parfaite sécurité, les Beni-Abbès de Kalaa et des environs pouvaient se livrer à l'industrie et tissaient des burnous d'un haut prix, c'est-à-dire de 30 à 35 francs, qui se vendaient au loin dans toute l'Algérie. Cette industrie s'est maintenue malgré la concurrence étrangère : les femmes qui travaillent la laine et les hommes qui cousent l'étoffe ne se mettent jamais à l'œuvre sans avoir savonné leurs mains. Le luxe de propreté des Beni-Abbès contraste singulièrement avec la saleté de la plupart des autres Kabyles; dans chacun de leurs villages on fabrique du savon. A l'est de Kalaa, une autre petite ville forte, Zamoura ou Zemmoura, « l'Olivette », était tombée au pouvoir des Turcs, qui y entretenaient une garnison pour défendre leurs communications entre le plateau et le port de Bougie. La population de cette ville se compose encore en grande partie de Koulougli.

Dans la partie occidentale du bassin de l'oued Sahel, Aumale, l'antique Auzia des Romains, occupe une position stratégique analogue à celles des cités de la partie orientale, Sétif et Bou-Arreridj : la garnison turque y surveillait les chemins qui se dirigent de l'oued Sahel vers le Chélif par les plaines des Arib et des Beni-Sliman et commandait le haut bassin des Isser. Les Français ne s'y établirent qu'en 1846, mais ils en reconnurent aussitôt la grande importance et l'amas de ruines appelé Sour egh-Ghozlan ou « rempart des Gazelles » devint bientôt, sous le nom d'Aumale, un des plus solides points d'appui de l'occupation militaire dans l'intérieur de l'Algérie. Située à 850 mètres d'altitude, dans un cirque de montagnes où naît l'oued el-Akahl, un des tributaires de l'oued Sahel, Aumale est dominée au sud-ouest par les hautes croupes du djebel Dira, dont les herbages savoureux alimentent tant de troupeaux, que les Arabes, comme les Juifs de Canaan, parlent de « ruisseaux de lait » découlant de la montagne. Aumale est un des marchés les plus importants du Tell pour les échanges entre les céréales de la région côtière et les denrées des plateaux, laines, cuirs, nattes et paniers d'alfa, dattes, animaux vivants. Mais, en dehors de ses marchés, Aumale, laissée à l'écart du réseau des chemins de fer, est une ville peu animée; elle ne se compose guère que d'une longue rue, interrompue au milieu par un jardin public : on y a trouvé un grand nombre de fragments sculptés et d'inscriptions, restes de l'Auzia romaine.

Dans les environs se groupent plusieurs villages de colonisation; les plus populeux sont Bir-Rabalou, au nord-ouest dans la plaine des Arib, et Aïn-Bessem, au nord-est, sur la route de Bouira.

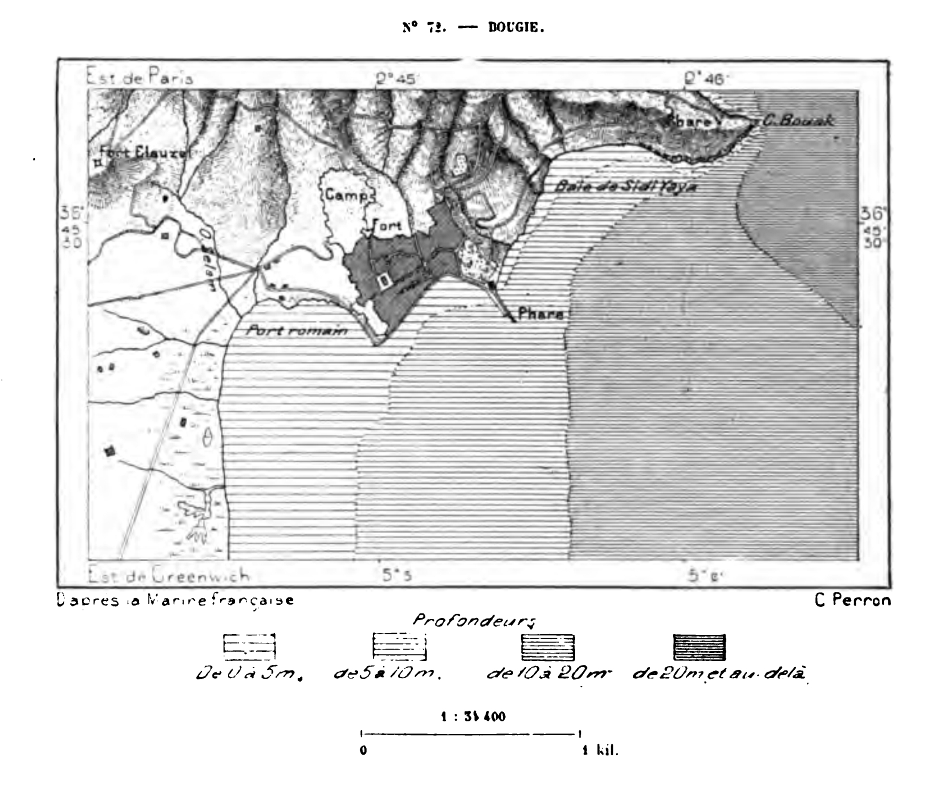
Le bordj Bouira ou « fort du Petit-Puits » n'est plus une place militaire ou du moins le fort qui s'élève sur la colline entre la ville et la station du chemin de fer reste inoccupé; la facilité des communications, sur la route fréquentée qui contourne le massif de la Grande Kabylie, et la création d'un centre de colonisation important ont permis de retirer la garnison. Plus bas, dans la vallée du Sahel, le fortin des Beni-Mansour est encore utilisé. En cet endroit le chemin de fer de Bougie se détachera de la grande ligne d'Alger à Constantine, et c'est dans le voisinage, à l'est, que résident les diverses de la tribus qui obéissaient à la famille naguère puissante et redoutée des Oulâd Mokran; en outre, il importe de surveiller la route qui monte au nord vers les cèdres de Talarana et le col de Tirourda et pénètre dans le haut massif de la Grande Kabylie. A l'est, de l'autre côté de la vallée, se succèdent les bourgs des industrieux Beni-Abbès et ceux des pacifiques Beni-Aïdel, réputés pour le soin qu'ils donnent à l'entretien de leurs demeures et de leurs mosquées. Plus loin viennent les pays des Beni-Khiar, puis ceux des Sanhedja, qui portent le nom glorieux de l'ancienne confédération berbère.

Les villages modernes fondés par des colons français se succèdent assez nombreux dans la basse vallée du Sahel, et quelques-uns d'entre eux sont charmants, avec leurs maisons blanches et leurs toits rouges, entrevus à travers le feuillage des grands arbres. Parmi ces villages, qui ont chacun château d'eau, fontaines et avenues, le plus considérable est celui d'Akbou, désigné officiellement sous le nom de Metz. Ce groupe d'habitations, chef-lieu militaire et administratif d'une population de près de cent mille habitants, est situé sur une haute croupe, à l'ouest de la vallée du Sahel, — appelé aussi oued Akbou, — et à l'issue de la route, non encore carrossable, qui descend de la Grande Kabylie par le col de Chellata. Des ruines romaines se voient dans toutes les parties de la vallée; mais à moitié chemin d'Akbou à Bougie, entre Sidi Aïch et el-Ksar (Bitche), elles couvrent le sol: pans de murs, pierres tombales, restes de routes dallées, de souterrains, d'édifices; là s'élevait Tubusuctus. Aucune cité française n'a encore succédé à cette puissante ville romaine: les hameaux de Taourirt-Ighil, de Aït-Gana, de Timeri et de Tiklat apparaissent au milieu des olivettes, entre les murailles ébréchées. Le bourg moderne le plus populeux de la basse vallée est la Réunion, chef-lieu de la vaste commune de Fenaïa, constituée en partie au moyen de terres séquestrées en 1871 après

l'insurrection. La plus riche partie de la contrée est la propriété d'une tribu kabyle, les Beni Bou-Messaoud.

Bougie, la Saldæ des Romains, est une ville déchue, quoique depuis le milieu du siècle elle se soit en grande partie repeuplée. Par deux fois elle fut capitale de royaume, une première fois sous les Vandales, avant la prise de Carthage, une deuxième fois sous les Beni-Hammad, à la fin du onzième siècle et au commencement du douzième ; d'après Marmol, elle n'aurait pas

N° 72. — BOUGIE.



eu moins de vingt mille maisons à cette époque : elle était alors une petite « La Mecque », grâce à ses mosquées et à ses écoles, et de ce temps date le nom de « puits de Zemzem » que l'on donne à l'une de ses fontaines[1]. Même lorsqu'elle n'était pas un centre politique, Bedjaïa ou Bougie, ainsi appelée d'une tribu des montagnes voisines, devait une grande importance commerciale aux avantages de son port, l'un des mieux abrités de la côte algérienne. En cet endroit, la montagne de Lalla Gouraïa ou « dame Gouraïa », haute de plus de 700 mètres, s'avance en promontoire dans la direction de l'ouest à l'est, et la baie qu'elle limite se trouve ainsi complète-

[1] Carette, ouvrage cité.

ment protégée contre les vents d'ouest, du nord-ouest et du nord, si dangereux dans ces parages. Dès le onzième siècle, les marins d'Italie trafiquaient avec Bedjaïa, et pendant les trois siècles suivants les républiques de Pise, de Gènes, d'Amalfi, les Catalans, les Marseillais se disputèrent la première place dans le commerce de ce port, qui leur fournissait des céréales, de l'huile, les meilleures figues de table, des caroubes, des laines, des cuirs, du miel et la cire déjà fondue en « bougies », ainsi nommées d'après la cité kabyle[1] : celle-ci a pris une ruche pour blason. C'est aussi d'après un ancien nom de la ville que certaines espèces de cuir ont été appelées basane[2]. Les relations de Bougie avec l'Europe devinrent si fréquentes, qu'au commencement du quatorzième siècle elle se plaça sous la protection des rois d'Aragon pour guerroyer avec d'autres villes du littoral : à cette époque les Kabyles de la contrée n'étaient sans doute pas plus fervents musulmans qu'ils ne le sont aujourd'hui, quoique le missionnaire Raymond Lulle y ait été lapidé en 1314. Mais à la période du commerce pacifique succéda celle de la piraterie; Bougie devint un nid de corsaires redoutés : aussi, après avoir conquis Oran, les Espagnols attaquèrent-ils Bougie. Pedro de Navarre s'en empara sans peine en 1509, et pendant quarante-quatre ans le drapeau de Castille flotta sur les forts de la place : aucune autre ville de l'Algérie orientale ne resta si longtemps au pouvoir d'une puissance européenne. Reprise par les Turcs en 1555, Bougie n'était plus qu'une ville sans commerce, entourée de Kabyles ennemis. Jusqu'à l'occupation française, en 1833, elle resta comme assiégée, puis elle fut presque abandonnée ; en 1869, elle n'avait que 330 habitants. Les Kabyles la tenaient enfermée, et c'est en 1847 seulement que la garnison fit en dehors des murs sa première promenade pacifique.

Actuellement, Bougie est beaucoup moins étendue qu'à l'époque de sa prospérité : l'enceinte a été considérablement réduite et plusieurs quartiers extérieurs grevés par les servitudes militaires ont dû être abandonnés ; dans le cercle même des remparts, une part de la ville a été revendiquée par le génie. Une arcade sarrasine, dite Bab el-Bahar ou « Porte de la Mer », qui faisait partie de l'ancien rempart, est le reste le plus curieux de la Bedjaïa du moyen âge et contribue, avec les arbres du jardin public et l'amphithéâtre des maisons et des jardins d'orangers, à composer un ensemble des plus gracieux. Des espaces vides s'étendent encore dans le voisinage de la mer, mais il est probable que dans un avenir prochain la population

[1] E. Littré, *Dictionnaire de la langue française.*
[2] Baude, *Algérie.*

s'accroîtra rapidement, grâce au chemin de fer d'Alger par Beni-Mansour, qui aboutira au sud de la ville, près de l'embouchure de l'oued Sahel, appelé aussi oued Soummam dans son cours inférieur; en outre, on le sait, doit bientôt se construire une autre voie ferrée se dirigeant vers Sétif à travers le Babor et les Bibân. Un service régulier de bateaux à vapeur unit désormais Marseille et la capitale des Kabylies. Bougie est à l'issue naturelle de tout le vaste bassin qui s'étend de Sétif à Aumale, et quoique sur le versant extérieur des montagnes de la Grande Kabylie, elle profite pour une certaine part du commerce de cette contrée. Mais, pour suffire au rôle qu'il doit avoir un jour dans l'économie générale de l'Algérie, il est nécessaire que le port de Bougie soit pourvu de quais, d'embarcadères et d'une jetée qui l'abrite contre les vents du nord-est. Ce qu'il est, il le doit presque entièrement à la nature, l'art n'y est que pour peu de chose; aux temps de la domination turque, les galères abandonnaient vers l'équinoxe les parages dangereux d'Alger pour aller prendre leurs quartiers d'hiver dans la rade de Bougie[1]. A l'est, la baie de Sidi Yaya, parfaitement protégée de la houle du nord par le cap Bouak, est indiquée d'avance comme un futur port de guerre, et l'étude de ce havre a été faite à diverses reprises[2]. En cherchant à percer un souterrain à l'ouest de la ville sur la montagne de Toudja pour capter des eaux de source, les ingénieurs constatèrent que les Romains les avaient devancés : ils trouvèrent un tunnel de 438 mètres; une inscription de Lambèse parle de cette galerie comme ayant été creusée sous le règne d'Antonin le Pieux. L'aqueduc de Toudja a une longueur de 21 kilomètres[3].

La région bien délimitée du Djurdjura, ou l'Adrar, la « Montagne » par excellence[4], qu'entourent en demi-cercle les deux rivières l'oued Sahel et l'oued Isser, est généralement désignée sous le nom de « Grande Ka-

[1] Mouvement de la navigation dans le port de Bougie en 1883 :

Importation.	401 navires, jaugeant	183 912 tonnes.
Exportation.	58 » »	29 988 »
Ensemble . . .	459 navires, jaugeant	213 900 tonnes.

[2] Ch. Féraud, *Histoire de Bougie.*

[3] Communes principales de plein exercice dans le bassin du Sahel, en y comprenant Bou-Arreridj (bassin du Hodna), en 1881 :

Sétif.	12 026 hab.;	5 549 Européens et Juifs;	5 833 hab. agglomérés.
Bougie	10 890 »	5 038 » »	5 086 »
Bir Rabalou	5 920 »	230 » »	125 »
Aumale.	5 601 »	1 887 » »	1 456 »
Aïn Abessa	3 579 »	472 » »	627 »
Bordj Bou-Arreridj . .	2 692 »	1 353 » »	1 219 »

[4] Hanoteau et Letourneux, *La Kabylie et les coutumes kabyles.*

bylie », par opposition à la « Petite Kabylie » que forme la région montagneuse des Bibân et du Babor. La hauteur comparée des monts qui les entourent, telle est la raison qui a fait établir cette distinction entre les deux contrées : pour l'étendue, la « petite » Kabylie n'est guère inférieure à la « grande ». Quant à l'appellation de Kebaïl ou « Kabyles », elle n'a aucune valeur ethnique : c'est le mot arabe *kabila*, qui a le sens de « tribu » et qui dans les divers pays s'applique aux populations les plus différentes : c'est ainsi qu'en Arabie il désigne des Arabes et que dans les plaines situées à l'est de l'Abyssinie il est porté par les Afar ou Danakil. Dans le Maghreb, les envahisseurs musulmans l'ont employé pour toutes les peuplades non arabes qu'ils trouvèrent dans le territoire conquis et qu'ils refoulèrent dans les montagnes : peu à peu, en conséquence des haines de race, ce terme finit par avoir une acception méprisante; les Arabes d'Algérie désignent plus souvent leurs propres tribus par un autre mot, *arch*, dont le sens est identique[1]. Appartenant par la langue à la grande famille berbère et descendant surtout de l'ancienne confédération des Sanhedja, les Kabyles du Djurdjura s'appellent eux-mêmes Imazîghen ou Amzigh, c'est-à-dire les « Hommes libres »[2]. D'après M. Sabatier, ce nom, identique à celui de Maxyes, employé par Hérodote, aurait un autre sens : il signifierait « Agriculteurs »[3].

Certainement la grande majorité des Kabyles, quelle que soit d'ailleurs leur origine, auraient droit à ce titre de « Libres », puisqu'ils ont fui dans les montagnes pour sauvegarder leur indépendance et qu'ils ont de tout temps résisté aux envahisseurs, Romains, Vandales, Byzantins, Arabes ou Français. Les Arabes appelaient ce pays Bled el-Adoua, « Terre Ennemie ». De toutes parts, des tribus refoulées par des conquérants romains, vandales ou arabes ont cherché un asile dans ces hautes vallées et jusqu'au sommet des monts. La Kabylie, maintenant la région la plus peuplée de l'Afrique septentrionale, paraît au contraire avoir été faiblement habitée vers les premiers temps historiques[4]; chaque nouvelle poussée de conquérants lui valut un contingent de fugitifs, qui réussirent, par l'âpre labeur du sol, à se faire place à côté des premiers occupants. Aussi ne peut-on s'étonner de la diversité des types que présentent les habitants du Djurdjura et de ses vallées : des traits du Nigritien à ceux de l'Européen, toutes les variétés sont représentées. Il y a des nègres ou du

[1] De Slane, *Histoire des Berbères*, par Ibn Khaldoun.
[2] Carette, *Études sur la Kabylie*, Exploration Scientifique de l'Algérie, IV.
[3] *Société d'Anthropologie*, séance du 21 juillet 1881.
[4] Masqueray, *Correspondance Africaine*.

moins des gens de sang mêlé en Kabylie : tels sont les Abid ou « Serviteurs » de Boghni, dans la région sud-occidentale de la contrée. De même des Kabyles seraient d'origine juive et l'on cite entre autres les Aït Bou-Youssef, qui vivent sur le versant septentrional de la grande chaîne, au sud de Fort-National; d'ailleurs ce sont peut-être les descendants des Berbères judaïsants qui étaient fort nombreux dans la Maurétanie avant les invasions musulmanes[1]. On sait aussi que, d'après une opinion générale des Kabyles, une peuplade du haut Sebaou, les Aït Fraoucen, est considérée, — probablement à cause de la ressemblance du nom, — comme étant de même origine que les Français. La Kabylie aurait aussi des « Germains », les Aït Idjermenen, qui vivent au nord-est de la contrée, entre Bougie et Azeffoun. En effet, on trouve chez eux un grand nombre d'individus blonds ou roux, dont les traits ressembleraient à ceux de beaucoup d'Allemands. Des analogies de nom pourraient aussi faire chercher des Germains chez les montagnards de Djermouna, grands chasseurs de sangliers et de panthères qui parcourent les forêts voisines du cap Aokas.

Mais, si diverse que soit l'origine des habitants du Djurdjura, on peut dire que, pris en masse, ils représentent l'ancienne population berbère, et c'est probablement parmi eux que l'on doit chercher les descendants les plus purs des Maurétaniens primitifs, ceux qui ont le mieux gardé les mœurs et les traditions de la race répandue jadis dans toute l'Afrique septentrionale. D'après une de leurs légendes, ils seraient « nés du sol ». Un géant, venu des pays où naît le soleil, aurait apporté sur ses larges épaules les rochers et les montagnes du Djurdjura : arrivé au delà de l'oued Sahel, il s'affaissa de fatigue, et le poids énorme l'étouffa : c'est la fermentation du géant écrasé sous les monts de la Kabylie qui aurait fait naître les tribus de la contrée. Toutefois il existe aussi des légendes qui parlent de populations antérieures aux Kabyles actuels : on leur donne le nom de Djouhala, appliqué également aux Romains et aux « païens », et les débris de constructions anciennes, de même que les roches de forme bizarre, représentant des hommes ou des animaux, leur sont attribués. On rencontre en maints endroits des trous circulaires, emplis de décombres, qui paraissent avoir servi de demeures. Les toits, formant voûte au-dessus de la fosse, étaient soutenus par un poteau central. Une légende identique à celle que l'on raconte dans l'Altaï au sujet des mystérieux Tchoudes. se répète dans la Kabylie : on dit que lorsqu'un habitant des masures à demi souterraines tombait gravement malade et sentait sa fin s'approcher,

[1] Devaux, *Les Kebaïles du Djerdjera.*

il sciait le pied du poteau, puis, au dernier moment, il ramassait le reste de ses forces et, repoussant le poteau, s'enterrait lui-même sous les débris du toit[1].

La population actuelle de la Grande Kabylie est très considérable. Au recensement de 1881, l'espace d'environ 5500 kilomètres carrés compris dans le grand hémicycle formé par l'oued Isser et l'oued Sahel était habité par 467 000 individus[2]. Or l'accroissement normal des Kabyles du Djurdjura étant en moyenne d'au moins cinq mille chaque année, par l'excédent des naissances sur les décès, on peut évaluer à près d'un demi-million les habitants de la région, 90 habitants par kilomètre carré. Si la densité de population était la même dans le reste de l'Algérie, entre le bord de la mer et la lisière du désert, on y compterait 40 millions d'hommes, beaucoup plus que le nombre des habitants de la France. Avant l'occupation française, des guerres incessantes de tribu à tribu, de village à village, réduisaient l'excès de population : au moindre prétexte, quelquefois par lassitude de la paix, les hostilités étaient proclamées entre peuplades voisines. Les Aït Ouaguennoun et les Aït Djennad, au nord du Sebaou, échangeaient deux fusils pour conclure la paix et se les redemandaient pour déclarer la guerre : ces deux armes symboliques étaient désignées par eux sous le nom de *mezrag* ou « lance », en mémoire des temps antérieurs à l'invention des armes à feu[3]. Les Kabyles, qui se divisent en plus de cent tribus, en plus de mille clans secondaires, se partagent aussi en *soff* ou partis politiques, qui se groupent, se séparent, se reconstituent sans cesse, suivant le conflit des intérêts et des passions. Guerroyer était leur destinée, disaient les indigènes : une malédiction de Lalla Khedidja les avait condamnés à des dissensions perpétuelles. Les confédérations qui se formaient entre les divers villages contre un ennemi commun ne duraient pas : après le péril, la ligue était dissoute et chaque groupe reprenait son autonomie. Toutefois les Kabyles n'ignorent point quels liens de parenté rattachent les tribus les unes aux autres et des noms communs à toute une kabila de clans rappellent la communauté d'origine. Le nom d'Aït, dont ils se servent pour exprimer le lien de la confédération, indique le groupement solidaire et non pas la descendance, comme le mot arabe d'Oulâd

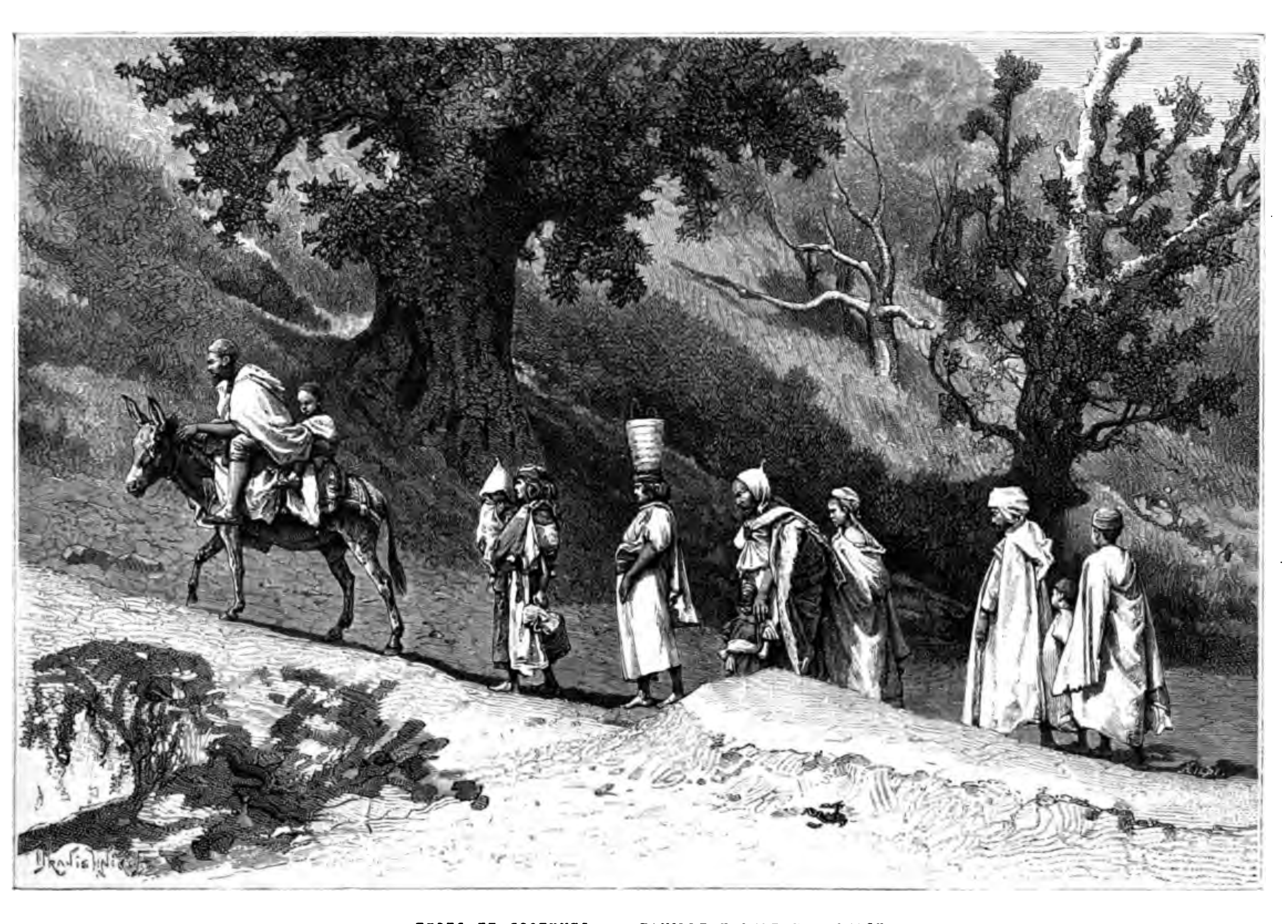
[1] Devaux, ouvrage cité; — Yadrintzev, *Notes manuscrites*.

[2] Population de la Kabylie en 1881, moins Palestro et Beni-Mansour :

Grande Kabylie : arrondissement de Tizi-Ouzou, avec les communes de Bougie, Akbou et Fenaïa: 417 012 habitants, sur 525 008 hectares.

Petite Kabylie : arrondissement de Bougie, moins les communes de Bougie, Akbou et Fenaïa : 200 615 habitants, sur 484 562 hectares :

[3] Devaux, ouvrage cité.



TYPES ET COSTUMES. — FAMILLE KABYLE EN VOYAGE

Dessin de Pranishnikov, d'après une photographie.

(Ouled au singulier), réservé aux tribus d'origine sémitique, et le mot importé de Beni, qu'on applique aux deux races, mais surtout aux Kabyles[1].

Le principal groupement de tribus est celui des Zouaoua (Igaouaouen), dont le nom a été fréquemment employé comme embrassant tous les Kabyles : récemment encore en Tunisie, le mot de Zouaoua s'appliquait à tous les montagnards berbères, et dans les premiers temps de l'occupation française on donna la même appellation commune, — sous la forme de « Zouaves », — aux corps de soldats indigènes, qui se recrutaient principalement parmi les montagnards kabyles. Les Zouaoua, au nombre de 150 000, occupent sur le versant septentrional du Djurdjura presque tout le bassin du haut Sebaou, jusque dans le voisinage de son confluent avec l'oued Aïssi. C'est au groupe des Zouaoua qu'appartiennent les Aït Yahia, dont un village, Koukou (Kouko), fondé sur l'emplacement d'une station romaine[2], était considéré jadis comme une sorte de capitale pour le pays kabyle, quoiqu'elle eût au plus seize cents habitants; au seizième siècle, Marmol désignait par le nom de Kouko toutes les populations du Djurdjura, et les huiles de « couque » étaient bien connues à Marseille et dans toute la Provence[3]. Les Aït Fraoucen, ces prétendus Français qui d'ailleurs résistèrent énergiquement à l'invasion en 1857, sont aussi des Zouaoua, et sur leur territoire se trouve également un bourg qui fut considéré comme ayant une prééminence sur tous les autres : c'est Djemâa es-Sahridj ou la « Réunion des Bassins », ainsi nommé de réservoirs romains, qui témoignent du séjour des conquérants de la Maurétanie ou du moins de l'influence exercée par eux sur les arts indigènes. Les tribus qui se distinguent par la plus grande diversité de leurs produits industriels, notamment celles qui vivent à l'ouest de l'oued Aïssi, font partie du même groupe kabyle et plusieurs d'entre elles, constituant ensemble les Aït Batroun ou les « Fils de Pierre[4] », prennent le surnom de « Cœur des Zouaoua ». Enfin Carette[5] classe également parmi les Zouaoua les vaillants Aït Iraten, qui peuplent « la montagne de la Victoire », — aujourd'hui Fort-National, — et chez lesquels les opprimés du bas pays allaient avec le plus de sécurité chercher un refuge : c'est un de leurs villages, Icheraïouen, que l'on a rasé pour y construire la principale forteresse de la Grande Kabylie. D'après une tradition que rap-

[1] Carette, ouvrage cité.
[2] Cherbonneau, *Revue de Géographie*, 1881.
[3] Aucapitaine, *Les Kabyles et la colonisation de l'Algérie.*
[4] Dugas, *La Kabylie et le peuple kabyle.*
[5] *Études sur la Kabylie.*

porte Carette, les Aït Iraten ou Raten, loin d'être des aborigènes, seraient des immigrants venus de l'oasis saharienne de Rhat.

Vers l'angle sud-occidental de la région montagneuse, dans le haut bassin de l'oued Bou Gdoura, vivent des populations kabyles que l'on croit être d'origine distincte et qui par leur nom même éveillent l'attention des historiens. Ce sont les Guechtoula ou Iguechdoulen, que l'on identifie d'ordinaire avec les Gétules des anciens auteurs. Ils diffèrent notablement des autres habitants du Djurdjura, ce qui justifierait l'hypothèse de leur descendance spéciale. Ils sont en général petits et grêles d'aspect et leur tête est « tout en boule ». Moins adroits de leurs mains que les Zouaoua, ils sont aussi leurs inférieurs pour la culture du sol et la plupart d'entre eux se livrent à l'élève du bétail, et même les bêtes ne leur appartiennent pas; ils n'en sont que les gardiens pour les maîtres des villages zouaoua. Tandis que chez les autres « Kabyles » la propriété est toujours personnelle, les pâturages sont indivis dans la plus grande partie du territoire des Guechtoula[1]. Enfin, les maisons ne sont pas construites comme celles de leurs voisins; elles sont beaucoup plus basses, et revêtues non de tuiles, mais d'une terrasse en argile battue appliquée sur des solives d'olivier[2]. C'est à côté des Guechtoula, dans le bassin du Bou Gdoura, que vit la tribu, d'origine nigritienne, des Abid, issue d'esclaves affranchis. Plus au nord vivent les Mahacta, très puissants jadis.

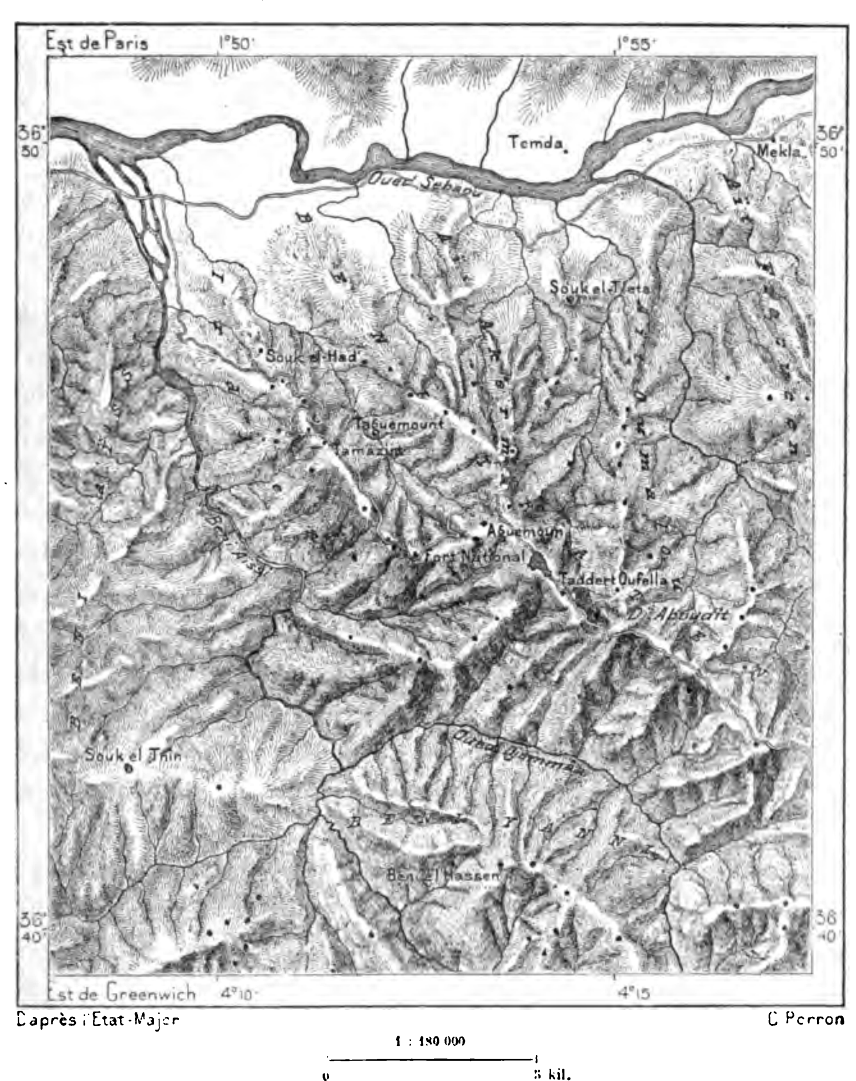
Les monts occidentaux de la Kabylie sont habités par les Flissa oum el-Lil ou les Flissa « de la Nuit », que l'on appelle aussi Flissa des Bois. Les plus rapprochés des basses vallées de la Mitidja, ce sont eux qui furent le plus souvent en guerre avec les conquérants de la plaine : déjà leurs ancêtres, les Issaflenses, eurent à lutter contre les Romains, et dès les premiers temps de l'occupation française, ils entrèrent souvent en conflit avec les soldats des avant-postes. D'autres Flissa, ceux « de la Mer », ont été séparés du gros de la nation par diverses tribus, les Isser, les Aït Ouaguennoun, d'autres encore. Les Flissa de la Mer étaient jadis renommés dans toute la Kabylie comme armuriers : ils fabriquaient les sabres dont la plupart des indigènes étaient armés et qui d'après eux portaient le nom de « flissa ». Ces armes, imitées des glaives romains, ont une poignée en bois ou en cuivre qui représente assez gauchement la tête de lynx figurée sur les armes des légionnaires.

Parmi les autres groupes de tribus kabyles les plus considérables sont

[1] Camille Sabatier, *Société d'Anthropologie*, séance du 5 janvier 1882.
[2] Carette, ouvrage cité.

ceux des Zarfaoua, dans le district d'Azeffoun, des Boû-Daoud, à l'extrémité nord-orientale du massif montagneux, des Aït-Ghobri, à l'est des Zouaoua. Sur le versant extérieur du Djurdjura se sont constituées aussi de puissantes tribus ; tels sont les Aït-Oughli, entre Akbou et Bougie ; les Illoula

N° 75. — PAYS DES ZOUAOUA ET DES AÏT-IRATEN.



Asammêr ou les Illoula « du Soleil », ainsi nommés par contraste avec les Illoula Oumalou ou Illoula « de l'Ombre » qui vivent sur le versant septentrional du haut Djurdjura ; les Aït-Mlikèch, que l'on dit immigrés des collines d'Alger et qui font face aux Beni-Mansour, tribus d'origine maraboutique habitant plusieurs villages au sud de l'oued Sahel. Enfin

dans la vallée basse du Sebaou, jusque vers le confluent de cette rivière avec l'oued Aïssi, sont épars les villages des Amaraoua, population qui ne s'est pas constituée de la même manière que les autres tribus kabyles. Elle se compose des éléments les plus divers : montagnards obligés de quitter leur village pour cause de méfaits ou de dissensions politiques, Arabes immigrés de la plaine, Turcs et Koulougli venus avec les garnisons des *bordj* du pourtour des monts. Longtemps les Amaraoua constituèrent un makhzen, c'est-à-dire une tribu militaire toujours en lutte avec ses voisines et prête au combat et au pillage à la moindre réquisition des commandants turcs. Néanmoins le long séjour, la culture du sol et les mariages ont fini par transformer les Amaraoua en véritables Kabyles : lorsque les Turcs se retirèrent, la tribu makhzen, désormais en paix avec les montagnards, resta dans le territoire assigné.

La diversité des types, on le sait, répond à la diversité des origines dans l'ensemble de ces populations de la Grande Kabylie. Toutefois on reconnaît principalement deux types : l'un, qui paraît être celui des habitants primitifs de la montagne, se distingue par la rondeur de la face, la saillie des pommettes, la forme pointue de la mâchoire inférieure. L'autre type consiste en une figure ovale, courte, aplatie, assez large aux pommettes, animée de petits yeux brillants ; le nez est déprimé à la racine et parfois retroussé ; les dents n'ont pas la beauté de celles des Arabes et fréquemment les dents incisives du milieu dans la mâchoire supérieure dépassent leurs voisines en largeur et en saillie[1]. En général, les Kabyles sont de taille moyenne, bien musclés, adroits et forts ; cependant l'infection syphilitique, d'ailleurs moins grave chez eux que chez les Européens, a vicié le sang de la plupart des indigènes : il est des villages où l'on ne trouve pas un individu qui ne soit contaminé.

Différents par le type, tous les Kabyles du Djurdjura et des chaînes qui le prolongent à l'orient sont un par le langage. Tous parlent un idiome berbère, le *zouaouïa*, dans lequel les mots arabes sont d'ailleurs assez nombreux, peut-être dans la proportion d'un tiers. En général les mots qui se rapportent aux facultés intellectuelles ou morales de l'homme manquent aux dialectes kabyles et sont empruntés à l'arabe ; il en est de même pour tous les termes relatifs à la religion, à la jurisprudence, aux sciences et aux arts, aux animaux, aux plantes et aux objets de toute nature introduits dans le pays depuis la conquête arabe ; maintenant ce sont des mots français qui s'introduisent de la même manière dans le

[1] Topinard, *Études sur les types de l'Algérie* (*Bull. de la Soc. d'Anthropologie de Paris*, 1881).

parler des Kabyles. Il est tout naturel que l'arabe ait graduellement empiété sur la langue berbère. D'abord ce fut le langage des maîtres, il est également celui des éducateurs religieux; les versets du Coran, aussi bien que les ordres des suzerains, étaient en arabe; en arabe aussi étaient les ouvrages que lisaient les rares Kabyles policés, car leur idiome berbère ne s'écrit plus, il n'a d'autre littérature que des dissertations théologiques gardées dans le couvent et des chants reproduits en caractères arabes et d'ailleurs différant du langage ordinaire de la conversation par un nombre beaucoup plus considérable de termes sémitiques. Ce qui donne aussi une grande force à l'arabe dans la lutte des langues, c'est que le Kabyle descend dans la plaine pour commercer, tandis que l'Arabe n'a nul besoin d'aller visiter le Kabyle dans sa montagne[1] : peu à peu celui-ci parle arabe aussi bien que berbère, et sur la frontière des deux langues il finit par oublier l'idiome maternel, qui lui est moins utile. Toutefois on peut se demander si l'accroissement considérable de la population kabyle, ses progrès et la conscience de plus en plus grande de sa valeur ne remettront pas en honneur la langue des aïeux.

Le contraste par excellence entre l'Arabe et le Kabyle est que le premier se plait surtout à la vie pastorale, tandis que le montagnard berbère vit dans une demeure fixe, à côté de son champ. Le paysan kabyle aime la terre avec la même passion que le paysan français, et cet amour la terre le lui rend bien; les escarpements jadis incultes, couverts de pierres et de brousse, se sont revêtus d'oliviers et de plantes comestibles. « Que deviendrai-je? — s'écrie la terre dans une légende des Kabyles, — que deviendrai-je, si les hommes me quittent? Faudra-t-il que je retourne à mon état primitif et que je redevienne le repaire des animaux féroces[2]? » Pour fertiliser la montagne, les Kabyles apportent de la terre végétale du fond des vallées et la mêlent aux fragments triturés de la pierre; on a vu des faucheurs se faire attacher à une saillie du roc pour aller ramasser des feuilles de frène ou couper l'herbe qui croît sur une terrasse isolée, entre la paroi verticale et le précipice. Le morcellement de la propriété est tel, que des arbres même sont partagés : tel olivier a plusieurs propriétaires, chacun de ceux-ci possédant sa branche et en faisant la récolte[3]. Aussi la terre a-t-elle pris une valeur excessive dans ce pays si peuplé, où tous se disputent le sol; les cimetières sont tous placés aux abords des chemins, dans les endroits impropres à la culture, tant le Kabyle prend soin d'em-

[1] Carette, ouvrage cité.
[2] Devaux, *Les Kebaïles du Djerdjera*.
[3] Camille Sabatier, *Congrès de l'Association française en* 1881.

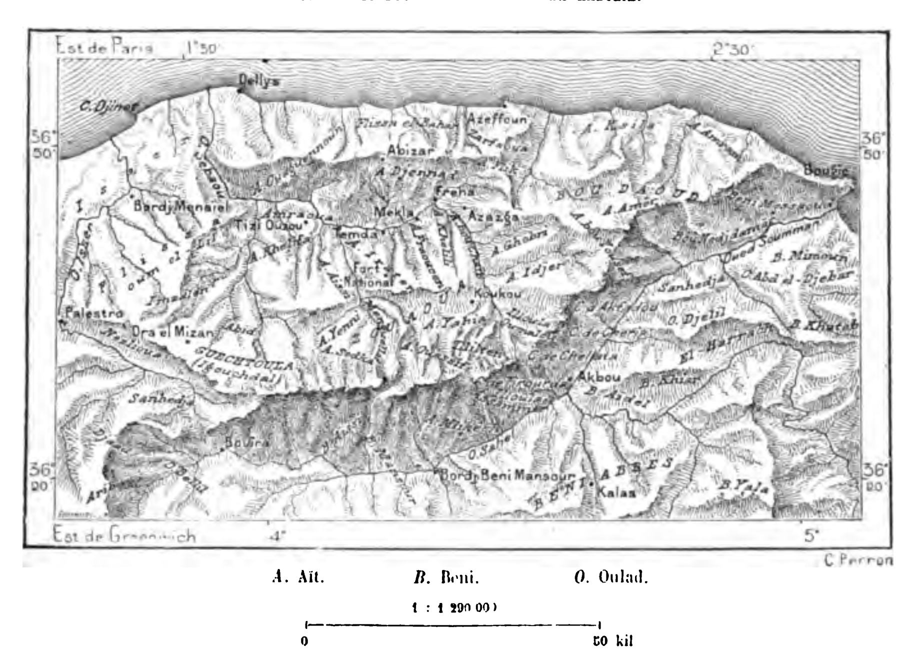
ployer la bonne terre pour les plantations et les ensemencements. En moyenne, le prix d'achat d'un hectare est de vingt à cent fois plus fort en pays kabyle qu'en pays arabe; il atteint jusqu'à des milliers de francs, si considérables que soient de pareilles sommes chez des gens qui ont peu de besoins. Les Français ne peuvent donc songer à s'établir comme colons parmi les Kabyles : il leur serait impossible de soutenir la concurrence des rudes travailleurs indigènes, qui n'ont guère de frais de culture à supporter. Les terres qui furent séquestrées dans la vallée du Sebaou après l'insurrection de 1871, ont dû être confiées à des métayers kabyles et déjà ceux-ci ont pu en maints endroits reconquérir par la bêche une partie de l'ancien patrimoine.

Excellents agriculteurs ou plutôt jardiniers, les Kabyles du Djurdjura sont aussi d'habiles industriels; chez eux tous les travaux sont respectés, même celui du fer, qui est frappé chez les Arabes d'une telle réprobation que le forgeron n'est pas même jugé digne de la mort : dans un combat, celui qui demande grâce en agitant les bras comme pour frapper le fer est épargné par l'Arabe, mais à jamais voué au mépris. Par la division du travail qui s'est graduellement établie, les diverses tribus kabyles ont pris chacune leur spécialité, de sorte que sur les marchés qui se tiennent successivement dans chaque village, aux divers jours de la semaine, on peut se procurer tous les objets manufacturés dont on a besoin. Dans beaucoup de tribus zouaoua les femmes mettent tous leurs soins à fabriquer de beaux vases, et celles de Taourirt, chez les Beni-Yenni, excellent à ce genre de travail[1]; ailleurs on prépare surtout la poterie grossière; le tissage des étoffes occupe les Boû-Chaïb et les Aït-Idjer, dans les montagnes orientales; les Illilten et les Illoula, sur les versants de la haute chaîne du Djurdjura, sont sculpteurs en bois; les Aït-Fraoucen sont les forgerons par excellence, et les Fenaïa du versant oriental ont appris d'un déserteur français l'art de fabriquer des fusils; les Aït-Yenni, les artistes de la race, sont aussi très habiles au travail des armes, et jadis ils préparaient pour les autres tribus les munitions de guerre; ils avaient également pour spécialité de fondre la fausse monnaie, jadis grand article de commerce pour les bandes de placiers qui les expédiaient dans tous les marchés de la Berbérie. Désormais privés de cette industrie, les Aït-Yenni sont encore bijoutiers et fondeurs : ils transforment les douros d'Espagne en colliers, en bagues, en diadèmes, et fixent des émaux sur le métal. Dès 1855, des hommes de la tribu des Aït-Ouassif s'étaient ingéniés à faire un canon qui

[1] Guillaumet, *Tableaux algériens.*

tira trois ou quatre coups dans une des guerres locales[1], et pendant l'insurrection de 1871 les tribus descendues du Djurdjura employèrent aussi le canon contre le fortin de Beni-Mansour. Les marchés des Kabyles, alimentés par l'industrie locale et les importations de l'étranger, sont fort animés. Ils se tiennent d'ordinaire en dehors du bourg, près du cimetière; dans les circonstances politiques ce sont en même temps des assemblées générales pour la discussion des intérêts publics : c'est là que se décidaient autrefois la paix ou la guerre; maintenant, sous la surveillance des

N° 74. — TRIBUS PRINCIPALES DE LA KABYLIE.



A. Aït. *B.* Beni. *O.* Oulad.

1 : 1 290 00)

0 — 50 kil

agents français, on ne peut guère s'y occuper que de l'échange des produits.

La population est si dense dans la Grande Kabylie, que l'agriculture ne nourrit pas tous les habitants : le blé, les figues, les olives, la farine de gland ne suffisent point, et la vente des huiles et des fruits ne leur permet pas d'acheter en échange tout le blé nécessaire; il faut donc que chaque année des milliers d'hommes s'expatrient pour aller gagner leur vie à l'étranger. Un grand nombre se vendaient jadis, comme les Suisses, pour guerroyer au profit des Turcs, et de nos jours c'est encore parmi les Kabyles, surtout chez les Zaouaoua, que se recrutent la plupart des « tirailleurs algériens ». Les Aït-Iraten établis à Alger y tiennent des boulange-

[1] Devaux, ouvrage cité.

ries; les Beni-Abbès vont se faire les banquiers de leurs compatriotes à Alger et dans les autres villes du littoral[1]. Toutefois les plus nombreux émigrants vont dans les villes pour se faire manœuvres ou portefaix ou bien colportent des marchandises de village en village : lors des grands travaux agricoles, ils descendent en multitudes pour offrir leurs bras aux colons comme défricheurs, moissonneurs ou laboureurs. Des colonies entières s'associent avec des tribus arabes de la plaine et finissent par devenir elles-mêmes propriétaires du sol : c'est ainsi qu'ont pris naissance plusieurs villages kabyles des environs de Guelma, de Cherchell, d'Aumale, d'Orléansville[2]. Maintenant que la guerre ne sévit plus en permanence entre les tribus, l'accroissement rapide de la population oblige les Kabyles à étendre de plus en plus leur cercle d'émigration; ils envahissent la Tunisie, ils voyagent dans les oasis et sur les frontières du Maroc. Vers le milieu du siècle on évaluait à 12 000 le nombre des Kabyles expatriés; de nos jours, en comptant les émigrants temporaires, ils sont une quarantaine de milliers. Jadis les deys d'Alger, connaissant l'esprit de solidarité qui rapproche tous les Kabyles, réussirent souvent à se faire payer l'impôt par les Zaouaoua de la montagne en gardant ceux d'Alger comme otages ou en interdisant l'immigration à de nouveaux venus[3].

Paysans, les Kabyles ont les fortes qualités du paysan. Ils sont patients, sobres, d'une stricte économie. Très honnêtes, incapables de fraude, ils exigent des autres la même probité dans les relations commerciales; religieux débiteurs, ils rendent ce qui leur a été prêté, mais ils entendent qu'on agisse à leur égard de la même manière et pour récupérer la plus petite somme on les verra entreprendre de longs voyages, entamer de coûteux procès. Pour défendre ce qui lui paraît juste, le Kabyle est singulièrement entêté : ainsi que le raconte Warnier, les Arabes lui reprochent d'avoir un caillou dans le crâne, ce à quoi il répond : « Et vous y avez un tambour. » Très raisonneur, il voit toujours le côté positif des choses, mais il sait aussi se délasser du travail par le rire, les chants, les saillies; il s'amuse volontiers, bien différent de l'Arabe, toujours digne et grave, qui ne chante jamais derrière sa charrue, pour encourager les bœufs au labour. Si respectueux qu'ils soient des anciens usages, les paysans kabyles sont pourtant moins routiniers que les paysans français; ils ont volontiers introduit la pomme de terre dans leurs jardins et maintenant ils se

[1] Carette, ouvrage cité.
[2] Aucapitaine, *Les Kabyles et la colonisation de l'Algérie.*
[3] Aucapitaine, *Les Kabyles.*

mettent à cultiver la vigne en grandes étendues sur les pentes extérieures du Djurdjura; mais il ne paraît pas qu'ils aient encore tiré grand profit de l'introduction du châtaignier, l'arbre qui produit « le gland français »[1]. Ce qui distingue surtout le Kabyle, c'est son extrême amour de l'indépendance personnelle : chacun veut être le « sultan de sa tête »[2]; chacun parle de son honneur, et le mot arabe *nif*, qui au sens propre signifie « nez », mais qui symbolise la dignité personnelle, la susceptibilité, revient constamment dans les conversations. Outrager gravement l'honneur d'un Kabyle, c'est lui « couper le nez »[3]. Mais ce n'est point dans l'élégance du costume que le Kabyle met son amour-propre. A l'exception de ceux qui vivent dans la société des Français et qui comprennent les avantages hygiéniques de la propreté, tous les habitants du Djurdjura sont revêtus de haillons : ils gardent leurs gandoura sur le corps jusqu'à ce qu'elles tombent en lambeaux et l'on reconnaît difficilement la couleur originaire de leurs chechia. Quant aux maisons, que le mulet de charge, des bœufs, des chèvres et des poules partagent avec la famille, elles sont pour la plupart d'une saleté sans nom : « le Kabyle ne songe point à nettoyer sa demeure tant que le champ de légumes n'a pas besoin d'être fumé[4]. »

La famille kabyle repose encore sur l'achat de l'épouse. La fille est vendue par ses parents de 200 à 1000 francs, selon le rang et l'influence du vendeur et la beauté de la personne : « le père mange sa fille, » suivant l'expression populaire, quand il dépense la somme reçue en dot. Devenu maître à son tour, le mari peut se défaire de son épouse en la renvoyant chez ses parents, qui la revendent en remboursant au premier époux tout ou partie du prix d'achat; quelquefois même le mari se débarrasse de sa femme à bénéfice et sans intermédiaire de la famille. La formalité du divorce est fort simple : un mot, répété trois fois, suffit, et le mariage est rompu. Le droit de commandement de l'homme sur la femme est absolu : en plusieurs tribus, le mari, en s'approchant de l'épouse, déposait un bâton à côté d'elle, sans avoir à lui en expliquer l'usage[5]; ailleurs l'époux tirait, à hauteur de la tête de sa femme et presque à bout portant, un coup de fusil ou de pistolet, qui parfois mettait le feu à la coiffure : c'est ainsi qu'il signifiait son droit de maîtrise absolue sur la personne et même la vie de sa femme[6]. L'adultère est sévèrement puni chez

[1] Bibesco, *Les Kabyles du Djurdjura*.
[2] L. Féraud, *Revue Africaine*, n° 35, septembre 1882.
[3] Devaux, ouvrage cité; — Lambert, ouvrage en préparation sur les *Kabyles*.
[4] Camille Sabatier, *Revue Géographique internationale*, 1881.
[5] Villot, *Mœurs de l'Algérie*.
[6] L. Féraud, *Revue Africaine*, n° 36, novembre 1862.

la femme : avant l'arrivée des Français, la peine prononcée était celle de la lapidation et le plus souvent les parents, prévenant le déshonneur d'un jugement public, se chargeaient de tuer l'épouse infidèle; les bâtards étaient mis à mort; encore de nos jours, la plupart des meurtres qui se commettent en Kabylie ne sont que des observances secrètes de l'ancienne coutume. A l'égard du mariage il n'y a donc guère de différence entre les institutions des Kabyles et celles des Arabes. Toutefois les époux sont rarement polygames dans les tribus du Djurdjura et la femme jouit d'ordinaire d'une grande liberté pour la direction du ménage; battue par le mari, elle a même le droit de s'enfuir chez ses parents ; désormais elle a conquis la liberté comme « insurgée »[1]. En outre, elle a sur les Mauresques le privilège de sortir librement de sa demeure, la figure dévoilée; on ne la rencontre seule nulle part : aux champs, à la fontaine, les femmes sont toujours de compagnie et les jeunes hommes ne s'arrêtent jamais auprès d'elles. En pratique la femme kabyle jouit souvent de l'égalité qui lui est refusée en droit. D'ailleurs on a vu de nombreux exemples de femmes qui ont acquis une influence prépondérante sur leurs tribus, soit comme héroïnes, soit comme prophétesses, et leurs koubba ne sont pas moins vénérées que celles des saints marabouts. On ne saurait s'étonner de cette supériorité du rôle de la Berbère, comparée à ses sœurs arabes, quand on voit mainte femme kabyle, à laquelle des traits anguleux, un profil d'oiseau de proie, des yeux noirs et perçants, un disque ou une étoile dorée pendant au front, des chaînettes, des anneaux qui brillent et résonnent, et tout un accoutrement sauvage, retenu par une large ceinture, donnent un aspect tragique. Comme personne humaine, quand elle est veuve ou divorcée, mais non quand elle est fille orpheline[2], la femme kabyle a les mêmes droits que l'homme en justice et comme lui peut acheter, vendre ou transmettre sa fortune. Déjà dans quelques tribus une certaine évolution se fait vers une nouvelle constitution de la famille et diverses communautés, conseillées par des amis français, ont décidé que désormais la fille ne serait plus livrée à l'époux avant l'âge de quatorze ans[3]. En outre, l'ouverture d'écoles françaises, où les filles indigènes donnent des preuves remarquables de zèle et d'intelligence, contribue puissamment à l'émancipation de la femme kabyle.

Les changements qui se préparent dans la famille berbère sont faciles à accomplir, car les Kabyles ne sont pas, comme les Arabes, tenus par la

[1] Clamageran, *L'Algérie*.
[2] Lambert, ouvrage manuscrit sur les *Kabyles*.
[3] Camille Sabatier, *Bulletin de la Société de Géographie d'Oran*, 1883, n° 19.

lettre du Coran. Ils ont leurs lois ou plutôt leurs coutumes, désignées sous le nom de *kanoun* ou « canons », qu'ils ont certainement emprunté aux Byzantins, et ces lois se modifient de siècle en siècle avec la morale. D'après leurs traditions, les Kabyles auraient été chrétiens : les croix tatouées sur les visages des femmes et même de quelques hommes, celles qui, dans quelques tribus, sont gravées sur les portes des maisons et jusque sur les mosquées, seraient des symboles de l'ancienne religion : et l'on dit que les Aït-Iraten, qui furent les derniers à se soumettre à la domination française, avaient été aussi les derniers à se convertir à l'Islam[1]. Quoi qu'il en soit, il ne paraît pas que le christianisme ait modifié d'une manière profonde les mœurs et les idées des indigènes : il ne fut guère qu'un nom, et les recherches faites par MM. Hanoteau et Letourneux pour retrouver des preuves historiques de la domination du culte chrétien dans le Djurdjura sont restées infructueuses[2]. Après s'être dits chrétiens sans l'être, les Kabyles se sont dits musulmans sans le devenir; ayant « apostasié jusqu'à douze fois »[3], ils ont pris quelques observances de l'Islam, mais il est rare qu'ils pratiquent avec zèle. Ils négligent de faire les prières et les génuflexions, observent mal le jeûne du Ramadan : l'écho de la montagne, consulté par eux pour savoir s'ils avaient le droit de manger, leur a répondu : « Mangez! » disent-ils à ceux qui les interrogent[4]. Seules entre tous les musulmans, quelque rares tribus du Djurdjura se souillent même de la chair du sanglier. A peine cent Kabyles chaque année font-ils le pèlerinage de la Mecque, bien plus en marchands qu'en pèlerins. La plupart de leurs cérémonies semblent être l'héritage d'un passé antérieur aux religions modernes du Christ et de Mahomet; ils célèbrent les divinités de la nature qui disposent de la chaleur, du vent et de la pluie, qui donnent la fécondité à la terre et aux bêtes; les malades viennent manger sur la tombe de l'étranger, espérant y recouvrer la santé. A certains jours de l'année se forment des processions en l'honneur de l'antique déesse, que représente une poupée, la « Fiancée des eaux » : ce sont les « Rogations » qui, dans le cours des âges, se sont accommodées déjà de trois cultes successifs[5]. On peut même se demander si les vases kabyles à deux anses, qui portent ces peintures en noir et en rouge appréciées des amateurs, ne sont pas aussi des représentations de

[1] Périer, *Bull. de la Société d'Anthropologie*, 1860; — Dugas, *La Kabylie et le peuple kabyle.*
[2] *La Kabylie et les coutumes kabyles.*
[3] Ibn-Khaldoun, *Histoire des Berbères*, traduite par de Slane.
[4] Carette, ouvrage cité.
[5] Masqueray, *Bulletin de Correspondance africaine*, 1882.

la déesse Tanit : ces vases ont un aspect qui les fait ressembler à des idoles.

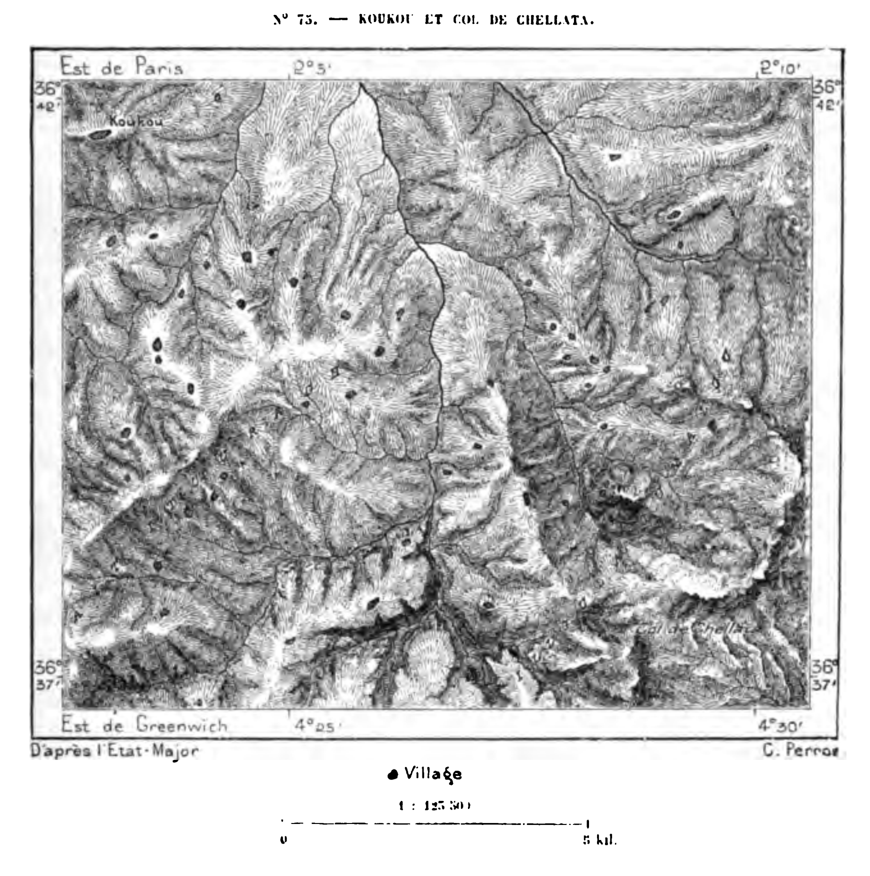
Les descendants des convertisseurs arabes résident encore en Kabylie sans s'être confondus avec le reste de la population : ce sont les familles dites « maraboutiques », parfois assez nombreuses pour constituer de véritables clans. Tous les marabouts du Djurdjura disent être venus de l'ouest, et quelques noms de lieux permettraient de croire que les Maures Andalous sont représentés en grand nombre parmi eux[1]. On les respecte et c'est entre leurs mains que se prêtent les serments; toutefois on s'en méfie et l'on prend soin de ne pas les laisser empiéter sur les droits de la communauté. On leur assigne des villages spéciaux, qui sont d'ordinaire situés au-dessous des villages de la tribu et dont par conséquent la position militaire n'est pas de nature à mettre en danger la liberté des voisins. Ils donnent des conseils, enseignent aux enfants à réciter les versets du Coran, mais on ne leur permettrait point de citer une prescription du livre saint dans les assemblées : celles-ci ne reconnaissent que les kanoun. Les marabouts, en partie entretenus par des cotisations volontaires, empêchés par leur vocation de toucher les instruments de fer[2], tombent fréquemment dans la paresse, et leurs villages, même ceux qu'entourent les terres les plus fertiles, sont des amas de masures délabrées. Djemâa es-Sahridj, qui occupe pourtant une si admirable position au centre du bassin du Sebaou, se révèle aux voyageurs comme un village de marabouts par la pauvreté de son apparence. Dans ces derniers temps, les confréries musulmanes ont fait de grands progrès en pays kabyle. Quelques zaouya, établies au milieu des tribus, sont entourées d'un terrain neutre interdit à tout belligérant par la confrérie : la plus influente de ces communautés religieuses est celle de Ben Ali Cherif, à Chellata, sur le versant extérieur du Djurdjura oriental : le prieur est devenu une sorte de prince, un des grands personnages indigènes de l'Algérie. Quant aux Juifs, quelques tribus kabyles leur ont interdit l'entrée de leur pays : elles craignent que, par les prêts usuraires, ils ne deviennent peu à peu les maîtres du pays; les Aït-Yenni redoutent aussi de trouver en eux des rivaux dans le travail de la bijouterie. Mais la plupart des marchés sont fréquentés par des Juifs, et même il existe des Israélites kabyles ne parlant que cette langue[3].

Quoique bien modifiée par la conquête française, la société kabyle garde encore dans sa constitution politique des traits distinctifs, qui en font

[1] C. Devaux, *Les Kebaïles du Djerdjera.*
[2] Carette, ouvrage cité.
[3] Lambert, ouvrage cité.

l'une des plus originales et des plus curieuses parmi les sociétés humaines. Tous les historiens qu'elle a trouvés, Carette, Devaux, Féraud, Aucapitaine, Hanoteau et Letourneux, Sabatier, d'autres encore, en parlent avec étonnement, et certes les nations les plus civilisées auraient encore beaucoup à apprendre chez ces montagnards naguère ignorés. Là où ni la consigne militaire ni la pression administrative n'ont arrêté le libre jeu des anciennes coutumes, chaque village ou *taddert* est une petite répu-

N° 75. — KOUKOU ET COL DE CHELLATA.



blique se gouvernant elle-même; tous les citoyens, pauvres et riches, jeunes et vieux, en font partie : dès l'âge de quinze ans l'adolescent est citoyen; s'il est assez fort pour épauler son arme, il a le droit d'émettre un vote; seulement on attend de lui qu'il ait pour les hommes faits et les vieillards la déférence qui convient à sa jeunesse. L'assemblée ou *djemâa*, composée de tous les citoyens des diverses *kharouba*, se réunit une fois par semaine, plus souvent si des intérêts majeurs sont en discussion, prononce sa volonté, choisit ceux qui doivent l'accomplir. Puisqu'elle se compose de l'universalité des citoyens, elle cumule tous les pouvoirs, poli-

tique, administratif, judiciaire; elle juge les manquements à l'honneur, les actes indignes d'un homme libre, les atteintes portées à l'hospitalité; il lui est même arrivé, quand un des membres de la tribu avait conquis une grande fortune, de lui signifier qu'il aurait désormais à se reposer pour laisser à d'autres les occasions de s'enrichir[1]. Elle prononce les peines, qui sont presque toujours de quelques sous ou de quelques francs au profit de la caisse communale, mais qui, dans les cas graves, peuvent aller jusqu'au bannissement. Celui qui fait honte à sa tribu doit la quitter : pour lui signifier son exil, on monte sur son toit pour enlever les tuiles; sa maison sera démolie. L'emprisonnement n'est prononcé contre personne, car la liberté est un bien trop précieux pour qu'on puisse en priver même le criminel. La bastonnade, les coups de toute espèce sont considérés comme avilissant aussi bien celui qui frappe que celui qui est frappé : ce sont des châtiments inconnus dans la libre montagne. La mort n'était prononcée que pour le crime de haute trahison, mais chaque individu gardait contre son ennemi le droit de vengeance personnelle. Le mépris public eût accablé celui qui ne versait pas sang pour sang : « le meurtre est un prêt, il faut le rendre, » dit la sagesse kabyle[2].

Pour administrer la commune comme délégué de la djemâa et veiller à la bonne renommée du village, les citoyens choisissent un amin, d'ordinaire parmi les riches, car ses fonctions sont gratuites; souvent même il se trouve obligé à de fortes dépenses, et s'il accepte la position de serviteur public que lui impose la commune, c'est à la condition d'en retirer pour lui et sa famille une certaine distinction honorifique. Il est maintenu dans sa charge aussi longtemps qu'il remplit son devoir; mais dès qu'il ne donne plus satisfaction à ses concitoyens, il s'aperçoit à l'attitude de tous que son devoir est de se retirer : il est rare qu'un amin ait l'indélicatesse d'attendre le vote qui lui retire son mandat. Toutefois il serait à craindre que l'amin, nommé par le *soff* ou parti de la majorité, voulût servir les intérêts de groupe au détriment de la minorité. Il importe donc de sauvegarder les intérêts du soff le moins nombreux et la commune y a pourvu. L'amin, pouvoir exécutif, est nommé par le parti qui a le nombre pour lui; mais le trésorier, l'*oukil*, est toujours l'élu de la minorité : c'est lui qui dispose des fonds. Aucune dépense ne peut être faite si les deux partis ne sont unanimes pour la vouloir, si les deux délégués n'apposent leurs sceaux respectifs au décret reproduit par l'écrivain public.

[1] Carette, ouvrage cité.
[2] Dugas, *La Kabylie et le peuple kabyle.*



VILLAGE DE LA KABYLIE

Dessin de A. Slom, d'après une photographie.

En outre chaque soff constitue une sorte de commune dans la commune et s'associe avec les soff correspondants des bourgades voisines et même des confédérations lointaines. Entretenus par des contributions volontaires, les soff doivent un concours solidaire à tous leurs membres; ils adoptent, élèvent les enfants des associés, recueillent et défendent les fugitifs[1]. L'association se pratique sous mille formes en Kabylie. Tantôt elle embrasse plusieurs familles et s'applique à l'universalité des biens; elle constitue alors une grande famille comme la *zadrouga* serbe; tantôt l'association est restreinte à un travail particulier, agricole ou industriel. D'ailleurs la responsabilité des associés est toujours solidaire : on ne connaît pas en Kabylie la « responsabilité limitée » des sociétés françaises[2].

Grâce à l'esprit de solidarité républicaine qui unit tous les membres du village, le dénuement y est inconnu. Sans perdre de sa dignité, le pauvre reçoit de la commune la ration de vivres qui lui est nécessaire. Un Kabyle fait-il abattre une bête pour la nourriture de sa famille, il est tenu d'en faire avertir le taddert par le crieur public, afin que les malades et les femmes enceintes puissent se procurer de la viande. Parfois des repas publics ont lieu et chacun doit y prendre part, le riche aussi bien que le pauvre : il ne faut pas qu'un membre de la commune ait l'air de dédaigner le mets que son frère mange à belles dents. Celui qui se bâtit une maison a droit à l'assistance du village entier; celui qui laboure ou qui moissonne peut compter sur l'aide du voisin en cas de nécessité et lui-même lui doit son travail en échange : une corvée générale a lieu pour cultiver le champ dont le propriétaire ne peut plus travailler; tous sont tenus envers tous d'assistance mutuelle. Même envers l'étranger malheureux, le Kabyle doit se conduire en ami : il faut qu'il aille au-devant de lui dans les journées d'orage, qu'il le nourrisse en temps de famine. Pendant le terrible hiver de 1867 à 1868 qui fit périr tant de milliers d'indigènes près des villes françaises, les mendiants accourus de toutes parts vers les montagnes du Djurdjura furent nourris par les Kabyles : aucun n'y mourut de faim[3].

On pourrait croire que cette société kabyle, morcelée en autant de petites démocraties qu'il y avait de villages, se trouvait sans force contre un ennemi du dehors. Au contraire, elle était plus forte que les petits États arabes centralisés, où la foule des sujets, suivant son maître, succombait ou trahissait avec lui. Dans le danger commun, les confédé-

[1] Hanoteau et Letourneux; — Ernest Renan, *Revue des Deux Mondes*, 1873.
[2] Bibesco, ouvrage cité; — Clamageran, ouvrage cité.
[3] Hanoteau et Letourneux, ouvrage cité.

rations se formaient entre les soff des tribus, ainsi qu'entre les tribus elles-mêmes et de toutes parts accouraient des jeunes gens, jurant de faire le sacrifice de leur vie : c'étaient les *imessebelen* ou « dévoués ». Avant la bataille, les marabouts lisaient sur eux la prière des morts, et ils mouraient en effet s'ils n'avaient pas la victoire[1]. Tous les Kabyles, si divisés qu'ils fussent, se sentaient unis dans le péril commun par un lien de solidarité collective. Tous reconnaissaient la vertu de l'*anaya*, mot arabe qui signifie protection[2], mais que l'on emploie aussi dans le sens d'honneur : c'est le « sultan des Kabyles, qui fait le bien et ne réclame point d'impôts ». Un voyageur, un mendiant, un opprimé invoquait l'appui d'un Kabyle : celui-ci devait le secourir et le défendre ; son honneur était engagé et avec son anaya celle de la tribu. La guerre éclatait entre deux villages : les femmes étaient aussitôt mises sous l'anaya commune des belligérants ; parfois il était décidé qu'un chemin, qu'un district, qu'un jour de la semaine seraient réservés pour la trêve et ces stipulations étaient mises sous la garantie collective de l'anaya. Lorsque les dissensions duraient longtemps entre deux partis en lutte, des pacificateurs se présentaient et « jetaient » leur anaya entre les combattants : par cela même la paix était rétablie ; nul n'eût osé commettre un outrage contre l'honneur des amis.

Maintenant ce sont les Français qui, à leur tour, jettent l'anaya entre les tribus, et celles-ci, qui déjà se sentent à demi françaises, observent scrupuleusement la paix. Il ne manque pas d'Européens qui, séduits par le genre de vie démocratique des Kabyles, sont devenus des leurs, portant leur costume, mangeant leur pain et restant avec eux dans les djemâa ; d'autre part, les Kabyles sont heureux et fiers quand on leur accorde la naturalisation, et si elles ne craignaient un refus, des tribus entières se feraient inscrire sur les listes de nationalité française. L'instruction primaire, qui se généralise chez les Kabyles et dont ils ont déjà décrété l'obligation et la gratuité dans quelques villages, les élèvera au même niveau que bien des populations dites « aryennes ». Certes, on peut compter sur l'avenir historique de cette nation forte et laborieuse à laquelle l'humanité doit déjà le service immense d'avoir, sous le nom d'Arabes, conservé et développé en Espagne les sciences léguées par le monde hellénique et qui, dans le reste de l'Europe, étaient menacées de se perdre à jamais sous la nuit du moyen âge.

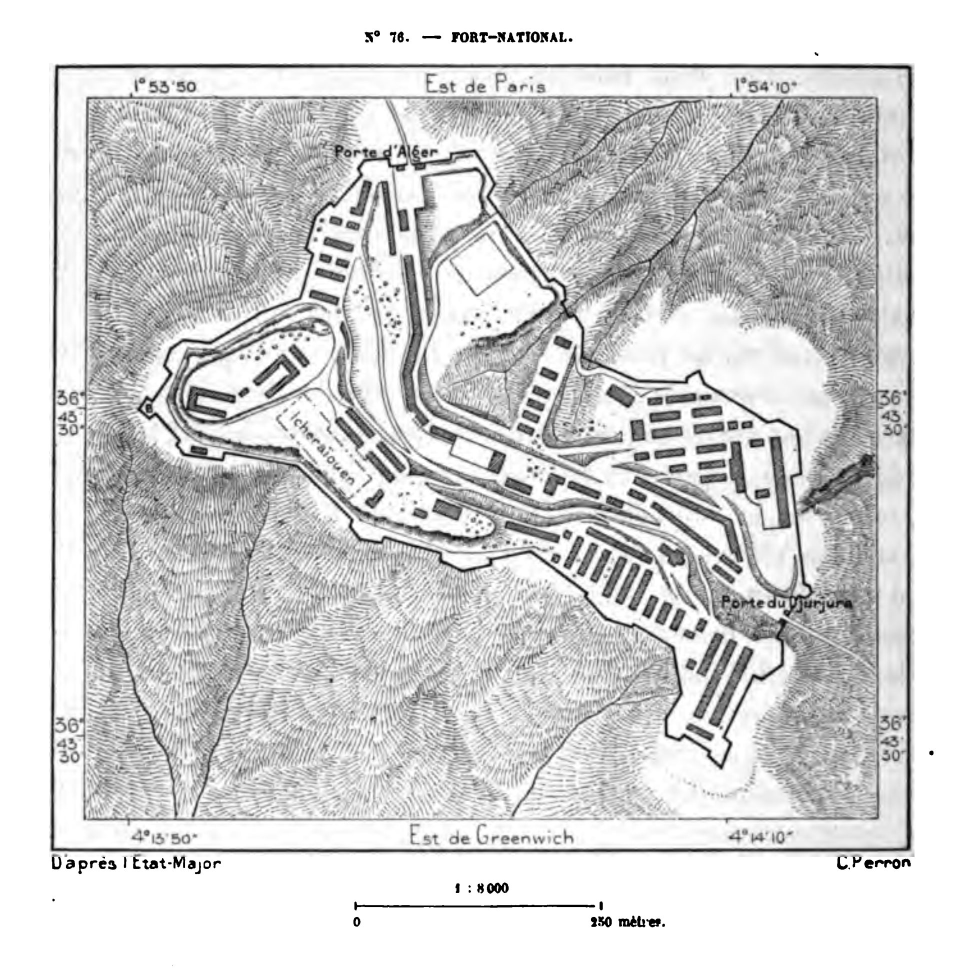
[1] Hanoteau et Letourneux, ouvrage cité ; — N. Robin, *Revue Africaine*, 1874.
[2] Lambert, *Notes manuscrites*.

Plus de quatorze cents villages sont épars sur les pitons, les terrasses et les promontoires de la Grande Kabylie, et dans le nombre il en est qui ont jusqu'à 2000 et 2400 habitants. Ce sont des amas de masures pressées les unes contre les autres; cependant on reconnaît une certaine méthode dans la distribution des quartiers. Tous les habitants appartenant au même groupe familial constituent une *kharouba*, dont les demeures forment un massif distinct, et les ruelles des diverses kharouba convergent vers une place commune, qui est la djemâa : au milieu de cet espace, une arcade entre deux maisons abrite les bancs où siègent les anciens quand ils président l'assemblée. Si peuplé qu'il soit, le Djurdjura n'a point de villes, dans le sens ordinaire de ce mot : Fort-National, la capitale militaire de la contrée, n'est qu'un ensemble de casernes, de magasins, d'auberges, de quelques maisons particulières, de promenades et de jardins, enfermé dans une enceinte irrégulière qui suit la crête d'une montagne et dévale de terrasse en terrasse sur des pentes escarpées, d'où la vue s'étend sur un immense horizon. En dehors de la porte dite d'Alger est une vaste esplanade où se tient le « marché du Mercredi », qui avait valu à l'ancien village son nom arabe de Souk el-Arbâ. Le fort actuel a été fondé en 1857, à peu près au centre géographique de la Grande Kabylie, au milieu de la confédération de la puissante tribu des Aït-Iraten, dont on voit les villages noirâtres créneler chaque piton des alentours. Pendant l'insurrection de 1871, les Kabyles essayèrent de reprendre cette « épine plantée dans leur œil », la forteresse haïe, dont la vue leur rappelle la perte de l'indépendance, et ils poussèrent même des travaux d'approche réguliers contre les murs : ils durent se retirer après deux mois de siège et, en punition, plusieurs tribus furent privées de leurs terres. La hauteur même (916 mètres) de Fort-National, qui fait de cette place un observatoire militaire de toute la contrée et qui, sans nul doute, en fera l'un des sanatoires les plus appréciés des Algériens, empêche que la ville ne prenne une grande importance comme lieu de peuplement et de trafic; toutefois elle deviendra un centre nécessaire de commerce quand les routes de Dra el-Mizan, de Beni-Mansour, d'Akbou, non encore terminées, viendront y rejoindre le chemin d'Alger. Le plus gros bourg kabyle de tout le Djurdjura, Beni-Yahsen en berbère, Beni el-Hassen en arabe, couronne au sud-ouest le sommet d'un piton dans le territoire des Beni-Yenni; il renferme une soixantaine de boutiques où l'on travaille les armes et les bijoux; de ses quatre mosquées deux sont surmontées de minarets.

Dans les vallées du Sebaou et de ses affluents, qui contournent les hauteurs que domine Fort-National, les colons européens ont déjà fondé

quelques villages, pourvus de terres séquestrées à la suite de l'insurrection. Azazga, Freha, Mekla, Temda, qui se succèdent du nord-est au sud-ouest dans la vallée, jalonnent déjà la route future qui reliera directement Alger et Bougie. Mais actuellement presque toute la vie commerciale de la région se concentre dans la ville moderne de Tizi-Ouzou, — en arabe Fedj el-Guendoul, — le « Col des Genêts épineux », qui s'élève à 257

N° 76. — FORT-NATIONAL.



mètres d'altitude, sur un petit seuil de collines, à l'ouest d'une vaste plaine où s'unissent les eaux torrentielles de l'oued Sebaou et de l'oued Aïssi. En cet endroit les Turcs possédaient un bordj d'où ils surveillaient de loin les montagnes occupées par les tribus indépendantes : la peuplade des Amaraoua, qu'ils avaient dressée contre les autres Kabyles, leur servait de makhzen pour maintenir dans l'obéissance les tribus des alentours; en outre elle gardait les marchés où descendaient les montagnards pour échanger leurs olives et leurs figues contre du blé. Occupé en 1851 par les

Français, le bordj de Tizi-Ouzou protégea bientôt un petit village civil, auquel succéda en 1871 une ville grandissante. Il est en Algérie peu d'agglomérations urbaines qui se soient aussi rapidement développées que ce chef-lieu administratif de la Kabylie : c'est par milliers que les montagnards descendent à ses marchés, et, dans ses rues ombreuses, les voitures et les chars se croisent incessamment. Au nord de la ville s'élève la butte isolée du djebel Belloua, d'où l'on voit se dérouler dans toute sa beauté l'immense amphithéâtre des monts. L'oued Sebaou contourne cette montagne par un étroit défilé que des arbres entraînés fermèrent un jour, changeant en lac toute la plaine supérieure[1]. C'est au nord-est de Tizi-Ouzou, dans les montagnes des Aït-Djenad, que l'on a découvert la curieuse stèle berbère d'Abizar, si souvent mentionnée par les archéologues : elle représente un cavalier nu, armé d'un bouclier et de trois javelots[2].

Tizi-Ouzou sera bientôt rattaché à Alger par un embranchement de chemin de fer et déjà les colons affluent autour des endroits désignés pour les stations futures à l'entrée de la Kabylie. On projette la construction d'une autre voie ferrée qui remonterait la vallée de l'oued Bou-Gdoura vers le village prospère de Bordj-Boghni, situé dans un cirque verdoyant, au pied d'une colline fortifiée d'où les Turcs surveillaient les Guechtoula. A 16 kilomètres à l'ouest de Bordj-Boghni, sur le versant d'une montagne à croupe arrondie, s'élève la petite ville de Dra el-Mizan, qui eut naguère, avant la pacification générale de la contrée, une réelle importance stratégique. Cette ville occupe en effet, au sud-ouest de la Grande Kabylie, le seuil d'accès par lequel des troupes venues du sud peuvent contourner facilement la haute chaîne du Djurdjura et pénétrer dans la dépression longitudinale qui court parallèlement à la crête, dans l'intérieur du massif. Dra el-Mizan n'est plus classée comme place militaire.

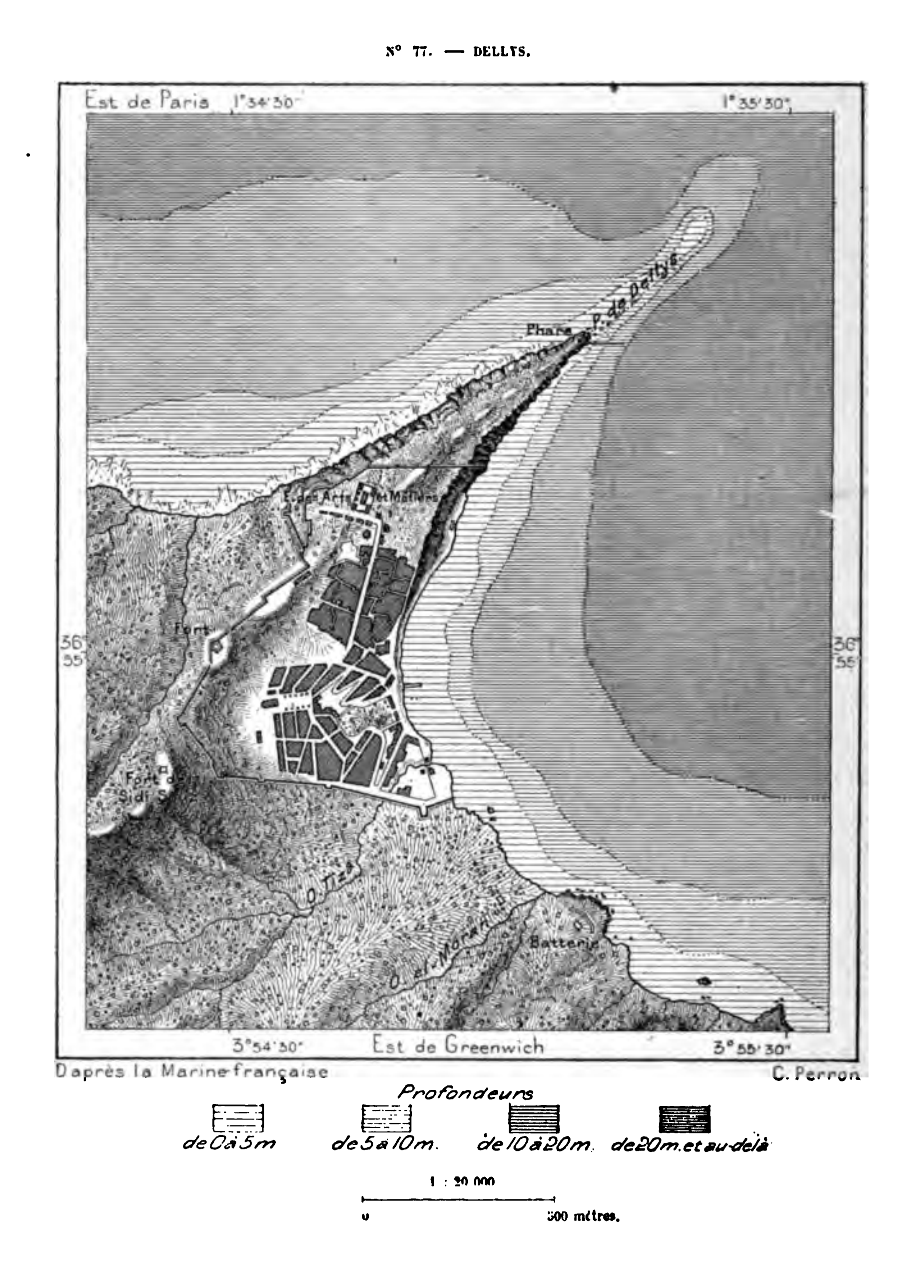
En aval du confluent du Bou-Gdoura, l'oued Sebaou, échappant à la région des montagnes, se recourbe vers le nord-ouest, puis vers le nord. De populeux villages se sont également fondés dans sa basse vallée : Rebeval, Ouled-Keddach, Bois-Sacré se succèdent sur les bords de la rivière ; mais le marché maritime ne se trouve pas à l'embouchure même du fleuve : il est situé plus à l'est, au premier abri qu'un promontoire de rochers offre contre les vents du nord-ouest. Ce marché est la petite ville de Dellys ou Dellis, composée d'une longue rue, entourant en écharpe

[1] Carette, ouvrage cité.
[2] Masqueray ; Tissot, etc.



la pente d'une colline, et de quelques ruelles dont les unes montent à l'assaut de la hauteur et les autres descendent brusquement vers le port; une jetée, qui s'enracine au cap Dellys, mais qui ne s'avance encore qu'à

N° 77. — DELLYS.



une centaine de mètres dans le golfe, est destinée à protéger un jour le mouillage contre les vents du nord et de l'est. En attendant ce brise-lames et le chemin de fer qui doit le rattacher au réseau, Dellys ne se développe que lentement, malgré l'accroissement considérable de la popu-

lation et du commerce dans la vallée du Sebaou, dont elle est le débouché naturel[1]. C'est que les communications faciles de Tizi-Ouzou avec Alger ont enlevé à Dellys son rôle d'entrepôt et de marché au bénéfice de la capitale. Dellys n'a plus qu'un cercle d'attraction très étroit pour l'expédition des denrées locales, blés, raisins, oranges. Elle a cependant une des principales institutions du département d'Alger, une école des arts et métiers où s'instruisent des jeunes gens, presque tous Kabyles. A l'est de Dellys, sur la côte presque rectiligne, sans abri, il n'existe que deux centres de colonisation européenne, Tikzirt, près duquel est le petit port de Taksebt, et Azeffoun ou Zeffoun, appelé aussi Port-Gueydon ; presque toutes les masures des Kabyles d'Azeffoun sont bâties avec les débris d'une cité romaine. Bou-Daoud, appartenant à la tribu du même nom, les « Pères de David », reçoit aussi quelques embarcations de cabotage[2].

L'Isser, qui limite les massifs occidentaux de la Grande Kabylie, naît à grande distance à l'ouest de ces montagnes, dans une des dépressions ouvertes entre les chaînes parallèles des monts de Titteri, directement au sud d'Alger. Une ville, qui depuis quelques années a pris une certaine importance, Berouaghia, s'est bâtie non loin du seuil qui sépare les sources de l'Isser et le versant oriental du Chélif; des ruines rappellent le séjour des Romains dans la contrée. Berouaghia, c'est-à-dire les « Asphodèles », est un centre agricole, grâce à la fertilité des fonds de vallée et à la richesse en herbages des monts environnants. Les Turcs y avaient un haras et les Français y ont fondé une bergerie modèle, ainsi qu'une école d'agriculture; son pénitencier agricole renferme en moyenne plus de mille condamnés. Berouaghia sera l'une des stations principales du chemin de fer d'Alger à Laghouat et l'on pourra sans peine la rattacher à la voie ferrée d'Alger à Constantine, soit à l'est par la féconde plaine des Beni-Sliman et la ville d'Aumale, soit au nord-est par la vallée de l'Isser et le village de Tablat.

En aval du brusque détour que forme l'Isser à l'endroit où il vient se

[1] Communes de plein exercice de la Grande Kabylie en 1881 :

Tizi-Ouzou. . .	23 638	hab., dont	1 101	Européens et Juifs;	924	hab. agglomérés.
Dellys.	13 010	»	1 678	»	3 006	»
Bois-Sacré. . .	7 232	»	304	»	304	»
Rebeval	5 161	»	295	»	000	»
Dra el-Mizan . .	2 419	»	591	»	695	»
Fort-National. .	236	»	236	»	236	»

[2] Mouvement de la navigation à Dellys en 1883 : 236 navires jaugeant 84 640 tonnes.

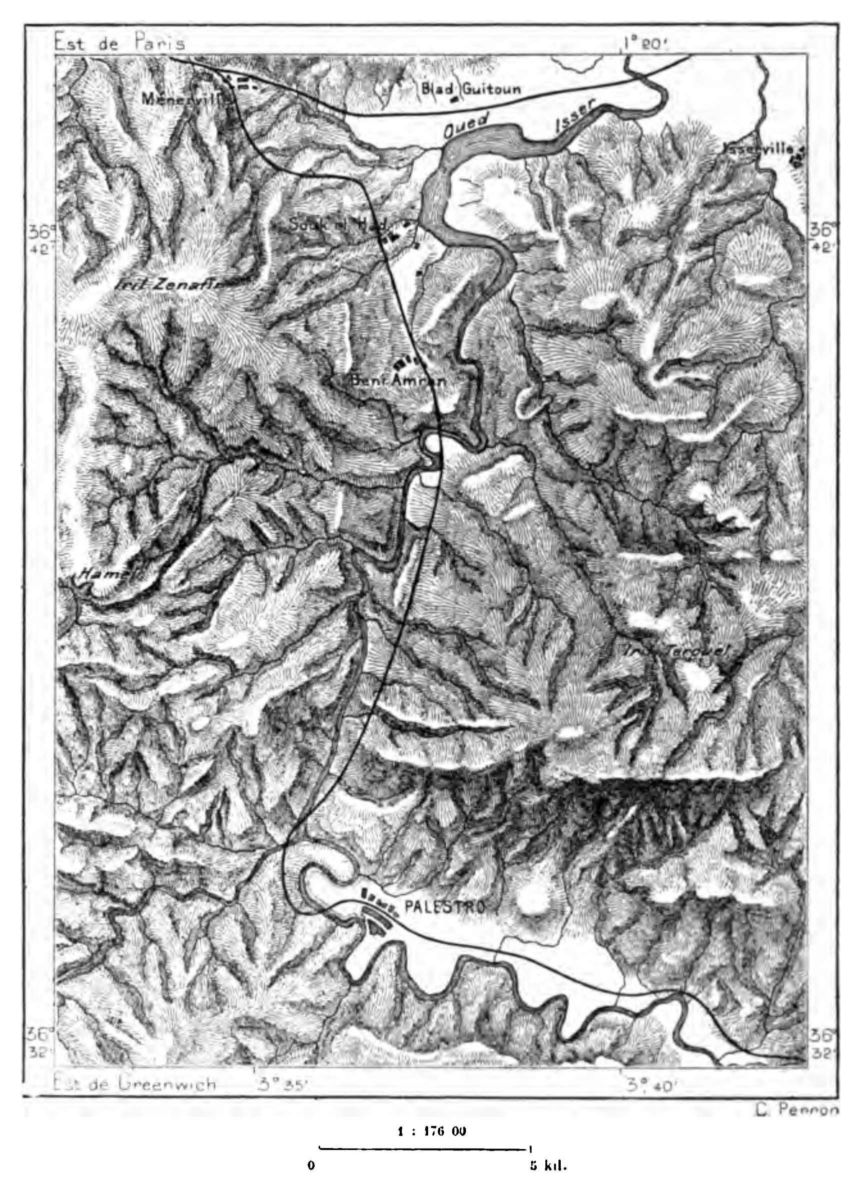
heurter contre les montagnes de la Grande Kabylie, une ville prospère, entourée et percée de belles avenues, longe la berge droite de la rivière : c'est Palestro, fondée depuis l'ouverture de la route qui pénètre dans les gorges de l'Isser et qu'accompagne maintenant une voie ferrée; des terrassiers et des maçons furent les premiers habitants de Palestro. En 1871, le village naissant fut complètement détruit par les Kabyles révoltés et une cinquantaine d'Européens furent massacrés; un fort de refuge domine maintenant la ville. Palestro est très fréquemment visitée par les promeneurs d'Alger, qui viennent admirer le pittoresque défilé de l'Isser.

La plaine qui s'ouvre au nord de ce passage étroit est une des plus peuplées de l'Algérie : les Isser, qui en étaient naguère presque les seuls habitants, constituaient une puissante tribu, dont une colonie, dit-on, s'était établie dans l'île de Malte[1]. Actuellement les villages français sont nombreux dans les campagnes. Beni-Amran se montre à l'ouest sur les pentes; Isserbourg apparaît au milieu des arbres sur une butte qui domine la rive droite; Blad-Guitoun est au nord, sur un renflement qui force l'Isser à se rejeter vers l'est; Isserville, au nord de l'oued Chender, occupe le centre de la plaine, près de l'endroit où se tient le grand marché des Isser, jadis rendez-vous de toute la population kabyle. Aux diverses tribus cantonnées dans leurs vallées hautes ou sur leurs pitons de montagnes il fallait un champ commun pour se rencontrer avec les gens de la plaine, et ce champ devait être naturellement vers l'extrémité du pays kabyle la plus rapprochée des territoires arabes, dans le voisinage de la porte d'entrée que forme le col des Beni-Aïcha. La conquête du pays par les Français a changé les conditions économiques de la contrée et diminué en conséquence la valeur des transactions annuelles à la foire des Isser. La fondation de Tizi-Ouzou, beaucoup plus avant dans l'intérieur du pays, a créé un marché permanent à proximité de toute la région du haut Sebaou; d'ailleurs, à 4 kilomètres à peine du champ de marché, est né le village prospère de Bordj-Menaïel et à 10 kilomètres plus loin, sur la route de Tizi-Ouzou, s'est fondée une autre importante colonie européenne et spécialement alsacienne, Azib-Zamoun, appelée officiellement Haussonvillers. Pourtant si grande est la force de l'habitude, que le marché des Isser n'est point abandonné : il a toujours son grand caravansérail, et devant les arcades de l'ancien bureau arabe on montre encore l'endroit où les indigènes arrêtés et condamnés sommairement étaient exécutés en pleine foire. Au nord, l'Isser serpente dans sa large vallée et va

[1] C. Devaux, *Les Kebaïles du Djerjera.*

se perdre dans la mer non loin du cap Djinet, superbe massif de basalte exploité par les carriers. La ville romaine de Cissi n'a pas été remplacée et

N° 78. — PALESTRO ET LES GORGES DE L'ISSER.



1 : 176 00

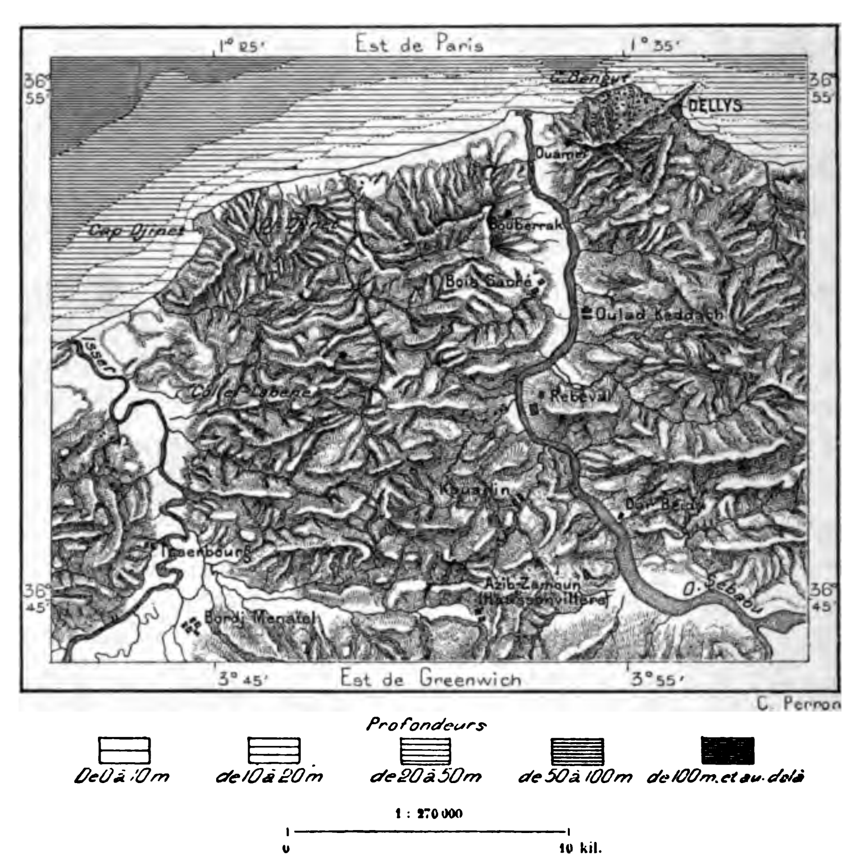
0 — 5 kil.

il n'y a point de port sur la plage, quoique les bateaux d'Alger se rendent quotidiennement dans la baie voisine : c'est de là que viennent les beaux poissons de la « Pêcherie d'Alger[1] ».

[1] A. de Vialar, *Africa*, 1880.

Du champ de vente des Isser[1] on aperçoit à 7 kilomètres à l'ouest la large brèche des montagnes, si importante dans l'histoire militaire et commerciale de la contrée, qu'on appelle le col des Beni-Aïcha et dont le seuil est occupé maintenant par la petite ville bruyante de Ménerville. L'embran-

N° 79. — BASSES VALLÉES DU SEBAOU ET DE L'ISSER.



chement de Tizi-Ouzou vient rejoindre en cet endroit la ligne de Constantine à Alger : on n'a plus qu'à descendre vers la grande ville, qu'on voit bientôt blanchir au loin sur le bord de son golfe bleu : on est déjà dans la banlieue d'Alger.

Alger, la capitale de la « France africaine », porte encore son nom arabe d'el-Djezaïr ou « des Ilots », dû à quatre écueils maintenant ratta-

[1] Principales communes de plein exercice du bassin de l'Isser en 1881 :

Isserville. . . .	5 732 hab., dont	515 Européens et Juifs;	199 hab. agglomérés.
Ménerville . . .	5 704 »	1 014 »	2 430 »
Palestro	2 694 »	582 »	523 »
Bordj-Menaïel. .	2 522 »	603 »	575 »

chés à la terre ferme[1]; mais combien peu la superbe cité ressemble au village qui se fonda au dixième siècle, sur les ruines de l'Icosium des Romains, dans le territoire de la tribu sanhedja des Beni-Mezghanna, parente, dit-on, des Aït-Mlikêch qui vivent sur les pentes méridionales du Djurdjura[2]! Tantôt asservie, tantôt indépendante, Alger avait déjà pris assez d'importance au commencement du seizième siècle pour que les Espagnols en fissent le siège et s'emparassent du *peñon* qui protégeait les navires des corsaires; mais ils n'y restèrent que dix-neuf années. Le fameux Kheir ed-Din, devenu souverain d'Alger, fit construire la jetée qui relie à la ville l'îlot et les écueils[3] : ainsi fut créée cette darse assez bien défendue des orages qui, sur une côte dépourvue d'abris, assurait désormais à Alger le premier rang parmi toutes les villes du littoral maugrabin, d'un côté jusqu'à Bougie, de l'autre jusqu'à Mers el-Kebir. On sait comment la cité de Barberousse profita de ce privilège. Pendant trois siècles, Alger tint tête à l'Europe, grâce à la peur des uns, à la jalousie des autres. Onze fois elle fut inutilement assiégée, bombardée ou menacée après la reprise du peñon par les musulmans; en 1830, Alger « la Guerrière » se disait encore invincible, lorsque les Français, débarqués à Sidi-Ferruch, marchaient déjà sur le fort de l'Empereur.

Actuellement Alger est devenue la première ville du continent africain, non par le nombre des habitants, — puisque à cet égard elle est inférieure aux deux capitales de l'Égypte et probablement aussi à Tunis, — mais par son rôle historique comme foyer de la civilisation européenne. Elle est aussi la première par le charme et la grandeur imposante de l'aspect : après l'avoir vue de la mer, au détour de la Pointe Pescade, nul ne peut oublier le tableau merveilleux qu'il a contemplé. Encore au milieu du siècle on pouvait la citer comme le type régulier d'une cité bâtie en amphithéâtre triangulaire sur le flanc d'une montagne[4], mais elle a grandi et maintenant elle forme un ensemble beaucoup plus vaste et plus complexe de contours. Vers le haut de la colline que couronnent les murailles de la kasbah se montre encore ce qui reste de la vieille Alger, qui ressemble de loin à une carrière de marbre blanc, aux blocs inégaux et mal taillés. Les teintes bleues ou jaunes des parois, le vert des jalousies ne se discernent pas à distance; toutes les couleurs sont éteintes par l'éblouissante blancheur de la pierre; seulement, au matin, la lumière naissante de l'o-

[1] Devaux, *Les Kebaïles du Djerdjera.*
[2] Alb. Devoulx, *Revue Africaine,* 1871.
[3] Tauxier; — Berbrugger, *Revue Africaine,* n° 78, novembre 1868.
[4] Théophile Gautier, *Loin de Paris.*

rient s'y brise en rayons roses, et, le soir, le couchant s'y réfléchit en nuances violettes. Jadis la cataracte de maisons descendait jusqu'à la mer; de nos jours elle s'arrête à mi-côte, limitée et comme endiguée par les masses régulières de maisons françaises qui se prolongent en façade au-dessus des quais. Au sud du triangle de la ville arabe, une autre ville escalade les pentes; mais, entièrement formée de maisons modernes, elle ne se confond pas en un immense éboulis de roches blanches : on en distingue les murs grisâtres et les toits rouges, contrastant partout avec la verdure foncée des jardins. Au delà, les constructions sont brusquement limitées par une zone verte, celle des remparts herbeux et des talus boisés; mais en dehors de la cité proprement dite, à Mustapha, la ville recommence, moins compacte que dans l'enceinte des rues et d'autant plus gracieuse, pressant les maisons de ses bas quartiers dans chaque ravin, groupant ses villas plus à l'aise sur chaque croupe avancée, et, vers le sommet de la colline, dressant au-dessus des arbres touffus les kiosques et les campaniles de ses palais : c'est là surtout que résident les Anglais et autres étrangers qui viennent passer la saison d'hiver sous le doux climat d'Alger. Les faubourgs du sud se continuent à des kilomètres de distance sur la courbe de la plage, parallèle à une autre courbe, celle de la crête, qui s'abaisse peu à peu vers la plaine de l'Harrach, tandis que de l'autre côté d'Alger s'élève la masse puissante du haut Sahel, mouchetée de quelques points blancs par les maisons de plaisance.

La faible largeur de l'espace compris entre les coteaux et la mer a forcé la ville grandissante à se développer au loin le long de la mer, de chaque côté du noyau primitif de la ville, qui fait face aux quatre îlots des Beni-Mezghanna, devenus maintenant la péninsule de la darse. La ville primitive, telle qu'elle existait en 1830, occupait sur le flanc de la colline dominée par la kasbah un espace triangulaire ayant à peu près 500 mètres de côté et 50 hectares de surface : c'est dans ce réduit que grouillait, avant la conquête, la population de marchands, de fellahs et d'esclaves, que l'on avait évaluée, bien à tort sans doute, à plus de cent mille individus[1]; elle ne dépassait guère quarante mille à l'époque de la conquête. Les Français démolirent la pittoresque enceinte dans laquelle étouffait la ville, mais la ceinture des nouveaux remparts est à son tour devenue trop étroite : vers le nord-ouest, au sortir de Bab el-Oued, la « Porte du Ruisseau », plusieurs faubourgs, interrompus par des cimetières, se succèdent jusqu'à l'interminable rue de Saint-Eugène; vers le sud, en

[1] Shaw, *Travels in Barbar*



ALGER. — VUE GÉNÉRALE, PRISE DE LA JETÉE KHEIR EL-DIN

Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Neurdein.

dehors de Bab-Azoun, la porte où l'on accrochait les suppliciés, vivants ou morts, l'Agha, Mustapha, Belcourt, continuent Alger. Un champ de manœuvres, un jardin public semblent devoir limiter la ville, mais au delà recommencent les rangées de maisons. L'ensemble formé par les trois communes d'Alger, de Saint-Eugène, de Mustapha, se déve-

N° 80. — ALGER EN 1830.



loppe sur une longueur d'une dizaine de kilomètres, et pourtant en maints endroits, resserrée entre la colline et la mer, la ville n'a pas même 200 mètres de largeur. Dans une pareille cité, on le comprend, toutes les rues maîtresses sont parallèles au rivage, et de distance en distance s'ouvrent des places d'où l'on descend au bord de la mer.

La principale, dite « place du Gouvernement », est restée, malgré les

accroissements de la ville, le centre de la vie d'Alger, comme elle le fut dès les premiers temps de l'occupation, lorsqu'on abattit tout un quartier de l'ancienne el-Djezaïr, pour faciliter les mouvements des troupes. A l'angle de cette place s'élève la mosquée « neuve », dont le minaret porte l'horloge de la ville; à quelques pas est le principal marché; la grande mosquée, la cathédrale, le palais du Gouvernement, l'état-major, l'hôtel de ville et la plupart des autres centres de commandement et d'administration se trouvent dans le voisinage immédiat; là viennent aboutir les rues les plus animées et les escaliers les plus fréquentés du port; de là partent presque toutes les voitures pour la banlieue d'Alger et les villes de l'intérieur. Une foule multicolore se presse sur la place; si le costume banal, imposé par la mode, l'emporte sur tous les autres accoutrements, pourtant mainte couleur éclatante brille sur le fond sombre ou grisâtre que forme la masse toujours en mouvement des promeneurs et des gens affairés : les bonnets rouges des pêcheurs, les chechia des portefaix, les gandoura brodées des Biskri se croisent avec les turbans jaunes ou bariolés des vieux juifs, les robes, les écharpes, les chapeaux aux soies éclatantes de leurs femmes et de leurs filles. Quelques personnages arabes, grands chefs ou se donnant pour tels, se promènent dans leur haïk de pure laine, d'une blancheur immaculée, ou bien, assis devant les cafés, boivent majestueusement quelque liqueur défendue par le Coran. Deux par deux, les femmes mauresques, aux larges pantalons bouffants, glissent d'un pas rapide, ne montrant sous le voile que leurs yeux noirs, entourés d'un cercle bistré.

Dans la ville la population s'est divisée par zones, suivant l'origine. Les Français habitent les quartiers nouveaux; les Napolitains, les Espagnols, les Maltais sont proportionnellement beaucoup plus nombreux dans la partie basse de la vieille ville, au voisinage du port et de la pêcherie; les Juifs, qui possèdent une moitié des magasins dans le quartier français, résident surtout à mi-côte, entre les chrétiens et les musulmans; ceux-ci ont conservé leurs demeures dans le labyrinthe de ruelles qui recouvre le flanc de la colline, jusqu'à la kasbah. Les couloirs inégaux et tortueux montent en escaliers entre des maisons basses, çà et là réunies au-dessus de la rue par des arcades. Des poutrelles déjetées, plantées obliquement dans le mur, soutiennent les étages en saillie. Dans les coins ou sous les arcades s'ouvrent les portes, aux boiseries ornées de clous; de rares fenêtres, grillées au dehors, percent les murailles blanchies à la chaux, où se voit, marquée en rouge, l'empreinte cabalistique de la main qui doit écarter les mauvais génies. Ce quartier musulman, qui n'a point changé

depuis la conquête, est habité comme du temps des deys par des gens de toute race : ici sont les Kabyles, plus loin les gens du Mzab et les porteurs

N° 81. — ALGER EN 1885.



d'eau biskri ; puis on voit les immigrants des oasis, du Tougourt, d'Ouargla, du Soûf ; les nègres Bambara, ceux du Haoussa ont aussi leur place dans ce dédale, et plusieurs rues sont réservées aux filles des Oulad Naïl, qui siègent, graves et silencieuses, au fond de leurs niches, parées de

bijoux comme des idoles. Une promenade ethnographique dans le haut Alger équivaut à un voyage dans l'intérieur des terres jusqu'à Tombouctou.

Par son architecture, la ville moderne ne saurait encore se comparer à ce qui reste de l'ancienne Alger; ses principaux édifices sont des constructions énormes, à plusieurs étages, qui ressemblent à celles de la nouvelle Marseille et dans lesquelles les bâtisseurs n'ont pas toujours tenu compte des conditions du climat; il est à craindre qu'ils n'aient pas non plus suffisamment prévu le danger des tremblements de terre, plus communs et plus violents en Algérie qu'ils ne le sont généralement en France. Les monuments les plus remarquables d'Alger sont encore ceux qui furent élevés avant la conquête; mais il n'en reste plus qu'un petit nombre. Plus de cent soixante mosquées ou koubba arrondissaient leurs coupoles au-dessus de la ville; il en reste une vingtaine, dont une fort gracieuse, celle d'Abd er-Rahman et-Tsalbi, qui dresse son charmant minaret au-dessus des bouquets d'arbres et des fleurs du jardin Marengo, près de Bab el-Oued. Quelques belles maisons moresques, toutes construites sur le même plan, ont été conservées dans la partie basse de la ville arabe, mais plus d'une, arrangée et meublée à l'européenne, a perdu tout caractère; sa cour centrale, où jadis une fontaine bruissait au milieu du feuillage, est devenue magasin ou salon; la vue du ciel bleu brillant d'étoiles est remplacée par celle d'un plafond auquel un lustre est suspendu; des torchères sont fixées aux colonnes de marbre. D'ailleurs la plupart de ces palais, bâtis par des esclaves ou par des renégats venus de tous les pays, étaient loin d'offrir une parfaite harmonie de style : les marbres d'Italie, les faïences de Hollande n'étaient pas toujours taillés ou placés avec goût. Un des édifices moresques d'Alger les plus curieux et les plus pittoresques est le monument qui renferme les précieuses collections de la bibliothèque, riche de 30 000 volumes, et du musée d'archéologie et d'histoire : entre autres objets remarquables, on y voit une Vénus, un Neptune, provenant des fouilles de Cherchell, et le moulage en plâtre, effroyable à contempler, d'un prisonnier emmuré vif dans le rempart d'une forteresse. Alger possède une autre bibliothèque publique, à l'hôtel de ville, sans compter celles qui appartiennent à ses établissements d'instruction supérieure et secondaire, la faculté des lettres et le lycée. Quant au musée des beaux-arts, on y voit quelques bonnes toiles, mais dans son ensemble il n'est pas digne d'une cité qui a donné naissance à quelques artistes de valeur et dont la mission est d'initier aux grandes choses les populations barbares.

Au point de vue matériel, Alger, qui a subi tant de changements, doit

se transformer encore. Ce qui importe surtout, c'est de le débarrasser des forts du littoral qui l'empêchent de se développer au nord et au sud et de



ALGER. — VUE PRISE DANS UNE RUE DE LA VIEILLE VILLE
Dessin de Taylor, d'après une photographie de MM. Lévy et Cie.

le délivrer du cercle de servitudes militaires qui l'enceignent de toutes parts, formant une zone de plus de 150 hectares. Comme place de guerre,

Alger a cessé d'avoir une grande valeur depuis que tout le matériel de l'artillerie a été changé : l'emplacement des forts qui devraient défendre la ville est tout naturellement indiqué sur les sommets des collines du Sahel : c'est là qu'il faudra les reconstruire quand Alger sera dégagée de l'enceinte actuelle, qui laisse en dehors de la ville les établissements les plus nécessaires, hôpitaux, magasins, usines à gaz, réservoirs hydrauliques. D'autres travaux urgents seraient de fournir aux habitants d'Alger de l'eau douce en abondance, — car les sources du Sahel ne sont pas suffisantes pour l'alimentation de la ville, — de débarrasser la ville par un meilleur pavage du fléau de la poussière, de terminer le réseau des égouts, d'utiliser les immondices ou du moins de les rejeter en dehors des murs sans empester l'atmosphère et sans contaminer les eaux riveraines.

Le port lui-même, la gloire d'Alger, n'est point encore achevé et à maints égards reste inférieur à plusieurs ports artificiels de la Méditerranée. Certes, c'est une œuvre grandiose que d'avoir conquis sur une mer tempêtueuse un bassin de 90 hectares où peuvent mouiller les plus grands vaisseaux, et des hauteurs qui dominent Alger, ce qui fait la plus belle partie du merveilleux tableau, c'est la vue de ces jetées découpant si hardiment un morceau de la mer, de ce port aux eaux tranquilles contrastant par leurs nuances, leurs reflets, leurs risées avec l'étendue tumultueuse des vagues du dehors. Néanmoins le port d'Alger n'offre pas encore un abri suffisant. Les vents du nord-est, qui, en 1835, lorsque la darse turque était le seul mouillage, brisèrent dans le port 19 navires les uns contre les autres, font toujours pénétrer leur houle dans le bassin et parfois de gros bâtiments ont rompu leurs amarres. Pour parer au danger, on a l'intention de partager l'immense bassin au moyen d'une autre jetée qui rejoindrait à la côte l'îlot maçonné d'Algefna et se dirigerait vers l'entrée, ouvrant ainsi deux portes aux navires, l'une au sud vers le port militaire, l'autre au nord vers le port marchand. Les plans n'ayant pas été conçus d'un seul jet, lors du commencement des travaux, entrepris à une époque où l'on se demandait si la nouvelle conquête ne serait pas abandonnée, il en est résulté que le contour du port n'a rien de la régularité de la plupart des havres artificiels : la jetée du nord, dite plaisamment la « courbe des incertitudes » à cause des changements de projets qui lui ont valu sa forme actuelle, présente sa concavité à la haute mer, de manière à recevoir toute la force des vagues. Aussi faut-il la recharger sans cesse de nouveaux blocs pour qu'elle puisse résister à la violence de la mer.

L'importance d'Alger comme escale maritime lui vient des navires d'escadre qui viennent fréquemment y montrer leur pavillon et, bien plus

encore, des paquebots réguliers qui l'unissent à Marseille, à Port-Vendres et à des ports nombreux de France et de l'étranger. La capitale de l'Algérie est ainsi visitée périodiquement par une trentaine de bateaux à vapeur,

N° 82. — SERVITUDES D'ALGER.



mais elle n'a pas encore de service journalier avec la France, service qui serait pourtant indispensable, les relations d'Alger avec la mère-patrie étant à peine moins actives qu'elles ne le sont avec l'ensemble de l'Algérie. Comme port de pêche, Alger est aussi fort actif et ce n'est pas un des spectacles les moins gracieux de la rade que celui des barques italiennes

qui, chaque soir, tendent leur voile à la brise et, comme une volée d seaux, cinglent en bandes vers la haute mer[1]. Quant au commerce de ca tage par petits voiliers, il a moins d'importance à Alger que dans les p d'Oran, de Philippeville, de Bône. La cause en est au manque de comr nications faciles avec l'intérieur. Quoique située au milieu de la côte tout le Maghreb, en un endroit très favorable pour le rayonnement routes, Alger n'est encore pourvue que d'une seule gare et d'un s tronçon initial de chemin de fer, celui qui contourne à l'est le massif Sahel et se bifurque à la Maison Carrée : il manque encore à la ville ligne nécessaire, celle qui se dirigera vers l'ouest pour doubler montagnes à leur extrémité occidentale, vers Koléa, et pénétrer dan vallée du Mazafran pour rejoindre Blida et d'autres stations du rése Alger n'a pas non plus, comme Oran et Constantine, de voie de pénétra qui se dirige au loin vers le désert; l'on n'est pas même d'accord su tracé définitif du chemin de Laghouat. Quant aux chemins funiculai qui seraient si utiles entre Alger et les communes des hauteurs, te qu'El-Biar et la Bouzaréa, ils ne sont encore qu'à l'état de projets. M si la capitale de l'Algérie manque de chemins de fer, elle a de nombre routes et peu de villes sont plus riches en véhicules de toute esp omnibus et carrioles de toutes couleurs et de toutes formes : attelés chevaux maigres, petits, mais infatigables, ils vont, viennent, se crois incessamment dans un tourbillon de poussière et de bruit.

L'heureuse position d'Alger, au bord de la mer et à la base de colli élevées, donne une grande variété d'aspect aux sites environnants et m village des alentours offre en outre un intérêt historique. A l'ou au delà de Saint-Eugène, des deux caps rocheux de Pointe Pescade et Caxine, puis du village de Guyotville, se déroule la plage régulière limite le petit promontoire de Sidi-Ferruch (Sidi-Feredj), dominé m tenant par une caserne fortifiée, qui protège les abords d'Alger : c'es que, le 14 juin 1830, la flotte française débarqua ses troupes; c'est là furent élevés à la hâte les premiers retranchements et que se livrè

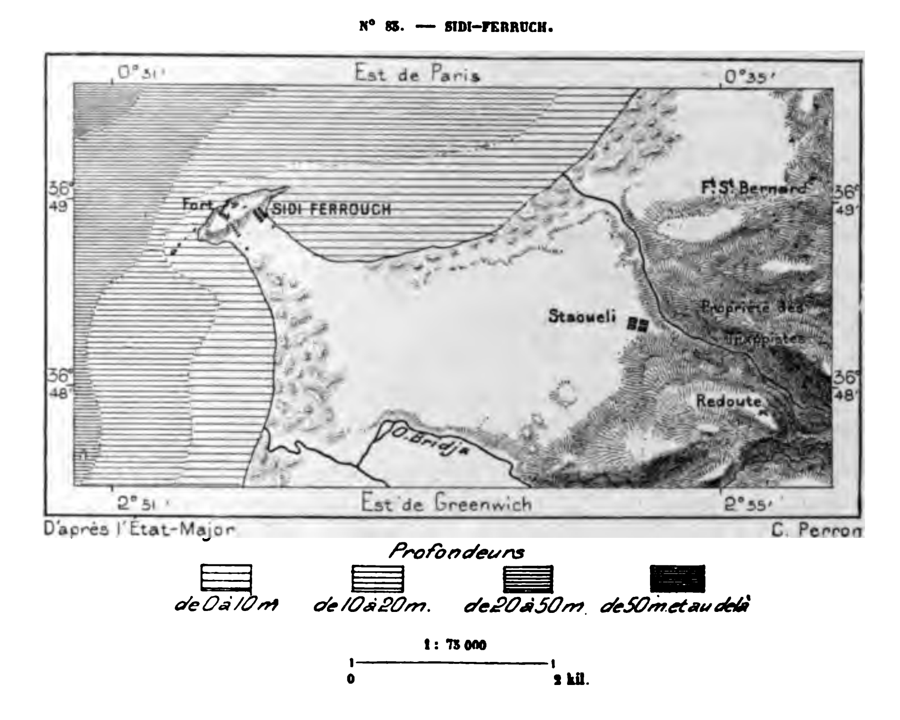
[1] Mouvement commercial d'Alger, sans le service des passagers, en 1883 :

Entrées	582 navires, jaugeant	156 290 tonnes.
Sorties.	750 » »	215 162 »
Ensemble	1332 navires, jaugeant	371 452 tonnes.

Valeur totale du commerce en 1881 :

Importations.	115 904 836 francs.
Exportations.	40 853 223 »
Ensemble	154 758 223 francs.

les premières escarmouches, suivies, cinq jours après, par la bataille de Staouéli, qui ouvrit aux Français la route d'Alger. Des pêcheurs, des jardiniers se sont établis sur le rivage et dans les dunes de Sidi-Ferruch, et le champ de bataille de Staouéli a été concédé en 1845 à des trappistes, qui en ont fait, avec l'aide de condamnés militaires, d'ouvriers espagnols et arabes, et les subsides du gouvernement, une ferme de 1200 hectares, couverte de cultures diverses et surtout de vignes et de géraniums pour la fabrication d'essences de parfumerie. Staouéli dépend de la grande commune de Chéraga ou des « Orientaux », ainsi nommée d'une tribu dis-



N° 85. — SIDI-FERRUCH.

parue : dans le voisinage se groupent quelques mégalithes. Des essais de reboisement ont été faits à Aïn-Beïnen, sur les pentes de la Bouzaréa les plus rapprochées de Chéraga : la forêt future comprend 500 hectares.

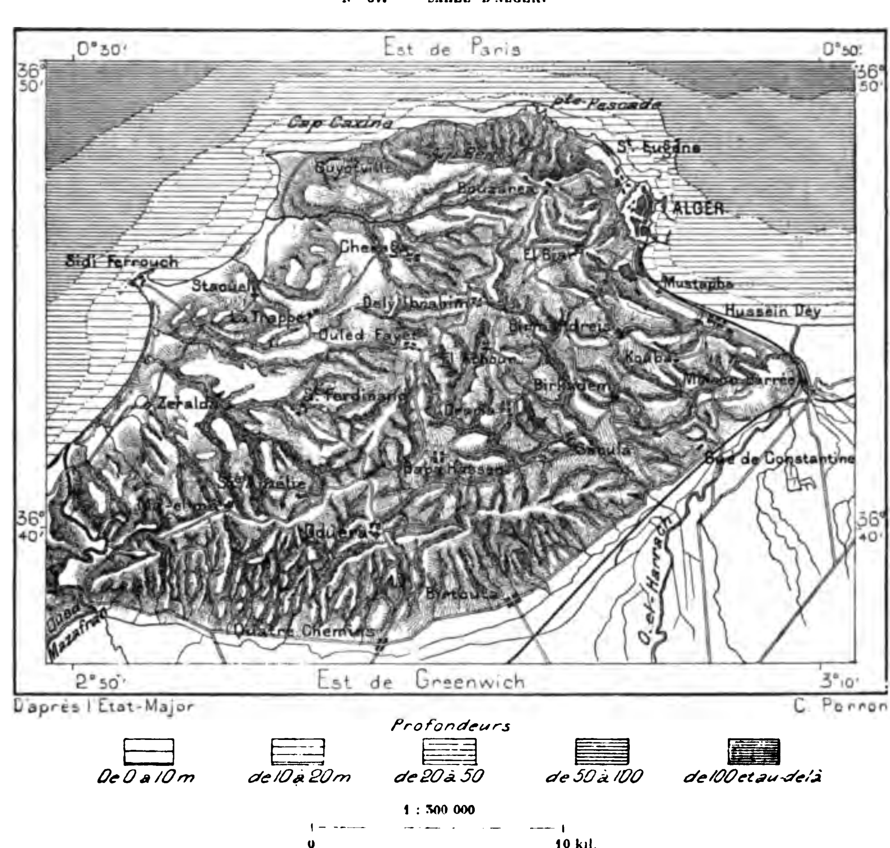
Le Sahel, au sud et au sud-ouest d'Alger, est déjà dans presque toute son étendue envahi par la culture. Le mont le plus élevé du massif, dit « la Bouzaréa » quoique son nom primitif, Bou-Zarea, ait le sens de Père des Céréales, porte un village moderne, principal sanatoire de la ville; du cimetière abandonné qui occupe la plus haute croupe, la vue s'étend sur le cercle immense de la mer et de la plaine : en bas on compte les villages épars sur les collines du Sahel et plus bas encore les villes de la Mitidja, puis au delà on suit du regard le demi-cercle des montagnes

bleues, depuis les deux cimes du Zakkar, à l'ouest, jusqu'aux pics
Djurdjura. Un des plis qui se sont formés sur la pente septentrionale
la Bouzaréa est le gracieux vallon des Consuls, ainsi nommé des pers
nages qui avaient bâti leurs maisons de campagne avant la conqu
française, et l'un des promontoires terminaux du massif, au-dessus
cimetières de Saint-Eugène, porte la chapelle de Notre-Dame d'Afriq
visitée surtout par les Espagnols et les pêcheurs napolitains. Au sud
au sud-est de la Bouzaréa se prolonge, en s'abaissant, la crête du Sah
couronnée de constructions et de villages; près d'el-Biar ou « les Puits
dont les villas sont parsemées au milieu des arbres, se voit la puissa
masse carrée du fort de l'Empereur, occupant, dit-on, l'emplacem
d'une redoute conquise par Charles-Quint; dans les creux des vall
ombreux se cachent Birmandreïs et Birkhadem. Le bourg principal
tout le Sahel est Douéra ou la « Maisonnette », situé dans la partie mé
dionale du massif. Pendant la période difficile de la conquête, alors
les Hadjoutes rôdaient autour des colons, Douéra était la citadelle avan
du Sahel; maintenant elle en est l'entrepôt agricole et le marché le p
actif.

Au sud-est d'Alger, sur la route qui contourne le Sahel, la cha
des villages riverains entre Belcourt et Hussein-dey est interrompue
une large zone de plantations, d'une superficie de 80 hectares, qui s'ét
de la crête de la colline jusqu'à la mer : c'est le jardin du Hamma app
aussi « jardin d'essai », et fondé en 1832 pour faire des expérien
sur l'acclimatement des végétaux. Ces tentatives ont admirablement réu
et peu de villes au monde, même sous les climats tropicaux, peuv
offrir de plus belles avenues de palmiers, de lataniers, de magnoli
de dragonniers, de bambous, de multipliants ; quant à la flore arl
rescente de la zone tempérée, elle est représentée surtout par une spl
dide allée de platanes. Bien garanti des vents, le jardin d'essai jouit d'
climat exceptionnel sur le littoral d'Algérie, et mainte espèce végéta
qui se montre ici dans toute sa beauté, ne pourrait cependant pas ê
tenue comme acclimatée sur le territoire algérien. Actuellement le jard
concédé moyennant un loyer fictif à une compagnie financière, sert pr
cipalement à l'élève des plantes d'ornement qui se vendent à Paris et
Belgique ; une autrucherie a été annexée au jardin, mais les anima
dépérissent dans leurs parcs étroits et gâtent leurs plumes en se frott
contre les barrières; en outre, on n'a pas encore résolu d'une mani
satisfaisante le problème du couvage artificiel. C'est au Hamma que
barqua, en 1541, l'armée de Charles-Quint, qui put à grand peine

réembarquer quelques jours après, pour échapper à une destruction complète : il est vrai que l'expédition était fort mal dirigée et que les conseils du *conquistador* Fernan Cortez, qui accompagnait les troupes, mais sans exercer de commandement, furent mal accueillies[1]. C'est également près de Hamma que les nègres d'Alger célèbrent leur grande fête annuelle, dite la « fête des Fèves », où ils sacrifient un bœuf couronné de fleurs, orné

N° 84. — SAHEL D'ALGER.



de soieries flottantes. Quoique la cérémonie commence par la récitation solennelle de la première prière du Coran, elle n'en est pas moins considérée comme une fête païenne par les Maures d'Alger, qui se gardent d'y assister.

La grande banlieue de la capitale est cette vaste plaine en hémicycle de la Mitidja, qui se développe au sud-ouest, au sud et à l'ouest d'Alger, sur une longueur d'environ 100 kilomètres et une largeur de 15 à 20.

[1] E. Pellissier, *Mémoires historiques et géographiques sur l'Algérie.*



La conquête militaire de cette plaine fut longue et pénible, les premiers gouverneurs de l'Algérie s'étant tous donné pour objectif la conquête de la place de Médéa, dans les montagnes de Titteri, alors que les espaces intermédiaires étaient encore parcourus de tribus ennemies; leurs lignes de ravitaillement et de retraite étaient constamment menacées et maintes fois ils ne purent se dégager que par de sanglants combats; parfois même des détachements français furent exterminés. Bien plus difficile encore fut la conquête agricole de la Mitidja. Les marais et les rivières débordées en empoisonnaient l'atmosphère; le défrichement du sol propageait les fièvres : non acclimatés, ignorant les règles de l'hygiène, les colons périssaient successivement à l'œuvre. Ceux d'entre eux qui résistaient aux maladies risquaient fort d'être décapités par les Hadjoutes, s'ils s'éloignaient un moment de l'abri des camps ou des forts. Le mode de travail adopté par la plupart des cultivateurs augmentait le danger. Chacun d'eux ayant reçu son petit lopin de terre le travaillait isolément et ne pouvait par conséquent offrir de résistance à toute une bande d'assaillants : les colons étaient égorgés en détail. Dans quelques villages pourtant, les travailleurs européens, imitant les singes de la Chiffa, qu'ils surprenaient au pillage des champs, eurent l'intelligence de rester toujours groupés par escouades et sous la protection d'une sentinelle, pour cultiver en commun l'ensemble de leurs concessions. C'est ainsi que la colonisation prit graduellement pied dans le voisinage des tribus hostiles. De nos jours l'œuvre est loin d'être achevée; de grandes étendues marécageuses occupent encore les fonds, et mainte croupe entre les bassins fluviaux est toujours couverte de broussailles; mais dans l'ensemble la Mitidja est certainement la région la mieux cultivée de l'Algérie et nulle part la charrue à vapeur n'y conquiert plus rapidement de nouveaux terrains à la production régulière. En 1881, sa population européenne était de 30 500 personnes; celle du Sahel, non compris Alger, était seulement de 28 000.

En descendant de Ménerville, la porte naturelle qui fait communiquer la Grande Kabylie avec la Mitidja, le premier gros bourg est celui de l'Alma, situé non loin du Bou-Douaou, au milieu des platanes et des eucalyptus. Au delà, les campagnes qu'arrosent les eaux de l'Hamiz sont parsemées de villages, dont le principal a gardé le nom turc de Fondouk, que lui valait sa position comme lieu d'étape et de ravitaillement sur la route du haut Isser. A 7 kilomètres en amont du Fondouk, les eaux de l'Hamiz sont arrêtées par un barrage dont la hauteur effraye, car on se demande quel serait le sort des villages situés en aval, si le rempart de

37 mètres de hauteur, retenant une masse liquide de 14 millions de mètres cubes, venait à se rompre soudain. Les eaux du barrage, dont la construction a été retardée par le manque de fonds, ne sont pas encore utilisées en entier, le réseau des canaux d'irrigation n'étant point achevé. Au-dessous du Fondouk, l'Hamiz passe sur le territoire de Rouiba, autre grand village, où se trouve l'école d'agriculture du département, puis il se déverse dans la mer, à 3 kilomètres au sud du cap Matifou, en berbère Tamentafous ou « de la Main droite », parce qu'il commande à droite la baie d'Alger[1]. Sur ce promontoire aigu il n'y a d'autres habitations qu'un fortin, quelques baraques de pêcheurs et le phare, qui, du haut de son rocher, regarde les feux d'Alger, à 15 kilomètres de distance. Il ne reste que des ruines de la ville romaine de Rusgunia, qui s'élevait entre le cap Matifou et l'embouchure de l'Hamiz et dont maint débris a servi à la construction des maisons d'Alger.

Le bassin de l'oued Harrach est plus considérable que celui de l'Hamiz et les petits affluents de la rivière sont nombreux. Rivet, l'Arba, dont le marché agricole est très fréquenté par les Arabes, couvrent de leurs cultures la partie sud-orientale du bassin. Rovigo, près de la rivière principale, au sortir de la région des montagnes, et Sidi-Moussa, sur un petit tributaire, sont les villages populeux de la région méridionale, où les orangeries alternent avec les vignes et les champs de céréales; à 8 kilomètres au sud de Rovigo, dans un défilé du haut Harrach, jaillissent les eaux thermales salines de Hammam Melouan ou des « Bains Colorés », utilisées par les Arabes des alentours aussi bien que par les Maures et les Juifs d'Alger. Mais c'est une véritable ville qui s'élève dans la partie septentrionale du bassin de l'Harrach, sur les deux bords de cette rivière. La Maison-Carrée, ainsi nommée d'une caserne turque, transformée maintenant en prison, peut être considérée comme un faubourg d'Alger, quoiqu'elle soit située à 12 kilomètres de distance : c'est là que le chemin de fer se sépare en deux voies, l'une se dirigeant à l'est vers Constantine, l'autre à l'ouest vers Oran. Avant qu'on ne s'occupât de poser des rails, la Maison-Carrée était déjà la clef des communications d'Alger avec l'intérieur : aussi ce poste de l'Harrach fut-il, dans les premiers temps de l'occupation française, l'enjeu de nombreux combats ; mais l'insalubrité du sol obligeait la garnison à évacuer, chaque année, la place pendant la saison des chaleurs. Maintenant que le sol est assaini, la Maison-Carrée est devenue, comme Hussein-dey, un faubourg industriel d'Alger; elle

[1] Lambert, *Notes manuscrites*.

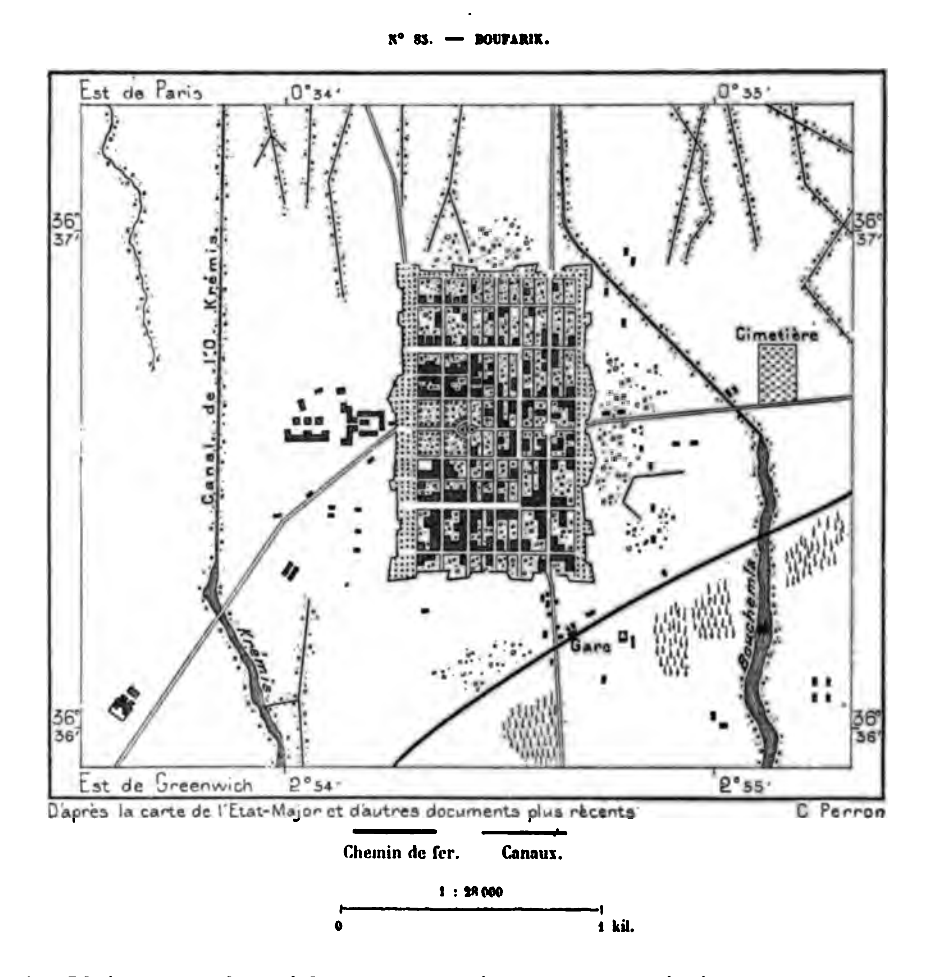
possède de grandes briqueteries, une minoterie et d'autres usines. ses jardins maraîchers et ses pépinières, elle est aussi une annexe d capitale, mais le centre principal du jardinage est à 6 kilomètres au n est, dans les dunes du littoral : là est le village du Fort de l'Eau, ha principalement par des Mahonais, qui manient aussi bien l'aviron la bêche et vont porter eux-mêmes au marché les produits de leur p république.

Boufarik, situé sur un léger renflement du sol, est au centre d Mitidja : de là l'importance de ses marchés, où, depuis un temps immé rial, se réunissent les Arabes des alentours. Aussi dès 1835 y fondait-o camp pour la surveillance des tribus; mais pendant des années ce ca transformé graduellement en ville, aurait bien plutôt mérité le i d'hôpital ou celui de cimetière; souvent il y avait plus de malades qu validés; le chiffre de la mortalité annuelle s'élevait au quart ou mêm tiers de la population. Mais peu à peu le sol qui entourait le champ foire fut drainé, les marais se changèrent en jardins, et les plata plantés en 1843, firent à la ville une ceinture d'ombrage. Chaque de Boufarik, assainie maintenant, est une magnifique avenue; en pl cité, on pourrait se croire au milieu d'un parc; les maisonnettes des bourgs sont perdues dans le feuillage : nulle part le sol humide et féc de la Mitidja n'a donné plus de richesse et d'éclat à la végétation. foires de Boufarik sont encore visitées par des milliers d'Arabes, auxq se joint maintenant la foule des colons. La ville est devenue le centre a cole de la plaine; on y fabrique des machines, on y entrepose les denr on y distille des essences. A quelques kilomètres à l'est se groupent maisons de Chebli, fameuse en Algérie par l'excellence de ses taba mais les principales récoltes du pays, après les céréales et les foins, s les vins et les oranges. Toussenel fut commissaire civil à Boufarik.

Blida, la ville principale de la Mitidja et la sixième de l'Algérie pa nombre des habitants, n'est pas comme Boufarik d'origine moderne : t tefois on n'y a point découvert de débris romains ; il n'en est fait ment pour la première fois qu'au moyen âge. Elle paraît alors avoir port nom de Mitidja, comme la plaine dont elle commande la partie méridion Sous la domination turque, Blida ou la « Villette » devint un lieu plaisir et la plupart des riches Algériens y possédèrent des jardins de p sance; mais en 1825 un tremblement de terre en renversa les édifi écrasant sous les ruines la moitié de la population. Puis vinrent l'occu tion française, les attaques, les combats corps à corps dans les rues, massacres, les retraites, les blocus, les assauts : Blida n'était guère p

qu'une ruine lorsque les Français s'y établirent définitivement, en 1839. C'est maintenant une ville complètement française d'aspect : à peine y reste-t-il une mosquée et quelques maisons arabes; mais près de la ville se voient encore quelques sites qui rappellent l'ancienne Blida, des fontaines, des tombeaux à coupole blanche, des sentiers qui serpentent sous les grands oliviers, au tronc noueux et tordu. De toutes les villes d'Algé-

N° 83. — BOUFARIK.



D'après la carte de l'Etat-Major et d'autres documents plus récents — C. Perron

Chemin de fer. Canaux.

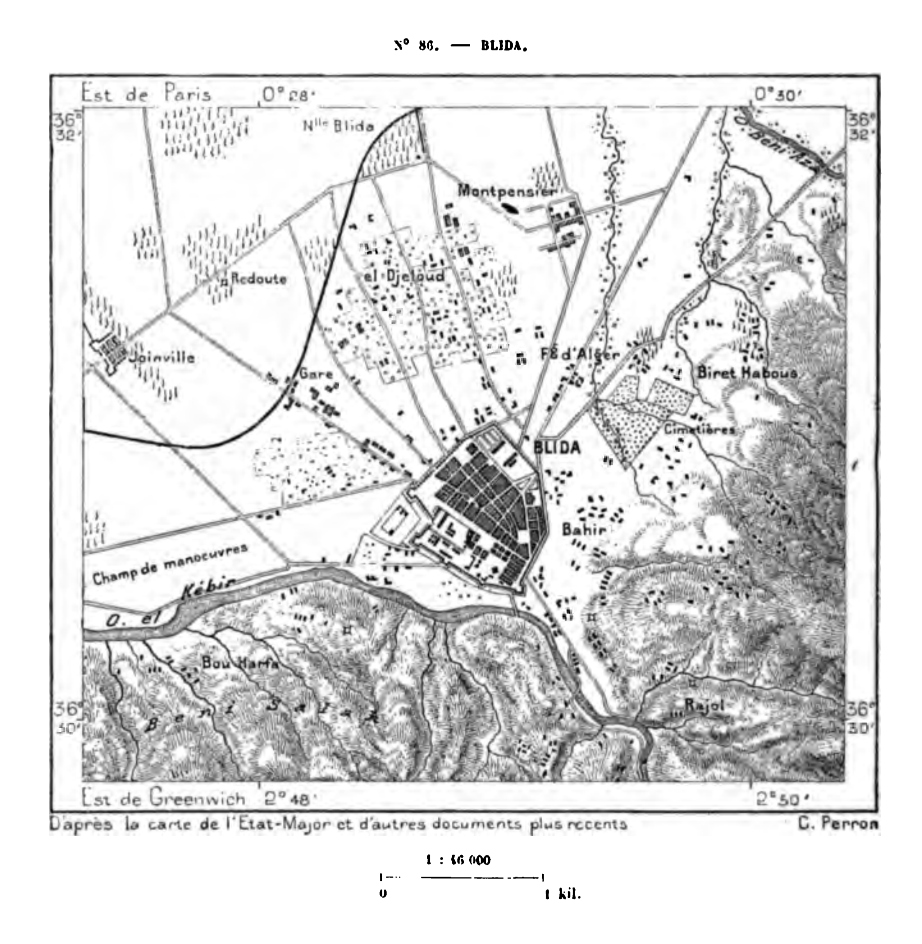
1 : 28 000

0 — 1 kil.

rie, Blida est la plus riche en orangeries et ses mandarines sont devenues célèbres dans le monde entier. Grâce aux eaux abondantes du oued el-Kebir ou « grand Fleuve », qui descend des montagnes des Beni-Salah, elle possède aussi quelques fabriques et des moulins; prochainement elle sera le point de départ d'un chemin de fer qui pénétrera au sud dans la vallée de la Chiffa, se dirigeant vers Laghouat. Plusieurs villages s'échelonnent à droite et à gauche au pied de l'Atlas : le plus populeux est celui de Souma. Une des montagnes qui s'élèvent au sud, portant à sa pointe,

haute de 1627 mètres, le marabout d'Abd-el-Kader ben-Djalali, est ombragée de beaux cèdres, et sur une de ses croupes se voit une plantation prospère de châtaigniers, de noyers, de cerisiers, qui font penser aux paysages des Pyrénées et des Alpes. Il est en Algérie peu de spectacles plus grandioses que celui que l'on contemple des monts de Blida sur la Mitidja ver-

N° 86. — BLIDA.



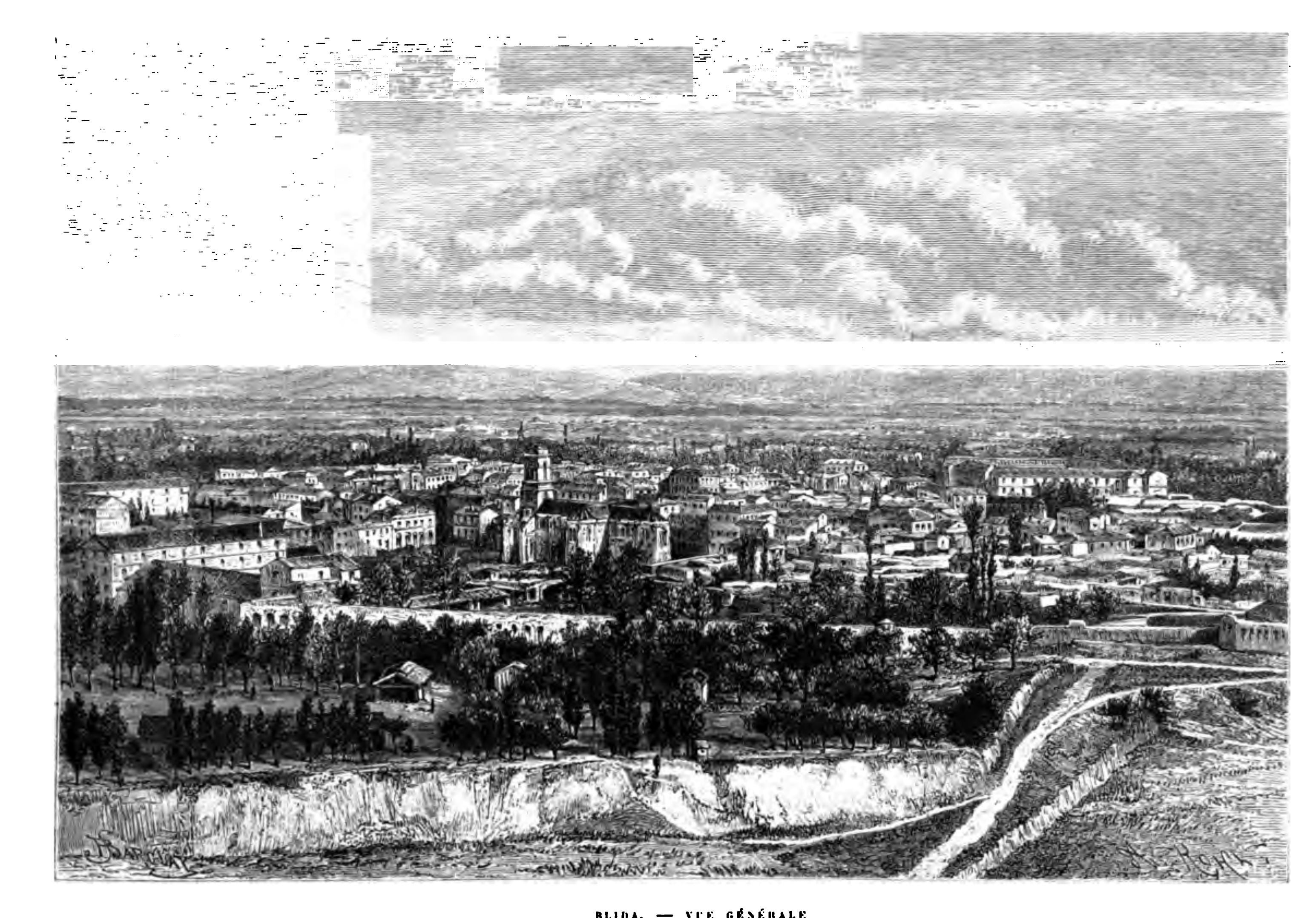
D'après la carte de l'Etat-Major et d'autres documents plus récents — C. Perron

1 : 46 000
0 — 1 kil.

doyante, l'isthme de Tipaza, le Sahel d'Alger et le triangle bleu de la mer vue par-dessus les crêtes[1].

Le « Grand Fleuve » de Blida est un tributaire de la Chiffa, qui à son tour s'unit à l'oued Djer pour former le Mazafran. La Chiffa, qui naît au sud dans les montagnes, dominée par la ville de Médéa, n'entre dans la plaine de la Mitidja qu'après s'être glissée par un âpre défilé, qu'une légende locale dit avoir été ouverte par la hache d'un saint marabout. Le tombeau de ce personnage, érigé à l'extrémité du pic de Mouzaïa ou

[1] Durando, *Club alpin-français*.



BLIDA. — VUE GÉNÉRALE

Dessin de Barclay, d'après une photographie de MM. Lévy et Cie.

Tamezguida, est entouré de cruches offertes par les Arabes; mais ceux-ci espèrent qu'il payera ces offrandes au centuple, car c'est lui qui verse les urnes des torrents et qui décide de la fertilité ou de l'aridité de la contrée. La montagne de Mouzaïa est ainsi nommée des Mouzaïa, Berbères qui se disent d'origine marocaine et qui défendirent très vaillamment leurs montagnes contre les Français : c'est autour d'eux que se groupaient tous les autres indigènes du massif. Le nom de Mouzaïa est passé à deux villages de fondation française. Au sud, dans un étroit vallon, Mouzaïa-les-Mines, dont les gisements de cuivre ne sont plus exploités, mais dont on utilise l'abondante source alcaline gazeuse, et Mouzaïaville, située dans la Mitidja, sur le parcours du chemin de fer. Le tremblement de terre de 1867 renversa Mouzaïaville et plusieurs villages des alentours : plusieurs des maisons sont reconstruites de manière à imiter la forme et la disposition de grandes caisses posées sur le sol; une secousse peut les disloquer, mais non les démolir.

Au delà d'el-Afroun, le chemin de fer d'Oran, quittant la plaine, s'engage dans l'étroite vallée de l'oued Djer et s'élève vers le seuil qui sépare le bassin du Mazafran et celui de la Chiffa. C'est au nord de la voie ferrée et d'un affluent du Djer, l'oued el-Hammam, sur une croupe de montagnes, que jaillissent les sources fameuses de Hammam-Righa (Rirha), les plus fréquentées de l'Algérie; également à l'époque romaine, les *Aquæ Calidæ* étaient un lieu de rendez-vous pour les malades et les riches élégants, ainsi qu'en témoignent les inscriptions et les sculptures que l'on a trouvées dans les fouilles. Maintenant un établissement splendide, entouré de jardins et de plantations, s'élève dans le voisinage des sources. L'altitude, qui est d'environ 600 mètres, et la beauté grandiose du paysage environnant contribuent, avec la vertu des thermes, à faire de Hammam-Righa le principal sanatoire des habitants d'Alger.

Au nord de la Mitidja, le bassin inférieur du Mazafran, formé par la réunion de l'oued Djer et de la Chiffa, est surveillé par la petite ville de Koléa, qui, pendant les premiers temps de la conquête, eut une grande importance stratégique comme poste avancé en dehors du Sahel d'Alger : entourée de bouquets d'arbres et de jardins, c'est une ville charmante, moins gracieuse toutefois qu'à l'époque ou se groupaient en un désordre pittoresque sur le flanc de la colline, les mosquées, les koubba, et les maisonnettes festonnées de pampres; elle était alors la « Sainte », de même qu'Alger et Blida étaient la « Guerrière » et la « Courtisane ». Les Maures de Koléa, beaucoup moins nombreux maintenant que les habitants français et étrangers, sont d'origine andalouse; ils fondèrent la ville au milieu

du seizième siècle. L'isthme étroit de collines dont Koléa occupe l'extrémité occidentale et qui se prolonge à l'ouest jusqu'à l'embouchure du Nador, porte sur son plus haut escarpement un ancien tombeau dit Kobr er-Roumia ou « Tombeau de la Chrétienne ». C'est un massif de forme cylindrique, orné sur le pourtour de 60 colonnes engagées, à chapiteaux ioniques, et surmontées d'un cône à degrés, haut de 33 mètres, qui supportait probablement une statue. On sait maintenant, grâce aux fouilles de Berbrugger et de Mac Carthy, que ce monument est celui dont parle Pomponius Mela comme ayant servi de mausolée commun à toute une famille royale, probablement celle de Syphax. Naturellement les Arabes, en quête de trésors, ont plusieurs fois fouillé le Tombeau de la Chrétienne, mais sans succès : ainsi que le rapporte la légende, ils furent dispersés par les légions de cousins qui s'élevèrent aussitôt du lac de Haloula. Ce lac, ou plutôt ce marécage, occupant un creux de la Mitidja au pied de la colline du Tombeau, a été récemment asséché; dans les années pluvieuses, telles que 1884, les eaux stagnantes emplissent de nouveau les fonds, au grand détriment de la salubrité publique et de l'agriculture[1].

A l'extrémité occidentale de la Mitidja, dans un cirque de collines en forme de golfe, s'élève le beau village de Marengo, entouré de vignes : c'est l'un des principaux marchés de la plaine, un des centres de culture les plus prospères : les fontaines du bourg et les rigoles des jardins sont alimentés par le lac artificiel de l'oued Meurad, formé à 10 kilomètres en amont au moyen d'un barrage qui retient environ 2 millions

[1] Communes du Sahel et de la Mitidja, ayant plus de 3000 habitants en 1881 :

Alger	70 747	hab.;	50 567	Européens	et Juifs;	65 227	hab. agglom.
Mustapha	13 556	»	11 643	»	»	12 279	»
Bouzaréa, el-Biar, Saint-Eugène, Hussein-dey	8 868	»	6 614	»	»		
Alger et banlieue	93 171	»	68 814	»	»		
Blida	22 844	»	7 680	»	»	8 893	hab. agglom.
Boufarik	9 231	»	4 919	»	»	3 290	»
Fondouk	7 035	»	1 057	»	»	631	»
Rovigo	6 173	»	487	»	»	350	»
L'Arba	5 960	»	1 577	»	»	1 116	»
Koléa	5 439	»	2 764	»	»	2 536	»
Marengo	4 000	»	1 868	»	»	1 536	»
Mouzaïaville	3 875	»	1 108	»	»	810	»
Douéra	3 492	»	1 909	»	»	1 295	»
Souma	3 477	»	509	»	»	292	»
L'Alma	3 430	»	829	»	»	618	»
Chéraga	3 196	»	2 292	»	»	611	»
Rivet	3 165	»	400	»	»	265	»
Maison-Carrée	3 031	»	1 755	»	»	1 567	»

de mètres cubes, s'écoulant au taux de 200 litres par seconde. En aval de Marengo, l'oued Meurad, réuni à l'oued Bourkika, pénètre, sous le nom de Nador, dans une gorge que dominent les escarpements du Chenoua, et s'épanche dans la mer près du petit port de Tipaza, héritier d'une ville romaine, en partie submergée, soit par l'affaissement du sol, soit par un phénomène d'érosion local[1]. Bourkika est un nom de fatale mémoire: nulle part il ne mourut plus de déportés dans les premières années de



TOMBEAU DE LA CHRÉTIENNE.
Dessin de Taylor, d'après une photographie.

l'Empire. Aller à Bourkika, c'était mourir[2]. Le vrai nom de la rivière, écrit oued Meurad dans la nomenclature officielle française, est probablement oued el-Merdh, « rivière de la Maladie »[3].

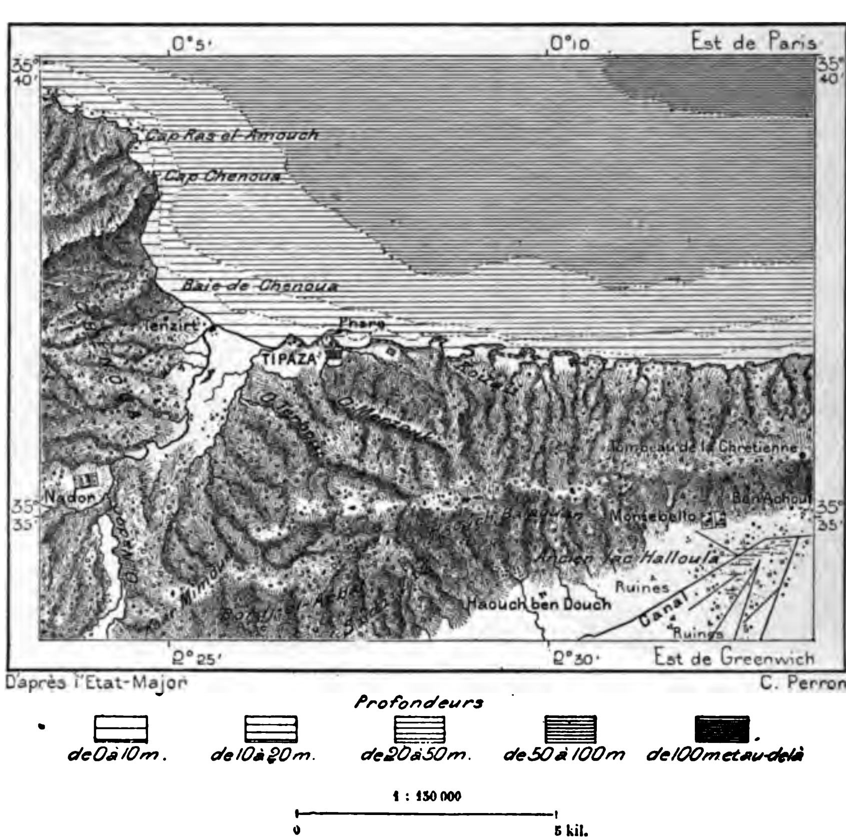
Le massif presque isolé du Dahra, que limite au sud la vallée du Chélif et qui tient au reste de l'Algérie montueuse seulement par le seuil peu élevé au-dessous duquel passe le chemin de fer d'Alger à Oran, ne renferme pas plus de quatre villes, dont trois situées sur le pourtour du massif, Cherchell et Ténès au bord de la mer, Miliana sur un promontoire dominant la vallée du Chélif. Les villages de fondation française sont aussi

[1] Lambert, *Notes manuscrites.*
[2] O. Rane, *Une évasion de Lambèse.*
[3] Lambert, *Notes manuscrites.*

très peu nombreux, à cause de l'âpreté du sol et du manque d'eau.

Cherchell, bâtie à l'ouest du massif de Chenoua, est l'une des antiques cités de l'Algérie. Relevée deux fois, par les Maures andalous et par les Français, elle apparaît aux origines de l'histoire sous l'appellation punique de Iol ; mais sa gloire date de l'époque romaine, alors que Juba le jeune en fit la capitale de son royaume et lui donna le nom de Cæsarea, qu'elle

N° 87. — ISTHME DE TIPAZA.

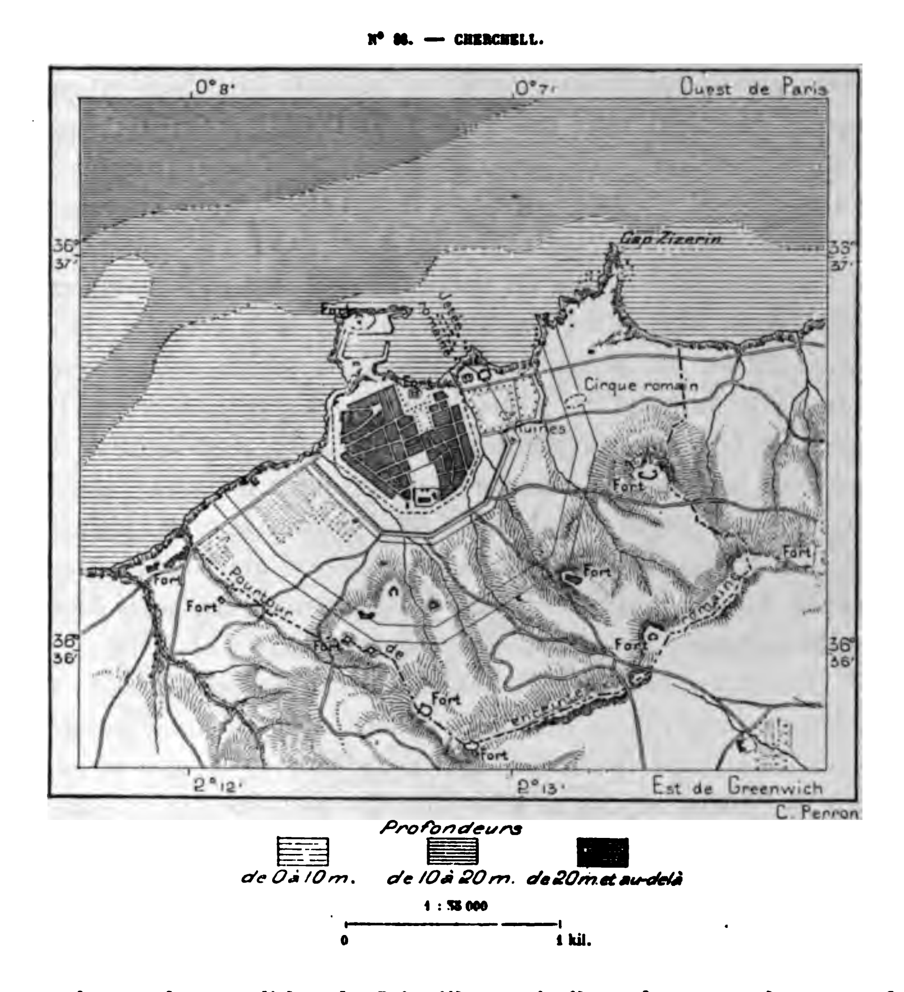


garde encore, quoique bien modifié par le temps. La « splendidissime colonie césarienne » a laissé de nombreux monuments, notamment des thermes où l'on a trouvé une très belle statue, la « Vénus de Cherchell », transférée au musée d'Alger, et plusieurs autres sculptures remarquables. En 1840, lorsque la ville française fut bâtie dans les ruines, on voyait à Cherchell un hippodrome parfaitement conservé, qui est maintenant une simple dépression du sol[1] ; le théâtre est exploité en carrière. Entre deux

[1] Playfair, *In the Footsteps of Bruce*.

colonnes, sur la route de Zurich, on aperçoit les restes superbes d'un aqueduc à trois rangées d'arcades qui amenait l'eau en de vastes citernes : c'est la seule construction de la Cæsarea romaine que l'on ait restaurée. Cherchell possède aussi un petit musée dans une cour ouverte à la pluie : l'objet le plus intéressant est un fragment de statue égyptienne. Le port, de 2 hectares environ, est formé par une crique circulaire que protège des

N° 86. — CHERCHELL.



vents du nord-ouest l'îlot de Joinville, mais il est battu par les vents du nord, fort dangereux sur cette côte, et, lors des gros temps, la houle du large en interdit l'entrée; quand les vents sont favorables, il reçoit une quarantaine de balancelles, l'épaisseur d'eau, de 3 à 4 mètres, n'étant pas suffisante pour les gros navires. Ce bassin n'est autre que l'ancienne darse romaine; quand on le déblaya, en 1843, on trouva dans la vase un bateau, peut-être romain, dont toute la membrure était retenue par des chevilles de bois. Les montagnes des environs sont occupées par les Beni-

Menasser, tribu berbère, de langue arabe, qui, pendant plusieurs années, se défendit avec acharnement contre les Français.

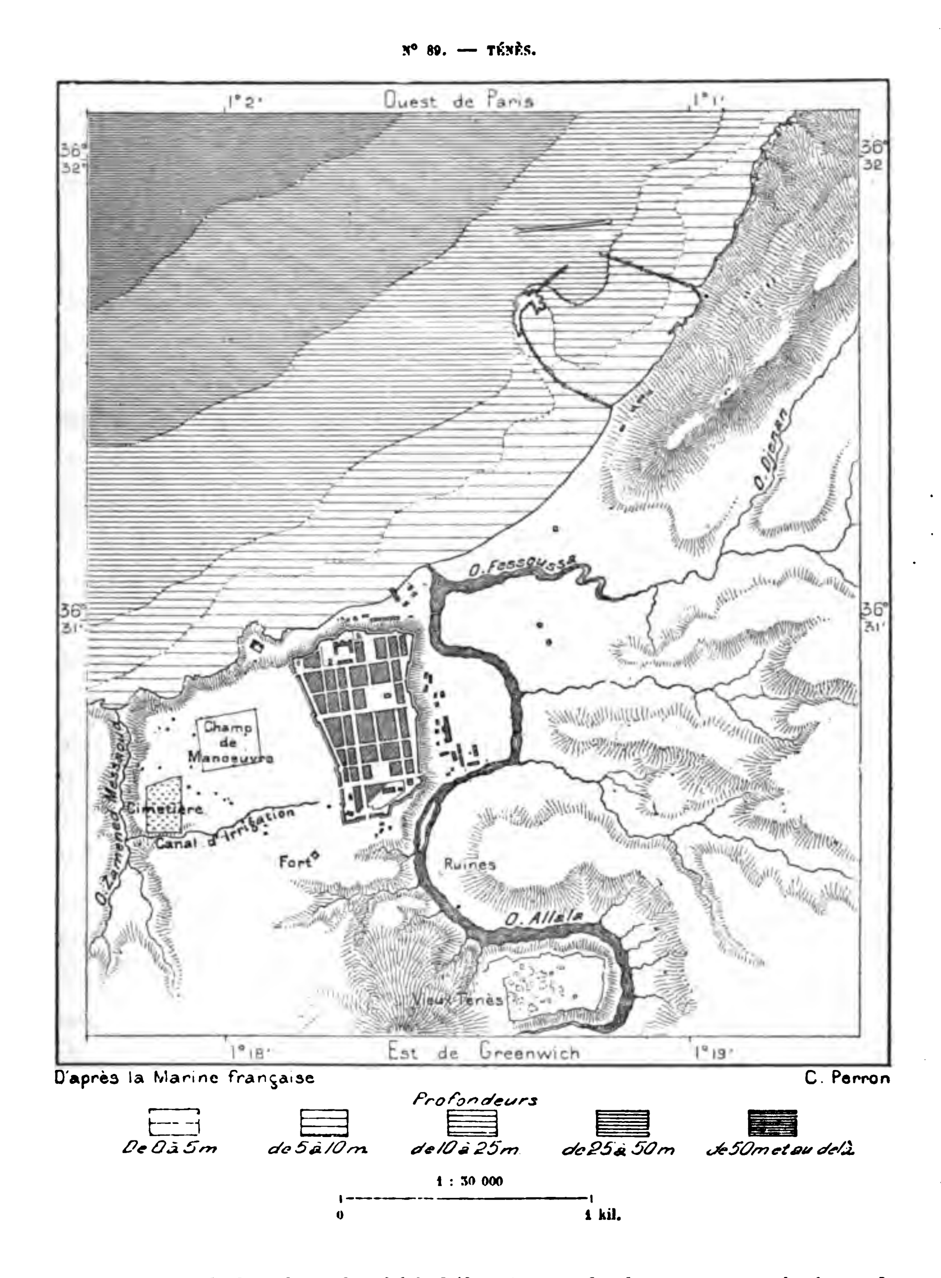
A l'ouest de Cherchell, le bourg de Novi, colonie agricole de 1848, s'enrichit par ses carrières de lave, par ses porphyres et les granits de Taourira. Au delà, également vers le nord de la Méditerranée, s'élève le bourg moderne de Gouraïa, qui doit sa fondation à la richesse minière, en cuivre et en fer, des montagnes avoisinantes. A quelques kilomètres à l'ouest, sur le plateau de Sidi Brahim, qui sépare deux anses assez abritées, les plus propices du littoral, se trouvait l'oppidum antique de Gurugu, bien mieux placé que Ténès pour l'établissement d'un port et situé près de la bouche de l'oued Dahmous, qui donne un accès facile dans les vallées de l'intérieur[1]. Les mines, telle est l'une des causes de l'importance relative qu'a prise la ville de Ténès, fondée presque exactement au milieu de la côte du Dahra, entre Tipaza et Mostaganem. Le village de Montenotte, à 6 kilomètres en amont de la ville, dans la vallée de l'oued Allala, est le principal centre de la région, où l'on exploite des gisements de fer et des filons de cuivre, de plomb, d'argent. Ténès, héritière de la romaine Cartennæ, ou Car Tennæ, c'est-à-dire le « Cap Tennæ » en berbère[2], se compose de deux villes : le Vieux Ténès, dont les masures remplacent probablement les demeures de colons phéniciens, et Ténès proprement dit, bâti à 1 kilomètre en aval, à l'embouchure de l'oued Allala; il n'y reste plus de débris romains, mais de vastes hypogées subsistent encore, utilisées comme entrepôts et celliers : c'est la ville française, occupée treize années après la conquête d'Alger. Il est probable que la première colonie de Ténès, quoique située maintenant dans l'intérieur, fut néanmoins fondée au bord de la mer et que les apports de l'Allala, les lais de sable marin et peut-être aussi l'immersion du sol ont préparé l'emplacement sur lequel s'élève la cité nouvelle. L'origine alluviale des terrains explique en partie le dicton que l'on répète volontiers dans les cités rivales : « Ténès, ville bâtie sur le fumier; son eau est du sang; son air est un poison. » Ténès, entrepôt maritime de toute la région du Dahra, n'est encore rattaché à l'Algérie que par des routes de terre : le chemin de fer qui doit l'unir à la station d'Orléansville n'est pas encore commencé. Le port, qui s'ouvre au nord-est de la cité, couvert par des récifs que des jetées enracinent à la côte, est un bassin

[1] Cat, *Bulletin de Correspondance Africaine*, mai et juin 1882.

[2] Sur le littoral de l'Algérie orientale, le mot Rus (Rusicada, Rusurucus) correspond, avec le sens de promontoire, à un autre nom, Car, que l'on trouve en plusieurs endroits des côtes de l'Algérie occidentale (Carette, *Études sur la Kabylie proprement dite*).

de 24 hectares où les navires sont en sûreté; mais l'accès n'en est pas facile par tous les vents, et, quand la tempête bouleverse les vagues, les bâtiments passent au large, craignant d'échouer sur les jetées du port.

N° 89. — TÉNÈS.



Sur le littoral de plus de 100 kilomètres de longueur qui s'étend au sud-ouest de Ténès jusqu'à l'embouchure du Chélif, il n'y a point de villages français, et dans l'intérieur les colons ne se sont encore groupés qu'en de petites agglomérations, telles que Cassaigne, chef-lieu d'une com-

mune de plus de 1500 kilomètres carrés, peuplée presque uniquement d'indigènes. Les habitants du Dahra sont pour la plupart d'origine berbère, et quelques tribus même, telles que les Zeriffa et les Achacha, qui vivent près de la côte, au sud-ouest de Ténès, parlaient naguère un idiome parent de celui des Kabyles; les autres tribus ont depuis longtemps accepté la langue des vainqueurs. Les mœurs arabes prédominent, puisque la vie sous la tente est générale; seules les peuplades franchement berbères habitent des maisons; dans la zone intermédiaire, les hommes campent comme les Arabes, mais ils tiennent leurs femmes dans les demeures voisines, sous toit et sous clef. Le grand nombre d'arbres autour des douars témoigne du sang berbère des habitants : certaines vallées sont vertes d'oliviers et de figuiers; quand la récolte est abondante, un mouvement d'exportation se fait par de petites balancelles qui mouillent dans les criques du littoral. Une petite ville, autrefois berbère, puis koulougli, Mazouna, occupe au centre du Dahra un charmant vallon, ruisselant d'eaux vives qui descendent vers le Chélif; pendant les luttes entre Arabes et Français, elle garda toujours sa neutralité et dut à sa rigoureuse observation de la paix son autonomie administrative[1]; les Français ne s'y sont point établis[2]. C'est à Mazouna que naquit Mohammed ben Ali es-Senoûsi, le fondateur de l'ordre puissant qui prêche avec le plus de ferveur le retour à la pureté du dogme musulman et la haine des chrétiens et des Turcs; sur une roche se voit une koubba fameuse et la zaouya qui fut le berceau de l'ordre; ce couvent est maintenant abandonné[3]. A l'ouest de Mazouna, la colline de Nekmaria porte un ancien bordj; c'est au-dessous que s'ouvrent, ornées de superbes stalactites, les grottes, de néfaste mémoire, où Pélissier fit enfumer, en 1845, la tribu des Ouled-Riah. D'après les récits de quelques survivants, il y avait en tout onze cent cinquante personnes dans la caverne enfumée[4].

Le Chélif a déjà fourni la moitié de sa course et reçu son grand affluent, le Nahr Ouassel, « issu de soixante-dix sources », lorsqu'il sort de la région des plateaux pour s'engager dans les gorges de l'Atlas et gagner la vallée longitudinale qui sépare le Dahra du massif de l'Ouarsenis. A l'en-

[1] Bourdon, *Bulletin de la Société de Géographie*, juin 1872.

[2] Principales communes de plein exercice du Dahra, avec leur population en 1881 :

Gouraïa	23 865 hab.,	dont 256 Européens	239 hab. agglom.
Cherchell. . . .	7 785 »	2 174 »	2 680 »
Ténès	4 744 »	1 643 »	2 364 »
Montenotte . . .	3 336 »	291 »	332 »

[3] Duveyrier, *Bulletin de la Société de Géographie*, 1884.

[4] Bourdon, *Bulletin de la Société de Géographie*, juin 1872.

trée du passage, un premier village se dresse sur un promontoire de la rive droite, à 200 mètres au-dessus de la rivière, dont l'altitude est en cet endroit d'environ 450 mètres. Ce village est Boghari (Boukrari), station future du chemin de fer d'Alger à Laghouat. Au sommet de la colline, des Mzabites, intermédiaires du commerce entre le Tell et le Sahara, ont bâti

N° 90. — DÉFILÉS DU CHÉLIF.



1 : 180 000

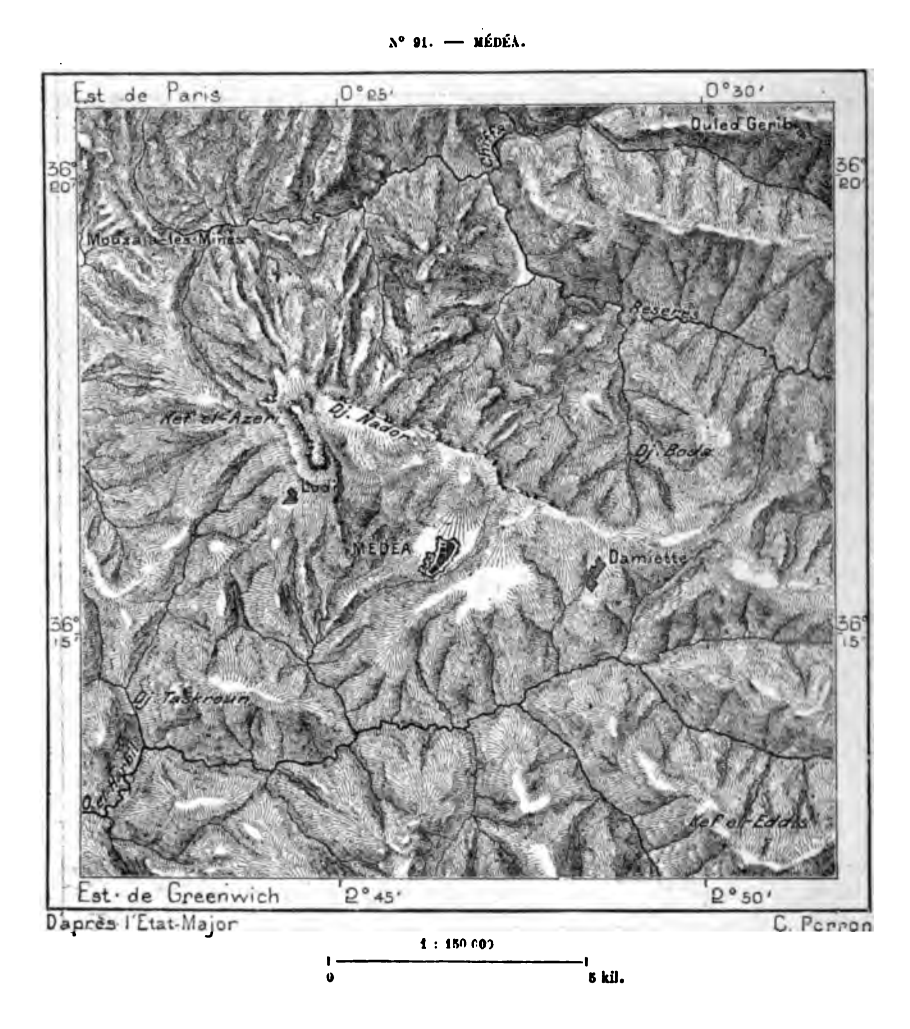
0 5 kil.

un ksar, à la fois forteresse et entrepôt, au pied duquel se tient un marché : nul lieu de rendez-vous ne pouvait être mieux choisi sur la limite des deux régions naturelles; c'est de là qu'on expédie les plus belles laines du plateau[1]; on y entrepose aussi des alfas et des céréales. Au nord-ouest du marché, sur un promontoire plus élevé (970 mètres), se montre le

[1] Paul Soleillet, *L'Algérie, Mzab, Tildikelt.*

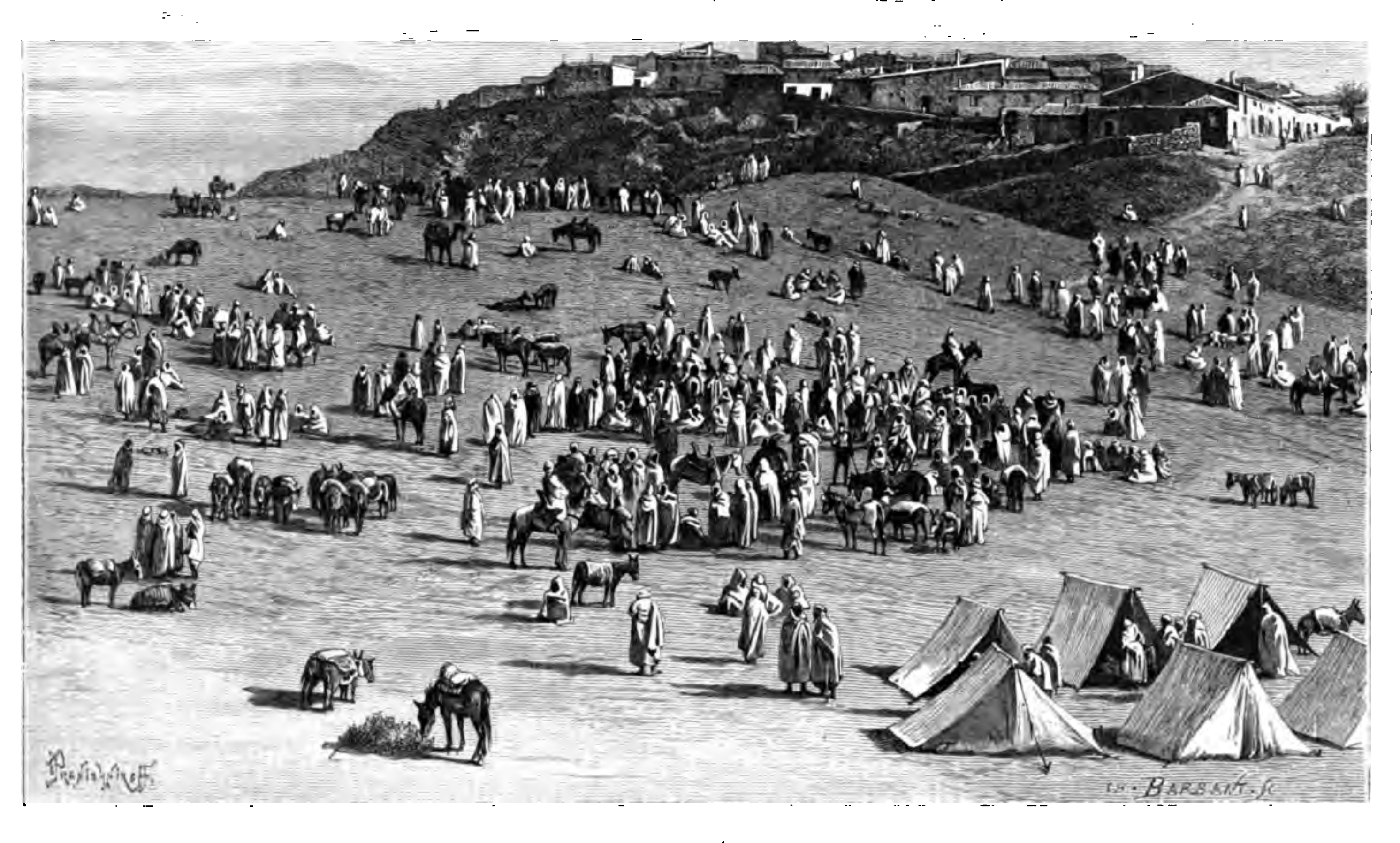
camp fortifié de Boghar ou Boughar, — c'est-à-dire la Grotte, — qu'Abd-el-Kader avait fait construire en 1839 et dont les Français se sont emparés en 1841, pour commander les défilés du Chélif et en interdire l'entrée aux tribus hostiles venant du sud. Du haut de la citadelle, « balcon du sud », la vue s'étend au loin sur les steppes méridionales,

N° 91. — MÉDÉA.



premier désert que le djebel Amour sépare des solitudes immenses du Sahara.

Médéa, la Midia ou Lemdia des Arabes, occupe, sur le versant du Chélif, un des points les plus élevés du massif montagneux qui domine au sud la plaine de la Mitidja ; elle est bâtie à 920 mètres d'altitude, près de la base méridionale du mont Nador (1062 mètres), « observatoire » d'où l'on distingue les cimes de tous les massifs environnants, de l'Ouarsenis au Djurdjura. Médéa, ancienne capitale du beylik de Titteri, fut l'une des



VILLAGE ET MARCHÉ DE BOGHARI

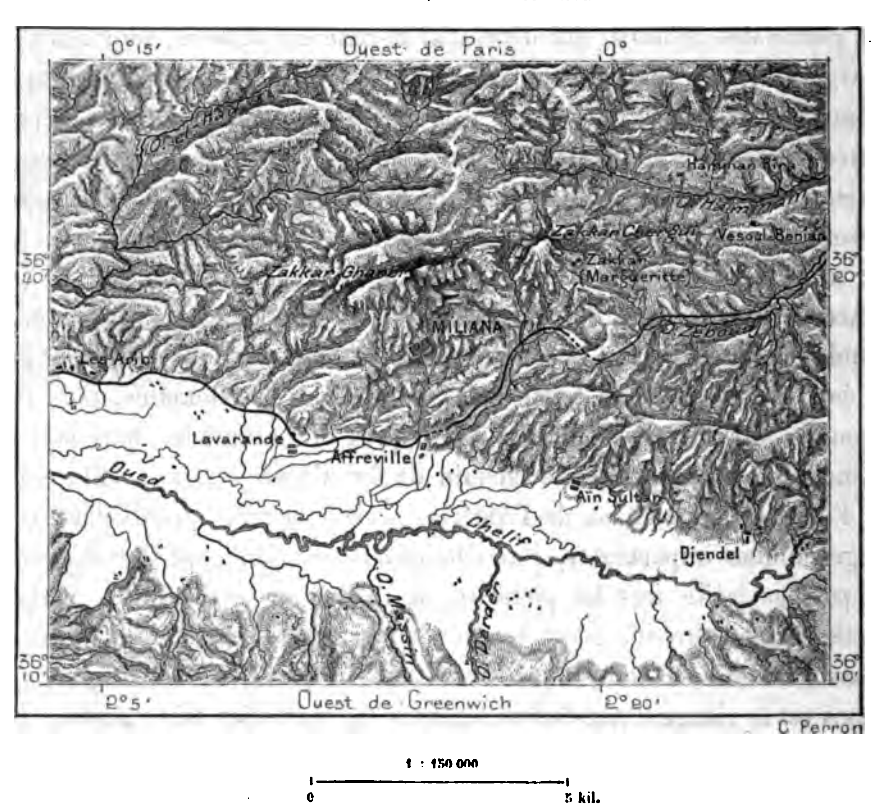
Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après une photographie.

villes les plus chaudement disputées de l'Algérie aux premiers temps de la conquête, et le fameux Teniet (la Ténia), le « col » par excellence, par lequel la ville communique avec la Mitidja, est l'endroit de l'Algérie où le plus de Français ont péri ; occupée d'une manière permanente en 1840, Médéa ne fut tout à fait débloquée que l'année suivante. Devenue ville française par son aspect et par une grande partie de sa population, Médéa n'a de remarquable que son aqueduc, à deux rangées d'arcades, franchissant un ravin à l'est des murailles : on n'a trouvé que d'insignifiants débris de la ville romaine remplacée par celle des Arabes et des Français. Les pentes des collines, qui dépassent la zone des oliviers, sont couvertes de vignes, dont le cru est déjà fameux ; les asperges de Médéa rivalisent sur le marché de Paris avec celles d'Argenteuil, et son blé sert à préparer d'excellentes pâtes alimentaires. Médéa est trop élevée pour qu'elle puisse devenir une station du futur chemin de fer d'Alger à Laghouat ; celui-ci passera plus à l'est, non loin de Damiette et de Ben-Chikao, village fameux par sa bergerie modèle.

Accru des ruisseaux que lui versent les montagnes de Médéa et de Djendel, le Chélif baigne la colline qui porte Amoura, c'est-à-dire la « Fortunée », héritière de la Sufasar des Berbères et des Romains, puis il se recourbe vers l'ouest et pénètre enfin, près de Lavarande, dans la large plaine basse qu'emprunte le chemin de fer d'Alger à Oran. Cette région est l'un des points vitaux de l'Algérie, grâce à la rencontre de deux voies géographiques importantes, d'un côté la vallée moyenne du Chélif, ouvrant un passage facile vers les plateaux, de l'autre la grande vallée longitudinale formant avenue entre les monts de l'Ouarsenis et les collines du Dahra. Sur les hauteurs qui dominent le point de convergence des routes est le village d'Aïn-Sultan, entouré de vignobles très étendus, dont les travailleurs européens sont en grande partie venus d'Alsace. Au nord de ce promontoire est le gros village d'Affreville, l'une des stations les plus commerçantes de la voie ferrée ; elle a reçu de nombreux émigrants descendus de la ville de Miliana, bâtie au nord sur la terrasse presque horizontale d'un rocher du Zakkar el-Gharbi. Sur deux faces, au sud et à l'est, le rocher, dont l'altitude est de 740 mètres, se termine par de brusques parois : on voit à ses pieds une large conque de verdure, animée par le ruissellement des eaux du Boutan, qui plongent en nappes écumeuses du plateau de Miliana et font tourner de chute en chute les roues de petits moulins. Le ruisseau qui naît sur la terrasse même de la ville donne à l'étiage environ 500 litres par seconde ; des ingénieurs ont proposé d'alimenter Alger des eaux pures qui sourdent des flancs du Zakkar

el-Gharbi. Quoique bâtie sur un roc, Miliana est presque cachée par le branchage des hauts platanes qui bordent les esplanades de l'enceinte et les contre-allées de l'avenue principale; du bord de la terrasse, la vue s'étend sur l'immense hémicycle des montagnes bleuâtres jusque par delà les pitons aigus de l'Ouarsenis. La ville actuelle est entièrement française d'aspect : elle n'a plus les débris romains de Malliana, à peine quelques restes de constructions arabes; pourtant, sur la grande place, c'est un

N° 92. — MILIANA, SEUIL D'AFFREVILLE.



vieux minaret, revêtu de lierre, qui sert d'horloge. Occupée en 1840 par les troupes françaises, Miliana fut de toutes les places d'Algérie celle dont la garnison eut le plus à souffrir : lorsqu'elle fut débloquée, après un siège de seize mois, il ne restait plus, sur douze cents hommes, qu'une centaine de soldats se soutenant encore; sept cents étaient morts de fièvre, de privations ou d'épuisement; les vivants n'avaient plus la force d'enterrer les morts. Dans les campagnes environnantes, les fermes sont nombreuses et quelques-unes entourées de vignobles aux crus renommés.

Dans les montagnes qui font face à Miliana, de l'autre côté du Chélif, une autre ville, moins importante, défend les massifs orientaux de l'Ouarsenis : c'est Teniet el-Haad ou le « Col du Dimanche », ainsi nommé du jour où se tient son marché hebdomadaire; la hauteur du seuil que domine le village est de 1145 mètres. Les Arabes y sont proportionnellement plus nombreux qu'à Miliana et une petite colonie nègre occupe près de Teniet deux groupes de masures appelés « Tombouctou », le Supérieur et l'Inférieur. Le « Col du Dimanche » est célèbre dans le monde des botanistes et des voyageurs par ses admirables forêts de chênes et de cèdres, qui recouvrent les deux versants du djebel Endat; des sources ferrugineuses d'une grande richesse jaillissent dans la forêt. Au sud de Tiaret s'étend le plateau du Sersou, jadis couvert de bois et ruisselant de fontaines, maintenant sans verdure et coupé de ravins dans lesquels coulent des eaux sauvages, détruisant au lieu de féconder[1]. Le Sersou est une des régions de l'Algérie où se voient le plus de monuments préhistoriques, tombelles, enceintes, pierres levées; une ancienne ville, à une quarantaine de kilomètres au sud-ouest de Teniet, occupe une surface plus grande que la cité d'Alger. Parmi les monuments étranges de cette région, le plus curieux consiste en alignements de pierres disposés de manière à former un immense lézard de 80 mètres de longueur. On retrouve ainsi dans l'Ancien Monde un exemple de ces monuments symboliques dont les *mound-builders* de l'Ohio aimaient à orner leurs plaines[2].

A l'ouest d'Affreville et de Lavarande, des villages populeux se succèdent dans la vallée du Chélif. Après Duperré se montre Saint-Cyprien des Attaf, où l'on peut voir le spectacle unique d'une communauté d'Arabes convertis au catholicisme : il est vrai que ce sont des orphelins recueillis pendant la famine de 1867 et restés sans relations avec leurs frères de race. Au delà, le chemin de fer traverse Oued-Fodda, situé sur l'oued du même nom, descendu des cirques ouverts sur les flancs de l'Ouarsenis. En aval, les eaux du Chélif, retenues par un barrage, s'épanchent à droite et à gauche en des canaux d'irrigation qui fertilisent les campagnes. C'est à une quinzaine de kilomètres plus bas qu'a été fondé en 1843 le chef-lieu de la basse vallée du Chélif, Orléansville, bâtie sur le site d'el-Asnam, c'est-à-dire des « Stèles » ou des « Idoles »[3]; là s'élevait en effet l'église de l'*oppidum Tingitei*, qu'une inscription faisait dater du quatrième siècle : il en reste une crypte et un pavé en mosaïque. Comme

[1] Trolard, *Ligue du Reboisement*; — R. de la Blanchère, etc.
[2] Letourneux; — Mac-Carthy.
[3] Lambert, *Notes manuscrites*.

centre administratif et militaire et comme étape intermédiaire entre Alger et Oran, cette ville a pris une certaine importance commerciale, qu'un chemin de fer dirigé sur le port de Ténès ne manquera pas d'accroître; mais les chaleurs de l'été, les vents furieux en hiver en font pour les Européens un lieu de résidence peu agréable. Un bois de pins et de caroubiers, recouvrant une centaine d'hectares au sud-ouest d'Orléansville, donne au moins un peu d'ombre aux promeneurs. Dans le voisinage, près du village de Malakoff, s'étendent sur les bords de l'oued Sly, descendu de l'Ouarsenis, de vastes steppes où l'on se propose d'établir une autrucherie.

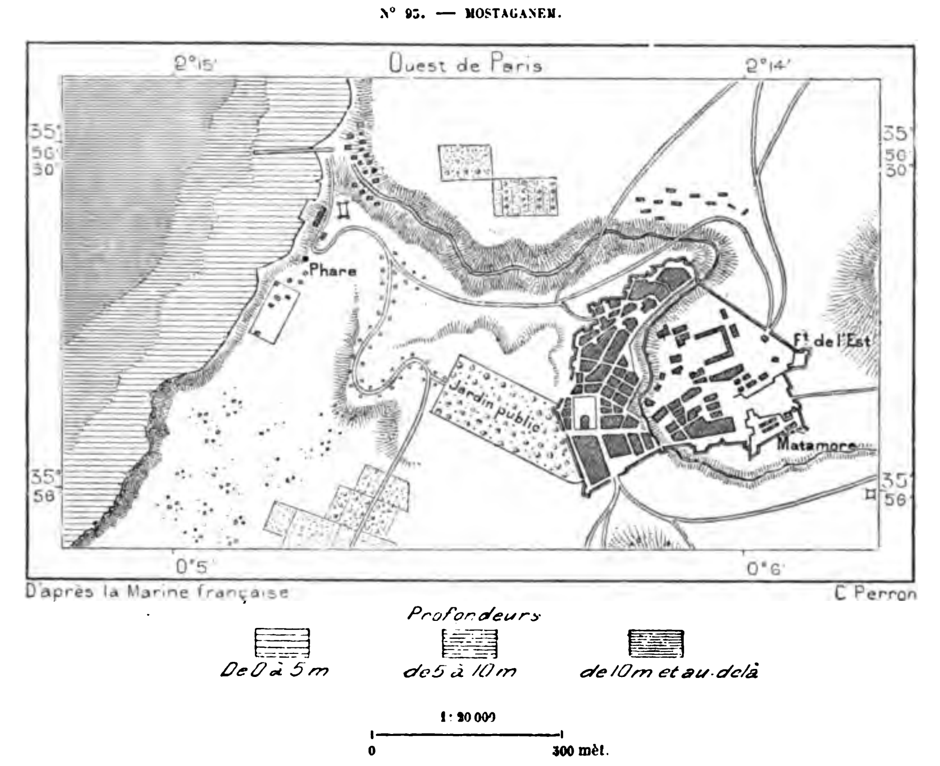
Le gros bourg d'Inkermann s'élève près du confluent du Chélif et de l'oued Riou, qui plus haut vient de traverser le territoire de la commune d'Ammi-Mousa, dans lequel vivent encore des Berbères de sang pur, les Beni-Ouragh, ayant conservé des mœurs et des institutions analogues à celles des Kabyles du Djurdjura. Une autre commune, Zemora (Zemmoura ou l'Olivette), occupe une grande partie du massif, que limite à l'ouest le cours de la Mina, née sur les hauts plateaux, et qu'habitent les misérables restes de la grande confédération des Flitta ou Flita, presque détruite par la guerre contre les Français et par la famine. Tiaret (Tihâret, Tihert), c'est-à-dire la Résidence en berbère, commande à la région du haut de la terrasse du mont Guezzoul, à 1083 mètres d'altitude. En 1843 elle succéda comme dominatrice de la contrée à Takdemt ou Tiaret la Neuve, nid d'aigle dont Abd-el-Kader avait fait choix en 1836 pour citadelle centrale de son royaume et que les Français détruisirent en 1841. Les habitants de la contrée ne parlent plus l'ancien idiome berbère : il ne subsiste plus que par les noms des lieux, dont le sens est incompris des indigènes. Au sud-ouest des deux Tiaret, mais toujours dans le haut bassin de la Mina, Frenda, autre ville d'origine berbère, s'élève à 1031 mètres, dans le voisinage de vastes forêts de chênes-verts, de thuyas et de pins d'Alep. A l'est de Frenda, près des sources dites Ras el-Mina ou « Tête de la Mina », trois contreforts septentrionaux du djebel el-Akhdar ou « Mont Vert » supportent les Djedar, constructions massives qui furent des hypogées comme le « tombeau de la Chrétienne », et qui n'en sont probablement que des copies : ce sont des prismes quadrangulaires d'une hauteur d'environ 18 mètres, terminés à leur partie supérieure par des pyramides à degrés[1]. Sur des rochers voisins se voient des

[1] Bordier; — Picavet; — Berbrugger; — R. de la Blanchère, *Voyage d'étude dans une partie de la Maurétanie Césarienne.*

sculptures préhistoriques : des rainures et des trous creusés dans la pierre ont fait croire que l'un de ces rocs était un autel de sacrifice. Quelques dolmens des environs ont des proportions colossales ; d'après un rapport fait à M. Tomassini, une de ces pierres aurait 45 mètres de long. M. Bernard, cité par Ferguson, dit que la dalle supérieure du monument aurait 20 mètres de long sur 8 mètres de large et 3 mètres de haut[1].

Un chemin de fer, déjà commencé, rejoindra Tiaret à Mostaganem par

N° 95. — MOSTAGANEM.



la vallée de la Mina. Il passera par le village de Fortassa, croisera la voie ferrée de la vallée du Chélif à Relizane, puis, franchissant la Mina en aval du confluent de l'oued Hillil, contournera un massif de collines pour passer au pied du plateau d'Aïn-Tedlès, où l'on est déjà dans la grande banlieue de Mostaganem. Près de là est l'important village de Pont du Chélif, ainsi nommé d'un viaduc que les Turcs avaient fait construire par des esclaves espagnols et que les Français ont restauré. D'autres villages, Aïn-Bou-Dinar, Toumi, Pélissier, se succèdent sur la route de Mostaganem.

Cette ville ancienne n'est pas située au bord de la mer ; elle est bâtie à

[1] Broca, *Bulletin de la Société d'Anthropologie de Paris*, 1875.

une centaine de mètres d'altitude moyenne sur une falaise, que le ravin d'Aïn-Sefra, arrosé par un ruisseau permanent, sépare en deux quartiers : à l'est, la ville militaire ou Matamore, ainsi nommée des *matmour* ou silos dans lesquels les Turcs emmagasinaient leurs grains; à l'ouest, la ville proprement dite de Mostaganem, presque entièrement reconstruite à l'européenne. D'ailleurs la majorité des habitants se compose de Français et d'autres immigrants d'Europe; les anciennes familles de Maures, proportionnellement plus nombreuses qu'à Oran, diminuent chaque année. Au seizième siècle, sous Kheïr ed-Din, Mostaganem fut une des grandes cités de l'Algérie; avant l'établissement du chemin de fer d'Alger à Oran, elle centralisait le commerce de la vallée du Chélif; maintenant elle n'est plus qu'une des villes secondaires de la contrée[1] : la fertilité des campagnes environnantes et l'avantage de sa position à l'issue de la principale vallée de l'Algérie n'ont pas suffi pour refaire de Mostaganem l'un des entrepôts du commerce; il lui manque toujours un chemin de fer qui la rattache au réseau algérien. Surtout il lui faudrait un port; elle n'a encore qu'une « marine » mal abritée des vents et une rade souvent bouleversée par les mauvais temps, mais on s'occupe actuellement de la construction des jetées[2]. Au sud et à l'ouest de Mostaganem sont épars de nombreux villages : le plus populeux est celui d'Aboukir, le plus célèbre celui de Mazagran, bien connu par la défense de sa petite garnison française en 1840 : la population arabe qui s'y trouvait auparavant avait été transportée par Abd-el-Kader à sa résidence de Takdemt[3]. La vallée des Jardins, arrosée

[1] Communes principales du bassin du Chélif, avec leur population en 1881 :

Dép. d'Alger.	Médéa	15 391 hab.	6 128	Européens et Juifs	4 857	hab. agglom.
	Orléansville	8 242	»	2 585	»	2 270	»
	Miliana	6 901	»	2 812	»	3 090	»
	Duperré	3 710	»	833	»	601	»
	Teniet el-Haad	3 342	»	171	»	1 115	»
	Saint-Cyprien des Attaf	3 084	»	694	»	208	»
	Affreville	2 666	»	792	»	1 018	»
	Boghar	2 501	»	605	»	397	»
	Boghari	2 110	»	522	»	1 445	»
Dép. d'Oran.	Mostaganem	13 422	»	6 774	»	11 542	»
	Relizane	5 302	»	2 973	»	3 252	»
	Pont du Chélif	3 563	»	183	»	238	»
	Aboukir	2 698	»	454	»	295	»

[2] Mouvement du port de Mostaganem en 1883 :

Entrées	137	navires, jaugeant		61 026	tonnes.
Sorties	161	»	»	63 168	»
Ensemble	293	»	»	124 194	»
Avec le cabotage	458	»	»	198 196	»

[3] Baude, *L'Algérie*.

par les sources de l'Aïn-Sefra fait un cercle de verdure autour de Mazagran et de Mostaganem : un haras et le champ de courses se trouvent entre les deux communes.

Proportionnellement à ses dimensions, le bassin de la Macta, qui aboutit au golfe d'Arzeu, à une trentaine de kilomètres au sud-ouest de Mostaganem, a plus de villes importantes que celui du Chélif. Vers les sources de la rivière principale qui, sous divers noms, se continue jusqu'à la Macta, la ville moderne de Saïda, la « Fortunée », fondée en 1854, est bâtie à 868 mètres d'altitude, à la base de collines qui limitent au nord la région des plateaux. Une ville arabe, maintenant détruite, occupait, à 2 kilomètres de là, une terrasse à pente escarpée, au bord de l'oued Saïda. L'importance de Saïda lui vient de sa position entre deux régions naturelles et surtout de l'entrepôt des alfas, que l'on récolte sur les plateaux voisins : le climat presque européen de Saïda permet de cultiver dans la campagne environnante les arbres fruitiers et les légumes de l'Europe tempérée. Saïda est la station centrale du chemin de fer qui d'Arzeu s'élève sur les plateaux, franchit la crête, à 1170 mètres, au col de Tafaraoua, point culminant de la ligne, et s'avance dans les solitudes méridionales jusqu'au delà des chott. A 10 kilomètres au sud, mais déjà à 130 mètres plus haut, au bord de la mer d'alfa, est la grosse bourgade industrielle d'Aïn el-Hadjar, où sont les entrepôts de la compagnie concessionnaire et les ateliers à vapeur pour la compression des fibres; Aïn el-Hadjar n'est guère peuplée que d'Espagnols. Les rochers des environs de Saïda, sur les premiers degrés extérieurs du plateau, sont percés de grottes nombreuses, où coulent des eaux vives. Un des ruisseaux abondants de la contrée, l'Aïn Nazereg, a été suivi dans une partie de son cours souterrain : il passe au fond d'un entonnoir d'effondrement, la caverne des Pigeons, puis s'étale en lac dans une vaste grotte et s'élance à la lumière, pour disparaître de nouveau à 1500 mètres en aval[1].

Mascara, l'un des chefs-lieux d'arrondissement de la province d'Oran, est trop haut placée (588 mètres), sur une terrasse méridionale de la montagne des Beni-Chougran, aux prodigieux ravins, pour que le chemin de fer de Saïda à Arzeu ait pu y établir une station; mais un embranchement la rattachera bientôt à la gare de Tizi, située au sud-ouest, à l'extrémité occidentale de la grande plaine d'Eghris. Mascara ou le « Camp permanent », a gardé son aspect militaire : ce fut la capitale du royaume d'Abd-el-Kader. La tribu des Hachem, à laquelle appartenait l'émir,

[1] R. de la Blanchère, mémoire cité.

occupe encore la contrée, et la koubba vénérée de son père, Sidi Mahi ed-Din, s'élève au sud-est, dans le village de Cacherou. Comme centre de commerce et d'agriculture, Mascara est une ville très active et son importance ne peut manquer de s'accroître en proportion des progrès de la culture qui se fait sur les pentes arrosées et dans la plaine de l'Eghris, autre Mitidja par l'étendue et la fertilité du sol; déjà les vins blancs de Mascara sont parmi les crus appréciés de l'Algérie. A une vingtaine de kilomètres au sud-ouest, sur les bords de l'oued el-Hammam, ou « rivière des Thermes » — nom local de la haute Macta, — jaillissent les eaux fréquentées de Boû-Hanefia, qu'utilisaient aussi les Romains sous le nom d'Aquæ Sirenses. Les monuments préhistoriques sont nombreux dans le district de Mascara, de même que les restes paléontologiques. C'est là que M. Pomel a retrouvé le squelette de l'*elephas atlanticus* et d'un camélide : ainsi le chameau, qui n'existait pas dans les régions maurétaniennes aux premiers temps de l'histoire écrite, faisait partie de la faune locale à une époque géologique antérieure[1].

Perrégaux, situé au point de croisement des chemins de fer d'Alger à Oran et d'Arzeu à Saïda, est actuellement la mieux partagée de toutes les villes d'Algérie pour la facilité des communications, mais n'a d'importance que comme entrepôt de denrées agricoles; ses champs sont arrosés depuis 1865 par les canaux de dérivation de l'Habra, dont le lac artificiel, le plus vaste de l'Algérie, contient parfois 40 millions de mètres cubes d'eau; mais ce sont là des avantages chèrement achetés par le désastre des ruptures : pendant l'hiver de 1881, le mur du barrage, haut de 34 mètres, long de 445, s'écroula partiellement, les campagnes de Perrégaux furent inondées et cent soixante malheureux colons, surpris par les flots, y trouvèrent la mort. Deux années auparavant, M. Charles Grad avait signalé une légère fissure dans cet ouvrage[2]. Au nord, la grande plaine dans laquelle s'unissent l'Habra et le Sig pour former la Macta, est presque entièrement concédée à une société financière, la même qui a reçu le monopole de l'exploitation des alfas sur les plateaux, et qui a construit le barrage de l'Habra. Le centre du domaine, qui s'étend sur un espace de 24 500 hectares, est le village de Débrousseville, entouré d'un vignoble qui recouvre la campagne à perte de vue. Les marais dangereux de la Macta, qui occupent le centre de la concession faite à la Compagnie franco-algérienne, n'ont pas encore été desséchés.

[1] *Association française pour l'avancement des sciences*, session de Grenoble, 1885.
[2] *Études de Voyage, les Travaux publics en Algérie.*

La rivière Sig, qui contribue avec l'Habra à former ces marais, est, comme l'autre rivière, accompagnée dans une grande partie de son cours par un chemin de fer qui remonte vers les plateaux. La plus haute station, à 1162 mètres, est celle qui porte justement le nom de Ras el-Ma ou « Tête des Eaux » : c'est le Bedeau des documents administratifs; elle se trouve près des sources de l'oued el-Haçaïba, la branche maîtresse du haut Sig. Plus bas, à 955 mètres, est le nouveau village de Magenta, qui fait partie de la commune de Daya, poste militaire situé plus à l'est, entre des montagnes boisées. Une autre station, à 679 mètres, porte le nom officiel de Chanzy : c'est Sidi Ali ben-Youb, dont les campagnes sont partiellement arrosées par une source thermale; en cet endroit se trouvait la station romaine d'*Albulæ* ou *ad Albulas*, dont les ruines servent de carrière aux colons. Puis viennent les stations de Tabia, où s'embranchera le chemin de fer de Tlemcen, et de Bou-Khanéfis, village construit en aval d'un barrage rompu. Les montagnes des environs offrent encore aux ouvriers espagnols du pays quelques étendues exploitables d'alfa.

Sidi bel-Abbès, ainsi nommée d'une koubba des Beni-Amer, est une ville toute moderne malgré son appellation arabe. Bâtie à 475 mètres d'altitude sur les bords de la Mekerra, — nom que porte le Sig dans cette partie de son cours, — elle naquit en 1843 autour d'une redoute construite sur la rive droite de l'oued. Sidi bel-Abbès, chef-lieu d'arrondissement et souvent proposée comme la capitale d'un département futur, est une des villes les plus charmantes et les plus prospères de l'Algérie : ses rues, arrosées par des fontaines dérivées de la Mekerra, sont ombragées de superbes platanes, et les campagnes environnantes, ancien domaine des Beni-Amer, qui ont abandonné le pays pour se réfugier au Maroc, sont parsemées de maisons de plaisance et de fermes. Sidi bel-Abbès est une des villes du département qui, en proportion, renferment le plus d'Espagnols : ils y sont deux fois plus nombreux que les Français. Au nord-ouest de la ville se dressent les escarpements du mont Tessala, ayant à leur base le village de même nom, composé de maisonnettes éparses au milieu des cultures.

Au nord de Sidi bel-Abbès, le chemin de fer contourne par un seuil bas le massif du Tassala pour se diriger vers Oran, tandis que la Mekerra ou Sig coule au nord-est. A l'endroit où elle sort de la région des montagnes pour entrer dans la plaine s'est élevée une ville nouvelle, Saint-Denis du Sig, entourée de cultures florissantes. De même que Sidi bel-Abbès, Saint-Denis a de belles rues droites ombragées de platanes et chaque ferme des

environs a son bouquet de verdure. L'une d'elles, l'Union du Sig, fut jadis le centre de bien des espérances, les phalanstériens l'ayant fondée, en 1846, sur une concession de plus de 3000 hectares, pour y mettre en pratique leurs idées sur l'association du capital et du travail; un orphelinat agricole a été récemment établi dans ce domaine. Comme Perrégaux, Saint-Denis du Sig a son barrage, établi en amont de la ville, et, comme la digue de l'Habra, celle du Sig, retenant environ 14 millions de mètres cubes d'eau, a cédé sous la pression de la masse liquide. Au nord-ouest, dans la partie aride de la plaine confinant au lac el-Melah ou « du Sel » s'étend un taillis ou plutôt une brousse dite la « forêt » de Moulaï-Ismaïl : des batailles sanglantes ont été livrées pour la possession d'Oran sur ce terrain difficile.

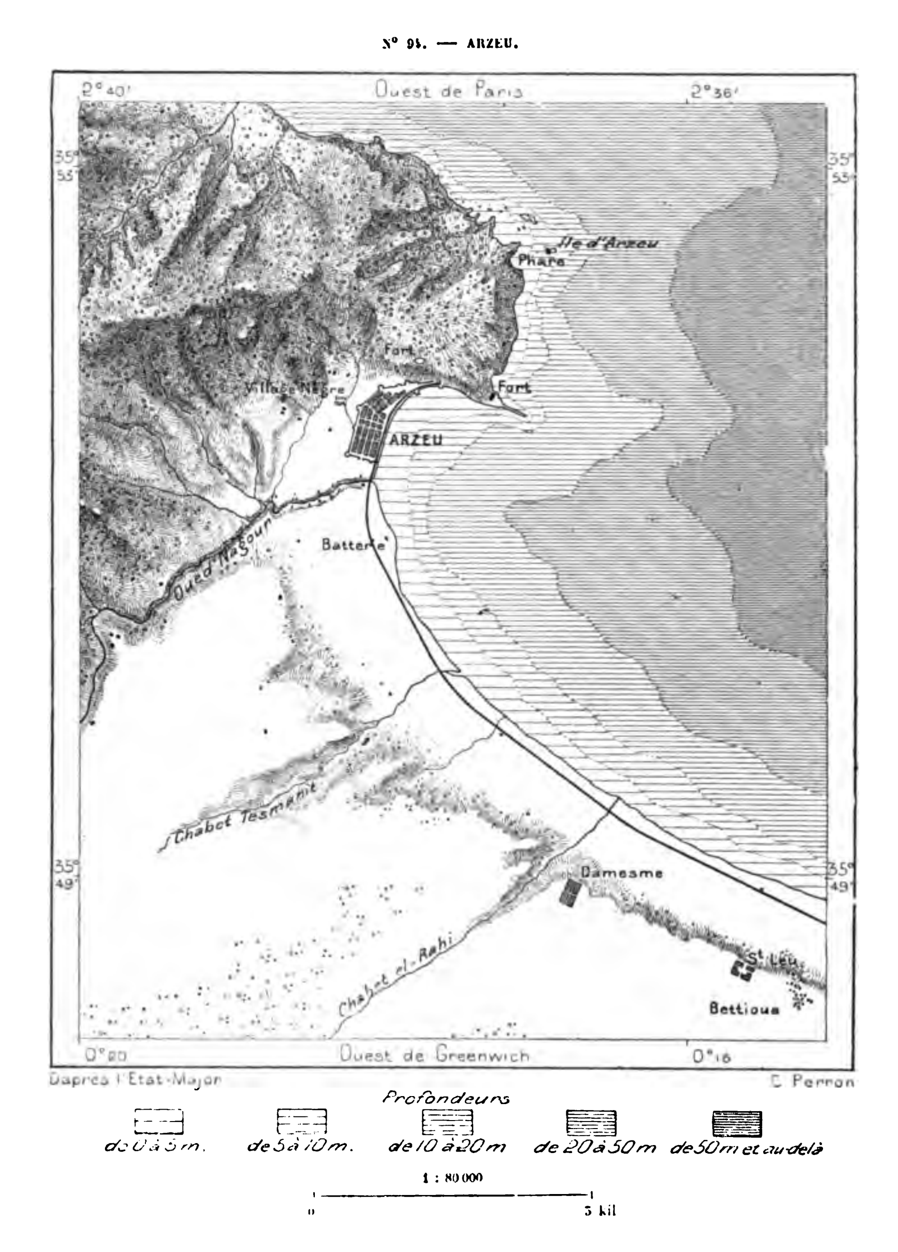
Unis sous le nom de Macta, le Sig et l'Habra se déversent dans la mer près d'un petit havre dit le « Port aux Poules », comme plusieurs autres criques du littoral : ce nom de « Poules » n'est point une corruption du mot « port », tel qu'il est prononcé dans le sabir des indigènes; El-Bekri mentionne déjà le Mars el-Doudjadj[1]. Ce port est d'ailleurs sans commerce : c'est au nord-ouest, devant Arzeu, que vont mouiller les navires. En cet endroit, la plage est parfaitement défendue des vents du nord et du nord-ouest par un promontoire du massif de l'Orous. Avec Mers el-Kebir et Bougie, l'anse d'Arzeu est le meilleur point de relâche naturel des bâtiments sur la côte si peu hospitalière de l'Algérie; une ville commerçante exista de tout temps ou se reconstruisit après chaque désastre au bord de cette anse propice aux matelots : c'était un port et une cité, le Portus Magnus des Romains. Dans la dernière décade, Arzeu a pris une grande importance comme terminus du chemin de fer qui lui apporte les alfas des hauts plateaux[2]; elle expédie aussi le sel, le chlore, la soude et autres produits recueillis ou fabriqués dans le lac el-Melah et dans les usines de ses bords : on évalue à plus de deux millions de tonnes la quantité de sel qui se dépose chaque année sur le fond du lac et que l'on peut ramasser à la pelle chaque été. Des ruines romaines se voient en différents endroits sur la plage du golfe; à moitié chemin entre la ville nouvelle et le Port aux Poules, elles étaient assez nombreuses pour former comme une cité de débris, à laquelle on donnait le nom de « Vieil Arzeu ». Maintenant les deux villages de Botioua, habité par des Kabyles marocains, et de Saint-Leu, où les Européens forment environ le tiers de la population,

[1] Lambert, *Notes manuscrites.*

[2] Mouvement de la navigation du port d'Arzeu en 1885 :
801 navires, jaugeant 299 752 tonnes.

occupent l'emplacement de la ville romaine. Saint-Leu est la commune la plus populeuse des environs d'Arzeu; Saint-Cloud, lieu d'étape intermédiaire entre Arzeu et Oran, que ne réunit pas encore un chemin de

N° 94. — ARZEU.



fer direct, est aussi un village considérable, entouré de grands vignobles.

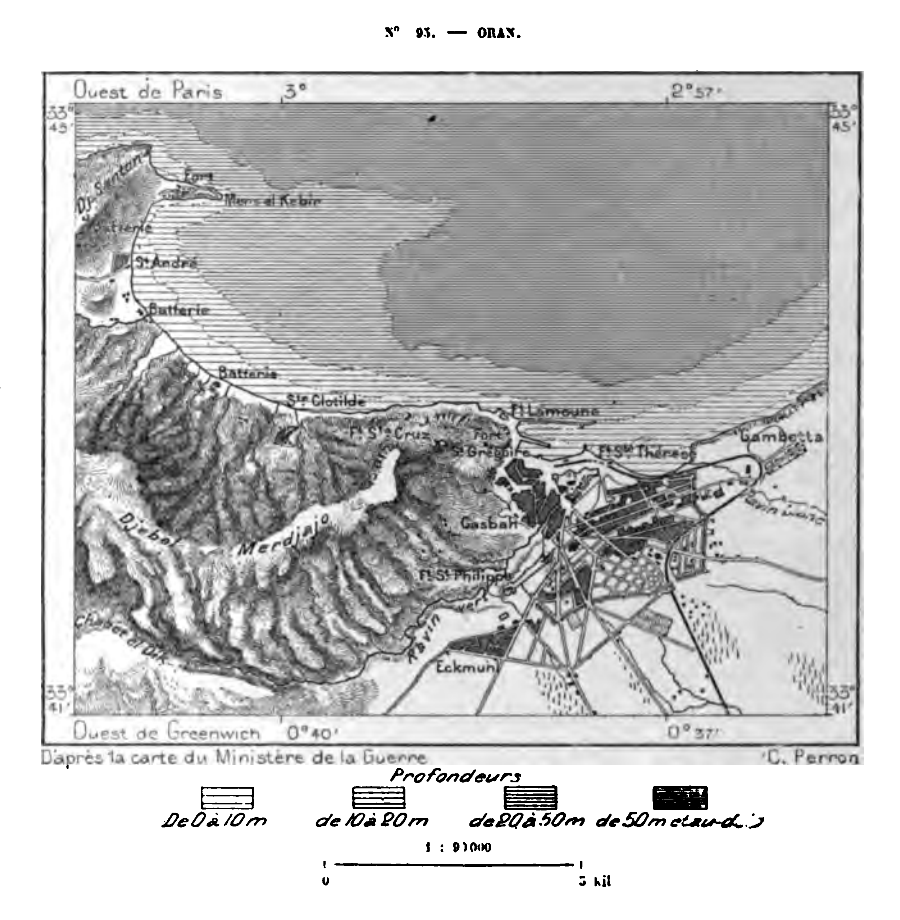
Oran, l'Ouahran ou Gouharan des Arabes et des Turcs, est la première ville de l'Algérie par l'importance du commerce, et, pendant quelques années, elle fut même la rivale d'Alger par le nombre des habitants : c'est

également la place forte de la Maurétanie dont l'histoire a été le plus longtemps associée à celle de l'Europe moderne. Fondée au commencement du dixième siècle par des Maures d'Andalousie, sur le territoire d'une tribu berbère, Oran grandit bientôt, grâce à l'importance du port voisin, dit Mers el-Kebir ou le « Grand Port », que le promontoire du djebel Santon protège des vents du nord-ouest et du nord, les plus dangereux dans ces parages. Ce précieux havre de refuge, le *Portus divinus* des Romains, est bordé de brusques falaises, au pied desquelles une ville d'entrepôt n'aurait point trouvé la place nécessaire; elle a dû naître vers l'extrémité du golfe, à l'endroit où les montagnes s'abaissent et où une large ouverture donne accès vers l'intérieur des terres : de là le nom de Ouaran ou « Coupure » qui, sous la forme espagnole d'Oran, est resté à la cité. Au point de vue militaire, cette brèche du littoral offrait aussi de grands avantages : comme Alger, sa rivale de l'occident, Oran s'appuie à un massif isolé de montagnes, à un Sahel bien limité que des plaines et une grande lagune séparent du reste de l'Algérie; une forteresse naturelle défend la ville, décuplant la valeur de ses murailles. Aussi lorsque les Maures eurent été expulsés d'Espagne, les vainqueurs poursuivirent les fugitifs sur le continent africain et leurs premières conquêtes, en 1505 et en 1509, furent le port de Mers el-Kebir et la place d'Oran. Avec un vent favorable, un ou deux jours de navigation suffisaient pour que les transports et les navires de guerre allassent d'une rive à l'autre. Des montagnes de Murcie on voit celles du Maghreb : la ville arrachée aux Maures restait, pour ainsi dire, sous les yeux des conquérants.

Ils la gardèrent près de trois siècles avec un soin jaloux et, durant cette époque, les Turcs, qui étaient tenus chaque année de livrer une attaque contre la ville ou du moins d'aller marauder dans la campagne, ne parvinrent à reprendre Oran que pendant un espace de vingt-quatre années, de 1708 à 1732. Enfin, en 1790, un tremblement du sol renversa presque complètement la ville, un incendie dévora le reste, et de tous les côtés Turcs et Arabes se précipitèrent à l'attaque des ruines pour en chasser les soldats espagnols et leurs alliés les « Maures de paie ». Les étrangers finirent par quitter la place en 1792; d'ailleurs elle n'avait point prospéré sous leur domination : séparée de l'intérieur par un blocus presque continuel, elle n'avait aucun commerce et ne servait guère au gouvernement de Madrid que comme lieu d'exil pour les courtisans en disgrâce; la population européenne n'y dépassa jamais un millier d'individus. Après le départ des Espagnols, Oran ne resta que trente-neuf années sous la puissance turque; en 1831, elle fut occupée par les Français et ceux-ci

n'eurent qu'à réparer les forts espagnols dressés sur les pitons et les promontoires pour rendre de nouveau la place inexpugnable. Ces ouvrages militaires, qui représentent un labeur énorme, sont à peu près tout ce qui reste des travaux faits par les anciens maîtres : à peine voit-on encore quelques maisons espagnoles dans l'amphithéâtre de constructions blanches qui s'élève sur le flanc de la colline couronnée par la kasbah : c'est ce

N° 93. — ORAN.



quartier de maisons étagées comme les degrés d'une pyramide qui avait valu à Oran son surnom de « Blanca ».

Actuellement la ville occupe une superficie au moins cinq fois plus considérable qu'à l'époque de la conquête. L'ancienne Oran, dont la population était d'environ 3000 personnes, était bâtie entre le demi-cercle des montagnes et le promontoire dominé par les fortifications, désormais inutiles, du Château-Neuf; il est probable que cet ouvrage militaire, qui partage la ville actuelle en deux moitiés, privées de communications faciles l'une avec l'autre, fera bientôt place à un nouveau quartier, destiné à devenir le

plus beau de la ville. Le ravin d'Aïn-Rouina, portant quelques jardins sur ses talus rapides, a été comblé en amont du Château-Neuf pour relier les quartiers occidentaux à ceux de Karguenta, qui s'étendent au loin dans la direction d'Arzeu; au sud, de nouveaux îlots de maisons occupent l'espace jusqu'à 2 kilomètres de la mer et chaque année des rues, indiquées de loin par leurs nuages de poussière, s'ajoutent au réseau. C'est vers le centre de la ville, sur la terrasse intermédiaire qui sépare la marine du quartier de la gare, que s'élèvent les principaux monuments publics; mais pour ces édifices, aussi bien que pour les belles maisons particulières bâties dans la basse ville, on a eu le tort d'oublier le désastre de 1790 : que le sol s'agite de nouveau et la moitié d'Oran sera renversée!

Les Français, auxquels le recensement ajoute les Juifs naturalisés, n'ont pas la majorité numérique dans la ville; les Espagnols les dépassent en nombre dans l'ancienne capitale de leurs possessions africaines et quelques-unes des professions locales sont monopolisées par eux. Les musulmans ne constituent plus qu'une très faible minorité dans l'intérieur de la ville, et la plupart n'appartiennent plus aux tribus de race berbère, plus ou moins arabisées, qui peuplaient jadis le pays : ce sont des gens de toute origine, réunis presque tous au sud de la ville dans le faubourg des Djahli ou « Étrangers », appelé d'ordinaire le « village Nègre ». A côté des Arabes, des Berbères marocains ou autres, il s'y trouve en effet des noirs et des gens de couleur, portefaix, balayeurs de rues, jardiniers, colons partiaires et manœuvres[1]. Prise dans son ensemble, la population d'Oran s'occupe presque exclusivement de commerce : l'activité scientifique et littéraire est minime dans le chef-lieu de l'Algérie occidentale; cependant elle possède, depuis 1878, la société de géographie et d'archéologie la plus importante de la France africaine; une bibliothèque, un rudiment de musée occupent quelques salles de l'hôtel de ville.

Grâce à un port conquis sur la pleine mer, Oran est devenue, pour son commerce extérieur, indépendante de Mers el-Kebir, l'ancienne « clef de l'Afrique », devenue maintenant une simple annexe de la cité voisine : les navires viennent y charger directement les alfas, les minerais, les céréales et y débarquer les marchandises d'Europe : une jetée d'un kilomètre de longueur, qui s'enracine au pied du fort de Lamoune ou la Moune (la

[1] Population d'Oran en 1881 : 59 377 habitants :

Français et Juifs	22 070	habitants.
Étrangers	28 225	
Musulmans	9 084	»



ORAN. — VUE PRISE DE LA MARINE

Dessin de Taylor, d'après une photographie de MM. Lévy et Cie.

Mona, la Guenon), s'avance jusqu'aux profondeurs de 20 mètres et limite un espace d'environ 24 hectares, que d'autres jetées divisent en bassins secondaires : les plus gros bâtiments y trouvent la profondeur d'eau suffisante; mais le brise-lames a été fréquemment avarié par les tempêtes et souvent on a dû en réparer les brèches. Le grand avantage du port d'Oran est sa proximité de l'Espagne : Carthagène est seulement à 200 kilomètres, distance qu'un bateau à vapeur de bonne vitesse franchit facilement en huit heures. Toutefois les passeports, les visites de douane, les lenteurs du service sur les chemins de fer et le prix élevé du voyage détournent des milliers de passagers de cette voie naturelle. Almeria est exactement à la même distance que Carthagène. Depuis dix années le va-et-vient dans le port d'Oran a plus que doublé. Parmi les ports français, Marseille, Paris, le Havre, Bordeaux, Dunkerque, ont seuls un mouvement annuel plus considérable[1].

En dehors de ses murs et de la ceinture des forts, Oran se continue par des faubourgs. A l'ouest, les falaises laissent à peine l'espace nécessaire à la route, mais on a profité de la moindre brèche pour y construire des groupes de maisons; près des sources thermales appelées Bain de la Reine, le hameau de Sainte-Clotilde occupe une de ces niches au pied de la montagne; plus loin Saint-André emplit de ses cabarets le petit vallon qui s'ouvre à l'abri de la péninsule fortifiée de Mers el-Kebir. A l'est et au sud, où nul obstacle n'arrête l'extension de la ville, s'étendent les vastes faubourgs de Gambetta et de Noiseux-Eckmühl; mais le Merdjajo ou Mourdjadjo, dont le dernier promontoire porte les forts de Santa-Cruz et de Saint-Grégoire, n'a pas encore été utilisé, comme l'Edough de Bône ou la Bouzaréa d'Alger, pour la construction de maisons de plaisance. Oran, où l'on respire souvent un air embrasé, saturé de poussière, aurait pourtant besoin de se compléter par un sanatoire où l'on pût respirer librement; toutefois les escarpements du Merdjajo sont tellement abrupts, la roche en est tellement aride et ravinée, que jusqu'à maintenant nul Oranais n'a été tenté de disputer aux bergers arabes les pâtis de la cime; il n'existe même encore aucune route carrossable pour gagner la crête; on ne la franchit que par un col latéral. Au nord de la chaîne, une plaine de forme triangulaire, qui se termine au nord-est par le cap Falcon, est couverte de

[1] Mouvement du port d'Oran et de la rade de Mers el-Kebir :

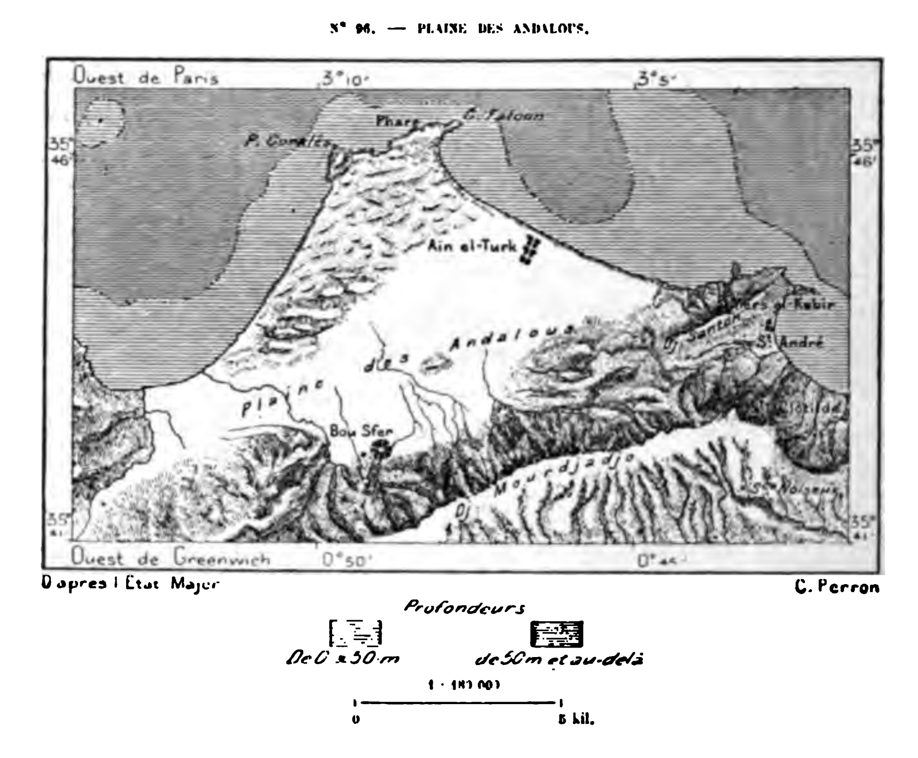
Entrées en 1875.	323 450 tonnes.	
» 1884.	667 728	»

Ensemble de la navigation en 1883 : 4 094 navires, jaugeant 1 231 024 tonnes.
Bateaux pêcheurs : 175. Valeur de la pêche : 732 000 francs.

vignobles entourant de gracieux villages. C'est la plaine des Andalous, ainsi nommée parce que les Maures chassés d'Andalousie vinrent s'y établir en grand nombre. Le plateau du cap porte les plus hautes dunes du littoral d'Algérie.

A 6 kilomètres au sud d'Oran, près de la Sénia, un chemin de fer se détache de la ligne d'Alger pour se diriger à l'ouest par la rive septentrionale de la grande sebkha : c'est la ligne, non encore terminée, qui pénétrera un jour, par la plaine d'Angad et la vallée de la Molouya, dans

N° 96. — PLAINE DES ANDALOUS.



l'intérieur du Maroc. Déjà des villes jalonnent cette route, qui donnera aux Oranais une partie du commerce marocain. La première, Misserghin, située à la base méridionale du Merdjajo, peut être considérée comme une dépendance d'Oran ; plusieurs établissements publics, orphelinats et asiles, y ont été transférés, et les maraîchers de Misserghin, dont les jardins sont arrosés par des sources abondantes, alimentent de légumes le marché de la grande ville ; l'eau que boivent les Oranais vient aussi en partie de Brédéa, hameau situé près du lac Salé, au sud-ouest de Misserghin. Par sa pépinière, sa bergerie modèle, ses vignobles, Misserghin est un des principaux centres agricoles du département. Au nord, dans un vallon trop resserré, se trouve le parc à autruches le plus considérable de l'Algé-



rie. Une partie de la sebkha, au sud de Misserghin, a été conquise par les agriculteurs au moyen d'un simple relèvement de terres, que les pluies ont lessivées; il ne serait pas difficile non plus de dessécher le lac en entier par le creusement d'un canal qui franchirait à l'ouest un seuil de 13 mètres de hauteur et rejetterait les eaux dans le rio Salado, qui coule à moins de 6 kilomètres de la sebkha : les terrains à conquérir offrent une superficie de 32 000 hectares. Deux importantes tribus de la contrée, Arabes originaires du Maroc, mais très mélangés d'éléments turcs et koulougli, les Douair et les Sméla, constituaient la milice ou makhzen des Turcs, et en 1835 ils entrèrent au service des Français comme mercenaires. Jamais ils ne se départirent de la fidélité jurée.

Bou-Tlélis, Lourmel, er-Rahel se succèdent à une faible distance du lac, puis on traverse le rio Salado ou la « rivière Salée », destinée à devenir tôt ou tard l'effluent de la sebkha. Au delà de ce courant d'eau saumâtre, mais toujours dans le même bassin, la ville d'Aïn-Temouchent se dresse au bord d'une falaise, à 250 mètres d'altitude. C'est la Timici des Romains : peu de villes modernes de l'Algérie sont plus prospères : les cultures l'entourent d'une zone qui s'élargit d'année en année; elle est aussi le centre d'un pays très riche en gisements de minerai. Au sud de la ville, non loin de la vallée de l'oued Isser, on exploitait naguère la carrière d'onyx translucide d'Aïn-Tekbalek. Connue jadis des Romains, elle est le dépôt d'onyx le plus puissant de la province, l'un des plus beaux que l'on connaisse; on a pu en extraire des blocs parfaitement sains de sept mètres de longueur. Cette matière précieuse, presque sans égale pour l'art décoratif, grâce à la transparence de la pâte, à la richesse de la coloration, au contraste des tons et des dessins, paraît être produite par la cristallisation lente du carbonate de chaux, qu'ont abandonné les sources incrustantes en présence de sels métalliques. Les sources de Hammam Bou-Hadjar, à 14 kilomètres au nord-est d'Aïn-Temouchent, atteignent une température de 95 degrés, comme les eaux de Hammam el-Meskhouthin.

Dans le bassin du haut Isser, branche orientale de la Tafna, la commune principale est celle de Lamoricière, station future du chemin de fer d'Oran à Tlemcen par Sidi bel-Abbès : un barrage projeté doit retenir les eaux de l'Isser en amont du village et former un lac artificiel d'environ dix millions de mètres cubes qui arrosera les plaines fertiles des Oulad-Mimoun. Entre l'emplacement choisi pour le barrage et les maisons de Lamoricière se voient les Hadjar-Roum ou « Pierres Romaines », qu'une inscription déchiffrée par Cherbonneau dit être les restes des Castra Seve-

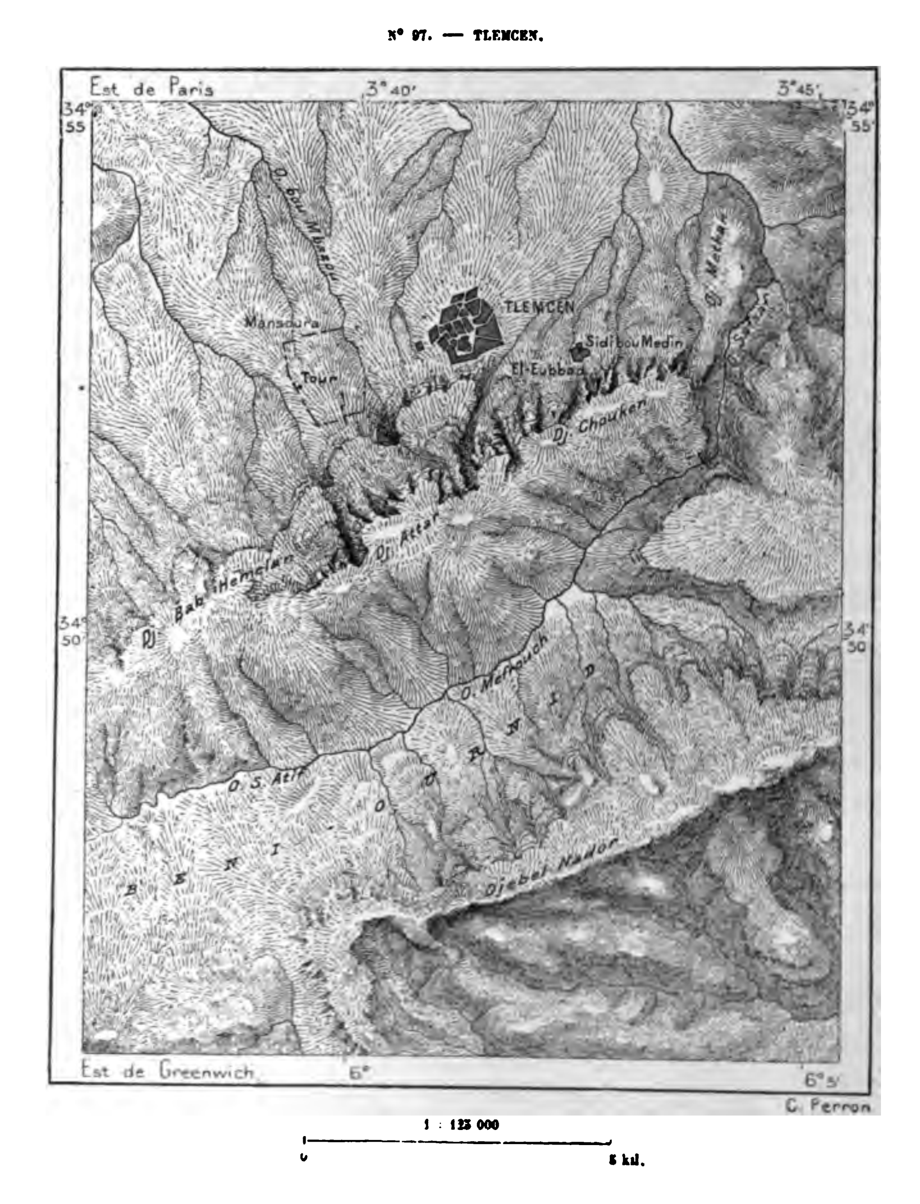
riana. Des gisements de plomb argentifère et de lignite se trouvent dans le voisinage.

Tlemcen, la ville aux mille sources, appartient aussi au bassin de l'Isser par le ruisseau de l'oued Sekak. C'est l'une des cités les plus gracieuses de l'Algérie : on lui donne le nom de la « Grenade africaine », que lui vaut aussi son histoire. La cinquième par le nombre des habitants, la première par les souvenirs de l'histoire et les restes d'architecture arabe, elle s'élève à la base septentrionale d'un mont rocheux, sur une terrasse boisée, haute de plus de 800 mètres, d'où la vue s'étend sur l'immense horizon des vallées de l'Isser et de la Tafna, et d'où s'élancent de nombreuses cascades, fournissant aux canaux d'irrigation un flot constant de plus d'un mètre par seconde. Des arbres fruitiers de toute espèce, qui valurent à la colonie romaine son nom de Pomaria, cachent la ville de leur verdure touffue : de loin on n'aperçoit de Tlemcen que des tours et des minarets se dressant au-dessus de la forêt. Depuis sa fondation la ville s'est déplacée. La Pomaria romaine s'élevait au sud-est de la cité actuelle, là où se voient les restes d'Agadir ou « des Remparts »; mais un seul minaret indique l'emplacement de l'ancienne capitale, dont l'enceinte effondrée a servi de carrière pour les constructions de Tagrart, la ville occidentale, connue maintenant sous le nom de Tlemcen. Devenue la métropole de la grande confédération berbère des Zenata, Tlemcen, occupée successivement par diverses dynasties, souvent assiégée, affamée, ravagée, grandit néanmoins et pendant le quinzième siècle elle atteignit le plus haut degré de sa puissance. Elle était peuplée, dit-on, de vingt-cinq mille familles et, par son industrie, son commerce, ses richesses, la culture des sciences et des arts, elle pouvait se comparer aux villes policées de l'Europe : de même que Cordoue, Séville et Grenade, elle fournit un témoignage de la haute civilisation à laquelle peut s'élever la race berbère. Les minarets et les coupoles des mosquées, les ciselures et les arabesques des parois racontent la gloire des artistes zenata; les chroniqueurs célèbrent les merveilles d'industrie que l'on voyait à la cour de Tlemcen et c'est dans un couvent de cette ville que professa longtemps Ibn-Khaldoun, l'auteur de « l'Histoire des Berbères ».

Lorsque les Espagnols lui eurent barré le chemin de la mer par la conquête d'Oran et détruit le commerce que de riches colonies de Vénitiens et de Génois faisaient dans ce marché berbère, Tlemcen déchut rapidement; d'ailleurs elle perdit bientôt après son indépendance; elle devint la vassale des Castillans, puis elle tomba, en 1553, au pouvoir des Turcs, et la plupart de ses habitants émigrèrent au Maroc. Ce n'était plus qu'une petite

ville délabrée, que se disputaient une garnison de Koulougli et les soldats de l'empereur du Maroc, lorsque les Français se présentèrent en 1836, mais pour en faire don peu de temps après à l'émir Abd-el-Kader. Ils ne

N° 97. — TLEMCEN.



C. Perron

1 : 125 000

0 — 5 kil.

s'en emparèrent définitivement qu'en 1842 elle devint alors leur chef-lieu stratégique sur la frontière marocaine. Reconstruite en grande partie à l'européenne, elle a des rues et des places régulières, des édifices militaires et municipaux percés de fenêtres symétriques, mais elle se distingue encore de la plupart des villes algériennes par l'étendue de ses quartiers

moresques : au sortir des voûtes noires qui rejoignent maison à maison au-dessus des ruelles sinueuses, on voit soudain un escalier strié de lumière par les rayons qui se jouent à travers un treillis de pampres ; les portes carrées encadrent la vue de cours ombreuses; au sommet de la rue, dominant le labyrinthe des constructions et de leurs toits couverts de tuiles, se montre quelque minaret blanc. Ces tableaux, éclairés de couleurs vives par les groupes de passants aux vêtements rouges, jaunes, verts, font le charme de Tlemcen ; mais ce pittoresque est souvent celui de la misère; dans le quartier juif surtout, les maisonnettes basses, avec leurs murs lépreux et leurs réduits étroits, sont de véritables sentines. Les seuls beaux édifices qui restent de la Tlemcen des temps berbères sont des mosquées : quelques-unes ont gardé de beaux minarets à colonnettes de marbre, décorés de mosaïques, de peintures, de faïences vernissées ; la nef de la grande mosquée soutenue par 72 colonnes, et surtout celle de la mosquée Abou 'l Hassan, qui se partage en trois travées soutenues par des piliers d'onyx, sont les curiosités architecturales de Tlemcen, qui possède en outre quelques inscriptions, recueillies dans un musée : on y remarque entre autres l'épitaphe du tombeau de Boabdil, le dernier roi de Grenade, mort à Tlemcen, et non pas, comme le dit une légende, sans valeur, au bord d'un torrent du Maroc, dans une obscure rencontre[1]. Le Mechouar ou « Palais du Conseil », qui s'élève au sud de la ville et qui comprenait la citadelle, les appartements royaux, les casernes, les prisons, comme les kasbah des autres cités, n'a gardé qu'une mosquée et deux tours anciennes enclavées dans un ensemble moderne de constructions militaires.

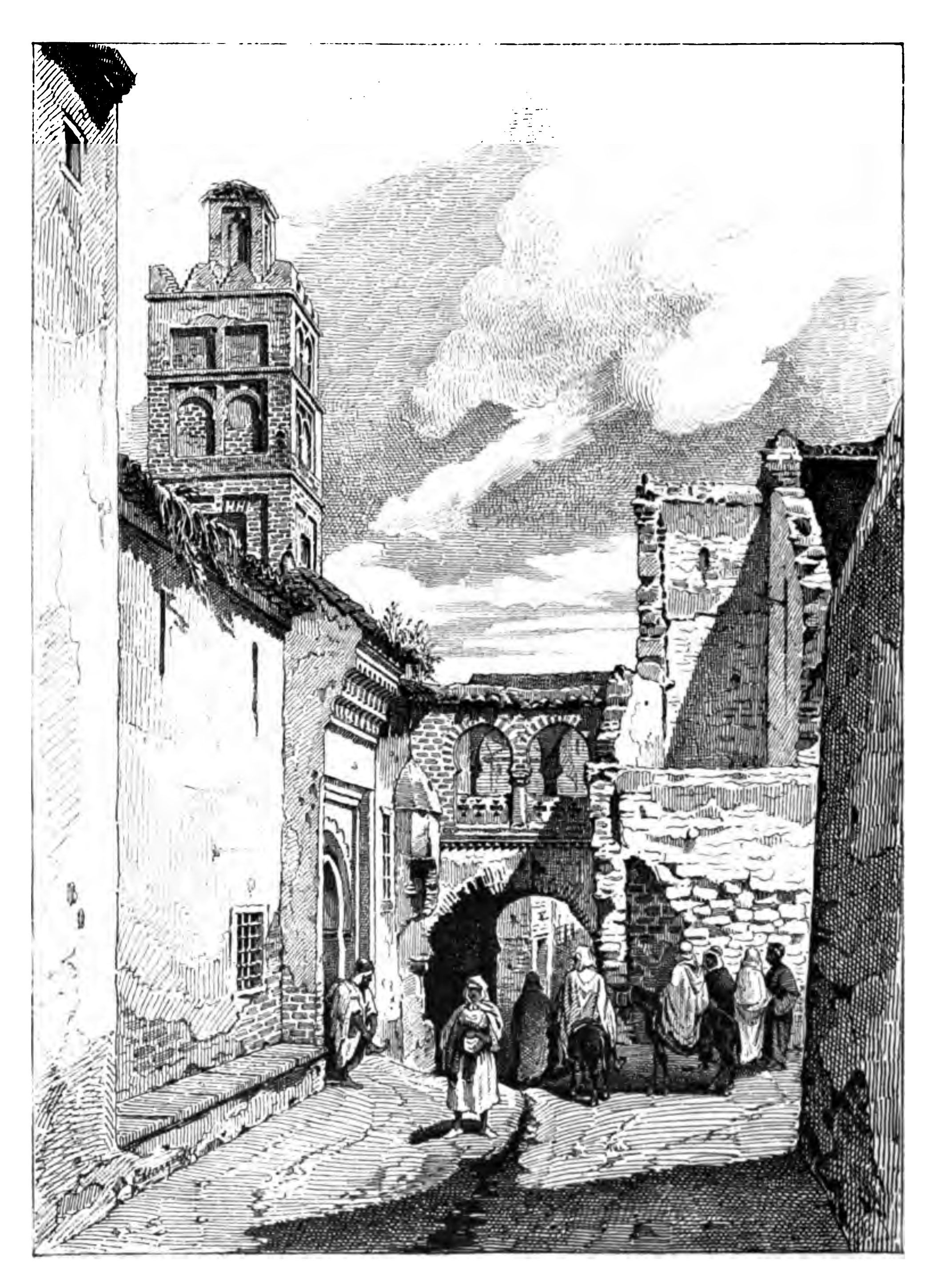
Les industries qui firent la gloire de Tlemcen ne sont pas complètement perdues; des indigènes travaillent encore les cuirs et la laine, tissent des étoffes, fabriquent des armes, préparent les huiles et les farines; mais le principal labeur, celui auquel se livrent les colons français, étrangers et arabes, est celui du jardinage[2]. Abondamment arrosées par « deux mille fontaines », les pentes de la terrasse et les vallées inférieures sont cultivées en jardins et en vergers; en outre, les orangeries, les olivettes forment à la ville une zone de verdure ayant un rayon de 10 à

[1] Brosselard, *Journal Asiatique*, janvier-février 1876.

[2] Cultures de la commune de Tlemcen en 1880 :

Orangeries.	12	hectares.	
Olivettes.	468	»	comprenant 56 495 arbres greffés.
Jardins et vergers. . .	650	»	
Vignes	462	»	

(Gérard, *Africa. Bulletin de la Société de Géographie d'Alger*, 1880.)



TLEMCEN. — VUE PRISE DANS UNE RUE

Dessin de Marquette, d'après nature.

12 kilomètres; en outre, les forêts du pays comprennent plus d'un million d'oliviers non greffés. L'huile est le produit qui alimente surtout le commerce de Tlemcen, amoindri de nos jours, car les caravanes du Maroc et du Sahara ont pour la plupart oublié le chemin de son marché et la voie ferrée ne s'est pas encore élevée jusque-là. D'ailleurs, le centre de convergence des chemins de fer dans l'Algérie occidentale ne saurait être placé sur ces hauteurs; c'est au nord de Tlemcen, par la vallée de la Tafna, que passera la ligne internationale de Tunis à Fez. La rivalité d'Oran menace Tlemcen de la priver d'une voie ferrée directe, qui la rejoindrait à Rachgoun, son port naturel sur la Méditerranée.

Tlemcen est entourée d'un cercle de villages agricoles. A 2 kilomètres au sud-est, dans la partie la plus pittoresque du jardin délicieux de Tlemcen, à el-Eubbad, s'élève la fameuse koubba de Sidi Bou-Medin, Maure andalou du douzième siècle, qui professa à Bagdad, à Bougie, en Espagne: une mosquée, une medersa s'élèvent à côté du monument funéraire. Au sud-ouest de Tlemcen, le village le plus remarquable par son histoire et ses monuments est celui de Mansoura, à 3 kilomètres de la cité. On y voit encore une partie de l'enceinte quadrilatérale, d'environ 4 kilomètres de tour, que fit élever le sultan Abou-Yakoub, en 1301, pour surveiller plus commodément Tlemcen : une ville assiégeante, le « Champ de la Victoire », se dressa à côté de la ville assiégée. Des restes du palais royal existent encore dans l'enceinte, et l'emplacement de l'antique mosquée, au centre, est signalé par un minaret superbe, haut de 40 mètres, dont toute une moitié, celle qu'avaient bâtie des ouvriers chrétiens, dit la légende, s'est détachée longitudinalement, ne laissant debout que la moitié édifiée par les mains pures des fidèles. Le village français s'appuie aux murailles de Mansoura : c'est dans le vignoble des alentours que le phylloxéra a fait, en 1885, ses premiers ravages sur territoire algérien.

La Tafna, décrivant un vaste demi-cercle autour de Tlemcen, naît sur le rebord même du haut plateau, non loin de Sebdou, c'est-à-dire la « Lisière », petite ville qui fut longtemps, avec el-Aricha, sur un haut affluent de la Molouya, un poste avancé des Français à la frontière du sud. A l'ouest de Tlemcen, non sur la Tafna, mais sur un de ses affluents né sur territoire marocain, c'est la ville de Lalla Maghnia qui surveille depuis 1844 les limites de l'Algérie. Déjà les Romains avaient fondé au même endroit le poste militaire de Syr ou Syra, dont le nom semble indiquer une origine phénicienne. Lalla Maghnia, grâce à sa situation sur la frontière, à l'extrémité orientale de la plaine d'Angad, est un lieu de marché très fréquenté, et les immigrants marocains, si nombreux au temps des

grands travaux agricoles, y passent en bandes considérables; c'est là qu'est la vraie porte du Maroc et que doit pénétrer le chemin de fer qui

N° 98. — BOUCHE DE LA TAFNA.



rattachera Fez et l'ensemble du Maroc au réseau du reste de la Berbérie; déjà le commerce annuel avec le pays voisin s'y élève à plus de 5 millions. Plusieurs rivières, l'Ouerfedou, la Mouila, d'autres encore, convergent de

tous les côtés vers la Tafna, en aval de Lalla Maghnia, et donnent à la contrée une grande fertilité, que l'on pourrait accroître encore au moyen de canaux d'irrigation. En aval d'un barrage projeté, qui retiendrait un volume d'eau de 60 millions de mètres cubes, jaillissent les sources thermales sulfureuses de Hammam Bou-Ghara, utilisées surtout par des femmes arabes et juives. Des mines de plomb, de cuivre, de manganèse ont été reconnues en divers endroits dans le district de Lalla Maghnia ; les seules que l'on exploite sont les gisements de cuivre et de galène de Ghar-Rouban, situés à 25 kilomètres au sud du chef-lieu, dans la forêt d'Asfour, qui s'étend des deux côtés de la frontière.

Remchi, petit village européen actuellement sans importance, occupe une heureuse situation au-dessus du confluent de l'Isser et de la Tafna : c'est le lieu d'étape entre Tlemcen et son port naturel, dit Beni-Saf, d'après une tribu voisine. De Tlemcen à Beni-Saf la distance en ligne droite est seulement de 48 kilomètres, tandis qu'elle dépasse 100 kilomètres jusqu'à Oran. Il serait donc urgent, malgré l'opposition des Oranais, qui désirent concentrer dans leur port le trafic de toute l'Algérie occidentale, de construire une voie ferrée de Tlemcen à la basse Tafna et au port le plus voisin ; mais cette œuvre indispensable n'est pas encore commencée et le port de Beni-Saf est loin d'être suffisamment protégé par des jetées contre la houle du large. Son commerce est pourtant très actif, grâce à l'exploitation des mines de fer du voisinage, contenant environ dix millions de tonnes d'excellent minerai ; plus de mille ouvriers, Espagnols et Marocains, travaillent aux différentes mines, et deux chemins de fer transportent la roche brisée aux embarcadères de Beni-Saf[1], d'où elle est expédiée jusqu'en Amérique ; on exploite aussi sur les bords de la Tafna des plâtrières d'une grande étendue, dont les produits sont exportés dans les diverses villes de la côte.

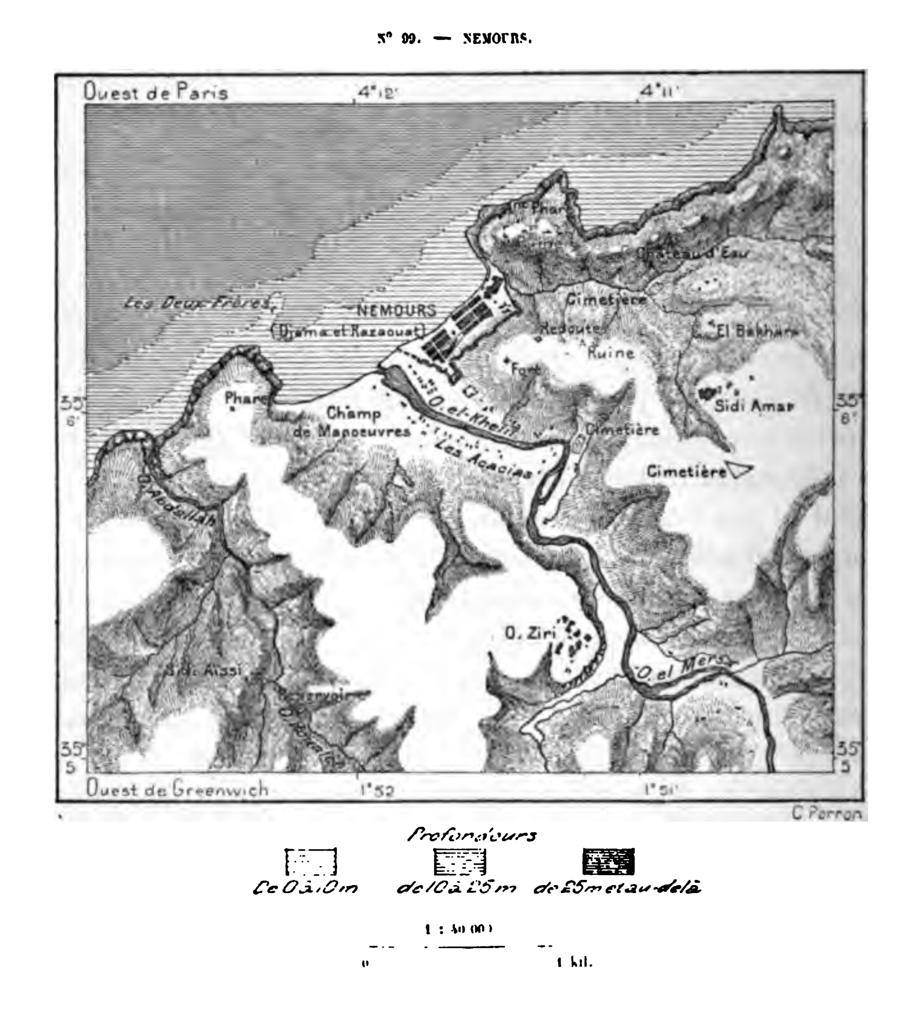
Un point du littoral est indiqué également comme devant s'ouvrir en port : c'est la plage qui s'étend immédiatement à l'ouest de l'embouchure de la Tafna. En cet endroit une petite chaîne d'écueils s'enracine à un cap rocheux et va rejoindre un îlot : il faudrait compléter cette jetée naturelle et construire un brise-lames pour enfermer, à l'est de l'îlot, un mouillage de 10 mètres de profondeur, suffisant pour quelques grands navires ; en outre, une jetée devrait être construite à l'est pour défendre le bassin contre les alluvions de la Tafna. A 2 kilomètres au large, l'île de Rachgoun, l'Archgoul des Arabes, abrite la rade aux approches de l'embouchure ; les

[1] Extraction du minerai dans les mines de Beni-Saf en 1883 : 264 804 tonnes.
Mouvement du port de Beni-Saf en 1883 : 645 navires, jaugeant 386 545 tonnes.



ruines d'une ville arabe se voient dans l'île à côté du phare. Toute la région du littoral voisin est parsemée de débris. Au nord-est de Beni-Saf sont les restes du port romain de Camarata; au sud de Rachgoun, les pierres éparses de Takebrit ou des « Voûtes » occupent l'emplacement de Siga; à l'ouest, non loin du cap de Honeïn, — dont le nom a été transformé en celui de Noë par les marins, — se voient quelques décombres et les frag-

N° 99. — NEMOURS.



ments d'une enceinte : c'est là que se trouvait, dominée par les escarpements du djebel Tadjera, l'importante ville arabe de Honeïn, un des ports de Tlemcen, avant la conquête d'Oran par les Espagnols.

Entre la Tafna et la frontière marocaine, une seule ville française a été bâtie sur le littoral : c'est Nemours, l'Ad Fratres des Romains, le Djemâa el-Ghazaouat (Razaouat) des Arabes. Le nom latin s'explique par les deux rochers, encore aujourd'hui dits les « Deux Frères », qui se dressent

dans la mer, du côté de l'ouest, et la dénomination arabe, la « Mosquée des Pirates », rappelle les expéditions des corsaires qui avaient choisi cette crique pour y remiser leurs navires. A l'est de la ville se dresse le rocher qui porte l'ancien bourg des corsaires, se terminant, à l'extrémité du promontoire, par la haute mosquée. Les habitants sont d'assez belle race et les femmes arrangent très bien leur opulente chevelure; on explique



NEMOURS.
Dessin de Ph. Benoist, d'après une photographie

l'élégance de leur type et la recherche de leur costume par l'origine espagnole et italienne; elles descendent de femmes de Roumi, enlevées sur les côtes opposées de la mer Intérieure[1]. Le port de Nemours, pourvu d'appontements et de jetées, n'est cependant pas assez bien abrité pour recevoir en tout temps les voiliers et les bateaux à vapeur qui font le service de la côte et mettent Nemours en rapports directs avec Oran[2] et les ports espagnols de Melilla sur la côte du Maroc, d'Almeria et de Malaga sur le rivage

[1] De Montagnac, *Lettres d'un Soldat.*
[2] Mouvement du port de Nemours en 1885 : 500 navires, jaugeant 66 281 tonnes.

de l'Andalousie ; il expédie surtout des orges et du bétail venu par Lalla Maghnia de la frontière du Maroc. Nemours et la ville berbère de Nedroma, située à 24 kilomètres au sud, sur une terrasse du Filhaousen, sont, comme Beni-Saf, entourées de montagnes très riches en gisements de fer, de manganèse et d'autres métaux. Au sud-ouest, près de la koubba de Sidi-Brahim, où la troupe du colonel de Montagnac avait été exterminée deux années auparavant, Abd-el-Kader se rendit en 1847 : ce fut le dernier acte de la grande guerre de l'indépendance arabe[1].

Les Arabes et les Berbères de la région ont fréquemment changé de résidence, de l'un à l'autre côté de la frontière, soit pour éviter l'oppression de chefs imposés, soit pour n'avoir pas à payer les contingents de guerre. Ainsi quelques fractions des Beni-Iznaten ou Beni-Snassen des environs de Nemours, et les Harar du district de Tlemcen, ont quitté le territoire de l'Algérie pour se réfugier au Maroc. Mais les places vides dans les montagnes des Traras ont été prises par les industrieux Kabyles, Beni-Menir, Beni-Khelal, Beni-Ouarsous, âpres cultivateurs qui utilisent chaque coin de terre où peut croître un olivier ou même une touffe de froment.

Dans l'avenir, la facilité des communications et le peuplement des plateaux et des montagnes auront pour conséquence de mettre les habitants du Tell et ceux du versant saharien en relations fréquentes les uns avec les autres. Alors les divisions administratives, telles qu'elles sont tracées sur les cartes, seront plus en harmonie avec la nature des choses : les populations, les institutions, les mœurs se ressembleront du littoral au désert, de Bône à Tougourt, d'Alger au Mzab, d'Oran à Tiout. Mais actuellement les pentes tournées vers le Sahara, si différentes du littoral maritime par l'aspect physique, ne le sont pas moins par les habitants. La véritable division est celle des versants, entre le Tell, déjà presque européen, et l'intérieur, appartenant encore aux peuples de l'Afrique. D'ailleurs, comparée à la région du littoral et des montagnes bordières du Tell, celle des hauts

[1] Communes du Tell occidental, ayant une population de plus de 1000 habitants agglomérés, en 1881 :

Oran	59 377 hab.,	dont	47 261	Européens et Juifs;	53 500 hab. agglom.
Tlemcen.	25 570 »	»	10 033	»	17 125 »
Aïn-Temouchent . .	5 518 »	»	3 635	»	4 416 »
Beni-Saf.	4 862 »	»	2 770	»	3 299 »
Misserghin.	4 496 »	»	3 148	»	1 370 »
Nemours	2 727 »	»	1 749	»	1 073 »
Nedroma (com. mixte).	20 453 »	»	381	»	3 318 »

plateaux et du versant saharien est presque déserte; les tribus arabes ou berbères y occupent, proportionnellement à leur nombre, un espace énorme, et les colonies d'Européens, très éparses, se composent de groupes peu considérables. D'après le recensement de 1881, l'ensemble de la population européenne, sans y comprendre les Juifs, auxquels la naturalisation a donné le titre de Français, atteignait à peine 5000 individus, à peu près le centième de son effectif total, dans toute cette moitié de l'Algérie[1].

Et pourtant il est de vastes contrées, sur le versant du Sahara, qui offriraient à la colonisation le climat et le terrain favorables, ainsi qu'en témoignent les ruines de villes et de fermes laissées par les Romains. Dans les hautes vallées de l'Aurès l'acclimatement des Européens est facile, et pendant les hivers ceux-ci ont même à souffrir de la rigueur du froid. Le djebel Chechar et les monts des Nememcha, beaucoup moins explorés, paraissent être moins riches en terres salubres et cultivables; surtout il leur manque les sources et le flot régulier des ruisseaux : telle vallée a dû être sept fois abandonnée à la suite de longues famines, et sept fois elle a été occupée de nouveau. M. Masqueray n'a point vu de tombeaux mégalithiques dans cette contrée, mais il y a reconnu de nombreuses ruines romaines : la colonie naissante de Tébessa peut aisément s'agrandir en dépassant les seuils qui séparent le haut bassin de l'oued Melleg et ceux des rivières qui descendent au sud vers les chott de la « mer Intérieure ». Les peuplades de race zenata, Nememcha, Maafa, Achech, Beni-Barbar, Rechaïch ou Rechech, qui parcourent la région montagneuse comprise entre l'Aurès proprement dit et la frontière de la Tunisie, ont quelques villages fortifiés où ils déposent leurs céréales; aux bouches des vallées, dans le Sahara, les dernières eaux que versent les torrents arrosent les jardins de quelques zaouya et des cabanes qui les environnent. Tels sont les deux villages de Ferkan et de Negrin, près de la frontière tunisienne, au nord des petits chott qui réunissent le Melghigh au Gharsa. Non loin de Negrin se voient les ruines de l'un des postes militaires romains qui gardaient autrefois les abords de la colonie sur la limite du désert : cet amas de décombres ou henchir, appelé Besseriani par les Arabes, était autrefois le poste d'Ad Majores.

L'Aurès ou l'Aouras proprement dit, c'est-à-dire la « montagne des Cèdres » d'après quelques étymologistes, est compris entre le cours de l'oued el-Kantara et celui de l'oued el-Arab : dans presque toute son étendue

[1] Population non musulmane dans les bassins fermés de l'Algérie et sur le versant du désert, en 1881 :

3 589 Français ; 1 101 Juifs naturalisés ; 1 784 étrangers.

il est habité par des populations de langue berbère, d'ailleurs très diverses par l'origine[1]. Quelques peuplades, telles les Oulad-Zeyan, seraient des Arabes partiellement berbérisés, phénomène très rare dans le Maghreb, où l'influence de la conquête et de la conversion à l'Islam a eu pour conséquence de donner l'arabe pour langue à des millions d'indigènes. De très grands changements ethniques produits par le va-et-vient des populations de l'Aurès paraissent s'être accomplis depuis l'époque romaine. Le massif des montagnes n'est pas, comme celui du Djurdjura, disposé en forme de citadelle, présentant de toutes parts à l'ennemi sa muraille escarpée; il se compose au contraire de chaînons distincts, formant autant d'avenues facilement accessibles à l'une et à l'autre extrémité; envahisseurs du nord et du sud ont pu ainsi pénétrer dans le cœur des hautes vallées sans rencontrer de grands obstacles. D'après M. Masqueray[2], des tribus qui vivent dans la partie nord-orientale de l'Aurès, près de Khenchela, les Amâmra et les Oudjâna, dont le nom est, sous une autre forme, le même que celui de Zenata[3], représentent les plus anciens habitants de la contrée et leur dialecte serait plus pur que celui des autres tribus. Les Oulad-Azziz, qui occupaient la région la plus élevée des montagnes au sud du Mahmel, ont dû quitter le pays et se réfugier dans le Tell, jusqu'aux environs de Bône, où ils sont mêlés aux peuplades les plus diverses[4]: parmi ceux qui les ont remplacés, il est même des tribus qui disent venir du Maroc. Les habitants de l'Aurès, dont les traditions mentionnent l'existence d'autochtones appelés Barbar ou Berber, de même que la tribu des monts Chechar, les décrivent comme un peuple de cultivateurs, « soignant les oliviers, ne bâtissant point de maisons et marchant la tête nue ». Quelques Chaouïa de l'Aurès vivent encore en des galeries souterraines, semblables à celles du djebel Gourian dans la Tripolitaine[5]. Et le village de Tizi-Grarin, près de l'oued Bedjer, n'est-ce pas aussi un refuge de troglodytes? En cet endroit le sommet de la montagne se compose de strates aux bords cannelés; c'est entre ces piliers naturels que se sont nichées les demeures, et des perches enfoncées horizontalement entre les assises forment des paliers, des plans inclinés, des degrés extérieurs, sur lesquels hommes et animaux montent et descendent, suspendus au-dessus du vide.

Les Turcs ne pénétrèrent pas dans l'Aurès et les Français n'en firent

[1] Tissot, *Exploration scientifique de la Tunisie.*

[2] *Bulletin de la Société de Géographie*, novembre 1876.

[3] Oudjâna (Ou-Djana) signifie « Fils de Djana » ou de Zana. Zenata est le collectif du même nom. (E. Masqueray, *Notes concernant les Oulad-Daoud.*)

[4] E. Masqueray, *Bulletin de la Société de Géographie*, juillet 1876.

[5] Auguste Cherbonneau, *Revue de Géographie*, juillet 1861.

la conquête qu'en 1845. Les trois villes de Khenchela au nord-est, de Batna au nord, de Biskra au sud-ouest, sont les postes d'où ils surveillent le massif, mais ils ne l'ont encore visité qu'en conquérants ou en explorateurs. Pourtant les Français sont considérés dans le pays comme les fils des anciens colons de la montagne, les Roûman ou Romains, appelés aussi les Djouhâla, c'est-à-dire les « Idolâtres », et ce sont les monuments anciens, surtout les inscriptions, qui constituent, aux yeux des indigènes, le titre le plus légitime des Français à la possession de l'Algérie. « Les Roumi, fils des Roumân, n'ont fait, disent-ils, que reprendre le bien de leurs pères[1]. » D'après la tradition, les Romains auraient été des géants vivant dans les cavernes ou dans les hauts bourgs fortifiés : c'est à eux qu'on attribue toutes les ruines du pays, et notamment les tombeaux circulaires qui se voient par centaines en diverses régions de l'Aurès, quoique les cultivateurs aient l'habitude de détruire ces amas de pierres pour faciliter leur labourage. Ce sont aussi très certainement les Romains et les Berbères civilisés, vivant à côté d'eux dans le mont Aurasius, qui cultivaient les forêts d'oliviers dont il reste çà et là quelques bosquets sur les pentes et qui utilisaient les pressoirs à huile si communs autour des anciennes bourgades. Le sang des Romains et des colons de toute race, Gaulois et Germains, qui accompagnaient les conquérants, se perpétuerait par les croisements chez les montagnards actuels, à en juger par les blonds que l'on rencontre en grand nombre parmi les habitants de l'Aurès[2]. Des tribus entières, et précisément les plus importantes, sont dites Roumâniya, et jusque dans les oasis sahariennes, à la base de l'Aurès, se sont maintenus ces Berbères « romains ». La langue du pays a gardé beaucoup de termes latins, entre autres les noms des mois, dont plusieurs sont moins altérés en berbère qu'en français[3] ; le mot *bignou*, qui sert à désigner le cèdre, l'arbre qui recouvrait autrefois toutes les montagnes de l'Aurasius, serait dérivé du latin *pinus*[4]. Plusieurs fêtes, d'origine chrétienne, datent certainement de l'époque où les montagnards de la province d'Afrique envoyaient leurs évêques aux conciles. Le jour de Noël ou de Bou-Ini, les femmes d'une tribu roumâniya changent une pierre du foyer et la terre qui l'entoure ; comme en France on se souhaite la *bou ini* ou bonne année[5]. Le jour de l'an, appelé *innâr*, c'est-à-dire jan-

[1] Léon Renier ; — G. Boissière ; — R. de la Blanchère, etc.
[2] Bruce ; Playfair ; Guyon ; Périer ; Faidherbe ; Topinard ; Masqueray, etc.
[3] Carette, *Exploration scientifique de l'Algérie.*
[4] H. Duveyrier, *Bulletin de la Société de Géographie,* juillet 1876.
[5] Playfair, *In the Footsteps of Bruce.*

vier, est consacré aux salutations, aux visites, aux réjouissances et aux festins. Aux Rogations, quand le printemps s'annonce, les gens de Menaa, le bourg principal des Oulad-Abdi, parcourent la montagne au son des flûtes et en rapportent des branches et des herbes vertes. La fête de l'Automne correspond aussi à celles que l'on célèbre en Europe lors des vendanges. La croix dont se tatouent quelques habitants de l'Aurès serait un reste de l'ancienne foi.

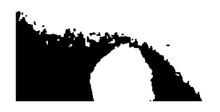
D'après la tradition de l'Aurès, les indigènes auraient été convertis à l'Islam par un saint appelé Sidi Abdallah ; quelques-unes de leurs tribus auraient été ibâdhites comme les insulaires de Djerba et les Beni-Mzab, et chez les Oulad-Daoud on trouve des souvenirs vagues empruntés au judaïsme. Avant l'arrivée des Français, la plupart des habitants de l'Aurès n'étaient musulmans que de nom et, comme les Kabyles du nord, ils ne réglaient nullement leur jurisprudence sur les préceptes du Coran : ils ne connaissaient que leurs kanoun, d'ailleurs beaucoup plus simples que ceux des populations du Djurdjura. Ce sont les Français qui, d'une manière indirecte, ont le plus contribué à islamiser les montagnards de l'Aurès, en ne communiquant avec eux que par la langue du Coran, la seule qu'ils connussent, et en leur imposant des cadis arabes, jugeant d'après le code usuel, c'est-à-dire d'après le livre de Mahomet. L'unité politique des indigènes s'établit peu à peu dans l'Aurès au profit de la race qui, de toutes parts, assiège les monts[1]. La langue arabe se répand aussi de plus en plus dans le pays, forte de son unité, comparée à la diversité des dialectes berbères. Dans l'Aurès oriental, ces dialectes spéciaux constituent la famille de la langue zenatia, tandis que dans l'Aurès occidental on parle le mâzehr ou la langue tmazirt (temâzirha), mot dans lequel il est facile de reconnaître le nom de race berbère des Amzigh ou Amâzigh. Mais l'appellation par laquelle on désigne d'ordinaire le parler des tribus occidentales de l'Aurès est celle de techâwit ou vulgairement de chaouïa. L'ensemble des tribus de l'Aurès est aussi appelé de la même manière, et parfois ce nom, dérivé du mot arabe châwi, qui a le sens de « pasteur de brebis »[2], est appliqué d'une manière générale à tous les Berbères de l'Algérie, en dehors des Kabyles proprement dits. Le chaouïa de l'Aurès, que les Oulad-Abdi parlent avec une pureté plus grande que les autres tribus amazigh, se distingue des dialectes berbères du nord par une singulière douceur.

[1] E. Masqueray, *Note concernant les Aoulad-Daoud.*
[2] H. Duveyrier, mémoire cité ; — Masqueray, Mac-Carthy, etc.

Malgré les changements qui se sont accomplis, depuis l'arrivée des Français, dans le gouvernement de la société chaouïa, mainte coutume nationale s'est maintenue. Les femmes, non voilées, mais ayant d'énormes pendants aux lobes supérieurs des oreilles, jouissent d'une très grande liberté, voyageant, moissonnant et travaillant au dehors avec les hommes, absolument comme les paysannes de France; mais en principe elles sont tenues pour incapables et n'héritent point. La fille ou la femme est la propriété du père, du frère ou du mari; l'époux l'achète comme un bétail et se fait payer une compensation pour tout délit de paroles ou de gestes commis contre sa propriété; l'adultère se paye comme l'homicide par le prix du sang. Jadis le meurtrier s'exilait deux ans, puis il revenait s'offrir aux parents de la victime, portant une certaine somme d'argent sur sa tête. Il s'inclinait et disait : « Prenez ma tête ! » D'ordinaire on prenait l'argent[1]. Les djemâa, composées, en nombre variable, des notables de la tribu, ont conservé une certaine autorité; chez les Oulad-Abdi, qui sont Roumâniya comme les Oulad-Daoud ou Touaba, le pouvoir appartenait dans chaque village à quatre individus, représentant autant de groupes jadis ennemis : la conciliation se fit en constituant ce gouvernement à quatre têtes et en lui donnant l'appui d'une force armée de quarante hommes, dix pour chaque clan. Mais, en constituant cette aristocratie pour attribuer aux éléments en lutte part égale au pouvoir, les Abdi avaient sacrifié la liberté populaire : les citoyens ne se réunissent plus en assemblées souveraines pour discuter les intérêts communs.

Agriculteurs comme les Kabyles, mais pasteurs aussi, puisque leur nom même n'a pas d'autre sens en arabe, les Chaouïa de l'Aurès n'égalent point les habitants du Djurdjura en intelligence, en activité, en industrie : « Ils ont de la viande au lieu de cervelle dans le crâne », dit-on pour exprimer combien lente est leur pensée. Cependant il est de nombreux Chaouïa qui donnent des preuves du contraire. Une de leurs peuplades, les Inoublen, se compose d'hommes qui se livrent presque tous à la pratique de la médecine, reboutent les os brisés et font l'opération du trépan avec une habileté peu commune[2]. Il est aussi des tribus qui font preuve d'une extrême habileté pour capter les eaux et les diriger en rigoles d'irrigation. Autour de quelques villages on cultive avec soin les figuiers, les noyers, les oliviers; M. Masqueray a trouvé des pressoirs à huile absolument semblables à ceux qu'employaient les Romains, et l'une des tribus berbères de la

[1] Em. Masqueray, *Revue Africaine*, 1878.
[2] Em. Masqueray, recueil cité.



montagne, les Beni-Ferah, se sert encore des mêmes procédés que les anciens colons d'Italie. Naguère c'est par des luttes à main armée, entre les divers soff qui se disputaient les pâturages, que se réduisait l'excès de population; actuellement c'est par l'émigration que l'équilibre se maintient entre les produits du sol et les hommes à nourrir; les Chaouïa sont très nombreux à Constantine, où ils exercent les professions de bouchers, de boulangers, de chauffeurs de fours, comme les Mzabites à Alger. D'ailleurs, les montagnes de l'Aurès sont trop stériles, du moins sur leur face méridionale, brûlée par le soleil, pour que les habitants puissent y mener une vie complètement sédentaire : les pauvres enclos des hauteurs leur donnent seulement quelques fruits; il leur faut mener les troupeaux de chèvres et de moutons en de lointains pâturages, cultiver les bas-fonds arrosés, voyager chez les voisins du midi pour l'achat des dattes; pendant presque toute l'année, ils vivent sous la tente, quoiqu'ils possèdent des demeures fixes, où résident d'ailleurs constamment quelques malheureux n'ayant ni champ ni bétail. Depuis l'époque romaine, la diminution de l'eau a eu pour conséquence fatale de rendre les habitants plus nomades, et ils le sont d'autant plus que leurs terrains de parcours sont plus arides : c'est la nature du sol qui explique le genre de vie. Les villages permanents des Oulad-Daoud sont situés pour la plupart le long d'un canal d'irrigation que les Romains avaient creusé sur le versant des montagnes pour utiliser les eaux de la « Rivière Blanche », l'oued el-Abiod, qui se dirige au sud vers la dépression du chott Melghigh. Les villages, amas triangulaires de maisons grisâtres s'appuyant les unes sur les autres au sommet d'une montagne, sont dominés par une forteresse terminale, le *guelaa* ou *thakelèt*, qui sert de magasin pour les habitants de toute la tribu. Chaque famille ne garde que les provisions nécessaires pour quelques semaines : tout le reste, blé, dattes, beurre, viande séchée, laine, s'entasse dans le dépôt fortifié.

Khenchela, village français qui promet d'être un jour une ville considérable, grâce à son heureuse position au point de convergence de plusieurs vallées fertiles, commande la partie nord-orientale de l'Aurès : c'est l'endroit d'où l'on peut le mieux explorer la région des montagnes, mais il lui manque encore le réseau de routes carrossables qui en fera ce que fut jadis la ville romaine de Bagaï, située plus au nord, un centre de commerce et de peuplement pour la contrée environnante. Au sud s'élève la montagne presque isolée de Djaafa, qui se termine par une table entourée de précipices portant les ruines d'une guelaa : cette montagne, bastion nord-oriental de tout le massif de l'Aurès, était probablement la roche qui,

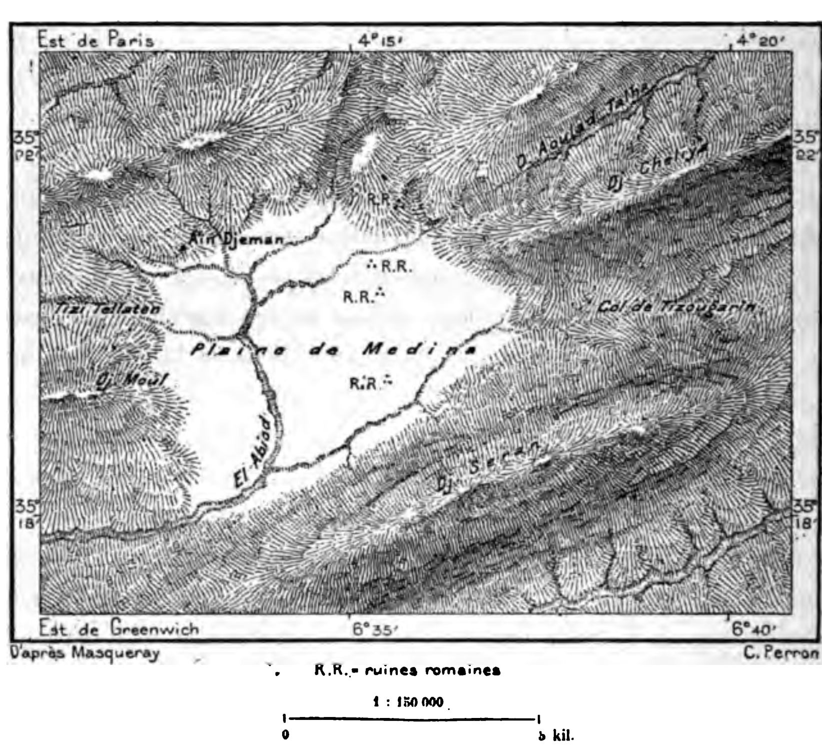
du temps des Romains, portait spécialement le nom d'Aurasius; elle fut prise par le général byzantin Salomon; la ville qui est à sa base hérite de l'importance militaire qu'eut autrefois la forteresse de la montagne[1]. Khenchela s'élève sur l'emplacement de la Mascula des Romains; dans les environs, principalement au nord, sur le versant de la cavité sans écoulement dont la Garaa el-Tarf occupe le fond, les ruines sont nombreuses : les monuments mégalithiques, surtout les tombeaux entourés de cercles de pierre, se rencontrent par milliers dans la région. Située à plus de 1000 mètres d'altitude, non loin du seuil de séparation des eaux entre la Méditerranée et le Sahara, Khenchela domine à la fois les sources de l'oued Melleg et celles du ruisseau qui, sous divers noms, sépare le massif de l'Aurès et le djebel Chechar, pour déboucher dans la dépression des Zibân, à Khanga Sidi-Nadji, capitale du district du djebel Chechar : là ce torrent est désigné par l'appellation d'oued el-Arab; près de Khenchela, c'était l'oued Meghâr. Le bourg de Sidi-Nadji, situé à l'angle sud-oriental de l'Aurès, pourrait compléter le quadrilatère stratégique de ces montagnes avec Khenchela, Batna et Biskra; mais il n'est pas occupé par une garnison française : son importance lui vient surtout de ses marchés. Sa mosquée, bâtie par des ouvriers tunisiens, est la plus belle et la plus fameuse de la région des Zibân. Les zaouya sont nombreuses dans le pays : en amont, sur la même rivière d'el-Arab, mais dans le cœur des montagnes, est le couvent très riche de Khaïran, qui domine les populations du djebel Chechar et dont l'influence s'étend jusque sur les tribus de la Tunisie; en aval, dans la plaine, près de l'ancien poste militaire romain de Badès (*ad Badias*), Liana possède une autre zaouya, bien connue des montagnards et des Sahariens. A l'ouest, dans la gorge d'un torrent qui descend des pentes méridionales du djebel Ahmar-Kaddou, s'élève le village religieux de Timmermasîn, appartenant à une confrérie spéciale, dont l'autorité religieuse est reconnue dans tout l'Aurès : les frères de cette zaouya auraient, dit-on, essayé par trois fois de soulever les montagnards contre les Français.

A l'ouest du grand chemin que la vallée de l'oued el-Arab offre des plateaux au Sahara, de Khenchela à Khanga Sidi-Nadji, d'autres voies naturelles s'ouvrent dans la même direction à travers l'Aurès. La première est celle qui commence au sud du Cheliya par le col de Tizougarin et par la vaste plaine dite de Medina ou de la « Ville », peut-être en souvenir de quelque antique cité. C'est une campagne admirable, dont les pâturages

[1] Em. Masqueray, recueil cité.

sont communs à toute la tribu des Oulad-Daoud et qui ne peut manquer de devenir un jour, pense M. Masqueray, le centre de la colonisation européenne dans le centre de l'Aurès. Là commence la vallée de l'oued el-Abiod, qui se développe vers le sud-ouest et va se perdre dans le Sahara en aval du tarhit ou « étranglement » de Tranimin. Cette vallée, où se trouvent des gisements de mercure, est le pays des Oulad-Daoud. La vallée de l'oued Abdi, qui se développe parallèlement à l'ouest et qui présente le même aspect, est occupée par les Oulad-Abdi, les Chaouïa qui résistèrent le plus

N° 100. — LE CHELIYA ET LA PLAINE DE MEDINA.



énergiquement à la conquête. Leur forteresse de Nara, dressée au sommet d'un roc, a été rasée en 1850, et défense a été faite de la reconstruire. Le bourg de Menaa, bâti en amphithéâtre au bord de l'oued el-Abdi, est la capitale actuelle de la tribu et peut être considérée comme le lieu central du massif de l'Aurès.

Batna, qui surveille au nord la région de l'Aurès, est la grande place militaire et le chef-lieu de l'administration dans le midi de la province de Constantine. Elle occupe, entre les deux massifs de l'Aurès et du Tougueur, une position analogue à celle de Khenchela : en effet, elle se trouve dans une plaine en forme de cirque près d'un seuil de partage, qui s'incline

d'un côté vers les dépressions fermées du plateau et le bassin du Rummel, et de l'autre côté se creuse en défilés dans la direction du Sahara; en outre, elle communique par des cols faciles et de larges vallées avec le bassin du Hodna. C'est vers cette plaine, à la base de l'Aurès, que convergent les plus importantes voies naturelles au sud de Constantine : aussi les Romains avaient-ils choisi un site du voisinage, celui de Lambæsis, pour y établir le quartier général de la fameuse légion *Tertia Augusta* et le centre de la Numidia Miliciana[1].

Occupée pour la première fois en 1844, Batna ne devint un camp régulier qu'en 1848; mais la ville grandit rapidement, grâce à l'importance des échanges qui s'opèrent dans ce lieu de passage. L'inconvénient de Batna est la variabilité du climat : les chaleurs sont très fortes en été dans ce cirque et les vents desséchants du midi arrivent alors facilement par la gorge qui s'ouvre dans la direction du sud-ouest; en hiver, les froids sont intenses, car Batna est situé à 1035 mètres d'altitude et les vents froids qui viennent de balayer le plateau s'engouffrent entre les deux massifs de montagnes sans avoir rencontré d'obstacles. Au nord-ouest, sur les pentes septentrionales du Tougueur s'étendent les forêts de cèdres, malheureusement mal entretenues, qui font la gloire de Batna.

La « Nouvelle Lambèse », — nom que l'on donna d'abord officiellement à Batna, — est loin de pouvoir se comparer en splendeur à ce que fut la Vieille Lambèse, la Tazzout des Berbères. Si les avantages géographiques de la position sont les mêmes pour les deux emplacements, celui de Lambèse jouit d'un grand privilège pour la salubrité du climat et l'abondance des eaux, distribuée maintenant en canaux d'irrigation au moyen de barrages. L'ancienne ville occupait une étendue de plusieurs lieues, que l'on n'a pas encore explorée scientifiquement dans son entier et qui sans doute réserve d'heureuses trouvailles aux archéologues. Au dix-septième siècle, un gouverneur du Bastion de France, près de la Calle, avait déjà visité les remarquables ruines de Lambæsis[2]; Peyssonnel et Shaw les revirent au siècle suivant, et depuis la première expédition française dans le pays, en 1844, des fouilles y ont été faites à diverses reprises. A lui seul, Léon Rénier y lut plus de mille inscriptions; le recueil des *Inscriptions d'Algérie* en contient plus de quinze cents qui proviennent de cette ville, et chaque année on en découvre de nouvelles; parmi les monuments épigraphiques trouvés à Lambæsis, plusieurs ont une haute valeur pour les

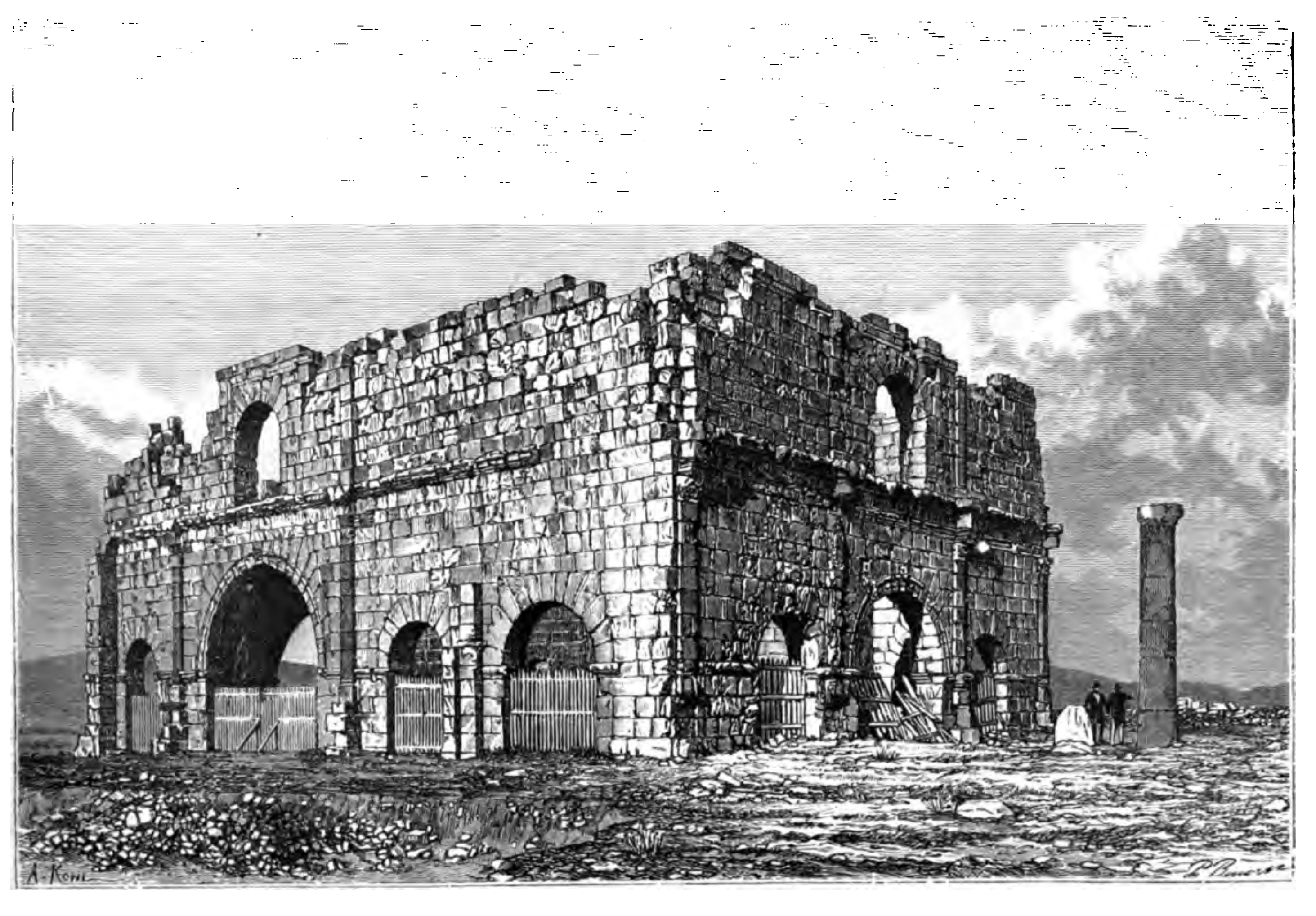
[1] Ernest Desjardins, *Notes manuscrites.*
[2] Léon Renier, *Notes d'un voyage archéologique au pied de l'Aurès.*

historiens. On reconnaît encore les emplacements de deux camps, dont l'un fut, jusqu'à Dioclétien, la résidence de la troisième légion : c'est le mieux conservé de tous ceux qu'ont laissés les conquérants du monde méditerranéen. Il forme un rectangle de 600 mètres de long sur 400 mètres de large, entouré de remparts de 4 mètres de haut, flanqués de tours. Au centre se dresse encore un reste du prétoire, dont on a fait un musée : des statues, qu'on aperçoit de loin par les arcades cintrées, peuplent l'édifice. Des quarante arcs de triomphe que vit Peyssonnel alors que la ville était encore presque entière, quatre seulement sont restés debout, et les autres constructions, à l'exception des tombeaux qui bordent une voie romaine, ont été démolies pour servir à élever des masures, des casernes, des prisons. Un village français, entouré de jardins, s'est établi au milieu des décombres. Dans l'histoire politique de la France, Lambèse, plus connue sous le nom de Lambessa, rappelle les événements de la guerre civile : en 1848, après les journées de juin, quatre cents Parisiens y furent internés; à la suite du coup d'État de 1851 et pendant les premières années de l'empire, des centaines de républicains vinrent grossir le nombre des transportés; ce furent les débuts de la colonisation au pied des monts Aurès. Le pénitencier de Lambèse a été transformé en une maison de détention pour les condamnés civils.

A 20 kilomètres à l'est de Lambèse, l'henchir de Timegad est ce qui reste d'une ville romaine, Thamugas, qui fut plus ornée que Lambèse. Celle-ci était la capitale militaire, tandis que Thamugas était sans doute le centre du commerce et l'entrepôt agricole[1]. A une petite distance au sud-ouest de Timegad s'ouvre, dans l'épaisseur de l'Aurès, entre le plateau de Bou-Driasen et celui de Kharrouba, un défilé très étroit, une gorge d'accès presque aussi difficile que celle de Constantine : de là sans doute le nom qui lui a été donné, celui de Foum Ksantina. Les hauteurs qui dominent la gorge sont couvertes de tombeaux circulaires : on en voit au moins un millier sur le plateau de Bou-Driesen, au promontoire d'Ichoukkan, et deux mille sur la Kharrouba : de petits tours s'élèvent çà là au milieu de ces tombes, ainsi que des restes d'édifices considérables[2].

Dans le district de Batna se voient beaucoup d'autres débris des âges préhistoriques et des temps romains, mais le monument le plus curieux de la contrée appartient à une époque antérieure au séjour des colons romains, c'est le Medracen (Medghasen), situé au bord d'une sebkha, à 30 kilo-

[1] Léon Rénier : — Playfair, *In the Footsteps of Bruce*.
[2] Payen ; — Playfair ; — Em. Masqueray, *Bulletin de la Société de Géographie*, nov. 1876.

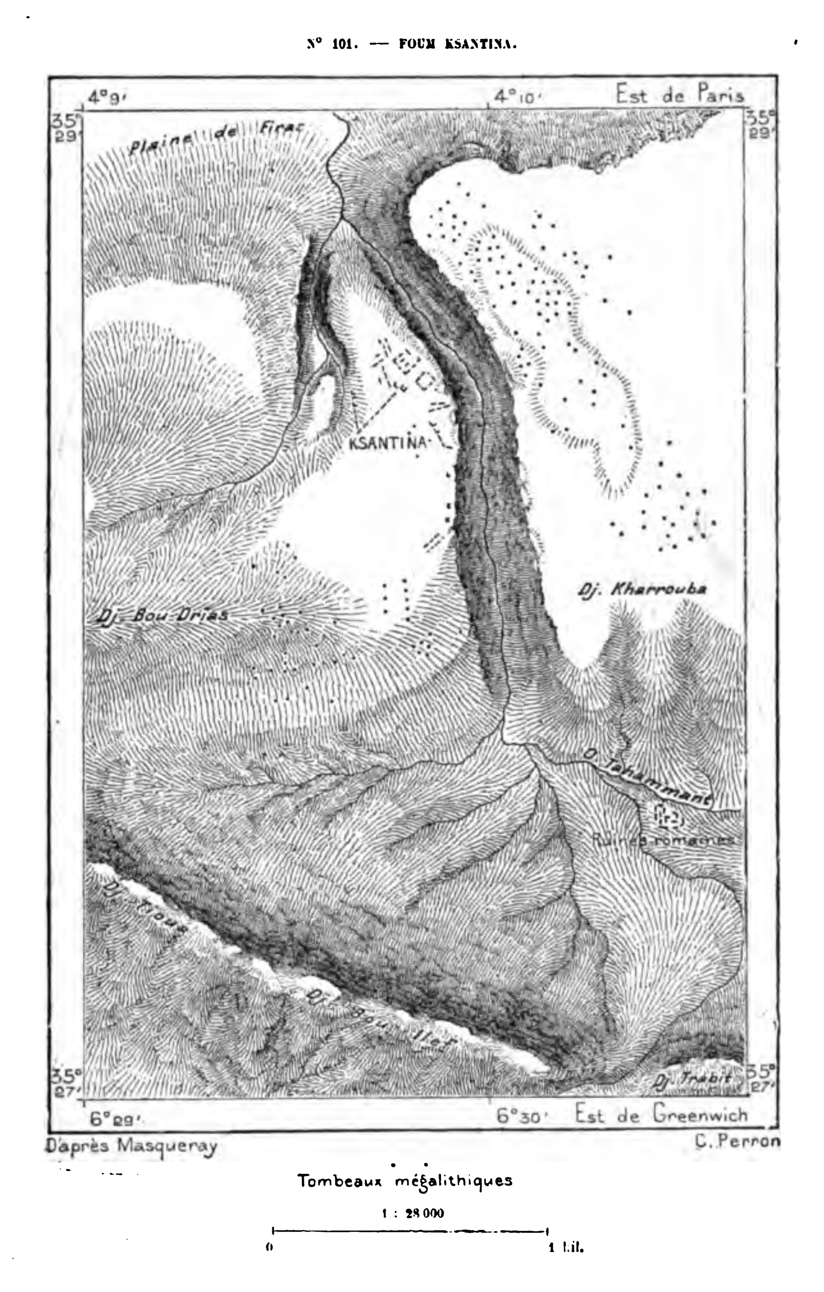


LAMBÈSE. — RUINES DU PRÉTOIRE

Dessin de Ph. Benoist, d'après une photographie.

mètres au nord-est de Batna : la station la plus rapprochée est Aïn-Yakout ou « Font-Diamant », sur le chemin de fer de Constantine. Édifice funé-

N° 101. — FOUM KSANTINA.



raire du même style que le « Tombeau de la Chrétienne », près de Tipaza, il se compose aussi d'une masse ronde sur laquelle s'élève un cône formé de 24 gradins ; l'édifice a 176 mètres de tour et 60 colonnes en soutiennent la corniche circulaire ; avant que les débris ne se fussent accumulés

autour du tombeau, il avait une hauteur d'un peu plus de 18 mètres; son aspect, dit el-Bekri, était celui d'une « grosse colline ». Les archéologues sont d'accord pour voir dans le Medracen un monument funéraire des rois de Numidie, antérieur à celui que fit élever Juba, non loin de sa capitale, Iol Cæsarea ; c'est à tort, d'après M. Tissot, que l'on avait cru voir sur les parois extérieures de cet édifice la figure d'un chameau. D'autres tombeaux, en forme de cônes, mais de faibles dimensions, sont épars autour du Medracen. A l'ouest, dans la direction de Sétif, plusieurs villes romaines se succèdent au pied des montagnes, arrêtant au passage les eaux d'irrigation pour leurs jardins; une de ces villes, aujourd'hui le henchir Zana, dominée au sud par la haute colonne tronquée du djebel Mastaoua, était Diana Veteranorum ; plus loin est Zraïa, la Zaraï des anciens, où l'on a trouvé un tarif de douanes des plus curieux, qui témoigne de l'importance qu'avait autrefois le commerce du Soudan avec la Maurétanie, comparé au mouvement actuel des échanges[1].

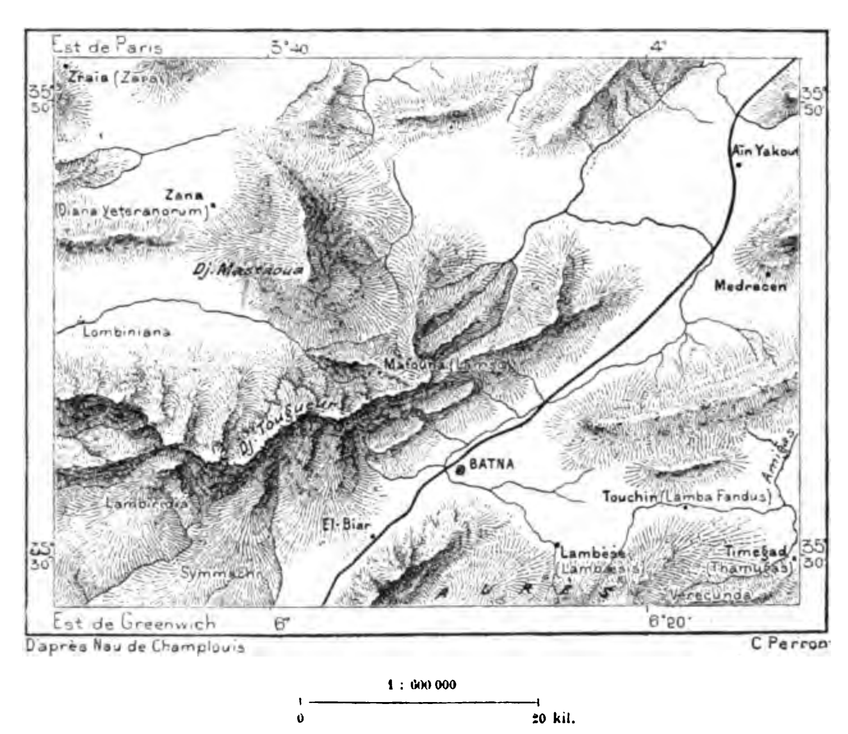
A l'ouest des montagnes de l'Aurès et des avant-monts de Batna, Tougueur, Mastaoua, Bellezma, le vaste bassin du Hodna, « petit désert » séparé du grand par les montagnes des Zibân, n'a guère que des ruines et de petits villages offrant un aspect presque saharien, avec leurs murs en briques d'argile séchée; jadis parfaitement arrosé par des canaux dont on voit les fossés et les barrages, le Hodna n'a plus guère maintenant que des marais et des salines. Au nord-est du bassin, non loin de la route de Sétif à Batna, qui traverse le pays des Oulad es-Sultan, le bourg de Ngaous, bien ombragé et riche en fontaines, est le centre principal de population, quoique bien peu considérable en comparaison des amas de débris laissés par les villes romaines et byzantines de la région. Au sud-est de la cavité du Hodna, Mdoukal, d'où plusieurs chemins traversent la montagne vers les Zibân, ressemble lui-même à une oasis du Zab par ses palmiers, qu'arrosent les eaux d'une source thermale. Au nord du bassin, Msila a pris récemment une certaine importance comme centre d'administration : ce fut autrefois une ville populeuse, qui valut à la cavité centrale du Hodna son nom de chott el-Msila. Cette bourgade, où quelques dizaines de Français vivent au milieu de deux mille Arabes, est toujours entourée de beaux vergers, que l'on pourrait étendre en utilisant les eaux de crue de l'oued Ksob pour l'irrigation des campagnes.

Actuellement la capitale de la région est la ville de Bou-Sâda, l'ancienne Ben-Oués, située à 578 mètres à l'angle sud-occidental que forme

[1] Ernest Desjardins, *Journal Officiel*, 27 novembre 1876.

le bassin du Hodna. Les masures basses, bâties dans le style des ksour du Sahara, s'étagent en amphithéâtre sur une colline que couronnent la kasbah et quelques maisons de construction française; comme à Tougourt, les habitants se classent dans les divers quartiers suivant leur origine : gens des tribus du Hodna, Arabes et Berbères du Sahara, Juifs, Mzabites, Oulad-Naïl. Plus de huit mille palmiers ombragent les jardins, sur les bords de la rivière qui coule au pied de la colline. Occupée par

N° 102. — ANCIENNES VILLES ROMAINES AU NORD DE L'AURÈS.



1 : 600 000
0 — 20 kil.

les Français depuis 1849, Bou-Sâda ou le « Lieu du Bonheur » mérite son nom si le bonheur est pris dans le sens de « richesse », car son marché permanent étend ses relations, d'un côté jusqu'aux villes du littoral, de l'autre jusqu'aux oasis du désert. Elle-même appartient à la fois au Sahara et au Tell par ses cultures : voisine des Kabyles, qui occupent les montagnes au nord du Hodna, elle donne passage aux produits de leur industrie exportés au midi; de l'autre côté, elle touche aux Oulad-Naïl et reçoit en dépôt tout ce qu'ils apportent des ksour méridionaux[1]. Les gisements de houille n'ont pas encore donné lieu à une exploitation importante.

[1] Carette, *Commerce de l'Algérie.*

La grande confédération des Naïl, tribus arabes qui sont venues vers le milieu du onzième siècle, occupe un très vaste territoire de parcours au sud de Bou-Sâda : du côté de l'ouest elle atteint le djebel Amour, à l'est elle touche aux ksour des Zibân; les pasteurs des Oulad-Naïl errent avec leurs alliés les Harazlia jusqu'aux portes de Tougourt : on reconnaît leurs campements aux tentes de laine teinte en rouge-brun. Ces Arabes élèvent des chameaux dans les steppes, des brebis sur les montagnes, ils cultivent des céréales dans les bas-fonds humides, servent d'intermédiaires pour le commerce entre les gens du Sahara et ceux du Tell, et çà et là possèdent quelques villages de dépôt où résident quelques centaines des leurs; ils ont même quelque industrie et vendent sur les marchés des étoffes de laine tissées par leurs femmes, mais ils n'en restent pas moins fort misérables. Le dénuement, la faim, telles sont les causes de la coutume, générale chez les Oulad-Naïl, d'offrir à prix d'argent leurs femmes aux voyageurs de passage. On rapporte que, lors de son avènement au pouvoir, Abd-el-Kader voulut abolir cette pratique; mais, l'année qui suivit ayant été marquée par une grande disette, les Naïl attribuèrent ce malheur à la colère d'Allah et s'empressèrent de rétablir l'ancienne coutume[1]. Chez ces tribus arabes, ce ne sont point les jeunes hommes qui émigrent pour chercher fortune, ce sont les jeunes filles, renommées pour leur beauté, qui vont par bandes s'établir dans les ksour ou dans les villes du littoral pour gagner leur dot par la prostitution. Elles attendent devant leurs portes, raides, silencieuses, parées comme des idoles, pouvant à peine se remuer sous le poids des lourdes étoffes, des ornements et des bijoux faux. Quelques-unes émigrent sans esprit de retour : celles qui ont des filles les gardent auprès d'elles, mais celles qui donnent naissance à des garçons les renvoient dans la tribu d'origine. Les hommes sont parmi les plus beaux des Arabes, mais on les dit de mœurs efféminées; ils excellent à jouer de la flûte[2].

Au sud-ouest de Bou-Sâda, le poste militaire de Djelfa, situé à 1167 mètres d'altitude, sur la route d'Alger à Laghouat, occupe le centre du pays des Oulad-Naïl. Djelfa n'est pas seulement un bordj, c'est aussi un centre de colonisation, et, quoique le ruisseau qui coule sur cette partie du plateau, pour aller se déverser au nord-ouest dans la sebkha du Zahrez el-Gharbi, soit, comme tant d'autres cours d'eau de l'Algérie, une « rivière Salée », son eau a pourtant pu être utilisée pour des irrigations; des peupliers d'Italie ont été plantés sur ses bords, et les pentes, naguère

[1] Daumas, *Le Sahara algérien*; — Guyon, *Voyage d'Alger aux Ziban*.
[2] Paul Soleillet, *L'Afrique occidentale. L'Algérie, Mzab, Tildikelt.*

complètement nues, des montagnes environnantes commencent à se recouvrir de bois de diverses essences. Les expériences de boisement faites avec succès à Djelfa, sur les âpres escarpements du djebel Sahari, sont décisives et ne manqueront pas de servir d'exemple aux colons qui s'établissent dans les hautes vallées de ces régions, notamment à l'ouest,



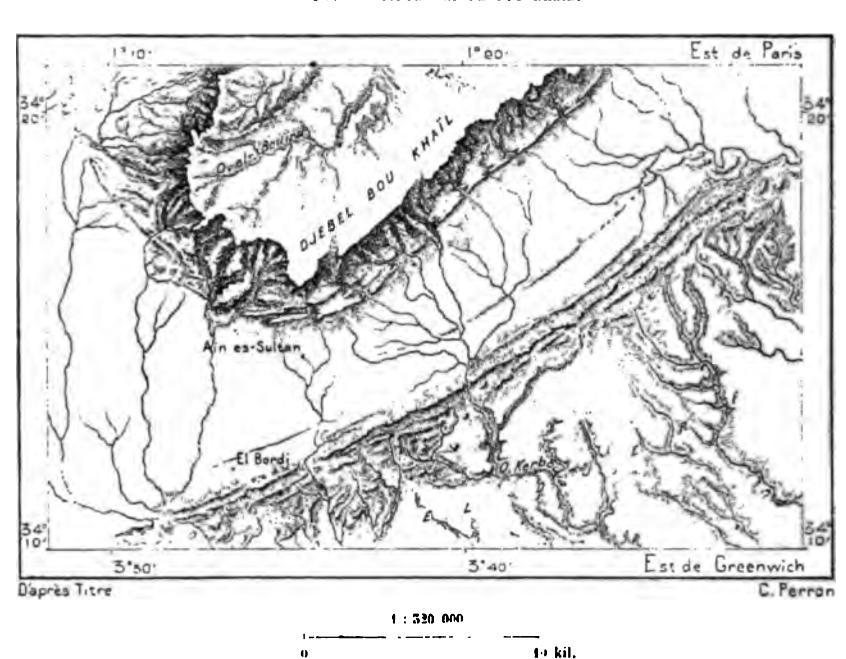
FEMME OULED-NAIL.
Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de M. Neurdein.

dans le djebel Amour. Mais si nus que soient les rochers de ce faîte déchiqueté qui sépare les plateaux et le versant saharien, ils ont la beauté que leur donnent la hardiesse de la forme, la netteté du profil, l'éclat de la couleur. Est-il plus belles falaises que les parois du djebel Bou-Khaïl, qui se terminent abruptement, rayées de couloirs par les eaux d'érosion et limitant un plateau régulier légèrement creusé vers le centre en forme de cuvette; c'est près de là, à Aïn es-Sultan, que s'arrêta jadis la puissance

romaine : quelques ruines, les dernières que l'on rencontre dans la direction du sud sous le méridien d'Alger, témoignent du séjour des Romains dans cette partie du plateau, maintenant bien dépassée par les Français[1].

Au sud-ouest de Batna la route du désert et le chemin de fer en construction se dirigent vers le col d'el-Biar (1090 mètres), c'est-à-dire des « Puits », où commence, d'abord insensible, la descente vers le Sahara; un petit ruisseau, l'oued el-Kantara, qui descend brusquement par une succession de cascatelles d'une hauteur de plus de 300 mètres, coule à côté

N° 105. — MONTAGNES DE BOU-KHAIL.



1 : 320 000

0 10 kil.

de la route, grossi d'autres torrents à l'issue de chaque vallée latérale : les débris rejetés en dehors des gorges seraient, d'après M. Grad, des moraines d'origine glaciaire. A droite, à gauche se dressent des rochers calcaires, coupés de failles, hérissés de dents, offrant à peine çà et là dans leurs anfractuosités un peu de terre végétale où pousse un arbrisseau. Soudain les falaises s'écartent, le ruisseau se précipite en cascade, traversé par un pont romain d'une arche, qui a donné à la vallée inférieure le nom d'el-Kantara : c'est le « Pont » par excellence, celui qui relie le Tell au Sahara. De tous les sites de l'Algérie, si riche pourtant en beaux paysages, nul n'est plus fameux : là est le contraste le plus net entre les plateaux

[1] Reboud, *Revue Africaine*, tome Ier ; — Davenet, même recueil, 1858.



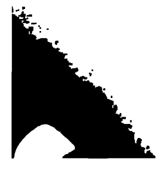
GORGE D'EL-KANTARA

Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Neurdein

rocheux et les oasis ; l'orient se montre soudain par une « porte d'or ». C'est une croyance établie par les Arabes, et en partie justifiée par les faits, que les rochers d'el-Kantara arrêtent à leur sommet tous les nuages du Tell : « la pluie vient y mourir. » D'un côté est la région de l'hiver, de l'autre celle de l'été ; en haut est le Tell, en bas le Sahara ; sur un versant, la montagne est noire et couleur de pluie ; sur l'autre, rose et couleur de beau temps[1]. A ses pieds on voit s'ouvrir une vallée où l'eau serpente à l'ombre des palmiers ; trois groupes de maisonnettes, formant ensemble le village d'el-Kantara, se montrent dans les clairières de l'oasis, tout différents de ceux qu'on a vus dans la région septentrionale : les demeures et les jardins, même les troupeaux et les hommes, tout a changé d'aspect et c'est une autre lumière qui éclaire ces tableaux. Toutefois ce n'est pas d'el-Kantara que l'on peut contempler l'immense horizon du désert : il faut encore dépasser le vaste et fertile bassin d'el-Outaïa, sa montagne de sel et les thermes de Font-Chaude, appelés Hammam es-Salehin ou « Bains des Saints » par les indigènes, puis gravir un seuil, le col de Sfa, pour voir s'étendre au sud la mer des sables tachetée des archipels d'oasis : c'est là que s'ouvre la « Porte du Désert » et que l'on voit la plaine immense se dérouler jusqu'à la ligne rouge ou violette, noire parfois, de l'horizon des sables. L'illusion est complète : cette barre lointaine, c'est l'océan !

Biskra, la capitale des Zibân, qui s'étendent à l'est jusqu'à la frontière tunisienne, est une importante cité par sa position stratégique à la porte du désert et par le mouvement d'échanges qui s'y fait entre les produits des deux zones limitrophes. De ce côté de l'ancienne Maurétanie les Français foulent le sol qu'avaient déjà cultivé les Romains, et le fort Saint-Germain s'élève non loin de l'emplacement occupé jadis par Ad Piscinam ; mais plus au sud on n'a pas encore découvert de pierres romaines : la légende parle seulement d'une armée de Roumân qui aurait été anéantie par les nomades près de Tamerna, et d'une autre qui se serait enlizée dans les marais de Temassin[2]. De même que la kasbah qu'il a remplacée, le fort français de Biskra est construit en amont de l'oasis, dont il commande les eaux : un barrage peut arrêter le flot réuni de l'oued el-Kantara et de l'oued Abdi et faire périr ainsi, avec la forêt de palmiers, les habitants qui vivent à leur ombre : encore en été le courant débite une certaine quantité d'eau, évaluée en étiage moyen à plus de 600 litres par seconde ;

[1] G. Fromentin, *Un Été dans le Sahara.*
[2] Ch. Féraud, *Revue Africaine*, 1879.



en outre, quelques sources vives jaillissent du lit même du ruisseau. La ville française, édifiée en briques séchées au soleil, comme les constructions arabes des Zibân, groupe ses maisons à arcades et à terrasses sous la protection du fort; plus au sud, sont les villages nègres, arabes, berbères : l'oasis comprend sept ksour, épars comme ceux des oasis tunisiennes; c'est un jardin de 5 kilomètres de long. Cent quarante mille palmiers, produisant ensemble plus de cent mille hectolitres de dattes, occupent les treize cents hectares en culture; quelques milliers d'oliviers, que l'on dit provenir de plantations romaines, et d'autres arbres fruitiers, se mêlent à l'immense palmeraie : un jardin d'acclimatation pour les plantes tropicales, des pépinières, des parcs d'ornement ont été aussi établis par les Français. Biskra est devenue dans ces dernières années une station d'hiver et nombre de malades du nord de la France viennent demander la santé à son ciel presque toujours serein. Mais ils fuient les chaleurs dès les premiers jours du printemps et les Berbères qui forment le gros de la population s'en vont avec eux pour gagner leur vie dans les villes du littoral. C'est par milliers qu'on rencontre les gens de Biskra dans les grandes cités de l'Algérie : le premier indigène qui tendit la main aux Français pour les faire débarquer sur le quai d'Alger était un Biskri[1], probablement d'une oasis des Zibân, car depuis un temps immémorial les émigrants de cette région exercent par privilège la profession de canotiers dans la ville de Barbarousse. Il est vrai que sous cette appellation sont groupés d'ordinaire tous les gens venus du sud, en dehors des nègres et des Mzabites. Au nord-est de Biskra, dans la montagne de l'Aurès, a été établi un sanatoire militaire, le camp de Djemora.

Dans le Zab Chergui ou Zab oriental, les oasis se succèdent en une zone étroite, limitée d'un côté par les escarpements, de l'autre par les plages salines de la dépression du Melghigh. Dans cette région, le principal groupe de palmiers forme, au sud-est de Biskra, l'oasis de Sidi-Okba, ainsi nommée de la mosquée qui recouvre le tombeau du fameux conquérant : c'est là probablement que périt, en l'an 60 de l'hégire, le fondateur de Kaïrouan, le général qui, par delà le Maghreb el-Aksa, avait, dit la légende, poussé son cheval jusque dans les flots de l'Atlantique. Assailli par une foule innombrable de Berbères chrétiens, auxquels s'étaient mêlés des Grecs, encore nombreux dans le pays[2], il périt avec tous les siens. La zaouya qui s'est fondée autour de son tombeau est devenue la métropole

[1] E. Carette, *Études sur la Kabylie proprement dite.*
[2] Guyon, *Voyage d'Alger aux Ziban.*

religieuse de toute la contrée et l'une des écoles fameuses du droit musulman en Algérie. Nourris par les pèlerins, les habitants de Sidi-Okba vivent



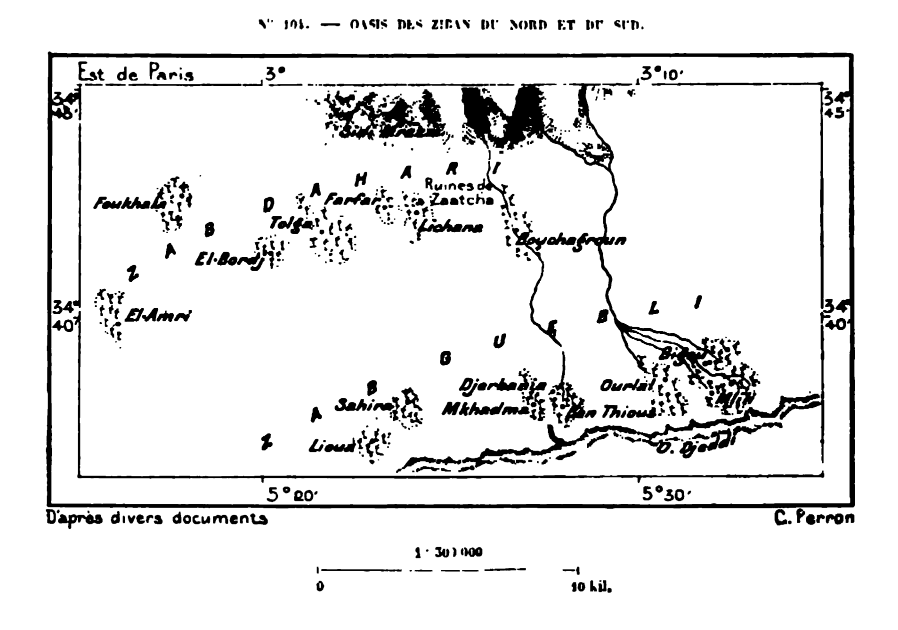
BISKRA. — NÉGRESSE AFFRANCHIE.
Gravure de Thiriat, d'après une photographie de M. Neurdein.

en parasites, triste population de mendiants et d'infirmes, aveugles, claudicants et lépreux.

Au sud-ouest de Biskra, des oasis nombreuses forment un archipel de

cultures auquel on donne les noms de Zab Dahri ou Zab du nord et de Zab Guebli ou Zab du sud, qui ne sont point justifiés par leur position relativement à l'ensemble des Zibân ou des « Villages », puisque à l'orient un autre Zab longe la partie méridionale de l'Aurès. Là aussi avaient pénétré les armées de Rome, et la capitale de ces oasis possède encore un château romain, dont les habitants ont remplacé la voûte par une couche de terre que soutiennent des stipes de dattiers; les poteries et les silex taillés que l'on voit çà et là dans les sables, aux abords des villages, rappellent aussi le séjour de peuples inconnus, les prédécesseurs des Romains. Les palmiers

N° 104. — OASIS DES ZIBAN DU NORD ET DU SUD.



du Zab septentrional sont ceux qui fournissent les meilleures dattes de la contrée, mais les cultures ne suffisent pas à nourrir les habitants, quoique de nouvelles oasis aient été récemment créées par des propriétaires français[1]; comme les gens du Djerid tunisien, ceux des oasis algériennes s'occupent de la fabrication des tapis de laine : c'est l'oasis de Lichana qui se distingue le plus par l'excellence de ses produits. Le chef-lieu de l'archipel est le bourg de Tolga, dans une admirable forêt de palmiers aux troncs enguirlandés de pampres, où roucoulent par milliers les tourterelles. Entourée d'une quinzaine de mosquées, la zaouya de Tolga, plus puissante encore que celle de Sidi Okba, attire à son école de

[1] Cat, *Société de Géographie de Constantine*, 1er bulletin trimestriel, 1884; — Langlois, *Bulletin de la Société de Géographie d'Oran*, 1884.

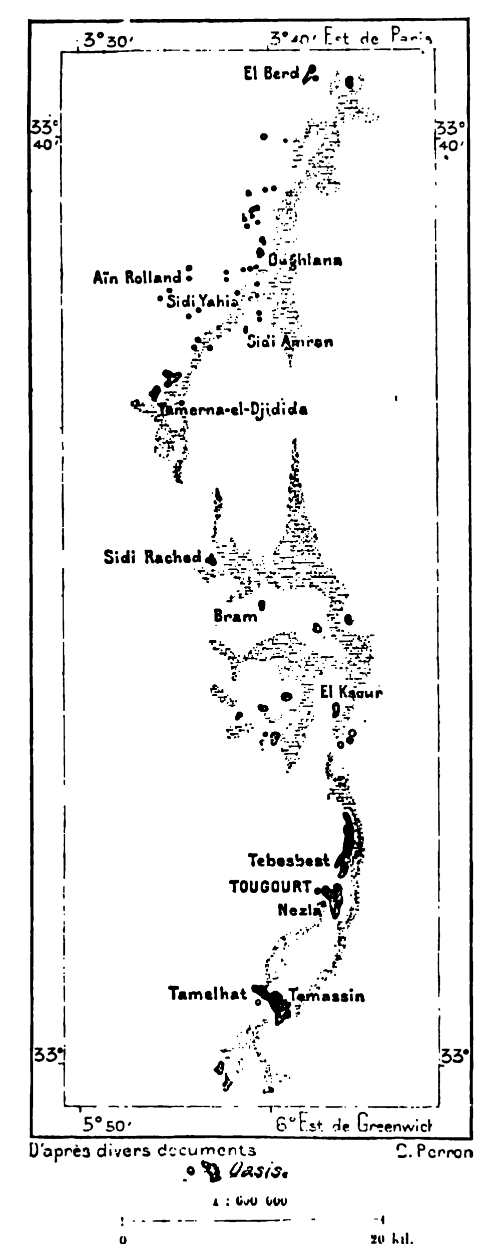
jurisprudence arabe un millier d'étudiants, et son influence politique, toujours exercée dans le sens de la conciliation avec les Français, s'étend au loin jusque vers la frontière tunisienne[1]; le pouvoir des djemâa, qui s'assemblent dans les villages du pays comme dans la plupart des communautés berbères, est presque étouffé entre les deux autorités, de la zaouya musulmane et de la préfecture française. Au nord-est de Tolga, dans l'oasis de Lichana, quelques ruines s'élèvent sur l'emplacement de ce qui fut Zaatcha : après avoir été longtemps des alliés et repoussé les envoyés d'Abd-el-Kader, les villageois, ayant à se plaindre d'une offense grave, se révoltèrent contre les Français. Jamais résistance ne fut plus héroïque : il fallut prendre palmier à palmier, maison à maison, et lors de l'assaut final, après 52 jours de siège, une vieille femme seulement fut épargnée par les vainqueurs[2]. Depuis 1849, époque de la destruction de Zaatcha, le bourg n'a pas été rebâti : ce qui reste de la palmeraie est loué aux habitants des oasis voisines.

Au sud de Biskra, la route de Tougourt, que doit accompagner prochainement un chemin de fer, traverse la nouvelle oasis d'Oum el-Thiour, puis les bois clairsemés de tamaris qui bordent la rive septentrionale du Djeddi, et contourne à l'ouest les fondrières ou borma, c'est-à-dire les « marmites » du chott Melghigh, suivi d'un prolongement méridional, le chott Merouan. Les oasis se succèdent du nord au sud dans la plaine de l'oued Righ, parcourue par des eaux souterraines, vivifiée de distance en distance par des puits artésiens anciens ou modernes. C'est grâce à des forages récents que Mghaïer a pu quintupler l'étendue de sa palmeraie, qui comprend maintenant 50 000 arbres; ce sont aussi des eaux jaillissantes amenées par la sonde des ingénieurs français qui ont fait naître tant de nouveaux jardins autour d'Oughlana et de Tamerna. On sait les transformations qu'opère l'industrie moderne dans ces oasis du sud; on sait que le débit des puits artésiens a presque quadruplé depuis le milieu du siècle, que le nombre des palmiers a presque doublé dans l'ensemble de l'oued Righ et a sextuplé comme valeur, que de nouvelles cultures ont été introduites, que la population s'est notablement accrue : le pays a complètement changé d'aspect[3]. Là où se montrent les eaux, là naissent les villages et se groupent les habitants. Avant l'emploi de la sonde artésienne se produisait souvent le phénomène inverse; des sources tarissaient, et peu après mouraient les arbres, les maisons étaient abandonnées, et le

[1] H. Duveyrier, *La confrérie musulmane de Sidi es-Senoûsi*; — Rinn, *Marabouts et Khouan.*
[2] Guyon, *Voyage d'Alger aux Ziban.*
[3] Jus, Rapport annuel; — G. Rolland, *Notes manuscrites*

sable les avait bientôt recouvertes. A côté de chaque ville « neuve » se montre une « vieille cité », indiquant le déplacement du regard qui fait communiquer les eaux de la nappe cachée et les terrains de la surface. En dehors de Tougourt (Tekkart), les oasis de l'oued Righ ont dû, pour ainsi dire, errer dans la plaine, au gré de l'eau profonde. D'ailleurs les assauts, les destructions violentes ont aussi maintes fois obligé les habitants du Righ ou Rouagha (Rourha, Rouara) à rebâtir leurs demeures.

N° 103. — OASIS DE L'OUED RIGH.



Au nombre d'environ treize mille, les Rouagha sont des Berbères, d'origine zenata, mais tellement mélangés par le croisement avec les noirs, qu'ils leur ressemblent par la couleur, les traits et la chevelure[1]. Asservis aux rois de Tougourt depuis le commencement du quinzième siècle, ils furent entraînés fréquemment dans le mouvement des guerres entre les nomades et les gens des ksour. L'histoire moderne ne commença pour eux qu'en 1856, lorsque la sonde commença d'évoquer les eaux cachées dans les profondeurs du sol. Depuis cette époque, les conditions sociales de la population se sont modifiées. Autrefois, les nomades des alentours étaient les véritables propriétaires des oasis. Les habitants des ksour cultivaient les jardins à titre de colons partiaires, tandis que les nomades

[1] Ch. Féraud, *Revue Africaine*, 1879; — Topinard, *Bulletin de la Société d'Anthropologie*, 2e série, n° 11, 1870.

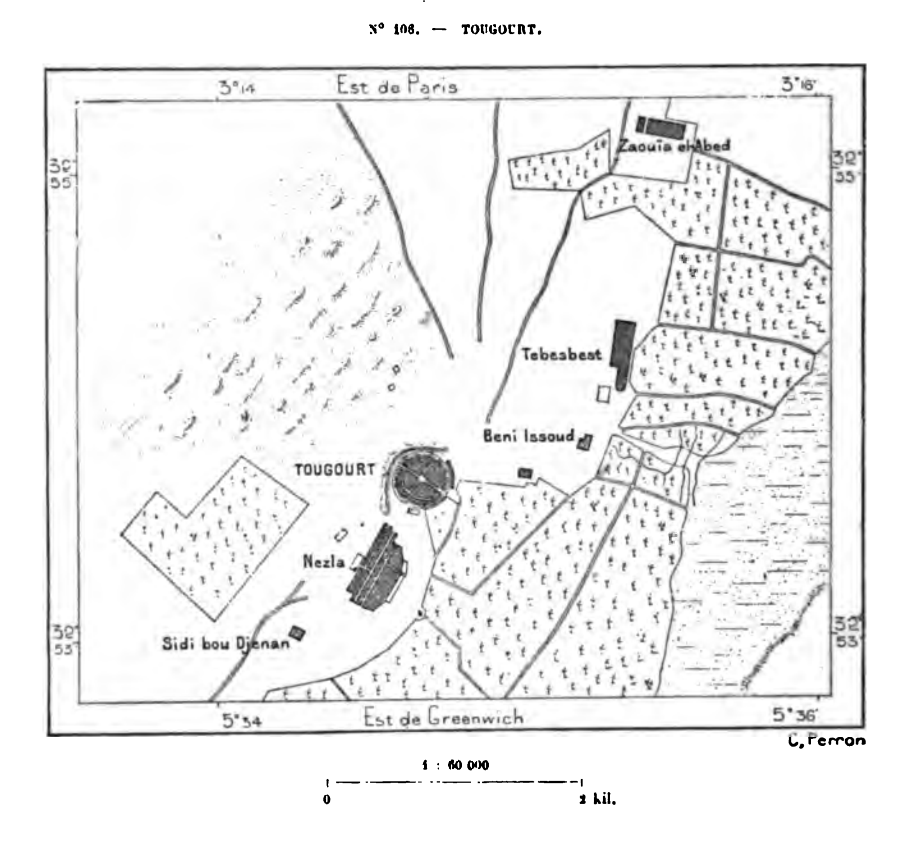
paissaient les troupeaux et se rendaient dans le Tell pour acheter les grains. Mais en échange d'une part de blé ils exigeaient la plus grosse part de la récolte des dattes; en outre, ils étaient les prêteurs et les usuriers; les colons sédentaires se trouvaient à leur merci et leur condition était devenue celle de véritables serfs. Cet ancien état de choses tend à disparaître. Les Rouagha se sont mis à cultiver l'orge sur de grandes étendues, ce qui les affranchit des pourvoyeurs nomades : la plupart d'entre eux sont maintenant propriétaires de palmiers; en outre, la valeur croissante des arbres et de leurs produits et l'augmentation du prix de main-d'œuvre, provenant de la création d'oasis nouvelles par des sociétés françaises, ont permis aux indigènes de se libérer de leurs dettes héréditaires. Même les Rouagha qui sont restés khammès ou colons au « cinquième » ont beaucoup gagné en indépendance et en bien-être depuis le forage des puits artésiens. Quelques palmeraies seulement appartiennent à des nomades, notamment aux Oulad-Moulet : on reconnaît ces propriétés à leur mauvais état d'entretien. Les quatre cinquièmes de la production des dattes sont exportés des oasis par le marché de Biskra[1].

Entourée de 170 000 palmiers, « la plus ancienne oasis de la contrée », Tougourt a mérité par ses récoltes de dattes d'être appelée le « Ventre du Désert » : c'est la capitale naturelle de toute la région de l'oued Righ. Vue des espaces sablonneux qui s'étendent à l'est, elle présente un aspect imposant : les bastions avancés de la kasbah, ses deux massives tours carrées graduellement amincies vers le sommet et terminées par une galerie en surplomb, les maisons blanches aux toits plats, aux arêtes vives, brillant sur le fond sombre de la grande forêt, forment un tableau complet, à la fois simple et grandiose. Tougourt, située sur l'oued Righ, en aval du confluent souterrain de l'oued Miya et de l'oued Igharghar, est à 69 mètres d'altitude, à la base orientale d'un plateau dont les tables supérieures sont d'une centaine de mètres plus élevées. La forme de la ville est celle d'un ovale allongé dans le sens du nord-ouest au sud-est; un large fossé, jadis plein d'eau, mais desséché maintenant, entoure les maisons disposées en guise de muraille continue; en dehors du fossé, un talus défend la ville contre l'envahissement des sables. Dans l'intérieur, les rues sinueuses et la grande place séparent les populations d'origine différente, ici les citadins proprement dits, là les nègres affranchis, ailleurs les étrangers ou les Juifs convertis à l'Islam. Naguère les divers quartiers étaient toujours en lutte : de même qu'à Ghadâmès et dans la

[1] G. Rolland, *Notes manuscrites.*

plupart des autres cités berbères, les éléments ethniques s'étaient juxtaposés, mais non fondus; ils restaient ennemis et parfois la guerre éclatait, succédant à la paix armée. Depuis 1854, époque de la prise de possession de Tougourt par les Français, la ville a prospéré; le nombre des habitants a doublé; au lieu de masures en pisé ou en adobes, on a construit plusieurs maisons en blocs de gypse avec galeries et étages supérieurs; des faubourgs se sont fondés en dehors des murs; le mouvement

N° 108. — TOUGOURT.



commercial, dirigé principalement par des Français, s'est notablement accru. L'industrie la plus active de Tougourt est, comme dans les autres oasis, celle des tapis et des tissus de laine. Dans le voisinage de la cité civile s'élève une métropole religieuse, Temassin, située à 15 kilomètres au sud, à l'extrémité méridionale d'une mare que forment les égouts de l'eau d'irrigation. La zaouya de Tamelhat, qui s'élève dans l'oasis de Temassin, est un couvent filial de la zaouya d'Aïn-Mahdi, de l'ordre des Tidjâniya[1], mais son autorité dépasse maintenant celle de la maison-mère

[1] H. Duveyrier, mémoire cité.

et se fait sentir jusque dans le Foûta sénégalien. La zaouya a été récemment envahie par les timedi, termites qui rongent les charpentes : de nombreuses maisons se sont déjà écroulées.

Au sud-est, dans la direction de Ghadâmès, la région des grandes dunes déroule ses vagues sablonneuses; au sud, le bassin de l'Igharghar est occupé par les Touareg; les relations commerciales de Tougourt dans les régions sahariennes ne peuvent donc avoir lieu qu'avec les Beni-Mzab à l'ouest, avec Ouargla au sud-ouest, et le Soûf ou la « Rivière » à l'est. Ce dernier groupe d'oasis est, de tous ceux du Sahara algérien, le plus isolé. Situé à un peu moins d'une centaine de kilomètres de Tougourt, sur la route du Djerid, il est environné de tous les côtés par les sables et nulle part l'eau profonde ne jaillit à la surface : en fuyant, dit la légende, les chrétiens, qui étaient les anciens maîtres du pays, ont caché le fleuve par leurs arts magiques, et les musulmans n'ont pas encore réussi à rompre le maléfice. Pourtant les dix oasis de l'oued Soûf se sont maintenues et 180 000 palmiers y donnent des fruits excellents, « renommés entre tous », sans qu'on ait besoin de les alimenter d'eau par les rigoles d'irrigation. Mais pour cela il faut choisir un endroit favorable dans les entre-deux des dunes et creuser le sol à des profondeurs variables, en certains endroits jusqu'à 12 mètres, pour atteindre une couche du sous-sol suffisamment humectée : les arbres qu'on y plante descendent par les racines jusqu'à la nappe aquifère, mais il arrive parfois que la nappe se déplace ou s'abaisse : il faut alors déchausser l'arbre et le soutenir par des étais et creuser au-dessous ou par côté pour lui donner un emplacement plus favorable. Les terres de déblai disposées en talus autour des entonnoirs et consolidées par des palissades, protègent contre les sables les bouquets de palmiers : en certains endroits, ces énormes travaux de déblai et de terrassement se font pour un jardin qui se composera de quatre ou cinq palmiers seulement; mais il en est qui comprennent une centaine de dattiers, ainsi que d'autres arbres fruitiers, l'oranger, l'abricotier, le figuier, la vigne, et, sous l'ombrage, des légumes et du tabac.

Les jardins, fruit de ce travail acharné, n'appartiennent pourtant pas à ceux qui les cultivent. De même que dans la plupart des autres oasis du Sahara, des nomades guerriers se sont arrogé le droit de prélever le meilleur de la récolte. Désignés sous le nom de Troud et associés à d'autres pillards, les Rebaïa, les Ferdjan, les Oulad-Hamid, ces pasteurs arabes, que l'on dit être arrivés dans le pays à la fin du quatorzième siècle, campent dans le voisinage des oasis et laissent en entier le travail de la culture aux industrieux Adouan; ceux-ci, qui sont une trentaine de milliers

et que le produit du sol ne suffit pas à nourrir, émigrent en grand nombre, surtout dans les villes de la Tunisie, où ils travaillent comme domestiques, terrassiers et portefaix : on les appelle Souâfa ou « gens du Soûf ». Les femmes s'occupent de tisser les haouli, qu'elles teignent à la garance ou à l'indigo et qui sont l'objet d'un commerce très lucratif à Ghadamès[1]. La production de ces vêtements s'élèverait à plus de 70 000 par an, d'une valeur moyenne de 25 francs.

El-Oued ou le « Ruisseau », l'oasis principale du Soûf, comprend un millier de maisonnettes en pierres de chaux, hautes de 2 mètres à peine, n'ayant qu'une ouverture sans vantail pour la fermer et surmontées de petites coupoles, que soutiennent des poutres en palmier : le ksar est le point de départ des caravanes algériennes qui se dirigent sur Ghadâmès par le puits dit Bir es-Sof. El-Oued, de même que plusieurs oasis voisines, est le siège d'une confrérie religieuse qui entretient des relations de commerce et d'amitié avec les khouan de toute l'Afrique septentrionale. Guemar et Kouinin sont aussi des bourgs populeux : les habitants de Kouinin sont pour la plupart presque aveugles, par l'action du sable fin qui remplit fréquemment l'atmosphère[2]. Le Souf est la seule partie du Sahara dans laquelle on ait trouvé dans les gour les débris de coquillages modernes essentiellement marins, un *buccinum* et un *balanus*[3] : on ne connaît pas d'autre indice témoignant de l'existence d'une baie marine dans la région du désert voisine des Syrtes[4] ; mais la plupart des géologues pensent que ces coquilles isolées n'ont pas eu leur station en cet endroit et qu'elles proviennent de terrains remaniés[5].

De même que les oasis de l'oued Righ, celles de l'oued Djeddi appartiennent aussi au bassin de la « mer Intérieure », si l'on peut conserver ce nom à la saline du chott Melghigh. Plus d'une moitié du versant saharien de l'Algérie, du djebel Amour aux frontières de la Tunisie, fait partie de ce bassin, dont le réservoir central est maintenant presque desséché. Sans nul doute, cette vallée, qui se prolonge au sud des montagnes et parallèlement à leur base, prendra tôt ou tard une importance agricole et commerciale très grande, mais de nos jours elle n'est que faiblement habitée.

Aflou, le village naissant qui sert de capitale aux montagnards de l'Amour, est un centre de peuplement où la statistique de 1881 ne

[1] V. Largeau, *le Sahara algérien ;* — Bonnemain, *Nouvelles Annales des Voyages*, 1857.
[2] Ch. Laurent, *Mémoire sur le Sahara oriental.*
[3] Desor, *La Forêt vierge et le Sahara.*
[4] Ch. Grad, *Bibliothèque Universelle.*
[5] G. Rolland, *Comptes rendus des séances de l'Académie des Sciences.*

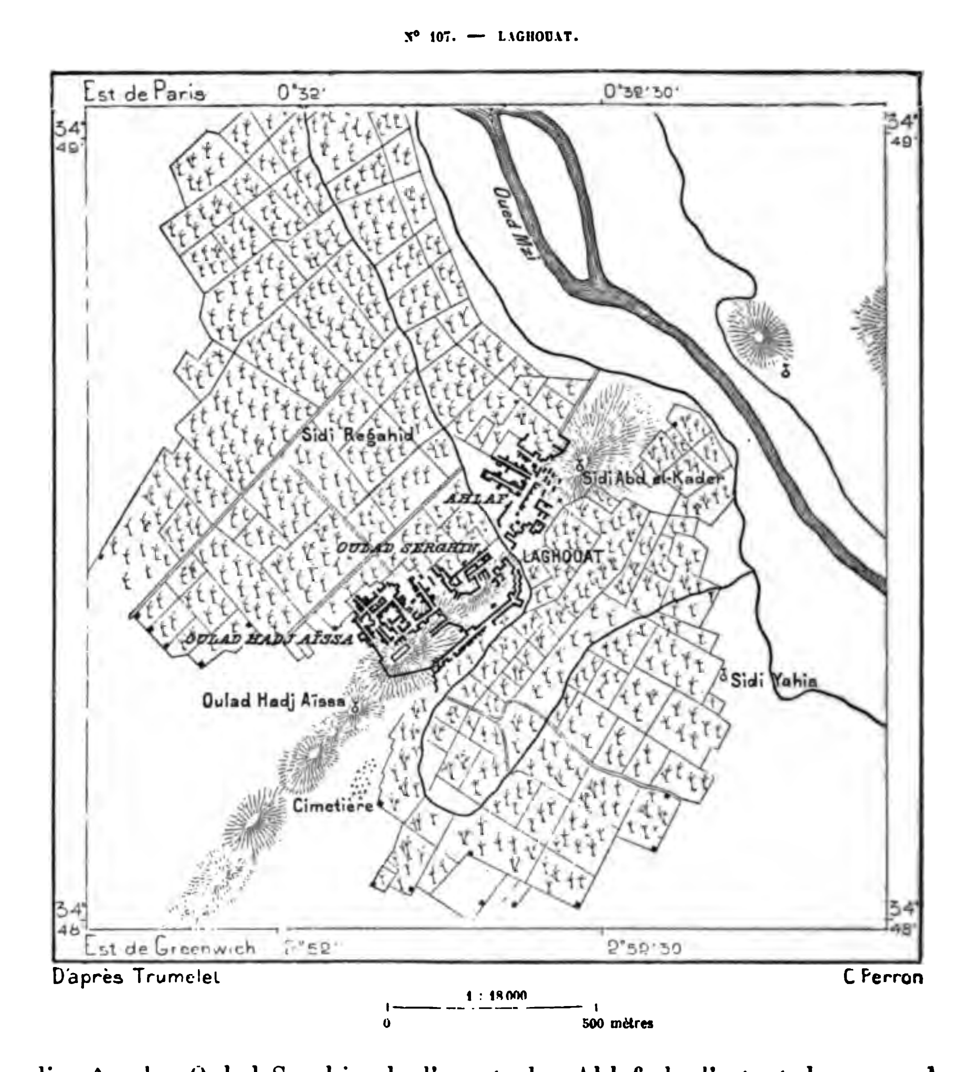
comptait que huit individus, un Français, trois Juifs et quatre Espagnols: le petit groupe de constructions est situé à 1350 mètres d'altitude, près des plus hautes sources de l'oued Mzi, branche maîtresse de l'oued Djeddi, le grand fleuve saharien. Près de Tadjemout, l'oued venu d'Aflou et du versant septentrional du djebel Amour s'unit à un ruisseau qu'alimentent les vallées méridionales du même massif et qui passe non loin d'Aïn-Mahdi, métropole religieuse de l'ordre fameux des Tidjâniya, fondé au dix-huitième siècle. La petite ville qui s'est bâtie autour de la zaouya occupe un mamelon rocheux et de hauts murs crénelés la séparent de la zone des jardins : alliés des Français, les khouan de la confrérie se défendirent avec vaillance contre Abd-el-Kader, qui coupa les arbres de leurs vergers et ruina leur marché, autrefois l'un des plus importants du Maghreb, sur la limite du Sahara et du Tell ; Fromentin n'y vit que deux palmiers. Mais le coup fatal porté à son commerce lui vint de l'occupation de Laghouat par les Français et du choix qui a été fait de cette ville comme chef-lieu des régions sahariennes de la province d'Alger : c'est le centre vers lequel se porte désormais tout le mouvement des échanges.

Laghouat, déjà rattachée à la capitale de l'Algérie par une route carrossable que desservent des voitures publiques, est indiquée comme le point de départ du futur chemin de fer de pénétration qui se dirigera vers le Touat, mais elle paraît devoir attendre encore quelques années cette voie ferrée qui la reliera au réseau algérien; à cet égard elle sera devancée par sa rivale, Biskra, qui se trouve comme elle à l'une des portes de communication du Tell et du Sahara. Située à une petite distance à l'ouest de la méridienne d'Alger, et à un demi-degré environ à l'est de la méridienne de Paris, Laghouat est une station géodésique très importante, sur le grand arc de cercle qui se prolonge à travers le continent africain[1]. Quoique très élevée encore, à 741 mètres d'altitude, Laghouat est en dehors des chaînes bordières du plateau algérien; les monticules crétacés qui s'alignent dans cette région, parallèlement à l'axe général de l'Atlas, du sud-ouest au nord-est, ont leurs bases recouvertes par les alluvions quaternaires. Entre les racines du plateau et les jardins de Laghouat coule la rivière Mzi, qui, à quelques kilomètres en aval, prend le nom de Djeddi. Un canal d'irrigation, dérivé du torrent, serpente dans l'oasis et passe entre deux collines pour se ramifier dans la plaine qui s'étend au delà. Ces collines, entre lesquelles se glisse le filet d'eau, soigneusement

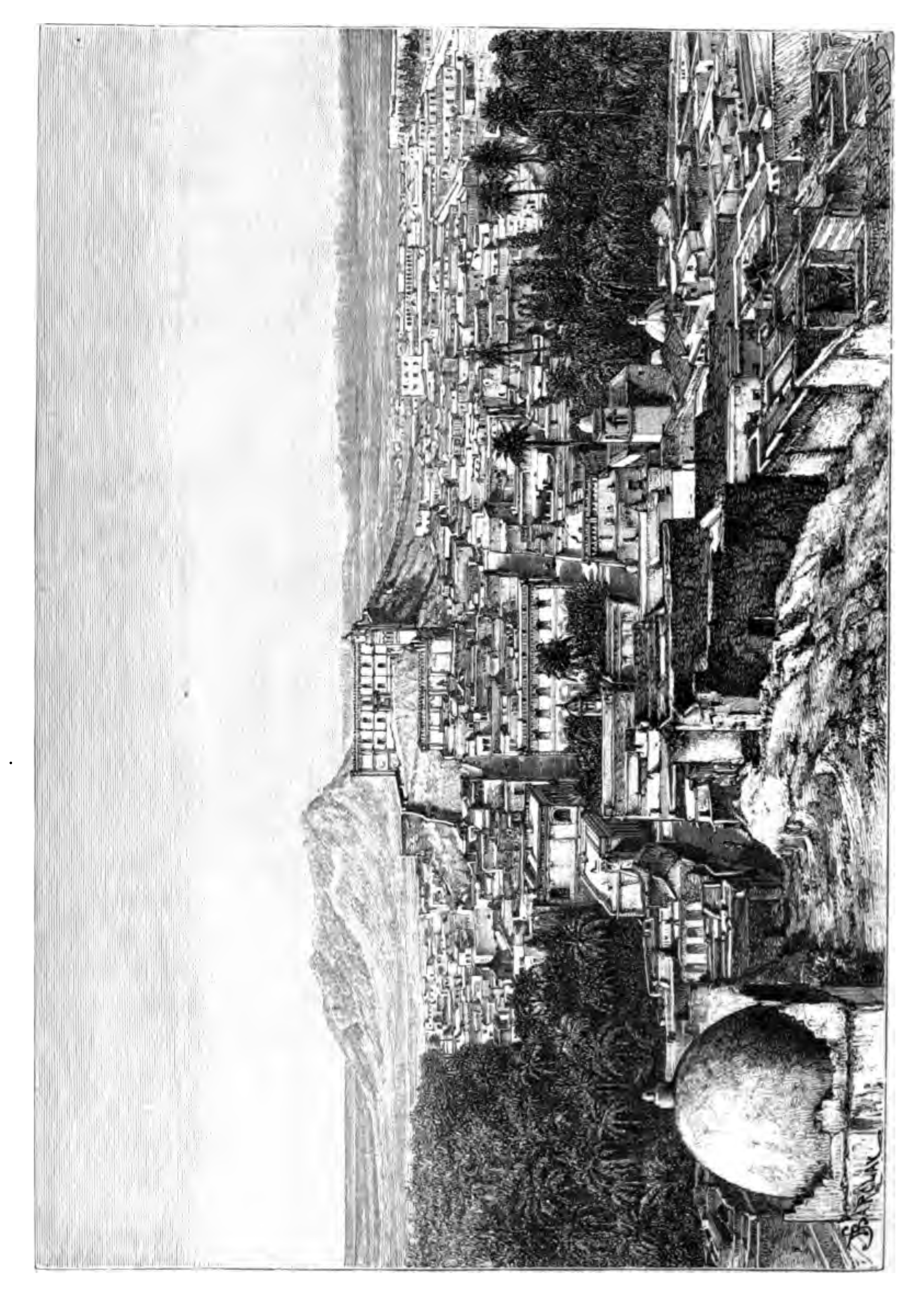
[1] *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, avril 1878; — Derrien, *La région algérienne traversée par le méridien de Paris*, même recueil, 2e trim. 1885.

réglé par un fontainier, portent les maisons de Laghouat, élevées en amphithéâtre sur les pentes. Au sud-ouest, deux buttes rapprochées ont chacune leur quartier; au nord-est, un mamelon isolé porte un troisième groupe de maisons. De même que dans les autres cités berbères, les habitants s'étaient répartis suivant leur origine dans les quartiers respectifs. Dans la

N° 107. — LAGHOUAT.



djemâa, les Oulad-Serghin de l'ouest, les Ahlaf de l'est et les gens du versant méridional, les Oulad el Hadj-Aïssa ou « Fils du Pèlerin Aïssa », étaient également représentés; mais les conseils des vieillards ne l'emportaient pas toujours, et fréquemment les jeunes des deux partis les plus ardents, les Serghin et les Ahlaf, en venaient aux prises, presque toujours à propos du ruisseau de dérivation; quant aux « fils d'Aïssa », c'est par les pieuses intrigues, et non par les armes, qu'ils essayaient d'établir



LAGHOUAT. — VUE GÉNÉRALE

Dessin de Barclay, d'après une photographie.

leur domination[1]. Une des confréries de Laghouat appartient à la fameuse association des Senoûsiya.

Occupée une première fois en 1844, Laghouat fut reprise en 1852 après un assaut meurtrier, qui se termina par un massacre. La ville se trouva presque dépeuplée. Depuis cette époque, l'enceinte a été entièrement reconstruite, les quartiers arabes ont été en grande partie démolis et remplacés par des constructions françaises que séparent des rues rectilignes; de larges routes traversent les jardins, qui se prolongent sur une distance de plusieurs kilomètres de distance. Les quinze mille palmiers de Laghouat, qui donnent des dattes peu appréciées, n'occupent qu'une partie de l'oasis: on n'y voit que peu d'oliviers, de citronniers, d'orangers; mais on est surpris d'y trouver en grand nombre des essences d'Europe, pêchers, poiriers, abricotiers, figuiers, grenadiers, ainsi que des vignes et, en de petits enclos, la plupart des légumes de France, surtout des oignons[2]. Les produits de l'oasis font de Laghouat une étape nécessaire pour toutes les caravanes qui voyagent dans ces contrées. Les convoyeurs des denrées et des marchandises qu'on expédie de ce marché sont en grande majorité des Arabes de la confédération des Larbaâ, ainsi nommés, — el-Arba ou les « Quatre », — d'après quelques étymologistes, parce que ces gens se composaient originairement de quatre tribus distinctes. Les Larbaâ, presque tous affiliés à la confrérie des Tidjâniya, ont été en général, comme leurs patrons d'Aïn-Mahdi, les fidèles alliés des Français, et leurs goum, composés des meilleurs cavaliers qui traversent la marche du désert, ont maintes fois devancé les troupes régulières dans les expéditions poussées vers les oasis du sud. Les terrains de parcours ordinaires des Larbaâ s'étendent à l'est de Laghouat; mais en hiver ces nomades descendent au sud jusque dans le pays des Beni-Mzab, tandis qu'en été ils remontent jusqu'à Boghar, Teniet el-Haad, Tiaret, pour acheter des grains[3]. En aval de Laghouat et de son oasis, le Djeddi traverse des régions qui en maints endroits pourraient être mises en culture et produiraient, bien irriguées, des récoltes abondantes, car les alluvions accumulées offrent dans les fonds une épaisseur de plusieurs centaines de mètres. Le lit de l'oued reçoit le Demmed, qui vient de passer par les défilés des montagnes, près de Messâd et de Demmed, ksour pittoresques des Oulad-Naïl, puis il parcourt sur de vastes étendues des steppes que visitent les bergers. Les oasis proprement dites ne recommencent que dans la partie inférieure de la vallée

[1] Trumelet, *Revue Africaine*, 1877.
[2] E. Fromentin, *Un Été dans le Désert*.
[3] Trumelet, ouvrage cité; — Niox, *Algérie, Géographie physique*.

du Djeddi, au sud du Zab dahri. Le ksar le plus populeux est celui des Oulad-Djellal, qui ne comprend pas moins de 1400 maisons, chacune entourée de son jardin et de ses palmiers, chacune possédant un puits qui descend jusqu'à la nappe souterraine. Une haine héréditaire sépare les Oulad-Djellal de leurs voisins occidentaux, les habitants de l'oasis Sidi-Khaled.

Au sud de la région des sables et des steppes que parcourent les Oulad-Naïl, les Larbaâ, les Hadjedj et Harazlia, la confédération des Beni-Mzab occupe le versant oriental des plateaux crétacés que découpent l'oued Mzab et les autres rivières, visibles ou souterraines, descendant à l'est vers la vallée de l'oued Miya. Fort éloignée de la région où se sont établis les pionniers français les plus entreprenants, à près de 200 kilomètres au sud du poste de Laghouat, qui est déjà situé en dehors des plateaux algériens, la république religieuse et commerçante des Mzabites essaya longtemps de maintenir son indépendance; en 1850 pourtant, elle fut obligée de reconnaître la suzeraineté de la France; en 1857, sa capitale Ghardaya fut ouverte de force par un détachement français, et enfin, en 1882, l'annexion fut solennellement prononcée et un fort, érigé au-dessus de Ghardaya, reçut la petite garnison chargée de représenter le nouveau gouvernement. Du reste, toute résistance eût été impossible de la part des Mzabites : leurs émigrants sont trop nombreux dans les villes du littoral et leurs intérêts trop engagés par le commerce avec ceux de toute l'Algérie : c'est dans Alger, plus que dans le bassin de l'oued Miya, qu'est le véritable centre du Mzab.

Incontestablement Berbères et parlant la langue des Kabyles et des Touareg, les Mzabites se rattachent par leurs dogmes et leurs rites aux Wahabites de l'Arabie : comme ceux-ci, ils font remonter l'origine de leur secte aux enseignements d'Abd-Allah ben Ibâdh, qui vivait à la fin du septième siècle. Les doctrines ibâdhites se répandirent dans l'Oman et d'autres parties de l'Arabie, puis dans l'Irak, le Khorassan, le Turkestan et l'Inde, mais elles finirent par être oubliées en Asie, si ce n'est dans leur patrie, où, sous une forme nouvelle, elles ont donné naissance à la réforme de Wahab. La propagande ibâdhite qui s'était faite à l'occident eut des résultats d'une plus longue durée, mais uniquement parmi les Berbères, les montagnards du Nefoûsa en Tripolitaine, les Djarâba en Tunisie, les Beni-Mzab en Algérie. Arabes des quatre rites orthodoxes et Berbères ibâdhites se traitent mutuellement d'infidèles, quoique dans les villes du littoral ils fréquentent les mêmes mosquées. Dans son ensemble, le fond des doctrines ibâdhites représente une évolution religieuse plus ancienne que celle des autres sectes mahométanes, et donne une certaine

place au libre arbitre[1]. Souvent persécutés à cause de leurs opinions et de leurs pratiques, les Mzabites sont devenus les « gens les plus secrets du monde[2] » et il est très difficile d'obtenir d'eux quelques renseignements sur leur doctrine. Cependant, à force de persévérance et d'habileté, M. Masqueray a réussi à se faire communiquer tous leurs livres religieux et leurs documents historiques, et déjà plusieurs de ces précieux manuscrits arabes sont publiés.

Les Mzabites, pourchassés par les vrais musulmans, ont dû fréquemment changer de place. Berbères de la race des Zenata, ils avaient fondé Tiaret sur les hauts plateaux, au milieu du huitième siècle, et pendant près de deux cents années ils se maintinrent dans cette région du Maghreb septentrional. Vaincus par les Sanhedja, ils furent contraints de se réfugier dans le Sahara, où ils occupèrent les Zibân, l'oued Righ et le Soûf. Les puits, les eaux jaillissantes, les jardins de ces oasis, ce fut là leur œuvre; mais il fallut encore s'exiler de ces régions et chercher un refuge dans les cirques et les hauts ravins des affluents du Miya[3]. A chaque exode, leur nombre s'amoindrissait, mais ceux qui restaient se serraient d'autant plus fortement les uns contre les autres, et devenaient de plus en plus rigides observateurs des pratiques religieuses et des coutumes nationales. Leurs tolba, à la fois juges, prêtres, gardiens des mœurs, armés du droit d'absolution, de purification, d'excommunication, constituent un clergé véritable, dans lequel on retrouve, dit M. Masqueray, la hiérarchie de l'Église catholique : c'est probablement un reste de la religion professée par les Berbères avant la conversion; par-dessous le fond chrétien on retrouverait même un reste de l'ancienne adoration de Thanit, la « mère des Pluies »[4]. Les ensevelissements sont tenus fort secrets; ils se font de nuit, et pendant la cérémonie l'on prend bien soin d'éloigner du cimetière tous les étrangers, Européens, musulmans ou Juifs[5].

La plupart des Mzabites sont évidemment Berbères : on les reconnaît à leur petite taille, à leurs membres trapus, à leur face large et même aplatie, à leurs lèvres épaisses, à leur front haut, à leur œil enfoncé, abrité d'un épais sourcil[6]. Ils ont encore dix-huit cents nègres parmi eux, toujours esclaves de fait pour la plupart, malgré l'annexion du pays à l'Algérie française, car les Mzabites, économes et durs, ne se dessaisissent pas volontiers

[1] H. Duveyrier, *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e semestre 1878.
[2] E. Masqueray, *Chronique d'Abou-Zakaria*; — Amat, *les Beni Mzab*.
[3] E. Masqueray, *Société de Géographie commerciale de Paris*, 13 novembre 1879.
[4] E. Masqueray, *Correspondance Africaine*, 1882.
[5] A. Coÿne, *Notes manuscrites*.
[6] A. Coÿne, *Revue Africaine*, 1879.

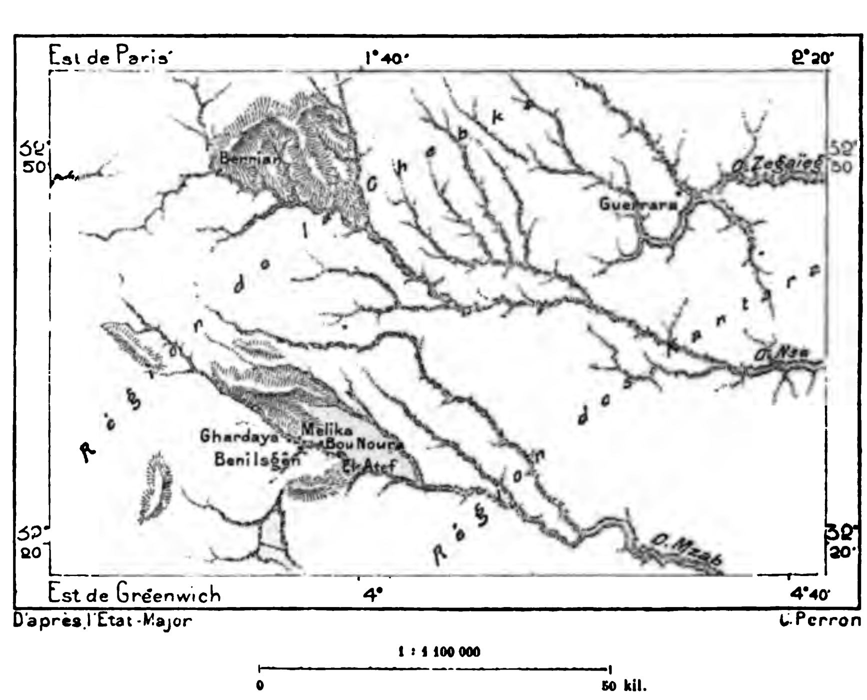
de ce qu'ils ont acheté; mais les affranchis ne sont point tenus comme inférieurs aux autres citoyens, et c'est généralement l'un d'entre eux que l'on choisit pour huissier de la djemâa; il est surtout chargé de l'exécution des arrêts, et, la république n'ayant ni armée ni police, c'est lui qui requiert les autres citoyens pour lui prêter main-forte. Quatre cents Juifs résident aussi parmi les Mzabites, mais, avec des marchands aussi avisés que le sont leurs hôtes, ils réussissent rarement à s'enrichir : d'ailleurs il leur est interdit de posséder des jardins dans l'oasis, et leur corporation n'est pas représentée dans les assemblées souveraines. Tous exercent des métiers; ils sont bijoutiers, armuriers, tanneurs ou cordonniers; ce sont eux qui tiennent les volailles des Mzabites, un règlement interdisant à ceux-ci d'avoir des animaux dans leurs maisons[1]. Assez peu guerriers de leur nature, les Mzabites se sont attaché des clans arabes qui vivent sous la tente à côté des villes et qui constituaient dans les premiers temps des troupes de mercenaires : on donne à ces groupes le nom de zaouya, bien qu'ils n'aient aucun caractère religieux. Parmi ces Arabes, il en est aussi qui descendent des anciens occupants du sol et quelques-uns possèdent des jardins et des maisons dans l'oasis. Enfin les nomades Chaanba ont, du droit de leur vaillance, acquis une certaine autorité dans la confédération et quelques-uns d'entre eux y sont propriétaires.

Avant l'annexion, chaque ville mzabite était une petite république indépendante, s'administrant par une djemâa composée de membres que chaque fraction de la ville choisissait parmi les gens mariés ayant des enfants et quelque fortune; dans les grandes circonstances, une djemâa générale, formée des délégués des assemblées urbaines, discutait les intérêts communs de toute la confédération. Jamais la djemâa ne prononçait l'emprisonnement ni la peine de mort : l'amende et, dans les cas graves, le bannissement, tels sont les châtiments infligés par la coutume. Souvent des rixes éclataient sur les places publiques entre les divers soff, et, comme à Ghadamès, les combattants frappaient avec les lourdes clefs de leurs portes, en bois ou en fer, qu'ils portent toujours attachées à leurs ceintures. L'individu convaincu d'homicide volontaire était remis au plus proche parent de la victime, qui pouvait verser sang pour sang, en débattre le prix ou faire grâce au criminel. Les Mzabites sont maîtres absolus dans leur famille; les enfants ne peuvent posséder en propre avant d'en avoir reçu l'autorisation du père. Les femmes, qui se marient presque toutes dans la ville

[1] Paul Soleillet, *l'Afrique occidentale, Algérie, Mzab, Tildikelt.*

d'origine, ne peuvent s'éloigner du pays; l'émigration leur est interdite[1]; celui qui parle à l'une d'elles en public est banni, si la femme porte plainte[2]. La plupart s'occupent dans les maisons du tissage des étoffes, tandis que les hommes travaillent dans les jardins, bêchant le sol, construisant les barrages, réglant le cours des eaux. D'après le recensement fait lors de l'annexion, en 1882, l'ensemble des oasis comprend 193 000 palmiers. Sur les 30 200 Mzabites, il en est peu qui ne soient propriétaires

N° 108. — MZAB.



d'un petit enclos. Il n'y a point de mendiants dans la confédération; tous les nécessiteux sont entretenus par les citoyens de leur quartier respectif; avant l'annexion, l'oasis était un vaste atelier pour la fabrication de la poudre de guerre.

Si bien cultivées qu'elles soient, les oasis ne suffisent pas à nourrir tous les habitants du Mzab. Un tiers d'entre eux vit à l'étranger, principalement à Alger, à Tunis et dans les autres villes du littoral. Les émigrants laissent leurs femmes dans la commune et, s'il naît des enfants en leur absence, ils n'hésitent pas à les reconnaître comme leurs, fût-ce après plusieurs

[1] Coÿne, mémoire cité.
[2] H. Duveyrier, *Tour du Monde*, 1862.

années d'éloignement[1]; d'ailleurs la plupart d'entre eux prennent des épouses temporaires dans les villes du Tell où ils résident[2]. A leur retour, ils se font purifier par les tolba de la souillure contractée par leur séjour sur un sol étranger. D'ailleurs, quoique absents, ils ne cessent jamais de faire partie de la communauté en acquittant le payement de la *lezma* annuelle : fait unique dans l'histoire des nations, les émigrants contribueraient pour plus d'un tiers, d'après M. Coÿne, aux dépenses de la mère patrie. Avant l'occupation française, ils avaient en outre un tribut fort lourd à payer, celui que recevaient les convoyeurs Larbaâ, Mekhelef, Saïd-Otba, pour accompagner les caravanes entre le Sahara et le Tell. Grâce à leurs voyages dans l'Algérie du Nord, les Mzabites parlent le français et l'arabe aussi bien que leur dialecte berbère; leur instruction est relativement forte, puisqu'ils savent tous lire et écrire. Il est rare que dans les villes françaises un fils du Mzab ait à répondre de quelque délit devant les tribunaux.

Cinq des sept villes mzabites se groupent dans un cirque allongé, que l'oued Mzab traverse du nord-ouest au sud-est sur un espace d'environ 18 kilomètres. La cité principale, Ghardaya ou Taghardeïk, occupe de la base au sommet un monticule élevé, que couronne une mosquée dont le minaret ressemble à un obélisque : la butte, recouverte de maisons, a l'aspect d'une haute pyramide à degrés, guillochés d'arcades. Intérieurement la ville est divisée en trois bourgs distincts, ayant chacun sa population à part et ses intérêts héréditaires : c'est la seule où puissent résider les Juifs. Ghardaya a le quart des habitants et environ le tiers des palmiers de la confédération. Le fort de la Chebka, qui est construit au sud de la ville, commande de ses canons à la fois Ghardaya et les deux cités voisines, Melika et Beni-Isguen, dominant ainsi toute une moitié du Mzab. Melika ou la « Royale », située à l'est de Ghardaya, était autrefois la ville sainte des Mzabites et le trésor de la confédération était déposé dans les caves de sa mosquée. Par sa population, Beni-Isguen, au sud-est de Ghardaya, est la seconde ville de la république : elle est aussi la plus propre, la mieux construite, la plus commerçante, la plus riche et celle où les mœurs étaient le plus sévères; naguère, nul étranger ne recevait l'autorisation d'habiter à Beni-Isguen, ni même d'y passer la nuit; à aucun prix il ne pouvait acquérir l'indigénat, acheter une maison ou même un arbre. La ville la plus orientale du cirque, El-Attef, est la première que fondèrent les Mzabites; à côté se trouve Bou Noura, la « Borgne[3] », ainsi désignée parce qu'elle est plu-

[1] Ch. Amat, *Les Beni-Mzab*.
[2] Lambert, *Notes manuscrites*.
[3] Duveyrier, *Tour du Monde*, 1861.

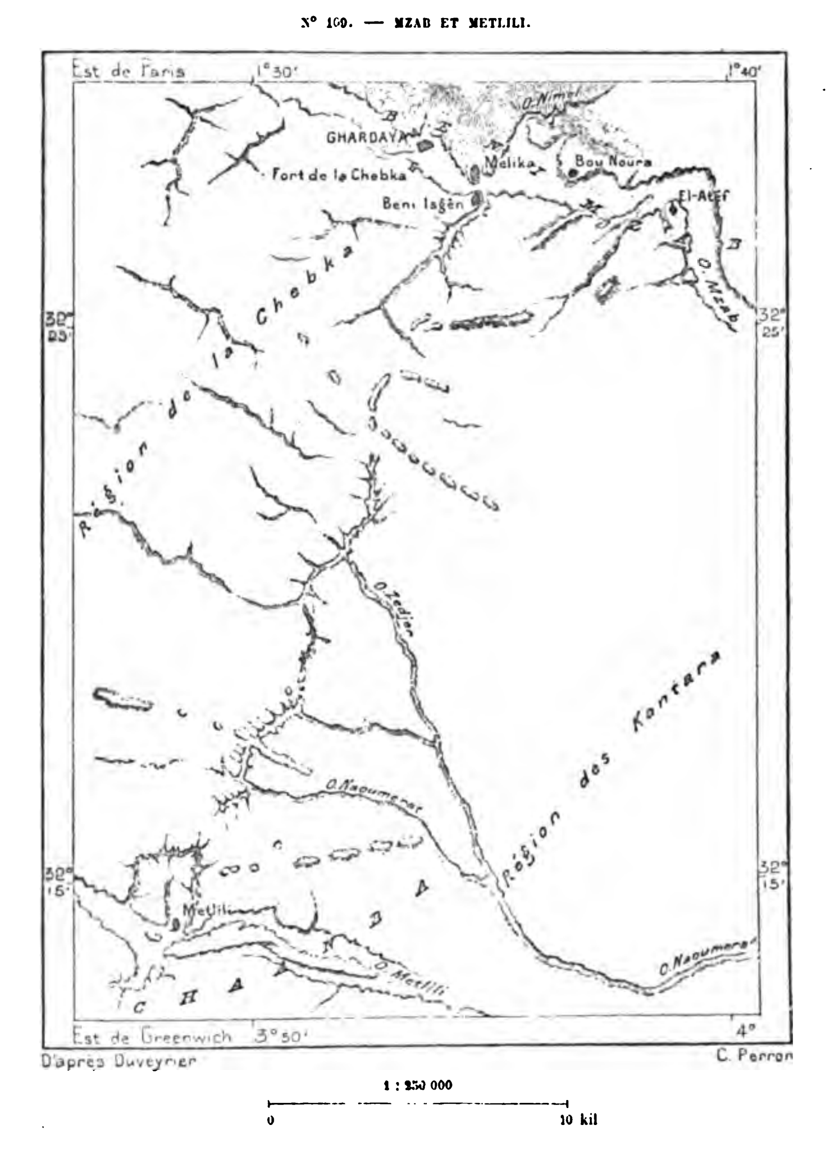


GHARDAYA. — VUE GÉNÉRALE

Dessin de Taylor, d'après une photographie.

tôt une ruine qu'une cité ; son oasis ne comprend que 2000 palmiers. Quant aux deux cités de Berrian et de Guerara, qui complètent l'Heptapole des Mzabites, elles se trouvent en dehors du cirque et même du bassin de l'oued Mzab. Berrian, située sur la route de Laghouat à Ghardaya, occupe

N° 100. — MZAB ET METLILI.



une petite vallée que traverse un affluent de l'oued Nsa, alimentant 35000 palmiers. El-Guerâra, plus riche encore en dattiers, se trouve à plus de 80 kilomètres au nord-est de Ghardaya, sur un autre tributaire de l'oued Nsa. La ville de Metlili, à 32 kilomètres au sud de Ghardaya, sur la route d'el-Goléa, n'appartient pas aux Mzabites : une tribu des

nomades Chaanba en possède l'oasis, dont elle protège les cultiv tout en prélevant la plus grosse part de la récolte; la ville, bâti un ravin sablonneux, parsemé de palmiers et dominé de tous cô des falaises déchiquetées, n'est qu'un dédale de ruelles immonde des ruines et des tanières : l'*asclepias gigantea*, l'une des plantes c ristiques du Soudan, croît dans le ravin de Metlili. Les concombres r més de l'oasis atteignent une longueur de près d'un mètre.

L'oasis de Ouargla, située sur le cours de l'oued Miya, en amont d fluent souterrain des tributaires du Mzab, possède à elle seule u grand nombre de palmiers que toutes les oasis des Mzabites : e 600 000 dattiers, dont les trois quarts en rapport, entourent la v une épaisse forêt, et se développent en un vaste demi-cercle par d terres marécageuses qui s'étendent au sud-est[1]. Ouargla, jadis be plus populeuse, a la forme des autres ksour des oasis; elle est bâ manière à offrir sur tout son pourtour un front de murailles et se d l'intérieur en quartiers distincts, que peuplent séparément les ha d'origine diverse, Beni-Sissin, Beni-Ouaggin, Beni-Brahim; tous son et descendent des Berbères croisés avec des Nigritiens. Les Chaan leurs tribus commandent aux khammès de Ouargla; en outre, des M et des nègres vivent dans le dédale d'Ouargla; quelques Français s établis dans la ville depuis 1852, époque de la conquête, mais com gens du Mzab, ils évitent d'y séjourner en été, de peur des fièvres cieuses; toutefois les dangers sont moindres depuis que les fossés mis à sec autour de la kasbah[2]. Au nord d'Ouargla, sur la route d gourt, une autre oasis bien cultivée, celle de Ngouça, est égal occupée par des Haratin, Berbères à peau noire qui, malgré l'infé du nombre, ont souvent combattu pour la suprématie avec les ha de la grande oasis voisine : après la culture du sol, leurs prin occupations sont la fabrication de la trounia ou carbonate de so celle des medal ou grands chapeaux, qu'on place par-dessus chec turban. Une zone artésienne analogue à celle de l'oued Righ occ bas-fond de Ouargla et des oasis voisines : son débit total, d'envi mètre cube par seconde, s'accroît, grâce à de nombreux sondages,

[1] Nombre de palmiers en rapport dans les oasis d'Ouargla en 1880 : 454 306

Arbres fruitiers	160 000
Puits artésiens indigènes	395
Puits ordinaires	600
Production annuelle en dattes	7 000 tonnes.

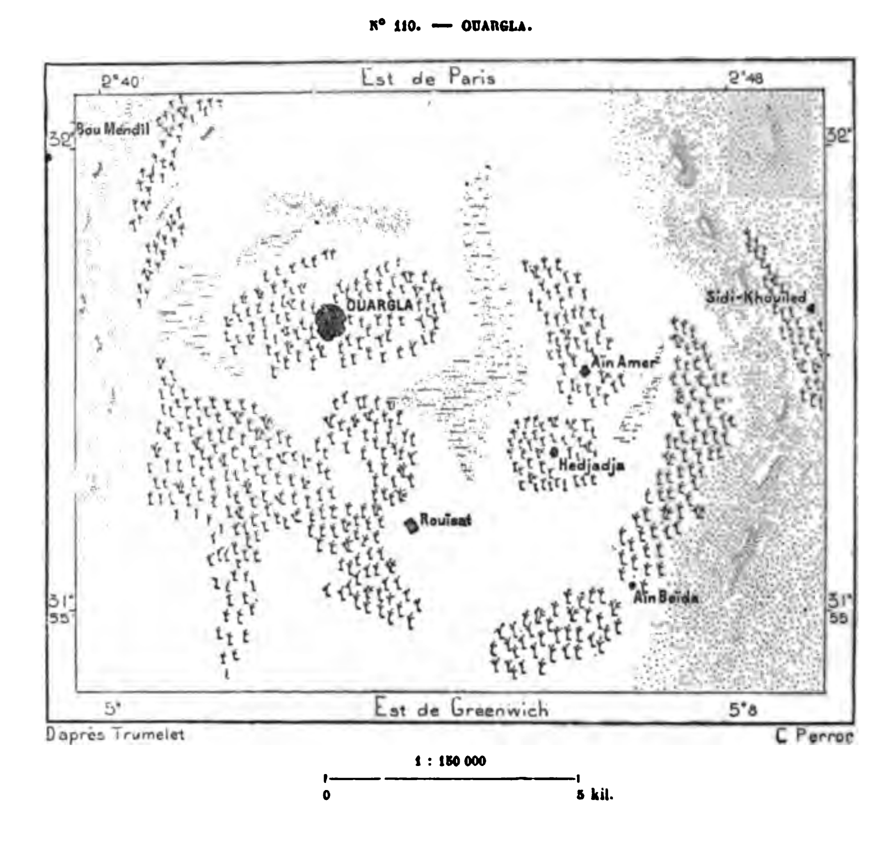
(G. Rolland, *Revue Scientifique*, vol. XXXI.)

[2] G. Rolland, *Mission Transsaharienne*.

pris depuis 1882. Naguère un puits de l'oasis « mourait » chaque année, et la fin d'un puits représentait celle de 1500 à 2000 palmiers[1].

En dehors de Ouargla et de Ngouça, quelques bouquets de palmiers sont parsemés dans les fonds de l'oued Miya, mais combien minime est la population de la contrée, en comparaison de ce qu'elle dut être à une époque antérieure, lorsque les ruines éparses étaient des villes entourées de cul-

N° 110. — OUARGLA.



tures! Au nord, à peu près à moitié chemin de Ouargla à Tougourt, la plaine d'el-Hadjira était couverte de villages et la ville de Bagdad s'élevait au bord d'un chott, maintenant desséché. La cité la plus remarquable du pays était celle de Sedrata (Cedrata, Ceddrata), que l'on a désignée, un peu trop pompeusement, du nom de « Pompéi saharienne ». On en retrouve encore les maisons, avec leurs sculptures, leurs boiseries, leurs ornements de toute espèce, même leurs puits[2], sous les dunes qui se déroulent au sud-ouest de Ouargla : d'après la tradition, cette ville, évidem-

[1] A. de Châtelier; — Tarry; — G. Rolland, *Comptes rendus de l'Académie des Sciences*, 14 septembre 1885.

[2] Tarry, *Revue d'Ethnographie*, 1885.

ment berbère à en juger par la construction des édifices, et revendiquée par les Mzabites comme leur propriété, aurait été abandonnée à l'époque de l'invasion arabe. Mais les débris d'une époque antérieure sont aussi très communs à la base des plateaux, et même sur le bord des rochers qui dominent le cours souterrain de l'oued Miya se voient des villages de l'âge de pierre avec des ateliers de silex taillés et beaucoup d'autres objets qui témoignent des communications établies entre les Sahariens de cette époque et les riverains de l'océan des Indes[1]. Non loin de Sedrata, la gara de Khrima dresse ses escarpements à 80 mètres au-dessus des sables : c'est une ancienne forteresse naturelle, qui aurait servi de refuge aux Ibâdhites lorsqu'ils furent obligés d'abandonner Ouargla; mais ils durent également quitter cette citadelle pour gagner la vallée de l'oued Mzab, qui leur vaut leur nom actuel de Mzabites. D'après un manuscrit arabe communiqué à M. Tarry par un descendant des anciens sultans du pays, il aurait existé 125 villes au treizième siècle, dans ce pays où il n'en reste plus que deux, Ouargla et Ngouça.

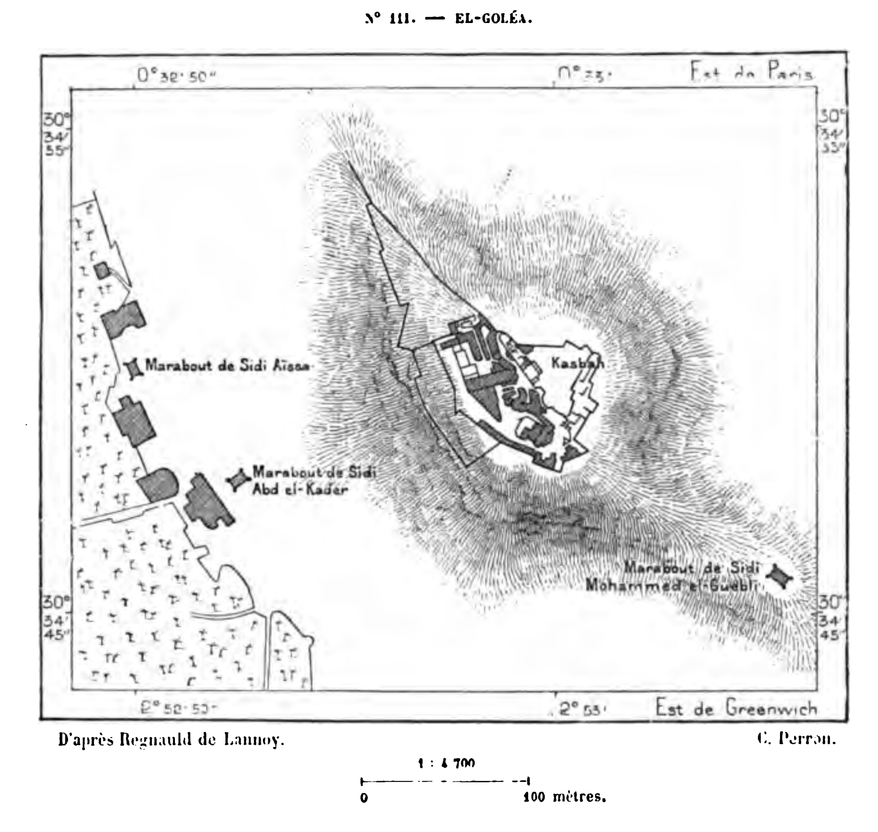
Quoique située au sud du 32e degré de latitude, à cinq degrés du littoral de la Méditerranée, Ouargla, désignée d'avance comme l'une des stations importantes d'un chemin de fer transsaharien, n'est pas le poste français le plus avancé dans la direction du sud. Le ksar d'el-Goléa, qui se trouve à peu près sous le méridien d'Alger, à plus de 900 kilomètres de cette capitale par la route de Laghouat et du Mzab, a été visité une première fois en 1859 par M. Henri Duveyrier, qui y fut insulté, gardé à vue et menacé de mort. En 1873, une colonne française pénétrait dans le ksar, et bien qu'il ne soit plus occupé militairement, il reconnaît, par un tribut, l'autorité du gouvernement d'Alger. Là on a dépassé le bassin de l'oued Miya; du mamelon que couronne le ksar on voit à ses pieds le lit desséché de l'oued Segguèr, qui sert de chemin aux caravanes marchant vers le Touat et Tombouctou. A une petite distance à l'ouest commence une zone de grandes dunes, qui correspond aux areg de l'est, entre le bassin de l'Igharghar et Ghadâmès. Les jardins de l'oasis, comprenant environ 16 000 palmiers, occupent la lisière des dunes et sont arrosés par l'eau de puits et de fogarat ou galeries de captage. C'est à grand peine que les khammès de l'oasis, d'origine zenata, peuvent maintenir leurs cultures contre les sables, et quand arrivent les jours de la récolte péniblement gagnée, les maîtres Chaanba-Mouadhi, qui paissent leurs troupeaux dans les steppes

[1] Féraud; — Thomas; — Largeau; — Tarry; — Rolland; — Weissgerber; — Teisserenc de Bort; — Rabourdin, *Bulletin de la Société d'Anthropologie*, séance du 17 février 1881.

environnantes, et les marabouts Oulad Sidi ech-Cheikh se présentent pour réclamer leur dû, car le droit de la force les a faits propriétaires ; les Berbères, de race zenata, qui peuplent l'oasis, ne sont que des khammès, recevant seulement le cinquième des fruits ; quelques nègres affranchis habitent un quartier de masures dans le voisinage du ksar.

Ouargla, el-Goléa, Metlili, sont les trois villes ou ksour autour desquelles gravitent les Chaanba (Chaamba, Chanba) nomades. Ils y possèdent des

N° 111. — EL-GOLÉA.



D'après Regnauld de Lannoy. C. Perron.

1 : 4 700

0 100 mètres.

maisons et des jardins et ne manquent pas d'y faire deux visites annuelles, l'une lors de la tonte des moutons, l'autre quand on récolte les dattes. Tandis que le gros de la tribu erre avec les troupeaux dans les pâturages, quelques-uns d'entre eux restent dans la ville pour soigner la propriété de leurs frères. Ainsi les Chaanba ont à la fois les produits de leurs bêtes et ceux de leurs jardins ; en outre, ils se livrent au commerce et sont les porteurs et les convoyeurs des marchands mzabites ; avec eux et pour eux ils se rendent au Gourara, au Maroc, même dans le Soudan. Ils pratiquent aussi quelque industrie sous la tente et leurs femmes tissent et brodent des étoffes. Enfin, ils ont peu d'égaux comme pillards ; une de leurs

fractions est appelée Hab er-Rih ou « Souffle du Vent ». Quand ils ont enlevé des troupeaux : « Va chercher le Vent », dit-on à ceux qui ont souffert de la ghazzia. A mille kilomètres de distance, les Chaanba vont venger une insulte sur des ennemis et leur enlever des troupeaux entiers, qu'ils ramènent à travers les dunes et les hamada[1]. Quand un enfant vient au monde chez les Chaanba, le père fait brûler de la poudre, afin que les poumons, en commençant à fonctionner, s'emplissent de l'air qui convient aux guerriers[2]. Depuis que leur territoire de parcours est annexé à l'Algérie, ils forment à l'armée une sorte d'avant-garde légère sur la frontière du Sahara, et leurs goum accompagnent toutes les expéditions. Ennemis héréditaires des Touareg, ils se mesurent souvent avec eux, et quoiqu'ils soient probablement aussi d'origine berbère, ils ne manquent pas de se vanter en face d'eux de leur qualité de fils du Prophète : ils ne parlent qu'arabe et payent régulièrement l'impôt religieux aux Oulad Sidi ech-Cheikh.

Dans l'Algérie occidentale ou Oranie[3], les Français ont pénétré beaucoup moins avant qu'au sud des provinces de Constantine et d'Alger. A l'ouest du djebel Amour et de la route militaire qui se dirige de Teniet el-Haad au village d'Aflou par la jolie ville naissante de Chellala, le principal poste se trouve encore dans la région des hauts plateaux, sur un oued qui s'écoule au nord vers le grand chott Chergui. Cette place stratégique est Géryville, l'ancienne el-Biod, bâtie à 1252 mètres d'altitude entre deux chaînons parallèles de montagnes, riches en gisements miniers, et à 15 kilomètres à l'ouest de la petite ville indigène de Stitten ; de nombreux mégalithes sont épars sur les hauteurs environnantes. Quoique chef-lieu de cercle militaire depuis 1853, Géryville ne s'est point développée aussi rapidement que d'autres bourgs du plateau, moins bien situés, mais favorisés par le passage de la voie ferrée qui se prolonge au sud de Saïda, dans la zone des alfas. Ce chemin de fer industriel et stratégique ne dépassait pas en 1881 la station de Modzba, dans la partie septentrionale de la cuvette des hauts plateaux. Une insurrection des tribus du sud ayant nécessité la concentration des troupes aux abords du Sahara d'Oranie, on se mit à l'œuvre pour continuer la voie, et dans l'espace de 259 jours, malgré une interruption de deux mois, causée

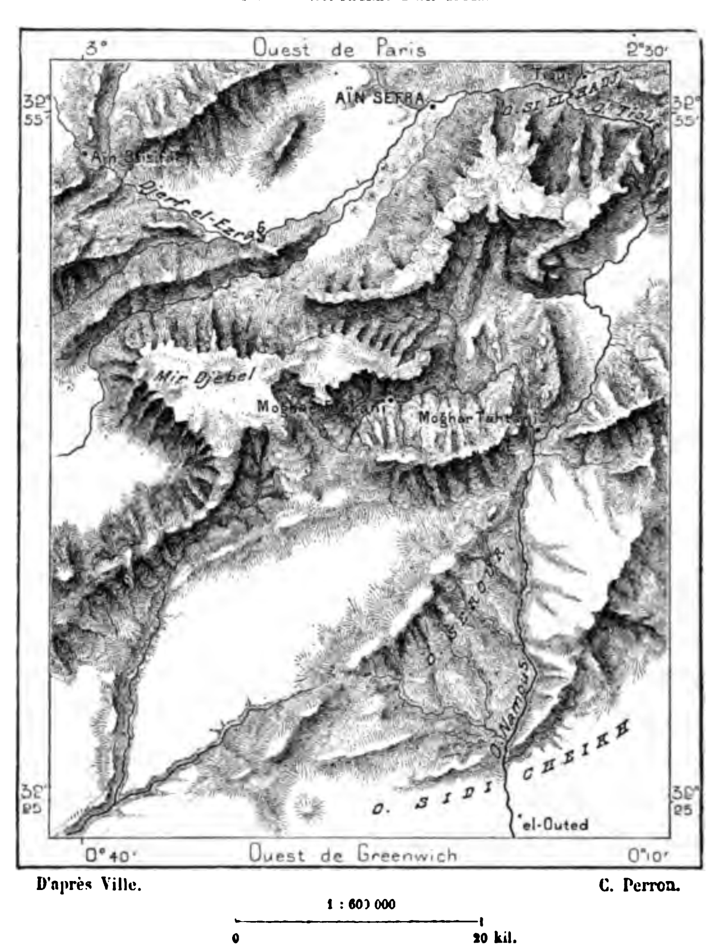
[1] A. Coÿne, *Une Ghazzia dans le Grand Désert.*
[2] Daumas, *Le Grand Désert*; — P. Soleillet, *Algérie, Mzab, Tildikelt.*
[3] Onésime Reclus, *France et Algérie.*

par les neiges de l'hiver, une longueur de 115 kilomètres avait été ajoutée au réseau algérien. Le point le plus bas de la ligne (988 mètres) se trouve au passage du chott Chergui, où jaillissent les sources abondantes du Kheider; le point le plus élevé (1158 mètres) est à l'extrémité actuelle du chemin de fer, à Mécheria, que dominent à l'ouest les escarpements du djebel Antar : on y a récemment capté des eaux vives et quelques plantations de bois ont été faites dans les vallons et sur les pentes. Deux embranchements, utilisés seulement pour l'exploitation des alfas, se détachent de la grande ligne, l'un vers l'est, de Khalfalla à Zraguet, l'autre à l'ouest, de Modzba à Marhoun. Il est probable que cette ligne ira rejoindre tôt ou tard le chemin de fer de Sidi-bel-Abbès à Ras el-Ma.

Mécheria n'est qu'une station d'attente. La voie doit se continuer au sud vers l'une des portes qui s'ouvrent sur le Sahara à travers la chaîne des ksour. Il est plusieurs de ces brèches, dont chacune a son oasis : la principale est celle d'Aïn-Sefra ou de la « Fontaine Jaune », qui est à 1073 mètres d'altitude, mais qui se trouve déjà sur le versant saharien par un ruisseau permanent, naguère riche en poissons, qui descend vers l'oued Namous ou rivière des « Moustiques »; quelques palmiers dressent leur tête au-dessus des murs d'enclos, menacés par des rangées de dunes que met en mouvement le vent du sud : Aïn-Sefra est le sanatoire des troupes de l'Oranie méridionale. A l'est, Tiout, un peu moins élevé, et parfaitement abrité par des rochers rouges qui se dressent au nord, est entouré de grands jardins auxquels les bouquets de dattiers, les amandiers et autres arbres à fruits enguirlandés de vignes donnent un aspect tout saharien; sur un rocher voisin se voient des traits grossiers représentant des hommes armés d'arcs et de flèches, des femmes, des animaux, parmi lesquels on reconnaît un éléphant, gravé peut-être d'après des pachydermes qui vivaient à cette époque dans le pays. Il existe aussi des sculptures rupestres du même genre près de l'oasis de Moghar Tahtani ou « Moghar Inférieur », située près de la porte de sortie du torrent qui, plus bas, devient l'oued Namous. Tous ces ksour, de même que Moghar Foukani, et, sur la frontière du Maroc, la froide Aïn-Sfisifa ou « Source des Trembles », au climat trop rigoureux pour que le palmier puisse y croître, sont autant de petites républiques s'administrant par des assemblées locales; mais elles reconnaissent la suzeraineté politique de la tribu arabe des Hamian Gharba, qui parcourent la région des hauts plateaux et des chaînes bordières du sud; ceux-ci possèdent aussi des ksour du Maroc, entre autres Ich (Yich) et ses palmiers. La population résidente des ksour se compose principalement de gens de la tribu des Amour ou Ahmor, frères des laborieux cul-

tivateurs qui ont donné leur nom au puissant djebel dans lequel naissent le Chélif et le Djeddi. Les Amour de la Montagne sont les Baggara ou « Éleveurs de bétail », ceux des vallées et de la steppe saharienne sont les Djemala ou « Éleveurs de chameaux ». Quelques-uns de leurs groupes sont

N° 112. — MONTAGNES D'AÏN-SEFRA.



D'après Ville. C. Perron.

1 : 600 000

0 — 20 kil.

nomades et se disent sujets Français ou sujets Marocains, suivant qu'on leur réclame l'impôt de Fez ou d'Alger[1] ; leur amin possède deux sceaux, l'un français, l'autre marocain, dont il se sert selon les occasions. La vie des khammès qui travaillent dans les ksour est des plus dures. La famine est en permanence dans les villages; les ânes y mangent des excréments humains, tant le sol est stérile[2].

[1] Camille Sabatier, *Notes manuscrites.*
[2] Pomel, *Races indigènes de l'Algérie.*

Les ksour situés plus à l'est, dans la direction de Géryville, Asla, Chellala Dahrani et Chellala Guebli, Bou Semghoun, les deux Arba, « d'en haut » et « d'en bas », qui tous dressent leurs murs ébréchés au-dessus des jardins, reconnaissent aussi l'autorité d'une tribu d'Arabes, la puissante association des Oulad Sidi ech-Cheikh ou « Fils du Seigneur Chef », descendus d'Abou-Bekr, le premier calife. Les membres de cette tribu, fiers et magnifiques, sont tous marabouts et considérés comme des personnages par les gens des tribus voisines, qui aiment à se donner comme faisant eux-mêmes partie des Sidi-Cheikh. Ceux-ci se réclament d'un saint qui vivait au dix-septième siècle et dont le tombeau se trouve déjà dans la plaine saharienne, quoique à l'altitude de 861 mètres, au sud des deux villages d'Arba. Entourée de cinq ksour, la koubba d'el-Abiod Sidi-Cheikh, qui recouvre les ossements du saint, est en grande vénération parmi les Arabes et c'est autour de ce lieu sacré que se préparaient les insurrections. El-Abiod était en grande partie peuplée de tolba qui tenaient école pour les tribus des marches sahariennes et, chose rare en pays arabe, des filles même suivaient les cours de ces marabouts. En 1881, la koubba d'el-Abiod fut rasée, mais elle a été reconstruite depuis, la politique ordinaire du gouvernement français étant de s'appuyer sur les grands chefs féodaux pour dominer les tribus par leur entremise. La région du Sahara, des frontières du Maroc à celles de la Tripolitaine, avait été précédemment placée en entier sous le commandement du chef de la grande tente des Sidi-Cheikh. Brezina, situé sur l'oued Segguêr, en aval d'un âpre défilé que les soldats français appellent la « Porte du Désert », est le grenier principal de la tribu. Non loin de là, isolés dans la steppe du sud, près de Sidi el-Hadj ed-Din, se dressent trois gour de 40 mètres de hauteur, semblables aux tours de quelque palais des géants : ce sont des masses cubiques de terre rouge aux murs verticaux, aux coupures parfaitement nettes, qu'ont laissées les eaux d'érosion. Une d'elles porte les vestiges de quelques constructions, forteresse qui a ses légendes, mais qui n'a plus d'histoire[1]. Les ruisseaux qui descendent des monts pour aller se perdre dans le désert traversent des pâturages renommés dans tout le Sahara par l'abondance et la qualité des herbages. L'oued Zergoûn arrose un « paradis » : telle est sa richesse, que « le père de sept fils peut y donner à chacun son fromage[2]. »

Surveillée de près maintenant, grâce au chemin de fer de Mécheria, qui

[1] Paul Marès, *Notes sur la constitution générale du Sahara dans le sud de la province d'Oran*; — L. de Colomb, *Exploration des ksour et du Sahara dans la province d'Oran.*

[2] Trumelet, *les Français dans le Désert.*

permet de transporter en quelques jours un corps de troupes sur le rebord méridional des hauts plateaux, la tribu des Oulad Sidi ech-Cheikh est moins redoutable qu'elle ne l'était naguère; les fugitifs sont allés en foule chercher un asile au Maroc, au Touat, ou en d'autres contrées du Sahara; des groupes de familles ont été internés par le gouvernement français en diverses parties de l'Algérie intérieure; néanmoins leurs tentes noires, surmontées d'un panache en plumes d'autruche, parsèment encore la marche de la frontière, le « pays de la poudre et de la peur », qui s'étend sans limites précises en dehors des régions bien connues par les Français. De ce côté la frontière est complètement ouverte vers le Maroc : les tribus peuvent à leur gré passer du versant marocain du Drâa au versant saharien de l'oued Saoura. Nulle partie de l'Algérie n'est plus importante au point de vue des communications futures, puisque le chemin de fer du Niger prendra probablement cette voie, mais c'est là précisément que la frontière est flottante, pour ainsi dire. Aucune place militaire ne la garde dans le sud. Tandis que Biskra est à la porte du Sahara dans la province de Constantine, que Laghouat défend les abords méridionaux de la province d'Alger, le Sud Oranais est dégarni. C'est au puits d'el-Outed, commandant au sud d'Aïn-Sefra les débouchés des hauts plateaux, Figuig et les terrains de parcours des Oulad Sidi ech-Cheikh, que sera probablement construite la ville militaire du Sahara d'Oran. Igli, plus au sud, au confluent de l'oued Guir et de l'oued Zousfana, surveillerait à la fois le Maroc et l'Oranie[1].

[1] Communes et villes principales de l'Aurès, du Hodna, des plateaux oranais et du versant saharien, avec leur population en 1881 :

PROVINCE DE CONSTANTINE.				
Biskra	7 085	hab., dont	324	Franç.
Batna.	3 846	» »	1 235	»
Msila (com. ind.)	2 845	» »	26	»
Tougourt . . .	6 000	»		
Souf. El-Oued.	9 000	»		
Souf. Guémar.	4 440	»		
Souf. Kouinin.	2 890	»		
PROVINCE D'ALGER.				
Bou-Sada (commune mixte).	5 112	hab., dont	75	Franç.
Djelfa (c. mixte)	842	» »	175	»
Laghouat »	5 808	hab., dont	87	Franç.
Mzab. Ghardaya (comm. mixte).	10 428	hab.		
Mzab. Beni-Isguen » »	4 695	»		
Mzab. Berrian » »	4 440	»		
Mzab. Guerara » »	2 940	»		
Mzab. Melika » »	1 760	»		
Mzab. El-Atéf » »	1 670	»		
Mzab. Bou-Noura » »	1 190	»		
Ouargla » »	2 000	»		
El-Goléa » »	1 575	»		
PROVINCE D'ORAN.				
Géryville (comm. mixte). . . .	832	hab.		

VIII

Malgré les omissions et les contradictions des statistiques officielles, on peut admettre comme certain l'accroissement de la population en Algérie. Avant le premier recensement sommaire, l'évaluation commune portait à 3 millions le nombre des habitants, mais, les bureaux arabes ayant fait opérer un cens approximatif en 1851, on ne trouva guère plus de deux millions et demi d'individus. En 1872, après la terrible famine qui avait au moins décimé la population algérienne, le total des habitants dépassait à peine 2 400 000 personnes; mais, depuis cette époque, les deux recensements successifs de 1876 et de 1881 ont indiqué une augmentation rapide, d'environ 90 000 individus chaque année[1]. Peut-être les publications officielles avaient-elles laissé en dehors des premières évaluations un grand nombre de familles ou même des tribus entières, et l'écart des statistiques aurait été ainsi exagéré par erreur; toutefois il est probable que les résultats généraux sont approximativement vrais et qu'en effet la population de l'Algérie s'accroît dans une proportion beaucoup plus rapide que celle de la France. Actuellement, le nombre des Algériens dépasse trois millions et demi d'individus : si la progression continue, il atteindra cinq millions avant la fin du siècle.

Dans les recensements la population indigène est comptée sans distinction d'origine, arabe ou berbère : il se pourrait donc que l'accroissement d'un élément ethnique coïncidât avec la diminution d'un autre. C'est là ce qu'affirment plusieurs écrivains en s'appuyant sur le résultat des statistiques urbaines : ils disent que les gens de race berbère augmentent en nombre, tandis que les Arabes diminuent. Dans les villes d'Alger, de Constantine, d'Oran, l'excédent des morts sur les naissances est très considérable parmi les Maures, qui sont principalement de race arabe; en quelques années il est du double, même du triple; il est extrêmement rare que pendant une courte période de salubrité exceptionnelle l'équilibre du nombre s'établisse entre ceux qui entrent dans la vie et ceux qui en sortent. Dans les campagnes, au contraire, les chiffres fournis par

[1] Recensements de l'Algérie :

1851 et 1852.	2 554 121 hab.				
1872	2 416 225 »	Diminution. .	137 896,	soit 5,7	pour 100.
1878	2 857 626 »	Augmentation.	451 401	» 16	»
1881	3 310 412 »	»	442 786	» 15	»

les statistiques de l'état civil sont tout autres : là les naissances des indigènes l'emportent de beaucoup sur les décès ; or ce sont les gens de race berbère qui prédominent en dehors des cités[1]. On sait combien les habitants de la Grande Kabylie essaiment hors de leurs ruches toujours remplies : dans les grandes communes mixtes du Djurdjura on voit le total des naissances atteindre annuellement le double des décès[2]. Même en plusieurs territoires dits « arabes », mais où le fond de la population est très probablement berbère, on observe un accroissement constant des indigènes. On peut citer en exemple les Abd-en-Nour qui vivent dans les plaines de Sétif : sur les domaines de la Compagnie Genevoise on a étudié avec soin depuis 1859 le mouvement de la population locale et chaque année il y a eu régulièrement excédent de naissances[3]. Il est donc certain que l'élément dit « indigène » gardera longtemps encore la supériorité numérique, bien que, en dehors des pays kabyles, il ne s'accroisse pas aussi rapidement que l'élément étranger. En 1883, on peut évaluer le nombre des Arabes et des Berbères algériens au sextuple de celui des immigrants d'Europe et de leurs enfants. A eux seuls, les Berbères représentent probablement la moitié de la population totale; ils reçoivent aussi quelque accroissement par l'immigration, les travailleurs marocains qui viennent en Algérie étant pour la plupart de race kabyle ou chellaha. En se croisant avec les indigènes, les nègres contribuent aussi à fortifier l'élément berbère, car c'est principalement dans les ksour sahariens, au milieu des

[1] État civil à Alger et à Oran en 1883 et en 1884, d'après Deshayes :

		Européens.	Israélites.	Musulmans.	Ensemble
Alger en 1883 :	Naissances . .	1330	395	340	2065
	Morts	1073	263	713	2049
	Différence . .	257	132	— 373	16
Alger en 1884 :	Naissances . .	1471	422	363	2256
	Morts	1037	227	599	1963
	Différence . .	434	195	— 236	293
Oran en 1883 :	Naissances . .	1750	383	170	2303
	Morts	1670	377	275	2322
	Différence . .	80	6	— 105	— 19
Oran en 1884 : (Choléra).	Naissances . .	1776	378	139	2293
	Morts	2031	405	343	2779
	Différence . .	— 255	— 27	— 204	— 486

[2] Camille Sabatier, *Notes manuscrites*.

[3] Mouvement de la population dans la commune mixte de Bou-Sada (5192 hab.) d'après Deshayes :

1883.	219 naissances,	192 morts.	Excédent. . .	27
1884.	223 »	185 »	» . . .	38

Rouagha, qu'ils s'établissent : sédentaires comme eux, ils prennent peu à peu les mêmes habitudes et se fondent avec eux par les croisements. Depuis que les importations d'esclaves ont cessé, les nègres diminuent en Algérie, à la fois par les unions de race à race et par l'excès de la mortalité : en dehors du versant saharien, le climat de l'Algérie leur a été funeste jusqu'à nos jours. Est-il vrai, comme on l'a répété souvent, que la race nègre cesserait de se reproduire dans la Berbérie à la troisième ou quatrième génération [1] ? Aucune statistique sérieuse n'a confirmé ce dire.

Depuis l'année de la conquête, le nombre des Européens s'est assez régulièrement accru suivant une progression accélérée. Dans les premiers temps, l'accroissement fut retardé par les évacuations partielles du territoire et les obstacles que les gouverneurs opposaient à l'immigration libre; même un bâtiment portant 160 émigrants de Mahon fut repoussé et les malheureux furent obligés de retourner dans la patrie qu'ils croyaient avoir définitivement quittée [2]. L'augmentation de la population européenne ne comporta d'abord que des centaines d'individus par année; puis il fut de plusieurs milliers; il est actuellement de plus de dix mille. La progression paraît un peu plus rapide qu'elle ne l'est en réalité, parce qu'un grand nombre de Juifs, grâce à leur titre de citoyens français, font inscrire leurs enfants comme appartenant à la nation désormais dominante. Pendant les vingt-cinq premières années de l'occupation, c'est uniquement par l'immigration que s'accroissait la population européenne. La mortalité était beaucoup plus forte que la natalité, ce qui s'explique par l'ignorance des nouveaux venus relativement aux lois de l'hygiène locale et par les procédés de traitement médical qui étaient alors en vogue : c'est au moyen de saignées et non par le sulfate de quinine que l'on combattait les fièvres paludéennes; s'ils ne changeaient de climat, la mort des fébricitants était presque fatale : on vit des régiments perdre en quelques mois plus de la moitié de leur effectif. La nouvelle thérapeutique introduite par le médecin Maillot fut le salut de la colonisation européenne en Algérie. Grâce à lui, des milliers de malades ont été sauvés chaque année et la race des immigrants a pu faire souche dans une patrie nouvelle. Une grande cause de dépopulation parmi les colons était aussi le genre de vie qui prévaut dans toute société d'où les femmes sont presque complètement absentes. Rarement les immigrants étaient accompagnés de leurs familles : la plupart venaient seuls, et l'équilibre des sexes ne s'est que graduellement

[1] Ch. Laurent, *Mémoire sur le Sahara oriental;* — Boudin, ***Histoire statistique de la colonisation et de la population en Algérie.***

[2] Campo-Grande, *Boletin de la Sociedad Geografica de Madrid*, 2e sem. 1881.

établi; encore en 1839 le nombre des hommes était presque trois fois supérieur à celui des femmes. L'excédent des morts était si considérable, que, d'après les hygiénistes[1], l'acclimatement des Européens en Algérie était d'une réalisation impossible[2] : on s'imaginait que le climat de la Berbérie, comme on le répète encore pour celui de l'Égypte, était mortel pour les enfants de race européenne, et l'on allait même jusqu'à dire que jamais famille d'étrangers ne s'y était perpétuée au delà d'une première génération. Pourtant, dès les premières années de la conquête, la lecture des inscriptions dans les cimetières romains de la province de Constantine avait montré aux archéologues combien nombreux étaient, il y a deux mille ans, les exemples de longues vies parmi les colons et leurs familles[3].

Les faits ont démenti la théorie qui niait la possibilité de l'acclimatement. Après une période de quelques années pendant laquelle les naissances et les décès s'équilibrèrent à peu près, la nativité a, depuis 1865, définitivement pris le dessus : sur l'accroissement annuel de la population européenne un cinquième environ est dû à l'excédent des naissances. Les mariages des Européens d'Algérie sont plus nombreux en proportion qu'ils ne le sont dans leurs mères patries respectives; la fécondité des unions est plus forte qu'en Europe, et la mortalité est moins élevée[4]; dans quelques années exceptionnelles, l'excédent des naissances a été de plus d'un tiers, quoique le dixième des Européens soit composé de soldats, qui contribuent pour une faible part à l'accroissement des naissances et sont en proportion très activement moissonnés par la mort[5]. Il est vrai que l'assimilation partielle des Juifs aux Européens sur les registres de l'état civil a pour conséquence d'augmenter notablement la proportion de l'excédent annuel des naissances, car chez eux, comme chez leurs coreligionnaires

[1] Mouvement de la population européenne en Algérie, de 1830 à 1855 :

Province d'Alger.	25 411 naissances.	34 979 décès.
» d'Oran.	11 755 »	13 692 »
» de Constantine	7 734 »	12 097 »

[2] Boudin, *Du non-cosmopolitisme des races humaines.*

[3] Foy, Cherbonneau, Bertherand, Masqueray.

[4] Nombre moyen des enfants par mariage en Algérie, d'après Ricoux :

Italiens, 6; Maltais, 5,6; Espagnols, 5,4; Français, 4; Allemands, 3.

[5] Mouvement de la population européenne et juive d'Algérie, en 1883, sans l'armée :

Naissances : 12 648; Morts : 10 512; Excédent : 2 136, soit 20 pour 100.
(Ricoux, *La population européenne en Algérie.*)

Mouvement total de la population algérienne en 1882 :
Naissances : 91 562; Morts : 82 296; Excédent : 9266, soit 11 pour 100.

d'Europe, les conditions démographiques sont beaucoup plus favorables que chez tous les autres éléments de population[1].

C'est dans les régions élevées, et notamment dans les villes situées à une grande altitude, sur le rebord des hauts plateaux, Tiaret, Tlemcen, Médéa, que la population européenne jouit du milieu le plus favorable, analogue à celui de la mère-patrie. Déjà dans la première période, alors que la mortalité sévissait d'une manière effroyable dans Alger et les autres villes du littoral, quelques villages haut placés sur les montagnes s'étaient montrés aussi salubres que les régions les plus saines de la France. En prenant les précautions nécessaires, les Européens du versant méditerranéen vivent en Algérie aussi agréablement que dans leur patrie; quant aux Européens du nord, ils ont à craindre que les chaleurs de l'été ne les fatiguent et ne les anémient graduellement. Pour les Européens, la saison dangereuse est celle des chaleurs, tandis que les Arabes, les nègres et les gens de race croisée succombent en plus grand nombre pendant la saison froide. Quelques maladies, telles que la dysenterie, sont plus fréquentes en Algérie qu'en France; l'Afrique a même ses affections spéciales, telles que le « bouton de Biskra », dans les oasis; mais la fièvre typhoïde y est d'importation récente et la redoutable phtisie y est moins commune que dans l'Europe occidentale : les premières enquêtes statistiques établirent que le nombre des cas y était en proportion de trois à cinq fois moins considérable. Toutefois les poitrinaires qui sont venus chercher la guérison ou la prolongation de leur vie sur le sol algérien paraissent avoir contribué à propager le terrible fléau. La proportion des jeunes gens exemptés du service militaire pour cause de maladies ou de faible constitution est plus élevée en France que de l'autre côté de la Méditerranée. Les plus beaux hommes naissent sur les plateaux, à Tiaret notamment, et les pays de plaine où la population offre le plus de force et de beauté sont les régions où les croisements ont lieu entre Français et Espagnoles.

Dans la colonie européenne, les Français ont la majorité numérique sur l'ensemble des étrangers. Jusqu'en 1846 il n'en fut pas ainsi, et les statistiques des années suivantes indiquèrent un état d'équilibre entre Français et étrangers. A partir de 1851, la supériorité du nombre dans la po-

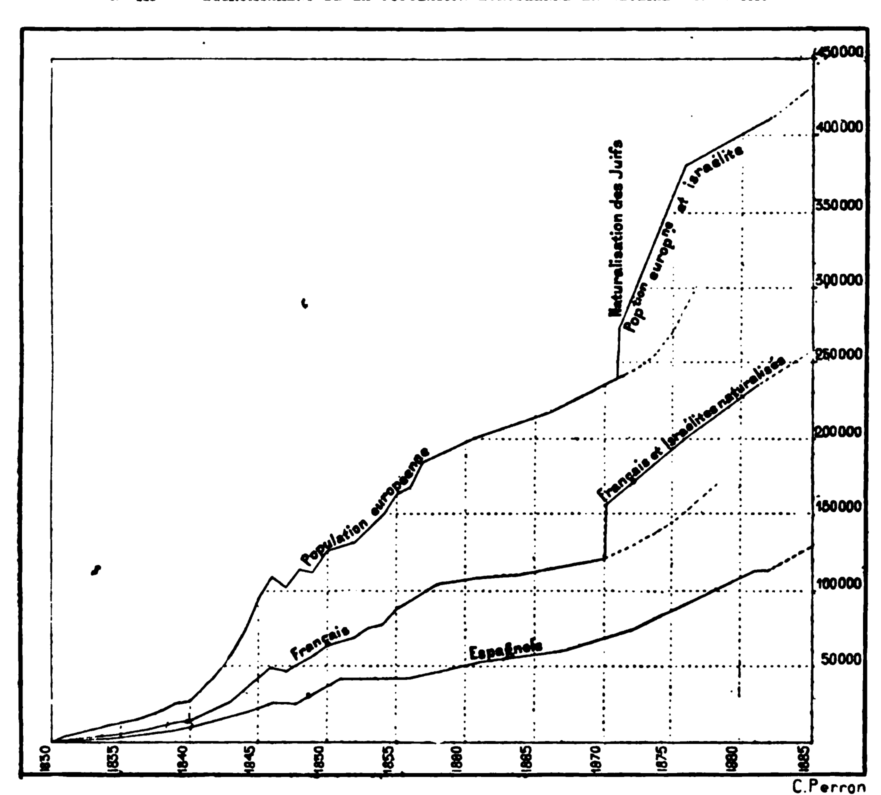
[1] Excédent des naissances sur les morts dans la population israélite d'Algérie :

De 1877 à 1881	139 pour 100.
En 1882	149 » »
En 1883	164 » »

(Ricoux, ouvrage cité.)

pulation civile de l'Algérie appartient aux premiers; toutefois l'écart est resté minime, malgré l'influence prépondérante que la domination politique donne aux Français[1]. Les émigrants maltais qui, pendant les premières années de l'occupation, vinrent en grand nombre s'établir autour des camps comme petits marchands (*mercanti*), aubergistes et jardiniers, ne se présentent plus guère en Algérie. Ce courant d'immigration

N° 113. — ACCROISSEMENT DE LA POPULATION EUROPÉENNE EN ALGÉRIE DEPUIS 1830.



est presque tari; mais les Italiens, Calabrais et autres viennent, en groupes de plus en plus serrés, offrir leurs bras pour la construction des maisons et des routes. L'accroissement rapide de la population dans la péninsule Italique, la constitution de la propriété, qui prive la plupart des habitants de leur part à la possession du sol, la misère qui en est la conséquence fatale, obligent les Italiens, par centaines de milliers, à l'expatriation, et l'Algérie, surtout la province de Constantine, qui a l'avantage de la proxi-

[1] Français et étrangers en Algérie depuis les premiers temps de l'occupation :

1833. . . 5 483 Français. 4 329 étrangers. | 1851 . . 66 050 Français. 65 233 étrangers.
1845. . . 48 274 » 61 126 » | 1881 . . 195 418 » 189 944 »
1881. . . . . 269 602 Français (avec les Juifs naturalisés et la partie française de l'armée).

mité, reçoit chaque année une partie des émigrants. Mais beaucoup plus nombreux encore sont les colons espagnols : la facilité du voyage à travers l'étroit bras de mer qui sépare les provinces de Murcie et d'Oran, peut-être même, dans une certaine mesure, les traditions laissées par les précédentes conquêtes et quelques affinités de race entre Berbères hispanisés et arabisés, ont donné une importance capitale au mouvement d'immigration espagnole. Dans les premiers temps, sous le règne de Ferdinand VII, de nombreux réfugiés politiques espagnols vinrent aussi chercher asile en Algérie. Actuellement les colons de la péninsule Ibérique, en y comprenant les Mahonais, qui se considèrent d'ailleurs comme formant une population distincte, constituent à peu près le quart des Européens résidant en Algérie ; dans la province d'Oran, dépendance de la cité jadis conquise par leurs ancêtres, ils ont la majorité numérique[1]. Ils seraient probablement beaucoup plus nombreux encore, s'ils échappaient, comme les autres étrangers, au service militaire; mais, en vertu d'une convention spéciale, tous les jeunes Espagnols domiciliés en Algérie sont tenus de choisir entre la mère-patrie et le territoire algérien pour l'accomplissement du service militaire : la plupart préfèrent rester en Algérie, sans que leur enrôlement dans l'armée française leur vaille la naturalisation.

Toutefois, même dans la province d'Oran, il y a tendance à la francisation de tous les éléments européens. Certains avantages étant attachés à la qualité de Français, nombre d'étrangers cherchent à en profiter en obtenant la naturalisation. C'est ainsi que les pêcheurs et les caboteurs italiens, qui ont presque le monopole des eaux sur les côtes algériennes, sont devenus Français ; de même, nombre d'Espagnols ont changé de nationalité en entrant dans le corps des employés municipaux ou des fonctionnaires. Quant aux Allemands, un tiers de ceux qui vivent en Algérie se sont fait naturaliser depuis 1871, obéissant pour la plupart au désir d'échapper au soupçon d'hostilité contre la France ; en outre, les Alsaciens-Lorrains, dits Allemands par la statistique officielle, se réclament de leur titre de Français. En moyenne, 360 étrangers ou indigènes demandent chaque année la naturalisation française, sans compter ceux qui prennent de droit le titre de Français comme fils d'étrangers nés dans le pays ou comme recrues

[1] Population de l'Algérie en 1881, non compris l'armée et la « population en bloc » :

Berbères et Arabes		2 842 497	Italiens	**31 865**
Français	195 419	231 082	Maltais et autres sujets anglais	**15 149**
Juifs naturalisés	35 663		Allemands	**3 738**
Espagnols		112 047	Européens d'autres nationalités	**18 535**
Ensemble		**3 254 913**		

militaires : c'est là un appoint de naturalisés qui s'accroît naturellement d'année en année, en proportion même du nombre des étrangers[1]. Plus du tiers des Européens non Français domiciliés en Algérie sont déjà de la deuxième génération[2], et par conséquent, à demi francisés par la loi ; ils se confondent avec les Algériens de race française dans cette société de formation nouvelle qui tend à se constituer, non comme une nationalité distincte, mais comme un groupe provincial ayant ses mœurs, ses traditions, son patriotisme, ses intérêts spéciaux.

Les Juifs algériens, descendus pour la plupart des exilés d'Andalousie, ont été naturalisés en bloc en 1870, au grand scandale des Arabes et des Berbères musulmans, qui se demandaient pourquoi l'honneur d'être élevés au rang des citoyens de la race dominante était conféré à des êtres méprisés, alors qu'eux, les fils du pays, étaient maintenus parmi les sujets. Quoique « Français », la majorité des Juifs indigènes est encore considérée comme formant une nation distincte ; cependant l'assimilation qui s'est faite en principe s'accomplit graduellement pour le costume, les mœurs, la langue et les idées : à cet égard la deuxième génération des naturalisés témoigne d'une évolution considérable et ce n'est point tout à fait à tort que l'état civil confond dans la plupart des registres municipaux les enfants des Français et ceux des Israélites. Quant aux Arabes musulmans, ils ne sauraient demander la naturalisation qu'en des circonstances exceptionnelles et après abandon des prescriptions du Livre, puisque leur loi se confond avec leur religion : la demande de naturalisation est tenue pour une sorte d'apostasie. Mais il n'en est pas de même chez les Kabyles, qui n'ont jamais conformé leur jurisprudence aux prescriptions du Coran ; des tribus entières ont réclamé la naturalisation, et, si ce n'était des formalités administratives et de l'hostilité de maints fonctionnaires, les cinq cent mille habitants de la Grande Kabylie demanderaient volontiers leur incorporation dans la société française. D'ailleurs, si des indigènes entrent comme concitoyens dans les rangs des civilisés, il

[1] Naturalisations accordées en Algérie, de 1865 au 1er octobre 1885 : 7551.

Naturalisations par nationalités, de 1865 à 1885 inclusivement :

Allemands	2055	Suisses	226
Italiens	1589	Belges	220
Espagnols	1200	Maltais	164
Musulmans indigènes, Tunisiens et Marocains	1015	Autres	550
		Ensemble	6307

[2] Étrangers habitant l'Algérie en 1881 :

Nés dans le pays d'origine . . . . 118 915, soit 62,62 pour 100.
Nés en Algérie . . . . 70 999 » 37,38 » »

est plus de Français qu'on ne le croit qui s'arabisent ou se kabylisent. Les premiers, convertis à l'Islam, se font marabouts pour la plupart et vivent grassement des offrandes que leur font les fidèles. Les seconds, vêtus plus que simplement comme les autres Kabyles, travaillent comme eux et délibèrent avec eux dans les assemblées publiques. Dans la province d'Oran, un grand nombre d'Espagnoles sont mariées à des Arabes, sans la sanction des autorités françaises.

Une des principales causes de la francisation rapide des Algériens de diverse race est l'adoption du français comme langue commune. On peut évaluer à plus d'un million de personnes les habitants de l'Algérie qui parlent le français ou qui du moins peuvent s'en servir pour se faire comprendre. Naguère il existait une sorte de langage médiateur entre les gens de toute provenance qui peuplaient le pays ; mais ce langage, appelé *sabir*, c'est-à-dire « savoir », comme s'il témoignait d'une science exceptionnelle, était un parler informe, tout rudimentaire, composé d'environ deux centaines de mots, verbes à l'infinitif, substantifs, adjectifs ou adverbes, auxquels s'ajoutent, pour rendre la compréhension plus facile, une vive pantomime et le jeu de la physionomie. Une moitié des mots est arabe, un quart français ou provençal, le reste espagnol, italien ou maltais ; naturellement c'est à l'ouest, en face de Murcie, que le sabir contient le plus de termes espagnols ; c'est à l'est, notamment à la Calle, qu'il a le plus de formes italiennes. Les écoles franco-arabes, encore si peu nombreuses, font moins pour la disparition du sabir que la grande école des marchés et de la rue.

Les croisements contribuent aussi pour une forte part au mouvement de francisation des Algériens. Dans l'ensemble des mariages contractés annuellement en Algérie, un nombre de plus en plus considérable se fait par alliance entre fiancés de nationalités différentes[1], et dans ces unions croisées les femmes sont en majorité des étrangères, surtout des Espagnoles : naturellement ambitieuses, les femmes préfèrent en général un Français à un autre Européen, même à égalité de fortune ou de mérite, parce qu'il appartient à la race dominante ; d'ailleurs l'instruction du colon français est généralement supérieure à celle du colon étranger. Toutefois ces mariages croisés se font pour la plupart entre enfants du pays, nés également sur la terre algérienne et par conséquent déjà compatriotes, non par l'origine, mais par le sol natal. Si les familles fran-

[1] Mariages d'Européens en Algérie entre fiancés de nationalités différentes :
1830 à 1881 : 16 pour 100. 1882 : 18 pour 100. 1883 : 24 pour 100.
(Ricoux, *La Population européenne en Algérie*.)

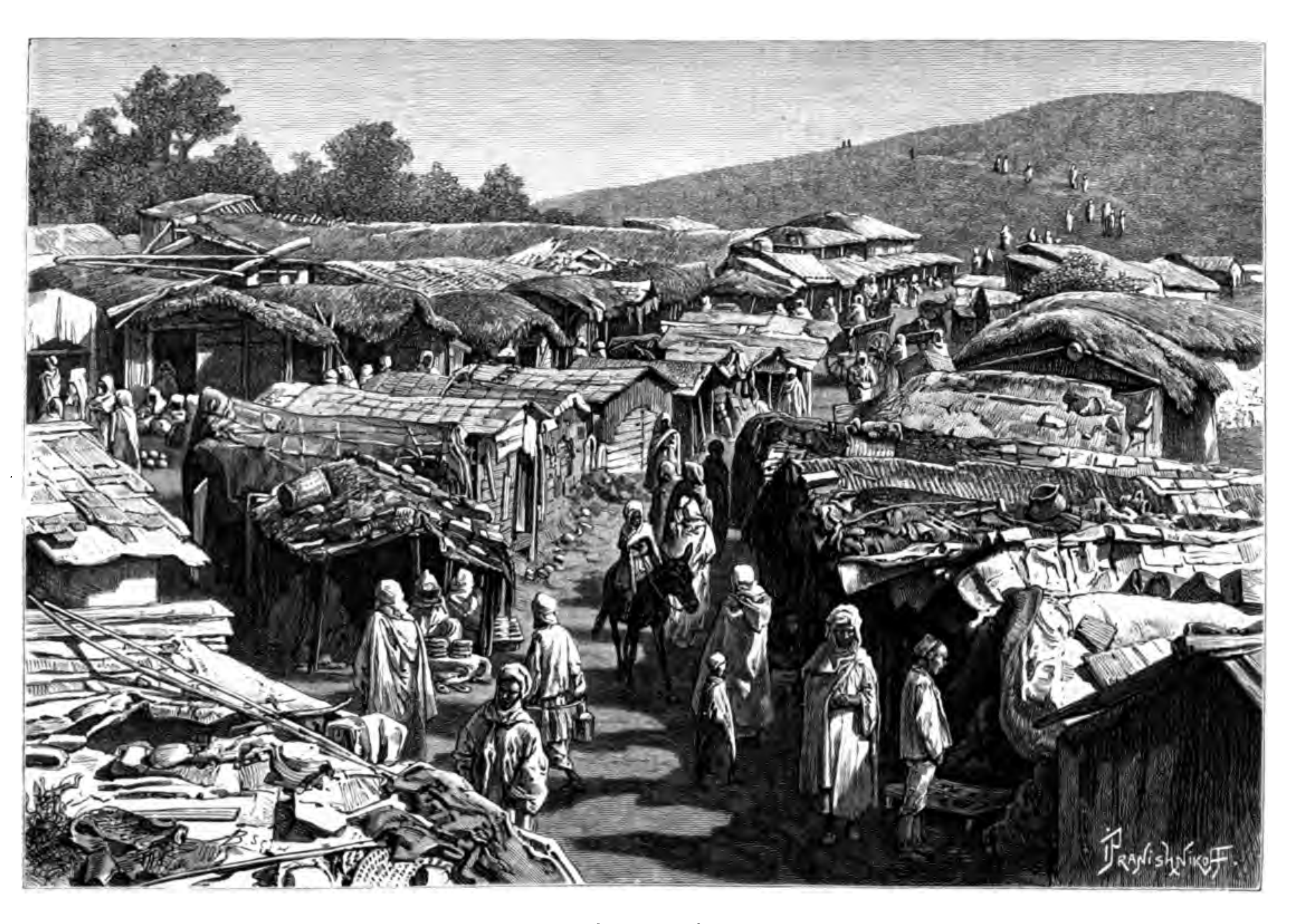
çaises s'accroissent en nombre par les mariages entre Européens, la ligne de démarcation reste presque immuable entre Européens et musulmans. Les unions officiellement conclues entre immigrants et indigènes sont très peu nombreuses, à peine de quelques dizaines par décade, et quant aux enfants de race croisée, nés de femmes musulmanes en dehors du mariage, ils sont toujours considérés comme appartenant à la race de la mère, les lois du Coran n'admettant point qu'il puisse y avoir d'enfants illégitimes, même quand ils naissent d'émigrantes des Oulad-Naïl. L'entrée de ces métis dans la société française est un fait tout exceptionnel, mais il serait absurde de s'en tenir aux chiffres de la statistique officielle et d'ignorer cette population de sang mêlé qui se forme dans le territoire civil, et qui reste arabe de nom, tout en devenant franco-arabe, à la fois par le sang et par les mœurs. N'est-ce pas à cette population qu'appartiennent en majorité les gens de tous métiers, ces « Beni-Ramassés » que l'on appelle dans le jargon d'Alger Oulad-Blaça ou les « Fils de la Place », parce qu'ils n'ont guère d'autre domicile que la voie publique? D'après les registres de l'état civil, la proportion des enfants illégitimes aux enfants légitimes dans les familles européennes est environ d'un dixième[1]; elle a notablement diminué depuis les premières décades de l'occupation. Une des surprises que présente la statistique algérienne est que la mortalité serait moins forte sur les enfants illégitimes que sur les autres nouveau-nés, pourtant beaucoup mieux soignés en général; mais on peut se demander si des statistiques tellement contradictoires avec les faits démographiques de tous les autres pays ne sont pas entachées de grosses erreurs. Une autre affirmation du recensement algérien peut paraître douteuse : tandis que, dans les pays aryens sans exception, les femmes sont plus nombreuses que les hommes, ceux-ci auraient la majorité numérique en Algérie, comme au Japon, et même dans une proportion beaucoup plus forte[2]. Il est très probable que les agents de recensement auront maintes fois négligé d'insister dans leurs questions auprès des chefs de famille musulmans.

[1] Naissances d'Européens en Algérie en 1882 :

Légitimes	12 757
Reconnus	692
Non reconnus	569
Ensemble	14 018

[2] Proportion des sexes dans la population musulmane de l'Algérie, d'après le cens de 1881 :

Hommes	1 553 768
Femmes	1 321 541
Différence	232 227, soit 18 pour 100.



HABITATIONS DE « BÉNI-RAMASSÉS » A CONSTANTINE

Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après une photographie de M. Neurdein.

Ceux-ci répugnent à révéler les mystères de la famille : dire le nombre des femmes de la tente leur paraît une profanation; souvent le père de famille ne compte que les garçons comme ses « enfants »[1]. A cet égard les statistiques sont donc très probablement erronées, car la proportion des sexes pour les naissances est à peu près la même pour les musulmans que pour les Européens d'Algérie : on aurait dissimulé, lors du recensement, l'existence de 200 000 ou 250 000 femmes et la population algérienne serait peu inférieure à 4 millions d'individus.

Pour ce nombre d'habitants relativement faible le territoire agricole est immense, mais une petite partie seulement en est exploitée; presque toutes les régions utilisées sont livrées à la vaine pâture ou à une agriculture rudimentaire; même dans le Tell, de vastes surfaces sont stériles, et sur les plateaux des espaces argileux ou salins se prolongent à perte de vue. Il est certain que la plupart des contrées de l'Algérie septentrionale actuellement dénudées pourraient se revêtir de végétation forestière et prendre ainsi une importance capitale dans la constitution du climat et l'économie générale du pays. D'après les recensements officiels, la superficie des forêts algériennes serait presque normale : sur les quatorze millions d'hectares qui représentent la surface du Tell, près de deux millions[2], soit un septième de la superficie du sol, seraient occupés par les forêts; en outre, la région intermédiaire des plateaux et des chott comprend, avec les abords du Sahara, une surface « boisée » de 884 563 hectares, si l'on en croit les documents officiels publiés en 1885; mais que sont la plupart de ces « forêts » et de ces « bois » sinon des maquis et des brousses, ou même, en certains endroits, des espaces en friche, où se montrent çà et là quelques arbrisseaux rabougris? M. Tarry évalue aux trois cinquièmes du sol forestier la surface des mauvais taillis ou des broussailles. Les 822 000 hectares de forêts délimitées en 1884 et placés directement sous la surveillance des agents n'ont rapporté que 500 000 francs, un peu plus de 50 centimes par hectare. Les seules forêts bien conservées sont celles de l'Algérie orientale, de quelques parties de la Kabylie,

[1] Maurice Wahl. *L'Algérie.*

[2] Contenance des terrains boisés du Tell en 1884 :

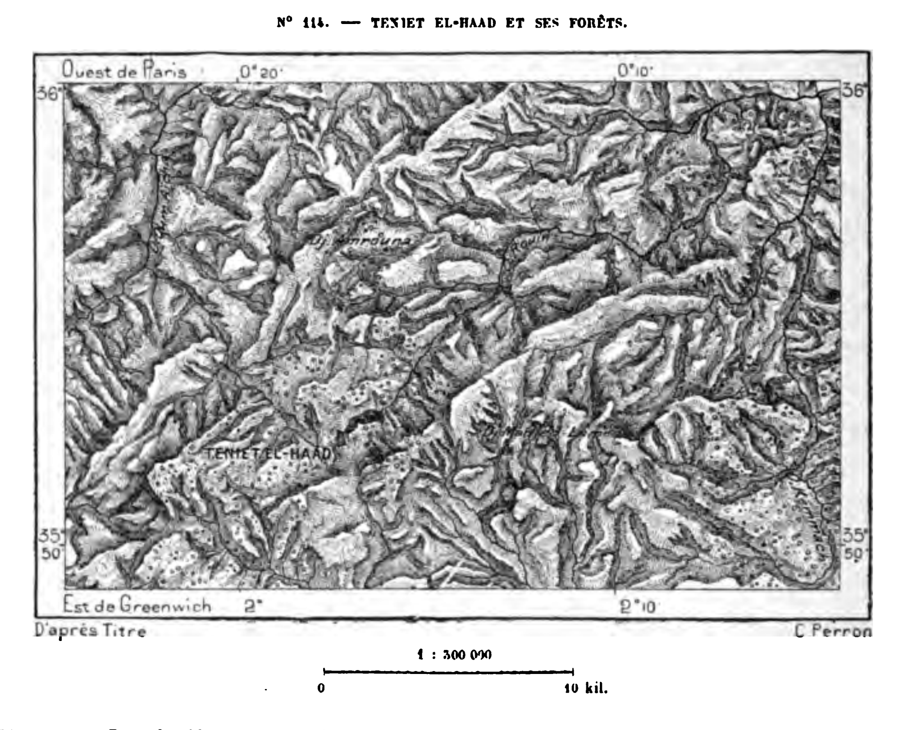
A l'État.	1 403 037 hectares.
Aux communes ou aux tribus	291 666 »
Aux particuliers.	299 428 »

Domaine forestier de l'État dans toute l'Algérie en 1883 : 1 725 675 hectares.

de Teniet el-Haad, dans le massif qui se prolonge à l'est de l'Ouarsenis. Ces bois, composés principalement de cèdres, s'étendent sur un espace de 3000 hectares, à des altitudes qui varient de 1200 à 1700 mètres. D'une manière générale, on peut dire que les arbres diminuent de l'est à l'ouest dans la même proportion que les pluies. Dans la province de Constantine les forêts sont encore considérables; dans la province d'Alger, elles sont déjà bien clairsemées; dans l'Oranie, elles ont presque partout cessé d'exister; mainte « forêt » pourrait à peine fournir du bois à brûler.

Le domaine forestier se rétrécit peu à peu par l'effet de circonstances

N° 114. — TENIET EL-HAAD ET SES FORÊTS.



diverses. Les indigènes, refoulés en maints endroits de la plaine, ont dû se réfugier dans les forêts, qu'ils ont défrichées pour y faire leurs plantations ou pour y paître leurs troupeaux. Ailleurs des spéculateurs ont coupé les jeunes tiges pour en fabriquer des pieux et des cannes et tué les vieux arbres en les privant de leur écorce. Mais c'est principalement le feu qui accomplit l'œuvre de dévastation. Pour renouveler leurs pâturages, parfois aussi pour se défendre contre les fauves, les bergers arabes allument les herbes sèches, l'incendie se propage, sans que les précautions nécessaires aient été prises pour limiter l'action des flammes; quand le vent souffle le feu envahit les bois et finit par s'étendre sur de vastes étendues. Parfois aussi la vengeance politique des indigènes a eu recours à l'incendie. Quel-

ques-uns de ces feux ont pris des proportions effrayantes et se sont développés sur des milliers de kilomètres. A la fin du mois d'août 1865, une immense flamme, attisée par le sirocco, dévora pendant cinq jours et cinq nuits, sur une profondeur de 40 à 75 kilomètres, la plus grande partie de la zone forestière qui se développe sur les montagnes de Bône. De nombreuses bourgades furent assiégées par l'incendie, et les habitants eurent à se défendre incessamment contre le feu, en abattant tous les arbres voisins de leurs demeures, en fauchant les herbes, en frappant à coups de branches vertes sur la terre embrasée; une superficie de plus de 103 000 hectares fut dévastée. En 1881, les forêts des environs de Bougie furent également ravagées par le feu; en 1885, la province d'Oran a perdu les plus beaux restes de ses anciens bois. Pour éviter le retour de pareils désastres et sauvegarder ce qui subsiste encore, on a pris une mesure cruelle, celle de tenir pour collectivement responsables tous les membres de la tribu sur le territoire de laquelle s'est déclaré le feu et de séquestrer leurs terres. En 1881, les biens de 38 « collectivités » furent mis sous séquestre; mais ce procédé barbare est en même temps inutile, car les auteurs volontaires ou involontaires de l'incendie appartiennent presque toujours à d'autres tribus que la peuplade châtiée : la punition, appliquée au hasard, fait des révoltés, non des repentis. Au lieu de défendre les incendies des herbes et des broussailles, il vaudrait mieux s'entendre avec les indigènes pour en choisir le moment et en délimiter l'étendue[1]. En certaines régions, les Arabes et les Kabyles, dont on a demandé le concours actif pour la conservation des forêts, sans chercher à les effrayer par des menaces, sont devenus les meilleurs alliés des gardes forestiers : c'est ainsi que la forêt d'Akfadou, dans la Kabylie orientale, a pu être aussi parfaitement ménagée que les plus belles forêts d'Europe; les Kabyles des tribus environnantes entretiennent les sentiers, et protègent les arbres contre le feu, la hache et la dent des chèvres; ils la soignent avec amour comme la gloire de leur pays[2]. « Je préfère voir un homme mort qu'un arbre coupé, » disait un amin kabyle à un administrateur français.

Mais la grande majorité des Algériens, indigènes, Français ou étrangers, s'inquiète malheureusement trop peu de la conservation des forêts, d'une importance si considérable pour l'avenir de la contrée. On ne saurait affirmer, il est vrai, que le déboisement ait pour conséquence de diminuer la

[1] Trolard, *Ligue du Reboisement*
[2] Duchesne, *Notes manuscrites*.

proportion annuelle des pluies, mais il est certain que la disparition des forêts permet à l'eau pluviale de s'enfuir plus rapidement sur les pentes ou dans les fissures des roches; or, en Algérie plus que dans les autres pays méditerranéens, la nature du terrain donne au déboisement ces conséquences funestes. Dans le Tell, les calcaires occupent de très vastes espaces, et partout où la surface est déboisée, la pierre est bientôt privée de toute terre végétale : l'ossature des monts est à nu. Ailleurs les terrains se composent de terres sans cohésion; le sol, que ne retient plus le lacis des racines, s'érode, se creuse de ravins et s'épanche en coulées boueuses sur les cultures de la plaine; les pentes perdent peu à peu leur gazon et leur couche de terre végétale; les sources, que n'entretient plus la lente percolation des gouttes à travers le sol herbeux, tarissent en peu d'années; l'irrigation devient impossible, les champs sont abandonnés et parfois des villes même n'ont plus ni sources ni puits : c'est ainsi qu'on dut organiser des convois d'eau pour la ville de Saint-Denis du Sig, située pourtant sur les bords d'un « fleuve »[1]. L'histoire contemporaine de l'Algérie offre déjà de très nombreux exemples de fontaines qui se sont desséchées, de vallées, naguère verdoyantes, qui ne sont plus maintenant qu'argiles et que roches[2]. Ainsi, par l'enchaînement des causes et des effets, le déboisement complet du sol aurait pour conséquence fatale la destruction des cultures et le dépeuplement de la contrée. La distinction faite entre le Tell et le désert n'a rien d'absolu : quand les pluies manquent, le désert s'accroît aux dépens du Tell; là où le sol est arrosé, le Tell reconquiert une partie du désert[3].

Le reboisement des espaces dévastés, le boisement ou le gazonnement des terrains dénudés est donc un besoin vital. Si l'incurie n'était générale, on aurait en peu d'années restauré de vastes étendues forestières, car le sol est presque partout favorable à la croissance des arbres. Les semis ou les plantations seraient même inutiles; de même que dans le Carso des bords de l'Adriatique, il suffit d'enclore un espace de terrain et de l'interdire au parcours des animaux pour que les graines contenues dans le sol lèvent et forment bientôt une forêt naissante. Les maquis protégés se changent aussi en bois : il suffit de couper la brousse autour des arbres qui cherchent à s'élever çà et là au-dessus du fourré. Même une grande partie des hauts plateaux, quoique ne recevant qu'une proportion très

[1] Camille Sabatier, *Notes manuscrites*.
[2] Reynard, *La Question Forestière en Algérie*; — *Influence du déboisement sur le débit des sources*, Ligue du Reboisement.
[3] A. Duponchel, *Le Chemin de fer Transsaharien*.

faible d'humidité, pourrait être boisée, ainsi que le prouvent des restes de forêts et les plantations nouvelles de Djelfa, de Mécheria et d'autres stations françaises; là où le sol n'est pas suffisamment humide pour alimenter les arbres, on pourrait certainement y propager les plantes fourragères qui croissent dans les terres arides et même salines, telles que les chénopodiées australiennes[1] : ce serait une grande ressource pour les troupeaux. D'une manière générale, on peut dire que la flore australienne, qui a déjà fourni à l'Algérie diverses espèces d'eucalyptus et d'acacias, est celle qui paraît le mieux devoir compléter la flore méditerranéenne pour le reboisement des plateaux et des pentes du Maghreb; le wellingtonia pousse aussi très bien dans les endroits secs des hautes terres. D'après le programme élaboré en 1885 par le gouvernement de l'Algérie, on a délimité des espaces comprenant ensemble près de 110 000 hectares et dont le reboisement coûterait environ 17 millions de francs.

Heureusement que l'œuvre des colons n'a pas consisté uniquement dans la destruction des forêts; ils ont aussi planté; la culture commence par le reboisement. Chaque ville, chaque village, chaque groupe isolé de maisons a son massif d'arbres et d'arbustes ; dans les plaines, toutes les habitations sont indiquées de loin par la verdure des eucalyptus et autres grands arbres. Il est beaucoup de villages en Algérie qui possèdent d'aussi belles avenues que les grandes villes de la mère patrie. Du reste, ces plantations étaient nécessaires pour l'assainissement de la contrée; c'est ainsi que Boufarik, dont « l'air empoisonnait jusqu'aux oiseaux de passage », a été défendue contre la fièvre et que toute la Mitidja s'est transformée en jardins; de même les stations de chemin de fer où le séjour était périlleux dans les commencements, telles que Bir-Touta, Oued-Djer, Bou-Medfa, sont devenues des lieux salubres. Des pépinières sont établies de distance en distance le long des voies ferrées, et dans la plaine du Chélif, où l'on ne voyait pas un arbre avant l'établissement du chemin de fer, toutes les maisons de gardes sont maintenant entourées de jardins et de vergers; en 1884, on comptait le long de la voie d'Alger à Oran 470 000 arbres de haute tige et quatre millions d'arbres sur les talus et les francs bords. En 1867, on évaluait déjà à une centaine le nombre des végétaux de toute espèce introduits par les Français dans la flore cultivée de l'Algérie et quatre mille cinq cents espèces exotiques prospéraient au jardin d'acclimatation d'Alger. L'eucalyptus, l'essence la plus répandue, — et jusqu'à l'abus, puisqu'on le plante même sur les terrains secs qu'il épuise de leur

[1] *Bulletin de la Ligue du Reboisement de l'Algérie*, 1885.

reste d'humidité, — fut introduit pour la première fois en 1861 dans le jardin du Hamma. On en possède maintenant plus d'une centaine de variétés.

Des colons, trop rares encore, ont utilisé les bois d'oliviers sauvages qui se voient dans une moitié du Tell et dans l'Aurès et les ont améliorés par la greffe[1]. Nulle région méditerranéenne ne serait plus favorisée pour la production des huiles d'olive; mais, si ce n'est dans la Kabylie et quelques districts de la province de Constantine, les olivettes sont négligées et ne donnent qu'une huile médiocre, employée par les Marseillais pour la préparation des savons : les huiles de table employées en Algérie sont presque toutes importées de France[2]. Sur les plateaux orientaux, de même que dans les vallées du djebel Aurès, où l'on a trouvé les restes de tant de pressoirs romains, il existe à peine quelques bouquets d'oliviers, qui fournissent d'ailleurs, avec les environs de Bougie, l'huile la plus appréciée de l'Afrique septentrionale; des Chaanba en portent jusqu'au Touat, des Touareg jusqu'à Tombouctou. Pourtant l'olivier, « le premier de tous les arbres », dit Columelle, a cet avantage capital de donner à la fois de l'ombre, des fruits, un bois précieux et un abri aux plantes qui croissent au-dessous de son branchage : même plusieurs fois séculaire, il vit dans le sol où on le transplante[3]; on s'étonne que parmi tant de planteurs passionnés de la vigne il ne s'en trouve qu'un si petit nombre pour associer l'olivier à la culture du cep. Le figuier est l'arbre fruitier le plus commun de l'Algérie septentrionale, celui qui supporte le mieux la sécheresse, grâce à ses longues racines qui s'insinuent profondément dans les fissures de la roche pour y puiser l'humidité indispensable; il se plaît surtout dans les ravins pierreux, dans les étroites vallées des montagnes, et particulièrement en Kabylie, où il est presque aussi utile que le dattier l'est sur les confins du désert. Toutefois l'arbre le mieux utilisé de l'Algérie septentrionale est encore le chêne-liège : l'écorce, moins appréciée, il est vrai, que celle des arbres de la Catalogne, constitue néanmoins un objet très important de commerce[4] : on évalue à près de quinze millions de francs, à près du quadruple des revenus annuels, la somme que devrait rapporter à l'Algérie l'exploitation bien comprise des forêts existantes de chênes-liège.

[1] Oliviers greffés par des colons européens en 1877 : 500 000
» » » indigènes » 1 200 000

[2] Commerce de l'huile en Algérie en 1882 :

Importation.	2 711 316	kilogrammes.
Exportation	325 736	»

[3] Bonnemain, *Bulletin de la Ligue du Reboisement*, 1884.

[4] Exportation du liège algérien en 1881 : 3 850 tonnes; valeur : 4 620 000 francs.

Dans le Sahara algérien, c'est un arbre bien autrement précieux, le dattier, qui fait la richesse des habitants. S'ils ne possédaient le palmier, qui leur donne la moitié de la nourriture nécessaire et les moyens d'acheter l'autre moitié, les Sahariens ne pourraient vivre dans cette région environnée de sables : l'oasis serait reconquise par le désert. Chaque arbre est soigné individuellement comme un membre de la famille : il faut l'arroser, l'émonder, verser sur ses fleurs le pollen fécondant. On le considère comme un être doué de vie et de passions, sachant témoigner sa gratitude par l'abondance des fruits, ou sa colère contre de mauvais traitements par la stérilité. « Quand on abat un palmier vivant, dit une légende rapportée par Michelet, l'arbre pousse des cris comme un enfant, et ses bourreaux en sont émus. » Naguère dans tous les pays musulmans et de nos jours encore au Maroc, le droit des gens, qui permet de tuer les hommes, ne permet pas de toucher au palmier[1]. Que de fois pourtant, pendant les guerres, des palmeraies entières ont été détruites et les dunes se sont mises en marche pour recouvrir l'oasis ! C'est ainsi qu'aux sièges de Laghouat et Zaatcha les dattiers furent sciés par milliers pour livrer passage aux canons et aux colonnes d'assaut, ou pour affamer les indigènes ; de même dans la Kabylie on a souvent rasé les oliviers pour forcer les indigènes à demander merci. Actuellement le forage des puits artésiens permet de compenser largement le mal qui s'est fait jadis, en créant de nouvelles oasis. L'ensemble des palmeraies dans l'Algérie méridionale comprend près de trois millions d'arbres[2] et leurs revenus dépassent 60 millions de francs. Dans quelques oasis, notamment dans le Mzab, la valeur de ces arbres précieux s'élève jusqu'à 800 francs par palmier[3].

Les principales cultures du Tell sont toujours les céréales, comme aux temps de Rome : le blé dur, l'orge, le bechna ou millet, le maïs, et, depuis l'arrivée des Français, le seigle, l'avoine et le blé tendre sont récoltés par les Arabes et les Kabyles ; dans les années pluvieuses, ceux-ci, en partie supplantés par les colons européens, qui font meilleure récolte, grâce à une

[1] G. Rohlfs, *Meine Reise durch Marokko und die grosse Wüste.*

[2] Palmiers de l'Algérie, d'après diverses statistiques, prises de 1880 à 1884 :

Hodna	20 000	Ouargla	600 000
El-Kantara	76 000	Laghouat et Mzi	42 000
Zibân	556 000	Oued Djeddi	100 000
Biskra	150 000	Mzab	193 000
Oued Righ	592 000	Metlili	17 000
Tougourt	170 000	El-Goléa	16 000
Soûf	180 000	Ksour du Sud Oranais	20 000

Revenu des palmeraies, d'après Fau et Foureau : 28 000 000 francs.

[3] Paul Soleillet, *Bulletin de la Société de Géographie de Bordeaux.*

meilleure culture[1], fournissent une quantité de grains largement suffisante pour l'alimentation des hommes et des animaux ; en outre, il se fait une exportation d'orge, d'avoine et de blé dur, très apprécié pour la fabrication des pâtes : dans les années ordinaires, les céréales représentent un cinquième de l'exportation algérienne. Les fourrages donnent aussi de grands produits dans les régions humides du Tell, notamment aux environs de Bône. On sait que les jardiniers du littoral s'occupent aussi d'expédier en France des primeurs et des fruits, oranges[2], citrons, bananes, nèfles du Japon, et que ceux des oasis envoient leurs dattes : s'ils emmagasinaient assez d'eau pour développer leurs cultures, ils pourraient facilement alimenter de leurs produits les marchés de l'Europe occidentale. Les fruits qu'ils exportent entretiennent déjà un mouvement de commerce considérable, bien minime pourtant en comparaison de celui qui se fera quand toute la zone arrosable du littoral et du Sahara sera transformée en un immense verger. Parmi les plantes industrielles, le tabac est une de celles que préfèrent les colons, grâce à la liberté de la culture et de la fabrication ; cependant beaucoup de planteurs ont abandonné cette industrie, pour se livrer à la viticulture. Le cotonnier eut aussi une période de vogue, pendant la guerre d'Amérique, mais on ne le voit plus qu'en un petit nombre de champs du Tell et dans l'oued Righ, où se cultivent des espèces du Soudan, dont la fibre ressemble à celle du « longue-soie » des États-Unis. Le lin, les chanvres de diverses espèces ne sont pas cultivés en grand, et la ramie, dont on parlait beaucoup, toutefois sans la propager, à cause de la difficulté qu'en offrait la décortication, en est encore à la période des essais. Quant au figuier de Berbérie, que les Français utilisent seulement pour la clôture de leurs champs, il contribue pour une bonne part à l'alimentation des indigènes. Lorsque la « saison des figues » est venue, nombre d'Arabes, suffisamment pourvus de nourriture, se refusent à travailler dans les champs.

Beaucoup plus importante encore est l'exploitation d'une plante sauvage, l'alfa (halfa) des plateaux, dont une compagnie financière s'est fait accorder le monopole sur une étendue de 300 000 hectares, au sud de Saïda, non sans avoir fait payer au gouvernement une grande partie de son outillage

[1] Rendement des céréales à l'hectare pendant la période de 1876 à 1881 :

Chez les colons européens :	Blé tendre : 8.74 quintaux métriques :	Blé dur : 7	Orge : 8,36
» indigènes	» 6,31 »	« » 4,66	» 7,78

Production moyenne de l'Algérie en céréales : 27 000 000 quintaux métriques pour 3 500 000 hectares ensemencés.

[2] Orangeries de Blida en 1880 :

400 hectares produisant en moyenne 40 millions d'oranges, d'une valeur de 800 000 francs.

de voies ferrées : le revenu annuel que produit l'exploitation de l'alfa est de 15 à 20 millions de francs. La fibre de l'alfa — ou de l'auffe, ainsi qu'on l'appelait autrefois à Marseille — est employée surtout pour la fabrication des pâtes de papier : les spartes de la province de Murcie étant presque entièrement épuisés, les industriels anglais, qui sont les principaux acheteurs de ces fibres, ont exporté les alfas qu'ils trouvaient sur le marché d'Oran et de proche en proche l'industrie des « alfatiers » s'est répandue sur les plateaux : c'est en 1862 qu'un navire anglais prit, dans le port d'Oran, le premier chargement de ce produit[1]. Les industriels français entrent difficilement en concurrence avec ceux de l'Angleterre pour l'utilisation de ce produit, les papeteries étant situées dans l'intérieur des terres et le prix de la fibre se trouvant ainsi grevé des lourds frais de transport. Mais déjà de vastes surfaces n'offrent plus une touffe de stipa et peut-être est-il bien tard pour se demander si le repeuplement de quelques plateaux oranais pourra se faire : les « bâtonnets » dont se servent les ouvriers espagnols, employés presque uniquement sur les chantiers, arrachent souvent toute la plante jusqu'aux racines. Quelques spéculateurs s'occupent de remplacer l'alfa par le dîs, autre plante dont la fibre est depuis longtemps utilisée par les Arabes pour la fabrication des sacs et des cordages. Le palmier nain, dont le cœur et les bourgeons servent à la nourriture des indigènes, et dont les fibres sont employées pour la préparation du crin végétal, pourrait être également exploité plus en grand. On devrait aussi utiliser le bambou, dont la végétation est très rapide dans l'atmosphère humide du littoral, mais que l'on ne cultive encore que dans les jardins.

Dans les dernières années, presque toute l'activité des agriculteurs s'est portée vers la vigne : on en a planté dans toute la région du Tell et même sur les hauts plateaux. Cette industrie, devenue si importante, n'a pas été toujours protégée par l'administration française[2] : jusqu'en 1850, tant que

[1] Exportation de l'alfa d'Algérie :

En 1869.	10 500	quintaux	métriques
» 1869.	90 000	»	»
» 1870.	370 000	»	»
» 1885.	800 000	»	»

[2] Vignes de l'Algérie :

1850.	Surface. . . .	792	hectares.	Récolte. . . .	6 000	hectolitres.
1864.	»	9 715	»	»	64 000	»
1876.	» . . .	16 700	»	»	221 435	»
1882.	»	59 768	»	»	681 335	»
1884.	» . .	60 000	»	»	896 291	»
1885.	» . . .	100 000	»	»	2 393 000	»

la colonie fut traitée commercialement comme une terre étrangère, l'introduction des cépages fut interdite comme nuisible aux intérêts de la mère-patrie. Mais depuis une dizaine d'années la surface des vignobles algériens s'est considérablement accrue, et les mahométans, dont les cultures ne sont pas recensées avec le même soin que celles des colons européens, se font aussi vignerons[1] et s'essayent à la fabrication du vin, malgré les préceptes du Coran. La vendange dépasse en 1885 deux millions d'hectolitres : après les pays de grande production, tels que la France, l'Espagne, l'Italie, la Hongrie, le territoire algérien est donc un de ceux où la vigne occupe le plus d'étendue ; quelques-uns de ses crus, entre autres ceux de Miliana, sont très appréciés ; au siècle dernier, Shaw comparait le goût du vin d'Alger à celui de l'Ermitage. De grandes compagnies se sont constituées pour défricher le sol et le cultiver en vignes de plusieurs centaines, même des milliers d'hectares en un seul tenant. Néanmoins les viticulteurs algériens ne jouissent pas de leur prospérité sans inquiétude. Le phylloxéra s'est montré en 1885 dans une vigne de Mansoura, près de Tlemcen, puis dans les vignobles de Sidi-bel-Abbès, et chaque propriétaire interroge anxieusement ses plantes pour s'assurer que le terrible insecte n'a pas fait son apparition.

On sait aussi combien le fléau des sauterelles est à craindre dans un pays comme l'Algérie, voisin de steppes où les insectes naissent par myriades, à la grande satisfaction des nomades qui s'en nourrissent et en font des conserves dans la saumure[2]. Lors d'une petite invasion, comme celle qu'on observa dans le district de Médéa en 1874, la bande de criquets observée occupait 25 kilomètres de front sur 4 kilomètres de profondeur, soit 100 kilomètres carrés et comprenait au moins 50 milliards de rongeurs. C'est en 1866 que les destructions causées par le criquet pèlerin (*acridium migratorium*) furent le plus considérables : on évalua le dégât immédiat à 50 millions de francs ; mais les conséquences ultérieures furent bien autrement graves, puisque, l'année suivante, une famine affreuse succédait à la disette. Combien d'Arabes périrent de misère et d'inanition ? On ne sait : peut-être un demi-million. Depuis cette époque on a réussi à localiser le fléau des sauterelles, à mettre une digue à cette inondation vivante qui s'avançait. Des plaques métalliques penchées en avant et bordées de fossés sont infranchissables au criquet pèlerin. Quant à la sauterelle ailée,

[1] Viticulteurs européens et indigènes en 1882 :

10 368 Européens, récoltant	672 130	hectolitres	sur	35 584	hectares.
12 736 indigènes,	»	9 205	»	4 184	»

[2] Ch. Tissot, *Géographie comparée de la province romaine d'Afrique.*

elle fait peu de ravages[1]. En 1865, l'immense nuage volant fut emporté dans la mer : sur la plage, les amas de sauterelles pourries s'élevèrent à 3 et 4 mètres de hauteur[2].

Les éleveurs de l'Algérie n'ont de supériorité que pour un seul animal, leurs admirables chevaux barbes, qui naissent sur les hauts plateaux, dans les douars des nomades. D'après la statistique de 1881, les indigènes possèdent encore les cinq sixièmes de la population chevaline de l'Algérie, mais la part des colons européens s'accroît chaque année; les Arabes ont une proportion beaucoup plus forte de mulets et d'ânes; enfin on peut dire qu'ils ont tous les chameaux : à peine rencontre-t-on quelques colons qui en aient acquis par voie d'expropriation[3]. C'est aussi chez les Arabes qu'on trouve le plus de bœufs et les troupeaux de moutons et de chèvres, « silos ambulants » d'ailleurs très mal soignés; c'est en pays arabe, à Tiaret, que se trouve le principal marché de bétail de l'Algérie[4]. La laine des moutons algériens non croisés est grossière, et chaque toison ne représente que les deux tiers d'un métis de mérinos. Naguère les bergers indigènes se servaient pour la tonte, non de ciseaux, mais de la faucille à moissonner, qui enlevait, avec la laine, des lambeaux entiers de la chair des bêtes martyrisées[5]. Les porcs sont presque tous chez les colons européens,

[1] Durand, *Association française pour l'avancement des Sciences*, session d'Alger, 1882.

[2] Camille Sabatier, *Notes manuscrites.*

[3] Cheptel des Européens et des indigènes en 1881 et 1882 :

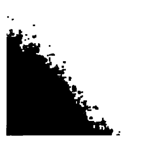
	Chez les Européens.		Chez les indigènes.		Ensemble.	
	1881.	1882.	1881.	1882.	1881.	1882.
Chevaux . .	23 469	26 461	125 579	113 091	149 048	139 552
Mulets . . .	16 604	17 954	110 778	115 262	127 382	133 216
Anes. . . .	8 998	8 904	196 424	201 208	205 422	210 112
Chameaux. .	87	52	216 448	154 196	216 535	154 248
Bœufs . . .	134 980	136 936	976 975	890 974	1 111 955	1 027 913
Moutons . .	230 860	239 731	5 764 035	4 902 590	5 994 895	5 142 321
Chèvres . .	64 163	61 887	3 079 885	2 994 773	3 144 148	3 056 660
Porcs . . .	51 499	45 681	8 819	187	60 318	45 860
Total. . .	529 660	537 606	10 478 943	9 572 201	11 008 603	9 909 867
Ruches. . .	8 952		161 781		170 713	

Ensemble du cheptel en 1884 : 12 773 000.

[4] Exportation des animaux d'Algérie et de leurs produits en 1882 :

Brebis.	546 983	Valeur :	10 939 660 francs.
Bœufs, etc.	34 552	»	7 247 755 »
Laines.	2 367 082 kilogr.	»	4 142 393 »
Peaux, os, sabots, graisse.	4 236 238 »	»	4 621 207 »
Poissons	1 820 929 »	»	2 667 253 »
Corail	63 052 »	»	1 891 560 »
Autres produits			330 000 »
		Valeur totale. . . .	31 859 828 francs.

[5] Pomel, *Races indigènes de l'Algérie.*



cependant il ne manque pas de Kabyles qui élèvent l'animal « impur ». La disette des fourrages a notablement diminué le bétail en 1882 : plus d'un million d'animaux périt chez les Arabes, mais le cheptel des colons augmenta légèrement, sans doute à cause de la facilité des achats.

Depuis l'occupation française, on a fait de nombreuses tentatives pour introduire de nouvelles variétés d'animaux domestiques et pour améliorer les races. Sur les hauts plateaux paissent maintenant des bestiaux d'origine suisse, qui sont plus gros et plus forts que les espèces algériennes de Guelma, de Kabylie, d'Oran, des Beni-Sliman. Les Algériens ont aussi importé en 1868 des troupeaux de moutons mérinos, mais ces animaux sont exposés au charbon. Les espèces algériennes, surtout celle des moutons à grosse queue ou « barbarins », qui vivent dans la province de Constantine et dans la partie orientale de la province d'Alger, échappent à la mortalité causée par le sang de rate; ils tombent plus ou moins malades, mais ils guérissent spontanément et en peu de jours. Les bœufs algériens jouissent aussi d'une singulière immunité : tous résistent au mal, mais les chèvres et les lapins sont décimés par cette maladie charbonneuse. Il serait donc à désirer que l'on introduisît des troupeaux algériens pour tenter de renouveler la race française de la Beauce, de la Sologne, des Landes, annuellement décimés par l'infection bactéridienne[1]; toutefois la plupart des animaux algériens, notamment les moutons, sont trop inférieurs à ceux de la France pour qu'on les reçoive dans les bergeries : on n'en trouve guère que dans la Camargue. Avant d'exporter les moutons algériens pour les croisements et non pas seulement comme viande de boucherie, il importe d'améliorer la race. La chèvre d'Angora s'est parfaitement acclimatée en Algérie, où elle supporte mieux que la chèvre arabe les variations de température, tout en donnant un poil beaucoup plus fin ; on commence à l'utiliser, comme au cap de Bonne-Espérance, pour tisser les belles étoffes de « mohair ». On sait que plusieurs éleveurs algériens, près d'Alger, de même que dans l'Oranie et l'oued Righ, ont essayé d'ajouter l'autruche à leurs troupeaux domestiques, mais ils en sont à la période des tentatives : ils possèdent ensemble une centaine d'oiseaux; toutefois on ne peut affirmer encore que la domestication de l'autruche dans les parcs algériens soit un fait accompli.

De même que la plupart des autres pays de colonisation, les États-Unis notamment, l'Algérie n'a guère de paysans proprement dits. La population

[1] Chauveau, *Notes manuscrites;* — Delamotte, *Bulletin de l'Association scientifique Algérienne*, 1880, 2e fascicule.

européenne des campagnes, qui représente à peu près la moitié des immigrants[1], est en grande partie d'origine urbaine et celle même qui est de provenance rurale a séjourné dans les villes, où ses idées et ses mœurs se sont modifiées. Ainsi se produit un phénomène inverse de celui qu'on observe en France. Dans la mère-patrie, la ville se peuple de campagnards; en Algérie, les champs sont colonisés par des citadins : c'est là un avantage, même au point de vue agricole, car le Français immigré de la ville dans la campagne algérienne n'a pas de routine à suivre; il s'accommode plus facilement que le campagnard à son nouveau milieu, il a plus d'initiative dans ses pratiques agricoles, de même qu'un plus grand esprit de liberté dans sa vie politique. En proportion, les Algériens ont un matériel plus considérable et en meilleur état que les cultivateurs de la mère-patrie[2]; même les indigènes se servent en maints endroits de charrues perfectionnées. Ce sont naturellement les Français qui sont représentés par le plus grand nombre d'individus dans la population rurale européenne, car c'est à eux que sont accordées les concessions de terre. Après la perte de l'Alsace et de la Lorraine, près d'un millier de familles expatriées furent richement pourvues de champs, grâce aux dons recueillis par les « dames de France » et 56 villages furent fondés ou agrandis pour les recevoir. Toutefois la plupart de ces concessions ont changé de mains. Les colons ne deviennent propriétaires qu'à la condition de demeurer cinq ans sur le domaine que leur a donné l'État. Mais dans la décade qui suit l'attribution définitive de la propriété aux colons, environ la moitié d'entre eux la vendent à d'autres. En moyenne, les Algériens natifs, auxquels le gouvernement concède la moitié des lots, font preuve d'une plus grande persévérance que les immigrants et résident plus volontiers sur leurs terres[3].

[1] Population rurale européenne de l'Algérie en 1881 : 146 657 individus.

[2] Matériel agricole de l'Algérie en 1882 :

	Chez les Européens.	Chez les indigènes.	Total.
Charrues.	35 841	251 440	287 281
Chariots et chars. .	20 257	865	21 122
Instruments divers.	32 512	2 137	34 649
Ensemble. .	88 610	254 442	343 052
Valeur :	14 821 709 fr.	3 429 272 fr.	18 250 981 fr.

[3] Terres concédées en Algérie aux colons, de 1871 à 1882 inclusivement : 475 807 hectares.
Valeur estimée des terres : 43 267 991 francs.
Nombre de familles installées :

Immigrants. . . . 5 005 Algériens. . . . 5 025

Nombre de familles résidant en 1882 :

Immigrants. . . . 3 886 Algériens. . . . 4 117
Nombre des individus 24 455

Une partie des « colons » européens se compose de travailleurs errants, dits « armée roulante », qui voyagent d'un bout à l'autre de l'Algérie, toujours en quête de besognes nouvelles.

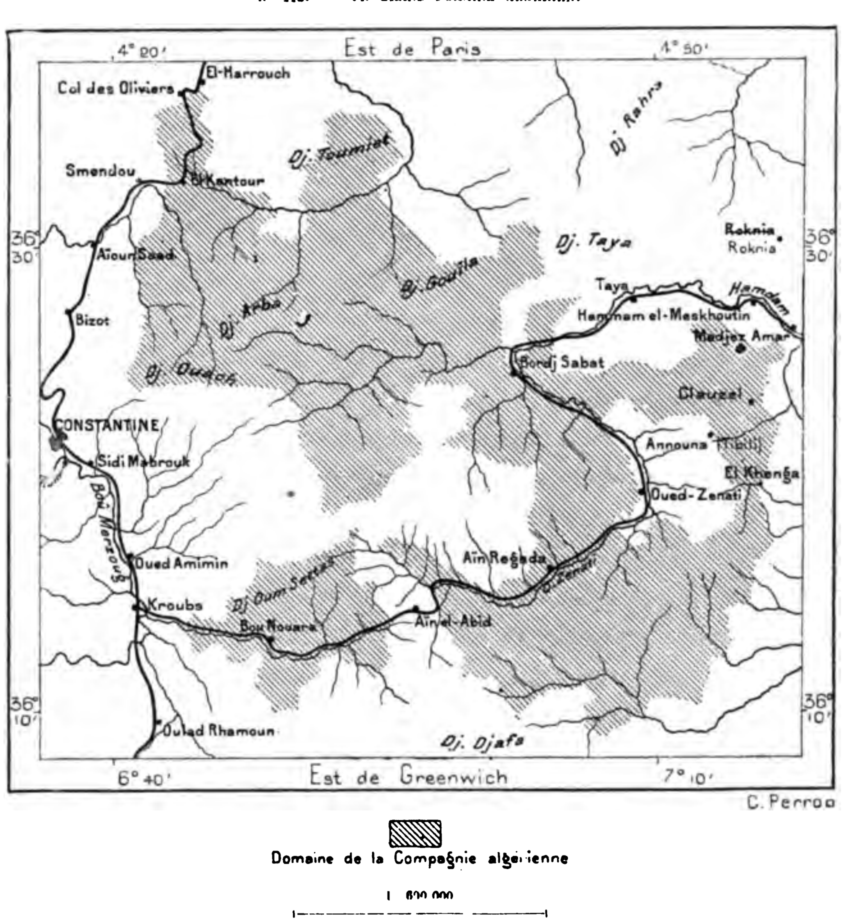
Il reste encore à concéder de vastes étendues de terres qui appartiennent au gouvernement à divers titres, et malheureusement pour une bonne partie à la suite de séquestres prononcés contre les tribus; mais l'opinion publique se prononce de plus en plus contre le mode de concession suivi jusqu'à présent. Non seulement cette méthode grève annuellement le budget d'une dépense considérable, elle coûte aussi à la plupart des colons beaucoup plus que si la concession avait été achetée : les exigences du cahier des charges, la surveillance tracassière des employés, les lenteurs de l'administration à délivrer les titres ont souvent pour conséquence de lasser la patience du colon et entraînent des conflits qui se terminent fréquemment par son éviction. En outre, il est impossible que la méthode de colonisation par voie de concession ne soit pas viciée par le favoritisme : en pareil cas, les recommandations sont toutes-puissantes, puisque l'attribution d'un lot ne peut jamais être réclamée comme un droit et garde toujours le caractère d'une faveur. Une concurrence occulte s'établit dans les bureaux pour l'obtention des meilleurs lots, dont quelques-uns sont assez vastes pour constituer de grandes propriétés. Du reste, n'est-ce pas aussi par la voie des concessions que des compagnies financières en sont arrivées à posséder des espaces de plusieurs centaines de kilomètres carrés, avec engagement plus ou moins bien tenu de « favoriser le développement de la colonisation ». En moyenne, la superficie des lots concédés est de 20 à 30 hectares, espace beaucoup trop considérable pour que les colons puissent s'y livrer à une culture intensive : c'est par les mains des indigènes que sont en grande partie exploités leurs champs. Chez les Arabes, les propriétés familiales ou privées offrent également une trop vaste étendue pour que le propriétaire même puisse les faire valoir; c'est le misérable khammès ou « colon au cinquième » qui les cultive. Quant aux terres *arch*, qui sont censées appartenir à la tribu tout entière, elles consistent presque uniquement en pâturages : celui qui n'a pas de troupeaux n'est donc pas propriétaire.

Les ventes directes du domaine de l'État aux particuliers sont peu considérables, mais un grand mouvement d'affaires a lieu entre Européens et musulmans et la plupart de ces opérations ont pour résultat d'accroître les

[1] Dépense de l'État pour chaque lot concédé . . . . 4 877 francs.
» » » individu des familles concessionnaires. 2 031 »

propriétés des colons aux dépens de celles des indigènes[1]. Il n'est malheureusement pas douteux qu'en beaucoup de circonstances des spéculateurs profitent de l'ignorance des indigènes pour leur dérober des terres en

N° 115. — UN GRAND DOMAINE ALGÉRIEN.



gardant les formes de la légalité : d'après la loi française, que « nul n'est censé ignorer », mais que ne connaît point l'Arabe, tout copropriétaire d'un domaine collectif a le droit de faire prononcer la division. Des gens

[1] Achats de lots ruraux, de 1877 à 1882 :

Terres achetées par les Européens à des musulmans. . . .	175 034 hectares.
» » » Musulmans à des Européens. . . .	16 861 »
Excédent des terres achetées par les Européens.	159 173 »
Ensemble des terres possédées par les Européens d'Algérie, en 1881.	1 081 000 hectares,
dont 15 000 seulement en territoire militaire.	
Étendue moyenne des propriétés par habitant rural . .	7 hectares et demi.



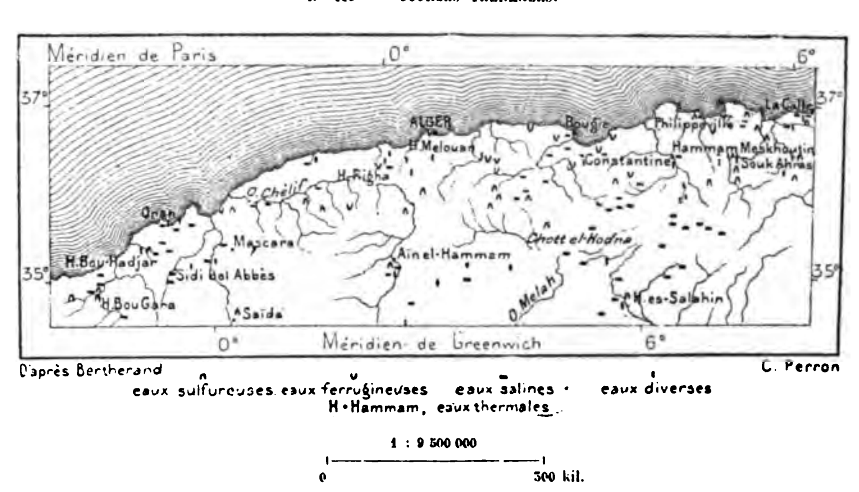
versés dans l'étude du code profitent de cette disposition pour ruiner à leur profit des tribus entières : après avoir trouvé le moyen d'acquérir une part dans une propriété commune, ils réclament la division, puis entament contre leurs associés arabes un procès que ceux-ci ne peuvent soutenir et le litige se termine à leur profit. Pour éviter de pareils abus, ainsi que beaucoup d'autres qui proviennent de l'incertitude des titres de propriété, il serait indispensable de recenser les terres arabes, de les délimiter avec précision, d'assurer à chaque douar, à chaque individu la pleine possession des champs ou des pâtis qu'ils détiennent, de faire un cadastre analogue à celui qui existe déjà pour les communes de plein exercice, et qui couvrait en septembre 1882 une superficie de 1 255 000 hectares. Dès 1875, ce travail de délimitation pour les propriétés d'indigènes fut commencé; mais à la fin de 1876 il n'était achevé que pour un seul douar, comprenant une superficie de moins de 6000 hectares. Douze ans après la promulgation de la loi, à la fin de 1884, 700 000 hectares, environ la vingtième partie du Tell, était définitivement reconnue; c'est dire que pour terminer cette œuvre plus de deux siècles seraient nécessaires. On étudie en ce moment une loi analogue à l'acte Torrens, de l'Australie, qui établirait l'état juridique de la propriété, de manière à en rendre le transfert aussi facile que celui de la monnaie, mais qui aura peut-être aussi pour conséquence indirecte d'aider à la constitution rapide des grands domaines. Il est toute une classe de la société algérienne qui trouve un intérêt direct à ce que les questions de propriété restent toujours embrouillées et que les titres soient difficiles à établir. Du temps de Juvénal, l'Afrique était « la mère des avocats »; ne pourrait-on dire aujourd'hui qu'elle est « la mère des huissiers? »

L'industrie européenne n'est représentée en Algérie que par les ateliers et les manufactures nécessaires aux fabrications courantes et à la consommation locale, et l'industrie indigène a perdu toute activité par l'effet des importations étrangères. A la sortie, le commerce de l'Algérie consiste presque uniquement en denrées de consommation et en matières premières. Il est vrai que l'Algérie manque presque entièrement de combustible minéral et qu'il lui faut ménager avec le plus grand soin ses réserves de bois; les appareils qui concentrent les rayons du soleil[1] pour les transformer en force n'ont encore donné que des résultats sans importance.

[1] Mouchot; — de Royaumont. *La Conquête du Soleil.*

Les fabriques de liqueurs, celles des parfums et les sardineries des ports orientaux sont à peu près tout ce que l'Algérie possède en ateliers industriels représentant l'industrie locale. Les peaux, les laines et autres produits animaux sont traités dans les usines de Marseille, les huiles passent également par les fabriques provençales avant d'être livrées aux acheteurs; l'alfa est exporté en Angleterre, où il est transformé en papier; les racines de thuya sont travaillées par les ébénistes parisiens; les lièges sont utilisés dans les celliers français; les minerais de Beni-Saf et d'Aïn-Mokhra ne sont pas raffinés sur place : on les expédie dans les établissements métal-

N° 116. — SOURCES THERMALES.



lurgiques de l'Europe et du Nouveau Monde[1]; les carrières de marbre, de serpentine et d'onyx sont à peine attaquées, les difficultés du transport et de la main d'œuvre leur donnant un prix trop élevé; enfin les salines, quoique situées sur le bord de la mer et d'une exploitation facile, sont loin de pouvoir se comparer à celles de la France méditerranéenne; les chott des plateaux, bien que contenant du sel par centaines de millions de tonnes, ne servent qu'aux tribus des alentours. Les sources minérales et thermales, extrêmement nombreuses et disséminées sur tout le territoire, offrent toute la série des eaux efficaces dans la guérison des maladies; mais quelques-unes seulement sont fréquentées par les malades européens. Ceux-ci préfèrent visiter les eaux de la mère-patrie : l'air du pays augmentera, pensent-ils, la vertu curative des eaux[2].

[1] Mines exploitées en 1882 : 57, avec 5080 ouvriers.
[2] Sources minérales exploitées en Algérie en 1884 : 47 Visiteurs, malades : 5640.

Au commerce général, le mouvement des affaires entre l'Algérie et les autres pays, y compris la France, dépasse un demi-milliard. Depuis l'année de la conquête, le prix moyen des denrées a triplé et la valeur annuelle des échanges a presque centuplé; mais la part des entrées a toujours été plus considérable que celle des sorties, et d'ailleurs il ne pouvait en être autrement, puisque l'Algérie est toujours occupée par une armée qu'entretient la mère-patrie, et que les colons ont à passer des mois ou des années avant de pouvoir payer les marchandises d'Europe par les produits de leurs champs. Mais l'accroissement proportionnel de l'exportation accompagne toujours celui de l'importation et désormais l'Algérie est au nombre des contrées qui ont le plus grand commerce avec la France : par ordre d'importance elle est au huitième rang; ses ports, Bône, Philippeville, Bougie, Alger, Arzeu, Oran, sont déjà parmi les plus fréquentés dans la Méditerranée occidentale. L'annexion de la Tunisie a notablement accru le commerce de l'Algérie par les frontières de terre; il existe aussi un certain trafic entre l'intérieur du Maroc et la province d'Oran, mais ces échanges, qui se font presque entièrement par les mains des Juifs, échappent en grande partie au relevé des douanes. Enfin un mouvement continuel se fait dans le sud de l'Algérie, entre les oasis et le Tell, pour l'échange des dattes et des laines contre les céréales. « Le ventre appelle les Sahariens, » dit un proverbe traditionnel de l'Algérie, tandis qu'eux-mêmes disent plus élégamment : « Le Tell est notre mère! » Mais au sud de Ouargla et du Soûf les relations sont presque interrompues avec les oasis du désert; les Touareg interdisent le passage aux caravanes entre l'Algérie et le Soudan : à peine quelques denrées passent-elles à l'ouest par l'entremise des gens du Touat; mais que peut être l'importance d'un trafic dont les destinataires ignorent le lieu d'origine et les routes? Pourtant, en 1884, après quatre années d'interruption dans le commerce, une caravane de Hamian, composée de 1000 personnes et de 3000 chameaux, se rendit du puits de Ben-Khelil, dans l'Oranie méridionale, aux oasis de Gourara, et s'associa pour le retour avec les Doui-Menia du Maroc[1].

Presque tout le commerce algérien se faisant par mer, la navigation a dû naturellement s'accroître dans la même proportion que le mouvement des échanges; mais les bateaux à vapeur, libres ou subventionnés par le

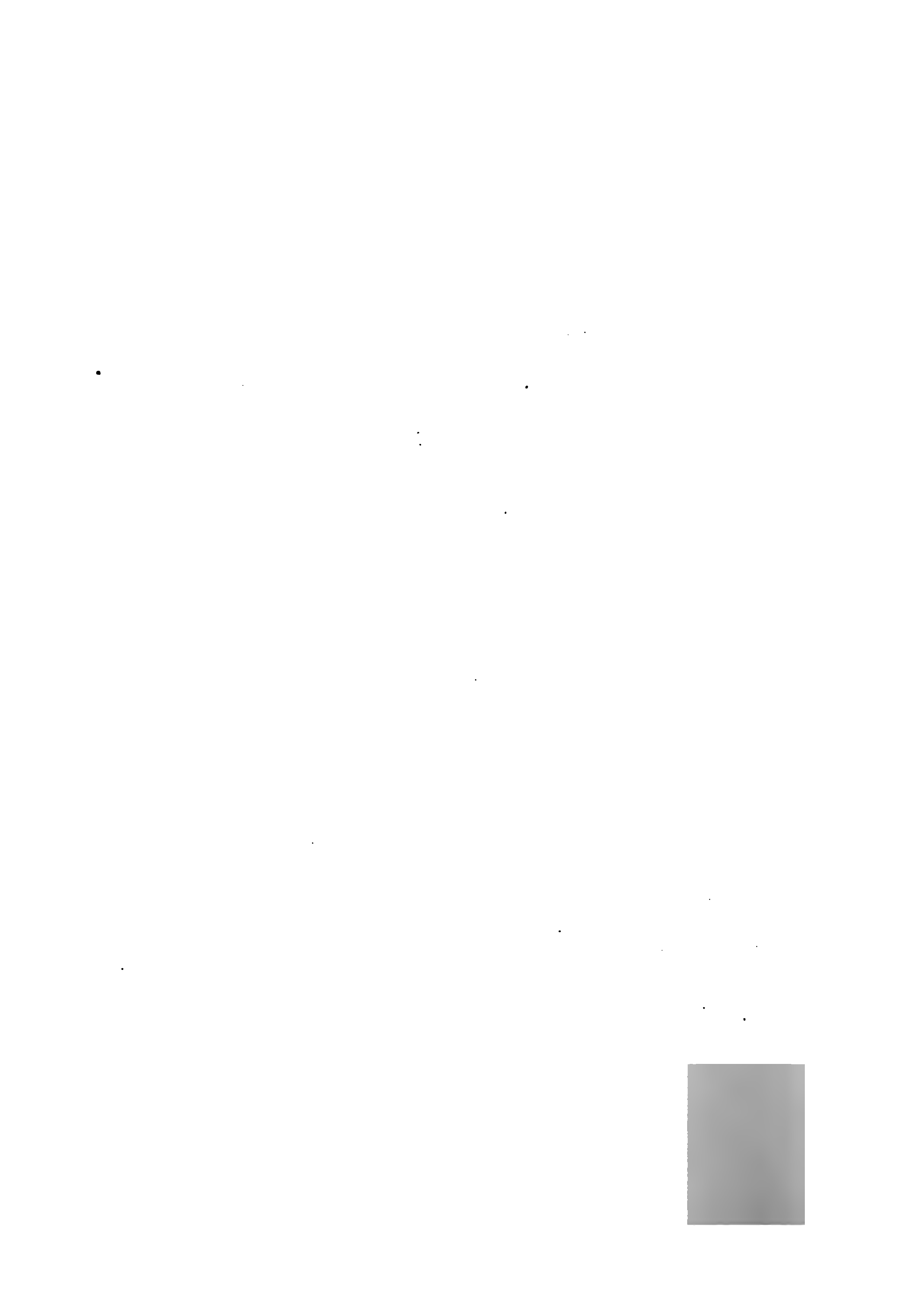
[1] Commerce général de l'Algérie :

	Importation.	Exportation.	Total.
1831 . .	6 504 000 francs.	1 479 600 francs.	7 983 000 francs.
1850 . .	72 692 782 »	19 262 385 »	94 955 165 »
1870 . .	172 690 715 »	124 456 249 »	297 146 962 »
1882 . .	411 929 315 »	150 032 678 »	561 961 993 »



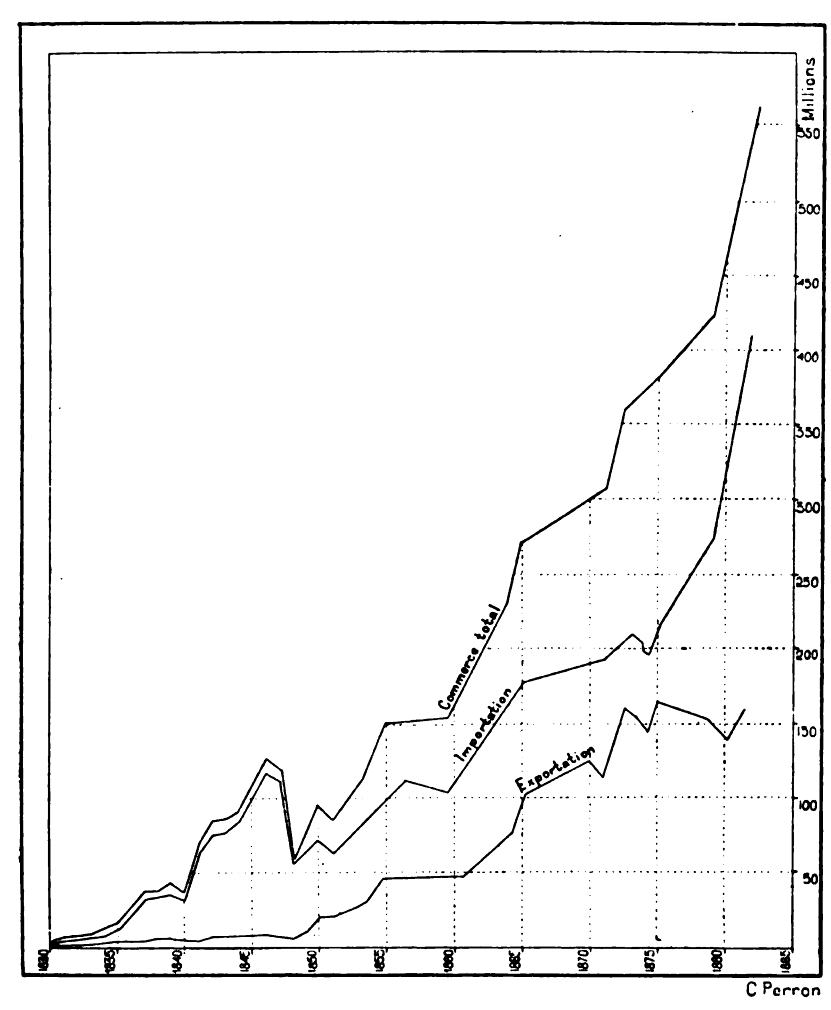
BONE. — VUE GÉNÉRALE

Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Neurdein.



gouvernement, ont remplacé les voiliers : ceux-ci, presque tous commandés par des marins d'origine italienne, ne se sont maintenus que pour la pêche et le petit cabotage[1]. Le mouvement total de la navigation, sans les visites

N° 117 — ACCROISSEMENT DU COMMERCE EXTÉRIEUR DE L'ALGÉRIE DEPUIS 1830.



de port à port le long du littoral, est représenté par plus de dix mille bâtiments, jaugeant ensemble environ quatre millions de tonnes[2], et dans cet ensemble la France possède environ les deux tiers, grâce aux bateaux à

[1] Bateaux employés à la pêche côtière en Algérie en 1884 :

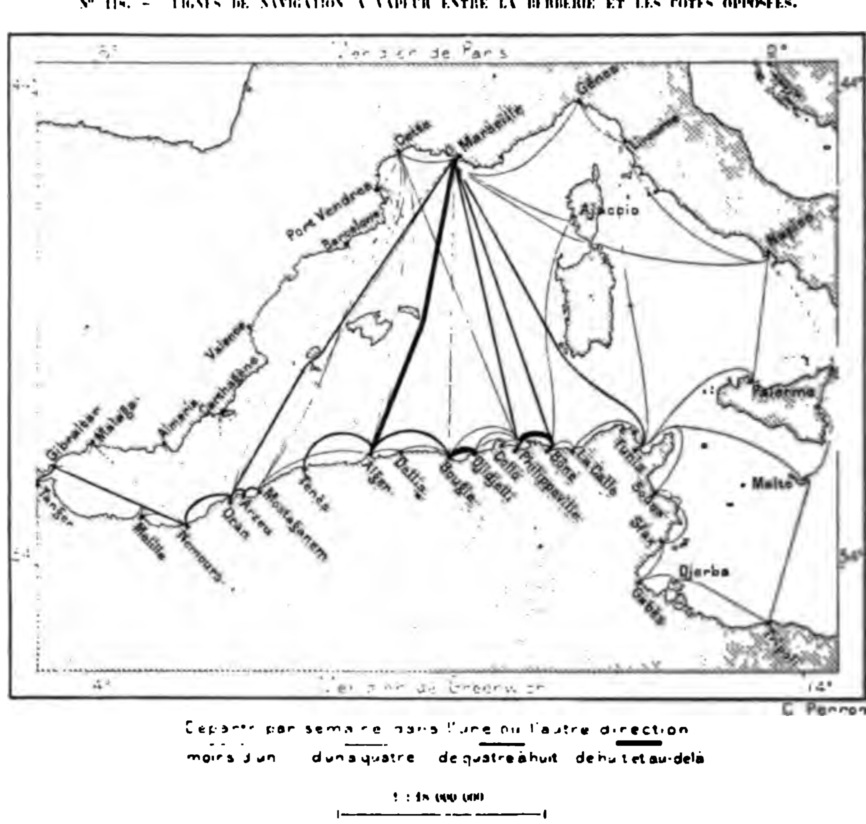
1060 embarcations, jaugeant 3587 tonnes et montées par 4464 pêcheurs.

[2] Mouvement de la navigation algérienne pour le commerce extérieur, en 1882 :

Entrée.	5 469 navires,	jaugeant	1 940 465 tonnes.
Sorties.	5 420 »	»	1 931 197 »
Ensemble .	10 889 navires,	jaugeant	3 871 662 tonnes.

vapeur qui font le service régulier entre les deux rives opposées. Après la France viennent l'Angleterre, qui exporte la plus forte part des alfas, et l'Espagne, qui a l'avantage de la proximité, mais dont les bateaux sont pour la plupart de modestes balancelles[1]. Entre tous les ports de l'Algérie et les cités commerçantes de la Méditerranée occidentale les paquebots vont et viennent régulièrement : chaque mois une trentaine de bateaux à vapeur tracent ainsi leur sillage de l'un ou l'autre point du littoral d'Algérie aux côtes opposées du continent d'Europe. Mais dans ces convois de navires qui trafiquent avec les ports algériens, la part de la « France africaine » en navires est bien minime[2].

N° 118. — LIGNES DE NAVIGATION A VAPEUR ENTRE LA BERBÉRIE ET LES COTES OPPOSÉES.



[1] Part des divers pavillons dans le mouvement de la navigation, à l'entrée, en 1882 :

Français.	2 260 navires,	jaugeant	1 226 607	tonnes.
Anglais	515	»	404 577	»
Espagnols	1 747	»	157 794	»
Italiens	647	»	75 928	»

[2] Marine marchande de l'Algérie en 1881, sans les bateaux de pêche :
155 navires, jaugeant ensemble 1858 tonnes.

Le réseau des routes est assez développé dans l'intérieur des terres. Proportionnellement à sa population, l'Algérie a plus de voies carrossables que la France; proportionnellement à la surface du territoire, elle pourrait se comparer à maintes contrées d'Europe[1]. L'étranger qui parcourt les banlieues d'Alger et des autres grandes villes de l'Algérie s'étonne de voir tant de larges routes bien entretenues sur le continent africain et la comparaison qu'il fait dans son esprit avec mainte région d'Europe est favorable à la colonie française[2]. En 1830, la Régence n'avait d'autres chemins que les pistes des bergers et des troupeaux et les sentiers tracés au bord des ruisseaux et dans les défilés par les pas des caravanes : le dey et les grands chefs n'avaient d'autre service postal que celui des coureurs ou regab, qui marchaient au pas gymnastique pendant des journées entières, à demi nus, portant leurs dépêches et leur nourriture dans un roseau creux[3]. Dans les premiers temps de l'occupation, l'œuvre principale de l'armée était d'ouvrir des routes stratégiques : l'Algérie a été conquise par la construction des chemins bien plus que par les armes. Maintenant encore des milliers de condamnés militaires sont employés aux travaux de viabilité, concurremment avec les Calabrais, les indigènes, les cantonniers nègres, presque toujours en pantalons rouges. Malgré l'extension qu'a prise le réseau des voies de communication, il n'est point encore achevé dans ses grandes lignes : de l'est à l'ouest, entre la Tunisie et le Maroc, une seule voie maîtresse, passant par Souk-Ahras, Guelma, Sétif, la Maison Carrée, la Mitidja, la vallée du Chélif et Tlemcen, sert de point d'attache aux routes latérales qui se dirigent vers la côte ou vers l'intérieur. Le chemin du littoral, qui pourra permettre un jour de se rendre de la Calle à Nemours sans prendre un des bateaux côtiers, est encore interrompu de brèches nombreuses, représentant plus de la moitié de la longueur totale. Les Français n'ont pas achevé l'œuvre de viabilité romaine, représentée par une sorte d'échelle dont la voie littorale et la route intérieure étaient les montants et les routes transversales les échelons[4]. Il est toujours d'importantes communes où l'on ne peut arriver qu'à pied ou à cheval; même une ville, Djidjelli, est en 1885 dépourvue de routes carrossables : elle reste complètement isolée.

La construction des chemins de fer commença en 1860; le premier

[1] Longueur des voies carrossables de l'Algérie en 1882 : 10 536 kilomètres.
Capital d'établissement : 70 000 000 francs.

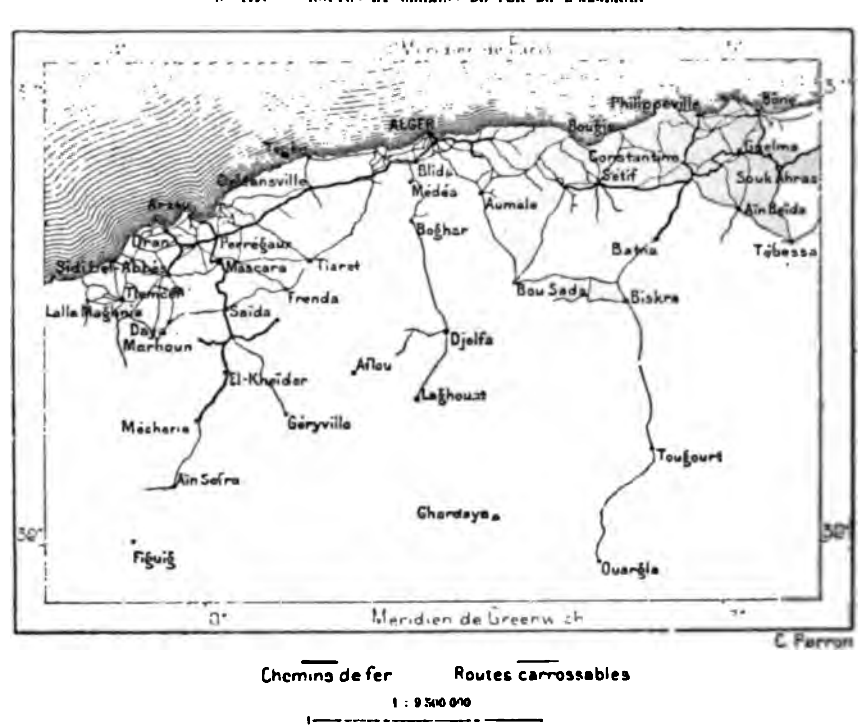
[2] P. de Tchihatcheff, *Espagne, Algérie, Tunisie.*

[3] Margueritte, Trumelet, Soleillet, etc.

[4] D'Avezac, *Situation des établissements français en Algérie.*

tronçon fut ouvert en 1862. Actuellement la longueur totale des voies ferrées de l'Algérie, non compris les chemins « monorails » qui servent au transport des alfas, approche de 2000 kilomètres; mais la grande artère centrale de la Tunisie au Maroc n'est pas terminée. En 1885, une lacune existe encore au sud du massif de la Grande Kabylie, entre El-Achir et Palestro; vers la frontière marocaine, la locomotive s'arrête à Aïn-Temouchent, à une centaine de kilomètres du Maghreb el-Aksa. Plusieurs

N° 119. — ROUTES ET CHEMINS DE FER DE L'ALGÉRIE.



ports commerçants, Nemours, Beni-Saf, Mostaganem, Tenès, Cherchell, Dellys, Bougie, Collo, la Calle, sont dépourvus d'embranchements qui les rattachent à la ligne maîtresse; mais presque toutes ces voies indispensables à l'outillage industriel de l'Algérie sont, sinon commencées, du moins projetées ou préparées par des études[1]. Les compagnies de chemins de fer qui ont construit les diverses lignes ont reçu le concours du gouvernement par des subventions et des concessions de terres; toutefois le trafic local a déjà pris en certains endroits du réseau, notam-

[1] Réseau d'Algérie en décembre 1885, sans les embranchements tunisiens : 1 804 kilomètres.
Dépenses d'établissement : 450 000 000 francs.
Recettes en 1882. . . . 15 606 635 francs, soit 11 077 francs par kilomètre.

ment d'Alger à Blida et de Philippeville à Constantine, une importance amplement suffisante pour rémunérer les capitaux dépensés. Les tarifs des chemins de fer de l'Algérie sont très élevés, les compagnies concessionnaires ayant reçu du gouvernement une garantie d'intérêt qui les dispense de rechercher la faveur du public. Sur toutes les lignes, les voitures ordinaires peuvent faire concurrence avec succès aux convois remorqués par les locomotives.

Au sud de la grande ligne longitudinale de l'Algérie, trois voies ferrées pénètrent déjà sur les plateaux dans la direction du désert : celles de Constantine à Batna, de Saïda à Mécheria, de Sidi Bel-Abbès à Ras el-Ma. Les deux provinces de Constantine et d'Oran sont donc les mieux pourvues de communications avec l'intérieur et, grâce à ces voies nouvelles, la colonisation peut s'étendre sur les hauts plateaux de l'est et de l'ouest, mieux que dans les régions comprises entre Aumale et Laghouat. On peut s'étonner qu'avec les habitudes de centralisation qui prévalent en France et dans les pays de domination française, le département d'Alger soit le seul qui n'ait pas encore un chemin de fer de pénétration dans l'intérieur du continent vers le désert. La cause en est aux saillies montagneuses élevées qui se dressent immédiatement au sud de la Mitidja et qui obligeront les ingénieurs à de coûteux travaux d'escalade et de percement. En outre, des rivalités entre les villes secondaires qui prétendent au rang de stations sur le futur chemin de fer d'Alger à Tombouctou ont retardé la décision finale. Il est probable que cette voie ferrée, se rattachant, devant Blida, à la ligne longitudinale de la Maurétanie, de Tunis à Oran, pénétrera dans les montagnes de manière à desservir de loin la ville de Médéa, puis gagnera, près de Berrouaghia, la haute vallée de l'Isser, et s'engagera dans un nouveau massif pour entrer à Boghari dans la vallée du Chélif. A partir de ce point, la montée par les hauts plateaux, vers Djelfa, et la descente à Laghouat, vers le bassin de l'oued Djeddi, seront relativement faciles.

Le premier, M. Mac Carthy proposa l'établissement d'un chemin de fer à travers le Sahara, entre l'Algérie et le bassin du Niger; mais sa voix resta longtemps sans écho. Lorsque le réseau algérien, dépassant la région du littoral, eut pénétré dans l'intérieur, cette idée d'un chemin de fer transsaharien fut reprise et nombreux sont les projets qu'ingénieurs et géographes ont soumis à l'opinion publique; des expéditions importantes ont été faites pour étudier la direction à suivre pour les meilleurs tracés : la désastreuse aventure que rappelle le nom de Flatters mit un terme pour quelques années à ces explorations faites dans le désert en vue de l'établis-

sement d'une voie ferrée. D'ailleurs, on ne saurait évidemment s'occuper activement de la construction d'une voie transsaharienne tant que les grandes lignes algériennes ne sont pas en voie d'achèvement. Il est d'abord indispensable de construire les trois lignes de pénétration qui partent de Constantine, d'Alger, d'Oran, et de tracer la voie longitudinale qui, partant de Gabès, suivra la base des montagnes par les oasis et la vallée du Djeddi. Les chemins de fer de l'Algérie proprement dite doivent se compléter par d'autres voies se dirigeant vers l'oasis de Touat, l'avant-poste du Maghreb sur la route du Soudan, situé à peu près à moitié chemin d'Alger à Tombouctou. Or les trois routes de Constantine, d'Alger, d'Oran seraient également faciles à construire dans la direction de Touat. La ligne de Biskra à Ouargla, dont le tracé est déjà fixé d'une manière précise, remontera, vers le sud-ouest, la vallée de l'oued Miya, qui prend son origine précisément sur les hautes terres du Touat oriental. La ligne de Laghouat au Mzab, qui offre sur la voie de l'oued Miya, construite dans les bas-fonds, l'avantage de se maintenir sur des plateaux salubres, mais qui n'aurait presque aucune utilité locale, puisque ces régions sont à peine habitées, suivrait le bord occidental des falaises et, sans rencontrer d'autres obstacles qu'un ou deux seuils de dunes, atteindrait El-Goléa[1], d'où la roche offre partout jusqu'au Touat un sol convenable pour la pose des rails[2]. Enfin le chemin de fer occidental, descendu des plateaux de l'Oranie méridionale par les défilés de Tiout et le poste d'El-Outed, n'aurait qu'à suivre la pente naturelle des oued pour gagner le Touat. C'est là que commencent les régions, sinon mystérieuses, du moins connues seulement par de rares itinéraires et les indications des caravaniers. Lorsque ces contrées du désert auront été suffisamment explorées, la voie transsaharienne pourra être dirigée sur le point du Niger où se fera le partage des routes entre le Sénégal, le golfe de Benin et les points de la côte les plus rapprochés du Nouveau Monde. D'autres projets de chemins de fer relient la vallée de l'Igharghar et le bassin du lac Tzâdé par le Sahara central[3].

[1] G. Rolland, *Mission transsaharienne*
[2] Duponchel, Soleillet, etc.
[3] Frédéric Bernard, etc.

IX

A la fois pays de colonisation et terre de conquête, l'Algérie est peuplée d'habitants qui diffèrent par la constitution politique aussi bien que par la race et la langue. L'administration française, rattachée au ministère de l'intérieur, est dirigée par un « gouverneur général civil, commandant en chef les forces de terre et de mer », qu'assistent un directeur général et un conseil de gouvernement; mais l'action de ce pouvoir central se fait sentir par des intermédiaires différents sur les indigènes et sur les colons européens. Ceux-ci ont les mêmes droits qu'en France, tandis qu'Arabes et Kabyles sont en réalité soumis au bon plaisir administratif.

La tribu arabe a presque toujours une forme aristocratique. Réunion de familles, qui se croient issues d'une souche commune, elle reconnaît un chef, à la fois militaire et religieux; le douar ou « rond de tentes » qui s'établit au milieu des pâturages ou dans le voisinage des terrains de cultures est la cellule originaire dont le groupement constitue les tribus. Dans chaque douars l'autorité appartient aux chefs de famille et spécialement à celui qui peut se vanter de la plus noble origine. Plusieurs douars, unis en ferka, sont administrés par un cheikh, c'est-à-dire par un « vieillard », ou même par un kaïd, lorsque le groupe des « cousins » (*beni-am*) est assez considérable pour constituer à lui seul toute une tribu, c'est-à-dire un arch ou ndja, composé d'un nombre très variable d'individus, de cinq cents à cinquante mille. Chaque groupe supérieur, formé d'unités moindres, obéit également à un chef unique; le kaïd est subordonné à l'agha, celui-ci à un bach-agha ou un khalifa. Ces divers personnages sont autant de souverains dans leurs petits royaumes et nul conseil électif ne siège à leurs côtés; cependant un certain élément démocratique s'est maintenu dans les douars, grâce à l'assemblée ou djemâa que constituent les chefs de famille ou seulement les kobar, c'est-à-dire les « grands », et que le cheikh de la ferka consulte dans les cas d'importance majeure. Tout autre est la djemâa des communes kabyles et chaouïa où les anciennes coutumes sont encore respectées : là tous les habitants forment l'assemblée souveraine et leur autorité n'est limitée que par les traditions.

En pays arabe, les questions de généalogie ont une importance capitale. Aussi les « fils de grandes tentes » jouissent-ils du respect de tous et la foule des pauvres se presse-t-elle autour d'eux pour se réclamer de leur patronage. Tout d'abord les gouverneurs crurent qu'il était de bonne

politique de s'appuyer sur les chefs des tribus guerrières pour arriver à la domination du pays et ils ne négligèrent aucun moyen de les attirer à eux par des titres, des honneurs, la concession de fiefs et de domaines. Mais les goûts et les traditions aristocratiques du peuple arabe ont pour conséquence fatale d'âpres rivalités dans la recherche du pouvoir. Trois noblesses distinctes se disputent l'autorité dans les tribus : les djouad ou fils des chefs, qui se donnaient, en droit ou par usurpation, comme les descendants des compagnons de Mahomet ou des conquérants du Maghreb; les chorfâ, qui prétendent avoir pour mère commune Fatma, la femme de Mahomet, et qui appartiennent par conséquent à la famille du Prophète; enfin, ceux qui ont pour ancêtre quelque saint marabout et qui ont acquis ainsi une sorte de noblesse, non moins respectée que les autres. Tous ces hommes sont élevés au-dessus du commun des fidèles, et souvent quand les guerres, les révolutions, les évènements de famille leur présentent une occasion favorable, ils font valoir leurs prétentions. Souvent aussi le groupement des tribus se modifie; les clients se déplacent de l'un à l'autre parti, suivant les rivalités des ambitions en lutte : des fragments d'une même tribu se retrouvent épars dans toute la Berbérie. C'est en vain qu'en s'assurant l'amitié de tel ou tel personnage le gouvernement français croyait pouvoir compter sur la fidélité des tribus : un prétendant remplaçait son protégé dans la faveur du peuple. Il est arrivé aussi que la politique de la France eut pour résultat de se créer des rivaux en fondant de véritables monarchies arabes : il semblait que l'œuvre de pacification serait simplifiée lorsqu'on n'aurait à s'adresser qu'à un seul chef et non pas à la foule des tribus aux mille têtes. C'est ainsi qu'Abd-el-Kader devint un sultan par la grâce de la France; de même, le chef des Oulad Sidi-Cheikh reçut pour fief toute la région du Sahara algérien, et Mokhrani devint presque le souverain de la Kabylie méridionale : les terres réservées aux communes, aux veuves, aux orphelins, aux pauvres devinrent la propriété des grands chefs. Toutefois la puissance des vassaux a toujours amené la guerre avec le suzerain.

Ce régime des grands fiefs arabes tire à sa fin. Les chefs indépendants de fait sont remplacés peu à peu par des administrateurs français et par des cadi musulmans, chargés de rendre la justice, conformément aux commentaires agréés par les tribunaux français. Cheikh, kaïd, agha et bach-agha reçoivent leur investiture de l'autorité française et obéissent directement à ses ordres; leur pouvoir de police est strictement limité, mais on ne leur a point encore enlevé la prérogative traditionnelle, — source des plus criantes injustices, — de se payer leur propre traitement sur le pro-

duit des impôts et des amendes. Les douar n'ont plus un aussi libre jeu pour se déplacer de la montagne à la plaine; les propriétés se constituent en fixant aux tribus nomades des limites désormais infranchissables; les tracés des géomètres tendent à partager ces zones autrefois indécises qui s'étendaient entre les territoires de parcours. A la division incessamment changeante qui provient du déplacement libre ou forcé des tribus se substitue peu à peu la division précise par circonscriptions communales. Ainsi mainte tribu se trouve scindée en fractions qui finissent par devenir étrangères les unes aux autres. D'ailleurs une part de plus en plus considérable des populations indigènes perd l'organisation primitive pour se rattacher aux communes françaises, dont elle constitue le prolétariat. Les anciennes mœurs disparaissent, les costumes changent : la vie stable succède à l'état nomade, les groupes de maisons aux « ronds de tente », la commune au patriarcat, la famille monogame à la polygamie. Le dernier recensement de la ville d'Alger énumère seulement cinq musulmans polygames; celui de la ville d'Oran en compte trois. Il est vrai que les divorces dépassent annuellement le tiers des mariages ; quelquefois la proportion est de près de la moitié[1].

La transformation sociale qui s'accomplit permet d'espérer que l'alliance finira par se conclure entre les divers éléments de la population et que les idées se rapprocheront, puisque déjà le sang des deux races commence à se confondre. Les prophètes de malheur se seront trompés : « Ces populations, aujourd'hui si belles, iront toutes mourir de misère, » disait l'un d'eux : « celles qui échapperont au désastre s'étioleront sous les miasmes de notre civilisation infecte et s'éteindront bientôt. Là où nous passons, tout tombe[2] ! » On eût pu croire que l'extermination de la race serait inévitable dans les premières décades de l'occupation, alors que les « razzias » dévastaient la contrée, que les Arabes pourchassés n'avaient plus ni blé ni troupeaux[3], que les femmes, gardées en otage, étaient échangées contre des chevaux ou vendues à l'enchère, comme des bêtes de somme[4], que

[1] Déclarations faites à l'état civil par les musulmans en 1879 :

Départements.	Mariages.	Divorces.
Alger	11 986	4 797
Constantine	16 561	7 922
Oran	5 407	2 503
Ensemble	33 954	15 222

[2] De Montagnac, *Lettres d'un Soldat*, p. 427.

[3] Troupeaux enlevés aux indigènes de 1830 à 1845 :
18 720 000 moutons; 3 604 600 bœufs; 917 320 dromadaires.
(Bodichon; — M. Topin et F. Jacquot, *De la colonisation et de l'acclimatement en Algérie*.)

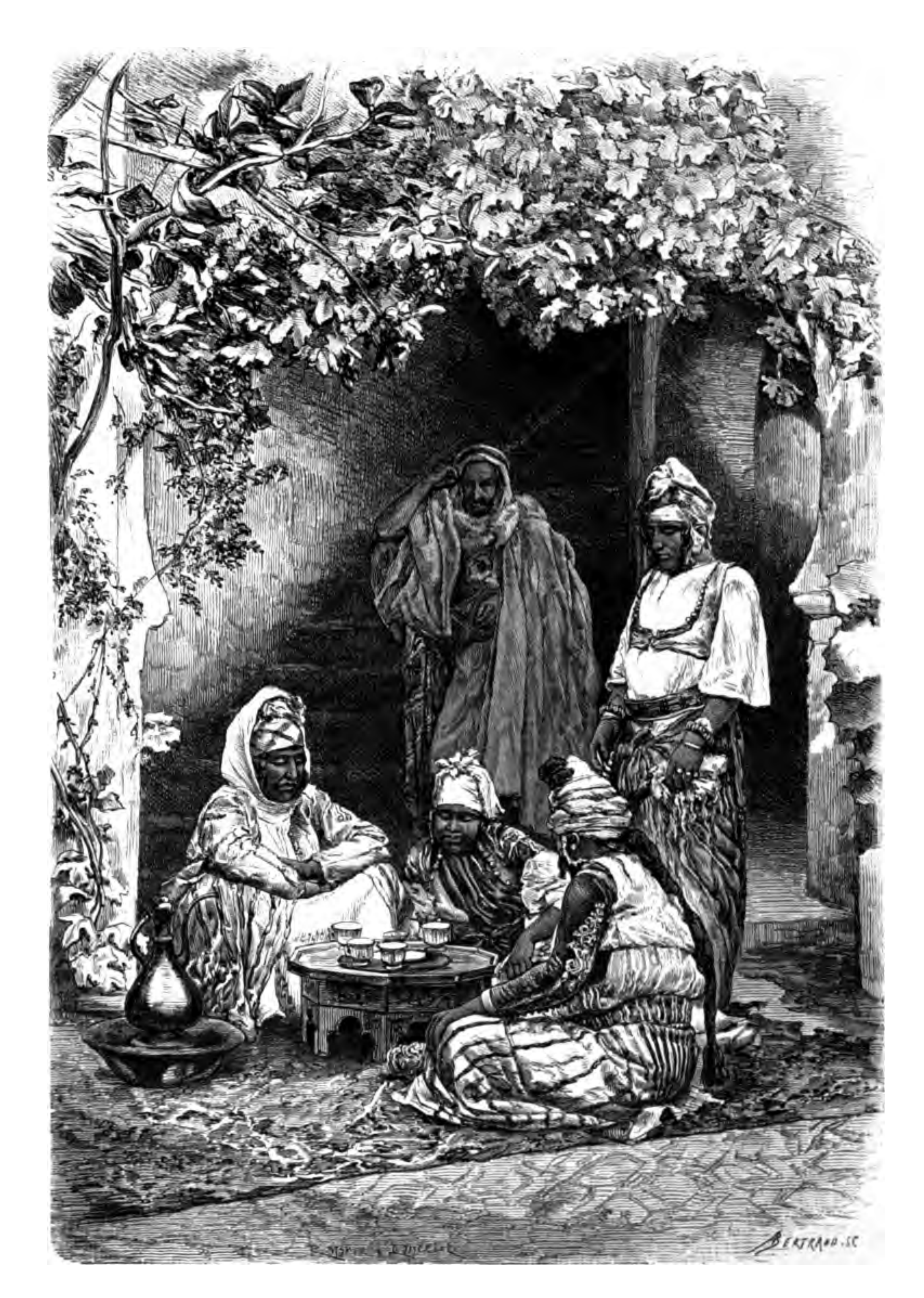
[4] De Montagnac, ouvrage cité, p. 225.

les têtes étaient mises à prix et qu'on payait deux douros la paire d'oreilles d'homme [1]. Alors des accusés arabes, reconnus innocents, étaient exécutés parce qu'il était « nécessaire de faire un exemple » [2]. D'ailleurs, des philosophes justifiaient tous les actes d'injustice et de férocité contre l'indigène. « Sans violer les lois de la morale, disait M. Bodichon, nous pouvons combattre nos ennemis africains par la poudre et le fer, joints à la famine, aux divisions intestines, à la guerre, à l'eau-de-vie, à la corruption et à la désorganisation [3]. » Maintenant personne ne répéterait plus en Algérie ces paroles de haine, quoique de nombreuses injustices se commettent encore et que les vainqueurs abusent toujours de leur force contre les faibles [4]. Si le « refoulement » des indigènes se continue en maints endroits, d'autre part la population mahométane s'accroît, l'esclavage n'existe plus que sur les confins du Sahara; les malheureux khammès ou « mesquinos » ne sont plus qu'exceptionnellement de véritables serfs, comme ils l'étaient naguère sur tous les domaines des grands chefs; l'Arabe n'a plus droit de vie et de mort sur son épouse; il n'ose même plus la battre, de peur que les cris de la malheureuse ne viennent à l'oreille d'un Roumi.

Correspondant aux transformations profondes qui s'accomplissent dans le sein de la société mahométane, des changements incessants se font dans la géographie administrative. Pour les fonctionnaires, l'Algérie se divise en deux moitiés, le territoire civil et le territoire de commandement : les préposés de la région civile, qui comprend une partie de la superficie du Tell, sont des employés dépendant du ministère de l'intérieur, tandis que les chefs du territoire de commandement sont des militaires. D'un côté, on suit pour les affaires administratives la même routine qu'en France; de l'autre, c'est le régime d'un camp qui prévaut pour l'administration des tribus. Même le nom des circonscriptions a changé. En territoire civil, les trois grandes divisions de l'Algérie, Constantine, Alger, Oran, sont désignées par l'appellation de « départements » comme les circonscriptions modernes de la France; en territoire de commandement, on a maintenu l'ancienne dénomination de « provinces ».

Comme dans la mère-patrie, le département se divise en arrondissements, administrés par des sous-préfets, et ces arrondissements sont à leur tour partagés en districts et ceux-ci en communes, qui pour la plupart

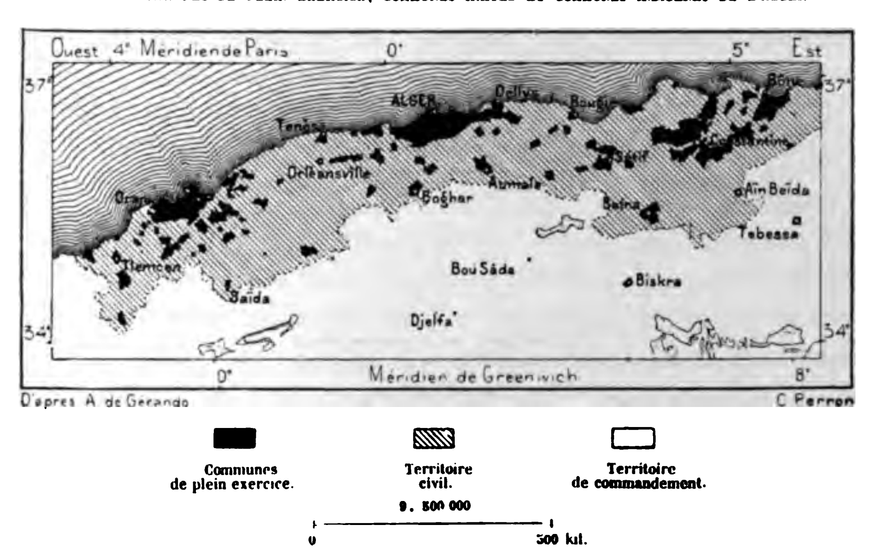
[1] C. Trumelet, *Histoire de l'insurrection dans le sud de la province d'Alger.*
[2] Camille Rousset, *Revue des Deux Mondes*, 1er mars 1885.
[3] *Considérations sur l'Algérie;* — *Revue d'Orient*, juillet 1841, p. 40. — Cité par Boudin, *Histoire statistique de la colonisation et de la population en Algérie.*
[4] Charles Lagarde, *Une Promenade dans le Sahara.*



FAMILLE ARABE DE TLEMCEN

Dessin de Mlle Marcelle Lancelot, d'après une photographie communiquée par M. Poinssot.

sont « de plein exercice », leur organisation étant à peu près la même que celle des communes françaises. Les communes mixtes, moins nombreuses, sont des circonscriptions dans lesquelles domine la population indigène et où les Européens ne se sont encore établis qu'en petits groupes, trop faibles pour constituer une municipalité : un administrateur civil, tenu de parler l'arabe ou le kabyle, y possède la direction supérieure. En territoire militaire, des circonscriptions sont également désignées sous le nom de « communes mixtes » ; mais les Européens, aussi bien que les indigènes,



N° 120. — COMMUNES DE PLEIN EXERCICE, COMMUNES MIXTES ET COMMUNES INDIGÈNES DE L'ALGÉRIF.

y sont gouvernés uniquement par l'autorité militaire, et le commandant supérieur y exerce les fonctions de maire : un adjoint civil est chargé de certaines affaires réglées par les prescriptions usuelles[1]. Enfin, il existe en territoire de commandement des « communes » purement indigènes gouvernées par les officiers de l'armée et comprenant des douars, des ferka, des tribus, même des villes éloignées les unes des autres.

De toutes les communes de l'Algérie, celle qui a la moindre superficie, Alger, a précisément la population la plus considérable; elle comprend seulement 481 hectares, moins de 5 kilomètres carrés, tandis que

[1] Divisions de l'Algérie par communes en 1884:

Territoire civil.	Communes de plein exercice.	1 915 527	hect.,	901 680	hab.
	» mixtes	8 743 817	»	1 869 178	»
» de commandement	» »	3 107 805	»	47 292	»
	» indigènes	34 116 395	»	436 775	»
		47 883 544	hect.,	3 254 932	hab.

la plupart des autres communes ont des milliers d'hectares et que les communes indigènes en ont même des millions; en moyenne, la superficie des circonscriptions est d'autant plus grande que les habitants sont moins nombreux. Au 30 septembre 1881, l'Algérie avait 209 communes de plein exercice : la liste en augmente peu à peu par « gemmiparité », les sections réclamant la constitution municipale dès qu'elles se croient assez fortes pour vivre d'une existence distincte. Nombre de communes mixtes se dédoublent également en circonscriptions de moindre étendue : en 1884, on comptait 75 communes mixtes en territoire civil et 6 en territoire de commandement; en outre, 16 communes indigènes avaient

N° 121. — POPULATION PROPORTIONNELLE DES COMMUNES DE L'ALGÉRIE.

Communes de plein exercice

Communes mixtes

Territoire de Commandement

C Perron

1 : 10 000 000

Chaque carré entier représente 500 habitants européens.

été constituées par les bureaux militaires. Mais que sont des « communes » comme celle de Ghardaïa, qui comprend à la fois tout le Mzab, Metlili, le territoire des Chaanba, et dont la superficie totale est de 66 549 kilomètres carrés! Presque deux fois plus vaste est la « commune » indigène de Biskra, qui s'étend d'el-Kantara jusqu'au delà de Tougourt et de Temassin, sur une longueur méridienne de 250 kilomètres et qui embrasse une étendue évaluée approximativement à 111 844 kilomètres carrés, à peu près la surface de la Tunisie.

Dans les communes européennes, les conseils municipaux sont élus par le suffrage des citoyens français, auxquels les étrangers sont associés dans une proportion minime : dès que leur nombre dépasse une centaine, ils ont le droit de représentation dans la commune. Les résidents indigènes, âgés de 25 ans, fonctionnaires, propriétaires ou industriels patentés, déco-

rés ou retraités, peuvent se faire inscrire également sur les listes municipales et nomment des conseillers musulmans, qui participent à toutes les délibérations au même titre que les conseillers français, mais qui ne peuvent dépasser le tiers des membres du conseil et, par une étrange anomalie, n'ont pas le droit de vote pour la nomination des maires et des adjoints[1]; les adjoints indigènes des communes de plein exercice sont toujours nommés par l'administration et peuvent être pris en dehors du conseil municipal et de la commune. Chaque département de l'Algérie est représenté au Parlement par deux députés et un sénateur, élus conformément aux lois électorales de la France; le total des votes par siège parlementaire est proportionnellement moindre dans la colonie que dans la mère-patrie[2].

Chaque département d'Algérie possède également son conseil général, élu de la même manière que ceux des circonscriptions françaises et s'occupant aussi de la plupart des affaires relatives aux voies de communication, aux édifices, à l'instruction publique et aux finances des communes; comme en France, ces conseils se réunissent deux fois par an. Les conseils généraux délèguent dix-huit de leurs membres, six par département, au conseil supérieur de l'Algérie, qui comprend en outre les trois préfets, les trois généraux commandant les divisions et les douze membres du conseil spécial qui assistent le gouverneur général. Cette assemblée, ainsi constituée par moitié, de fonctionnaires qu'a choisis le gouvernement et de citoyens élus par un suffrage au deuxième degré, se réunit une fois par an pour une session d'une vingtaine de jours. Elle établit le budget et fixe la répartition des impôts. Les dépenses annuelles de l'administration sont évaluées à une quarantaine de millions, auxquels il faut ajouter plus de cinquante millions que coûte l'entretien de l'armée. Les revenus annuels de l'Algérie compensent à peu près les dépenses administratives; ils représentent près de la moitié des dépenses, y compris le budget militaire[3]. Les revenus qui proviennent de l'octroi de mer sont répartis entre

[1] Électeurs municipaux dans le département d'Alger le 31 mars 1884 :
Français : 20 686; Musulmans : 18 046.

[2] Nombre des électeurs politiques algériens :

Alger	19 208 en 1881;	22 338 en 1885;	votants : 14 985
Constantine	13 882 »	17 478 »	» 11 700
Oran.	16 144 »	18 521 »	» 11 876
Ensemble . .	49 234 en 1881;	58 337 en 1885.	38 561

[3] Budget de l'Algérie en 1883, sans les frais d'entretien de l'armée :
Recettes . . . . 38 267 000 francs.
Budget des communes en 1880. . . . 18 000 000 »
En 1822, le budget de la Régence d'Alger était de 2 174 000 francs, d'après William Shaler.

les communes algériennes au prorata de leur population; mais, dans ce calcul, les Arabes et même les Israélites naturalisés, par exception au décret de 1870, ne comptent individuellement que pour un huitième : « huit Israélites ou Arabes valent un Européen. » D'ailleurs les impôts de toute nature payés par les Européens représentent une somme beaucoup plus considérable que les taxes des indigènes, six fois plus nombreux. Les impôts arabes pèsent directement sur le produit : seules les terres cultivées en orge et en blé payent l'*achour*, les terres en friche ne sont pas taxées; l'autre redevance principale, le *zekkat*, est exigée par tête de bétail.

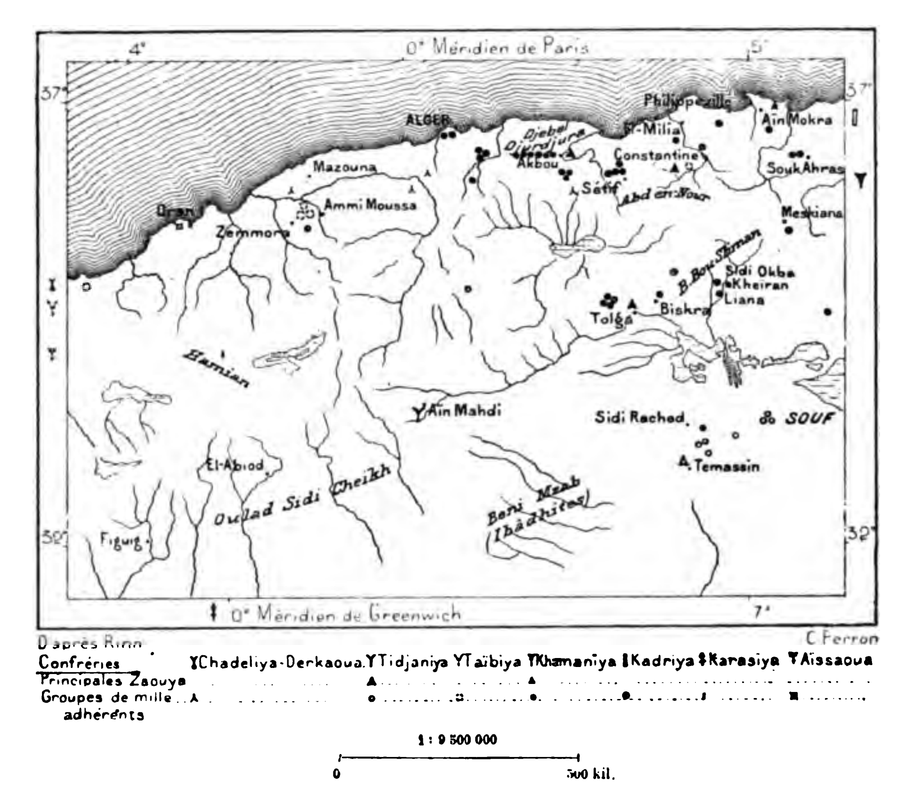
La religion est ce qui divise le plus les habitants de l'Algérie et les empêche de se constituer en un même corps de nation. Pourtant le gouvernement a fait la vaine tentative de franciser, pour ainsi dire, le culte musulman. Avant la conquête, les indigènes n'avaient point de hiérarchie religieuse officielle, mais l'un des premiers soins des Français fut d'introduire dans le pays l'union de l'Église et de l'État. Dès le lendemain de la prise d'Alger, les conquérants faisaient modifier le texte de la prière que les imam prononçaient dans les mosquées pour le chef de l'État : ils prient maintenant pour le « fortuné gouvernement de la France ». Auparavant, le pouvoir civil n'intervenait jamais dans le choix des servants du culte; actuellement les mofti, les imam secondaires et quelques agents religieux subalternes sont désignés par les gouverneurs de l'Algérie parmi les lettrés amis des Français; si ce n'est dans les villes où réside un mofti, chaque imam reste indépendant des membres du clergé et ne relève que de l'autorité civile. Et non seulement l'administration intervient dans les affaires religieuses des musulmans par la nomination des prêtres, elle viole aussi la constante pratique de toutes les sociétés mahométanes, d'après laquelle il est interdit de prier et d'enseigner le Coran « pour un salaire ». Il est vrai que ce salaire est bien minime[1] et qu'il est justifié par la confiscation des biens wakf (vakouf), qui ont été attribués au domaine, à charge par lui de subvenir aux dépenses du culte; mais les musulmans stricts n'en tiennent pas moins en médiocre estime les prêtres rétribués par l'Etat; aux imam français ils préfèrent les marabouts indé-

[1] Dépenses des différents cultes, en Algérie, par tête de fidèle, en 1880, d'après Gastu et Rinn :

7 500	protestants,	jouissant	d'un budget de	83 100	francs,	soit	11 fr. 08 c.	par tête.
310 000	catholiques	»	»	920 100	»	»	2 fr. 95 c.	»
35 665	israélites	»	»	26 100	»	»	0 fr. 75 c.	»
2 842 497	musulmans	»	»	216 340	»	»	0 fr. 08 c.	»

pendants, qui font leurs prières près des tombeaux des saints, ou bien les chorfà des ordres religieux, qui continuent la « chaîne » des docteurs depuis le Prophète[1].

Les marabouts (*marâbot*), quoique sans attache officielle avec le gouvernement français, sont néanmoins peu dangereux pour le nouveau régime. Appartenant en grand nombre à d'anciennes familles dont la généalogie remonte très loin dans le passé, accoutumés à vivre des redevances ou des



N° 122. — VILLES SAINTES ET PRINCIPALES ASSOCIATIONS RELIGIEUSES DE L'ALGÉRIE.

aumônes que leur apportent régulièrement les fidèles, résidant toujours à côté des lieux saints qui attirent les pèlerins, les marabouts sont parfaitement connus de l'autorité française et ont le plus grand intérêt à vivre en bons termes avec elle. Il en est même beaucoup qui acceptent des emplois du gouvernement et se laissent nommer agha ou kaïd ou même briguent les honneurs et les décorations. Parmi les familles ou les tribus « maraboutiques », il n'en est qu'une, celle des Oulad Sidi-Cheikh, qui pendant la dernière génération ait été presque toujours hostile à la France,

[1] Louis Rinn, *Marabouts et Khouan, Étude sur l'Islam en Algérie.*

et cette tribu, qui vit très loin du littoral, dans le Sud Oranais, devait naturellement voir avec le plus grand déplaisir l'approche de conquérants auxquels il faut céder le pouvoir politique et la perception des taxes. Mais, pris en masse, les marabouts représentent surtout l'élément conservateur en religion, et par conséquent ils ont intérêt à s'appuyer sur les autorités civiles pour réprimer le développement des ordres religieux qui viennent leur enlever l'influence et diminuer leur budget : ils considèrent les associations indépendantes du même œil que le clergé séculier de l'Église catholique regardait autrefois le clergé régulier. M. Rinn cite des exemples de marabouts qui n'accueillent point dans leurs écoles d'étudiants affiliés à un ordre religieux.

Ces ordres, qui ont presque tous leur origine au Maroc, et qui communiquent avec le lieu d'origine par Tlemcen et Lalla Maghnia, sont fort nombreux dans l'Afrique française et leur force s'est accrue précisément en raison des faveurs que le gouvernement a répandues sur les imam et les marabouts. L'ordre le plus antique, qui est aussi le plus charitable, est celui de Sidi Abd-el-Kaker el-Djelani, de Bagdad : ses zaouya sont éparses des côtes de la Malaisie à celles du Maroc. Les Tidjâniya, dont les zaouya principales sont Aïn-Mahdi et Temassin, furent naguère les plus puissants et leurs khouan sont répandus jusqu'aux bords du Sénégal; mais leur influence a diminué au profit des Senoûsiya et d'autres ordres. Il est certain que depuis la conquête la foule des *khouan*, — nom qui correspond à ceux de fakir dans l'orient asiatique et de derviche en Turquie, — a beaucoup augmenté. Il ne pouvait en être autrement : dans tout pays où les hommes sont privés soit de la liberté politique, soit de l'indépendance nationale, ils cherchent à se créer au moins un domaine dans lequel l'étranger ne pénètre pas; ils se retranchent dans leurs idées religieuses, afin d'entretenir leur haine contre l'infidèle, et parfois, dans les accès de fièvre religieuse, des insurrections peuvent éclater. Les deux ordres qui ont été souvent frappés par le gouvernement parce qu'ils avaient fourni le plus de recrues aux insurrections, les Rahmanîya de la Kabylie et les Chadelya-Derkaoua des diverses provinces, sont ceux qui se sont le plus rapidement développés depuis que le territoire entier de l'Algérie est occupé par les troupes françaises. Encore est-il impossible de connaître leur véritable force, car la surveillance militaire a fait de ces associations religieuses autant de sociétés partiellement secrètes. Cependant on a essayé à diverses reprises de dresser la statistique des affiliés : d'après M. Rinn, elle comprenait en 1881 près de 170 000 hommes, sur lesquels plus de la moitié, 96 000 individus, appartenant à l'ordre des Rahmanîya. Tous

ces khouan, groupés autour de 355 zaouya, ont près de 2000 mkaddem, sous les ordres d'une vingtaine de chefs. En tenant compte des familles, environ le cinquième des indigènes ferait partie de l'une ou l'autre des seize grandes associations de l'Algérie; d'ailleurs nombre de femmes kabyles feraient partie de sociétés religieuses en qualité de « sœurs »[1]. Il est aussi d'autres confréries qui affectent de se donner une apparence pieuse, mais qui sont de simples corporations ambulantes, chanteurs, danseurs, charmeurs de serpents, acrobates et diseurs de bonne aventure.

Il semble au premier abord que l'organisation religieuse d'une part considérable des sujets musulmans constitue un très grand danger pour la domination française : nombre de publicistes voient dans les ordres religieux autant de sociétés de conspirateurs, unis par la communauté de la foi aussi bien que par la haine du maître ; on dit que le soir, dans les cafés maures, lorsqu'on a cessé de raconter des histoires plaisantes et de réciter des vers, les khouan se rapprochent et se disent à voix basse les prophéties qui annoncent la venue prochaine du Moul el-Saâ, le « Maître de l'Heure » ; ils parlent du jour où le sol musulman sera purifié de la présence des Roumi détestés, et s'excitent mutuellement à la haine contre l'étranger. Sans doute de pareils conciliabules ont souvent lieu, mais les ordres religieux n'ont pas l'unité nécessaire pour donner un corps aux conjurations. Il est vrai que les diverses *triga* professent l'orthodoxie la plus pure et ne diffèrent les unes des autres que par des formules, des gestes, l'ordre des génuflexions et des balancements de corps; il est également vrai que les membres de chaque association sont liés mutuellement par les devoirs les plus stricts de la fraternité; mais il s'en faut de beaucoup que les groupes se considèrent comme solidaires entre eux ; chaque ordre se fractionne même en corps distincts n'ayant de commun que la règle spirituelle, différant les uns des autres par les intérêts des cheikh et mkaddem. La plupart de ceux-ci, comme les marabouts, ont surtout à cœur d'accroître leurs richesses et leur influence; ils ne mentent point en récitant les statuts de l'ordre qui leur défendent toute conspiration politique et cherchent à se faire bien venir de l'autorité constituée; parfois même des chefs religieux accordent à des chrétiens des lettres de protection, des « brevets d'affiliés honoraires », qui leur assurent comme à de véritables frères l'appui de la communauté. Il est rare que des insurrections aient été causées par des motifs religieux et jamais les ordres ne se sont jetés en corps dans une « guerre sainte » : tous les khouan

[1] N. Bibesco, *Revue des Deux Mondes*, tome LVI, 1865 ; — L. Rinn, ouvrage cité.

semblent se rappeler le précepte du soufisme qui leur défend de « s'exposer à la mort dans des entreprises au-dessus de leurs forces ». « Crains les Français! La crainte des Français est la crainte de Dieu! » dit un cheikh religieux à ses disciples dans l'oasis de Khenga[1]. On comprend ce manque d'énergie guerrière chez des hommes qui cessent complètement de s'appartenir : si grande que soit leur haine pour l'envahisseur étranger, ils ont perdu toute initiative pour le combattre. Obligés à une soumission absolue envers leurs chefs « comme envers Dieu même », tenus d'écarter de leur esprit « tout raisonnement bon ou mauvais, dans la crainte que la méditation ne les conduise à l'erreur », n'ayant d'autre ambition que d'imprimer à leurs membres, à leur voix, à leur regard le mécanisme dicté par le rituel, les khouan fanatiques se transforment graduellement en de véritables monomanes, incapables de comprendre et de vouloir[1] : pour faire certaines prières on doit porter sa face sur l'épaule droite en disant *hi*, puis vers l'épaule gauche en disant *hou*, puis la baisser en disant *ha* : sans ces mouvements et ces cris, la prière n'est pas efficace[2]. L'histoire de l'Algérie prouve que là où les insurrections ont acquis une réelle importance, c'est non parmi ces récitateurs abêtis, mais dans les tribus viriles ayant gardé pleine conscience de leur vie politique.

Le gouvernement français a tenté de s'appuyer sur l'Islam en salariant un clergé musulman, mais jusqu'à maintenant il a fait très peu pour rapprocher les indigènes des Français par l'instruction. Les écoles franco-arabes, qui sont ouvertes spécialement aux enfants des indigènes, sont peu nombreuses et pour la plupart très mal entretenues; les écoles spécialement européennes sont ouvertes, il est vrai, aux garçons musulmans, et quelques centaines d'entre eux en profitent, mais la proportion de ceux qui fréquentent les écoles est bien minime pour une population de près de trois millions d'habitants. Quant aux zaouya, que l'on cite quelquefois comme de véritables écoles, c'est à tort qu'on leur donnerait ce nom, car dans ces lieux de récitation religieuse, que l'on évalue à près d'un millier pour l'Algérie, les enfants, au nombre d'environ 30 000, n'apprennent guère qu'à répéter les versets du Coran. Rarement les filles sont admises dans les zaouya; elles n'entrent non plus dans les écoles de fondation française que d'une manière tout exceptionnelle. Il ne saurait en être autrement aussi longtemps que les mœurs obligeront les jeunes musul-

[1] E. Masqueray, *Revue Africaine*, 1878.
[2] Ernest Mercier, *L'Algérie et les questions algériennes*.

manes à se fiancer et à se marier à l'âge où les Européennes jouent encore avec leurs poupées : condamnées d'avance à être séquestrées comme le sont leurs mères, les jeunes Mauresques n'ont que faire de l'éducation qui leur est offerte[1]. Celles qui néanmoins ont été élevées à la française n'ont pu s'accommoder de la destinée qui leur était préparée dans la famille[2] : la plupart se sont déclassées pour échapper à la règle qu'on impose aux femmes de leur nation; dans les familles musulmanes l'instruction donnée aux jeunes filles est considérée d'ordinaire comme ayant la débauche pour conséquence fatale. Tant que le harem ne sera pas ouvert, la femme ne pourra jouir à l'égal de l'homme des droits d'une éducation libre.

Chez les Kabyles, l'instruction est plus appréciée que chez les Arabes, à la fois pour les garçons et pour les filles. Toutes les écoles qui ont été fondées, soit par les administrateurs des communes mixtes, soit par l'université, soit par des congréganistes, pères blancs ou jésuites, et par des missionnaires protestants, sont fréquentées avec zèle. Les jeunes hommes s'empressent de mettre à profit dans leurs voyages les notions qu'on leur a enseignées sur les bancs de l'école, et les jeunes filles, qui ne sont pas condamnées à la vie cloîtrée comme les Mauresques, peuvent étudier sans encourir le mépris des leurs : au contraire, elles n'en sont que plus respectées. Toutes les djemâa demandent que des écoles françaises soient ouvertes sur leur territoire et d'avance elles acceptent le principe de l'instruction gratuite et obligatoire. Chez les Berbères des oasis sahariennes, les écoles sont aussi en grand honneur, et dans plusieurs villes et villages, notamment à Biskra, tous les enfants parlent et écrivent le français : par son école franco-arabe, aussi bien que par la foule des visiteurs qui s'y rendent, pour dire qu'ils ont vu le désert et ses oasis, cet avant-poste des régions sahariennes est devenu l'une des villes les plus françaises de l'Algérie. Les résultats obtenus par les écoles sont très considérables, quoique la routine des programmes adoptés dans la France européenne soit appliquée servilement dans la France africaine : tel enfant kabyle sort de l'école n'ayant appris en géographie que les divisions administratives des États d'Europe, et en histoire que les noms des rois Mérovingiens[3].

Dans l'ensemble, on peut, sans crainte d'erreur, évaluer à plus d'un million, soit au tiers de la population algérienne, le nombre de ceux qui parlent le français, soit comme langue maternelle, soit comme langue apprise.

[1] L. Rinn, ouvrage cité.

[2] Jeunes filles indigènes recevant quelque instruction en 1877, d'après Paul Blanc : 103. (*Économiste français*, 3 mars 1877.)

[3] Paul Bert, *En Kabylie*.

L'arabe, si riche qu'en soit la littérature dans les siècles passés, n'est plus, en Algérie du moins, un idiome qui se prête à l'évolution de la pensée moderne : tous les mahométans qui par leurs études prennent part au mouvement de la science ou simplement à la vie générale de la civilisation, se servent du français pour exprimer leurs idées : à part un journal officiel et quelques publications légales et administratives, les presses algériennes n'impriment que des journaux européens, presque tous français ; les seuls livres arabes que l'on édite sont des traductions faites par des Européens ou bien des ouvrages d'histoire publiés par les soins des sociétés savantes. Aucun indice de renouveau littéraire ne se montre en Algérie depuis un demi-siècle d'occupation française, et si une évolution nouvelle devait commencer pour cette langue, ce n'est pas aux Arabes qu'il faudrait en attribuer le mérite. Les rares indigènes lettrés tiennent surtout à cacher leurs trésors. Des milliers de livres ont été emportés du pays par les familles religieuses qui voulaient échapper à la domination des infidèles ; même en des villes algériennes, de riches bibliothèques sont restées closes pour les Français [1].

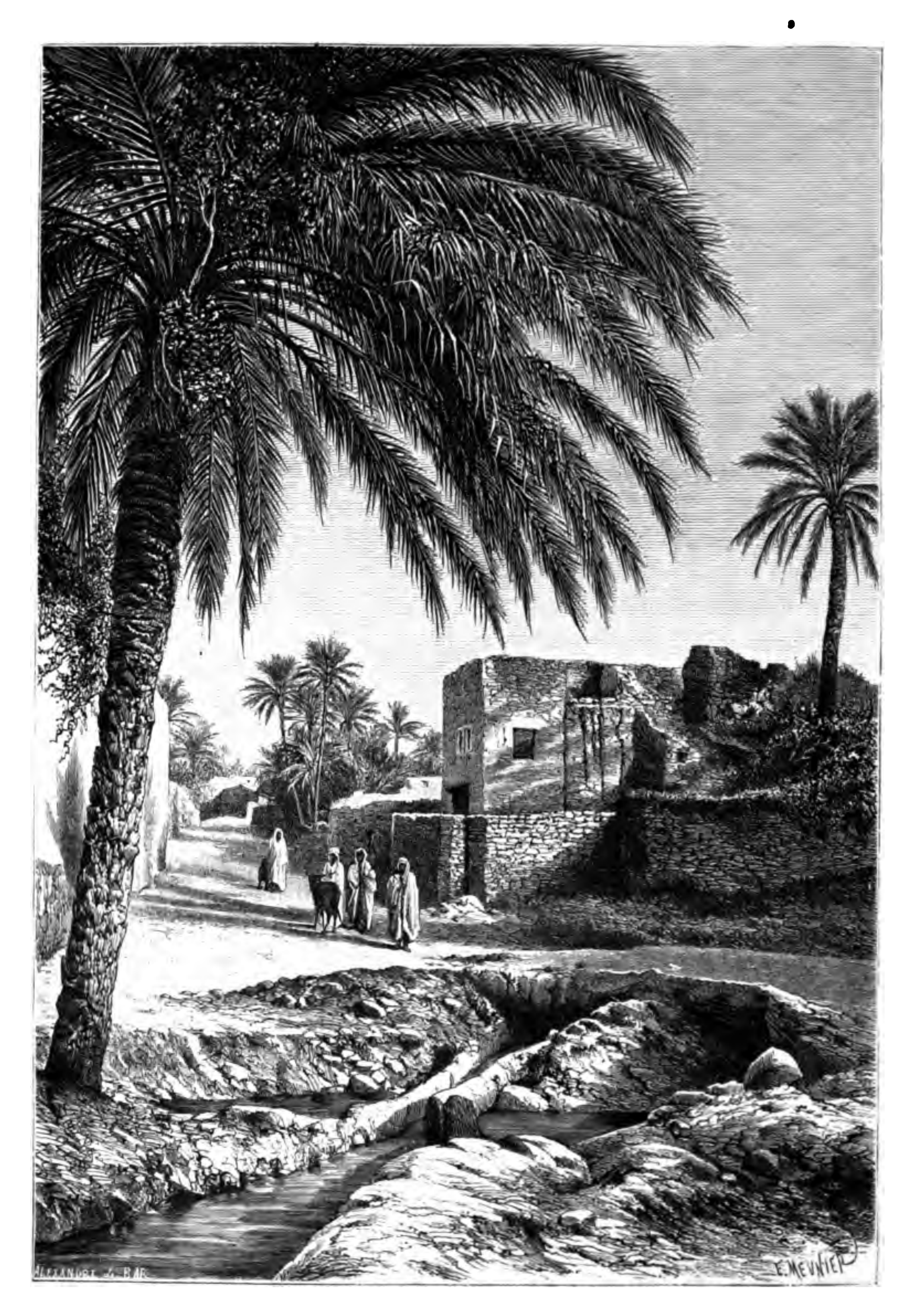
Dans la société européenne de la colonie l'instruction est plus répandue en proportion que dans les pays d'origine : les statistiques des mariages et de la conscription prouvent que le nombre des illettrés est moindre en Algérie que dans les contrées d'Europe d'où sont venus les immigrants [2]. Actuellement la moyenne des Juifs instruits est un peu inférieure à celle des Français : ce qui s'explique par l'état d'abaissement dans lequel la race a été longtemps tenue par ses oppresseurs musulmans ; mais, d'autre part, ce sont les Juifs qui, de tous les éléments ethniques de la population algérienne, tiennent le plus à l'instruction pour leurs enfants : à cet égard, ils ressemblent à leurs coreligionnaires d'Europe et de Tunis. Il est vrai que huit de leurs écoles, dites *midrachim*, sont essentiellement religieuses, n'enseignant que la lecture de la Bible et l'hébreu, mais ces écoles ne reçoivent les enfants qu'en dehors des heures pendant lesquelles les établissements communaux sont ouverts, et la plupart des élèves du midrach fréquentent en même temps une école ordinaire. L'instruction publique, pour laquelle les communes algériennes dépensent en moyenne 17 pour 100 de leurs revenus [3], est organisée sur le même modèle qu'en

[1] Ch. Féraud, *Revue Africaine*, 1874.

[2] Jeunes gens inscrits, en 1881, sur les listes de recrutement de l'Algérie :

Français. .	1 561	sur lesquels	185	complètement illettrés, soit	11,2 pour 100
Israélites .	405	»	174	» » »	43,2 » »
Espagnols .	401	»	194	» » »	48,5 » »

[3] Ernest Mercier, ouvrage cité.



BISKRA. — VUE PRISE DANS UNE RUE

Dessin de A. de Bar, d'après une photographie de M. Neurdein.



France, écoles primaires et secondaires, lycées, écoles normales, facultés de droit, de médecine, des sciences et des lettres. D'après une loi de l'année 1883, toute commune algérienne de plein exercice ou mixte est tenue d'entretenir une ou plusieurs écoles primaires publiques, ouvertes gratuitement aux enfants européens et indigènes; une école communale de filles doit être établie dans toutes les communes ayant plus de 500 habitants. Le traitement du personnel est réglé d'après la loi qui régit l'instruction publique en France[1].

En vertu de la capitulation d'Alger, le gouvernement français s'est engagé à respecter le libre exercice des lois et des coutumes chez les indigènes; cependant il était impossible que les juges français nommés en Algérie n'essayassent pas de restreindre peu à peu la compétence des magistrats musulmans. Bientôt les cadis aux « mains trouées », ces personnages qui, suivant l'expression proverbiale, étaient chargés de « manger la tribu »[2], et dont les jugements étaient sans appel, — sauf recours au bey ou au cadi lui-même, mieux informé, — virent s'élever au-dessus d'eux des tribunaux français, devant lesquels les condamnés pouvaient de nouveau présenter leur cause; néanmoins les cadis prononçaient encore la peine

[1] Statistique de l'instruction en Algérie, dans l'année 1882 :

Salles d'asile : 197, recevant 20 997 enfants, 9251 garçons et 11 746 filles.
Écoles primaires en territoire civil : 726, dont 542 laïques et 151 congréganistes, 21 écoles franco-arabes, 8 écoles juives.

Élèves des écoles primaires :

	Garçons.	Filles.	Ensemble.
Français. . . .	12 553	14 095	26 648
Israélites	5 906	4 633	10 539
Étrangers. . . .	6 617	6 670	13 307
Musulmans . . .	2 814	358	3 172
Total. . . .	27 890	25 756	53 666

Élèves dans le territoire de commandement :

9 écoles franco-arabes	474 élèves	
569 instituteurs musulmans . . .	4426 »	indigènes
Ensemble	4900 élèves.	

Cours d'adultes : 147, avec 3827 auditeurs.

Établissements d'instruction secondaire : 13 avec 3771 élèves, dont 3578 Européens et Juifs, 193 Musulmans.

Instruction supérieure :

École de médecine. . .	66	Européens et juifs,	3	musulmans.
» de droit.	304	»	» 28	»
» des lettres . . .	124	»	» 4	»
» des sciences . .	28	»	» 0	»

[2] A. Pomel, *Des races indigènes de l'Algérie.*

capitale en 1843, et mainte absurdité, consacrée par la superstition des indigènes et par les commentaires du précis de Sidi Khelil et autres traités de jurisprudence, s'est maintenue dans les jugements : c'est ainsi que, tout récemment encore, les tribunaux musulmans sanctionnaient solennellement ce fait physiologique, non connu des médecins d'Europe, que l'enfant peut dormir pendant quatre années dans le sein maternel avant la naissance[1]. Actuellement, les cadis ou juges, au nombre d'environ 150, et les adels ou suppléants constituent une *mahakma* ou chambre de justice qui se rattache dans chaque circonscription aux tribunaux de première instance. Leur jurisprudence, tout en se réglant sur le Coran, doit s'accommoder aussi aux exigences de la loi française, et le cadi qui peut justifier d'une connaissance suffisante de la langue française reçoit une prime annuelle en sus des honoraires. L'instruction qui se donne dans la médersa ou école de droit d'Alger se rapproche de plus en plus de celle des écoles d'outre-mer : les étudiants sont interrogés sur le langage et sur le droit français et sont tenus de suivre certains cours professés dans les hautes écoles. En outre, la société musulmane est graduellement entraînée sous la main de la justice française par l'institution de juges de paix, auxquels s'adressent également Européens et indigènes et dont la compétence est très étendue. Quant aux djemâa ou assemblées municipales des villages kabyles, elles ont été supprimées ou du moins l'exercice de leur autorité a été considérablement restreint : ce sont les juges de paix, au nombre d'une centaine, et les 17 tribunaux de première instance, dans lesquels siège un assesseur musulman, qui se réservent la véritable interprétation de la sonna arabe ou des kanoun kabyles. Des cours d'assises siègent dans les quatre villes d'Alger, Oran, Constantine, Bône, et Alger possède en outre une cour d'appel, la première assemblée judiciaire de l'Algérie.

Les tribunaux algériens sont très occupés : les conditions incertaines de la propriété et l'instabilité des fortunes ont pour conséquence de fréquents recours aux hommes de loi : surtout dans les années de mauvaises récoltes, les saisies, les ventes judiciaires avec enchères et surenchères se succèdent, au grand profit des notaires et des huissiers. Les Arabes sont chicaniers et plaideurs, mais leurs disputes sont généralement réglées sommairement, tandis que celles des colons, également très processifs, sont pour la plupart portées devant les tribunaux. Les procès et les affaires contentieuses s'élèvent annuellement à plus de 20 000 : or, plus de la moitié de ces affaires ayant lieu entre Français, la part de ceux-ci est

[1] [illegible], Revue des Deux Mondes, 1er août 1876.



donc en moyenne d'une affaire par vingt individus[1]; en outre, ils prennent aussi la moitié des 60 000 cas litigieux portés devant les justices de paix. Les étrangers, parmi lesquels les propriétaires sont moins nombreux que chez les Français, se tiennent plus à l'écart des tribunaux[2]. Dans les procès criminels, les jugements, influencés peut-être par la tradition militaire, sont fréquemment plus sévères qu'en France[3] : toute proportion gardée, ce sont les Juifs, puis les Français qui présentent le plus grand nombre d'individus frappés par la justice[4].

L'armée « d'Afrique », formant le dix-neuvième corps, se compose principalement de soldats de toutes armes envoyés de France, mais elle comprend aussi une assez forte proportion d'hommes recrutés en Algérie. La conscription annuelle amène dans les rangs plus de deux mille fils de Français et d'Espagnols[5] ; en outre, trois régiments de *turcos* ou tirailleurs algériens, non compris le régiment de la Tunisie, sont constitués par des volontaires indigènes, presque tous Kabyles, Sahariens et Biskri. Deux régiments de légion étrangère sont formés d'Européens, Suisses, Belges, Allemands, que la misère ou l'esprit d'aventure ont entraînés hors de leur pays. L'armée d'Algérie, considérée comme une sorte « d'exutoire à la mère-patrie »[6], comprend aussi des corps spéciaux, composés d'hommes frappés par la juridiction militaire : trois « bataillons

[1] Justice civile et commerciale en Algérie, pour l'année 1883 :
9 840 procès; 12 787 affaires contentieuses.

[2] Proportion des affaires suivant la nationalité des parties, en 1885 :

Entre Français.	512 pour 1000.
Entre autres Européens	48 » »
Entre musulmans	112 » »
Affaires mixtes.	328 » »

[3] Jugements des tribunaux algériens, en 1885 :

Condamnations	à mort (5 exécutions).	49
»	aux travaux forcés à temps ou à perpétuité . . .	255
»	à l'emprisonnement.	20 059
»	à l'amende	53 347
Acquittements	. . . .	5 625

[4] Nombre des détenus civils dans les maisons centrales, pénitentiers et prisons de l'Algérie, au 31 décembre 1882 :

Français.	564	soit 12 pour 100
Autres Européens	284	» 6 » »
Juifs	80	» 2 » »
Musulmans	3 545	» 80 » »

[5] Conscrits de l'Algérie en 1880 :
1589 Français, 393 Israélites naturalisés, 345 Espagnols. Ensemble : 2227.

[6] Camille Rousset, *Revue des Deux Mondes*, mars 1855.

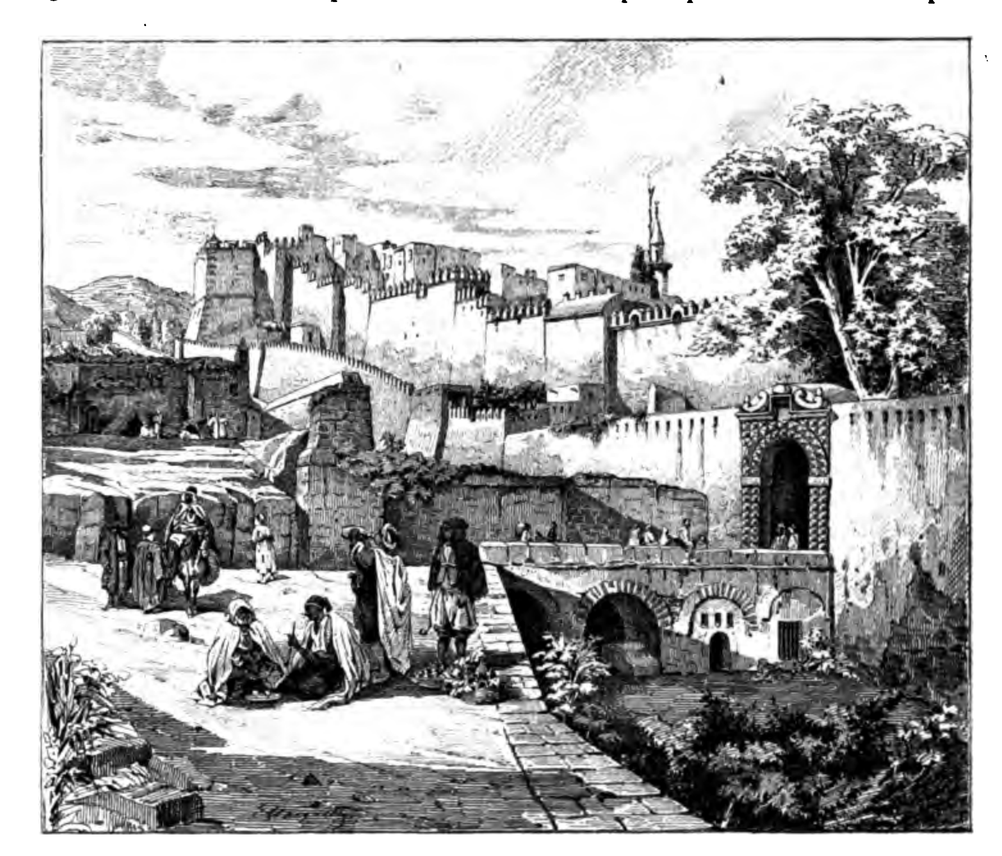
d'Afrique » et cinq compagnies de discipline, souvent détachés pour les services pénibles et dangereux. Quatre régiments de zouaves, dans lesquels s'engagent beaucoup de volontaires, ont été créés en Algérie, de même que, dans la cavalerie, trois régiments de spahis et quatre régiments de chasseurs d'Afrique. La gendarmerie, qui comprend environ un millier d'hommes, fait aussi partie de l'armée. Enfin, il faut considérer comme appartenant également à l'armée les *goum* arabes, c'est-à-dire les contingents de cavaliers équipés que les chefs de tribu doivent, à toute réquisition, envoyer aux généraux pour le service des explorations et des coups de main. Les goum ont à fournir leurs vivres et leurs objets de campement : un peu de farine, un sachet de dattes leur suffisent pour plusieurs jours[1].

Les anciennes fortifications des Arabes et des Turcs ne se voient plus qu'en un bien petit nombre d'endroits ; les kasbah de presque toutes les villes fortes ont été rasées ou tellement modifiées que leur forme primitive est devenue méconnaissable : ce ne sont plus guère que des casernes. Les bastions carrés des murailles, avec leurs gracieuses tourelles d'angle, les portes formidables avec leurs herses et leurs crocs, où l'on suspendait les têtes sanglantes, n'ont plus laissé qu'un nom, comme cette Bab-Azoun d'Alger, que ne put ouvrir l'armée de Charles-Quint. Même les remparts élevés par Abd el-Kader pendant son règne éphémère ont été détruits : on cherche près de Tiaret les ruines de ce qui fut Tagdemt, la forteresse centrale de son empire. Même les fortifications bâties par les Français pendant les premières années de l'occupation sont devenues inutiles ou gênantes autour de mainte ville. Plusieurs places fortes ont dû être déclassées et la ville d'Alger demande de remplacer son enceinte par une ligne de forts détachés sur les cimes du Sahel. Sur le versant du Sahara, où l'on n'a pas à redouter d'attaques de la part d'armées européennes, les postes militaires, comme ceux de Biskra et de Laghouat, sont des casernes fortifiées, ou bien d'anciennes kasbah appropriées aux besoins d'une garnison française. Les Sahariens sont les alliés naturels des Européens contre les Arabes des plateaux et des steppes du versant méridional. Sur les plateaux, des forteresses seraient inutiles. Ce qu'il faut, ce sont des

[1] Armée d'Afrique au 31 décembre 1882 :

Divisions.	Officiers.	Soldats.	Effectif total.	Chevaux.
Alger	834	19 996	20 830	5 941
Oran	949	18 917	19 866	5 476
Constantine. . .	766	18 852	19 818	4 829
Ensemble. .	2 549	57 765	60 514	16 246

routes carrossables qui permettent de gagner en vitesse les nomades les plus légers à la course et de les isoler les uns des autres. Dès que Tagdemt eut été prise et que les massifs du littoral eurent été tournés par des routes frayées vers les hauts plateaux, la conquête de l'Algérie était faite. L'occupation définitive n'était plus que l'œuvre du temps.



ALGER EN 1832. — BAB-AZOUN.
Dessin de Marquette, d'après une ancienne estampe.

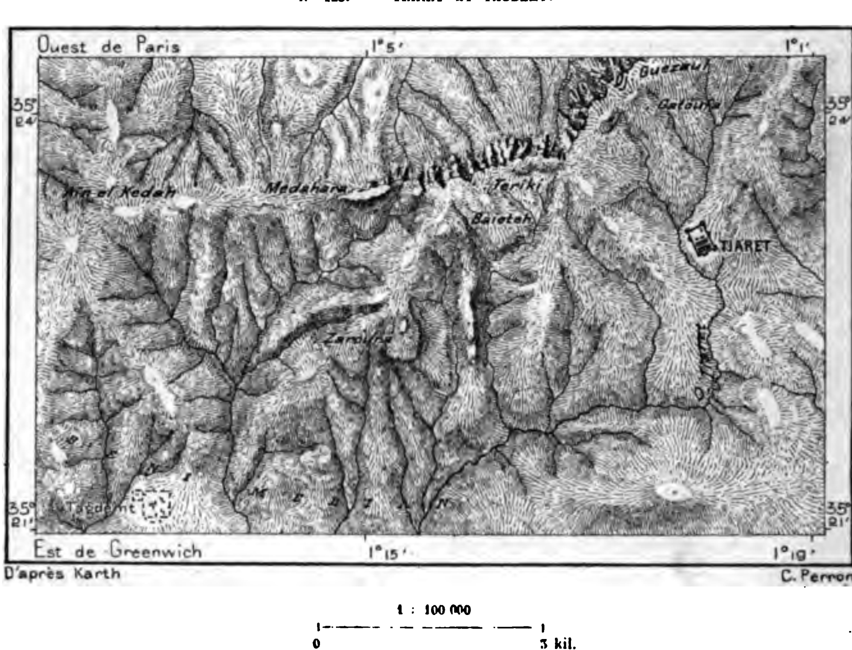
Les limites des divisions militaires coïncident avec celles des départements, Alger, Oran, Constantine, mais il y a quelques différences entre les subdivisions militaires et administratives[1]. Dans chaque division siègent

[1]

Divisions militaires.	Subdivisions.	Divisions militaires.	Subdivisions
Alger	Alger. Aumale. Médéa. Orléansville. Dellys.	Oran	Oran. Mascara. Tlemcen.
		Constantine	Constantine. Bône. Batna. Sétif.

deux conseils de guerre, devant lesquels comparaissent les prévenus de l'armée et des territoires de commandement. Les peines prononcées sont en général très sévères et les prisons militaires ont toujours une forte population de malheureux[1]. En outre, des commissions disciplinaires, qui jugent les cas de faible importance, condamnent les prévenus indigènes à l'amende ou à la détention dans les pénitenciers agricoles[2]. Les « bureaux arabes », qui dépendaient autrefois de l'administration militaire, se trouvent maintenant sous la direction immédiate du gouverneur général : ils constituent le « service des affaires indigènes ». Naguère l'autorité militaire s'étendait à tous les actes de la vie sociale. Le capitaine mariait et prononçait les divorces, il recevait les actes de naissance et de décès, rédigeait au besoin les testaments : à lui seul il constituait un tribunal, sans droit d'appel de la part des justiciables.

N° 123. — TIARET ET TAGDEMT.



1 : 100 000

0 — 3 kil.

[1] Jugements des conseils de guerre algériens en 1882 :

Condamnations	à mort (1 exécution)	36
»	aux travaux forcés ou « publics »	246
»	à la déportation	5
»	à la prison et autres peines	1 221
Acquittements		360

[2] Condamnés militaires en Algérie en 1882 : 3 309.
Indigènes détenus dans les pénitentiers : 140.

Le tableau suivant indique les divisions et subdivisions de l'Algérie, avec les noms des chefs-lieux de commune ayant plus de 1000 habitants agglomérés en 1881 :

DÉPARTEMENTS.	ARRONDISSEMENTS.	COMMUNES.
Constantine. 7 arrondissements, 66 communes de plein exercice, 32 communes mixtes, 7 communes indigènes.	Bône.	Bône, La Calle.
	Bougie.	Bougie, Djidjelli.
	Batna.	Batna, Biskra.
	Constantine.	Constantine, Mila, Tébessa, Condé-Smendou.
	Guelma.	Guelma, Souk-Ahras.
	Philippeville.	Philippeville, Stora, Jemmapes, Collo.
	Sétif.	Sétif, Bordj Bou-Arreridj, Saint-Arnaud.
Alger. 5 arrondissements, 82 communes de plein exercice, 29 communes mixtes, 4 communes indigènes.	Alger.	Alger, Mustapha, Saint-Eugène, Blida, Boufarik, Cherchell, Koléa, Ménerville, Maison-Carrée, Hussein-dey, Douera, Marengo, Aumale, l'Arba.
	Médéa.	Médéa, Boghari.
	Miliana.	Miliana, Téniet el-Haad, Affreville.
	Orléansville.	Orléansville, Tenès.
	Tizi-Ouzou.	Tizi-Ouzou, Dellys.
Oran. 63 communes de plein exercice, 22 communes mixtes, 3 communes indigènes.	Mascara.	Mascara, Frenda.
	Mostaganem.	Mostaganem, Relizane.
	Oran.	Oran, Saint-Denis-du-Sig, Aïn-Temouchent, Saint-Leu, Arzeu, Tiaret, Saint-Cloud, Perrégaux, Mers el-Kebir, Misserghin, Sainte-Barbe-du-Tlélat.
	Sidi bel-Abbès.	Sidi bel-Abbès, Tessala.
	Tlemcen.	Tlemcen, Nedroma, Nemours.

BUREAUX DES AFFAIRES INDIGÈNES.

DIRECTIONS.	SUBDIVISIONS.	CERCLES ET ANNEXES.
Constantine	Tébessa.	
	Batna.	Batna, Biskra, Khenchela, Barika.
	Bône.	La Calle, Souk-Ahras.
	Msila.	
	Sétif.	
Alger.	Aumale.	Aumale, Bou-Sàda.
	Médéa.	Boghar, Djelfa, Laghouat, Ghardaya, Chellala.
Oran.	Daya.	Mascara, Aïn-Sefra, Géryville, Tiaret, Saïda, Aflou.
	Mascara.	
	Tlemcen.	Lalla-Maghnia, Sebdou.

CHAPITRE IV

MAROC

I

Le nom de Maroc donné par les Européens à la région triangulaire de la Berbérie limitée au nord-est, sur la Méditerranée, par l'oued Adjeroud ou Kis au sud-ouest, sur l'Océan, par l'oued Noun, n'a point la même valeur dans le langage des indigènes. D'après eux, le Maroc ou pays de Marrakech, le Marruecos des Espagnols, n'est que l'un des trois États soumis à l'autorité du sultan-chérif. Au nord le royaume de Fez, au sud-est l'oasis de Tafilelt complètent son empire; en outre, de vastes territoires occupés par de nombreuses tribus indépendantes s'étendent dans l'espace désigné sur nos cartes par l'appellation de Maroc. Les habitants de cette contrée n'ont pas de terme commun pour la désigner dans son ensemble[1]. Leur pays, indiqué d'une manière générale, sans délimitation précise des frontières, est le Maghreb el-Aksa, c'est-à-dire « l'Occident Extrême ».

Cette région, vaguement désignée, de la Berbérie occidentale n'en constitue pas moins un tout géographique. Les hautes chaînes du Deren, ses plissements parallèles, ses contreforts et les vallées qui en échancrent le massif pour s'étaler en plaines, d'un côté vers la mer, de l'autre vers le désert, donnent un caractère d'unité à toute la partie nord-occidentale du continent africain comprise entre l'Algérie et les terres basses du Sahara maritime. D'ailleurs, si la cohésion politique n'existe pas au Maroc, une foi religieuse commune et la prière pour la « Majesté chérifienne » donnent aux habitants une certaine solidarité contre l'étranger, et les jalousies de

[1] Jules Erckmann, *Le Maroc moderne*.

puissance à puissance, surtout entre la France, l'Espagne et l'Angleterre, aident à constituer pour l'ensemble du Maroc une sorte de personnalité collective en isolant la contrée du reste de l'Afrique. Dans les limites conventionnelles que la diplomatie fixe au Maghreb el-Aksa, la surface bornée au sud-ouest par une ligne droite que l'on tracerait dans le désert, de l'oasis de Figuig jusqu'à la bouche de l'oued Draa, peut être évaluée à 500 000 kilomètres carrés. Quant à la population, on ne peut, en l'absence de toute statistique, même approximative, en préciser le chiffre. En comparant cette contrée à l'Algérie et à la Tunisie, peu différentes par les conditions du sol et du climat, et peuplée de races d'une même origine, en tenant compte aussi de ce fait, que le Maroc possède de grandes oasis populeuses et qu'il est depuis longtemps épargné par la guerre, on peut admettre comme probable le nombre de huit à neuf millions d'habitants[1]. Les évaluations extrêmes sont de 2 750 000 individus d'après Klöden, de 15 millions d'après Jackson.

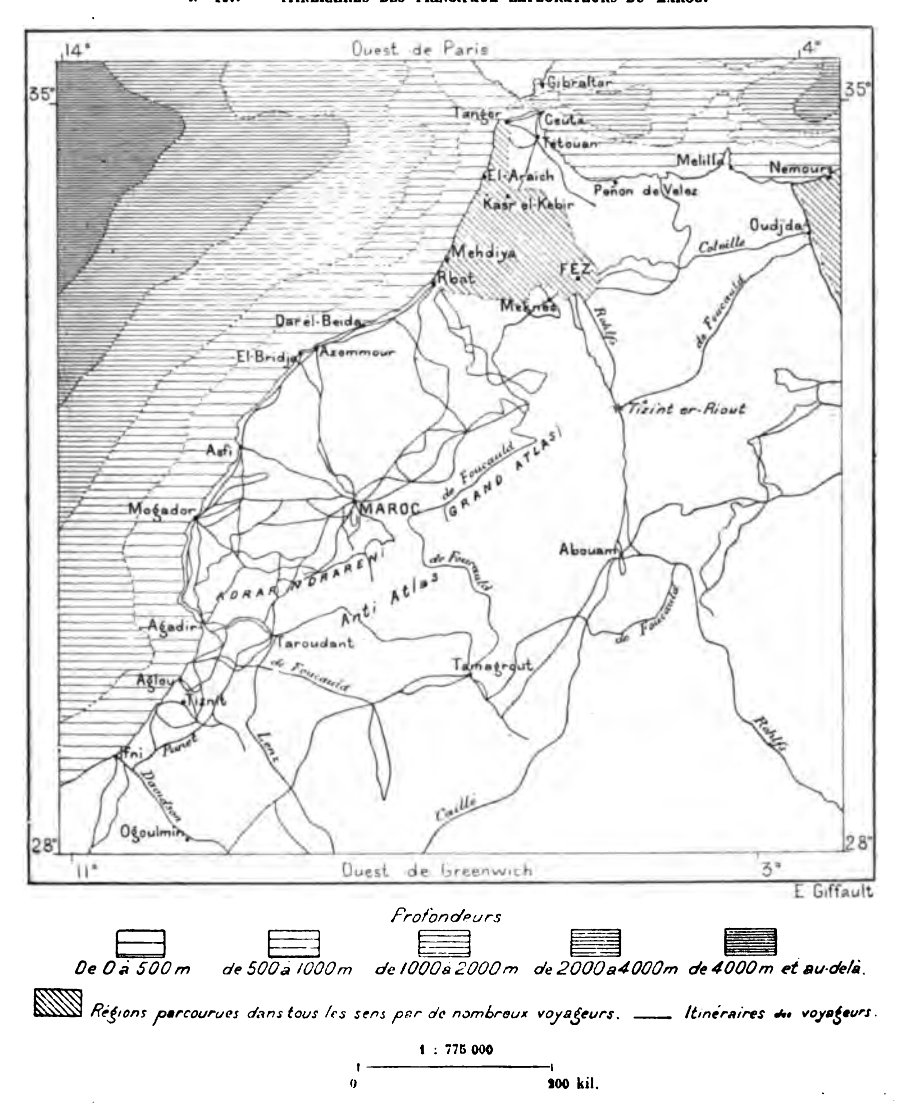
Le Maroc n'a pas encore été parcouru dans toute son étendue par des voyageurs européens. Pendant trois siècles, les descriptions du pays ne furent guère que la reproduction de l'ouvrage écrit par le renégat arabe Léon l'Africain. Le livre de Marmol en fut une première copie, simple plagiat auquel se mêlent quelques réminiscences personnelles et des emprunts faits à Ptolémée. Des missionnaires envoyés pour racheter les captifs, des naufragés demandant le retour dans leur patrie, quelques diplomates se rendant accompagnés d'un grand cortège à la cour du souverain, tels furent, jusqu'à la fin du siècle dernier, les seuls Européens qui pénétrèrent dans l'intérieur du Maroc. Mais en 1789 déjà le médecin Lemprière parcourut la contrée, appelé par l'empereur du Maghreb el-Aksa. Au commencement du siècle, l'Espagnol Ali-bey put aussi visiter librement le Maroc, grâce à la foi qu'il professait, et depuis cette époque un très grand nombre d'autres voyageurs ont suivi les routes du pays entre Tanger, Fez, Meknès et Rbat, entre Maroc, la capitale du Midi, et Mogador. Mais si les chemins du territoire directement soumis au chérif sont battus, pour ainsi dire, par les pas des étrangers, combien peu de territoires indépendants ont reçu la visite des explorateurs !

Le réseau des itinéraires fréquentés indique à peu près exactement par sa forme le tracé des limites qui séparent le bled el-makhzen, c'est-à-dire le pays à conscription », du bled es-siba, l'ensemble des régions dont les tribus refusent à la fois l'impôt et le service militaire. Dans le bled el-

[1] Oscar Lenz, *Timbuktu*.

makhzen, les Européens voyagent en toute sécurité, sans avoir à cacher leur origine, protégés par les autorités de l'empire, mais ils ne sauraient pénétrer sans déguisement dans les contrées occupées par les tribus indépendantes, et ces contrées comprennent à peu près les cinq sixièmes

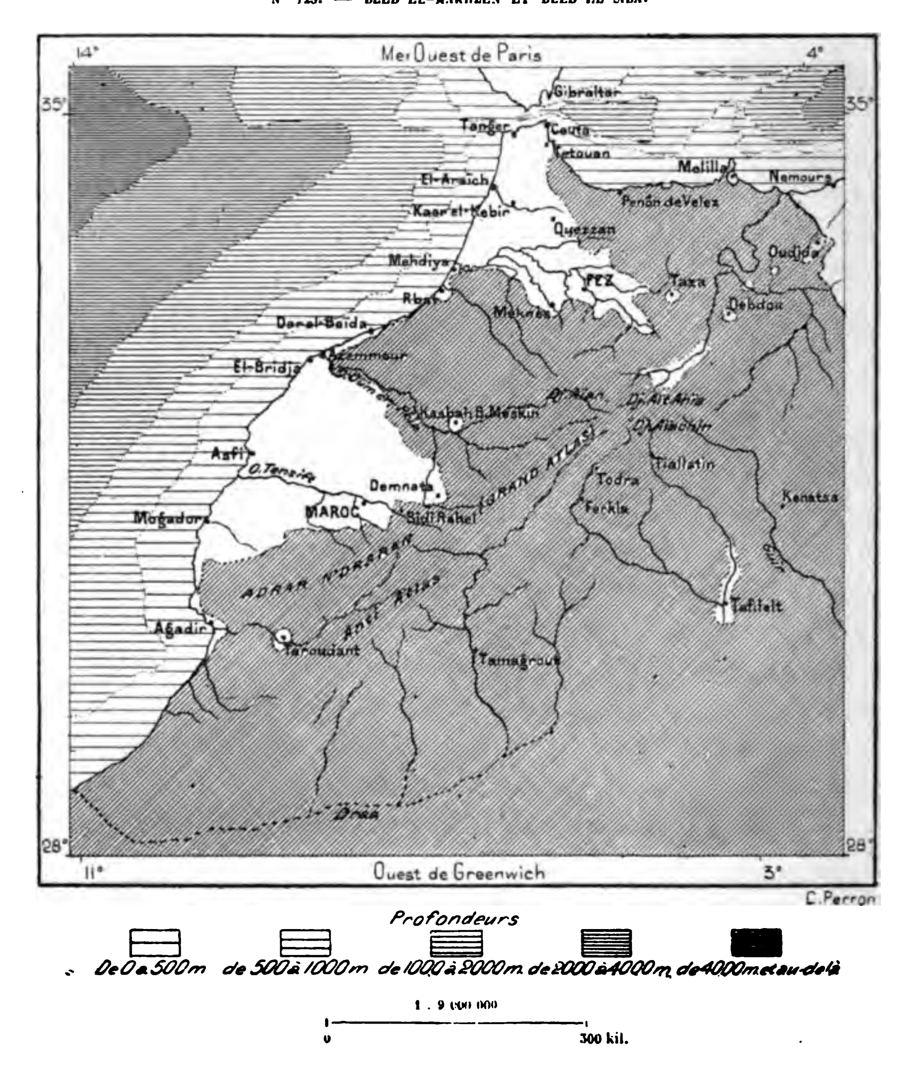
N° 124. — ITINÉRAIRES DES PRINCIPAUX EXPLORATEURS DU MAROC.



du pays désigné sous le nom de Maroc sur les cartes géographiques : les habitants du bled es-siba se disent, non sans raison, que toute exploration de leur territoire par des voyageurs chrétiens aura pour conséquence de faciliter la conquête aux armées, qui tôt ou tard suivent les chemins frayés par leurs pacifiques devanciers. Parmi les régions à peine visitées est ce

pays du Rif que longent chaque année des milliers de navires cinglant à l'est du détroit. Même sur la ligne directe entre Fez et Maroc, bien des espaces montueux ne sont encore connus que par les rapports des indigènes. Enfin l'Atlas, l'Anti-Atlas et tout le versant du désert, jusqu'aux

N° 125. — BLED EL-MAKHZEN ET BLED EL-SIBA.



itinéraires des colonnes françaises sur les frontières de l'Algérie, n'ont été traversés que par deux ou trois voyageurs : de l'expédition de Caillé on ne connaît guère que le tracé approximatif; Rohlfs a contourné au nord la grande chaîne de l'Atlas et Lenz ne l'a traversée qu'à son extrémité méridionale. M. de Foucauld, déguisé en juif, a fait dans l'intérieur du Maroc un voyage beaucoup plus complet; il a franchi l'Atlas sur plusieurs points,

reconnu le premier la chaîne du Bani, déterminé plus de quarante positions astronomiques et rapporté trois mille chiffres d'altitudes. Mais le réseau détaillé de ses itinéraires, ses cartes spéciales et l'exposé de ses recherches n'ont pas encore été publiés. Il importe que ces documents voient le jour, car nul voyage n'a plus fait pour nous révéler cette contrée mystérieuse dont, il y a plus de quatre siècles déjà, Portugais et Espagnols tentèrent l'annexion au monde politique européen.

C'est dans la région du Maroc que le système de l'Atlas atteint sa plus grande hauteur. La chaîne maîtresse est orientée du sud-ouest au nord-est, précisément suivant l'axe de l'Afrique nord-occidentale, du cap Blanc par le cap Bojador jusqu'au promontoire d'Alger; toute la région côtière du Maroc, entre l'embouchure de l'oued Sous et celle de la Molouya, est située, pour ainsi dire, en dehors de la masse continentale de l'Afrique, dominée par des massifs qui appartiennent déjà à la zone intermédiaire qu'a percée le détroit de Gibraltar. Quoique assez régulière dans son ensemble, la chaîne n'est pourtant pas absolument rectiligne; elle est légèrement infléchie, formant une sorte d'arc dont la convexité est tournée vers le Sahara; en outre, la crête, érodée de part et d'autre par l'action des anciens glaciers et celle des eaux, décrit de nombreuses sinuosités. Sa longueur totale, sans compter celle des chaînes qui s'y rattachent et qui continuent en Algérie le système atlantique, est évaluée à 600 kilomètres, du cap Gher, au nord de l'oued Sous, jusqu'au djebel Aïachin, qui constitue au nord-est le grand massif de diramation. Aucun nom général n'est appliqué par les Marocains à l'ensemble de la chaîne; mais la partie occidentale est désignée par l'appellation d'Idraren, « les Monts », ou même d'Idraren Deren [1], qui semble être une répétition du même sens. Ce mot de Deren est évidemment le même que celui de Dyris ou Dyrin, connu de Strabon.

Le djebel Aïachin (Aïachi), qui commence au nord-est la grande chaîne de l'Atlas, paraît être un des plus hauts massifs du Maroc : d'après Rohlfs et de Foucauld, les seuls explorateurs modernes qui jusqu'à maintenant aient décrit cette partie de l'Atlas, — car René Caillé fait à peine mention de cette partie de son voyage, — les cimes de l'Aïachin se distinguent des crêtes environnantes par la blancheur de leurs dômes et de leurs pointes : Rohlfs dit même, comme le fit jadis le général romain Suetonius Paulinus, que ces montagnes sont couvertes de « neiges perpétuelles » ; mais c'est

[1] Adrar n'Deren, d'après de Foucauld.

au milieu du mois de mai que le voyageur parcourait ces régions et les indigènes qu'il interrogea ne parlaient peut-être que des neiges qui se maintiennent dans les crevasses et les ravines où ne pénètrent pas les rayons solaires. Quoi qu'il en soit, l'Aïachin, appelé aussi djebel Magran, atteint probablement 3500 mètres de hauteur et n'est dépassé que par un petit nombre de cimes dans cette crête de l'Atlas qu'el-Bekri disait être la « plus grande montagne de la Terre ». Évidé par les eaux qui rayonnent dans tous les sens, à l'ouest l'Oum er-Rbia, au nord-ouest le Sebou, au nord-est la Molouya, au sud-est l'oued Guers, au sud l'oued Drâa, le haut massif, composé principalement de grès et de schistes, donne naissance à des chaînons latéraux qui constituent des faîtes de partage entre les bassins fluviaux divergents. A l'ouest se prolonge la crête de l'Aït-Ahia, continuée par celle de l'Aïan et par des avant-monts pierreux qui dominent les plaines de Fez. Au nord-est, une des ramifications de l'Aïan, le djebel Tamarakouit, suit la direction normale du système atlantique; une de ses dépressions est emplie par le beau lac Sidi Ali Mohammed, reflétant un cercle de forêts dans ses eaux pures : les Arabes donnent à ce lac alpin le nom de dhaya, comme aux flaques périodiquement desséchées qui parsèment les hauts plateaux de l'Algérie. Au nord-est, le Tamarakouit se continue par un faîte qu'interrompent le cours de la Molouya, puis la vallée de l'oued Charf, et qui se termine en Algérie par les monts de Tlemcen; en plusieurs endroits cette « hauteur des terres » offre le caractère d'un large plateau. Si riche en chaînons latéraux, le djebel Aïachin, comparable à un tronc dont les branches s'étalent au loin et dont la tige maîtresse a été brisée, s'abaisse rapidement et se termine soudain par les escarpements du djebel Terneït, prodigieuse falaise environnée de plaines, qu'il domine d'environ 2000 mètres. Ce bastion, qui forme l'extrémité septentrionale de la puissante chaîne atlantique, est d'un aspect grandiose[1]; le contraste est saisissant entre les monts qui, du côté de l'ouest, ferment complètement l'horizon, et l'étendue sans bornes des plateaux que les eaux et les glaces descendues de l'Atlas ont probablement nivelés jadis. De même en Algérie, les montagnes de Tlemcen se terminent au-dessus du plateau marocain par les parois superbes du Ras Asfour[2].

Au sud du djebel Aïachin, la chaîne principale, que nul voyageur européen n'a encore traversée dans cette partie de son développement, paraît se maintenir à une hauteur de plus de 3500 mètres : on y signale, au sud

[1] De Foucauld, *Ouvrage manuscrit.*
[2] O. Mac-Carthy, *Notes manuscrites.*

de Sefrou, une brèche dite Teniet el-Baks ou « Col des Buis », près duquel est le « tombeau des Touatia », ainsi nommé parce que vingt-trois hommes des oasis de Touat y périrent dans la neige[1]. M. de Foucauld nous apprend même que, sur un espace de plus de 150 kilomètres, au sud des cols qui contournent la face septentrionale de l'Aïachin, sur la route de Fez à Tafilelt, il n'y a point de passages pratiqués par les caravanes. Plus loin, vers le sud-ouest, se succèdent plusieurs brèches qui permettent de pénétrer du bassin de l'Oum er-Rbia dans celui de l'oued Drâa. Les principales sont celles du Tizi n'Glaouï, large dépression qui s'ouvre entre deux massifs de la chaîne, à l'est le djebel Aniemer, à l'ouest le djebel Tidili, couvert de neiges. Les trois cols du Tizi n'Glaouï sont praticables toute l'année; mais pendant l'hiver il y tombe une si grande quantité de neige, que les voyageurs doivent s'arrêter dans les villages les plus rapprochés du seuil : à la première éclaircie, ils s'empressent de franchir la crête.

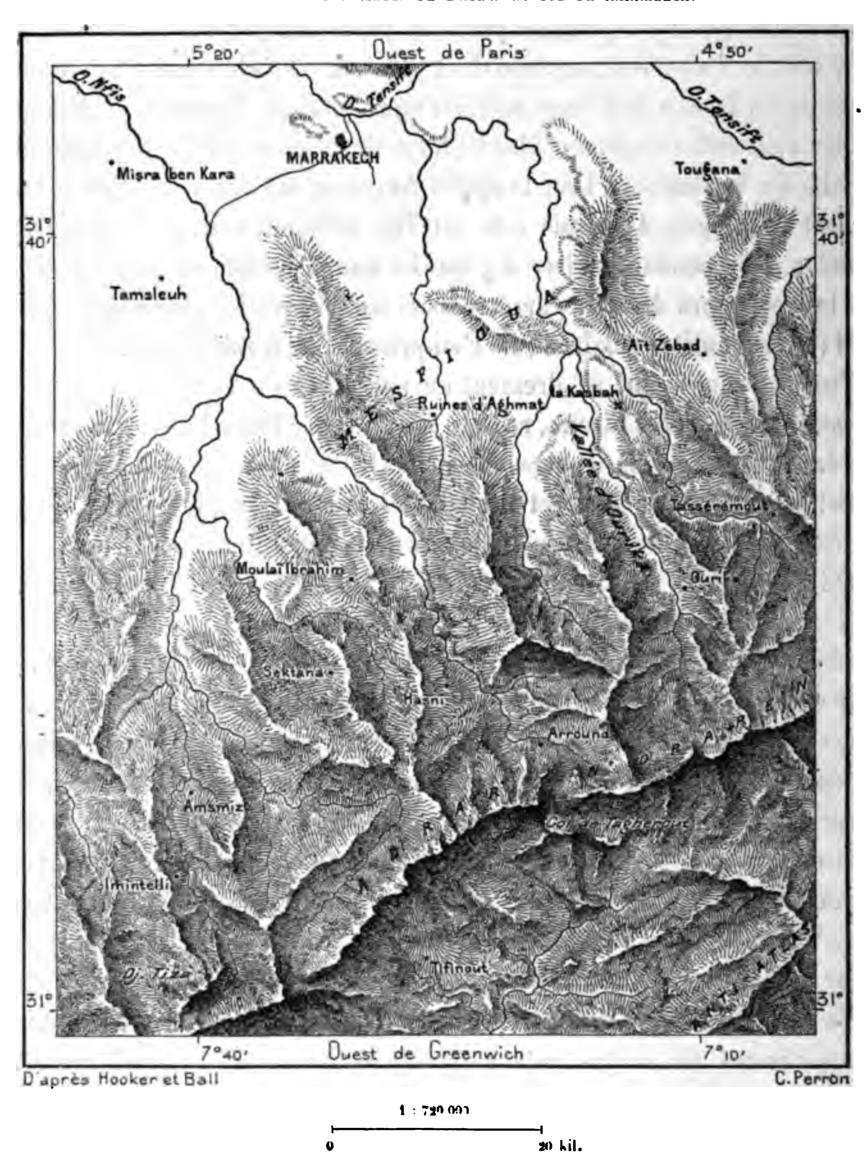
L'un des monts qui se dressent au sud-ouest de la dépression du Tizi n'Glaouï est le djebel Siroua, roc nu, d'apparence formidable, dont le dôme suprême est revêtu de « neiges éternelles[2] ». C'est la plus haute montagne de cette partie de la crête et probablement aussi la plus élevée de tout l'Atlas; elle constitue, un peu en dehors de la crête du Grand Atlas, le nœud montagneux qui rejoint le « Petit Atlas » à la chaîne principale, entre les deux bassins de l'oued Sous et de l'oued Drâa. Quant au Miltsin, que l'explorateur Washington a mesuré en 1829, aucun voyageur n'a pu l'identifier depuis, ce nom étant inconnu aux habitants de Maroc et de la banlieue : d'après Ball et Hooker, il faudrait y voir une montagne située à 61 kilomètres au sud-est de Marrakech, à l'origine de la vallée d'Ourika; en corrigeant les mesures de Washington, qui s'était trompé sur la véritable distance de cette montagne, on trouverait que l'altitude de sa croupe suprême est de 4070 mètres. Plusieurs sommets qui constituent cette partie de la crête au sud-est de Marrakech, paraissent avoir à peu près la même hauteur : vue de cette capitale, la chaîne de l'Atlas se développe sur une moitié de l'horizon en un rempart à peine dentelé, que les neiges cessent de draper aux premiers jours de l'été; quelques stries blanches se voient seulement çà et là dans les ravins; d'après Maw, l'altitude moyenne du Deren dans l'horizon de Maroc serait de 3900 mètres, et les pics les plus hauts ne dépasseraient pas cette crête de plus de 200 mètres : ainsi l'Atlas est très inférieur aux Alpes pour la hau-

[1] Delaporte; — Renou, *Description géographique de l'empire de Maroc.*
[2] De Foucauld, ouvrage cité.

teur des cimes, mais par son altitude moyenne sur une longue étendue, d'au moins 160 kilomètres, il n'est égalé par aucune des chaînes alpines[1].

Le col de Tagherout, qui franchit la chaîne presque sous le méridien de

N° 126. — CRÊTE ET PASSAGES DE L'ATLAS AU SUD DE MARRAKECH.



Maroc et d'où l'on redescend au sud dans la haute vallée de l'oued Sous, est encore très élevé : il s'ouvre probablement à 3500 mètres et les ravins d'accès

[1] Hooker and Ball, *Journal of a Tour in Morocco.*



LE DJEBEL TIZA. — VUE PRISE DU COL DE TAGHEROUT

Dessin de Taylor d'après Hooker et Ball.

sont en maints endroits très difficilement accessibles aux animaux de transport; mais à une trentaine de kilomètres vers l'ouest une large brèche offre un chemin facile aux caravanes; du haut du djebel Tiza, qui se dresse en pyramide à l'occident de la chaîne et qui atteint encore 3350 mètres, on aperçoit à 1200 mètres plus bas cette porte ouverte entre des rochers couleur de rouille. A l'ouest, la chaîne, qui se reploie dans une direction perpendiculaire à l'Océan, reprend une altitude moyenne inférieure à 3000 mètres, jusqu'à une autre profonde échancrure d'environ 1200 mètres, par laquelle passe la route de Maroc à Taroudant, dans la vallée de l'oued Sous : c'est le Tizi ou « Col » par excellence, appelé aussi Bibaouân et Bibân, c'est-à-dire « les Portes ». Le Danois Höst, les Anglais Lemprière et Jackson, l'Allemand Lenz, ont franchi l'Atlas par cette route pierreuse, d'accès difficile aux chameaux. Au delà du passage, l'Atlas maritime offre encore un aspect superbe et quelques-uns de ses pics dépassent 2500 mètres. Les marins qui contournent le cap Gher ou le djebel Aït-Ouakal, promontoire extrême de l'Atlas, voient la crête se hausser vers l'intérieur, de degré en degré.

L'Atlas n'ayant été franchi qu'en un bien petit nombre de points par les explorateurs européens, sa constitution géologique est encore partiellement inconnue. On sait toutefois que les grès y forment d'énormes assises ; on y a trouvé aussi des schistes anciens, des calcaires et des marbres, et le faîte médian de la grande chaîne du Deren paraît être composé de masses porphyriques; des diorites et des basaltes se voient en diverses parties de la chaîne; le djebel Tiza, gravi par Ball et Hooker, est un dôme de porphyre qui s'est fait jour à travers des micaschistes ; au sud de Marrakech, M. Balansa a vu des schistes à fougères, rochers que l'on trouve presque toujours dans le voisinage des terrains houillers. A l'extrémité septentrionale du grand Atlas, les vallées du versant tourné vers le désert sont creusées dans le granit[1]. La nature des roches de la chaîne principale est révélée surtout par les débris épars sur les pentes, jusque dans le voisinage de la capitale du midi. Ce seraient là, d'après Maw, des apports d'origine glaciaire. Aux altitudes de 1750 à 2400 mètres, les vallées qui s'inclinent vers l'Atlantique sont remplies de moraines latérales, médianes et terminales, que le géologue anglais dit ne différer en rien de celles des Alpes; en outre, des collines entièrement composées de débris glaciaires se succèdent à la base des montagnes en une large zone, interrompue de distance en distance par les bouches des vallées :

[1] Rohlfs, *Reise durch Marokko.*

ces amas de débris auraient été déposés par d'immenses champs de glace qui recouvraient les escarpements des monts et qui, en se retirant, ont laissé entre la grande chaîne et les collines de déblais morainiques une large dépression, une sorte de rimaye qui témoigne des changements de climat ayant eu lieu dans la contrée[1]. A l'est de l'Atlas, sur les grands plateaux oranais qui se prolongent dans l'axe du système orographique, les ondulations de terrain qui se succèdent comme des vagues marines auraient une origine analogue. Un chott ayant quelques affluents temporaires occupe une partie du plateau : c'est la sebkha de Tigri, parsemée de gour d'argile rougeâtre. Il ne forme pas un bassin unique, mais se divise en plusieurs dépressions secondaires, dont l'altitude est comprise entre 1119 et 1137 mètres, et qui s'emplissent d'eau en hiver dans les parties les plus basses[2].

Il existe un grand contraste entre les deux versants de l'Atlas. La face des monts tournée vers les vents pluvieux de l'Atlantique est çà et là verdoyante; elle est même en certains endroits, notamment vers son extrémité septentrionale, couverte d'admirables forêts, quoique dans le Maroc, aussi bien que dans le reste du Maghreb, les bergers aient l'habitude de livrer les bois et les brousses aux flammes afin de renouveler la végétation des pâturages. Mais sur la face tournée vers le désert, et presque partout beaucoup plus escarpée que le versant opposé[3], on ne voit que la roche nue, comme brûlée par le souffle aride qui remonte des sables. Pourtant les escarpements méridionaux de l'Atlas sont dans presque toute leur étendue protégés contre les vents desséchants du Sahara par une chaîne parallèle qui sert d'écran, pour ainsi dire. Des nœuds montagneux rattachent cette chaîne à la rangée du grand Atlas, et des torrents y prennent leur source pour se développer vers le sud-ouest ou vers le nord-est, parallèlement à l'axe des montagnes. L'ensemble de ces arêtes, rompu en plusieurs fragments par les bouches des rivières qui s'écoulent dans le désert, a été désigné par les géographes sous le nom de « Petit Atlas » ou d'Anti-Atlas : c'est ainsi qu'en Asie, le Liban, le Taurus, le Caucase sont accompagnés par d'autres chaînes, Anti-Liban, Anti-Taurus, Anti-Caucase. Dans sa partie occidentale, au sud de l'oued Sous, l'Anti-Atlas, aperçu par Ball et Hooker du haut du djebel Tiza, leur parut avoir une hauteur d'environ 3000 mètres : les croupes suprêmes offrent un profil d'une grande régularité, sans pointes ni brusques saillies. Rohlfs, qui traversa l'Anti-Atlas, dans son voyage de Taroudant à Tafilelt, est d'avis que cette

[1] Ball and Hooker, ouvrage cité.
[2] H. Duveyrier, *Historique des Explorations au sud et au sud-est de Géryville.*
[3] Oskar Lenz, *Timbuktu.*

arête atteint au plus la moitié de l'élévation de la chaîne principale, soit environ 1500 mètres[1]. Vers les sources de l'oued Sous, l'Anti-Atlas ne constitue pas une chaîne proprement dite, mais un ensemble de rochers nus parsemés de cirques verdoyants. Une des gorges qui le traversent est une cluse, à peine large de cinq pas, ouverte entre des parois de marbres multicolores et reflétant la lumière de leur face polie. Vers l'est, l'Anti-Atlas est connu par les indigènes sous le nom de djebel Chagheroun.

La base méridionale de ces monts est partiellement enfouie dans les sables du désert. Une large zone parfaitement unie en apparence sépare le Petit Atlas d'une autre saillie de rochers qui se développe parallèlement à l'axe atlantique. Cette dépression intermédiaire est connue sous le nom de Feïja ; le mur rocheux qui, au sud-est, en marque la limite est le Bani. Ce n'est pas une arête considérable par ses dimensions, car elle s'élève seulement à deux ou trois cents mètres au-dessus du sol environnant et sa plus grande épaisseur, de l'une à l'autre base, varie d'un à deux kilomètres; au sommet c'est un simple lame rocheuse, une « taillante » comme certaines crêtes schisteuses des Alpes françaises. Sans chaînons latéraux ni contreforts, le Bani commence, dit-on, près de Tamagrout, sur le Drâa, et se continue au nord de cette rivière jusqu'à l'Atlantique, sur une longueur de près de 600 kilomètres, presque sans inflexion, et sans massif qui serve de point d'appui à la bizarre muraille de rochers. De distance en distance, le Bani est percé de portes ou défilés, de *kheneg*, généralement fort étroits, en amont desquels se réunissent cinq ou six rivières apportant au Drâa par un canal unique les eaux versées par des monts du Petit Atlas ; un de ces kheneg est tenu par les Beraber comme le lieu d'origine de la nation ; ils y viennent tous les ans en pèlerinage pour y offrir des sacrifices et s'y livrer aux repas et à la danse. Les parois du Bani n'offrent que la roche pure, sans couche de terre, sans végétation dans les anfractuosités. Dans toute son étendue, le mur se compose d'un grès d'apparence calcinée et revêtu d'une croûte noire et brillante[2]. Quelle est la cause dont l'action finit par recouvrir ainsi la pierre d'une sorte d'écorce, alors que les escarpements des monts composés d'autres roches gardent leur éclat et leurs couleurs primitives? Les grès du Bani sont probablement d'origine dévonienne, comme les grès noirâtres qu'on trouve dans le Sahara central. Comme eux ils sont tantôt polis, tantôt striés, cannelés, guillochés, ce qui s'explique parfaitement par l'inces-

[1] *Mein erster Aufenthalt in Marokko.*
[2] De Foucauld, ouvrage cité.

sante friction des sables ; mais si l'on peut attribuer, probablement avec raison, le vernis de la surface rocheuse à des actions atmosphériques ou solaires, on n'en a point encore expliqué le mode précis de formation[1].

Le relief et l'orientation du Bani, parallèlement à l'Atlas et à l'Anti-Atlas, permet de le comparer à la dernière vaguelette qui meurt sur une plage en avant des grandes vagues. Mais encore au delà de cette ride continue qui borde la rive, se voient de petits liserés écumeux laissés sur le sable par chaque flot qui déferle. C'est ainsi que dans le désert marocain, entre le mur du Bani et la vallée du Drâa, émergent çà et là des saillies rocheuses : les indigènes leur donnent le nom de « serpents »; ils ressemblent en effet de loin à des reptiles allongés sur le sable. Comme le Bani, ces serpents de pierre sont orientés du sud-ouest au nord-est, suivant l'axe du système atlantique. A l'orient de l'oued Drâa s'étend une région montueuse qui forme le prolongement des montagnes bordières du Sud Oranais ; quelques-unes des cimes ont un aspect bizarre : ce sont des murs crénelés, des pyramides, des tours ; entre Figuig et Tafilelt, Rohlfs en vit une qui ressemblait à une nef d'église flanquée de son clocher; un instant il se crut le jouet d'une illusion d'optique.

A l'ouest du Grand Atlas, les chaînes secondaires ne sont pas disposées parallèlement à la crête principale; elles s'en détachent au contraire en développant leurs faîtes inégaux dans la direction de la mer. Un de ces chaînons, qui commence vers l'extrémité occidentale de l'Atlas, près du col de Bibaouan, s'élève par quelques cimes à plus de 1000 mètres et, sous le nom de djebel Hadid ou « montagne de Fer », va mourir au bord de la mer, entre Mogador et la bouche de l'oued Tensift. Un autre chaînon, qui serpente au nord du Maroc, a des croupes de terre à 900 mètres de hauteur; en outre, de nombreux massifs aux contours arrondis s'élèvent en divers endroits au milieu de la plaine. Entre Mogador et Maroc on remarque aussi des gour pareils à ceux qui sont épars dans le désert du Maghreb oriental, entre Ghadâmès et le Mzab : ce sont des monticules calcaires de 80 à 100 mètres de hauteur, à talus d'éboulement réguliers, se terminant par une dalle ou couvercle de grès à bords verticaux. Toutes les tables horizontales se trouvent au même niveau : ce sont les restes d'une ancienne couche superficielle du sol, que les intempéries ont découpée en rondelles, graduellement rétrécies. Tandis que des formations rocheuses sont détruites, il en est d'autres qui grandissent. Ainsi la plaine du Maroc est couverte d'une croûte de tuf s'étendant comme un manteau sur toutes

[1] G. Rolland, *Notes manuscrites.*

les inégalités du sol : cette croûte calcaire, qui varie en épaisseur de quelques centimètres à près d'un mètre, offre en maints endroits l'aspect de l'agate et sa consistance est telle, que l'on peut creuser la terre en dessous pour y établir des caves où l'on dépose des céréales ou d'autres provisions; ces silos sont désignés par les Espagnols sous le nom de *matamoras*, dérivé de l'arabe. Ce n'est certainement pas à des apports fluviaux qu'est due la formation de cette couche calcaire, car elle s'étale également sur les croupes et dans les creux : il faut en attribuer l'origine à l'action du soleil, qui évapore rapidement l'eau de pluie tombée dans le sol; celle-ci remonte à la surface en portant avec elle des molécules calcaires qui se déposent en minces pellicules : c'est un phénomène analogue que l'on observe en maints endroits de l'Oranie et qui se produit aussi, sous les climats tempérés l'Europe, à la surface des amas de briques empilées dans les usines[1]. Sur le littoral marocain, des fragments de laves et des cendres volcaniques sont enfermés dans les roches de formation moderne; peut-être ces débris proviennent-ils des cratères des îles Canaries, apportés au-dessus du bras de mer par les vents alizés.

De tous les faîtes latéraux qui se détachent du Grand Atlas sur le versant atlantique, le plus élevé et le plus étendu est celui qui prend son origine vers l'extrémité septentrionale de la chaîne maîtresse et qui sépare les hautes vallées du Sebou et de l'Oum er-Rbia. Le djebel Aïan, souvent couvert de neige, est le nœud central d'où se ramifient les diverses branches montagneuses de cette région faîtière. Jusqu'à nos jours, cette partie du Maroc est restée presque inconnue des géographes, et les cimes, aperçues de loin, n'en ont pas été mesurées. Les vallées de ce haut labyrinthe sont occupées par des populations berbères qui ne payent point de tribut et ne fournissent point de soldats aux souverains. Un espace de forme triangulaire dont la pointe est au port de Rbat, à l'embouchure de l'oued Bou-Regrag, est ainsi détaché du bled el-makhzen, et, de part et d'autre, les habitants soumis des deux parties du Maroc, du nord et du sud, sont obligés de contourner à l'ouest par le littoral ces montagnes des Berbères indépendants.

Le Maroc septentrional est occupé par des massifs montagneux qui se rattachent indirectement au système de l'Atlas. D'un côté l'oued Sebou, qui se déverse dans l'Atlantique, de l'autre la Molouya, affluent de la Méditerranée, circonscrivent par leurs vallées respectives et celles de leurs affluents un espace de forme quadrangulaire dont les crêtes ne sont pas orientées

[1] Maw, *Geology of Marocco and Great Atlas*; — Adamoli, *Esploratore*, anno I.

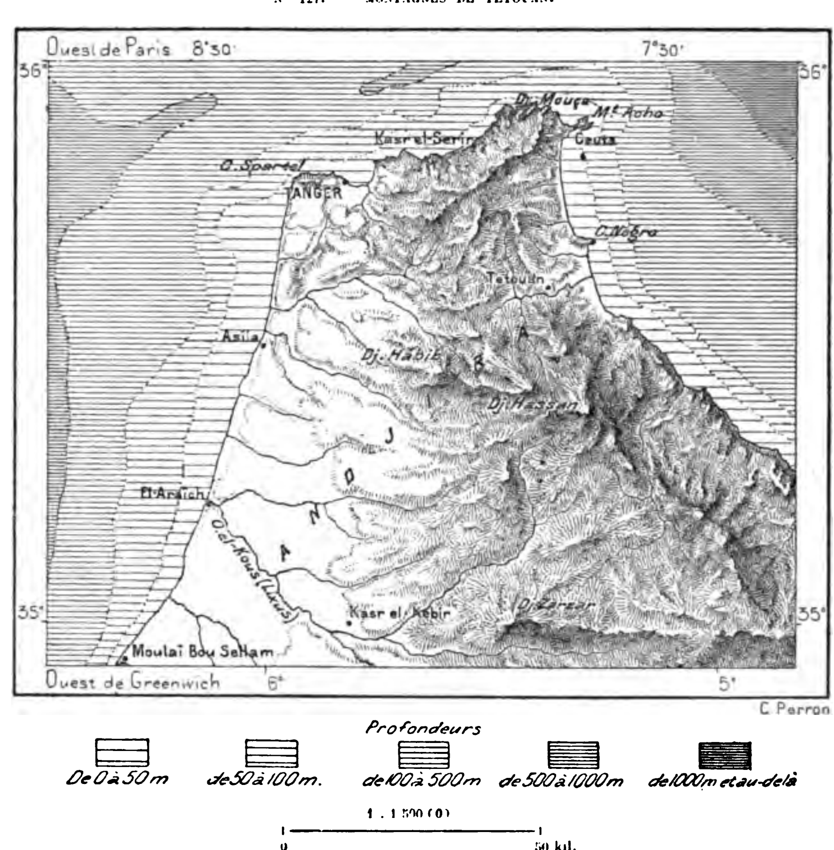
dans le même sens que l'Atlas : un seuil, dont l'altitude n'a pas été mesurée, mais qui probablement n'atteint pas un millier de mètres, sépare les deux régions, sur la route de Fez à Tlemcen; une grande partie de l'espace intermédiaire est occupée par des collines d'argile rougeâtre[1]. Dans la région du nord, le relief principal des terres se rapproche du littoral méditerranéen; c'est là que se dressent les djebel les plus élevés, dirigeant par les saillies de leurs crêtes la navigation côtière. L'ensemble des hautes terres, où domineraient, d'après Lenz, les formations anciennes, s'abaisse vers le Rif, c'est-à-dire vers le « Rivage », de manière à présenter un versant montagneux qui se développe en un vaste hémicycle, du promontoire de Tres Forcas à la pointe de Ceuta. Le massif central du vaste demi-cercle porte le nom de Sanhedjat-Serir ou de « causse des Sanhedja », rappelant ainsi l'immigration de ces antiques populations berbères. Dans le voisinage de la côte, les monts les plus élevés se dressent à l'ouest de Tétouan : ce sont les sommets de Beni-Hassan : d'après les cartes marines, le point culminant atteint 2010 mètres. Le djebel des Beni-Hassan se continue au sud par le Mezedjel, par le djebel el-Kmas et le Zarzar, dominant la ville de Ouezzan de sa masse conique. Les monts de Beni-Hassan forment une rangée d'un aspect superbe, ressemblant par la forme à des rochers de Gibraltar juxtaposés sur un piédestal commun[2]. Les eaux ruisselantes, les prairies, les bois et les cultures des pentes font de cette contrée l'une des régions les plus charmantes de la Berbérie, contrastant d'une manière admirable avec les escarpements arides et sauvages du Rif, qui s'étendent à l'est.

Les montagnes qui bordent le détroit, en face de Gibraltar et des promontoires espagnols, n'ont ni la hauteur, ni la majestueuse apparence, ni la belle végétation des monts de Beni-Hassan, mais elles doivent une grande célébrité à leur position au bord du grand chemin suivi par les navires. En se prolongeant au nord, la chaîne bordière, appelée djebel Haouz, se termine à la pointe d'Afrique par le djebel Belliounech, dit en espagnol sierra de Bullones : c'est la crête que les anciens avaient appelée Septem Fratres[3]. D'un côté, ce massif projette à l'est l'étroite péninsule qui s'unit par un isthme fortifié au massif insulaire de Ceuta; de l'autre, il s'avance au nord pour former le promontoire du Djebel-Mouça, le pilier méridional de la Porte d'Hercule. Ce pilier, l'antique Abyla, partagé en deux par une fissure verticale, n'est guère moins superbe que le rocher

[1] Colville, *Ride in Petticoats and Slippers.*
[2] De Foucauld, ouvrage cité.
[3] Tissot, *Recherches sur la Géographie comparée de la Maurétanie Tingitane.*

de Gibraltar, et sa hauteur (856 mètres) est plus considérable; mais, de près ce n'est plus qu'une masse informe, un chaos de rocs, où quelques arbres croissent çà et là sur le flanc des précipices. Des loups, des sangliers et des singes en habitent les retraites : aussi les Espagnols lui donnent-ils le nom de sierra de las Monas, ou « montagne des Guenons ». Strabon l'appelait « Éléphant », et le profil de la montagne, vu du large, justifie en

N° 127. — MONTAGNES DE TÉTOUAN.



effet cette appellation ; d'après le témoignage de Pline, les forêts qui croissaient il y a dix-huit siècles dans cette région de l'Afrique étaient peuplées d'éléphants[1].

A l'ouest de l'Abyla, d'autres cimes se succèdent le long de la partie la plus resserrée du détroit; mais au delà du cap Ciris la côte commence à s'infléchir vers le sud par une succession de courbes, que séparent les unes des autres les promontoires détachés du djebel Haouz. Soudain, au delà de

[1] Tissot, ouvrage cité

Tanger et de ses falaises, la côte change de direction et s'enfuit vers le sud. Au-dessus du cap qui forme l'angle nord-occidental du continent d'Afrique, s'élève la montagne de Spartel ou Ichbertil, le Tarf ech-Chakr des indigènes, haute de 314 mètres. Une première rangée de falaises borde la mer, puis d'autres roches verticales ceignent la pente d'un demi-cercle de précipices et la cime elle-même est entourée de parois abruptes qui lui font une sorte de couronne. Le cap Spartel est l'ancien promontoire Ampelousion, la Pointe « des Vignes » : de la contrée proviennent encore les meilleurs raisins du Maroc, et l'on a trouvé de très grands ceps de vigne dans la terre quand on a établi les fondations du phare de premier ordre qui éclaire maintenant l'entrée du détroit; la cité voisine, el-Araïch, a pour blason des grappes de raisin qu'un homme soulève avec effort. Quelques grottes ont été creusées par le heurt des vagues dans les falaises du cap Spartel. L'une d'elles fut jadis consacrée à Hercule; près de là se dressait le tombeau d'Antée, et les Romains crurent même avoir retrouvé le corps du géant, « long de soixante coudées[1] ». Sur cette « fin des terres » d'où les navires s'élançaient pour entrer dans l'océan sans bornes était symbolisée la lutte entre les forces aveugles de la nature et le génie triomphant de l'homme.

A 5 kilomètres au sud du cap Spartel, une saillie rocheuse borde encore la côte : c'est là que les guides montrent une caverne qu'ils disent être la « grotte d'Hercule » mentionnée par les anciens : agrandie par les carriers, qui viennent y tailler des pierres meulières, elle s'arrondit en voûtes et se prolonge au loin sous le rocher. De ce côté c'est le dernier promontoire. Au delà s'étend jusqu'aux brumes de l'horizon la plage inculte et nue sur laquelle l'infortuné don Sebastian fit débarquer et déployer ses vaillants Portugais, tous condamnés comme lui à périr sur le champ de bataille de Kasr el-Kebir. Des buttes insulaires qui servirent d'emplacement à des villes et à des villages s'élèvent au milieu de vastes marais qui paraissent être le reste d'un lac; des ruisseaux promènent leur cours paresseux à travers le cordon des dunes littorales. Jusqu'à Mogador, sur un espace de plus de 600 kilomètres, le littoral atlantique offre presque partout, même au pied des collines bordières, une plage basse et dangereuse que les navires cherchent à éviter; c'est à plus de cinquante kilomètres au large que commence la ligne de fond de 200 mètres. Sur cet énorme développement de côtes, la falaise la plus considérable est celle du cap Cantin, dont les assises alternantes de marnes grises et rouges, de

[1] Plutarque, *Vie de Sertorius.*

calcaires et d'argiles ferrugineuses, se terminent, ici en paroi verticale, ailleurs en degrés inégaux. Les dunes qui bordent la côte sont naturellement fixées par des lentisques en broussailles qui recouvrent tous les talus tournés du côté de la mer. Des indices de soulèvement ont été remarqués sur divers points de la côte; une ancienne plage, contenant des couches de coquillages, se poursuit le long de l'Atlantique à une hauteur moyenne de 20 mètres au-dessus du niveau actuel des eaux[1]. Mais, d'après quelques auteurs, on observerait actuellement un phénomène contraire, au moins sur un point du littoral : la ville de Mogador se trouverait dans une aire de submersion graduelle[2].

Plus abondamment arrosé par les pluies que le reste du Maghreb, le Maroc verse dans la mer un plus grand nombre de rivières, et quelques-unes d'entre elles, quoique bien affaiblies à leur embouchure par l'évaporation et par les saignées latérales, n'en restent pas moins supérieures aux cours d'eau d'Algérie par leur masse liquide. D'après Ball et Hooker, qui d'ailleurs ne donnent pas les noms des observateurs, le débit moyen des rivières du Maroc qui descendent de l'Atlas vers l'Atlantique serait d'environ 225 mètres cubes. Pourtant aucun des oued marocains ne sert à la navigation; les seuls bateaux qu'on y trouve sont des bacs de forme primitive.

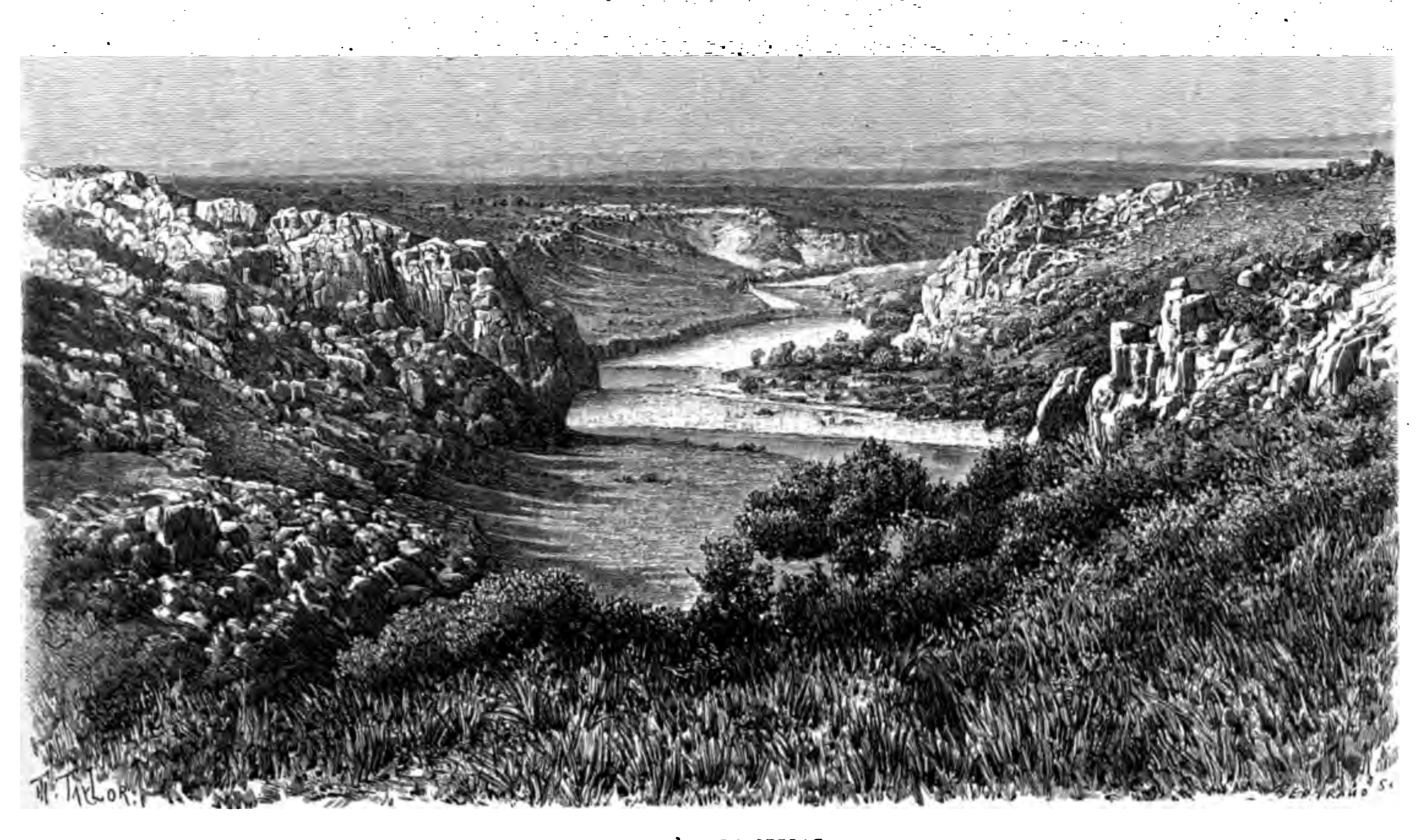
Sur le versant méditerranéen du Maroc, la Molouya est le fleuve principal. Alimenté à son origine par les neiges de l'Aïachin, toujours blanc de frimas, il roule une assez grande quantité d'eau, que grossissent des affluents venus de l'est, notamment l'oued Za, dont le bassin comprend une petite partie de la province d'Oran. La Molouya (M'louya) est la Molochat, Maloua ou Malva des anciens; de leur temps son cours était considéré comme une frontière naturelle entre les deux Maurétanies, Césarienne et Tingitane; de même aux époques berbère et arabe, jusqu'en 1830, elle séparait la Berbérie algérienne du Maghreb el-Aksa : les traités de la Tafna et de Tanger ayant déplacé vers l'est la frontière géographique, les deux rives du fleuve se trouvent actuellement en territoire marocain. Les îles dites Zaffarines, de la tribu berbère des Beni-Djafer, qui vit sur la côte[3], commandent au nord-ouest la bouche de la Molouya et l'issue de sa vallée : disposées en demi-cercle, à quelque distance du rivage que frange le

[1] Maw, mémoire cité.
[2] Beaumier, *Bulletin de la Société de Géographie;* — Tissot, mémoire cité.
[3] Tissot, *Recherches sur la Géographie comparée de la Maurétanie Tingitane.*

promontoire d'Ageddin ou cabo de Aguas, elles abritent la rade la moins dangereuse de tout le littoral du Rif; les navires mouillent derrière ce puissant brise-lames quand souffle le redoutable vent du nord-est : l'île occidentale s'élève à 135 mètres au-dessus du niveau marin. A l'époque des crues, les eaux abondantes de la Molouya sont quelquefois entraînées par la houle jusque dans le voisinage des îles.

A l'ouest, toute la région littorale du Rif, trop étroite pour que les rivières puissent y prendre un grand développement, ne présente qu'une série de petites vallées descendant à la mer. Au delà, le massif triangulaire qui se prolonge dans la direction de l'Espagne a quelques rivières, grâce à l'abondance des pluies qui tombent sur les montagnes de Beni-Hassan; mais la plupart de ces cours d'eau ne sont que des ruisselets : tel le gracieux oued ech-Cherat, qui se déverse dans la mer près de Tanger. Immédiatement au sud du cap Spartel, le versant atlantique, plus large que la pente tournée vers la mer Intérieure, est aussi parcouru par des rivières plus longues. Un premier fleuve, l'oued el-Khous, qui reçoit ses eaux des escarpements occidentaux des monts de Beni-Hassan, a son embouchure à une soixantaine de kilomètres au sud du détroit. Plus loin, la côte sablonneuse, bordée de dunes et d'un « ourlet rocheux » qui arrêtent l'écoulement des ruisseaux et les forcent à s'étaler en longs marais parallèles au rivage, se poursuit, à peine infléchie, dans la direction du sud-ouest. Dans la forme du littoral rien n'indique l'issue d'une large vallée fluviale, quoique le plus grand fleuve du Maroc, le Sebou, le Soubour (Sebur) des Phéniciens, vienne déboucher en cette région de la côte : d'une rive à l'autre la plage marine se continue avec une régularité parfaite. Le Sebou est le cours d'eau le plus abondant de l'Afrique septentrionale « après le Nil » : Pline l'avait surnommé le « magnifique ». Large de cent à trois cents mètres dans sa plaine inférieure, que parsèment des ruines romaines[1], il coule en méandres entre des berges terreuses de 7 mètres de hauteur, qu'il dépasse parfois dans les crues : sa profondeur moyenne est de 5 mètres. On pourrait donc utiliser le Sebou pour la navigation, du moins pendant une grande partie de l'année : de petits bateaux à vapeur, remorquant des chalands à fond plat, remonteraint le fleuve sans peine jusque dans le voisinage de la capitale[2]; mais tous les transports de denrées, tous les voyages entre le littoral et les lieux d'étapes de la vallée situés sur les routes de Fez se font par terre. Les

[1] Tissot, ouvrage cité.
[2] Oskar Lenz, *Timbuktu*

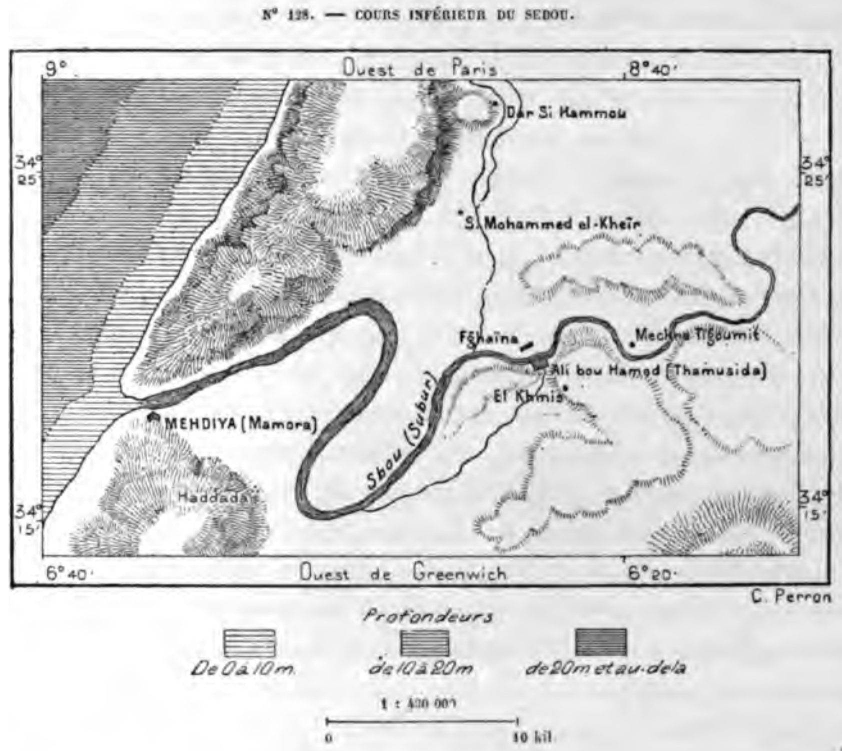


LA RIVIÈRE DE CHERAT

Dessin de Taylor, d'après une photographie communiquée par M. S. Reinach.

tribus riveraines sont trop remuantes pour qu'un commerce régulier puisse s'établir par la voie fluviale. Néanmoins il est peu de régions du Maroc dont l'importance économique soit plus considérable. La vallée maîtresse du Sebou est la voie de communication naturelle entre le bassin méditerranéen de la Molouya et le littoral atlantique ; elle forme la ligne de séparation géographique entre le système de l'Atlas et les montagnes du Rif, et c'est dans les riches campagnes arrosées par le Sebou que se trouve Fez,

N° 128. — COURS INFÉRIEUR DU SEBOU.



la première cité de l'empire. Les voyageurs qui suivent la route du littoral, de Tanger à Mogador, franchissent le Sebou au moyen d'un bac, construction primitive, qui ne dispense pas les passants de patauger dans la vase[1] ; la marée remonte jusqu'à une grande distance dans le courant du fleuve. Pour faciliter au sultan et à son cortège le passage de l'oued el-Khous, on fabrique parfois une sorte de pont flottant en roseaux ou bien en outres gonflées, recouvertes de terre et de planches[2].

A une trentaine de kilomètres au sud-ouest du Sebou, un autre fleuve, le

[1] Décugis, *Bulletin de la Société de Géographie de Paris.*
[2] Drummond Hay, *Western Barbary.*

Bou-Regrag, ainsi nommé d'une tribu disparue, se déverse dans la mer par une coupure ouverte dans un plateau rocheux peu élevé. Ce cours d'eau ne prend pas son origine dans les cirques neigeux du Grand Atlas comme la Molouya, le Sebou, l'Oum er-Rbia et le Drâa; il naît dans les monts avancés qui limitent au sud le territoire de Fez et son cours développé ne dépasse probablement pas 200 kilomètres. Néanmoins le Bou-Regrag a pris dans la géographie politique du Maroc une importance plus considérable que tous les autres cours d'eau : il marque la limite entre les deux royaumes de Fez et de Maroc, et près de là, au poste avancé de Ad Mercurios, s'arrêtait le territoire de la Maurétanie Tingitane[1].

La rivière Oum er-Rbia ou la « Mère des Pâturages », ainsi nommée de la richesse de ses bords en étendues herbeuses, naît comme le Sebou dans le massif septentrional du Grand Atlas, et comme ce fleuve il roule une puissante masse liquide : Renou et Hooker le désignent même, probablement à tort, comme le cours d'eau le plus abondant du Maroc. Pendant des semaines entières de la saison pluvieuse, les voyageurs sont obligés de camper sur ses bords, attendant que l'eau ait assez baissé pour leur permettre le passage : les seuls esquifs dont on se serve sur ce fleuve sont des radeaux de joncs, semblables aux tankoua du lac Tana, en Éthiopie. Durant les sécheresses, le fleuve est guéable en maints endroits, mais il roule constamment son flot jusqu'à la mer et les chaloupes d'un faible tirant d'eau peuvent y pénétrer en franchissant la barre. Au sud, sur un espace d'environ 200 kilomètres, jusqu'à l'embouchure de l'oued Tensift, aucun autre cours d'eau ne s'épanche dans la mer. Le plateau des Doukkala, qui occupe la région de l'intérieur, se termine au-dessus des flots par un rebord élevé qui ne permet pas aux eaux de pluie de s'ouvrir un chemin vers l'Atlantique.

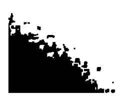
L'oued Tensift, dans le bassin duquel se trouve la ville de Maroc, n'est pas au nombre des grands cours d'eau du Maghreb; en cet endroit l'Atlas s'est déjà rapproché de la mer et sa hauteur moyenne a baissé; d'ailleurs, les pluies sont beaucoup moins abondantes sous cette latitude que dans la région septentrionale : en été, la bouche du Tensift est, à marée basse, complètement fermée par une barre de sable. L'oued Sous, le Subus des anciens, qui prend sa source et développe son cours entre l'Atlas et l'Anti-Atlas, est aussi un fleuve intermittent, qui se gonfle en hiver et tarit presque entièrement en été, dans la partie inférieure de son cours; cependant il a toujours un peu d'eau; en mars, lorsque Lenz le traversa, en aval

[1] Ch. Tissot, mémoire cité

de Taroudant, à une centaine de kilomètres de son embouchure, le Sous était un simple filet de 3 à 4 mètres en largeur et de 30 à 50 centimètres en profondeur[1]. L'oued Assaka, qui longe le pied méridional de l'Anti-Atlas, est encore plus souvent à sec et les voyageurs qui ont parcouru la contrée n'ont souvent rencontré que des sables dans son lit : de là l'incertitude qui jusqu'à ces dernières années s'est maintenue dans le tracé des cartes sur son cours véritable.

Quant à l'oued Drâa, qui par la longueur de son lit est de beaucoup le plus grand cours d'eau du Maroc, il reste aussi très inférieur par sa masse liquide à la Molouya, au Sebou, à l'Oum er-Rbia, et même il est rare qu'il atteigne l'Atlantique. Ses sources principales s'épanchent des cirques neigeux du Grand Atlas; sur un espace d'environ 300 kilomètres, de l'Idraren Deren proprement dit jusqu'à l'Aïachin, toutes les eaux du versant méridional de la grande chaîne descendent vers le Drâa, qui s'échappe au sud par une succession de défilés à travers le djebel Chagheroun, continuation de l'Anti-Atlas : c'est dans cette partie de son cours que le Drâa et son principal affluent, le Dadès, roulent la plus grande quantité d'eau; sur un espace de 1000 kilomètres en aval des gorges, la rivière ne cesse de diminuer, bue par les cultures de ses bords, par l'évaporation et par l'infiltration dans les sables. Sorti des cluses supérieures, le Drâa coule d'abord dans la direction du nord au sud, bordé à droite et à gauche d'une lisière de palmiers dont la largeur varie de 500 mètres à trois kilomètres; en certains endroits, le Drâa effleure le désert par l'un de ses méandres : une de ses rives est blanche de sable, tandis que l'autre disparaît sous la verdure. Mais après avoir contourné l'extrémité orientale de la chaîne du Bani, puis les murs parallèles des « Serpents » noirs, le Drâa, épuisé par les canaux d'irrigation qui se ramifient à droite et à gauche dans les palmeraies, n'a plus un flot suffisant pour se maintenir en courant régulier. Il s'étale en une vaste dépression, la Debaya, qui est alternativement un lac sur lequel les oiseaux s'abattent en nuées, un marécage, puis une plaine humide qu'on laboure et qu'on ensemence en céréales. En aval de la Debaya, le Drâa, dont le cours reste parallèle à l'axe du système atlantique, se dirige vers le sud-ouest, dominé de chaque côté par de hautes berges, si élevées en certains endroits, qu'en cheminant dans le lit sablonneux du fleuve on pourrait croire qu'on suit un défilé entre deux chaînons montagneux[2]. De distance en distance, des kheneg

[1] O. Lenz, *Timbuktu*. — G. Rohlfs, *Mein erster Aufenthalt in Marokko.*
[2] Gerhard Rohlfs, ouvrage cité.



s'ouvrent au nord dans les rochers, laissant passer, lors de la fonte des neiges ou des fortes pluies, l'excédent des eaux tombées sur l'Anti-Atlas; mais d'ordinaire ces lits de torrents n'apportent rien dans le fleuve. Alors le « Nil » du Maroc n'a plus une goutte d'eau superficielle dans son cours inférieur. D'après la tradition locale et les documents historiques, le Drâa, où nageaient les crocodiles et les hippopotames et qui abritait des éléphants dans ses forêts riveraines, descendait jadis jusqu'à la mer, s'unissant aux flots salés par une large embouchure. Maintenant son courant n'atteint l'Océan qu'au temps de la fonte des neiges et seulement pendant les années exceptionnelles : des décades se passent sans que les riverains du Drâa maritime voient un filet d'eau serpenter dans le lit sableux. Cependant un peu d'humidité doit filtrer dans les profondeurs, puisque les cultures du lit fluvial donnent régulièrement leurs moissons; en maints endroits on y creuse des puits où l'eau s'amasse peu à peu. En 1850, lorsque Panet le traversa, vers la fin d'avril, le Drâa était une vraie rivière : sa largeur était d'environ 150 mètres, et la couche d'eau, au milieu du courant, était de 60 à 70 centimètres.

Le torrent qui, sous les noms de oued Zis et d'oued Guers, descend directement au sud du nœud montagneux, à l'extrémité septentrionale du Grand Atlas, fournit une course bien moins longue que l'oued Drâa : après avoir arrosé les oasis de Tafilelt, à 250 kilomètres de ses premières sources, il se perd dans le désert et nul voyageur n'a pu dire encore si son lit se continue au sud, à travers les grandes dunes, soit pour se reployer à l'ouest vers le Drâa, soit pour se rattacher à l'est au bassin du Messaoura ou pour se maintenir indépendant dans la direction du Niger. Le système hydrographique de l'oued Guir, qui commence immédiatement à l'est de l'oued Zis dans les derniers cirques du grand Atlas, est mieux connu dans sa partie supérieure, grâce aux expéditions nombreuses qui ont été faites dans cette direction par des colonnes françaises et aux renseignements que l'on a obtenus des pèlerins et des marchands. L'oued Guir se réunit aux rivières de Figuig, à celles qui descendent du district d'Ich, sur la frontière oranaise, et sous divers noms se dirige vers l'oasis de Touat ; mais là que devient-il? Va-t-il rejoindre le Drâa, dont il serait, par la longueur du cours, la maîtresse branche[2]? Se perd-il dans un bassin sans issue ou va-t-il s'unir aux eaux du Niger vers l'extrémité occidentale de sa grande courbe vers le nord?

[1] *Revue Coloniale et Algérienne*, nov.-déc. 1850.
[2] H. Duveyrier, *Histoire des Explorations au sud et au sud-ouest de Géryville.*

Le Maroc est en entier compris dans la zone des vents alizés, mais les montagnes de l'Atlas, la situation du pays à la porte de la Méditerranée et le voisinage du grand foyer d'appel du Sahara modifient le régime normal des courants atmosphériques. En été, les brises de terre et de mer alternent chaque jour sur le littoral et les vents généraux viennent du sud et de l'est; en hiver, c'est-à-dire d'octobre en février, les vents soufflent fréquemment du nord-ouest, portant avec eux une assez forte proportion d'humidité qui se déverse en pluies abondantes sur les pentes de l'Atlas; mais dans les régions méridionales du Maroc l'influence prépondérante appartient aux alizés. La direction de ces vents étant parallèle à l'axe même de l'Atlas et à celle d'une grande partie de la côte, le courant aérien suit un lit tout formé, pour ainsi dire, par le versant atlantique du Maghreb. Pendant 271 jours de l'année les vents d'origine polaire, soufflant du nord ou du nord-est, dominent à Mogador; les courants opposés de l'ouest ou du sud-ouest, qui d'ordinaire passent dans les hauteurs de l'atmosphère, descendent dans les couches inférieures de l'air pendant 57 jours de l'année, généralement en hiver, alors que le soleil est au-dessus du tropique méridional et que tout le système des vents de la zone tempérée est entrainé vers le sud. Quant au vent du midi, le redoutable scirocco, le « sahel » des Marocains du sud, on ne le ressent à Mogador que pendant une moyenne de deux jours chaque année, et son influence énervante est beaucoup moindre que dans l'île de Madère, évidemment parce que l'écran protecteur du grand Atlas défend d'autant mieux les pays situés à son abri qu'ils sont plus rapprochés de sa base[1]. C'est pour la même raison que les nuées de sauterelles apportées par le vent du désert apparaissent si rarement sur le versant maritime du grand Atlas; ces ravageurs ne s'y montrent qu'en petites bandes isolées[2].

Sous l'influence des vents alizés et des brises marines, le climat de Mogador et, dans une moindre mesure, celui de tout le littoral atlantique du Maghreb, se distinguent par une absence presque complète de variations : il est peu d'endroits sur la Terre où la température moyenne soit plus égale qu'à Mogador[3] : cette ville est même privilégiée relativement aux

[1] Thévenin ; Beaumier ; Seux ; Ollive ; Leared ; Ball and Hooker, etc.

[2] Rohlfs, ouvrage cité.

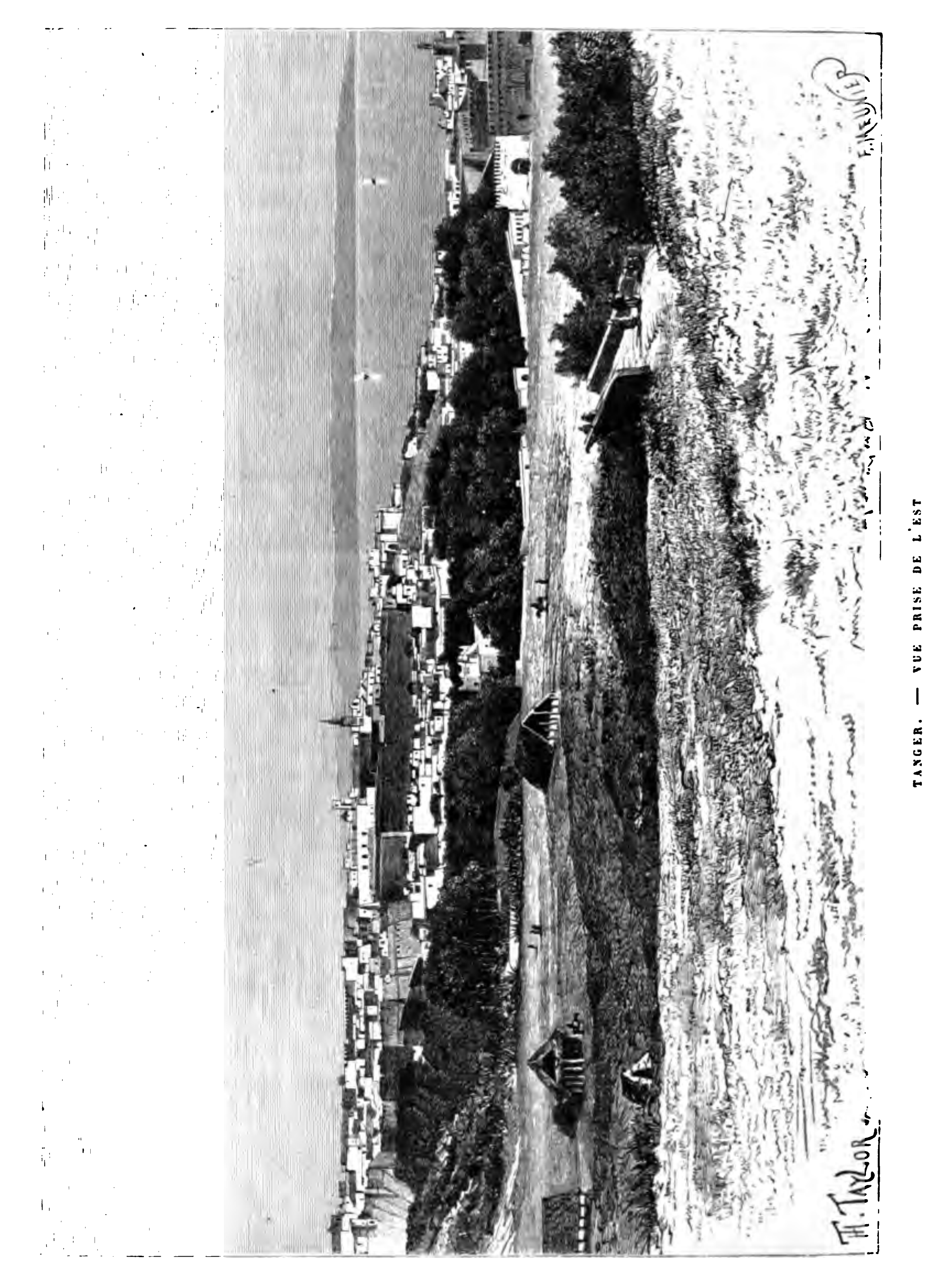
[3] Climat de Mogador, d'après les observations de Beaumier, faites pendant neuf années :

Température moyenne	19°,4	centigrades.
» » du mois le plus chaud, août	21°,8	»
» » » froid, février	16°,5	»
Extrême de chaleur observé	31°	»
» froid »	10°,4	»

îles situées au large dans l'Océan. L'écart total observé pendant une série de neuf années n'atteint même pas vingt degrés centigrades : la variation journalière des hauteurs thermométriques est en moyenne de 2 degrés et demi à 4 degrés. Cette remarquable égalité de température explique la rareté des maladies de poitrine : la phtisie est presque inconnue dans cette partie de l'Afrique; en dix années, le médecin Thévenin n'en a vu que cinq cas parmi les natifs et trois de ces affections avaient commencé en pays éloigné. L'action du climat de cette partie du littoral a toujours été excellente sur les malades européens.

Au nord, à l'est, au sud de Mogador, considéré comme station typique du climat marocain sur le littoral atlantique, les températures de l'été et de l'hiver, du jour et de la nuit présentent un écart plus considérable : les causes en sont diverses, mais les conséquences sont les mêmes. Sur la côte septentrionale, du cap Spartel au cap Cantin, les vents alizés, irréguliers dans leur régime, n'exercent pas la même influence pour l'égalisation du climat : les courants aériens venus du Sahara et ceux qui soufflent de la Méditerranée se portent vers le littoral en passant par la brèche ouverte entre l'Atlas et les montagnes du Rif. Dans l'intérieur des terres, où les brises marines ne se font sentir que faiblement, l'écart des températures augmente en proportion de l'éloignement du rivage; enfin, sur les côtes du sud, le climat, influencé par la proximité du Sahara, se rapproche de celui du désert, avec ses grandes chaleurs du jour et son rayonnement nocturne très actif. Par le relief et l'exposition, le Maroc se trouve naturellement divisé en trois régions. Au nord, le bassin de la Molouya, le Rif et la péninsule de Tanger appartiennent au Tell méditerranéen et présentent à peu près les mêmes phénomènes de climat que les parties correspondantes de l'Algérie; au centre et au sud de la contrée, l'arête de l'Atlas sépare nettement deux natures, celle qui reçoit les effluves de l'Atlantique, celle que parcourt librement le vent du désert. Entre les deux zones, telle vallée, tel district montagneux appartient à la fois aux deux régions : une pente fleurie regarde vers l'Atlantique, un escarpement aride réfléchit les ardeurs du Sahara.

Dans son ensemble, le Maroc est mieux partagé que l'Algérie pour l'abondance des pluies. La péninsule de Tanger, qui est la région la plus fréquemment visitée par les Européens, est baignée de tous les côtés par une atmosphère humide; les vents d'ouest dominent, chargés des vapeurs de l'Océan, mais les vents d'est eux-mêmes, qui d'ordinaire sont très secs dans le bassin de la Méditerranée, apportent une forte part d'humidité sur les montagnes du Maroc septentrional : quand ce vent passe dans les



TANGER. — VUE PRISE DE L'EST

Dessin de Taylor, d'après une photographie communiquée par M. S. Reinach.

hauteurs de l'air, il entoure d'un cercle de nuages les monts de Beni-Hassan et les sommets qui bordent le détroit. Les neiges tombent parfois en grande abondance sur ces monts, ruisselants d'eaux vives pendant toute l'année; on a même vu, en 1871, lors d'un brusque remous des courants aériens, la neige blanchir les quais de Tanger[1]. Souvent la rosée mouille les toits et sur toute la région littorale l'air est presque saturé de vapeurs : les botanistes se plaignent de la difficulté qu'ils ont à dessécher leurs plantes ; le fer importé d'Europe se couvre aussitôt de rouille. La proportion des pluies est relativement forte, comparée à celle du Maghreb oriental, et certainement elle dépasse un mètre par an dans quelques vallées de l'Atlas tournées vers les vents pluvieux; mais sur la pente méridionale des monts il est rare qu'un nuage orageux déverse des pluies : les torrents ne peuvent arroser les oasis que grâce à la fonte des neiges tombées sur les hauteurs de la montagne. Les régions du littoral marocain reçoivent fréquemment de ces pluies de poussière rouge que transportent les contre-alizés dans les hauteurs de l'atmosphère : ces poussières, on le sait, consistent principalement en animalcules siliceux provenant des llanos de l'Amérique du Sud[2].

Les climats différents du Maroc lui donnent aussi une flore très variée; mais, quoique les botanistes aient encore bien des découvertes à faire dans l'intérieur de la contrée avant de pouvoir en énumérer exactement les richesses végétales, on sait que, dans l'ensemble, les plantes du Maroc appartiennent à l'aire méditerranéenne : sur les deux cent quarante-huit genres représentés dans la contrée, tous, à l'exception d'un seul[3], se retrouvent dans l'une ou l'autre des contrées qui bordent la mer Intérieure; même un bon tiers des espèces marocaines se retrouve en Angleterre et dans le centre de l'Europe. D'autre part, la flore marocaine ne comprend qu'un très petit nombre d'espèces qui lui soient communes avec des flores de l'Afrique proprement dite, au sud du grand désert. Ainsi, par ses produits comme par son ossature de montagnes, le Maghreb el-Aksa maintient son caractère européen : il est compris dans la région spéciale du bassin que Hooker désigne sous le nom d'aire des cistes et des bruyères. La géographie politique n'était pas en désaccord avec les divisions naturelles lorsque Dioclétien rattachait la Maurétanie Tingitane à la péninsule Ibérique[4].

[1] Ball and Hooker, ouvrage cité.
[2] Ehrenberg; — Maury, *Geography of the Sea*.
[3] Ball and Hooker, ouvrage cité.
[4] H. Barth, *Küsten der Mittelmeeres*.

C'est avec l'Espagne que le Maroc a le plus de ressemblance par le caractère de sa végétation : l'Atlas et la Sierra Nevada se répondent de l'un à l'autre côté du détroit ; cependant l'analogie n'est pas aussi grande que le croyaient jadis les botanistes. Sur 651 espèces de plantes recueillies dans les vallées et sur les hauteurs de l'Atlas, il en est 181, plus du quart, qu'on ne rencontre point en Espagne : la différence des flores s'accroît de plus en plus à mesure qu'on remonte vers la crête de l'Atlas. Entre le Maroc et les groupes « macaronésiens », Canaries, Madère, Açores, le contraste est presque complet. La plupart des plantes communes aux deux régions sont de celles qui se répandent sur une immense étendue, occupant des contrées fort diverses par le climat : des 1627 espèces phanérogames énumérées jusqu'à maintenant au Maroc, on en connaît seulement une quinzaine qui appartiennent à la fois au continent et aux îles. Le témoignage des plantes suffit donc pour établir que les Canaries, malgré la proximité du continent africain, sont des terres d'origine indépendante.

Un peu plus du dixième des espèces végétales du Maroc ne se voient que dans cette contrée. Ces formes indigènes sont confinées pour la plupart dans la région montagneuse, sur les pentes de l'Atlas. C'est dans le centre du pays que, par l'effet graduel de l'accommodement au milieu, se sont développées les espèces différant de toutes celles qu'on voit ailleurs ; c'est aussi vers les sommets de l'Atlas que se sont réfugiées les espèces européennes qui apparaissent en îlots sur les crêtes des monts éthiopiens, entre autres une essence de pin qui répand une excellente odeur et dont le bois sert à la fabrication des meubles précieux[1]. Tandis que le recul des neiges et des glaces permettait aux plantes d'origine européenne de remonter vers les cimes, les espèces du désert étendaient graduellement leur aire dans les directions du nord. Non seulement sur le versant méridional de l'Anti-Atlas, mais aussi dans la vallée du Sous et dans la région du littoral jusqu'à l'oued Tensift, se voient plusieurs formes végétales provenant d'un centre de dispersion situé beaucoup plus au sud, dans la zone torride. Tels sont les acacias gommifères, et diverses grandes euphorbes, d'où s'écoulent des gommes utilisées dans la pharmacopée et dans l'industrie. Le dattier peut être aussi mis au nombre de ces espèces tropicales dépaysées en dehors du versant méridional de l'Atlas. Il croît à Tanger, sur les côtes septentrionales du Maroc comme en Algérie, mais il ne porte pas de fruits ; même à Mogador il ne donne que des dattes médiocres. Il faut aller dans les oasis qu'arrosent le Drâa et les autres rivières du

[1] Drummond Hay, *Western Barbary* ; — G. Rohlfs, ouvrage cité.

versant méridional de l'Atlas pour trouver des palmeraies qui fournissent des fruits appréciés ou même excellents : les dattes de l'oued Drâa ne sont pas inférieures à celles du Djerid. D'après les gens du pays, elles seraient sans rivales pour la saveur, la richesse en sucre et la finesse du goût. Le palmier nain, si commun en Algérie, est assez rare au Maroc ; on ne le trouve en fourrés que dans la province de Haha, autour de Mogador.

Une des espèces indigènes les plus remarquables du Maroc est l'arganier (*argania sideroxylon*), arbre que l'on a souvent comparé à l'olivier : on ne le rencontre que dans la partie méridionale de la contrée, au sud de l'oued Tensift. L'arganier, mentionné pour la première fois par Léon l'Africain, croît dans les terres les plus infertiles et se passe de toute irrigation ; on le voit sur les coteaux arides profilant son tronc inégal et noueux, ses branches tortueuses au maigre feuillage. Les animaux domestiques, à l'exception des chevaux et des ânes, en mangent les baies avec avidité, et les indigènes emploient les noyaux pour en fabriquer une huile d'un goût particulier, à laquelle les Européens s'accoutument difficilement. Le bois d'arganier est d'une extrême dureté, ce qui a valu à l'arbre son nom de sideroxylon. Il serait très utile d'acclimater ce bois précieux en d'autres contrées : il réussit parfaitement en Algérie, mais il croît avec une telle lenteur, que la plupart des sylviculteurs auxquels on en a distribué des semences se sont découragés[1]. Parmi les plantes du Maroc utilisées pour leurs produits et que l'on n'a point encore trouvées en d'autres pays, les voyageurs Jackson et Leared citent aussi une espèce de férule, qui fournit la gomme « ammoniaque », résine d'une âcre odeur, expédiée en Égypte et en Arabie, où on l'emploie pour des fumigations. Cette plante est attaquée par un insecte diptère, qui est un régal pour les vautours : aussi reconnaît-on, par le vol de ces oiseaux, les endroits où se trouve la précieuse plante[2].

La faune du Maroc diffère à peine de celle de l'Algérie, du moins pour les espèces que les naturalistes ont pu étudier jusqu'à maintenant. Les animaux les plus redoutés, le lion et la panthère, n'existent que dans certaines parties de la contrée ; c'est principalement dans le voisinage de la frontière algérienne, au milieu des montagnes du Rif, qu'ils se sont maintenus en plus grand nombre. L'ours, qui ne vit plus en Algérie, n'a pas disparu du Maroc. Les lapins pullulent dans la péninsule de Tanger, mais ils diminuent graduellement dans la direction du sud et l'on n'en trouve

[1] Hooker, *Journal of a Tour in Marocco.*
[2] Arthur Leared, *Morocco and the Moors.*

plus au sud du Bou-Regrag[1]. Les singes sont rares ; à part l'espèce qui vit aussi sur les rochers de Gibraltar et qui ne se retrouve même pas dans les provinces méridionales, on n'en voit point dans le Maroc. Le sanglier, qu'abhorrent à bon droit les agriculteurs, est assez commun dans tous les fourrés et les grands ont l'habitude d'en tenir dans leurs écuries pour détourner les mauvais esprits des chevaux et les faire entrer dans l'animal impur. Dans les steppes du midi, sur les frontières du désert, les autruches errent encore en troupeaux, et l'on y pourchasse diverses espèces de gazelles, moins pour leur chair que pour les concrétions dites bézoard, que l'on trouve fréquemment dans leur estomac et qui servent d'amulettes[2] ; c'est aussi pour trouver des fragments d'ambre gris que les pêcheurs ouvrent les cétacés morts que les flots rejettent sur la plage[3]. Les hautes vallées de l'Atlas, avec leur climat presque européen, pourraient devenir un lieu d'élève pour tous les animaux domestiques, de même que pour toutes les plantes de la zone tempérée. Les eaux sont pleines de tortues, et dans les bouches fluviales on pêche surtout le sabal, espèce de saumon dont la chair est très délicate. La faune océanique des eaux marocaines diffère peu de celle de la mer des Antilles : les coquilles nacrées des nautiles passent à surface de l'eau ; les poissons volants s'élancent de vague en vague et sous le flot glissent rapidement les redoutables requins à tête de marteau. L'exploration des abîmes océaniques au large du Maroc, jusqu'à 5000 mètres de profondeur, a révélé aux naturalistes du *Talisman* une multitude d'espèces nouvelles, poissons, crustacés, mollusques, vers et éponges.

Ainsi que dans le reste du Maghreb, le fond de la population est resté berbère au Maroc : depuis l'époque des Phéniciens, la prépondérance resta toujours à cet élément ethnique ; les conquérants de diverses races et même les Arabes, qui pourtant occupent en maîtres les plaines et les grandes villes de la contrée, n'ont pu que refouler les indigènes dans les vallées des monts, sans se substituer à eux par l'importance du nombre. On évalue aux deux tiers au moins la proportion des Berbères au Maroc, et loin des villes et du littoral, surtout dans les pays montagneux, ils peuplent presque exclusivement le territoire. D'ailleurs, ce nom général de Berbères, appliqué à toutes les populations du Maroc non sémitiques ou nigritiennes, n'implique nullement une communauté d'origine ; il est pro-

[1] Jackson, *Account of the empire of Marocco.*
[2] Arthur Leared, ouvrage cité.
[3] G. Adomoli, *Lettere dal Marocco*, Esploratore I.

bable, au contraire, que bien des races diverses ont contribué à la formation de celle qui représente maintenant les aborigènes en face des immigrants arabes; même des tribus ibères auraient occupé les pentes de l'Atlas. De même que dans le reste de la Berbérie, surtout dans la Tripolitaine et l'Algérie orientale, on a trouvé en diverses parties du Maroc des mégalithes parfaitement semblables à ceux qui existent encore dans les deux Bretagnes, dolmens, menhirs, cromlechs, et l'on peut se demander s'ils n'ont pas été dressés par des populations provenant d'une même souche ou professant la même foi religieuse[1] : dans ces tombes les morts n'étaient enterrés qu'accroupis. Le plus beau monolithe connu du Maroc est celui de Mzôra, situé sur le rebord oriental d'un plateau d'où la vue s'étend au loin sur l'amphithéâtre des montagnes de Tétouan : c'est un menhir de plus de 6 mètres de hauteur, dit el-Outed ou le « Pieu de la Tente ».

Les Berbères ou Imazighen de Maroc, chez lesquels on retrouve maintes tribus et confédérations portant les mêmes noms que celles de l'Algérie, Chaouïa, Beraber, Zenaga ou Sanhedja, Guezzoula ou Guechtoula, se divisent en quatre groupes parfaitement distincts, suivant leur domaine géographique et leur genre de vie. Ceux du nord, qui peuplent les montagnes du Rif, la péninsule de Tanger et la plus grande partie de la région accidentée limitée au sud par le cours de l'oued Sebou, sont désignés par le terme générique d'Akbaïl ou Kebaïl : ce sont des « Kabyles » comme les montagnards du Djurdjura. Sur le versant maritime de l'Atlas, la ville de Sefrou, à une petite distance au sud de Fez, est la cité frontière du domaine des Akbaïl : au nord, ce nom est commun à tous les indigènes de race berbère; au sud, tous se disent Chleuh ou Chellaha. Cette dernière appellation s'applique sous diverses formes aux Imazighen sédentaires de race blanche, qui peuplent les vallées de l'Atlas; mais dans le Maroc méridional, sur les deux versants des monts et dans les oasis sahariennes, des agriculteurs, qui ressemblent aux Rouâgha de l'Algérie par la couleur noire de la peau, sont aussi classés parmi les Imazighen : ce sont les Haratîn. Sur le versant méridional de l'Atlas, chaque village offre un mélange de Chellaha et de Haratîn, dans lequel la proportion de ceux-ci augmente peu à peu du nord au sud, de la haute Molouya vers le Drâa inférieur. Les Chellaha se considèrent, en vertu de la nuance de leur peau, comme les supérieurs des Haratîn, et dans les mariages on tient généralement compte de cette différence, le prix d'achat d'une blanche étant plus élevé que celui d'une noire. Cependant les

[1] Faidherbe; — Tissot, etc.

femmes hartaniat se distinguent souvent par leur beauté : la plupart ont des yeux superbes, très expressifs, et dans leur jeunesse une physionomie rieuse et une grâce extrême dans leurs mouvements[1]. C'est un fait exceptionnel qu'un Hartani soit choisi comme cheikh dans une oasis; d'ordinaire cette dignité est réservée aux Imazighen blancs. De même que les Chaouïa et les Kabyles d'Algérie, maints Imazighen du Maroc ont la chevelure blonde et les yeux bleus; mais dans les régions centrales et méridionales ce type blond paraît être fort rare, si ce n'est dans les montagnes du sud, d'après les informateurs de M. Faidherbe[2]; dans ses nombreux voyages, Rohlfs dit n'avoir remarqué qu'un individu se distinguant des autres par la nuance claire de sa chevelure. C'est dans le Rif, paraît-il, c'est-à-dire dans la région du littoral, qu'ont fréquemment suivie des envahisseurs ou des émigrants venus de la péninsule pyrénéenne, que l'on remarque le plus grand nombre de Kabyles blonds. Tissot, voyageant parmi les tribus du Rif, s'étonna de rencontrer une si forte proportion d'hommes au visage complètement européen. Faut-il voir en eux, avec avec M. Faidherbe, les descendants plus ou moins mélangés de ceux qui ont élevé les monuments mégalithiques de la contrée?

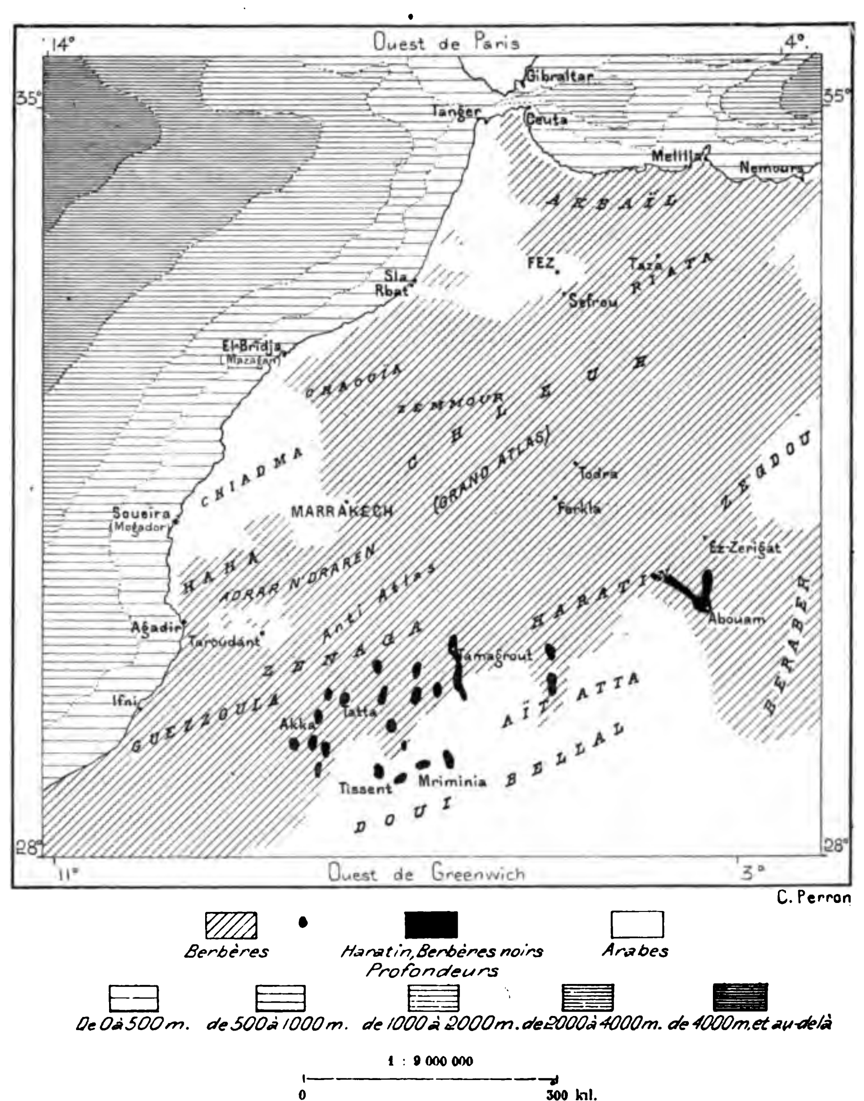
La langue tamazight, chleuh ou chellaha, est parlée par la grande majorité des Berbères du Maroc : le vieil idiome, grâce au refuge qu'offrent aux tribus les montagnes de l'Atlas, s'est beaucoup mieux conservé dans le Maghreb el-Aksa que dans le reste de la Berbérie, et dans les montagnes du Rif il existerait encore, a-t-on dit à MM. Tissot et Duveyrier, d'anciens manuscrits du Coran copiés en caractères berbères. Mais au Maroc comme en Algérie, l'arabe est le langage civilisé, le seul qui s'écrive et dans lequel on ércite les versets du Coran. Le Berbère apprenant à prier commence par répéter mot à mot les paroles de la fatha, le premier chapitre du Livre. Chez presque toutes les tribus du nord, les femmes et même les enfants comprennent et parlent l'arabe; mais dans les montagnes et dans les oasis du versant saharien de l'Atlantique certaines peuplades, qui vivent à l'écart des chemins de commerce, ne connaissent que le tamazight et se servent d'interprètes, généralement de Juifs, pour s'entretenir avec les Arabes. D'autre part, il est des tribus d'origine berbère qui ont complètement oublié la langue des aïeux et ne savent plus que l'arabe : tels sont les Beni-Hassen, qui peuplent les montagnes de Tétouan.

Parmi tous ces Imazighen, épars sur un si vaste territoire, parlant des

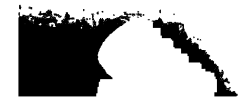
[1] De Foucauld, *Voyage au Maroc* (en manuscrit).
[2] *Bulletin de la Société d'Anthropologie*, 15 juillet 1869; — *Revue d'Anthropologie*, I, 1874.

idiomes différents, variant du blanc au noir pour la couleur de la peau, la différence de types, de costumes, de mœurs est fort grande. Il est des tribus berbères chez lesquelles les femmes ont gardé la pratique du tatouage; cependant ces peuplades sont peu nombreuses : on cite celles

N° 129. — ARABES ET BERBÈRES DU MAGHREB EL-AKSA.



des environs de Mogador. Ailleurs, les femmes se couvrent la figure d'un voile noir quand elles aperçoivent un étranger ou bien elles se rangent au bord du chemin en tournant le dos au passant; mais presque partout elles marchent hardiment la figure découverte. L'habitude de gaver les jeunes filles au moyen de boules de pâte afin de leur donner cet embonpoint que



les Marocains considèrent comme une grande beauté, est commune à la plupart des populations urbaines et même à de nombreuses tribus nomades. Le costume diffère presque dans chaque tribu et, de loin, les indigènes reconnaissent aisément aux vêtements et aux armes à quel clan appartiennent les individus qu'ils rencontrent : d'ordinaire, hommes et femmes n'ont qu'un seul haïk, tissé de laine ou de coton, s'attachant par des broches ou des nœuds au-dessus des épaules. Presque tous les Marocains ont les jambes arquées en dehors, à cause de l'habitude qu'ont les mères de porter leurs enfants à califourchon sur la hanche, dans un pli du haïk[1].

A l'exception des nomades qui parcourent les plaines à la base de l'Anti-Atlas et du Bani, et des demi-nomades du nord et du sud, dont les demeures en paille ressemblent à des ruches d'abeilles et que les habitants, par groupes de trois ou quatre, emportent sur le dos quand ils veulent changer de résidence[2], presque tous les Imazighen habitent de véritables maisons bâties en pierres ; mais ces maisons se groupent diversement. La plupart des villages sont de simples agglomérations de masures, d'ordinaire placées sur les cimes dans une position facile à défendre, mais sans murs d'enceinte. Sur le versant méridional de l'Atlas, les villages sont disposés en forme de châteaux forts : ce sont des ksour comme les villages fortifiés des montagnes bordières du désert dans le Sud Oranais. Enfin il est des tribus indépendantes qui se sentent assez fortes pour n'avoir pas besoin de se grouper en villages : chaque famille est isolée; les demeures sont éparses sans ordre sur le flanc des montagnes, comme celles des Basques pyrénéens.

En prenant l'ensemble des populations purement berbères du Maghreb el-Aksa, on peut dire qu'elles sont restées indépendantes. Quelques tribus voisines des cités de la plaine et situées sur les grandes voies de communication ont été rattachées de force au bled el-makhzen ; mais ces tribus sont fort peu nombreuses. De l'état de soumission à celui de l'autonomie absolue on observe toute la série des transitions. Il est des Imazhigen qui consentent à payer l'impôt et qui le remettent de bonne grâce sans que les soldats du makhzen viennent faire chez eux de réquisition à main armée. La plupart des tribus corvéables attendent la visite des garnisaires et n'acquittent l'impôt que pour se débarrasser de ces intrus, à moins qu'ils n'aient pris le parti de s'enfuir chez des alliés et de laisser les exacteurs

[1] G. Rohlfs, *Globus*, XVIII, 1875.
[2] Colville, *Ride in Petticoat and Slippers*.

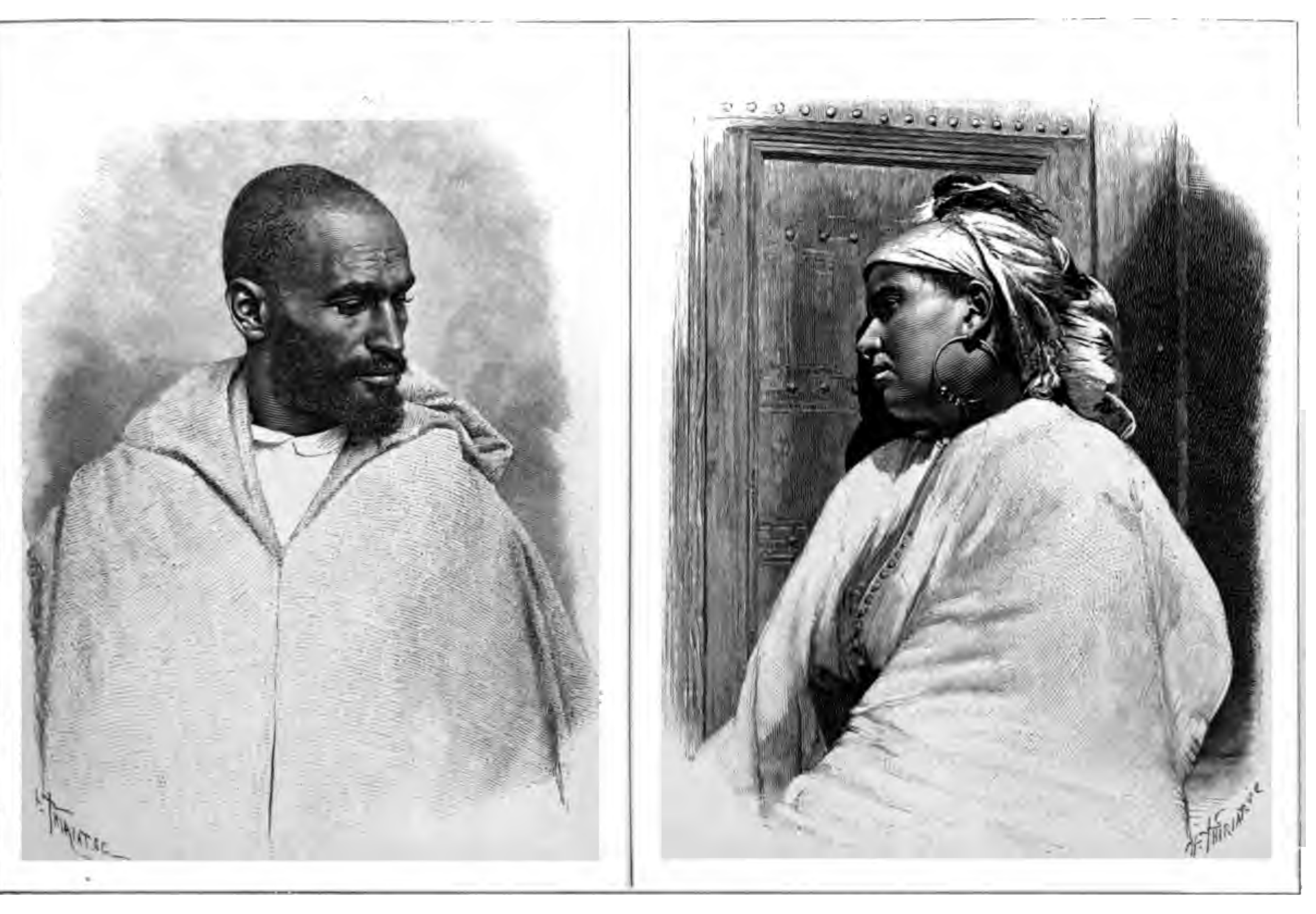
errer dans les villages abandonnés. On cite aussi des tribus qui, pour faire trêve à leurs dissensions intestines, se soumettent temporairement au sultan et lui demandent un chef; mais il est rare que cette tentative leur réussisse : l'oppression leur devient plus intolérable que la guerre et bientôt ils chassent le kaïd pour reprendre leur sauvage liberté. De puissantes tribus, auxquelles le sultan n'oserait demander l'impôt, consentent pourtant à recevoir un kaïd, sorte d'ambassadeur que l'on respecte s'il est juste, que l'on consulte s'il réussit à s'insinuer dans les bonnes grâces du peuple, mais que d'ordinaire on se borne à tolérer comme un étranger. Parfois la dépendance d'une tribu relativement au sultan est toute spirituelle et chaque année des marabouts vont à la cour porter quelques présents, qu'on leur paye par des cadeaux correspondants. D'autres tribus, complètement indépendantes, sont les alliées de l'empereur et traitent avec lui en qualité de puissances égales. Enfin il en est qui n'entretiennent jamais de relations avec le sultan-chérif : tels sont les Riata[1], dans les montagnes qui dominent la route de Fez à Tlemcen. « Ils n'ont ni dieu, ni sultan et ne connaissent que la poudre. » Ni cheikh, ni chefs d'aucune sorte n'ont à leur donner des ordres : « Chacun pour soi avec son fusil! », telle est la devise de ces montagnards. Les femmes, grandes et fortes, la figure découverte et la jupe relevée au-dessus du genou, descendent en grand nombre aux marchés de la plaine, et leur air est si martial qu'on serait tenté, n'était l'absence des armes, de les prendre pour des hommes[2]; encore M. Colville en a-t-il vu qui portaient gaillardement leurs fusils. D'autres accompagnent les hommes à la guerre avec un pot rempli de couleur : le fuyard serait immédiatement saisi par elles et marqué au visage des enluminures réservées aux lâches.

De même que les Kabyles du Djurdjura, les Berbères du Maroc n'ont pour la plupart d'autre gouvernement que leur djemâa ou *anfaliz*. Les tribus sont de grandes familles qui se fractionnent à leur gré, suivant le lieu d'habitation et les intérêts; les groupes se scindent et se reforment comme bon leur semble; les alliances se concluent, les brouilles se décident, sans qu'une autorité supérieure s'interpose entre les familles ou les tribus. Même il est rare que des communes aient des kanoun ou codes de lois traditionnelles qu'elles soient tenues de respecter : d'ordinaire, il n'est d'autre loi que la décision des assemblées, acceptée par l'unanimité des chefs de famille. Telle est la forme de gouvernement qui prévaut chez les

[1] Appelés Graiatsa par l'Anglais Colville. (*A Ride in Petticoats and Slippers.*)
[2] De Foucauld, ouvrage cité.

tribus berbères du versant océanique de l'Atlas. Sur le versant saharien, les peuplades sont plus fortement groupées, afin de pouvoir mieux résister aux nomades; les villages sont formellement confédérés en nations et se concertent par l'envoi de délégués pour la défense commune. D'autres tribus, moins soucieuses de conserver le trésor de l'indépendance, acceptent le vasselage et reconnaissent la suprématie d'un chef ou celle d'une tribu plus puissante : une légère redevance annuelle témoigne des rapports qui unissent les vassaux aux suzerains. Certaines tribus n'aliènent leur liberté que pour un temps et cherchent à lier leur chef par des garanties constitutionnelles. Ainsi les Beraber de l'Atlas n'élisent leur cheikh que pour la durée d'un an. Le pouvoir des chefs est presque toujours très précaire : ceux qui restent en place joignent en général une grande fortune et la noblesse à leurs talents de domination, mais il est rare qu'ils parviennent à neutraliser l'influence de l'assemblée : dans toutes les circonstances graves l'anfaliz se réunit et prend une décision souveraine.

Entre tant de nations diverses les relations seraient impossibles, si des conventions n'assuraient le passage des voyageurs et le transport des marchandises. Les Juifs servent généralement d'intermédiaires au commerce; mais, méprisés, haïs comme ils le sont, ils auraient à craindre d'être tués à l'entrée de chaque village s'ils n'étaient protégés par la volonté collective d'une tribu ou par la parole d'un homme respecté. Toutefois il est des peuplades où nulle intervention ne ferait admettre un Juif : celui-ci ne peut traverser le territoire de ces Berbères que sous un déguisement, et si on le reconnaissait, rien ne pourrait le défendre de la mort; on laisserait son cadavre sur le sol comme celui d'une bête immonde, sans même le dépouiller, sans toucher à l'or contenu dans ses vêtements. Sur le territoire de la plupart des tribus on permet le passage aux Juifs, ainsi qu'aux autres étrangers, pourvu qu'ils soient accompagnés par un garant ou par des hommes de son clan. Le *mezrag*, qui correspond à l'anaya de la Kabylie, se vend presque toujours à beaux deniers. Le voyageur s'adresse à quelque personnage influent et marchande avec lui le prix du mezrag; mais, dès qu'il a versé la somme convenue, le protecteur est responsable de la vie et du bien-être de son hôte : il ne peut le quitter qu'après l'avoir remis entre mains sûres. Dans certains cas, le mezrag d'un homme riche ou même de toute une tribu s'achète pour la vie tout entière; on lui donne alors le nom de *debiha* ou de « sacrifice », parce qu'il était d'usage jadis que le suppliant immolât un mouton sur le seuil de l'homme dont il demandait le patronage : une fois le sang versé, il appartenait à l'ensemble de la commune. La debiha s'accorde sous mille



ARABE DE TANGER.
Gravure de Thiriat, d'après une photographie de M. Lagraine.

FEMME ARABE DE TANGER.
Gravure de Thiriat, d'après une photographie de M. Lagraine.

formes, tantôt d'une tribu à une autre tribu, tantôt d'un homme à un village ou à une fédération, tantôt d'une commune à un individu; telle tribu a plusieurs suzerains à la fois.

Grâce à ces liens de solidarité noués par le mezrag, le commerce se ferait librement d'une extrémité à l'autre du Maghreb, si parmi les tribus il n'en était qui, vivant de pillage, n'acceptent aucun sauf-conduit, et si les impôts prélevés au passage dans chaque village ne finissaient, de douane en douane, par décupler la valeur originaire de la marchandise. Dans le voisinage même de Fez, les montagnes sont occupées par la tribu berbère des Guerouan, qui n'accordent point d'anaya, mais qui laissent passer les voyageurs à la condition qu'ils payent amplement la *zetata;* aux abords de chaque village, cavaliers et fantassins barrent la route et prélèvent l'impôt, les armes à la main. Sur le versant méridional de l'Atlas, dans la zone bordière du Sahara, les Doui-Bellal s'offrent comme gens d'escorte aux caravanes; mais si on ne les prend pas pour convoyeurs, ils se mettent en embuscade pour piller les passants. Quand ce sont des Juifs ou des gens d'une tribu lointaine et faible, on les dépouille de leurs vêtements et on les renvoie nus, mais sains et saufs; quand, au contraire, les voyageurs surpris appartiennent à une tribu puissante, dont on aurait à redouter les représailles, on ne manque pas de les tuer, afin que personne n'aille raconter la nouvelle de l'attaque, car le devoir de la vendette est sacré chez les Berbères du Maroc. Toutefois il est rare que les pauvres arrivent à se venger: quand des riches ou des puissants tuent un malheureux, ils se bornent d'ordinaire à payer le « prix du sang », somme minime, qui varie suivant les endroits; quand ils en ont le pouvoir et qu'ils sont assurés de la complicité de tous les clients et de tous les lâches, ils ne payent rien du tout[1].

Comme les Kabyles d'Algérie, les Kbaïl et les autres Berbères du Maroc sont assez ignorants des dogmes et des pratiques de la foi qu'ils professent. Les Arabes du littoral ont même gardé quelques pratiques des Roumi détestés : des femmes portent le tatouage de la croix et, lors des couches difficiles, elles invoquent l'assistance de la « Vierge Marie[2] ». Des mots latins sont restés dans leur langue[3]. Le calendrier romain est toujours en usage, concurremment avec le calendrier arabe, et c'est toujours du premier que l'on se sert pour indiquer les phases de la vie agricole[4]. Les

[1] Drummoud Hay, *Western Barbary.*
[2] De Foucauld, ouvrage cité.
[3] Delaporte; — Renou, ouvrage cité.
[4] Ch. Tissot, *Exploration scientifique de la Tunisie.*



marabouts qui récitent des versets du Coran sont en général de descendance arabe et leur influence varie suivant les tribus. Tandis qu'en certains endroits ils sont jalousement surveillés par leurs voisins, ailleurs ils sont vénérés comme des saints, des génies infaillibles, et chacun de leurs ordres est obéi avec respect. Quelques-uns de leurs couvents sont tenus pour des lieux sacrés et le criminel y trouve un refuge assuré, tandis que le Juif doit faire un long détour pour éviter de profaner de son ombre une terre sanctifiée par le séjour des saints personnages. De nombreuses tribus ignorent complètement le devoir du pèlerinage à la Mecque et de mémoire d'homme ils n'ont pas fourni un seul hadji. Mais il est aussi des tribus fort religieuses, d'où partent chaque année des pèlerins pour aller visiter la kaaba et le tombeau du prophète : une de ces tribus pieuses est celle des Beni-Hassan, voisine de Tétouan. D'ailleurs les hadji, que l'on s'attend d'ordinaire à trouver intolérants et fanatiques, sont au contraire ceux des indigènes qui se montrent le plus justes et le plus bienveillants à l'égard des étrangers : formés par les voyages, ils ont pu se rendre compte de la puissance et de la culture des peuples qui n'appartiennent pas au monde musulman ; ils connaissent et parfois même pratiquent quelques-uns de leurs usages, et quand un représentant des nations qu'ils ont visitées se présente parmi eux, ils l'accueillent avec respect, souvent même avec sympathie[1]. Aux hadji religieux s'ajoute chaque année un nombre de plus en plus considérable d'émigrants, presque tous berbères, qui vont chercher du travail comme terrassiers ou moissonneurs dans les campagnes de l'Algérie et de Tunis : c'est ainsi que peu à peu le peuple marocain apprend à connaître les étrangers et modifie sa manière de penser sur le monde extérieur. Que ne lui donne-t-on de bons exemples et que n'est-il toujours traité avec humanité et justice? L'annexion politique du Maroc à l'empire colonial de l'Europe est une de ces questions que l'on agite dans les conseils des États avec une passion jalouse. Il serait plus urgent de faire la conquête morale des Marocains en les initiant, dans leurs visites annuelles, à une vie plus élevée que celle de leur société barbare.

Les Arabes des campagnes marocaines et les Maures des villes, chez lesquels se mélangent diversement le sang berbère, le sang arabe et celui des renégats méditerranéens, mais qui parlent tous le dialecte arabe maugrabin, descendent des conquérants venus d'Arabie dans les migrations successives et des Maures refoulés d'Espagne. Ceux qui vivent au milieu

[1] De Foucauld, ouvrage cité.

des Chleuh et des Haratîn dans les plaines situées au sud de l'Atlas et de l'Anti-Atlas sont désignés sous ce nom général, « Arabes », comme s'ils étaient par excellence les représentants de la race. C'est parmi ces nomades, qui rôdent autour des oasis bordières du Sahara, que l'on voit les plus belles femmes du Maroc : elles ont le profil d'une régularité parfaite, et se distinguent par la blancheur du visage et des bras, quoiqu'elles se



CHAMELIER ARABE.
Gravure de Thiriat, d'après une photographie de M. Lagraine.

lavent rarement et que le vêtement bleu qu'elles portent déteigne sur leur corps, donnant à la peau des tons bleuâtres foncés. Ensemble tous ceux qui peuvent être classés parmi les Arabes sont au nombre de plus d'un million ; dans les villes, ils sont en très grande majorité et, si ce n'est sur le versant méridional de l'Atlas, dans le voisinage du désert, ils vivent à l'état sédentaire : le contraste qui existe en Algérie entre le Berbère cultivateur et l'Arabe nomade et berger, ne se retrouve au Maroc que très affaibli.

Les Arabes du Gharb se distinguent par un grand esprit de sociabilité : presque dans chaque village, même dans les douars, ils se réunissent dans l'édifice ou dans la tente qui sert de mosquée et portent chacun leur part pour manger ensemble ; mais les femmes restent à la maison[1]. Un fait remarquable est la forte proportion de saints que présentent les Sémites du Maroc. Des tribus entières sont composées de chorfâ ou descendants du Prophète ; d'autres, sans prétendre à une aussi illustre parenté, sont néanmoins très respectées, et c'est au Maroc qu'ont pris naissance presque tous les ordres religieux du Maghreb, notamment les Aïssaoua et les Derkaoua. Après l'Arabie, c'est le Maroc qui est considéré comme le lieu d'origine le plus noble pour les vrais mahométans : les conquérants sémitiques paraissent avoir gagné en dignité par leur arrivée sur les bords de l'Atlantique. Le souvenir de la puissance et de la civilisation qu'atteignirent autrefois les populations du Gharb leur a donné un singulier prestige aux yeux des habitants des oasis entre le Maghreb et l'Égypte. Tandis que les musulmans de l'Est prient pour le calife de Stamboul, ceux de l'Ouest, y compris le Touat, invoquent les bénédictions d'Allah sur la tête du sultan de Maroc, que d'ailleurs ils ne considèrent nullement comme ayant sur eux le moindre droit politique.

Après les Berbères de diverses races et les Arabes, l'élément ethnique le plus fort du Maroc est celui des Juifs, descendant en grande partie de ceux qui furent chassés d'Espagne par les rois catholiques ; ils se disent eux-mêmes Guerouch Castilla, « Exilés de Castille », et, lors des mariages avec cérémonies officielles, les rabbins emploient encore des formules qui se terminent par ces mots : « le tout selon l'usage de Castille »[2]. Tous ceux qui vivent dans les ports du littoral, au nord de l'oued Tensift, se servent encore de l'espagnol comme langue usuelle[3] ; les Juifs de Fez et de Meknès parlent l'arabe. D'après la plupart des auteurs, les Israélites du Maroc seraient plus de cent mille ; toutefois Rohlfs, un des voyageurs qui ont le plus voyagé dans l'intérieur du Maghreb el-Aksa, ne croit pas qu'ils atteignent le tiers de ce nombre : ce serait bien peu, à en juger par l'importance de leur rôle comme intermédiaires du commerce et par la présence d'un de leurs groupes dans chaque ville, et presque dans chaque tribu. Tout en les persécutant, on veut les garder pour le trafic et nul ne peut sortir du pays sans un passe-port acheté à beaux deniers ; la somme qu'auraient à payer les femmes juives si elles désiraient quitter

[1] G. Rohlfs, *Reise durch Marokko.*
[2] Elie de la Primaudaie, *Revue Africaine*, 1872 ; — Léon Godard, *Le Maroc.*
[3] G. Rohlfs, *Mein erster Aufenthalt in Marokko.*

leur résidence est tellement élevée, qu'il faudrait être presque opulent pour acquitter cette dette. Les plus belles femmes du Maroc seraient, dit-on, les Juives de Meknès : le nom de Meknasia est appliqué à toutes les femmes d'une beauté surprenante[1].

L'élément nègre est aussi représenté dans toutes les régions du Maghreb el-Aksa; d'après Rohlfs, les noirs d'origine soudanienne seraient au nombre d'environ cinquante mille individus de race pure dans l'ensemble du pays, de Taroudant à Tanger. Par les croisements, ils sont entrés surtout dans les familles puissantes des villes : ainsi la maison régnante est en partie de provenance nigritienne. Mais, dans les campagnes, les mélanges de race à race ne sont point fréquents; chez les Berbères du versant septentrional de l'Atlas, ils n'ont jamais lieu. La population nègre du Maroc, Haoussa, Bambara, Foula, continue de se recruter par l'achat de nouveaux esclaves qu'amènent les caravanes du Soudan. Au Maroc c'est à prix d'argent qu'on se les procure, mais dans leur pays d'origine ils avaient été achetés par l'échange de plaques de sel gemme : de là le nom de *gemt el-melha*, « prix du sel », qu'on donne souvent par mépris aux esclaves et aux affranchis. Dans les marchés du Maroc les nègres se vendent généralement à la criée, de la même manière que les animaux : le marchand les garantit de « vices rédhibitoires » et l'acheteur les fait examiner par des vétérinaires : le prix varie de 20 à 500 francs, suivant l'âge, la force et la santé de l'individu. Il arrive parfois que la misère oblige les jeunes filles des tribus à se réfugier dans les villes pour avoir un morceau de pain : leurs hôtes s'empressent de les vendre comme esclaves, pour un prix qui est, en moyenne, bien supérieur à celui des négresses[2].

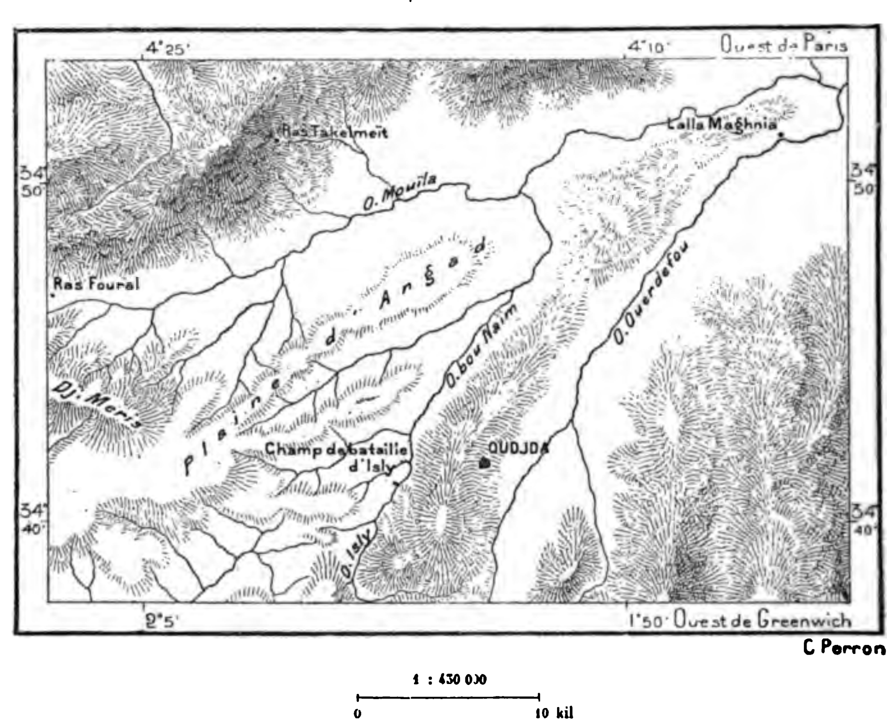
Quelques milliers d'étrangers libres dans les ports de la côte, quelques centaines de renégats, espagnols et français, à Fez, à Meknès, à Marrakech et autres villes de l'intérieur, représentent l'élément européen dans le Maghreb el-Aksa; mais il existe aussi dans le sang même des populations marocaines, par les mélanges antérieurs dans la péninsule Ibérique et dans les possessions européennes du littoral.

On sait que, par le versant des eaux, une partie du Maroc nord-oriental est une dépendance naturelle de l'Algérie : la ville d'Oudjda et le territoire avoisinant appartiennent au bassin de la Tafna. Située au pied de la colline

[1] Colville, ouvrage cité; — H. von Maltzan.
[2] Erckmann, *Le Maroc*.

Koudiat el-Khadra, dans cette « plaine » d'Angad, où se succèdent des mamelons d'argile rougeâtre et qui se prolonge à l'est jusqu'à la ville française de Lalla Maghnia, Oudjda n'est qu'une agglomération de maisonnettes entourée d'oliviers, mais son commerce a quelque importance, à cause du voisinage de l'Algérie. La proximité de la frontière et des postes militaires français a eu également pour conséquence de forcer le gouvernement marocain à établir solidement sa puissance dans cette partie de son domaine : Oudjda est une « ville du sultan », pourvue d'une garnison

N° 130. — OUDJDA, ISLY ET LA PLAINE D'ANGAD.



et d'employés dépendant directement du souverain. C'est à une dizaine de kilomètres à l'ouest que fut livrée, le 14 août 1844, sur les bords de l'Isly, sous-affluent de la Tafna, cette bataille, souvent citée en exemple comme une de celles où une petite armée consciente de sa force et des mouvements qu'elle opère, marche contre une foule incohérente avec la certitude absolue de la victoire. Cette bataille, qui mit le gouvernement marocain à la merci de la France, fut suivie du traité de Tanger, qui laissa au sultan presque toute la zone du territoire débattu à l'est de la Molouya.

Cette rivière, qui par ses hauts affluents orientaux reçoit un peu d'eau des plateaux oranais, est alimentée surtout par les torrents qui descendent

de l'extrémité septentrionale de l'Atlas, dans le vaste cirque formé par la crête neigeuse de l'Aïachin au sud-est, celle de l'Aït-Yahia au sud et le djebel Tamarakouit à l'ouest et au nord-ouest. C'est dans cet amphithéâtre de montagnes que passe la principale route de Fez à Tafilelt, franchissant le Tamarakouit près du lac de Sidi Ali Mohammed, à l'ombre des thuyas, des chênes-verts, des sureaux; de ces hauteurs boisées, elle descend vers la Molouya, déjà ruisseau large et rapide, et la traverse pour remonter au sud-est et contourner l'Aïachin par le col appelé Tizi'nt er-Riout; du côté du sud le défilé se termine par une sorte de portail auquel on a donné le nom de Salam ou-Alikoum : « Je vous salue, » comme pour exprimer la joie du voyageur à la vue de la vallée du Zis, qui s'étend au loin avec ses oasis et ses villages[1]. Le versant septentrional et le fond du cirque sont occupés par les Beni-Mgill, tribu berbère, de langue tamazight, qui jouit d'une indépendance complète, quoique tous ses guerriers réunis ne représentent pas une force de plus de quinze cents hommes; ils possèdent d'excellents chevaux, de haute taille, ce qui est rare chez les animaux de montagne, et ne le cédant certainement pas en beauté et en force de résistance aux coursiers fameux qu'on élève entre Mogador et Mazagan. Le ksar principal des Beni-Mgill est Boulayoul, situé à près de 1000 mètres d'altitude au bord de l'un des torrents qui forment la haute Molouya. La fertilité du sol, sa richesse en eaux courantes permettraient aux Beni-Mgill de s'enrichir par l'agriculture; mais ils préfèrent vivre d'exactions sur les caravanes de passage, auxquelles ils demandent jusqu'à 8 francs par bête de somme : aussi ont-ils réussi à effrayer les marchands et le commerce de Fez à Tafilelt se fait désormais par le long détour de Marrakech, qui double la distance. Peu modifiés par le contact des Arabes, les Beni-Mgill ont conservé des pratiques dont on ne voit plus d'exemples chez les autres populations de l'Atlas. Ainsi les jeunes hommes courent nus dans l'arène, comme les Grecs d'Olympie, applaudis par les femmes de la tribu.

Plus bas dans la vallée, vit une autre confédération berbère, beaucoup moins puissante, celle des Aït ou-Afella, qui reconnaît l'autorité du sultan, mais qui a reçu, en échange de son hommage, l'autorisation de pressurer aussi les voyageurs en prélevant un franc de droit « par bête et par Juif » qui passe sur ses terres[2]. Le ksar de Ksâbi ech-Chorfâ, habité, comme son nom l'indique, par des saints descendant du Prophète, est situé dans une plaine où s'unissent les branches supérieures de la Molouya :

[1] G. Rohlfs, *Reise durch Marokko.*
[2] De Foucauld, ouvrage cité.

en amont s'arrondit le cirque verdoyant des monts, en aval s'étend un vaste désert blanchâtre, sablonneux en certains endroits, ailleurs pierreux et parsemé de touffes d'alfa. Ksabi ech-Chorfà est sur la limite des deux langues : d'un côté, vers l'Atlas, on ne parle que tamazight; de l'autre, vers la plaine, les deux idiomes luttent pour la prépondérance; plus loin, chez les Oulad-Khaoua, l'arabe est le parler de tous. Le costume change aussi et l'on pourrait, à la vue des indigènes, se croire en Algérie : les Berbères des plateaux emploient déjà la corde en poil de chameau pour maintenir le capuchon de leur haïk.

La petite ville de Debdou n'est pas sur la rive de la Molouya : elle se trouve dans un bassin latéral, à l'est de la vallée maîtresse, sur une route qui se dirige vers les hauts plateaux du Maroc. La position de cette ville, qu'entourent des jardins et des prairies, est ravissante. Immédiatement au-dessus se dresse, à 80 mètres de hauteur, une paroi verticale, coupée de fissures que recouvrent à demi les guirlandes des lianes entremêlées. Une forteresse dégradée et un minaret dominent la ville du bord de la falaise. Au delà le sol s'élève par une succession de terrasses à talus escarpés et l'horizon est limité par une crête boisée : c'est le rebord du plateau de Gada, dont le sol uni, vivifié de sources, est revêtu par l'une des plus belles forêts du Maroc : à peine y voit-on çà et là quelques clairières au sol gazonné. D'après M. de Foucauld, la ville de Debdou se compose d'environ quatre cents maisons, construites en pisé; un grand nombre d'entre elles ont leurs appartements inférieurs et leurs cours en contre-bas du sol; la roche a été creusée pour les recevoir. Ville complètement soumise au sultan, Debdou paye avec ponctualité l'impôt, que vient prélever chaque année le kaïd de Taza : c'est le seul endroit du Maroc dont la population soit israélite en majorité. Les trois quarts de ses habitants sont des Juifs qui se livrent au commerce, principalement avec l'Algérie, où Tlemcen est leur entrepôt, mais aussi avec Fez par la route de Taza, et avec Melilla l'espagnole, par la basse vallée de la Molouya. Dans les montagnes environnantes paissent des troupeaux de vaches et de chèvres, et surtout de nombreux mulets, dont la race est célèbre dans tout le nord du Maroc.

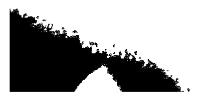
A l'ouest de Debdou, la Molouya traverse la région des montagnes par de profondes cluses qu'évitent les voyageurs, puis elle entre dans la vaste plaine caillouteuse de Tafrata, qui, presque toutes les années, a l'aspect d'un désert : mais, lorsque les pluies de l'hiver ont été abondantes, elle se recouvre au printemps d'un tapis verdoyant et les tentes des Arabes Houara

[1] De Foucauld, ouvrage cité.

les parsèment alors de centaines de points noirs[1]. La plaine de Tafrata est l'extrémité occidentale de la longue dépression qui va se terminer à l'est par le « désert » d'Angad, sur la frontière commune du Maroc et de l'Algérie. La Molouya serpente en détours dans la partie occidentale de cette dépression et c'est là qu'elle reçoit son principal affluent, l'oued Za, grossi lui-même de l'oued Charf et d'autres torrents nés sur les hauts plateaux, au sud du Tell marocain. L'oued Za roule toujours une certaine quantité d'eau, même au cœur de l'été, et donne à sa vallée une riche parure de végétation. Les riverains ont leur principal marché, non dans la vallée, mais à l'est, dans le désert d'Angad. Là se dresse, sur un monticule, la fameuse koubba de Sidi Mellouk, autour de laquelle se sont groupées les maisons de marchands arabes et juifs qui commercent avec Oudjda et Tlemcen : ordinairement on donne au village de Sidi Mellouk le nom de Kasbah el-Aïoun ou « château des Sources », à cause des puits nombreux que l'on a creusés autour de la butte. Une garnison d'environ 150 soldats réguliers occupe cette place de la frontière et surveille les tribus berbères à demi indépendantes des alentours. La plus puissante est celle des Beni-Iznaten, vulgairement connue par ses voisins français d'Algérie sous le nom de Beni-Snassen ; elle comprend plusieurs clans, qui durent abandonner leur territoire primitif, situé dans les environs de Nemours. Ces ennemis irréconciliables des chrétiens peuplent de leurs douars les montagnes qui s'élèvent en massif isolé entre le désert d'Angad et le cours inférieur de la Molouya. Ils sont fort riches, grâce à l'excellence et à l'étendue des pâturages que parcourent leurs troupeaux.

Aucune ville importante ne s'est fondée dans la plaine basse que parcourt la Molouya avant de mêler ses eaux à celles de l'Atlantique et c'est à l'Espagne qu'appartient la position militaire la plus rapprochée, celle des îles Djaferin, « Zaffarines » ou « Chaffarinas ». Ces îles, les Tres Insulæ des géographes anciens, sont des rochers presque sans végétation et sans culture, n'ayant d'autre importance que par l'abri offert aux navires et par leur position stratégique en face de la vallée de la Molouya et non loin de la frontière oranaise. Dans les premières années de la conquête de l'Algérie, les Français avaient projeté d'occuper ce petit archipel : ils se décidèrent enfin à la prise de possession en 1849, mais ils avaient été prévenus de quelques heures par les Espagnols et, quand ils se présentèrent, le drapeau castillan flottait déjà sur l'île principale[2] ; des fortifications la

[1] A. Colville, *A Ride in Petticoats and Slippers.*
[2] *Bulletin de la Société de Géographie d'Oran*, avril-juin 1884.

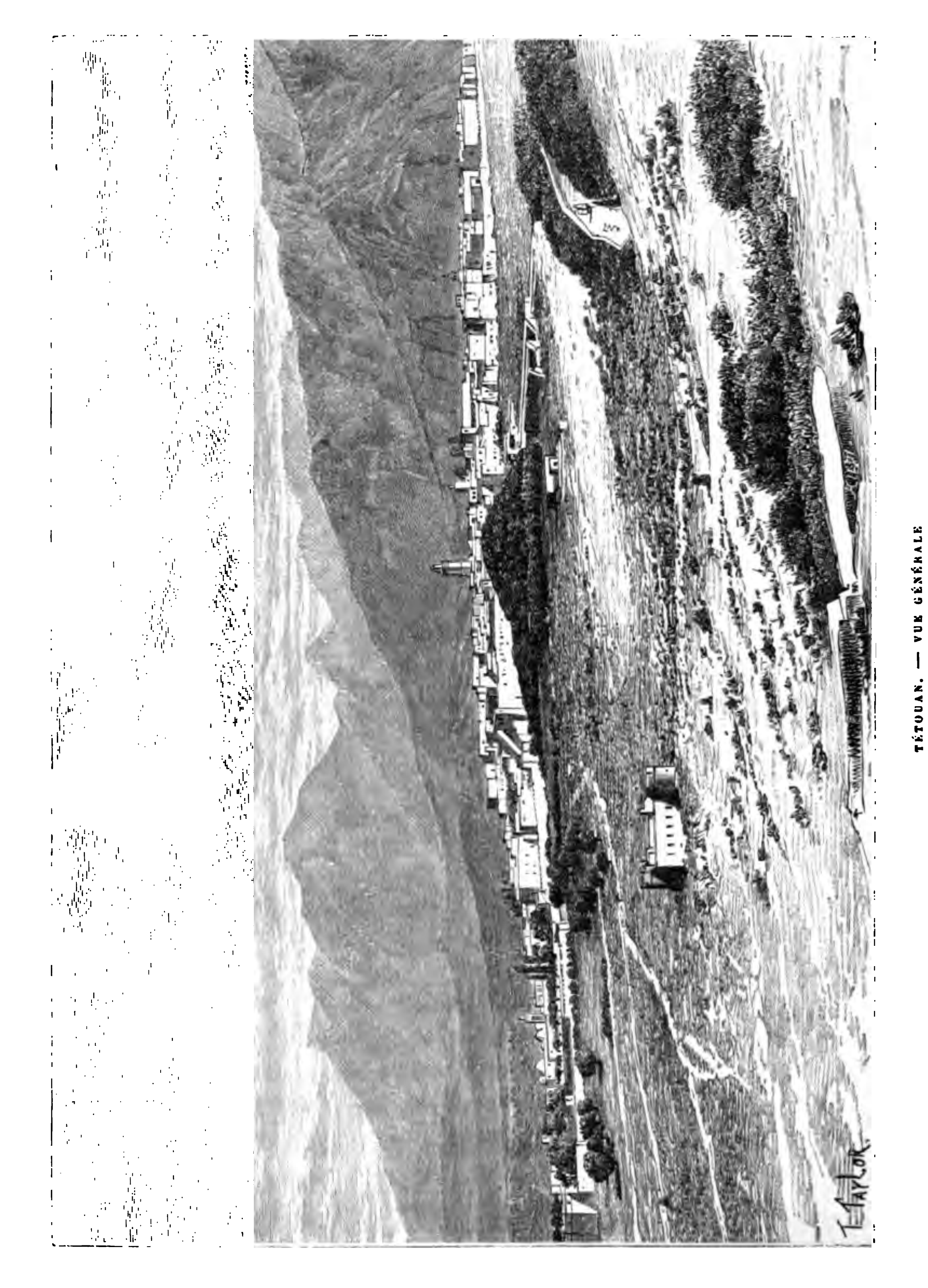


défendent maintenant contre toute tentative de débarquement et forment comme un avant-poste militaire de la place de Melilla, située à une cinquantaine de kilomètres à l'ouest, à la racine de la péninsule montueuse qui se termine par le haut promontoire de Ras ed-Deïr (Raseddir), le cabo Tres Forcas des marins espagnols. Le sultan marocain, désireux sans doute de brouiller les gouvernements de France et d'Espagne, avait offert à celui-ci de lui céder le Cabo de Aguas, en face des îles Zaffarines, et une enclave de terre jusqu'à l'embouchure de la Molouya.

Melilla, la Mlila des indigènes, occupe le même emplacement que la cité phénicienne de Russadir, dont le nom se perpétue dans le cap voisin. La ville est bâtie sur une terrasse, à la base d'une roche escarpée qui porte le fort espagnol du Rosario, acropole élevée sur les fondations d'autres citadelles qui se succèdent depuis trois mille années; une anse, qui pénètre dans les terres au sud-ouest de la forteresse, abrite les navires contre le dangereux vent d'est : peut-être faut-il voir une œuvre phénicienne, un cothon comme ceux de Carthage et d'Utique, dans la cale que l'on a taillée dans le roc vif pour le déchargement des navires [1]; en 1848, un tremblement de terre détruisit à demi les fortifications de Melilla. Naguère cette ville, que les Espagnols possèdent depuis 1496 — près de quatre siècles —, n'était guère qu'une prison, à la fois pour les forçats et pour les militaires chargés de les surveiller; il était imprudent de s'éloigner des remparts à plus d'une portée de fusil, et souvent les montagnards du Rif s'amusèrent à tirer à la cible sur les sentinelles. Il n'en est plus ainsi depuis que des bateaux à vapeur, touchant régulièrement à Melilla, lui ont donné plus d'activité commerciale et ont permis de renouveler plus souvent la garnison, fréquemment décimée par les fièvres qui proviennent des marécages bordant le littoral au sud. La côte qui s'étend à l'ouest du cap des Trois Fourches était naguère fort redoutée des marins, à cause des naufrageurs qui s'emparaient des navires jetés sur les écueils et capturaient les matelots; mais depuis 1855 on n'a plus entendu parler de piraterie dans ces dangereux parages. Sur les promontoires des Trois Fourches se dressaient des autels en l'honneur des Dieux Secourables. En pleine mer, à 50 kilomètres du cap, se dresse un piton fortifié par les Espagnols, l'îlot stérile d'Alboran.

Deux autres postes militaires, espagnols depuis plus de trois siècles, Alhucemas et le Peñon de Velez, se succèdent sur la côte semi-circulaire du Rif, entre le cap des Trois Fourches et la péninsule de Tétouan. Le premier

[1] Ch. Tissot, *Recherches sur la Géographie comparée de la Maurétanie Tingitane.*



TÉTOUAN. — VUE GÉNÉRALE

Dessin de Taylor, d'après une photographie communiquée par M. S. Reinach.

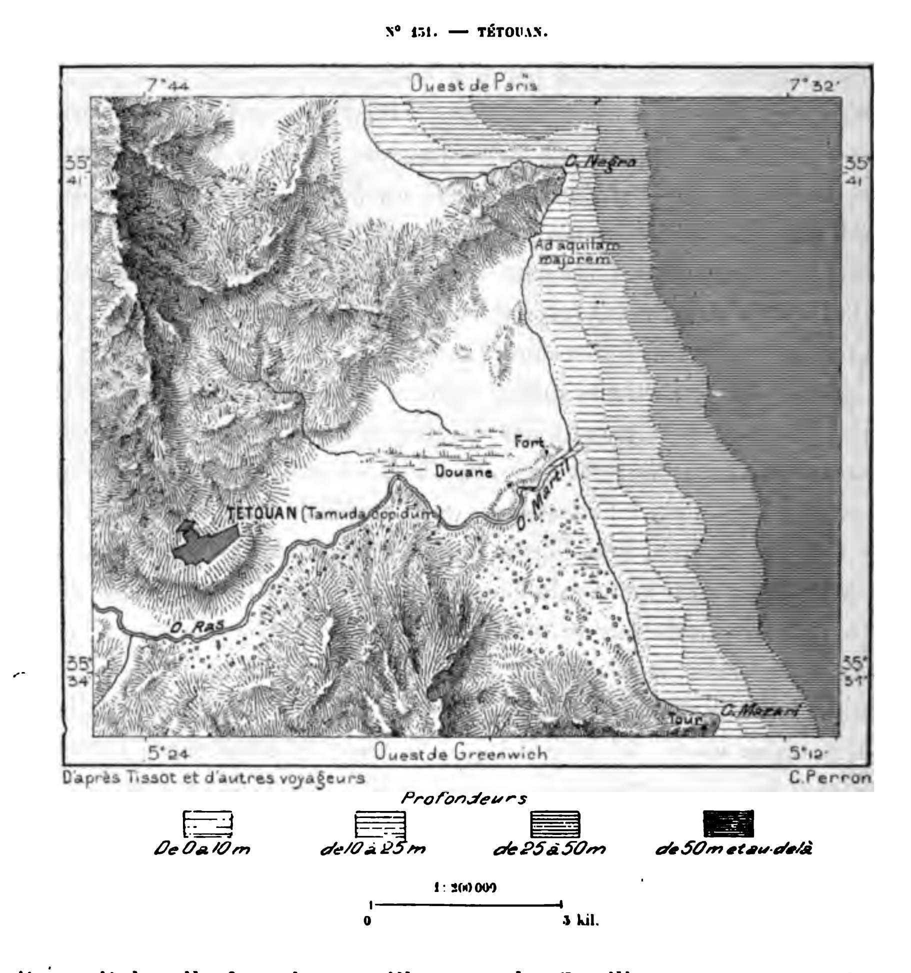
presidio, auquel les anciens auteurs arabes donnent le nom de Mersa el-Mzemma, n'est qu'un îlot, prison de la mer où l'on a construit une autre prison; Peñon de Velez ou Velez de la Gomera n'est également qu'un poste insulaire et un bagne, où des navires espagnols portent en été l'eau douce nécessaire à la garnison; mais il domine une partie du littoral fort bien située pour le commerce : en face se voient les restes d'une ville romaine, Badis, considérée au moyen âge comme le port de Fez sur la Méditerranée[1]. Elle est remplacée maintenant par une bourgade du même nom; on a vainement essayé dans ces derniers temps d'y fonder un établissement minier. Cet endroit serait le point de débarquement le plus favorable pour se rendre de la côte du Rif dans la vallée du Sebou, mais nulle route carrossable ne traverse les montagnes de la contrée, que peuplent des tribus berbères indépendantes. C'est dans une vallée de ces monts que se trouvent la ville de Chechaouen, entourée de vignes, et, dans le voisinage, la maison-mère de l'ordre religieux des Derkaoua.

La grande ville du littoral méditerranéen dans l'empire du Maroc est la cité de Tétouan, la Titaouan des Maures et la Tettaouen des Berbères, c'est-à-dire le « Lieu des Sources »; en effet, les eaux descendues des monts escarpés qui déroulent à l'ouest leur vaste amphithéâtre, coulent en abondance dans les jardins, sous l'épais feuillage des orangers. Au-dessus de la terrasse d'environ 60 mètres de hauteur qui porte la ville, coule une rivière sinueuse qui se dirige vers le nord-est et va se perdre dans la mer à 6 kilomètres de distance : la barre, que franchissent seulement les barques, est défendue par une douane fortifiée. La ville, dominée par une citadelle, est entourée d'une haute enceinte flanquée de tours et renferme à l'intérieur un autre cercle de murailles, le mellah dans lequel vivent les Juifs. Ceux-ci constituent environ le quart de la population urbaine et en possèdent presque toutes les richesses. Leur quartier, où ils jouissent d'une certaine autonomie, se distingue des autres par une propreté relative, leurs maisons sont plus confortables, leurs costumes plus riches; les jours de fête, leurs femmes, dont on célèbre la beauté, sont couvertes d'or et de soie. Tétouan est un des centres du monde israélite. Ce sont des Juifs qui possèdent les marchandises du bazar et qui servent d'intermédiaires à tout le commerce des régions voisines par Ceuta, Tanger et Gibraltar; ils exportent les oranges du pays et l'espèce d'eau-de-vie dite *mahaya*, distillée du raisin. L'industrie de Tétouan, qui comprend la fabrication des poteries et les autres travaux ordinaires des cités musulmanes, est en grande partie entre

[1] Elie de la Primaudaie, *Revue Africaine*, 1872.

les mains d'Algériens qui ont quitté leur patrie pour ne plus vivre sous la domination des Français. Les vicissitudes de la guerre ont souvent forcé Tétouan à changer de maîtres. Peuplée en grande partie de Mudejares, c'est-à-dire de Maures expulsés de Grenade et de Castille, elle eut souvent à lutter contre ses vainqueurs du nord. Au commencement du quin-

N° 131. — TÉTOUAN.



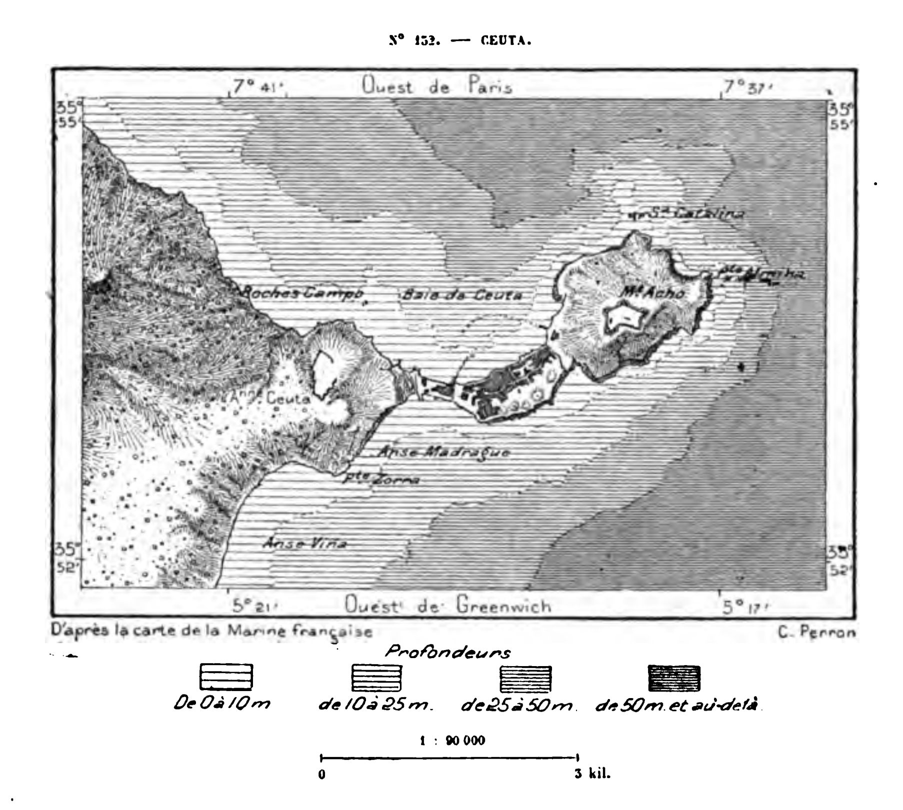
zième siècle, elle fut mise au pillage par les Castillans; cent ans après, ses pirates tenaient la mer et faisaient des captifs par milliers sur les côtes de l'Andalousie, tout en commerçant paisiblement avec les Anglais, les Hollandais et les Vénitiens[1]. En 1564, Philippe II en fit détruire le port[2]; enfin, en 1859, les Espagnols s'en emparèrent de nouveau et remportèrent une victoire décisive à l'ouest de cette ville, sur les pentes des montagnes

[1] Elie de la Primaudaie, *Revue Africaine*, 1872.
[2] Échanges dans le port de Tétouan en 1885, d'après Washington Serruys : 1 079 425 francs.

que franchit la route de Tanger. Après de longs pourparlers diplomatiques, Tétouan fut rendue au sultan du Maroc.

Ceuta est aux mains des voisins septentrionaux du Maghreb depuis près de cinq siècles. En 1415, les Portugais l'occupèrent le jour même de leur débarquement, puis, en 1570, la ville passa au pouvoir de l'Espagne, qui l'a gardée jusqu'à nos jours : un des sièges qu'elle eut à subir de la part

N° 152. — CEUTA.



des Marocains, à la fin du dix-septième siècle et au commencement du suivant, ne dura pas moins de vingt-six années[1]. Quoique « port libre », elle n'est plus un centre de commerce comme elle fut à l'époque musulmane; les marchands de l'intérieur évitent la cité chrétienne, défendue par une triple muraille, hérissée de canons et de chevaux de frise. Pour l'importance du trafic, le contraste est grand entre le Gibraltar marocain et le Gibraltar espagnol, qui l'un et l'autre se ressemblent par la structure géologique, la forme péninsulaire, la position en sentinelle à l'entrée du détroit, et les canons qui se répondent par-dessus la mer. Ceuta, ville silencieuse et sans commerce, a du moins la beauté de l'aspect, la

[1] R. Thomassy, *Relations de la France avec l'empire du Maroc.*

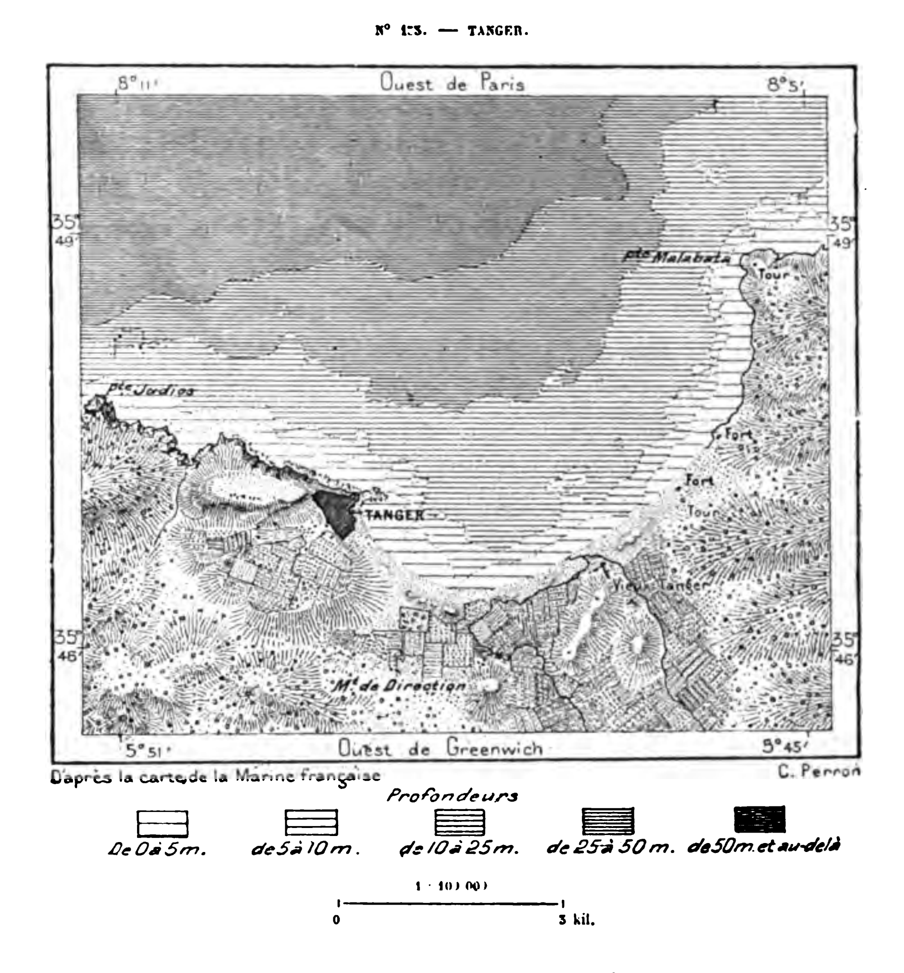
propreté des murs, la blancheur des maisons, toutes ornées de balcons ouvragés et fleuris. Un fort domine la ville, mais il est dominé lui-même par des sommets de l'intérieur, dont quelques-uns portent des ouvrages de défense qui appartiennent à l'Espagne; jusqu'à maintenant les Anglais ont réussi par leur diplomatie à empêcher les Espagnols de transformer Ceuta en une grande place de guerre qui braverait Gibraltar. Au nord-ouest se voient les « sept » cimes rocheuses qui ont valu son nom à la ville de Ceuta, à moins que cette appellation ne soit due aux sept saillies de la péninsule même ou bien à la clôture (septum) que forment la mer et les retranchements de l'isthme autour de Ceuta[1]. Des madragues et des filets de pêche obstruent souvent le mouillage au sud de la ville : on y prend en moyenne cinq mille bonites par jour, et ce poisson est expédié dans les ports de l'Andalousie. Tétouan alimente Ceuta de fruits, mais, d'après les conventions, il est interdit aux Espagnols de suivre la voie de terre entre les deux marchés.

Sur la côte marocaine du détroit d'Hercule, entre Ceuta et Tanger, il n'y a plus de villes. Kasr es-Serir ou le « Petit Château », ainsi nommé par comparaison avec Kasr el-Kebir, le « Grand Château » de l'intérieur du Maroc, n'est plus qu'un amas de ruines que les sables disputent aux broussailles. Au moyen âge ce fut le chantier où les musulmans du Gharb lançaient leurs navires de commerce et de guerre. Maintenant le Maroc ne peut plus entretenir de flotte et ce sont les marins étrangers qui servent d'intermédiaires à son commerce. Tout le mouvement des échanges s'est porté vers la cité à demi européenne qui garde l'entrée occidentale du détroit. Par ses marées, Tanger est déjà sur le bord de l'Atlantique : l'écart du flux et du reflux y dépasse deux mètres et demi; la différence n'est guère que d'un mètre à Ceuta et à Tétouan de 70 centimètres[2].

Tanger, la Tandja des indigènes, est l'antique cité de Tinge, c'est-à-dire la « Lagune », d'après Tissot. Elle naquit du sol avec Antée : la légende en fait une ville dont la fondation est antérieure à l'histoire. Sous la domination romaine, Tinge devint la capitale de la Maurétanie Tingitane, qui correspond au Maroc septentrional ; mais elle ne paraît pas avoir été à cette époque plus grande qu'elle n'est de nos jours; elle occupait le même emplacement et recouvrait la même étendue de terrain : la « vieille Tanger », dont les ruines se voient au sud-est, fut une ville arabe au moyen âge. La position de Tanger, au bord d'une baie semi-circulaire qui offre,

[1] Ch Tissot, ouvrage cité.
[2] Vincendon-Dumoulin et de Kerhallet, *Manuel de la Navigation*.

à la porte du détroit, quelque abri contre les vents d'ouest, devait en tout temps assurer à ce point du littoral une grande importance commerciale. Les Vénitiens y furent longtemps admis comme hôtes ; les Portugais voulurent y entrer en conquérants et furent plusieurs fois repoussés. Enfin ils s'en emparèrent en 1471 et pendant plus de deux siècles cette ville fut ravie au Maroc ; les Espagnols y succédèrent aux Portugais, les



N° 123. — TANGER.

Anglais aux Espagnols. Aucune dépense ne semblait trop forte à l'Angleterre pour fortifier et aménager ce port d'Afrique : pour une pareille conquête, « un mur d'airain n'eût pas été trop précieux ». Cependant les attaques des Maures, le manque de vivres, la difficulté des approvisionnements finirent par lasser les Anglais ; ils évacuèrent la place en 1684 et en firent sauter les jetées pour combler le port ; vingt ans après, ils s'emparaient de Gibraltar, qui offre les mêmes avantages militaires que Tanger et en outre celui d'une position insulaire, mais qui ne

possède point de zone d'approvisionnement. Abandonnée comme place de guerre, la cité marocaine attira d'autant plus les marchands de toutes les nations; elle est devenue le centre des échanges rapides entre le Maroc et les ports d'Europe; les ministres étrangers auprès du sultan du Maghreb y ont leur résidence et le personnage qui remplit les fonctions de ministre des affaires étrangères y demeure pour être plus facilement en relations avec l'Europe. Tanger est une sorte de capitale et c'est pour frapper l'empire à l'un de ses points vitaux que les Français la bombardèrent en 1844 et que les Espagnols la menacèrent en 1860. D'ailleurs, Tanger commence à devenir ville européenne par ses maisons neuves, son débarcadère, ses usines, ses journaux, les canons à longue portée de ses batteries, le phare voisin et les villas éparses sur ses collines. Des cavalcades de jeunes élégants vont et viennent sur la route de la plage, entre Tanger et le cap Spartel.

Par la beauté de son aspect, Tanger offre quelque ressemblance avec Alger. Elle s'élève aussi en amphithéâtre sur le haut d'une colline, que couronnent les murs crénelés d'une kasbah; des minarets, des palmiers s'élèvent çà et là au-dessus des maisons blanches. Un grand mouvement se fait dans les rues montantes entre le port et la porte de la ville haute où les convoyeurs amènent leurs chameaux chargés, leurs troupeaux de moutons et de bœufs. Quoique le port soit toujours sans profondeur, à demi comblé par les débris qu'y ont jetés les Anglais, et que les grands navires soient obligés de rester au large, Tanger fait néanmoins un commerce considérable, principalement avec Gibraltar, dont elle alimente la garnison de viande de boucherie, de légumes et de fruits[1]; les Juifs, intermédiaires de presque tout le trafic, expédient aussi les laines et les cuirs, bruts et à l'état ouvré, et les navires de France et d'Angleterre apportent en échange de la quincaillerie, des cotonnades, du thé, du sucre, des bougies. Aux quelques centaines d'étrangers qu'amènent les affaires dans la cité marocaine s'ajoutent chaque année les visiteurs de plaisir et ceux qu'attire le soin de leur santé : peu de villes, même sur le littoral de la Méditerranée, offrent plus d'avantages que Tanger pour la douceur de l'air et l'ensemble des conditions climatiques. En outre, Tanger a les souvenirs de l'histoire et la magnificence des horizons. Des maisons de campagne qui se nichent sous

[1] Mouvement du port de Tanger en 1883, d'après Washington Serruys :

564 navires, jaugeant 97 028 tonnes.

Valeur des échanges :	Importations.	7 357 275	francs.
	Exportations.	4 981 250	»
	Ensemble	12 338 525	»

les ombrages du djebel Kebir, on voit au loin sur les côtes d'Espagne les points blancs de Tarifa et l'on entend le canon de Gibraltar. En bas se mêlent les deux mers; souvent les flots courts et brisés venus de la Méditerranée se heurtent et s'entremêlent en remous aux longs plissements des vagues atlantiques.

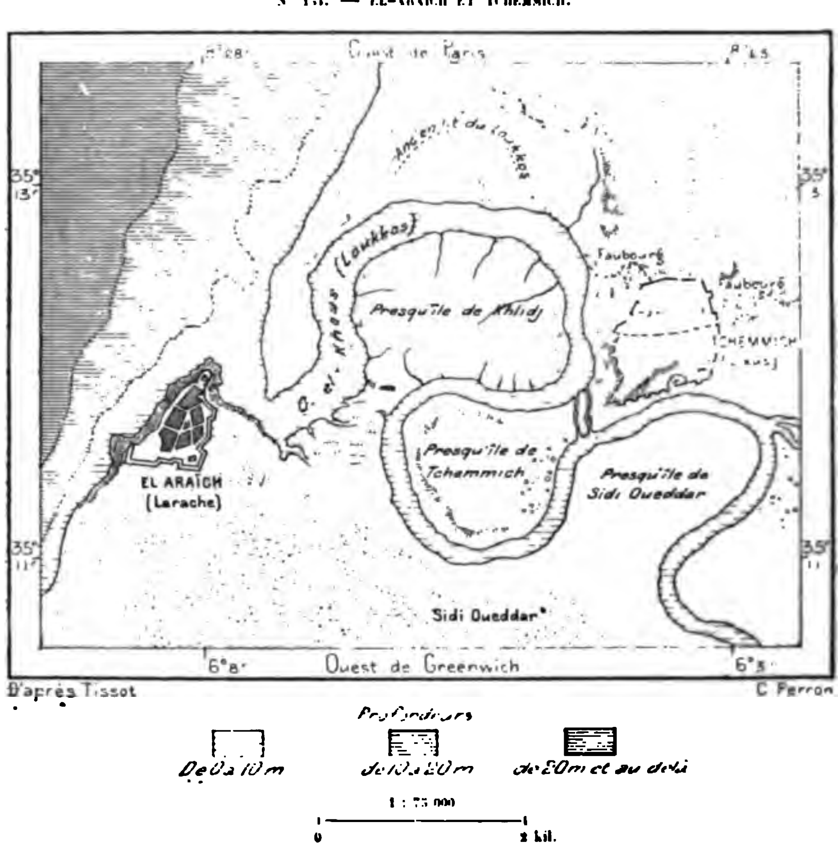
Sur la rive océanique du Maroc, le voyageur qui chemine sur la plage grondante, traversant à gué les bouches des ruisseaux et des rivières, atteint la première bourgade à 40 kilomètres au sud du cap Spartel : là s'élevait la ville romaine de Zilis, qui devint ensuite l'Azila des Arabes (Ar-zeïla, Ar-zila); ce n'est plus qu'une misérable agglomération de masures, où se voient, comme dans toutes les villes de la côte marocaine, des restes de constructions portugaises. C'est à 30 kilomètres plus loin sur la côte qu'apparaît la première ville commerçante du littoral, el-Araïch ou Larache, c'est-à-dire la « Treille ». Chef-lieu de la province du Gharb ou de l'Occident, el-Araïch existait déjà au commencement du neuvième siècle [1], mais elle ne fut longtemps qu'un humble village. Sous la domination portugaise, puis, sous le gouvernement de l'Espagne, elle devint un port considérable, le plus actif de la côte, et de cette époque datent les murailles de la ville, la place entourée d'arcades et même une mosquée, ancienne église bâtie dans le « style jésuite [2] ». La reconquête de cette place par le sultan Moulaï Ismaïl, en 1869, est un des hauts faits de l'histoire marocaine : la garnison, forte de trois mille deux cents hommes, fut en partie exterminée, en partie réduite en esclavage pour une période de deux années, et cent quatre-vingts canons tombèrent au pouvoir des musulmans. Depuis cette époque, el-Araïch, ville makhzen dont tous les citoyens doivent un service militaire au sultan, a résisté avec succès à toutes les démonstrations navales, des Français en 1785, des Autrichiens en 1829, des Espagnols en 1860. Des restes de navires qui furent des canonnières pourrissent dans les eaux du fleuve.

Située sur la rive méridionale de l'oued el-Khous ou Loukkos, à l'embouchure même du fleuve, la ville regarde la mer par son front occidental. L'entrée du port est obstruée par une barre que peuvent franchir seulement les navires de 150 à 200 tonneaux; cependant el-Araïch est assez fréquentée, surtout par des bâtiments marseillais et des embarcations de pêche portugaises : on y vient charger des laines, des fèves, et de l'alpiste, graminée dont l'amidon est utilisé pour donner du lustre et de

[1] Gerhard Rohlfs, *Mein erster Aufenthalt in Marokko.*
[2] Teodoro de Cuevas, *Boletin de la Sociedad Geografica de Madrid*, 1884.

la fermeté aux cotonnades. C'est en sucre principalement que sont payées ces denrées de la province de Gharb[1]. Les parages voisins, naguère très riches en poissons, ont été presque entièrement dépeuplés par des navires à vapeur, marchant de conserve en promenant un immense filet qui capturait tous les êtres vivants dans l'espace intermédiaire[2]. Les pêcheurs

N° 155. — EL-ARAÏCH ET TCHEMMICH.



d'el-Araïch ont dû chercher d'autres ressources; ils exploitent les salines des environs, cultivent les orangers, démasclent le chêne-liège dans les forêts qui bordent la côte entre el-Araïch et Azila.

La cité libyenne, puis phénicienne et romaine, à laquelle el-Araïch a succédé, n'a pas entièrement disparu. A 4 kilomètres à l'est de la ville actuelle, sur un promontoire couvert de broussailles qui domine deux

[1] Mouvement du port d'el-Araïch en 1881, d'après Washington Serruys :

149 navires, jaugeant . . . . . . 25 519 tonnes.

Valeur des échanges : 1 175 852 francs.

[2] T. de Cuevas, mémoire cité.

méandres du fleuve, se voient les restes de murs phéniciens construits en blocs énormes comme ceux d'Arad, et continués par des murs romains, de moindres dimensions : ce sont les remparts de Lix ou Lixus, connu maintenant par les Arabes sous le nom de Tchemmich. Au bas de la colline, dans les terres alluviales d'une anse, on reconnaît les traces d'un port où pouvaient se remiser quelques navires; mais aucune des presqu'îles marécageuses qu'entoure le Loukkos ne pourrait avoir été le « jardin des Hespérides » que mentionnent les auteurs anciens. Tissot[1] en cherche l'emplacement dans un îlot maintenant rattaché à la terre ferme, par suite d'un détour du lit de la rivière : depuis deux mille années la forme de l'estuaire paraît avoir complètement changé. Des menhirs et d'autres mégalithes, que l'on voit à l'est sur la route de Tanger à Ksar el-Kebir[2], datent peut-être d'une époque encore plus éloignée. Dans une tribu berbère des environs d'el-Araïch, on tient tous les ans une foire aux femmes. Dévoilées, les candidates au mariage sont assises en rang, dans leurs plus beaux atours. Les convenances veulent que les prétendants aient l'air de marchander seulement les costumes des personnes en vente, jeunes filles ou veuves : ils touchent les étoffes, en examinent le fil et la trame, en étudient les couleurs, et si le vêtement leur plaît, ils en discutent le prix; mais il est entendu que la vendeuse porte elle-même ses habits dans la maison de l'acheteur, en qualité d'épouse légitime. Le prix débattu pour ses robes est le montant de sa dot[3].

La ville fameuse de « Château le Grand », dont les denrées sont expédiées par el-Araïch, est située comme cette ville sur les bords du Loukkos, dans un endroit marécageux, souvent inondé; des vignes, des olivettes, des orangeries entourent Ksar el-Kebir et sur les hauteurs voisines paissent de nombreux troupeaux de bœufs et de moutons. La ville, qui n'est point entourée de murailles, malgré son nom, est bâtie en briques et repose sur des fondements qui sont en grande partie des matériaux antiques; Tissot y a trouvé les seules inscriptions grecques découvertes jusqu'à maintenant au Maroc. Les maisons de Ksar el-Kebir ne sont pas blanchies à la chaux, comme celles de la plupart des autres cités marocaines : celle-ci est sale et triste, la « plus laide des villes du Maghreb el-Aksa », dit M. de Foucauld; mais de loin les palmiers, qui se dressent au-dessus de la mer des toits, les cigognes qui volent en nuées autour des minarets, donnent à Ksar el-Kebir une apparence pittoresque. La bataille dite d'Alkazar-Kebir,

[1] *Géographie comparée de la Maurétanie Tingitane.*
[2] Tissot, ouvrage cité ; — Décugis, *Bulletin de la Société de Géographie*, août et septembre 1878.
[3] Drummond Hay, *Western Barbary.*

qui mit un terme à la puissance portugaise dans le Maroc, en 1578, ne paraît pas avoir été livrée près de la ville qui porte ce nom : c'est à 10 kilomètres au sud-est d'el-Araïch, sur les bords de l'oued el-Makhzen, tributaire du Loukkos, que se seraient rencontrées les deux armées[1].

Au sud d'el-Araïch et de l'embouchure du Loukkos, la côte du Maroc, n'offrant que de faibles inflexions, se prolonge sur un espace d'environ 150 kilomètres, avant qu'une autre bouche fluviale, celle du Sebou, vienne interrompre le cordon littoral. La plage, qui rappelle celle des Landes françaises, est bordée de dunes, d'étroites levées de sable qui retiennent des étangs; à peine quelques saillies interrompent la ligne monotone de l'estran : l'une d'elles porte une koubba, celle de Moulaï Bou-Selam ou le « Père de la Paix », l'un des lieux de pèlerinage les plus fréquentés du Gharb marocain; au sud de ce promontoire un grau fait communiquer la mer avec un large étang. Des forêts de chênes-lièges et de lentisques revêtent les dunes, accompagnant la mer d'une zone verdoyante, au nord et au sud du Sebou[2].

La région du haut Sebou a pour marché central la ville de Taza, située à 850 mètres d'altitude, non loin du seuil qui sépare les montagnes du Rif et le système de l'Atlas, faisant ainsi communiquer le bassin du Sebou et le Maroc occidental avec le versant de la Molouya et l'Algérie. De toutes les villes du Maroc, Taza est celle qui occupe la position stratégique la plus importante : un jour elle deviendra l'une des stations maîtresses de la grande voie ferrée du Maghreb entre Tunis et Fez. Cette ville, dont la possession est si précieuse, appartient officiellement au sultan, qui y entretient une petite garnison de soldats; mais ceux-ci, enfermés dans la double enceinte de Taza, sont en réalité des prisonniers : la tribu des Riata, qui occupe les montagnes au nord et au sud de la ville, est la vraie maîtresse de toute la contrée. Nul n'ose sortir des murs sans être accompagné d'un Riati; celui qui, non muni d'un sauf-conduit, s'aventurerait à un jet de pierre des remparts serait dépouillé, maltraité, tué peut-être. Il est même interdit aux habitants d'aller remplir leurs cruches au ruisseau qui coule au pied des murailles; ce sont les Riata qui ont le monopole de l'eau et de toutes les denrées de consommation; les gens de Taza sont à la merci de la tribu qui les tient assiégés. Lorsque M. de Foucauld passa dans cette ville, en 1883, la population tout entière, lasse de l'état d'oppression à laquelle elle était soumise, et n'espérant plus rien du sultan, soupirait

[1] Renou, *Description géographique de l'empire de Maroc.*
[2] G. Rohlfs, *Reise durch Marokko.*

après « le jour fortuné où viendraient les Français ». Pourtant la ville fait un certain commerce avec la côte du Rif, avec le bourg de Tafersit et Melilla, avec Fez et les villages de la Molouya, par l'intermédiaire des Riata détestés : ceux-ci cultivent le chanvre et le tabac, qui fournissent de narcotiques les habitants de Taza et des autres villes du Maroc septentrionals. Sur la route de Fez à Oudjda par Taza et la bourgade voisine de Meknessa, les lieux d'étape sont marqués par des kasbah fortifiées, où s'enferment les troupes de passage.

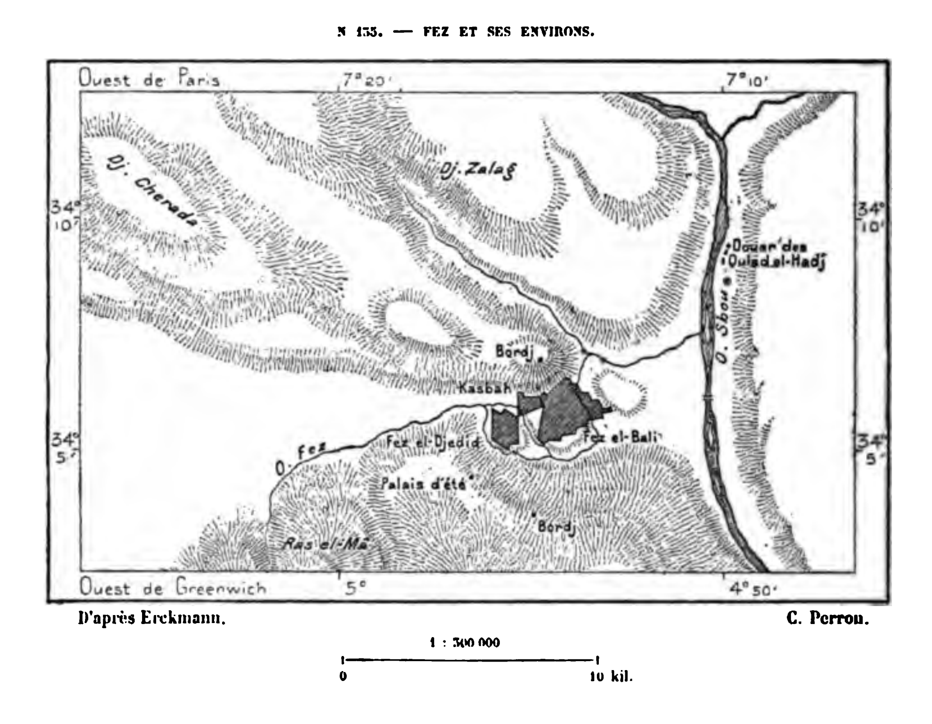
Fez, celle des capitales du Maroc qui est le plus fréquemment la résidence du sultan, et qui contient dans ses murs la plus forte population, occupe une position géographique des plus heureuses. Située à peu près vers le centre de la dépression qui sépare le système rifain du système atlantique, elle se trouve aussi sur la route naturelle qui longe la base occidentale de l'Atlas; les deux grandes voies historiques du Maghreb el-Aksa se croisent dans le bassin de Fez. En outre, la région a les grands avantages que lui donnent l'abondance des eaux, la fertilité du sol, le parcours facile des campagnes, le charme des coteaux boisés. La vaste agglomération urbaine, entourée par un amphithéâtre de montagnes, occupe une terrasse de conglomérat, d'une altitude d'environ 200 mètres, découpée en plates-formes secondaires par de nombreux ravins. L'oued el-Fez, né à une petite distance au sud-ouest, dans un cirque rocheux, et grossi par d'innombrables fontaines, va rejoindre à 6 kilomètres en aval la rivière Sebou, que traverse un massif pont de pierres, l'une des rares constructions de ce genre que possède le Maroc. Vue des promontoires couronnés de ruines qui s'élèvent, en dehors des remparts, au sud, au nord, à l'ouest, Fez offre un aspect enchanteur; elle « émerge comme une île blanche de la mer sombre de ses immenses jardins ». Au-dessus de la surface inégale des terrasses qui semblent se joindre d'un bout de la ville à l'autre, sans qu'une rue les sépare, se dressent des minarets, surmontés d'une triple boule dorée, les hautes murailles de la kasbah, et la toiture éblouissante de la mosquée principale[1].

La cité se divise en deux villes distinctes, ayant chacune son enceinte, unique ou double, flanquée de contreforts en forme de tours. A l'ouest s'étend Fez el-Bali, c'est-à-dire le « Vieux Fez », qui renferme encore la plus grande partie de la population urbaine; à l'est la terrasse la plus élevée de la ville est occupée par Fez el-Djedid ou le « Fez Neuf », et, vers le nord, les réduits de la kasbah unissent les deux moitiés de la cité jumelle.

[1] De Foucauld; Tissot; Lenz; Décugis; de Amicis; Colville, etc.

Le courant de l'oued el-Fez se divise immédiatement à l'est du palais de Fez el-Djedid; l'une des branches du ruisseau entre dans les jardins impériaux, tandis que l'autre descend en cascades dans la vallée qui limite la ville haute, puis entre dans la ville basse, pour s'y diviser en mille filets. Au-dessous de chaque maison passe une artériole; il n'est peut-être pas de ville au monde, si ce n'est dans les montagnes ruisselantes de sources vives, qui soit mieux aménagée pour la circulation de l'eau; mais les immondices des rues et des maisons changent la plupart de ces canaux en égouts, et là où ils se rejoignent, en aval de la ville, pour descendre vers le

N 155. — FEZ ET SES ENVIRONS.



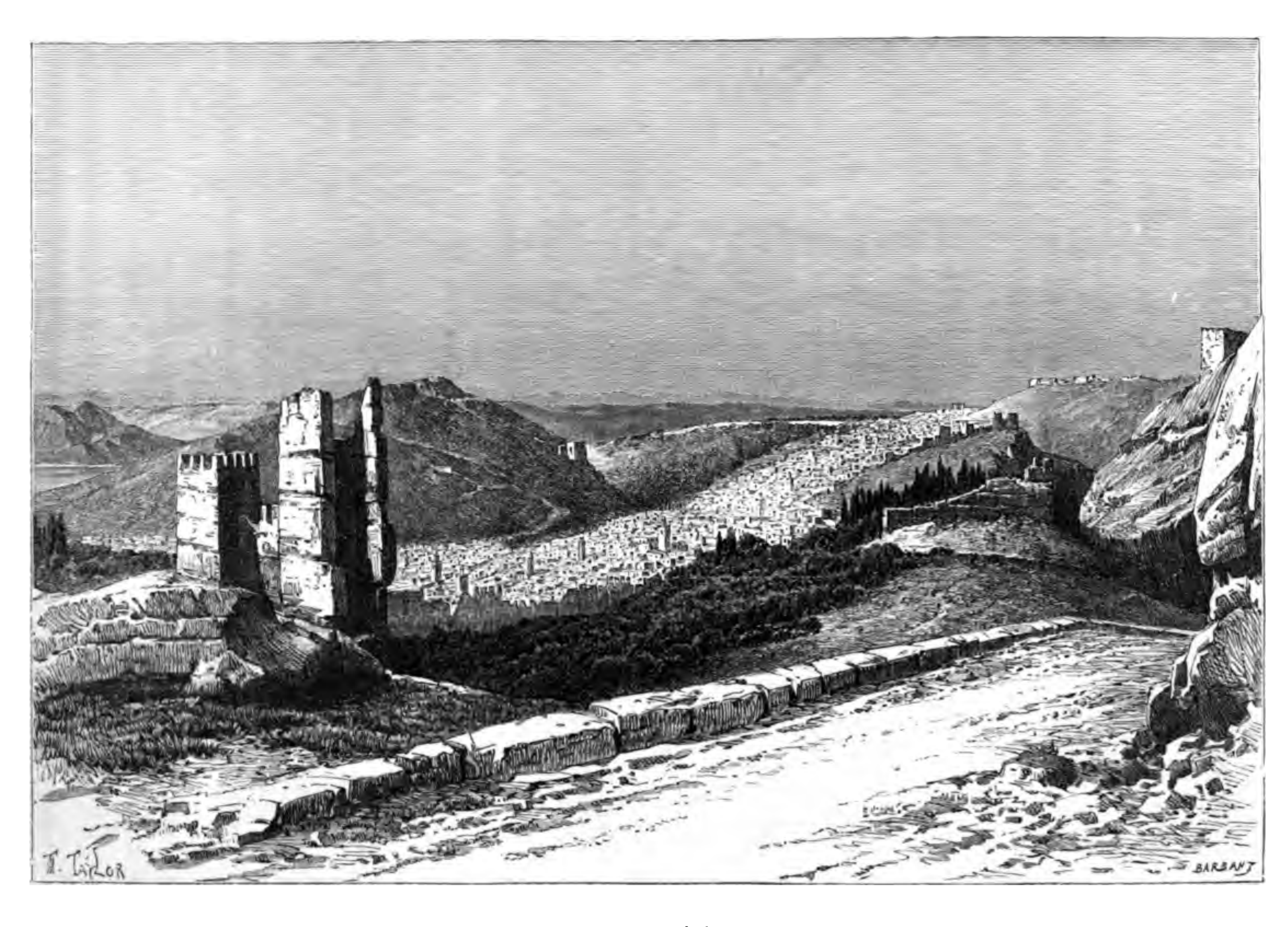
D'après Erckmann. C. Perron.

1 : 300 000

0 — 10 kil.

Sebou, ils ne roulent plus qu'un flot impur et nauséabond. Quand les étroites rues de la ville ne sont plus que des fondrières de boue, on retient les eaux en amont, puis on ouvre les écluses pour emporter les amas d'immondices. Les maladies ravagent constamment ces quartiers humides, où ne pénètrent jamais les rayons du soleil : la pâleur des habitants témoigne de l'air impur qu'ils respirent. Le quartier des Juifs ou mellah, situé dans le nouveau Fez et voisin de la kasbah, n'est pas moins sale que celui des Maures, mais l'intérieur des maisons est tenu plus proprement. Les Israélites de Fez, intermédiaires du trafic, ont à cacher leurs richesses pour éviter les extorsions des maîtres.

Fez, ou la « Hache », est ainsi nommée, dit Ibn-Batouta, parce qu'en

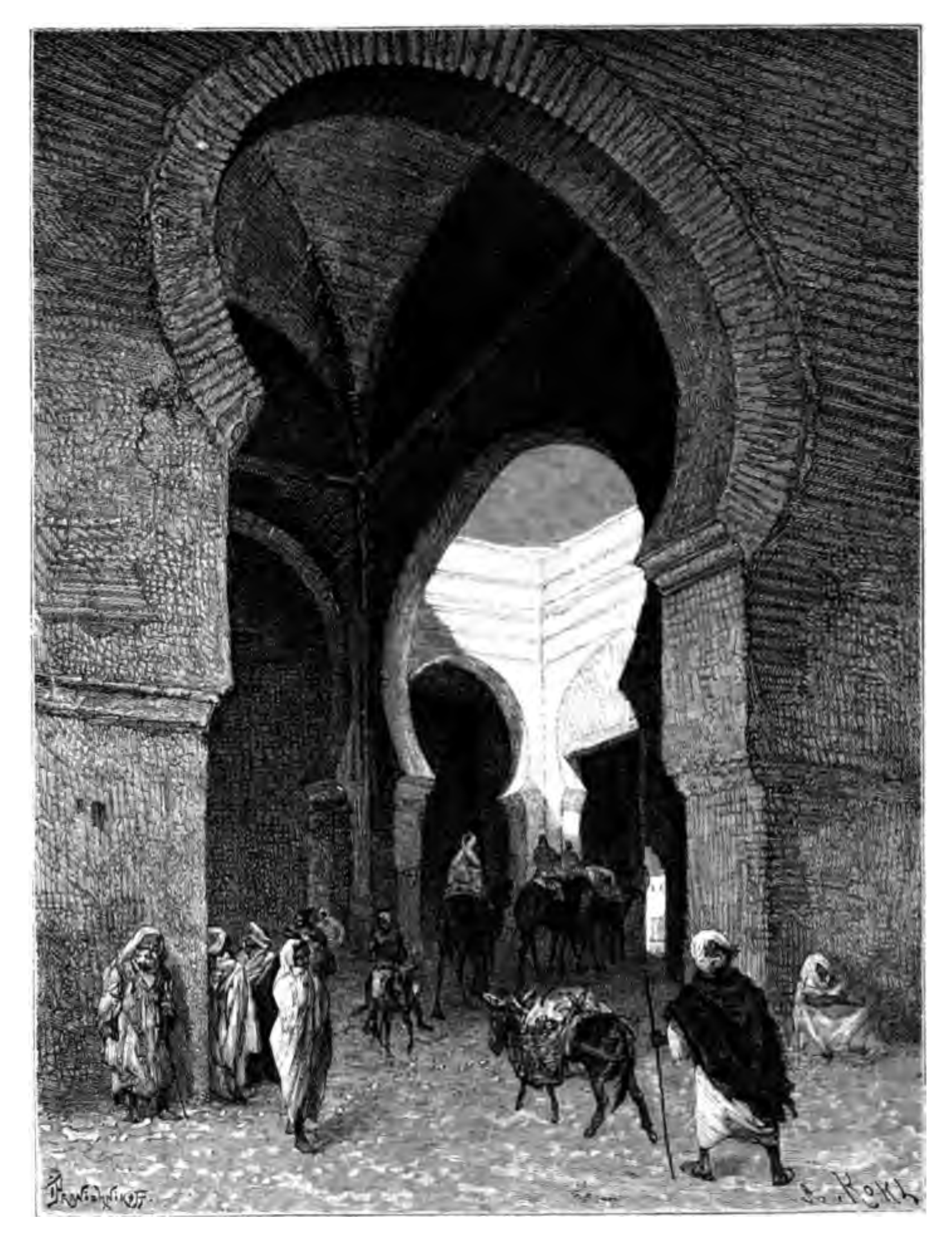


FEZ. — VUE GÉNÉRALE

Dessin de Taylor, d'après une aquarelle de Ch. Tissot.



fondant la ville, en 793, on y trouva, dans une fissure du sol, une hache,



FEZ. — VUE PRISE SOUS UNE PORTE DE LA VILLE
Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après un croquis de G. Clairin.

probablement une arme de pierre datant des âges préhistoriques[1]; d'ailleurs, l'usage d'habiter les cavernes s'est maintenu dans la contrée : en par-

[1] Oskar Lenz, *Timbuktu*.

courant les alentours de Fez, on rencontre au milieu des jardins des grottes où les Arabes se nichent comme des animaux dans leurs tanières[1]. D'après la tradition et les récits des auteurs du moyen âge, Fez aurait eu 400 000 habitants, vivant en près de quatre-vingt-dix mille maisons. De ses sept cent quatre-vingt-cinq mosquées il n'en reste plus que cent trente, dont quelques-unes sont abandonnées. Deux surtout sont tenues pour des lieux saints, presque aussi vénérables que les sanctuaires de la Mecque et de Médine : ce sont les mosquées de Moulaï Dris et de Karaouïn. Celle-ci possède une bibliothèque fameuse et sa zaouïya attire un grand nombre d'étudiants, du Maroc et même de l'Algérie, qui viennent apprendre la théologie, la jurisprudence, l'astronomie, conformément aux traditions d'études léguées par les professeurs du temps des « Marabouts » ou Almoravides. Depuis cette époque, Fez est en décadence, quoiqu'elle ait reçu de nombreux immigrants, notamment les « Maures Andalous » chassés d'Espagne : ils furent jadis assez puissants dans la ville de Fez pour y constituer un parti qui commandait toute une moitié de la cité. Comme centre de commerce, Fez a toujours une importance de premier ordre, avec Tanger, Maroc, Rbat et Tlemcen ; son industrie, divisée entre plusieurs corporations, gardiennes des traditions et jalouses de leurs privilèges, se distingue par une certaine originalité dans les travaux de tissage et de broderie, dans la préparation des cuirs, la fabrication des poteries, des vases émaillés, des armes damasquinées : de toutes les parties du Maroc on vient acheter à Fez des vêtements de luxe, jaunes pour les musulmans, noirs pour les juifs, rouges pour les femmes. Une industrie récente, qu'on s'étonne de trouver dans une ville « sainte », est la distillation des fruits, figues de Berbérie, dattes, figues, arbouses, que l'on transforme en eau-de-vie. Au nord de Fez, de l'autre côté de la vallée du Sebou, on exploite de vastes carrières de sel gemme ; du minerai de fer est aussi recueilli dans le pays pour la fabrication des instruments agricoles. La région environnante, d'où jaillissent des sources sulfureuses, est doublement sainte, par l'efficacité de ses eaux et par les koubba qui s'élèvent sur les collines.

Au sud de Fez, les affluents du haut Sebou arrosent les jardins de petites villes et de villages qui alimentent la capitale de légumes, de fruits et d'autres denrées. De toutes ces villes, la plus charmante est Sefrou, située sur la frontière du pays des Aït-Youssi, la première tribu berbère qui, de ce côté, appartienne aux peuplades Chellaha. Du haut des collines, les jardins de Sefrou apparaissent comme une forêt sans bornes, et la ville

[1] Déengis, mémoire cité.

disparaît en entier sous les ombrages. Parmi tant de villes du Maroc septentrional qu'entourent de riches vergers, il n'en est pas une qui égale la merveilleuse Sefrou, toute parfumée de la senteur des fruits. Tandis qu'à Fez même on ne voit que des traces de décadence, Sefrou offre un aspect étonnant de bien-être et de prospérité; elle exporte à Fez des quantités énormes de fruits, olives, citrons, cerises, raisins, et fabrique de fort bons vins à très bas prix : les montagnes de Sefrou fournissent à la capitale un excellent bois de construction, les poutres résineuses du bellouta, espèce de conifère odorant qui ressemble au mélèze[1].

Meknès ou Miknasa, la Mequinez des Espagnols, a souvent été désignée comme le « Versailles marocain ». Aussi la route qui l'unit à Fez est-elle la mieux entretenue de tout l'empire; des ponts traversent les ravins que les eaux tributaires du Sebou ont creusés à de grandes profondeurs dans le plateau de conglomérat, çà et là revêtu de dalles calcaires; l'espace sans arbres qui sépare les deux cités aurait dans presque toute son étendue l'aspect d'un désert, si de distance en distance on ne rencontrait ces vallées ombreuses et fleuries où les eaux ruissellent en cascades[2]. Située à une soixantaine de kilomètres à l'ouest de Fez, Meknès se trouve également dans le bassin du Sebou, par des affluents de l'oued Rdem, qui va rejoindre le fleuve principal dans la partie inférieure de son cours. Elle occupe une superficie très considérable, limitée par une enceinte mieux conservée que celle de Fez, et, comme les autres villes du Maroc, comprend une kasbah fortifiée et une mellah juive, entourée de murs : ce sont des captifs chrétiens qui élevèrent les remparts de Meknès, et lorsque l'un d'entre eux tombait de fatigue, on l'achevait pour le murer dans la maçonnerie[3]. Les rues sont larges et en maints endroits séparées par des jardins, « les plus beaux du monde[4] », qui alimentent Fez de légumes et de fruits comme les vergers de Sefrou. Les édifices ont plus de splendeur architecturale que ceux de la résidence. La grande porte du château impérial, avec ses piliers de marbre, ses ogives en fer à cheval, ses encadrements guillochés, ses faïences vernissées, ses inscriptions en lettres ornementales, est d'un fort beau style, mais elle est dégradée et la partie inférieure est indignement badigeonnée. Des colonnes de marbre, apportées jadis de Gênes ou de Livourne, sont éparses dans la poussière; la mosquée de Moulaï Ismaïl, le « Saint-Denis » des empereurs marocains, est à demi ruinée. Le parc,

[1] De Foucauld, ouvrage cité.
[2] O. Lenz, ouvrage cité.
[3] F. Warren, *Fortnightly Review*, aug. 1884. Drummond Hay, etc.
[4] De Amicis, *Marocco*.

que l'on dit avoir 2 kilomètres de tour, renferme des palais et des kiosques élégants, un haras où l'on entretient plus de mille juments choisies; toute une ville de galeries souterraines, qui servaient naguère de silos pour la conservation des grains, s'étend au-dessous du palais. En 1878, lors d'une grande famine, qui fit périr les Marocains par centaines de milliers, le sultan, vaincu par les supplications populaires, dut faire ouvrir ses magasins : la plus grande partie de l'immense approvisionnement était avariée. D'après le bruit populaire, c'est dans le palais de Meknès que se trouverait aussi le trésor des empereurs, crypte secrète gardée par « trois cents nègres esclaves, condamnés à ne jamais revoir la lumière du jour ».

Des bosquets d'oliviers entourent Meknès et d'innombrables mazets, points blancs épars dans la verdure, se montrent sur les coteaux environnants; cette région est le centre agricole de l'empire, et sa prospérité décide de l'importance annuelle du mouvement commercial. Au nord, entre la vallée du Rdem et celle du Sebou, s'élèvent les montagnes de Zarhoun, dont une terrasse porte la ville du même nom, jadis l'un des foyers de la culture intellectuelle dans la Berbérie; les pentes sont couvertes de villages nombreux, que l'on dit être fort riches et dont quelques maisons seraient aussi somptueuses que les plus belles de la capitale. La population de Zarhoun, d'origine arabe, est très fanatique et reçoit fréquemment des émissaires senoûsiya. D'ailleurs Meknès et toute la région sont redoutées des étrangers, des renégats et des juifs, à cause du zèle religieux des habitants; les Aïssaoua ou « Jésuites », — tel est le sens de leur nom, — ont pris leur origine à Meknès; tous les ans ils visitent en foule la zaouya qu'ils possèdent dans la ville et ils sont tenus d'y faire un pèlerinage solennel tous les sept ans; alors la mellah est fermée et nul Israélite n'a le droit d'en sortir; les Aïssaoua sont les maîtres de la ville pendant douze jours et nul autre ne peut se montrer dans les rues à côté d'eux[1]. Aussi la plupart des habitants de Meknès se sont-ils fait admettre, au moins pour la forme, au nombre des khouan[2].

La koubba de Moulaï-Edris, au nord de Meknès, est le lieu le plus vénéré de l'empire : jusqu'à nos jours, aucun voyageur étranger, même Rohlfs, qui confessait cependant la foi musulmane, n'osa s'aventurer dans la bourgade sainte, qui occupe une gorge sauvage du Zarhoun, près de la sainte zaouya : lors des grandes fêtes, les hommes, les femmes, saisis de délire, s'arment de couteaux et de haches et se balafrent le corps et le

[1] Décugis, mémoire cité.
[2] H. von Maltzan. *Die Jahre Reisen im Nordwesten von Afrika*

visage ; il en est qui se précipitent sur les animaux qu'ils rencontrent, chiens, chèvres, moutons et les déchirent à belles dents; il est arrivé,

N° 136. — MECKNÈS ET VOLUBILIS.



dit-on, que des hommes ont été ainsi dévorés vivants. Mais si les visiteurs européens ou juifs n'osent pénétrer dans le bourg de Moulaï-Edris, ils ont parcouru depuis longtemps les ruines du Kasr Faraoun ou « Château de

Pharaon, » qui s'élèvent sur un renflement du sol à 2 kilomètres au nord-ouest de Moulaï-Edris : dès 1721, Windus vit ces débris et en rapporta des dessins. Le nom de Oualili que l'on donne au bourg voisin et des inscriptions trouvées en cet endroit prouvent que le château de Pharaon est la Volubilis des Romains. Ayant servi de carrière aux constructeurs de Meknès, elle n'a plus gardé que deux monuments de sa gloire passée, un arc de triomphe et les portes d'une basilique. D'après Jackson, des marbres de cette ville auraient même été transportés au siècle dernier jusque dans l'oasis de Tafilelt, par-dessus l'Atlas. Une autre station romaine, Tocolosida, se trouvait dans le voisinage du Volubilis.

Ouezzan, la ville sainte qui se trouve sur le versant septentrional de la vallée du Sebou, à peu près à moitié chemin entre ce fleuve et Ksar el-Kebir, n'est pas fermée aux Européens comme Moulaï-Edris. Elle occupe une fort belle situation dans une conque fertile, au pied d'un contrefort du Zarzar, le Bou-Hellil à double pointe, qui arrête les vents étouffants du midi et sollicite les pluies apportées par l'air marin; des oliviers, puis au-dessus les chênes-lièges, recouvrent les pentes de la montagne. Fondée vers la fin du neuvième siècle par un descendant direct du Prophète, Moulaï Tayeb, Ouezzan est peuplée uniquement de chorfâ, qui sont tenus en grande vénération dans tout le monde musulman, mais qui, dans la ville même, ne sont que les humbles serviteurs du « Seigneur », le chérif par excellence, supérieur en sainteté au sultan lui-même. Son origine l'a rendu presque adorable; sa richesse en a fait presque un dieu : dans toute l'étendue du Maroc et presque dans chaque village, des mkaddem de l'ordre des Taïbiya perçoivent pour lui des impôts en nature et en argent. De son côté, il rend en largesses le produit de ces aumônes; souvent des centaines, parfois des milliers de pèlerins, venus pour baiser le pan de son haïk, sont nourris à ses frais : ses greniers sont toujours ouverts. L'empereur n'est tenu pour véritable souverain qu'après avoir reçu l'hommage du saint d'Ouezzan; les criminels peuvent se réfugier auprès de lui : la ville entière est un *dar demana*, c'est-à-dire un « lieu d'asile », et les soldats n'oseraient arracher un suppliant de la tombe du fondateur d'Ouezzan, fût-il même poursuivi par le courroux personnel du sultan; toutefois la zaouya devient la prison des fugitifs : ceux qui s'en éloignent sont hors la loi. La mosquée du tombeau contient, entre autres richesses, une collection de près de mille manuscrits arabes[1]. De récents événements ont quelque peu diminué l'autorité religieuse du chérif d'Ouezzan : on lui re-

[1] G. Rohlfs, *Revue Africaine*, n° 59, mai 1883.

proche sa garde de renégats espagnols, son amitié pour les Européens, son mariage avec une chrétienne, son palais de style italien, son costume, qui ressemble à celui des « Roumi » détestés. En 1876, il requit, sans l'obtenir, la faveur de devenir citoyen français[1].

Le bassin du Sebou, le plus populeux et le plus riche du Maroc, n'a pas à son issue maritime de cité considérable pour le mouvement de ses



MOULAI TAYEB, CHÉRIF D'OUEZZAN.
Gravure de Thiriat, d'après une photographie de M. Lagraine.

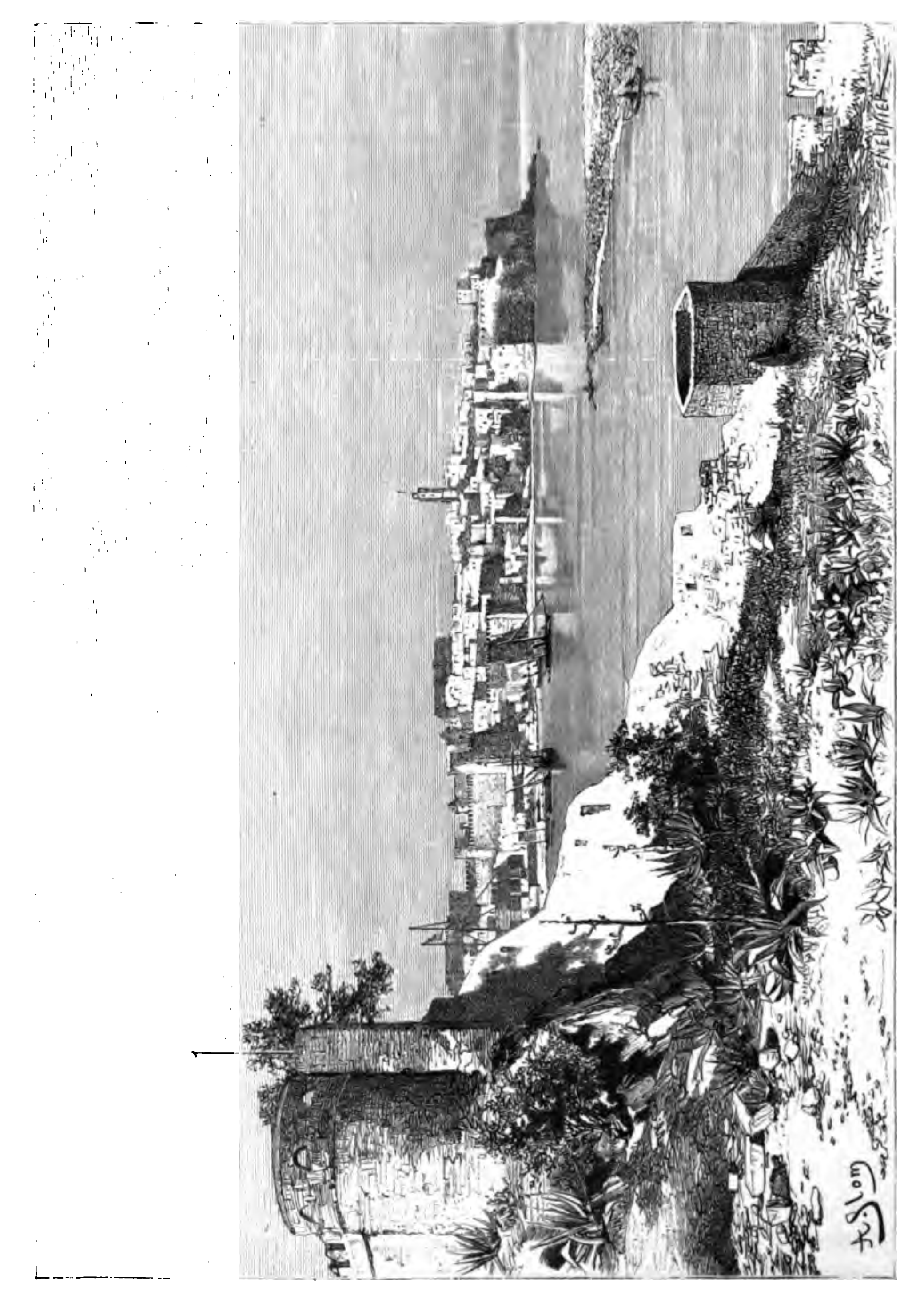
échanges : actuellement la sentinelle de l'embouchure est un simple village, Mehdiya, l'antique Mamora, bâti sur un coteau de 150 mètres de hauteur au-dessus de la rive gauche du fleuve; quelques restes de fortifications rappellent les tentatives que firent les Portugais et les Espagnols pour la conquête du Maroc. Léon l'Africain était présent lorsque l'armée mahométane surprit, en 1515, les six ou sept mille hommes de garnison

[1] L. Rinn, *Marabouts et Khouan*.

portugaise et en massacra la plupart. Cent ans après, les Espagnols furent plus heureux, mais en 1681 ils durent à leur tour évacuer le fort de l'embouchure. Depuis cette époque, nul ouvrage militaire ne défend l'entrée du fleuve, qui d'ailleurs est presque complètement barrée par les sables. Tout le commerce de la contrée s'est porté vers les villes jumelles bâties à une trentaine de kilomètres au sud-ouest, à la bouche du Bou-Regrag. La grande forêt de Mamora, presque entièrement composée de chênes-lièges, sépare les deux fleuves; des indigènes chellaha campent çà et là dans les clairières. D'après Drummond Hay[1], les troupeaux de bœufs sauvages étaient récemment très nombreux dans cette forêt et en rendaient la traversée périlleuse.

Les deux villes opposées sont Sla (Sala, Salé) et Rbat, la première sur la rive droite, la deuxième sur la rive gauche du Bou-Regrag. Sla, dont les rues, les places et les remparts offrent quelques vestiges de l'architecture portugaise, n'est pas une ancienne ville, quoiqu'elle porte le nom de la cité phénicienne de Sala ou « Rocher », qui se dressait en face sur la rive gauche, et à laquelle succéda la colonie romaine de Chella. Beaucoup moindre en importance que la ville méridionale, Sla représente le monde du passé. en face de Rbat, d'aspect déjà presque européen. La population locale est en grande partie originaire des Maures andalous réfugiés d'Espagne, et les traditions de haine contre les chrétiens s'y sont maintenues; d'ailleurs, les marins de Sla, constituant jadis une petite république guerrière, étaient ces pirates redoutés qui bravaient l'Europe entière; maints objets précieux que l'on trouve à Sla, notamment des porcelaines de Chine, proviendraient du butin fait autrefois par les corsaires[2]. Naguère, nul voyageur non musulman n'eût été admis à passer la nuit sur la rive droite du Bou-Regrag, et même de jour chrétiens et juifs s'abstenaient prudemment de visiter la cité fanatique : en 1880 pourtant, la présence de Lenz y fut tolérée. Sans courtiers ni marchands juifs, Sla est aussi dépourvue de tout commerce, à demi dépeuplée, et des terrains couverts de décombres occupent une moitié de la ville : les trois quarts des habitants se sont groupés dans Rbat, la cité du négoce et de l'industrie; c'est aussi là que s'est établie toute la colonie israélite et que vivent les immigrants européens, en des maisons dont les façades ressemblent à celles des cités maritimes d'Europe. Un beau monument domine les autres édifices de Rbat : c'est une tour de minaret dont la forme, la hauteur et l'ornementation

[1] *Western Barbary, Savage Beasts and wild Tribes.*
[2] Paléologue, *Revue des Deux Mondes*, 15 avril 1885.

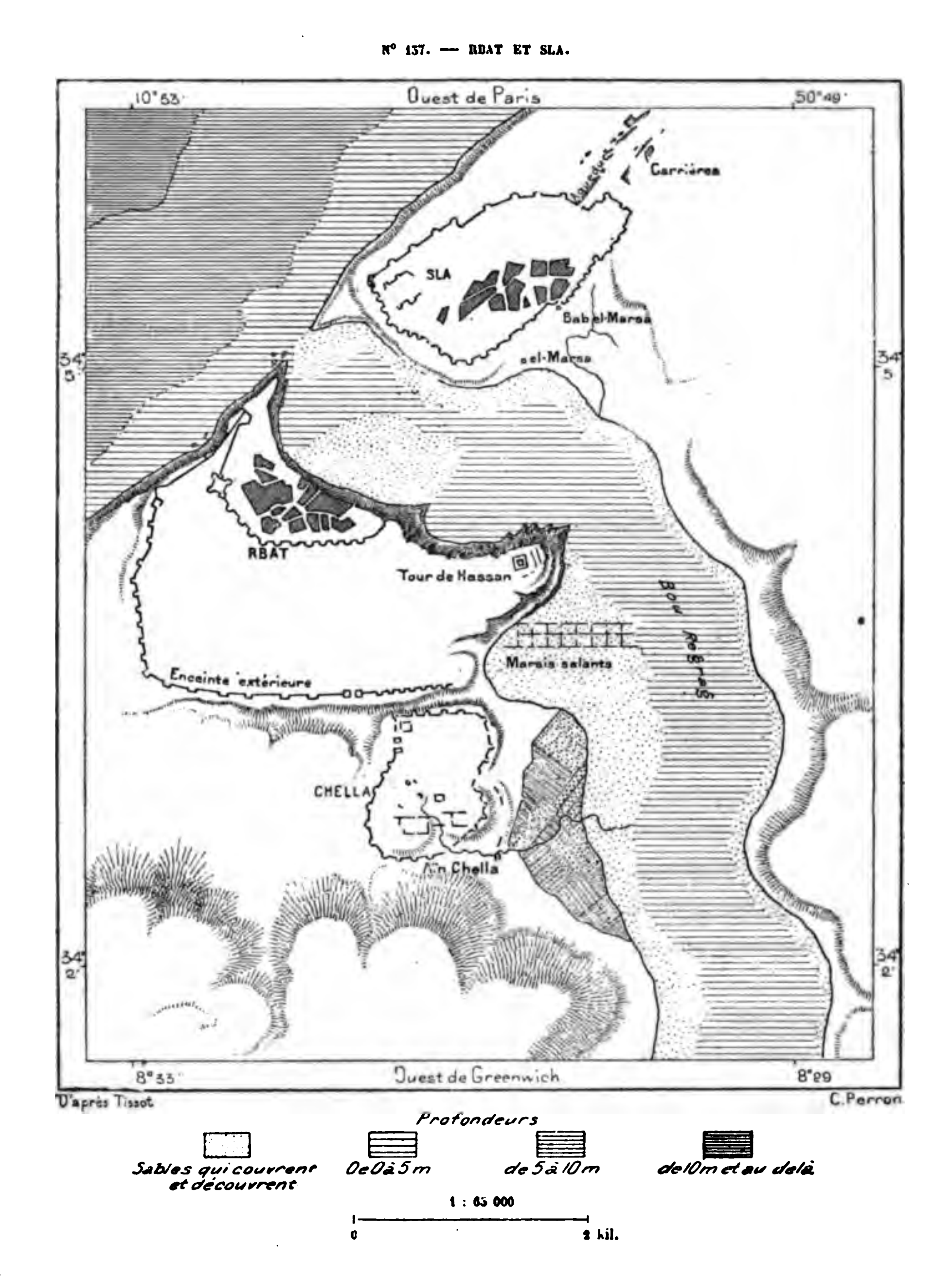


RBAT ET L'EMBOUCHURE DU BOU-REGRAG. — VUE PRISE DE SLA

Dessin de Slom, d'après un croquis de Ch. Tissot.

rappellent le style de la Giralda de Séville; les Arabes disent que ces deux tours et la Koutoubia de Maroc ont été construites à la même époque et

N° 137. — RBAT ET SLA.



sous la direction du même architecte par des esclaves chrétiens[1]. L'industrie est assez active à Rbat : dans les maisons, les femmes, héritières des

[1] O. Lenz, ouvrage cité.

anciens teinturiers de pourpre qui avaient rendu fameux le nom de Chella, s'occupent de tisser des tapis de laine fort durables, mais dont les couleurs, mal fixées par les procédés modernes, déteignent facilement. Rbat exporte aussi dans le reste du Maroc des nattes de jonc très variées de dessins, des haïk, des souliers. Mais le commerce avec l'Europe, gêné par les périls d'une barre peu profonde, sur laquelle déferlent incessamment les longues vagues de l'Atlantique, est peu considérable en proportion de l'importance de la double ville et des bassins dont elle occupe l'issue[1]; souvent les navires mouillent en pleine rade, sans pouvoir débarquer leurs passagers et leurs marchandises, ou passent outre pour aller jeter l'ancre devant Casablanca. Le rang de Rbat-Sla parmi les cités du Maroc provient surtout de sa position sur l'isthme de passage qui fait communiquer les deux parties de l'empire marocain, scindé en deux moitiés distinctes par le vaste territoire que parcourent les tribus indépendantes. Souvent la ville a été comme assiégée par ces Berbères : c'est à eux sans doute qu'il faut attribuer la destruction de l'aqueduc qui alimentait autrefois Rbat; maintenant l'eau, souvent fort rare, est apportée par des Arabes, qui promènent leurs outres de rue en rue. La kasbah est solidement fortifiée, aussi bien du côté de la terre, contre les indigènes, que du côté de la mer, contre les flottes européennes : plus de cent soixante pièces de canon défendent la place[2]. La « clef sainte » de la ville de Cordoue est gardée comme une relique dans la kasbah de Rbat, et lors de la dernière guerre avec l'Espagne elle fut exposée publiquement pendant plusieurs jours. Les Marocains espéraient ouvrir de nouveau les portes de la cité perdue.

Récemment, la nation des Beni-Hessèm (Beni-Hassan), la plus rapprochée de Rbat-Sla, a dû reconnaître la souveraineté du sultan et laisser diviser son territoire en seize fractions, dont les chefs sont responsables de l'ordre des clans; mais, plus à l'est, les Zemmour et les Zaïan sont tout à fait indépendants et quand ils s'allient au sultan, ce n'est pas en serviteurs. Les deux nations berbères occupent, avec quelques tribus de moindre importance, tout l'espace qui s'étend du littoral jusqu'à l'Atlas et de Meknès à la vallée de l'Oum er-Rbia. Cette région d'au moins 40 000 mètres carrés n'est accessible aux Marocains du bled el-makhzen que moyennant sauf-conduit. Zemmour et Zaïan se ressemblent beaucoup. Les uns et les autres ont une grande simplicité de costume, souvent un burnous unique sur la

[1] Commerce de Rbat-Sla avec l'étranger en 1885, d'après Washington Serruys :
Mouvement de la navigation : 69 navires, jaugeant 21 584 tonnes.
Valeur des échanges : 2 220 450 francs.

[2] Erckmann, *Le Maroc moderne*.

peau nue et, comme les Juifs, ils portent les cheveux ras, avec une ou deux longues mèches. Les Zemmour, qui habitent une terre d'une fertilité proverbiale, font un peu d'agriculture; les Zaïan, qui sont la nation la plus puissante de tout le versant maritime de l'Atlas et peuvent, dit-on, envoyer en campagne jusqu'à 18000 cavaliers, vivent presque exclusivement de l'élève des bestiaux : nulle tribu ne les égale pour la richesse en troupeaux de chèvres, de moutons, de chameaux, de bœufs, ceux-ci très remarquables par la hauteur de leur taille. Des agents de Meknès parcourent le pays pour acheter aux Zaïan des peaux et des animaux sur pied; Tanger est approvisionnée en partie de viande de boucherie par les troupeaux qu'on leur amène de cette contrée. On raconte d'une tribu de ces Berbères, vivant dans le voisinage de Rbat, qu'elle se distingue par une singulière adresse au vol : l'art de dérober y est l'objet d'une étude obligatoire chez les enfants. Les jeunes gens ne sont admis au nombre des hommes faits qu'après avoir fourni leurs preuves. Renvoyés de la tente paternelle, ils ne peuvent y rentrer qu'en poussant devant eux un animal volé; s'ils se laissent prendre, ils sont déshonorés à toujours[1].

Entre les bouches du Sebou et de l'Oum er-Rbia, quelques groupes de maisons se succèdent le long du littoral. Le plus considérable a pris une assez grande importance depuis le milieu du siècle : c'est Dar el-Beïda ou « la Maison Blanche », plus connue sous sa forme espagnole de Casablanca; les Portugais la fondèrent au seizième siècle, sur l'emplacement de la ville médiévale d'Anfa. La prospérité de Dar el-Beïda lui vient de sa rade, d'ailleurs mal abritée, mais assez profonde pour recevoir de grands navires : les bâtiments qui ne peuvent franchir les barres aux bouches des rivières viennent décharger leurs marchandises à Casablanca[2]; même Rbat expédie par cette escale ses laines, ses tapis et les denrées des campagnes environnantes; le maïs, la laine, les haricots sont les principaux objets d'exportation; Casablanca envoie aussi par Gibraltar des milliers de babouches à Alexandrie[3]. La ville du littoral marocain, qui possède une petite colonie européenne, surtout française, a pris déjà l'aspect d'un bourg maritime d'Europe, mais elle est fort malsaine et nulle cité n'offre un aspect plus désolé, à cause du manque absolu de végétation : pas un grand arbre ne croît sur les berges et les plateaux de grès rouge, qui s'élèvent de part et

[1] Beaumier, *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*.
[2] Mouvement du port de Casablanca en 1885, d'après Washington Serruys :
125 navires, jaugeant 68 159 tonnes.
Valeur des échanges : 6 682 450 francs.
[3] A Leared, *Morocco and the Moors*.

d'autre au-dessus de la plage; çà et là se montrent quelques bouquets de lentisques et des figuiers : les plantations d'orangers et d'arbres d'ornement n'ont pas réussi[1].

Tout le haut bassin de l'Oum er-Rbia, sur les pentes septentrionales du grand Atlas, expédie ses denrées, fruits, céréales, cuirs, par le port de Casablanca. Quoique facilement accessible aux troupes cantonnées dans la ville de Maroc, cette région est pourtant occupée presque en entier par des tribus berbères indépendantes : la tribu des Beni-Meskin, au nord du fleuve, est la seule qui appartienne au bled el-makhzen. Quelquefois le sultan, suivi d'une armée considérable, entreprend dans cette contrée des expéditions; mais les habitants, trop épars pour s'opposer en masse au passage des troupes, s'enfuient à droite et à gauche dans les montagnes, puis reviennent quand le torrent d'hommes s'est écoulé. On comprend les désirs de conquête du sultan quand on voit les admirables plaines que parcourt l'Oum er-Rbia, les vallées ombreuses d'où s'élancent les ruisseaux qui le forment, les pentes couvertes d'oliviers et de noyers qui s'élèvent graduellement vers les crêtes de l'Atlas. Plusieurs centaines de milliers d'hommes, cultivateurs et bergers, habitent cette contrée féconde; des troupeaux de chevaux, de chameaux, de moutons parcourent les pâturages, et sur les promontoires se voient de nombreux édifices en forme de châteaux, des *tirrematin*, qui servent de magasins pour les céréales et autres denrées des villageois. Les villes proprement dites manquent presque complètement dans cette région, mais des villages se sont formés, soit autour des zaouya, soit au pied des châteaux forts qui défendent l'entrée des gorges ou le passage des rivières, soit encore dans les plaines qui servent de rendez-vous pour les marchés. Presque toutes ces bourgades sont entourées de forêts d'arbres fruitiers.

Parmi ces villages, le plus fameux, quoiqu'il ne renferme pas même deux mille habitants, est celui de Bou el-Djad, où règne en souverain un *sid* ou « seigneur » religieux, dont le pouvoir est reconnu à plus de deux journées de marche par toutes les tribus environnantes, du Tadla au sud et à l'est, des Aït-Seri à l'ouest, des Chaouïa au nord-ouest : chaque année, les peuplades viennent, fraction par fraction, recevoir la bénédiction du sid et lui présenter leurs dons. Le saint et ses proches, presque tous de sang mêlé, vivent des impôts que versent avec empressement les fidèles : on ne peut voyager dans la contrée que sous la protection de Ben Daoud, le « fils de David », seigneur de Bou el-Djad. A la fin du huitième siècle, d'après

[1] Ball and Hooker, *Journal of a Tour in Marocco.*

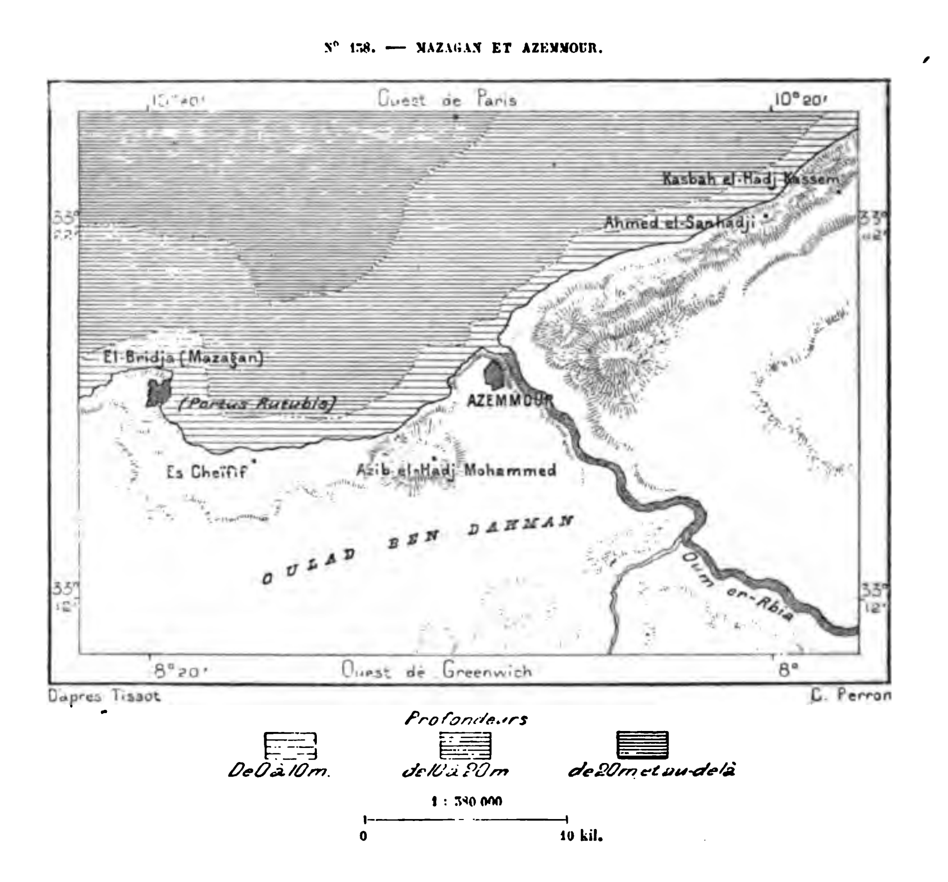
el-Edrisi, toute cette contrée, où règne de nos jours le plus ardent fanatisme, était peuplée de chrétiens et de juifs[1] et l'on y verrait encore les ruines d'une église portant une inscription latine[2]. Le pays de Tadla, qui s'étend au sud-est, occupé par neuf tribus nomades, d'une force d'environ ingt mille cavaliers, possède une sorte de capitale commune, la kasbahv et-Tadla, bâtie sur l'Oum er-Rbia, qui serpente en cet endroit dans une vaste plaine : au pied de la forteresse, l'une des mieux construites qui existent au Maroc, la rivière, large de près de 40 mètres, est traversée par un pont de dix arches, « le plus grand du monde », disent les habitants. Dans les environs, le territoire des Beni-Moussa contient des carrières de sel gemme, dont les produits sont exportés au loin par les tribus du Tadla. Au sud-est, dans le pays des Beni-Mellal, une autre forteresse, la kasbah Beni-Mellal ou kasbah Bel-Kouch, sert de noyau à une ville plus considérable, entourée d'admirables jardins, qui se terminent brusquement au pied d'une muraille de rochers d'où s'élancent les sources abondantes d'une eau pure. Demnata, sur l'un des affluents méridionaux de l'Oum er-Rbia, est aussi une ville charmante, perdue dans la verdure des jardins et des vignes ; naguère elle jouissait d'une grande prospérité comme lieu de commerce, mais elle ne se trouve qu'à une centaine de kilomètres de Marrakech, et cette proximité lui a été fatale. Le sultan a pu y établir son pouvoir et y percevoir des impôts : pour éviter les droits élevés qui frappent désormais toutes les denrées qui entrent dans la ville, les caravanes se détournent vers d'autres marchés. Un tiers de la population de Demnata se compose de Juifs, qui habitent pêle-mêle avec les musulmans : c'est, avec Sefrou, l'endroit du Maroc où ils étaient naguère le plus heureux[3] ; mais ils ont eu à subir récemment de graves sévices, qui ont donné lieu à l'intervention de la diplomatie européenne.

Après avoir réuni toutes les eaux qui descendent de l'Atlas, l'Oum er-Rbia coule vers le nord-ouest entre le territoire des Chaouïa berbères au nord, et celui des Doukkala, en grande partie arabes, au sud. L'ancienne ville « des Oliviers », Azemmour ou Azamor, qui garde l'embouchure fluviale sur la rive gauche, est souvent désignée comme une ruine, parce que les Européens la visitent rarement. De tout le littoral, c'est la ville qui a le mieux gardé son aspect marocain ; son commerce de poissons et son industrie ne lui donnent de relations qu'avec les cités de l'intérieur[4] ;

[1] H. Barth, *Küsten des Mittelmeeres.*
[2] Arth. Leared, *Morocco and the Moors.*
[3] De Foucauld, ouvrage cité.
[4] G. Rohlfs, *Mein erster Aufenthalt in Marokko.*

nul chrétien n'a reçu l'autorisation d'y passer la nuit. Aucun navire n'essaye de franchir la redoutable barre qui, devant Azemmour, ferme l'entrée du fleuve. Le seul mouillage qui s'offre aux embarcations dans le voisinage de l'embouchure, est à sept kilomètres au sud-ouest, le port de Mazagan, appelé el-Djedida ou el-Bridja, la « Nouvelle » ou le « Fortin », par les indigènes. Cette ville, moins grande qu'Azemmour, a plus d'importance pour les Européens, et surtout pour les habitants des Canaries,

N° 138. — MAZAGAN ET AZEMMOUR.



qu'elle approvisionne de céréales, de haricots et autres denrées provenant des campagnes des Doukkala, faiblement arrosées et pourtant d'une extrême fertilité[1]. Maintenant presque toutes les nations de l'Occident ont dans ce port des consuls et des marchands. Les ruines des monuments élevés par les Portugais sur la falaise d'Azemmour ont encore un grand aspect. Les marins de Lisbonne avaient affermé la pèche de l'Oum er-Rbia dès le quinzième siècle[2]; ils possédèrent la ville pendant plus

[1] Mouvement du port de Mazagan en 1885, d'après Washington Serruys :
116 navires, jaugeant 56 256 tonnes. Valeur des échanges : 4 557 200 francs.

[2] Sabin Berthelot, *De la pêche sur la côte occidentale d'Afrique*.

de deux siècles et demi, jusqu'en 1770, et toute la contrée leur fut soumise jusqu'aux portes de Marrakech[1]. Même, si l'on en croit les indigènes, des châteaux « portugais » s'élèveraient sur les premiers contreforts de l'Atlas[2]. Au sud-est de Mazagan, entre cette ville et le cap Cantin, deux brèches du rivage donnent entrée dans la lagune de Oualidiya, l'ancien port d'el-Ghaït. D'après Tissot, il serait facile de rétablir ce havre et d'en faire le meilleur de la côte. Le cap Cantin, qui fut le cap du Soleil, est, comme au temps de Scylax, une des régions les plus saintes de l'Afrique : toute une population de théologiens y vit en de nombreuses zaouya[3].

Au sud de l'ancien promontoire du Soleil, le cap Cantin, une autre ville, Asfi, la Saffi des étrangers, commerce directement avec l'Europe : c'est le port le plus rapproché de la ville de Marrakech ; cependant il n'est pas aussi fréquenté que celui de Mogador, car les brisants y sont encore plus dangereux que sur le reste du littoral : la plupart des navires passent au large sans essayer de se mettre en communication avec la rive en franchissant en barque les lames parallèles qui déferlent sur le port. On exporte d'Asfi des grains et quelques chevaux amenés par les Doukkala et autres indigènes des régions limitrophes[4]. Grâce à ses murailles portugaises, à son fier château dressant ses tours au-dessus des maisons groupées sur les pentes d'un monticule, Asfi est la plus pittoresque de toutes les cités du littoral[5] ; ses jardins sont d'une merveilleuse fertilité. La « maison des Sept Frères », en dehors de la ville, est un lieu saint que Maures et Juifs vénèrent également, et où les malades de toute religion accourent en multitudes. Un autre lieu de pèlerinage est Lalla Gobouchа, « Notre-Dame l'Olivier », arbre au tronc gigantesque et au prodigieux branchage, qui n'a pas son égal en dimensions dans le reste du Maroc[6].

La deuxième capitale de l'empire, Maroc ou plutôt Marrakech, la Temrakech des Berbères, est l'unique cité de la vallée du Tensift, qui débouche dans l'Atlantique entre Asfi et Mogador ; mais c'est une ville considérable et, vue du dehors, elle présente un aspect superbe : c'est

[1] E. Pellissier, *Mémoires historiques et géographiques sur l'Algérie.*
[2] Ball and Hooker, ouvrage cité.
[3] Ch. Tissot, ouvrage cité.
[4] Mouvement du port d'Asfi en 1883, d'après Washington Serruys :

60 navires, jaugeant 34 095 tonnes.

Valeur des échanges : 2 181 275 francs.

[5] H. von Maltzan, ouvrage cité.
[6] Arthur Leared, *Morocco and the Moors.*

la « Damas de l'Occident », disent les pèlerins. Quand on arrive du nord ou du nord-est, par les bords de l'oued Tensift, qui passe à quelques kilomètres de la ville, on traverse une immense forêt composée de plusieurs centaines de mille palmiers, auxquels se mêlent çà et là les oliviers et d'autres arbres à fruits. Quand on vient par la route de Mogador, on n'a la vue que de rares massifs de verdure, la plaine que l'on parcourt est caillouteuse et nue, mais la cité se montre d'autant plus fière, avec ses murailles flanquées de tours, le haut minaret de sa grande mosquée et la longue chaîne dentelée de l'Atlas qui limite l'horizon, déjà bleue à la base, azurée et striée de blanc vers les sommets. Située à l'altitude d'environ 500 mètres, à une cinquantaine de kilomètres des avant-monts de l'Atlas, Marrakech est alimentée d'eau en abondance ; des ruisseaux traversent les jardins, chaque maison a son puits d'eau vive. Le climat, presque toujours égal et tempéré par le voisinage des monts, est un des plus agréables du monde : on le voit, pour ainsi dire, se peindre dans la végétation, où les arbres de la zone tempérée se mêlent à ceux des régions tropicales.

Marrakech el-Hamra ou « la Rouge » a été bâtie dans la deuxième moitié du onzième siècle, à une quarantaine de kilomètres au nord d'une ville ancienne, Aghmat ou Armat, dont les habitants allèrent s'établir dans la nouvelle cité. Cette capitale grandit rapidement : dès le siècle suivant, elle était l'une des « reines » du Maghreb. Découronnée de nos jours, elle le cède en population, en industrie et en commerce à Fez, sa rivale du nord. Pourtant elle est toujours considérée comme résidence impériale, et chaque année le sultan vient y faire une visite : son approche est annoncée par un envoi de têtes destinées à décorer une façade de palais, en avertissement aux malintentionnés qui songeraient à la révolte[1]. D'ailleurs il lui a fallu plus d'une fois se présenter à Marrakech en maître irrité. Vers 1860, les Rahmenna, l'une des puissantes tribus berbères qui entourent la ville, s'étaient insurgés et tenaient toute la campagne autour des remparts : il fallut les déloger avec le canon, les poursuivre jusque dans les montagnes et prendre d'assaut une de leurs forteresses, la zaouya de Ben-Sassi[2], située à une faible distance à l'orient de la ville, de l'autre côté de l'oued Tensift. La population berbère des campagnes environnantes est assez fortement représentée dans l'intérieur des murs, et les jours de marché, le jeudi et le vendredi, on entend beau-

[1] Oskar Lenz, *Timbuktu*.
[2] G. Rohlfs, *Mein erster Aufenthalt in Marokko*.

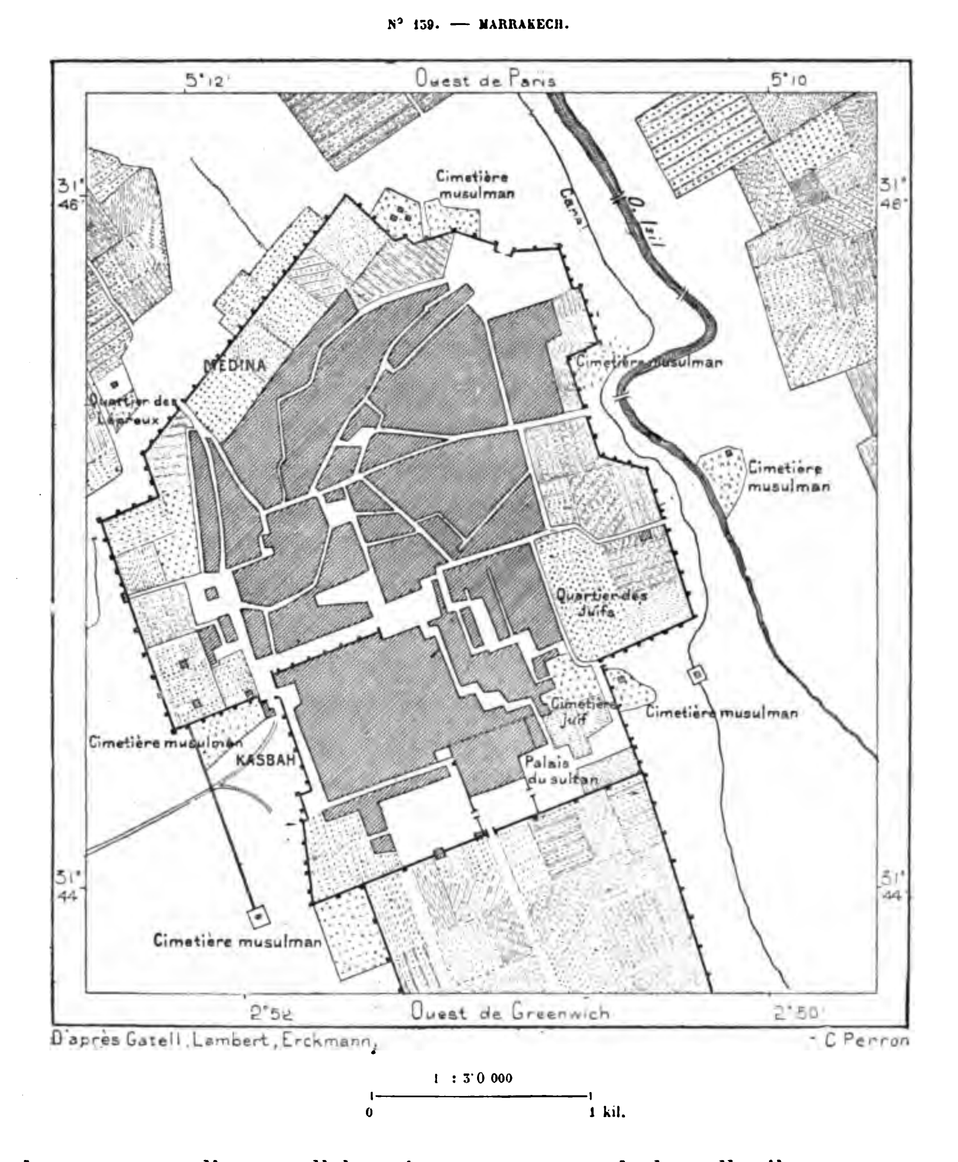


MAROC. — LA PORTE DU CHRÉTIEN

Dessin de Ph. Benoist, d'après une photographie de M. Crema.

coup plus parler le tamazight que l'arabe. Les nègres sont aussi fort nombreux à Marrakech, beaucoup plus en proportion que dans la capitale du nord. Les Juifs, protégés maintenant par l'Alliance Israélite, sont, comme dans presque toutes les autres villes du Maroc, confinés derrière

N° 159. — MARRAKECH.



D'après Gatell, Lambert, Erckmann. C. Perron

1 : 50 000

0 — 1 kil.

les remparts d'une mellah, prison commune, de laquelle ils ne peuvent sortir que pieds nus et les yeux baissés.

Si grandiose à l'extérieur, Marrakech présente à l'intérieur l'aspect d'une cité déchue. Son enceinte, d'un développement d'environ douze kilomètres, non compris le mur du parc impérial, au sud de la ville, est interrompue

de larges brèches ; les rues, qui aboutissent aux sept portes de l'octroi, sont en maints endroits bordées de décombres plus que de maisons ; de vastes espaces couverts de débris, des jardins en culture ou en friche, occupent plus de la moitié de l'espace limité par les murailles. Les rues sont assez larges dans le voisinage des portes, mais vers le centre de la ville elles forment un labyrinthe d'étroits passages encombrés d'ordures : les fabricants de poudre, qui recueillent le salpêtre sur les murs humides, sont aussi tenus de balayer les rues ; mais ils oublient cette partie de leur contrat. La plupart des maisons sont d'un aspect sordide, et les monuments sont en ruines : un seul édifice est beau : la mosquée de Koutoubia ou plutôt des Koutsoubia, c'est-à-dire des « Calligraphes », ainsi nommée des copistes qui tiennent leurs boutiques à côté du saint lieu [1]. La haute tour qui domine la mosquée, contemporaine de la tour de Hassan à Rbat et de la Giralda de Séville, paraît avoir été élevée par le même architecte : c'est la plus belle et la plus haute des trois ; sur sa plate-forme crénelée, un kiosque guilloché de sculptures élève sa coupole, surmontée de trois boules dorées, à plus de 82 mètres de hauteur [2]. Deux portes de Marrakech, l'une s'ouvrant sur le palais, l'autre dans une mosquée, auraient été transportées d'Espagne pièce à pièce.

L'industrie de la ville a beaucoup diminué : des rues entières, jadis peuplées de corroyeurs, sont maintenant désertes ; les « maroquins » si fameux que préparaient les Maures exilés de Cordoue ne se font plus à Marrakech ; c'est à Fez que se font les meilleurs cuirs, quoique la capitale du midi ait encore une grande importance pour le commerce des peaux avec le versant méridional de l'Atlas. Les tapis de Marrakech sont tissés avec soin, mais beaucoup moins appréciés que ceux de Rbat. L'industrie capitale des habitants est celle du jardinage : un des vergers compris dans l'enceinte du parc impérial rapporte, dit-on, des fruits pour une valeur annuelle d'un demi-million. C'est à des lieues de distance que, du côté des montagnes, s'étend la zone des jardins qui servent à l'alimentation de la ville. Des villages d'horticulteurs sont épars en grand nombre autour des remparts. Un de ces groupes d'habitations distincts, au nord-ouest de la ville, est habité uniquement par des lépreux qui se gouvernent eux-mêmes, petite république ayant son marché, sa prison, son quartier des Juifs et la mosquée d'un saint patron. Au sud, à l'issue de l'une des charmantes vallées qui remontent vers le Grand Atlas, se voient

[1] H. von Maltzan, *Drei Jahre im Nordwesten von Afrika.*
[2] Ball and Hooker, ouvrage cité.

quelques vestiges de l'ancienne Aghmat, qui fut la capitale du royaume des Lamtouna, mieux connus sous le nom de Mrabotîn : c'étaient les Almoravides ou « Marabouts ». Une autre Aghmat a laissé des ruines dans le voisinage[1]. A l'est de Marrakech, une haute vallée est occupée par la puissante confédération des Tiffa, de souche zenaga[2].

Le port principal de Marrakech est actuellement le troisième du Maghreb el-Aksa : il vient après Tanger et Casablanca. C'est la ville de Soueïra ou la « Belle », plus connue des Européens sous le nom de Mogador, provenant d'une koubba érigée au saint Mogdal ou Mogdoul; ce petit sanctuaire se trouve à 2 kilomètres au sud de la ville. Un havre de commerce existait en cet endroit, ainsi que le prouve une carte espagnole de 1608; mais la ville actuelle a été construite il n'y a guère plus d'un siècle, de 1760 à 1773, et l'on dit[3] que les esclaves employés à cette œuvre furent en grande partie les prisonniers français capturés lors de la malheureuse expédition d'el-Araïch, en 1765. Bâtie sur un plan régulier, Mogador est une ville de l'aspect le plus monotone : toutes les maisons sont autant de dés de plâtras, cubes parfaits peints en gris. Du moins les rues ont-elles l'avantage d'être propres; à cet égard la cité marocaine est supérieure à nombre de cités d'Europe[4]. Mogador est bâtie à l'extrémité d'une pointe sablonneuse s'allongeant vers le sud et séparée par un canal d'un îlot fortifié qui défend le mouillage, d'ailleurs sans profondeur et menacé par la houle; souvent les navires ont dû s'enfuir en hâte pour gagner le large. Les canons qui furent encloués lors du bombardement, en 1844, quand le Maroc était en guerre avec la France, ne sont pas encore réparés en 1885 et les projectiles lancés par l'escadre française sont restés au pied des remparts[5]. L'importance du commerce de Mogador provient de ce que la ville est, non seulement l'escale de Marrakech, mais encore celle de toutes les régions méridionales de l'Atlas : les denrées de l'oued Sous et de l'oued Drâa étaient naguère dirigées par ordre du sultan vers Mogador : on ne pouvait les expédier directement. Des céréales, des huiles, des fruits, des peaux, des gommes, des laines, de l'alfa, tels sont les principaux produits exportés en Europe[6]. Mogador

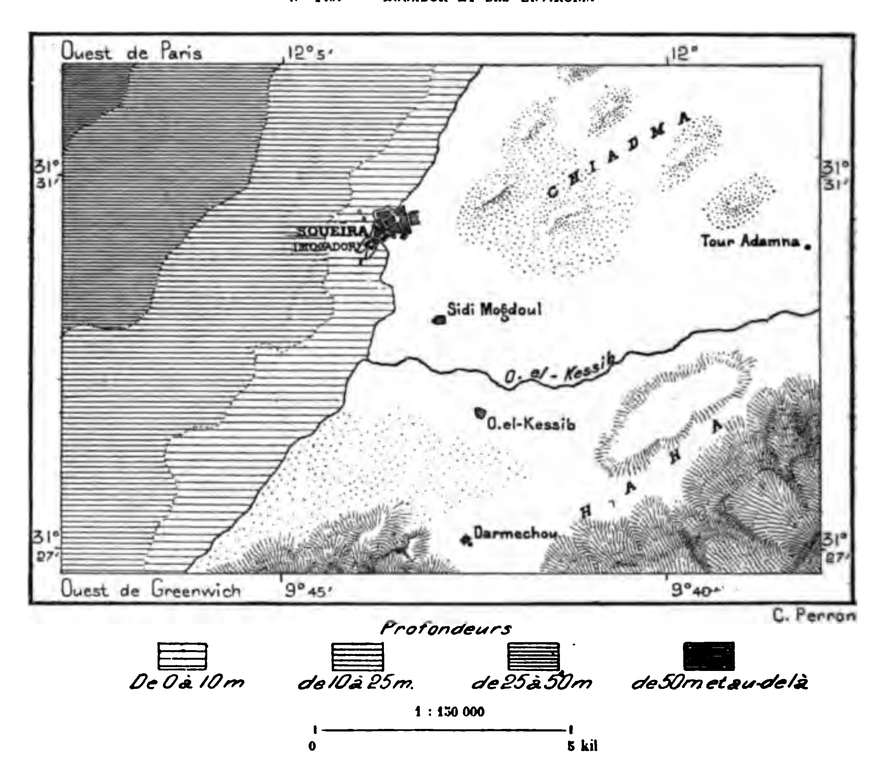
[1] Renou, *Description géographique de l'empire de Maroc.*
[2] Camille Sabatier, *Bulletin de la Société de Géographie d'Oran*, n° 16.
[3] Delaporte; Renou, ouvrage cité.
[4] Ball and Hooker, ouvrage cité.
[5] Erckmann, *Le Maroc moderne.*
[6] Mouvement de la navigation à Mogador en 1883, d'après Washington Serruys :

62 navires, jaugeant 42 999 tonnes.

Valeur des échanges : 5 505 725 francs.

n'est guère visité que par des bateaux à vapeur : les seuls voiliers qui y font escale sont des bateaux des Canaries. Mogador, de même qu'Asfi, a subi dans la forme de son littoral des changements qui proviennent soit de l'érosion, soit de l'affaissement du sol. Au milieu du siècle, on pouvait encore longer les remparts qui défendent Asfi du côté de l'ouest; la mer les baigne complètement aujourd'hui. Les bestiaux passaient facilement à

N° 140. — MOGADOR ET SES ENVIRONS.



marée basse de la péninsule de Mogador dans l'île voisine; un chenal navigable sépare maintenant cette terre du continent[1].

Les principales tribus, d'origine arabe, ou du moins arabisées[2], qui habitent les régions de l'intérieur dans le voisinage de Mogador, appartiennent à la puissante confédération des Chiadma. Celle-ci laisse passer les caravanes et reconnaît la suzeraineté du sultan, tout en se refusant à payer l'impôt ; ses villages et ses zaouya sont épars sur une grande étendue de pays au sud de l'oued Tensift, du massif des montagnes de Fer ou Djebel el-Hadid jusqu'aux avant-monts de l'Atlas. Au sud de Mogador,

[1] Tissot, Maw, Beaumier

[2] G. Rohlfs, *Mein erster Aufenthalt in Marokko.*

vers le promontoire qui termine la grande chaîne atlantique, on ne voit plus de villes; il ne se montre même plus de villages ni de hameaux épars. Tous les habitants vivent par groupes de quatre ou cinq familles, en des châteaux forts bâtis en pierre, qui ont généralement la forme carrée et sont flanqués à deux de leurs angles par de hautes tours ; des créneaux échancrent le bord des terrasses et un fossé entoure l'édifice : on ne pénètre en ces castels que par une seule ouverture, précédée d'un pont-levis. Les bestiaux occupent le rez-de-chaussée ; l'étage supérieur, auquel on accède par une échelle, qui se retire en cas de danger, est divisé en autant de chambres qu'il y a de familles[1]. Agriculteurs résidents, les Berbères Haha qui peuplent la contrée n'ont trouvé que ce moyen pour vivre en sûreté au milieu de leurs cultures; d'ordinaire les nomades arabes venus du Sahara défilent pacifiquement devant leurs demeures. Mais il arrive aussi que les Haha s'attaquent aux caravanes : les marchands ne s'aventurent dans leur pays qu'en nombre et bien armés. M. Alvarez Perez évalue à 280 000 les gens des divers *idan* ou tribus qui constituent la confédération des Haha.

La vallée du Sous, au sol d'une extrême fertilité, grâce à l'eau et aux alluvions que les torrents apportent des deux chaînes de montagnes parallèles, l'Atlas et l'Anti-Atlas, est riche en grands villages, entourés de palmiers, d'oliviers et d'arganiers. Nulle part elle n'est parcourue par des nomades : la fécondité des terres invite partout les habitants à la culture. Autrefois, le bassin de l'oued Sous, si bien délimité par la nature, constituait un État indépendant : au moyen âge, son industrie était célèbre, ses habitants étaient renommés pour leur intelligence, leur savoir, leur esprit d'initiative; maintenant ils n'ont de réputation dans le monde musulman que par la multitude de danseurs, jongleurs et charmeurs de serpents qui émigrent de cette vallée dans toutes les parties du Maghreb : il n'est pas de marché arabe où l'on ne rencontre de ces gens de l'oued Sous; il en vient même jusqu'en Europe. Ils constituent une sorte de corporation placée sous le patronage du saint Mohammed ben-Mousa et presque toujours, avant de commencer leurs exercices, ils en invoquent le nom[2]. C'est du Sous, d'après certaines prophéties musulmanes, que doit surgir un jour le mahdi qui renouvellera le monde et qui « remplira la terre de justice autant qu'elle est remplie d'iniquités[3] ».

Officiellement, l'Oued-Sous appartient à l'empire du Maroc et les délé-

[1] José Alvarez Perez, *Bolletin de la Sociedad Geografica de Madrid*, sem. 1877

[2] Drummond Hay, *Western Barbary*; — Oskar Lenz, *Timbuktu.*

[3] L. Rinn, *Marabouts et Khouan.*

gués du sultan y sont reçus avec honneur; toutefois la plupart des tribus sont encore indépendantes et l'intervention d'un suzerain, qui les divise pour arriver à les dominer un jour, n'a d'autre effet que d'accroître leurs dissensions et de les exciter aux guerres intestines. Assez mêlés d'origine, les habitants de l'Oued-Sous sont en grande majorité berbères; cependant une des confédérations les plus nombreuses se dit arabe, celle des Aouara, qui se compose de sept tribus et s'est établie sur le versant méridional de l'Atlas, dans le voisinage immédiat du col de Bibaouan. Comme les Haha du versant opposé, les Aouara habitent des châteaux forts, placés sur les buttes isolées et les promontoires, de manière à dominer au loin l'espace et à voir passer soit des ennemis dangereux, soit de pacifiques caravanes, invitant à l'attaque. La confédération des Chtouga, qui occupe tout le territoire entre l'Atlantique et Taroudant, la capitale de la vallée, est entièrement composée de tribus berbères.

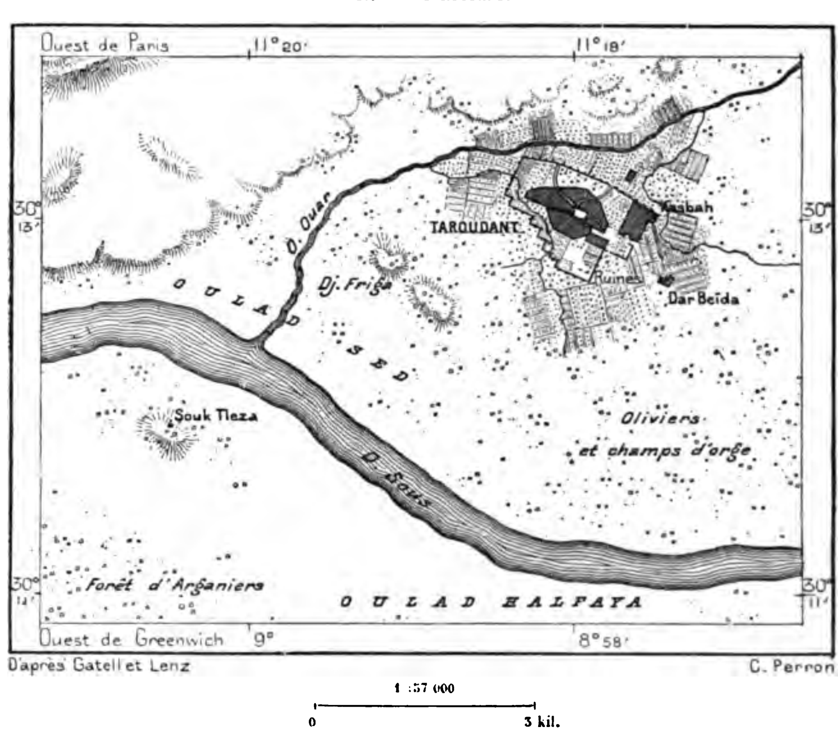
Taroudant a été bâtie à quelque distance au nord de la rivière, dans une vaste plaine qui se relève insensiblement vers les avant-monts occupés par les Aouara et vers les escarpements méridionaux de l'Atlas. Par la surface qu'elle occupe, c'est une vaste cité : Rohlfs la dit plus grande que Fez, aussi étendue que Marrakech; mais l'enceinte irrégulière flanquée de tours en pisé qui se succèdent de 60 à 100 mètres de distance, enferme beaucoup plus de jardins et d'olivettes que de groupes d'habitations; seulement, vers la partie centrale, la verdure fait place à une véritable ville aux rues étroites, serpentant entre des maisons basses. Une kasbah de solide construction élève ses hautes murailles au nord-est de ce quartier. Taroudant a, comme toutes les villes marocaines, des ateliers pour la préparation des cuirs, elle a des fabriques d'étoffes et des teintureries, mais son industrie spéciale est la chaudronnerie : avant-poste du Maghreb sur la lisière du désert, Taroudant fournit de batteries de cuisine les marchés de Kouka, de Kano, de Tombouctou dans le Soudan[1]. Les mines de cuivre, que l'on exploite au nord de Taroudant, dans les schistes et les grès des contreforts de l'Atlas, ont été l'origine de cette industrie; mais, de nos jours, presque tout le cuivre brut est importé d'Angleterre[2]; les roches cuprifères sont à peine utilisées et les veines d'autres métaux paraissent n'avoir été exploitées à aucune époque. Quant aux plantations de canne à sucre qui, du temps de Léon l'Africain, faisaient la prospérité de Taroudant, elles ont depuis longtemps cessé d'exister : des esclaves chrétiens étaient employés à

[1] G. Rohlfs, ouvrage cité.
[2] O. Lenz, ouvrage cité.

la fabrication du sucre, et même des immigrants d'Europe venaient offrir leurs bras aux planteurs de Taroudant. Aujourd'hui, il est interdit aux chrétiens d'entrer dans cette ville ; cependant une lettre du sultan de Fez en ouvrit les portes au voyageur Lenz. Récemment un Anglais a tenté en vain d'obtenir la concession de terrains dans la vallée pour la plantation de la canne à sucre[1].

Le port naturel de l'Oued-Sous serait Agadir, située à une petite

N° 141. — TAROUDANT.



distance au nord de l'embouchure fluviale. C'est là qu'est le meilleur havre de tout le littoral marocain. Au nord-ouest, le cap Gher ou djebel Aït-Ouakal, promontoire extrême de la chaîne atlantique, abrite le golfe contre les vents d'est et de nord; un autre cap, musoir avancé d'un chaînon latéral, limite une crique dans la partie la plus creuse du golfe et la protège contre la grande houle du large : c'est le port d'Agadir. Une source abondante, qui reçut des Portugais le nom de Fonte, comme la « font » par excellence, et que les indigènes appellent encore Fonti, jaillit à la base du rocher, alimentant un groupe de cabanes. Une forteresse couronne les

[1] Joaquim Gatell, *Viajes por Marruecos, el Sus, Uad-Nun y Tekna.*

escarpements, à 188 mètres de hauteur, et commande l'entrée du port : c'est la citadelle qui a valu à cet endroit le nom d'Agadir, c'est-à-dire de « Rempart », qui jadis appartint aussi à Tlemcen. L'appellation complète du port marocain est celle d'Agadir ne-Irir, ou « Rempart du Cap[1] ». Utilisé par les Portugais dès le commencement du seizième siècle, Agadir, baptisé par eux Santa-Cruz, eut un grand commerce. Reconquis par le Maroc, il eut une période de prospérité constante, comme port d'embarquement des denrées que les caravanes apportaient de la région du Niger : c'était alors la « Porte du Soudan ». Mais cette porte était éloignée du centre de l'empire marocain et ses marchands prétendaient à l'indépendance. Aussi le sultan Mohammed la détruisit-il, pour la remplacer par Mogador, havre situé plus à portée de ses armes, au nord des promontoires terminaux de l'Atlas. Il est interdit désormais aux navires de mouiller dans le port d'Agadir, et les denrées qui arrivent du Soudan en cet endroit sont acheminées, après acquittement des taxes de douane, vers les cols de l'Atlas. Comme poste de surveillance, Agadir indiquait naguère sur le littoral du sud la vraie limite administrative de l'empire, mais la fondation d'une colonie espagnole dans le voisinage a décidé le sultan du Maroc à établir plus solidement son pouvoir dans cette partie de la frontière méridionale, et une nouvelle cité, Tiznit, s'élève sur un coteau, à une vingtaine de kilomètres du rivage dans l'intérieur des terres. Le village d'Aglou (Agoula), à une trentaine de kilomètres au sud de la bouche de l'oued el-Ghâs, servira de port à la ville de Tiznit. Au douzième siècle, le pouvoir des Almohades s'étendait plus au sud et l'on dit qu'Abd el-Moumen fit mesurer à la chaîne la distance qui sépare les deux extrémités de son empire, de Barka au oued Noun[2].

C'est à peu de distance au sud du Sous que s'arrêtent les représentants du pouvoir chérifien. Quoique, sur une largeur d'environ 400 kilomètres jusqu'au sud du cap Juhi et à la « Rigole Rouge », Sakiet el-Hamra, le territoire soit encore indiqué sur les cartes comme appartenant au sultan de Fez, ses envoyés ne peuvent dépasser l'Oued-Sous qu'en ambassadeurs. Un pays inhabité forme même une marche au sud de la contrée où la suzeraineté du Maroc est reconnue : c'est la haute vallée de l'oued el-Ghâs (Raz, Ouelghâs), qui pourtant est l'une des mieux arrosées et des plus fertiles de tout le Maghreb; de nombreuses populations pourraient y vivre, si la guerre et la diplomatie ne faisaient le vide sur cette frontière de l'empire.

[1] Renou, *Description géographique de l'empire de Maroc*
[2] De Castries, *Bulletin de la Société de Géographie*, 1880

Les petits États, aux limites changeantes, qui se sont constitués au sud de l'oued el-Ghâs, sont tous peuplés de Berbères et de nègres, servant d'intermédiaires au commerce entre le Maroc et le Soudan. Quoique vivant au nord du Sahara, ces tribus participent déjà par le commerce à la vie des Soudaniens. La plupart se disent Guezzoula ou Djeloula : c'est un nom analogue à celui des Guechtoula de la Kabylie, et l'on croit pouvoir les tenir pour descendants de ces Gétules de la Numidie dont parlent les auteurs anciens[1].

De tous ces États riverains de l'océan saharien le plus fameux, non le plus considérable par son étendue, est celui auquel on donne communément le nom de « royaume de Sidi Hecham », d'après le cheikh qui régnait naguère sur ce pays et dont la famille exerce encore le pouvoir : en vertu de ses droits généalogiques, elle prétend même à l'empire du Maroc. La véritable appellation de la contrée, qui est en même temps celle d'une rivière descendue des pentes de l'Anti-Atlas, est celle de Tazzeroult. Le petit bassin fluvial, succédant au sud à celui de l'oued el-Ghâs, prend son origine sur un plateau que des montagnes, d'une élévation moyenne de 1000 mètres, environnent en amphithéâtre. Les Aït-Tazzeroult cultivent l'orge et le froment, ils exploitent aussi quelques gisements miniers, mais ils s'occupent surtout de l'élève des chameaux, qu'ils vendent aux marchands et qui leur servent à eux-mêmes pour le transport des denrées à travers le Sahara. Trois fois par an, un grand *mougar* ou marché se tient près de la zaouya de Sidi Hamed ben-Mousa, l'ancêtre du souverain régnant, et l'on voit parfois de quatre à cinq mille chameaux sur le champ de foire. Les acheteurs juifs étaient naguère exclus de ce lieu de marché, à cause de la sainteté du tombeau sous l'invocation duquel on l'a placé; mais le cheikh des Tazzeroult, très âpre commerçant lui-même, a levé l'interdit qui pesait sur les Israélites, afin de donner plus d'importance à son mougar; il s'est même porté garant de la sécurité publique auprès de tous les négociants étrangers, et ceux d'entre eux que les Aouara ou d'autres brigands ont dévalisés au passage sont dédommagés par lui. C'est ainsi que la zaouya des Tazzeroult est devenue un centre de commerce considérable. La capitale du petit État, Ilegh, située d'après Lenz à l'altitude de 460 mètres, est une ville à demi soudanienne, tant on y rencontre de nègres; l'armée du cheikh, qui lui-même est un noir, se compose en entier d'esclaves de toute provenance achetés au Soudan; on y rencontre jusqu'à des Foulah; de gros pendants d'oreilles en argent que portent quelques-uns des soldats

[1] Renou, ouvrage cité; — Camille Sabatier, *Bulletin de la Société d'Anthropologie*, 1881.

témoignent de la faveur du souverain. Les étoffes bleues prédominent dans le costume des Aït-Tazzeroult comme chez les peuples soudaniens, et les hommes ont, comme les Touareg, l'habitude de se voiler partiellement le visage, tandis que les femmes sortent la figure découverte.

Vers les sources de l'oued Tazzeroult, un cône d'éruption, complètement isolé des escarpements granitiques et schisteux de l'Anti-Atlas, porte une citadelle inexpugnable par la force, mais dépourvue de sources : c'est le roc d'Agadir, qui marque la limite méridionale du « royaume de Sidi Hecham ». Au delà commence le territoire des Berbères Medjad. Les eaux qui descendent du versant méridional de l'Anti-Atlas s'écoulent vers l'oued Noun, qui se partage en plusieurs domaines politiques, mais dont le principal, dans le voisinage de la côte, est désigné d'ordinaire par le nom même de l'oued. Les gens de l'Oued-Noun sont depuis des siècles redoutés par les pêcheurs des Canaries et les marins, car toutes les embarcations poussées par la tempête sur ces côtes inhospitalières étaient considérées comme de bonne prise et les naufragés devenaient esclaves pour la plupart : pourtant, au nombre des voyageurs qui ont raconté leur visite forcée au Maroc, on cite de nombreux marins qui, après avoir été jetés sur les côtes du Noun, eurent la chance d'échapper à la servitude. Dans ces derniers temps, des étrangers, retenus captifs pendant des années, n'ont été rendus que moyennant de fortes rançons.

La cité principale de l'Oued-Noun, Ogoulmin, appelée d'ordinaire Oued-Noun, comme la rivière et le pays, est située à une hauteur assez considérable, à près de mille mètres peut-être, puisque les fruits des palmiers n'y mûrissent pas; les oliviers croissent aussi dans les jardins, mais n'y prospèrent pas comme dans le Maroc septentrional. En dehors de la zone verdoyante qui entoure la ville on ne voit qu'un amphithéâtre de collines et de montagnes nues, que les indigènes disent être riches en veines de cuivre et d'argent, et le sol rougeâtre de la plaine est presque partout recouvert de blocs de grès. La ville même est un chaos de cubes en argile, dominés çà et là par quelques maisons modernes, percées de fenêtres extérieures, comme les édifices des cités marocaines; les demeures des riches sont ornées de boiseries taillées dans les épaves des navires jetés sur la côte. Ogoulmin est un des principaux centres de commerce entre Mogador et Tombouctou; elle expédie à Mogador quelques plumes d'autruche et le peu de poudre d'or qu'elle reçoit du Soudan; mais elle est surtout un entrepôt d'esclaves; elle envoie aussi des chevaux et des mulets de belle race et des troupeaux de moutons. Ogoulmin appartient à la tribu des Aït-Hassan. On dit que des Juifs de l'Oued-Noun vivent en état d'égalité

parfaite avec les musulmans, montent à cheval et portent les armes. Ce sont probablement des Berbères convertis au judaïsme avant l'arrivée des Arabes : n'ayant pas participé à la mort de Sidna-Aïssa, le « Seigneur Jésus », ils ne doivent pas non plus, disent les mahométans, porter le poids de la réprobation qui pèse sur les autres Juifs[1].

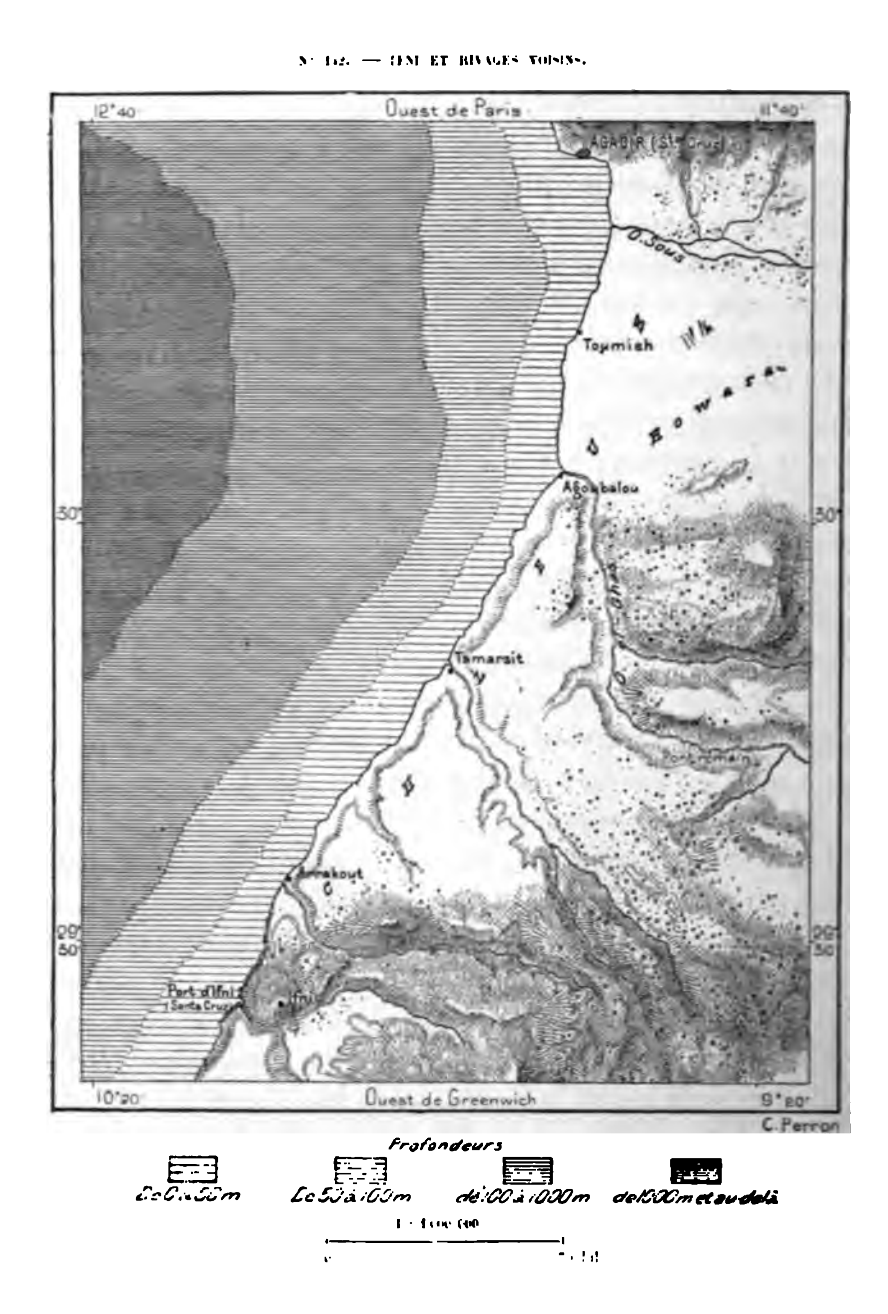
Une autre ville, Tizgi ou Foum el-Hossan, située à une quarantaine de kilomètres à l'est, est au pouvoir de la peuplade arabe des Maribda; il ne s'y trouve point de colonie juive comme dans Ogoulmin, la cité des trafiquants. Tizgi, dont l'altitude est de 510 mètres, d'après Lenz, occupe une admirable position à l'issue d'une gorge rocheuse, au pied de montagnes pyramidales; une oasis de palmiers s'étend le long d'un ruisseau, dont les eaux atteignent parfois le lit de l'oued Noun. Au nord de Tizgi, sur la montagne, se voient quelques restes de murailles, dont les indigènes attribuent la construction aux Romains, et avec raison, croit pouvoir ajouter M. Lenz. D'autres antiquités ont été reconnues dans la contrée : des murs continus, qui limitaient tout un district, sortes de « murailles chinoises »; de hautes tours à créneaux sculptés[2], des tombeaux, enfin des « pierres écrites » ou pétroglyphes, comme on en a découvert un grand nombre, des monts de la Tripolitaine à ceux du Maroc. Le voyageur Mardochée en a signalé plusieurs dans l'Oued-Sous : ces dessins portent des inscriptions en caractères tefinagh et des figures d'animaux, parmi lesquels on reconnaît l'éléphant, le rhinocéros, le cheval, la girafe, l'autruche et la grue; d'autres sculptures sont indistinctes et nulle part on n'y a retrouvé la figure de l'homme; mais des objets de fabrication humaine, armes et pièces de vêtements, ont été représentés sur ces rochers[3].

C'est dans la région comprise entre l'oued Ilegh et l'oued Noun ou Assaka que l'Espagne paraît avoir décidé de prendre le point d'appui territorial que lui accordait le traité de paix conclu avec le Maroc en 1860. En vertu d'un article spécial, le gouvernement espagnol se réservait le droit de réoccuper le port de Santa-Cruz de Mar Pequeña, — appelé aussi de Mar Menor et de Mar Chica, — qu'il avait possédé pendant vingt années, de 1507 à 1527. Mais où se trouve l'emplacement de cette ancienne conquête? Existe-t-il encore des ruines de l'Agadir ou Guader que rasèrent les Marocains? Lorsque les pourparlers eurent lieu entre les plénipotentiaires des deux nations, les Espagnols ignoraient le lieu probable du port qu'ils réclamaient et les Marocains n'en savaient pas davantage, si ce n'est qu'il

[1] Soleillet, *l'Afrique occidentale*.
[2] John Davidson, *African Journal*.
[3] Mardochée; — H. Duveyrier, *Bulletin de la Société de Géographie*, août 1876.

est en dehors des limites actuelles de l'empire. Toutefois ce n'est point sans peine qu'ils concédèrent un lambeau de terre situé dans un pays qui

N° 152. — IFNI ET RIVAGES VOISINS.



ne leur appartient pas : ils craignaient que les incursions de tribus ennemies sur le territoire espagnol ne finissent par les entrainer dans une nouvelle guerre. Aussi offrirent-ils en échange, soit un dédit de 5 millions de piastres, ce que l'Espagne repoussa tout d'abord, soit la baie de Aguas,

sur la côte opposée aux îles Zaffarines, — ce qui eût donné de l'ombrage à la France, en plaçant une colonie castillane entre l'Algérie et le Maroc, — soit encore une extension du territoire de Ceuta, — ce que les Anglais de Gibraltar eussent vu avec grand déplaisir. — L'Espagne insista pour reprendre son port de Santa-Cruz, que pendant vingt-trois années les géographes avaient vainement cherché sur la côte. Est-ce, comme le pensait Renou[1], la crique sans profondeur de Puerto-Cansado, qui s'ouvre à 80 kilomètres environ à l'est du cap Jubi? Faut-il y voir, avec Coello, la bouche de l'oued Drâa, presque toujours obstruée par les sables? Une expédition spéciale, embarquée sur le vaisseau *Blasco de Garay*, a jeté son dévolu sur un autre point de la côte, la crique d'Ifni, située à une trentaine de kilomètres au nord-est de la bouche de l'oued Noun. Quelques ruines de construction espagnole ou portugaise se montrent à une petite distance d'Ifni : ce sont les restes d'un agadir comme il en existe sur plusieurs autres points de la côte, et, d'après les pêcheurs canariens, cet agadir aurait porté le nom de Santa-Cruz de Berberia, nom qui d'ailleurs était celui de la région tout entière au sud de la Santa-Cruz des Portugais, commandant l'entrée de l'oued Sous. Le havre d'Ifni, dont le choix a été ratifié en 1883 par le gouvernement marocain, a ce grand avantage qu'il n'est pas éloigné du marché d'Ogoulmin et que des voies de communication peuvent le mettre facilement en rapport avec les riches campagnes de l'oued el-Ghas et de l'oued Sous ; en outre, s'il a été choisi avec une arrière-pensée de conquête, il est de tous les emplacements discutés celui qui est le plus au nord, et par conséquent le plus rapproché des frontières du Maroc. Il n'est pas probable toutefois que la crique d'Ifni soit réellement l'ancien port de Santa-Cruz de Mar-Pequeña, car elle ne répond nullement à la description qu'on en trouve dans les documents du seizième siècle. M. Galiano croit avoir retrouvé la position exacte du port espagnol à la Boca-Grande, entrée de l'oued Chibika : cette brèche de la plage se trouve à peu près à moitié chemin entre la barre de l'oued Drâa et le Puerto-Cansado[2].

L'oued Drâa, dont la vallée, sinon le courant, atteint l'Atlantique au sud de l'oued Noun et précisément en face de l'île Lanzarote, dans l'archipel des Canaries, prend son origine à moins de 100 kilomètres à l'orient de Marrakech, dans le massif de l'Atlas d'où s'écoulent aussi l'oued Sous et l'oued Tensift. La population, qui s'est groupée dans les oasis arrosées

[1] *Description géographique de l'empire de Maroc.*
[2] Pelayo Alcalà Galiano, *Memoria sobre la situacion de Santa-Cruz de Mar-Pequeña.*

par les eaux du Drâa, et que Rohlfs évalue à un quart de million d'hommes, est presque entièrement d'origine berbère et parle le tamazight; c'est même dans ce bassin que vivent les Beraber ou Braber, qui ont gardé le nom de la race. Toutefois quelques ksour sont habités uniquement par des Arabes chorfâ, « de la famille du Prophète »; en outre, des Beni-Mohammed ou Beni-Mahmid vivent épars sous des huttes de palmes. Des nègres forment de petites colonies dans chaque oasis et leur sang se mêle à celui des autres habitants. Quant aux Juifs, ils sont représentés en tous les villages par une communauté d'artisans, armuriers, ferblantiers, menuisiers, tailleurs, cordonniers; sur le haut Drâa, ils s'occupent surtout de fabriquer du savon; en proportion, les marchands israélites sont moins nombreux sur le versant méridional de l'Atlas que dans les villes du versant opposé[1]. Toutes les oasis de l'oued Drâa sont indépendantes ou ne reconnaissent que nominalement l'autorité de l'empereur. A maints égards, la population de ce versant paraît être plus policée que celle des provinces occidentales. Les constructions sont plus élégantes, ornées de terrasses et de tourelles, garnies de balustrades, décorées de moulures[2].

Toute la vallée du haut Drâa, du col de Tagherout jusqu'au delà du confluent de la rivière Dadès, est occupée par les Glaoua. Tikirt est le chef-lieu de ces tribus, à la lisière septentrionale d'une plaine aride, couverte de cailloux noirâtres, qui s'étend au sud vers la base de l'Anti-Atlas. Avant d'entrer dans la gorge qui traverse cette chaîne, le Drâa reçoit le torrent de Dadès, dont les rives sont cultivées et bordées de maisonnettes, partout où les roches ne resserrent pas les eaux entre leurs parois. Sur une longueur d'environ 160 kilomètres, les deux versants de la vallée sont couverts de villages, de jardins et d'olivettes. De distance en distance, on aperçoit sur les promontoires des agueddim, tours carrées de 10 à 12 mètres de haut, percées de créneaux et garnies de mâchicoulis. Chaque village s'est bâti une de ces tours vers la limite de ses cultures; quand la guerre éclate entre deux clans limitrophes, les castels opposés se remplissent d'hommes d'armes et de l'un à l'autre la fusillade retentit : c'est généralement au sujet des canaux d'irrigation que ces luttes ont lieu. Mais d'ordinaire la paix unit les habitants, et les divers villages nomment leurs délégués à une djemâa commune, qui prend les mesures de défense contre les Aït-Atta. Les habitants de Dadès prétendent avoir depuis des siècles une vertu spéciale pour la guérison des ophtalmies, et chaque année les

[1] G. Rohlfs, ouvrage cité.
[2] De Foucauld, ouvrage cité.



oculistes de Dadès émigrent pour aller exercer leur art dans toutes les contrées de la Berbérie[1].

Au sortir des gorges de l'Anti-Atlas, chaque rive de l'oued Drâa ne forme qu'un long village jusqu'à l'endroit où le fleuve, arrivé sur la limite du désert, prend la direction du sud-ouest ; sur un espace d'environ 200 kilomètres, du pays de Mezquita à celui de Ktaoua, ksour, zaouya, groupes de cabanes se succèdent en deux rangées parallèles dans l'étroite avenue. La population, composée principalement de Haratîn ou Berbères noirs, a fait de la vallée un immense jardin. Les palmiers produisent les meilleures dattes de tout le Maghreb occidental, en si grandes quantités que, lors du voyage de Rohlfs, une charge de 150 kilogrammes se vendait pour moins de 2 francs. A l'ombre des arbres croissent des céréales, mais non toutefois en étendues suffisantes pour que les gens de l'Oued-Drâa puissent se dispenser d'acheter du grain aux populations de la montagne. Les cultures principales sont celles des légumes : choux, raves, oignons, carottes, tomates, melons ; dans la partie méridionale de la longue oasis, presque tout le sol laissé libre entre les troncs des dattiers est occupé par des plantations de réglisse. Le ksar le plus fameux de l'oued Drâa, situé sur la rive orientale du fleuve, en face de l'extrémité du Bani, est la ville de Tamagrout : elle est tenue pour une sorte de capitale, grâce à l'influence religieuse de sa zaouya, consacrée à Sidi Hamed ben-Nasser, et à l'importance de son marché, d'où les Juifs sont exclus, comme indignes de se rencontrer avec les vrais croyants au pied des murailles saintes ; l'ordre des Nassiria est celui qui a le plus d'adeptes dans le Maroc méridional. Tamagrout n'est pas le ksar le plus populeux : les habitants l'emportent en nombre dans la ville de Beni-Sbih, chef-lieu de la riche province de Ktaoua et des Beni-Mohammed : « cent ksour » se pressent le long du fleuve, buvant les derniers filets d'eau qui coulent dans son lit de sable [2]. Dans le voisinage, au sud, errent les nomades el-Harib, « voituriers du Soudan », dont un campement est devenu fameux dans l'histoire de la géographie, par le séjour de Caillé en 1828. Le ksar des Harib, d'où partent les caravanes du Soudan, porte le nom de Zaïr[3].

A l'ouest du haut Drâa, dans l'espace de forme quadrilatérale presque régulière que limitent au nord l'Anti-Atlas, au sud le lit sans eau du Drâa inférieur, quelques oasis se succèdent, des deux côtés du Bani, sur le parcours des torrents qui coupent de distance en distance la muraille de rochers.

[1] De Castries, *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, 1880.
[2] G. Rohlfs, *Mein erster Aufenthalt in Marokko.*
[3] De Castries, mémoire cité.

Une première oasis, Tazenakht, que parcourt la rivière du même nom, est habitée surtout par des tisseurs et des brodeurs, jadis très riches, mais appauvris de nos jours, à la suite d'une sécheresse de plusieurs années et de la famine qui en fut la conséquence. Au delà, du côté de l'ouest, s'étend la vaste oasis de Tissent, forêt presque sans clairières, arrosée par un très grand nombre de sources. La rivière de Tissent a toujours de l'eau, mais elle est salée; aussi les gens du pays disent-ils que l'oued Tissent vient de la mer : de même que les physiciens d'Europe avant Palissy, les Marocains s'imaginent que les flots de l'Océan s'infiltrent dans la terre au-dessous des montagnes pour renaître en sources. Enrichie par ses récoltes de dattes, l'oasis de Tissent fait un très grand commerce avec Maroc, Mogador et l'Oued-Sous. L'influence soudanienne s'y fait sentir comme dans le Noun et le royaume de Sidi Hecham : les habitants, quoique se disant Chellaha, sont presque tous Haratin, et la kechkaba qu'ils portent, et qui par la coupe ressemble au poncho des Hispano-Américains, est une pièce de cotonnade bleue, comme dans le Soudan. La population de Tissent est renommée pour sa piété; faire le pèlerinage de la Mecque est la grande ambition de tous. Tissent est peut-être le seul endroit du Maroc où l'on voie, en dehors des villes et des zaouya, des Marocains instruits, maîtres de la lecture et de l'écriture[1].

Les populations berbères des montagnes voisines, composées de pâtres et de laboureurs, appartiennent à la grande famille des Zenaga ou Sanhedja et en portent le nom. Très fières de leur origine, elles gardent aussi avec jalousie la pureté de leur sang : on ne voit pas un seul Hartani parmi ces Berbères. De toutes les familles de tribus marocaines, nulle peut-être n'emploie la langue tamazight d'une manière plus générale; il est très rare de rencontrer l'un d'entre eux qui sache l'arabe. D'après M. de Foucauld, qui les a visités, les Zenaga ont le teint extrêmement bronzé, les traits vigoureux et durs; presque tous sont grands, maigres, forts et laids. Ils sont très redoutés comme guerriers, moins toutefois que les tribus arabes de la plaine, les Doui-Bellal, suzerains et protecteurs de l'oasis de Tissent. Les Doui-Bellal étaient jadis beaucoup plus puissants, et, de l'Atlas au Niger, nulle tribu n'eût pu leur résister : des guerres intestines les ont tellement réduits en nombre, que lors du passage de M. de Foucauld, en 1883, on ne voyait plus que des jeunes gens dans le pays; tous les hommes faits avaient succombé et l'ensemble des forces de la tribu comprenait seulement 1800 fusils. Pour la pureté de leur idiome arabe, la beauté du

[1] De Foucauld, ouvrage cité.

visage, l'élégance du maintien et la bonne grâce des manières, les Doui-Bellal n'ont pas d'égaux parmi les autres nomades du Maroc méridional.

L'oasis de Tatta, qui du côté de l'ouest succède à celle de Tissent, est en grande partie ruinée par le fait des Doui-Bellal : appelés comme alliés dans les guerres civiles, ils en ont profité pour saccager et piller les ksour; une dizaine de villages ont été complètement abandonnés. Tatta est l'oasis la plus étendue de toutes celles qui se trouvent entre l'oued Drâa et l'Atlantique, mais elle se divise en plusieurs groupes distincts entourés de solitudes : au nord du Bani, elle comprend plusieurs ksour bordant trois cours d'eau; au sud de la chaîne, elle n'est en grande partie qu'un erg, étendue de sable abritant dans ses creux de petits groupes d'habitations, entourés de gommiers rabougris. Le commerce de Tatta, jadis très considérable, est presque nul de nos jours. De même Akka, oasis située plus à l'ouest non loin des sources de l'oued Noun, a cessé d'être un centre de commerce entre Mogador et Tombouctou. Naguère elle était le principal rendez-vous des caravanes du sud, amenant des esclaves, apportant de l'or, des cuirs, des tissus du Soudan. Ses bijoutiers juifs étaient fameux par leur industrie; mais arts et commerce ont été également ruinés : les habitants d'Akka ne vivent plus que du produit de leurs dattiers. Une petite mellah de Juifs établie dans cette oasis a donné naissance au rabbin Mardochée, un des rares voyageurs qui ont raconté aux géographes leur visite à Tombouctou.

Actuellement, le marché principal des régions de l'oued Drâa est le bourg de Mriminia (Rahunimia), situé au sud du Bani, sur l'oued Zeguid, rivière poissonneuse où l'eau coule en toute saison. C'est à la sainteté des marabouts de Mriminia que les marchands doivent de pouvoir se réunir sans danger dans cet endroit, malgré le voisinage des Doui-Bellal. La zaouya de Sidi Abd-Allah et les koubba de ses ancêtres forment le centre du village autour duquel se groupent les cabanes des Haratîn libres et des esclaves : quelques marabouts restent toujours au monastère, mais la plupart voyagent au loin pour « aller bénir » les récoltes et les troupeaux : ils ne reçoivent l'impôt usuel des tribus qu'après les avoir longtemps « sanctifiées » de leur présence. La foire annuelle de Mriminia dure trois jours : on y vient de tout le bassin du Drâa, de l'oued Sous, du Tafilelt; elle ne le cède en importance pour le mouvement commercial qu'à celle de Sidi Hamed ben Mousa, dans le pays des Tazzeroult, et la sécurité de la route pour les marchands y est également garantie : toute agression commise par une tribu serait aussitôt vengée sur les otages présents au marché. Entre Mriminia et Sidi Hamed ben Mousa, une autre foire, dite Souk el-Moulouk, dans le

territoire des Aït-Youssa, est fréquentée, moins toutefois que les deux autres[1].

A l'orient de la longue oasis de l'oued Drâa, les principales tribus berbères sont celles des Aït-Sedrat et des Aït-Atta, guerriers redoutés, dont les mœurs diffèrent peu de celles des Doui-Bellal. Aux conditions géographiques correspondent les mœurs des habitants : dans la steppe vivent les nomades; les agriculteurs résidents se sont établis au bord des rivières. Ainsi des oasis se sont formées le long de l'oued Todra, de l'oued Zis et des autres cours d'eau qui vont se réunir dans le pays de Tafilelt, puis se perdre dans le désert. La première de ces oasis, qui touche au Dadès et au pays des Aït-Sedrat, est le Todra ou Todgha, étroite zone de culture qui se prolonge du nord au sud dans la dépression comprise entre le Grand Atlas et la chaîne du sud. Le Ferkla, beaucoup moins grand que le Todra, borde la même rivière en aval : sa largeur moyenne est d'environ 1500 mètres. Une partie de ses palmeraies appartient aux Aït-Mebrad, tribu fort puissante, qui livra en 1883 une bataille sanglante aux Aït-Atta et les mit en déroute : d'après les récits que l'on fit de cette rencontre à M. de Foucauld, vingt mille hommes se seraient entreheurtés dans la plaine et deux mille cadavres auraient jonché le sol.

Beaucoup plus populeuse que la vallée de l'oued Todra, désignée plus bas sous le nom d'oued Khris, est celle de l'oued Zis qui se dirige au sud, et, lors de la fonte des neiges, va rejoindre dans la même lagune les eaux débordées du Todra. La vallée de l'oued Zis, commençant au col fréquenté de Tizi'nt er-Riout, qui contourne le Grand Atlas, est la voie historique des caravanes entre Fez et Tombouctou : elle est d'ailleurs de beaucoup la plus facile et celle qui présente le plus de ressources aux voyageurs. Dès le voisinage du col, la haute vallée de l'oued Zis ou oued Guers, peuplée des Berbères Aït-Sdig, est une autre « Italie » par la variété de ses productions aussi bien que par la douceur de son climat; les bords de la rivière sont un long jardin, où des ksour s'élèvent de distance en distance[2]; on ne voit plus de tentes, toutes les demeures sont construites en pisé mêlé de paille et de cailloux. En aval d'un khencg, où la rivière se glisse entre des parois hautes de 180 mètres, les palmiers se mêlent à la végétation riveraine et bientôt forment une longue forêt qui se continue d'oasis en oasis jusqu'au désert. Mdaghra, la première des palmeraies appartenant à la région connue sous le nom générique de Tafilelt, est l'une des plus

[1] De Foucauld, ouvrage cité.
[2] Gerhard Rohlfs, *Reise durch Marokko.*

populeuses et des plus riches du versant saharien : elle comprend une quarantaine de ksour, dont quelques-uns couvrent une étendue considérable; le plus grand, dit Kasbah el-Kedima ou la « Vieille Forteresse », n'a pas moins de 1500 habitants. Les dattes de Mdaghra sont exquises, de même que les autres fruits, raisins, olives, pêches, abricots et prunes. Il semblerait que cette oasis dût être un lieu de délices; mais ses habitants, « Arabes de la famille du Prophète », Berbères Aït-Sdig et Juifs, sont loin de vivre en une société de frères, et dans le nombre il en beaucoup qui souffrent de la misère et que déciment des maladies provenant d'une mauvaise hygiène : d'après Rohlfs, plus des deux tiers des habitants de l'oasis ont plus ou moins à souffrir des ophtalmies.

Au sud de Mdaghra s'arrêtent les Aït-Sdig; la plupart des habitants appartiennent à la grande confédération des Aït-Atta, qui s'étend à l'ouest jusqu'à l'oued Drâa : d'après la tradition, ils auraient chassé, il y a une centaine d'années, les chorfà arabes qui possédaient les ksour de cette partie du Tafilelt, connue sous le nom d'Ertib ou Reteb; mais, en s'établissant dans le pays et en se croisant avec les anciens habitants, ils ont perdu la pureté de leur race et pris en partie les mœurs des Arabes : leurs femmes, qui sortent la figure découverte, se distinguent de la plupart des autres Marocaines par l'habitude qu'elles ont de se tatouer diverses parties du corps. La capitale de l'Ertib, ez-Zerigat, située sur la rive droite de l'oued Zis, est peut-être la plus grande ville de tout le Tafilelt : d'après Rohlfs, elle peut mettre en rang plus de douze cents hommes armés; trois fois par semaine il s'y tient un marché considérable. C'est à peu de distance en aval, près de Douera, que s'arrête en été le flot de l'oued Zis : au-dessous, les riverains de son lit sont obligés de creuser le sable pour trouver l'eau, si ce n'est dans l'oasis de Tissimi, où le courant reparaît soudain : deux châteaux forts ont été bâtis à côté de ces rejets de l'oued, et des garnisons y veillent sans cesse pour donner l'alarme si des ennemis venaient tenter de détourner le courant. Plus bas, l'eau se perd de nouveau et les habitants du Tafilelt méridional ne reçoivent le flot qu'au printemps, lors de la fonte des neiges, mais alors il leur arrive parfois de voir tous leurs jardins inondés; l'oasis de Tafilelt devient un lac. La daya el-Daoura, sebkha dans laquelle se perdent les eaux de tous les courants descendus de l'Atlas oriental, se transforme également en un lac temporaire : lors des années favorables, on peut en labourer et en ensemencer le sol comme celui de l'oued Drâa dans la cuvette de la Debaya[1].

[1] Dastugue, *Bulletin de la Société de Géographie*, avril 1867.

L'oasis à laquelle on donne spécialement le nom de Tafilelt ou Tafilala, que l'on croyait autrefois, mais à tort, appartenir à une cité distincte, est le centre de population le plus important de tout le Sahara ; d'après Rohlfs, il n'aurait pas moins de cent mille habitants, groupés en plus de cent cinquante ksour. Les indigènes, ajoutant aux villages les hameaux épars, les amas de masures habitées, ruinées ou en construction, peuvent dire sans erreur que leur oasis renferme autant de ksour qu'il y a de jours dans l'année. L'espace dans lequel se pressent tant de cultivateurs a probablement une superficie d'un millier de kilomètres carrés et d'ailleurs il est parfaitement limité par un amphithéâtre d'escarpements : au nord-ouest, le djebel Belgroul domine la vallée du Zis, et par un hémicycle de hauteurs va se rattacher à l'Adrar, c'est-à-dire à la « Montagne » par excellence, dont les roches salifères s'élèvent au sud dans la steppe; au nord-est et à l'est se redressent les berges d'un plateau : l'espace n'est libre qu'au nord, par le chemin de la vallée, et au sud-est vers le désert. La plaine circulaire du Tafilelt n'a guère d'autre végétation arborescente que celle du palmier : le manque d'eau en été ne permet pas de cultiver d'autres arbres; mais quand les irrigations d'hiver ont été suffisamment abondantes, on sème aussi du froment, de l'orge, du trèfle. La population de l'oasis était naguère presque uniquement composée d'Arabes, mais de nos jours elle est très mélangée et les Aït-Atta se sont emparés d'un très grand nombre de ksour : dans le Tafilelt, comme dans l'ensemble du Maroc et dans l'Algérie voisine, c'est l'ancienne race berbère qui refoule peu à peu les fils des conquérants arabes[1]. Dans le voisinage immédiat du Tafilelt, au milieu des steppes orientales, vivent les bergers nomades de diverses tribus que l'on confond sous le nom générique de Braber ou Beraber.

La capitale du pays de Tafilelt est double; mais les deux ksour sont à peine « séparés par un jet de pierre ». Au nord-est s'élève er-Rissani, la résidence du gouverneur de l'oasis; au sud-ouest les marchands groupent leurs demeures dans le ksar d'Abouam ou Bou-Aam. Celui-ci a le premier rang dans l'oasis par le nombre et la richesse des habitants : c'est le marché principal de tout le Sahara marocain entre le Touat et l'Oued-Drâa. Un vaste quartier se compose uniquement de coupoles d'argile abritant des boutiques : on dirait de grandes taupinières. Chaque ruelle a ses marchands. Ici sont les drapiers, les merciers; plus loin les débitants d'huile, de beurre, de savon ; ailleurs les armuriers, les menuisiers, les tailleurs, les selliers, et ces cordonniers qui firent pendant des siècles la

[1] G. Rohlfs, ouvrage cité.

gloire de Tafilelt : on prétendait même jadis que dans l'oasis les nobles seuls avaient le droit de se livrer au métier de la cordonnerie, tant cette profession était en honneur[1]. Les fameux *djild el-filâli* ou peaux tannées dans le Tafilelt, au moyen d'un fruit propre à ce pays, un acacia sans doute, sont expédiés à Fez et à Tlemcen ; des plumes d'autruche, un peu de poudre d'or viennent du Soudan; on importe aussi des esclaves sur le marché d'Abouam. Presque toutes les marchandises d'Europe sont offertes dans le bazar, expédiées surtout par les marchands de l'Algérie, à l'exception du thé, qui est toujours acheté à des commerçants anglais. La monnaie qui sert presque exclusivement aux transactions est, comme dans le Maroc septentrional, la pièce de cinq francs, et les marchandises européennes sont pesées à la livre de 500 grammes.

N° 145. — OASIS DE L'OUED ZIS ET TAFILELT.



Le gouverneur qui réside dans le ksar d'er-Rissani est toujours un frère ou du moins un parent rapproché du sultan, mais son autorité est impuissante contre la volonté des assemblées communales : il ne peut même pas

[1] Raffenel, *Voyage au pays des Nègres*.

empêcher les habitants de son propre ksar de guerroyer contre les voisins. S'il reste dans la ville, c'est qu'il lui faut au moins une apparence d'autorité, car le Tafilelt est le lieu d'origine de sa famille. Ce nom est la forme berbère du nom de Filal, lieu d'Arabie d'où seraient venus les ancêtres de Moulaï Ali-Cherif, le fondateur de la dynastie. Le tombeau de ce premier souverain filâli se voit encore à 4 kilomètres au sud-est d'Abouam, mais aucune zaouya n'a été fondée à côté du monument. A l'ouest de la capitale actuelle s'étend un vaste champ de ruines ayant au moins 8 kilomètres de tour : on donne le nom d'Amra à cet amas de débris, au milieu desquels se dressent encore un minaret et les arcades d'une mosquée, recouvertes d'arabesques charmantes, que l'on croirait avoir été guillochées d'hier[1]. Amra ou Medinet el-Aamera, la « Cité peuplée », est, on n'en saurait douter, la ville fameuse de Sedjelmassa ou Sidjilmassa, dont parlent les auteurs du moyen âge et que les géographes cherchèrent longtemps en dehors de l'oasis de Tafilelt, avant que Walckenaer et d'Avezac n'eussent prouvé que les deux noms de Tafilelt et de Sedjelmassa sont identiques comme noms de pays[2]. Sedjelmassa fut bâtie plus de cent ans après l'hégire, et bien que ruinée par les sièges et les guerres, et même renversée par le « canon »[3] en 1274, elle servit de résidence au gouverneur du Tafilelt jusque vers la fin du dix-septième siècle, époque à laquelle fut construit le fort d'er-Rissani. Mais elle fut toujours considérée comme ayant une sorte d'existence virtuelle. Au commencement du dix-huitième siècle, la caravane de la Mecque se réunissait encore à la porte de Sedjelmassa avant de commencer le grand voyage. La mosquée fut jusqu'en 1815 un centre d'université coranique, où cinq cents élèves étaient entretenus aux frais de l'État ; même après le milieu du siècle on y lisait tous les vendredis la prière publique au nom de l'empereur du Maroc[4].

Le système fluvial qui succède à celui du Khris et du Zis dans le Maroc oriental est beaucoup plus vaste par sa ramure de torrents ; mais, prenant son origine en des montagnes moins hautes, n'ayant de neige que pendant quelques semaines, il est moins riche en eau ; les ksour de son bassin sont moins nombreux et moins peuplés ; cependant, en passant au nord de la grande hamâda, un voyageur est assuré de trouver à chaque étape une fontaine ou un ruisseau, des pâturages, des habitations[5]. Nulle armée ma-

[1] G. Rohlfs, ouvrage cité.
[2] Walkenaer, *Recherches géographiques sur l'intérieur de l'Afrique septentrionale ;* — d'Avezac, *Études de Géographie critique ;* — Renou, *Description géographique de l'empire de Maroc.*
[3] De Slane, *Revue Africaine*, avril 1857.
[4] Dastugue, *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, avril 1867.
[5] G. Rohlfs, *Mein erster Aufenthalt in Marokko.*

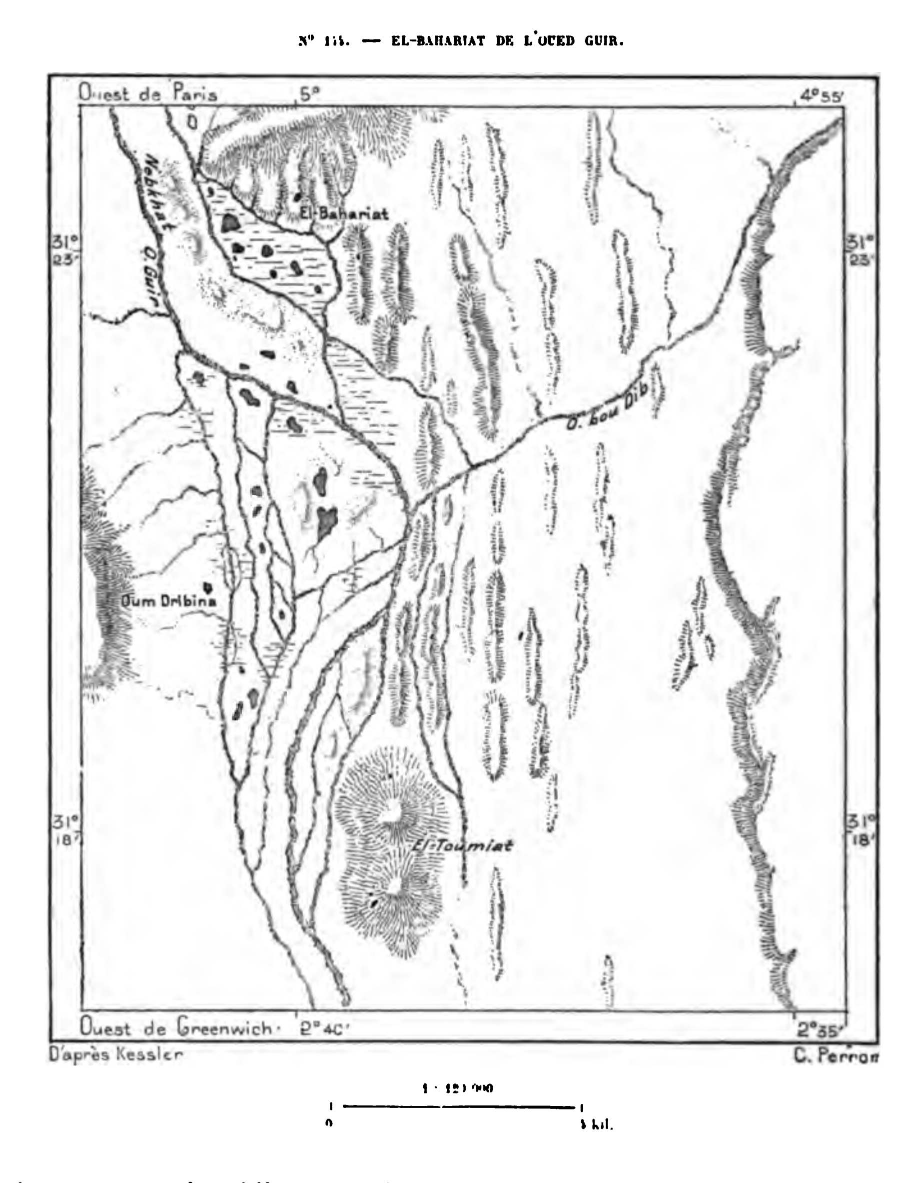
rocaine ne pénètre dans ces régions du versant saharien, quoique les tribus reconnaissent la suzeraineté religieuse du sultan-chérif; mais des troupes d'expédition françaises ont à plusieurs reprises parcouru la contrée à la poursuite d'Algériens ennemis. En 1870, la colonne de Wimpffen put reconnaître à 250 kilomètres de la frontière oranaise une partie du haut bassin de l'oued Guir, dans le voisinage immédiat des oasis de Tafilelt; ainsi se rattacha un nouvel itinéraire à celui que, plus de dix-huit siècles auparavant, avait tracé, de la Maurétanie Tingitane à la rivière Ger, l'expédition romaine commandée par le prêteur Suetonius Paulinus. Les indications précises d'un guerrier chaanba, Ahmed ben-Ahmed, ont permis aussi de construire un itinéraire qui s'étend d'el-Goléa au Tafilelt par le Touat[1]. Les principales tribus qui habitent cette marche du désert sont les Beraber, les Beni-Guil, les Doui-Menia et les Oulad-Djerir. Les Berbères Beni-Guil occupent surtout les hauts pâturages, vers les sources des torrents qui forment les oued Guir, Kenatsa et Zousfana; les Doui-Menia et les Oulad-Djerir, d'origine arabe et frères des Hamian d'Algérie, sont plus rapprochés de la région des sables. Ces diverses populations sont désignées fréquemment sous le nom général de Zegdou, c'est-à-dire « Confédérés ».

Les hautes sources du Guir, mot qui signifie Rivière[2], naissent sur les plateaux, non loin des affluents supérieurs de la Molouya et traversent par de profondes gorges les escarpements méridionaux des montagnes qui bordent le Sahara. La principale oasis de cette haute région, Aïn-Chaïr, possède encore quelques palmiers, quoiqu'elle se trouve à l'altitude de 980 mètres; mais, ainsi que le dit son nom, « Fontaine de l'Orge », elle cultive surtout les céréales et de toutes parts les habitants des oasis inférieures viennent s'approvisionner à ce grand marché. Réunies à d'autres sources, celles d'Aïn-Chaïr ont fini par creuser un large lit, qu'elles emplissent en hiver, et dans lequel se glisse sous le sable un courant invisible pendant l'été. A l'issue de la région des montagnes, dans le pays des Doui-Menia, le lit fluvial est devenu tellement vaste qu'on lui donne le nom de Bahariat ou « Petite Mer », et ce fut en effet un lac à une époque antérieure : les eaux s'y partagent en d'innombrables filets, entre lesquels des tamaris croissent en forêts; toutes les clairières sont cultivées; seulement vers le centre de la plaine jadis inondée les sables se sont redressés en dunes[3]. Immédiatement à l'ouest de cette dépression emplie de verdure,

[1] A. Coyne, *Une Ghazzia dans le grand Sahara.*
[2] H. Duveyrier, *Bulletin de la Société de Géographie*, septembre 1872.
[3] De Wimpffen, *Bulletin de la Société de Géographie.*

une des régions les plus mornes et les plus redoutées du désert s'interpose entre l'oued Guir et l'oued Zis : c'est une hamâda, dite parfois hamâda el-Kebir, à cause de son étendue. Elle n'est cependant pas de dimensions comparables à celles de beaucoup d'autres plateaux du Sahara, puisqu'elle

N° 145. — EL-BAHARIAT DE L'OUED GUIR.



n'a pas même 100 kilomètres de largeur; mais elle est extrêmement fatigante à parcourir, à cause des petites pierres aiguës qui la recouvrent. Son altitude moyenne est d'environ 800 mètres : elle s'élève graduellement, d'une pente presque insensible, des bords de l'oued Guir dans la direction de l'ouest, et s'abaisse soudain vers les oasis de Tafilelt.

Deux cités religieuses s'élèvent sur la lisière du désert, entre le Tafilelt et la frontière algérienne. L'une, sur le haut Guir, est Es-Saheli, commandée par un « chef des chefs » de l'ordre des Nassiria, qui a le droit de prélever une part sur toutes les offrandes faites aux mkaddem des autres confréries[1]. L'autre est la ville de Kenatsa, située non loin des sources de l'oued du même nom, au milieu d'une petite mer de sables et à la base d'un plateau isolé. Kenatsa possède une zaouya de l'ordre de Sidi Bou-Zian, qui date du onzième siècle : aucune muraille ne la protège; il n'est brigand qui ne la respecte et ne s'incline devant ses khouan en baisant le pan de leur robe; dans la plupart des oasis avoisinantes la nomination des cheikh appartient aux saints marabouts. N'ayant d'ailleurs que peu de palmiers et des champs d'orge insuffisants pour leur nourriture, les habitants de la zaouya dépendent pour leur alimentation de la piété des fidèles. A l'ouest de Kenatsa, sur la route de l'oasis de Boanam, les Kabyles Beni-Sithé retirent d'une montagne du minerai de plomb et d'antimoine. Des centaines d'habitants de la région émigrent chaque année pour aller travailler dans les cités du Maroc : ce sont les Mzabites du Magreb el-Aksa[2].

L'oasis la plus populeuse de tout le haut bassin de l'oued Guir est celle de Figuig, située à une cinquantaine de kilomètres seulement de la ligne idéale acceptée fictivement comme la frontière des deux États, l'Algérie et le Maroc. Environ quinze mille individus, presque tous de la tribu des Amour, vivent dans les ksour de Figuig, et cependant la renommée de ce petit centre de population est considérable dans toutes les régions sahariennes, une tradition générale s'étant établie, que la France et les gens de Figuig sont en guerre depuis le milieu du siècle et que ceux-ci ont fini par avoir le dessus. N'ayant aucune idée des fictions diplomatiques, ils s'imaginent que si les Français ne se sont pas emparés de l'oasis ennemie, c'est que pareil exploit leur était impossible[3]. Il est vrai que les corps expéditionnaires français qui ont parcouru la région des hauts plateaux et des montagnes, jusqu'au lit de l'oued Guir, se sont détournés de Figuig ou du moins n'ont pas pénétré dans l'intérieur des ksour. En 1866, la colonne de M. de Collomb établit son camp dans la plaine qui s'étend immédiatement au nord de l'oasis et de ses collines, explorées dans tous les sens. Les topographes de l'expédition purent à leur aise lever le plan de la contrée. Le voisinage des Français et l'impuissance militaire des

[1] De Castries, mémoire cité.
[2] Renou, *Description géographique de l'empire de Maroc.*
[3] De Foucauld, ouvrage cité.

petits ksour du Figuig en face d'armées solides, ont eu pour conséquence de donner une certaine réalité au lien de dépendance qui rattache l'oasis à l'empire du Maroc.

L'ensemble des ksour, dont l'altitude moyenne dépasse 700 mètres,

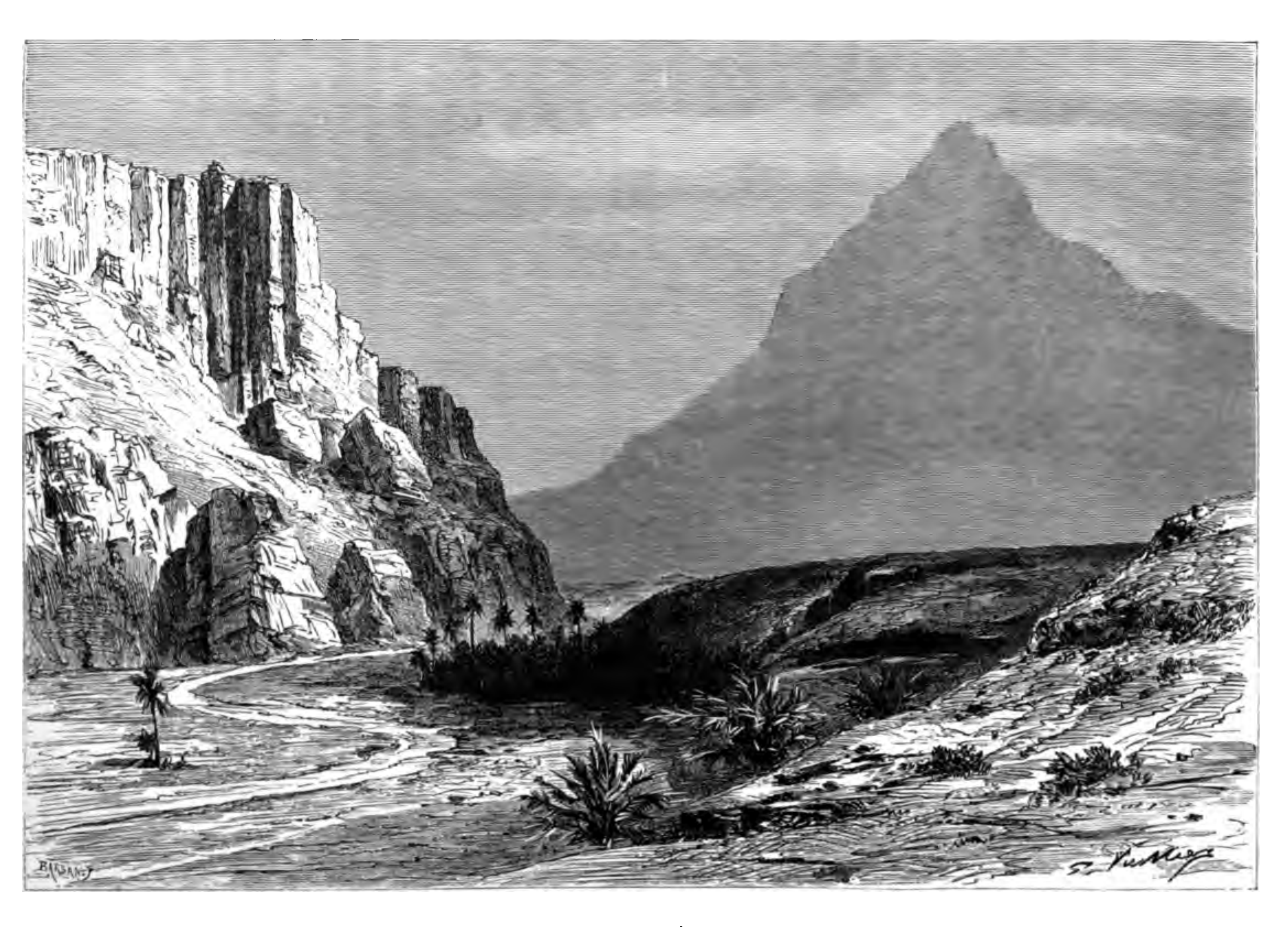
N° 153. — OASIS DE FIGUIG.



1 : 100 000

0 — 4 kil.

est entouré de montagnes qui se dressent en désordre sur le plateau à des hauteurs diverses, de 200 à 400 mètres au-dessus des palmeraies de la plaine. Une rivière ou plutôt un lit ayant çà et là des flaques d'eau, serpente au nord de l'oasis, puis s'échappe par un kheneg ouvert à l'ouest des villages et descend au sud pour aller rejoindre la Zousfana, l'une



OUED EL-HALLOUF, PRÈS DE FIGUIG

Dessin de G. Vuillier, d'après nature.

des branches maîtresses de l'oued Guir : devant Figuig, la rivière est désignée sous le nom d'oued el-Hallouf ou « torrent des Sangliers »; mais cette appellation change de défilé en défilé, de confluent en confluent. Les palmiers de l'oasis produisent encore d'excellentes dattes : on se trouve sur la limite naturelle entre la région des plateaux et celle du Sahara; à l'alfa succède le drìn, la plante par excellence des sables du désert[1]. L'orge croît en abondance dans les fonds arrosés; souvent les tribus des alentours viennent s'approvisionner de grain au marché de Figuig. Presque tous les ksour, situés sur une terrasse irrégulière, sont entourés par une enceinte commune, ayant environ 16 kilomètres : cette enceinte n'est d'ailleurs qu'un mur en pisé de 2 mètres de haut, percé de meurtrières et flanqué de petites tours. Le plus gros village, situé à l'angle sud-occidental, porte le nom de Zenaga, qui rappelle l'ancienne confédération des Zenaga ou Sanhedja, dont les membres sont dispersés dans toute l'Afrique septentrionale, de la Tunisie au Sénégal. Ce bourg est le seul de Figuig qui ne soit pas bâti au-dessus d'une source : aussi les habitants n'ont-ils eu de repos qu'après avoir conquis un courant d'irrigation sur leurs voisins; au moyen d'un canal souterrain ils ont dérivé la source d'el-Oudaghir, puis ils ont construit un bordj pour défendre leur nouvelle acquisition. L'eau est tellement précieuse dans cette oasis, qu'une kharrouba, c'est-à-dire l'usage d'un tiers de la source, deux fois par mois, pendant une heure chaque fois, se vend 600 francs chez les Zenaga.

Tous les autres ksour sont bâtis sur des sources. A l'angle nord-oriental de l'oasis, deux villages, appelés el-Hammam ou les « Thermes », ceux d'en bas et ceux d'en haut, possèdent même des eaux d'une haute température. Les maisons sont en général d'une grande propreté et les habitants eux-mêmes se distinguent par le soin de leur personne aussi bien que par la beauté des traits et la noblesse de la stature; chez eux, comme chez beaucoup d'autres Berbères, les cheveux blonds et les yeux bleus ne sont pas rares. Outre les neuf ksour enfermés par la muraille de l'oasis, deux autres se succèdent au sud sur la berge occidentale de la vallée : ce sont les bourgs de Tarla et de Beni-Ounif, et de nombreux groupes de tentes, les guilthana, sont épars sur les pentes des collines. Toutes les oasis extérieures ou *djali* appartiennent aux Zenaga, et ceux-ci, qui ne pourraient suffire à cultiver tous leurs palmiers, les laissent improductifs une année sur deux[2]. L'ensemble des oasis comprendrait environ

[1] H. Duveyrier, *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, septembre 1862.
[2] De Castries, *Bulletin de la Société de Géographie de la province d'Oran*, 1882, n° 14.

200 000 dattiers. Chaque ksar procède tous les deux ans à l'élection d'un conseil local, à raison d'un conseiller par cinquante électeurs, et ce conseil nomme à son tour un chef du conseil, un trésorier et un juge, indéfiniment rééligibles. Quatre fois par an, en temps ordinaire, et plus souvent dans les périodes de crise, l'assemblée générale ou djemâa des ksour se réunit dans une clairière, terrain neutre situé au centre de l'oasis de Figuig, et discute les intérêts généraux de la république. La direction morale des villages de Figuig est confiée par la djemâa à un groupe de marabouts, personnages considérables, dont l'influence religieuse et politique s'étend, paraît-il, jusque dans le Tell algérien; dans chaque village s'élève une mosquée, immédiatement au-dessus de la source, et c'est là que viennent s'instruire les étudiants des oasis et du Maroc. Figuig est une grande université. On comprend que ce foyer de propagande contre les Roumi, situé dans le voisinage immédiat de la frontière, et servant de refuge aux rebelles et aux déserteurs, présente une importance politique bien supérieure à celle qui provient du nombre de ses habitants. Les gens de Figuig émigrent en grand nombre : on les dit excellents maçons et habiles mineurs. Les femmes tissent le coton et la laine, brodent les haïk et teignent les étoffes. Quelques Juifs vivent dans l'oasis, mais il leur est défendu, « sous peine de mort », de faire des prêts d'argent, et l'acquisition de maisons ou de jardins leur est interdite[1].

Figuig n'est pas éloigné de l'une des voies futures qui traverseront le Sahara; mais le point vital par excellence est le ksar d'Igli, situé au confluent de l'oued Guir et de l'oued Zousfana, qui forment ensemble l'oued Saoura, dont la vallée se prolonge au sud entre les dunes. L'oasis où s'unissent les vallées est un lieu de passage obligé pour les caravanes : là se rencontrent les routes de l'Algérie, du Maroc et du Touat[2]. Le ksar est occupé par des familles de Doui-Menia et d'Oulad Sidi-Cheikh. Entre Figuig et l'oasis d'Igli, les plus grandes palmeraies du Zousfana, comprenant environ 100 000 dattiers, appartiennent à la riche tribu des Beni-Goumi, vassaux des Doui-Menia. Dans cette région, un grand mouvement d'hommes et de troupeaux se fait de l'une à l'autre saison. En été, les bergers parcourent les plateaux, en hiver ils descendent dans les plaines; s'ils tardent trop longtemps, les troupeaux partent d'eux-mêmes : il faut les suivre[3].

[1] Anne Levinck, *Revue de Géographie*, janvier 1885.
[2] Rohlfs, *Reise durch Marokko*; — Camille Sabatier, *La Question du sud-ouest*.
[3] L. de Colomb, *Exploration des ksour et du Sahara dans la province d'Oran*.

VI

« On ne saurait trop vanter le Maroc, » dit Hooker, quand on parle de ses ressources naturelles. Ce pays a tous les avantages : douceur du climat, abondance des eaux, fertilité du sol, variété des productions, heureuse situation commerciale entre deux mers, à l'angle d'un continent. Quoique sous la même latitude que l'Algérie, le Maghreb el-Aksa est de beaucoup supérieur à ce pays par l'ensemble de ses conditions géographiques. Tandis que la colonie française a pour zone centrale une région de plateaux uniformes, salins et presque sans eau, le Maroc a pour épine dorsale une admirable chaîne de montagnes aux vallées ruisselantes, aux climats étagés offrant toute la succession des flores terrestres : à l'exception de quelques plantes de la zone tropicale, les Marocains pourraient cultiver toutes les espèces de végétaux utiles pour l'alimentation et l'industrie, et leurs montagnes ne sont pas moins riches que celles de l'Espagne en veines métallifères. Pourtant cette terre si favorisée n'est comptée que pour bien peu de chose dans l'équilibre général des nations ! C'est qu'il est en effet peu de contrées dont les habitants soient plus asservis : le gouvernement y a tous les droits, l'arbitraire y est sans limites. Heureusement la plupart des tribus berbères de l'intérieur ont pu se maintenir indépendantes du sultan et, dans les villes maritimes, les consuls européens peuvent tenir en échec les agents du pouvoir. « Ainsi, dit Hooker, s'explique ce fait singulier, que le gouvernement, parfois aidé par les sécheresses, les sauterelles et le choléra, n'ait pas encore réussi à transformer le pays en un désert. » Dans les années de disette, la population en est parfois réduite à vivre de glands[1].

Toutefois il serait injuste de répéter, avec plusieurs écrivains, que la « Chine barbaresque » est fermée à tout progrès. Les récits des voyageurs, comparés entre eux, prouvent que dans les cinquante dernières années de grands changements se sont accomplis. Les Européens parcourent sans danger tout le bled el-makhzen ; il ne leur est plus interdit d'apprendre l'arabe, et ils trouvent facilement des professeurs; la haine fanatique contre l'étranger ne se manifeste plus comme autrefois et en maints endroits a fait place à la bienveillance : accueilli de la manière la plus gracieuse par les habitants de Marrakech, le voyageur Lenz se demandait

[1] Oskar Lenz, ouvrage cité.

avec étonnement si c'était bien la même ville où, quelques années auparavant, son compatriote de Maltzan avait été obligé de se déguiser en Juif pour se glisser dans la ville sainte, à la faveur du mépris public. S'il est toujours dangereux de voyager parmi les tribus berbères, la cause n'en est pas à leur haine du Roumi, mais à leur méfiance de l'observateur, c'est-à-dire de l'espion. Le Maroc est entraîné graduellement dans l'orbite des nations européennes; chaque ville du littoral a sa petite colonie de marchands, et dans la cité de Fez on compte environ cinq cents Espagnols, déserteurs ou fugitifs pour la plupart. Défendu politiquement par la jalousie de nations rivales, le Maroc est annexé peu à peu par le commerce. Il n'est pas un village chleuh de l'Atlas, pas un ksar hartani du Soudan marocain, où l'on ne savoure le thé apporté de la Chine par les Anglais, où l'on ne brûle le pétrole provenant des fontaines d'Amérique. Et le Maroc ne devient-il pas aussi un des pays préférés des artistes? Combien de tableaux admirés de nos musées ont été peints dans les bazars, devant les portes et les tours de Fez et de Tanger!

L'agriculture, l'industrie la plus antique et celle qui se transforme avec le plus de lenteur, ne s'est que très peu modifiée dans sa routine traditionnelle. L'exportation du froment et de l'orge étant interdite, la culture de ces céréales, auxquelles convient admirablement le sol du Maroc, et notamment celui du Gharb et de toutes les plaines occidentales, ne prend aucune extension; mais la superficie des champs où l'on cultive le maïs, les pois, les haricots, les lentilles, tous grains dont l'exportation est autorisée, ne cesse de s'accroître; la prospérité commerciale des plaines occidentales, fort grande au seizième siècle, à l'époque des entreprises portugaises[1], a repris dans le pays des Doukkala et les contrées voisines. Aucune espèce végétale n'a été récemment acclimatée; les Marocains ne cultivent point l'arachide, qui réussirait parfaitement dans les régions du littoral atlantique; ils n'ont pas non plus planté l'arbuste à thé dans les vallées de l'Atlas. Nulle tentative n'a été faite pour introduire dans le pays des races nouvelles d'animaux ou pour améliorer par le croisement celles qui existent[2]. L'exportation des bêtes à cornes est limitée à quelques milliers pour chacune des nations de l'Europe occidentale[3];

[1] E. Pellissier, *Mémoire historique et géographique sur l'Algérie.*

[2] H. von Maltzan, *Drei Jahre im Nordwesten von Afrika.*

[3] Évaluation approximative des animaux domestiques du Maroc, d'après Lenz :

Moutons	40 000 000	Ânes et mulets	4 000 000
Chèvres	11 000 000	Chevaux	500 000
Bœufs	5 500 000	Chameaux	500 000

quant à celle des brebis et des chevaux, elle est rigoureusement interdite, et l'on ne voit en Europe d'autres coursiers marocains que ceux dont les sultans font cadeau aux souverains d'Europe. On sait quelles sont les admirables qualités du cheval barbe : il paraît toutefois que la race, prise dans son ensemble, a notablement dégénéré dans le Maghreb el-Aksa. Les mulets du Maroc ont les mêmes qualités de force et d'endurance que ceux de l'Espagne.

L'industrie marocaine, défendue par le système d'isolement qui a toujours été la politique chérifienne, s'est mieux conservée que celle des autres pays mahométans. Les tapis, les étoffes, les maroquins, les armes, les faïences vernissées du Maroc se font encore suivant les traditions de l'art ancien, et quelques-uns de ces produits, notamment les haïk blancs, à la chaîne de soie, à la trame de laine fine, sont d'une grande beauté. Mais les droits d'importation de 10 pour 100 qui pèsent sur les marchandises étrangères ne suffisent pas pour écarter celles-ci des marchés du Maroc : de plus en plus les produits des manufactures d'Europe prennent la place des objets fabriqués dans le pays même. Les bateaux à vapeur qui desservent toutes les villes du littoral, les caravanes qui viennent s'y approvisionner, aident journellement à la révolution industrielle qui s'accomplit dans l'intérieur de l'empire. Bien plus rapides encore seront les changements quand le Maroc, dépourvu maintenant de toute autre route régulièrement tracée que le chemin mal entretenu de Fez à Meknès, sera pourvu à son tour de voies de communication faciles. Actuellement les ambassades qui se rendent de Tanger à Fez emploient en moyenne de douze à quatorze jours pour accomplir ce court trajet d'environ 200 kilomètres[1]. Mais depuis longtemps déjà on a proposé la construction d'un chemin de fer de Fez à Lalla Maghnia[2], et quoique cette œuvre soit naturellement arrêtée par des obstacles diplomatiques, car on craint, non sans raison, que le passage des locomotives ne précède celui des armées, la muraille de Chine qui commence à la frontière algérienne ne saurait subsister longtemps. Le cercle commercial de l'Europe se resserre graduellement autour de l'enclave mahométane. Les deux nations qui ont le plus de relations d'affaires avec le Maroc sont la Grande-Bretagne et la France : dans l'ensemble du trafic, l'Angleterre est représentée pour une moitié, le mouvement incessant entre Tanger et Gibraltar pour l'approvisionnement de cette ville constituant déjà une part notable du commerce

[1] Oskar Lenz, *Timbuktu.*
[2] O. Mac Carthy, *Carte du Sud Oranais et des parties limitrophes du Maroc*, 1881.

marocain[1]. A la part recensée du trafic avec la France il faudrait ajouter aussi la valeur du trafic de contrebande qui se fait avec Tlemcen par les frontières de terre. Le droit de propriété au Maroc est reconnu pour tous les étrangers, en vertu de la convention de Madrid, signée en 1880; mais l'achat de terres ne peut être fait qu'avec le consentement préalable du gouvernement chérifien, et ce consentement n'est point accordé.

Les changements qui s'opèrent dans les mœurs et les idées ne sont pas encore assez considérables pour qu'ils se révèlent indirectement dans les institutions, si ce n'est dans les villes où résident les étrangers. Ainsi les écoles ouvertes dans l'intérieur du Maroc sont toujours les mêmes médersa où l'on chantonne les versets du Coran; mais il n'en est pas moins vrai que le niveau de l'instruction s'élève, grâce aux relations croissantes du Maroc avec l'étranger, par l'effet du commerce, de l'émigration temporaire, même du pèlerinage à la Mecque, grâce aussi à l'exemple que donnent les écoles juives fondées depuis 1862 dans quelques grandes villes du Maroc par l'Alliance israélite; en 1884, elles avaient ensemble plus de 1150 élèves, recevant tous leur instruction en langue française, devenue l'idiome policé de la société juive et étrangère. Il ne se publie encore de journaux que dans les ports du littoral et dans la capitale; on n'y écrit plus de livres arabes. La polygamie est aussi rare au Maroc qu'en Algérie, si ce n'est pour les grands, qui sont tenus par leur dignité même d'avoir un très grand nombre de femmes. Le sultan-chérif en a des centaines : chaque vendredi, dit-on, une nouvelle épouse entre dans son harem. Enfin, les anciennes formes de l'esclavage subsistent encore à Maroc; si la traite des blancs a été déjà formellement abolie dès l'année 1777, la traite des noirs se pratique régulièrement de l'un à l'autre côté du Sahara et jusqu'aux portes des consulats de Tanger. La vente publique est interdite officiellement, mais dans les dernières années le commerce hideux a plus que doublé : plusieurs milliers de malheureux sont importés chaque année par

[1] Mouvement commercial du Maroc en 1883, d'après Washington Serruys :

Importations	20 114 725 francs.
Exportations	17 332 950 »
Ensemble	37 447 675 francs.

Commerce du Maroc avec la France en 1884 :

Exportations	2 776 342 francs.
Importations	7 004 407 »
Ensemble	9 980 749 francs.

Mouvement de la navigation en 1883, d'après Washington Serruys :

1150 navires, jaugeant 322 625 tonnes.

les caravanes du Soudan, dont les entrepôts se trouvent dans le Tafilelt et l'Oued-Sous. Les grands personnages de l'empire ont toujours l'usage infâme de faire mutiler les enfants[1].

Le souverain du Maroc, issu de la famille des chorfâ de Tafilelt — d'où son titre de « Majesté Chérifienne » — est maître absolu, autant du moins que le permet la loi coranique; d'ailleurs, c'est à lui de l'inter-

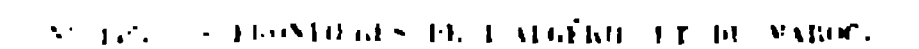


FEZ. — UNE ÉCOLE
Dessin de J. Pranishnikoff, d'après un croquis de G. Clairin.

préter, s'il lui convient, car il est à la fois le maître temporel et le directeur spirituel des millions d'hommes qui peuplent le Maghreb el-Aksa; sa volonté impériale, telle est la loi. Le sultan daigne prendre des conseillers et des agents, mais il n'a point de ministère dans le sens précis de ce mot; il donne des ordres, même quand il demande des avis. Toutefois il lui suffit de regarder vers Tanger, où résident les consuls étrangers, pour comprendre combien son pouvoir est limité désormais. Un ordre portugais, « la Tour et l'Épée », rappelle toujours aux Marocains que la conquête

[1] Oskar Lenz, ouvrage cité; — *Parliamentary Papers*, 1885, n° I.

de Fez et de ses tours est restée l'ambition de ses voisins du nord. D'ailleurs, le territoire du Maghreb el-Aksa est entamé, puisque les Espagnols possèdent des forteresses sur le littoral et se sont établis solidement à la porte intérieure du détroit ; il lui faut en outre subir l'humiliation de laisser les vainqueurs de Tétouan chercher sur la côte une position stratégique ou commerciale qui leur convienne. Du côté de l'Algérie, l'empire du sultan-chérif est bien délimité, du moins dans la partie voisine du littoral, et la France ne possède aucune enclave sur le territoire laissé au Maroc ; mais que de fois cette limite fictive, qui ne coïncide avec aucune des limites naturelles, vallées ou chaînes de montagnes, et qui n'a aucune valeur ethnologique ou militaire, n'a-t-elle pas été franchie par les détachements français à la poursuite de tribus ennemies. Amour, Beni-Iznaten ou Sidi-Cheikh, toujours bien accueillies par le souverain, mais non défendues par la force de ses armes ? De son côté, la Grande-Bretagne s'est érigée en puissance protectrice du Maroc, et souvent elle lui donna des subsides : c'est elle qui en 1860 empêcha l'armée victorieuse des Espagnols de s'avancer sur Tanger. Enfin les traités commerciaux conclus avec le Maroc par les puissances européennes ne lui sont-ils pas dictés, article par article ? Même le phare du cap Spartel, qui éclaire l'entrée du détroit, au seuil de l'empire,


N° 125. — FRONTIÈRES DE L'ALGÉRIE ET DU MAROC.





FEZ. — ENTRÉE DE LA KASBAH

Dessin de Pranishnikoff, d'après un croquis de G. Clairin.

a été bâti par l'étranger et ce sont les consuls européens qui, tour à tour, se chargent de l'entretenir. Le sultan-chérif sait qu'il n'a plus la force nécessaire pour résister aux volontés de l'Europe et que son royaume n'a d'autre garantie d'existence que la jalousie des grands États. Aussi, dès qu'une réclamation se fait entendre de la part de quelque protégé européen lésé dans ses intérêts, le gouvernement s'empresse-t-il de payer des indemnités pour éviter toute difficulté diplomatique. Souvent des misérables se sont fait payer ainsi de fortes sommes auxquelles ils n'avaient aucun droit.

Le pouvoir des consuls étrangers s'exerce parfois sur les mahométans eux-mêmes : chacun jouit même de la faveur de pouvoir étendre sa protection sur douze indigènes. Quand un Marocain est en discussion avec un Européen, c'est au consul protecteur qu'il doit se plaindre et son jugement qu'il doit invoquer. D'autre part, un étranger en procès contre un Marocain doit s'adresser au cadi; mais, s'il n'est pas satisfait du jugement, il a le droit d'en appeler au souverain, c'est-à-dire, d'une manière indirecte, à son ambassadeur. Mais avec les Marocains la justice est bien autrement sommaire. Les punitions ou plutôt les vengeances judiciaires sont au Maroc d'une effrayante cruauté. S'il est rare que les condamnés soient punis de mort violente, nombre d'entre eux n'en souffrent que davantage, réservés à une lente agonie. Dans les prisons d'État on garde des malheureux dont le cou est passé dans un carcan de fer qui les force à se tenir debout; maints cachots sont des lieux immondes, où les prisonniers oubliés meurent de faim. Il arrive parfois que l'on punit les voleurs en leur fermant la main pour toujours : on leur serre les poings, de manière à faire pénétrer les ongles dans la chair vive, ouverte préalablement par le couteau; une peau fraîche qui se tend peu à peu sur la main la maintient à l'état de moignon[1]. Les peines ordinaires sont la bastonnade et l'amende, toujours prononcées sans appel par le cadi. Le juge suprême du pays est le cadi de Fez, généralement un des chorfà de la famille impériale des Filali. Choisi par le sultan, il désigne les cadi des districts ou amalat, qui, à leur tour, et sans avoir besoin d'en référer à leurs supérieurs, nomment les cadi des différentes tribus ou des villages.

Le recrutement de l'armée marocaine se fait un peu au hasard : en principe, chacune des tribus qui forment le makhzen, c'est-à-dire la partie militaire de la nation, doit fournir un combattant par foyer; mais d'ordinaire les kaïd, requis d'envoyer des recrues, s'emparent des hommes qui

[1] Erckmann, *Le Maroc moderne;* — Colville, ouvrage cité.

se trouvent à leur portée, les enchaînent pour qu'ils ne s'échappent pas en route et les livrent ainsi à leur maître pour que celui-ci les garde jusqu'à la mort, à moins qu'ils ne se fassent un jour ou l'autre remplacer par un autre homme de leur famille. L'ensemble des troupes fournies par le makhzen s'élève à un total de vingt-cinq mille hommes, dont sept mille fantassins; en cas de guerre, le sultan pourrait lever une armée au moins triple, de quarante mille hommes d'infanterie et d'un même nombre de cavaliers [1]. Le corps le plus solide, qui constitue le *guich*, noyau de l'armée marocaine, se compose d'environ neuf mille hommes, qui sont à la fois gendarmes, soldats, employés du gouvernement. Les plus redoutés parmi les soldats du guich sont ceux qu'on appelle les Abid Sidi-Bokhari ou « Esclaves du Seigneur de Bokhara », parce qu'ils furent mis, à l'époque de la formation du corps, en 1679, sous l'invocation d'un saint bokhariote. Tous nègres, les Bokhari constituaient naguère une sorte de garde prétorienne qui menaça de commander aux sultans eux-mêmes; on fut obligé de les disséminer en diverses provinces pour en avoir raison; quoique leur influence ait notablement diminué, ils occupent cependant presque tous les hauts emplois militaires. Comme les autres soldats, ceux du guich sont utilisés principalement pour la levée des impôts; ils voyagent presque constamment par monts et par vallées, cheminant de tribu en tribu et prélevant sur les récoltes des habitants une part double ou triple de celle qui parvient au trésor sous forme de taxes; quand les campagnards aperçoivent de loin les hauts bonnets rouges des makhzeni, ils s'empressent de cacher leurs objets les plus précieux. Lorsque des voyageurs traversent des lieux déserts et qu'ils interrogent leurs guides pour connaître la cause de la dévastation, ceux-ci répondent laconiquement : « Les sauterelles ou les makhzeni » [2]. A l'époque des moissons, les soldats désertent par bandes pour retourner chez eux, et quand on les reprend, on les punit à peine, si grand est le nombre de ceux qui se sont rendus coupables de cette infraction capitale. Mal vêtus, mal armés, mal commandés, sans discipline, les Marocains sont néanmoins de bons soldats, braves au feu, excellents marcheurs, sobres, patients, industrieux, intelligents des choses de la guerre. Un bataillon instruit à Gibraltar, aux frais du gouvernement anglais, sert uniquement à figurer dans les cérémonies et à donner aux ambassadeurs une idée avantageuse de l'armée marocaine. Les canons sont considérés comme ayant une sorte de puissance

[1] Erckmann, ouvrage cité.
[2] A. Beaumier, *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*.

mystique : les individus poursuivis pour des raisons politiques ont le droit de se réfugier auprès des pièces, d'où nul ne peut les arracher sans l'autorisation du sultan[1].

Un certain nombre d'officiers étrangers, renégats pour la plupart, ont organisé les services militaires et dressé les troupes ; mais, toujours soupçonnés comme étrangers, ils ne sont jamais arrivés à exercer une grande influence ; d'ailleurs, comme sous tous les pouvoirs despotiques, la méfiance est devenue un des principaux moyens de gouvernement. Le grade le plus élevé dans l'armée est celui de kaïd-agha, qui correspond au titre de chef de bataillon ; personne ne s'élève au rang de général, pareille autorité pouvant être une cause de danger pour la sécurité de l'empereur : la bastonnade est la punition généralement appliquée aux officiers aussi bien qu'aux soldats. Afin d'augmenter la force de son armée sans avoir à demander les conseils d'instructeurs étrangers, le gouvernement marocain fait élever maintenant un certain nombre de jeunes militaires en pays étranger, à Montpellier et à Spandau ; cependant l'artillerie de campagne et une partie de l'infanterie sont toujours instruites par une mission militaire française envoyée en 1877, et le reste de l'infanterie est dirigé par un Anglais, sorti du service britannique. Les canons et tout l'outillage militaire viennent de l'étranger ; le fort de Tanger est armé de grosses pièces dont les batteries ont été construites par des ingénieurs de Gibraltar. Le Maroc n'a plus d'autre marine qu'un navire de commerce, monté par un équipage de Belges ; les fils des anciens corsaires, au nombre de quelques centaines, ne sont employés qu'au chargement et au déchargement des bateaux ; très habiles rameurs, ils ne dépassent pourtant pas, dans leurs barcasses, les limites des rades où mouillent les navires. En souvenir des services rendus, le gouvernement leur alloue une somme mensuelle de 5 francs, tirée des revenus de la douane[2].

Le Maroc est parmi les rares pays du monde qui n'ont pas de dette publique ou qui du moins possèdent un actif largement suffisant pour subvenir à toutes les dépenses. C'est qu'en réalité l'empire n'a pas de budget : ce que l'on appelle de ce nom est simplement la fortune privée de l'empereur ; quant à la famille impériale, fort nombreuse, elle se compose d'individus qui rentrent dans la foule des sujets, et rares sont les parents auxquels le sultan accorde une dotation. Les revenus de la cassette comprennent non seulement le rendement des propriétés particulières du

[1] *Revue Scientifique*, 24 mars 1883.
[2] Erckmann, ouvrage cité ; — Beaumier, *Le Maroc, Bulletin de la Société de Géographie de Paris.*

sultan et les cadeaux de toute espèce que les villes, les tribus et les communautés adressent à leur souverain ou protecteur, mais aussi les impôts réguliers, qui dans les États d'Europe sont attribués au Trésor national : c'est à lui qu'on remet la taxe des troupeaux et la dîme de l'achour sur les propriétés ; à lui qu'appartiennent les amendes, le produit des douanes d'exportation et d'importation, les profits des monopoles, entre autres du tabac et du kif ou chanvre, le hachich des Orientaux. Les dépenses, qui se font presque uniquement pour l'entretien de l'armée et pour celui de la cour, ne s'élèvent pas annuellement à la moitié des recettes, de sorte qu'il doit rester un excédent considérable, qui s'entasse dans le trésor[1]. Le titre de *moulaï* que l'on donne au sultan, de même qu'au chérif de Ouezzan, signifie « maître », mais surtout dans le sens de la possession. Ainsi que le fait remarquer Carette, les qualifications honorifiques consacrées dans les trois pays de la Berbérie répondent à trois ordres différents de supériorité. En Tunisie, le titre d'*arfi* indique le savoir ; en Algérie, l'appellation *si, sidi* se rapporte à la puissance ; au Maroc, le mot de *moulaï* implique surtout la richesse.

Après la guerre contre l'Espagne, le Maroc dut s'engager à payer au vainqueur une somme de 100 millions pour le rachat de Tétouan et, en conséquence, la moitié des droits de douane, qui s'élèvent en moyenne à 7 millions de francs, a été attribuée à l'Espagne, dont les contrôleurs sont armés du droit de surveillance sur les douaniers marocains. Un quart des mêmes droits appartient à des prêteurs anglais qui servirent d'intermédiaires à l'empereur du Maroc et à l'Espagne lors du traité de paix, et le sultan reçoit le dernier quart, plus considérable que ne l'était la totalité des droits au milieu du siècle. La seule monnaie nationale frappée au Maroc est une petite pièce de cuivre d'une valeur un peu moindre que celle d'un centime : la monnaie la plus usitée est le douro, c'est-à-dire la pièce de cinq francs.

Administrativement, le pays est divisé en *amalat*, à la tête desquels sont placés des amil ou kaïd ; en outre, les tribus vassales reçoivent chez elles un personnage qui représente le sultan, soit comme maître, soit comme ambassadeur, suivant le degré d'obéissance auquel elles sont réduites. En 1880, lors du voyage de Lenz, le Maroc était divisé en 44 amalat, dont 33

[1] Revenus de l'empire en 1880 : 12 660 000 francs.
Dépenses présumées : 5 300 000 francs.

pour les pays de Fez et de Marrakech, et 9 pour le Oued-Sous et le Tafilelt; en outre, d'après Erckmann, 330 kaïd administrent les tribus plus ou moins dépendantes.

Le tableau suivant donne la liste des principales divisions territoriales, avec les populations des villes indiquées par les voyageurs les plus récents :

AMALAT.	VILLES.	POPULATION.
Oudjda.	Oudjda.	8 000 habitants (du Mazet).
Taza.	Taza.	3 500 » (de Foucauld).
	Debdou.	2 000 » »
Tétouan.	Tétouan.	22 000 » »
Tandja.	Tanger.	20 000 » (Décugis).
	Chechaouen.	3 500 » (De Foucauld).
Gharb el-Isar.	El-Araïch.	4 000 » (T. de Cuevas).
	Kasr el-Kebir.	5 500 » (de Foucauld).
	Ouezzan.	3 000 (?) »
Foum el-Gharb.	Fez.	70 000 »
	Meknès.	25 000 » (Lenz).
	Zerhoun.	6 000 » (Bonelli).
	Sefrou.	3 000 » (de Foucauld).
Rbat.	Rbat-Sla.	35 000 » (Lenz).
Azemmour.	Azemmour.	3 000 » (Rohlfs).
	Dar el-Beïda (Casablanca)	7 000 » (Baumier).
	Mazagan (el-Bridja).	2 500 » (Leared).
Tadla.	Kasbah Beni-Mellal.	3 000 » (de Foucauld).
Demnata.	Demnata.	3 000 » »
Marrakech.	Marrakech ou Maroc.	50 000 » (Lambert).
Haha.	Mogador.	18 000 » (Alvarez-Perez).
Abda.	Asfi.	3 000 » (Rohlfs).
PAYS VASSAUX OU INDÉPENDANTS.		
Rif.	Tafersit.	
Oued-Sous.	Taroudant.	8 500 habitants. (Gatell).
Tazzeroult.	Iligh.	
Oued-Noun.	Foum el-Hossan	
	Ogoulmin.	
Oued-Drâa.	Tamagrout.	
	Beni-Sbih.	
Tafilelt.	Ez-Zerigat.	4 000 » (Rohlfs).
	Abouam, er-Rissani.	»
Kenatsa.	Kenatsa.	2 000 »
Figuig.	Zenaga.	5 000 » (de Colomb).
POSSESSIONS ESPAGNOLES.		
	Melilla.	3 000 habitants.
	Ceuta.	7 000 »

CHAPITRE V

LE SAHARA

I

LE GRAND DÉSERT

Le nom de Sahara ou de la « Plaine vaste et déserte », d'après M. Duveyrier, n'a pas de valeur précise. C'est une expression géographique appliquée par les divers auteurs à un ensemble de régions auquel ils donnent une superficie très différente. Dans son acception générale, le Sahara est l'étendue presque sans eau et très faiblement habitée qui sépare les plateaux de Barka et les monts du système atlantique des contrées qu'arrosent le Sénégal, le Niger, les affluents du Tzâdé, les hauts tributaires du Nil. Mais où commence cet espace de séparation entre la grande Afrique et la contrée que l'on a désignée du nom d' « Afrique Mineure[1] »? D'après quelques écrivains, sa limite septentrionale, longeant la base de l'Atlas, se confondrait avec le rivage des Syrtes; il embrasserait toute la région tripolitaine[2], et prendrait ainsi son origine aux bords de la mer Intérieure. Toutefois l'usage a prévalu de tenir compte des frontières politiques tracées au sud des États riverains de la Méditerranée et mainte contrée qui, par son aspect et son climat, tient à la fois de l'une et de l'autre zone, est placée en dehors du Sahara, dans la région méditerranéenne.

Les limites naturelles du Sahara sont tracées à la fois par la nature du sol et par les phénomènes changeants du climat. Là où cessent de tomber

[1] R. Thomassy, *Le Maroc et ses Caravanes*; — Onésime Reclus, *France, Algérie et Colonies*.
[2] Josef Chavanne, *Die Sahara*.

des pluies régulières, là commence le désert; mais il n'est point de barrières tracées avec rigueur à la marche des nuées : elles s'avancent plus ou moins loin, gagnant ou perdant, suivant les cycles d'années ou de siècles, relativement à la zone des sécheresses. Là où des arêtes de montagnes comme l'Atlas ou des cours de rivières comme le Nil ne marquent pas de bornes précises, la transition du Sahara aux autres régions naturelles se fait donc par des bandes de largeur inégale : le Sahara proprement dit s'entoure d'avant-déserts. D'ailleurs on n'en a point encore exploré tout le pourtour et c'est d'une manière approximative que l'on se hasarde à l'indiquer sur les cartes. D'ailleurs le Sahara n'est-il pas un monde, presque aussi grand que l'Europe? De l'est à l'ouest, des bords du Nil aux plages de l'Atlantique, le désert s'étend sur un espace de 5000 kilomètres en largeur; du nord au sud, du pied de l'Atlas berbère aux cultures du Soudan, la distance est moindre; elle est seulement de 1500 kilomètres en moyenne; mais combien long à parcourir est cet espace pour les caravanes qui cheminent sous le pesant soleil, au milieu des sables aveuglants, obsédées par l'incessante image du puits auquel elles espèrent s'abreuver à la prochaine étape, et qui est peut-être tari! Sans les oasis de Barka et de Koufra, sans la Tripolitaine et le Fezzân, sans les « Sahara » partiels de la Tunisie, de l'Algérie, du Maroc, enfin sans les steppes qui longent les régions fertiles du Soudan, on peut évaluer à 6 200 000 kilomètres carrés la superficie du grand Sahara. La population de ses oasis, de ses îles de montagnes et des humides dépressions encloses dans son immense étendue est évaluée à près d'un demi million d'hommes[1].

Comme aux temps d'Hérodote et de Strabon, le désert est toujours difficile à franchir ; il l'est même probablement plus qu'à cette époque, car le sol s'est asséché, des rivières ont tari, des forêts ont disparu. Il est vrai que les descriptions des auteurs anciens sont exagérées, comme elles devaient l'être à une époque où les voyageurs ne disposaient pas d'instruments de précision et où leurs récits, transformés de bouche en bouche, finissaient par se confondre avec la fable. La Libye, au sud du

[1] Population du Sahara, à l'est du désert libyen :

Ennedi, Tibesti, Wadjanga	50 000	habitants.
Borkou	12 000	»
Kawar et oasis voisines	5 000	»
Aïr	100 000	»
Pays des Touareg du Nord	30 000	»
Aouellimiden et autres Touareg méridionaux au nord du Niger	45 000	»
Touat, bords de l'oued Saoura et vallées tributaires	120 000	»
Sahara occidental	25 000	»

littoral méditerranéen, était tenue pour une région « brûlante » où ne pouvaient vivre ni hommes, ni animaux, ni plantes, où la terre même était calcinée. Toutefois des voyages et des expéditions militaires donnèrent la preuve que ces contrées « torrides » n'étaient pas inaccessibles. Hérodote rapporte déjà l'histoire des cinq jeunes Nasamons qui s'étaient aventurés dans le désert, « se dirigeant vers le zéphyre », et qui, « après bien des jours de marche », atteignirent, dans le pays des noirs, une ville située au bord d'un grand fleuve : était-ce le Niger à son grand coude dans le pays de Tombouctou, ou bien le lac Tzâdé, à la bouche de l'un de ses affluents, le Komadougou[1]? Quoi qu'il en soit, les explorateurs libyens avaient traversé le Sahara, à en juger par la direction qu'ils avaient suivie et par les détails qu'ils donnèrent sur le fleuve, peuplé de crocodiles et coulant d'occident en orient. Sans aller aussi loin, les généraux romains avaient aussi pénétré fort avant, puisque Cydamus et Garama montrent encore des restes de leurs constructions, et que, dans le désert occidental, Suetonius Paulinus avait reconnu la vallée de l'oued Guir, peut-être un tributaire du fleuve atteint par les Nasamons. Mais combien d'autres armées, combien de caravanes se sont perdues dans le désert, dévorées par le sol ardent, comme ces eaux courantes que boivent peu à peu les sables de leur lit !

Depuis que, à la fin du siècle dernier, se constitua en Angleterre la Société d'Exploration africaine, les itinéraires des voyageurs européens dans le Sahara sont soigneusement tracés sur les cartes ; même ceux de marchands juifs et arabes ont été relevés et rattachés au réseau des explorations scientifiques. Déjà le Sahara a été traversé en plusieurs endroits du nord au sud, mais jusqu'à maintenant aucun voyageur ne l'a encore parcouru complètement dans le sens de sa longueur, des bords du Nil à ceux de l'Atlantique : on se rappelle l'expédition de M. Rohlfs et de ses compagnons, qui, après avoir essayé vainement de fournir la première étape de ce trajet, de l'oasis de Dakhel à celle de Koufra, furent obligés d'abandonner la direction suivie et de se rejeter au nord, entre les sillons parallèles des dunes, vers l'oasis de Siouah. La côte même du Sahara, entre le cap Bojador et le cap Blanco, est l'une des moins connues du littoral africain, quoiqu'elle ait été annexée aux possessions d'une puissance européenne. Quelques mailles du lacis des routes parcourues par les explorateurs occupent un espace de plus d'un demi-million de kilomètres carrés. Ce n'est point en parlant du Sahara que l'on peut dire avec Colomb :

[1] Ernest Desjardins, *Notes manuscrites*

« Le monde est petit! » Tandis que le reste du globe s'est amoindri sous les roues des bateaux à vapeur et des locomotives, tandis que partout se construisent des routes et s'organisent des services de transport rapide, le Sahara est resté aussi difficile d'accès, aussi redoutable qu'il le fut jamais. Si l'Océan unit les côtes des continents opposés, le désert sépare presque complètement les contrées qui le bordent. Au nord, au sud du Sahara, les flores et les faunes diffèrent en genres et en espèces, les nations contrastent par l'aspect, l'origine et les mœurs. Sur le littoral méditerranéen de l'Afrique, de même qu'en Europe, les populations se sont fréquemment renouvelées par de grandes migrations : des Vandales y sont venus de l'ouest en faisant le tour de tout un continent; des Arabes y ont pénétré de l'orient après avoir longé toute la côte de la mer Intérieure[1]. Mais du nord au sud du Sahara il n'y a point eu de migrations en masse, même point de conquête par une expédition guerrière. C'est par une lente pénétration que d'une rive à l'autre se sont accomplis les changements dans les races, les institutions et les mœurs. Les esclaves importés du sud ont modifié les Berbères du nord et donné naissance aux Haratîn des oasis marocaines, aux Atrya du Touat et de Ghadâmès, aux Rouagha des oasis d'Algérie; les missionnaires et les marchands arabes ont changé la religion et le gouvernement des populations soudanaises.

Le Sahara n'est point un fond de mer desséché, ainsi que les géologues l'avaient supposé avant que la nature du sol et l'inégalité de son relief ne fussent connues comme elles le sont aujourd'hui. Même la partie basse du désert qui s'étend au sud des possessions françaises, et dont quelques dépressions se trouvent au-dessous du niveau de la surface méditerranéenne, ne fut certainement pas couverte par les eaux marines pendant la période quaternaire. En dehors du Sahara berbère, on n'a pas trouvé non plus de débris d'origine marine dans les autres régions du désert : craies et roches arénacées, granits, gneiss, porphyres et basaltes qui font saillie sur la surface inégale du Sahara, ne portent d'autres traces que celles de l'action des airs, des pluies et du soleil. Dans toute son étendue, le désert est une région continentale : il offre d'ailleurs une certaine diversité d'aspect et de vastes espaces auxquels le nom de désert est improprement appliqué; mais sur des étendues considérables il ne présente que la roche unie ou le sable ondulé. Comme les autres parties du continent, le Sahara a ses montagnes, avec vallées et courants d'eau vive, mais il a surtout les vastes plateaux uniformes, les causses caillouteux et les longues rangées de

[1] Oscar Peschel, *Neue Probleme der vergleichenden Erdkunde.*

dunes qui se succèdent comme les flots dans une mer sans bornes : c'est là le vrai désert, sans arbustes ni plantes fleuries, sans oiseaux ni papillons ; c'est la région des forces aveugles de la chaleur et du vent. D'après une évaluation sommaire, les plateaux horizontaux ou ravinés occuperaient à peu près la moitié du Sahara ; les sables en recouvriraient environ un neuvième, et les montagnes, les rochers, les steppes, les fonds d'érosion, les oasis et les zones bordières de cultures se partagent le reste[1]. D'après Zittel, l'altitude moyenne du Sahara est de 350 mètres.

Ce qui donne à l'immense étendue du Sahara son caractère d'unité, malgré la différence du relief, c'est la rareté ou le manque absolu d'eau vive dans toutes les parties du territoire, à l'exception des régions de montagnes dont les hauts sommets pénètrent dans les couches supérieures de l'air. Ce n'est pas dans le sol lui-même, c'est dans les régions aériennes qu'il faut chercher l'origine du Sahara : ces étendues blanches qui partagent en deux le continent africain ne sont, pour ainsi dire, qu'un reflet du ciel qui les éclaire. Évidemment, le grand désert africain est dû à ces mêmes causes qui ont amené la formation d'autres déserts dans le continent d'Asie. Le Sahara prolonge seulement vers l'ouest la zone des territoires presque entièrement dépourvus de végétation arborescente qui traverse la Mongolie, la Kachgarie, le Touran, l'Iran et l'Arabie, interrompue à de grands intervalles par des vallées de fleuves bordés d'arbres et des chaînes de montagnes aux vallées verdoyantes. C'est à la sécheresse des vents qu'est due l'existence de cette longue bande de déserts, d'environ 12 500 kilomètres, traversant obliquement tout l'Ancien Monde, avec ses bandes parallèles de steppes et d'avant-déserts. Humboldt a donné à l'ensemble des déserts d'Asie et d'Afrique le nom de « lit des vents polaires », comme si les courants aériens qui dans la zone tropicale deviennent les vents alizés suivaient régulièrement à travers les deux continents le chemin indiqué par la traînée blanche des sables. Il n'en est pas tout à fait ainsi : le mouvement général des airs qui se porte du pôle boréal vers les régions équatoriales ne prend pas une direction aussi oblique ; bien que détourné vers le sud-ouest par la rotation de la Terre, cependant il n'est point toujours entraîné régulièrement de l'est à l'ouest, suivant l'axe du grand Sahara, parallèle à l'équateur. Les observations faites par les météorologistes dans le Sahara même ou sur ses bords ont prouvé que la

[1] Superficie du Sahara, avec la Tripolitaine et le Sahara berbère, d'après Chavanne :

Hamàda et serir.	3 600 000 kil. car.	Steppes et pâtis	1 500 000 kil. car.
Rochers et montagnes. . .	2 000 000 »	Sables.	850 000 »

Oasis et zones de cultures. . 200 000 kil. car.

marche ordinaire des masses aériennes se dirige de la Méditerranée vers le grand foyer d'appel : si ce n'est dans la partie orientale du désert[1], et jusque dans le pays des Touareg[2], où d'ailleurs les courants atmosphériques sont très variables, les vents qui dominent dans le Sahara ne sont point ceux qui viennent de l'est ou de l'est-nord-est, ayant perdu presque toutes leurs molécules aqueuses dans la longue traversée du continent d'Asie. Néanmoins la direction que suivent la plupart des courants aériens entraînés vers le Sahara suffit à expliquer leur pauvreté en vapeur d'eau. En Asie, les vents polaires qui ont déposé leur fardeau d'humidité sur les monts du Baïkal, sur l'Altaï, sur le Thian Chañ, sur le Caucase des Turkmènes et les hautes chaînes de l'Asie Mineure, n'ont plus d'eau à déverser sur la Chine orientale, l'Iran et l'Arabie; de même, les vents asséchés par leur traversée de l'Europe ne prennent pas au passage de la Méditerranée une quantité de vapeurs suffisante pour en arroser le continent d'Afrique; ils épuisent leurs nuages sur les collines et les montagnes bordières et ne portent au delà qu'une faible proportion d'humidité, tombant rarement en pluies. D'ailleurs, à mesure qu'ils avancent vers le sud, c'est-à-dire vers une zone à température plus élevée, leur capacité pour l'absorption de la vapeur d'eau s'accroît : ils deviennent relativement de plus en plus secs. C'est dans le mois d'août, lorsque le soleil est au zénith du Sahara, que les pluies tombent le plus fréquemment.

L'aspect du Sahara témoigne de grands changements qui ne peuvent être dus qu'à l'action des eaux. De larges lits avec leurs berges et leurs plages racontent le passage de fleuves en ces régions aujourd'hui desséchées; des ravins profonds, découpés dans la masse des plateaux, témoignent aussi du travail de torrents et de ruisseaux qui ont déchiré le sol et en ont distribué les débris dans les plaines en puissantes couches d'alluvions. Alors croissaient les forêts dont on voit les troncs pétrifiés en mainte partie du désert; alors vivaient les éléphants et les rhinocéros représentés par les sculptures des rocs dans les montagnes du Fezzân, de l'Algérie, du Maroc; alors les bœufs de charge, que remplacent de nos jours les chameaux, traversaient lentement le désert[3]. Les fleuves où nageaient les crocodiles sont maintenant taris, les grands animaux ont disparu avec les forêts qui leur donnaient asile; il ne reste que de rares sources vives et pour obtenir de l'eau il faut creuser des puits aux endroits favorables, que sait reconnaître l'œil du nomade. Mais cette eau

[1] G. Nachtigal, *Sahara und Sudan.*
[2] H. Duveyrier, *Les Touareg du Nord.*
[3] H. Barth; — H. Duveyrier, etc.

est presque toujours saumâtre et le voyageur s'y accoutume difficilement : en arrivant au puits de Dibbela, le premier puits du désert sur la route de Tzâdé au Fezzân, les gens des caravanes venues du sud, riche en eaux vives, tombent toujours malades; quand ils viennent du nord, ils se sont faits par degrés au goût des eaux sahariennes et celle du Dibbela leur paraît bonne[1]. Les mêmes phénomènes de dessèchement du sol qu'on a observés dans les steppes et les déserts de l'Asie centrale et de la Russie méridionale se sont accomplis au sud de l'Atlas; mais peut-être que, par compensation, l'aire des pluies régulières s'est agrandie dans la partie méridionale du Sahara, amenant avec elle les ruisseaux, les plantes et les hommes. Tel est le phénomène de balancement que le voyageur Rohlfs croit avoir remarqué dans le climat saharien.

Quoi qu'il en soit de cette hypothèse, les changements qui s'accomplissent de nos jours dans le Sahara sont dus presque exclusivement à la lumière, aux alternatives de la température, à l'action des vents. La grande transformation géologique des solides roches en dunes mobiles se fait en entier par le travail des agents météoriques. Dès que les dalles des plateaux faciles à entamer offrent une fissure par laquelle pénètre l'air extérieur, le travail de désagrégation commence : dolomies, gypses ou grès deviennent friables et se changent graduellement en sable ou en poussière; la partie superficielle de la roche est rongée peu à peu, ne laissant çà et là que des noyaux plus résistants, qui se dressent en pyramides ou en piliers au milieu des sables; assise après assise est triturée, menuisée par le vent : çà et là, sur la pente des talus, fait saillie quelque corniche que le temps n'a pas encore usée[2]. La terre argileuse est entamée de la même manière : on voit des tamaris et d'autres arbustes entourant de leurs racines des buttes de terre qu'ils ont protégées contre la destruction; autour d'eux la terre a été déblayée. Une fois désagrégés, tous ces débris ne restent point en place : le triage s'opère. Les particules ténues, argile, gypse, calcaire, silice, tout ce qui est poussière, est emporté au loin par le vent et contribue à former dans les fonds ces dépôts argileux qui ressemblent aux « terres jaunes » de la Chine, mais qui ne reçoivent pas en abondance les pluies fertilisantes et ne fournissent pas en céréales la nourriture de millions d'hommes. Les gros débris, trop lourds pour que le vent les soulève, restent en place, formant ces espèces de pavés que l'on rencontre en maints endroits du Sahara. Quant aux grains de quartz,

[1] G. Nachtigal, *Sahara und Sudan.*
[2] Vatonne, *Missions de Ghadamès*; — V. Largeau, *Le Sahara algérien*; *Le Pays de Rirha.*



de grosseur inégale, ils sont charriés, emportés d'étape en étape, et se déposent en dunes, « alluvions aériennes » qui se déforment et se déplacent suivant les mouvements, les conflits et les tournoiements des courants atmosphériques. Ainsi les dunes sont bien de formation contemporaine. Si les Vosges, montagnes de grès et de sables concrétionnés, se trouvaient sous un climat saharien, elles se changeraient bientôt en amas de dunes comme celles du désert africain; de même les calcaires triasiques de la Lorraine deviendraient des hamâda, plateaux unis, dépourvus de toute végétation[1].

On avait émis l'hypothèse que les dunes, après s'être formées de la désagrégation des roches, se maintiennent en place. Il est certain que les monticules de sables mobiles ne voyagent pas aussi rapidement que pourraient le supposer ceux qui voient la tempête écrêter les dunes et répandre dans l'atmosphère une nuée de sable qui obscurcit le soleil. Au milieu de ces tourmentes de poussière, presque aussi dangereuses que les tourmentes de neige, les voyageurs se rappellent les légendes qui parlent de caravanes, d'armées entières englouties par le cheminement des dunes et craignent d'être bientôt au nombre de ceux que recouvre le roux linceul des sables. Toutefois, quand la tempête s'est dissipée, que les crêtes des dunes ne « fument » plus, et que les flots de la poussière emportée par le vent se perdent à l'horizon en un brouillard rougeâtre[2], l'aspect général du paysage n'a guère changé; les monticules se trouvent à la même place, leur profil paraît s'être à peine modifié; les *gassi*, c'est-à-dire les lèdes qui se prolongent entre les dunes, semblent avoir maintenu leurs contours; les « points d'eau » se retrouvent dans les dépressions. Mais une journée de vent est bien peu de chose dans l'histoire de la Terre, et d'ailleurs il ne manque pas d'exemples dans la période contemporaine qui prouvent que si la plupart des dunes se maintiennent ou se reforment aux mêmes endroits, il en est d'autres qui se déplacent. Souvent des guides ont constaté que des monticules s'élevaient là où se trouvait jadis la dépression servant de chemin aux caravanes. On ne saurait s'imaginer qu'il en fût autrement, à moins que chaque année la résultante des vents ne finît par être un équilibre complet entre les forces contraires : à chaque courant aérien succéderait un courant opposé de force égale et d'égale durée. Or cet équilibre n'existe pas : on sait que, dans l'ensemble, les vents prédominants sont ceux qui soufflent de la Méditerranée vers le désert. En maintes régions des

[1] E. Jourdy, *Philosophie positive*, 1875 et 1876; — G. Rolland, *Nature*, 3 juin 1882.
[2] P. Marès, *Note sur la constitution générale du Sahara dans la province d'Oran.*

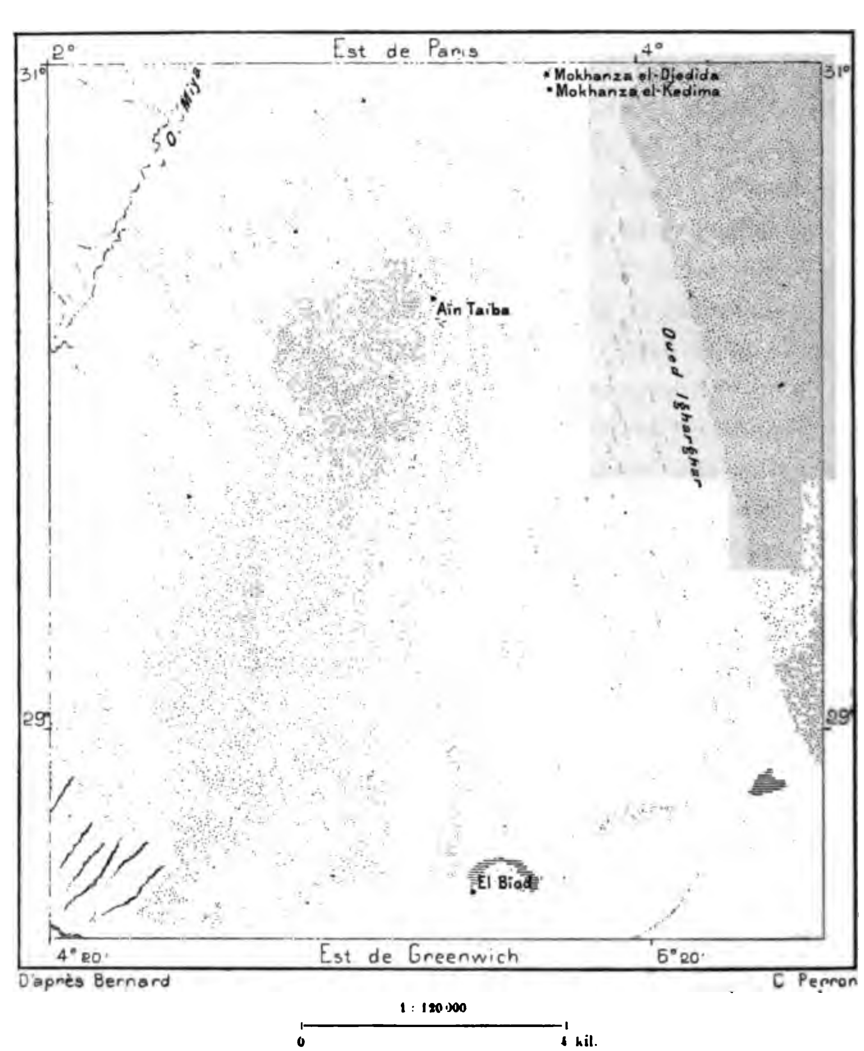
dunes les espaces laissés vides laissent voir l'ancien fond rocheux ou caillouteux qui est évidemment d'une origine géologique différente de celle des sables supérieurs. C'est ainsi qu'au sud du pays de Mzab le plateau crétacé est çà et là recouvert de dunes provenant du grand réservoir occidental des sables : à l'est d'el-Goléa, M. Rolland a reconnu deux de ces chaînes de dunes voyageuses ayant une largeur moyenne de quatre kilomètres sur une longueur de cinquante[1]. Mais, tout en cheminant à la surface du Sahara, le « pulvérulin » sableux ne forme pas de dunes indifféremment sur tous les points du désert; le relief des plateaux, la dépression des vallées, les remous des courants d'air influent sur la direction des sables et défendent tel point contre les apports, en livrent tel autre au dépôt de la fine arène. En se déplaçant de dune en dune, sous le souffle du vent, les molécules de sable s'amassent en « congères », comme les tourbillons de neige dans les endroits abrités. C'est ainsi qu'au bord d'une plage on croirait toujours voir déferler les mêmes vagues, et cependant leur masse liquide est toujours renouvelée. D'ailleurs on rencontre aussi des dunes qui se sont définitivement fixées, grâce à la végétation d'herbes à racines traçantes qui vont chercher l'humidité dans les profondeurs : dans le voisinage des oasis, il ne serait pas impossible d'arrêter le mouvement des dunes en y plantant le drìn et d'autres espèces qui s'accommodent des sables. En outre, il existe des nebka, sortes de demi-dunes dont les matériaux grossiers ne se déplacent que sous l'action des courants aériens d'une grande violence. En beaucoup d'endroits, les sables, agglutinés par un ciment gypseux ou calcaire, présentent à la marche un terrain ferme; ailleurs l'arène est mélangée de particules salines qui absorbent l'humidité de l'air et consolident le terrain : aucune poussière ne s'élève sous les pas des chevaux, même quand ils s'élancent à toute vitesse[2].

Les principales régions des sables sont le grand désert Libyque, entre les oasis égyptiennes et les montagnes du Tibesti, les deux Erg, ou les « Veines » dans le Sahara berbère, ainsi nommées des étroites lèdes qui serpentent entre les dunes[3], les Edeyen du pays des Touareg, les Iguidi, à l'ouest de l'oued Saoura, les dunes de Maghtir, d'Adafer et autres qui entourent le Djouf au nord-ouest de Tombouctou. De toutes ces régions sablonneuses, la mieux connue est l'Erg oriental, compris entre la vallée de l'oued Igharghar et la Hamâda Rouge : des voyageurs européens l'ont même traversée plusieurs fois en se rendant à Ghadâmès. La progression lente

[1] *Bulletin de la Société Géologique de France*, 1881.
[2] Escher von de Linth; — Desor, *La Forêt vierge et le Sahara*.
[3] H. Duveyrier, *Le Pays des Touareg*.

de ces dunes s'accomplit dans le sens du sud-est, ainsi que le prouve l'emplacement actuel de leurs grandes chaînes par rapport aux centres de désagrégation. L'Erg occidental empiète à l'est sur les plateaux crétacés;

N° 147. — LE GRAND ERG ORIENTAL.



dans l'Oued-Righ et à Ouargla, c'est vers le nord et l'ouest que se portent les sables, à l'assaut des oasis[1], tandis que les dunes d'Iguidi, exposées aux moussons du littoral, cheminent principalement du nord-ouest au sud-est[2]. Dans l'ensemble, d'après M. Duveyrier, le mouvement général des sables

[1] G. Rolland, *Nature*, 8 juillet 1882.
[2] Lenz, *Timbuktu*.



LE SAHARA. — VUE PRISE DU COL DE SFA, AU NORD-OUEST DE BISKRA

Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de M. Neurdein.

sahariens se porterait du nord-est au sud-ouest, conformément à la marche du courant aérien des alizés. Quelques-unes des cimes de l'Erg oriental atteignent une hauteur beaucoup plus considérable que celle des dunes landaises, sur le littoral de Gascogne : le ghourd el-Khadem, mesuré par MM. Largeau, Say et Lemay, s'élève à 139 mètres ; d'autres atteindraient 150 mètres, 12 mètres de moins que la dune mesurée par Vogel dans le voisinage du « lac des Vers », au Fezzân ; M. Duveyrier a vu des dunes de 200 mètres se dressant dans l'Erg oriental ; même M. Largeau parle de ghourd ayant un demi-kilomètre d'élévation verticale. Une exploration plus complète du Sahara nous révélera la hauteur à laquelle peuvent s'élever les cimes errantes. On comprend quelle est la majesté de ces monts, brillant au soleil de reflets fauves ou dorés, et coupés de grandes ombres, noires le jour par le contraste des pentes violemment éclairées, bleuâtres le soir quand elles se mêlent à la lumière oblique des rayons irisés ; au-dessus des talus, les cimes se détachent nettement sur le fond azuré du ciel par de brusques arêtes, par des *siouf* ou « sabres », comme disent les Arabes, tant le fil en est pur[1]. Du haut des buttes, d'où l'on voit se dérouler dune après dune dans l'immense étendue de l'Erg, le spectacle est celui d'un océan déroulant des vagues prodigieuses soudain consolidées.

Outre les avenues qui se forment entre les dunes, il se forme en plusieurs endroits de profondes dépressions, des cratères que l'on dirait avoir été produits par quelque éruption volcanique. Tel est le creux d'Aïn-Taïba, coupe aux bords ébréchés qui présente environ 18 mètres de profondeur, sur un pourtour de 150 à 200 mètres. Une flaque d'eau, bordée de joncs, emplit le fond du cratère : pour y accéder, on est obligé de mettre le feu à ce rideau de plantes, et le spectacle des flammes au fond du gouffre rappelle une éruption volcanique. D'après la tradition, une haute dune s'élevait à l'endroit où se trouve aujourd'hui le creux d'Aïn-Taïba. Dans le voisinage se voit un autre cratère d'effondrement, en partie comblé par le sable[2]. Plusieurs sources offrent le phénomène contraire : au lieu de naître au fond de cavités, elles jaillissent du sommet de petits cônes, évidemment formés par les sédiments qu'elles ont apportés des couches profondes : c'est ainsi que se sont élevées peu à peu les buttes des « fontaines de Moïse », dans la péninsule du Sinaï. En divers endroits on a trouvé dans ce sable des veines de concrétions qui témoignent du passage

[1] H. Duveyrier, *Le Pays des Touareg* ; — Largeau, *Le pays de Rirha*.
[2] Foureau, *Bulletin de la Société de Constantine*, 1er août 1883 ; — Frédéric Bernard, *Quatre mois dans le Sahara*.

qui signalent la direction à prendre; la moindre plante, les traces, indistinctes pour d'autres, laissées sur le sable, le souffle du vent, tout l'avertit et le dirige; il interroge les nuées du ciel, et dans le voisinage des oasis il suit du regard le vol des moineaux et des hirondelles. Il sait s'orienter exactement, même sans regarder le soleil ou les étoiles, et de la main indique sans erreur l'endroit précis de l'horizon où se trouvent les étapes de la route et les villes qui entourent le désert. Quand il appartient à une race dont la peau est grise comme le sable ou rouge comme la terre des hamâda, il se dépouille de ses vêtements et rampe sur le sol pour aller reconnaître les voyageurs qui passent, voir s'ils sont ennemis ou amis[1]. Il n'ignore l'emplacement d'aucune oasis, d'aucun « point d'eau », mare, source, puits ou sables humides : ainsi les routes du désert sont tracées dans sa mémoire d'étape en étape, et quand il ne les a pas déjà parcourues, c'est à lui de les deviner. Toutefois il est arrivé que des routes, connues jadis, se sont perdues, soit par l'invasion des sables et le comblement des puits, soit par l'intervention d'ennemis qui ont occupé les oasis de passage. Alors le souvenir précis de la région perdue se transforme peu à peu en légende indistincte et l'imagination en fait un pays de délices. C'est ainsi qu'on dépeignait la « petite Waou » avant que l'Arabe Mohammed Tarhôni, de Zella, ne retrouvât cette oasis inhabitée. Les habitants du Tibesti ont perdu la route qui menait leurs ancêtres en Égypte à travers le désert de Libye et parlent aussi d'une oasis intermédiaire, toute ruisselante d'eaux vives qui murmurent sous les ombrages[2]. D'autre part, des caravanes du Ouadaï ont tracé de nouvelles voies au commerce vers la Tripolitaine en 1811 et en 1813, mais plusieurs décades se passent sans que ces chemins soient utilisés. D'ailleurs, la traversée du Sahara fût-elle partout facile, les voies du désert doivent être de plus en plus abandonnées, puisque le commerce de l'Europe remonte vers l'intérieur de l'Afrique par le Sénégal et le Niger. Le désert est tourné par le mouvement des échanges, jusqu'à ce que le Touat soit rattaché au réseau des voies ferrées. L'ensemble du trafic à travers le Sahara atteindrait au plus dix millions de francs[3].

Mais si sagaces et si prudents que soient les guides, si sobres, si patients et si forts que soient les chameaux qui transportent les voyageurs à travers les solitudes, les malheurs sont fréquents. Celui qui s'égare est perdu. Il est livré à la faim, à la soif, plus terrible encore; bientôt l'idée qui l'obsède tue toute autre pensée; il est saisi par les hallucinations et se

[1] Vincent, *Tour du Monde*, 1861, livraison 56.
[2] G. Nachtigal, *Sahara und Sudan*.
[3] P. Soleillet; — Watbled, *Relations de l'Algérie avec l'Afrique centrale*.

est l'écart énorme qui se produit entre les fortes chaleurs et les grands froids. Tandis qu'à la lumière du soleil le sable se réchauffe à 60, à 70 degrés même, et que, même à l'ombre, la température se maintient à 40 et 45 degrés, le rayonnement nocturne abaisse parfois le thermomètre à 2 et 3 degrés au-dessous de zéro et, dans les montagnes, des pellicules de glace recouvrent les fontaines et les ruisseaux. La rareté de la vapeur d'eau dans l'atmosphère est telle, que les brouillards sont des phénomènes presque inconnus; parfois un peu de rosée se montre sur les plantes, au lever du soleil, soit après des journées de pluie, soit lors d'un abaissement brusque de la température. Dans cet air privé d'humidité les armes ne se rouillent point, et la viande ne pourrit jamais. Les grandes pluies se font attendre pendant des années : dans le pays des Touareg, il se passe des dix et des douze ans avant que de fortes averses emplissent les lits des torrents et renouvellent la végétation. Mais quand les pluies se mettent à tomber, il arrive souvent que les ondées se succèdent et en différentes saisons. Limitée au nord et au sud par deux contrées à pluies régulières, la région du Sahara n'offre aucun rythme dans ses phénomènes météorologiques : elle forme comme une zone neutre, où l'alternance normale des courants aériens est suspendue. Un des météores les plus redoutés est le vent méridional, le scirocco, qui souvent promène devant lui des trombes de sable : on voit passer ces amas tourbillonnants de poussière comme des flammes d'incendie, masses rougeâtres qui cheminent à la surface du désert avec la rapidité de l'ouragan, tantôt en s'élevant au-dessus de l'horizon, tantôt en rasant le sol. Surpris par une de ces trombes d'air embrasé, M. Duveyrier vit tomber du pourtour des nuées de grosses gouttes de pluie froide, qui lui parurent comparables à de la neige fondue.

Les sables mouvants, les longues hamâda caillouteuses, les chaleurs torrides, suivies de brusques retours de froid, les vents empoisonnés, les trombes de poussière, « le ciel sans nuages et la terre sans ombre, » l'immensité du voyage, l'éloignement des puits, les sécheresses qui les tarissent, les éboulis qui les comblent ou les ennemis qui en interdisent l'accès, ce sont là bien des obstacles, et l'on s'explique la solennité avec laquelle les caravanes se préparent à la traversée. La profession de guide, héréditaire dans certaines familles, constitue une sorte de sacerdoce, car le guide a dans sa main, avec sa vie propre, celle de tous les hommes qui l'accompagnent : au départ de chaque caravane on lui rend des hommages mêlés de supplications; à l'heureuse arrivée, on le comble de remerciements. Dans la région la plus uniforme il reconnaît les indices

qui signalent la direction à prendre; la moindre plante, les traces, indistinctes pour d'autres, laissées sur le sable, le souffle du vent, tout l'avertit et le dirige; il interroge les nuées du ciel, et dans le voisinage des oasis il suit du regard le vol des moineaux et des hirondelles. Il sait s'orienter exactement, même sans regarder le soleil ou les étoiles, et de la main indique sans erreur l'endroit précis de l'horizon où se trouvent les étapes de la route et les villes qui entourent le désert. Quand il appartient à une race dont la peau est grise comme le sable ou rouge comme la terre des hamâda, il se dépouille de ses vêtements et rampe sur le sol pour aller reconnaître les voyageurs qui passent, voir s'ils sont ennemis ou amis[1]. Il n'ignore l'emplacement d'aucune oasis, d'aucun « point d'eau », mare, source, puits ou sables humides : ainsi les routes du désert sont tracées dans sa mémoire d'étape en étape, et quand il ne les a pas déjà parcourues, c'est à lui de les deviner. Toutefois il est arrivé que des routes, connues jadis, se sont perdues, soit par l'invasion des sables et le comblement des puits, soit par l'intervention d'ennemis qui ont occupé les oasis de passage. Alors le souvenir précis de la région perdue se transforme peu à peu en légende indistincte et l'imagination en fait un pays de délices. C'est ainsi qu'on dépeignait la « petite Waou » avant que l'Arabe Mohammed Tarhôni, de Zella, ne retrouvât cette oasis inhabitée. Les habitants du Tibesti ont perdu la route qui menait leurs ancêtres en Égypte à travers le désert de Libye et parlent aussi d'une oasis intermédiaire, toute ruisselante d'eaux vives qui murmurent sous les ombrages[2]. D'autre part, des caravanes du Ouadaï ont tracé de nouvelles voies au commerce vers la Tripolitaine en 1811 et en 1813, mais plusieurs décades se passent sans que ces chemins soient utilisés. D'ailleurs, la traversée du Sahara fût-elle partout facile, les voies du désert doivent être de plus en plus abandonnées, puisque le commerce de l'Europe remonte vers l'intérieur de l'Afrique par le Sénégal et le Niger. Le désert est tourné par le mouvement des échanges, jusqu'à ce que le Touat soit rattaché au réseau des voies ferrées. L'ensemble du trafic à travers le Sahara atteindrait au plus dix millions de francs[3].

Mais si sagaces et si prudents que soient les guides, si sobres, si patients et si forts que soient les chameaux qui transportent les voyageurs à travers les solitudes, les malheurs sont fréquents. Celui qui s'égare est perdu. Il est livré à la faim, à la soif, plus terrible encore; bientôt l'idée qui l'obsède tue toute autre pensée; il est saisi par les hallucinations et se

[1] Vincent, *Tour du Monde*, 1861, livraison 56.
[2] G. Nachtigal, *Sahara und Sudan*.
[3] P. Soleillet; — Watbled, *Relations de l'Algérie avec l'Afrique centrale*.

voit au fond d'un trou noir, gravissant toujours une colline abrupte. Quand il se couche enfin, c'est pour mourir, et son cadavre, à côté duquel le vent dresse une petite dune, se dessèche rapidement. L'union parfaite de tous les gens de la caravane est nécessaire pour qu'ils arrivent à bon port : il faut qu'ils soient toujours près les uns des autres, à portée de la voix et de la vue, pour s'entr'aider dans le danger : tout écart peut devenir fatal, ainsi que le prouva d'une manière terrible le sort de la deuxième expédition envoyée de Ouargla dans le désert pour étudier le tracé de la future voie transsaharienne. Suivant les mœurs et les institutions des diverses tribus qui habitent les oasis et les régions bordières du Sahara, cette solidarité nécessaire de la caravane est autrement comprise. Chez maint clan berbère, habitué à se gouverner soi-même et ne reconnaissant aucun maître, le groupe des voyageurs est une djemâa mobile, où chacun donne son avis et remplit sa fonction spéciale pour le service commun. Quant à la caravane arabe, elle est menée despotiquement : le khebir est un maître auquel tous doivent obéir; il a sous ses ordres des chaouch qui dictent ses volontés, des chouaf qui surveillent la contrée, un khodja qui rédige les actes, un crieur qui publie les annonces, un muezzin qui appelle à la prière, un prêtre qui la prononce.

II

TIBESTI ET BORKOU

Les divisions naturelles de l'immense étendue du Sahara sont indiquées par les massifs de montagnes, tels que le Tibesti, les Tassili, le djebel Ahaggar. Si les pluies tombaient dans le désert en assez grande abondance, il se formerait des bassins fluviaux distincts, dépendant du Nil, des Syrtes, de l'Atlantique ou du Niger.

Le bassin oriental, désigné spécialement sous le nom de désert libyen, n'a probablement d'autres élévations que des massifs isolés de grès et des monticules de sable, comme dans les régions que des voyageurs européens ont parcourues entre le grand coude du Nil et le Kordofân : à travers l'air pur du désert on n'a point vu de montagnes se dresser à l'horizon de l'ouest et nul cours d'eau ne vient témoigner de l'existence de sommets sur lesquels se déversent les pluies. A en juger par la pente naturelle du terrain sur le pourtour de cette vaste étendue laissée en blanc sur les cartes, la pente de ce bassin s'incline doucement vers le nord dans

la direction des oasis égyptiennes. Mais les montagnes du Fòr, qui dépassent un millier de mètres par plusieurs de leurs massifs, se continuent vers le nord-ouest par un faîte peu élevé qui sépare le bassin nilotique de celui dont les eaux descendent vers le lac Tzâdé : quelques collines se suivent en chaîne sur ce seuil de partage. C'est par elles que commence cette rangée de monts et de plateaux qui traverse obliquement le désert sur un espace d'environ 2000 kilomètres jusqu'aux oasis du Touat et à l'oued Saoura.

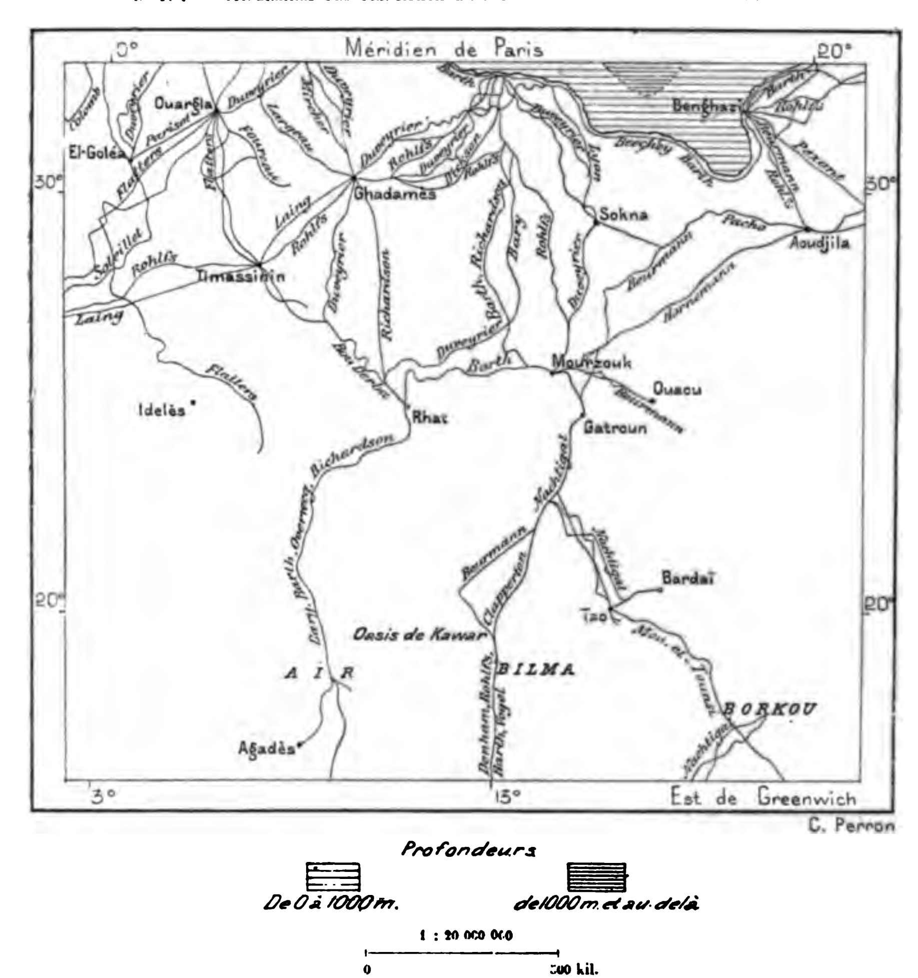
Un premier massif de rochers et de montagnes constitue le pays d'Ennedi, connu aussi sous d'autres noms par les voyageurs arabes et nigritiens. Ses vallées, où naissent quelques ouadi, sont habitées par des tribus de la nation jadis puissante des Zoghawa, qui parcourent aussi les steppes du Fòr septentrional et qui, au douzième siècle, dominaient sur tout l'espace compris entre le cours du Nil et la route du Fezzàn au Bornou. Les Bideyat ou Baélé du Fòr possèdent également, au nombre de quelques milliers, plusieurs vallées de l'Ennedi, et des populations tibbou, venues du nord-ouest, y sont tolérées par les maîtres du pays. Du reste, aucun voyageur européen n'a visité la contrée : on ne la connaît que par les récits des caravaniers. Au nord-ouest les alignements de rochers se continuent dans la direction de l'axe saharien, enfermant une oasis, celle de Wadjanga (Wandjanga, Wandja, Ondja), qui n'a pas été visitée non plus par des voyageurs d'Europe. On sait par les marchands que des rochers environnants sont taillés en carrière pour l'exploitation du sel gemme. De l'oasis de Wadjanga, un plateau s'incline au nord en pente douce vers les palmeraies de Koufra[1].

La chaîne de montagnes appelée Tou, c'est-à-dire les « Rochers », par ses habitants et désignée d'ordinaire sous le nom de Tibesti par les voyageurs arabes se présente aux habitants du Borkou, dans les plaines méridionales, comme un mur régulier limitant l'horizon du nord. Cette chaîne, longue d'environ 500 kilomètres, de 700 kilomètres si l'on en compte aussi les prolongements peu élevés, n'était connue que de nom avant le périlleux voyage de Nachtigal, en 1869, et celui-ci ne l'a visitée que dans sa partie septentrionale : il ne réussit pas dans la tentative qu'il fit plus tard pour rejoindre par une autre route son itinéraire précédent et en fixer géographiquement les étapes avec une approximation plus grande; mais il arriva du moins en vue des montagnes et put reconnaître de loin quelques-unes des cimes principales. Le grand massif méridional du

[1] Rohlfs, *Kufra*.

Tibesti est le Koussi : d'après Nachtigal, il dépasse probablement la hauteur de 2500 mètres; les indigènes lui dirent que de la glace s'y forme presque tous les ans et les chameaux qui y naissent sont couverts d'une laine épaisse, comme ceux du littoral de la Méditerranée. Le sommet dominateur est un cône d'apparence volcanique et, d'après les descriptions

N° 148. — ITINÉRAIRES DES PRINCIPAUX EXPLORATEURS DANS LE SAHARA ORIENTAL.



de ses informateurs, Nachtigal parle d'une « grotte de natron » qui renfermerait aussi beaucoup de soufre; en outre, deux sources thermales abondantes jaillissent du pied de la montagne. Quant au massif du nord, le Tarso, que parcourut Nachtigal, il est certainement hérissé de volcans. En cet endroit, le Tibesti s'arrondit au-dessus des plaines en un large dos, d'accès très facile, sorte de piédestal d'environ mille mètres de haut, sur lequel sont parsemés de nombreux *emi* ou monts, les uns isolés, les

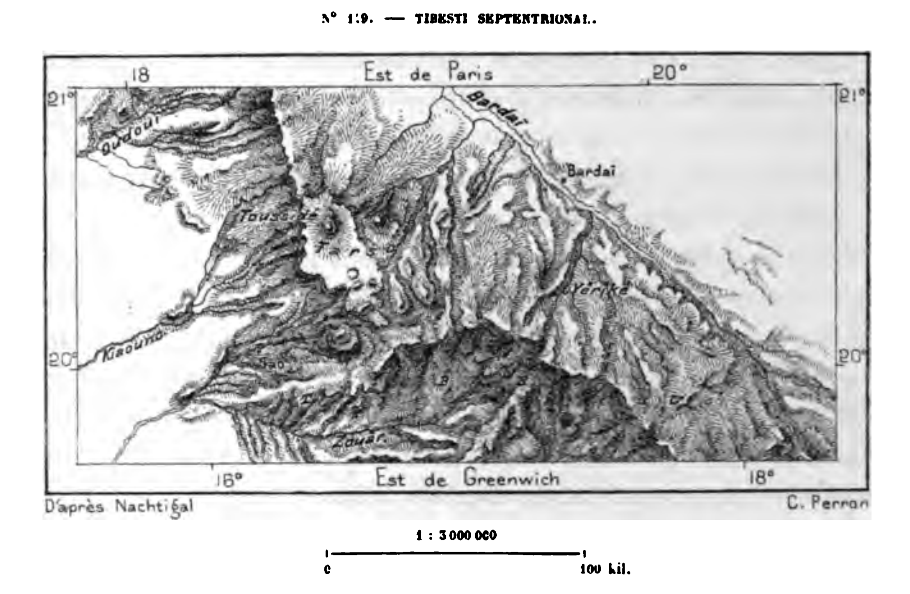
autres s'alignant en crêtes : ce sont des cônes d'éruption qui se sont dressés au-dessus des crevasses du plateau, en recouvrant de laves et de cendres les roches d'origine sédimentaire. Un gravois de lapilli, aussi agréable à la marche que le sable dans les allées de jardins, s'étend sur les pentes.

Le grand cône du massif, le Toussidé, s'élève à 2500 mètres, flanqué sur l'un de ses versants d'une butte adventice qui fut jadis une fumerolle, et non loin du talus méridional à 300 mètres au-dessous de la cime, s'ouvre un cratère, que Nachtigal dit avoir « trois à quatre heures » de tour et une cinquantaine de mètres en profondeur. De la surface unie du sol environnant au creux de l'entonnoir la chûte est soudaine, puis la pente diminue graduellement vers le fond ; des arêtes de lave noire convergent du pourtour au centre, séparées les unes des autres par des traînées de sels blanchâtres qui ressemblent à des coulées de neige dans les crevasses d'un cirque de montagnes ; le milieu du cratère est marqué par un petit cône d'éruption qui, lui aussi, se termine par une cuvette emplie d'une substance blanchâtre appelée « natron » par les Tibbou. Le volcan et le cratère de sa base ne sont pas les seuls témoignages de la volcanicité première du pays, presque épuisée maintenant avec les anciennes mers intérieures qui baignaient la base occidentale du massif. Une source thermale, fameuse dans tout le Sahara oriental, coule dans un ravin, à l'est de la grande chaîne, à une cinquantaine de kilomètres au sud de Bardaï, la principale oasis du Tibesti. Cette source, dite Yeriké ou la « Fontaine » par excellence, serait tellement chaude qu'on ne pourrait s'approcher des jets de vapeur qui s'en échappent ; des bruits d'explosion se font entendre incessamment du milieu de la fumée. On n'utilise la source pour les bains qu'après en avoir longtemps laissé refroidir l'eau. Des amas de soufre emplissent aux alentours les cavités du rocher. Il fut interdit à Nachtigal d'aller visiter ces thermes, « notre seule richesse », disaient les indigènes : ils craignaient sans doute qu'il ne réussît à s'emparer par magie des mines d'or cachées par les djinn sous les pierres voisines.

Quelle est la largeur de la chaîne du Tibesti ? On ne peut encore répondre. Il est certain toutefois que, dans la partie centrale de son développement, le massif offre plus d'une centaine de kilomètres en travers de sa crête, de la plaine du Borkou au désert libyen. En moyenne, les pentes méridionales sont moins escarpées que celles du nord : le versant abrupt est de ce côté des monts, mais sa base est plus élevée ; là commence la longue plaine presque dépourvue de pente qui s'étend vers les oasis de Koufra. Au nord-ouest, la chaîne est interrompue par de larges seuils qui séparent les uns

des autres quelques massifs de rochers abrupts ou même inaccessibles. Un de ces massifs, au nord-ouest du Tarso, est composé de blocs de grès des formes architecturales; on dirait des amphithéâtres romains, des églises byzantines, des châteaux forts; des profils bizarres d'animaux et d'hommes se mêlent à ces édifices réguliers, d'une hauteur moyenne d'environ 60 mètres. Plus loin, vers le nord-ouest, toujours sur le prolongement de l'axe du Tibesti, se succèdent les monts d'Abo, hauts de 550 mètres, puis ceux d'Afafi, dont les plus fiers sommets atteignent 700 mètres, et enfin le Tummo, ayant à peu près la même élévation. Ce dernier massif est plutôt une hamâda découpée par les eaux qu'un ensemble de montagnes :

N° 139. — TIBESTI SEPTENTRIONAL.



1 : 3 000 000

0 — 100 kil.

il se rattache au plateau méridional du Fezzân, l'Alaôta-Kiou. Le Tummo est un causse calcaire sur lequel s'étend une strate de grès noirâtre ravinée dans tous les sens et partagée ainsi en blocs distincts qui ressemblent à des tours : la surface tabulaire du plateau, recouverte çà et là d'une nappe d'argile et de cailloux, est presque horizontale, à peine inclinée dans le sens du nord-est au sud-ouest. C'est par une des brèches du Tummo, les « Portes » ou Bibân, que passe le chemin le plus fréquenté du désert, celui qui se dirige de Mourzouk vers Kouka, sur la rive du lac Tzâdé. Au pied d'un rocher de grès tombent de cinq ouvertures des filets d'une eau pure et fraîche; les caravanes qui viennent du sud ont l'habitude de camper plusieurs jours dans ce lieu charmant, où tous peuvent boire à leur soif. Les parois abruptes des rochers sont couvertes de noms et d'inscriptions et sur le pourtour des campements se sont amassées

d'énormes quantités de fumier de chameau, combustible inépuisable pour le foyer temporaire des voyageurs[1].

A l'ouest, les monts du Tibesti s'abaissent graduellement vers les plaines. Au sud-ouest, le sol se hérisse de saillies de grès aux formes fantastiques, auxquelles succèdent les vallées profondes du Borkou, dont l'axe est parallèle aux montagnes des Tibbou ; l'altitude des terrains n'est pas même de 200 mètres dans les creux de ces dépressions longitudinales : d'étroits ourlets de rochers calcaires, blancs, rouges, violets, séparent ces fonds d'un vaste bassin, naguère lacustre et maintenant desséché, le Bahr el-Ghazal ou la « mer des Gazelles », qui communiquait par un détroit avec le lac Tzâdé ; même quelques parties du Borkou appartiennent à cette dépression sans issue qui forme, entre les bassins fluviaux qui s'inclinent vers la mer, Nil, Niger, Congo, le véritable centre de l'Afrique. Des eaux douces ou saumâtres jaillissent dans les cavités du Borkou, mais il est aussi des vallées qui n'ont pas de sources apparentes et dont les fonds sont couverts d'alun. Quelques rangées de dunes, provenant de la désagrégation des grès, assiègent les oasis.

Nues, arides, sans brousses, ni lichens, sont la plupart des roches. La contrée serait complètement inhabitable, si chaque année il ne tombait quelques pluies. C'est au mois d'août principalement que l'on voit les nuées s'amasser dans le ciel : le Tibesti se trouve donc dans la zone soudanienne pour le climat, puisque l'eau du ciel, d'ailleurs relativement très rare, tombe en été, lorsque le soleil est au zénith. Il suffit que les pluies aient une durée de quelques heures pour que les étroites vallées rocheuses, sans terrains perméables, soient complètement remplies : le torrent d'une heure descend avec furie, entraînant les animaux domestiques, chèvres, brebis, parfois même des chameaux. Après le passage du torrent, la vallée redevient sèche, mais l'eau pure se maintient en des anfractuosités du roc, en des grottes profondes, autour desquelles se tiennent les hommes et les bêtes. Un peu d'herbe, quelques arbrisseaux, croissent dans les bas-fonds où reste un peu d'humidité : des acacias d'espèces diverses, des câpriers forment çà et là quelques maigres bosquets. C'est dans le Tibesti que se trouvent, sous ce méridien, la limite septentrionale du higlik ou « arbre de l'éléphant » (*balanites Ægyptiaca*) et celle du palmier doum, au tronc bifurqué. Les dattiers croissent en quelques ravins privilégiés, mais leurs fruits ne sont pas des meilleurs et les récoltes ne sont jamais assez abondantes pour suffire à la population. Dans les endroits où la roche offre un

[1] Nachtigal, *Sahara und Sudan*.

peu de terre végétale, les habitants cultivent le blé, le dourrah d'Égypte et le doukhn du Kordofân.

Pauvre en végétation, le Tibesti ne nourrit non plus que peu d'espèces animales. La contrée n'a d'autres fauves que les hyènes, les chacals, les renards des sables; des antilopes, entre autres le ouadan, bondissent sur les rochers, et des cynocéphales s'élancent sur les acacias de branche en branche pour en dévorer les feuilles : les chasseurs tibbou les respectent, car ce serait une honte ineffaçable de faire du mal à des « hommes ensorcelés ». Parmi les oiseaux sauvages, les autruches sont devenues rares; mais au-dessus des monts planent toujours les vautours et les corbeaux, les tourterelles tourbillonnent autour des rochers, et dans les bosquets d'acacias mainte branche porte à son extrémité des nids suspendus qui se balancent au vent. Dans le Borkou, les pigeons volent en nuées au milieu des arbres. Quant aux animaux domestiques, ils sont bien peu nombreux, à cause de la pauvreté des habitants, clairsemés sur le vaste territoire. Il est probable que le bœuf appartenait autrefois à la faune domestique du pays, car Nachtigal a trouvé sur les parois des rochers des sculptures qui le représentent guidé par des rênes qui s'enroulent autour de ses cornes, recourbées en avant; mais cet animal a complètement disparu du Tibesti. A peine quelques chevaux existent-ils encore dans la vallée de Domar, au sud de la chaîne. Les chameaux, d'ailleurs excellents, sont, comme les fameux coureurs des Touareg Ahaggar, des mehâri, hauts sur jambes, élancés, infatigables à la course, habiles à gravir les rochers, mais plus difficiles à nourrir que les bêtes de charge du littoral; les Tibbou les soignent avec sollicitude, mais ils sont très inférieurs aux Touareg dans l'art de les monter. Les Tibbou possèdent aussi des ânes vigoureux, de bonne race, quelques chiens sloughi, assez mauvais chasseurs, et de vaillantes chèvres à poil ras qui vont brouter l'herbe rare dans les fissures des roches. La brebis à large queue de l'Egypte et de la Berbérie orientale est inconnue dans le Tibesti, mais elle est remplacée par une espèce magnifique de brebis à queue longue, à hautes jambes, que recouvre une épaisse toison de poils noirs, luisants et frisés. Les peaux de brebis font aux Tibbou de superbes manteaux d'hiver.

Les Tibbou, — ou mieux Toubou, d'après Nachtigal, — sont les « Gens du Tou », c'est-à-dire des Rochers, et leur nom arabe, Toubou Rechâdé, n'est qu'une répétition de la désignation première, Rechad ayant le sens de « roc » ou de « montagne ». Les Tibbou, appelés aussi Teda, sont les « Rupestres » par excellence, et d'ailleurs un grand nombre d'entre eux sont troglodytes, vivant soit dans les cavernes naturelles, soit entre les blocs de pierres,

sous un toit de palmes ou de branches d'acacia. La région du Sahara dans laquelle on rencontre de leurs groupes est fort étendue : de la partie méridionale de l'oasis de Kebabo, dans le Koufra, au Fezzân, et de Wadjanga au Kawar, sur la route de Mourzouk à Kouka, la race dominante est celle des Tibbou : leur domaine dépasse un demi-million de kilomètres carrés. Il paraît que, dans l'ensemble, un certain déplacement de la nation s'est accompli dans le sens du nord au sud : les Tibbou possédaient autrefois les oasis de Koufra, où ils n'ont plus maintenant que de pauvres villages asservis; leurs colons sont devenus rares au Fezzân, tandis qu'au sud leurs émigrants se sont établis en nombre dans le Kânem et le Bornou. Mais depuis que le nom des Tibbou est connu aux Arabes, le centre de leur puissance est le massif de Tibesti, le pays des « Rochers ». Très probablement leur séjour dans ces montagnes date des âges les plus reculés, car nul chef d'armée ne vient les inquiéter dans leur île du désert : ils sont entourés de déserts difficiles à traverser, éloignés de toute grande route de caravanes et leurs vallées arides seraient vaillamment défendues contre tout agresseur.

Pour d'autres peuples, soudain transportés dans le pays des Rochers, la vie serait complètement impossible, à cause du manque de ressources; même pour eux, certaines vallées, entre autres celles qui s'ouvrent vers le nord-ouest, sont inhabitables. Dans cette aride contrée la disette est en permanence pendant des mois entiers. Après les pluies d'été, les chèvres ont la pâture nécessaire et fournissent en abondance le lait qui est la principale nourriture des Teda; en outre, ceux-ci recueillent les grains de certaines plantes, se livrent à quelques cultures, et ramassent les fruits, ailleurs méprisés, des palmiers doum; ils ne dédaignent même pas les coloquintes, que l'on mélange avec les cendres de la fiente de chameau et que l'on traite ensuite par divers ingrédients pour leur enlever l'amertume : ils en font une farine qu'ils pétrissent avec les dattes et qui est une de leurs grandes ressources alimentaires. Lors de la saison des dattes, les Teda accourent dans les palmeraies pour ramasser les fruits qui tombent et qui sont propriété commune, ou pour acheter des provisions en échange d'animaux, d'armes ou d'étoffes. Il est rare que les Teda mangent de la viande; ils ne tuent leurs bêtes que lorsqu'elles sont vieilles, malades ou blessées : mais alors ils les mangent entièrement : ils font sécher la viande au soleil, puis, au moyen de cailloux, ils la morcellent de manière à briser les os et à rompre les tendons; ils ne dédaignent même pas les peaux. Des souliers de Nachtigal lui furent volés pendant son sommeil et fournirent un repas aux larrons. Obligés par le



TYPES ET COSTUMES. — GROUPE DE TIBBOU

Dessin de Pranishnikoff, d'après Nachtigal, *Sahara und Sudan*.

manque de vivres à une extrême sobriété, les Teda peuvent à l'occasion absorber sans inconvénient d'énormes quantités de nourriture, mais ces exploits de gourmandise sont blâmés par les gens qui se piquent de bonnes manières.

On comprend qu'avec leur régime d'abstinence presque constante les habitants du Tibesti soient d'une grande maigreur; mais ils sont tous forts et d'une étonnante élasticité de mouvements : c'est merveille de les voir sauter et courir ou soutenir au pas des chameaux des courses forcées de plusieurs jours. De taille moyenne pour la plupart, ils sont parfaitement proportionnés dans tous leurs membres, si ce n'est que leurs mains et leurs pieds paraissent trop petits. Ils ont le teint plus clair que les Nigritiens des plaines méridionales et leurs traits n'offrent nullement le type traditionnel du nègre, nez épaté et bouche lippue; leur chevelure est plus longue et moins crépue que celle des Soudaniens et leur barbe est un peu mieux fournie. Les femmes sont charmantes quand elles ont encore la fraîcheur de la jeunesse; souples, gracieuses et fortes, elles n'ont point d'égales en beauté parmi les Africaines du Nord. Dans cette forte race, les maladies sont rares. Le ver de Guinée, le ténia des Abyssins, la lèpre des Arabes, les hépatites si communes dans les pays chauds, la dysenterie, si redoutable dans les régions du littoral africain, les fièvres infectieuses, sont des cas presque sans exemple dans le Tibesti; la syphilis n'existe pas chez eux; jamais on ne voit de scrofules ni de rachitisme dans leur pays, et les épidémies, à l'exception de la variole, n'y ont jamais pénétré; sans être absolument inconnues, les affections de poitrine sont du moins très peu fréquentes; il est probable que nulle population n'est plus épargnée par la maladie, grâce à la sobriété forcée, au grand air et au travail. Les Teda résistent à la faim pendant des journées entières : quand ils sont perdus dans le désert, sans eau et sans nourriture, ils passent le jour à l'ombre sans mouvement et ne voyagent que de nuit; s'ils trouvent un os de chameau, ils le ramassent pour le broyer et en faire une espèce de pâte qu'ils mêlent au sang tiré d'une veine de leur monture. Leur dernière ressource, quand la stupeur de la faim commence à les envahir, est de s'attacher fortement sur le dos de l'animal et de s'en remettre à son instinct pour la découverte du campement le plus prochain.

La sagacité, l'intelligence des Tibbou ne sont pas moins remarquables que leur force et leur beauté. La nécessité, cette grande éducatrice, a développé leur esprit comme elle a aiguisé leurs sens. Ils savent se diriger dans le désert avec une sorte de divination incompréhensible pour l'Européen, et dans les affaires de toute espèce ils sont d'une habileté surprenante :

éloquents, rusés, riches en inventions. Ceux d'entre eux qui s'établissent comme marchands dans les oasis des alentours l'emportent facilement sur leurs compétiteurs arabes ou nègres. Ils ont une certaine coquetterie, mais ils ne se laissent pas entraîner par elle à perdre de vue leurs intérêts pratiques. La lutte difficile de la vie les a rendus âpres, avides et soupçonneux; les physionomies sont généralement dures et les regards cruels. « Chacun pour soi, » semble dire le Tibbou. Rarement on le voit rire ou s'amuser avec ses compagnons; les fêtes du Tibesti ne sont pas de gaies réunions de chants et de danses, comme celles des nègres; elles servent de prétexte à des improvisations et à des luttes de paroles. Le Tibbou se méfie toujours : aussi, quand il rencontre un compatriote dans le désert, se garde-t-il bien d'aller au-devant de lui. En se voyant, les deux hommes s'arrêtent soudain : ils s'accroupissent, ramènent leur litzam sur la figure pour bien se voiler à la façon des Touareg, tiennent leur lance de la main droite et leur changermangor ou fer de jet dans la main gauche, puis ils s'interrogent réciproquement sur leur santé, leur origine et poussent des cris de remerciement vers Allah à chaque réponse qu'ils reçoivent. La cérémonie des salutations dure plusieurs minutes et pendant ce temps les deux Tibbou ont le loisir de s'observer et de réfléchir sur la conduite qu'ils ont à tenir envers l'étranger.

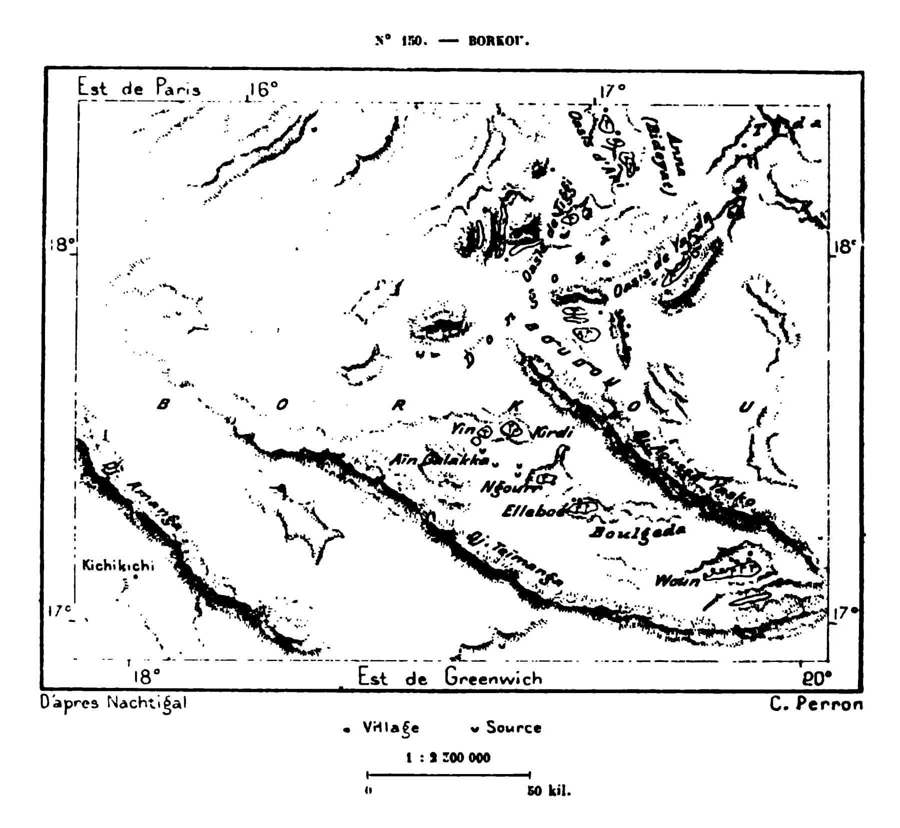
Par les mœurs, les Tibbou se rapprochent des différents peuples, Nigritiens, Arabes, Touareg, avec lesquels ils sont en contact. Comme les Chillouk du Nil, ils se font au couteau quelques cicatrices sur les tempes; comme les Touareg, ils portent le voile, commandé d'ailleurs par leur vie dans l'atmosphère poussiéreuse et desséchante du désert; enfin, en prenant la religion des Arabes, ils ont pris aussi plusieurs de leurs coutumes. Mais, par l'origine, ils se rattachent très probablement aux populations nigritiennes proprement dites : ce sont les frères des Dâza, qui vivent au sud dans le Borkou et les pays voisins du lac Tzâdé. Ils parlent un dialecte analogue, également très rapproché de celui des Kanouri, les riverains occidentaux de la mer intérieure du Soudan, et constituent avec eux, ainsi qu'avec les Baélé et les Zoghawa de la frontière du Darfour, un groupe familial de peuples. Parmi les langues de ces Nigritiens, la plus ancienne paraît être celle des Tibbou : on considère ceux-ci comme les représentants par excellence de la race[1]. En tout cas, ce sont les moins mélangés; la population du Tibesti est parfaitement homogène; on n'y rencontre pas un seul immigrant d'origine arabe ou berbère. Mais cette race remar-

[1] Barth; — Nachtigal; — R. Cust, *Modern Languages of Afrika.*

quable, l'une des plus importantes de l'Afrique par l'étendue de son domaine et l'un des groupes typiques dans l'ensemble de l'humanité, ne comprend qu'un bien petit nombre d'individus : d'après Nachtigal, on ne saurait évaluer les Tibbou à plus de 28 000, à 12 000 seulement pour tout le pays de Tibesti.

Les Dâza du Borkou sont moins nombreux encore que les Teda du Tibesti, quoique leur pays pùt nourrir une population bien autrement considérable. Nachtigal évalue à 5000 individus au plus le nombre des rési-

N° 150. — BORKOU.



dents, et les nomades, appartenant pour la plupart à la nation des Boulgeda, seraient un peu plus nombreux, de cinq à sept mille. Agriculteurs et bergers, Dâza et Boulgeda diffèrent peu des montagnards du Tibesti. Comme eux ils sont maigres, vigoureux, adroits, épargnés ordinairement par la maladie; mais ils ne se distinguent pas par la même beauté de traits. A cet égard, ils forment la transition au point de vue ethnologique entre les Tibbou et les Nigritiens qui avoisinent le lac Tzâdé; leur idiome ressemble également à celui des Tibbou, des Baélé, des Zoghawa, leurs frères de race. Les Dâza se marquent les tempes de deux incisions verticales, à peine différentes de celles des nations voisines, mais suffisantes à un œil

expérimenté pour lui faire reconnaître la provenance de celui qui les porte. Les Dâza ont la coutume d'enlever à leurs enfants en bas âge la luette et les premières incisives.

On croit que les Tibbou et les Dâza sont convertis depuis deux ou trois siècles à l'islamisme : ils sont fort zélés et récitent ponctuellement leurs prières; lors de la visite de Nachtigal en 1869, ils étaient déjà sous l'influence des Senoûsiya, et quelques-uns d'entre eux entreprenaient le pénible voyage vers l'oasis de Waou pour aller visiter la zaouya des « frères », leur demander avis sur le dogme et les prendre comme juges des points de droit. Si les Dâza sont fréquemment qualifiés de païens par les tribus du voisinage, c'est qu'un nom d'opprobre permet de les piller sans remords et de les réduire en esclavage. D'ailleurs quelques superstitions, c'est-à-dire des « restes » des religions antiques, se sont maintenues dans la religion nouvelle. Ainsi l'on fait toujours des sacrifices en l'honneur des fontaines, on emploie des grigri d'origine païenne aussi bien que des versets du Coran et des amulettes de provenance sémitique, et mainte cérémonie ressemble à celles des populations païennes du Soudan. Les forgerons sont fort redoutés comme magiciens et en même temps tenus comme des parias : aucun Tibbou qui se respecte ne donnerait au forgeron sa fille en mariage, aucun ne condescendrait à lui parler en ami. Le mot de « forgeron » est l'insulte la plus grossière; mais on ne l'applique jamais à celui qui exerce ce métier : on se garde bien de le frapper ou de l'offenser, de peur d'un maléfice de vengeance.

La société tibbou n'est pas égalitaire : chaque vallée a ses princes ou dardaï, ses nobles ou maïna et ses gens du peuple; toutefois les gentilshommes n'ont qu'un pouvoir très limité, car la coutume est souveraine, et ils n'ont point de soldats pour faire exécuter leurs ordres, point de service d'impôts qui leur permette d'acheter des complaisants. Mais ils décident comme juges dans les procès qui ne doivent pas se laver par le sang comme ceux de la vendette, ils discutent également les questions de paix et de guerre et leurs conseils sont généralement écoutés avec déférence. Maint noble n'a sur les roturiers d'autre privilège que celui de pouvoir se vanter de sa naissance. Dans la famille, comme dans la société, le gouvernement n'est point despotique. La femme, dont on vante en général les vertus, ordre, propreté, habileté dans les affaires, fidélité à l'époux, est tenue pour une égale par son mari, et celui-ci se permet rarement de pratiquer la polygamie autorisée par l'Islam : toutefois les émigrants temporaires prennent d'ordinaire une deuxième femme en pays étranger. Le mariage est généralement précédé d'une longue période de fiançailles,

considérées comme un lien aussi fort que celui du mariage : quand le fiancé meurt, c'est à son frère ou à son plus proche parent que s'unit la fiancée. De même que chez les Cafres et plusieurs autres peuples africains, le changement d'état produit par le mariage est un événement d'une telle importance, que tous doivent en conserver le secret, et la femme surtout doit s'abstenir pudiquement d'y faire la moindre allusion. Elle ne parle point à son mari en public, ne mange point avec lui; celui-ci n'a plus le droit de regarder son beau-père ni sa belle-mère, il ignore les parents de sa femme; même il doit changer de nom comme les meurtriers.

La bourgade principale du Tibesti est Bardaï, située dans une vallée du versant nord-oriental des monts : elle se trouve à peu près vers le milieu du cours d'un *enneri* qui, après avoir reçu beaucoup d'affluents, va se perdre au nord dans la direction de Waou; les eaux thermales de la célèbre « fontaine » ou *yériké* appartiennent au bassin de ce torrent. C'est autour de Bardaï que s'étendent les plus vastes palmeraies du Tibesti : aussi presque tous les Tibbou ont-ils visité la contrée à la recherche des dattes. Ils parcourent aussi les montagnes des alentours avec leurs troupeaux, et la plupart de leurs marchands commercent avec Mourzouk. D'autres se dirigent vers les oasis méridionales, dans le Borkou et les pays voisins; mais ils ont oublié le chemin d'une oasis mystérieuse, le Ouadikour, qui se trouverait à cinq journées de marche au sud-ouest des oasis de Koufra, et que la légende dit être d'une grande richesse de végétation[1] : comme toutes les oasis dont on a désappris la route, c'est un « paradis perdu ».

Dans le Borkou, les oasis, alimentées par des eaux douces ou saumâtres, sont éparses dans toutes les dépressions et donnent des dattes meilleures que celles du Tibesti; des palmiers doum y prospèrent et l'on pourrait y cultiver de nombreuses espèces du Soudan. Mais lors du voyage de Nachtigal les jardins étaient abandonnés pour la plupart, les palmeraies étaient en maints endroits envahis par les sables, les villages, composés de huttes en nattes, étaient délaissés par leurs habitants et renversés par les bêtes fauves. Les Aoulad-Sliman, même les Touareg des steppes occidentales et les Mahamid du Wadaï, pillent régulièrement les oasis pour vider les greniers, capturer les femmes et les enfants, tuer les malheureux qui leur résistent. Privés des leurs, les Dâza se remettent au travail ou bien font à leur tour des expéditions de pillage, afin d'amasser assez d'argent pour aller en pays ennemi racheter les esclaves de leur famille, dont une nouvelle ghazzia les privera peut-être bientôt. Leur existence est celle du fauve

[1] G. Nachtigal, ouvrage cité.

entouré de chasseurs. La plus grande oasis, celle qui oppose aux pillards la plus grande force de résistance, est le Woun, dans une dépression méridionale du Borkou, qui se dirige vers le bassin du Bahr el-Ghazal et du Tzâdé. Une chaîne d'oasis, commençant aux palmeraies de Woun, se dirige vers le nord-ouest, entre deux monts parallèles.

III

ROUTE DU FEZZAN AU LAC TZADÉ
OASIS DE KAWAR

La grande route des caravanes entre Mourzouk et le lac Tzâdé, que remplacera tôt ou tard un chemin de fer, est la voie par excellence de l'une à l'autre rive du Sahara. Non seulement l'espace à parcourir, des régions cultivées du nord à celles du sud, est moindre que dans toute autre partie du désert, puisque du Fezzân au Kânem la distance n'est pas même de mille kilomètres, mais encore plusieurs oasis, entre autres l'archipel de Kawar, se succèdent dans cette direction. Cette voie du commerce est donc une ligne de partage naturelle entre la partie orientale du désert, dont le Tibesti est le massif central, et la région où s'élèvent les collines d'Aïr. D'ailleurs la limite ethnologique entre les populations tibbou et les Touareg n'est pas éloignée de cette chaîne d'oasis : elle flotte à une petite distance à l'ouest, déplacée par les incursions qui se font de part et d'autre.

Après avoir franchi les « Portes » qui s'ouvrent dans le plateau de partage au sud du Fezzân, les caravanes redescendent dans une plaine rougeâtre qui s'abaisse insensiblement dans la direction du midi. Le seuil est à 650 mètres environ; le lac Tzâdé, vers lequel la route se dirige presque sans inflexions, et qui se trouve à 950 kilomètres en ligne droite, est à 275 mètres d'altitude. La descente totale est donc de 375 mètres, mais elle n'est pas régulière : relativement assez forte dans la partie septentrionale du plateau, elle s'égalise plus au sud dans la région médiane du désert. Là les hauteurs se maintiennent entre 350 et 400 mètres sur un espace de quatre degrés en latitude. Le plateau mamelonné se déroule en grandes vagues, au-dessus desquelles on voit apparaître à l'horizon des tables régulières de calcaire ou de grès. Quelques massifs de rochers arides, qui semblent brûlés ou brûlants … core, tant ils renvoient violemment les reflets … là dans la morne étendue. Des creux qui s'ouv … argile, entre des berges ou des dunes, sont … vironnants et renferment des

puits permanents ou temporaires que comblent les sables et que chaque caravane vient nettoyer à son tour.

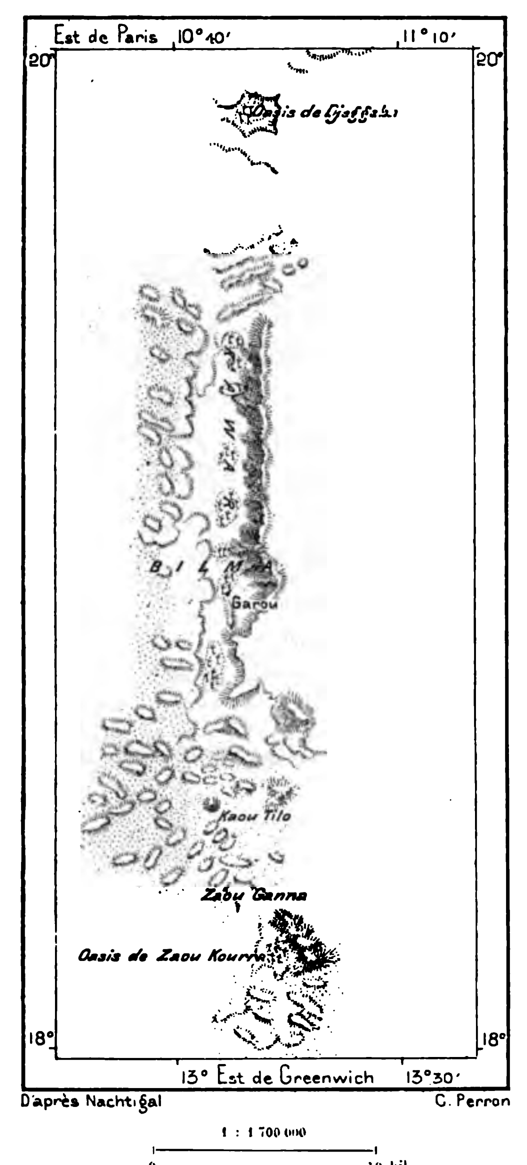
Quelques oasis occupent les plus grandes de ces dépressions. Telle est l'oasis de Yat, appelée par les Arabes Sahiya ou la « Gaie » ; elle s'étend sur un espace de 20 kilomètres de l'est à l'ouest et de 3 kilomètres du nord au sud : le voyageur qui vient de parcourir les vastes plaines sans végétation serait tenté de donner à l'oasis de Yat le nom de « forêt », tant est saisissant le contraste que forment avec les sables environnants les fourrés de dattiers sauvages, les acacias, les étendues herbeuses; les palmiers doûm sont aussi fort nombreux dans cette oasis : c'est là qu'ils atteignent, au nord du Bornou, leur limite septentrionale. L'oasis de Yeggeba, au sud-ouest de Yat, est beaucoup moins considérable et moins peuplée; celle de Siggedim, quoique fort riche en dattiers, n'avait plus d'habitants lors du passage de Nachtigal en 1870; mais celle de Djebado, au nord-ouest, est comme Yat, peuplée de Teda et de Kanouri; elle n'a été visitée qu'une fois par un Européen. En 1862, Beurmann traversa cette oasis, dernière station des Teda et de leurs frères les Kanouri dans la direction de l'ouest.

Séparée de l'oasis de Yeggeba par une hamâda pierreuse, l'oasis de Kawar s'étend sur un espace d'environ 80 kilomètres : son axe est précisément dirigé du nord au sud et la route de caravanes parcourt de l'une à l'autre extrémité l'avenue de palmiers, çà et là interrompue par les sables et les rochers; immédiatement à l'est se prolonge, parallèlement à la dépression, une chaîne de rochers qui s'élèvent en certains endroits à une centaine de mètres : c'est peut-être à cause de cette arête que les Teda donnent à l'oasis le nom d'Enneri Toughé, ou « val des Rochers ». Une dizaine de bourgs se succèdent dans la longue vallée. La plupart, appartenant aux Tibbou, sont bâtis au pied d'un bloc de grès, à parois verticales, qui sert de refuge lors d'une attaque soudaine : le château fort est percé de galeries et d'hypogées, dans lesquelles on dépose les approvisionnements; des citernes sont creusées dans le roc; une sorte d'échelle ou de plan incliné formé de troncs de palmiers avec traverses en bois d'acacia permet d'atteindre du dehors le sommet de la citadelle. Les bourgs, habités principalement par les immigrants kanouri, sont bâtis de la même manière que les villes du Haoussa, les maisons bordent des rues régulièrement tracées et une enceinte commune entoure toutes les constructions. C'est ainsi qu'a été construite, probablement au onzième siècle, la ville de Dirki ou Dirko, capitale de l'oasis entière. Vers l'extrémité méridionale de Kawar, une autre ville, Garou, plus populeuse que la résidence, est également bâtie

dans le style du Soudan et ses habitants sont en majorité d'origine kanouri.

Les croisements n'ont pas nui à la beauté des Teda : dans l'oasis de Kawar, les femmes ont la même pureté de traits, le même équilibre des formes que leurs sœurs de Tibesti, mais elles ont en outre la grâce des mouvements, la douceur de la physionomie, le charme du sourire. Les fêtes sont plus joyeuses dans le Kawar que dans les montagnes de l'est, les processions et les cavalcades sont plus somptueuses. Les mœurs des Teda ne sont pas les mêmes dans ce grand chemin des caravanes que dans l'aride mère-patrie, si rarement visitée, et l'indépendance locale n'a pu se maintenir : le dardaï, appelé plus souvent maï ou « roi », dispose d'un réel pouvoir sur ses sujets ; mais il a un puissant rival en autorité dans la personne du mkaddem des Senoûsiya qui réside dans le couvent de Chimmedrou, non loin de la capitale. Enfin les habitants du Kawar ont aussi d'autres maîtres : ce sont les Arabes Aoulad-Sliman, qui, après avoir habité longtemps les steppes du littoral de la Tripolitaine, ont cherché un autre domaine de rapine dans le voisinage du lac Tzâdé. Ennemis héréditaires des Tibbou, ils attaquent souvent à l'improviste les oasis de Kawar, tuent les hommes, enlèvent les femmes et les enfants, ramassent le butin ; les villages se dépeuplent pour un temps, mais il suffit d'une courte période de paix pour que de nouveaux immigrants se portent vers les maisons abandonnées. Lors du voyage de Nachtigal, l'ensemble des maisons dans les

N° 151. — OASIS DE KAWAR.



diverses parties de l'oasis aurait suffi pour une population de 6000 habitants; elle se composait seulement de 2500 individus.

Ce n'est pas à cause de la fertilité du sol et de l'abondance des récoltes que se reforment les communautés de l'oasis. Les dattes des palmeraies sont médiocres et les habitants n'osent guère se livrer à la culture des céréales. Mais les bénéfices que procure le commerce dans ce lieu d'étape nécessaire, à moitié chemin de Mourzouk à Kouka, sont assez grands pour qu'on cherche à en profiter, même en s'exposant au danger; en outre, l'oasis de Kawar possède un trésor qui lui assure la clientèle marchande d'une grande partie des régions soudaniennes : ce sont ses lacs salins. Dirko, la capitale, située vers le centre de l'oasis, est entourée de plusieurs de ces réservoirs d'eau salée, dont l'un produit aussi des « vers » (*artemia oudneyi*) comme le Bahr el-Doud du Fezzân; mais les nappes d'eau d'où l'on extrait la plus grande quantité de sel, sont situées dans le Bilma : c'est le nom de la partie méridionale de l'oasis, dans laquelle se trouve la ville de Garou, construite en terre mélangée de sel. Les mares salines de Bilma sont peu profondes et divisées en compartiments par des murs d'argile pareils aux « bosses » des marais salants en France. Par l'effet de l'évaporation, des cristaux de sel se forment à la surface de l'eau et, mêlés à la poussière et au sable qu'apporte le vent, constituent bientôt une natte grisâtre qui se confond en apparence avec le sol environnant. Sur le fond se dépose une autre couche de sel, que les ouvriers ramassent et qu'ils répartissent en tas suivant la qualité, pour l'usage de l'homme ou des animaux. Ils en font ensuite des pains de diverses formes et en échangent une charge de chameau pour une quantité de céréales d'une valeur d'environ cinq francs. Sur les marchés du Soudan, ce prix est au moins trentuplé.

Il est vrai que dans les régions soudaniennes on réussit à se procurer du sel par la combustion de certaines plantes et même de la bouse de vache; en certains endroits on peut en obtenir aussi par le lessivage des terres salines, mais les procédés sont longs et difficiles et l'on n'obtient que des produits d'une qualité bien inférieure à celle des cristaux salins achetés dans le désert. De tous les lieux de production nul n'est plus riche et ne fournit de meilleur sel que le pays de Bilma : aussi y accourt-on de centaines de kilomètres à la ronde pour venir chercher la précieuse substance; afin de souhaiter la bienvenue aux étrangers, les femmes du pays leur lancent sur les vêtements des poignées de sel, comme pour dire : « Ce que notre terre a de meilleur est à vous! » D'après Nachtigal, 70 000 chameaux viendraient chaque année prendre leur chargement de sel auprès des mares de Bilma et quelques-unes des caravanes, entre autres celles

qui amènent les marchands touareg pour convoyer le sel dans le pays de Haoussa, comprennent chacune trois mille bêtes de charge. Les Teda ont le monopole du transport entre l'oasis de Kawar et leurs montagnes du Tibesti; leurs parents de race, les Dâza, sont les pourvoyeurs du Kânem et du Bornou; mais tous les pays de l'ouest et du nord-ouest sont alimentés de sel par les caravanes touareg, qui exercent une sorte de suzeraineté sur les populations de l'oasis et vont même jusqu'à leur interdire la culture du blé, afin qu'elles restent toujours sous leur dépendance pour l'achat de cette denrée nécessaire.

A l'est et à l'ouest de l'oasis de Kawar, longue avenue de passage dont les habitants sont toujours en route, soit pour le commerce, soit pour la fuite, les lieux d'étape et de séjour sont bien éloignés les uns des autres. Les premiers villages du Tibesti sont à 400 kilomètres à l'est; la distance est double jusqu'à Rhât au nord-ouest; elle est de 700 kilomètres jusqu'à Agadès dans l'oasis d'Aïr, et il faut traverser une hamâda pierreuse et sans eau. La principale étape sur cette pénible route est l'oasis d'Agram, avant-poste des Tibbou, dans la direction de l'ouest; mais ceux-ci n'y sont pas seuls : des immigrants du Bornou occupent avec eux cette étroite cavité du désert.

La région qui sépare l'oasis de Kawar de la zone bordière du Soudan est une des plus difficiles à parcourir. Dune succède à dune : on voit se dérouler sans fin les grandes vagues, hautes d'une quinzaine de mètres, qui se prolongent d'un horizon à l'autre dans la direction de l'est à l'ouest, c'est-à-dire dans le même sens que les vents réguliers du désert. L'immense étendue des sables mouvants n'est interrompue que sur un point, par le Kaou Tilo, c'est-à-dire par le « Roc Isolé ». Après avoir dépassé la petite oasis de Zaou, on entre de nouveau dans l'immensité des dunes; sur un espace d'une centaine de kilomètres, les chameaux ont à descendre ou à monter ; c'est là surtout que le chameau, apparaissant et disparaissant tour à tour, comme une embarcation sur les flots, peut être appelé le « vaisseau du désert ». Les rochers de Dibbela sont la borne méridionale de cette région des dunes : c'est là que mourut le voyageur anglais Warrington. Déjà l'on est sorti du Sahara proprement dit pour entrer dans la zone des steppes qui borde au nord les terres humides du Soudan. Les herbes croissent en abondance, d'abord dans les creux, entre les ondulations du terrain, puis sur les renflements du sol; la teinte grise ou jaunâtre est remplacée par celle de la verdure; dans l'oasis d'Agadem, on aperçoit le premier arbre qui ne soit ni un palmier ni un acacia : c'est le toundoub (*capparis sodada*), au tronc tortueux et déchiré,

aux grosses branches recourbées et pendantes. Il est peu de régions au monde plus riches en vie animale que cette zone des steppes sahariennes. C'est par dizaines, par centaines que les antilopes y paissent en troupeaux : en maints endroits on pourrait se croire au milieu d'un immense parc peuplé d'animaux domestiques. Le désert est franchi.

IV

DJEBEL AHAGGAR ET PLATEAUX ENVIRONNANTS, TOUAREG DU NORD.

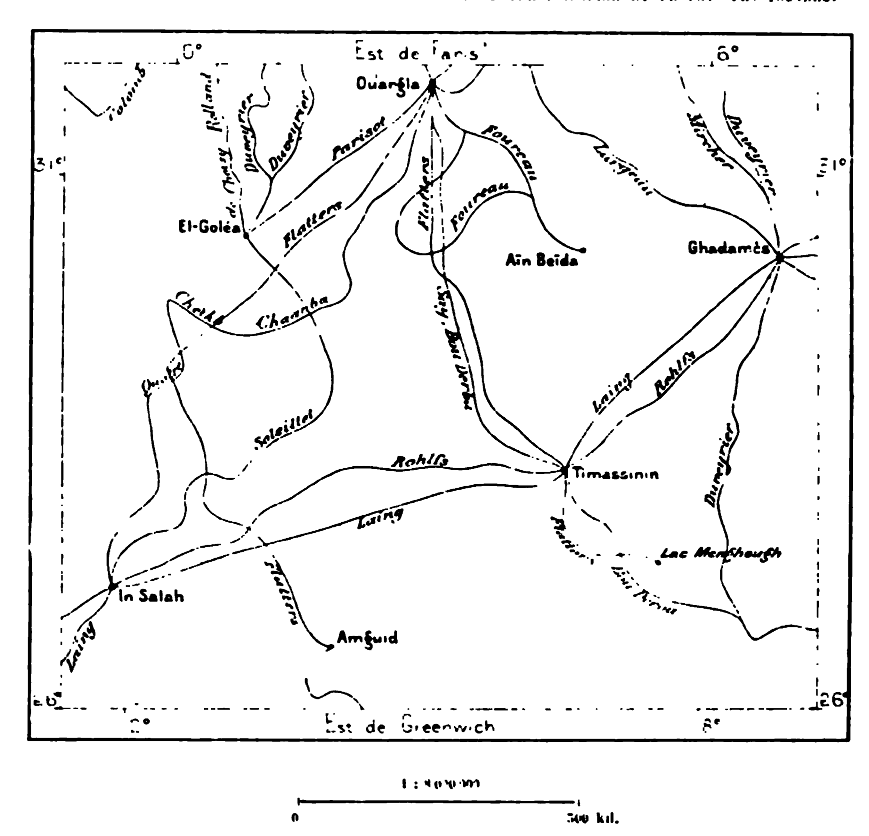
A l'ouest et au nord-ouest des « portes » que traverse la route de Mourzouk au lac Tzâdé, l'ossature médiane du Sahara se continue par d'âpres rochers, qui s'élèvent graduellement à 1200 et même à 1500 mètres pour former un plateau raviné : c'est probablement la région que les auteurs arabes du moyen âge appelaient le djebel Tantana[1]. Au sud de Rhât, une brèche étroite, coupée de précipices, s'ouvre aux voyageurs qui se dirigent vers l'Aïr. Nulle part la nature ne paraît plus inhospitalière et plus formidable que dans les gorges de ces montagnes. La nudité absolue des escarpements, l'éclat sombre des roches de grès noirâtre, la forme étrange des saillies que ne recouvre ni un brin d'herbe, ni une mousse, cet ensemble désolé fait sur l'esprit du voyageur une impression plus terrible encore que l'infini des sables. Au milieu de ces rochers, et surtout dans le pays de Djanet qui s'étend à l'ouest de la brèche, quelques cavités sont emplies d'eau et, d'après le dire des indigènes, plusieurs d'entre elles seraient peuplées de crocodiles. Au sud du plateau, on descend rapidement vers les plaines par de périlleux degrés, que dominent des parois de grès, auxquelles succèdent, plus au sud, les roches de granit.

A l'ouest de la brèche que traversèrent Barth et ses compagnons, les montagnes et les plateaux ne nous sont guère connus que par les informations des indigènes ; néanmoins les abords de cette contrée ont été visités, sur le versant septentrional, par M. Henri Duveyrier, et depuis son exploration mémorable, en 1860, par les deux pacifiques expéditions que commandait Flatters ; en outre, Laing contourna cette région montagneuse en 1822, lors de son voyage à Tombouctou à travers le Sahara ; mais son journal de route s'est perdu et nulle de ses observations n'a été transmise en

[1] Barth, ouvrage cité.

Europe. Rohlfs, plus heureux, a fait à peu près le même trajet que l'explorateur anglais, mais en sens contraire, du Touat à Ghadâmès. On se souvient de quelles espérances furent accompagnées les deux excursions dans le pays de Touareg qui, sous la direction de Flatters, devaient traverser le désert de part en part, de l'Algérie au Soudan ! La première expédition, organisée à Ouargla en 1880, ne suivit pas l'itinéraire fixé d'avance et finit par prendre la direction de Rhât, qu'elle n'atteignit pas d'ailleurs : les réponses

N° 142. — ITINÉRAIRES DES PRINCIPAUX EXPLORATEURS ENTRE L'ALGÉRIE ET LE PAYS DES TOUAREG.



dilatoires des chefs touareg, l'épuisement des ressources en vivres et en argent obligèrent au retour les membres de l'expédition. Une deuxième mission, en partie composée des mêmes officiers, reprit, l'année suivante, le chemin du désert. Elle pénétra beaucoup plus avant, dépassant au sud le Tassili septentrional ; mais elle se termina d'une manière désastreuse. La caravane, divisée en groupes partiels, qui se suivaient à des kilomètres de distance, avait été secrètement suivie à l'ouest par une bande grossissante de Touareg ; des traîtres s'étaient insinués auprès du chef pour lui servir de guides ; toutes les mesures d'attaque avaient été concertées.

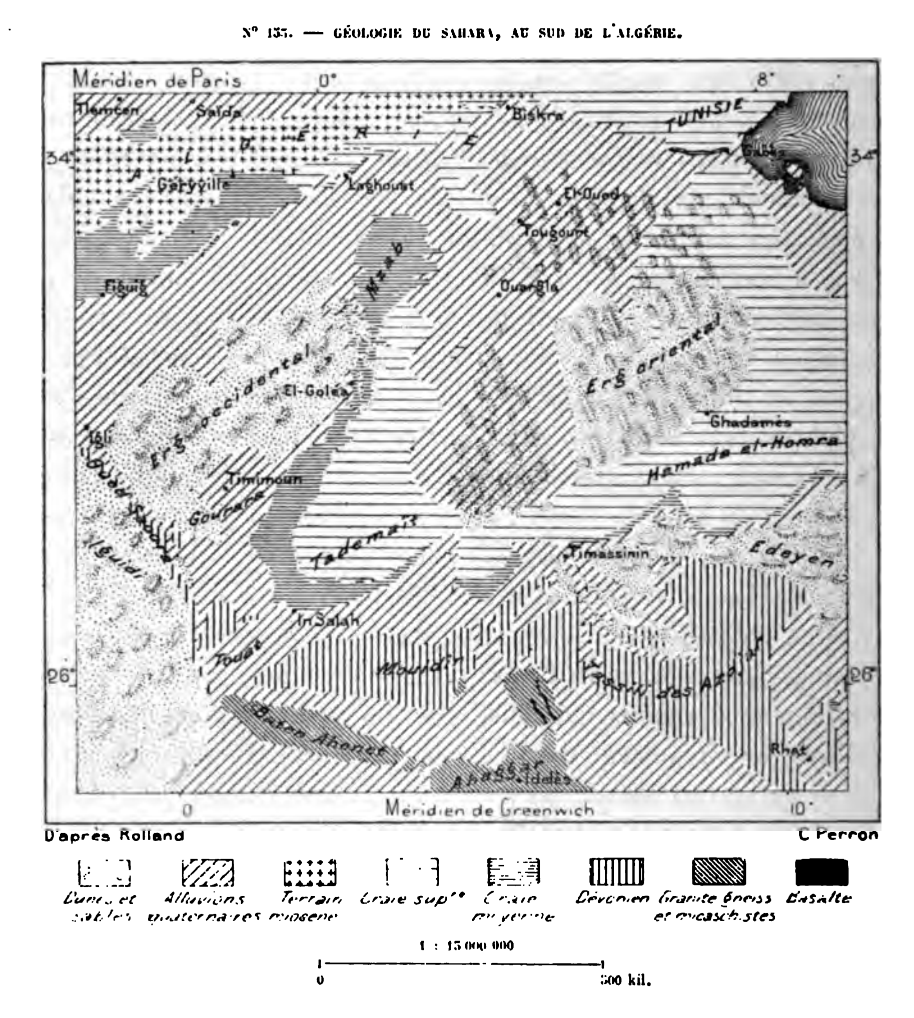
Au moment fatal, Flatters, presque seul, est tué avec l'un de ses compagnons, les chameliers s'enfuient, et la multitude des Touareg se rue sur le convoi qui suivait à distance. Cinquante-neuf hommes, survivant à la première attaque, durent abandonner le camp pendant la nuit, et commencer leur retraite vers Ouargla, situé à 800 kilomètres en droite ligne, à 1200 kilomètres par la chaîne des puits. Tous les Français périrent dans cette désastreuse retraite, treize hommes seulement atteignirent Ouargla, après une marche de plus de deux mois, pendant laquelle les malheureux n'avaient eu parfois que du sang à boire et de la chair humaine à dévorer. Pourtant ce fait que les fugitifs purent livrer en route des combats victorieux et fournir encore de nombreuses étapes avant de se laisser entamer est une preuve suffisante de la possibilité d'une expédition heureuse à travers le pays des Touareg. Une caravane munie de ressources suffisantes et se tenant rigoureusement sur ses gardes pourrait certainement traverser la contrée : ceux dont l'occasion avait fait des traîtres et des pillards resteraient fidèles en voyant leur impuissance[1].

Le plateau dans lequel vient se perdre la chaîne des montagnes de Djanet est connu sous le nom de Tassili, mot berbère qui indique précisément l'aspect du sol : ce Tassili, dit « septentrional » ou « des Azdjar » pour le distinguer d'autres plateaux situés au sud de l'Ahaggar, est un ensemble de hautes terres fort accidentées, dont l'axe se maintient dans la direction du sud-est au nord-ouest, dans le prolongement du système qui commence au Tibesti. La falaise du plateau, limitée au sud-ouest par les alluvions quaternaires qui constituent les plaines sahariennes, paraît se continuer avec régularité dans l'axe orographique. Vers le milieu de ce rebord se dresse un massif de sommets, désigné comme tant d'autres groupes de cimes sous le nom d'Adrar, ou de « Montagne » par excellence : d'après M. Duveyrier, le pic qui domine ce massif, l'In-Esôkal, haut de plus de 1500 mètres, est « certainement un puy volcanique »; ses laves se sont épanchées sur les roches dévoniennes du plateau. Vers l'ouest, le Tassili est découpé en îles et en îlots et du côté du nord les dépressions des oued pénètrent en golfes et en baies dans l'épaisseur du massif : le plateau se trouve ainsi divisé en de nombreux fragments dont chacun porte son nom chez les Touareg qui parcourent la contrée. L'Éguelé, celle des tables qui est le plus rapprochée de l'oued Righ, est entourée à l'est, au nord et à l'ouest par les « Sables » ou Edeyen. La butte de Khanfousa (583 mètres), la première roche dévonienne que l'on rencontre sur la route de

[1] J. Brosselard, *Voyage de la mission Flatters;* — J. V. Barbier, *A travers le Sahara.*

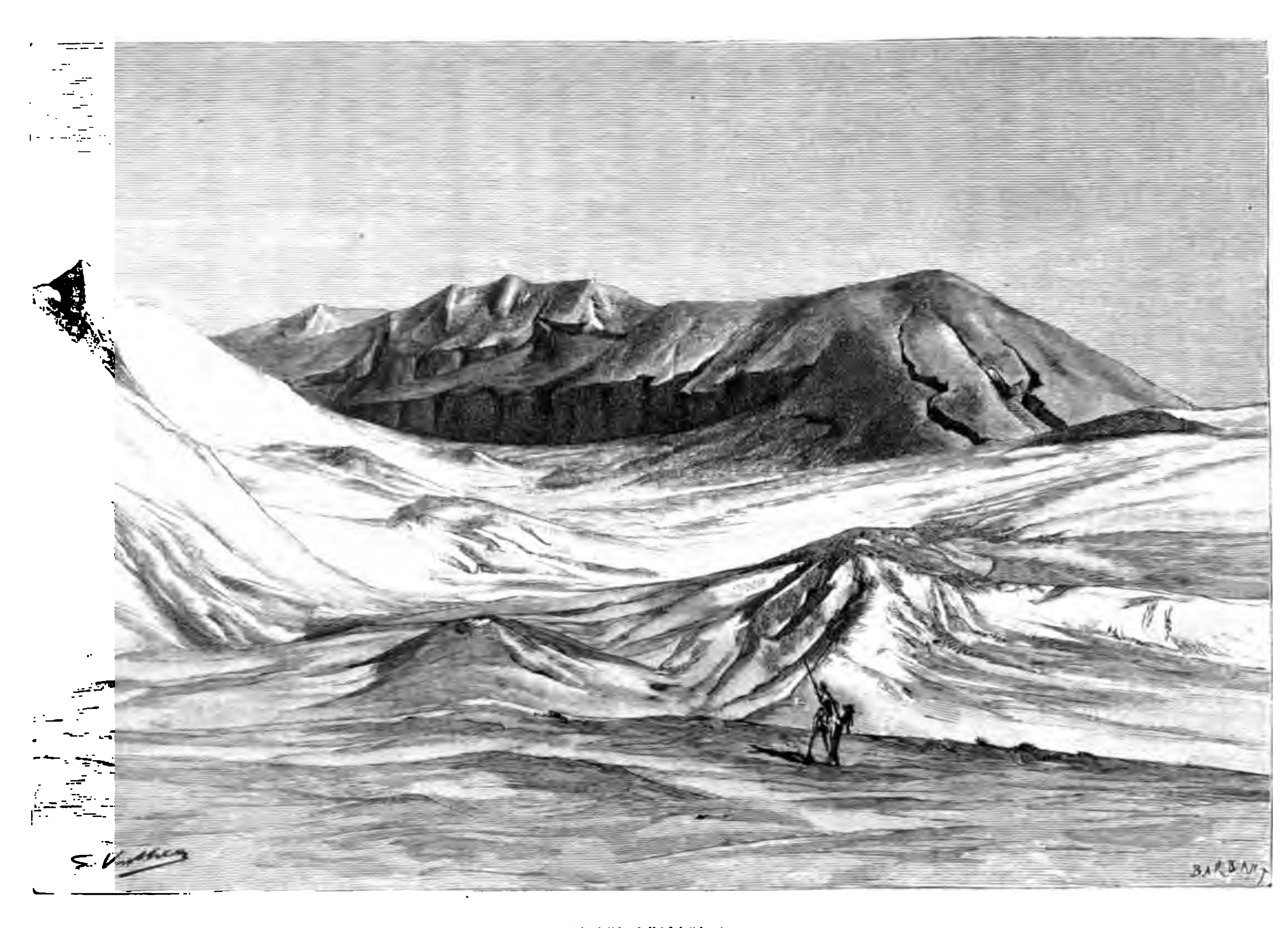
Tougourt à Idelès, dans le djebel Ahaggar, est aussi un débris du plateau déchiqueté. A l'ouest des dépressions dans lesquelles passèrent autrefois les eaux du système de l'Igharghar, d'autres plateaux accidentés appartiennent à la même formation dévonienne, mais ils ne sont plus orientés suivant l'axe des monts du Sahara oriental : le Mouidir, faîte de séparation

N° 155. — GÉOLOGIE DU SAHARA, AU SUD DE L'ALGÉRIE.



entre l'oued Igharghar et les rivières du Touat, s'avance en un long triangle dans la direction de l'ouest. Vers l'extrémité orientale de ce plateau se dresse le pic d'Ifettessen, que M. Duveyrier pense être un « puy volcanique » comme le grand sommet de l'Adrar.

Au nord des plateaux dévoniens qui se succèdent des environs de Rhât jusqu'au delà d'Insalah, toutes les masses rocheuses qui dominent les plaines alluviales ou qui ne sont pas recouvertes par les sables appartiennent aux terrains crétacés. Tel est le plateau de Tinghert, c'est-à-dire de



DJEBEL KHANFOUSA.

Dessin de G. Vuillier, d'après un croquis de M. Frederic Bernard.

la « Pierre à chaux », longue hamâda, qui continue à l'ouest et au sud-ouest le grand « Plateau Rouge » de la Tripolitaine. Tel est aussi le Tademaït, qui forme au nord des oasis du Touat une sorte de bastion circulaire et va rejoindre le plateau d'el-Goléa dans le Sahara d'Algérie; au sud et à l'ouest, le Tademaït se termine par des roches au relief vigoureux et même par de véritables falaises qui arrêtent les sables; mais sur le versant opposé la hamâda s'incline vers le nord-est, coupée de fissures dans lesquelles coulent parfois des eaux tributaires de l'oued Miya. De ce côté l'armée des dunes envahit en maints endroits la zone des rochers. Dans l'ensemble, les terrains crétacés sont disposés au sud de l'Algérie dans la forme d'un immense fer à cheval, entourant le bassin de l'oued Miya et du bas Igharghar[1].

Aux terrains crétacés de Tinghert et de Tademaït, aux plateaux dévoniens du Tassili des Azdjar et du Mouidir succèdent au sud les massifs cristallins de l'Ahaggar, entourés d'îlots rocheux de la même origine : à l'est, l'Anhef, dont Barth, dans son voyage de Rhât à Agadès, aperçut la couronne de pitons se dressant à 1500 ou 1800 mètres; au nord, le plateau d'Eguéré, dont les granits sont percés de failles volcaniques; au nord-ouest le « faîte » ou *baten* Ahenet, qui se prolonge vers les oasis du Touat. Vu dans son ensemble, le massif central, de forme circulaire, offre un pourtour de plus de 600 kilomètres et se compose de plateaux superposés, s'élevant par étages des altitudes de 500 à 600 mètres jusqu'à plus de 2000 mètres au-dessus du niveau de la mer, dans la région des neiges d'hiver. D'après nos cartes, qui sont en grande partie la reproduction de celle que le cheikh targui Othman, l'ami de M. Duveyrier, traça devant lui dans le sable, l'Ahaggar est dominé au centre par un plateau suprême, le « Faîte » ou Atakor, que couronnent deux pics jumeaux, le Ouâtellen et le Hikena. Le promontoire septentrional de tout le massif est le Tifedest, se terminant au milieu des alluvions quaternaires par le cône volcanique de l'Oudan, appelé d'ordinaire par les indigènes « Nez de l'Ahaggar »; il est probable que d'autres sommets du massif, et peut-être les deux pics dominateurs, sont aussi des laves et des cendres rejetées par éruption sur les roches de granit[2]. On a cru longtemps, sur le témoignage des Touareg, que l'Ahaggar possédait des gisements de « pierres noires qui brûlent », c'est-à-dire de houille; mais ces pierres combustibles sont, paraît-il, des laves poreuses que l'on emplit d'huile et que l'on allume en guise de lampes.

[1] G. Rolland, *Carte géologique du Sahara.*
[2] H. Duveyrier, *les Touareg du Nord.*

L'Ahaggar méridional n'a point encore été vu par des explorateurs européens; il est aussi inconnu que le plateau qui le limite au sud, le tassili indiqué sur les cartes sous le nom de Tassili méridional ou de Tassili des Ahaggar. On sait par les Touareg que c'est un espace rocheux, sans eau, sans végétation, soigneusement évité par les caravanes et par les nomades. Les chameaux qui s'y égarent, disent les Ahaggar, périssent d'inanition ou redeviennent sauvages, car nul ne veut exposer sa vie pour aller à leur recherche.

Situé au centre même du Sahara, le djebel Ahaggar serait un faîte de partage pour les bassins fluviaux si les eaux étaient assez abondantes pour former de véritables rivières en dehors du massif. Toutefois il est certain que les eaux courantes descendues des flancs de l'Ahaggar se perdent, au sortir des vallées, en des lits sableux qui furent, à une époque de climat différent, des vallées où s'épanchaient de grands fleuves : au nord coulaient les affluents de l'Igharghar; au sud se réunissaient les oued qui, par le lit commun du Tafassasset, allaient grossir le Niger; à l'ouest les vallées du Tighehert, du Tarhit et d'autres oued appartiennent au système du Messaoura. Le bassin de ce fleuve fait-il partie du versant atlantique, ainsi que le supposait M. Duveyrier, et, malgré l'obstacle des dunes d'Iguidi, ses eaux de filtration se dirigent-elles vers l'oued Drâa, ou bien, ainsi que des informations récentes le rendent plus probable[1], le Messaoura est-il, virtuellement du moins, par la direction des pentes, un tributaire du Tighehert et du Niger? Traverse-t-il le plateau de Tanezrouft par une gorge profonde? D'après les mesures barométriques faites par Rohlfs dans l'oasis du Touat, l'écoulement du Tighehert ou Teghazert dans le Niger serait un phénomène impossible, car l'eau devrait alors couler à contre-pente et, sur un espace de 800 kilomètres environ, monter de plus de 100 mètres pour atteindre le fleuve; mais les chiffres donnés par un voyageur qui ne peut comparer ses observations rapides avec celles d'autres explorateurs ne sauraient être considérés comme ayant une valeur décisive. Le problème de l'écoulement du Messaoura, l'un des plus importants de la géographie africaine, n'est point encore résolu.

Du reste, le bassin de l'Igharghar, que de nombreux voyageurs ont exploré déjà, n'est pas lui-même suffisamment connu pour que l'on puisse dire avec certitude s'il appartient bien dans son entier au versant des chott d'Algérie. Il est certain qu'un oued Igharghar prend naissance sur le versant septentrional du djebel Ahaggar, contourne en ruisseau permanent

[1] Camille Sabatier, *Mémoire sur la Géographie physique du Sahara central.*

la base orientale de l'Oudan, puis, après avoir reçu des affluents de l'Egueré, passe entre le Tassili des Azdjar et les monts Iraouen, pour entrer dans les plaines alluviales qui s'étendent au nord des plateaux dévoniens. Jusque-là son cours est parfaitement distinct et sa pente est régulière : près de la zaouya Temassinin, à la base méridionale des roches de la zone crétacée, son lit est à l'altitude de 575 mètres ; c'est là que viennent s'unir à lui, sinon les eaux, du moins les vallées jadis inondées, qui prennent leur origine dans les dépressions centrales du plateau des Azdjar; des chaînes de dunes, des berges, des méandres, des sinuosités serpentines marquent nettement les traits de ces vallées affluentes de l'Igharghar, les Igharghareu et l'Issaouan. Plus au nord se voit aussi distinctement une brèche qui traverse la région des terrains crétacés; mais bientôt la pente devient indistincte : on ne sait si elle s'incline au nord et l'on se demande de quel côté coulerait l'eau s'il en existait dans les dépressions ; d'ailleurs on n'en a jamais vu dans cette région de l'oued Igharghar. Ce qui ressemblait à un lit fluvial, entre des berges d'un écartement variable de 2 à 10 kilomètres, finit par ressembler à la surface du désert environnant : c'est une succession de dhaya interrompues par des dunes; en maints endroits les sables errants ont complètement fermé la vallée. D'après M. Duveyrier, la jonction entre l'Igharghareu et l'Igharghar se ferait par voie souterraine au-dessous des dunes.

Des lacs nombreux sont épars dans les creux du Tassili des Azdjar et dans les découpures extérieures où les oued prennent leur origine : M. Duveyrier émet l'hypothèse que ces lacs sont d'anciens cratères de volcans où se sont amassées les eaux. Du moins n'en est-il pas ainsi pour les mares désignées d'ordinaire sous le nom de « lac » Miharo ou même appelées bahr ou « mer ». Visitées en 1876 par von Bary, sous la conduite d'un Touareg de Rhât, ces flaques ne sont autre chose que les creux d'un ouàdi dans lequel l'eau séjourne en tout temps. Quand les eaux descendent en abondance de la montagne, ces flaques s'unissent en étang ; lors des sécheresses, elles se réduisent à de simples puisards; dans le voisinage jaillissent des sources gazeuses, dites Sebarhbarh ou « Gargouillement », à cause des bulles qui montent incessamment du fond et crèvent à la surface ; d'après von Bary, l'eau de ces fontaines, sans être bouillante comme le disent les Touareg, est légèrement thermale : sa température dépasse 37 degrés centigrades. L'explorateur allemand ne vit point de crocodiles dans les flaques de Miharo, mais il en reconnut distinctement les traces. Ces animaux, très redoutés des bergers, ne paraissent pas, d'après les empreintes de leurs pattes, avoir plus de deux mètres de longueur. Au nord-

ouest, et sur le même versant du plateau, dans la vallée de l'oued Tidjoudjelt, appartenant au bassin des Ighargharen, se trouve le lac Menghoug, visité par la première mission Flatters, en 1880. C'est un étang qui, en saison moyenne, offre une longueur d'un kilomètre, une largeur d'une centaine de mètres et 4 mètres de profondeur; mais dans la saison sèche il baisse de 3 mètres et se réduit à un simple entonnoir, comme les Sebarhbarh; après les fortes pluies, il emplit au contraire un vaste cirque de dunes et baigne de ses eaux les pieds des tamaris. Les officiers français n'y virent point de crocodiles, mais ils y pêchèrent d'énormes poissons, tous d'espèces qui se rencontrent aussi dans les eaux du Nil ou du Niger[1]. C'est là un nouveau témoignage de l'existence antérieure d'un climat plus humide : de grands fleuves coulaient dans les étendues qui de nos jours sont le désert; les animaux aquatiques se propageaient de rivière en rivière : ils sont maintenant cantonnés en d'étroites limites et menacés si des sécheresses exceptionnelles vaporisent les eaux.

Sur le versant opposé du Tassili, entre ce plateau et le massif de l'Ahaggar proprement dit, s'étend une grande sebkha, qui fut jadis un lac et dont les eaux s'écoulaient, soit au sud-est par l'oued Tafasasset, soit au nord par l'Igharghar : cette saline se trouve à peu près sur le faîte de partage entre la Méditerranée et l'Atlantique, par le bassin du Niger. L'Amadghor a été visité pour la première fois par des Européens lors de la deuxième mission Flatters; mais le désastre de l'expédition a privé la géographie des cartes et des rapports relatifs à cette partie du voyage. On sait seulement que la plaine d'Amadghor est fort étendue, puisqu'il faut cinq journées de marche pour la traverser. La saline, alimentée par les ruisseaux qui descendent des vallées de l'Eguéré et du djebel Ahaggar, reçoit probablement une quantité d'eau considérable. Le sel est excellent et l'on pourrait en recueillir pour la consommation de millions d'hommes; néanmoins les guerres incessantes entre Ahaggar et Azdjar ont fait abandonner l'exploitation de la saline; de même la grande foire qui se tenait au bord de la saline a dû être remplacée par celle de Rhât[2]. Nul doute que le rétablissement de la paix dans ces contrées n'eût pour conséquence de rendre son importance commerciale à la saline d'Amadghor et d'en faire de nouveau un lieu de marché pour les caravanes entre le Sahara et la Nigritie.

L'abondance relative des eaux dans le djebel Ahaggar donne naturelle-

[1] H. Brosselard, *Voyage de la mission Flatters.*
[2] H. Duveyrier, *les Touareg du Nord.*

ment à la flore de cette région une richesse relative considérable : dans les vallées bien arrosées, les acacias, notamment celui qui produit la gomme arabique et d'autres essences, se pressent en véritables forêts ; von Bary a même vu, dans le voisinage du Mihero, des arbres unis par des réseaux de lianes en une masse de verdure impénétrable. Il suffit de la moindre pluie pour revêtir en quelques heures le sol nu d'une riche végétation d'herbes. M. Duveyrier raconte qu'il vit de vastes espaces, arides la veille, se couvrir le lendemain, après une nuit d'averses, de la plus belle verdure : sept jours suffisent pour que l'herbe nouvelle, dite « printemps » par les Touareg, puisse nourrir les troupeaux. Parmi les plantes communes du pays, on cite une espèce de jusquiame, le falezlez, dont les propriétés toxiques seraient en raison directe de l'altitude des lieux de croissance : presque inoffensive dans les basses plaines, elle devient dangereuse sur les terrasses inférieures, extrêmement vénéneuse dans les hautes montagnes, mais non pour les ruminants ; ses feuilles engraissent les chameaux et les chèvres, tandis qu'elles donnent la mort au cheval, à l'âne, au chien et à l'homme. La flore cultivée des Touareg ne comprend qu'un bien petit nombre d'espèces : deux arbres, le dattier et le figuier, la vigne, et quatre céréales, le blé, l'orge, le sorgho, le millet[1].

Il ne paraît pas que le lion vive dans les montagnes de l'Ahaggar ; la panthère, le sanglier, de même que le buffle, le rhinocéros et l'hippopotame manquent aussi au pays des Touareg ; mais on y voit des variétés du loup et de la hyène ; sur les plateaux et dans les plaines qui entourent le djebel Ahaggar, les antilopes sont nombreuses, et l'onagre vit en troupeaux sur le Tassili du nord : il est trop rapide pour qu'on puisse le poursuivre ; à peine en capture-t-on quelques-uns au moyen de pièges : on raconte qu'il attaque les ânes domestiques et les met à mort. Sur le bord des marais, dans les fonds boisés, volent quelques oiseaux, mais fort rares et appartenant à un petit nombre d'espèces : « on peut voyager une semaine dans certaines contrées du Sahara sans en rencontrer un seul. » Les Touareg ont des animaux domestiques, le cheval et l'âne, le mouton et la chèvre, le lévrier sloughi, et même l'autruche ; M. Duveyrier a vu une de ces autruches privées, à laquelle on mettait des entraves comme aux animaux qui vont au pacage. On sait de quels soins les Touareg entourent la vie du chameau, leur compagnon le plus aimé, celui qui leur permet d'être présents, pour ainsi dire, dans toutes les parties de cet espace immense qui s'étend de l'oued Righ au Niger. C'est à cause du chameau

[1] H. Duveyrier, ouvrage cité.

hef, l'amghar, est en même temps celui de toutes les autres tribus du jebel. Parmi les Ahaggar, un très petit nombre s'occupent de la culture u sol; presque tous sont pasteurs. M. Duveyrier évalue à 30 000 au plus ous les Touareg du nord, soit un peu plus de mille personnes par tribu ;



TYPE TARGUI.
Gravure de Thiriat, d'après une photographie de M. Neurdein.

superficie du territoire parcouru par eux est d'un million de kilomètres rrés.

La plupart des Touareg sont de haute taille; tous sont maigres et forts : anes de race, ils prennent au soleil une teinte bronzée; la couleur de la au, de même que la forme des traits, permettent de les confondre avec s Européens, mais ils se distinguent toujours par la démarche saccadée,

phète. Les Imohagh se divisent en de très nombreuses tribus, formant quatre grandes confédérations, les Azdjar et les Ahaggar ou, Hoggar — ce sont les Touareg du nord, — les Kel-Owi et les Aouellimiden, — ce sont les Touareg du sud. Ensemble la race occupe une moitié du Sahara: et sa langue, le temahaq, temacheq ou tamazight, est parlée dans un quart de l'Afrique, des bords de l'Atlantique à l'oasis de Jupiter Ammon. Ce mot n'est-il pas le même que celui des Tamahou, mentionné en Égypte sur les monuments d'Edfou[1]?

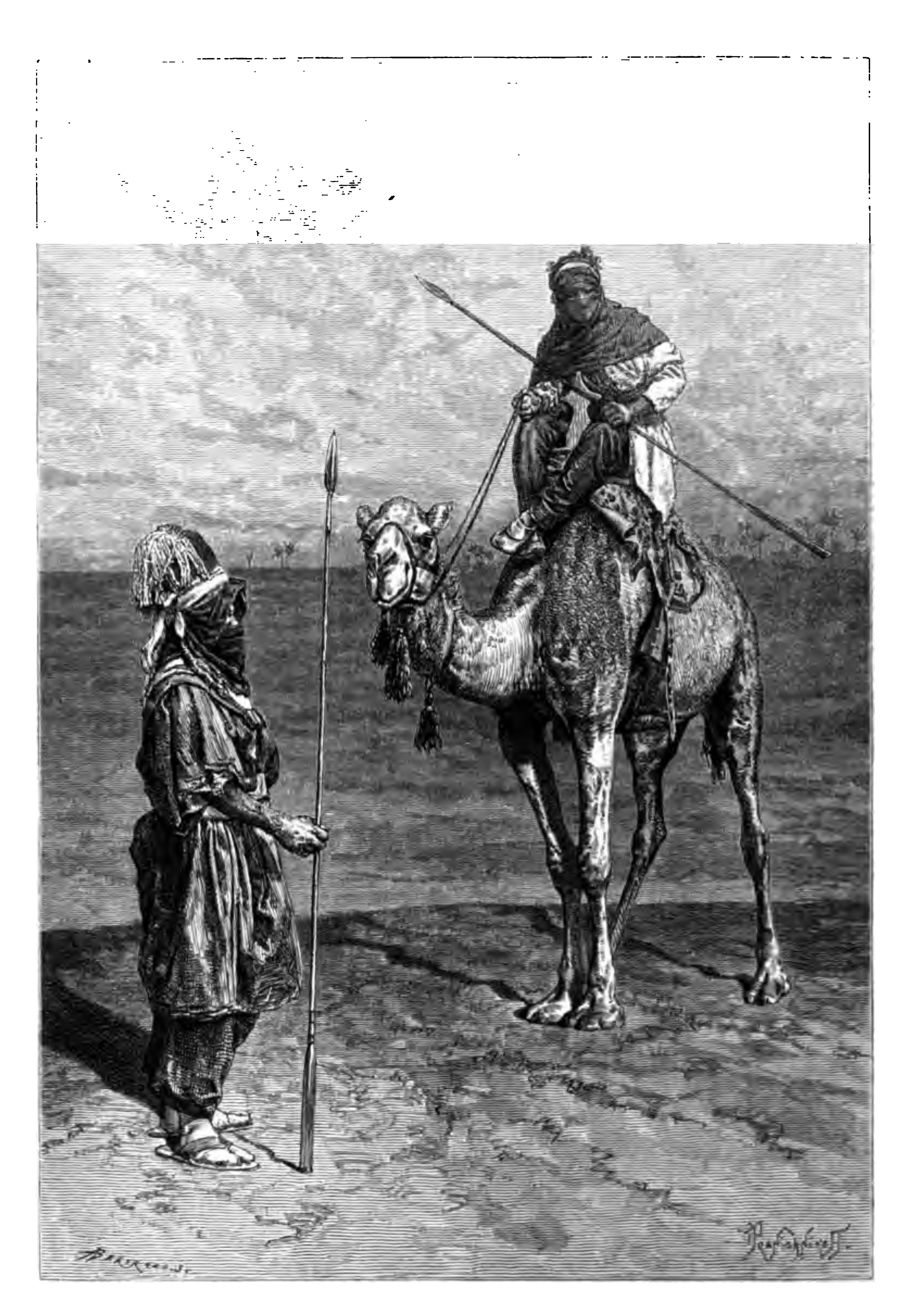
Des quatre confédérations, celle qui occupe la partie nord-orientale de l'immense domaine des Touareg, entre le Fezzân et l'Algérie, la confédération des Azdjar, est celle qui a le premier rang, non par la force numérique ni par la richesse, mais par la culture et par la protection qu'elle accorde aux marchands : c'est grâce aux Azdjar que des voyageurs européens ont pu pénétrer dans l'intérieur du Sahara et que ces régions nous sont connues. De tous les Touareg, les Azdjar sont ceux qui ont le plus de tendances à abandonner la vie nomade pour la vie sédentaire, et même l'une de leurs tribus, les Tìn-Alkoum, appelés Tizilkoum par Richardson, résident en des oasis cultivées de leurs mains, aux environs de Mourzouk et de Rhât. La tribu la plus puissante des Azdjar fut celle des Imanan ou « Sultans », à laquelle appartenait l'amanokal ou souverain de tous les Touareg du nord; maintenant la tribu dominante est celle des Oraghen, qui parcourt les vallées de l'Ighargharen, de Mihero, de Djanet; la plus civilisée est celle des Ifoghas, que l'on considère spécialement comme l'alliée des Français, à cause de la protection qu'elle a donnée aux voyageurs européens : c'est un Ifoghas, le cheikh Othman, qui accompagna Laing à Insalah et qui recueillit ses papiers; c'est le même cheikh qui conduisit par trois fois des explorateurs français dans son pays, entre autres Duveyrier; c'est encore le même Ifoghas qui le premier quitta le désert pour venir en France. Les Ifoghas ont une très grande influence comme marabouts et vendeurs d'amulettes : on les rencontre dans toutes les régions septentrionales du pays des Touareg. La confédération des Ahaggar, — les Hoggar des Arabes, — est beaucoup plus guerrière et plus redoutée que celle des Azdjar. Habitant une région montagneuse, où personne n'ose les poursuivre, ses tribus s'y réfugient comme dans une citadelle, d'où elles peuvent à leur aise faire des incursions sur les territoires avoisinants. La tribu suzeraine des Ahaggar est celle des Kel-Rhela, qui occupe le centre du plateau, réduit de la confédération. Son

[1] Ch. Tissot, *Exploration scientifique de la Tunisie.*

quoique lente et grave, par les grandes enjambées, par le port fier de la tête : M. Duveyrier compare leur attitude à celle de l'autruche ou du chameau et l'attribue au port habituel de la lance. Quelques Touareg ont les yeux bleus, et chez les femmes cette couleur de l'iris est tenue pour une grande beauté. On ne voit point d'individus chétifs et rachitiques chez les Imohagh : les faibles, les malingres sont bien vite enlevés, et ceux qui restent bravent les maladies et les fatigues : il n'est pas rare de rencontrer des centenaires parmi eux. Sans doute c'est à leur extrême sobriété que les Touareg doivent leur excellente santé : entre autres insultes qu'ils prodiguent aux Arabes, ils leur donnent celle de « grands mangeurs » ; eux-mêmes ne prennent qu'un repas par jour en voyage, que deux lorsqu'ils séjournent au camp : des grains, des dattes et des figues, les baies de la salvadora persica, des herbes , un peu de viande. tels sont leurs mets; il leur est défendu par la coutume de se nourrir d'oiseaux ou de poissons : seuls les marabouts se permettent de toucher la chair de ces animaux. Les maladies les plus communes chez les Touareg sont les rhumatismes et les ophtalmies ; l'habitude de coucher sur le sable pendant la nuit, la réverbération du soleil sur les dunes expliquent ces affections. Chez les hommes du désert, l'appareil de la vue n'est pas le même que chez les gens des oasis : des sourcils très épais abritent le globe de l'œil, petit et profondément enfoncé, les cils sont très longs, un cercle blanchâtre sépare la cornée de la sclérotique, et l'ensemble présente une légère teinte rouge, due aux vaisseaux sanguins [1].

On sait que, pour garantir leur vue de l'éclat des rayons solaires et pour arrêter en même temps la poussière qui s'élève des sables, les Touareg ont l'habitude de se voiler la face, et cette coutume a fini par devenir une sorte de pratique religieuse chez les hommes; même la nuit ils ne se débarrassent point de leur voile : la raison qu'ils donnent de cette coutume est qu'il est convenable de cacher la bouche, la porte par laquelle on introduit la nourriture dans le corps [2]. Comme les Tibbou et la plupart des autres Sahariens, ils sont depuis un temps immémorial désignés par leurs voisins arabes sous le nom de « Gens du Voile », Ahel el-Litzâm. Les nobles, les riches portent d'ordinaire le voile noir; les hommes de caste inférieure, chez lesquels domine parfois le sang nègre, ont donné la préférence au voile blanc : ainsi la nation se divise aux yeux des Arabes en deux classes, les « Noirs » et les « Blancs », et cette distinc-

[1] Bonnafont, *Bulletin de la Société d'Anthropologie*, 5 février 1883.
[2] W. Reade, *The Martyrdom of Man*.



TYPES ET COSTUMES. — TOUAREG EN EXPÉDITION

Dessin de Pranishnikoff, d'après une photographie de M. Neurdein

tion est précisément contraire à celle que l'on aurait à faire d'après la nuance de la peau. Les femmes ne se voilent point la face, si ce n'est devant un étranger, en témoignage de respect. Comme les Arabes, les Touareg du nord se rasent la chevelure, mais ils gardent, du front à la nuque, une sorte de crête qui soutient l'étoffe du voile et permet à l'air de circuler autour de la tête. Dès que les hommes sont en âge de porter les armes, ils se passent au bras droit un anneau en serpentine verte, pour donner, disent-ils, plus de force au biceps quand il assène un coup de sabre; en outre, les Targui ne se séparent jamais d'un long poignard fixé par un bracelet en cuir à l'avant-bras gauche. Les armes ordinaires sont la lance et le glaive; maintenant ils se servent aussi du fusil, « l'arme de la traîtrise ». Ils ne se tatouent pas le visage, mais au moyen d'indigo en poudre ils se teignent en bleu les mains, les bras et la figure; quant au reste du corps, il est revêtu de la même couleur par le coton bleu de la blouse et des pantalons, costume qui est à peu près celui des anciens Gaulois. Les femmes, de leur côté, se peignent en jaune avec de l'ocre : ainsi, quoique blancs naturellement, les Touareg paraissent bleus et leurs femmes jaunes. Jamais personne ne se lave, l'eau étant réputée rendre la peau plus sensible aux changements de température : les ablutions prescrites se font par simulacre avec du sable ou un caillou.

Le caractère moral des Touareg a été présenté sous un aspect peut-être trop flatteur par M. Duveyrier, qui avait eu tant à se louer de l'appui du cheikh Othman, un des chefs de la tribu des Ifoghas; d'autre part, le désastre de la mission Flatters et les horreurs qui l'ont accompagné ont entraîné l'opinion publique à considérer en masse les Imohagh comme des êtres cruels, avides, pervers, lâches et sans foi. Mais on ne saurait appliquer à tous le jugement porté sur quelques-uns. Il est certain que les Touareg ont de hautes qualités : ils sont très braves, fidèles aux promesses faites à des musulmans comme eux, respectueux de l'honneur des amis. Le pillard targui qui voyage dix jours à mehâri pour aller voler du bétail à une tribu ennemie ne touchera pas au dépôt laissé par une caravane; le débiteur et ses héritiers n'oublient jamais leur dette, de même que ni l'offensé ni ses enfants ne négligent de venger l'outrage. D'ailleurs la différence est grande entre les Touareg : les Azdjar, et notamment les Ifoghas, sont beaucoup moins violents, moins sauvages que les Ahaggar; c'est à ceux-ci qu'il faut imputer les actes sanglants qui ont effrayé les populations algériennes. La société targui a les vices qui découlent de sa constitution essentiellement aristocratique, reposant sur le servage, et dédaignant en conséquence le travail comme

indigne des hommes libres, célébrant la guerre et le pillage comme la gloire la plus haute. Quelques-unes des tribus sont nobles, *chaggâren* : ce sont les seules qui soient en possession des droits politiques et qui exercent le pouvoir, les seules dont les hommes, arrivés à l'âge de quarante ans, puissent siéger dans les conseils et faire preuve de ces talents oratoires dont les nobles Touareg sont si fiers : leur métier est la guerre; le travail serait un déshonneur pour eux. Mais n'ont-ils pas des tribus soumises qui leur payent l'impôt et surtout des tribus serves que l'on transmet par héritage ou par donation, les *imrhad*, « gens du bétail », qui élèvent les animaux pour leurs maîtres et qui recueillent les fruits dans les vergers et les fourrés? En outre, ils ont des esclaves noirs et des affranchis qui restent à l'état de serfs. Quant aux marabouts, également considérés comme de sang noble, ils ont aussi des clients et des asservis qui travaillent pour eux et prélèvent leur part sur la richesse des familles de la contrée. D'ailleurs cette part ne serait en tout autre pays qu'une misérable ressource. En dehors des oasis cultivées par les imrhad, à Djanet dans le pays des Azdjar, à Idelès et à Tazerouk dans le pays des Ahaggar, il n'existe peut-être pas un millier d'hectares en culture sur le territoire des Touareg, et l'industrie se borne aux petits travaux nécessaires pour la préparation et le travail des peaux, la poterie, la fabrication des meubles grossiers, la réparation des armes. Les forgerons, que leurs femmes, presque aussi fortes qu'eux, aident à battre le fer, constituent une corporation respectée Des citernes taillées dans le roc en des régions de la contrée maintenant désertes prouvent que l'agriculture était autrefois beaucoup plus développée. De nos jours, la pauvreté du pays est tellement grande, que des faméliques vont souvent à la recherche des fourmilières pour y recueillir les graines de drîn amassées par les insectes; ils en laissent quelques poignées et du reste ils font une sorte de kouskous[1].

Les traditions du matriarcat se sont conservées chez les Touareg du nord. D'après le droit coutumier, dit par les Arabes des Beni-Oummia ou « Fils de la Mère », le fils aîné de la sœur aînée est toujours privilégié dans les héritages; à la mort du chef de famille, noble, marabout, tributaire ou serf, son avoir est divisé en deux parts, les « biens de justice », acquis par le labeur, et les « biens d'injustice », conquis les armes à la main : les premiers sont répartis également entre tous les enfants, sans distinction d'âge ni de sexe; les biens d'injustice reviennent en entier au fils aîné de la sœur aînée : ainsi se maintient la puissance des grandes

[1] Margueritte, *Chasses de l'Algérie*.

familles féodales[1]. Quand un territoire conquis doit être distribué entre les tribus, il est donné aux dames douairières de la noblesse : telle est l'ancienne loi, qui paraît avoir été suivie par tous les Sanhedja de l'Afrique avant la conquête musulmane et que plusieurs autres nations berbères, en dehors des Touareg, ont conservée. Chez les Imohagh, l'enfant suit toujours le sang de sa mère; ainsi que dit la formule de leur droit traditionnel : « c'est le ventre qui teint l'enfant : » le fils d'un père esclave et d'une femme noble est noble ; le fils d'un père noble et d'une femme esclave est esclave. Du reste, dans la vie de tous les jours, la femme est l'égale de l'homme et, à maints égards, sa supérieure. Elle dispose de sa main et les parents n'interviennent que pour empêcher des mésalliances ; elle gère sa fortune personnelle sans être obligée de contribuer aux dépenses du ménage : aussi est-elle généralement plus riche que le mari ; elle élève et dirige les enfants ; dans les réunions de fête on lui concède toujours la première place et dans les repas elle a les meilleurs morceaux : mais la coutume lui défend de prendre le café ou le thé, réservés aux hommes. Souvent elle est admise à discuter dans les conseils de la tribu ; parfois même elle exerce les fonctions de cheikha et jouit alors de doubles honneurs, comme chef et comme femme. En dépit du Coran, les femmes touareg ont interdit la polygamie et l'on ne cite pas d'exemple de guerrier qui ait pris une deuxième femme; le divorce est permis, mais la nouvelle épouse n'entrera point au foyer conjugal avant que le sort de la femme répudiée ne soit convenablement réglé. Les mariages ne sont jamais hâtifs comme chez les Arabes et quand la femme targuie prend un mari, d'ordinaire vers l'âge de vingt ans, elle est dans la force de sa volonté et sait faire respecter ses droits. Comme l'époux, elle peut monter à mehâri et voyager à travers le désert pour aller visiter parents et amis, sans avoir à en rendre compte à personne ; mais elle abuse rarement de cette liberté complète, car, suivant l'expression de M. Duveyrier, la femme targuie, « très sévère sur ses droits, l'est aussi sur ses devoirs » ; il paraîtrait cependant que dans le voisinage de Rhât les infanticides, à la suite de grossesses illicites, ne sont point des crimes inconnus. Du reste, l'usage ne défend nullement aux dames des Touareg d'avoir, comme les châtelaines du moyen âge, des servants d'amour, en l'honneur desquels elles brodent des voiles ou composent des vers. Dans les fêtes qu'elles donnent les soirs, chantant et s'accompagnant du tambour ou tobol et d'une espèce de violon, la rebąza, elles donnent une place d'honneur à ceux qu'elles ont

[1] H. Duveyrier, ouvrage cité.

distingués, et personne ne se permettrait de blâmer leur choix. Les femmes des Imanan, dites les « Royales », sont les plus célèbres dans le pays des Touareg par leur talent musical, par la grâce et la poésie de leurs improvisations ; aussi les hommes viennent-ils à leurs soirées de centaines de kilomètres à la ronde, parés de leurs plus beaux habits. Après la guerre, les Touareg n'ont pas de joies plus grandes que celles des fêtes musicales, et quand ils sont vaincus, la dernière insulte qu'on leur crie est qu'ils ne seront point accueillis par le chant de leurs femmes.

Poètes et musiciennes de la nation, les femmes ont aussi conservé le trésor de la science. Chez les Azdjar, presque toutes savent lire et écrire, tandis qu'un tiers des hommes à peine sont arrivés à ce degré d'instruction. Ce sont les femmes qui enseignent la langue et la grammaire, qui écrivent les caractères tefinagh, peu différents de ceux qu'on trouve sur la pierre de Thugga, contemporaine de l'époque carthaginoise. Presque toujours en voyage pendant les nuits, les hommes connaissent parfaitement la forme et le mouvement des constellations ; mais avec la topographie locale, dans laquelle ils sont passés maîtres, cette science est la seule qu'ils possèdent ; ils laissent toutes les études aux femmes. Lorsque M. Duveyrier apporta dans le pays la *Grammaire temachek* de M. Hanoteau, ce fut une véritable révolution dans le monde féminin : toutes les dames voulaient voir, toucher et étudier cette œuvre merveilleuse, qui glorifiait leur langue et contenait en outre des fables, des poésies, des histoires qu'elles ne connaissaient pas toutes. Cette grammaire, ainsi que d'autres ouvrages du même genre et des fragments de la Bible, publiés à Londres, constituent actuellement l'ensemble de la littérature temahag : la traduction berbère du Coran qui avait été faite jadis au Maroc, fut détruite, ainsi que le raconte Ibn-Khaldoun, afin que la parole d'Allah ne fût pas exposée à des interprétations humaines. Tous les écrits que possèdent les Touareg sont en arabe et c'est dans cette langue qu'on entretient la correspondance et qu'on écrit les amulettes.

Comme leurs frères les Kabyles du Djurdjura, les Imohagh des Tassili et de l'Ahaggar sont des musulmans peu zélés : ils laissent aux marabouts le soin de prier pour eux ; rarement en rencontre-t-on qui se livrent à la moindre cérémonie religieuse. Mais de nombreuses pratiques, d'origine antérieure à l'Islam, se sont maintenues : la croix est pour les Imohagh un symbole sacré et les génies du ciel sont appelés par eux les Andgélous[1]. Le Targui a grand peur des esprits et des revenants. Il se garde bien de

[1] *Annales de la Propagation de la Foi*, 1869.

pleurer les morts, de peur de les ressusciter. Dès que l'enterrement a eu lieu, on change de camp pour mettre l'espace entre les vivants et le mort; on ne donne point au fils le nom du père, comme le font les Arabes : ce nom meurt avec l'homme qui le portait. Seuls les marabouts, arabisés par leur religion, ont pris, pour les appellations de famille, la coutume de leurs convertisseurs. Du reste, on le comprend, les marabouts travaillent lentement, même à leur insu, à faire prévaloir les mœurs arabes. Quand on les invoque comme juges ou comme arbitres, c'est d'après le Coran qu'ils décident. Quant à la police intérieure des tribus et des familles, elle se fait uniquement d'après les coutumes. Les peines que prononcent les chefs sont l'amende et la bastonnade; la prison, la peine de mort ne sont jamais appliquées légalement : c'est à l'offensé que revient le soin de payer le sang par le sang.

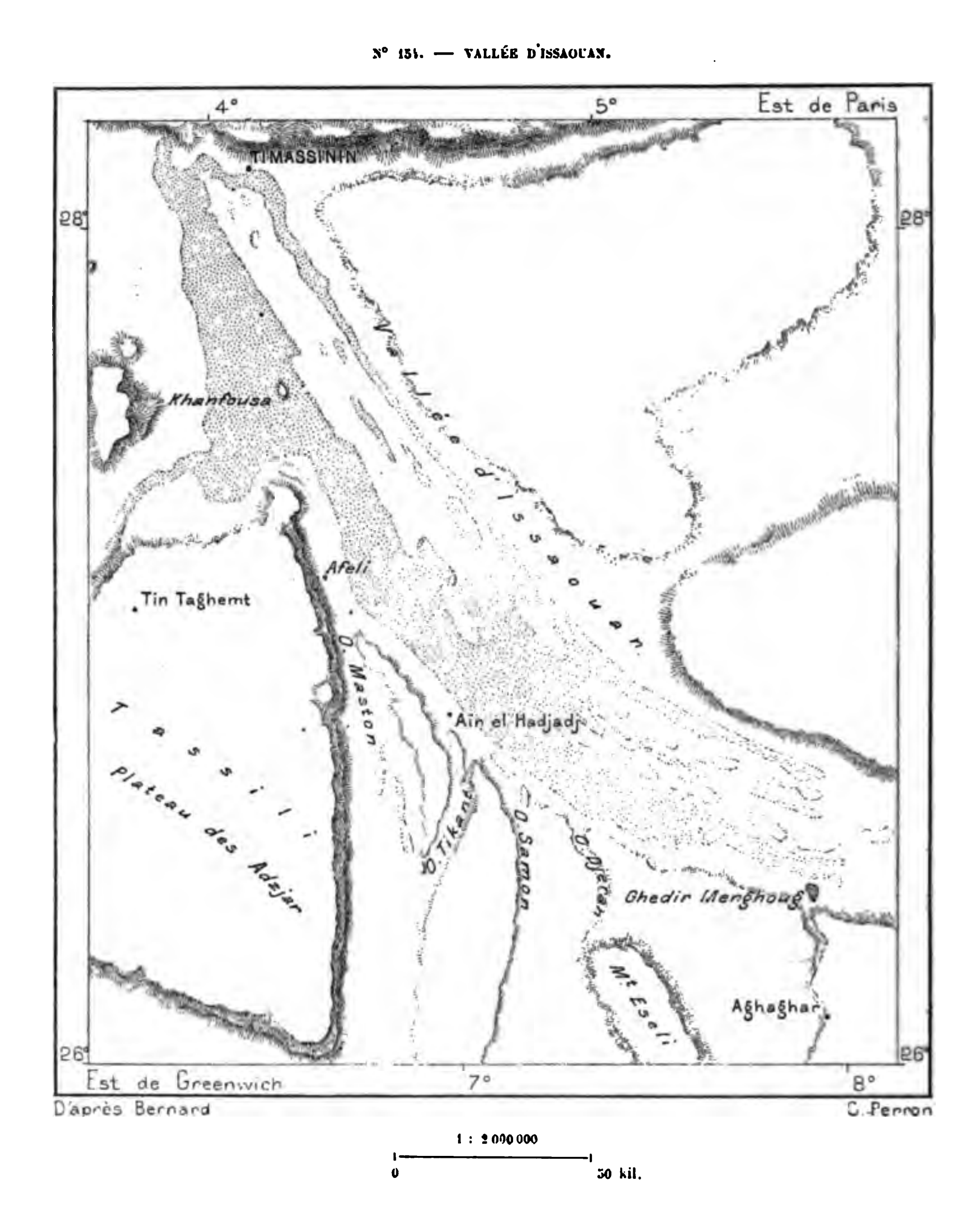
Le voisinage du territoire algérien a mis souvent les Touareg en relations avec les Français et les progrès de la culture dans le sud ne peuvent manquer de rendre ces rapports plus fréquents. A la suite du voyage de M. Duveyrier, un chef des Ifoghas, accompagné d'autres Touareg, avait visité Alger et même Paris : on put croire que désormais, grâce à ces nouveaux alliés, les chemins du Soudan seraient ouverts aux caravanes parties de Laghouat et de Biskra. Même en 1862, un traité formel fut conclu à Ghadâmès entre M. Mircher et les chefs touareg de la confédération des Azdjar; les Oraghen furent spécialement chargés de convoyer les voyageurs et les marchandises à travers le Sahara; mais à ce traité se bornèrent les relations d'amitié. Depuis cette époque, on le sait, divers assassinats de voyageurs ont eu lieu et les membres de la mission Flatters ont été massacrés. Il est vrai que la responsabilité de ces actes ne pèse point sur tous les Touareg : les chefs Azdjar vengèrent la mort de Dournaux-Duperré et de Joubert sur les auteurs du crime et c'est aux Ahaggar seuls qu'on impute le manquement à la foi jurée, qui mit fin à la dernière expédition saharienne; une pièce authentique établit même qu'après le massacre les Ahaggar firent une expédition chez les Ifoghas et leur tuèrent beaucoup de monde pour les punir d'avoir « amené les chrétiens dans le pays »[1].

Il est évident que si les Français, considérés comme puissance militaire, veulent s'ouvrir un chemin à travers le djebel Ahaggar, il leur sera facile de le faire avec un déploiement de forces suffisant pour qu'ils n'aient pas même à écarter l'ennemi, impuissant à leur résister. Trente mille habitants, dix mille guerriers au plus, sur un espace deux fois grand comme

[1] Frédéric Bernard, *Quatre mois dans le Sahara.*

la France, n'auraient pas, fussent-ils même unis, de ressources suffisantes pour défendre leur territoire contre une troupe solidement organisée et

N° 154. — VALLÉE D'ISSAOUAN.



1 : 2 000 000

0 — 50 kil.

pourvue des engins meurtriers que fournit l'industrie moderne : jamais plus de deux cents Touareg ne sont réunis en une seule bande, car il n'existe guère de puits dans leur pays où deux cents chameaux puissent s'abreuver rapidement[1]. De leur côté, les Français ont des instruments qui

[1] H. Duveyrier, ouvrage cité.

leur permettent de creuser des puits en route; en outre, ils peuvent transporter des approvisionnements d'eau, comme le firent Rohlfs et Zittel dans leur mémorable expédition de 1874 à travers le désert libyen, alors qu'ils marchèrent pendant vingt-deux jours sans voir une source ou un puits[1]. D'ailleurs la route de Ouargla au cœur du djebel Ahaggar est bien connue et l'on sait parfaitement où devraient être placés les postes de ravitaillement : les puits de Mokhanza, Aïn-Beïda, el-Biodh, la zaouya de Temassinin, le dejebel Khanfousa, Aïn el-Hadjadj, le Menghoug, le puits d'Amguid, la saline d'Amadghor sont autant de lieux d'étape sur les routes de Djanet, dans le pays des Azdjar, ou d'Idélès, dans le pays des Ahaggar. Quelques-unes des stations durent avoir une certaine importance à une époque historique antérieure, puisqu'on y voit des enceintes et des murs en pierres sèches, dont on ne connaît pas l'utilité première. Ce ne sont point des mosquées du désert, comme on en rencontre en d'autres régions du Sahara, car les Touareg s'y arrêtent sans témoigner le moindre respect[2].

Mais ce n'est point dans leur pays même que les Touareg sont le plus vulnérables, car il leur est facile de changer de campements, fuyant devant l'ennemi à des centaines de kilomètres de distance. C'est dans les lieux de marché où ils doivent s'approvisionner qu'ils peuvent être le plus sérieusement atteints. Entourés presque de tous les côtés par les sables ou les rochers, ils sont dans la dépendance naturelle des grandes oasis, à l'est Ghadâmès et Rhât, à l'ouest le Touat, le « jardin du désert ». L'ouverture des marchés du Touat aux Français d'Algérie serait en même temps celle des vallées du djebel Ahaggar.

V

TOUAT

Le Touat proprement dit n'est qu'une étroite plaine bordant à l'est le lit de l'oued Saoura, Messaoura ou Messaoud, en amont de l'endroit où son cours se perd dans les sables ou les gorges des montagnes; mais, dans le langage ordinaire, le nom de Touat, — mot berbère qui signifie « les Oasis », — est appliqué à l'ensemble des palmeraies qui sont parsemées dans le désert entre le pays des Touareg et la région des grandes dunes

[1] *Briefe aus der libyschen Wüste.*
[2] Frédéric Bernard, *Quatre mois dans le Sahara.*

occidentales. Le Gourara, que ces montagnes de sable enveloppent au nord en un vaste amphithéâtre, est une partie du Touat; de même la bande de terre humectée par les eaux souterraines du Saoura, de Karzas à Taourirt; enfin les oasis de Tidikelt, constituant le groupe le plus considérable des cultures, appartiennent également au pays de Touat. On peut dire, d'une manière générale, que le Touat est la région d'alluvions quaternaires se développant en forme de croissant à l'ouest et au sud du grand plateau crétacé de Tademaït : au nord les dunes de l'Erg occidental; à l'ouest, de l'autre côté de l'oued Saoura, la mer des sables d'Iguidi; au sud le plateau dévonien de Mouidir sont les limites naturelles des plaines du Touat : d'ailleurs des hamâda pierreuses et des cordons de dunes partagent ces plaines en bassins isolés.

Les relations de commerce sont si fréquentes entre la Berbérie et le Touat, centre naturel des échanges dans le Sahara, que l'on a pu obtenir facilement d'informateurs indigènes tous les renseignements désirables; mais jusqu'à maintenant les voyageurs européens qui ont pénétré chez ces populations musulmanes sont très peu nombreux. Guidé par le cheikh Othman, des Ifoghas, Laing visita le Touat, en 1826, à une époque où les habitants de ces oasis n'avaient pas encore à redouter que des Roumi pussent venir s'emparer de leur territoire. En 1861, les officiers français Colonieu et Burin, traversant la zone des grandes dunes au sud de l'Oranie, entrèrent dans le Gourará, mais il leur fut interdit de pousser plus avant et ils durent reprendre la route du nord avant d'avoir accompli leur mission. Gerhard Rohlfs, plus heureux, séjourna dans les oasis de Touat pendant plus d'un mois, en 1864, mais en qualité de musulman et d'envoyé du chérif de Ouezzan; il avait eu soin de se donner une généalogie illustre, se disant appartenir à la race des Abassides. Les fidèles venaient baiser le pan de son haïk et répandaient partout le bruit de ses cures merveilleuses : il aurait même rendu la vue aux aveugles[1]. Dix ans après, M. Soleillet, venu du nord, se présenta aussi devant Insalah; mais il n'était ni Abasside, ni musulman : en vain demanda-t-il l'entrée de l'oasis; il dut repartir pour el-Goléa avec ses quatre compagnons. Trois missionnaires catholiques, qui suivirent la même route en 1876, furent tués en chemin avant d'avoir gagné le Touat.

Quant aux difficultés matérielles pour atteindre les « Oasis », elles sont relativement minimes : d'el-Goléa à Timimoun, dans le Gourara, on n'a qu'à suivre, entre la région des grandes dunes et la falaise occidentale du

[1] *Reise durch Marokko.*

plateau crétacé, la dépression de l'oued Meguiden, occupée par les alluvions quaternaires de la formation « saharienne ». Même quand on passe directement par les plateaux pour se rendre d'el-Goléa au Tidikelt, on rencontre de distance en distance des dhaya, des puits et des pâturages; on n'a de dunes à traverser, à la première journée de marche, au sud d'el-Goléa, que sur une longueur de 4 kilomètres, et les hamâda sans végétation, les causses africains, sont jalonnés avec soin pour indiquer la direction à suivre : sur une grande partie de sa longueur, le medjebel ou chemin régulier des caravanes est débarrassé de pierres sur une largeur normale de huit à dix mètres; toutes les pierres, petites ou grosses, qui recouvraient le sol, ont été écartées et rangées en murs grossiers à droite et à gauche. Cet immense travail date d'une époque inconnue : les Chaanba l'attribuent à un personnage légendaire, du nom de Ben Bouour, qui vivait à une époque où le Touat n'était pas encore habité[1].

Les productions du Touat ne se distinguent en rien de celles des autres contrées du Sahara central ayant les mêmes conditions d'altitude et de climat. Les dattiers sont les arbres par excellence dans ces oasis, comme dans celles du Maroc et de la Berbérie orientale; mais, à l'exception de quelques variétés, ils fournissent des dattes moins appréciées que celles du Soûf et du Tafilelt. Les palmiers du Touat sont en général de petits arbres, mais le bois en est meilleur et plus durable que celui des palmeraies occidentales. A l'ombre de leurs touffes on cultive le froment, l'orge et la bechna, qui fournit deux récoltes par an; les vergers donnent aussi des grenades et quelques raisins, mais en petite quantité, ces fruits étant d'ordinaire brûlés par la chaleur. Les gens de Touat obtiennent aussi par l'irrigation de leurs jardins des légumes d'espèces diverses; toutefois la production annuelle n'est pas suffisante et les habitants sont obligés d'acheter dans le Tell algérien un supplément de vivres; d'ailleurs une partie des oasis est employée à la culture de plantes industrielles, le cotonnier, le henné (*lausonia inermis*), le korounka (*calotropis procera*), arbuste dont le bois fournit le charbon utilisé pour la fabrication de la poudre. L'opium, que les gens du Touat fument avec passion, est cultivé surtout dans les oasis du nord, tandis que le tabac est une des productions principales des oasis du sud. Quant aux animaux domestiques, ils ne diffèrent point de ceux des autres oasis, mais ils sont moins nombreux. Le chameau est dans le Touat le principal compagnon de l'homme comme bête de charge et comme monture; les chevaux, nourris, de même que les ânes,

[1] P. Soleillet, *L'Afrique occidentale, Algérie, Mzab, Tildikelt.*

de dattes avariées, sont très rares; les bœufs manquent complètement; les brebis, revêtues de poils comme les chèvres, ressemblent à celles du Tibesti, et les poules ne dépassent pas la taille qu'ont les poussins dans l'Europe occidentale[1].

D'après M. Rohlfs, les premiers occupants du Touat auraient été des Touareg, ainsi qu'en témoignent encore les noms des différentes espèces de dattes, presque tous en langue temahaq, et ces Touareg furent, comme les montagnards de l'Aurès et de l'Ahaggar, sous l'influence de la civilisation romaine et byzantine, puisque les noms des mois, dans le Touat, sont encore ceux du calendrier latin. D'ailleurs il existe encore dans le Touat des populations touareg non mélangées, ne parlant que l'idiome berbère et vivant en des huttes de palmes ou sous la tente; même parmi les indigènes qui se disent Arabes, il en est qui sont purement berbères : tels sont les Kel-Mellel, non loin d'Insalah; c'est par vanité qu'ils se disent Arabes, de la race du Prophète. D'autres Berbères, chleuh comme la plupart des Marocains, constituent le fond de la population dans les oasis et parlent encore un dialecte berbère peu différent de ceux du Maghreb el-Aksa. Les Arabes sont aussi représentés dans le Touat par diverses tribus, maraboutiques et autres; mais Arabes aussi bien que Berbères sont fortement croisés avec des éléments nigritiens. On rencontre peu d'individus à peau blanche ou bronzée; presque tous sont noirs; les figures sont plus larges, les nez moins fièrement busqués, mais le sourire est plus gracieux et le regard plus doux; les femmes, qui ne se voilent point comme les musulmanes dans les cités du Tell, sont très gracieuses et parlent librement avec les hommes. Les gens du Touat ont la bonté du nègre et l'on vante leurs qualités, la probité commerciale, le respect de l'étranger, l'amour de la paix; mais ils ont un fanatisme étroit et jaloux : leur zèle religieux dépasse celui de toutes les autres populations musulmanes du nord de l'Afrique. Bien que le pays soit pauvre, c'est à cinquante mille francs que l'on évalue la part d'aumônes pieuses qu'y recueillent les émissaires du chérif de Ouezzan et combien d'autres marabouts viennent aussi prélever les impôts religieux! Les Senoûsiya se sont récemment établis en plusieurs oasis de la contrée[2]. Si le Touat est fermé aux Français, ce n'est pas seulement parce qu'ils pourraient devenir des maîtres, mais aussi parce qu'ils sont Roumi.

Pourtant, dans un moment d'effroi, les pacifiques Touatia pensèrent que

[1] G. Rohlfs, *Reise durch Marokko.*
[2] L. Rinn, *Marabouts et Khouan.*

pour éviter la conquête ils agiraient prudemment en demandant le protectorat de la France et en lui payant l'impôt comme autrefois au dey. En 1857, des envoyés d'Insalah se rendirent à Alger pour négocier un traité analogue à celui qui liait alors les Beni-Mzab à la France, et qui leur laissait toute indépendance politique et administrative en échange d'un hommage de vassalité; mais l'ambassade n'eut pas de succès[1]. Quatre années après, la caravane militaire, dirigée par MM. Colonieu et Burin, se présentait dans le Gourara. Les habitants du Touat crurent que cette exploration était le commencement de la conquête et bientôt après des mkaddem se dirigeaient vers la cour de Fez avec un présent de cinq mille francs et vingt jeunes négresses pour demander en échange la protection de Sa Majesté Chérifienne[2]. Le sultan du Maroc, déjà suzerain spirituel du Touat, promit volontiers son appui; mais jusqu'à maintenant il n'a point envoyé de lieutenant pour représenter son pouvoir dans les oasis. Son autorité est restée purement fictive et les relations d'affaires ont toujours lieu avec l'Algérie française. La puissance politique appartient aux djemâa dans chaque oasis : mais, à côté des assemblées, les mkaddem des zaouya et les chefs de tribus jouissent d'une influence considérable et souvent prépondérante.

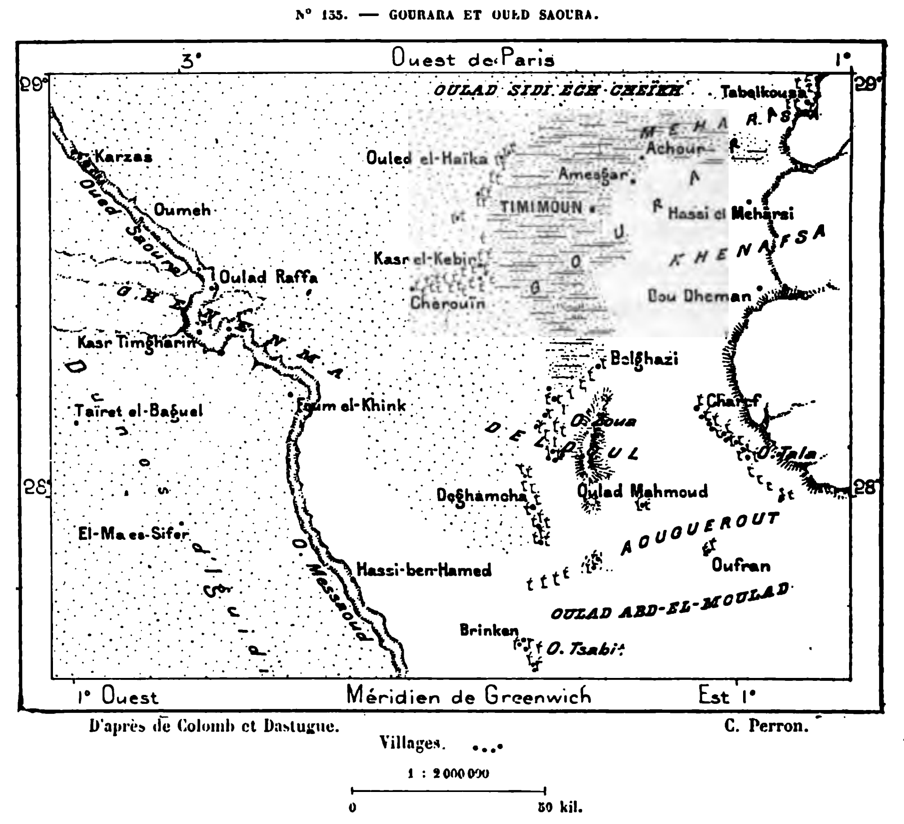
Le Gourara, — en berbère Tigourarîn ou Tidjourarîn, — est la partie septentrionale du Touat et celle qui dépend le plus de l'Algérie par ses relations commerciales; au point de vue géographique, il en est même un prolongement direct, puisque les eaux de ses oasis proviennent souterrainement des montagnes de Géryville. Les diverses rivières qui s'épanchent dans le désert, l'oued en-Namous, l'oued el-Gharbi, l'oued Segguêr, l'oued Zergoun et les ruisseaux intermédiaires, disparaissent au sortir de leurs vallées, sous les sables de l'Erg, mais les eaux s'écoulent au-dessous des dunes pour rejaillir de nouveau à la surface du sol, au sud de la mer du sable mouvant; des chasseurs de gazelles et des pillards chaanba, voulant se rendre compte de la direction des vallées, ont reconnu de distance en distance des feidj ou cavités qui correspondent au passage souterrain des eaux[3]. L'excès d'humidité des terres suinte en une grande sebkha ou dépression saline qui se développe en forme de croissant, dans un golfe méridional de la mer des Sables : il y a parfois quelque difficulté à traverser la plaine saline, à cause du peu de consistance des fonds humides. C'est autour de cette sebkha, dont la longueur, du nord au sud,

[1] O. Mac Carthy; — P. Soleillet, ouvrage cité.
[2] G. Rohlfs; — Soleillet, ouvrages cités.
[3] Parisot, *Bulletin de la Société de Géographie*, 1880. — Duveyrier, etc.

est d'une centaine de kilomètres, que se succèdent les oasis et que se sont bâtis les ksour fortifiés, au nombre d'environ quatre-vingts; il paraît que le nombre en était plus considérable autrefois : çà et là on rencontre des ksour ruinés, au milieu de palmeraies abandonnées, donnant encore quelques dattes sans irrigation artificielle[1].

La population du Gourara, nom sous lequel on comprend spécialement la région située au nord et à l'est de la sebkha, est en grande majorité

N° 155. — GOURARA ET OUED SAOURA.



D'après de Colomb et Dastugue. C. Perron.

Villages. ...

1 : 2000000

0 50 kil.

berbère, de la race des Zenata; cependant la tribu des Meharsa, qui peuple l'oasis du nord, Tin er-koûk, est d'origine arabe, et souvent des familles de la peuplade des Oulâd Sidi Cheïkh campent dans cette oasis, autour des palmeraies de la ville de Tabelkousa. A l'ouest de la sebkha, dans l'oasis de Cherouïn, la population, renommée pour sa vaillance, est aussi en grande partie arabe. Ensemble les oasis qui entourent la sebkha comprennent plusieurs millions de palmiers : les sept ksour de Deldoul ou Deldoun, appartenant à la tribu des Zoua, en possèdent plus de huit

[1] A. Coyne, *Une Ghazzia dans le grand Sahara.*

cent mille : au sud de la sebkha on chemine constamment à l'ombre sur un espace de 15 à 16 kilomètres. Les jardins du Gourara ne sont point arrosés par des eaux courantes superficielles, mais par des fogarat (feggaguir) ou puits à galeries, analogues à ceux de la Perse et de l'Afghanistan. Les nombreuses sebkha éparses dans la plaine autour de la dépression principale sont probablement la cause des redoutables fièvres qui sévissent dans les oasis durant les mois d'été : les indigènes donnent à ces fièvres paludéennes, inconnues dans le reste du Touat, le nom d'*ikhroud* ou « mal exterminateur ».

L'oasis principale, qui borde la rive orientale de la grande sebkha, est l'oasis de Timimoun : là s'élève, entourée de murs crénelés, la ville la plus populeuse du Gourara et même de l'ensemble des oasis ; on la désigne d'ordinaire comme la capitale du Touat, et le cheikh qui y réside est un des personnages les plus puissants de la contrée; une zaouya voisine, appartenant à l'ordre des Tidjanîya, exerce aussi une influence considérable sur les populations des alentours. Timimoun est l'un des trois grands marchés du Touat et le plus fréquenté par les caravanes de l'Algérie, composées principalement de Hamian. Cependant cette ville n'est pas indiquée d'avance sur les cartes comme l'une des stations du chemin de fer transsaharien : la mer des sables qui limite au nord les oasis du Gourara oblige les voyageurs à un détour, soit à l'est par el-Goléa, soit à l'ouest par Beni-Abbas, Karzas et la vallée de l'oued Saoura.

Beni-Abbas, lieu de rendez-vous pour les caravanes, est la première oasis de l'oued Saoura, en aval d'Igli et du confluent des torrents supérieurs : le village, peuplé de 600 habitants, est comme étouffé entre les dunes. Nulle part dans le monde musulman on ne peut trouver un exemple plus frappant de la puissance des confréries religieuses : cinq ordres y sont représentés et y prélèvent des impôts[1]. Un de ces ordres entretenus par la piété des fidèles a sa maison-mère à une centaine de kilomètres en aval, à Karzas. Située sur la rive gauche de l'oued Saoura, dans l'étroite avenue que forme ce lit fluvial entre deux mers de sable, à l'est l'Erg, à l'ouest les dunes d'Iguidi, Karzas est aussi un lieu d'étape nécessaire pour les voyageurs qui descendent des hautes vallées marocaines et algériennes du bassin supérieur ou qui remontent les plaines de Touat parsemées d'oasis. Placée ainsi sur le grand passage du désert, Karzas serait exposée à toutes les attaques, si du consentement unanime des peuplades elle n'était devenue ville neutre : ne pouvant être défen-

[1] H. Duveyrier, *Historique des Explorations au sud et au sud-ouest de Géryville.*

due, elle n'est attaquée par personne; aucune muraille ne l'entoure; tous ceux qui se présentent à la zaouya sont accueillis en hôtes, mais il est rare qu'ils arrivent les mains vides. Les marabouts de Karzas ont non seulement les revenus de leurs palmeraies, qui longent l'oued Saoura en un immense jardin et qui produisent d'excellentes dattes, entre autres une espèce qu'on ne trouve point ailleurs; ils possèdent aussi des troupeaux considérables, qu'ils peuvent laisser paître dans les steppes et les dunes des alentours, car les bêtes, marquées de leur signe, sont respectées de tous; enfin le trafic leur procure de grands bénéfices : ils sont les principaux intermédiaires du commerce entre l'Algérie et le Touat. Les marabouts de Karzas se marient presque tous avant l'âge de quinze ans. La direction de la communauté n'est pas héréditaire, comme dans toutes les autres zaouya, ce n'est pas le fils qui hérite de la dignité du père : le cheikh est toujours le doyen d'âge[1].

D'autres ksour se succèdent à Karzas dans la vallée du Saoura; un de ces bourgs, Oulad-Raffa, est même aussi considérable que la ville des marabouts : il est habité par des gens de la tribu des Ghenenma ou Ghenânema, — Rlnema d'après Rohlfs, — musulmans bien peu zélés, puisque, au lieu de jeûner eux-mêmes pendant le rhamadan, ils louent un individu qui se macère à leur place. Ce sont d'ailleurs de malheureux faméliques vivant de rapines, car presque toutes les cultures de la vallée appartiennent à quelques individus : la division du sol en grands domaines est aussi le fléau des oasis. Il ne serait pas difficile d'augmenter l'étendue des jardins dans la vallée, car si l'eau est rarement visible dans la coulière du Saoura, du moins la partie médiane des sables est toujours humide, et pour trouver le courant de filtration il suffit de creuser à quelques centimètres ou à quelques pieds de profondeur. Même en aval d'Oulad-Raffa, des collines de grès, qui resserrent le fleuve et dont la base forme barrage, ramènent l'eau à la surface; dans ce kheneg, dit Foum el-Khink, se trouvent des mares permanentes, des guelta, toujours pleines d'un liquide quelque peu saumâtre, mais cependant potable[2]. Au sud de ce défilé, des fogarat, alimentés par les eaux souterraines, ont été creusés avec succès en maints endroits, et de vastes espaces marécageux s'étendent dans les dépressions des dunes à l'ouest de l'oued Saoura. Une de ces sebkha est dominée par le ksar d'el-Ouguarta, peuplé de Beraber et de Zenata; plus à l'ouest, à peu près à moitié chemin de l'oued Saoura au Tafilelt, une autre sebkha

[1] G. Rohlfs, ouvrage cité.
[2] A. Coÿne, *Une Ghazzia dans le grand Sahara.*

est bordée d'une oasis de cinq ou six mille palmiers que parsèment les ksour de Tabelbelt.

Au sud de la grande sebkha de Gourara, les oasis se pressent entre les falaises occidentales du plateau et le cours de l'oued Saoura, appelé ici Messaoud. L'oasis d'Aouguerout (Ouaguerout, Ouguerout), habitée par les Kenafsa et les Oulad Abd el-Moulat, s'étend sur une trentaine de kilomètres au pied d'une ligne de hauteurs, percées de puits à galeries : sa ville principale se compose de deux quartiers, Charef et la zaouya de Sidi Aomar. Plus petite, l'oasis de Tsabit a plus d'importance stratégique et commerciale par sa situation sur la grande route des caravanes ; sa capitale, Brinken, est l'une des cités populeuses du Touat, bien qu'en 1848, lors d'une guerre civile entre les oasis, elle ait perdu la moitié de ses habitants et de ses palmiers. L'oasis de Sba, celle de Bouda et de Timmi se succèdent dans la direction du sud. Lors du voyage de Rohlfs, le groupe de vingt ksour qui constitue le Timmi était le plus prospère de tout le Touat ; sa capitale, Adrar, qui possède un marché permanent, jouit de ce privilège avec Timimoun, dans le Gourara, et la ville de Tamentit, située à 10 kilomètres au sud d'Adrar, de l'autre côté d'une saline dans laquelle ne s'amasse jamais d'eau. Tamentit, la plus grande cité du Touat, est une république indépendante, administrée par une djemâa de notables et par un cheikh. La population est non seulement musulmane, mais encore composée de khouan Taïbiya qui envoient régulièrement leurs offrandes au chérif d'Ouezzan ; cependant les habitants de Tamentit sont d'origine juive, comme ceux d'une grande partie des autres habitants du Touat. Convertis de force, devenus musulmans farouches, et presque changés en Nigritiens par le mélange des races, ils ont du moins gardé de leur origine hébraïque une grande habileté dans les affaires et beaucoup d'adresse à l'exercice de tous les métiers : bijoutiers, armuriers, serruriers, cordonniers et tailleurs ont ouvert boutique dans le bazar et ne travaillent pas moins bien que leurs confrères des villes du Maroc et de l'Algérie. Dans la cour de la kasbah de Tamentit, les indigènes montrent avec orgueil une « pierre tombée du ciel », bloc noir et brillant, qui est probablement un météorite : la tradition dit qu'elle était jadis d'argent et qu'elle s'est transformée en fer, sans doute par l'effet de la corruption des hommes.

Au sud de Tamentit, les oasis, qui portent ici spécialement le nom de Touat, puisque l'on appelle plus au sud Blad Sâli et Blad Reggan, se continuent le long de l'oued Messaoud jusqu'à Tilloulin et Taourirt, au confluent d'un autre oued venu des plateaux de l'orient. Cette région est l'une des plus peuplées de la région des palmeraies; mais au delà s'étend

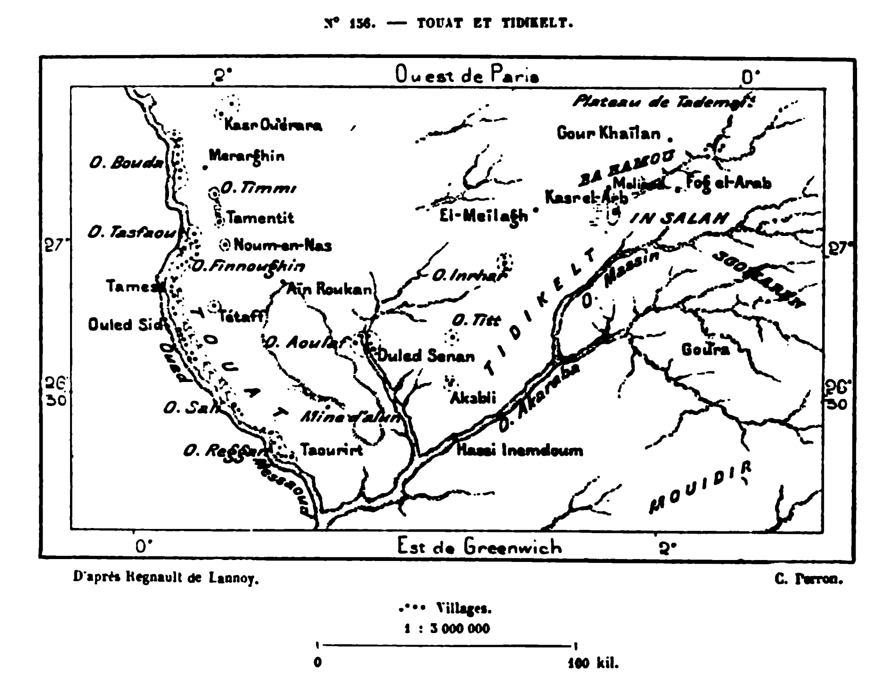
le désert, au milieu duquel se perd la vallée, soit dans une dépression saline, ainsi que les Touatia le dirent à Rohlfs, soit dans une gorge qui l'unirait au lit du Teghazert, le fleuve du versant méridional de l'Ahaggar. D'après MM. Pouyanne et Sabatier, qui ont recueilli les rapports d'un grand nombre d'indigènes, ce cours d'eau, interrompu seulement par un cordon de dunes, franchissable en moins de deux heures, appartiendrait au bassin fluvial du Niger et s'unirait à lui par des marais qui se vident et s'emplissent tour à tour. Mais de ce côté il n'y a plus de ksour, seulement, à de grandes distances, des campements de Touareg, à côté de « points d'eau », comme Inzize et Timissaou.

C'est à l'est du Touat proprement dit, au delà d'un causse pierreux d'environ 12 kilomètres de largeur, que recommencent les archipels d'oasis. Là se groupent les ksour du Tidikelt, Aoulaf, Titt, Akebli, fameux dans tout le Sahara comme marché d'esclaves noirs et lieu de rendez-vous pour les marchands qui vont en caravane au Soudan ; on exploite des mines d'alun dans le voisinage. Les palmeraies les plus importantes sont celles d'Insalah (l'Aïn-Salah ou les « Sources de la Paix » des Arabes), situées dans la partie orientale du Tidikelt. Là plusieurs ksour s'alignent du nord au sud, sur la rive d'une sebkha et à la base d'une chaîne de dunes, dominant la saline du côté de l'est. Des puits à galeries, dans lesquelles s'amasse l'eau qui suinte des sables, suffisent à l'entretien des palmeraies, et même on a pu récemment accroître de beaucoup l'étendue des cultures, aux dépens de la sebkha et de fourrés d'arbustes improductifs ; au Touat comme dans le reste du Sahara, la terre appartient à celui qui y creuse des puits, qui les entretient et « vivifie » le sol, mais ce travail ne peut être entrepris que par l'ensemble d'une tribu ou par de grands chefs. Dans l'oasis d'Insalah, c'est la grande propriété qui l'emporte : le cheikh, d'autres membres de sa famille ont chacun des milliers de palmiers et s'entourent de clients par centaines qui mangent leur pain et défendent leurs querelles. On utilise avec soin dans le Touat les engrais humains, surtout dans les oasis où prévaut le régime de la petite propriété : comme les Chinois des bords du Yang-tse-kiang, les cultivateurs touatia établissent au coin de leur jardin des latrines à l'usage des passants.

Un des ksour septentrionaux de l'oasis est celui de Meliana ou Miliana, dans lequel pénétra M. Soleillet, en 1873. Le village principal, Ksar el-Arb ou Ksor el-Arb, est au sud : c'est là que réside le cheikh, personnage très puissant, grâce à ses richesses, aux traditions héroïques de la famille des Boudjouda dont il est le représentant, au patronage qu'il exerce sur les Touareg du voisinage et à la protection qu'il accorde aux caravanes.

Sa tribu, celle des Oulad Ba-Hamou, dispose d'un certain nombre de chevaux, ce qui lui assure la supériorité dans les combats, et depuis longtemps il arme ses guerriers de fusils. Les Ba-Hamou sont Arabes, de même qu'une autre tribu, celle des Oulad-Mokhtar ; mais le fond de la population est berbère et parle un idiome rapproché du targui ; on trouve en outre dans le Tidikelt, et surtout dans l'oasis d'Insalah, des gens appartenant à toutes les races de l'Afrique du nord. La tribu des Oulad Sidi-Cheïkh y a fondé quatre villages ; des marchands, des fugitifs de Timbouctou, du Haoussa,

N° 156. — TOUAT ET TIDIKELT.



D'après Regnault de Lannoy. C. Perron.

Villages.
1 : 3 000 000
0 — 100 kil.

de Ghadâmès, de Rhât, des Beni-Mzab y vaquent à leurs affaires, les nègres y sont nombreux, et toute une société d'affranchis, que cependant l'on ne considère pas comme tout à fait libres, y constitue la caste des Atrya[1]. Enfin, les Touareg, qui « paraissent et disparaissent comme des esprits », disent les Touatia, viennent en automne échanger contre des dattes de la viande d'antilope et de gazelle ainsi que d'autres menues denrées. Quelques-uns, surtout des femmes, demandent aux docteurs des zaouya de leur enseigner les versets du Coran et de leur faire comprendre les mystères de la langue arabe : la plupart des Touareg sont des Ahaggar et surtout des Sgomaren, originaires des plateaux de Mouidir. Pendant leur séjour dans l'oasis ils se construisent de petites huttes en branches de palmier, sur le

[1] P. Soleillet, *Algérie, Mzab, Tildikelt.*

modèle des huttes de cuir qu'ils habitent sur les hauteurs ; leurs vêtements, la chemise et les pantalons, sont aussi de cuir ; seulement leur haïk est de laine ou de coton comme celui des autres Touareg. Les Sgomaren se distinguent de tous leurs frères de race par leur zèle religieux : aussi se disent-ils Arabes, quoique Berbères de race pure.

L'esprit de caste est assez développé chez les Touatia du Tidikelt et les représentants des diverses races s'y mélangent peu : les chorfâ ne prennent que des femmes appartenant à des familles chérifiennes : les Arabes, les Berbères, les Atrya se marient entre eux. Chez les femmes du pays l'obésité est très en honneur ; les jeunes filles s'engraissent, comme leurs sœurs du Karagoué et de tant d'autres pays africains, en se gorgeant de lait et de beurre, et dès l'âge de vingt ans elles deviennent si grosses qu'elles peuvent à peine marcher[1].

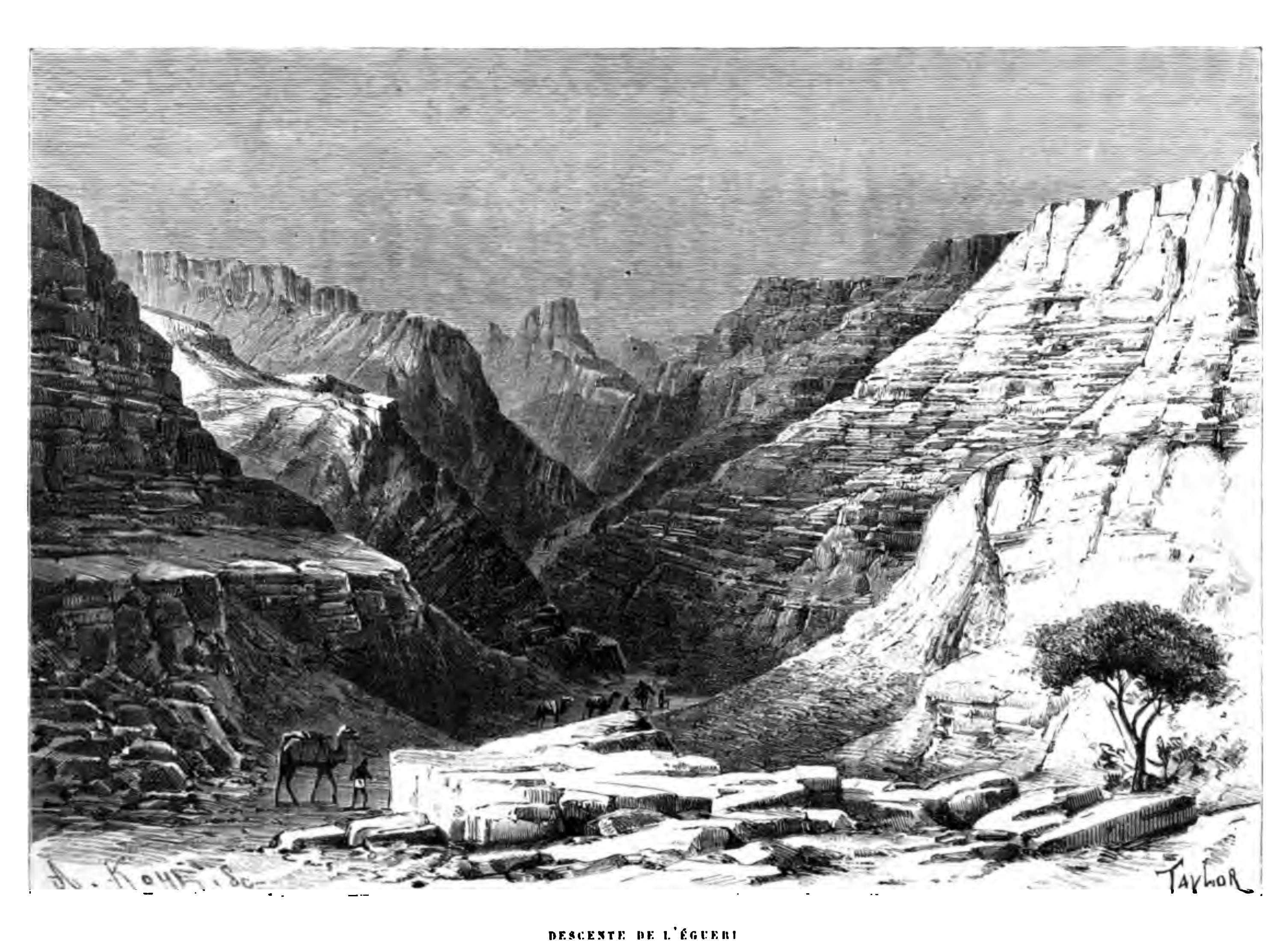
VI

AÏR ET PLATEAU DES AOUELLIMIDEN

Au milieu de l'espace qui sépare les montagnes de Tibesti et le grand coude du Niger, les massifs élevés de l'Aïr (Ahir en arabe), entourés de tous les côtés par les sables et les plateaux rocheux, forment un système orographique distinct, alignant ses hautes croupes dans la direction du nord au sud. Ce pays montueux, l'Asben ou Absen des Nigritiens et certainement l'Agésimba de Ptolémée, n'a encore été visité que par une seule expédition européenne, celle de Richardson, Barth et Overweg, en 1850. Les voyageurs, venus de Rhât, avaient franchi la crête médiane du Sahara par le plateau déchiré des Azdjar et la gorge d'Egueri, puis, quittant la région des grès pour entrer dans celle des granits, ils avaient suivi la direction du sud-ouest et du sud pour atteindre les puits d'Asiou, l'un des « points d'eau » les plus importants du désert : c'est là que se rencontrent

[1] Ksour du Touat et de l'oued Saoura dont la population est indiquée par les voyageurs :

Karzas (oued Saoura)	2 000	habitants, d'après Rohlfs.		
Oulad-Raffa (oued Saoura)	2 000	»	»	»
Cheroum (Gourara)	300	maisons	(1 300 hab. ?),	d'après Coÿne.
Charef et zaouya Sidi Amoar (Aouguerout)	400	»	(2 000 hab. ?),	»
Brinken (Tsabit)	3 000	habitants d'après Rohlfs.		
Adrar	2 500	»	»	»
Tamentit	6 000	»	»	»
Taourirt	600	maisons	(3 000 hab.),	d'après Sabatier.
Tilloulin	600	»	(3 000 hab.),	» »
Ksar el-Arb (Insalah)	1 550	»	»	»



DESCENTE DE L'ÉGUERI

Dessin de Taylor, d'après Barth, *Reisen und Entdeckungen*.

les chemins de Ghadâmès, du Tibesti, du Touat et d'Agadès. Quatre puits, dont l'eau est assez abondante, mais ferrugineuse et d'un goût désagréable, y sont creusés dans une plaine unie : deux de ces puits appartiennent aux Touareg-Azdjar, les deux autres sont tenus pour la propriété des habitants de l'Aïr, et d'après une convention, qui n'est point observée, les propriétaires respectifs des eaux devraient s'abstenir de tout acte de guerre au delà des limites de leur domaine. Toutefois c'est au sud de la ligne de démarcation, dans le territoire de l'Aïr, que Barth et ses compagnons, quoique sous la protection de guides mahométans, furent attaqués et dépouillés par les Azdjar.

Les massifs d'Aïr occupent une étendue considérable. De la vallée de Tidik, ouverte au nord-ouest du groupe septentrional des monts comme un fossé de circonvallation autour d'une forteresse, jusqu'aux montagnes de Baghsen, borne terminale de la haute région, la distance en droite ligne est d'environ 200 kilomètres; de l'est à l'ouest, la largeur varie d'une soixantaine à une centaine de kilomètres : l'ensemble du système peut être évalué à 15 000 kilomètres carrés. Le granit paraît être la roche dominante, mais Barth et ses compagnons aperçurent aussi des grès, et de même que les montagnes du Tibesti, celles d'Aïr ont aussi des basaltes. Se dressant au milieu de plaines dont l'altitude moyenne est de cinq à six cents mètres, les rochers de l'Aïr dépassent quinze cents mètres par quelques-uns de leurs sommets. La cime la plus élevée, pyramidant vers l'extrémité nord-occidentale du massif, est le Tengik ou Timgé : Barth en évalue la hauteur entre 1650 et 1800 mètres. Vers le milieu du système orographique, l'Eghellât aurait 1350 mètres, et les deux massifs terminaux, le Dôghem et le Baghsen, atteindraient au moins la même altitude : passant au pied des roches basaltiques du Dôghem dans une gorge profonde, Barth crut même d'abord que cette montagne était la plus haute de tout l'Aïr. Dans l'intérieur et sur le pourtour de la région ne se sont formées nulle part de vallées comparables à celles de l'Europe : ce sont des gorges, des ravins, formant une sorte de chebka ou « filet » comme les lits torrentiels du Mzab; mais ces ravins, que des eaux furieuses parcourent après les averses de septembre et d'octobre, ne se terminent point par des lits fluviaux : ou bien elles se perdent dans l'uniforme étendue des sables ou des hamâda, ou bien elles aboutissent à quelque cirque de rochers dans lequel l'eau de pluie, retenue en lacs temporaires, s'évapore peu à peu. L'aspect général de l'Aïr est celui d'un massif que les eaux n'ont pas encore découpé en une chaîne régulière de monts avec chaînons latéraux et vallées transversales. De

même que dans le Fezzân, les dépressions sont les seuls espaces cultivables : les roches intermédiaires n'offrent que des escarpements arides.

Par sa végétation, l'Aïr n'est pas uniquement une montagne saharienne : quelques plantes témoignent de la proximité du Soudan. Les creux les plus fertiles ont de véritables forêts, où dominent les mimosées; les fourrés de palmiers-doum y sont communs et les herbes des pâturages sont assez abondantes pour que les habitants puissent se livrer, non seulement à l'élève des chameaux, mais aussi à celle des zébus, qui leur servent à la fois de bêtes de somme et de montures; mais ils n'ont point de brebis et les chevaux sont très rares; sur tous les talus herbeux, les chèvres paissent en multitudes. La plupart des villages ont leurs bouquets de dattiers et leurs champs de millet (*pennisetum typhoideum*); mais les cultures sont loin d'être aussi étendues qu'elles pourraient l'être; tandis que dans le Soudan on sarcle le sol, les rares agriculteurs d'Aïr, les derniers dans la direction du sud, se servent encore de la charrue; la grande majorité des Asbenava se compose de pasteurs et de commerçants. Les nègres soudaniens fournissent une grande partie des céréales nécessaires à leur entretien.

Le lion, qui manque dans les monts orientaux du désert, se rencontre fréquemment dans l'Aïr, parfois même en groupes; c'est une espèce dépourvue de crinière, comme le lion de l'Inde, et qui paraît différer de l'espèce du Sénégal. Le léopard est moins commun et plus redouté des indigènes; quant aux hyènes, elles sont fort rares, mais les chacals rôdent en foule autour des camps; les sangliers gîtent dans les fourrés et des singes s'aventurent dans les bouquets d'arbres à proximité des maisons. Diverses espèces d'antilopes, les unes originaires du Sahara septentrional, les autres venues du Soudan, parcourent les plaines environnantes et pénètrent dans les gorges de l'Aïr. Le monde des oiseaux n'est représenté que par un petit nombre d'espèces, mais chacune par des myriades d'individus; les tourterelles, les pintades sont les volatiles les plus communs. Quoique très richement pourvu de vie animale, relativement au reste du Sahara, le massif d'Aïr est presque désert en proportion de la zone des steppes qui s'étend au sud, en bordure du Soudan, séparée de l'Aïr par le plateau aride et nu de l'Abadardjen. « Ces steppes, dit Barth, sont la véritable patrie de la girafe et de l'antilope leucoryx à longues cornes; les autruches y vivent en troupeaux; partout le sol, redouté des chevaux, est percé de galeries, où se terre l'informe « orycteropus æthiopicus ».

De même que la flore et la faune, la population de l'Aïr témoigne de

la lutte et du croisement des races entre le Sahara et le Soudan : Berbères et Nigritiens se sont disputé la possession du pays. Les anciens Goberaoua, que la tradition dit avoir été les maîtres de l'Aïr, auraient été des Berbères noirs constituant une des familles aristocratiques de la nation nègre des Haoussa. Puis seraient venus d'autres conquérants, Berbères d'origine et descendus des montagnes du nord : ce sont les Kel-Gherès, c'est-à-dire les « gens de Ghérès », et les Itissan, classés par Ibn-Khaldoun parmi les tribus de la puissante confédération des Sanhedja. Ces vainqueurs d'autrefois sont maintenant parmi les vaincus : refoulés des montagnes de l'Aïr dans la première moitié de ce siècle, ils se rejetèrent dans les plaines à l'ouest et au sud-ouest, sur un territoire que leur cédèrent les Aouellimiden. Les Kel-Ghérès et les Itissan sont au nombre des Berbères dont on vante le plus la force, la grâce et la beauté : ils ont le teint relativement peu foncé et se vantent de la pureté de leur sang; ils passent pour très braves et, quoique beaucoup moins nombreux que les possesseurs actuels des montagnes de l'Aïr, ils ont sur eux un avantage, celui d'être presque tous cavaliers, tandis que leurs ennemis montent principalement à chameau. Les guerriers qui combattent à cheval ont beaucoup plus de liberté et de prestesse dans leurs mouvements : ils font corps avec leur monture[1].

Les dominateurs de l'Aïr ou Asben, appelés Asbenava par les Soudaniens, se disent eux-mêmes Kel-Owi ou « Gens d'Owi », d'après un lieu d'origine que les historiens n'ont pas encore retrouvé. Eux aussi sont Berbères et leur patrie est au nord de l'Aïr; ils appartiennent même à la fameuse nation des Aouràghen et peuvent se dire les « Africains » par excellence, s'il est vrai, comme le croient un grand nombre de savants, que le nom du continent soit emprunté à ces Aouràghen ou Aourîgha[2]. Mais ces Berbères ne sont pas de race pure. D'après la tradition, les Kel-Owi, s'engagèrent, lors de la conquête du pays, vers 1740, à épargner la vie des noirs indigènes et, en témoignage de l'alliance, leur chef devait être, de père en en fils, tenu d'épouser une femme noire. La plupart des guerriers en firent autant, et maintenant les Kel-Owi, d'ailleurs restés « Gens du Voile » comme les autres Touareg[3], ont pour la plupart une couleur très foncée et leurs traits ressemblent à ceux des Nigritiens du Haoussa; ils ont aussi

[1] Barth, *Reisen und Entdeckungen in Nord- und Central-Afrika.*
[2] Carette, *Origine et migration des principales tribus de l'Afrique;* — Tissot, *Géographie comparée de la province romaine d'Afrique;* — Vivien de Saint-Martin, *Nouveau Dictionnaire de Géographie universelle.*
[3] Richardson, *Narrative of a Mission in Central Africa.*

pris leur caractère; comme eux ils sont gais, aimables, bienveillants. « La race des esclaves s'est mêlée à celle des hommes libres, » disent les Touareg restés purs et ils donnent aux Kel-Owi le nom d'Ikelan, c'est-à-dire « Esclaves ». L'ancienne langue berbère, l'aouraghiyé, corrompue maintenant, est mélangée de mots et de tournures haoussa et la plupart des Kel-Owi parlent à la fois les deux langues. Il est aussi de ces Berbères qui ont oublié le parler de leurs aïeux : ainsi les gens d'Agadès, dans la région sud-occidentale de l'Aïr, appartiennent à la zone glossologique du Songhaï, l'idiome nigritien de Tombouctou. Mais les vieilles coutumes du matriarcat se sont maintenues chez les Kel-Owi : en Asben, ce n'est point le mari qui mène l'épouse dans son village, il la suit chez ses parents; l'ordre de descendance à la propriété et au pouvoir ne se fait point du père au fils, mais bien de l'oncle au fils de la sœur; des coutumes analogues se retrouvent aussi bien chez des tribus berbères que chez des peuplades nigritiennes[1].

Outre les Berbères purs et ceux qui de génération en génération se marient avec des femmes noires, il existe aussi dans l'Aïr, mais principalement dans les régions avoisinantes, au sud et au sud-est, une population croisée qui provient de femmes touareg mariées à des Nigritiens haoussa et songhaï. Ces métis, appelés Bouzaoué ou Abogelité, ont mieux conservé le type berbère que les Kel-Owi, mais ils sont plus noirs et de plus petite taille; on dit aussi qu'ils n'ont plus rien gardé de la fière attitude et du mâle courage qui distinguent les vrais Touareg. Enfin sur la grande route des caravanes qui se dirige de l'Aïr vers Kano, déjà dans la région des steppes, vivent les Berbères Tagama, « saints » qui s'habillent de blanc et qui disposent leurs cheveux en longues tresses, afin que tous les remarquent de loin. Pourtant ces marabouts scandalisent les honnêtes musulmans en faisant trafic de leurs femmes avec les voyageurs. C'est une de leurs industries traditionnelles, avec la chasse de l'antilope, l'élève des zébus et le transport du sel entre Bilma et Kano. Les Tagama reconnaissent comme la plupart des peuples de l'Aïr la suzeraineté de l'amanokal ou sultan d'Agadès. Pour les Kel-Gherès et les Itissan, cette suzeraineté n'est qu'une fiction et n'empêche nullement les guerres civiles : du moins indique-t-elle une sorte de lien national entre les éléments dispersés. La populatione total de l'Aïr et des territoires avoisinants qui reconnaissent de nom l'autorité de l'amanokal peut être évaluée à près d'une centaine de mille individus. En effet, les trois principaux groupes ethniques de la

[1] Barth, ouvrage cité.

contrée, les Kel-Owi, les Kel-Gherès et les Itissan peuvent mettre ensemble quinze mille hommes sous les armes, sans compter les esclaves; les Bouzaoué, les Tagama et d'autres petites peuplades ajoutent quelques milliers de personnes à l'agglomération des grandes tribus.

N° 1[illegible]. — Aïr.

Les bourgs du nord de l'Aïr, Seloufiet et Tintaghoda, qu'habitent des marabouts, ne sont que des amas de hangars, couverts en palmes de l'arbre doum. Quoique résidence d'un amanokal secondaire, Tintelloust, située à l'altitude de 577 mètres, sur un oued qui sépare complètement le massif du Timgé de celui du Boundaï, est aussi une agglomération de huttes; des arbres épars donnent à la plaine l'aspect d'un grand parc : c'est dans les environs que vivent les familles les plus nobles des Kel-Owi. Tintelloust est dépassée en population sédentaire par deux bourgades : au sud-est, Tafidet, groupe de trois villages, dont l'un est la résidence d'un prince jouissant du renom de sainteté, et au sud-ouest Assodi, que l'on dit avoir été jadis une ville très populeuse, contenant un millier de maisons et sept mosquées; environ 80 demeures y seraient encore habitées. Au sud de cette ville, la route des caravanes dépasse la superbe montagne de

Tehereta, aux parois abruptes terminées par un double cône, puis elle contourne à l'ouest les hauts escarpements du Dòghem et pénètre dans la vallée d'Aouderas, qui s'ouvre au sud-ouest des montagnes dans la région des plaines rocailleuses. Au nord du défilé de sortie, dans un morne cirque de rochers, se trouve un lieu saint par excellence, un msid ou lieu de prières, fondé en souvenir de la conversion des païens du Haoussa à la foi de l'Islam. L'enceinte sacrée se compose de pierres disposées régulièrement autour d'un espace d'une vingtaine de mètres en longueur : un acacia ombrage l'endroit où l'imam élève ses bras pour la prière. Nul musulman venu du nord ne néglige d'implorer Allah en passánt à côté du msid ou makam, célèbre dans tout le Sahara sous le nom de makam ech-Cheïkh ben Abd el-Kerim.

Autrefois la capitale de l'Asben était Tinchaman, ville de lettrés et de marchands, qui n'est plus maintenant qu'un village ruiné. La population et le commerce se sont portés à une quarantaine de kilomètres au sud dans la ville fameuse d'Agadès, la plus populeuse de tout le Sahara : d'après la tradition, elle aurait eu jadis autant de résidents que Tunis, et les mesures précises de Barth ont prouvé que la superficie de l'ancienne ville était bien suffisante pour contenir cinquante mille habitants. L'époque de la grande prospérité d'Agadès fut le commencement du seizième siècle : alors elle était le principal marché de la zone bordière du Sahara et commerçait directement avec Tombouctou et les cités principales du Soudan. Détruite à la fin du siècle dernier par les Touareg, elle s'est relevée de ses ruines, et lors du voyage de Barth elle comprenait de six à sept cents maisons habitées : sa population totale est de sept mille personnes, y compris les chefs de famille et les jeunes gens qui sont temporairement en voyage pour les intérêts de leur négoce. Des marchands étrangers résident aussi dans Agadès, notamment des gens de Touat, les trafiquants les plus habiles du Sahara, qui se livrent tous au commerce de détail : ce sont eux qui sont les entrepositaires des céréales achetées dans le pays des nègres. La diversité d'origine des habitants et leurs relations de commerce avec les pays environnants ont fait d'Agadès une ville polyglotte où se parlent également l'aourighiyé, le haoussa, le songhaï ; quant à l'arabe, il n'est compris que des lettrés, d'ailleurs assez nombreux ; près de trois cents enfants s'étudient dans les mosquées à réciter les versets du Coran.

Agadès est située à l'altitude d'environ 750 mètres, sur le rebord d'un plateau de grès et de granit, dont les eaux apportent des couches profondes

[1] Barth, ouvrage cité.

une certaine quantité de sel. La ville offre en plusieurs quartiers l'aspect d'un amas de ruines; des tertres, uniquement composés de décombres, entourent les maisons habitées. Le seul édifice remarquable d'Agadès est la « tour » par excellence, servant à la fois de minaret et de vedette; haute d'environ 30 mètres, elle est renflée vers le milieu comme les troncs de palmiers et s'amincit graduellement vers le sommet; mais ce qui donne le plus d'étrangeté à son aspect, ce sont les poutrelles en bois de doum que l'on a disposées en planchers de distance en distance pour consolider le pisé des murs et qui font saillie de plus d'un mètre en dehors. Agadès n'a qu'une bien faible industrie et presque tous ses artisans sont des femmes : ce sont elles qui fabriquent les objets en cuir et qui tissent les nattes; les fromages d'Aïr sont renommés dans tout le Sahara. Quant au commerce, il est toujours assez actif, mais il n'a de grande importance que pour le transport du sel : ce sont les Kel-Ghérès et autres Berbères de la contrée qui organisent les caravanes pour aller charger le sel à Bilma et le revendre aux Nigritiens au prix de 40 000 à 60 000 caouri pour une charge d'animal : ce convoi n'est jamais moindre de trois mille chameaux. Sur le marché d'Agadès même, la monnaie d'échange n'était, au temps de Barth, ni l'or, ni l'argent, ni les coquillages, ni les pièces d'étoffe : c'étaient les grains du pennisetum; mais il y a quarante années que le grand explorateur visita ces régions du Sahara et quarante ans sont un long espace de temps dans la vie des nations.

A l'ouest de l'Aïr et par delà les steppes qu'habitent les Kel-Ghérès et les Itissan, une région de hautes terres non encore visitée par les Européens occupe une superficie d'au moins 200 000 kilomètres carrés : son nom même, Adghagh ou Adrar, permet de croire que ce pays n'est pas un plateau à tables unies, mais qu'il est dominé par de véritables montagnes. Ces hauteurs, formant un massif comparable à celui de l'Ahaggar et du Tibesti, s'élèvent au nord et au nord-est du grand coude décrit par le cours du Niger, à l'ouest de la profonde vallée où suintent sous les sables les eaux de l'oued Tafassasset, connu sous le nom de Balloul Basso dans sa partie inférieure, voisine de son confluent avec le Niger. Le versant méridional des monts de l'Adghagh se trouve déjà dans la zone des pluies régulières; les vents qui se dirigent vers le nord, comprimant leurs nuées sur le flanc des montagnes, apportent une quantité d'eau considérable et souvent des grêles dans les vallées; par sa base l'Adghagh appartient au Sahara, par ses pointes au Soudan. Le pays d'Adghagh, riche en pâturages, en arbres qui croissent le long des ruisseaux, pourrait devenir une « Suisse africaine », propre non seulement à l'élève du chameau, mais aussi à celle

du bétail, et des habitants, par centaines de milliers, pourraient cultiver les terres alluviales à l'issue de ses gorges[1]. Il se trouve actuellement au pouvoir de Touareg dont les diverses tribus sont comprises sous le nom général d'Aouellimiden et qui se disent originaires des contrées du Sahel saharien : leurs ancêtres vivaient dans les plaines occidentales, mêlés aux Oulad-Delim, auxquels ils s'apparentèrent par les alliances. Devenus les maîtres de l'Adghagh et des plaines environnantes, ils s'unirent à d'autres tribus berbères ou nigritiennes, puis, débordant de leur pays de montagnes par-dessus le Niger, ils pénétrèrent au loin dans le Soudan, et firent la conquête de royaumes nègres ; mais ils ont été partiellement conquis à leur tour au point de vue ethnologique et glossologique : un grand nombre d'entre eux ressemblent aux nègres Haoussa par le type du visage et dans leur langue se sont introduits beaucoup de mots et de tournures des idiomes nigritiens.

Les voyageurs parlent vaguement de peuplades non encore converties à l'Islam qui vivraient dans les montagnes des Aouellimiden. Ces aborigènes sont les Daggatoun ; ils parlent la même langue que les Touareg, mais ils ont le teint plus blanc et se marient exclusivement entre eux ; jamais pauvre Targui ne consentirait à donner sa fille à un riche héritier des Daggatoun. Ceux-ci n'ont de droits que par l'intermédiaire d'un patron targui, qui, moyennant impôt, consente à devenir leur « bouclier » ; quand la tribu part pour une expédition, les Daggatoun sont placés en avant. D'après le voyageur israélite Mardochée, ces clients des Aouellimiden seraient des Juifs, sinon de religion, du moins de race, et comme leurs frères ils s'occupent surtout de petit trafic[2]. Peu zélés dans leur foi et négligeant le jeûne et la prière, les Aouellimiden n'ont ni écoles, ni mosquées ; leur centre religieux est dans le Soudan : leurs marabouts sont les Bakkaï de Tombouctou et c'est à eux qu'ils envoient leurs offrandes, d'eux qu'ils reçoivent l'explication du Coran et les institutions nouvelles[3]. Ainsi l'ancien droit du matriarcat, d'après lequel l'héritage passe aux fils de la sœur, n'existe plus pour les marabouts des Aouellimiden ; il ne s'est maintenu que dans la population civile. D'ailleurs les mœurs des Touareg du sud diffèrent peu de celles des Touareg du nord. Les Aouellimiden vivent aussi sous la tente de cuir ou sous des nattes ; ils se divisent en nobles et en imrhad ou travailleurs asservis ; le labeur

[1] Pouyanne, *Note sur l'établissement de la carte de la région comprise entre le Touat et Tombouctou.*
[2] Mardochée ; — Léon Philippe ; — Duveyrier.
[3] M. Duveyrier, *les Touareg du Nord.*

est méprisé chez eux et des guerres incessantes les mettent aux prises avec leurs voisins, qu'ils soient frères de race, comme les Kel-Ghérès et les Itissan, ou de provenance étrangère, comme les riverains du Niger. Les pays qui entourent leur domaine ont été dévastés et des villes détruites. Aucun campement, aucun village de la contrée n'est signalé de nos jours par les marchands comme méritant le nom de ville; il ne reste qu'un nom de cité, celui de Tademakka, ou d'es-Souk, c'est-à-dire le « Marché » par excellence. Elle fut détruite dans la dernière moitié du quinzième siècle par un conquérant songhaï, mais la tribu qui la possédait s'est maintenue sous l'appellation de Kel el-Souk ou « Gens du Marché »; d'autres Tademakka, d'après M. Duveyrier, auraient fini, d'exode en exode, par se rendre dans la Tunisie, où ils se sont mêlés à la nation des Khoumir. Les ruines de Tademakka se trouvent dans un vallon boisé qu'enferment deux collines, au nord-ouest du pays d'Adghagh ; à l'ouest s'étend le formidable désert de Tanezrouft, mais dans le voisinage de Tademakka il paraît être moins large que dans la partie occidentale. C'est là que passerait, pense M. Pouyanne, le chemin le plus facile entre le Touat et Tombouctou.

VII

SAHARA OCCIDENTAL

A l'ouest de la dépression transversale qui s'étend du Sud Oranais au Niger et qui est occupée peut-être, dans toute sa longueur, par le lit fluvial du Messaoura, le Sahara n'offre point de puissant massif montagneux qui en fasse une région naturelle distincte. Dans son ensemble, cet immense pays, comprenant une surface qui dépasse deux millions de kilomètres carrés, n'est qu'une succession de dunes, de dépressions, de hamâda peu élevées, de chaînes rocheuses, de petites montagnes qui ne dépassent guère la hauteur de 500 mètres. Les riverains de l'oued Saoura donnent à tout le désert occidental, qui occupe pourtant une largeur de plus de 1000 kilomètres, le nom de Sahel ou « Littoral », comme si ce n'était qu'une simple plage maritime.

La partie septentrionale de cette région du Sahara est occupée surtout par des causses et des dunes ; les collines n'y forment que de petits massifs, perdus comme des îlots dans la mer. Au sud de l'oued Drâa, les routes des caravanes qui se dirigent vers Tombouctou ne traversent d'abord que des hamâda, d'une hauteur moyenne de 375 à 400 mètres, séparées les unes des autres par des ravins dont les lits s'inclinent tous dans la

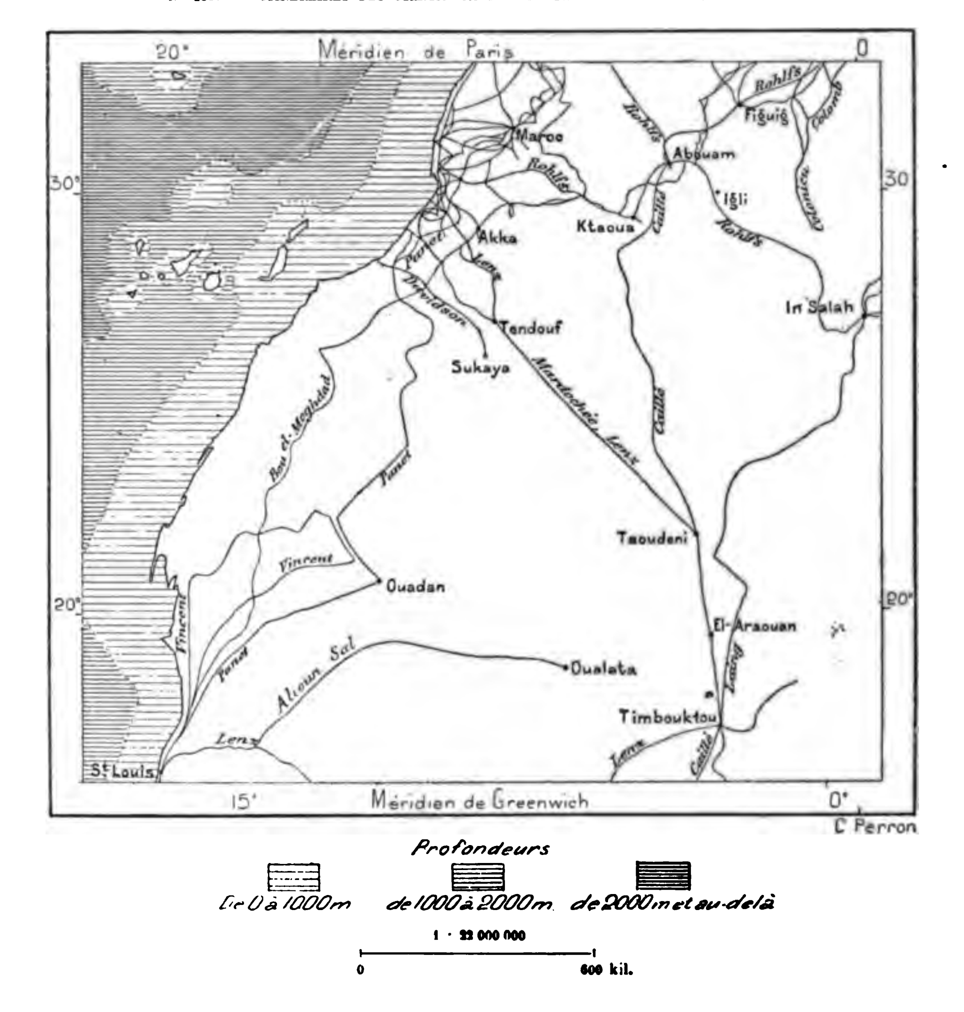
direction de l'ouest. La surface des plateaux consiste presque partout en formations paléozoïques, revêtues de terrains modernes que l'érosion a découpés de la manière la plus bizarre en forme de tours et de murs crénelés. Quelques serir sont couverts comme d'une mosaïque consistant en myriades de petits cailloux de quartz, agates, opales et chalcédoines. Au sud de ces plateaux s'étend comme un bras de mer, orienté dans le même sens que l'Atlas, c'est-à-dire du nord-est au sud-ouest, le grand Erg de l'Iguidi, qui commence en vue du Touat, sur la rive occidentale de l'oued Saoura. A l'endroit où le voyageur Lenz traversa les chaînes de dunes, à l'est du puits fameux de Bel-Abbas, rendez-vous des caravanes, le mouvement général des sables se fait du nord-ouest au sud-est, à en juger par l'orientation des dunes, dont la longue pente se tourne vers le vent de la mer, tandis que le talus rapide regarde vers l'intérieur du continent[1] : le courant atmosphérique dominant dans ces régions est une brise marine provenant de la déviation du vent alizé régulier. La hauteur moyenne des dunes de l'Iguidi est d'une centaine de mètres, mais de nombreuses crêtes s'élèvent plus haut encore. De petits points noirs parsèment le sable des dunes : ce sont des cristaux de la roche désagrégée.

Au sud de la chaîne des sables, les montagnes d'el-Eglab, massifs de granit et de porphyre, se dressent à trois et quatre cents mètres au-dessus de la plaine, — hauteur prodigieuse en apparence par le contraste avec l'uniforme étendue qui les entoure. — A l'est se prolonge jusqu'à une distance inconnue la région du Tanezrouft, redoutée des caravanes à cause du manque d'eau, tandis qu'au sud serpente le lit d'un torrent, dit oued Sous, comme la rivière de la frontière marocaine, et présentant parfois un petit filet liquide. Au sud de l'oued Sous saharien, il faut traverser encore d'autres régions sablonneuses, bras d'une mer de sables qui se continue vers l'ouest à des centaines de kilomètres : c'est la région indiquée sur les cartes sous le nom de Djouf ou « Creux »; toutefois M. Lenz n'entendit point ce nom, si ce n'est appliqué à un ravin, l'oued el-Djouf. La route du Maroc à Tombouctou descend dans la partie orientale de cette dépression, mais nulle part son altitude n'est inférieure à 120 mètres; peut-être, vers l'ouest, le Djouf est-il moins élevé, mais on n'a point de raison de supposer que son niveau descende en contrebas de la surface océanique et le projet qu'un spéculateur avait conçu de creuser un canal pour former en cet endroit une « mer intérieure[2] » dont la superficie était évaluée d'avance

[1] Oskar Lenz, *Timbuktu.*
[2] Donald Mackenzie, *The flooding of the Sahara.*

à 90 millions d'hectares, près de deux fois la surface de la France, ne repose que sur une fantaisie, dépourvue de toute confirmation géographique. La région du Djouf est la partie la moins connue du Sahara de l'occident; comme le désert libyque, cet espace reste en blanc sur les cartes : aucun itinéraire d'explorateur, aucun chemin de caravanes ne sont

N° 158. — ITINÉRAIRES DES PRINCIPAUX EXPLORATEURS DU SAHARA OCCIDENTAL.



tracés dans cette immense étendue de plus de 300 000 kilomètres carrés

A l'ouest du Djouf et des dunes redoutées de Maghter, un massif de rochers apparaît au milieu du désert : on lui donne le nom d'Adrar (Aderer), la « Montagne », comme à tant d'autres groupes de hauteurs qui se trouvent en pays berbère : son appellation spéciale est celle de Temar. Mais cette « montagne » du Sahara occidental ne peut se comparer aux autres Adrar de la Berbérie et des régions centrales du désert : ce n'est en

réalité qu'un pays rocailleux, se rattachant par son extrémité méridionale aux plateaux accidentés du Tagant et dressant quelques saillies à 75 et 90 mètres de hauteur au-dessus des espaces sablonneux qui les entourent[1]; d'après la description qu'en ont faite trois jeunes pèlerins de l'Adrar à M. Masqueray, c'est « une île longue et resserrée entre des plaines de sable dont l'aspect est celui de la mer et dont le sol mobile roule comme les flots[2]. » Mais ces terrains sableux qui servent de piédestal à la « montagne » seraient assez élevés, s'il est vrai qu'au nord de l'Adrar, à la descente du plateau d'el-Aksabi, les berges extérieures aient de quatre à cinq cents mètres de hauteur[3]. Souvent des chameaux, descendant de ces escarpements abrupts, roulent et se brisent au bas de la falaise.

Plusieurs autres montagnes, soit en chaînes, soit en îlots, sont éparses au nord et à l'ouest de la « Montagne » par excellence. La plupart sont composées d'assises de grès. Les plus remarquables, d'après la description de Panet, sont les roches d'el-Guenâter, c'est-à-dire des « Ponts » ou des « Arcades », situées à peu près à moitié chemin entre les sommets de l'Adrar et la vallée de l'oued Drâa : ce sont des roches de basalte entre lesquelles des blocs restent suspendus comme les clefs de voûte d'arches prodigieuses. A l'ouest de l'Adrar, le massif le plus considérable est celui de l'Adrar Settouf ou « Mont des Coquilles », autour duquel se développe la partie la plus avancée du littoral saharien, du cap Barbas au cap Blanc; la côte elle-même est formée de falaises peu élevées, renfermant aussi beaucoup de coquillages d'espèces qui vivent encore pour la plupart dans la mer voisine[4]. Au nord du mont des Coquilles s'étendent les vastes plaines de Tiris, formant une espèce de pavé granitique, percé çà et là de roches aiguës, « qui servent d'observatoires aux moufflons et aux hommes ». Le sable qui résulte de la décomposition des granits nourrit des herbes aromatiques, fort appréciées des chameaux[5].

Le voisinage de la mer et de la zone des pluies régulières tropicales assure au Sahara occidental une quantité d'eau suffisante pour que cette contrée ne soit pas complètement dépourvue d'un réseau, sinon de rivières, du moins de lits d'écoulement. Au sud de l'oued Drâa, qui reçoit toute une ramure de ravins latéraux, un autre lit de torrent s'incline vers l'Atlantique et se termine entre les parois des falaises

[1] Vincent, *Voyage dans l'Adrar*, *Tour du Monde*, 1861, liv. 56.
[2] *Bulletin de la Société de Géographie commerciale de Paris*, mars et avril 1880.
[3] Léopold Panet. *Revue Coloniale et Algérienne*, novembre-décembre 1850.
[4] Pomel, *Le Sahara*.
[5] Vincent, Masqueray, mémoires cités.

par une large ouverture, dite Boca Grande par les pêcheurs des Canaries : c'est l'oued Chibica des Arabes, et c'est là que s'élevait probablement l'ancienne Santa-Cruz de Mar-Pequeña. M. Mackenzie proposait d'y creuser l'entrée du canal qui déverserait les eaux de l'Océan dans la dépression imaginaire du Djouf, par-dessus le seuil de séparation des eaux. De 300 à 350 kilomètres du rivage atlantique, il existe en effet un faîte de partage parallèle à la côte : d'une part les eaux de pluie s'écoulent vers la mer par les ravins, de l'autre elles descendent au sud-est et se perdent sous les dunes d'Iguidi, pour reparaître en fontaines ou former de petites guelta, c'est-à-dire des mares et des salines. Au sud de la Boca Grande, un seul bassin fluvial offre une grande étendue : c'est la Sakiet el-Homra ou la « Coulée Rouge », que l'on a parfois désignée comme la limite officielle de l'empire marocain, quoique à 500 kilomètres de la véritable frontière. Quant au massif de l'Adrar, il possède aussi son petit système hydrologique distinct. Des chaînes de rochers qui limitent à l'est l'ensemble du massif descendent des sources suffisantes pour alimenter deux rivières, dont le cours est parallèle à l'axe des rochers, dans la direction du nord-est au sud-ouest. La rivière du nord s'arrête dans une dépression où ses eaux s'étalent et s'évaporent; la rivière du sud semble continuer la première, son origine se trouvant dans la même vallée. Ce cours d'eau, sur le bord duquel vivent presque tous les habitants de l'Adrar, échappe à la région des montagnes et va se perdre au sud dans un marais du désert[1].

La côte, dont les falaises et les dunes s'écartent de distance en distance pour livrer passage aux eaux torrentielles, est une des plus dangereuses de l'Afrique et l'on comprend l'anxiété des marins portugais du quinzième siècle, que leurs instructions forçaient à suivre de pareils rivages, déjà vus avant eux par les Phéniciens et par les Dieppois. Le cap Noun ou « Non » était ainsi nommé, disaient les marins en jouant sur le mot, parce que la mer répondait « Non » au navire qui voulait passer plus avant; il eût été impie de vouloir le doubler; ceux qui y étaient allés blancs en étaient revenus noirs, prétendait la légende[2]. De ce cap redouté au cap Juby, du cap Juby au Parchel ou Bojador, du Bojador au cap Blanco, sur un espace de 1200 kilomètres environ, l'aspect du littoral change à peine : les saillies des promontoires ne sont que faiblement marquées, les hauteurs du continent ne sont que des tables régulières ou des collines de sable. Les dunes grises, les plages rendues indistinctes par l'embrun

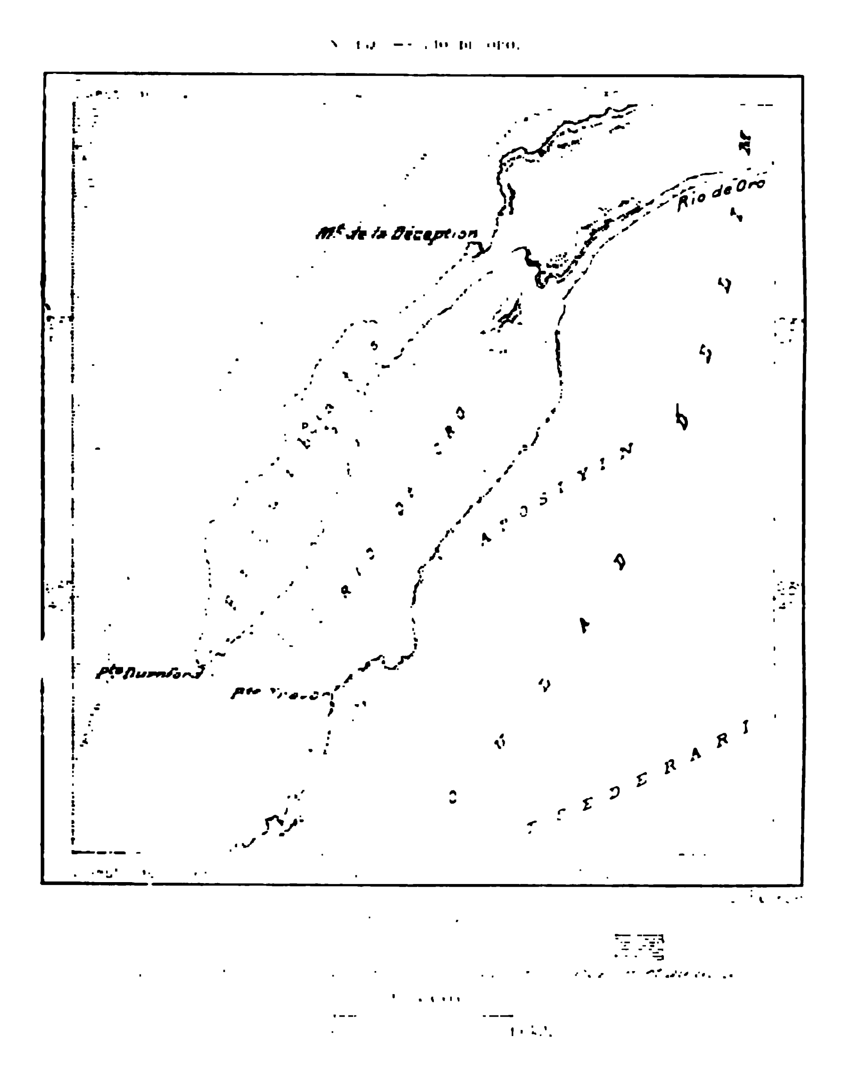
[1] Em. Masqueray, mémoire cité.
[2] Juan de Barros; — Alcalà Galiano; — O. Peschel, *Geschichte der Erdkunde.*

des brisants, n'offrent guère de végétation qui repose le regard et qui annonce le voisinage de l'homme. La mer brise jusqu'à plusieurs kilomètres au large; parfois même, quand souffle le vent d'ouest, la première crête d'écume se forme par 16 mètres de fond. D'octobre en avril, les navires évitent soigneusement ces parages, que pas un phare n'éclaire encore, où la terre est presque constamment enveloppée d'une brume épaisse et où les vents soulèvent en quelques heures des lames monstrueuses. Pour les navires à voiles, l'endroit le plus dangereux de la côte saharienne est l'espace compris entre Boca Grande et le cap Juby : le courant qui longe le littoral africain du nord au sud et qui d'ordinaire suit la côte à distance, ayant sa plus grande force à une dizaine de kilomètres de la rive, se porte aussi directement vers le littoral, entraînant les embarcations : les naufrages ont été fort nombreux dans ces parages. La vitesse ordinaire du courant côtier est d'un kilomètre par heure : près du cap Juby, elle dépasse deux kilomètres, peut-être à cause du voisinage des îles Canaries qui rétrécissent le lit du courant[1]. Les abris sont rares sur la côte saharienne; cependant vers le milieu des plages qui s'étendent du cap Bojador au cap Blanco une longue baie s'est ouverte parallèlement à la mer en pénétrant par une brèche dans un repli des berges côtières : c'est le rio de Oro ou la « rivière d'Or », ainsi nommée parce que les Portugais s'y procurèrent par troc un peu de poudre d'or en 1442 : ils crurent avoir trouvé ce « Pactole » qu'on disait se ramifier avec le Nil dans l'intérieur de l'Afrique[2]. L'entrée en est difficile et les marins qui y pénètrent par un mauvais temps sont exposés à y mourir de faim, la barre les empêchant d'en sortir[3].

Ayant sa part de pluies, le Sahara occidental n'est donc point dépourvu de végétation; il a ses oasis comme les autres régions du désert. Même au milieu des dunes, les lèdes sont parsemées de touffes d'herbes et les bergers y mènent paître leurs chameaux. Dans la partie méridionale du Djouf, de vastes étendues sont couvertes d'alfa : ce sont les régions appelées el-Miraïa ou « le Miroir », sans doute parce que les couleurs mates et les reflets argentés se succèdent sur la mer d'alfa lorsqu'elle ondule sous le souffle du vent[4]. Ces plaines d'alfa indiquent le voisinage de la région des steppes, lisière du Soudan qui lui succède au sud, avec ses forêts d'acacias et de mimosées. L'Adrar, qui appartient déjà à cette zone intermédiaire,

[1] Arlett, *Journal of the Geographical Society*.
[2] Oscar Peschel, *Geschichte der Erdkunde*.
[3] Em. Bonelli, *Boletin de la Sociedad Geografica de Madrid*.
[4] O. Lenz, *Timbuktu*.

est rempli de gommiers, si nombreux, qu'on « donnerait la gomme pour rien à ceux qui voudraient aller l'y chercher[1] ». C'est dans ces régions que commence à se montrer le zèbre ; mais un des animaux les plus communs de cette région du Sahara est l'autruche. Il n'est pas nécessaire,



pour la forcer, d'y employer plusieurs relais de bons chevaux, ou de les poursuivre à mehâri. Cet oiseau souffre tellement de la chaleur, qu'il se laisse gagner de vitesse au grand soleil par un cheval ordinaire : le chasseur tire l'animal à bout portant. Sur le bord de la mer, les pêcheurs de la tribu des Oulad Bou-Sba attendent que les autruches viennent se rafraîchir en battant l'eau de leurs ailes : ils se glissent alors derrière les

[1] Em. Masqueray, mémoire cité.

dunes et se montrent tout à coup en poussant des cris; les autruches effrayées entrent dans l'eau, leurs ailes trop mouillées se fatiguent et les nageurs qui se sont élancés après elles, les tuent une à une[1].

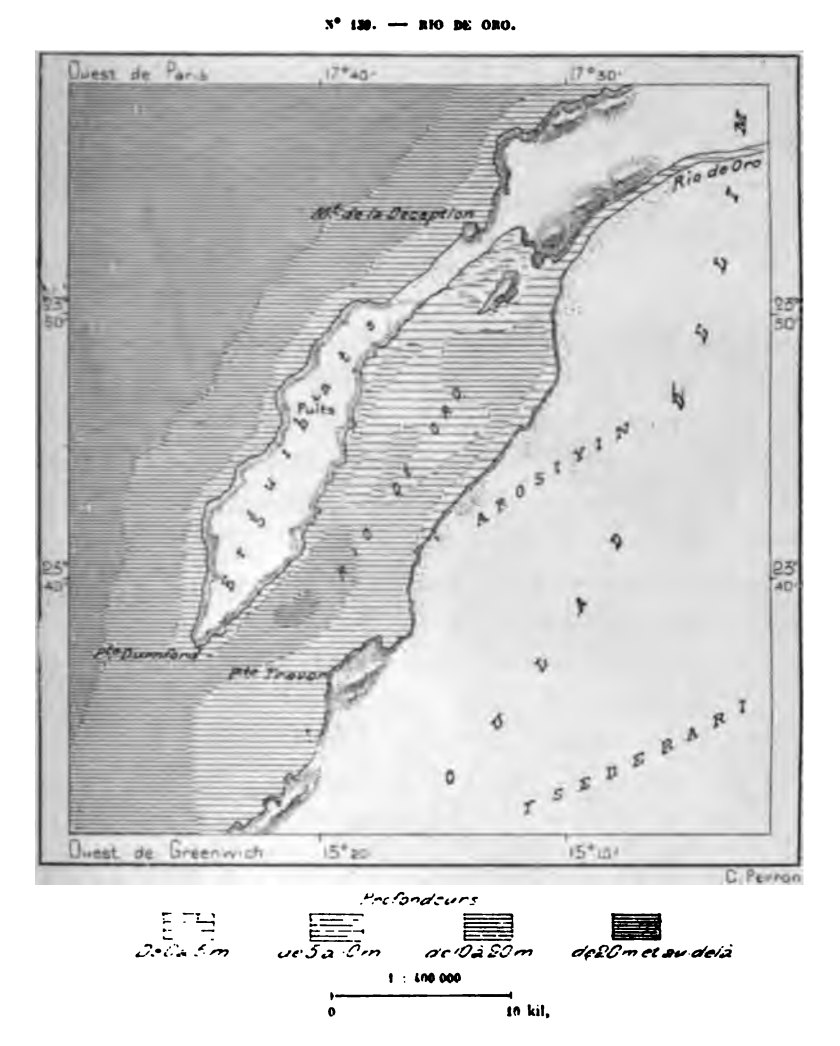
Comme le Maroc et la Berbérie, le Sahara occidental se partage entre les Berbères autochtones et les envahisseurs Arabes. Aït-Atta, Doui-Menia. Beraber, Doui-Bellal et autres peuplades campent dans les steppes, changeant de séjour selon l'état des pâturages, entreprenant parfois de longues excursions, soit pour les besoins de leur commerce, soit pour la vengeance et le pillage; M. Duveyrier raconte que les cavaliers arabes du Sahel poussent leurs ghazzia jusque sur la route d'Insalah à Tombouctou pour y piller les caravanes. Des chameaux chargés d'eau et de suif accompagnent ces expéditions. On nourrit d'abord les chameaux avec le suif; dès qu'un animal est débarrassé de sa charge, on le tue, et sa chair sert à nourrir hommes et bêtes : ces tournées de pillage durent parfois des mois entiers[2].

Les caravanes qui se forment au sud du Maroc pour traverser le désert s'organisent soit dans le Tafilelt, soit dans les oasis qui se trouvent au grand coude de l'oued Drâa, ou bien encore dans les petits États berbères voisins du littoral. L'oasis de Tekna est un lieu de rendez-vous pour les caravaniers; mais à ce poste, situé dans le bassin de la Coulée Rouge, on préfère d'ordinaire la petite ville de Tendouf, bâtie pendant le courant de ce siècle, uniquement en vue du commerce. C'est un groupe de plus d'une centaine de maisons en argile battue, entouré de quelques palmiers et situé sur un oued qui descend vers un affluent du Drâa; des Berbères Tadjakant habitent la ville ouverte, mais ils obéissent à un chef arabe de la tribu des Maribda. Le commerce est très considérable dans ce lieu de marché, non seulement avec le Maroc et le Soudan, mais aussi avec le Touat et l'Arabie. Tous les ans les Tadjakant s'y rassemblent en décembre ou en janvier pour former la « grande caravane » de Tombouctou, la « kafila el-kebir », qui comprend souvent plusieurs centaines d'individus et des milliers de chameaux. On dit à Lenz, lors de son passage dans cette ville, que la valeur des marchandises transportées par la caravane s'élève en moyenne à 750 000 francs. Le retour des marchands se fait ordinairement en mai ou en juin. L'esprit de négoce dominant chez les habitants de Tendouf, leur tolérance religieuse est complète. L'instruction est beaucoup plus répandue chez les Tadjakant que dans la plupart des autres tribus sahariennes : ils fournissent d'instituteurs toutes

[1] Vincent, mémoire cité.
[2] H. Duveyrier, *Exploration du Sahara*.
[3] De Castries, *Bulletin de la Société de Géographie*, 1880.

est rempli de gommiers, si nombreux, qu'on « donnerait la gomme pour rien à ceux qui voudraient aller l'y chercher[1] ». C'est dans ces régions que commence à se montrer le zèbre; mais un des animaux les plus communs de cette région du Sahara est l'autruche. Il n'est pas nécessaire,

N° 130. — RIO DE ORO.



pour la forcer, d'y employer plusieurs relais de bons chevaux, ou de les poursuivre à mehâri. Cet oiseau souffre tellement de la chaleur, qu'il se laisse gagner de vitesse au grand soleil par un cheval ordinaire : le chasseur tire l'animal à bout portant. Sur le bord de la mer, les pêcheurs de la tribu des Oulad Bou-Sba attendent que les autruches viennent se rafraîchir en battant l'eau de leurs ailes : ils se glissent alors derrière les

[1] Em. Masqueray, mémoire cité.

les peuplades des alentours[1]. Les diverses tribus du bassin de la Coulée Rouge sont considérées comme ayant une noblesse particulière : jusqu'en Algérie, de nombreux clans berbères disent avec orgueil être venus de la Sakiet el-Hamra.

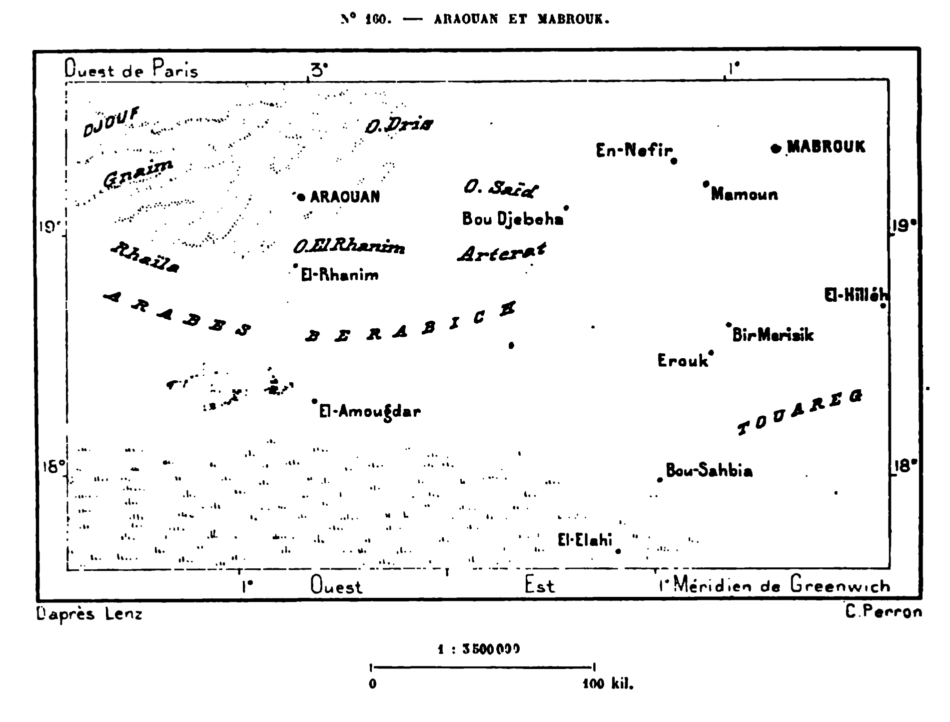
Sur la route de Tendouf à Tombouctou, qui se dirige exactement vers le sud-ouest dans la traversée des hamâda et des sables, il n'existe que deux groupes d'habitations ayant le nom de villes, Taoudeni et Araouan. Taoudeni, située près de l'oued Teli, dans une partie basse de la dépression du Djouf, est un point de ralliement pour les caravanes, qui y trouvent de l'eau en abondance, mais elle doit ses habitants sédentaires aux bancs de sel gemme qui alimentent une partie du Soudan occidental. Des sauniers taillent dans la carrière des dalles de sel d'un mètre de long et d'un poids de 27 kilogrammes, dont quatre font une charge de chameau : en chaque saison se succèdent les caravanes pour venir s'approvisionner de la précieuse denrée. On trouve dans les environs des restes d'anciennes cultures, même des villages abandonnés; mais les habitants actuels de Taoudeni, mélange de nègres et d'Arabes, esclaves ou libres, ne s'occupent que de l'extraction du sel : ils se disent Draoui, c'est-à-dire originaires de l'oued Drâa; sans relations avec leur ancienne patrie, ils dépendent maintenant des Arabes Berabich et des marchands de Tombouctou ; ils mènent une vie des plus misérables et ne boivent qu'une eau saumâtre, qu'ils essayent de corriger avec du lait caillé et d'autres substances[2]. Les carriers de Taoudeni sont temporairement troglodytes : quand la chaleur devient trop forte, ils se réfugient dans les grottes artificielles des berges de tuf qui dominent l'oued Teli. Récemment encore ils se servaient d'instruments en serpentine pour détacher les plaques de sel, et ces outils de pierre sont l'objet d'un véritable commerce avec Tombouctou, les femmes du Soudan les employant pour écraser le grain.

Araouan, non loin de la lisière méridionale du désert, est l'avant-poste de Tombouctou : comme à Tendouf, de l'autre côté du Sahara, les caravanes s'y forment ou s'y partagent. Bien que située à peu de distance au nord des steppes herbeuses et des forêts de mimosées, bien que très riche en eau, qui coule en rivière souterraine sous les maisons d'Araouan, cette ville est la plus triste à voir de toutes celles du Sahara : partout des dunes ; nulle part ne se montrent un arbre, ni même une herbe pour les chameaux. Les maisons, éparses sans ordre, au nombre d'une centaine, sont des

[1] *Revue Africaine*, janvier 1868.
[2] René Caillé, *Journal d'un voyage à Tombouctou et à Jenné*; — O. Lenz, ouvrage cité.

masses quadrangulaires n'ayant qu'un rez-de-chaussée : les murs en terre battue sont percés d'une seule ouverture, une porte basse, encadrée d'ornements qui occupent toute la hauteur de la muraille ; le bord de la terrasse est garni de moulures d'argile. Une cour intérieure est ménagée dans le carré de l'édifice, mais on y séjourne rarement, à cause du sable qui emplit l'atmosphère, et des mouches, que les convois de chameaux attirent par nuées sur la ville. Lieu de commerce où l'on ne s'occupe que de trafic, sans s'occuper de la religion des visiteurs, Araouan n'est habitée que par des marchands de Tombouctou, leurs serviteurs et des nègres

N° 160. — ARAOUAN ET MABROUK.



libres, les Haratîn, qui s'occupent d'abreuver, de harnacher, de charger les montures. Les Berabich, qui conduisent les caravanes et les défendent contre les Touareg, leurs ennemis héréditaires, perçoivent un péage de tous les voyageurs qui passent sur leur territoire ; malgré leur nom, qui semblerait d'origine berbère, les Berabich seraient, d'après Lenz, de véritables Arabes. Lors du passage de Lenz, le cheikh des Berabich possédait la plupart des objets trouvés sur le cadavre de l'explorateur Laing, tué dans le désert, en 1826. D'après le dire des indigènes, la cause de sa mort aurait été l'insuccès de ses médecines : deux malades qu'il avait traités étaient morts coup sur coup ; on craignait qu'il ne distribuât du poison ou qu'il n'eût le mauvais œil. C'est dans la même région du Sahara,

« à dix journées de marche au nord de Taoudeni », que se trouve Soukaya, l'endroit où le voyageur anglais fut tué par les Harib dix années après l'assassinat de Haing[1].

Quelques autres villes ont été fondées sur la frontière méridionale du désert. A une centaine de kilomètres à l'est d'Araouan, sur la route de ce qui fut es-Souk ou le « Marché », s'élèvent, non loin du désert de Tanezrouft, les villes de Mabrouk ou Mebrouka et de Mamoun, peuplées de nègres qui obéissent aussi aux Arabes Berabich et autour desquels viennent parfois rôder les Touareg. Une autre ville plus considérable, Oualata, aussi grande que Tombouctou[2] et visitée en 1860 par l'officier sénégalais Alioun Sal, est située à 400 kilomètres vers le sud-ouest d'Araouan, au nord du plateau d'el-Hodh. Cette ville, bâtie comme Araouan, comme elle dépourvue de jardins et approvisionnée par les caravanes de passage, occupe un espace de près d'un kilomètre carré : c'est un grand lieu d'échanges entre les tribus du Sénégal et les Tadjakant de Tendouf; en outre, ses habitants ont une spécialité industrielle, celle de la fabrication des sacs et des blagues de cuir que l'on vend sur tous les marchés du Soudan. Aux alentours de la ville se voient de nombreuses ruines, qui furent les habitations d'un peuple disparu. Mais vers le nord-ouest, dans la direction de l'Adrar, se succèdent quelques oasis, entre autres celle de Tichit, capitale de la tribu des Kounta : la ville comprend environ six cents maisons de pierre. Diverses tribus arabes parcourent cette zone bordière du Sahara, Oulad-Mahmoud, Oulad-Embarek, Oulad-en-Nacer; mais la population sédentaire des oasis se compose d'Azer, noirs de race mandingue venus d'outre-Sénégal.

Dans le Sahel proprement dit, il n'y a point de villes, mais seulement des mines et des lieux de campement. Termasson, au sud de l'oued Drâa, dans le pays des Reguibat ou Rgueïbat, n'est plus qu'un ensemble de silos où les Arabes des alentours déposent leurs approvisionnements de céréales. Sur le faîte qui s'élève entre le versant de la Coulée Rouge et celui du Djouf, Grona, Zemmour, marquées comme des villes sur les cartes, ne sont que des groupes de tentes, dressées au milieu de vallons où croissent quelques mimosas[3]. Les nomades de ces contrées appartiennent à diverses races : ce sont des Arabes, les Oulad Bou-Sba ou « Fils du Lion », marchands d'esclaves et pillards très redoutés; des Berbères Cherguin, qui se distinguent de tous leurs voisins par un visage rond et court, un

[1] Willshire, *Appendice to Notes taken durings Travels in Africa.*
[2] René Caillé, ouvrage cité.
[3] Leopold Panet, mémoire cité.

petit nez, des oreilles écartées, un front très développé, une petite stature; des Tidrarin, peuplade qui se tient généralement dans le voisinage de la mer et qui trafique volontiers avec les pêcheurs canariotes. Ceux-ci leur apportent des poissons ou d'autres denrées et leur demandent du lait en échange. Les Tidrarin ne pêchent qu'au moyen de la ligne ou du filet et ne possèdent point de barques en peau, ainsi que l'avaient dit quelques voyageurs avant l'exploration de Panet. Les Tidrarin font partie de la puissante confédération des Oulad-Delim, dont les tribus sont éparses dans tout le Sahel, de la bouche de l'oued Drâa jusqu'aux plaines voisines de l'Adrar. Ces nomades, de même origine que les Trarza et les Brakna de la rive droite du Sénégal, sont comme eux des Zenaga, très mêlés d'Arabes, mais beaucoup moins croisés de nègres; ils parlent également un dialecte du berbère qui diffère peu de la langue tamazight. Leurs femmes sont remarquablement belles, et grâce aux déplacements auxquels leurs expéditions continuelles obligent les tribus, elles sont moins affligées de cette obésité si appréciée parmi les autres peuplades du Sahara occidental. Les Oulad-Delim sont toujours aux aguets pour attaquer ou pour fuir et, quand l'ordre est donné de lever le camp, il leur suffit d'une demi-heure pour réunir les troupeaux, ployer les tentes, charger les ustensiles de ménage et se mettre en marche[1].

Les Oulad-Delim, les Oulad Bou-Sba, les Yahia Ben-Othman se rencontrent sur les bords de la grande saline d'Idjil (Ijil, Ichil), mais ce n'est pas à eux qu'en appartiennent les produits : les propriétaires de la sebkha sont les gens de la tribu des Kounta, qui vivent au sud-est de l'Adrar; ils se font payer en chameaux le prix de l'extraction et un droit de sortie. Aucune ville ne s'élève au bord de la saline, quoique le commerce soit assez considérable dans les campements des carriers, après la saison des pluies, quand la sebkha s'est emplie et que les travaux sont arrêtés. On taille le sel en plaques de la même grandeur que celles de Taoudeni; d'après Vincent, la quantité totale du sel expédié d'Idjil dans le Soudan est de vingt mille charges de chameaux, soit environ quatre mille tonnes. Le principal marché du sel d'Idjil est dans l'oasis de Tichit, chez les propriétaires de la saline : les gens du Soudan y amènent des esclaves que l'on échange contre les plaques de sel, dont trois représentent le prix moyen d'un homme[2].

Maîtres de l'Adrar, les Yahia Ben-Othman n'y résident point : ils vont

[1] Vincent, mémoire cité.
[2] Em. Masqueray, *Le Sahara occidental.*

et viennent d'un endroit à un autre pour recueillir l'impôt. Les populations sédentaires, qui comprennent environ sept mille individus, non compris les esclaves, sont des Berbères de race beaucoup moins mélangée que les « Maures » du voisinage et leur langage usuel est toujours le zenaga : ils habitent pour la plupart sur les bords des rivières qui naissent dans l'intérieur de l'Adrar. Leur plus ancienne ville, el-Guedim (el-Kedima) ou la « Vieille », est pourtant située en dehors du massif, sur les confins du désert oriental ; non loin est la ville de Ouadan, jadis la plus populeuse et la plus riche. Ce fut aussi la plus savante : de là son nom, qui signifie les « Deux Rivières » : c'était « le fleuve de dattes, le fleuve de science », suivant un dicton de l'Adrar. Pendant la première moitié du seizième siècle, les Portugais y possédèrent un comptoir, mais ils durent l'abandonner à cause de l'énorme distance qu'ils avaient à franchir jusqu'au littoral[1]. Lors du voyage de Vincent, la capitale était Chinguiti, située au sud-ouest de Ouadan, en pleine région des dunes ; elle n'aurait pas moins de 800 maisons et sa population serait de trois à quatre mille personnes. Attar, la résidence actuelle, et Oudjef sont aussi des ksour populeux. Ensemble, les oasis de l'Adrar comprennent soixante mille dattiers et l'on y cultive en outre le mil, l'orge, le blé, les pastèques. D'après Panet, le douaire de la femme n'est en réalité qu'un prix d'achat, fixé à treize aunes de cotonnade. L'épouse cesse-t-elle d'agréer au mari, celui-ci doit lui abandonner la pièce d'étoffe en la répudiant. Est-ce l'homme qui déplaît, la femme doit rendre le cadeau pour reprendre sa liberté.

Tous les habitants berbères de l'Adrar sont marabouts et reconnaissent la suprématie d'un chef qui réside à el-Guedim et qui jouit d'une certaine autorité temporelle ; quelques-uns appartiennent aux confréries religieuses dont les maisons-mères sont au Maroc, en Algérie, dans la Tripolitaine. Dans la plupart des contrées musulmanes, les marabouts sont vénérés par les guerriers ; mais dans cette région bordière du Sahara ils sont d'ordinaire tenus en peu d'estime. Sans doute on les place sur un autre rang que les serfs et les esclaves, qualifiés du nom de *lahmé*, c'est-à-dire de viande « bonne à manger », mais on ne les respecte que pour la forme, si ce n'est lors des cérémonies, alors que debout sur une butte ou sur un roc, au milieu d'un espace sans broussailles et sans pierres, qualifié de mosquée comme les monuments des cités, ils récitent à haute voix les prières et se prosternent, imités par les guerriers assemblés. Mystiques et doux, les marabouts de l'Adrar et des contrées voisines

[1] H. Barth, ouvrage cité.

souffrent sans se plaindre de l'oppression que les Maures de la caste militaire font peser sur eux et ils ne seraient point hostiles à un changement de régime, qui leur donnerait peut-être une part d'influence plus considérable. C'est par l'entremise des marabouts que les Français du Sénégal ont tenté plusieurs fois de rétablir les comptoirs des Portugais, abandonnés depuis bientôt quatre siècles.

C'est aussi grâce à leur appui que les Espagnols sont devenus, depuis la fin de l'année 1884, les maîtres nominaux de toute la ligne de côtes comprise entre le cap Bojador et le cap Blanco, sur une longueur développée d'environ 800 kilomètres ; c'est grâce à eux qu'ils espèrent pouvoir s'avancer dans l'intérieur et diriger les caravanes vers leurs nouveaux établissements. Quatre comptoirs ont déjà été fondés sur la côte : à Villa Cisneros dans la péninsule d'Erguibats, à l'est sur le rivage de la baie du rio de Oro, et plus au sud, au bord des deux criques de Cintra et del Oeste. Jusqu'à maintenant ce ne sont guère que des stations de pêche, moins importantes que ne le furent autrefois des établissements analogues fondés par des pêcheurs canariotes. Les bateaux se pressaient dans les parages rapprochés du cap Bojador, surtout dans l'Angra dos Ruyvos ou « Baie des Rougets ».

GLOSSAIRE GÉOGRAPHIQUE

DE L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE

La liste suivante comprend seulement les noms de lieux cités dans cet ouvrage. Une nomenclature complète n'aurait pas ici sa raison d'être ; les géographes la trouveront dans le vocabulaire de Cherbonneau qu'a publié la *Revue de Géographie*, et dans le mémoire de M. Parmentier présenté en 1881 au Congrès d'Alger. Aux emprunts faits à ces deux auteurs nous en avons ajouté d'autres, pris dans les ouvrages de MM. Duveyrier, de M. Masqueray et de divers savants, ainsi que dans les notes manuscrites de M. Lambert ; mais nous n'avons suivi aucun des modes systématiques d'orthographe. Les arabisants ne s'étant point accordés pour la transcription des sons arabes par des lettres françaises, il a paru convenable d'adopter, pour la nomenclature générale de l'Algérie et de la Tunisie, l'orthographe ordinaire des documents officiels, qui varie d'ailleurs dans les diverses parties de la contrée, suivant la prononciation locale.

MOTS ARABES

A

Abd, serviteur. Ex. : Abd en-Nour, Berbères arabisés des plateaux de Setif, les « Serviteurs de la Lumière ». — *Abid*, esclave, nègre.

Abiad (***Abiadh***), et quelquefois *Abiod*, blanc. Ex. : Ma el-Abiad, l'eau Blanche (prov. de Constantine) ; El-Abiod, le Blanc (Sud Oranais). — Forme féminine : *Beidha* (*Beida*). Ex. : Beidha-Bordj, le Blanc fort (arrond. de Sétif) ; Aïn-Beida, l'eau Blanche (arrond. de Constantine) ; oued Beidha, la rivière Blanche ; Dar-Beida, maison Blanche (Kabylie) ; Dar el-Beida (Casablanca), Maroc ; Barka el-Beida ; Barka le Blanc (Cyrénaïque).

Ahmar, rouge. Ex. : Ahmar-Khaddou, la Joue Rouge (Aurès) ; Chott el Ahmar, le lac Rouge (Algérie). — Forme féminine : *Hamra*, ***Homra***. Ex. : Marrakech el-Hamra, Marrakech la Rouge ; Hamàda el-Homra, le plateau Rouge (Tripolitaine) ; Barka el-Hamra, Barka le Rouge ; Kasbet el-Hamra, citadelle Rouge (Sahara).

Aïn (plur. ***Aïoun***, ***Euïoun***, ***Oïoun***), eau, source, fontaine, mot analogue au vieux français ***Aigue*** ou ***Font***. Ex. : Aïn el-Fers, la source de la Jument (Ghadâmès) ; Aïn-Temouchent, font aux Chacals (prov. d'Oran) ; Aïn-Chaïr, la fontaine de l'Orge (Sahara marocain) ; Aïn el-Bey, la fontaine du Bey (Constantine) ; Aïn el-Hammam, Eaux-Chaudes (prov. de Constantine) ; Aïn-Sfissifa, font des Trembles (prov. d'Oran) ; Aïn ech-Chehad, la fontaine Éternelle (nom de Cyrène) ; Aïn-Mita, Eau morte (Sahara) ; Aïoun Saad, les sources de la Prospérité (prov. de Constantine) ; Oïoun el-Mohadjer, les sources de Mohadjer (près de Tlemcen). — Diminutif : ***Aouïna***, la petite source, l'aiguette.

Akba, ***Aakba***, ***Akbet***, montée, coteau. Ex. : Akba el-Kebira, la Grande montée (Barka) ; Akbet el-Djemel, la montée des Chameaux (prov. de Constantine) ; Ras el-Akba, le cap de la Côte (prov. d'Alger).

Akbou, berbérisation de l'arabe *koubba* (Cherbonneau), dôme, coupole, mausolée voûté. Ex. : Akbou (Metz) en Kabylie.

Akhal, noir. Ex. : Oued el-Akhal, la rivière Noire (Algérie). — Forme féminine : *Kahela, Kahla*. Ex. : Daya-Kahela, le marais Noir (prov. d'Alger); Fedj-Kahla, le col Noir (prov. de Constantine). — Dérivé : *Kahil*, noirâtre. Ex. : Djebel bou-Kahil, le mont Noirâtre (prov. de Constantine).

Akhdar, Akhdeur (*Akhdhar, Akhdheur*), vert. Ex. : Djebel-Akhdhar, le mont Vert (Tripoli, prov. d'Oran). — Forme féminine : *Khadhra, Khadra*. Ex. : El-Khadhra, la région Verte (Algérie); Aïn el-Khadra, l'eau Verte (id.); *Khoudiat el-Khadra*, colline Verte (Maroc). — Dérivé : *Kheïdher*, verdoyant (Cherbonneau). Ex. : El-Kheidher, le champ Vert (prov. d'Oran); El-Kheider el-Kebir, le grand champ Vert (arrond. de Tlemcen).

Arab, Arb (plur. de *Arbi*), les Arabes. Ex. : Arab-Cheraga, Arabes de l'Est; Arb el-Oued, les Arabes de la Rivière (prov. de Constantine).

Arbaa, Arba, quatrième jour de la semaine, mercredi. Ex. : Souk el-Arba, le marché du Mercredi (Tunisie); Fedj el-Arba, col du Mercredi (Algérie); l'Arba (banlieue d'Alger).

Arch, hutte en branchages, et par extension terre collective (Cherbonneau). Ex. : Arch-Alemmas, tribu du Milieu (Algérie).

Areg, dunes (*Arga* au sing.). Ex. : Areg ed-Dem, la dune Rougeâtre ou la dune de Sang; Areg er-Rih, la dune du Vent (Cherbonneau); El-Areg, la barrière Sablonneuse; Ras el-Areg, tête des Dunes (Sahara). — Diminutif : *Arig*, petite dune. Ex. : Ber el-Arig, pays des Petites Dunes.

Aricha, treille. Ex. : El-Aricha (Oranie); el-Araïch (Maroc).

Asfar, jaune. Ex. : Oued el-Asfar, le ruisseau Jaune (Algérie). — Forme féminine : *Safra, Sefra*. Ex. : Aïn-Sefra, font Jaune (prov. d'Oran).

Asoud, Asouad, Asoued, Assoud, Assouad (plur. *Soud*), noir. Ex. : Ras el-Asouad, le cap Noir (Tunisie). — Forme féminine : *Souda*. Ex. : Djebel Souda, la montagne Noire (Tunisie). — Dérivé du plur. : *Soudân*, le pays des Noirs.

Ateuch, soif. Ex. : Bled el-Ateuch, le pays de la Soif, le désert.

Azib, ferme. Ex. : Azib-Zamoun, nom arabe d'Haussonvillers (prov. d'Alger).

Azrag, Azreg, bleu. Ex. : Djebel Azrag, le mont Bleu (Algérie). — Forme féminine : *Zerga*. Ex. : Guelt Zerga, la mare Bleue (prov. de Constantine); Oued Zerga, la rivière Bleue (Tunisie); Djebel Zerga, la montagne Bleue (Maroc).

B

Bab (duel *Bibân*, plur. *Abouab*), porte. Ex. : Bab el-Oued, la porte de la Rivière (Alger); Bab el-Bahar, la porte de la Mer (Bougie); Bab-Khmis, la porte du Jeudi (Tlemcen); Bibân el-Hadid, portes de Fer (chaîne des Bibân). — Dérivé probable : Bibaouan, col de l'Atlas.

Bagdad, Baghdad, plaine nue. Ex. : Bagdad, près de Ouargla.

Bahar, Behar, Bahr, mer, lac ou marais. Ex. : Bahr el-Ousth, la mer du Milieu (nom de la Méditerranée); Bahr el-Doud, lac des Vers (Fezzân); Bahr el-Trounia, mer de Natron (Fezzân); Bahar el-Merja, le marais du Pré (Algérie); Bahar en-Naklat, la mer des Dattiers (Oued-Righ); Barh-Tahhtani, mer Inférieure, nappe souterraine de l'oued Righ. — Autre sens : fleuve. Ex. : Bahr el-Arab, le fleuve des Arabes. — Diminutifs : *Bahira, Bahiret, Bahariat*. Ex. : Bahira et-Touila, le long Marécage (Algérie); Bahiret el-Bibân, le petit Lac des Portes (Tunisie); el-Bahariat, la Petite Mer (Oued-Guir).

Beguira, la Vachette, montagne de l'Oranie.

Beidha, Beida. — Voir *Abiad*.

Belad, Blad, Beled, Bled, terre, pays, champ. Ex : Belad-Ameur, le pays des Ameur; Blad el-Ahmar, la terre Rouge; Blad el-Djerid, le pays des Palmes (Tunisie); Blad el-Baroud, pays de la Poudre, nom du Sahara; Blad er-Rhela, le pays du Vide; Blad-Guitoun, le pays de la Tente (arrond. d'Alger); Bled es-Soudan, le pays des Noirs, le Soudan; Bled el-Adoua, la terre Ennemie, la Kabylie. — Autre sens : ville. Ex : Bled el-Huneb, la ville des Jujubiers (nom arabe de Bône). Diminutifs : Blida, la Villette; Blidet-Ameur, la petite ville d'Ameur. — Autre sens, oasis : Blad-Reggan, oasis de Reggan (Touat).

Ben (pluriel *Beni*), fils. Ex. : Benghazi (Ben-Ghazi), fils du Pèlerin; Beni-Menasser, les fils de Menasser; Beni-Abbas, les descendants d'Abbas (Algérie). Le nom de *Beni* s'applique ordinairement aux tribus d'origine berbère. Dans le langage topographique des Kabyles, *Beni* a le sens de *Aht*, les gens, la population (Cherbonneau). Ex. : Beni b'Oudrar, les habitants de la Montagne.

Besbès, fenouil. Ex. : Aïn-Besbès, source du Fenouil, près de Bône.

Berouaguia, les Asphodèles, v. de la prov. d'Alger.

Bir (plur. *Biar, Abiar, Abar*), puits. Ex. : Bir el-Abiadh, le puits Blanc (Algérie); Bir el-Douar, le puits du Campement (Tunisie); Bir en-Nsof, le puits du Milieu (près du Souf); Bir-Touta, le puits du Mûrier (arrond. d'Alger); El-

Biar, les Puits; Birmandreïs, le puits du capitaine Mourad; Birkhadem, le puits de la Négresse (banlieue d'Alger); Abar el-Askar, les puits de la Troupe. — Diminutifs : *Bouetra, Bouira*. Ex. : Bouira, Petit Puits (prov. d'Alger).

Bordj, transcription du latin *burgus*, d'après Cherbonneau. Fort, castel, château, et aussi maison de campagne. Ex. : El-Bordj, le Fort (prov. d'Alger et d'Oran); Bordj el-Bab, le château de la Porte (île Djerba); Bordj-Djedid, fort Neuf (Tunisie); Bordj el-Ahmar, le château Rouge (Algérie); Bordj-Bouira, le fort du Petit Puits. — Diminutifs : *Bridj, Bridja*. Ex. : El-Bridja, le Fortin, ou Mazagan (Maroc).

Bou, altération du mot *Abou*, père. Ex. : Bou Kourneïn, père des deux Cornes (Tunisie); Boudjema ou Bou Djemâa (près de Bône), l'endroit de la réunion des eaux, le confluent; Bou Gadir, père de la Verdure (Cyrène). — Dans la nomenclature ordinaire, le mot *bou* est un préfixe qui indique la situation, la forme, la ressemblance, l'analogie, les propriétés, la possession, etc. (Cherbonneau, Lambert). Ex. : Bou Zarea (Bouzaréa), l'endroit propice aux Céréales (banlieue d'Alger); Bou Sâda, le lieu Prospère (prov. d'Alger); Boufarik, l'endroit du Blé hâtif (arrond. d'Alger); Bou Khanétis, lieu des Cafards (Oranie); Bou Derga, endroit de la Cachette (Oranie); Oued bou Merzoug, la rivière de la Richesse (prov. de Constantine). Bou Ghar (Boghar), le lieu de la Caverne (prov. d'Alger).

C

Chaaba, Chaba, Chabet (pluriel *Chaab*), ravin, gorge. Ex. : Ech-Chaaba Hamra, le ravin Rouge; Chabet el-Akheira (vulg. Chabet el-Akra), gorge de l'Éternité (Lambert); Ech-Chaab, les Ravins (Algérie). — Autre forme, *Chaiba* (Lambert). Ex. : Ech-Chaiba ou les Ravines (Magenta). — Dans la Tripolitaine : gouffre d'éruption entouré de coulées de laves. Ex. : Chabet el-Achera, près du Djebel Ghourian.

Châreb (plur. *Chouârib*), crête (Cherbonneau). Ex. : Châreb er-Rih, la crête du vent, (prov. d'Oran).

Charf, Cherf, Charef, espace dénudé (Lambert). Ex. : Oued Charf (Maroc), vallée nue; oued Cherf (prov. de Constantine); Charef, ville du Touat.

Chebka, Chebket, filet, réseau, et par extension enchevêtrement de collines ou de dunes. (Cherbonneau). Ex. : Chebka des Beni-Mzab, le réseau rocheux du Mzab.

Cherchar, cascade. Le djebel situé à l'est de l'Aurès s'appelle djebel Chechar, mont des Pierres, ou peut-être djebel Cherchar, mont des Cascades.

Chergui (plur. *Cheraga*), oriental. Ex. : Chott el-Chergui, le chott Oriental; Zab el-Chergui, Zab Oriental (Algérie).

Chiffa, rivière d'Algérie, « qui boit tout », d'après Kazimirski.

Chott (plur. *Chtout, Chotout*), rivage et par extension lac salin qui se dessèche pendant l'été. Ex. : Chott el-Djerid, le lac des Palmes (Tunisie); Chott el-Chergui, le lac Salé de l'Est (Sud Oranais); Chott el-Maleh, le lac Salé; Chott el-Beida, le chott Blanc (prov. de Constantine); Chott et-Tigri, chott de la Semence (Maroc), d'après Lambert.

Coudia, Coudiat, hauteur, butte, colline. Ex. : Coudiat-Ati, la colline d'Ati (Constantine); Coudiat-Battâl, la colline Inculte (Cherbonneau).

D

Dar (plur. ***Diar*** et ***Diour***), maison, local, station. Ex. : Dar el-Beida, la maison Blanche ou Casablanca (Maroc); Dar el-Hadjadj, la station des Pèlerins (Algérie); Dar es-Sihr, le lieu Enchanté; Dar-Demana, le lieu de Refuge, nom de Ouezzan (Maroc). — Autre sens : pays. Ex. : Dar el-Maghreb, le pays de l'Ouest, le Maroc. — Diminutif : ***Douira, Douera***. Ex. : Douéra (banlieue d'Alger), la Maisonnette; Douera (oued Drâa).

Daya ou mieux ***Dhaya*** (Lambert), dépression à fond sablonneux, bas-fond, étang, mare, flaque. Ex. : Dhaya el-Hamra, le bas-fond Rouge (Algérie); Dhaya el-Daoura (Tafilelt); Dayet er-Remel, la mare au Sable (Sahara). — Diminutif : ***Dhouaya***, petite flaque d'eau dans les sables (Parmentier).

Dhar, Dahr, Dhahar, dos, croupe, par extension versant. Ex. : Dhar el-Ahmar, le versant Rouge (Algérie). — Dérivé : ***Dahra*** ou ***Dhahara***, pic ou cime formant saillie (Lambert). Ex. : Dahra, montagnes d'Algérie. En général on explique le nom de ces montagnes dans le sens de « Pays du Nord ».

Dira, montagne de la prov. d'Alger, les « Monastères » (Lambert).

Djebel, montagne. Ex. : Djebel Ghourian (Garian), montagne des Grottes (Tripolitaine); Djebel el-Hadid, mont de Fer (Maroc); Djebel Doukhan, mont de la Fumée ou Djebel Doukkan, mont des Dalles, près de Tébessa; Djebel es-Sakhra, le mont Rocheux (Algérie); Djebel es-Soda, montagne Noire (Tripolitaine); Djebel Selloum, la montagne en Échelle (prov. de Constantine), Djebel Akhdar, mont Vert (Cyrénaïque). — Diminutif : ***Djebila***, le Petit Mont (prov. d'Oran).

Djedid, neuf, nouveau. Ex. : Fez el-Djedid, Fez-Neuf (Maroc); Bab el-Djedid, la porte Neuve (Constantine); Bir el-Djedid, puits Neuf (Soûf). — Forme féminine : *Djedida*. Ex. : El-Djedida la Nouvelle (Algérie); Tamerna-Djedida, Tamerna la Neuve (Oued-Righ).

Djefna, rocher. Ex. : Algefna, jetée du port d'Alger (Lambert).

Djema, ***Djemâa***, ***Djama***, réunion, assemblée, et par extension mosquée (lieu de l'assemblée), vendredi (jour de l'assemblée dans la mosquée). Ex. : Djemâa es-Sahridj, la réunion des Bassins (Kabylie); Djema en-Nakhla, la mosquée du Palmier; Djema-n-Tamlelt, la mosquée Blanche (Kabylie); El-Djama, la Mosquée (Oued-Righ) Soûk el-Djema, le marché du Vendredi (Tunisie). — Autre sens : école (Cherbonneau). Ex. : Djama-n-Thaddart, l'école du Village.

Djemel, joli. — Diminutif : *Djemila* (prov. de Constantine), la Joliette.

Djezira, ***Djezirat***, ***Djeziret*** (plur. *Djezaïr*), île, îlot, presqu'île. Ex. : Djezirat el-Maghreb, île de l'Occident; Djeziret el-Khadra, la presqu'île Verdoyante : Djezaïr el-Kheil, les îlots aux Chevaux (Algérie). Le mot Alger est dérivé de *Al-Djezaïr*, les Ilots. — Autres formes : *Dziret*, *Dzaïr*.

Djoun, baie, golfe. Ex. : Mers el-Djoun, le port du Golfe (prov. de Constantine); Djoun el-Kebrit, la baie du Soufre (Grande Syrte).

Djurdjura, glouglou, murmure de l'eau (Kazimirski, Lambert). Le nom de Djurdjura aurait-il le sens de mont des Cascades?

Douar, rond de tentes, campement de nomades. Ex. : Douar-Msif, le campement d'Eté (Hodhna); Douar-Sahel, le campement du Littoral; Douar ech-Chott, le village de l'Étang (Tunisie).

Draa, ***Dra***, bras, et par extension coteau, colline allongée. Ex. : Draa el-Mizan, le bras de la Balance (Kabylie); Draa er-Rih, la côte exposée au Vent; Draa el-Baroud, la colline de la Poudre (Kabylie).

E

Eghris, ***Egris***, plaine au sud de Mascara; dérivé de *Gheris*, troupeaux, plantations (Lambert)

F

Faidh, plaine inondée, mollière, mouillère. Ex. : El-Faïd, la Mouillère (Algérie).

Fedj (plur. *Fedjoudj*), passage, col, défilé, port de montagne. Ex. : Fedj-Beidha, le col Blanc (Algérie); Fedj el-Noktha, le défilé de la Coupure (id.); Fedjoudj, les défilés (id.). — Dans le Sahara : *Fcidj* (Parmentier), col ou vallée entre les dunes, lède. Ex. : Feidj-Beidha, la lède Blanche. — Autre forme : *Feija*, vallée comprise entre l'Anti-Atlas et le Bani. Figuig vient probablement du même radical (Lambert).

Fogara, ***Foggara***, ***Fogarat***, ***Fogaret***, puits à galeries. Ex. : Fogaret el-Arab, la fogara des Arabes (Sahara). — Au pluriel *Feggaguir*.

Fondouk, caravansérail, auberge. Ex. : le Fondouk, près d'Alger.

Fortasa (Oranie), la Teigneuse (Lambert). — Djebel Fortas, le mont Teigneux (prov. d'Alger).

Foum, bouche, entrée, débouché, défilé. Ex. : Foum el-Fedj, l'entrée du Col; Foum el-Kheneg, l'entrée de la Gorge; Foum K'santhina, la gorge de Constantine); Foum es-Sahara, l'entrée du Sahara (prov. de Constantine); Foum el-Oued, la bouche du Fleuve (Tunisie).

G

Gâra, ***Gârat*** (plur. *Gour*), butte, mamelon isolé des plaines sahariennes. Ex. : Gârat et-Thiour, la butte aux Oiseaux.

Garaa, ***Gueraa***, bas-fond, étang, vasque. Ex. : Garaa et-Eskel, la vasque d'Eskel (Tunisie); Garaa el-Fetzara, l'étang des Crevasses (Djerid, Tunisie) ; Gueraa'l-Maleh, l'étang Salé; Gueraat el-Haout, l'étang des Poissons (la Calle). — Diminutif : *Guereïa*. Ex. : Guereïa el-Gharbin, le petit étang de l'Ouest (Cherbonneau).

Gassi, sol dur, lède, passage entre les dunes (Foureau).

Ghaba, bois. — Diminutif : *Ghouiba*. Ex. : Rouiba (banlieue d'Alger), le Bosquet (Lambert).

Ghar (plur. *Ghirân*), grotte, caverne, trou. Ex. : Ghar el-Maachouk, la grotte de l'Amant (Tunisie); Ghar Sebara-Regoud, la caverne des Sept Dormants; Boghar pour Bou-Ghar, le lieu de la Caverne.

Gharbi, occidental. Ex : Chott el-Gharbi, le lac salé Occidental (Maroc); Ouâd el-Gharbi, la rivière de l'Ouest (Sahara).

Gharia, forteresse. Ex : Gharia el-Cherkiya, la forteresse Orientale; Gharia el-Gharbiya, la forteresse Occidentale (Tripolitaine).

Ghedir, ***R'dir***, sur les plateaux et dans le Sahara, puits à fleur de terre, trou plein d'eau ou mare persistante. Ex. : Ghedir el-Mezrag, la mare de la Lance; Ghedir el-Khafsa, l'étang de l'Enlizement.

Ghourd, dune. Ex. : Ghourd es-Sba la dune du Lion (Tripolitaine); Ghourd-Menfroûda; la dune Isolée (près de Ghadâmès).

Glaoui, rude, âpre. Ex. : Tizi n' Glaoui, le col Rude (Maroc).

Goléa, Galaa, Guelaa. — Voir ***Kala***.

Guebli, méridional. Ex. : Zâb-Guebli, le Zab du Sud ; Oued-Guebli, la rivière Méridionale (prov. de Constantine).

Guelta, ***Gueltat*** (plur. ***Guelt***), flaque, mare, étang. Ex : Gueltat el-Haout, la mare aux Poissons (Algérie) ; Gueltat el-Beidha, la mare Blanche (id.) ; Gueltat ez-Zerga, l'étang Bleu (id.) ; Guelt es-Stel, la mare de l'Écuelle (près de Djelfa). — Diminutif : ***Gouleita***.

Guergour, murmure, coassement. Oued Guergour, entre Bône et Sétif, rivière du Murmure ou du Fracas.

Guern, ***Gorn*** et ***Korn***, pointe, morne, pic (Cherbonneau). Ex. : Gorn-Ben-Abd-el-Kader, le morne de Ben-Abd-el-Kader ; Guern-Ahmar, la pointe Rouge (Aurès) ; Guern el-Asnam, la pointe des Idoles.

Guetar, ***Guettar***, ***Guettara***, source lente, suintement. Ex. : El-Guettar (Tunisie) ; Aïn el-Guettâra, la source qui Suinte (Sud Algérien) ; El-Guettara, le Filet d'eau (Sahara).

H

Hadjar, pierre, roche. Ex. : El-Hadjar, nom arabe de Bizot (prov. de Constantine) ; Hadjar er-Roum, les pierres Romaines ; Hadjar en-Maïz ; la roche aux Chèvres ; Hadjar-Teldj, la roche Neigeuse (prov. de Constantine) ; Hassi el-Hadjar, le puits des Pierres (Sahara).

Hallouf, sanglier. Ex. : Djebel Halloufa, mont des Sangliers (prov. de Constantine), oued el-Hallouf, rivière du Sanglier, près de Figuig.

Halq (***Halk***), gosier et, par extension, chenal, pertuis. Ex. : Halk el-Oued, le pertuis du Fleuve (La Goulette).

Hamâda ou ***Hammada***, plateau desséché et désert, causse ; plaine rocailleuse sans végétation. Ex. : Hamâda el-Homra, le plateau Rouge (Tripolitaine) ; Hamâda el-Kebir, le Grand causse (Sahara) ; El-Hamâda, la plaine Brûlée (Blidah).

Hamma, source thermale. En France : les ***Eaux-Chaudes***, ***Chaudes-Aigues***. Ex. : El Hamma (Tunisie, prov. d'Alger, prov. de Constantine). — ***Hammam*** (plur. ***Hammamat***), bain, source thermale, thermes. Ex. : Hammam el-Meskhouthin, le bain des Maudits (prov. de Constantine) ; Hammam-Melouan, le bain Coloré (prov. d'Alger) ; Hammam-el-Djereb, le bain de la Gale (près de Biskra) ; El-Hammam Foukhani, les thermes d'en Haut (oasis de Figuig) ; El-Hammamat, les Eaux-Chaudes (Tunisie).

Hamra. — Voir ***Ahmar***.

Hanout, plur. *Haouanit*, les Boutiques ; par extension, les Tombeaux. Ex. : Hanout de Roknia, près de Guelma.

Haouch, ferme. Ex. : Haouch Bou-Kandoura, la ferme [de Bou-Kandoura (prov. d'Alger) ; Haouch-Smara, la ferme des Ajoncs ; El-Haouch (prov. de Constantine).

Harrach, vestiges, surface inégale (Lambert). Ex. : El-Harrach, nom arabe de la Maison Carrée, près d'Alger.

Harrouch, brousse. Ex. : El-Harrouch, près de Constantine, la Brousse, le Maquis.

Hassi (plur. *Hassian*), puits creusé dans le sable. Ex. : El-Hassi, le puits (prov. de Constantine) ; Hassi el-Melah, le puits Salé ; Hassi-Zemla, le puits de la Dune ; Hassi el-Mrabotîn, le puits des Marabouts ; Hassi-Guettar, le puits du Suintement ; Hassi el-Djemal, le puits aux Chameaux ; Hassian el-Homeur, les puits Rouges (région saharienne).

Hisn, redoute, rempart, forteresse. Ex. : El-Hisn, la Redoute (Ghadâmès) ; Hisn-Honein, la forteresse de Honein.

Hodna, *Hodhna*, l'Étreinte, la Brassée, nom d'un plateau et d'un chott (prov. de Constantine).

Hofra, *Hofrat*, dépression, excavation quelconque, fossé, trou (Cherbonneau). Ex. : Hofra, la « Dépression », nom de l'oasis de Mourzouk ; Hofrat el-Bir, le trou du Puits ; Hofrat-Sanhadja, le bas-fond des Sanhedja (prov. de Constantine) ; Hofret el-Bordj, le fossé du Fort (Algérie).

K

Kalaa, ***Kalaat***, château fort et par extension forteresse naturelle. Ex. : Kalaa (prov. d'Oran) ; Kalaa es-Senam, le château des Idoles (Tunisie) ; Kalaat el-Hadj, le fort du Pèlerin (près d'El-Harrouch). — Autres formes : ***Galaa***, ***Guelaa***. — Diminutif *Golea* (Parmentier). Ex. : El-Goléa, le Châtelet (Sahara), Koléa, près d'Alger.

Kanthara, ***Kantara***, ***Khantaret***, ***Kantra***, ***Gantra***, ***Guentra***, pont. Ex. : El-Kanthara, le Pont (Constantine) ; Bordj el-Kantara, le château du Pont (île Djerba) ; Bab el-Kantara, la porte du Pont (Constantine) ; Kantara, Guentra, les « Ponts » (pays de Mzab).

Karouba, ***Kharrouba***, caroubier. Ex. : Karouba, village du Dahra.

Kasbah, ***Kasba***, ***Kasbat***, château, citadelle, forteresse. Ex. : Kasbah el-Kedima, vieille Forteresse (Maroc) ; Kasbat el-Hamra, le château Rouge (prov. de Constantine).

Kasr (plur. ***Ksour***), château, palais, bourg fortifié. Ex. : Kasr el-Serir, le Petit Château, Kasr el-Kebir, Château le Grand (Maroc) ; Kasr el-Djebel, le castel de la Montagne (Tripo-

litaine); Kasr Ghourian, la citadelle de Ghourian; Ksour el-Hammam, bourgs des Thermes (oasis de Figuig). — Autre forme : *Ksar*. Ex. : Ksar d'Abouam, le bourg d'Abouam (Tafilelt); Ksar el-Arab, le bourg des Arabes (Insalah). Ksar-Melloul, le fort Blanc (prov. de Constantine). — Dérivés corrompus : *Kseur*, *Ksor*. Ex. : El-Kseur, le poste fortifié (prov. de Constantine).

Kbeur, *Kbor* (plur. *Kobour*), tombeau (Algérie). Ex. : Kbeur er-Roumia, le tombeau de la Chrétienne.

Kebir, *Kbir* (fém. *Kebira*), grand. Ex. : Oued el-Kebir, la grande Rivière; Chott el-Kebir, le grand lac Salé (Tunisie); Ras el-Kebir, le grand Cap (prov. de Constantine); Aïn-Kebira, la grande Source.

Kedim (fem. *Kedima*), vieux, ancien. Ex. : Medinet el-Kedim, la Vieille Cité (Tripolitaine); Tamerna el-Kedima, Tamerna l'Ancienne (Oued-Righ).

Kef, *Kaf* (plur. *Kifân*), rocher, pic. Ex. : El-Kef (Tunisie); Kef el-Gueraa, la roche du Lac (Ghadâmès); Kef el-Chekora, le rocher du Sac (Constantine); Bordj el-Kifân, le fort des Roches (cap Matifou).

Khadra, *Khadhra*. — Voir *Akhdhar*.

Khang et aussi *Kheneg*, gorge, col, défilé, ravin. Ex. : Khang el-Melah, la gorge au Sel (mont Sahari); Kheneg et-Tamar, le col aux Dattes. — Forme féminine : *Khanga*, *Khanguet*. Ex. : Khanga Sidi Nadji, la gorge de Sidi Nadji (prov. de Constantine); Khanguet el-Hadjar, le défilé des Pierres. — Diminutif : *Khoneïg*, petite gorge (Cherbonneau).

Kharba, *Kherba*, *Kharbet* (plur. *Khoroub*, *Khroub*), masure, édifice en ruine. Ex. : El-Kharba (prov. d'Oran); Kherba (arrond. de Miliana); Kharbet el-Gara, la ruine de la Butte (Oued-Chaïr); Kharbet-Zerga, les ruines Bleues (arrond. de Constantine); Khroub, les Ruines (près de Constantine). — Diminutif : *Kherib*, petite ruine.

Kharratha, *Karrata*, ravine. Ex. : Karrata, à l'entrée du Chabet el-Akra (Kabylie), mot kabylisé en *takherrath* (Lambert).

Knâthir, arcades ou aqueduc. Ex. : Ras el-Knâthir, tête des Arcades, nom arabe du cap Caxine, près d'Alger. — Autre forme *Guenâther*. Ex. : El-Guenâther, les Arcades (Sahara occidental).

Korn, pl. *Koroun*, corne. — Voir *Guern*.

Koubba (plur. *Koubab* ou *Kibab*), coupole, mausolée en forme de dôme. Ex. : El-Koubba (près d'Alger); la Koubba des Oulad Sidi Cheïkh (Sud Oranais); Bir el-Koubba, le puits du Mausolée (Tripoli). — Formes berbères : *Koubbeth*, *Akbou*.

Koudia. — Voir *Coudia*.

Ksar. — Voir *Kasr*.

M

Ma (plur. *Miah* et *Amia*), eau. Ex. : Ma el-Abiadh, l'eau Blanche; Ma el-Fers, l'eau du Cheval (prov. d'Oran); Ma el-Hadid, l'eau de Fer; Mazereg (pour Ma Azreg), l'eau Bleue (prov. d'Oran); Mazafran, l'eau Jaune (prov. d'Alger). — Dérivés : *Moui*, *Mouia*, *Mouiya*, « point d'eau », puits (Cherbonneau). Ex. : Moui-Aïssa, le point d'eau d'Aïssa; Mouiat el-Kaid, le puits du Kaïd (Algérie).

Maascar, le camp. — Dérivé : Mascara; en français *Castres*.

Mabrouk, béni. Ex. : Sidi Mabrouk, près de Constantine, Monseigneur Benedict.

Madjel (plur. *Mouadjel*), réservoir, citerne (Cherbonneau). Ex. : El-Madjel el-Kbir, le Grand Réservoir; Madjel el-Kdim, le Vieux Réservoir; Mouadjel el-Bey, les citernes du Bey (Algérie); Mouadjel ech-Cheïathin (les citernes des Diables, ruines de Carthage).

Mafrag, divisée. Ex : Mafrag, près de Bône, la rivière des Confluents.

Maghreb, Occident. Nom arabe de tout le nord de l'Afrique à l'ouest de l'Egypte. Ex. : Maghreb el-Adna, l'Occident rapproché, ou Tripolitaine et Tunisie; Maghreb el-Aksa, l'Occident éloigné, ou Maroc; Maghreb el-Ousth, l'Occident du Milieu ou Algérie.

Mahalla, halte, campement. Ex. : El-Mahalla, le Campement (Algérie).

Maïz (plur. de *Maza*), chèvres (Cherbonneau). Ex. : El-Maïz, les Chèvres; Djebel el-Maïz, le mont aux Chèvres (oasis de Figuig). — Diminutif : *Maïza*, la petite chèvre. Ex. : Oued el-Maïza, la rivière de la Chevrette.

Makthâ, *Moktha*, carrière, mine, tranchée. Ex. : Makthâ el-Hadid ou Mokthâ el-Hadid, la mine de Fer (prov. de Constantine); Makthâ el-Hadjar, la Carrière (id). — Autre sens : gué (Cherbonneau). Ex. : Makthâ el-Ousth, le gué du Milieu (cercle de Laghouat).

Malèh, *Melèh*, *Melah* (régulièrement *Milh*), sel. Ex. : Chott el-Malèh, la lagune au Sel (Sud Oranais); El-Melah, les Salines (Arzeu). — Forme adjective : *Mâlèh*. Ex. : Oued Mâlèh, le ruisseau Salé (prov. d'Alger). — Dérivé : *Mallaha*, *Mellaha*. Ex. : Mallaha-Lamta, la saline de Lamta (Tunisie); Djoun el-Mellaha, le golfe de la Saline (Tunisie).

Mansoura, victorieuse. Ex. : Mansoura, près de Tlemcen.

Marsa, *Mersa*, et par corruption *Mers*, port, havre, calanque, anse, crique. Ex. : El Marsa, le port (Tunisie); Mars el-Kharraz, ou la Calle, le Port aux Breloques de corail (Lambert); Mers el-Kebir, le grand Port (près d'Oran); Mars ed-Debban, le port aux Mouches ou Pointe-Pescade (près d'Alger); Mars el-Hadjadj,

port aux Pèlerins; Montaganem, ou Mers el-Ghenaïm, port des Captures (Lambert); Mars el-Deddjadj, le port aux Poules (près d'Arzeu), Bordj-el-Marsa, le fort du Havre (Tunisie).

Matmor, pl. ***Mathamir***, silo, grenier (Lambert). Ex. : Matamore, quartier de Mostaganem.

Mechera, chemin de l'abreuvoir, gué, passage. Ex. : Mechera-Sfa, le gué du Schiste (prov. d'Oran); Mecherât en-Niça, le gué aux Femmes. — Diminutif probable : ***Mecheria*** (Cherbonneau).

Mechta, quartier d'hiver, lieu d'hivernage (Cherbonneau). Ex. : Mechta el-Arbi, le quartier d'hiver du Nomade (prov. de Constantine); Mechta el-Aïr, l'hivernage du Puits (près d'Aïn-Mlila); Mechta el-Kbira, le grand Quartier d'hiver (près d'Oum-Gueriguech).

Medina, ***Medinet*** (plur. ***Modon***), ville. Ex. : Medina (prov. de Constantine); Medinet es-Soultân, la cité du Sultan (Tripolitaine); Medinet el-Kedima, la vieille Cité (Tunisie); Modon el-Ma, les villes de l'Eau (Nefzaoua). — Autre sens : terrier, clapier (Cherbonneau). Ex. : Medinet el-Konfoud, le terrier du Hérisson; Medinet-Iniziouèn, le clapier aux Hérissons (Algérie). — Medine est berbérisé en ***Tamdint*** (Aurès).

Medjaz, ***Medjez***, gué (Cherbonneau). Ex. : Medjaz el-Ahmar, le gué Rouge (prov. de Constantine); Medjaz el-Bab, le gué de la Porte; Medjaz-Sfa, le gué Schisteux (prov. de Constantine).

Mer'deur (plur. ***Mer'adeur***), mare, marécage, fondrière (Cherbonneau). Ex. : Mer'deur el-Khadem, la mare de la Négresse. El-Mer'adeur el-Homeur, les fondrières Rouges (prov. d'Oran).

Merdj (plur. ***Moroudj***), pré, herbage (Cherbonneau). Ex. : Merdj el-Aça, le pré de la Houlette; Merdj ez-Zit, le pré à l'Huile (prov. de Constantine). — Autre forme : ***Merdja***, ***Merdjet***. Ex. : Merdjet el-Gharghar, le pré du Clapotis; Merdjet el-Kalaa, l'herbage du Fort; Merja (Oued el-Kebir). — Diminutif : ***Meridj***, ***Meridja*** (prov. d'Oran et de Constantine).

Mezar, ***Mezara***, sanctuaire, lieu de pèlerinage. Ex. : Mezar (Tunisie), Mezara (Aurès); Mezarat el-Hadjadj, le sanctuaire des Pèlerins.

Miliana, remplie. Ex. : Miliana, près d'Alger, Abondante en eau (Lambert).

Mitidja, la Couronnée, probablement dans le de Entourée par les montagnes (Lambert).

Moktha. — Voir ***Makthâ***.

Mouzaïa, enflée, gonflée (Lambert). Ex. : Mouzaïa, près de Médéa; elle est peut-être ainsi nommée des torrents qui débordent dans la vallée.

Msid, endroit giboyeux, parc de chasse (Cherbonneau). Ex. : Djebel Msid, le mont Giboyeux (prov. de Constantine); El-Msid, le lieu Giboyeux (id).

N

Nâdhor, ***Nador***, tour de guet, vigie, atalaye. Ex. : El-Nâdhor (nom de plusieurs montagnes d'Algérie); Oued en-Nâdhor, la rivière de la Tour de guet. — Autres formes : ***Nadeur***, ***Nadour***.

Nahr, cours d'eau, fleuve ou rivière. Ex. : Nahr el-Haïat, la rivière aux Serpents; Nahr el-Khalidj, le fleuve du Détroit (Maroc); Nahr el-Râba, la rivière de la Forêt. — Dérivé : ***Nahreïn***, les Deux Rivières.

Nakhla (plur. ***Nakhal***), palmier, palmeraie. Ex. : En-Nakla, le Palmier (sud de Constantine); Bou-Nakhal, la Palmeraie. — Diminutif : En-Nokhaïla, le petit Palmier (Sud Oranais).

Namous, moustique. Ex. : Oued en-Namous, rivière des Moustiques, tributaire du Chélif.

Nebka, terrain de sable, sablon. Terme usité dans le Sahara. Ex. : Bab en-Nebka, la porte des Sables (Laghouat).

Nezaa, ***Nza***, tumulus formé des pierres jetées à l'endroit où le sang d'un homme a coulé. Ex. : Nezaa ben-Messaï; Nezaa el-Oucif, le tumulus du Nègre (Oued-Djeddi).

O

Ouâdi, ***Ouâd*** (plur. ***Ouidan***), rivière, ruisseau, torrent, lit torrentiel à sec et aussi dépression, crevasse, fosse, vallée. Ex. : Ouâdi ech-Chegga, le torrent de la Fente (Tunisie); Ouâdi ech-Cherki, la vallée Orientale (Fezzân); Ouâdi-Fareg (Tripolitaine); Ouâdi-Lâjal (Fezzan). — Autre forme : ***Oued***. Ex : Oued Chelif, le fleuve Chélif (Algérie); Oued el-Abiadh, la rivière Blanche (prov. de Constantine); Oued et-Tindja, la rivière de la Lagune (Tunisie); Oued Deheb, le ruisseau d'Or (prov. de Constantine); Oued el-Melah, le ruisseau Salé (chott el-Hodna); Oued el-Hassi, le ruisseau du Puits (prov. de Constantine); Oued-Atmenia, pour Oued el-Otmania, rivière des Ottomans (prov. de Constantine). — Pluriel vulgaire : ***Oudiân*** (Cherbonneau). Ex. : Oudiân el-Kebar, les grandes Vallées (Algérie); Ouadan (Adrar), les Deux Fleuves.

Oumm, ***Oum***, mère. Ex. : Oum et-Teboul, mère des Scories (province de Constantine); Oum er-Rbia, fleuve des Herbes (Maroc). — En topographie, même sens que ***Bou***. Ex. : Oumm ed-Diab, le rendez-vous des Chacals (prov. de Constantine); Oumm ed-Doud, terrain des Vers (prov. d'Oran); Oumm el-Abar, le groupe de Puits (prov. de Constantine); Oumm el-Aïal, le canton Peuplé (cant. de Tlemcen); Oumm ech-Chouk, lieu rempli d'Épines ou de Buissons

(en France : *Epinay*, *Buissonnière*); Oumm el-Koum, le groupe de Monticules.

Ousth, *Oust* (pour *Ouasth*), milieu, centre. Ex. : Djebel Ousth, le mont du Centre (Algérie); Henchir el-Ousth, la ruine du Milieu (Tunisie). — Forme adjective : *Ousthani*, central, médian. Ex. : Ksar el-Ousthani, le château Central.

Outha, pays plat, plaine uniforme (Algérie). Ex. : El-Outha, le pays plat; Outha el-Andalous, la plaine des Andalous. — Dérivé : *Outhaïa*. Ex : El-Outhaïa, la grande Plaine (prov. de Constantine). — Autre forme : *Outhia*. Ex. : Belad el-Outhia, le champ en Plaine (terre-plain); Outhiat el-Ghazi, la plaine aux Maraudeurs (Cherbonneau).

R

Rahel, lieu de départ (Lambert). Ex. : Er-Rahel, village près d'Aïn-Temouchent.

Ras (plur. *Rous*), tête, cap, chef, source. Ex. : Ras el-Hadid, le cap de Fer; Ras el-Hamra, le cap Rouge, le cap de Garde des Européens (prov. de Constantine); Ras-Asfour, mont des Oiseaux; Ras-Addar, cap. Bon (Tunisie); Ras el-Melah, le cap du Sel (Cyrénaïque); Ras el-Ma, chef de l'Eau (prov. d'Oran et de Constantine); Ras el-Oued, source de la Rivière (Tunisie); Seba-Rous, les Sept Caps ou les Sept Têtes (prov. de Constantine).

Reg (Sahara), sol formé de sable et de gravier et généralement très plat.

Remel, *Roumel*, sable. Ex : Remel er-Abiod, le sable Blanc (Sahara); Rouguib er-Remel, la colline du Sable (id.); Oued er-Remel, la rivière du Sable (prov. de Constantine). — Dérivé : *Remla* (*Remlia*), dune. Ex : Remla el-Kebira, la Grande Dune (Sahara).

Rkika, grêle, frêle. Ex. : Oued Bou-Rkika, près de Cherchell, la petite Rivière (Lambert).

Roknia, angle, coude. Ex. : Roknia, près de Guelma.

Roum, *Roumi*, les Romains, et par extension les Chrétiens en général. Ex. : Hadjar er-Roum, les ruines Romaines (arr. de Tlemcen); Sakiet er-Roum, l'aqueduc Romain. — Forme féminine : *Roumia*. Ex. : Kbeur er-Roumia, le tombeau de la Chrétienne (prov. d'Alger).

S

Saada, *Sâda*, *Sada*, bonheur. Ex. : Bou-Sâda, le lieu du Bonheur (prov. d'Alger); Bordj-Sada, le castel Fortuné (prov. de Constantine); Saïda, l'Heureuse (prov. d'Oran).

Safra. — Voir *Asfar*.

Saguia, *Saguiet*, *Sakiet*, ruisseau, coulière, *acequia* en espagnol. Ex. : Saguiet el-Hamra, la coulée Rouge (Sahara).

Sahan, cuvette, dépression, vallée (Parmentier). Ex. : Sahan el-Kelb, le bas-fond du Chien (Sahara); Sahan el-Kherez, la vallée aux Perles.

Sahara, plaine vaste et sans végétation (Duveyrier).

Sahel, rive, littoral. Ex. : Sahel d'Alger, monts du littoral. Sahel, Sahara occidental.

Sebkha, dépression lacustre, lagune saline. Ex. : Sebkha el-Melah, la lagune Salée (Tunisie); Sebkha sidi el-Hani, le lac du seigneur Hani (Tunisie); Sebkha en-Naama, le lac aux Autruches (Algérie); Sebkha-Zerga, la lagune Bleue (id).

Senn, dent, cime aiguë. Ex. : Senn el-Lebba, la dent de la Lionne (montagne d'Algérie).

Serir, petit. Ex. : Kasr es-Serir, le Petit Château (Maroc).

Sidi, monseigneur, seigneur. Ex. : Sidi bel-Abbès (prov. d'Oran); Sidi Ferruch ou Sidi Feredj (prov. d'Alger); Sidi Daoud (Tunisie); Sidi Nafed (Sahara). — Forme diminutive : *Si*, analogue au français *Sieur*. Ex. : Si-Ali; Aïn si-Chérif (arr. de Mostaganem).

Sif, sabre, et par extension dune allongée ayant la crête en lame de sabre. Ex. : Sif es-Solthan, le sabre du Sultan (sur la route d'El-Oued); Sif-Nathronia, la dune au Nitre (sur la route de Ghadâmès). — Pluriel *Siouf*.

Souk, marché et bazar. Ex. : Souk el-Arba, le marché du Mercredi (Kabylie et Tunisie); Souk el-Had, le marché du Dimanche (Maroc et arr. d'Alger); Teniet el-Had, col du Dimanche (Algérie); Souk el-Khmis, le marché du Jeudi (Maroc); Souk el-Tleta, le marché du Mardi (prov. d'Alger). — Diminutif : *Souika*. Ex. : Bab-Souika, la porte du Petit Marché (Tunisie).

Souma (plur. *Souama*), minaret, tour, tourelle. Ex. : Souma (prov. d'Alger et de Constantine); Souama, les Tours (Kabylie); Souama-Irou-mien, les tours des Romains (id.)

Sour, mur d'enceinte, rempart. Ex. : Sour-Hammam, le rempart du Bain (Tlemcen); Sour el-Ghozlan, le rempart des Gazelles (nom arabe de la ville d'Aumale).

Stora, cachée (Lambert). Ex. : Stora, près de Philippeville.

T

Tabia, *Thabia*, clos, enclos (Lambert). Ex. : Tabia, près de Sidi bel-Abbès.

Tahtani, inférieur. Ex. : Arba el-Tahtani, Arba d'En-Bas (ksour de Géryville).

Tarf, extrémité, pointe, promontoire. Ex. : El-Tarf (prov. de Constantine); Djebel Tarf, le mont du Promontoire (prov. d'Oran), Tarf

ech-Chakr, nom du cap Spartel; en Espagne, Trafalgar ou Tarf el-Ghar, cap de la Caverne (de la Primaudaie).

Tayeb, bon, fém. *Taïba*. Ex. : Aïn-Taïba, la Bonne source (Sahara algérien).

Tell (*Tel*), colline, monticule, pays haut par opposition à Sahara. En Algérie, région fertile, labourable, par opposition au désert.

Tenia, *Teniet*, col, défilé. Ex. : Teniet el-Had, le col du Dimanche (Algérie); Teniet el-Youdia, le col de la Juive (Sud Oranais); Teniet el-Hamra, le col Rouge (près de Figuig); Teniet el-Baks, col du Buis (Atlas marocain).

Trik, chemin, route. Ex. : Bordj el-Trik, le château du Chemin (île de Djerba); Aïn-Trik, l'eau du Chemin (arr. de Sétif).

Z

Zaouya, *Zaouia*, *Zaouiet*, école religieuse, couvent. Ex. : Zaouya Sidi Daoud, l'école de Sidi Daoud (Tunisie); Djebel Zaouya, le mont de la Zaouya (Tunisie); Zaouya el-Istat, couvent de la Pureté (oasis de Koufra); Zaouïet el-Kedima, la vieille Zaouïa (Tunisie).

Zaraïa, qui a la couleur tendre de la plante qui germe (Lambert). Ex. : Zeraïa (petite Kabylie).

Zemla, *Zemlet* (plur. *Zemoul*), dune allongée en dos d'âne (Cherbonneau). Ex : Zemlet-Zohr, la dune de Zohr (Tripolitaine); Zemlet ez-Zemouta, la dune Bigarrée (Tripolitaine) : — Diminutif : *Zemila*, petite Dune.

Zerga. — Voir *Azrag*.

Zeriba, *Zeribet*, dérivé de *Zerb*, haie (Parmentier). Enclos où l'on parque les animaux pendant la nuit. Ex. : Aïn ez-Zeriba, la source de l'Enclos; Zeribet el-Oued, l'enclos de la Rivière (Zab oriental).

Zerzour, étourneau (Lambert). Ex. : Zerizer (près de Bône), les Étourneaux.

Zmala (plur. *Zumoul*), smala, camp, campement d'une tribu ou d'un chef.

MOTS BERBÈRES

A

Acif, *Assif* (pluriel *Saffen*), rivière (Babor). Ex. : Acif en-Sebaou, rivière du Sebaou (Kabylie); Acif Bou-Regrag, rivière du Gravier; Acif-Isly, rivière du Marié (Maroc), d'après Renou.

Adehi, dune; plur. *Edeyen* (Bernard). Ex. : Edeyen, le pays des Dunes (Fezzân).

Adrar (pluriel *Idraren*), montagne. Ex. : Adrar, la Montagne (Tafilelt et pays des Touareg); Adrar-Amellal, le mont Blanc (Babor). — Autres formes, *Adghagh* (pays des Aouellimiden). *Aderar*, *Aderer* (Sahara). — Forme féminine : *Tedrâret* (Carette). Ex. : Tedrâret, la Montagne (près de Constantine).

Agadir, plur. *Igadiren*, *Igoudar*, rocher, forteresse, mur. Ex. : Agadir, ancien nom de Tlemcen; Agadir ne-Irir, rempart du Cap (Oued-Sous).

Aghélâd, défilé (Duveyrier). Ex. : Aghelâd, le Passage (pays de Rhât).

Aghezer, rivière (Bernard). Forme féminine *Teghazert*. Ex. : Teghazert, rivière du versant méridional de l'Ahaggar.

Agoulmin, *Aguelmin*, mare, marécage. Ex. : Ogoulmin, capitale de l'Oued-Noun.

Aguemoun ou *Aguemmoun*, mamelon, colline. Ex. : Aguemoum-Izem, la colline du Lion (Kabylie). — Forme féminine : *Taguemmount* (fém. de *Aguemmoun*), mamelon, monticule (Kabylie). Ex. : Taguemmount g-Ouadfel, le mamelon de la Neige; Taguemmount Ihaddaden, le monticule des Forgerons; Taguemmount-Zouggaren, le petit mamelon Rouge (Cherbonneau).

Aguer-Saffen, entre les rivières; nom analogue aux noms français Entraigues, Entre-deux-Eaux, Entre-deux-Mers, Entre-deux-Estey, Tramezaïgues, Mésopotamie.

Aït, gens, tribu, postérité, famille. Ex. : Aït-b'Oudrar, les gens de la montagne; Aït-Ighzer, la tribu de la Rivière (Kabylie); Aït-Hamou, les descendants de Hamou. — Autre forme : *Ath*. Au Maroc, *Ida* au pluriel *Idan*, *Adoui*, *Doui* (Renou). Ex. : Doui-Menia, Doui-Bellal (Maroc méridional).

Akbou, forme berbère de *Koubba*. Ex. : Akbou (ville de Kabylie.)

Akfadou, crête du Vent.

Alma, prairie (Cherbonneau). Ex. : l'Alma, la Prairie (près d'Alger); Alma b'ouaman, la prairie Détrempée.

Aman, eau, source. Ex. : Aman-Imelloulin, les Eaux Blanches (Kabylie).

Amassin, endroit où il y a de l'eau (Lambert). Forme féminine, *Temassin*. Ex. : Temassin, Temassinin (Sahara algérien).

Aourir, butte, colline. Ex. : Aourir en-Ameur, la butte d'Ameur. — Forme féminine, *Taourirt*, piton, plateau.

Azib, cabane, borde, chaumière, ferme ou parc à bestiaux (Cherbonneau). Ex. : Azib ou-Adda, la chaumière d'En-Bas; Azib-Chafer, la cabane de la Roche (Algérie).

Azrou (plur. *Ezra*), roche. Ex. : Azrou bou-Eummar, la roche à l'Epervier; Azrou-Gougan, la roche aux Bœufs (Cherbonneau).

B

Balath, pierres plates, dalles, par inversion *tablat*. Ex. : Tablat (prov. d'Alger).

Baten, faîte (Duveyrier). Ex. : Baten-Ahenet, le faîte d'Ahenet (pays des Touareg). — En d'autres endroits, Baten a le sens de creux, dépression, comme le mot français colline, qui dans les Pyrénées signifie vallon, la descente du col.

Bou-Adda, inférieur. Ex. : Taddert bou-Adda, maison d'En-Bas (Kabylie).

D

Deren, montagne. Ex. : Deren, Atlas, Idraren n' Deren, la Montagne des Montagnes (Foucauld).

H

Henchir (plur. *Henachir*), ruine, vestiges. Henchir el-Abaïr, la ruine des Puits (prov. de Constantine); Henchir el-Azreg (id.); Henchir Selecta, la ruine de Syllectum (Tunisie).

Houmt, village, quartier. Ex. : Houmt-Souk, le quartier du Marché (île Djerba).

I

Ich, ***Yich***, corne, corniche, cime (Cherbonneau). Ex. : Ich (Sud Oranais); Ich el-Goum, le sommet du Goum; Ich en-Mouça, la cime à Mouça (Kabylie); Ich-Illef, la corniche au Sanglier (id.).

Idelès, forme féminine *Tedelles*, la plante dis (Lambert). Ex. : Dellys (Algérie), Idelès (pays des Touareg).

Ifri, du verbe *taffer* abriter, cacher. Grotte, caverne (Charbonnau). Ex. : Fedj-Ifri, le défilé de la Caverne; Ifri n'Terguiouine, la grotte aux Fées.

Ighil, mamelon. Ex. : Relizane, de Ighil-Izan, la colline des Mouches (Lambert).

Iguidi, dunes. Ex. : Iguidi, dunes à l'ouest du Saoura.

L

Lalla ou ***Lella***, dame. Ex.: Lalla Khedidja, dame Khedidja (Djurdjura): Lalla Gouraïa, dame Gouraïa (près de Bougie). — Ce mot équivaut, dans la terminologie kabyle, au français *Sainte*.

M

Mader, plaine, pâtis. Ex. : Mader el-Ferd, le pâtis du Bœuf.

Melloul (pour *Amelloul*), ***Mellal***, blanc. Ex.: Aïn-Melloul, la fontaine Blanche (prov. de Constantine). — Dérivés: ***Melila, Mlila, Melili***. Ex. : Melilla, la Blanche (Maroc); Aïn-Melila, la fontaine Blanche (Algérie).

Mezguita, Mezguida, Timezguida, formes berbères de l'arabe Mezdjed, Mosquée (de Castries). Ex. : Mezquita, oasis de l'Oued-Drâa.

O

Ogla, ***Oglat***, puits ou source dans le sable. Ex. : El-Ogla, les Puits (Algérie); Oglat el-Baadj, le puits Abondant; Oglat el-Baïdha, le puits Blanc (Zahrez) : Oglat el-Djelliba, les puits des Gazelles (El-Goléa); Oglât-Rahma, le puits de Miséricorde (près de Figuig); Oglat es-Sbâ, le puits du Lion. — Autre forme : ***Aglou***. Ex.: Aglou, les Puits (Maroc).

Ouarsenis, du berbère Ouar Sennigs, sans égal (Lambert).

Ou-fella, supérieur. Ex. : Taddert Ou-fella, maison d'En-Haut (Kabylie).

Ourti (plur. *Ourtan*), du latin hortus (Masqueray, Cherbonneau), en Kabylie et dans l'Aurès. jardin. Ex.: Ourti-Imerabeden, le jardin aux Marabouts; Ourti n'Douali, le jardin des Vignes (Kabylie).

S

Seggar, qui creuse. Ex.: Oued Seggar, Segguèr, la rivière qui déblaye les sables (Trumelet).

Soûf, rivière (Tissot). Ex. : Le Soûf (Sahara algérien).

T

Tadrart, montagne. Ex. : Tederart, ville ruinée à l'est de Rhât (Duveyrier).

Taguemmount. — Voir *Aguemoun*.

Takitount, forme berbère du mot arabe *Kitoun*, tente (Lambert). Ex. : Takitount (Babor), Pic de la Tente.

Tala, source, fontaine. Ex. : Tala-Hiba, la source du Danger (Kabylie) ; Tala-Khelil, la source de Khelil ; Tala-Ghana ; Tala-Hadid, la fontaine de Fer (Carette, Cherbonneau).

Tama, Tamen, le côté (Carette). Ex. : Tamentît, le côté de Tît ou Titt (oasis de Touât). *Tament*, la droite. Ex. : Tamentafous ou Matifou, le cap de la Main Droite, à l'est d'Alger (Lambert).

Tamazirt (plur. *Timizar*). champ. Ex. : Tâmazirt, village près de Fort-National ; Tâmazirt ou-Rabah, le champ de Rabah (nom de villages kabyles (Kabylie) ; Timizar Ier'bar, les champs Fumés (Cherbonneau).

Tamgout, pic. Ex. : Tamgout d'Azeffoun (Kabylie).

Tanezrouft, Tanezzouft, plateau rocheux, causse. hamâda. Ex. : Tanezzouft, au nord de Rhât (Duveyrier) ; Tanezrouft, plateau du Sahara occidental.

Taourirt, monticule, colline. Ex. : Taourirt el-Arbâ, le monticule du Mercredi ; Taourirt-Mekkeren, la grande Butte ; Taourirt en-Tezgui, le monticule de la Forêt ; Taourirt-el-Hadjadj, la colline des Pèlerins (Cherbonneau, Carette) ; Taourirt, dans le Touat, la colline.

Tarhit, étranglement (Masqueray). Ex. : Tarhit de Tranimin, défilé des Roseaux (Aurès).

Tassili, plateau (Duveyrier). Ex. : Tassili de Azdjar.

Tazoult, genêts épineux. Ex. : Tazoult, nom berbère de Lambèse.

Tifrit, petite grotte (Cherbonneau). Ex. : Tifrit n-Aït ou Malek, la petite grotte des Aït ou Malek ; Tifrit-n-Aït el-Hadj, la petite grotte des Aït el-Hadj (Kabylie).

Tiguemmi (plur. *Tegoumma*), bien, patrimoine, propriété (Cherbonneau). Ex. : Tiguemmi ou-Fella, le bien d'En-Haut ; Tiguemmi Bou-adda, le bien d'En-Bas (village des Maakta), Alma-n-Tegoumma, la prairie des Propriétés (Kabylie).

Tiguert, petit champ. Tiguert en-Tala, le petit champ de la Fontaine ; Tiguert-Hala, le petit champ de Hala (Kabylie).

Timri, pic (Kabylie). Ex. : Timri ou-Mâlou, le pic de l'Ouest ; Timri-Ma'sra, le pic du Pressoir (Carette).

Tir'ilt, petite crête (Kabylie). Ex. : Tir'ilt Guir'il-el-mal, le sommet de la crête aux Bestiaux ; Tir'ilt-Ifouzzar, la petite crête des mauvais terrains (Cherbonneau).

Tit, source. Ex. : Titaouen ou Tétouan, les Sources ; Tit ou Titt, dans le Touat, les Sources.

Tizi (*Thizi*), col. Ex. : Tizi, le Col (prov. d'Oran) ; Tizi-ouzou, le col des Genêts épineux (Kabylie) ; Tizi-n-Glaoui, col des Montées rudes ou col des Aspres (Maroc méridional).

Touat, les Oasis, forme féminine de *ouah*, oasis.

Z

Zemmoura, olivette. Ex. : Zemmoura ou Zamora (Kabylie) ; Azemmour (Maroc).

MOTS TIBBOU

Emi, montagne (Nachtigal). Ex. : Emi Toussidé, mont Toussidé (Tibesti).

Enneri, rivière, oued. Ex. : Enneri Bardaï, riv. de Bardaï ; Enneri Toughé (Kawar), val des Rochers.

Yérihé, source thermale.

FIN DE L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE

A cette place je ne puis que citer les noms des personnes qui m'ont aidé dans la rédaction de ce volume par leur conversation, par l'envoi de notes ou par la correction des épreuves; mais si le témoignage de ma reconnaissance se traduit par une simple énumération de noms, chacun de mes collaborateurs n'est pas moins assuré de mes sentiments de profonde gratitude. Comme pour les volumes précédents, j'ai eu l'aide constante de MM. Metchnikov, Ernest Desjardins, Perron, Senso, Schiffer, Polguère. Pour la Tunisie, MM. Montels, Delmas et Cailla; pour l'Algérie, MM. Mac-Carthy, Titre, Sabatier, G. Rolland, Foureau, Niel, Lambert, Bouvin; pour le Maroc, MM. de Foucauld et Washington Serruys ont été mes principaux informateurs. M. Giffault a revu l'Index avec soin.

INDEX ALPHABÉTIQUE[1]

A

[1] Les numéros précédés d'un astérisque indiquent la page où se trouve la description la plus complète des lieux, des populations ou des sujets désignés. Pour les montagnes, les rivières, les sources, voyez aux noms qui commencent respectivement par *Djebel*, *Oued*, *Aïn*. Pour les noms de peuples, voyez *Aït*, *Beni*, *Doui*, *Oulad*, *Aoulad*.

B

D

E

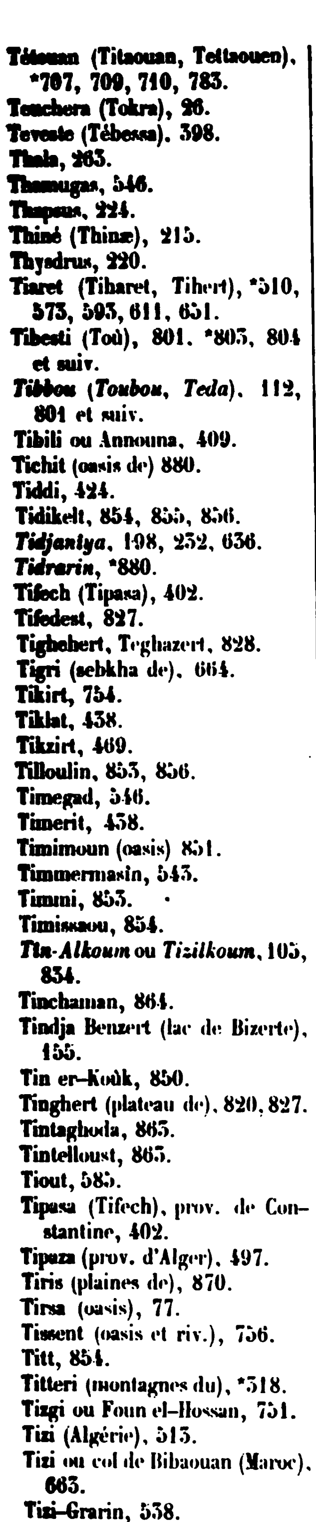
L

M

N

O

T



U

V

W

Y

Z

TABLE DES CARTES

TABLE DES GRAVURES

TABLE DES MATIÈRES

ERRATA

Page 11, ligne 20, ...« Les chameaux peuvent le brouter sans danger. » C'est une erreur. Voir Carette, ***Exploration de l'Algérie.*** Trumelet, *les Français dans le Désert.*

Page 223, avant-dernière ligne. Au lieu de « Kour-es-Sef, lisez Ksour es-Sef.

Page 301, tableau en note. Au lieu de Lisez :

Au lieu de	Lisez
Superficie approximative, sans le désert :	Superficie du territoire communal de l'Algérie au 30 septembre 1884 :
440 000 kil. carrés.	478 835 kil. carrés

Page 302, ligne 31. Au lieu de Ahazgar, lisez Ahaggar.

Page 339, ligne 23. Au lieu de Figuig, lisez Igli.

Page 413, ligne 14. Au lieu de plusieurs milliers, lisez plusieurs centaines.

Page 436, ligne 16. Au lieu de 3000 mètres, lisez 2252 mètres.

Page 688, avant-dernière ligne. Au lieu de Beni-Hassem, lisez Beni-Hassan.

11953. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

